



IV-4443

**GUILLAUME DURAND**

---

**CARPATES ET DANUBE**

**UNE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA ROUMANIE**

MUZEUL BRĂILEI  EDITURA ISTROS

Academia Română-Biblioteca Iași  
INSTITUTUL DE ARHEOLOGIE  
-Biblioteca-

Cota: IV-4443/



ACADEMIA ROMÂNĂ-FILIALA IAȘI

INSTITUTUL DE ARHEOLOGIE

BIBLIOTECA

Str. Th. Codrescu nr. 6, Pavilionul H  
700479, IAȘI-ROMÂNIA

Cota IV-4443 ✓

Inventar - 13.195 ✓



ACADEMIA ROMÂNĂ – FILIALA IAȘI  
INSTITUTUL DE ARHEOLOGIE

**GUILLAUME DURAND**

**CARPATES ET DANUBE  
UNE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE  
DE LA ROUMANIE**

*Éditée par*  
*CRISTINA SPINEI*

MUZEUL BRĂILEI  EDITURA ISTROS

BRĂILA, 2012

EDIDERUNT

VICTOR SPINEI et VIRGIL MIHAILESCU-BÎRLIBA

**Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României**  
**DURAND, GUILLAUME**

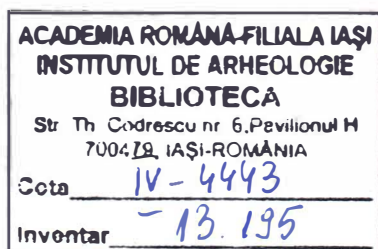
*Carpates et Danube : une géographie historique de la Roumanie /*  
Guillaume Durand ; ed.: Cristina Spinei. – Brăila : Editura Istros a Muzeului  
Brăilei, 2012

ISBN : 978-606-654-010-0

I. Spinei, Cristina (ed.)

913(498)

Asistent editorial: Ionel Cândea



# TABLE DES MATIÈRES

<i>Un chercheur français de l'histoire des Roumains : Guillaume Durand (Ionel Cândeș)</i> .....	9
<b>Remerciements</b> .....	11
<b>Avant-propos</b> .....	13
<b>Notes sur les transcriptions et la prononciation</b> .....	14

## INTRODUCTION

<b>1. La géomorphologie des Pays Roumains</b> .....	15
<b>2. Les caractéristiques essentielles données au Danube et aux Carpates par la recherche historique</b> .....	20
<b>3. L'orientation des recherches</b> .....	24
<b>4. La définition du cadre chronologique</b> .....	29
<b>5. Les origines et limites des sources utilisées</b> .....	30

## Première partie :

### PRÉSENTATION GÉOGRAPHIQUE DES CARPATES ET DU DANUBE

<b>1.1. Les provinces et régions de Roumanie</b> .....	33
<b>1.2. Les Carpates : Etudes régionales</b> .....	34
<b>1.3. Le réseau hydrographique de la Roumanie : le Danube et ses affluents</b> .....	50

## Deuxième partie :

### L'ANTIQUITE GÉTO-DACE ET ROMAINE

<b>2.1. Les Carpates et le Danube, axes géographiques pour les populations géto-daces</b> .....	59
2.1.1. Les Carpates et le Danube au cours de la structuration de l'espace géto-dace .....	59
2.1.2. Le contexte historique et politique du « transfert du pouvoir » .....	69
2.1.3. Les Carpates dans l'organisation politique, économique et militaire de l'État dace .....	83
2.1.4. Les Carpates et le Danube dans la religion et les pratiques funéraires daces .....	101
<b>2.2. L'intégration des Carpates et du Danube dans la sphère culturelle et commerciale du monde classique gréco-romain</b> .....	110
2.2.1. La vision du Danube chez les Grecs et les Romains : Reflet des Daces ? .....	110
2.2.2. Les échanges commerciaux entre les Daces, les Grecs et les Romains .....	116
2.2.3. Les routes commerciales de la Dacie pré-romaine .....	124
2.2.4. Les conséquences des relations entre la Dacie et le monde gréco-romain .....	131

<b>2.3. Les guerres daciques de Domitien et Trajan (81-106 apr. J.-C.)</b> .....	135
2.3.1. Les Carpates et le Danube dans les relations entre les Daces et l'Empire romain de Domitien à l'avènement de Trajan .....	135
2.3.2. La géographie historique des conquêtes de Trajan .....	141
2.3.3. La Dacie au lendemain de la conquête de Trajan .....	151
2.3.4. Les Carpates et le Danube au regard de l'art commémoratif romain .....	156
<b>2.4. Continuités et ruptures dans l'approche romaine des éléments géographiques de Dacie (106-271 apr. J.-C.)</b> .....	164
2.4.1. Les Carpates dans le système géopolitique romain .....	164
2.4.2. Le Danube dans l'orbite géopolitique romaine .....	171
2.4.3. Les relations avec les populations endogènes restées libres .....	174

### Troisième partie :

## LES CARPATES ET LE DANUBE DANS L'ÉMERGENCE DU PEUPLE ROUMAIN ET DANS SA CONSTITUTION EN ÉTATS FEODaux

<b>3.1. Le rôle des Carpates et du Danube dans le retrait des Romains de Dacie</b> .....	181
3.1.1. Les sources écrites : entre silence et ambiguïté .....	181
3.1.2. Une autre lumière sur l'abandon de la Dacie ? Les découvertes archéologiques .....	185
3.1.3. Le Danube dans le nouvel échiquier politique de l'Empire romain tardif .....	189
<b>3.2. De l'abandon de la Dacie au II<sup>ème</sup> siècle</b> .....	197
3.2.1. Les Carpates et le Danube dans la controverse roumano-hongroise ..	197
3.2.2. Les Roumains dans les sources écrites au Haut Moyen-Âge .....	202
3.2.3. Les populations vivant dans l'espace roumain au regard de la documentation archéologique .....	210
3.2.4. Les apports de la linguistique et des études toponymiques .....	231
<b>3.3. Des « <i>pastores Romanorum</i> » à l'émergence des premières entités politiques</b> .....	242
3.3.1. Les Roumains, entre vie pastorale et sédentarité .....	242
3.3.2. Les Carpates et le Danube dans l'émergence des premières entités politiques .....	252
3.3.3. La légende de la fondation de la principauté de Valachie .....	266
3.3.4. La légende de la fondation de la principauté de Moldavie .....	270
<b>3.4. Les rôles des Carpates et du Danube pour la constitution des États féodaux roumains</b> .....	284
3.4.1. La fondation et l'unification de la principauté de Valachie .....	284
3.4.2. La fondation et l'unification de la principauté de Moldavie .....	291
3.4.3. Les Carpates, centre politique et berceau de la spiritualité orthodoxe roumaine .....	298
3.4.4. Le Danube, trait d'union avec les États balkaniques slaves .....	305

**Quatrième partie :****L'ÉVOLUTION DES RELATIONS ENTRE LES ROUMAINS ET LEUR ESPACE CULTUREL FACE À L'EXPANSION ET À LA DOMINATION OTTOMANE**

<b>4.1. Le nouvel échiquier géopolitique dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle</b> .....	313
4.1.1. Le Danube, entre ligne-frontière et aire de solidarité orthodoxe .....	313
4.1.2. Les Carpates, citadelle des résistances des Pays Roumains .....	326
4.1.3. Les Carpates, plaque tournante du commerce .....	337
4.1.4. Le rempart culturel autour de la « Byzance des Carpates » .....	349
<b>4.2. Les Carpates, espace unissant les Roumains au Moyen-Âge</b> .....	376
4.2.1. Les tentatives d'union politique des trois Pays Roumains .....	376
4.2.2. Les liens économiques entre les trois principautés roumaines .....	386
4.2.3. L'unité culturelle et religieuse entre les trois Pays Roumains .....	393
<b>4.3. Quels enjeux pour les Carpates et le Danube dans la recherche d'indépendance des peuples roumains et balkaniques ?</b> .....	407
4.3.1. Les Carpates dans le cadre des mouvements d'émancipation dans les Pays Roumains .....	407
4.3.2. Le Danube : aire de diffusion de la lutte de libération des peuples balkaniques et de la formation de ses élites .....	415
4.3.3. De l'émancipation de la tutelle étrangère à la revendication de l'unité nationale des Roumains .....	422

**CONCLUSION**

<b>1. Les Carpates et le Danube : une représentation aux multiples facettes</b> ...	447
<b>2. Les Carpates et le Danube après 1821 : les nouvelles frontières de la Nation roumaine</b> .....	457

<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	463
Abréviations courantes des périodiques .....	463
Sources premières .....	464
Littérature secondaire .....	472

<b>GLOSSAIRE</b> .....	535
------------------------	-----

<b>TABLE DES CARTES ET DES ILLUSTRATIONS</b> .....	541
--	-----





## **UN CHERCHEUR FRANÇAIS DE L'HISTOIRE DES ROUMAINS : GUILLAUME DURAND**

*Tout en préparant l'édition française d'une synthèse sur l'histoire des Roumains, au fin de juin 1940, Nicolae Iorga publiait dans le périodique „Neamul românesc” (La gent roumaine) l'article intitulé Cetind Istoria românilor (En lisant l'Histoire des Roumains). Le grand historien y soulignait quelques aspects essentiels quant à la genèse, l'évolution et le sort du peuple roumain, mentionnant que, le long du temps, celui-ci a eu, même en situations précaires, „des frères à l'autre bout de l'Europe”.*

*Comme on le connaît déjà, dès la moitié du XIX-e siècle, ces „frères”, mais surtout les Français, ont montré leur estime et, en plusieurs occurrences, une amitié constante pour les Roumains dans les moments difficiles qu'ils passèrent le long du temps. Entre beaucoup d'autres, nous ferions ici mention d'Edgar Quinet et de Paul Bataillard, qui apportèrent leur pierre à mettre en évidence le caractère latin des collectivités humaines au Bas Danube, car ils partageaient leurs aspirations normales pour accéder à l'indépendance, à l'unité et à un niveau supérieur de civilisation.*

*Restant uniquement dans la sphère des rapports historiographiques avec la France, rehaussés de réussites remarquables dans la période de l'entre-deux-guerres, nous trouvons que Guillaume Durand s'inscrit dans ces traditions avec un début éditorial promettant. Par ce qu'il a entrepris les derniers temps, ce jeune chercheur, qui est professeur d'histoire et d'archéologie à l'Institut pour l'Université Américaine d'Aix-en-Provence, a enrichi le champ des investigations sur l'histoire des Roumains.*

*Guillaume Durand est le titulaire d'un master en histoire médiévale, soutenu en 2002 à l'Université de Provence, réalisé dans le domaine de l'architecture religieuse de Valachie. Peu de temps après, en 2007, „il a attaqué” un doctorat de langue, littérature et civilisation roumaine, ayant comme coordonnateur le professeur Valeriu Rusu.*

*Il faut encore ajouter le fait que Guillaume Durand a axé ses recherches concernant l'espace roumain médiéval et de la période moderne dans la perspective de la géographie historique. En ce sens, il a élaboré aussi quelques ouvrages intéressants, comme Quelques considérations sur la toponymie de l'espace carpat-*

danubien-pontique, témoin des contaminations linguistiques et des interactions historiques du peuple roumain, dans „Les Cahiers Aixois d'Etudes Romanes”, 2009 et Histoire et postérité de Dragoș-Vodă: de son descălecat à la vision des chroniqueurs sur le fondateur de la principauté de Moldavie, dans „Historical Yearbook”, 2008. Concomitamment, le jeune chercheur français a été attiré par le problème des monastères dédiés, publiant dans „Revue Roumaine d'Histoire” l'article Les largesses des voïvodes de Valachie aux autorités religieuses orthodoxes du Levant: le cas des monastères dédiés.

*Ces réalisations sont couronnées par une thèse de doctorat, intitulée Carpatés et Danube : une géographie historique de la Roumanie, où il prouve avant tout un penchant et une familiarisation avec l'histoire des Roumains mais, de plus, le pensons-nous, une mûre compréhension de celle-ci. C'est le travail que l'Institut d'Archéologie de Iași, en coopération avec l'Édition Istros du Musée de Brăila, ont considéré utile à valoriser dans sa prestigieuse série „Bibliotheca Archaeologica Moldaviae”.*

*Ionel CÂNDEA*

*(Traduit par Cristina SPINEI)*

## REMERCIEMENTS

Cela fait maintenant trois années que la thèse dont est tiré ce livre a été soutenue à l'Université de Provence sous la direction du regretté professeur Valériu Rusu. Cet ouvrage lui est dédié. En acceptant de me suivre comme doctorant, par ses recommandations avisées, ses critiques opportunes et bienveillantes et ses encouragements, il a non seulement suscité ma passion pour la Roumanie, son histoire, sa culture, son peuple, mais il m'a également initié à la recherche en sciences sociales, une recherche pluridisciplinaire ajoutée à une curiosité sans cesse renouvelée. J'espère que ce livre apportera une modeste contribution à la concrétisation du cours que dispensait M. Valériu Rusu et qui fut le point de départ de ma recherche doctorale: « les trois colonnes vertébrales de l'espace roumain : Carpates, Danube, Eminescu ».

Ces trois années ont également été l'occasion de faire de nouvelles rencontres lors de colloques internationaux et de conférences pluridisciplinaires en France comme en Roumanie. Je dois beaucoup à ces personnes qui par leurs conseils et les échanges que nous avons, ne font que renforcer ma volonté d'approfondir toujours plus l'histoire d'une région de l'Europe trop souvent reléguée à des considérations arbitraires et ma conviction de la partager. Que soient remerciés Messieurs les professeurs Șerban Papacostea de l'Académie Roumaine, Michel Balivet de l'Université de Provence ainsi que les historiens Dan Ioan Mureșan, Emanuel Antoche et Alexandru Simon.



## AVANT-PROPOS

En exergue de chacun des six volumes de *L'Homme et la Terre*, Elisée Reclus mentionnait que « *la géographie n'est autre chose que l'histoire dans l'espace, de même que l'histoire est la géographie dans le temps* ». Cette vision du couple histoire-géographie replace dans le concret, le physique, l'histoire des sociétés et des individus qui les composent.

Étudier un espace géographique défini est un outil méthodologique d'approche de la connaissance de la société qui y habite. Cet espace implique la localisation, les distances, les répartitions, les déplacements plus ou moins fluides ainsi que les limites et les frontières, souvent naturelles avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Il offre également à comprendre la relation avec l'environnement et ainsi permet de saisir la mentalité, la psychologie la plus profonde, les mœurs, les coutumes de la société visée.

Regarder ce même espace sur la diachronie offre dès lors une vision globale à même de distinguer la triple temporalité définie par Fernand Braudel: les « agitations de surface » relayées par les événements, la politique, les changements de règne et de domination; les « destins collectifs et les mouvements d'ensemble » et « la part du Milieu » à savoir la liaison du social, du mode de vie et de la géographie.

La diachronie géographique donne en plus la possibilité de comprendre les grands mouvements géopolitiques de l'Histoire. Les régions carpatiques et danubiennes par leur double caractéristique antinomiques de zones d'attraction économique (les richesses minières), stratégique (le contrôle du Danube et de son delta) et de zone de marge, de limite entre l'Europe continentale et les steppes russes et ukrainiennes, offrent à ce titre un magnifique terrain de recherche à la géohistoire.

La compréhension de ces éléments géographiques contribue à renouveler les perspectives sur l'histoire du peuple roumain. Tirillée entre les grandes puissances voisines, empires Romain, Byzantin, Ottoman, Habsbourg, Russe, l'histoire de l'espace culturel roumain donne à première vue l'impression d'une longue litanie de guerres, de batailles et de conflits subie par les peuples autochtones. Or au-delà de ces « oscillations » braudéliennes « brèves, rapides et nerveuses », la présence des premières montagnes (ou des dernières, selon le point de vue) et du plus grand fleuve d'Europe a permis au peuple Roumain de dépasser ce stade pour s'ériger en Etat-nation au XIX<sup>e</sup> siècle. Dire que l'étude de l'histoire du peuple roumain ne peut se départir de celle de son milieu géographique relève du truisme. Faut-il encore avancer les arguments pertinents qui justifie cet état et entrer dans un discernement plus subtil des relations entre l'homme et son environnement.

C'est le but avoué de ce livre qui ne revendique bien entendu pas à l'exhaustivité des arguments mais propose une nouvelle vision d'un peuple.

## NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS ET LA PRONONCIATION

### Les mots et noms propres roumains:

ă [ə] = se prononce entre le « e » et le « o »

â [ɨ] et sa variante orthographique î = se prononcent entre le « i » et le « u », la langue ramenée au fond du palais

e = il est toujours accentué (« é »)

u = il est toujours prononcé « ou »

ș = « ch »

ț = « ts »

### Les mots et noms propres turcs ont été transcrits selon l'alphabet turc-latin en usage en Turquie:

ı = voyelle intermédiaire entre i et é

ö = « eu »

u = « ou »

ü = « u »

c = « dj »

ç = « tch »

ş = « ch »

g = toujours dur sauf ğ

y = consonne prononcée comme dans « yole »

### Les mots et noms propres slaves:

c = « ts »

č ou ć = « tch »

š ou ś = « ch »

s = « ss »

u = « ou »

z = « j »

En serbo-croate, le « r » entre deux consonnes, dit « r » vocalique, se prononce « eur ».

### Les mots et noms albanais :

ë = « e »

c = « ts »

ç = « tch »

sh = « ch »

x = « dj »



# INTRODUCTION

## 1. LA GEOMORPHOLOGIE DES PAYS ROUMAINS

La Roumanie a aujourd'hui une superficie de 238 000 Km<sup>2</sup>. Le relief de la Roumanie est bien proportionné. L'architecture s'organise autour des Carpates, chaîne de montagnes d'orogénèse tertiaire, d'altitude peu élevée et faiblement marquée par l'empreinte glaciaire. Le relief comprend trois marches concentriques.

Les plaines, jusqu'à 250 mètres d'altitude, constituent le niveau le plus bas du relief du territoire roumain : elles couvrent 30 % de la superficie du territoire. Les plaines de Valachie et d'Olténie s'élèvent, à partir du Danube, vers la seconde zone. Celle des plateaux et collines, entre 250 et 700 mètres d'altitude, couvrent 42 % du pays et constituent la marche du relief intermédiaire. Leur extension occupe l'espace existant tant à l'intérieur des Carpates, dans la région transylvaine, qu'à l'extérieur de ces montagnes, à l'est à partir de la plaine de la Moldavie, au sud, à partir des plaines de la Valachie et de l'Olténie. Au dessus de 700 mètres s'élèvent des montagnes qui couvrent 28 % du territoire.

Les plaines de la Valachie et de l'Olténie, plus basses que les rives serbes et bulgares donc inondables, s'élèvent à partir des rives du Danube. Sur ses 2 850 kilomètres, le fleuve Danube longe la Roumanie dans sa partie méridionale sur 1075 kilomètres, bordant tout d'abord le Banat (région occidentale de la Transylvanie). Au sud-ouest, lorsque les Carpates rencontrent les Balkans, le Danube trace alors son chemin entre ces deux blocs montagneux creusant le défilé des Portes de Fer. Ensuite il pénètre en Olténie puis en Munténie, les deux provinces historiques de la Valachie. Passé cette plaine, au contact des montagnes de la Dobroudja, le fleuve modifie son cours, remonte vers le nord, puis passé cet obstacle montagnard, repart vers l'est pour se jeter dans la mer Noire par trois bras qui forment le plus grand delta d'Europe : les bras de Chilia, Sulina et Saint-Georges.

Quand nous observons la carte du pays, trois éléments géographiques de grande importance définissent sa situation en Europe: sa position nord-danubienne: le Danube, plus long fleuve d'Europe<sup>1</sup>, forme la frontière septentrionale de la Roumanie; l'embouchure du Danube : elle permet l'accès à la mer Noire, l'antique *Pont Euxin*, sur plus de 40 kilomètres de littoral ; et la chaîne des Carpates qui s'étend en arc de cercle au centre du pays et s'ouvre vers l'ouest tandis qu'elle forme un éperon vers l'est, constituant alors les derniers contreforts montagneux des Alpes. En ce sens, la Roumanie se définit comme un pays danubien, carpatique et pontique<sup>2</sup>.

La région côtière de la mer Noire, appelée la Dobroudja, n'a jamais été un élément essentiel

---

<sup>1</sup> Si nous excluons la Volga.

<sup>2</sup> BADEA (1983), pp. 25-26.

de la civilisation roumaine pour des raisons d'histoire politique liées aux intérêts et aux prétentions des grandes puissances voisines<sup>3</sup> : En effet, au cours de l'Antiquité, ce littoral fut contrôlé par les comptoirs grecs et romains puis romano-byzantins<sup>4</sup>. Au Moyen-Âge, à partir du XV<sup>e</sup> et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la domination ottomane, formelle dans les Pays Roumains, fut beaucoup plus présente dans cette région littorale<sup>5</sup>. Au cours de son histoire, la Dobroudja n'a réellement appartenu à la Valachie (région septentrionale de la Roumanie) que sous le règne de Mircea le Vieux (1386-1418), pendant deux décennies environ. Il faut ensuite attendre l'année 1878 et les conséquences de la guerre russo-roumano-turque de 1877-1878, pour que cette bande littorale soit accordée à la Roumanie. De part son histoire tumultueuse, à la veille de la seconde guerre mondiale, la Dobroudja était encore une mosaïque ethnique et culturelle hors du commun<sup>6</sup>.

L'architecture du relief et l'histoire géologique expliquent la localisation des ressources naturelles<sup>7</sup> comme celle du peuplement. Et, parmi les trois éléments géographiques déterminants de la Roumanie, seuls la couronne des Carpates, la « *corona montium* » des auteurs antiques, et le Danube ont constitué la trame de l'histoire du peuple et de la nation roumaine.

Bien que ces deux éléments géographiques représentent « *les colonnes vertébrales* »<sup>8</sup> roumaines, ils ne limitent pas leur influence sur la seule culture dace, daco-romaine puis roumaine. L'étude de ces éléments géographiques ne doit pas concerner seulement les spécialistes de l'histoire de la Roumanie. Ils dépassent les frontières actuelles des Etats du sud-est (Bulgarie, Serbie et Grèce), de l'est (Russie et Pologne) et du centre de l'Europe (Hongrie et Autriche) pour y intégrer leur histoire.

A ce propos, que nous dévoilent les recherches historiques récentes et que nous dit la bibliographie.

La scène où s'est déroulée, le long du temps, l'histoire des Géo-Daces et des Roumains ne correspond pas intégralement à l'actuel territoire de la Roumanie, mais elle fut plus large, s'étendant vers l'est en particulier, jusqu'au cours du Dniestr (*Nistru*). Dans l'antiquité, les tribus géto-daces peuplaient en grand nombre l'interfluve délimité par le Prut et le Dniestr<sup>9</sup>, tout comme, au Moyen Age, la Principauté de la Moldavie s'étendait depuis les Carpates Orientales jusqu'au cours du Dniestr<sup>10</sup>. Le 7 mai 1775, suite aux pressions de la Cour de

<sup>3</sup> MEHEDINȚI (1943), p. 164.

<sup>4</sup> IOSIPESCU (1982), pp. 283-302 ; CONDURACHI (1953), pp. 515-524 ; DAICOVICIU (1971 / 1), pp. 89-95 ; ȘTEFAN (1971), pp. 147-153 ; BRĂTIANU (1999), pp. 105-246.

<sup>5</sup> MIRCEA (1941) ; ESKENASY (1982), pp. 239-256 ; GIURESCU (1977), pp. 47-62 ; PAPACOSTEA (1978), pp. 65-79 ; BALARD (1981), pp. 35-44 ; POPESCU (1997), pp.209-237 ; BRĂTIANU (1999), pp. 409-442.

<sup>6</sup> En 1930, la population se partageait entre 44,2 % de Roumains ; 22,8 % de Bulgares ; 18,5 % de Turcs ; 3,4 % de Russes ; 2,7 % de Tatars ; 1,5 % d'Allemands et 1,1 % de Grecs.

<sup>7</sup> Concernant les données géographiques et géologiques sur les Carpates et le Danube, se référer à la partie introductive.

<sup>8</sup> Terme employé pour la première fois par le géographe Hugo Grothe en 1907. Voir ORGHITAN (1969), p. 165.

<sup>9</sup> NICULIȚĂ (1987) ; NICULIȚĂ (2010), pp. 414-465.

<sup>10</sup> PARASCA (2009), pp. 34-48 ; EREMIA (2010), pp. 47-178.

Vienne, la Turquie céda à l'Empire des Habsbourgs la partie du nord-ouest de la Moldavie, appelée la Bucovine<sup>11</sup>. Par la paix de Bucarest des 16/28 mai 1812, qui mettait fin à la guerre menée entre 1806-1812, un autre territoire roumain fut aliéné, la Turquie étant obligée de céder à la Russie la moitié orientale de la Moldavie, connue sous le nom de la Bessarabie, dont la superficie avait 44 422 km<sup>2</sup><sup>12</sup>. Dans les deux territoires annexés, la population roumaine était majoritaire. Après la défaite de la Russie dans la Guerre de Crimée, celle-ci fut contrainte, par le Traité de paix, signé au Congrès de Paris des 13 février/18 mars 1856, de rétrocéder à la Moldavie les régions de Bolgrad, de Cahul et d'Ismail, qui se trouvaient dans la partie méridionale de la Bessarabie. Celles-ci furent reprises par la Russie à la suite du Congrès de Berlin, l'été de l'année 1878<sup>13</sup>.

Autant la Bessarabie, que la Bucovine furent réintégrées à la Roumanie, à la fin de la Première Guerre mondiale, comme conséquence à l'implication directe des éléments nationalistes des deux provinces. Après avoir voté à l'unanimité, le 24 janvier / le 6 février 1918, l'indépendance de la République Démocratique de Moldavie, donc son détachement face à la Russie, deux mois plus tard, le même organisme, à savoir le Parlement de Bessarabie – Le Conseil du pays (*Sfatul Țării*) –, décida, dans la séance solennelle de Chișinău (Kichinev), du 27 mars / 9 avril, son union à la Roumanie<sup>14</sup>. L'option de l'union de la Bucovine avec la Roumanie fut exprimée les 15 / 28 novembre 1918 à Cernăuți (Tchernovitz) par le Congrès général de Bucovine aussi, acte sanctionné quelques semaines plus tard par le roi Ferdinand I-er et ratifié le 29 décembre 1919 par le Parlement de la Roumanie<sup>15</sup>. Immédiatement après la décision prise à Cernăuți, les députés de l'Assemblée Nationale, convoquée à Alba-Iulia le 18 novembre / 1 décembre 1918, décrétèrent, eux aussi, l'union de la Transylvanie avec la Roumanie, acte qui mettait fin au processus de réalisation de l'Etat national roumain. Par cela fut constituée ce qu'on appela la Grande Roumanie, ayant une superficie de 295 049 km<sup>2</sup> et une population de 16 500 000 habitants<sup>16</sup>.

Suite directe du traité de non agression conclu à Moscou le 23 août 1939 entre la Russie soviétique et l'Allemagne nazie, connu dans l'historiographie comme le Pacte Molotov-Ribbentrop, le Kremlin remit, le 26 juin 1940, au gouvernement roumain, une note ultimative, par laquelle il sollicitait que l'on cède immédiatement la Bessarabie et la Bucovine de Nord. Surpris, sans avoir été préparé pour riposter à une agression soviétique et, concomitamment pressé par les Allemands, le gouvernement de Bucarest se vit forcé d'accepter le rapt territorial<sup>17</sup>. Après le déclenchement de l'attaque allemande contre l'Union Soviétique, à laquelle la Roumanie s'est associée, les deux provinces furent regagnées durant l'été de l'année 1941, mais furent à nouveau perdues trois ans plus tard, lors de la contre offensive de l'Armée Rouge. La session des ministres de l'Extérieur des Alliés à Paris et la Conférence de paix dans la métropole de France en 1946 ont décidé le maintien des frontières

<sup>11</sup> BOICU (1986), pp. 207-218; IACOBESCU (1993), pp. 64-70.

<sup>12</sup> BOLDUR (1992), pp. 281-288; JARCUȚCHI, MISCEVCA (1993), pp. 117-175.

<sup>13</sup> BOLDUR (2000 / 1), pp. 28-32; CIOBANU (2009), pp. 72-79, 104-105.

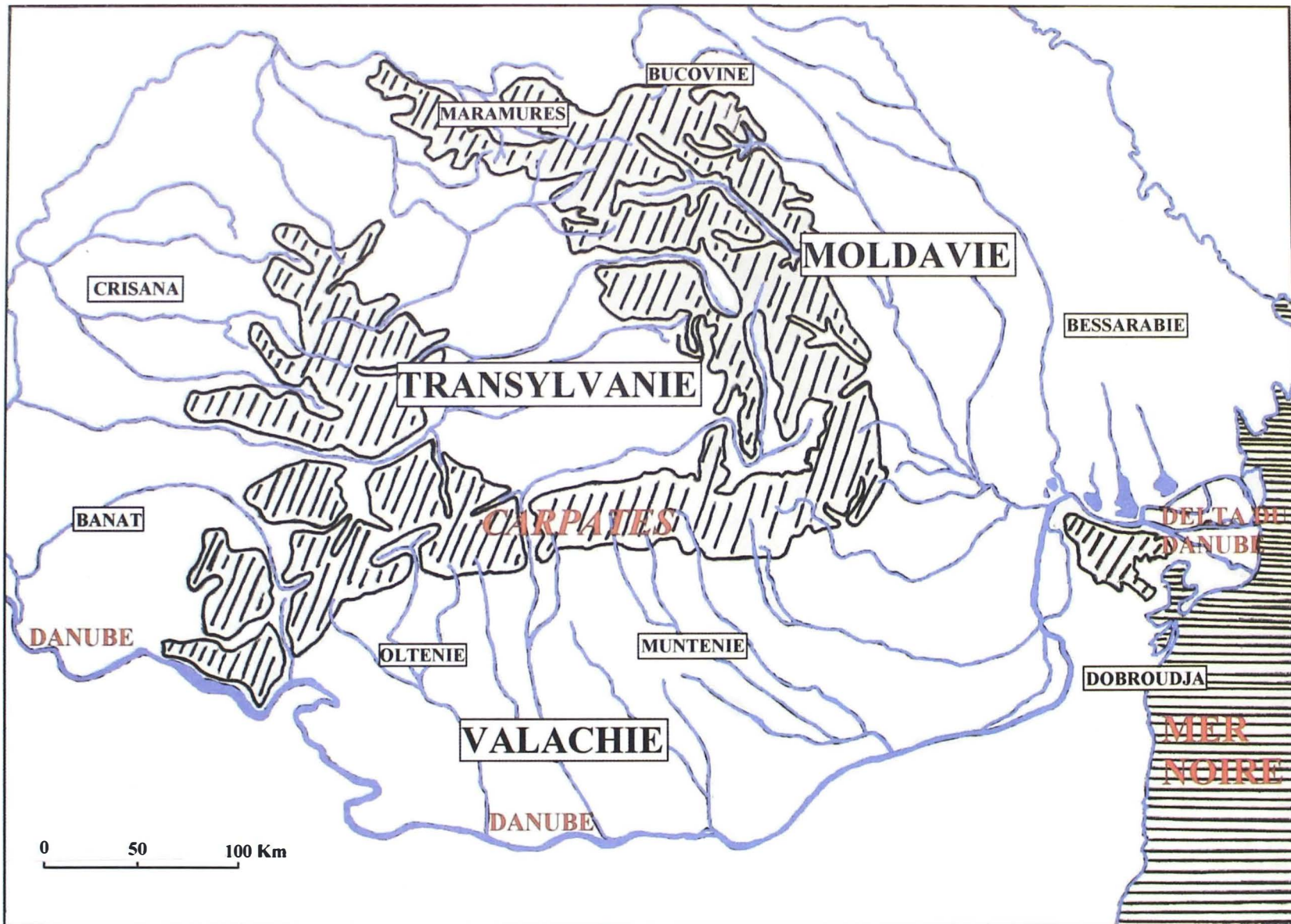
<sup>14</sup> PÂNTEA (1943); CIOBANU (1993); BOLDUR (2000 / 2), pp. 59-121.

<sup>15</sup> NISTOR (1991), pp. 385-404 ; ȚURCANU (2007), pp. 429-431 ; OLARU (2010), pp. 264-265.

<sup>16</sup> ȚURCANU (2007), pp. 431-435; VESA (2008), pp. 607-625.

<sup>17</sup> DIMA (1982), pp. 26-30; BRUHIS (1992), pp. 229-254; SCURTU, HLIHOR (1992), pp. 22-48; DOBRINESCU (1996), pp. 149-200.

Carte 1 : Les régions historiques et les « colonnes vertébrales » de la Roumanie.



entre la Roumanie et l'URSS sur la trajectoire établie à la suite de l'ultimatum donné l'été de l'année 1940. La plus grande partie du territoire de la Bessarabie fut englobée dans le cadre de la République Soviétique Socialiste de Moldavie, tandis que l'extrémité septentrionale et celle méridionale de cette région, de même que la moitié du nord de la Bucovine furent attachées administrativement à la République Soviétique Socialiste de l'Ukraine. Après le démembrement de l'Union Soviétique, à la fin du mois d'août 1991, les territoires mentionnés sont restés dans le corpus des nouvellement créés Etats souverains, la Moldova et l'Ukraine<sup>18</sup>.

La République Moldova a une superficie de 33 800 Km<sup>2</sup>. La plupart de son relief est collinaire, ses pentes étant plus douces vers le sud. L'espace occupé par les forêts est de beaucoup plus réduit par rapport aux territoires roumains qui sont à l'ouest du Prut. La régression des étendues forestières s'est produite notamment au cours du XIX-e siècle, étant due à l'exploitation irrationnelle pratiquée par le gouvernement tsariste à l'époque où la Bessarabie avait été annexée à l'Empire russe. En 1978 la surface forestière de l'ancienne République Soviétique Socialiste Moldave ne représentait que 8,2 % du total de son territoire<sup>19</sup>.

## 2. LES CARACTERISTIQUES ESSENTIELLES DONNEES AU DANUBE ET AUX CARPATES PAR LA RECHERCHE HISTORIQUE

L'histoire des Pays Roumains depuis les âges des Métaux jusqu'aux mouvements révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle, a fait l'objet des contributions les plus remarquables de la part des spécialistes.

Il faut de se remémorer l'œuvre considérable de Nicolae Iorga<sup>20</sup>, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Cet illustre historien souligne l'émergence de la civilisation roumaine et le développement des Pays Roumains au cours du Moyen-Âge. De par sa formation selon la méthode critique de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, il pense l'histoire dans une vision globale et transversale : le peuple est au centre et son histoire ne comporte pas de cloisons entre les aspects socio-économiques, politiques, culturels et événementiels. Pour lui, l'histoire est un ensemble homogène, un tout<sup>21</sup>.

Une controverse émergea pendant l'entre-deux-guerres, lorsque les exigences de la rigueur scientifique s'imposent à nouveau au premier plan. Si, jusqu'à sa disparition tragique le 29 mai 1940, Nicolae Iorga resta la personnalité dominante de l'historiographie roumaine, la validité scientifique de sa démarche commença néanmoins à être mise en doute. A partir des années 1930, toute une vague d'historiens dite de la « nouvelle génération » et influencée par l'école française des *Annales*, tels que Georges I. Brătianu, Constantin C. Giurescu, Petre P. Panaitescu et plus récemment David Prodan, Paul Cernovodeanu, Radu Popa, Dan Berindei,

<sup>18</sup> ȚURCANU (2007), pp. 537-542, 681-690.

<sup>19</sup> SPINEI (2009), p. 19.

<sup>20</sup> IORGA (1937 / 1).

<sup>21</sup> IORGA (1935 / 1).

Leonid Boicu, Șerban Papacostea, Nicolae Constantinescu, Adolf Armbruster, Florin Constantiniu, etc., ont permis le renouvellement des thèmes d'études historiques. Ces derniers historiens se proposaient de promouvoir tout d'abord une histoire de la civilisation roumaine à caractère nettement socio-économique, tout en intégrant peu à peu des éléments de la pensée marxiste.

Ce qui est surprenant notamment c'est le fait qu'au travers de ces études, il y ait une pièce de l'édifice de la civilisation roumaine qui n'ait jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble dont elle en serait le cœur à savoir les facteurs géographiques et plus précisément les Carpates et le Danube. L'une des explications réside dans le fait que l'historiographie roumaine ne s'est que très récemment ouverte à ce que Fernand Braudel<sup>22</sup> a appelé la « géohistoire », ou histoire géographique, préférant se consacrer au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle à l'histoire sociale, économique et nationale roumaine.

En France, sous l'impulsion de Paul Vidal de la Blache<sup>23</sup>, l'histoire géographique s'est dégagée de la géographie historique traditionnelle à partir des années 1930. La longue cohabitation entre la discipline historique et la réalité géographique a permis plus qu'ailleurs la concrétisation d'une discipline les unissant : la « géohistoire ». Nous pouvons dire que son manifeste est l'œuvre de Fernand Braudel dont l'attitude consiste à considérer les choses et les événements de l'histoire dans leur environnement géographique. L'idée maîtresse est que la géographie, sans contraindre les hommes de façon irrémédiable, est derrière l'histoire et a influencé celle-ci.

Bien que ne pouvant pas, à ce niveau, éviter le débat sur les rapports entre l'histoire et la géographie, il n'est absolument pas question d'orienter notre recherche vers un déterminisme simpliste selon lequel le milieu fait l'homme. De toute évidence, il ne résiste pas aux nuances et aux contradictions que lui inflige l'histoire.

La communauté scientifique adopte unanimement aujourd'hui les conclusions de Fernand Braudel que nous trouvons dans son ouvrage *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II*, et selon lesquelles « le milieu géographique ne contraint pas les hommes sans rémission, puisque précisément, toute une part de leurs efforts [...] a consisté pour eux à se dégager des prises contraignantes de la nature [...]. Entre l'homme et les choses ne tranchons pas arbitrairement »<sup>24</sup>. Ce que demande l'histoire, c'est de connaître la part réelle des influences géographiques sur les réactions humaines.

En Roumanie, cette histoire a souffert des nouveaux découpages nationaux issus des indépendances du XIX<sup>e</sup> siècle où les souverains médiévaux devenaient des héros, incarnant prématurément une conception moderne de l'Etat roumain, ou respectivement serbe, bulgare... De la sorte, les premières publications qui eurent trait aux Carpates principalement mais également au Danube furent l'œuvre de théoriciens militaires tels que George Adrian,

<sup>22</sup> BRAUDEL (1986).

<sup>23</sup> VIDAL DE LA BLACHE (1922).

<sup>24</sup> BRAUDEL (1990).

les lieutenants colonels Dimitrie Papazoglu et Constantin Verdeş ou encore le colonel Eraclie Arion. De nombreux articles parurent dans les périodiques à vocation militaire, tel que le *Monitorul oastei* (le Journal de l'armée), la *Revista infanteriei*, la *Revista grănicerilor* (Revue des gardes-frontières) et la *România militară* ou au travers de maisons d'éditions et de commissions au nom évocateur, *Editura militară* ou *Comisia română de istorie militară*.

Néanmoins parmi ces ouvrages et articles, plusieurs présentent un intérêt historique. Nous pouvons citer en exemple l'œuvre du général Radu Rosetti, *Essai sur l'art militaire des Roumains*, (Imprimerie Nationale, Bucarest, 1935).

La période communiste (1946-1989) accentua la rupture entre l'historiographie du sud-est européen orientée vers le matérialisme dialectique et historique et les grands courants de la recherche historique occidentale. Il est vrai que bien souvent, l'histoire nationale, et en particulier le règne des rois daces et des souverains médiévaux, fut instrumentalisée au profit d'intérêts politiques contemporains. Mais derrière cette unité de façade, il est juste de dire que plusieurs travaux de grande qualité virent le jour, tout en demeurant malheureusement confinés à leur pays, du fait des restrictions politiques et des obstacles financiers et linguistiques<sup>25</sup>.

L'historiographie roumaine est ainsi restée principalement concentrée sur quatre thèmes clés<sup>26</sup> : les études économiques (vie agraire, métiers et échanges)<sup>27</sup>, l'histoire sociale (caractéristiques de la société féodale, lutte des classes et révoltes paysannes)<sup>28</sup>, l'histoire culturelle (concept de latinité du peuple roumain, littérature roumaine ancienne)<sup>29</sup> et l'histoire politique (histoire de l'Etat et du droit, unité politique des Roumains, rapport entre les trois provinces médiévales, régimes de souverainetés étrangères)<sup>30</sup>.

L'étude de la « géohistoire » par les historiens roumains est donc restée très limitée. D'autant que les quelques ouvrages et articles publiés concernant ce domaine d'étude ne reflètent que certains aspects du rôle de la géographie dans l'histoire du peuple roumain. Ces publications peuvent être regroupées autour de quatre thématiques de recherche : la localisation géographique de faits historiques<sup>31</sup>, telles que des batailles et des agglomérations, les études

<sup>25</sup> Concernant notre sujet de recherche : BERCIU (1966) ; DOGARU ; MEHEDINȚI (1943).

<sup>26</sup> CERNOVODEANU (1980), pp. 1281-1376.

<sup>27</sup> OLTEANU, ȘERBAN (1969); MATEI (1970); NEAMȚU (1975); CÂNDEA (1995); TEODOR (1996); ȚEICU (1998); PAPACOSTEA (2009).

<sup>28</sup> PANAITESCU (1964); STAHL (1958, 1959, 1965); PASCU (1971); POPA (1970); LAZĂR (2000); ȘLAPAC (2004); RUSU (2005); POPA (2008).

<sup>29</sup> PUȘCARIU (1976); PĂCURARIU (1980); IVĂNESCU (1980); ZUGRAVU (1997); VICOVAN (2001); ȚEICU (2003); DUMEA (2003); MALEON (2007); ȚEICU (2007); RUSU (2008); MUNTEAN (2009, 2010); PHILIPPIDE (2011); CARAMAN (2011).

<sup>30</sup> SPINEI (1986); BOLDUR (1992); BRUHIS (1992); IACOBESCU (1993); DOBRINESCU (1996); PANAITESCU (1997); CHIRTOAGĂ (1999); MĂNUCU-ADAMEȘTEANU (2001); PETRENCU (2001); TANAȘOCA (2003); TANAȘOCA, TANAȘOCA (2004); PARASCA (2005); CONSTANTINIU (2008); GEMIL (2009); BRĂTIANU (2010); POP (2011); BOICU (2011).

<sup>31</sup> GONȚA (1958), pp. 189-201 ; DIACONU (1964).



concernant les anciennes cartes médiévales<sup>32</sup> et la recherche des routes et des voies de communication<sup>33</sup>, la démographie historique<sup>34</sup> et les études régionales<sup>35</sup>.

Il convient de noter au sein de ce dernier axe de recherche l'importance accordée par les ethnologues et folkloristes à la chaîne des Carpates. Parmi ces scientifiques, Nicolae Dunăre, fut probablement l'un de ceux, qui, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, a le plus écrit sur la fonction ethnoculturelle des Carpates<sup>36</sup>. Cependant, aucun de ces quatre thèmes permet d'étudier les colonnes vertébrales de l'espace roumain selon une vision historique et thématique globale.

Il serait toutefois erroné de dire que les Carpates et le Danube n'ont jamais été abordés par les historiens roumains. Le facteur géographique, loin d'avoir été occulté, a plutôt constitué l'arrière-plan obligé de toute synthèse et étude historique. Avec l'émergence des études historiques en Roumanie, les premiers chercheurs s'emploient à comprendre les rôles tenus par les facteurs géographiques. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Nicolae Bălcescu offrait à son lecteur une description de la Transylvanie, du Danube lors des luttes de Michel le Brave contre Sinan pasha<sup>37</sup>. Dès 1888, A. D. Xenopol écrivant sur les Roumains au Moyen-Âge affirmait que : « *les Carpates sont la cause de la division politique des Roumains* »<sup>38</sup>.

S'intéressant à la continuité du peuple roumain sur l'ancienne terre dace, le savant Hasdeu mentionnait que « *les Roumains, sans cesse obligés de chercher refuge devant l'invasion dans l'invincible forteresse alpine, s'accoutumèrent, par un processus naturel de l'esprit humain, à identifier le concept de patrie avec l'idée de montagne* »<sup>39</sup>.

Le début du XX<sup>e</sup> siècle puis la constitution de la « Grande Roumanie », à la fin de la première guerre mondiale, entraîna une série d'études ayant pour sujet la géographie historique. Parmi ces auteurs, il nous faut citer le savant Constantin Brătescu dont l'œuvre, à la fois ethnographique, historique et littéraire, couvre la région dobrogéenne<sup>40</sup>. C'est selon une même vision pluridisciplinaire qu'Alexandru Vlahuță (1858-1919) rédigea sa *Roumanie pittoresque*<sup>41</sup>, sorte de voyage au fil du Danube et des Carpates où l'auteur évoque les pages d'histoire de la Moldo-Valachie. Nicolae Iorga fut l'auteur en 1936 d'un voyage littéraire et historique similaire<sup>42</sup>. En 1943, Simion Mehedinți publiait son ouvrage *Opere complete* dont

<sup>32</sup> NASTASE (1966) ; NASTASE (1968) ; NASTASE (1969) ; BĂICAN (1996).

<sup>33</sup> NASTASE (1972) ; BINDER (1972), pp. 66-74.

<sup>34</sup> TURDEANU (1971) ; SPINEI (2009), pp. 7-46.

<sup>35</sup> BINDER (1968), pp. 625-639 ; CORNEA (1935) ; CORNEA (1968) ; ȘANDRU (1992), pp. 9-16 ; CÂNDEA (1995) ; ȚICU (1998), pp. 11-22 ; SIMON (2002) ; RUSU (2005).

<sup>36</sup> DUNĂRE (1984), pp. 21-38.

<sup>37</sup> GUȚU-ROMALO (1969).

<sup>38</sup> « *Carpații sânt pricina hotărâtoare a dezbinării politice a românilor* » : XENOPOL (1888), p. 19.

<sup>39</sup> HASDEU (1875), p. 50.

<sup>40</sup> BRĂTESCU (1911), pp. 3-22 ; BRĂTESCU (1928), pp. 201-258 ; BUGĂ (1997), pp. 107-115.

<sup>41</sup> VLAHUȚĂ.

<sup>42</sup> IORGA (1936).

la seconde partie couvrait le domaine géographique. L'auteur pénètre dans l'âme du peuple roumain, nous permettant d'appréhender sa place vis-à-vis du Danube et des Carpates<sup>43</sup>.

Au cours de la période communiste jusqu'à aujourd'hui encore, les éléments géographiques et parmi ceux-ci les Carpates et le Danube ont été érigés en symboles protecteurs de la Romanité orientale selon une vision binaire : les montagnes représentent la « matrice défensive des Roumains » tandis que la plaine danubienne fut une zone d'invasions<sup>44</sup>. Quand bien même nous pourrions trouver dans ces termes quelques vérités, elles ne nous transmettent qu'une explication biaisée des relations entre l'homme et son environnement mais également entre les groupes ethniques eux-mêmes<sup>45</sup>.

Attachons-nous un instant à l'historiographie roumaine sous le régime communiste. Basée sur un nationalisme exacerbé, celle-ci s'est évertuée à élaborer une histoire des Roumains centrée autour de deux notions-clés au sein desquelles les éléments géographiques ont été magnifiés. Ces concepts sont la continuité daco-romaine sur le territoire de l'ancienne Dacie en dehors de toute évolution et influence, ainsi que l'unité de ces territoires depuis l'abandon de la province à la fin du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. jusqu'à leur constitution en un Etat-Nation au XIX<sup>e</sup> siècle. Chronologiquement, lors de la période classique dace, entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., les Carpates sont systématiquement perçues comme le cœur de « l'Etat dace centralisé » [*sic*]. Ce fait est depuis longtemps corroboré par les recherches archéologiques mais ne prend en compte qu'un seul aspect du relief roumain.

De même, tout au long de la période dite de « l'ethnogenèse roumaine », c'est-à-dire celle de la continuité du peuplement daco-romain en Dacie et qui s'étend de la période comprise entre l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien et la constitution des premières principautés roumaines en Transylvanie au X<sup>e</sup> siècle, les Carpates ne sont étudiées qu'au travers la fonction de barrière contre les peuples allogènes et de refuge pour la population daco-romaine<sup>46</sup>. Cette dernière aurait évolué sans que les centaines de peuples migrants n'aient modifié un tant soit peu les populations locales. Cette vision, basée principalement sur les recherches archéologiques, a abouti au mieux à la minimisation, voire même parfois à la négation de l'appartenance ethnique de certaines découvertes à des populations autres que romanes. Or, comment l'archéologie pourrait-elle démontrer une quelconque appartenance linguistique ?

Une volonté dans la mise en avant de l'unité des Roumains de part et d'autre des Carpates est largement perceptible dans l'historiographie roumaine. Celle-ci se concrétise sous différents aspects selon la période de l'histoire considérée.

<sup>43</sup> MEHEDINȚI (1943) : voir plus particulièrement « Unirea Principatelor din punct de vedere geografic » (pp. 81-86), « Dacia Pontică și Dacia Carpatică – observări antropogeografice » (pp. 108-121), « Legăturile noastre cu Dunărea și Marea » (pp. 150-165),

<sup>44</sup> PETRESCU-DÎMBOVIȚA (2001), pp. 13.

<sup>45</sup> Sur les conséquences des visées politiques sur l'archéologie et l'histoire en Roumanie, notamment dans la différenciation extrême entre la population autochtone et les peuples migrants, voir : BOIA (1997), pp. 11-82 ; NICULESCU (2002), pp. 209-234 ; NICULESCU (2004), pp. 99-124.

<sup>46</sup> C'est dans cette optique que se place l'œuvre-manifeste de Georges I. Brătianu, *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain* (Bucarest, 1937).

Pour l'antiquité, cette unité revêt l'aspect d'une assimilation totale à une même entité des peuples Gètes et Daces et ce, pour des époques très reculées. Or, nous le verrons au cours du premier chapitre, les Gètes et les Daces sont apparus sur la scène historique à des époques différentes et en des lieux distincts. Les premiers sont mentionnés à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans l'espace est-danubien tandis que les Daces, sur la base des données documentaires, occupent la région carpatique à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Cette unité continue ensuite pendant le « millénaire obscur » au cours duquel les cultures archéologiques définies dans les trois provinces historiques de la Roumanie sont considérées par l'historiographie comme appartenant à une même ethnie. Celles-ci sont présentées comme des faciès régionaux d'une même culture proto-roumaine puis roumaine, sans qu'il ne soit fait mention de distinctions ou de divergences entre elles. Finalement, au cours du Moyen-Âge, dès les prémices des organisations politiques en Valachie et en Moldavie, il apparaît alors une conscience nationale roumaine avant l'heure au cours de laquelle l'objectif unique des populations aurait été l'union, concrétisation finale de cette unité. C'est dans ce cadre que s'inscrivent les actions de Michel le Brave (1600-1601) ou encore la pétition connue sous le nom de *Supplex Libellus Valachorum* (1794).

Ces quelques lignes relatives à l'historiographie roumaine au cours de la période communiste n'ont pas pour but de jeter l'opprobre sur ces chercheurs qui pour certains ont su se départir de la vision conventionnelle prônée par le Parti. Nous voulons simplement mettre en lumière la complexité qu'il y a de donner aux éléments géographiques la portée la plus objective en évitant ces écueils partisans. Il s'avère donc malgré toutes les études entreprises, que l'ensemble géographique Danube-Carpates n'a pas été pris en compte dans une étude exhaustive de l'histoire roumaine. C'est en se basant sur cette constatation que nous allons orienter nos recherches.

### 3. L'ORIENTATION DES RECHERCHES

Le point de départ de cette étude s'inspirera donc des études occidentales et plus particulièrement les études françaises<sup>47</sup>. Les œuvres de Fernand Braudel nous ont permis d'appréhender de manière théorique la part géographique dans l'histoire, et notamment celle de la Méditerranée dans les cultures de ses bassins versants. D'autres démonstrations sur l'importance des grands espaces et des coupes à travers le temps ont été faites par d'autres historiens, tel le suisse Jean-François Bergier qui s'est consacré à l'étude de la ville de Genève et de son industrialisation.

Toutefois, Jean-François Bergier s'est nettement démarqué du maître sur un point. Braudel a largement sous-estimé le rôle des montagnes. Il écrit dans les premières pages de *La Méditerranée* que « la montagne ordinairement est un monde à l'écart des civilisations, créations des villes et des bas pays. Son histoire, c'est de n'en point avoir, de rester en marge, assez régulièrement, des grands courants civilisateurs [...] »<sup>48</sup>. Depuis 1979, avec la parution du numéro spécial de la *Revue suisse d'histoire*<sup>49</sup>, Jean-François Bergier s'est

<sup>47</sup> DION (1990) ; C'HILDE (1929) ; EAST (1966) ; HIGOUNET (1961).

<sup>48</sup> BRAUDEL (1990), p. 30.

<sup>49</sup> BERGIER (1979), pp. 3-10.

attaché à corriger ce jugement trop péremptoire. Sa recherche a abouti en 1996 à la publication d'un recueil d'hommages intitulé *Quand la montagne aussi a une histoire*<sup>50</sup>.

J.-F. Bergier distingue trois modèles d'études relatifs à l'histoire de la montagne, et plus particulièrement au monde alpin : les monographies, « bornées à l'horizon étroit d'une vallée », les essais de synthèse, exclusivement orientés vers une étude nationale, et « affectés assez souvent d'un déterminisme géographique trop étroit qui juxtapose plus qu'il ne compare les observations », l'histoire de la traversée des zones montagneuses : gorges, défilés et clefs (en provençal, « clau») (en roumain « cheile / cheia»). Pour autant ces travaux ne tiennent pas suffisamment compte d'un point essentiel : la notion d'épaisseur, ne voyant dans les montagnes « qu'une barre, plus ou moins mal commode et longue à franchir ».

D'autres chercheurs ont également rendu leur histoire aux zones éloignées de l'œkoumène. Leur approche méthodologique nous a ainsi permis de mieux cerner notre sujet d'étude.

Jean-Michel Mouton s'est consacré à l'étude du Sinaï médiéval musulman, espace stratégique à la fois zone frontière et terre de passage<sup>51</sup>. Le Sinaï n'a que très peu intéressé les historiens et seules quelques lignes ont été écrites au début du XX<sup>e</sup> siècle. Jean-Michel Mouton s'est alors proposé de réhabiliter cet espace. Cette terre de religion, à la fois musulmane et chrétienne et lieu d'affrontement, a été régie par des zones d'influences, tantôt égyptienne, tantôt syrienne. Cependant l'étude minutieuse des tribus bédouines et des routes utilisées par les moines et pèlerins ont fini par la décrire comme un axe de communication majeur. En ce sens notre recherche rejoint l'objectif que s'est fixé J.-M. Mouton, à savoir de « reconstruire ce passé » en l'inscrivant dans une logique, un contexte historique plus vaste et ainsi en dévoiler une complexité insoupçonnée.

De la même manière, l'histoire de la Transylvanie de Jean Nouzille permet de mieux appréhender les notions de frontière, de lieu de contact, de carrefour pour l'histoire mouvementée et tragique de cette région au cœur de notre recherche. Le premier but de cet ouvrage est de « rappeler [...] le délicat problème des minorités en Europe centrale et balkanique »<sup>52</sup>. Ainsi Jean Nouzille se propose d'expliquer le problème actuel des minorités en rendant à cette région sa dimension historique. Il démontre que la Transylvanie, et de manière générale la zone-frontière, n'a pas été qu'une terre de conflits, ligne de partage entre les grandes puissances extérieures, mais également une terre de contact et d'échanges de cultures<sup>53</sup>.

Bien entendu ce thème, les frontières dans l'histoire, est d'importance pour la compréhension des notions de ligne-frontière (les « limes » et « ripa » romains) et de zone-frontière (« marches » et « confins ») en relation avec l'histoire politique. Ce dernier terme est d'ailleurs plus adapté pour évoquer des périodes antérieures à la constitution des Etats

<sup>50</sup> KÖRNER (1996).

<sup>51</sup> MOUTON (2000).

<sup>52</sup> NOUZILLE (1993), p. 10.

<sup>53</sup> NOUZILLE (1991).

européens modernes. Les écrits de Fr. Ratzel demeurent pour cette thématique de frontières une œuvre-clé<sup>54</sup>.

Mais la notion de limite ne peut en aucun cas permettre à elle seule de définir des entités géographiques, ainsi que l'écrivit Lucien Febvre<sup>55</sup> : « *Le plus souvent, [...], ce sont des « chaînes de montagnes » comme l'on dit, ou des fleuves, qui sont promus à la dignité de frontière naturelle. [...] Obstacle, simplement, et muraille, la montagne n'était jamais considérée en elle-même, étudiée pour elle-même ; c'était une frontière, et non pas un pays* », ajoutant à propos des rivières : « *Mais l'idée qu'un cours d'eau, [...] c'est une limite ; l'idée qu'une rivière que nous ne regardons d'ailleurs pas telle qu'elle est, mais que nous nous figurons uniquement d'après la carte, sous les apparences d'une ligne, est nécessairement une limite, une limite indispensable, inéluctable, qu'on ne discute même pas, cette idée s'impose encore de nos jours aux esprits avec une force telle que l'intérêt, même le plus évident et le plus puissant, ne parvient pas à le faire bannir* ». Pour autant, afin d'en révéler leur potentiel, l'auteur explique : « *Des limites ? Souvent, sans doute. Dans la mesure où elles sont réellement des obstacles. Mais des traits d'union aussi, des centres d'expansion et de rayonnement, de petits mondes attirants doués de valeurs propres, liant entre eux étroitement des hommes et des pays mitoyens* ». Ecrite en 1922, cette phrase est d'une réalité saisissante concernant les Pays Roumains.

L'historien des Balkans Jacques Ancel<sup>56</sup> met à jour les potentialités offertes par la prise en compte des éléments géographiques dans une vision historique. Dans son ouvrage *Peuples et nations des Balkans*, il explique le rôle du Danube comme lien entre les populations vivant sur ses deux rives. Il pointe ainsi l'importance de dépasser les clivages et stéréotypes créés par une approche géographique et historique du morcellement territorial : « *On considère parfois le Danube comme la limite septentrionale de la péninsule des Balkans. Or le Danube moyen ne fut jamais une frontière. [...] Le Danube est donc franchissable, et il le fut de tous les temps* ». S'attachant ensuite à la montagne, il écrit que « *la montagne est un rempart, non une barrière, un obstacle* ». Plus loin ensuite, concernant les Carpates, il ajoute : « *Cette montagne est un écran, plus qu'une barrière. [...] Car la montagne roumaine fut toujours passagère aux animaux et aux hommes* ». Il développe ensuite l'idée que ce sont justement ces montagnes qui expliquent l'origine de l'unité des Roumains : « *les vallées valaques traversent l'arc carpatique : elles contribuèrent, perçant à rebours la montagne, à l'unité du monde roumain* ».

L'auteur s'attarde ensuite sur la population roumaine au Moyen-Âge : « *Dans les sources byzantines, le Roumain apparaît comme un montagnard, un berger, qui nomadise [pratique la transhumance] de la montagne à la plaine sous la conduite de ses chefs locaux (domni)* ». Il distingue ensuite plusieurs « types » de Roumains : celui des montagnes (« *les mounténi* ») qui « *sont d'un autre monde : un monde purement roumain au reste, qui s'est gardé des invasions, des mélanges* » car « *la Mounténia forestière fut autrefois un refuge* », celui des

<sup>54</sup> RATZEL (1988).

<sup>55</sup> FEBVRE (1970), p. 325 et 329.

<sup>56</sup> ANCEL (1995), pp. 9, 32-33, 51, 97, 125, 148.

bocages (les « *codréni* ») vivant dans les Piémonts, et « *le Roumain des campagnes* », le « *câmpeni* ».

L'un des intérêts de notre recherche était de ne pas se limiter au concept de frontière trop souvent mis en avant lorsqu'il s'agit d'étudier des éléments géographiques dans une dimension historique mais bel et bien de révéler l'histoire insoupçonnée du Danube et des Carpates en changeant de regard. Ce travail n'est pas une monographie de la civilisation et de l'histoire roumaine. Il consiste en une relecture des synthèses historiques et des sources en les incorporant dans le contexte géographique. Le but étant de dégager les influences exercées par la géographie roumaine sur ses populations, ce qui, à ce jour n'a jamais été fait. Prenons, par exemple la montagne, parmi les trois modèles définis par J.-F. Bergier, aucun ne permet de déchiffrer une « histoire des montagnes ». Ils pointent pour le mieux la place de la montagne dans une histoire. Précisons qu'au fur et à mesure que nous avons avancé dans nos recherches, nous avons été conduit vers d'autres types d'études et de sources beaucoup plus précises et révélatrices de l'importance sous-jacente du relief roumain et de son fleuve.

Pour cette raison, parallèlement, aux études concernant l'histoire politique, celle des grands règnes, nous avons élargi notre recherche vers d'autres domaines. Parmi ceux-ci, nous y avons inclus l'histoire sociale, économique, religieuse (notamment au travers de l'influence de Byzance sur les Pays Roumains), culturelle, ethnographique et linguistique (spécificité de la langue roumaine parmi les autres langues romanes et ses relations avec les peuples voisins). Nous y avons inclus aussi des études relatives à l'iconographie (dont la colonne Trajane est l'un des plus précieux témoignage), à l'histoire de l'art et à l'archéologie roumaines nous permettant une avancée dans la compréhension des mentalités, notamment chez les Daces. Enfin une part non moins importante de notre présente étude s'est attachée, sans prétendre à l'exhaustivité, à percevoir le lien entretenu entre la littérature, roumaine aussi bien qu'étrangère, et les « colonnes vertébrales » de l'espace roumain.

De la sorte, cette étude se propose de parcourir des paysages considérés, à tort ou à raison, comme marginaux et inhospitaliers, du fait de leur particularité géographique. Nous nous sommes interrogés sur la place et le rôle de ces zones souvent considérées à l'écart des grands foyers de peuplement.

Aux côtés de ce premier objectif, nous nous sommes aperçus que les Carpates comme le Danube restaient des *terra incognita* pour les chercheurs occidentaux et les historiens français. Seuls quelques-uns d'entre eux se sont intéressés à l'espace carpato-danubien, parfois avec brio<sup>57</sup>, mais trop souvent sans connaître réellement l'âme du peuple roumain et son histoire. Sans vouloir anticiper sur la définition de concepts complexes, qui nécessitent l'analyse approfondie des sources, nous pouvons citer quelques exemples de la méconnaissance de l'histoire roumaine<sup>58</sup>.

---

<sup>57</sup> Nous pouvons citer une fois de plus l'ouvrage de Jean Nouzille, *Histoire de la Transylvanie*, mais également les œuvres de Catherine Durandin (DURANDIN (1994) et DURANDIN (1995), de Violette Rey (REY (1989), ou encore l'ethnologue Jean Cuisenier, CUISENIER (1994).

<sup>58</sup> Voir également les commentaires de Valeriu Rusu lors du colloque « Ginta Latina et l'Europe d'aujourd'hui » : RUSU (2002), pp. 6-18.

Dans l'*Atlas Historique* publié par George Duby<sup>59</sup>, nous pouvons lire que la Roumanie a été « coupée en deux » par les Carpates.

L'*Atlas de la civilisation occidentale. Généalogie de l'Europe*, publié sous la direction de Pierre Lamaison<sup>60</sup>, conseiller historique Pierre Vidal-Naquet, nous propose de présenter une généalogie de l'Europe se limitant à la civilisation occidentale comme si entre l'Occident et l'Orient il n'y eut jamais de relations, de circulations d'hommes, de biens, d'idées... Si nous observons les cartes géographiques insérées comme illustrations aux textes nous ne trouvons aucune mention du peuple roumain. Sur la carte intitulée « *L'Empire byzantin à la mort de Justinien en 565* », l'espace carpato-danubien aurait été peuplé seulement de Slaves ; sur la carte relative à « *L'Empire byzantin du XI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle* », l'espace roumain est désormais peuplé de Hongrois et au sud du Danube, de Bulgares. Enfin sur la carte « *La Hongrie 1526-1848* », l'espace sud-carpatique (la Valachie et la Moldavie), appartient désormais aux Ottomans.

Continuons notre étude de synthèses historiques en nous aventurant dans le domaine de la linguistique avec l'ouvrage de Henriette Walter, préfacé par André Martinet, *L'aventure des langues en Occident. Leur origine, leur histoire, leur géographie*<sup>61</sup>. Tout d'abord nous remarquons que la langue grecque fait partie de l'Occident, quant aux langues issues du latin, il n'est nulle part fait mention du roumain, du dalmate, moins encore du catalan, du provençal et du rhéto-roman.

L'*Atlas historique*<sup>62</sup>, sous la direction de Pierre Vallaud, présente la Dacie comme un territoire conquis sous Tibère (14-37 apr. J.-C.)... or cette conquête n'aura lieu qu'au début du second siècle, sous l'empereur Trajan.

Les Roumains sont à partir de ce moment totalement occultés. Dans son article « La région des Carpates – un des carrefours de l'Europe », l'universitaire polonais Henryk Samsonowicz explique que « le retard économique relatif de l'Europe centrale n'empêchait pas, à commencer au XIII<sup>e</sup> siècle, son rapide développement. La chaîne montagneuse elle-même, peu peuplée [sic], était devenue un terrain d'immigration des Hongrois, des Slaves orientaux et occidentaux, des Allemands de différents pays de l'Empire, des Valaques [sic] »<sup>63</sup>.

Finissons ce court aperçu illustrant la méconnaissance de l'espace roumain par quelques chercheurs occidentaux avec l'œuvre d'André Martinet, *Des steppes aux océans*<sup>64</sup>. Ce dernier explique la partition des langues slaves – slaves du sud (Slovènes, Croates, Serbes, Macédoniens, Bulgares), de l'Est (Russes et Ukrainiens) et de l'ouest (Polonais, Souabes de Lusace, Tchèques et Slovaques) – à cause (ou grâce) aux « bergers romanophones [qui] descendront des Carpates et [qui] peupleront la Moldavie et la Valachie », réalisant ainsi « la coupure totale » des Slaves. Ces bergers roumains, jusqu'alors inexistantes (ou plus vraisemblablement, passés inaperçus), ont tout de même possédé, selon l'auteur, une force telle qu'il leur fut permis de diviser la masse des Slaves, peuplade au caractère guerrier.

<sup>59</sup> DUBY (1988).

<sup>60</sup> LAMAISON (1998).

<sup>61</sup> WALTER (1994).

<sup>62</sup> VALLAUD (2000).

<sup>63</sup> SAMSONOWICZ (1993), p. 18.

<sup>64</sup> MARTINET (1994), p. 77.



#### 4. LA DEFINITION DU CADRE CHRONOLOGIQUE

Il est toujours difficile de séparer dans le cours de l'histoire, une période de manière parfaitement motivée, car les paramètres qui pourraient permettre de d'établir un début et une fin aux phénomènes relevant de l'histoire sociale, psychologique et ethnologique sont méconnus.

Nous nous sommes donc fixés comme cadre chronologique : la sédentarisation des populations thraces sur le territoire est-européen, la séparation de cette ethnie entre les Thraces dans la partie méridionale du Danube et les Gètes au nord et la structuration de ces derniers en cultures archéologiques autour des Carpates et du Danube.

En revanche, il était plus difficile de choisir un terme à cette chronologie en accord avec les réalités historiques et les sources. La mise en place du régime de domination ottomane sur les Pays Roumains fut progressive (au cours des XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles) et ne marqua pas une rupture totale dans la mesure où les principautés ne furent jamais soumises à un système d'exploitation direct de la part des Ottomans. En effet, les Pays Roumains ne furent jamais transformés en *pachalik*, comme le furent la Serbie, la Bulgarie et la Hongrie. Aussi, la nécessité d'aborder les grands thèmes géohistoriques roumains nous a conduit à retenir comme limite les années 1820, avec pour année-chamnière la révolution de Tudor Vladimirescu en 1821.

Pour autant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Pays Roumains ont été confrontés à des actions de plus en plus agressives de la part de l'Empire Habsbourg et de la Russie tsariste qui était devenue voisine de la Moldavie suite à la « disparition » du duché de Lituanie. De son côté l'Empire Ottoman a essayé de faire des Pays Roumains des Etats-tampons. Ce siècle est ainsi marqué par des changements majeurs sur la carte du Sud-est européen : l'échec ottoman lors du siège de Vienne (1683) permet à la dynastie Habsbourg d'occuper la Transylvanie (paix de Karlowitz, 1699). Sur les trônes des deux autres provinces historiques roumaines, la Valachie et la Moldavie, le début du XVIII<sup>e</sup> siècle correspond à l'instauration du régime des princes grecs phanariotes. La révolution de Tudor Vladimirescu, qui met fin à ce régime, préfigure le mouvement révolutionnaire indépendantiste de 1848 et marque ainsi les débuts de la mise en place d'une frontière politique, nationale, matérielle (fortifications, création de routes...) en accord avec les caractéristiques géographiques de la Roumanie de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au cours de cette période émerge la notion actuelle de frontière politique au moment même où se constituent, en Europe orientale, les Etats modernes. Les Carpates et le Danube revêtent dès lors la fonction de barrière contre les puissances voisines et rentrent dans le champ historiographique de l'histoire militaire avec la publication de plusieurs études s'inscrivant dans ce projet de préparation à la défense du territoire<sup>65</sup>.

---

<sup>65</sup> En 1853, George Adrian publie à Bucarest *Ideie rãpede despre resbelul de partizani*. En 1870, le lieutenant-colonel Dimitrie Papazoglu publie une étude de géographie stratégique concernant *La carte des montagnes, la carte du Danube ou la frontière de la Roumanie*. Enfin en 1872, le commandant

L'historiographie roumaine a, de plus, pour usage de faire prolonger la période médiévale jusqu'à la fin des règnes des princes phanariotes en 1821. Les limites habituellement retenues par l'historiographie occidentale pour distinguer la période médiévale des Temps Modernes sont peu concluantes dans le contexte roumain mais également dans celui de toute l'Europe du sud-est. Cela nous permet donc de définir notre cadre chronologique, imposé par l'évolution des concepts de souveraineté et d'entité nationale au XIX<sup>e</sup> siècle, comme englobant toute la période protohistorique finale, antique et médiévale.

Nos recherches ont de ce fait porté sur une période très longue, plus de deux millénaires d'histoire. Cela nous a permis d'appréhender les rôles des Carpates et du Danube à la fois de manière globale, sur la durée, mais aussi plus précisément lors de certains « moments d'histoires ».

Dépassant les clichés que renvoient les noms de Carpates et de Danube, notre recherche tente donc d'appréhender le paysage, montagnard et fluvial, comme un savoir objectif, basé sur le travail des géographes, historiens et ethnologues, et comme une représentation subjective, psychologique. Notre but est de reconstituer, à travers les regards croisés des différentes disciplines sur ces éléments géographiques, l'interrelation entre l'homme, son environnement et les représentations culturelles qu'il en a fait au cours de son histoire.

## **5. LES ORIGINES ET LIMITES DES SOURCES UTILISEES**

Le chercheur abordant l'histoire du peuple roumain, et au-delà, de toute l'Europe du sud-est, est confronté pour certaines périodes au caractère lacunaire de la documentation. Il est donc nécessaire de faire appel aux sources étrangères. Par ailleurs, l'étude d'une période aussi ample multiplie le nombre et le genre de sources. Toutefois notre recherche n'est pas orientée vers une histoire exhaustive du peuple et de la nation roumaine à travers les âges. De part ce fait, les sources que nous avons étudiées portent sur les mentions géographiques relatives au peuple roumain.

Avant d'aller plus en avant dans les différentes sources utilisées pour notre recherche, il est important de mentionner que les historiens roumains, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, se sont proposés de combler les lacunes de la documentation par la recherche (à travers toute la Roumanie mais également en provenance de dépôts à l'étranger), l'étude critique, la compilation et la publication systématique des sources relatives à l'histoire roumaine, sous l'égide de l'Académie Roumaine.

Concernant l'Antiquité dace puis daco-romaine, les seules sources écrites auxquelles nous pouvons faire référence sont constituées par les auteurs grecs et romains. Ces témoignages, essentiels, doivent cependant être étudiés avec soin. Elles constituent en effet l'œuvre de propagande des Empereurs romains et, sans toutefois les appréhender au premier degré, elles permettent à bien des égards de comprendre le rôle persistant des Carpates et du Danube.

---

Eraclie Arion publie dans le *Monitorul oastei* une étude sur la manière d'organiser le système de fortifications défensives du pays.

Le premier siècle d'histoire des Principautés (jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle) est également pauvre en sources écrites contemporaines. Celles-ci sont beaucoup plus importantes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles et sont principalement constituées par des chroniques, œuvres avant tout à caractère littéraire et historique. Ainsi la chronique doit d'abord être comprise comme ce qu'elle a toujours été aux yeux de ses contemporains : un monument littéraire au service de la mémoire, « *pomenire* » en roumain. Les premières chroniques, apparues en Moldavie à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, s'apparentent davantage à des annales sommaires comprenant parfois des erreurs chronologiques. Il apparaît un plus grand souci de précision et de recherche de la causalité historique dans les œuvres du XVI<sup>e</sup> siècle. Cependant, dans l'ensemble, les explications fournies par les auteurs ne visent qu'à éclairer le déroulement des faits, pour lesquels les manifestations de la volonté divine demeurent la cause principale. En revanche, les chroniques du XVII<sup>e</sup> siècle présentent l'intérêt majeur d'insérer les événements récents dans l'histoire de la principauté « depuis sa fondation ». Ces récits sur la période plus ancienne, sur laquelle nous ne disposons d'ailleurs que de sources lacunaires, sont d'un intérêt certain. Toutefois, l'utilisation des chroniques comme sources historiques de première main demeure risquée pour les périodes anciennes. Les chroniqueurs ont pallié au manque de sources, par l'utilisation de récits plus ou moins légendaires mais qui ont pour avantage d'y intégrer intimement les « *colonnes vertébrales* » de l'espace roumain. Cette conception de la chronique comme monument littéraire rendant grâce à la mémoire des princes et que nous avons utilisé comme source documentaire pour notre recherche est justifiée par la symbolique que revêtent ces chroniques, à savoir la quête d'une tradition historique permettant d'asseoir l'autorité souveraine.

A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, nous assistons à la multiplication des documents, actes et correspondances, provenant des chancelleries valaques et moldaves, ou encore issus des nations voisines ainsi que les récits de voyageurs. Dans ces conditions, le dépouillement des documents édités ne pouvait s'organiser qu'autour de pistes de recherches précises, afin d'éviter toute dispersion. Le vocabulaire géographique a été ainsi l'une de nos principales orientations de recherche tant dans les actes internes que dans la correspondance princière et les traités conclus avec les puissances extérieures.

Les publications archéologiques furent les seules sources que nous avons pu consulter afin de comprendre la relation homme-environnement au cours des âges des métaux. L'importance accordée à la recherche de terrain depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle nous a permis de bien circonscrire notre étude aux facteurs géographiques. Toutefois, la difficulté, inhérente à tous les archéologues, de localiser des sites situés dans des zones peu hospitalières, mais très certainement habitées aux époques antérieures, nous a contraint de limiter notre recherche aux exemples les plus révélateurs, nous empêchant ainsi de réaliser une étude d'ensemble mettant en relief la densité des habitats d'altitude.

La même démarche nous a animé lors de l'étude de la naissance du peuple roumain au cours du Haut Moyen-Âge. Il s'agit probablement d'une des périodes les plus obscures et les plus controversées de l'histoire roumaine et pour laquelle la documentation est des plus lacunaires. Nous avons fait appel dans un premier temps aux sources étrangères, principalement hongroises, byzantines et slaves. Mais le contenu politique et orienté de certaines études critiques concernant ces sources nous a obligé à y intégrer les résultats des

fouilles archéologiques roumaines. Cette prise en compte nous a permis ainsi de nuancer des positions fortes en matière de continuité ou d'abandon du territoire de la Dacie par le peuple daco-romain.

D'autres sources nous ont également permis de mieux appréhender de quelle manière les Carpates et le Danube ont marqué l'histoire des Roumains, leurs mentalités, leurs traditions, leurs créations artistiques... C'est dans cette optique que se place l'étude de la colonne de Trajan à Rome et du trophée d'Adamclisi en Dobroudja comme source à part entière, en tant que document iconographique. L'étude des réalisations architecturales médiévales, notamment religieuses, nous a également permis d'ouvrir des perspectives nouvelles pour l'étude des éléments géographiques roumains.

# PREMIERE PARTIE

## PRESENTATION GEOGRAPHIQUE DES CARPATES ET DU DANUBE

### 1.1. LES PROVINCES ET REGIONS DE ROUMANIE<sup>1</sup>

La première difficulté qui apparaît lorsque nous regardons une carte de la Roumanie est de déterminer sa place en Europe. Se rattache-t-elle à l'Europe de l'est, aux Balkans, ou à l'Europe centrale ? En réalité, la Roumanie appartient à toutes ces entités à la fois sans pour autant s'intégrer pleinement dans l'une de ces divisions géographiques. En effet, la Roumanie est balkanique par son histoire. Au Moyen-Âge, Byzance a donné aux Pays Roumains leur principal modèle politique, culturel et religieux. Néanmoins, la frontière septentrionale des Balkans est formée par le Danube, or exception faite de la Dobroudja, la Roumanie se trouve au nord du fleuve. Le plateau transylvain, quant à lui, est naturellement orienté vers la Hongrie c'est-à-dire vers l'Occident, dont la Transylvanie sera dépendante au cours de l'époque médiévale. Enfin la Moldavie se tourne à la fois vers le Sud et la Valachie mais s'élançait également vers le nord, vers l'Ukraine, la Pologne et la Russie, anciennement royaume polonais, duché de Lituanie et tsarat russe. De plus, la Roumanie n'est devenu un pays homogène que très récemment suite à deux événements majeurs : l'union des principautés de Valachie et de Moldavie sous le prince Alexandru Ioan Cuza en 1859 et le rattachement aux principautés de la Transylvanie et de la Bessarabie, région comprise entre les rivières Prut et Dniestr, en 1918, donnant suite aux traités de Versailles et du Trianon.

La Roumanie actuelle est formée de trois grandes provinces historiques : **la Valachie** (ou *Țara Românească*, littéralement *le Pays Roumain*) entre le Danube et les Carpates méridionales, **la Moldavie** entre la rivière Prut et les Carpates orientales mais incluant également jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'actuelle république indépendante de Moldavie (entre le Dniestr et le Prut, avec pour capitale Chișinău), et enfin, **la Transylvanie**, inscrite à l'intérieur de l'arc carpatique. Chacune de ces trois provinces historiques se divise à son tour en plusieurs régions, ou pays (en roumain, *țării* (pl.) / *țară* (sg.) qu'il convient d'énumérer afin de mieux comprendre l'incidence géographique sur le peuple roumain. Les différentes régions ont acquis, en fonction des évolutions historiques, des traits propres et donc se différencient plus ou moins les unes des autres.

La Valachie est formée de **l'Olténie** (région comprise entre le Danube, les Carpates méridionales et la rivière Olt), de la **Munténie** (entre l'Olt et le Danube) et de la **Dobroudja** correspondant à la bande de terre entre le Danube, son embouchure et la mer Noire. La

---

<sup>1</sup> Sauf indication contraire, toutes les données géographiques proviennent de l'ouvrage collectif, *Geografia României. I. Geografia fizică*. Université de Bucarest, Institut de Géographie, Éditions de l'Académie, 1983. Il est cité dans cette étude sous la forme BADEA (1983). Voir aussi : SÎRCU (1971) ; TUFESCU (1974) ; ROȘU (1980) ; BĂLTEANU (éd) (2006).

Moldavie est composée de la **Moldavie** proprement dite, de la **Bucovine** (région septentrionale de la Moldavie jouxtant l'Ukraine et dont une partie appartient aujourd'hui à ce pays) et de la **Bessarabie**. Annexée en 1940 par l'URSS, cette dernière région est devenue, avec l'éclatement du bloc soviétique, la république de Moldavie. La Transylvanie comprend en son centre le plateau transylvain, c'est-à-dire la **Transylvanie** proprement dite, le **Banat** (région du sud-ouest, comprise entre le Danube au sud, la Tisa à l'ouest et le Mureş au nord), le **Crişana** (zone ouest), ce nom provenant des trois rivières Criş qui la traversent, et le **Maramureş**, bande de terre septentrionale de 10 000 Km<sup>2</sup>, cernée de montagnes et limitrophe de l'Ukraine, qui en possède les deux tiers.

Un seul pays mais dix régions. Dix régions mais un seul pays. La Roumanie est une synthèse, qui résulte d'une grande diversité. Pour la comprendre il faut interroger l'histoire, mais l'histoire de la Roumanie ne peut être comprise qu'au regard de sa géographie physique et humaine. Ce sont donc le relief et les caractéristiques géographiques qu'il nous faut étudier en premier.

## 1.2. LES CARPATES: ETUDES REGIONALES

Les Carpates constituent l'essentiel du système montagneux de l'Europe centre-orientale. Montagnes d'orogénèse tertiaire, elles sont plus anciennes mais moins élevées que les Alpes. Elles atteignent 2543 mètres au mont Moldoveanu et sont faiblement marquées par l'empreinte glaciaire. Elles se présentent sous la forme d'un «S» inversé tournant sa convexité principale vers le nord, dans la direction de la plate-forme polonaise, et à l'est, vers celle de la plate-forme moldave. Sur plus de 1500 kilomètres, cet ensemble de chaînes, de massifs et de bassins intérieurs s'étend sur le territoire de cinq nations.

Trois d'entre elles ne possèdent qu'une frange de la montagne et sont « carpatiques » de part leurs frontières actuelles. La crête des Hautes Tatras cristallines barre **la Pologne** au sud. **Les Carpates ukrainiennes** se composent de chaînes parallèles formées dans le flysch<sup>2</sup> schisto-gréseux, ici larges d'une cinquantaine de kilomètres, et découpées par un réseau dense d'affluents du Dniepr et de la Tisa qui ménagent des passages faciles comme le col de Dukla, à un peu plus de 500 mètres d'altitude entre l'Ukraine et la Hongrie. Le troisième pays est **la République Tchèque**, dont la majeure partie de son empreinte territoriale est constituée par les Carpates. Ils s'y disposent en plusieurs zones : les chaînes du flysch forment, au nord-ouest, les Carpates blanches. Les Tatras ou *Tatry* se composent de deux hauts massifs : au nord, les Hautes Tatras cristallines et glaciaires dont les sommets dépassent les 2000 mètres d'altitude. Au sud, séparées des précédentes par le fossé tectonique de Poprad, les Basses Tatras sont moins élevées. Elles atteignent dans leur maximum les 2000 mètres. Ces dernières, formées de blocs anciens, de massifs calcaires et volcaniques, sont plus complexes et sont reliées par des piémonts à la plaine pannonienne. Il est difficile de considérer **la Hongrie** comme un pays carpatique, mais les massifs en grande partie volcaniques qui barrent au nord la Grande Plaine se rattachent à la zone interne de l'édifice : ces massifs (Borzsony, Cserhat, Matra, Bukk, Zemplen) fournissent à la plaine les eaux, leurs bois, leurs

<sup>2</sup> Formation détritique se déposant dans les géosynclinaux (calcaire, grès, schistes).

minerais (charbon et fer) et contribuent à l'essor des gros centres industriels du pays (Nograd, Borsod, Miskolc).

Les Carpates s'étendent sur tout le territoire de **la Roumanie** sous la forme d'un arc de cercle ouvert vers l'ouest. Le géographe G. Vâlsan disait que les « *Carpates entrent en Roumanie par le nord, comme des monts sauvages et sombres. Elles viennent en chaînes serrées, en parallèles hautes atteignant 2000 mètres, sans aucune brèche par laquelle un défilé pourrait se glisser. [...] Elles sont enveloppées dans le manteau des forêts de sapins jusqu'aux pics auprès desquels les nuages se promènent à leur aise* »<sup>3</sup>.

La longueur totale de la chaîne montagneuse avoisine les 950 kilomètres. Son orientation définit des zones distinctes, parallèles à la frontière de l'Est et du sud, et d'une troisième parallèle à la frontière de l'ouest. Cette orientation répartit les Carpates roumaines en trois zones : les Carpates orientales parfois dénommées « Carpates daces », les Carpates méridionales, connues également sous les termes de « Carpates gètes » ou d'« Alpes de Transylvanie » et enfin les Carpates occidentales. Des détails seront donnés ultérieurement, soulignons cependant l'existence d'importantes liaisons entre la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie. En effet, les Carpates roumaines sont traversées par une cinquantaine de défilés<sup>4</sup> aussi bien transversaux que longitudinaux permettant ainsi l'accessibilité d'un versant à l'autre. Ces larges dépressions au cœur du massif montagneux sont en général fortement peuplées.

**Les Carpates occidentales**, connues en France sous le nom de massif de Bihor, forment un ensemble de massifs situés en marge, série de blocs soulevés, de fossés et de formations volcaniques.

**Les Carpates orientales** présentent la succession zonale la plus complète dans l'ensemble de l'arc : massifs cristallins et volcaniques dans la zone interne, très large zone de flysch dominant la région subcarpatique et le plateau moldave.

Dans **les Carpates méridionales**, ou Alpes de Transylvanie selon la dénomination d'Emmanuel de Martonne, les massifs les plus hauts (Bucegi, Făgăraș, Parâng) s'élèvent au-dessus des bassins de Transylvanie et des plaines de Valachie et d'Olténie. Là, se situe un piémont fortement peuplé dominant les villes de Pitești et de Craiova. Cette région des Carpates recèle les plus grandes richesses hydrauliques et minières du pays.

Les Carpates roumaines se distinguent des Alpes par leur caractère boisé. En effet, les Carpates sont des montagnes « vêtues » de végétation et peuplées d'une faune spécifique jusqu'aux altitudes maximales. D'ailleurs dans la langue roumaine, le mot « *poala* » signifie à la fois le bas d'une jupe et le pied de la montagne. L'étage des forêts de feuillus couvre la zone montagneuse jusqu'à 1200-1300 mètres dans les Carpates orientales et 1400-1500 mètres dans les Carpates occidentales et méridionales. Des forêts mélangées, de hêtres et de résineux, descendent dans les subcarpates ou piémonts carpatiques. L'étage des forêts

<sup>3</sup> VÂLSAN (1940), p. 14.

<sup>4</sup> Voir ORGHIDAN (1969).







d'épicéas est bien représenté, sous la forme de forêts compactes, dans les Carpates orientales. Dans la zone des Carpates méridionales et occidentales, les forêts d'épicéas se présentent surtout sous la forme d'îles boisées, de clairières forestières. Les limites de cet étage s'étendent entre 800 et 1000 mètres dans les Carpates orientales et elles atteignent 1750-1850 mètres dans les Carpates méridionales. L'étage subalpin, alpin et la zone des pâturages sont représentés par des superficies restreintes dans les Carpates roumaines. La limite inférieure de ce type d'étage se situe à 1600-1700 mètres de hauteur dans les Carpates orientales et 1750-1850 mètres dans les Carpates méridionales. La végétation alpine atteint alors des altitudes comprises entre 1900-2000 mètres.

**Les Carpates orientales** ont une orientation générale du nord-ouest vers le sud, sud-est. Elles s'étendent sur quelques 400 kilomètres, depuis la frontière du nord de la Roumanie jusqu'à la vallée de la Prahova. Au total la superficie des Carpates orientales représente environ 35 900 Km<sup>2</sup>, formant la zone montagneuse la plus étendue du territoire. Elles comprennent trois ensembles géographiques distincts :

L'ensemble nord situé entre la frontière septentrionale de la Roumanie, dans la région du Maramureş et le couloir de Gura Humorului – Câmpulung Moldovenesc. La dépression du Maramureş<sup>5</sup> est isolée du reste du pays par quatre sous-ensembles montagneux, d'origine volcanique. A l'Est, le col de Prislop, culminant à 1416 mètres, est le seul point de passage entre la Moldavie avec la ville de Iacobeni et le Maramureş avec la ville de Borşa. Ce col est dominé au nord par les Monts du Maramureş (1956 mètres au mont Farcău) et au sud par les Monts de Rodnei (2303 mètres au mont Pietrosul) puis ceux d'Obcina Mestăcănişului et Suhardului (1932 mètres). A l'ouest du col de Prislop, le paysage a été modelé par les paysans en une succession de terrasses allongées, garnies de prairies et de champs. Le pays du Maramureş est compartimenté en vallées dont les plus importantes sont les vallées de Vişeu, de l'İza et de Lăpuş. La région est fermée à l'ouest par les monts de Igrişul, culminant à 1307 mètres au mont Igriş, à la sortie nord de la ville de Baia Mare, chef-lieu de la région et où coule en contrebas la rivière Someş. Enfin au sud, le Maramureş est séparé du plateau transylvain par les monts Lăpuşului (1322 mètres) et Ţibleşului (1839 mètres au mont Ţibleş). Bénéficiant d'un climat très pluvieux, le Maramureş est couvert d'épaisses forêts.

D'autres défilés permettent le passage entre les deux régions mais ils sont toutefois beaucoup plus difficiles d'accès. Ainsi du sud au nord, nous pouvons traverser les Carpates orientales par le col de Tihuţa à 1200 mètres d'altitude entre les monts Bârgău (1611 mètres) et de Călimani (2100 mètres). Ce défilé permet ainsi de rejoindre la ville de Bistriţa en Transylvanie et celle de Vatra Dornei en Moldavie. Le col de Mestăcăniş (1096 mètres) relie Iacobeni à Câmpulung Moldovenesc en passant entre les monts Obcina Mestăcănişului et Bistriţei (1856 mètres au mont Giurnalău). Le défilé de la Moldova permet de rejoindre successivement les villes de Câmpulung Moldovenesc, Gura Humorului et Suceava. Enfin le col de Ciurimă (1180 mètres) relie Câmpulung Moldovenesc à Rădăuţi en Bucovine.

Le deuxième ensemble de montagnes correspond au **groupe central**, celui des monts de la Moldavie qui s'étendent du couloir de Gura Humorului – Câmpulung Moldovenesc jusqu'à

<sup>5</sup> Concernant la dépression du Maramureş, voir POSEA (1980) et POPA (1970), pp. 34-41.

la vallée de la rivière Oituz, entre les villes de Târgu Secuiesc et d'Onești. Cet ensemble se compose de deux alignements distincts<sup>6</sup>. À l'Est, du nord au sud se succèdent les monts Stânișoarei (1530 mètres), Curmăturii (1792 mètres), Tarcăului (1664 mètres) et Goșmanului puis ceux de Ciucul (1517 mètres), Bodoc (1241 mètres) et Nemirei (1649 mètres). À l'ouest, se situent les monts Călimani (2100 mètres au mont Pietrosul), Gurghiului (1684 mètres au mont Fâncelul), Harghita (1900 mètres à Harghita Mădăraș) et les monts Baraolt<sup>7</sup>.

Des « pays » ou « țară » (du latin *terra*) séparent ces deux écrans montagneux et sont les exemples mêmes de ces défilés qui permettent les communications transversales et longitudinales mentionnées plus haut. Ainsi via la vallée créée par ces deux alignements des Carpates, nous entrons dans le pays des Széklers (ou Sicules), population dont l'origine est mal connue et qui a pour principaux centres urbains les villes de Miercurea Ciuc et de Sfântu Gheorghe.

Dans cette zone aussi, le passage entre la Moldavie et le plateau transylvain est assuré par quatre principaux défilés. Après le col de Tihuța à Vatra Dornei, nous pouvons rejoindre Câmpulung Moldovenesc par le col de Mestăcăniș ou par la vallée de la Bistrița, et ainsi rejoindre Târgu-Neamț et Piatra-Neamț en traversant les monts Stânișoareii et ceux de Bistrița. Le défilé et les gorges de Bicaz, d'une altitude de 1256 mètres, permettent de lier les villes de Gheorgheni en Transylvanie et de Piatra-Neamț en Moldavie. La vallée de la Trotuș entre Miercurea Ciuc et Bacău, Onești passe entre les monts Tarcăului (1664 mètres au mont Grindușu) et ceux de Ciucului (1517 mètres). Enfin la vallée de l'Oituz entre les monts de Bodoc puis de Nemirei (1649 mètres) au nord et ceux de Vrancei (1777 mètres au mont Lăcăuți) permet la jonction entre la ville de Brașov, Sfântu Gheorghe et Onești.

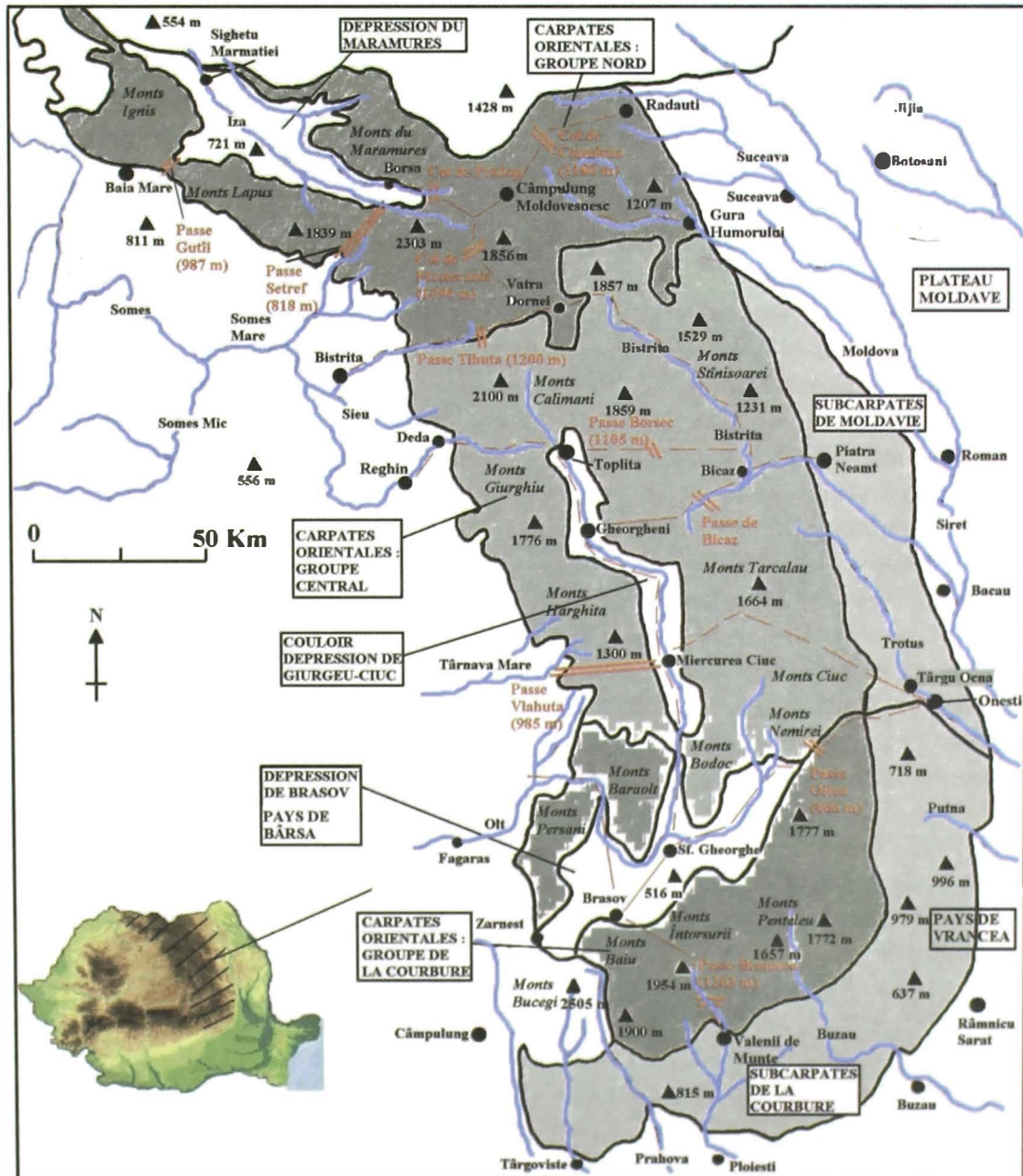
Le troisième ensemble de cette chaîne montagneuse est constitué par **le groupe de courbure ou Carpates de courbure**, qui s'étend de la vallée d'Oituz à celle de la Prahova. Il se comporte en deux alignements montagneux, l'un extérieur (avec les Monts de Vrancea, Penteleu, Întorsurii, Podu Calului, Siriu, Ciucaș et Baiu) et l'autre formant la courbure intérieure à l'ouest de la rivière Oituz (avec les Monts de Bodoc, Nemirei, Baraolt, Perșani). À l'intérieur de ces deux alignements se trouve la plus grande dépression du territoire de la Roumanie, la dépression de Brașov, également connue sous le nom de « pays de Bârsa ». C'est une haute plaine culminant 560 mètres d'altitude au maximum. L'existence de la dépression de Brașov, qui crée une brèche dans la chaîne montagneuse des Carpates orientales, a joué un rôle important dans l'histoire du peuple roumain, surtout dans les liaisons quasi-permanentes entre les trois Principautés Roumaines : la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie. Les centres économiques existant dans cette dépression, notamment le bourg de Brașov, lui ont valu le rôle d'une véritable « plaque tournante » dans les échanges économiques entre les trois Pays Roumains. Grâce aux différentes vallées, Brașov est reliée au nord-est à Onești par la vallée d'Oituz, à Buzău par la vallée du même nom qui serpente entre les monts Penteleu (1772 mètres) et ceux de Siriu (1657 mètres), à Vălenii de Munte puis Ploiești en Valachie par celle du Teleajen et le col de Bratocea (1263 mètres) dans les monts Ciucaș (1954 mètres). Enfin la vallée de la Prahova relie Brașov aux villes de Sinaia (résidence du roi de Roumanie) et de Ploiești, en passant entre les Monts Bucegi à l'ouest et ceux de Baiului (1923 mètres) à l'Est.

<sup>6</sup> ORGHIDAN (1969), pp. 146-160.

<sup>7</sup> SCHREIBER (1994).

Les Carpates orientales se déversent à l'Est vers l'ensemble subcarpatique géto-moldave et notamment celui de Vrancea, véritable « pays » à la position tripartite entre la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, ce qui fait de cette région l'une des plus intéressantes du point de vue des relations humaines entre les trois provinces historiques<sup>8</sup>. C'est ensuite sur les rives du Siret et de ses affluents que débute le plateau moldave<sup>9</sup> (dont l'altitude est inférieure à 600 m) avec les villes de Suceava, ancienne capitale du voévodat de Moldavie, Târgu-Neamț, Roman, Băcau, et l'Est de la Munténie (Focșani, Râmnicu-Sărat et Buzău).

Carte 3 : Les Carpates orientales.



<sup>8</sup> CONEA (1993), pp. 13-35.

<sup>9</sup> BADEA (1983), pp. 629-634.

**Les Carpates méridionales.** du type carpato-hercynien à schistes cristallins, sont les plus massives de Roumanie par leur disposition compacte, leur altitude et leur degré d'accessibilité. Vâlsan parlait de « *vieilles montagnes formées presque entièrement de roche dure cristalline, les plus hautes et les plus fendues de toute la chaîne carpatique* »<sup>10</sup>. Leurs parties supérieures, les *plaiuri*, sont dénudées seulement couvertes de pâturages où transhument, l'été, les ovins venus des dépressions peu nombreuses, mais capitales pour l'économie du pays<sup>11</sup>. Des centres métallurgiques s'y sont installés. C'est vers le sud, dans la dépression de Petroșani – dont les dépôts tertiaires contiennent des couches de charbon – que sont implantées les villes minières de Petroșani et Uricani. Les Carpates du sud dominent par leur altitude toute la chaîne montagneuse avec des sommets qui atteignent 2400 à 2500 mètres. Elles s'étendent entre la vallée de la Prahova, le couloir de Timiș-Cerna et la vallée du Danube sur quelques 250 kilomètres, couvrant une superficie d'environ 13 800 Km<sup>2</sup>. Les larges vallées des rivières d'Olt et du Jiu délimitent quatre ensembles géographiques dans le cadre de ces montagnes.

Le premier ensemble, **les Monts Bucegi**, se situe entre la vallée de la Prahova et le couloir de Rucăr-Bran. Il se caractérise par ses crêtes orientées en général du nord au sud. Ce couloir permet la liaison par Bran entre la ville valaque de Câmpulung et le bourg transylvain de Brașov, traversant sur le côté ouest les monts Iezer, culminant à 2462 mètres au pic Iezerul Mare et à l'Est les monts Bucegi, dont le pic Omul culmine à 2505 mètres d'altitude.

Le deuxième ensemble est constitué par **les monts du Făgăraș**. Ils sont compris entre le couloir de Rucăr-Bran et la vallée de l'Olt. Dans ces monts se trouvent les plus hauts sommets de Roumanie : le pic Moldoveanu (2544 mètres) et celui de Negoiu (2535 mètres). Malgré la densité et les altitudes de ce massif, de nombreuses *plaiuri* permettent le passage entre la Transylvanie et la Valachie<sup>12</sup>. Le défilé de la rivière Olt autorise la jonction des villes de Sibiu en Transylvanie et de Râmnicu-Vâlcea en Valachie. Dans ces lieux, l'Olt traverse les Carpates entre les monts Făgăraș à l'Est et les monts de Cindrel (2244 mètres), Lotrului (2242 mètres) et Căpățâni (2142 mètres) à l'ouest. Venue des Carpates orientales et en avant de son passage au travers de Carpates méridionales, la rivière Olt crée plusieurs dépressions de grande importance dans l'histoire de l'espace roumain. Après celle de Bârsa où se situe la ville de Brașov et qui représente le plus important passage entre la Transylvanie et la Valachie, l'Olt continue sa course vers le nord entre les monts de Perșani et ceux de Baraolt. Au niveau de la ville du même nom, elle prend une direction sud-ouest puis ouest se frayant un chemin entre le massif de Făgăraș au sud et le plateau de Hârtibaciului au nord, créant ainsi une nouvelle dépression, dite de Făgăraș.

Le troisième ensemble, **les Monts de Parâng**, se situe entre la vallée de l'Olt et celle du Jiu. Deux vallées permettent le passage entre la Transylvanie et la Valachie : tout d'abord, la vallée de Sebeș, liant la ville transylvaine éponyme et le lac Vidra au travers du défilé de Tărtărău, haut de 1665 mètres. Le second passage est celui de la vallée du Jiu, reliant les

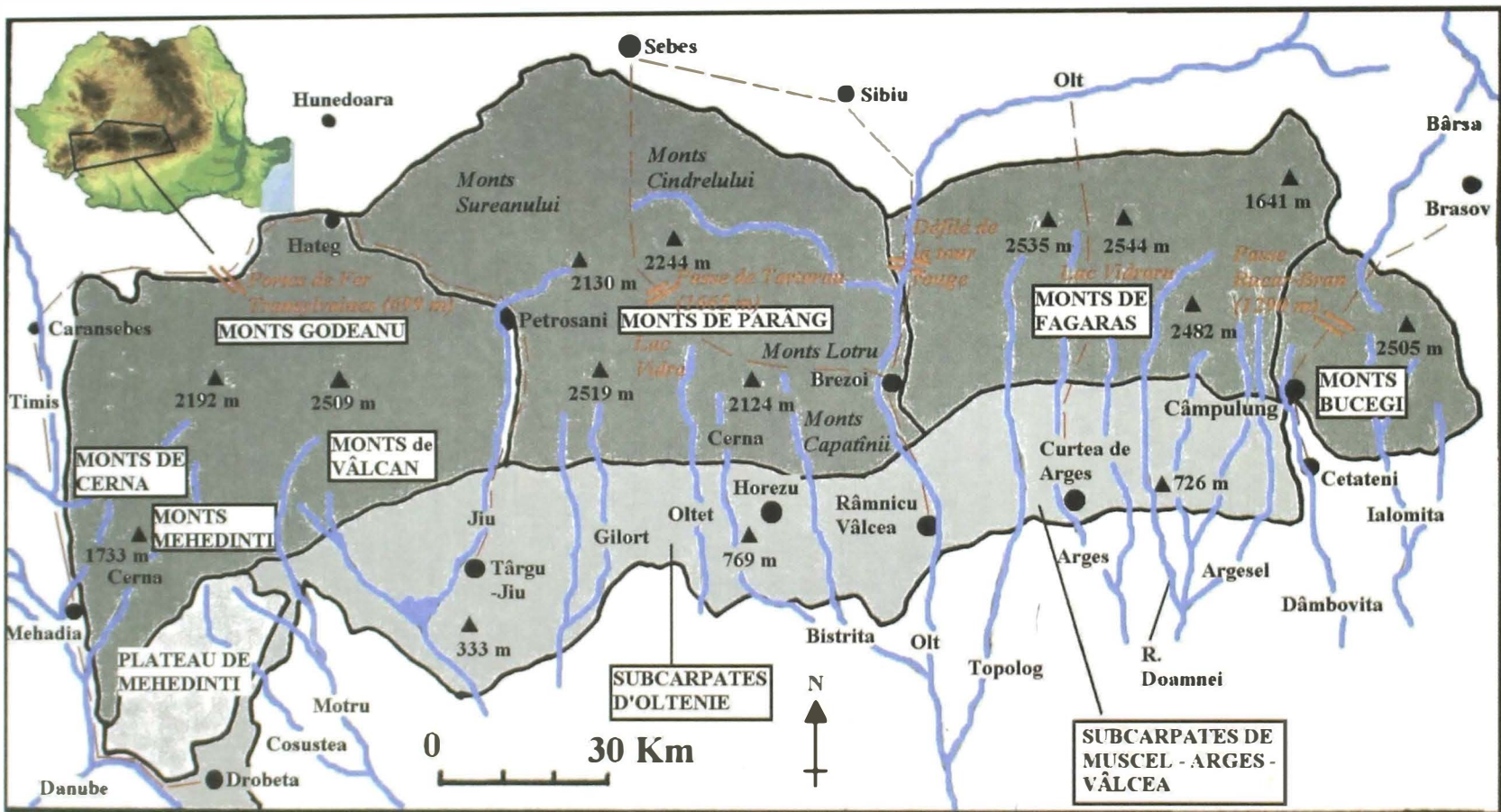
<sup>10</sup> VÂLSAN (1940), p. 49.

<sup>11</sup> Comme celle de Hațeg qui est reliée par des couloirs aux bassins des rivières Mureș, Timiș et Jiu.

<sup>12</sup> ORGHIDAN (1969), pp. 27-47 : pp. 69-82 : pp. 47-68 : pp. 83-94 : pp. 132-134.



Carte 4 : Les Carpates méridionales.



viles de Deva et Hunedoara en Transylvanie à Târgu-Jiu en Olténie. Cette dernière vallée est la plus importante de ce groupe montagneux. Le Jiu se crée un passage entre les monts de Poiana Ruscăi, Retezat (2509 mètres, au mont Peleaga) et Vâlcan (1868 mètres au mont Straja) à l'ouest et les monts de Şurean (2130 mètres) et Parâng (2519 mètres) à l'Est.

Le quatrième ensemble, **les Monts de Godeanu** (culminant au pic Gugu, 2291 mètres), ou Retezat-Godeanu, est compris entre la vallée de Jiu, le couloir de Timiş-Cerna et la vallée du Danube. Le seul défilé de ce dernier ensemble est celui de la vallée de Timiş-Cerna, joignant le Banat et la ville de Caransebeş avec l'Olténie, à Drobeta-Turnu Severin. Il passe entre les monts du Banat à l'ouest et ceux de Țarcului (2190 mètres) et Cernei (1800 mètres) à l'Est.

Les Carpates méridionales se prolongent ensuite vers le sud dans **les piémonts gètes**<sup>13</sup> à l'Est (ensembles d'Argeş et de Vâlcea) et **les subcarpates d'Olténie** à l'ouest, puis vers **le plateau roumain**, la « *Câmpia Română* », jusqu'au Danube. Ces régions forment la Valachie.

Terminant l'arc des Carpates, **les Carpates occidentales** une longueur de 300 kilomètres environ et une superficie de plus de 17 700 Km<sup>2</sup>. Les géographes y distinguent trois ensembles : les monts du Banat, ceux de Poiana Ruscăi et les monts Apuseni.

**Les monts du Banat** constituent un ensemble distinct, situé entre la vallée du Danube et le couloir de Timiş-Cerna. Ils sont couverts de vastes forêts de hêtres. Le groupe des monts du Banat comporte des massifs moins hauts que les autres branches montagneuses (le mont Semenic, le plus haut des Carpates occidentales culmine à 1446 mètres d'altitude) et leur orientation diffère d'un massif à l'autre. La limite sud des monts du Banat forme une « bordure » d'environ 80-100 kilomètres de long, située au nord du Danube, entre Orşova et Baziaş, rendant impossible le passage du grand fleuve dans ce secteur.

**Les monts de Poiana Ruscă**, situés à l'extrémité nord-est de ceux du Banat sont délimités à l'ouest et au sud par la vallée du Timiş et ses Portes de Fer transylvaines culminant à 669 mètres, à l'Est par le couloir de Bistra-Strei et au nord par la vallée du Mureş. Culminant à 1374 mètres au mont Padeş, ils représentent un massif montagneux bien distinct, dans le système des Carpates occidentales par leurs roches cristallines et leur isolement dû à un système de failles et de couloirs (Mureş, Bistra, Timiş et Strei).

Le troisième ensemble constitué par **les monts Apuseni** est défini au sud par la vallée du Mureş et au nord par les vallées de Barcău, de Crasna (ou de Şimleul Silvaniei) et du Someş (ou de Surduc).

Plus hauts et plus massifs dans la zone centrale comprise entre le Crişul Repede et le Crişul Alb, les monts Apuseni offrent une meilleure accessibilité à leurs extrémités nord et sud, à savoir respectivement par les dépressions qui ont pour axe les vallées du Someş et du Mureş, et qui constituent les « portes » de la Transylvanie. L'historien Vasile Netea apprécie les monts Apuseni qui « *par leur position, ont fermé l'arc des Carpates qui veillent sur la*

<sup>13</sup> BADEA (1983), pp. 611-615, 636-638, 643-647.

*Transylvanie au nord, à l'est et au sud, en lui conférant l'aspect d'une véritable citadelle naturelle* »<sup>14</sup>. En effet, au nord, seule la vallée de la Bega et le défilé de Coșevița (321 mètres) courant entre les monts de Poiana Ruscăi au sud et ceux de Zarand (804 mètres) et Metaliferi (1044 mètres), permettent le passage entre les villes du Banat (Arad et Timișoara), vers le plateau transylvain et son débouché avec les villes de Deva et de Sebeș. Dans la partie centrale des monts Apuseni existe un certain nombre de petits défilés difficiles d'accès et d'altitude élevée. C'est dans la région de Cămpeni, à près de 1900 mètres d'altitude dans les monts Curcubăta, que se trouve le pays des Moți, population roumaine montagnarde ayant gardé ses traditions et centre de la révolution roumaine de 1848. En suivant la rivière Crișul Alb, nous traversons les monts Codrului (1112 mètres) et Zarandului au sud. De la même manière en suivant le Crișul Negru, nous passons entre les monts Codrului au sud et ceux de Pădurea-Craiului puis par le défilé de Vîrtop à 1160 mètres d'altitude nous traversons les monts de Bihor culminant à 1849 mètres au pic Bihor et atteignons enfin la vallée de l'Arieș. Cette vallée nous permet de rejoindre la plaine et la ville de Turda puis les grandes villes du plateau transylvain, à savoir Cluj-Napoca et Alba-Iulia.

Enfin en suivant le Crișul Repede entre les monts Pădurea-Craiului au sud et ceux de Șes (757 mètres) et de Meșes (868 mètres) nous pouvons rejoindre Oradea à Cluj-Napoca<sup>15</sup>. La vallée créée par le Mureș reste la voie d'accès principale au plateau transylvain. Son passage entre les monts Apuseni et ceux de Poiana Ruscăi forme une vallée étroite mais très fertile où furent implantées quelques unes des plus importantes villes de Transylvanie : Alba-Iulia, Deva et dans la plaine du Banat, celle d'Arad<sup>16</sup>.

Les Carpates occidentales redescendent vers l'Est dans **la dépression transylvaine**<sup>17</sup> qui culmine entre 200 et 1000 mètres d'altitude. C'est une cuvette de dépôts sédimentaires lacustres modelés en collines et plateaux de 600 à 700 mètres d'altitude. Ces reliefs créent des bassins fermés comme ceux de Hațeg, Turda, Sibiu, Făgăraș, Brașov et la haute vallée de l'Olt. La dépression transylvaine est à son tour composée de trois ensembles, fonction des rivières qui la traversent. Au nord se trouve **le plateau du Someș** avec les villes de Bistrița, Dej (230 mètres d'altitude), Gherla et Cluj-Napoca (346 mètres d'altitude). Au centre, **la plaine (câmpia) transylvaine** est traversée par la rivière Mureș, arrosant les villes de Turda et de Târgu-Mureș (332 mètres d'altitude). Enfin au sud, **le plateau de la Târnava** comprend les villes d'Alba-Iulia, Sibiu, Mediaș et Sighișoara (383 mètres d'altitude).

A l'ouest des Carpates occidentales s'ouvre l'immense **plaine de la Tisa**. Dans sa partie roumaine, elle comprend les régions du Crișana avec les villes de Satu Mare, Carei et Oradea et du Banat avec notamment la ville de Timișoara.

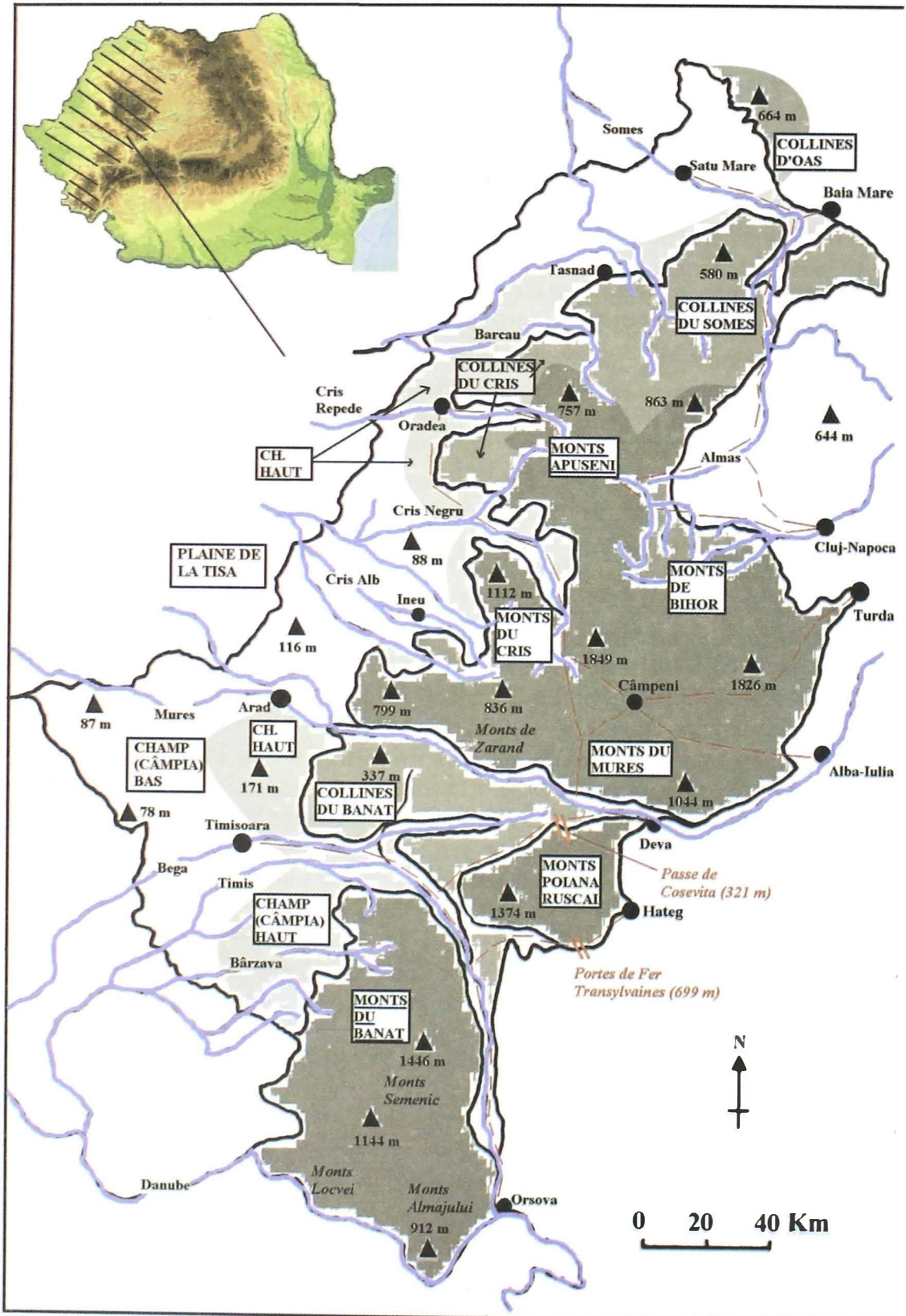
<sup>14</sup> NETEA (1977), p. 12.

<sup>15</sup> ORGHIDAN (1969), pp. 101-112.

<sup>16</sup> ORGHIDAN (1969), pp. 112-130.

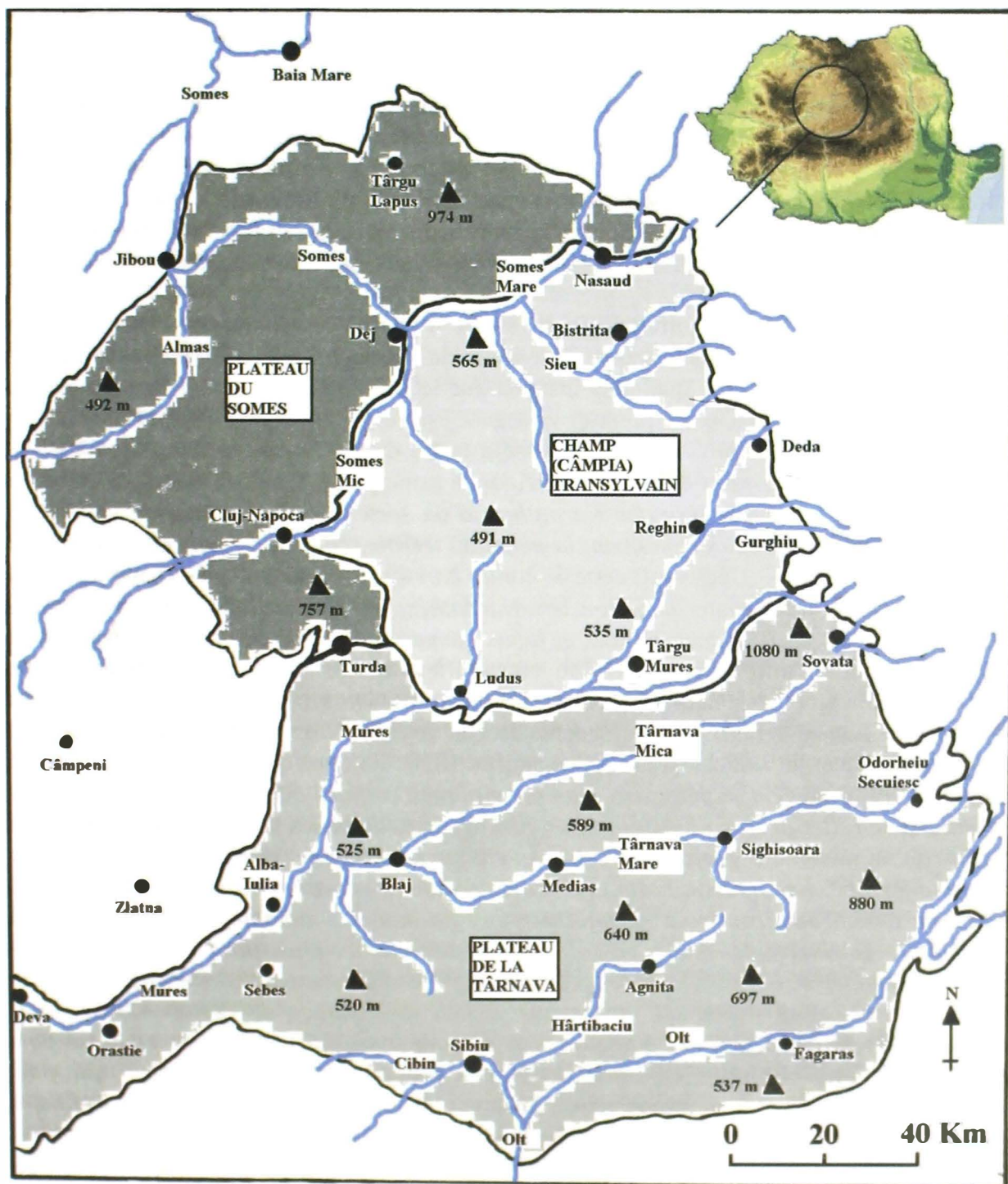
<sup>17</sup> BADEA (1983), pp. 615-620.

Carte 5 : Les Carpates occidentales.





Carte 6 : Le plateau transylvain.



De par l'harmonie de son relief, constitué d'un tiers de plaines, d'un tiers de collines et d'un tiers de montagnes, les ressources du sol et du sous-sol roumain sont riches et variées mais irrégulièrement réparties<sup>18</sup>.

Les montagnes sont abondamment recouvertes de forêts de feuillus et de conifères. Ajoutées aux collines, elles détiennent environ 92 % des ressources forestières de la Roumanie. L'exploitation forestière et son industrie sont d'autant plus facilitées que l'actuel espace roumain possède un réseau extrêmement dense de rivières et d'affluents. Celles-ci permettent le transport du bois par flottaison jusqu'à des points d'accostage où il est une première fois travaillé avant d'atteindre les bourgs et les villes marchandes où il sera vendu<sup>19</sup>.

Le sol est également fertile. Notre propos n'est pas d'étudier les rendements que permirent ces terres au cours des différentes périodes. Mais de manière à pouvoir rendre compte de cette richesse, penchons-nous quelques instants sur le récit de deux voyageurs français en terre roumaine au XIX<sup>e</sup> siècle. Le premier voyageur est Louis Vigneront<sup>20</sup>. Il est l'auteur d'un récit « *entre les Alpes et les Carpates* » réalisé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il explique « *qu'au nord [de la Roumanie, c'est-à-dire à cette période la principauté Moldo-Valaque] s'élève, au lieu des Alpes, la haute barrière des Karpathes, d'où sortent, d'une infinité de vallées, un nombre égal de cours d'eau qui, suivant la pente du terrain, coulent directement du nord au sud, vers le Danube* ». Décrivant cette « haute barrière », l'auteur mentionne que « *la Roumanie possède dans toute la région des Karpathes, les plus belles forêts de l'Europe. [...], forêts de pins et de chênes élancés et hauts comme des piliers de cathédrales* ». Ayant dormi au cœur de l'une de ces forêts au cours d'une excursion, l'auteur s'émerveille et qualifie les montagnes des Carpates de « *véritables forêts vierges* » où l'on est « *transporté au sein de la nature primitive* ». Le second de ces voyageurs est Edouard Thouvenel<sup>21</sup>. Il traversa l'Olténie et la Valachie à la fin des années 1820. Voici ce qu'il vit : « *A six lieues de Czernetz, le pays devient montagneux ; de magnifiques collines disposées de la manière la plus pittoresque, des arbres d'une élévation prodigieuse, de belles eaux, [...]* ». Plus loin, il explique qu'en raison des guerres incessantes, « *le pays est inculte, bien que le sol soit d'une admirable fertilité. Le chanvre, le lin et d'autres plantes y croissent naturellement avec une abondance extraordinaire ; mais les habitants ont fui dans les montagnes, et six années ne les ont point encore ramenés sur ce sol qui doit devenir un jour, pour eux, une féconde source de bien-être* ». Arrivé à Bucarest, il décrit la ville et s'étonne de constater l'absence de pavage des rues alors même qu'« *il existe, à peu de distance de Bukarest, des mines abondantes de goudron fossile ; mais, au lieu de songer à profiter de cette richesse pour faire un dallage en asphalte, on l'abandonne aux paysans qui ne s'en servent que pour graisser les roues de leurs chariots* ». L'auteur décrit ici le « *Podul Mogoșoaiei* », actuellement rue de la Victoire (la *Calea Victoriei*).

Dans son cinquième chapitre, le voyageur nous offre quelques idées des ressources matérielles de la Valachie : « *Le climat de la Valachie est doux et fort sain dans le voisinage*

<sup>18</sup> BADEA (1983), pp. 537-540.

<sup>19</sup> GIURCĂNEANU (1988), pp. 44-47.

<sup>20</sup> Futur ministre des affaires étrangères sous Napoléon III. VIGNERON, p. 309, p. 300, 323.

<sup>21</sup> THOUVENEL, pp. 85-129.

*des Carpathes ; mais les forêts qui occupent le quart du territoire et les eaux stagnantes qui baignent les plaines entretiennent dans certaines parties une humidité dangereuse. Le sol est riche, fertile, et propre à tous genres de culture qui réussissent chez nous : le maïs, l'orge et d'autres grains y croissent à merveille ; le froment, sans être égale à celui d'Odessa, est de bonne qualité ; les vignes très abondantes fournissent des vins légers, recherchés en Russie [...]. Les fruits secs et le tabac en feuilles entrent aussi pour une forte part dans les produits à exporter ».*

Plus loin, l'auteur nous apprend que lors de l'occupation des Pays Roumains par les Russes, ceux-ci ont élaboré une carte géologique des Carpates. Malgré la faiblesse des informations fournies par le voyageur, il explique très clairement que les Russes refusent de la divulguer tant les montagnes recèlent de trésors : « *Les ingénieurs du général Kisselew ont reconnu l'existence de mines de fer ordinaire et de fer magnétique-pyriteux, de cuivre notamment à Krasne, de vif-argent [mercure] à Pitechti, de charbon de terre à Gesseni, de soufre, d'ambre jaune à la montagne Déale de Roche, de poix minérale, d'or, à Korbéni, d'asphalte, et enfin de salpêtre, à Poutchessa, où se trouvent aussi des eaux sulfureuses. Les produits des salines forment presque à eux seuls le tiers des revenus de l'Etat qui dépassent la somme de quinze millions de piastres ».*

Ainsi que nous le transmet ces deux voyageurs, le sous-sol des Carpates est généralement bien pourvu en divers gisements. Des minerais ferreux sont répandus dans toute la zone des Carpates occidentales, notamment dans les monts Metaliferi, Detunatelor, Trascău, Codru-Moma. Les monts de Poiana Ruscăi, zone d'habitat très dense au cours de la période dace classique, sont également pourvus de riches mines de fer. Nous pouvons également mentionner les monts de Harghita qui possèdent quelques gisements intéressants. Les zones volcaniques sont riches en métaux non ferreux : des sulfures polymétalliques (associations de minerais de cuivre, de zinc et plomb) furent ainsi extraits dans les Carpates occidentales et orientales, notamment dans la région du Baia Mare dans le Maramures. Le plateau transylvain, lui-même, possède plusieurs gisements de cuivre et de plomb, permettant ainsi une métallurgie du bronze active.

Les principaux gisements aurifères et argentifères se trouvent dans la partie méridionale des Carpates orientales, mais également dans le Maramureș, et plus précisément dans les monts de Oaș, Igriș et Gutâi. Dans cette dernière région, la toponymie nous offre les témoignages de ces villes dévolues à l'extraction, la purification et le commerce de l'or. Ainsi le mot « *baie* » signifie la mine d'or, d'où les « *băiași* », ceux qui lavent l'or et les villes telles que Baia Mare. Baia Sprie. Des gisements aurifère et argentifère se situent dans les Carpates occidentales, dans les monts Metaliferi, largement connus pour les exploitations de l'époque romaine à Roșia Montana, Zlatna, ou encore Baia de Arieș. D'autres ont été exploités depuis les Âges des Métaux dans les monts de Zarand, de Pădurea Craiului et Vlădeasa.

Parmi les ressources encore exploitées de nos jours, nous pouvons mentionner la bauxite<sup>22</sup> présente dans les monts de Pădurea Craiului (au nord des Carpates occidentales) et dans les

---

<sup>22</sup> La bauxite est une roche sédimentaire rougeâtre, composée surtout d'alumine, d'oxyde de fer et de silice. La réduction de l'alumine par électrolyse donne l'aluminium.

massifs de Bihor et Șurcanu, le cinabre<sup>23</sup> dans les Monts d'Oaș, Harghita et Metaliferi, le soufre (à Călimani, dans les Carpates Orientales), la barytine<sup>24</sup> (Stânișoara, dans les mêmes monts), le graphite<sup>25</sup> (Parâng), l'asbeste (Almăj), le talc (ou silicate de magnésium) (Semenic et Poiana Ruscăi), le disthène<sup>26</sup> (Șureanu et Semenic) et le mica<sup>27</sup> (Lotru et Semenic). Des minerais de manganèse se situent dans la zone cristalline du nord des Carpates orientales mais également dans les monts du Banat, notamment dans ceux de Semnic.

Les sources d'énergie sont également très présentes dans les Carpates : l'antracite<sup>28</sup> à Vulcan, la houille dans les massifs de Dognecea, Aninei, Almăj et dans la dépression de Petroșani, le charbon brun sur les versants du sud des Monts de Petroșani, les bassins de Bodrog, Comănești, Brad, Mehadia, Almaș, le lignite<sup>29</sup> dans les dépressions de Baraolt, Borod, Beiuș, Bilbor, Gheorgheni et la tourbe<sup>30</sup> dans la dépression de Doma. Le pétrole et les gaz naturels sont exploités depuis le XIX<sup>e</sup> siècle dans les régions subcarpatiques des collines et des plateaux, comme à Ploiești en Valachie et en Moldavie.

Enfin la présence de sel sur tout le territoire de l'actuelle Roumanie<sup>31</sup> a permis une forte colonisation de ces territoires. Le sel se présente principalement sous deux formes : dans les eaux et plantes halophiles ainsi que, sous forme cristallisée, en gemme. Des gemmes de sel, concentrés dans des mines, sont présents en grande quantité dans la dépression transylvaine, près de Cluj-Napoca, Turda, Sibiu, Odorheiu Secuiesc, Târgu Mureș et Dej ainsi qu'en Valachie, au nord de Râmnicu-Vâlcea et de Târgu-Jiu, dans la région de Buzău et dans celle de Piatra-Neamț où les villages portant le nom de Slănic sont nombreux. Les lacs et eaux salées, d'où l'homme peut obtenir des saumures par évaporation naturelle (grâce au soleil et au vent) comme artificielle (par la confection de fours), se situent dans la dépression du Maramureș. D'ailleurs, le comitat du Maramureș porta ainsi le titre de « Comitat du sel » dans un document émis par la chancellerie hongroise en 1442<sup>32</sup>. Nous trouvons d'autres zones à forte densité saline dans la région moldave de Vatra Dornei, dans la dépression de Miercurea Ciuc, dans les monts Bucegi et Baiu, autour de Câmpulung et de Râmnicu Vâlcea en Valachie. De même tous les toponymes en « *Ocna* » renvoient à la présence de mines de sel. Il est intéressant de noter que la langue roumaine désigne par « *ocnaș* », le bagnard,

<sup>23</sup> Le cinabre est un sulfure de mercure.

<sup>24</sup> La barytine (ou barytite) est un sulfure de baryum naturel (du grec *barys*, lourd), un métal alcalino-ferreux blanc argenté.

<sup>25</sup> Le graphite est un carbone naturel.

<sup>26</sup> Le disthène (du grec *sthenos*, force) est un silicate d'aluminium.

<sup>27</sup> Le mica est un silicate d'aluminium et de potassium.

<sup>28</sup> L'antracite est un charbon à très faible teneur en matériaux volatiles, qui brûle sans fumée et en dégageant beaucoup de chaleur.

<sup>29</sup> Le lignite est une roche d'origine organique, résultant de la décomposition incomplète de débris végétaux.

<sup>30</sup> La tourbe est un charbon de qualité médiocre formé par la décomposition partielle des végétaux.

<sup>31</sup> CIOBANU (1995), pp. 419-430 ; CAVRUC, CHIRICESCU (éd.) (2006) ; ALEXIANU, WELLER, BRIGAND (2007) ; MONAH, DUMITROAIA, GARVĂN (2008) ; CAVRUC (2011), pp.5-46.

<sup>32</sup> MIHALYI (1900), p. 313.





condamné à perpétuité à travailler dans les mines de sel. Ces gisements ont très tôt attiré l'homme. L'extraction des minéraux permettant la création d'industrie puis la commercialisation des ressources du sous-sol a entraîné par la même un accroissement des échanges entre les régions qui étaient pourvues en matières premières et celles qui en étaient déficitaires.

### 1.3. LE RESEAU HYDROGRAPHIQUE DE LA ROUMANIE: LE DANUBE ET SES AFFLUENTS

Par sa longueur (2 850 kilomètres), la surface de son bassin versant (805 000 Km<sup>2</sup>) et le volume de son débit moyen (6 500 m<sup>3</sup>/s), le Danube est le fleuve d'Europe le plus important<sup>33</sup> après la Volga. Il draine le dixième de la superficie du continent et unit l'Europe centrale à la mer Noire mais également, récemment, à la mer du Nord par le canal Rhin-Danube.

Il prend sa source dans la forêt Noire, en Allemagne. L'honneur a été fait à une très belle source, enfermée aujourd'hui dans la cour du château de *Donaueschingen* (littéralement « la source du Danube ») de considérer celle-ci comme l'origine du Danube. Le faible courant qui en sort porte depuis le nom du fleuve. Il traverse ensuite l'Autriche et sa capitale Vienne pour rejoindre la Slovaquie et Bratislava. Ensuite, c'est la Hongrie, Buda et Pesta, les deux parties de la capitale situées de part et d'autre des rives du fleuve. Le Danube poursuit sa route sur le territoire serbe en traversant la ville de Novi Sad dans la province de Vojvodine, peuplée d'une importante minorité hongroise, avant de rejoindre la capitale Belgrade. Le fleuve étale alors toute sa majesté aux Portes de Fer entre Baziaș et Orșova / Drobeta-Turnu Severin, entre les Carpates roumaines et les Balkans yougoslaves, en Serbie actuelle. Il trace ensuite la frontière entre la Bulgarie et la Roumanie, enserré entre des têtes de pont tels que la ville bulgare de Vidin (*Budin*) et son homologue roumaine Calafat, Ruse (*Pyce*) et Giurgiu, Silistra (*Cunucmpa*) et Călărăși. C'est au passage entre ces deux dernières villes que le Danube prend la direction du nord, longe Brăila, Galați, Tulcea, avant de reprendre sa course vers l'Est, contournant les monts Măcinului (qui culmine au mont Țuțuiatul à 467 mètres d'altitude). Il rejoint la mer Noire par les trois branches de son delta : du nord au sud, Chilia, Sulina et Saint-Georges. Le delta du Danube couvre à ce stade une superficie de 5 050 Km<sup>2</sup>, dont la plus grande étendue se trouve en Roumanie.

Dans sa course, le Danube recueille les eaux d'une multitude d'affluents, dont les principaux sont le Lech, l'Isar et l'Inn en Allemagne, l'Enns et la Morava en Autriche, la Tisa, la Drave et la Save en Yougoslavie.

Par son importance, le Danube fait parti dans la Genèse des quatre fleuves, avec le Tigre, l'Euphrate et le Nil, qui délimitent le Paradis<sup>34</sup>. De la même manière, le poète grec Hésiode retient du Danube qu'il est l'un des fils de Tétis, engendrée par Uranos et Gaïa<sup>35</sup>. Jules

<sup>33</sup> Napoléon Ier disait du Danube qu'il était « le roi des fleuves de l'Europe ». Voir : PAPADOPOL-CALIMAH (1884), p. 312.

<sup>34</sup> CORYLL (1996).

<sup>35</sup> PAPADOPOL-CALIMAH (1884), p. 313.

Michelet<sup>36</sup> parlait en ces termes du fleuve et de sa course : *« Il y a déjà longtemps que ce vieux roi des fleuves de l'Europe, roi captif, roi barbare, aux tragiques aventures, s'est posé devant moi comme un sombre problème, qui peut-être est celui du monde. La première fois que nous nous rencontrâmes, j'eux une triste intuition de lui et de sa destinée. Je descendais les hauteurs de la forêt Noire et j'entrais dans la Souabe. « Voulez-vous voir, me dit-on, la source du Danube ? » On me mène au petit jardin d'un ex-prince allemand. On me montre un petit bassin, misérable baquet de pierre. « Regardez au fond... le voilà ». J'avais beau regarder. À peine un faible mouvement indiquait le point d'où commence à sourdre cette grande puissance, ce géant des fleuves qui, par sept cent lieues de cours, va porter une mer d'eau douce au sein de la mer Noire.*

*« Triste origine ! Me dis-je. Pauvre fleuve ! Sujet à ta source d'une principauté sans sujets, tu t'en vas de captivité en captivité ; d'obstacle en obstacle, de tyran en tyran. Durement barré sur ta route et forcé de monter au nord, tordu vers le midi à Bude, tordu vers l'ouest à Belgrade, tu mords ta rive de Servie, et tu n'en es pas moins brisé, rebrisé aux Portes de Fer. Affranchi du pont de Trajan, que te sert qu'il soit détruit ? Tu vas finir honteusement aux douanes du Cosaque. Là, tu expires, et tes maîtres ont stipulé, chose impie ! Qu'à tes fertiles embouchures, plus fécondes que le Nil, le pays serait à jamais désert ! « Tes trois peuples sont trois prisonniers. On leur a fermé les deux portes par où ce grand monde intérieur pouvait respirer, l'Adriatique et la mer Noire.*

*Ils te disent barbare, sauvage. Ce sont eux qui t'ont fait tel. Rien d'inhumain dans ton génie. Un caractère de mansuétude résignée, virile, frappe dans les images des captifs danubiens qu'on voit au musée du Louvre. Et les bustes gigantesques des hommes de Dacie que conserve le Vatican, majestueusement chevelus comme les monts des Carpates, ont la douceur du noble cerf qui erre aux grandes forêts. Ton génie est bien plus encore dans les graves mélodies qui se mêlent au bruit de tes flots et suivent ton cours. L'âpre douceur des chants du pasteur serbe, le rythme monotone du batelier, le refrain du Roumain et du raïa bulgare, tout se fond dans une vaste plainte, qui est comme ton soupir, ô fleuve de la captivité ! Qui a souffert, si ce n'est toi ? Qui a porté le grand combat du monde, le choc alternatif du Nord et du Midi, guerres de races, guerres de nations et guerres de religions ; que de carnages et de supplices ! ». Mais l'éternel supplice, c'est la misère et l'avanie. Quand le patient raïa a desséché, fertilisé, on vient lui prendre sa terre ; il recommence à côté. On a vu en une fois trente mille familles bulgares émigrer de la rive turque et passer en Valachie, de la misère à la misère. Ils fuyaient l'avanie fantasque ; mais qu'est la Valachie ? L'avanie permanente.*

*Par une dérision singulière des lois que nous croyons imposer à l'histoire, le temps, qui améliore, dit-on, partout, ici a toujours empiré. Avant-garde jadis du grand empire romain et bien-aimée colonie de Trajan, puis petit royaume barbare, belliqueux, héroïque, et l'une des barrières de l'Europe, la Roumanie désarme et perd son institution militaire quand l'Europe a formé la sienne. Elle en est au seizième siècle à disputer la liberté civile ; le servage y commence quand l'Occident ne connaît plus de serfs. Une constitution libérale, lui vient, pour comble de misère, la liberté pour payer double impôt. Dernier bienfait qui extermine, l'amitié de la Russie ».*

<sup>36</sup> MICHELET (1863), pp. 276-279.

Le fleuve longeant le territoire de la Roumanie représente 38 % de sa longueur, c'est-à-dire 1083 kilomètres, marquant ainsi actuellement la frontière avec la Serbie puis la Bulgarie. Le Danube entre en Roumanie quelques 20 kilomètres en amont de Moldova Nouă, où pendant 144 kilomètres, ses rives vont se resserrer entre les Carpates et les Balkans. La partie la plus spectaculaire de ce défilé, avec une longueur de 10 kilomètres, a été surnommée par les navigateurs « les chaudières » car l'eau, serrée entre les murs montagneux abrupts semble bouillonner.

Voici comment le voyageur français Thouvenel a vécu le passage des Portes de Fer dans une petite embarcation : « [...] nous approchâmes des brisants. Le Danube, alors dans toute la crue de ses eaux, roulait des vagues énormes ; aussi, de tous les rochers qui s'étendent sans interruption d'une rive à l'autre, un seul, d'une forme singulière, se montrait au-dessus de l'écume jaunâtre, que, comme un monstre marin, il paraissait vomir »<sup>37</sup>.

Dans ce défilé, entre Orșova et Drobeta-Turnu Severin, nous pouvons rencontrer les premiers témoignages de la présence romaine en Roumanie : la « *Tabula Traiana* », immense plaque de marbre rappelant la route impériale qui reliait Rome à la province de la Dacie, et les piles du pont d'Apollodore de Damas, le plus ancien pont de maçonnerie traversant le fleuve et réalisé entre 103 et 105 apr. J.-C. C'est également dans cette zone que se situe aujourd'hui le barrage des Portes de Fer, une réalisation Roumano-Yougoslave des années 1964-1971.

Le cours du fleuve poursuit sa route, jalonnée d'anciennes cités romaines puis médiévales. Toutefois la rive bulgare du fleuve est plus haute que celle roumaine, provoquant ainsi à chaque débordement du Danube un déversement de ses eaux dans la plaine roumaine. En se retirant, ces eaux forment des poches d'eau, les « *bâlți* » (étangs), réserves abondantes de poissons. Linguistiquement, ce fait géographique explique l'évolution du terme latin « *paludem* » (marais, marécage) en « *pădure* », signifiant forêt. Il existe donc peu de villes de grande taille jouxtant le fleuve. Celles-ci sont, d'ouest en Est, Turnu Măgurele, Giurgiu, Oltenița et Călărași, qui est la dernière ville avant la remontée du Danube vers le nord jusqu'à Brăila et Galați où le fleuve se jette dans la mer Noire après avoir créé le plus important delta d'Europe.

La Dobroudja est un ensemble bien individualisé. Elle combine dans un espace relativement restreint une synthèse géographique extrêmement originale. Elle est constituée de la plus vieille unité géomorphologique du territoire, le massif hercynien<sup>38</sup> de Măcin, qui culmine au mont Țuțuiatu à 467 mètres, dans la partie intérieure du territoire et de la terre la plus jeune, le delta du Danube, dans la partie septentrionale de celui-ci.

**La zone méridionale** de cette région comprise entre Danube et mer Noire, la Dobroudja centrale et la Dobroudja du sud, est vêtue d'un couvert végétal herbeux caractéristique d'un climat de type steppique mais à caractère continental. Ce sont dans ces deux parties méridionales, sur la bordure littorale, que se situent les villes grecques d'Istria (Histria), Tomis (Constanța) et Callatis (Mangalia). Cette bande littorale, large de 5 à 10 kilomètres, s'accroît progressivement jusqu'à 100 à 200 mètres d'altitude. Bien que les cours d'eau

<sup>37</sup> THOUVENEL, p. 85.

<sup>38</sup> Les massifs d'âge hercynien sont datés entre 350 et 245 millions d'années. Ils appartiennent à la période Permienne.



soient rares aujourd'hui (ce qui ne fut peut-être pas le cas aux époques antérieures), la zone littorale est parsemée de forêts de chênes et d'ormes. L'agriculture (blé, orge, millet, lin, chanvre et vigne) et l'élevage (bœufs, chevaux et porcs, mais également des abeilles) profitent grandement du sol salin. Les lagunes autour d'Histria permettent une activité piscicole intense. Enfin les bergers transhumants mènent leurs moutons sur le sol de Dobroudja.

**La Dobroudja septentrionale** possède un sol brun forestier dans le massif de Măcin. La végétation qui y pousse est représentée par le tilleul, l'orme, le rouvre et le chêne. Le sol est peu favorable à l'agriculture, mais les nombreuses zones de pâtures autorisent l'élevage des moutons ainsi qu'une apiculture renommée. Les plateaux de Babadag et de Casimcea, c'est-à-dire les zones situées au sud du massif de Măcin, ainsi que la Dobroudja du sud (région d'Adamclisi) sont plus arides et donc plus propices à un couvert végétal de petite taille constitué par des arbustes et des buissons sur lesquels se détachent quelques forêts de chênes. Les principales économies de cette région sont la viticulture, pratiquée depuis l'antiquité, et l'élevage des moutons, chevaux et chèvres.

En Dobroudja, l'une des plus vieilles montagnes du monde veille ainsi sur la plus jeune terre d'Europe : **le delta du Danube**. Ce delta s'étend sur plus de 5 050 km<sup>2</sup>, c'est-à-dire deux fois la superficie du Luxembourg, près de quatre fois la Camargue et dont 4 340 km<sup>2</sup> se trouvent sur le territoire de la Roumanie. Son altitude moyenne est de 52 centimètres et se répartit comme suit : 28 % du delta se place sous le niveau de la mer Noire, 52 % est compris entre 0 et 1 mètre. Enfin 25 % du delta possède une altitude au-delà d'un mètre. Lorsque l'on évoque le delta du Danube, nous nous référons le plus souvent à un ensemble géographique englobant le delta proprement dit – un triangle de 80 kilomètres de base – et les espaces voisins qui lui sont intimement liés : en amont, depuis le massif de Măcin, des lacs et des marécages, vestiges des pérégrinations du fleuve. Au sud, le lac Razim qui fut l'un des débouchés du Danube, et la lagune de Sinoé où se situe la fondation grecque d'Istria. Grâce à l'apport massif d'alluvions (50 millions de tonnes par an, soit 20 fois plus que le Rhin), le delta du Danube progresse continuellement sur la mer Noire. Ce gigantesque épandage s'organise autour de trois bras principaux : le bras de Chilia (62,5 % du volume d'eau), celui de Sulina (15,5 %) et celui de Saint-Georges (*Sfântu Gheorghe*) (22 %). Quelques 400 lacs (10 % du delta) communiquent entre eux et avec les bras du fleuve par des centaines de kilomètres de canaux naturels ou artificiels.

Région en perpétuelle évolution, le delta du Danube n'a logiquement pas toujours eu la configuration que nous lui connaissons aujourd'hui. Il s'est forgé au cours du temps par l'action combinée des alluvions transportés par le Danube, de la force opposée de la mer Noire et dans une certaine mesure des vents et de la végétation<sup>39</sup>.

Généralement, les géographes distinguent trois grands secteurs au delta, appelés improprement *îles*. **Le secteur nord** (ou secteur fluvial) est compris entre les bras de Chilia et de Sulina. Il représente 1 520 Km<sup>2</sup> et est appelé « île de Letea ». **Le secteur central** (ou secteur fluvio-marin), entre les bras de Sulina et de Saint-Georges, englobe 950 Km<sup>2</sup>. Il est dénommé « île de Saint-Georges ». Enfin **le secteur sud**, entre ce dernier bras, la lagune de

<sup>39</sup> ȘTEFĂNESCU (1981) et BADEA (1983), pp. 647-651.

Razim et la mer Noire est connu sous le nom d'« île de Drăneau ». Il représente en superficie 870 Km<sup>2</sup>.

Comme nous l'avons vu, la région du delta du Danube représente la zone la plus basse de Roumanie qui s'inscrit entre la bordure collinaire de la Dobroudja et la haute plaine du Bugeac au nord. C'est une plaine alluvionnaire terminale sur l'emplacement d'un ancien golfe marin initial apparu au début du postglaciaire. Dans le stade actuel de son évolution, le delta se présente sous la forme d'une alternance de *grinds*, bourrelets de rive et anciens cordons littoraux, de terrains marécageux, de chenaux (*gârla* ou *saha* en roumain) et de lacs (*lac* ou *ghiol* en roumain) qui le distingue pleinement du delta du Rhône, la Camargue, où prédomine une terre ferme. Malgré ces types de sols, il pousse dans le delta du Danube plusieurs variétés d'arbres, tels que les peupliers, les saules, les ormes et les frênes. Ceux-ci ne font toutefois pas concurrence aux larges et denses forêts de roseaux.

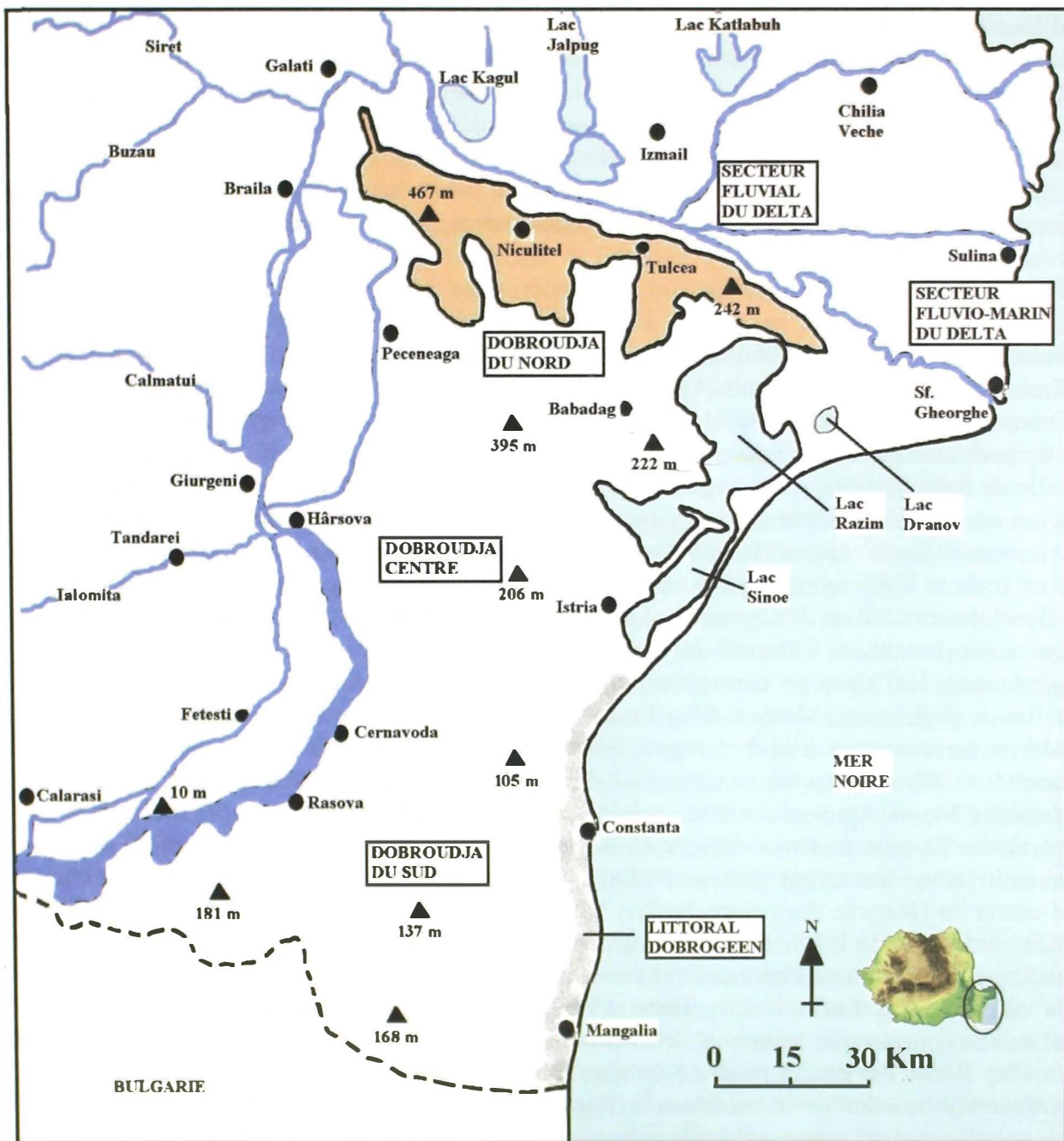
L'étude de sa morphogenèse au cours des époques historiques nous permet de reconstituer les principales phases de sa formation et son évolution. Selon les conclusions du géographe Constantin-Mircea Ștefănescu<sup>40</sup>, nous pouvons diviser cette morphogenèse en cinq phases successives.

- La première s'étend jusque dans la première moitié du premier millénaire av. J.-C. : le bras de Saint-Georges était alors le principal cours d'eau par son débit.
- La seconde phase prend place dans la seconde moitié du premier millénaire, cette fois-ci le bras de Sulina est le plus puissant des sept bras mentionnés par Ptolémée. Celui de Saint-Georges conserva toutefois son importance. Selon ses coordonnées, ces sept bras étaient celui de *Thiagola*, de *Boreionstoma*, de *Pseudostoma*, de *Calonstoma*, de *Naracustoma*, de *Stoma Peuce* (ou *Hieronstoma*), l'embouchure sainte (*Sacrum Ostium*) et celui de *Pterum Promontorium*, le « promontoire des oiseaux ».
- La troisième phase est caractérisée par la domination à la fois du bras de Saint-Georges et de celui de Sulina. Cette étape correspond au premier millénaire apr. J.-C.
- Dans le second millénaire apr. J.-C., le bras de Saint-Georges conserve son importance, en témoigne la navigation vénitienne et génoise.
- Selon les affirmations de Dimitrie Cantemir, il est finalement doublé par celui de Chilia dans la seconde moitié de cette période pour prendre peu à peu sa configuration actuelle.

Ce monde difficile à pénétrer a toujours attiré proscrits et réfugiés comme les « vieux croyants russes » les Lipovènes, les Cosaques Zaporogues ou les Tatars. C'est même une vieille tradition car, d'après la mythologie grecque, Jason et ses Argonautes fuyant la Colchide (probablement la Géorgie) où ils venaient de s'emparer de la Toison d'or, auraient cherché refuge sur les rives de l'Ister, l'ancien nom du Danube.

<sup>40</sup> ȘTEFĂNESCU (1981).

Carte 8 : La Dobroudja et le delta du Danube.



Les Carpates sont la source de la majorité des ruisseaux et des rivières qui arrosent le territoire de la Roumanie<sup>41</sup>. La zone des montagnes et des collines assure, en général, une alimentation permanente du réseau hydrographique du pays faisant de ces reliefs un véritable château d'eau<sup>42</sup>. La plupart des cours d'eau ont, dans la zone montagneuse, de larges vallées qui favorisent l'existence d'un réseau de communications et, vers les zones hautes, la présence de nombreux sentiers de montagne. L'objet de cette partie introductive n'est pas de donner exhaustivement toutes les rivières qui coulent en Roumanie. Cependant il est intéressant de cerner les plus importants cours d'eau et leur relation avec les grandes villes fondées pour beaucoup au cours de la période de domination romaine en Dacie.

**En Transylvanie**, du nord au sud, les rivières les plus importantes sont le Someș (388 kilomètres) qui prend sa source à la fois dans les Carpates orientales dans les monts Suhardului dans le Maramureș sous le nom de Someș Mare et dans les Alpes de Transylvanie, dans les monts Apuseni, avec deux autres rivières, les Someș Cald et Rece. Devenus le Someș Mic en aval de Cluj-Napoca, toutes trois se rejoignent près de la ville de Dej pour continuer leur course sous le nom de Someș. C'est sur cette rivière que se situe la ville de Satu Mare au nord-ouest du pays. Après avoir traversé cette dernière ville, le Someș entre en Hongrie sous le nom de *Szamos*. C'est également dans les Carpates orientales dans les monts Gurghiului et Harghita que les rivières Târnava Mare et Târnava Mică prennent leur source. Elles se rejoignent au pied des Monts Apuseni, près de la ville de Blaj, entre Alba-Iulia et Mediaș. Ils deviennent alors des affluents de la rivière Mureș (788 kilomètres) qui vient des monts Călimani et Gurghiului. Après avoir arrosé Târgu-Mureș, le Mureș se glisse entre les Alpes de Transylvanie et les Carpates occidentales, parcourant tour à tour les villes de Sighișoara, Mediaș, Alba-Iulia, Deva et Arad puis entre en Hongrie sous le nom de Maros, traversant la ville de Szeged, lieu où elle est rejointe par la Tisa. Notons enfin trois derniers affluents importants de la Tisa, les rivières Criș. Toutes trois prennent leurs sources dans les Monts Apuseni avant de rejoindre la plaine pannonienne en une course à peu près parallèle. La plus septentrionale, le Criș Rapide (*Crișul Repede*) (139 kilomètres) se fraye un chemin entre les monts Șes et Pădurea-Craiului avant de traverser la ville d'Oradea et d'entrer en Hongrie. Au centre, le Criș Noir (*Crișul Negru*) (138 kilomètres) prend sa source dans le massif de Bihor à près de 1850 mètres d'altitude. Il rejoint la plaine en créant une vallée entre les monts Pădurea-Craiului et ceux de Codrului au sud et où se situe aujourd'hui la ville de Beiuș. Enfin, le Criș Blanc (*Crișul Alb*) (212 kilomètres) naît dans le Pays de Moți et suit sa course entre les monts de Codrului et ceux de Zarand. Entrant en Hongrie, à Gyula, le Criș Blanc devenu la rivière Körös est rejoint par les deux autres, le Sebes-Körös et le Fékete-Körös avant de se jeter dans la Tisa.

**La Munténie** compte plusieurs rivières d'importance qui prennent leur source dans les plus hauts monts de Roumanie, ceux de Moldoveanu et de Negoiu. D'ouest en Est, nous rencontrons la rivière Argeș (344 kilomètres), qui donna son nom à la capitale valaque des XIV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles. Curtea de Argeș, et dont la course nord-sud traverse ensuite la ville de

<sup>41</sup> ROȘU (1980), pp. 108-130 ; BADEA (1983), pp. 304-350 ; BĂLTEANU (éd) (2006), pp. 103-104, 107-111.

<sup>42</sup> MEHEDINȚI (1943), pp. 186-194.

Pitești. Elle est alors rejointe au sud-est de Bucarest par la Dâmbovița, rivière qui arrose la capitale. La Dâmbovița prend sa source dans les Carpates méridionales, dans les monts Iezer. La Ialomița (410 kilomètres) naît dans les monts Bucegi près du mont Omu (2505 mètres d'altitude). Dans une course plein sud, elle traverse Târgoviște, seconde capitale valaque, celle de Vlad l'Empaleur dit Dracula, avant de se diriger vers l'Est en traversant les villes de Urziceni, Slobozia et Țândărei. Elle rejoint ensuite le Danube à Piuș Petrii. Nous rencontrons aux environs de la ville de Predeal dans les monts Baiului, la rivière Prahova. Elle crée un important couloir de communication entre Brașov et la Valachie par sa course plein sud. Elle est ensuite rejointe au sud-est de Ploiești par la rivière Teleajen (dont la source se situe dans les monts Ciucaș). Toutes deux se jettent dans la Ialomița à quelques kilomètres à l'ouest d'Urziceni.

Les deux rivières les plus importantes d'Olténie sont le Jiu (331 kilomètres) et celle qui marque sa « frontière » avec la Munténie, la rivière Olt (737 kilomètres). La première prend sa source dans les Carpates méridionales, dans les monts de Parâng et de Șurean. Dans sa course vers le sud, elle passe par les villes de Târgu-Jiu et de Craiova, capitale médiévale des *bans* d'Olténie. L'Olt dispose du cours le plus important du pays. Il prend sa source dans les Carpates orientales, dans les monts Curmăturii et les gorges de Bicaz. Se dirigeant vers le sud, elle passe entre les monts Harghita et Baraolt à l'ouest et ceux de Curmăturii, Ciucului et Bodoc à l'Est, traversant le pays de *Széklers* et les villes de Miercurea Ciuc et de Sfântu Gheorghe. Quelques kilomètres avant la ville de Brașov, l'Olt repart vers le nord-ouest puis l'ouest traversant tour à tour la seconde barrière intérieure des Carpates orientales puis le sud du plateau transylvain arrosant Făgăraș. L'Olt est rejoint par la rivière Cibin à quelques kilomètres au sud de la ville transylvaine de Sibiu (qui tire son nom de la rivière) avant de traverser les Carpates méridionales par l'un des plus importants défilés de Roumanie. Elle arrose à sa sortie les villes de Râmnicu-Vâlcea dans les piémonts carpatiques dits de Vâlci. Slatina dans le piémont de Cotmenei et se jette enfin dans le Danube à quelques kilomètres en aval de Turnu Măgurele. C'est par l'Olt (*Alutus* en latin) que sont entrés les Romains, se dirigeant vers Sarmizegethusa, la capitale dacique, lors de la seconde guerre menée par Trajan.

La troisième région de Roumanie, la **Moldavie**, est traversée par le Siret (706 Km dont 596 Km en Roumanie). Il prend sa source dans les Carpates ukrainiennes avant d'être alimenté au cours de son périple vers le Danube, par six autres rivières, toutes ayant pour origine les Carpates orientales. Du nord au sud, nous rencontrons la rivière Suceava (et la ville éponyme, capitale de la principauté moldave) qui prend sa source dans les monts Obcina Mare et Feredeului, la Moldova (et la ville de Roman) issue des monts d'Obcina-Mestăcăniș en Bucovine, la Bistrița (et Bacău) dont la source se situe dans les monts Bistriței-Bucov, la Trotuș qui vient des monts Tarcăului, la Tazlău issue des monts de Goșman, la rivière Putna depuis les monts Vrancei au pied du mont Lăcăuți (1777 mètres d'altitude) et la rivière Buzău, qui prend sa source dans les monts Ciucaș et Siriu. Le Siret après avoir été alimenté par cette dernière rivière se jette dans le Danube au sud de Galați, ville construite sur le grand fleuve, au lieu exact où ce dernier reprend sa course vers l'Est, vers la mer Noire. Le Prut (950 kilomètres dont 716 en Roumanie) est actuellement la « rivière-frontière » de la région moldave roumaine avec la République de Moldavie. Toutefois, il ne fut qu'un cours d'eau intérieur durant toute l'histoire antique dacique puis sous la principauté moldave médiévale. Au

cours de cette dernière période, la Moldavie était délimitée du tsarat russe par la rivière Dniestr (le *Nistru*).

Au cours de la période médiévale, la principauté de Moldavie constituait la marche orientale des Carpates et du Danube. Elle s'étendait sur les trois vallées principales du Siret, du Prut et du Dniestr. Le traité d'alliance conclu en 1711 entre le prince moldave Dimitrie Cantemir, également auteur d'une description de son pays, *Descriptio Moldaviae*, et Pierre le Grand, tsar de Russie, indiquait à l'article II et avec une précision absolue les anciennes limites de la principauté : « *Les frontières de la Moldavie, d'après les droits anciens, sont celles constituées par le Dniestr, Kamenetz, Bender avec le territoire du Boudjak, le Danube, la Valachie, la Transylvanie et la Pologne* »<sup>43</sup>.

Les vallées de ces rivières serviront de voies de communication interrégionales et seront donc des axes d'échanges économiques, politiques, culturels sur lesquels les populations se fixeront.

# DEUXIEME PARTIE

## L'ANTIQUITE GÉTO-DACE ET ROMAINE

### 2.1. LES CARPATES ET LE DANUBE, AXES GEOGRAPHIQUES POUR LES POPULATIONS GETO-DACES

#### 2.1.1. Les Carpates et le Danube au cours de la structuration de l'espace géto-dace : le second âge du Fer<sup>1</sup>

De manière générale, les fouilles archéologiques permettent de déceler qu'à partir de la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle et surtout au cours du siècle suivant, dans la plus grande partie de l'espace carpato-danubien, une série de perturbations apparaît dans la configuration des tribus par rapport à l'époque précédente. Ainsi la plaine du Danube, intensément habitée jusque-là, devient peu à peu pauvre en découvertes archéologiques<sup>2</sup>, alors qu'en revanche, dans les zones boisées des collines subcarpatiques, très faiblement peuplées auparavant, apparaissent de nombreuses nécropoles d'incinération<sup>3</sup>. La distribution des découvertes archéologiques au cours du Hallstatt final démontre que le centre de gravité des populations autochtones s'est déplacé vers les Carpates.

Cette représentation, qui est presque entièrement le fruit des recherches archéologiques, trouve son explication dans les événements qui se sont déroulés dans les steppes nord-pontiques et qui ont profondément affecté le territoire de l'actuelle Roumanie. A partir du VII<sup>e</sup> siècle, les tribus iranophones des Scythes avancent vers l'ouest, repoussant les populations cimmériennes dans la même direction. Les Scythes<sup>4</sup> empruntant deux voies principales pénètrent depuis les plaines orientales du Siret et du Dniestr, d'une part en la plaine roumaine, en Munténie et en Olténie mais également dans le plateau transylvain. Dans cette région, la majorité des découvertes scythiques est regroupée sur les cours moyen du Mureş et des deux Târnava, dans les zones les plus faibles en altitude<sup>5</sup>.

A la fin de la période d'expansion de la culture Basarabi, entre 550 et 400 av. J.-C., il s'est développé au sein de cette culture matérielle un faciès tout particulier connu sous le nom de

---

<sup>1</sup> BERCIU (1966), pp. 264-309.

<sup>2</sup> L'archéologue M. Turcu dénombre seulement 22 habitats dans la Plaine roumaine, entre les rivières Olt et Buzău, pour les V<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> siècles, tandis que ce nombre augmente jusqu'à 143 à partir du III<sup>e</sup> siècle. Voir : TURCU (1978), pp. 155-171.

<sup>3</sup> VULPE (1978), pp. 621-623.

<sup>4</sup> BERCIU (1966), pp. 255-263.

<sup>5</sup> Ce sont ainsi les découvertes de Ogra (département du Mureş), de Cipău et de Teuș (département d'Alba). Voir : VASILIEV (1975), p. 51.

complexe Ferigile-Bârsești<sup>6</sup>. Son extension géographique correspond alors à la zone sud carpatique d'Olténie et de Munténie, de la zone de Horezu et de la rivière Jiu jusqu'au bassin de la rivière Buzău. Ce complexe culturel du premier âge du Fer, plus connu dans la zone sub-carpatique, se caractérise par l'exclusivité de l'incinération sous tumulus, ou à ciste<sup>7</sup> et comprenant un inventaire typique : doubles haches, haches marteaux, *akinakès*, certains avec un riche décor profilé. La céramique indique la continuité de la culture Basarabi qui dispose désormais d'une technique supérieure d'origine danubienne : les poteries sont tournées à la roue. Cette culture matérielle appartient à une population autochtone, vraisemblablement Gète, qui a noué des relations avec les Thraces sud-danubiens.

Les centres les plus importants appartenant à ce faciès sont ceux de Bârsești situé dans le département de Vrancea, daté des VI<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> siècles av. J.-C., ceux de Țițești, de Polovragi, de Telești, de Drăgoești, de Vaideeni (dans le district de Horezu), de Curtea de Argeș, Tigveni<sup>8</sup> et bien entendu le centre éponyme de Ferigile<sup>9</sup> (département de Vâlcea, commune de Costești). Toutes ces découvertes sont localisées dans le département de Vâlcea ou ceux limitrophes. Ils se situent donc tous dans la zone des hautes collines des subcarpates méridionales, prolongement des pieds des montagnes de Făgăraș où les sommets des collines sont fortement boisés, notamment de hêtres. La multiplication des fouilles archéologiques a permis de mieux comprendre l'aire de diffusion de la culture de Ferigile. D'autant plus que des éléments de cette culture ont été découverts dans le Banat à Remeta Pogănici, dans la zone des Portes de Fer à Eșelnița, à Zimnicea au bord du Danube et dans la vallée de la Ialomița à Târgșor et Budureasca.

Le site éponyme de Ferigile est daté des VI<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C. Géographiquement, il se situe dans la zone des subcarpates d'Olténie, entouré par le massif de Buila qui culmine à 1850 mètres d'altitude. Les neuf années de campagnes archéologiques, entre 1956 et 1964, permirent la découverte de 150 tumuli répartis sur une zone de 70 000 m<sup>2</sup> et dont le diamètre oscille entre 0,90 et 6 mètres, ainsi que de 28 tombes à incinération dans une zone plane. Le mobilier céramique, très unitaire, découvert dans les tumuli a permis de préciser l'appartenance et le rôle joué par les populations de Ferigile au sein de la culture matérielle de Basarabi et des cultures périphériques.

Parmi la céramique caractéristique de ce site, nous trouvons les bols à lèvres tournées vers l'intérieur qui représentent près de 20 % du mobilier céramique et dont la forme appartient à la culture de Basarabi : c'est également le cas des bols à cannelures, près de 3 % du mobilier céramique et des bols à larges lèvres et au décor intérieur de cannelures et spirales. Cette dernière forme, spécifique à la zone nord danubienne, a également été découverte en Transylvanie, en Moldavie, en Podolie et jusque dans la plaine de la Tisa, démontrant par là même la puissance économique et marchande de la culture de Basarabi sur tout le territoire thrace nord-danubien.

Les formes de bols ne sont pas les seuls objets appartenant à la culture de Basarabi. Nous rencontrons également des coupes campaniformes à décor cannelé sur la panse, qui

<sup>6</sup> BERCIU (1966), pp. 252-254.

<sup>7</sup> Tombe de petite taille aménagée dont les parois et la couverture sont constituées de dalles.

<sup>8</sup> VULPE (1972), pp. 75-111.

<sup>9</sup> VULPE (1967).



représentent 6,3 % du mobilier céramique, des cruches à une ou deux anses (près de 22 %), des jarres (plus de 9,5 % du mobilier céramique) dont plusieurs variantes appartiennent à la culture de Basarabi.

Parmi le mobilier céramique découvert par les archéologues roumains, certains nous démontrent l'influence exercée par les régions sud-danubiennes sur ce complexe. C'est le cas des soupières en forme de bol, qui ne sont représentées que par cinq pièces mais qui semblent être une imitation à la main d'un type de poterie grecque. Les cruches aux anses plus hautes que la lèvre découvertes sur le site de Ferigile sont également des imitations à la main de cruches façonnées au tour dans les zones sud-danubiennes et dans la plaine de la Tisa. Enfin les coupes sphériques d'une forme spécifique au groupe de Ferigile sont issues de la culture illyrienne par le biais du complexe roumain connu sous le nom de Balta Verde<sup>10</sup>.

La découverte d'objets métalliques, en plus d'affiner la place du complexe Ferigile au sein de la culture de Basarabi et des cultures avoisinantes, a permis de préciser les différentes phases d'occupation du site. Parmi ceux-ci, une première distinction a été faite par les archéologues roumains entre les armes et les objets ornementaux. Appartenant à la première catégorie, les découvertes regroupent quatre *akinakès*, qui mises en comparaison avec celles découvertes dans la zone subcarpatique à Curtea de Argeș et à Ploiești-Triaj<sup>11</sup>, permettent de dater les tumuli de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle et du début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ces mêmes armes possèdent des analogies avec celles à antennes, plus anciennes, de la zone nord pontique et de plaine de la Tisa. D'autres poignards de combat légèrement recourbés et issus de la culture illyrienne ont été également découverts à Ferigile. Ils doivent être mis en relation avec ceux découverts dans la plaine de la Tisa et au sud du Danube. Ce type de couteau à une importance toute particulière au sein du monde thrace nord-danubien en pleine phase d'individualisation géto-dace. En effet selon toute vraisemblance il semble avoir évolué vers le couteau « *sica* » dace, notamment utilisé par le dernier roi dace Décébale lors de son suicide en 105 apr. J.-C. et représenté sur la colonne de Trajan à Rome. D'autres armes proviennent de ce même monde illyrien. Ainsi les pointes de lances apparaissent sur le territoire de l'actuelle Roumanie à la fin du Hallstatt C. Leur découverte, rare en Transylvanie et en Moldavie, se rencontre plus fréquemment en Olténie.

C'est dans le même ordre d'idée qu'appartiennent les découvertes de perles de verre, bleues ou jaunes, créées en Illyrie et exportées vers les régions nord-danubiennes d'Olténie et de Munténie. Une fois encore nous avons l'illustration du lien unissant les cultures archéologiques nord et sud danubiennes, le grand fleuve ayant très certainement eu le rôle directeur de liant, d'attracteur des populations. Il est enfin intéressant de constater que parmi les pièces d'armement découvertes à Ferigile, nous rencontrons quelques pièces de harnais, dont certaines avec une ornementation zoomorphe (dite du type C2), qui appartiendrait à des populations scythiques de la plaine hongroise et des steppes nord-pontiques.

---

<sup>10</sup> Le faciès culturel de Balta Verde est issu du site éponyme sur le Danube entre Drobeta et Calafat. Il est situé à un carrefour de cultures archéologiques, qui bien que rattaché à la culture de Basarabi fut influencé par de forts apports illyriens. BERCIU (1966), pp. 243-246 et 254-255.

<sup>11</sup> VULPE (1987), pp. 177-185.

L'étude typologique des ornements permet également de revoir la datation du site et du complexe de Ferigile. Parmi ceux-ci, les fibules du type Glasinac I (au pied rectangulaire) sont datées du Hallstatt C, c'est-à-dire des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles av. J.-C. Elles durent jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Celles du type Glasinac II (au pied en forme de bouclier béotien) sont plus anciennes, elles sont datées des VII<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> siècles av. J.-C et sont plus spécialement connues dans le monde illyrien. Les fibules du type Donja-Dolina (au pied rectangulaire décoré d'un bouton) ainsi que les boucles de ceinture datent de l'époque géométrique. Elles apparaissent dans les régions appartenant au groupe de Ferigile plus tardivement, vers le milieu ou la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

La zone plane de nécropoles à incinération est localisée à 1,5 kilomètres au nord des tumuli. Vingt-huit tombes ont été fouillées et ont permis de réaliser une chronotypologie des types d'inhumations. Ainsi les archéologues distinguent plusieurs approches dans la déposition des cendres du défunt. Parmi celles-ci, les dépositions à même le sol ou dans une urne ouverte sont les plus nombreuses. Viennent ensuite les dépositions dans une urne fermée, entièrement ensevelie dans le sol ou à demi ensevelie, puis les dépositions dans une tombe rectangulaire où les urnes et les offrandes ne sont pas recouvertes. Enfin les dépositions sans offrandes et les tombes vides, sans os ni charbon, semblent prendre la forme de cénotaphes. La poterie tout comme le mobilier archéologique dans son ensemble sont pauvres et principalement constitués de vases campaniformes, de grandes cruches et de jarres servant d'urnes.

L'étude systématique des découvertes a permis de repérer trois principales phases d'occupation du site de Ferigile. La première regroupe les tombes dites du type IA à déposition directement dans le sol et auxquelles sont apparentés les éléments scythiques, donnant ainsi pour chronologie absolue la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, donc vers 550-500 av. J.-C. La seconde phase se caractérise par l'absence des coupes du type IIA, c'est-à-dire aux anses plus hautes que les lèvres, datant ainsi les sépultures du début du V<sup>e</sup> siècle. Enfin la troisième phase montre la forte présence des cruches à poignées plus hautes que les lèvres, des soupières, des pots campaniformes avec deux petites poignées plus hautes que les lèvres. Elle livre à la fois la part exercée par les influences d'éléments laténiens issus du sud du Danube et d'autre part, date cette dernière phase de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Du point de vue de l'anthropologie et de l'archéologie, le groupe de Ferigile est autochtone par sa liaison et sa continuité avec la culture de Basarabi. Mais elle possède toutefois des influences scythes et illyriennes non négligeables. Ce complexe culturel fait la liaison entre les deux âges du Fer ; la période de Hallstatt et la culture laténienne au terme de laquelle va émerger la civilisation dace. Ce second âge du Fer est d'autant plus important qu'il coïncide avec les premières données documentaires des auteurs grecs.

Hérodote est le tout premier à évoquer, dans ses *Géographies*, le peuple thrace au cours de son récit sur l'expédition de Darius Ier contre les Scythes, en 514 av. J.-C. Il explique que « le peuple thrace est le plus nombreux sur Terre, après celui des Indiens, et que s'il était sous le règne d'un chef unique ou si tous les Thraces suivaient le même chemin, ils seraient

imbattables et beaucoup plus fort que n'importe quel autre peuple »<sup>12</sup>. Sophocle (vers 495-406 av. J.-C.), dans la tragédie *Triptolème*, évoque un certain Charnabon qui règne sur les Gètes<sup>13</sup>.

De la sorte, la branche septentrionale des Thraces, appelée par les auteurs grecs, les Gètes, sort peu à peu de l'anonymat au cours du premier âge du Fer. Toutefois les textes antiques ne nous apportent pas encore d'informations de premier ordre. C'est pourquoi, nous devons nous tourner vers l'archéologie pour appréhender les cultures et les populations vivant au cours de cette période dans les régions nord-danubiennes et carpatiques.

Ainsi la culture de Ferigile, sans toutefois faire l'objet direct des récits de l'écrivain grec, permet de faire la liaison entre archéologie et histoire. Selon les historiens roumains, la culture de Ferigile est contemporaine des tribus de Transylvanie et de la plaine de la Tisa, qui sont, à cette époque, liées par un rite funéraire exclusivement à inhumation. Ces populations sont dénommées par les Grecs d'Olbia, les *Agathyrses*, probable fusion de populations autochtones thraces et allogènes d'origine scythique<sup>14</sup>. Vers 450 av. J.-C., Hérodote se rend à Olbia où il y évoque l'année 514 et l'expédition du roi Darius contre les *Agathyrses* qui habitaient au voisinage des *Neuri* et des Scythes, probablement dans la zone extracarpatique. Elle correspond actuellement au sud de la Moldavie. L'historien écrit qu' « *avant d'arriver à l'Ister, Darius vaincut d'abord les Gètes qui se croient immortels* »<sup>15</sup>.

L'entrée des populations dans le second âge du Fer, l'époque laténienne, au cours de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., correspond à la période de structuration et d'affirmation de l'ethnie daco-gète au sein de la grande famille thrace et des cultures allogènes Scythes et Celtes. Au cours de cette période, les informations transmises par l'archéologie nous permettent de voir l'arrivée sur le territoire de l'actuelle Roumanie d'une nouvelle population originaire d'Europe occidentale, les Celtes<sup>16</sup>.

Les plus anciennes découvertes celtiques de Transylvanie appartiennent au La Tène I B1, correspondant au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les archéologues roumains ne peuvent encore affirmer avec précision s'il s'agit d'un premier raid ou si c'est l'expansion celtique en Transylvanie qui a commencé effectivement vers 300 av. J.-C. Cette date semble être corroborée par le récit que fait Trogue-Pompée, même si celui-ci est de plusieurs siècles postérieur.

Son œuvre historique donne les indications les plus importantes sur l'invasion des Celtes : « [...] *Les Gaulois, leur terre d'origine n'arrivant plus à les contenir, se mettent en marche, comme pour un printemps sacré au nombre de trois cent mille, à la recherche de nouveaux territoires. Parmi eux, une partie s'établit en Italie, c'est elle aussi qui prit et incendia la ville de Rome, tandis que l'autre partie, guidée par les oiseaux [...] pénétra au cœur de l'Illyrie en se taillant un passage à travers les barbares et se fixa en Pannonie* ». Il faut souligner le repère chronologique fourni par ce passage : la prise de Rome datant du

<sup>12</sup> Izvoare (I), p. 23.

<sup>13</sup> NACK (1856), p. 210, fragment 543.

<sup>14</sup> VASILIEV (1980), pp. 139, 148-150 et 179.

<sup>15</sup> HERODOTE, IV, 93.

<sup>16</sup> REINACH (1894) ; SZABO (1992) ; BERCIU (1967), pp. 75-90 ; RUSTOIU (2005), pp. 45-64.

début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>17</sup> serait contemporaine des invasions simultanées des tribus celtes vers l'Italie et la Pannonie et donc dans la cuvette des Carpates.

Les fouilles entreprises ces dernières années ont démontré qu'une masse importante de Celtes a pénétré dans l'espace intracarpatique. Nous connaissons 140 localités en Transylvanie où les archéologues ont découvert des nécropoles, des tombes ou des objets isolés, ayant un caractère celtique. Un premier groupe de Celtes est situé au nord-ouest de la Roumanie<sup>18</sup>. Il se rattache au grand groupe de la Tisa supérieure, qui s'étendait sur des territoires appartenant à la Slovaquie, à la Hongrie et une partie de l'actuelle Roumanie. Un second groupe, de proportion plus réduite, s'établit au sud-ouest du pays, dans la région d'Arad. Il se rattache au groupe des Celtes établis dans le sud de la Hongrie. Le troisième groupe, le plus nombreux, occupait tout le plateau transylvain jusqu'au pied des montagnes, sans toutefois les avoir franchis. Les Carpates méridionales et orientales semblent avoir joué à cette époque, en même temps que les populations locales vraisemblablement, le rôle de barrière à l'expansion celtique dans les plaines valaques et moldaves.

Comparée aux localités qui constituent l'implantation celtique en Transylvanie, la carte des territoires extracarpatiques de la Roumanie révèle de manière frappante la rareté des découvertes laténiennes<sup>19</sup>. Les archéologues roumains dénombrent dix-huit découvertes celtes en Moldavie, sept en Valachie et trois en Dobroudja. Toutes réfutent l'hypothèse de l'existence d'un habitat celtique durable sous la forme d'agglomérations et de nécropoles attenantes. Nous sommes seulement en présence de pièces isolées, de facture ou d'inspiration laténienne, et trouvées soit dans les milieux géto-daces, soit dans des milieux bastarnes.

Ces pièces isolées se composent de quelques fibules de type La Tène B2 et C, ou certaines autres d'un type métissé que nous pourrions appeler thraco-celtique, ainsi qu'un bracelet à godrons et à tampons moulurés. Compte tenu que le lieu de leur découverte est situé soit à proximité des montagnes<sup>20</sup>, soit dans le voisinage du Danube<sup>21</sup>, nous pouvons leur attribuer, selon le cas, une provenance des milieux transylvains ou les considérer comme le résultat de liens commerciaux, favorisés depuis toujours par le fleuve<sup>22</sup>.

Par ailleurs, ainsi que le démontre la carte de répartitions des découvertes celtes en Transylvanie, il semble que les Celtes n'aient exercé leur domination politique que sur les zones conquises, sans l'avoir étendue à toute la Transylvanie. Seules les régions d'Oradea, dans le nord-ouest du pays et le centre du plateau transylvain, dans un triangle délimité par les villes d'Alba-Iulia, de Cluj-Napoca et de Târgu-Mureş sont liées à la découverte de nécropoles celtes. Les découvertes isolées se situant en périphérie de ces deux zones d'habitats, sur les contreforts des Carpates méridionales et orientales et dans la zone de Deva

<sup>17</sup> L'année 387 av. J.-C. est généralement retenue pour la date du sac de Rome par le chef celtique Brennus.

<sup>18</sup> VAIDA (2006).

<sup>19</sup> ZIRRA (1976), pp. 175-182.

<sup>20</sup> Ce sont les découvertes de Cetățeni Vale, Govora et Monteoru.

<sup>21</sup> Ce sont les découvertes d'Ostrovu Corbului, Rast, Zimnicea (Roumanie) et Gorni Cibar (Bulgarie).

<sup>22</sup> MIHAILESCU-BIRLIBA (1990), pp. 65-70.

et Hunedoara, indiquent la présence d'un commerce et l'exploration de nouvelles terres, explorations de nature plus ou moins guerrière.

Les Celtes ont vécu dès le début avec les Daces autochtones. Cette cohabitation se matérialise par la présence des tombes daciennes dans le cadre de nécropoles celtiques. Elle est également représentée par la découverte de céramiques autochtones figurant dans les tombes de la nécropole de Fântânele<sup>23</sup>, située entre Târgu-Mureș et Sighișoara. Les influences exercées par les Celtes, dans les conditions d'une symbiose avec la population dacique autochtone, ont eu comme conséquence l'accélération du rythme du développement interne dace<sup>24</sup>. Après une coexistence sujette à des influences réciproques multiples<sup>25</sup>, les Celtes de Transylvanie se sont intégrés puis assimilés en disparaissant comme ethnie dans la masse des autochtones daciennes.

Il est difficile de préciser le moment de ce processus historico-social. Un passage de Trogue-Pompée nous offre un indice allant dans ce sens. Il est question d'un accroissement démographique des Daces sous le règne du roi Rubobostes. Il est possible que vers 200 av. J.-C., la domination celtique ait faibli et que celle des Daces se soit renforcée concomitamment<sup>26</sup>. Cet affaiblissement de leur puissance politique a eu pour conséquence l'accélération du processus d'assimilation des Celtes dans la masse des autochtones, processus qui se serait parachevé au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (La Tène III D2), quand les nécropoles celtiques transylvaines cessèrent d'exister. L'absence d'implantations celtiques en Transylvanie au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ne reflète pas l'état de la situation pour les régions extracarpatiques de l'actuelle Roumanie.

En Munténie mais particulièrement en Olténie et du côté sud du Danube, en Bulgarie occidentale, dans le pays de Vratza, entre la Ogosta et l'Isker, apparaissent au cours de cette même période et surtout vers la fin de celle-ci (La Tène C et D), d'appréciables groupements celtiques<sup>27</sup>, identifiés comme appartenant à la tribu des Scordisques.

Dans son étude sur *Les confins orientaux de la civilisation de La Tène*, Z. Wozniak dédie un ample chapitre à l'aspect culturel de l'espace du Bas-Danube<sup>28</sup>. Il intitule ce faciès « Padea-Panagiurski-Kolonii » d'après deux localités d'Olténie et de Bulgarie où furent découverts, il y a quelques décennies, d'importants vestiges. L'archéologue polonais met alors en évidence toute une série de traits communs qui rapprochent ces deux groupes principaux de populations fortement laténisés. Toutefois d'autres éléments permettent d'individualiser ces deux cultures. Le groupe danubien septentrional s'est implanté surtout dans la région sud-ouest de l'Olténie. Il se distingue de son homologue bulgare par de petites nécropoles plates à incinération en urne et à fosse, ainsi que par un mobilier archéologique laténien presque toujours guerrier : épées, fourreaux, lances et javelots, boucliers, fibules de grandes dimensions, pendentifs de ceintures, la plupart associés à des couteaux au tranchant concave de type *sica* employés par les Daces. Le mobilier céramique, façonné au tour comme à la main, est également de caractère thraco-gète et prouve le syncrétisme culturel de la population autochtone dace avec les Celtes.

<sup>23</sup> CRIȘAN (1971), pp. 149-164.

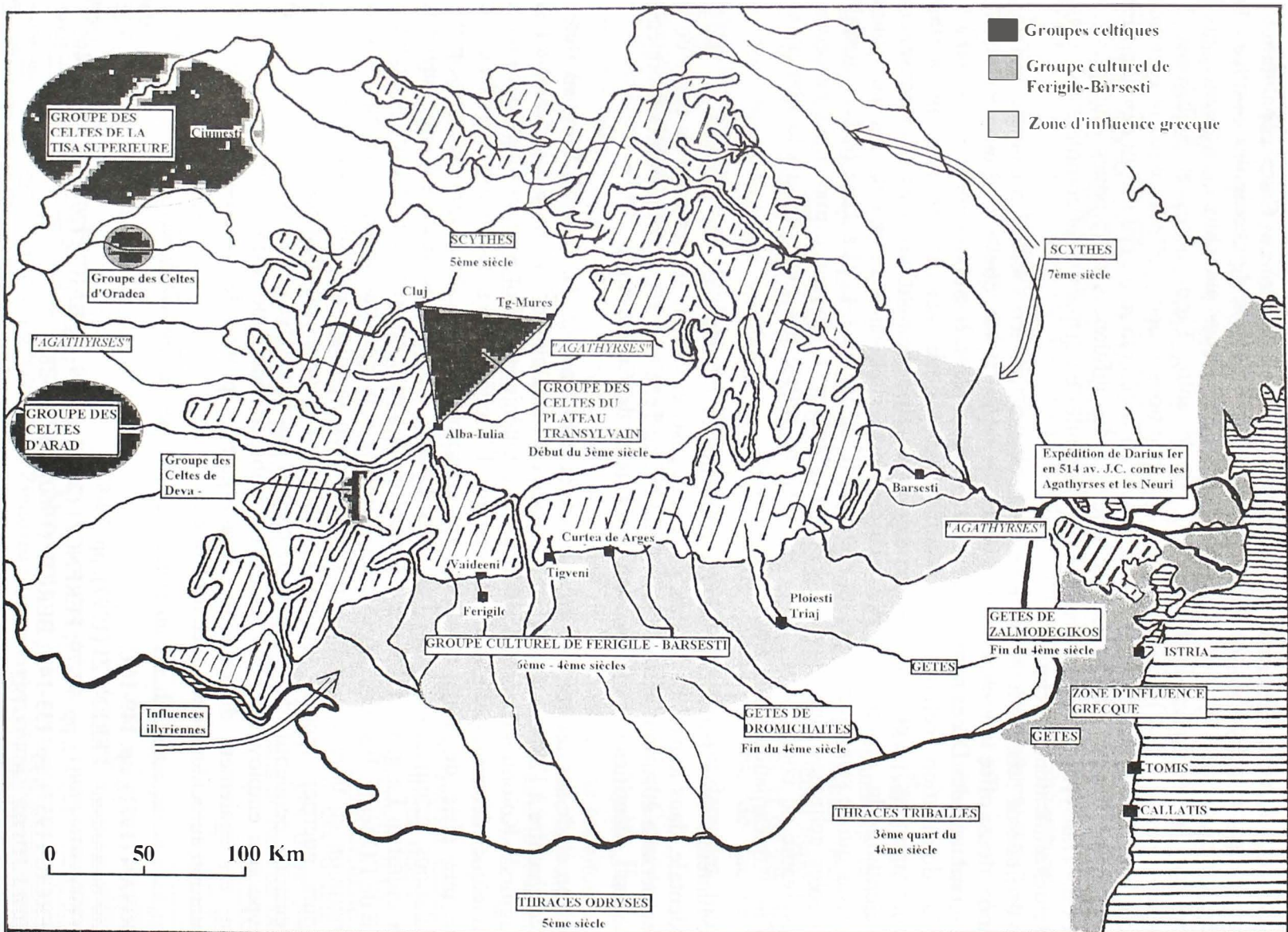
<sup>24</sup> Voir notamment : FERENCZI (1997), pp. 79-92.

<sup>25</sup> GLODARIU (2003), pp. 77-79; FERENCZI (2006), pp. 49-71; BABEȘ (2010), pp. 530-540.

<sup>26</sup> BERCIU (1957), pp. 133-142 ; BERCIU (1960), pp. 261-283.

<sup>27</sup> ZIRRA (1976), pp. 178-182.

<sup>28</sup> WOZNIAK (1974), pp. 74-126.



Carte 9 : Les groupes ethniques et les cultures archéologiques sur le territoire actuel de la Roumanie au cours du second âge du Fer.



Les âges du Fer correspondent pour le monde thrace à quatre événements d'importance majeure : la diffusion de la nouvelle technique de la métallurgie du fer, l'apparition et le développement d'une technique supérieure pour la création de céramiques, l'expansion de la puissance grecque vers les régions du Danube et du littoral de la mer Noire et la migration vers l'Est des tribus celtes.

Par le croisement des différentes sources, archéologiques comme historiques, nous pouvons retracer le schéma de l'évolution de la fin de la période hallstattienne et du second âge du Fer sur le territoire de l'actuelle Roumanie. Afin d'en restituer l'image la plus fidèle possible, il nous faut faire un rappel rapide des principales zones représentant l'espace balkano-danubio-carpatique. D'après les recherches entreprises, trois zones peuvent être différenciées dans cet espace.

La première correspond à l'espace nord-balkanique. Elle est donc comprise entre les montagnes des Balkans, celles des Carpates et la mer Noire. Le Danube forme sa colonne vertébrale et c'est autour du fleuve que l'archéologie et les témoignages écrits nous indiquent que les Gètes y étaient la principale force démographique, économique, culturelle et politique<sup>29</sup>. A cette population gète, nous devons ajouter les Thraces, et parmi ceux-ci les Triballes.

La seconde région correspond à l'espace compris entre les Carpates orientales et le Dniestr. Cet espace s'ouvre sur les steppes nord-pontiques, zone de passage des populations nomades et semi-nomades, telles que les Scythes et les Cimmériens. La zone intracarpatique forme le dernier espace de cet ensemble balkano-carpatique. Il inclut en plus du plateau transylvain, le Banat, le Crişana et la Tisa supérieure.

Du point de vue des populations vivant dans ces espaces, la période comprise entre le VI<sup>e</sup> siècle et le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. peut être divisée en deux étapes principales. Entre le VI<sup>e</sup> siècle et le III<sup>e</sup> siècle, les sources écrites corroborent les données archéologiques prouvant l'importance grandissante des Thraces proprement dits et des Gètes vivant dans l'espace nord-balkanique que nous avons défini. Les découvertes faites représentent jusqu'à présent plus d'une centaine de cités<sup>30</sup> et plus de 1500 tombes<sup>31</sup>, prouvant ainsi « *la densité et la dynamique démographique des Gètes dans ce territoire* »<sup>32</sup>. A partir du III<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'apogée du royaume dace au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., il s'opère un transfert du pouvoir démographique, politique, économique et culturel en direction et autour des Carpates et du sud-est de la Transylvanie, chez une population appelée les Daces.

Dans un contexte plus large qui inclue les apports des populations extérieures à ces espaces, le début du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est caractérisé par l'arrivée depuis les rives septentrionales de

<sup>29</sup> Les auteurs grecs nous évoquent certains chefs de tribus, tels que Charnabon, Dromichaïtès, Zalmodégikos ou encore Rhémaxos, qui ont combattu et se sont opposés à Alexandre le Grand et ses successeurs.

<sup>30</sup> Parmi celles-ci, nous pouvons citer les établissements de Coţofenii din Jos, Bâzdâna, Căscioarele, Satu Nou (Roumanie) et Sboryanovo (Bulgarie).

<sup>31</sup> Notamment les nécropoles de Cucuteni, Agighiol, Peretu, Sboryanovo-Sveştari, qui ont livré un matériel opulent et luxueux. Voir SÎRBU (2000), pp. 21-25.

<sup>32</sup> SÎRBU (2000), p. 22.

la mer Noire des Scythes. Ceux-ci se s'installent dans la plaine de la Tisa à la fin de ce même siècle. A partir de cette région, l'archéologie prouve que les Scythes ont pénétré en Transylvanie vraisemblablement grâce aux rivières, telles que le Mureș, qui permettent un accès relativement aisé au plateau transylvain.

Correspondant à la phase de Ferigile I (550-500 av. J.-C.), les relations avec le monde oriental scythe se manifestent par les découvertes du type *akinakes*, de mors à branches zoomorphes et peut-être par les boutons zoomorphes sur les anses des tasses. Les pièces archéologiques relevant de la culture scythe ne sont que des indices permettant de démontrer autant d'éventuels raids au sud des Carpates que d'échanges commerciaux, mais ne présume en aucun cas de la présence effective de ces populations scythes dans les zones méridionales des Carpates. Cavaliers nomades, ils ont été selon toute vraisemblance arrêtés par la chaîne de montagnes, préférant se diriger vers l'ouest vers la plaine hongroise.

Dans un second temps, confirmant l'idée de la continuité d'une population autochtone, nous trouvons une série d'éléments spécifiques, marquant l'évolution de la culture de Basarabi. Toujours à la fin de ce même siècle et au début du V<sup>e</sup> siècle, le cercle culturel des *Thraco-Agathyrses* devait intégrer les régions roumaines à l'intérieur de la chaîne des Carpates et de plaine de la Tisa, bien que les informations archéologiques manquent presque totalement. Dans les régions subcarpatiques, les populations qui appartiennent à la seconde phase de l'horizon de Ferigile-Bârsești se propagent en direction du Bas-Danube et du monde balkanique. Ultérieurement, au cours de la phase Ferigile III (450-400 av. J.-C.), les liaisons culturelles reconnues du point de vue historique comme archéologique avec les populations vivant dans la zone du Danube inférieur, dans la Bulgarie actuelle, deviennent de plus en plus étroites.

Par conséquent, la période comprise entre la fin du VI<sup>e</sup> siècle et la première moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. confirme sur le devant de la scène historique les Thraco-Gètes de l'espace nord-balkanique. La présence gétique dans la zone subcarpatique de l'Olténie et de la Valachie est extrêmement intense. Il n'est qu'à voir les habitats - *davae* - de Polovragi, Ocnîța et Cetățeni. Ces faits nous obligent à réfuter toute théorie qui conteste le caractère gétique du groupe Ferigile<sup>33</sup>.

Les informations manquent presque totalement pour ce qui est de la zone intra-carpatique en proie, au cours de cette même période, aux Scythes puis aux Celtes. Même si nous ne saurions nier la présence des Daces dans ces territoires, il est certain qu'en l'état actuel de la recherche, et pour citer l'archéologue Valeriu Sîrbu, « *les Daces n'ont pas "fait l'histoire"* »<sup>34</sup> à ce moment donné. Il se pose alors la question de savoir d'où est issue la culture dacogétique du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Nous sommes d'accord sur le fait que l'aspect culturel gétique des subcarpatiques méridionales présente beaucoup d'éléments spécifiques, différents par rapport au groupe culturel gétique du Danube inférieur. Nous les avons soulignés plus haut, dans la partie liée aux considérations archéologiques. Nous nous référons aux formes du rituel d'enterrement et aux types céramiques qui n'ont pas d'analogies dans la zone du Danube inférieur.

<sup>33</sup> VULPE (2001 / 1).

<sup>34</sup> SÎRBU (2000), p. 24.



Les discussions rapportées plus haut, nous amènent à la conviction que les recherches effectuées dans l'aire subcarpatique, et qui doivent être continuées sur le versant nord des Carpates méridionales, sont les plus indiquées pour répondre à la question de la genèse de la culture classique géto-dacique. À la vue des recherches archéologiques, la culture de Ferigile est encore tributaire de la culture gétique du Danube inférieur au cours des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. Le Danube reste alors à cette période le centre de la grande famille thraco-gète, le fleuve sacré qui unit les cultures vivant sur ses deux rives. Cet état de fait va être remis en question au cours du II<sup>e</sup> siècle et surtout du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. suite à l'affirmation et la structuration de l'espace dace par les liaisons entre le milieu autochtone subcarpatique avec celui de Transylvanie, formant ainsi les prémices pour expliquer l'origine de la civilisation géto-dacique classique. Formule intermédiaire entre la théorie celtique et la théorie sud-danubienne, la culture géto-dace émerge notamment grâce au développement continu des éléments originaux autochtones et à son milieu environnant, à savoir la chaîne des Carpates.

C'est donc sous l'impulsion et la pression des nouveaux arrivants dont la culture Géo-Dace est tributaire, mais également suite à une évolution interne, que nous assistons au cours du second âge du Fer à une évolution de l'organisation tribale et à la structuration de l'espace géto-dace autour de deux éléments géographiques que sont le Danube et les Carpates. Ainsi que nous allons l'aborder, à partir du second siècle avant notre ère, la puissance des Géo-Daces ne cessent de croître, créant une culture similaire à celle connue en Europe occidentale. La puissance culmine au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. sous le roi dace Burébista (82-44 av. J.-C.), considéré comme le fondateur de « l'Etat dace », en réalité une confédération de tribus, et le réalisateur de « son unité politique » (les Daces de Burébista ont plutôt été le groupe dominant, soumettant de gré ou de force les tribus voisines) autour des montagnes des Carpates<sup>35</sup>.

### 2.1.2. Le contexte historique et politique du « transfert du pouvoir »

Les sources antiques n'ont conservé que des informations sporadiques concernant les tribus gètes<sup>36</sup>. Cette situation nous empêche de reconstituer en détail et en continu les événements survenus dans la région carpatodanubienne au cours de ces quelques siècles. Nous devons nous contenter d'aperçus fugitifs sur ces faits historiques.

Comme nous l'avons vu précédemment, la première manifestation politique des Gètes dont l'histoire nous a transmis le souvenir se place au temps de l'expédition organisée par le roi perse Darius I<sup>er</sup> contre les Scythes, au cours des années 514-512 av. J.-C.<sup>37</sup>. Pour le V<sup>e</sup> siècle et pour la plus grande partie du siècle suivant les informations manquent presque totalement. Nous savons que l'expédition perse a eu des répercussions sur le développement de la société gète. Entre 480 et 470 av. J.-C., Térès I<sup>er</sup> fonde dans la Thrace méridionale le royaume des

<sup>35</sup> CRIȘAN (1977); VULPE, GLODARIU, RĂDULESCU (2001), pp. 635-649.

<sup>36</sup> Concernant les termes de « daces » et « gètes » et les réalités ethniques qu'ils regroupent, voir : DAICOVICIU (1982), pp. 144-146; GLODARIU (2003), pp. 67-69; STROBEL (1998); NICULIȚĂ (2010), pp. 448-452; VULPE (2010), pp. 431-435.

<sup>37</sup> ALEXANDRESCU (1956), pp. 319-342. Selon THUCYDIDE, IV, 29, le territoire s'étend entre la Struma et le Danube.

Odryses sur le modèle d'organisation politique des satrapies perses. Ainsi qu'il ressort d'une relation de Thucydide<sup>38</sup>, les Gètes de Dobroudja et sud-danubiens payaient un tribut au roi des Thraces Odryses, Sitalkès. Soumis à celui-ci, il les entraîna dans la campagne de Macédoine en 429 av. J.-C.<sup>39</sup>.

Ce n'est ensuite qu'en 339 av. J.-C. que nous retrouvons les Gètes, conduits par un chef resté anonyme mais qualifié de « *rex Histrianorum* ». Il s'oppose au passage par la Dobroudja des Scythes d'Ateas<sup>40</sup>. La victoire de Philippe II sur ce dernier entraîne la Dobroudja sous la domination macédonienne. Quatre ans plus tard, Alexandre le Grand, faisant la guerre aux Triballes, peuple thrace sud-danubien, qui refusaient de reconnaître son autorité, prend la tête d'une expédition d'un seul jour et franchit le Danube pour conquérir une forteresse appartenant aux Gètes d'Olténie et de Valachie<sup>41</sup>. Les Gètes de Valachie prennent leur revanche sur les Macédoniens entre 334 et 325 av. J.-C.<sup>42</sup> lorsque le général Zopyrion, de retour d'une action contre les Gètes ou les Scythes, est surpris par une tempête aux bouches du Danube. Il se réfugie dans la steppe du sud de la Bessarabie, avant d'être tué et son armée décimée par les Gètes vivant dans ces lieux<sup>43</sup>. Vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, nous connaissons dans la plaine valaque une puissante union de tribus géto-daces ayant pour chef Dromichaites<sup>44</sup>. Celui-ci exerce son autorité à partir de la zone de la rivière *Ordessos* (Argeş) jusqu'au Danube ainsi qu'en quelques points en Dobroudja sur la rive droite du fleuve. Plusieurs mentions font part des rivalités opposant ce chef gète au diadoque et roi de Thrace Lysimaque autour des années 313-300 av. J.-C.<sup>45</sup>. Au cours du même siècle, un autre chef gète de Dobroudja, Zalmodegikos, fait lourdement sentir son autorité sur la colonie grecque d'Istria, dont il prend des otages<sup>46</sup>.

Il faut attendre l'année 180 av. J.-C. pour trouver la première information concernant les Daces. Trogue Pompée mentionne qu'à cette période naissait une union des tribus daces de

<sup>38</sup> THUCYDIDE, II, 96, 1 et II, 97, 3.

<sup>39</sup> THUCYDIDE, II, 98, 4.

<sup>40</sup> TROGUE POMPEE, IX, 2, 2 et IX, 2, 3 : « *Itaque Atheas remissis Macedonibus nuntiam Philippo iubet, neque auxiliū eiūse petisse neque adoptionem mandasse : nam neque vindicta Macedonum egere scythas, quibus melioren forent, neque heredem sibi incolumi filio deesse* ».

<sup>41</sup> Cette forteresse est considérée comme étant celle de Zimnicea, dans le département du Teleorman (voir : ALEXANDRESCU (1974), pp. 56-63) malgré les informations contraires apportées par ARRIEN (I, 5).

<sup>42</sup> La date de l'événement reste sujet à caution : 334-331 ou 331-330 ou 326-325 av. J.-C. selon les auteurs antiques. Voir : ILIESCU (1971 / 2), pp. 57-74.

<sup>43</sup> CURTIUS RUFUS, X, 1, 44 et XI, 6 : « *Zopyrio, Thraciae praepositus, cum expeditionem in Getas faceret, tempestatibus procellisque subito coortis, cum toto exercitu oppressus erat* ».

TROGUE POMPEE, XII, 2, 16 : « *Dum haec in Italia aguntur, Zopyrion quoque praefectus Ponti ab Alexandro Magno relictus, otiosu se ratus, si nihil et ipse gessisset, adunato* ».

<sup>44</sup> Les sources écrites corroborent les découvertes archéologiques : à partir du III<sup>e</sup> siècle, et peut-être légèrement avant, dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle, le nombre d'habitats dans la plaine valaque augmente sensiblement. Voir : TURCU (1978), pp. 155-171.

<sup>45</sup> DIODORE DE SICILE, XXI, 12 ; PAUSANIAS, I, 9, 7.

<sup>46</sup> La source est issue d'un décret de la ville d'Istria. Voir : PIPPIDI (1967), p. 167.

Transylvanie, commandée par le roi Oroles<sup>47</sup>. Ces Daces s'opposent avec succès aux Bastarnes, peuple d'origine germanique, établis vers la fin du III<sup>e</sup> siècle en Moldavie et qui essaient maintenant de traverser les montagnes<sup>48</sup>. Ces quelques mentions écrites nous renseignent sur l'organisation politique gète à la fin de la période laténienne. Cette organisation est assez similaire à celle connue en Europe occidentale, chez les Celtes. Elle correspond à un morcellement tribal de l'actuel territoire de la Roumanie.

Oroles est contemporain ou légèrement antérieur à un autre chef dace, Rubobostes. Trogue Pompée nous apprend que le règne de ce dernier coïncida avec un développement de la puissance dace dans la région intra-carpatique, puissance accentuée par une forte croissance démographique. C'est à cette époque qu'il faut placer le commencement du transfert du centre de la puissance géto-dace depuis la plaine valaque vers le sud-ouest de la Transylvanie, dans les monts d'Orăștie. Ce processus s'achèvera avec la montée sur le trône du roi dace Burébista au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

A la croissance démographique dans la région méridionale du plateau transylvain mentionnée par Trogue Pompée s'ajoute un fort développement économique lié à la richesse du sol et du sous-sol des Carpates méridionales<sup>49</sup>. Les études archéologiques et scientifiques menées depuis beaucoup de décennies dans les montagnes d'Orăștie ont permis aux archéologues roumains de mieux appréhender ce transfert du pouvoir vers les zones montagneuses.

La richesse des montagnes provient principalement des minerais de fer et d'or. Il ne faudrait toutefois pas limiter les potentialités minières des Carpates à ces deux ressources. Nous pouvons également mentionner en plus la présence de cuivre, de plomb, de zinc, du quartz blanc à Capîlna, au sud de Șugag, sur la plateforme de Luncani, de saphir autour de Sebeș, Pianul de Sus et Răhău, de calcédoine à Petrești, de granit de couleur rose (d'où le nom de la citadelle de Pietra Roșie – pierre rouge -), brun et vert à Pianul de Sus, Sebeșel et Răhău, et de cristaux de cyanure dans la partie nord des monts de Șureanu à Răhău, Pianul de Sus et Sebeșel.

Les études pétrochimiques réalisées plus précisément sur les minerais de fer ont révélé que dans la zone karstique englobant les localités de Ponor, Ohaba-Ponor et Federi (commune de Pui, département de Hunedoara) la roche était constituée de fer à 56 %. De la même manière des analyses scientifiques ont été réalisées sur les paillettes d'or provenant des rivières Râul Mare et Cugir, toutes des affluents du Mureș et coulant à proximité des citadelles daces des monts d'Orăștie. Il en ressort que les paillettes sont constituées d'or pur à 99 %. De même, les recherches effectuées sur les alluvions des rivières Sebeș, Răhău, Săliște și Tărtăria démontrent que le nombre de carats variait entre 16 et 19.

Aux conclusions offertes par les études minéralogiques s'ajoutent celles apportées par les fouilles archéologiques. Ioan Glodariu a ainsi mis au jour en 1975 un atelier sidérurgique sur

<sup>47</sup> TROGUE POMPEE, XXXII, 3, 16 : « *Daci quoque suboles getarum sunt qui, cum Orole rege, adversus Bastarnas male pugnassent [...]* ».

<sup>48</sup> BERCIU (1951), pp. 73-96; BABEȘ (1993).

<sup>49</sup> FERENCZI (1977), pp. 155-169 ; FERENCZI (1979), pp. 93-102.

la terrasse dénommée « *Căprăreța* » sur les contreforts des monts de Godeanu, à 1659 mètres d'altitude et situé dans le voisinage de la capitale dace *Sarmizegethusa Regia*<sup>50</sup>.

L'extrême richesse de la région des monts d'Orăștie ajoutée à la croissance démographique intervenue dans cette région au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. démontrent clairement le rôle que tiendra cette région dans l'affirmation de la puissance dace sous Burébista. De la sorte, *Sarmizegethusa*, de par son emplacement, entra dans une phase d'expansion économique qui préfigura le devenir de la localité en un centre politique de premier ordre<sup>51</sup>.

Plusieurs auteurs, dont Tacite, nous renvoient l'image de ces Daces protégés par les montagnes. Ce dernier explique très clairement que « *la Germanie dans son ensemble est séparée des Gaulois et des Rhètes et des Pannoniens par deux fleuves, le Rhin et le Danube, des Sarmates et des Daces par une crainte mutuelle ou des montagnes [a Sarmatis Dacisque mutuo metu aut montibus separatur]* »<sup>52</sup>.

En mettant en parallèle ces données à celles recueillies par les fouilles archéologiques réalisées dans la « *câmpia română* », nous aboutissons aux mêmes conclusions. En effet, plus de 200 établissements, dont 29 à caractère funéraire, sont connus dans cette région et sont compris entre le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.<sup>53</sup>. L'étude de la densité des occupations daces en fonction de la période démontre une faible présence de celles-ci pour les V<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, puisqu'elles s'élèvent à 22 découvertes. Au contraire, au cours de la période suivante qui voit peu à peu se constituer un pouvoir dace fort, le nombre de sites augmente de façon très explicite. Ceux-ci sont alors principalement regroupés le long de la vallée du Danube<sup>54</sup>, dans les cours inférieurs de la Dâmbovița et de l'Argeș, sur le cours moyen de la Ialomița, de la Buzău et du Teleorman.

Burébista est le premier roi connu de la confédération tribale dace. A en croire les sources antiques, il monte sur le trône en 82 av. J.-C., la même année que Sylla à Rome<sup>55</sup>. L'historiographie roumaine présente Burébista comme l'unificateur de toutes les tribus daces, non seulement celles de la zone intra-carpatique mais aussi celles de la plaine valaque, de l'Olténie et de la Moldavie, en un « Etat centralisé » avec pour centre *Sarmizegethusa Regia*. Il régna jusqu'en 44, année où il fut assassiné. Il est plutôt à croire que Burébista réussit une alliance dace sous la forme d'une fédération de tribus et non d'une centralisation de tout l'espace carpato-danubien, concept qui fait alors de lui dans l'imaginaire politico-historique le préfigurateur de l'Etat roumain moderne. D'ailleurs, la désintégration de cet Etat dace rève à la suite de la mort de Burébista ne laisse aucun doute sur l'absence de centralisation au cours de son règne.

<sup>50</sup> GLODARIU (1975), pp. 107-134.

<sup>51</sup> FERENCZI (1981), pp. 48-64.

<sup>52</sup> TACITE – *Germanie*, I, 1.

<sup>53</sup> TURCU (1978), pp.155-171.

<sup>54</sup> Plus de 70 habitats sont recensés dans la vallée du Danube pour les II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.

<sup>55</sup> JORDANES, XI, 67 : « *Par la suite, alors que Burébista régnait sur les Goths, Dicineus vint en Gothie, c'était à l'époque où Sylla occupait le premier rang à Rome* ».

Cette réunion des chefs locaux daces semble avoir été accélérée par l'approche de deux dangers extérieurs. A l'ouest, les tribus celtiques occupant la Slovaquie descendaient la vallée de la Tisa, s'approchant ainsi de la Transylvanie. Au sud, le danger romain s'intensifiait. Rome avait conquis l'Illyrie, la Grèce et la Macédoine<sup>56</sup> et ses légions n'étaient guère éloignées du Danube. Selon l'avis des historiens roumains, l'union des tribus géto-daces rassemblées sous l'égide du roi Burébista fut réalisée autour des années 70 av. J.-C.<sup>57</sup>. Dans sa politique de défense du royaume dace, il se tourna tout d'abord contre les Celtes. Dans les années 60 et 59 av. J.-C., il détruisit la puissance des Boïens et des Taurisques<sup>58</sup>. Le récit fait par Strabon est en tous points éloquent. L'auteur reprend le fil de son histoire comme suit : « *Laissons là l'histoire ancienne des Gètes : voici ce qui s'est passé de notre temps, Burébista, un Gète, étant devenu le chef de son peuple, le trouva réduit à un état misérable par des guerres continuelles : il le releva tant et si bien par le travail, la sobriété et l'obéissance, qu'en peu d'années il eut fondé un grand Etat et rangé la plupart des peuples voisins sous la loi des Gètes : il inquiétait déjà même les Romains, en passant audacieusement l'Ister [le Danube], en portant ses ravages dans la Thrace, jusque dans la Macédoine et l'Illyrie ; il ruina les Celtes qui sont mêlés aux Thraces et aux Illyriens et anéantit les Boïens de Cristasire et les Taurisques* »<sup>59</sup>. Selon les dires de Strabon, ce ne fut pas la poussée romaine, menaçant au sud, qui provoqua l'effondrement de la puissance celtique, mais bien les conquêtes de l'Etat dace suite à son renforcement sous le règne de Burébista. Le texte nous donne la forte impression que la formation de la puissante confédération dace fut un événement inattendu pour les contemporains.

Au sein de l'historiographie roumaine, deux théories s'affrontent afin d'expliquer, archéologiquement, la soudaine puissance du royaume dace. Une première hypothèse tente de démontrer la concentration importante d'habitats fortifiés dans le sud-ouest de la Transylvanie dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. En conséquence, la puissance dace serait l'aboutissement d'une longue évolution où le processus étatique et la recherche d'unions tribales se seraient manifestés au plus tard du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Une autre hypothèse stipule que cette nouvelle configuration géopolitique se serait réalisée en peu de temps, au cours du premier tiers voire de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Les sources, quelles soient archéologiques ou documentaires, ne nous permettent pas d'établir avec certitude si Burébista fut effectivement le premier roi dace suffisamment puissant pour soumettre sous son autorité l'ensemble des tribus daces ou s'il put, dans ses efforts, s'appuyer sur les progrès d'alliances entamées par d'éventuels prédécesseurs<sup>60</sup>.

Pour évoquer la portée de l'action du roi dace, c'est-à-dire les victoires de Burébista sur les Celtes, citons un deuxième passage de Strabon : « *Une partie de cette contrée est devenue déserte par la suite de la guerre d'extermination que les Daces firent aux Boïens et aux*

<sup>56</sup> La Macédoine et l'Achaïe sont conquises en 146 av. J.-C., l'Illyricum en 167 av. J.-C. La Thrace devint à cette époque un état-client de Rome avant de devenir province romaine en 45 apr. J.-C.

<sup>57</sup> BERCIU (1980), p. 1039 ; VULPE, GLODARIU, RĂDULESCU (2001), pp. 635-649.

<sup>58</sup> SZABO (1992), pp. 64-67 ; CRIȘAN (1977).

<sup>59</sup> STRABON, VII, 3, 9.

<sup>60</sup> VULPE, GLODARIU, RĂDULESCU (2001), pp. 649-651.

*Taurisques, peuples celtiques soumis à Kritasirios*<sup>61</sup>, alléguant que cette contrée leur appartenait : ils en étaient pourtant séparés par le Parisus [la Tisa], qui vient des montagnes et se jette dans le Danube, chez les Galates appelés Scordisques : et en effet, les Scordisques sont aussi fixés parmi les populations illyriennes et thraces : mais les Daces ont détruit les autres, et ont au contraire trouvé souvent dans ceux-ci des alliés »<sup>62</sup>. Du point de vue de la chronologie relative, la confrontation des deux récits de Strabon nous permet de dire que Burébista mena d'abord campagne contre les Celtes vivant parmi les Thraces et les Illyriens, c'est-à-dire les Scordisques. Après les avoir vaincus, il en fit ses alliés. Il attaqua ensuite les Boïens et les Taurisques, infligeant une cuisante défaite à l'alliance en question dirigée par le Boïen Kritasirios. Faut-il voir dans ces victoires l'expansion territoriale dace ? L'historiographie roumaine a eu tendance à surestimer la portée de la victoire des Daces. Elle s'est efforcée de déceler les traces de l'accroissement du « royaume de Burébista » sur des territoires très étendus, comprenant, entre autres, la région de Bratislava en Slovaquie actuelle<sup>63</sup>, la grande plaine hongroise, la Voïvodine et la Sirmie dans l'ancienne Yougoslavie<sup>64</sup>. Il ne faut pas toutefois minimiser les effets de la victoire dace qui provoqua l'effondrement du pouvoir boïen. Elle permit vraisemblablement de créer un glacis entre l'expansion celte vers l'Est et les tribus daces. Leur présence est archéologiquement confirmée dans la partie méridionale de la Slovaquie<sup>65</sup> et une influence culturelle dace, tant dans les habitats que les nécropoles, est fortement ressentie dans la partie orientale de la Voïvodine.

Il est difficile de saisir les réalités ethniques et politiques dans la grande plaine hongroise. La présence de populations daces dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. semble indiscutable. Toutefois, nous sommes incapables, du moins pour le moment, d'interpréter le caractère des relations politiques que ces Daces entretenaient avec les Celtes installés dans ces contrées depuis le III<sup>e</sup> siècle. L'opinion de Pline l'Ancien selon laquelle la grande plaine hongroise fut sous leur domination jusqu'à l'arrivée des Iazygues<sup>66</sup>, reste à prouver ou à réfuter par la recherche archéologique.

Mais le danger romain était encore plus pressant que le risque celte. Déjà en 74 av. J.-C., Rome avait franchi le Danube. Quelques troupes sous le commandement du général et proconsul de Macédoine Curio avaient pénétré dans la région du Banat. En 72-71 av. J.-C., le général Lucullus conclut des traités d'alliance avec les cités grecques du littoral occidental de la mer Noire, créant un protectorat en Dobroudja, menaçant de la sorte le flanc oriental de l'Etat dace. Burébista réagit à cette situation. Il lança une campagne de trois ans, entre les années 58 et 55 av. J.-C., sur le littoral de la Dobroudja depuis Olbia, aux bouches du Boug jusqu'à Apollonia en Bulgarie et sur les contreforts septentrionaux des monts Haemus. Par la soumission des cités grecques de la côte occidentale de la mer Noire, Burébista étendit très largement l'Etat dace. Une inscription grecque le nomme « *le premier et le plus grand parmi*

<sup>61</sup> Nous trouvons également le nom sous la forme *Cristasire*.

<sup>62</sup> STRABON, VII, 3, 9.

<sup>63</sup> CRIȘAN (1969), pp. 91-109.

<sup>64</sup> CONSTANTINESCU (1970), M.), p. 41 ; VULPE (1978), p. 619 ; DAICOVICIU (1976), p. 242.

<sup>65</sup> CRIȘAN (1969), pp. 91-109.

<sup>66</sup> Peuple d'origine sarmate qui émigra, sur la demande d'Auguste, vers 10 apr. J.-C., entre le Danube et la Tisa.

les rois de Thrace », tandis que les auteurs antiques emploient le terme d'« empire » pour qualifier l'Etat de Burébista<sup>67</sup>. Au cours de l'année 48 av. J.-C., Burébista intervient dans la guerre civile à Rome qui oppose César à Pompée. Il envoya le grec Acornion de Dionysopolis (aujourd'hui Balcik, en Bulgarie) comme ambassadeur en Macédoine, promettant l'appui dace à Pompée contre César. Le décret qualifie Burébista en ces termes : « *Et dans les derniers temps, le roi Burébista devenant le premier et de plus grand des rois qui règne sur la Thrace, et devenant maître de toute la contrée d'au-delà et d'en deçà du fleuve* »<sup>68</sup>. Mais cet appui n'eut pas le temps d'être concrétisé : au cours de l'été 48, Pompée est battu et César devient maître de la république romaine.

Cette même inscription mentionne également le père d'un roi gète, auprès duquel la ville de Dionysopolis avait délégué une ambassade. Celui-ci la reçut à Argedava. Le caractère fragmentaire du texte ne nous permet pas d'établir si ce roi était ou non le père de Burébista<sup>69</sup>. Il reste également à savoir si la ville est la même qu'Arcidava (Varadia), sur la frontière Est du Banat. Si tel était le cas, il faudrait présumer que le roi qui avait reçu l'ambassade des Grecs à Argedava était bien le père de Burébista. Cette hypothèse est par ailleurs infirmée par le fait que l'influence de Burébista, dans la première moitié de son règne, ne s'étendait sans doute pas encore jusqu'aux villes grecques de la mer Noire. Le plan téméraire du roi du Pont Mithridate, qui date des années 60, ne mentionne les Daces ni comme ennemis ni comme alliés, ce qui porte à croire que les Daces ne contrôlaient pas encore le Bas-Danube et les bords de la mer Noire. Ces faits nous amène à conclure que l'ensemble des conquêtes dut être réalisé effectivement en l'espace de quelques années au milieu du premier siècle avant notre ère. Burébista avait du employer la première étape, la plus longue, de son règne à forger l'unité des tribus daces et, en même temps, à fonder et consolider le royaume dace.

A la suite de la conquête des cités grecques du littoral de la Dobroudja et après avoir repoussé et anéanti la puissance celte, Burébista exerça une troisième poussée, déjà considérée comme très dangereuse aux yeux des Romains, dirigée contre la Macédoine. Après avoir franchi le Danube, il progressa jusqu'à la province romaine de Macédoine jusqu'aux côtes dalmates, tout en dévastant la majeure partie de la Péninsule balkanique. La nécessité de parer au danger dace fut, dans la politique étrangère romaine des dernières années de César, un impératif de tout premier ordre. A l'issue de ces campagnes, les Daces s'implantèrent durablement au sud du Danube, sur le territoire de la future Serbie.

Cette évolution des rapports de puissance dans les régions du Moyen et du Bas-Danube était d'autant plus inquiétante pour les Romains qu'elle était le fait d'un peuple naguère peu connu et établi à l'écart de leur sphère d'influence. Ce peuple était devenu, avec une rapidité étonnante, un élément de tout premier ordre sur les frontières de l'Illyricum et de la Macédoine. La destruction de la puissance dace figurait parmi les desseins majeurs de la

<sup>67</sup> VULPE, GLODARIU, RĂDULESCU (2001), pp. 649-651.

<sup>68</sup> MIHAILOV (1970), « Decretul dyonissopilitan în cinstea lui Acornion », document MCMLVI, n°13.

<sup>69</sup> DAICOVICIU (1970), pp. 159-166.

politique étrangère de Jules César. Il avait l'intention d'attaquer le royaume de Burébista à partir de la Macédoine, probablement en 44 ou 43 av. J.-C. Ce dessein ne put se réaliser suite à son assassinat en mars 44. Burébista fut à son tour victime d'un complot selon toute vraisemblance conçu par l'aristocratie dace en 44 av. J.-C. L'alliance dace, qui reposait sur la personne de Burébista, se désintéressa. Les régions conquises hors de la Dacie furent perdues, et, même en Dacie, certaines régions semblent s'être séparées de la fédération instaurée par Burébista.

La chute du royaume dace eut pour première conséquence un appauvrissement des sources historiques. Strabon rapporte qu'après sa disparition, le royaume de Burébista s'était divisé en quatre<sup>70</sup>. Selon les conclusions de l'archéologue Alexandru Vulpe<sup>71</sup>, ces quatre « *groupes politiques* » furent : la Munténie, le long du cours inférieur et moyen du Mureş incluant entre autres les citadelles des monts d'Orăştie, le bassin occidental du Siret avec la Moldavie et la région de l'Olténie ainsi que celle du Banat.

Au sein de l'Etat intracarpatique va se succéder une série de rois dont il est difficile de cerner les dates de règne ainsi que leur politique. Décénée, grand prêtre sous Burébista, reprend le pouvoir royal en Transylvanie. Il lui succède le roi et grand prêtre Comosicus, le premier à avoir réussi à réunir le pouvoir temporel et religieux. Les sources nous renseignent ensuite sur un certain Coryllus qui a régné quarante ans. Après un intervalle qu'il est difficile de préciser, la royauté échoit à Scorilo, considéré peut-être hâtivement comme père de Décébale<sup>72</sup>. L'existence de ces deux rois, Coryllus et Scorilo, reste controversée. En effet, il n'existe qu'une seule source mentionnant le roi dace Coryllus. Certains historiens roumains seraient enclins à voir dans le roi Coryllus, une faute du copiste qui se serait trompé en écrivant le nom dace relativement fréquent de Scorilo<sup>73</sup>. Il est suivi par Duras-Diurpaneus (environ 69–87 apr. J.-C.), peut-être l'oncle ou une fois de plus le père de Décébale et, enfin, Décébale lui-même (87 – 105 apr. J.-C.).

Les régions daces séparées des domaines de Burébista furent dirigées par différents rois, parmi lesquels il faut y voir des chefs d'unions tribales ou de petits États. L'un d'entre eux, Cotiso, fut maître sur les deux versants des montagnes du Banat dans la région des Portes de Fer.

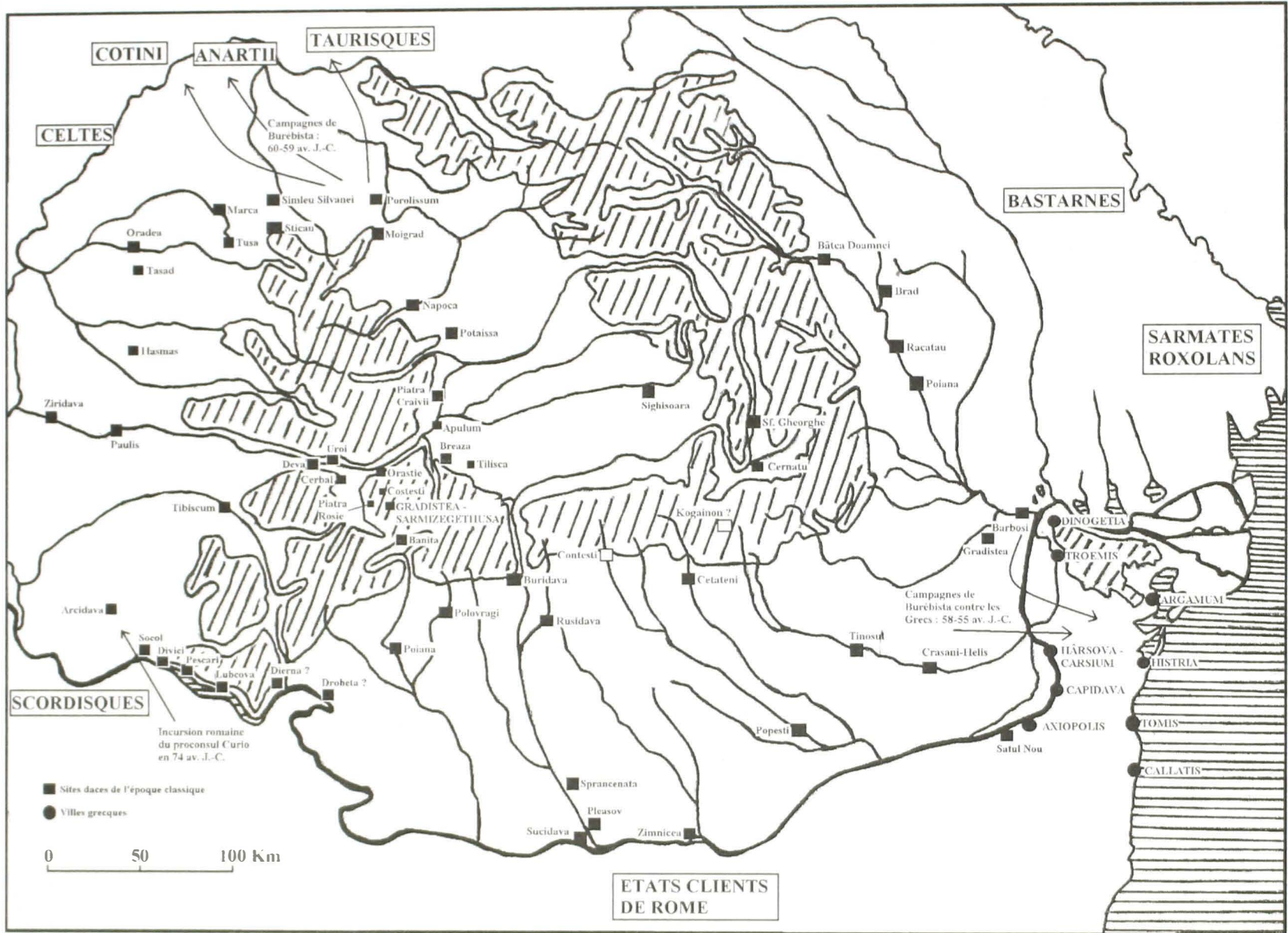
<sup>70</sup> STRABON, VII, 3, 11 : « *Mais Burébista fut victime d'un soulèvement et renversé [...]. Ses successeurs furent responsables du démembrement de son empire en plusieurs Etats. Mieux encore, de nos jours, [...], ils formaient cinq principautés distinctes contre quatre qu'il y avait précédemment* ».

<sup>71</sup> VULPE (1978), pp. 627-628.

<sup>72</sup> Cette hypothèse provient de la découverte de deux cachets à lettres latines, en tous points identiques à ceux utilisés comme timbres sur les briques romaines. Ils portent l'inscription « *DECEBALVS* » et « *PER SCORILO* ». L'archéologie roumaine traduit ces deux inscriptions comme « *Décébale, fils de Scorilo* ». Or les deux noms se trouvent sur deux cachets différents apposés sur un même pot, comme si l'un était celui du propriétaire, l'autre, celui de l'artisan. La référence au roi Décébale serait presque évidente si le mot « *rex* » n'était pas absent du texte.

<sup>73</sup> Cette hypothèse est réfutée par Hadrian Daicoviciu (voir : DAICOVICIU (1970), p. 165), tandis que Constantin Daicoviciu soutient l'idée d'une même et seule personne (voir : DAICOVICIU (1955), pp. 55-59).





Carte 10 : Les principales cités daces à l'époque de Burebista.

Dans la plaine valaque sont connus les rois Coson et Dicomes<sup>74</sup>. Ce dernier aida Antoine contre Octave. Quant à la région dobrogéenne, elle fut divisée entre trois chefs : Rholes au sud, Dapyx au centre et Zyraux au nord.

Cet aperçu historique du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. permet d'appréhender le danger qui guette la civilisation géto-dace. En effet, en même temps que les tribus géto-daces entrent dans une période de pleine expansion, la puissance de la république romaine croît sans commune mesure. Les sources antiques tout comme le résultat des découvertes archéologiques permettent de confirmer les événements historiques. Dans un premier temps, non fédérées, les tribus daco-gètes s'unifient sous l'impulsion d'un chef de guerre vigoureux, Burébista. En s'installant dans les Monts d'Orăștie, les Carpates restent l'élément de cohésion des tribus autochtones toujours liées par la richesse de ses matières premières. De par ses conquêtes, Burébista crée un vaste royaume même si dans ses confins, la domination dace n'est que formelle. Toutefois il est clair qu'au travers des récits des auteurs grecs et romains, le Danube demeure, sous ce roi, un fleuve intérieur sacré.

Mais les rôles joués par le fleuve comme ceux joués par les montagnes des Carpates ne vont pas rester figés. La présence romaine de plus en plus palpable va entraîner une modification des rôles exercés par les éléments géographiques pour les populations et l'Etat dace. L'archéologie et les écrits nous renseignent sur les nouveaux aspects revêtus par ces deux éléments. Ainsi les Carpates vont devenir sous le roi Burébista le centre du royaume dace et être le lieu de tous les pouvoirs, temporels comme spirituels. Le Danube, quant à lui, tend peu à peu à devenir la frontière reflétant l'antagonisme des deux puissances, dace et romaine. Au cours de cette période comprise entre le premier siècle avant et le premier siècle après notre ère, les Carpates et le Danube deviennent les véritables « colonnes vertébrales » du royaume, du peuple et de l'identité dace.

Strabon<sup>75</sup> parlant du règne de Burébista disait qu'« il commença à devenir redoutable même pour les Romains, car il traversait le Danube avec impunité et pillait la Thrace aussi loin que la Macédoine et le pays illyrien », ajoutant qu'« *en Grèce, on connaît les Gètes surtout parce que, dans leurs migrations, ils passent continuellement d'une rive à l'autre de l'Istros [le Danube] et qu'ils sont venus se mêler aux Thraces et aux Moesiens* »<sup>76</sup>. Strabon n'est pas le seul auteur à mentionner les raids daces en deçà du Danube. Florus mentionne que « *chaque fois que l'étreinte du gel avait réuni les rives du Danube, ils descendaient piller les régions voisines* »<sup>77</sup>. Ce dernier est toutefois plus connu parmi les chercheurs roumains pour avoir précisément compris l'origine de la puissance des Daces. Florus affirmait, en usant d'une expression pleine de couleur, mais très précise, que « *les Daces sont juchés sur leurs*

<sup>74</sup> Maria Chițescu propose de situer la formation politique de Dicomès dans la plaine moldave à la vue de l'étude des émissions monétaires de Marc Antoine. Voir : CHIȚESCU (1968), pp. 655-665 ; PROTASE (1970), pp. 150-151.

<sup>75</sup> STRABON, VII, 3, 11.

<sup>76</sup> STRABON, VII, 3, 13.

<sup>77</sup> FLORUS, 2, 28, 2 : « *Inde Cotisonis regis imperio, quotiens concretus gelu Danuuius iunxerat ripas, decurrere solebant et uicina popularis* ».

montagnes »<sup>78</sup>. Cette expression semble refléter une prise de conscience au niveau de l'opinion romaine, tant publique qu'officielle, que le réduit des Carpates formait le noyau de l'Etat dace, et que son importance stratégique, militaire et économique avait marqué de son empreinte l'évolution du royaume dace depuis l'époque de la réunification sous Burébista jusqu'à son démantèlement par l'Empire Romain.

Florus partageait cette prise de conscience avec d'autres écrivains et parmi ceux-ci l'historien goth Jordanès. Dans son Histoire des Goths (*Getica*), Jordanès emploie pour la première fois le terme de *corona montium*. Voici le récit qu'il en donne : « En deçà de ces fleuves, il y a la Dacie, à laquelle les Alpes abruptes, disposées à la manière d'un couronne, offrent un rempart »<sup>79</sup>. Il rajoute à cette première information une seconde d'une grande importance : « Cette terre est située en regard de la Mésie, de l'autre côté du Danube. Elle est ceinte par une couronne de montagnes et ne possède que deux voies d'accès, l'une par Boutai, l'autre par Tapai »<sup>80</sup>.

Les archéologues roumains sont loin d'être unanimes quant à l'identification à faire de ces deux voies. Nous reviendrons sur ce problème un peu plus loin. Il est vraisemblable que les écrivains romains et par conséquent le pouvoir romain ait été mis au courant de l'organisation militaire et stratégique de la puissance dace et du rôle joué par les Carpates dans la source de cette puissance. Déjà, quelques siècles auparavant, Ptolémée, dans ses *Géographies*, présentait la puissance dace. Il est le premier à employer le terme de *polis* pour évoquer les citadelles daces, les *davae*<sup>81</sup>. Parmi les 44 « localités les plus importantes » de Dacie mentionnées par Ptolémée, 34 sont typiquement d'étymologie dace et chronologiquement datées de la période classique.

La République romaine est donc consciente du danger représenté par l'Etat dace, constitué de farouches guerriers et protégé par la puissante chaîne de montagnes des Carpates. C'est pourquoi, jusqu'à l'avènement de l'empereur Trajan, c'est-à-dire pendant près de deux siècles, une rivalité va opposer la République puis l'Empire romain contre le royaume dace pour le contrôle des points stratégiques dans la région du nord des Balkans, le long du Danube et en Dobroudja.

Nous savons que l'une des premières expéditions romaines au-delà du Danube fut menée par le proconsul de Macédoine Caius Scribonius Curio. Celle-ci date des années 75-74 av. J.-C. alors même que l'Etat dace semble ne s'être que très récemment unifié sous Burébista. L'écrivain Florus nous évoque cette expédition romaine au nord du Danube. Il explique que Curio entra en Dacie par le Banat avec son armée mais qu'il fut effrayé par « les ténèbres des forêts »<sup>82</sup> et n'osa pas s'enfoncer trop loin dans le pays. Selon toute vraisemblance, il a dû tout de même s'approcher de très près des Carpates, densément boisées. Mais les légions romaines n'étaient pas prêtes à y entrer et à s'engager dans un conflit contre des Daces

<sup>78</sup> FLORUS, 2, 28, 18 : « *Daci montibus inhaerent* ».

<sup>79</sup> JORDANES, 34.

<sup>80</sup> JORDANES, 73-74.

<sup>81</sup> PTOLEMÉE, III, 8, 4. Voir : GOSTAR (1976), pp. 265-269.

<sup>82</sup> FLORUS, 1, 39, 6 : « *Curio Dacia tenuis uenit, sed tenebram saltuum expaui* ».

experts de ce type de terrain. Florus ajoute à son récit que la configuration de leurs forêts et de leurs montagnes s'accordait avec leur tempérament<sup>83</sup>.

Il semblerait que cette expédition n'eut pas les résultats souhaités par Rome, puisqu'en 48 av. J.-C., le décret d'Acomion de Dionysopolis mentionne que Burébista est maître des deux rives du Danube, axe de vie du peuple dace.

Ce même décret, ayant pour but d'apporter le soutien dace à Pompée lors de la guerre civile à Rome, va avoir pour conséquence la mise en place d'une expédition de plus grande envergure à l'encontre des Daces, expédition menée par le vainqueur des Gaules<sup>84</sup>. C'est Suétone qui nous évoque ce projet qui n'aura jamais de suite : Jules César est assassiné en 44 av. J.-C. avant même d'avoir pu lever son armée. Toutefois l'écrivain romain précise qu'il put « *contenir les Daces, qui s'étaient répandus dans la Thrace et le Pont* »<sup>85</sup>.

Il y a peu de temps encore, notre connaissance des établissements daces était limitée aux régions montagneuses, et parmi celles-ci à la zone des monts d'Orăștie. Or depuis quelques décennies, des fouilles archéologiques ont été entreprises sur la rive gauche du Danube. Celles-ci ont révélé la présence de citadelles et de fortifications daces, ayant fonctionnées pleinement entre la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. Parmi ces découvertes, quatre forteresses<sup>86</sup> ont été mises au jour dans la région des Gorges et Portes de Fer du Danube, voie de pénétration des troupes romaines au nord du fleuve. Echelonnée sur une soixantaine de kilomètres, la première d'entre elles, Socol, était située sur un promontoire faisant face au camp romain de Lederata, au lieu même où la Nera se jette dans le Danube. En suivant le cours du fleuve, une seconde fortification, Divici, prenait place en amont de l'île de Moldova Veche sur une superficie qui pouvait atteindre 7 000 m<sup>2</sup>. Le troisième site, Pescari, occupait un éperon rocheux en face de l'île de Moldova Veche. Enfin à l'endroit où les montagnes enserrant plus fortement le Danube, une dernière forteresse, Liubcova, fut installée dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Ces quelques exemples illustrent qu'au même titre que les voies d'accès vers l'intérieur de la région-capitale de Sarmizegethusa et du plateau transylvain, les rives du Danube étaient également surveillées. Ainsi nous ne pouvons exclure l'hypothèse d'établissements fortifiés daces à Dierna et Drobeta et sur lesquelles les *castra* romains seraient venus s'installer. Les futures recherches archéologiques démontreront très vraisemblablement l'importance militaire donnée aux rives du Danube et ainsi palier au manque actuel d'informations qui donne à notre avis la fausse impression, que le fleuve n'entra pas réellement dans les préoccupations stratégiques des rois daces alors que dans le même temps Rome jalonnait ce limes d'une multitude de places-fortes<sup>87</sup>.

Avec l'avènement d'Octave, la rivalité entre les deux puissances prend un nouvel essor. Nous savons qu'entre 29 et 28 av. J.-C., le proconsul de Macédoine Marcus Licinius Crassus profite d'une incursion des Bastarnes pour achever la conquête de la Mésie et atteindre le

<sup>83</sup> FLORUS, « *Sed calliditas quoque ad robur accesserat : silvarum et montium situs cum ingenio consentiebant* ».

<sup>84</sup> SUETONE, *Auguste*, 8. Voir également : PIGANIOL (1974), p. 495.

<sup>85</sup> SUETONE, *César*, 44.

<sup>86</sup> STEFAN (2005), pp. 262-266.

<sup>87</sup> MAXFIELD (1978), pp. 171-193.

delta du Danube à Aegyssus (Tulcea) pour le compte d'Octave, le futur Auguste. Toutefois il ne peut franchir le Danube et pénétrer dans le royaume dace<sup>88</sup>. Suétone nous apprend que ce fut Auguste qui « mit fin aux incursions des Daces »<sup>89</sup>. Ce fait est confirmé par Eutrope qui note que l'empereur réussit à les repousser sur la rive gauche du Danube<sup>90</sup>. La volonté d'Auguste de mettre fin aux « agitations »<sup>91</sup> des Géo-Daces au sud du Danube semble avoir également eu pour but de réduire à l'impuissance d'une de ces chefferies daces qui ont émergées à la suite de l'assassinat de Burébista<sup>92</sup>. C'est ce que semble nous indiquer certaines découvertes monétaires réalisées par les archéologues roumains dans la plaine moldave. Sur le territoire de la Dacie préromaine, les archéologues ont trouvé en grande quantité des monnaies en argent émises sous Marc Antoine avec le nom des légions, afin de payer la solde de ces dernières, en vue de résoudre le conflit avec son adversaire Octave. L'explication de cette situation nous est donnée par certaines sources antiques, dont Plutarque et Dion Cassius<sup>93</sup>. Il y ressort l'existence d'une intervention de certains rois ou princes géto-daces dans les guerres civiles, qui entraînent la chute de la république romaine. L'un d'entre eux est Dicomès. Selon les écrits de ces deux historiens, nous pouvons déduire aisément, non seulement que Dicomès avait offert à Marc Antoine « une armée nombreuse », en échange de certaines promesses, mais aussi le fait que parmi ces exigences du chef dace, il devait y avoir très probablement de l'argent. Le fait que Marc Antoine ait eu à ses côtés dans la bataille d'Actium des contingents daces nous est confirmé par Dion Cassius<sup>94</sup>. Donc les monnaies en cause ont pénétrées en Dacie, non seulement par voie commerciale, mais aussi à la suite de l'aide militaire accordée au futur vaincu d'Actium, par son allié du nord du Danube, Dicomès. Ceci représente un aspect du problème.

L'autre aspect est la localisation territoriale de la domination de Dicomès. Tous les chercheurs roumains sont unanimes pour localiser cette formation politique dans la plaine de Munténie. Aussi aurait-il été logique qu'une grande partie de la monnaie émise par Marc Antoine et donnée à Dicomès soit retrouvée dans cette même région. Mais l'étude cartographique des découvertes monétaires faites sur le territoire dace avec le nom des légions et émises par Marc Antoine ne confirme pas cette hypothèse. Au total, 533 monnaies appartiennent à cette émission. Parmi celles-ci, 420 exemplaires ont été trouvés en Moldavie tandis que seulement trois monnaies ont été découvertes en Munténie. Cette situation révélée par l'étude numismatique semble confirmer une hypothèse plus ancienne, d'ordre archéologique. Le centre de la formation étatique de Dicomès se situerait dans la citadelle fortifiée de Bâtca Doamnei, près de Piatra-Neamț. Le fait que les découvertes de monnaies

<sup>88</sup> BARNEA (1974), pp. 15-26.

<sup>89</sup> SUETONE, *Auguste*, 21, 2 : « *Vicit autem praelius Dacos* ».

<sup>90</sup> EUTROPE, 7, 9.

<sup>91</sup> OROSE, VI, 22, 2 : « *Dacorum commotione* ».

<sup>92</sup> CHIȚESCU (1968), pp. 655-665.

<sup>93</sup> PLUTARQUE, *Anton.*, 63, 7 : « *Car Dicomès, roi des Gètes, promettait à Antoine de l'appuyer avec une armée considérable* ». DION CASSIUS, LI, 22, 8 : « *Ils s'étaient tournés vers Antoine* ».

<sup>94</sup> DION CASSIUS, LI, 22, 6 : « *Les Daces [habitent] de part et d'autre du Danube* ».

aient une correspondance temporelle et spatiale avec celles qui résultent de l'archéologie démontre l'adéquation de ces deux sources<sup>95</sup>.

Par la suite, Suétone et Eutrope nous apprennent que les Daces Apuli pénétrèrent en Dobroudja et pillèrent la région en 15 av. J.-C. Rome dut attendre que le futur empereur Tibère soumette la Pannonie, pour ensuite le voir conduire des expéditions punitives contre les Daces entre 12 et 9 av. J.-C. Une fois de plus, ces expéditions ne durent suffire. Entre 9 av. J.-C. et 6 apr. J.-C., Auguste décida « *d'éloigner une nation dont il était difficile d'approcher* » et envoya dans ce but le proconsul de Macédoine, Caius Cornelius Lentulus. Puis en 6 ou 7 apr. J.-C., après une attaque dace contre A. Caecina Severus, il dépêcha Aelius Catus<sup>96</sup>. Entrant dans la vallée de l'*Alutus* (l'actuelle rivière Olt), celui-ci réussit à repousser les Daces au-delà de l'autre rive, mais évita de s'engager plus loin dans les défilés<sup>97</sup>. Auguste décida alors d'établir des postes au-delà du Danube afin de prévenir toute nouvelle incursion au sud du fleuve. Ainsi que le mentionne Florus, « *la Dacie fut-elle non vaincue, mais éloignée et la conquête ajournée* »<sup>98</sup>.

Auguste établira les bases de la stratégie romaine de frontière, en fixant les *finis imperii* sur le Rhin et le Danube<sup>99</sup>. En ce sens Orose est clair : les deux fleuves, qualifiés « *d'obstacles* », ont marqué la frontière, plus politique que matérielle, entre l'Empire et les peuples barbares<sup>100</sup>. Jusqu'à l'avènement du roi Décébale en 87 apr. J.-C, les auteurs antiques n'évoquent plus d'importantes incursions daces au sud du Danube. Un traité de paix fut peut-être alors conclu entre les deux puissances<sup>101</sup>. Il faut cependant mentionner deux exceptions. La première est le fait de Suétone qui nous apprend que sous Tibère, l'empereur de Rome permit aux Daces et aux Sarmates de ravager la Mésie<sup>102</sup>. Nous apprenons également que sous Vespasien en 69 apr. J.-C., au moment où, par suite de la guerre civile, la Mésie était sans défense, les Daces entrèrent encore dans l'empire ; mais ils furent chassés par Mucien, qui marchait alors vers l'Italie pour combattre Vitellius<sup>103</sup>.

<sup>95</sup> CHITESCU (1968), pp. 655-664 ; PROTASE (1970), pp. 150-151; MIHAILESCU-BÎRLIBA (1990), pp. 112.

<sup>96</sup> La source est dans STRABON – Géographies, VII, 3, 10. Voir également : BENEÀ (1989), pp. 147-159.

<sup>97</sup> CĂTĂNICIU (1997), pp. 101-107.

<sup>98</sup> FLORUS. 2, 28, 3 : « *Visum est Caesari Augusto gentem aditu difficillimam summouere. Miso Igitur Lentulo ultra ulteriorem perpulit ripam: citra praesidia constituta. Sic tum Dacia non uicta, sed summotata atque dilata est* ».

<sup>99</sup> Sur la notion de *limes*, voir : PROTASE (2001), pp. 114-136 ; CROITORU (2004), pp. 39-51.

<sup>100</sup> OROSE, VI, 21, 14 : « *Les gens de Norique, les Illyriens, les Pannoniens, les Dalmates, les gens de Mésie, les Thraces et les Daces Sarmates, un très grand nombre de peuples de Germanie et les plus importants, furent anéantis ou refoulés, ou encore isolés par l'obstacle de très grands fleuves, le Rhin et le Danube [nel etiam obiectu maximorum fluminum Rheni Danuisiique]* ».

<sup>101</sup> C'est que ce semblerait indiquer JORDANES (13, 76).

<sup>102</sup> SUETONE. Tibère, 41.

<sup>103</sup> MIHAILESCU-BÎRLIBA (1980), pp. 72-74.

Mais les rivalités étaient trop profondes, les Romains ne faisant aucunement confiance aux Daces<sup>104</sup> : la confrontation devait tôt ou tard avoir lieu. C'est pourquoi Vespasien effectua toute une série de réformes dans l'organisation spatiale des légions romaines. Il réorganisa les flottes du Danube, reconstruisit ou créa les camps de Carnutum et de Vindobona, en face de la Moravie, passage ordinaire des invasions, retira à la Dalmatie ses deux légions pour les envoyer plus près de la frontière, en Mésie, et fortifia le *limes scythicus*<sup>105</sup>. Au commencement de son règne, en 81 apr. J.-C., Domitien disposait d'environ 100 000 hommes pour défendre une ligne de 500 lieues. Dans la Rhétie et la Norique, il y avait seulement des troupes auxiliaires. En Pannonie, se trouvaient deux légions : la *XIII Gemina*, à Vindobona et la *XV Apollinaris*, à Carnutum. Quatre légions étaient stationnées en Mésie : la *IV Flavia*, cantonnée à Singidunum (Belgrade), la *VII Claudia* dans son camp permanent de Viminacium (Kostolatz), la *I Italica* et la *V Macedonica*. A ces légions étaient adjoints des soldats de corps auxiliaires en nombre à peu près équivalent. Deux flottes étaient rattachées au fleuve et à ses principaux affluents, tandis qu'une troisième protégeait les côtes du Pont-Euxin.

Les préparatifs militaires effectués sur les deux rives du Danube n'empêchèrent toutefois pas la Dacie, encore indépendante, d'entrer dans la zone d'influence commerciale de l'Empire romain. Bien au contraire, elle fut la première étape de la pénétration romaine au nord du Danube, la période classique de l'Etat dace correspondant à la phase maximale d'échanges réalisés entre les deux puissances. Les marchands étaient alors perçus par les magistrats romains comme par l'empereur comme ayant une très bonne connaissance de la situation existant dans les territoires adjacents au monde romain. Ils pouvaient ainsi donner de précieuses informations, notamment de nature militaire<sup>106</sup>.

### 2.1.3. Quelle place pour les Carpates dans l'organisation politique, économique et militaire de l'Etat dace ?

Du point de vue archéologique, les découvertes les plus éloquentes concernant la Dacie au cours de sa phase classique, entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., sont celles provenant des monts d'Orăştie. Ce qui attire avant tout l'attention dans les forteresses daces de cette contrée, c'est leur organisation selon une perspective globale et leur unité de construction.

Un grand nombre d'établissements aux caractéristiques et aux formes d'une organisation surprenante se trouve concentré sur un territoire d'environ 150 Km<sup>2</sup>. Les citadelles sont disséminées dans la région des collines et des montagnes des Carpates méridionales, à l'est du département de Hunedoara, au sud du Mureş, autour de la rivière Apa Oraşului, et le long des nombreuses vallées qui sillonnent cette contrée. Accrochés aux flancs des collines, ou se dressant à leur sommet sur des plateaux aménagés ainsi que sur les terrasses plus ou moins naturelles, les différents éléments défensifs, qu'ils soient forteresses, tours, bastions ou *vallum*, ont été conçus dans un but très clair : celui de dominer nettement les voies d'accès

<sup>104</sup> TACITE - Germanie, 42.

<sup>105</sup> BARNEA (1974), pp. 15-26.

<sup>106</sup> GLODARIU (1976), p. 70.



pour protéger le grand centre religieux, économique et politique de Sarmizegethusa Regia (Dealul Grădiștii ou Grădiștea de Munte)<sup>107</sup>, sis à 1200 mètres d'altitude.

Le système de défense adopté par l'Etat dace fut déployé en un demi-cercle imparfait, orienté sud-ouest / nord-est entre les villes actuelles de Petroșani et de Sibiu. Il témoigne de l'adaptation de la défense aux conditions géographiques et surtout oro-hydrographiques du territoire grâce à une connaissance approfondie des caractéristiques physiques de ce territoire. Le côté nord de la capitale, alors le plus vulnérable, est traversé par une série de « portes » dont les plus importantes sont la vallée de la Tilișca (ou du Pârâul Negru), celle de Sebeș, d'Apa Mare (ou Râu Mare ou Cugir), celle de Sibișel, d'Apa Orașului et la vallée de Luncani (ou Boșorodu). Du côté ouest et sud-ouest, les vallées de Fizești (la *Valea dreptului*), de Ponor et du Petrosul sur le cours supérieur de la rivière Strei permettaient l'accès aux cimes érodées du Râu Șes, à 1400-1800 mètres d'altitude et à la plateforme de Borâscu, culminant à 1800-2000 mètres. En raison de leurs caractéristiques géographiques auxquelles s'ajoute la présence du pouvoir royal dace, ces larges crêtes dénudées montant en degrés furent une zone de peuplement dense.

Sous le règne de Burébista, les forteresses de la région d'Orăștie ne sont pas de simples centres tribaux fortifiés. Elles sont disposées sur le terrain de telle façon qu'elles se surveillent et se protègent mutuellement. Elles représentent un système consciencieusement conçu et réalisé par une forte autorité centrale. C'est en se basant sur cette première idée que l'historiographie roumaine a pour habitude de diviser les zones de protection successives de la capitale dace en cercles. En tout, trois cercles, imparfaits mais concentriques, formaient une barrière à l'accès vers Sarmizegethusa. Le cercle intérieur, voie unique de progression vers la capitale, comprenait la citadelle de Costesti, la forteresse de Blidaru avec ses nombreuses tours-satellites et enfin les citadelles de Fetele Albe et de Vârful lui Hulpe. Le second cercle, médian ou intermédiaire, contrôlait les grands axes de pénétration depuis l'ouest et le sud-ouest vers le premier cercle. Les principales places-fortes se situaient alors sur les collines dominant la rivière Strei, ainsi à Piatra Roșie, les sources du Jiu (citadelle de Banița) et le cours moyen du Cugir avec la forteresse du même nom. Enfin les citadelles du cercle extérieur surveillaient les routes permettant d'accéder au plateau transylvain depuis la rivière Mureș. Les forteresses de Deva-Uroi, Simeria, Cioara et plus en aval, celles d'Apulum et de Piatra Craivii interdisaient la montée comme la descente du Mureș dans la région des monts d'Orăștie.

L'unité de conception des forteresses daces des monts d'Orăștie est doublée par leur unité constructive. Leur plan, il est vrai, est différent afin de s'adapter aux particularités du terrain. Mais la technique constructive est partout la même. L'élément fondamental réside dans le mur dont le soubassement en pierre de taille est renforcé par des poutres de bois tandis que la

<sup>107</sup> Voir les rapports de fouilles : DAICOVICIU (1952), (1953), (1954 / 1), (1959), (1961), (1962). Ainsi que les études : DAICOVICIU (1963), pp. 32-41 ; DAICOVICIU (1962 / 1) ; DAICOVICIU (1951) ; DAICOVICIU (1962 / 2), pp. 9-18 ; DAICOVICIU (1973 / 1), pp. 61-85 ; MAC KENDRICK (1975), pp. 45-70 ; GLODARIU (2003), p. 107-110 ; MIHAILESCU-BÎRLIBA (2007), pp. 25-30.



partie supérieure est édiflée en briques cuites et en bois. Nous avons ici la structure d'un élément clé que les Romains dénommeront le *murus dacicus*<sup>108</sup>.

Revenons sur chacun de ces cercles afin d'en approfondir les caractéristiques ainsi que sur l'habitat rural et les pratiques religieuses découvertes dans cette région et qui nous renseignent sur les relations entretenues par les Daces avec leur environnement.

La série de citadelles du cercle intérieur commence par celle de Costești<sup>109</sup>, au point où la large vallée d'Apa Orașului se rétrécit. La *davae* possède au moins deux phases de construction que nous pouvons attribuer à l'époque classique dace. Une troisième étape a été perçue par les archéologues qui consiste en une reconstruction de la muraille probablement à la veille de la seconde guerre menée par Trajan en 105 apr. J.-C. Le premier établissement, d'une superficie de trois hectares, situé à 550 mètres d'altitude, donne à Costești le rang de citadelle de taille moyenne. La muraille était flanquée d'au moins quatre tours d'enceintes tandis que deux tours indépendantes, dénommées « tours-palais », prenaient place à l'intérieur de la citadelle<sup>110</sup>. Un agrandissement conséquent de la citadelle de Costești eut lieu dès l'époque de Burébista faisant passer la superficie intra-muros à neuf hectares. L'établissement possédait également quatre sanctuaires, ce qui fait de Costești la seconde *davae* en importance du point de vue religieux après la capitale, Sarmizegethusa Regia. Cette seconde étape entraîne pour Costești le passage d'un statut de bastion défensif à celui de véritable centre politique, militaire et religieux, une sorte de « seconde capitale », plus en avant dans la vallée et qui put servir à recevoir des hôtes de marques, dignitaires daces et plénipotentiaires étrangers ainsi qu'à abriter, pourquoi pas, la famille royale. L'aspect défensif de Costești ne réside pas uniquement dans les tours placées sur la puissante enceinte. Dans l'alignement de l'entrée de la citadelle, à quelques 200 mètres de celle-ci, sur la colline Ciocuta, les archéologues ont découvert une tour extérieure, de huit mètres par huit (en dimensions internes), dont la position permettait de nourrir des tirs croisés contre tout assaillant qui aurait voulu pénétrer dans l'établissement. Ce premier point de résistance, situé à 14 kilomètres de la capitale, était à son tour gardé, de plusieurs côtés, par des forts plus petits, implantés sur les cimes des collines environnantes. Les archéologues ont à ce jour dénombré 18 tours indépendantes, ainsi qu'une levée de terre. Les assaillants, après avoir franchi Costești, devaient franchir ce réseau de tours, sur 1500 mètres, avant d'atteindre la seconde citadelle du cercle intérieur : Blidaru<sup>111</sup>. Au cours de son étape finale d'édification, vraisemblablement sous Décébale, cette *davae* fut constituée de deux forteresses juxtaposées aux formes trapézoïdales, protégées par sept tours, dont une d'entrée. Les fouilles réalisées dans l'espace intra-muros ont révélé la présence d'une citerne, d'une tour-palais indépendante ainsi que de huit pièces accolées au rempart et considérées comme des casemates. Tout comme à Costesti, une tour indépendante, dite de Poiana Pertii, située à l'extérieur de l'édifice permettait de nourrir un feu croisé contre quiconque voulait prendre d'assaut la citadelle.

<sup>108</sup> ȘTEFAN (1995), pp. 467-492.

<sup>109</sup> DAICOVICIU (1963), pp. 20-27 ; DAICOVICIU (1979), pp. 103-114 ; ȘTEFAN (2005), pp. 113-156.

<sup>110</sup> DAICOVICIU (1978), pp. 103-114.

<sup>111</sup> DAICOVICIU (1955 / 1), pp. 195-232 ; ȘTEFAN (2005), pp. 156-199.

Après cette seconde étape, l'unique route menant à la capitale dace passait par deux autres citadelles : Fețele Albe<sup>112</sup> et de Vârful lui Hulpe<sup>113</sup>. La première *davae* s'étendait sur cinq terrasses aménagées et appuyées sur des murs de soutènement. La découverte de trois rotondes, dont les diamètres intérieurs dépassent les dix mètres, pose un problème aujourd'hui encore non-résolu, sur la fonction de Fețele Albe. Trois hypothèses, au demeurant non contradictoires, proposent de voir en cette citadelle un pôle religieux, parfois considéré comme le *Kogaïnon* de Strabon, une seconde résidence royale ou plus simplement une nouvelle fortification barrant la voie d'accès à la capitale dace. Seule la mise en place de fouilles en aire ouverte permettra de mieux définir les particularités de Fețele Albe. Sur le pic de Hulpe, à 902 mètres d'altitude, les prospections pédestres réalisées dans les années 1960 ont permis de découvrir des traces de constructions en grand appareil. Située sur la voie de crête permettant l'accès à la capitale, Vârful lui Hulpe possédait un rôle stratégique et militaire de première importance que les fouilles archéologiques ne manqueront pas de révéler.

Le second cercle est située à 13 kilomètres en ligne droite de Sarmizegethusa. Il débute avec la *davae* de Piatra Roșie<sup>114</sup>. En plus de protéger l'aile occidentale de la capitale dace, pouvait par sa position surveiller l'axe de circulation que constituait la vallée de la Strei. La citadelle présente un plan rectangulaire de 108 mètres par 45. Sa muraille épaisse de trois mètres était défendue par cinq tours, l'une d'elle surplombant la porte d'entrée. La protection de la citadelle est complétée par trois tours de guet isolées sur la route antique. A ces puissantes défenses, il nous faut y ajouter le *vallum*, retranchement de terre et de pierre, de Cioclovina-Ponorici. La capitale était ensuite protégée du côté sud par la citadelle de Bănița<sup>115</sup>, située à un peu plus de 900 mètres d'altitude, près de la ville actuelle de Petroșani. Relativement isolée entre les monts de Sebeș<sup>116</sup> au nord, et ceux de Rezetat au sud-ouest, la citadelle jouit toutefois d'une protection naturelle grâce à un défilé qui seul permet l'accès par le sud à la fortification.

Les ailes Est et nord-est étaient respectivement défendues par les citadelles de Căpâlna<sup>117</sup>, bâtie à 610 mètres d'altitude sur un mamelon escarpé dominant la rive gauche du Sebeș et Cugir<sup>118</sup>, identifiée à la *Singidava* de Ptolémée<sup>119</sup>. De forme circulaire s'adaptant à la topographie et de taille réduite, environ 100 mètres sur 80, Căpâlna était toutefois pourvue de puissantes murailles flanquées de trois tours, dont deux permettaient l'accès à la cour intérieure, et d'une troisième, la « tour-palais », en son centre. Une succession de trois fossés, d'une palissade et de deux talus de terre interdisaient l'accès à la citadelle par son flanc méridional.

<sup>112</sup> DAICOVICIU (1973), pp. 65-96 ; ȘTEFAN (2005), pp. 213-217.

<sup>113</sup> ȘTEFAN (2005), pp. 217-218.

<sup>114</sup> DAICOVICIU (1963), pp. 27-31.

<sup>115</sup> MACREA (1966), pp. 23-33 ; GLODARIU (1989).

<sup>116</sup> FERENCZI (1976), pp. 45-64.

<sup>117</sup> MACREA (1965), pp. 201-231 ; MACREA (1966), pp. 9-23 ; ȘTEFAN (2005), pp. 234-240.

<sup>118</sup> CRIȘAN (1980), pp. 81-87.

<sup>119</sup> PTOLEMÉE, III, 8, 4.

La partie septentrionale des citadelles constituant le cercle extérieur surveillait de manière continue cette importante voie d'accès au plateau transylvain que représentait la rivière Mureș. De nombreux vestiges daces<sup>120</sup> sont disséminés le long de cette route, parmi ceux-ci se placent plusieurs forteresses de première importance. Au nord-ouest, les éminences isolées de Deva et de Uroi fermaient la zone occidentale de la rivière. Leurs positions stratégiques et la facilité de leur défense ont probablement fait de ces deux points un pôle militaire d'importance que seules les découvertes réalisées lors de prospections ont permis de déceler. La zone médiane du Mureș était ponctuée par les citadelles d'Orăștie et de Cioara (commune de Săliște). Elles complétaient la défense de la partie nord, nord-est de la capitale.

La région orientale des monts d'Orăștie était défendue successivement par les citadelles de Breaza, contrôlant le podișul Secașelor, et celle de Tilișca<sup>121</sup>, à l'ouest de Sibiu. Cette dernière fut construite à plus de 700 mètres d'altitude sur un plateau offrant une perspective imprenable sur le bassin du Cibin. Il est à noter que ces deux forteresses daces étaient localisées à quelques kilomètres des mines de sel d'Ocna Sibiului dont elles ont certainement tiré profit.

Plus au nord, à une vingtaine de kilomètres de la ville actuelle d'Alba-Iulia, la forteresse de Piatra Craivii<sup>122</sup> contrôlait la moyenne vallée du Mureș à son confluent avec les rivières Târnava et Sebeș. Son emplacement à 1083 mètres d'altitude couvrait une perspective de contrôle d'un périmètre s'étendant de Turda, à Aiud, Blaj, Alba Iulia jusqu'aux monts de Sebeș. Placée sur onze terrasses successives au sein d'une forteresse naturelle de 5000 m<sup>2</sup>, la citadelle n'était accessible que par les sentiers de montagnes des massifs de Trascăului et de Metalici.

L'étude des vestiges archéologiques trouvés dans les forteresses et celle des habitats de cette région conduisent à la même conclusion. L'impressionnante richesse d'objets en métal et de mobilier céramique a permis à C. Daicoviciu de caractériser la culture matérielle de cette époque comme une civilisation « oppidane »<sup>123</sup>. Les établissements daces des monts d'Orăștie ne sont pas seulement des constructions à vocation militaire. Il est vrai que la découverte de puissants murs comme d'armements en fer font immédiatement penser à des bastions. Néanmoins, la large et fertile vallée de l'Apa Orașului ajoutée aux nombreuses *plaiuri* ont fait de cette contrée, un endroit propice au regroupement de populations et à l'activité agro-pastorale. Les archéologues ont ainsi découvert des groupements d'agglomérations civiles, telles que Sub Cununi (Anineș)<sup>124</sup>, Lunca-Târșă comme aux environs de la capitale.

À l'exception des tours de guet isolées, peu de ces cités n'ont eu qu'un rôle militaire. La découverte d'un mobilier quotidien, fait de céramiques autochtones, de fusaioles, d'outils de métal, d'objets ornementaux (tels que des broches, colliers, bagues et fibules) ainsi que de fours et des ateliers monétaires, confirme que la plupart de ces cités doivent être considérées à la fois comme des habitations fortifiées et comme des stations commerciales<sup>125</sup>.

<sup>120</sup> MĂRGHITAN (1970).

<sup>121</sup> MACREA (1966), pp. 34-45 ; ȘTEFAN (2005), pp. 241-247.

<sup>122</sup> MACREA (1966), pp. 45-57 ; POPA (1971), pp. 271-282 ; ȘTEFAN (2005), pp. 247-255

<sup>123</sup> DAICOVICIU (1951), pp. 64-66.

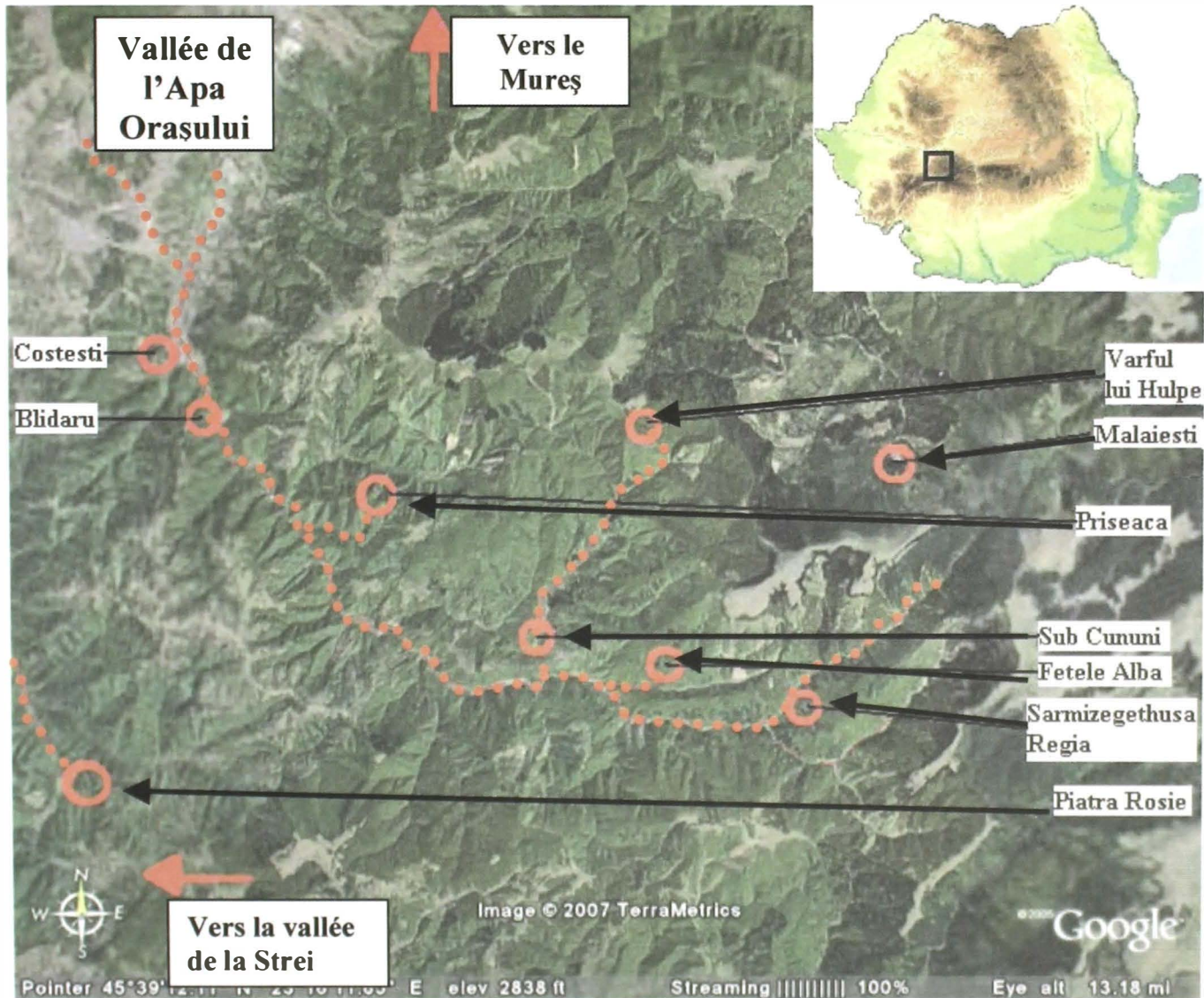
<sup>124</sup> DAICOVICIU (1963), pp. 31-32.

<sup>125</sup> MIHAILESCU-BÎRLIBA (2007), pp. 25-30.





Carte 12 : Vue satellite de la région occidentale des Monts d'Orăștie avec la localisation des citadelles daces du cercle intérieur.





**Illustration 1 : La zone sacrée de Sarmizegethusa Regia : le « sanctuaire circulaire » d'andésite.**



Pour le chercheur qui tenterait de comprendre comment un royaume barbare, celui des Daces, situé dans les confins des terres européennes ; les montagnes boisées et inconnues des Carpates roumaines, a pu réussir l'exploit de tenir tête à la puissante Rome pendant près d'un siècle et demi devra inévitablement se tourner vers l'étude du mode de vie qui constitue la base même de ce peuple. Or, cette orientation reste à ce jour singulièrement absente des monographies et synthèses portant sur l'histoire du peuple dace et de deux de ses plus grands chefs, Burébista et Décébale. Ainsi, l'œuvre d'Hadrian Daicoviciu<sup>126</sup>, *De la Burebista la cucerirea romană*, l'une des plus importantes études et faisant toujours autorité en Roumanie, ne propose qu'une place limitée aux découvertes, permettant justement de comprendre matériellement le développement rapide d'un centre urbain, devenu capitale d'une confédération de tribus, à une altitude avoisinant les milles mètres.

Comment expliquer l'existence d'un royaume barbare au sein d'une contrée dont le milieu naturel ne semble pas prêter avantage à un tel développement ? Comment de tels centres urbains ont-ils réussi à naître et à croître devenant de la sorte un impérieux danger pour Rome ?

Dans une étude publiée au début des années 1980, l'historien István Ferenczi expliquait l'essor des citadelles daces dans ces régions de montagne et plus particulièrement celle de *Sarmizegethusa Regia* par son positionnement comme capitale de royaume sur la base de trois facteurs<sup>127</sup>. La présence dans la proximité de la citadelle d'oxydes de fer, ajoutée à l'existence d'un centre religieux ancien et enfin, l'aptitude d'un homme, Burébista, à diriger une grande communauté, seraient les éléments déclencheurs et déterminants du développement et de la pérennité d'un tel royaume dans cette région. Or, l'étude que nous avons entreprise tend à démontrer qu'aux côtés de ces trois éléments, certes d'importance, il est impérieux d'en ajouter un quatrième. Celui-ci se placerait alors au-dessus des explications évoquées par l'historien roumain et tendrait ainsi vers une meilleure compréhension de ceux-ci. Car comment comprendre le rôle joué par ces régions suite à l'implantation de ces citadelles si ce n'est par les activités quotidiennes pratiquées par les populations vivant à l'intérieur et tout autour de ces citadelles. Or, c'est une fois encore l'archéologie qui nous renseigne sur ces occupations.

Parmi les découvertes réalisées à la fin des années 1950 et au début de la décennie suivante, se place une série de structures dont les plus importantes furent celles mises au jour à *Rudele* et *Meleia*, à quatre kilomètres environ au sud-est de la capitale dace, à près de 1300 - 1400 mètres d'altitude. Ces terrasses sont connues sous le terme de surface ou plateforme de Borăscu. Elles ont conféré un avantage certain au développement et à l'évolution du pastoralisme en Roumanie.

Ce sont en tout seize buttes qui furent découverts par les archéologues Constantin et Hadrian Daicoviciu. Celles-ci sont généralement circulaires et possèdent un diamètre compris entre dix et quinze mètres. Leur technique de construction semble au premier abord unitaire. Les murs étaient réalisés sans l'aide de pisé. Ceci pouvant prouver, semble-t-il, une occupation

<sup>126</sup> DAICOVICIU (1962). Voir également : NANDRIȘ (1981), pp. 231-254 ; HAIMOVICI (1973), pp. 257-262 ; VULCĂNESCU (1965), pp. 691-737.

<sup>127</sup> FERENCZI (1981), pp. 48-64.

saisonnaire. Le toit était constitué de bardeaux de bois dont l'étude anthracologique a permis d'identifier comme étant du pin. Les restes archéologiques consistaient en des assises de pierre réparties circulairement, quelquefois en une succession de deux ou trois cercles concentriques. C'est à partir de la forme de ces buttes que l'archéologue Hadrian Daicoviciu a créé une typologie, identifiant trois types principaux :

La première catégorie est constituée par les buttes possédant trois cercles concentriques, en général les deux extérieurs de forme ovale et le troisième de forme absidale ou rectangulaire. Les plus grands exemples se situent sur le plateau de *Meleia* avec seize mètres par quinze. Le second type concerne les structures à deux cercles concentriques (ovales ou circulaires). Les plus importants représentants de cette catégorie ont été découverts une fois encore sur le plateau de *Meleia*. Ils ont une dimension maximale de treize mètres par dix.

Enfin, le dernier type regroupe les formes simples, circulaires ou ovales. Celles-ci ne dépassent pas les dix mètres de diamètre pour le plateau de *Meleia* et les sept mètres de diamètre à *Rudele*. Leur interprétation reste parfois sujette à caution. Le matériel archéologique se caractérise par une abondance de restes céramiques sur lesquels nous reviendrons et l'absence récurrente d'objets de métal, à l'exception de quelques outillages et matériels de construction par ailleurs largement présents dans les découvertes domestiques daces. Précisons la découverte occasionnelle de silex et de pierre d'amadou ainsi que quelques restes archéologiques en tous points exceptionnels : fusaïoles, formes céramiques spécifiques ou encore céréales carbonisées.

La céramique est principalement représentée par des formes de stockages, de la vaisselle de table et certaines formes caractéristiques comme des moules à fromage. La typologie réalisée sur la base des découvertes céramiques a permis d'élaborer quatre catégories principales.

Le premier type regroupe les vases à pâte poreuse de couleur noirâtre et réalisés à la main. Il est principalement représenté par des pots, marmites et cruches à bouche épaisse ou simple. Les éléments décoratifs se limitent à des boutons de préhension, des lignes incisées simples ou ondulées et à des ceintures en crête ou alvéolées sur la panse.

Le second type concerne les vases de couleur cendre à noire, à la pâte de bonne qualité. Céramique résistante grâce à une cuisson bien réalisée, elle est tournée exclusivement à la roue. Elle est représentée une fois encore par des formes de stockage (pots, marmites, couvercles) et par un vaisselier de table constitué de cruches, coupes, tasses et bols.

La troisième catégorie comprend les vases de stockage aux dimensions variables, dont les plus grands représentants sont de type *dolium*. De couleur brique, réalisées à la roue, ces céramiques possèdent un décor de lignes incisées ou en relief.

Enfin, la dernière catégorie, peu présente à *Meleia* et totalement absente à *Rudele*, regroupe la céramique fine, réalisée à la roue et possédant un décor riche d'incisions géométriques, végétales ou zoomorphes.

Le tertre n° 3 de *Rudele* est un ovale de quinze mètres par treize. Il se compose de trois parties : une partie extérieure, couloir de forme ovoïde, large de 1,70 à 2,50 mètres, un espace médian d'une dizaine de mètres de diamètre environ et un espace intérieur absidal de 4 m 30 par 3 m 80. Le matériel archéologique découvert se répartit entre les deux foyers d'environ 80 cm de diamètre et localisés pour l'un dans le cercle médian et pour l'autre dans l'espace intérieur. L'étude anthracologique a fait ressortir la présence de sapin. Le matériel céramique est principalement représenté par un vaisselier de stockage et de service :



couvercles, marmites à anse trilobée, tasses, bols, deux coupes grises... Enfin le matériel métallique est représenté par des clous en fer, une lame, une serpe, une lime et une plaque de fer qui pourrait avoir servi au cerclage d'un tonneau.

La bergerie du plateau de *Meleia* diffère légèrement du premier exemple, non par sa structure mais le mobilier qui fut découvert. En effet, un peu plus petit que le précédent, le tertre mesure 16 mètres par 14,80. Il est également divisé en trois espaces dont celui intérieur en fer à cheval. Le mobilier archéologique se divise en trois catégories. De nombreux fragments de céramique furent découverts. Ils sont représentés par des vases de stockage, des couvercles, des tasses, des cruches, un fragment de céramique au décor piqueté. Le matériel métallique est quant à lui beaucoup plus diversifié. Il comprend des matériaux de construction en fer (clous, agrafes, deux charnières, trois petites plaques) et des objets usuels en fer (couteau, étui en fer, crochet). Enfin, il doit être fait mention de la découverte d'un fragment de silex (pour la réalisation de feu), d'une pierre à aiguiser, de millet carbonisé, ainsi que de la partie supérieure d'un moulin à bras en pierre.

Quelles interprétations pouvons-nous donner à ces structures ?

Bien que caractérisées par des modalités constructives unitaires, certaines structures (notamment celle du plateau de *Meleia*) différaient. Elles étaient réalisées à l'aide de matériaux ferreux (clous, crampons, charnières de porte), qui doit être mis en parallèle avec un mobilier plus riche et donc l'appartenance à une classe sociale plus aisée, peut-être nobiliaire. Il est intéressant de noter que de manière générale, les découvertes réalisées à *Meleia* sont ostensiblement plus grandes et plus pourvues en restes archéologiques que celles de *Rudele*. Ne faudrait-il pas voir dans ces structures de *Meleia* les dépendances directes des nobles de la cour princière de *Sarmizegethusa*, probable pilier à leur statut social ?

Concernant le mobilier découvert, les récurrences constatées suite à ces découvertes sont tout d'abord un abondant vaisselier de stockage et de service peu prestigieux (qualifié de « type commun »). Le décor se limite à des incisions de lignes droites ou ondulées et à des boutons de préhension. Une importante part de cette céramique fut réalisée à la main. Parmi les formes caractéristiques qui intéressent particulièrement notre sujet, se trouvent des vases à col sans fond. Attachées à un morceau de tissu, elles pouvaient servir de filtre pour une production laitière. Au niveau du mobilier métallique découvert, il est à constater une pauvreté récurrente de ce type de mobilier à l'exception du matériel de construction. Or, il est à souligner que cette catégorie de mobilier est largement représenté dans les habitations daces. De même, nous ne pouvons affirmer la présence d'une activité agricole à la vue de la faiblesse des restes archéologiques découverts. Les quelques grains carbonisés, millet et blé, n'ont pu suffire qu'aux personnes occupant la structure en question.

Quoi qu'il en soit, le caractère dace de ce mobilier demeure indéniable. D'ailleurs la destruction de ces structures, soit brûlées soit abandonnées, est datée au début du 2<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., c'est-à-dire à la suite de la prise de la capitale dace par les troupes romaines de l'empereur Trajan. Ces données ne laissent aucun doute quant à la population qui les utilisaient.

Par ailleurs, la comparaison entre les études ethnologiques<sup>128</sup> et ces découvertes archéologiques nous renseigne sur l'existence de structures similaires datées des XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles, et dont certaines sont toujours en activité. Elles présentent le même plan que les restes mis au jour par les archéologues : un espace central, où se situe le foyer, deux enclos circulaires et une élévation conique où le toit de bois fait corps avec l'élévation du mur. D'ailleurs Romulus Vulcănescu précise que : « *Pour l'étude des bergeries coniques en bois appelées bergeries-tzoutzê, dans la région de Mehedinți, les découvertes archéologiques des terrasses et du plateau de Meleia constituent des preuves concrètes et concluantes en faveur de la thèse de succession du type local dace de construction pastorale chez les Roumains* »<sup>129</sup>.

De la sorte, tout porte à penser que ces structures circulaires étaient des bergeries, en roumain *stîne*. Elles étaient utilisées annuellement ou, plus vraisemblablement, sporadiquement, pendant la saison chaude et permettaient une activité pastorale semi-sédentaire. L'existence de vastes et plates étendues de pâturages à des altitudes élevées, l'abondance du bois, les Carpates étant des montagnes « chevelues », ajoutées à la présence de minerais de sel indispensable à l'élevage, notamment celui des caprins, nous offrent une vision particulièrement concrète de la vie quotidienne des Daces ainsi que des relations entretenues à la fois avec le milieu naturel, les montagnes des Carpates, et avec les centres du pouvoir.

Quelle articulation pouvons-nous restituer entre ces bergeries et les centres du pouvoir dace ? Il est fort à croire que ces bergeries permettaient l'approvisionnement alimentaire de la capitale dace en viande comme en produits laitiers, mais également en produits destinés aux tanneries. Les fouilles archéologiques menées dans la capitale n'ont pas encore permis de mettre au jour des bâtiments artisanaux spécifiques à cette activité, mais la construction d'un camp romain au pied de *Sarmizegethusa* à la fin de l'année 102 apr. J.-C. pourrait expliquer cette absence par la destruction d'une partie de la ville basse pour les besoins militaires romains, à savoir la surveillance de la capitale dace pendant l'entre-deux guerres.

D'autres questions restent également en suspend. En fonction du mobilier découvert, nous pouvons nous interroger sur l'appartenance de ces bergeries. Certains exemples, par la richesse des découvertes métallurgiques, semblent montrer un niveau de vie plus aisée et par conséquent l'appartenance de cette structure à un noble dace, un haut dignitaire, voire à la famille royale. De même, aucune mention de découvertes ostéologiques n'apparaît dans les rapports archéologiques. Cela pourrait sembler étrange au vue de l'affirmation de structures pastorales. Nous pouvons expliquer cette absence comme le résultat de la localisation des activités de boucherie en un lieu autre que *Meleia* et *Rudele*, probablement dans les citadelles mêmes ou à leur proximité.

Par ailleurs, même si le mobilier découvert démontre l'existence d'une activité d'élevage, nous sommes en droit de nous demander si ces structures n'étaient pas utilisées pour d'autres activités. *A priori*, les activités agricoles pratiquées étaient de faible amplitude, probablement liées à des besoins personnels exclusifs. La métallurgie ne semble pas avoir fait parti des attributions données à ces structures bien que quelques scories de fer aient été mises au jour. Par contre, l'exploitation du sel, non seulement pour les besoins des animaux, mais également pour les habitants des citadelles comme pour l'exportation, pourrait avoir été

<sup>128</sup> VULCĂNESCU (1965), pp. 691-737.

<sup>129</sup> Ibidem. p. 714.

pratiquée en même temps que l'élevage. Même si peu d'indices archéologiques vont en ce sens, la richesse en sel des montagnes des Carpates, ajoutée à sa faiblesse voire son absence dans les régions périphériques, notamment dans la plaine pannonienne et les Balkans, impliquent que cette hypothèse doit être soulevée. Quoi qu'il en soit, la présence de bergeries à des distances peu élevées de la capitale dace démontre l'importance du pastoralisme pour la pérennité et la puissance de ce centre majeur dace en créant une économie alimentaire en partie autarcique.

Soulignons enfin qu'à la suite des fouilles menées sur les plateaux et terrasses de *Meleia* et de *Rudele*, les archéologues ont mené des prospections sur différents sommets entourant *Sarmizegethusa Regia*, ainsi sur le mont *Titiana*, à 1725 mètres d'altitude, sur le pic Noir (*vârful Negru*) à 1866 mètres d'altitude et sur le mont *Tâmpul* (1495 mètres). Les conclusions de ces recherches de terrain ont permis de mettre au jour avec certitude l'existence en ce dernier lieu d'une série de structures d'époque dace semblables à celles découvertes à *Rudele* et *Meleia*<sup>130</sup>.

L'archéologue Ioan Glodariu<sup>131</sup> va encore plus loin dans l'interprétation architecturale et spatiale de ces bergeries. Il émet l'hypothèse selon laquelle l'architecture du centre religieux et cérémoniel de Grădiștea de Munte est issue du modèle domestique dace. Le plan du grand monument circulaire de *Sarmizegethusa Regia* serait selon sa théorie une copie du plan des bergeries, comme celle de *Meleia II*. Cette dernière est caractérisée par la forme en « D » de la hutte, par son intégration au sein de cercles de pierre, par la place donnée à l'âtre en face de la hutte et par son orientation géographique. Ces trois caractéristiques sont en tous points identiques au monument religieux de la capitale dace. Il est intéressant de noter que ce soit ce plan qui ait été choisi, parmi le grand nombre d'organisations spatiales des habitats domestiques daces, pour construire le plus grand et le plus important des sanctuaires. Nous pouvons remarquer que le plan rectangulaire fut également choisi à la fois pour la réalisation domestique pastorale et pour la création de sanctuaires plus petits comme à Grădiștea de Munte. L'architecture religieuse qui se met en place au cours de la phase de consolidation du royaume dace sous Burébista, au travers des sanctuaires circulaires, semble être inspirée de l'architecture profane comme une transposition architecturale de la conception spirituelle dace.

Les sites tels que *Meleia* et *Rudele* sont idéalement placés pour être interprétés comme des bergeries. Mais il semblerait que ce ne fut pas là leur seule fonction. La présence humaine sur ces terrasses et plateaux s'explique également par leur rôle de voies de communication à travers les alpages (*plaiuri* en roumain). Ces deux régions montagneuses permettent la jonction entre la plateforme de Luncani à l'ouest (avec notamment la citadelle de *Piatra Roșie*) et la forteresse de *Cugir* à l'est<sup>132</sup>.

Quoi qu'il en soit, la présence même de ces bergeries démontre et confirme l'amplification des témoignages des sources antiques concernant l'idée que les Daces ont mis à profit les ressources offertes par les zones montagneuses des Carpates. Aux trois facteurs développés

<sup>130</sup> DAICOVICIU (1962), p. 474.

<sup>131</sup> GLODARIU (1976 / 1), pp. 249-258; VULPE (2001 / 1), pp. 436-437.

<sup>132</sup> APOLZAN (1987), pp. 56-59.

**Carte 13 : Localisation des bergeries daces de Meleia.**





**Illustration 2 : Plan du tertre 3 de Rudele. D'après DAICOVICIU (1959).**

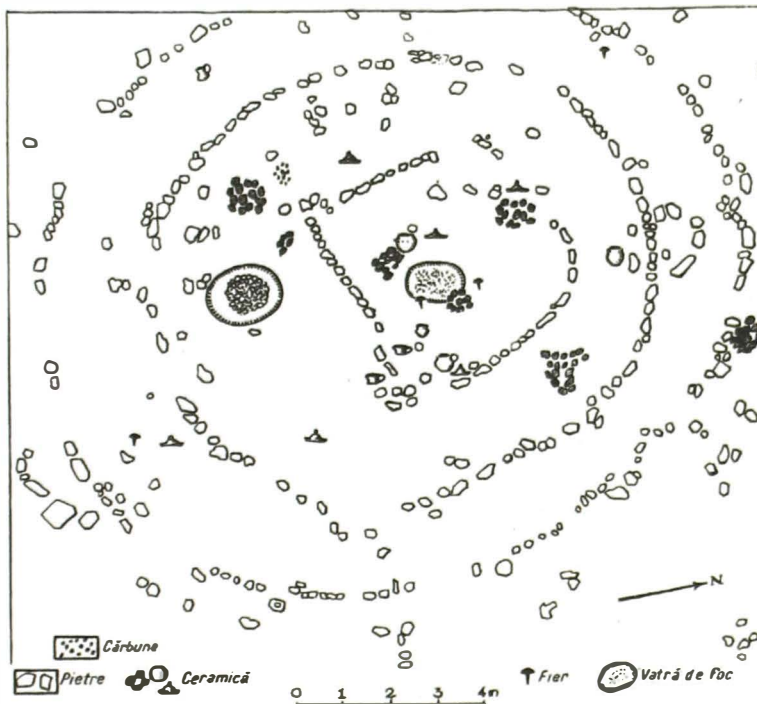
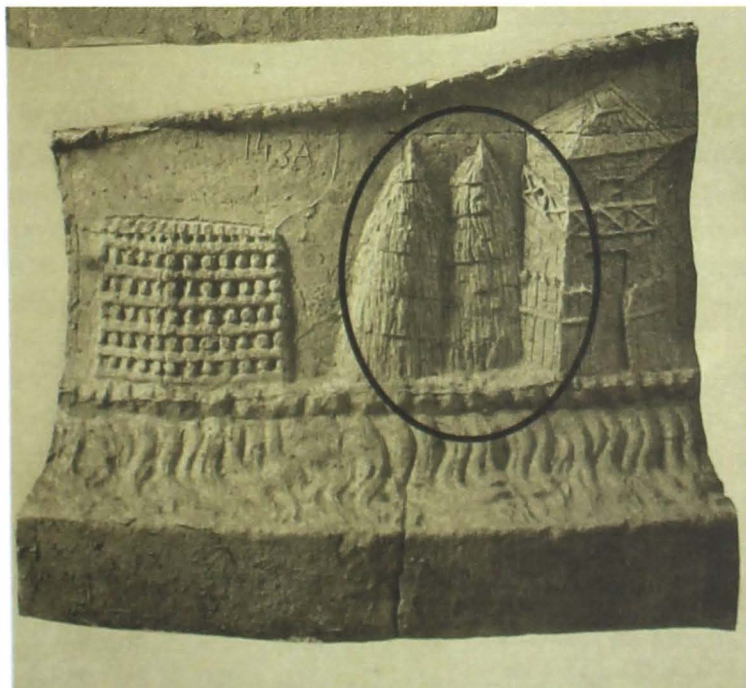


Fig. 1. — Planul locuinței de la Rudele.

**Illustration 3 : Un témoignage éventuel d'une bergerie dace (cercle). Détail de la colonne de Trajan : la rive dace du Danube avec représentation de tourelles fortifiées. Détail d'après la copie de la colonne de Trajan. Musée d'Histoire de Bucarest.**



par István Ferenczi<sup>133</sup>, nous pensons qu'il est nécessaire d'ajouter ces zones propices à l'élevage. D'ailleurs, ces bergeries dont la fréquence et le rôle ne sont plus à démontrer, pourraient bien avoir été représentées sur les frises de la colonne de Trajan à Rome. En effet, ce qui semble être au premier abord de simples meules de foin, s'avérerait être le toit réalisé de bardeaux et de paille des bergeries.

Le système concentrique de citadelles que nous venons d'étudier, relatif aux monts d'Orăștie, ne se limite pas à la protection du seul centre politique de Sarmizegethusa Regia. Il interdisait également l'accès au plateau transylvain depuis la région sud-ouest. D'autres systèmes de forteresses localisés dans plusieurs régions de l'Etat dace surveillaient le passage vers le plateau transylvain et l'accès à la richesse de son sol et de son sous-sol. Dans le nord-ouest de la Roumanie, dans la région du Crișana, les archéologues roumains<sup>134</sup> ont mis au jour un groupement de citadelles daces contrôlant tous les affluents de la Tisa. Trois types d'établissements humains y ont été découverts : des fortifications consolidées par du bois et de l'argile, des habitats situés sur des promontoires et des hauteurs, sans qu'ils aient été forcément fortifiés, et enfin des établissements ruraux situés dans les plaines.

Parmi les forteresses, celle de Crit. près du village de Hășmaș dans le district d'Arad, au pied du mont Pleșul culminant à 1112 mètres dans les monts Codrului, contrôlait l'accès vers le plateau transylvain le long de la rivière Crișul Alb. La citadelle de Marca, dans le district de Sălaj, avec les forteresses de Săcălășău Nou, près du village de Derna et celle de Tusa protégeaient l'accès depuis la rivière Barcău. La citadelle de Tusa contrôlait également une partie de la vallée du Crișul Repede, cette rivière étant toutefois très bien protégée par la forteresse d'Oradea. Citons ensuite les habitats groupés comme celui de Berindia, près du village de Buteni, qui avec le site de Pecica, situé dans la banlieue Est d'Arad, contrôlaient l'importante rivière Mureș et les mines d'or de Brad. Enfin contrôlant toujours la rivière Mureș, à quelques kilomètres du village de Pauliș, se situe la citadelle dace de Cladova<sup>135</sup> ainsi que ses *vallum* aménagés.

Tous les établissements étudiés datent tout au plus du début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., période qui voit la fin de la domination celtique sur cette région de la Roumanie et l'appropriation, rapide, des établissements celtiques. En effet, il est important de mentionner que les sites de montagne (Berindia, Marca, Stârciu) et ceux situés les plus à l'ouest ont gardé des éléments traditionnels hallstattiens sur une plus longue période, notamment dans la construction en bois et argile, et dans les influences celtes liées au mobilier archéologique.

La Munténie n'est pas non plus exempte de citadelles protégeant l'accès à l'intérieur de l'arc des Carpates<sup>136</sup>. Cette région était d'autant plus importante à contrôler que les Romains avaient créé toute une série de forteresses en Mésie, telles que *Oescus*, *Novae*, *Sexanta*

<sup>133</sup> FERENCZI (1981), pp. 48-64. L'auteur explique l'essor de Sarmizegethusa par l'existence à proximité d'oxydes de fer, d'un centre religieux ancien et enfin, par l'aptitude d'un homme à diriger une grande communauté.

<sup>134</sup> DUMITRAȘCU (1976), pp. 259-264 ; POP (1992), pp. 25-42.

<sup>135</sup> BORONEANȚ (1982), pp. 134-138.

<sup>136</sup> VULPE (1966) ; VULPE (1960 / 1), pp. 25-38 ; TROHANI (1992), pp. 65-75.

*Prista*, *Durostorum*, *Axiopolis*, ainsi qu'en Dobroudja à *Capidava*<sup>137</sup>, *Carsium*, *Troesmis*, *Dinogetia* et *Noviodunum*, sans compter les cités grecques de la mer Noire. En réponse, les citadelles daces étaient implantées le long des axes de communication, à savoir les rivières Olt (l'*Alutus* romaine), Argeș, Ialomița (l'antique *Naparis*), la rivière Buzău (l'antique *Araros* romaine et *Musaios* grecque) et le Siret (la *Tiarantos* romaine et *Hierasus* grecque) et bien entendu sur la rive nord du Danube au travers des forteresses de *Sucidava* et de *Zimnicea*<sup>138</sup>. Ainsi, respectivement, du sud au nord, ont été fondé sur la rivière Olt les citadelles d'*Acidava* aux pieds des collines sub-carpatiques, *Rusidava* et *Buridava* (identifiée aux découvertes d'Ocnita<sup>139</sup>) à l'entrée des gorges.

La citadelle de *Popești-Argedava*<sup>140</sup> fut la plus importante sur la rivière Argeș tandis que les forteresses de *Crăsani-Helis* et *Tinosul*<sup>141</sup> tenaient la Ialomița et la citadelle de *Cetățeni*<sup>142</sup> contrôlait la rivière Dâmbovița.

Le Jiu supérieur et les gorges de l'Olteț étaient contrôlés, à plus de 1000 mètres d'altitude, par la citadelle de *Polovragi*<sup>143</sup>. Deux zones fortifiées ont été identifiées par les archéologues. La première de petite dimension (9 mètres par 19) était probablement un poste de garde. La seconde fortification, plus étendue (120 mètres par 60), constituait la citadelle principale.

Enfin les sites de *Galați-Barboși*, *Poiana-Piroboridava* et de *Brad*<sup>144</sup> contrôlaient l'accès sur le Siret à l'entrée de la Transylvanie et de la Moldavie. Aux côtés de ces puissants établissements à vocation militaire et stratégique, nous trouvons aussi les quelques 150 localités daces répertoriées en Munténie. Elles regroupent à la fois des foyers villageois, des trésors monétaires ou encore des sanctuaires tel celui, qualifié de *temenos*, de *Pietroasa Mică*<sup>145</sup>, au sud-ouest de Buzău.

En regard de la région de Buzău, sur l'autre versant des Carpates dans la zone de sa courbure, les fouilles archéologiques ont permis de mettre au jour une série d'établissements daces prouvant la grande densité de populations vivant dans la dépression de Brașov<sup>146</sup>. L'un de ces sites pourrait même être la « *polis* » de *Comidava* mentionnée par Ptolémée<sup>147</sup>, sans que pour autant la recherche ait permis de la déterminer avec certitude<sup>148</sup>. Une douzaine d'établissements<sup>149</sup> protégeaient l'accès au bassin moyen de la Târnava. Parmi les principaux

<sup>137</sup> FLORESCU (1958).

<sup>138</sup> NESTOR (1949), pp. 116-125 ; NESTOR (1950), pp. 93-102 ; ALEXANDRESCU (1980), pp. 16-126.

<sup>139</sup> BUSILA (1974) ; STEFAN (2005), pp. 255-257.

<sup>140</sup> VULPE (1955), pp. 239-269 ; VULPE (1957 / 2), pp. 227-246 ; VULPE (1959), pp. 339-349 ; VULPE (1960 / 2), pp. 307-324 ; VULPE (1961 / 1), pp. 323-338 et VULPE (1962), pp. 457-461.

<sup>141</sup> VULPE (1924), pp. 166-223.

<sup>142</sup> STEFAN (2005), p.255.

<sup>143</sup> STEFAN (2005), pp. 257-262.

<sup>144</sup> URSACHI (1987), pp. 100-126 ; SANIE, MARIN (2011), pp. 46-385.

<sup>145</sup> SÎRBU (2004), pp. 183-204. Pour une vision plus large, voir : SÎRBU (1997), pp. 193-221.

<sup>146</sup> PREDĂ (1986) ; LAZĂR (1990), pp. 147-154 ; FERENCZI (1982 / 1), pp. 81-86

<sup>147</sup> PTOLEMÉE, 3, 8, 4.

<sup>148</sup> MARCU (1989), pp. 285-290.

<sup>149</sup> BALTAG (2000), pp. 76-104.

centres découverts, nous trouvons les citadelles d'Albești et de Sighișoara-Dealul Turcului-Wietenberg.

De même, il existait en Moldavie un système similaire de forteresses interdisant l'accès au plateau transylvain depuis les steppes nord-pontiques. A l'emplacement où le Siret vient gonfler les eaux du Danube, les archéologues ont dévoilé de part et d'autre du fleuve, deux citadelles daces datées de la période classique : Galați-Barboși<sup>150</sup> et *Dinogetia*-Garvăn.

En remontant le Siret vers sa source, le répertoire des découvertes permet de restituer un réseau de forteresses protégeant chaque affluent de la rivière. Au nord de la ville actuelle de Focșani et contrôlant les cours inférieurs de la Putna et de la Șușita, se trouve l'établissement de Satu Nou. La citadelle de Târgu-Ocna<sup>151</sup>, située à 460 mètres d'altitude entre les monts Chichilău et Pietrosul, avait sensiblement le même rôle pour la vallée de la Trotuș. L'établissement fortifié de Bradu surveillait la zone de confluence du Siret et de la Bistrița. Autour de la ville actuelle de Piatra-Neamț, ce ne sont pas moins de six établissements ouverts<sup>152</sup> et deux citadelles<sup>153</sup> qui ont été mis au jour. Citons enfin entre la vallée de la Moldova et celle du Siret, les localités de Valea Seacă, au nord-ouest de la ville de Pașcani et Preutești, à l'Est de la ville de Fălticeni.

Signalons que les citadelles et agglomérations de la région moldave ne furent pas exclusivement construites sur les contreforts des Carpates orientales. De nombreuses découvertes ont été réalisées entre le Siret et le Prut, et parmi celles-ci les grands centres daces de Igești, Bârlălești, Lupești entre la rivière Bârlad et le Prut, dans le *podîșul Covurluiului*, ou encore Ciurbești et Gogosești sur le Plateau central moldave, au sud de la ville de Iași.

Une fois de plus ces forteresses ne possédaient pas seulement une vocation militaire. Des centres culturels et religieux furent en effet découverts à Piatra Neamț-Bâta Doamnei et à Bârboși. Ces dernières localités étaient également des centres économiques de première importance, auxquelles il faut ajouter les établissements de Poiana, Brad, Piatra-Neamț - Cozia et Târgu-Ocna. En véritables centres urbains, d'après les termes mêmes de Ptolémée<sup>154</sup>, ces citadelles daces ou *davae*, accueilleraient vraisemblablement en leur sein à la fois le pouvoir politique (clanique ou tribal), économique, militaire et religieux.

<sup>150</sup> GOSTAR (1969), pp. 29-34 ; SANIE, MARIN (2011), pp. 46-161.

<sup>151</sup> GOSTAR (1969), pp. 26-28.

<sup>152</sup> Ce sont les établissements de Hangu, sur les bords du lac Izvorul Muntelui ; Viișoara à quelques kilomètres au sud du monastère de Bistrița ; Șerbești, Vlădiceni et Horniceni, tous trois situés au nord-est de Piatra-Neamț ; et Calu, plus en aval sur la Bistrița.

<sup>153</sup> Piatra-Neamț -- Bâta Doamnei et Cozia. Voir : GOSTAR (1969), pp. 9-25 ; SANIE, MARIN (2011), pp. 386-392.

<sup>154</sup> Ainsi *Dinogetia* est assimilé par l'historiographie roumaine à Barboși, *Piroboridava* à Poiana, *Tamasidava* à l'établissement de Bradu, *Petrodava* à celui de Piatra-Neamț (Bâta Doamnei et Cozia), enfin *Utidava* à Târgu-Ocna. Voir, GOSTAR (1969), p. 37.



#### 2.1.4. Les Carpates et le Danube dans la religion et les pratiques funéraires daces.

Suite à l'unification des tribus géto-daces sous le règne de Burébista au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., la vieille république romaine prend conscience du danger qui se crée à sa frontière Est-européenne.

Les auteurs antiques sont tous unanimes pour reconnaître le caractère guerrier, combatif de ce peuple. Déjà Hérodote, au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., disait des Thraces qu'ils étaient « *les plus vaillants des combattants* ». Virgile évoquait la contrée des Gètes comme « *le pays martial de Rhésus* »<sup>155</sup> et ajoutait que c'était Mars (« *Pater Gradivus* ») qui régnait sur leurs champs<sup>156</sup>. Ovide, qui fut exilé par l'empereur Auguste sur les rives dobrogéennes de la mer Noire vers l'an 8 apr. J.-C., dans la ville de Tomis (actuelle Constanța) parlait du peuple gète comme « *de véritables images de Mars* »<sup>157</sup> et disait que « *les Gètes sauvages n'avaient pas peur de la puissance de Rome* »<sup>158</sup>.

Même après la conquête de la Dacie au début du second siècle de notre ère, les auteurs romains comme ceux du début de l'époque chrétienne ne tarissaient pas de commentaires pour évoquer le caractère belliqueux des Daces et des Gètes. Ainsi, Jean Chrysostome répétait que les Gètes étaient « *les plus guerriers de tous les barbares* »<sup>159</sup>. Lucien assurait que « *toutes les fois que j'ai regardé le pays des Gètes, je les ai vus bataillant* »<sup>160</sup>, alors qu'au V<sup>e</sup> siècle, Sidoine d'Apollinaire affirmait que les Gètes (appelés par lui « *Thraces* ») étaient invulnérables et qu'ils étaient les « *disciples de Mars* »<sup>161</sup>.

Au détour d'une phrase, Sidoine d'Apollinaire nous permet de comprendre le rôle spirituel joué par le Danube pour les populations daces et gètes. Il mentionne que « *En ces lieux, la glace reçoit les nouveaux-nés et la neige de la contrée enduret leurs membres délicats, au sortir du sein de la mère* »<sup>162</sup>. Telle la mère d'Achille qui plongeait son fils dans les eaux du Styx, les mères daces « baptisaient » leurs nourrissons dans le Danube, axe de vie de ce peuple mais également second berceau spirituel et cultuel. D'ailleurs, Dion Cassius rappelle que les Daces vivaient « *de part et d'autre du Danube* »<sup>163</sup>.

<sup>155</sup> VIRGILE - Géorgiques, IV, 462 : « *Alors que le chœur des Dryades, de même âge qu'elle, emplit de ses cris les sommets des montagnes ; on entendit pleurer les cimes du Rhodope, les hauteurs du Pangée et la terre de Rhésus, chère à Mars, et les Gètes [Rhesi Manortia tellus atque Getae] et l'Hébre et Orithye l'Actiade* ».

<sup>156</sup> VIRGILE - Énéide, III, 35 : « *Gradinomque patrem, Geticis qui praesidet arvis* ».

<sup>157</sup> OVIDE - Tristia, V, VII, 17 : « *Vox fera, truxmultus, uerissima Martis imago* ».

<sup>158</sup> OVIDE - Pontiques, I, 2<sup>ème</sup> lettre (à Fabius Maximus), 79-81 : « *Quand l'Ister est pris par le froid, ils traversent sur leurs chevaux rapides le dos durci du fleuve [Ubi frigore constitit Ister, dura meant aleri terga per amnis equo]* ». OVIDE - Pontiques, I, 2<sup>ème</sup> lettre, 81-82 : « *Maxima pars hominum nec te, pulcherrima, curat, Roma, nec Ausonii militis arma timet* ».

<sup>159</sup> CHRYSOSTOME, Discours, XXXVI, 4.

<sup>160</sup> LUCIEN, 16.

<sup>161</sup> SIDOINE D'APOLLINAIRE, 34-36.

<sup>162</sup> Ibidem.

<sup>163</sup> DION CASSIUS, 51, 22, 6.

L'archéologie nous offre le complément indispensable à la formule de Sidoine d'Apollinaire. Les chercheurs roumains comme bulgares ont découvert sur les rives du Danube, de Dacie comme de Mésie, toute une série de représentation iconographique stéréotypée connue sous les noms de « Cavalier thrace » et « Cavalier danubien ». Jusqu'à présent, les archéologues ont recensé 62 pièces en provenance de Dacie, 58 de Mésie Inférieure et Supérieure<sup>164</sup> et 71 de Pannonie<sup>165</sup>.

En Dacie, les principaux lieux de découverte sont *Ulpia Traiana*, *Apulum*, *Potaissa*<sup>166</sup>, Sălașu de Sus<sup>167</sup>, *Romula-Malva* (ville de Reșca, commune de Dobrosloveni, département de l'Olt), *Sucidava* (ville de Corabia, département de l'Olt)<sup>168</sup>, Orlea<sup>169</sup>, Drobeta, Pojejena (département de Caraș-Severin)<sup>170</sup>, Gilău et Bolduț sur le plateau transylvain, à l'Est de Turda<sup>171</sup>.

En Dobroudja, les villes pontiques (*Histria*<sup>172</sup>, *Apollonia*, *Mesembria*, *Odessos*, *Tomis*, *Callatis*...) offrent la plus importante densité de cavaliers danubiens. L'hinterland dobrogéen a également révélé plusieurs découvertes notamment à *Tropaeum Traiani*, *Ulmetum* et *Capidava*<sup>173</sup>.

Toutes ces trouvailles représentent à quelques éléments près, un jeune homme imberbe, protégé d'une armure et monté sur un cheval. Son allure nous est transmise par la cape du cavalier flottant au vent. Ce groupe est fréquemment flanqué d'un autel sur lequel se trouve un arbre et un serpent<sup>174</sup>.

Découverts à la fois dans un milieu votif et funéraire, ces cavaliers ont suscité de nombreuses hypothèses. Leur origine, tout d'abord, semble provenir de l'Anatolie où les plus anciennes représentations de cavaliers ont été datées du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>175</sup>. Cette iconographie aurait ensuite été diffusée rapidement dans les Balkans et surtout de part et d'autre du Danube, où la plus ancienne représentation, découverte à Agighiol (département de Tulcea), est datée du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Sans qu'il y ait pour autant de hiatus, il est important de mentionner que la majorité des pièces découvertes dans ces régions a été datée de l'ère chrétienne, et plus particulièrement des II<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> siècles.

<sup>164</sup> HAMPARTUMIAN (1979).

<sup>165</sup> TUDOR (1976), pp. 272-273.

<sup>166</sup> RAȚIU (1977), pp. 597-602.

<sup>167</sup> RUSU (1978), pp. 573-578.

<sup>168</sup> TUDOR (1979), pp. 306-307.

<sup>169</sup> PETOLESCU (1982), pp. 435-437.

<sup>170</sup> GUDEA (1971), pp. 345-349.

<sup>171</sup> PETOLESCU (1980), pp. 637-640.

<sup>172</sup> TELEAGĂ (1999), pp. 163-169.

<sup>173</sup> ALEXANDRESCU-VIANU (1980), pp. 355-363.

<sup>174</sup> Il existe plusieurs variantes, à la fois dans les attitudes du personnage (chasseur, faisant une libation, représenté à côté de son cheval...) et dans les attributs (canthare, diadème...) et des témoins sont parfois ajoutés. Voir : FLORESCU (1980), pp. 85-87.

<sup>175</sup> ALEXANDRESCU-VIANU (1980), pp. 362-363.

L'hypothèse qui prévaut aujourd'hui au sein de la communauté scientifique roumaine afin d'expliquer l'existence et le culte rendu à ces représentations de cavaliers suggère une religion basée sur l'héroïsation puis la vénération de guerriers thraco-géto-daces. Cette thèse, développée par P. Alexandrescu, se place à l'encontre de la thèse émise par I. H. Crișan sur la représentation du « Grand Dieu » thraco-gète, à la fois divinité chthonienne et ouranienne<sup>176</sup> et par celle développée par les inventeurs du trésor de Lupu, I. Glodariu et V. Moga, suggérant que ce cavalier pouvait être la divinité géto-dace de la guerre<sup>177</sup>.

Une troisième voie se fait récemment jour grâce aux contributions de l'archéologue Valeriu Sîrbu<sup>178</sup>. Reprenant les travaux de ses prédécesseurs et se basant sur les thèses avancées par l'historien des religions Mircea Eliade, l'auteur voit dans la représentation de ces cavaliers chassant un animal, le caractère initiatique de la royauté thraco-gète.

Largement influencé iconographiquement par le monde hellénistique et l'image du Styx grec, la relation au Danube résiderait dans la croyance que le fleuve serait la frontière, l'entrée vers le monde des Morts. Cette théorie expliquerait ainsi la forte densité de ces images à proximité du fleuve. Cette hypothèse paraît d'autant plus acceptable que nous possédons une source écrite qui nous renseigne sur la représentation symbolique du Danube chez les Daces. Virgile, dans son *Géorgiques*, nous rapporte le commentaire de Servius. Il explique que « *Aufidius Modestius soutenait avoir lu que les Daces avaient l'habitude de boire l'eau à même le fleuve [l'Istros] avant de partir en guerre ou au travail ; ils la buvaient en guise de vin sacré et juraient de ne rentrer aux foyers paternels qu'après avoir tué les ennemis* »<sup>179</sup>.

Désirant comprendre qui était ce peuple guerrier, les auteurs romains, au premier rang desquels se place Strabon, se posèrent la question de l'origine et de l'étymologie du peuple dace. Il faut savoir tout d'abord que le terme de *dace* n'est apparu que tardivement dans les sources écrites antiques. Les chercheurs roumains sont unanimes pour dire que ce fut Jules César qui employa le nom de *dace* dans ses commentaires sur la guerre des Gaules<sup>180</sup>. Selon les dires de Strabon<sup>181</sup>, les Daces s'appelèrent d'abord *dáoi*. Les linguistes se sont posés la question de l'origine de ce mot et y reconnaissent le terme phrygien pour « loup », terme d'autant plus accepté qu'il se rencontre également chez Hésychius.

Ainsi les Daces sont « *ceux qui sont pareil aux loups* », ou « *ceux qui ressemblent aux loups* »<sup>182</sup>.

L'historien des religions Mircea Eliade explique dans son recueil d'articles *De Zalmoxis à Genghis Khan* que « *le fait qu'un peuple tire son appellation ethnique du nom d'un animal, a toujours une signification religieuse* »<sup>183</sup>. Ce nom de tribu issu d'un animal, et non des moindres, pourrait alors revêtir trois significations. Le terme de *dace* pourrait tout d'abord être issu d'un dieu ou d'un ancêtre mythique lykomorphes ou lycanthrope. Il pourrait

<sup>176</sup> CRIȘAN (1986), p. 361.

<sup>177</sup> GLODARIU (1997), pp. 585-596.

<sup>178</sup> SÎRBU (2000), pp. 107-114.

<sup>179</sup> VIRGILE - *Géorgiques*, II, 497.

<sup>180</sup> CÉSAR, VI, 25. Il mentionne que la forêt hercynienne touche le pays des Daces.

<sup>181</sup> STRABON, VII, 3, 12.

<sup>182</sup> LOZOVAN (1961), pp. 27-32.

<sup>183</sup> ELIADE (1970), p. 15. Sur d'autres hypothèses, voir : DAICOVICIU (1982), pp. 144-146

**Illustration 4 : Frise végétale se terminant en gueule de loup, emblème dace. Trophée de Trajan à Adamclisi. Musée archéologique d'Adamclisi.**



**Illustration 5 : Cavalier danubien. Musée archéologique de Constanța.**



**Illustration 6 : Cavalier danubien. Musée archéologique d'Istria.**



également venir d'un groupe de fugitifs, soit des immigrants, soit de jeunes gens exilés pour quelques raisons que ce soit. Il est en effet récurrent de voir la figure du loup comme symbole du fugitif, de celui qui doit se cacher dans la montagne et n'être vu de personne<sup>184</sup>. Enfin, Mircea Eliade évoque une troisième hypothèse issue de la transformation rituelle des guerriers « daces » en loup lors d'une initiation à caractère militaire au cours de laquelle le guerrier assimile magiquement (par le travestissement) le caractère du loup. Ce rituel est d'autant plus intéressant que nous le retrouvons tout au long de l'Antiquité et du Moyen-Âge, notamment au travers des « *berserkir* » germaniques, littéralement « guerriers à enveloppe d'ours » ou encore des *Irpinies* du Latium, d'*Irpex*, loup en samnite.

Quelle que soit l'hypothèse à retenir, le caractère guerrier de la société dace commençait à faire de l'ombre à la République romaine pour la pérennité de la stabilité politique de la péninsule balkanique.

Parmi les sanctuaires découverts dans ces régions d'altitude, celui de Conțești<sup>185</sup> est d'un intérêt tout particulier pour notre recherche. Découvert en 1973, il se situe à une cinquantaine de mètres au sud-ouest du lac Bârca. Enerrée entre deux crêtes de collines très rapprochées et couvertes d'une forêt de chênes, dans les piémonts qui descendent du massif Iezer-Păpușa (monts Făgăraș), la fouille s'étend sur une surface d'environ 200 m<sup>2</sup>.

Le matériel archéologique recueilli se compose d'une quantité appréciable d'ossements calcinés, appartenant presque exclusivement à des animaux domestiques<sup>186</sup>. Il comprend également des fragments de poteries appartenant à la culture classique géto-dace et qui présentent des traces de cuisson secondaire. Les archéologues ont aussi mis au jour de menues pièces métalliques, des morceaux de verre ainsi qu'un drachme d'argent ayant permis de dater le site de la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et du début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

A quelques dizaines de mètres à l'est de cette zone, sur une surface d'environ 15 m<sup>2</sup>, les archéologues ont mis au jour plusieurs objets métalliques : 45 pointes de flèches, 12 petits couteaux en fer, cinq éperons en fer, cinq fibules en fer à l'état fragmentaire, de gros clous en fer, un anneau de bronze, une pièce en bronze et un fragment de bracelet en verre bleu à relief jaune. Tout indique que nous sommes en présence d'un sacrifice offert à une divinité.

Il paraît évident que les animaux ont été incinérés en un autre lieu. Les vases ont été brisés au cours de l'incinération (d'où la constatation d'une seconde cuisson), puis les os et une partie des fragments de céramiques ont été déposés là où ils furent découverts. Dans un second temps, un certain nombre d'objets de fer fut disposé au bord du tas d'os et de cendre, puisqu'ils ne présentent aucune trace de brûlure. Cette cérémonie a été rapprochée de celle connue dans le site de Ferigile<sup>187</sup>. Là encore les cadavres étaient incinérés ailleurs, les vases étaient brisés sur le lieu du bûcher et les restes déposés dans la tombe au cours d'une seconde étape avec des objets métalliques non soumis au feu de l'incinération. Nous pouvons

<sup>184</sup> ELIADE (1970), pp. 15-16.

<sup>185</sup> Commune de Davidești, département d'Argeș. Voir : VULPE (1976), pp. 218-225

<sup>186</sup> NICOLĂESCU (1976), pp. 227-229.

<sup>187</sup> VULPE (1967), pp. 22.

supposer que la cérémonie de l'offrande consistait en un banquet sur le lieu du bûcher, suivi du dépôt de l'offrande en un endroit spécialement choisi, où quelques rites se déroulaient en rapport avec le caractère de l'offrande.

Le choix du lieu avait sans doute une signification sacrée, qui, dans ce cas, découlait probablement du voisinage de ce lac perdu au milieu de la forêt. Il est intéressant de noter que dans toute la zone des collines comprises entre la vallée de la rivière Târgului et la vallée de l'Argeș, à Conțești, les archéologues roumains n'ont pour le moment repéré aucun établissement du premier millénaire av. J.-C. En revanche, ils ont découvert plusieurs sites funéraires, à de grandes distances les uns des autres. Ils pourraient attester l'existence d'une tradition d'ordre sacré dans cette zone.

L'intérêt de la découverte de Conțești tient, en premier lieu, à son caractère insolite. Ce genre de site est en effet tout à fait exceptionnel. La découverte de Conțești résulte d'un heureux hasard lié au défrichage de la forêt et à l'identification immédiate du site après l'exécution du labour. Nous sommes donc en droit de supposer que de tels lieux, liés aux sacrifices et aux offrandes à une divinité géto-dace<sup>188</sup>, n'avaient pas un caractère exceptionnel dans le cadre des croyances religieuses des populations autochtones.

Toutefois la découverte faite à Conțești indique un symbolisme intimement uni, puisque relié au monde spirituel et divin, entre la population daco-gète et son environnement immédiat, à savoir les collines boisées des subcarpates. Ce lien est d'autant plus étroit qu'en comparaison, chez les Romains comme chez les Grecs, les sacrifices de gibier étaient extrêmement rares. Un seul cas est rapporté par Pausanias<sup>189</sup> en l'honneur d'Artémis Laphria à Patrai.

Or dans le contexte d'une population vivant dans un milieu naturel forestier et montagneux, nous pouvons supposer comme probable que de tels sacrifices aient été plus fréquents. C'est d'ailleurs l'hypothèse que propose Antonescu. Selon l'archéologue mentionné, qui se base plus particulièrement sur l'étude du sanctuaire linéaire à six colonnes de Barboși, celui-ci serait « la transposition de la nature environnante par la pratique d'un totémisme arboricole (« *totemismului arboricol* ») »<sup>190</sup>.

Notre connaissance de la religion daco-gète au travers des sources écrites est presque exclusivement transmise par le truchement du récit d'Hérodote. Voici ce que nous rapporte l'écrivain grec dans un récit, qu'il avait lui-même appris des Grecs de l'Hellespont et de la mer Noire, sur les croyances religieuses des Daco-Gètes et notamment sur leur dieu Zalmoxis<sup>191</sup> : « *Les Gètes sont les plus vaillants des Thraces et les plus justes ; Ils se croient*

<sup>188</sup> L'archéologue Al. Vulpe émet l'hypothèse d'une offrande dédiée à la déesse Bendis, homologue thrace d'Artémis.

<sup>189</sup> PAUSANIAS, VII, 18, 7.

<sup>190</sup> ANTONESCU (1982), pp. 180-181.

<sup>191</sup> Le récit d'Hérodote n'a pas été mieux analysé que par l'historien des religions Mircea Eliade dans son recueil d'articles *De Zalmoxis à Genghis Khan*, voir ELIADE (1970). Plus récemment voir : KERNBACH (1978).

*immortels ; Ils pensent qu'ils ne meurent point et que celui qui périt va rejoindre Zalmoxis, un être divin ; certains d'entre eux appellent ce même être divin Gébélézis »*<sup>192</sup>.

Hérodote ajoute ce qu'il a entendu sur la vie de ce Zalmoxis : « *Ce Zalmoxis serait un homme qui aurait été esclave à Samos, esclave de Pythagore fils de Mnésarchos ; ensuite, devenu libre, il aurait acquis d'abondantes richesses et, enrichi, serait retourné dans son pays. Comme les Thraces vivaient misérablement et qu'ils étaient plutôt simples d'esprits, ce Zalmoxis, qui pour avoir fréquenté des Grecs et l'homme qui, parmi les Grecs, n'était pas le moindre en sagesse, Pythagore, s'était initié à la vie ionienne et à plus de profondeur qu'on en trouvait chez les Thraces, se fit construire une salle de réception où il traitait comme dans une auberge les principaux de ses concitoyens ; au cours de la frairie, il leur enseignait que ni lui ni ses convives, ni leurs descendants à tout jamais ne mourraient, mais qu'ils iraient en un lieu où ils survivraient pour toujours et jouiraient d'une complète félicité. En même temps qu'il agissait comme il vient d'être dit et qu'il tenait ces propos, il se faisait faire une demeure souterraine. Et, quand cette demeure fut achevée, il disparut du milieu des Thraces, descendit dans la demeure souterraine et y vécut trois années durant. Les Thraces le regrettaient et le pleuraient comme mort. La quatrième année, il parut à leurs yeux ; et ainsi devint croyable pour eux ce que disait Zalmoxis »*<sup>193</sup>.

Distinguons tout d'abord les principaux éléments du récit fait par Hérodote. Qu'apprenons-nous ? Les informateurs d'Hérodote insistent avant tout sur le fait que Zalmoxis a été l'esclave de Pythagore<sup>194</sup>. Devenu libre par la suite, il s'est appliqué à introduire parmi les Gètes la civilisation grecque et les enseignements de son maître. L'essentiel de la doctrine de Zalmoxis se concentrait sur l'idée de la survivance, de l'immortalité de l'âme, ou plus exactement sur l'idée d'une post-existence bienheureuse. Zalmoxis expliquait cette doctrine à l'occasion de banquets qu'il offrait aux élites<sup>195</sup>, dans un *andreon*, bâti à cette intention. Pendant ce temps, il se fit construire une demeure souterraine. Il s'y cacha pendant trois ans. Il s'agit là du rite d'occultation analysé par Mircea Eliade. Le considérant comme mort, les Gètes le pleurèrent, mais il réapparut la quatrième année, démontrant ainsi d'une façon éclatante la vérité de son enseignement. Il s'agit du « retour sur la terre », où rite d'épiphanie, qui prépare à la fondation d'une nouvelle ère et l'instauration d'un culte eschatologique. A l'exception d'un seul détail qui semble incompréhensible, à savoir, les lamentations des Gètes après la disparition de Zalmoxis, car nous pouvons nous demander comment ils ont conclu à la mort de Zalmoxis s'ils n'avaient pas trouvé son corps, l'histoire est cohérente. Ce qui est intéressant dans le récit d'Hérodote c'est de voir combien les Grecs ont été frappés par la similarité entre Pythagore et Zalmoxis. Le fait qu'on ait désigné Pythagore comme source de l'enseignement religieux de Zalmoxis, indique que le culte du dieu gète comportait la croyance en l'immortalité de l'âme et certains rites de type initiatique.

<sup>192</sup> HERODOTE, IV, 93 et 94. Cette phrase a longtemps été reprise par les nationalistes roumains, y compris Ceaușescu. Pour eux, le personnage de Zalmoxis et son culte représentaient une forme de religion monothéiste préfigurant celle du Christ.

<sup>193</sup> HERODOTE, IV, 95 et 96.

<sup>194</sup> Originaire de Samos, il est né vers 580 av. J.-C. et est mort vers 490 av. J.-C.

<sup>195</sup> Au travers des études sur la population daco-gète, les historiens roumains distinguent deux classes sociales : l'aristocratie dénommée *tarabostes* ou *pileati* et le simple peuple, les *capillati* ou *comati*. Voir : DAICOVICIU (1976), pp. 243-244.

L'endroit où ces rites initiatiques avaient lieu, c'est-à-dire l'*andreon* que Zalmoxis s'était fait construire et où il recevait l'élite gète pour discourir sur l'immortalité, rappelle à la fois la salle où Pythagore enseignait à Crotona, et les pièces où se déroulaient les banquets rituels des associations religieuses secrètes<sup>196</sup>.

Quant à la demeure souterraine, s'il se peut qu'elle soit une interpolation d'Hérodote qui se rappelait une légende en relation avec Pythagore. Il est clair que sa fonction reste encore obscure. En effet, dans un récit satirique d'Hermippe, qui nous a été transmis de manière imparfaite<sup>197</sup>, Pythagore se retire sept ans dans une cachette souterraine. Sur ses instructions, sa mère écrit une lettre, qu'il apprend par cœur avant de la sceller. Lorsqu'il reparaît, Pythagore se rend à l'assemblée du peuple et se déclare capable de lire la tablette sans en rompre le cachet. La relation entre la cachette souterraine de Pythagore et celle de Zalmoxis est digne d'intérêt. Toutefois seul Hérodote évoque cette caverne souterraine, Strabon<sup>198</sup> parle non d'une « *demeure souterraine* » mais d'une grotte dans les monts *Kogaïnon* (ou Cogaionon) (« *Κωγαίωνον* »). L'historien rajoute que « *la montagne a été à son tour considérée comme sacrée* ».

Mais avant d'aller plus loin dans l'analyse du lieu où séjourna Zalmoxis et de la version de Strabon, il est intéressant de comprendre, par l'étymologie, qui fut ce Zalmoxis, dieu chthonien, funéraire et agricole. En effet, à côté de la forme *Zalmoxis* présente chez Hérodote, mais également chez Platon, Diodore de Sicile, Apulée, Jordanès et Porphyre, nous connaissons également la variante *Zamolxis* chez Lucien et Diogène Laërtius<sup>199</sup>. Porphyre<sup>200</sup> avait essayé d'expliquer la variante Zalmoxis par le thrace « *zalmos* », « peau, fourrure », ce qui s'accordait avec une anecdote selon laquelle, à sa naissance, une fourrure d'ours fut jetée sur Zalmoxis. L'autre étymologie interprétait le nom à partir du thème *zamol*, pour lequel déjà en 1688 M. Praetorius avait proposé le sens de « terre ». Mais c'est P. Kretschmer qui, en 1935, a élaboré la démonstration linguistique, en mettant en parallèle le terme « *Zemelô* » issu d'inscriptions gréco-phrygiennes d'Asie Mineure, le thrace « *zemelen* » (« terre ») et Sémèle, « la déesse de la Terre », mère de Dionysos. Tous ces termes dérivent du radical indo-européen « *\*g'hemel-* » « terre, sol, appartenant à la terre ». Kretschmer interprète la partie finale du nom (Zalmo)-xis par le terme scythe « *-xais* », désignant un « seigneur, prince, roi ». La signification de « Zalmoxis » serait donc « Roi, Maître des hommes »<sup>201</sup>.

Le lien entre Zalmoxis et la terre n'est donc plus à démontrer. Et voici comment Strabon introduit cette variante d'une grotte : « *Après s'être installé dans un certain endroit cavernueux, inaccessible aux autres, il y passa sa vie, rencontrant rarement ceux du dehors, à l'exception du roi et de ses propres serviteurs. Le roi coopérait avec lui, parce qu'il avait vu que le peuple lui prêtait plus d'attention qu'auparavant, croyant que les décrets qu'il*

<sup>196</sup> Nous pensons en premier lieu au culte de Mithra et aux mystères d'Eleusis, les « Orphiques ».

<sup>197</sup> DIOGENE LAERTIUS, VIII, 3 et 41. TERTULLIEN, *De anima*, 28. Voir : MORISSON (1956), pp. 135-156.

<sup>198</sup> STRABON, VII, 3, 5.

<sup>199</sup> Il est évident qu'une des formes dérive par métathèse de l'autre.

<sup>200</sup> PORPHYRE, 14.

<sup>201</sup> KRETSCHEMER (1935), pp. 45-56 ; RUSSU (1967), pp. 128.



*promulguait s'accordaient avec le conseil des dieux. Cette pratique a persisté jusqu'à nos jours, car il s'est trouvé toujours quelqu'un de ce caractère qui, bien qu'il ne fût en réalité qu'un conseiller du roi, était appelé dieu parmi les Gètes. Et les gens finirent par croire que la montagne était sacrée, et c'est ainsi qu'ils la désignent sous le nom de Kogainon, tout comme le nom de la rivière qui coule près de cette montagne* ». Il est évident que Strabon disposait d'autres informations en plus de celles transmises par Hérodote. Il est probable que certaines de ces sources se réfèrent surtout aux Daces des Carpates, assez connus dans le monde romain à la suite des victoires de Burébista, tandis que les informations d'Hérodote concernaient en premier lieu les Gètes de la région pontico-danubienne.

Cette « montagne sacrée » est attestée seulement chez Strabon. Ce terme ne semble pas appartenir au lexique thraco-dace, ce qui est suspect. Mais nous n'avons aucune raison plausible de douter de l'authenticité de l'information concernant l'habitation de Zalmokis et des grands prêtres qui lui succèdent. La localisation de ce mont *Kogainon* fait encore l'objet de vifs débats au sein des chercheurs roumains<sup>202</sup>. Il est toutefois admis que la grotte de Zalmoxis se situerait dans les monts Bucegi, au sud de Braşov. Quoi qu'il en soit, depuis la plus haute antiquité jusqu'au début de notre ère, les cimes et les grottes des montagnes ont été la retraite de prédilection des ascètes, des moines et des contemplatifs.

Dans le cas du dieu géto-dace, il est important de noter que dans une nouvelle étape de la religion des Daces que nous présente Strabon, le caractère de Zalmoxis s'avère sensiblement modifié. Il y a d'abord l'identification entre le dieu Zalmoxis et son grand prêtre, qui finit par être divinisé sous le même nom, ayant selon toute vraisemblance gagné suffisamment de prestige pour être considéré comme le représentant du dieu et, en fin de compte, dieu lui-même<sup>203</sup>.

La vénération des Géo-Daces pour leur dieu chtonien Zalmoxis au travers de son grand prêtre résidant dans le même lieu, cette montagne du Kogainon, est une nouvelle preuve apportée à la relation entretenue entre les populations autochtones Géo-Daces et les montagnes des Carpates. Ces montagnes qui furent à la fois le centre de l'appareil étatique depuis l'époque de Burébista jusqu'au règne du dernier roi dace Décébale mais également le centre de la spiritualité et de la religion géto-dace.

<sup>202</sup> Sur quelques hypothèses concernant la localisation de Kogainon, voir : RUSSU (1944), p. 94 ; RUSSU (1967), pp. 93 et suivantes ; KERNBACH (1972).

Notons que les historiens C. et H. Daicoviciu et Gr. Ionescu (IONESCU (1972), p. 25) situeraient la montagne sacrée à Gradiştea de Munte, tandis que l'écrivain M. Sadoveanu émet l'hypothèse d'une localisation dans les monts Calimani. Enfin C. C. et D. C. Giurescu ainsi que le naturaliste Alexandru Borza la situent quant à eux sur le mont Gugu.

<sup>203</sup> STRABON, VII, 3, 11.

## 2.2. L'INTEGRATION DES CARPATES ET DU DANUBE DANS LA SPHERE CULTURELLE ET COMMERCIALE DU MONDE GRECO-ROMAIN

### 2.2.1. La vision du Danube chez les Grecs et les Romains : Reflet des Daces ?

Ainsi que nous l'avons brièvement mentionné, s'il existe un trait de caractère commun aux Gètes et aux Daces relevé par les auteurs grecs et romains, il s'agit bien de la spécificité guerrière de ce peuple. Sur un corpus d'une trentaine de témoignages écrits, couvrant environ sept siècles, le caractère guerrier de ces derniers est celui qui a retenu le plus l'attention des auteurs classiques.

Il convient toutefois d'apporter une distinction car selon que nous nous plaçons du côté des auteurs grecs ou de celui des écrivains romains, l'appréciation de cette spécificité est nuancée :

Les Grecs louent la vaillance des Gêto-daces, leur habilité au combat et leur puissance militaire. Ainsi Hérodote (*Histoires – Melpomène*, 93) mentionne que « Les Gètes sont les plus vaillants des Thraces et les plus justes ». Strabon dans ses *Géographie* (VII, 3, 4) explique qu'ils étaient « experts au combat au corps à corps », tandis que Plutarque (*Anton.*, 63, 7) comme Thucydide (*La Guerre du Péloponnèse*, II, 96, 1) ainsi que Strabon<sup>204</sup> une nouvelle fois (*Géographie*, VII, 3, 15) relèvent tous l'importance de la mobilisation armée dans ces contrées.

Les Romains, au contraire, mettent en avant leur tempérament belliqueux, leur irascibilité et leur besoin de piller : « les Gètes belliqueux » (Ovide, *Tristes*, V, 3, 20-21) ; « [...] les uns sont sauvages et prêts à affronter la mort, surtout les Gètes, qui ont des croyances toutes particulières » (Pomponius Mela, II, 2, 18) ; « Et la terre de Rhésus, chère à Mars » (Virgile, *Géorgiques*, IV, 462) ; « Le puissant Gradivus qui règne sur les campagnes gètes » (Virgile, *Enéide*, III, 35) ; « le bouclier de cuir du Mars Gétique » (Martial, *Epigrammes*, VII, 2, 11) ; « [...] Chaque fois que l'étreinte du gel avait réuni les rives du Danube, ils descendaient piller les régions voisines » (Florus, II, 28, 18) ; « Ce qui permit [...] aux Daces et aux Sarmates, de ravager la Mésie, [...], à la grande honte, mais aussi au grand péril de l'empire » (Suétone. *Vie des Douze Césars - Tibère*, XLI) ou encore « pareil à un Dace habitant les contrées guerrières du territoire gète / Joyeux d'avoir aiguisé ses flèches du venin de sa patrie / les lance à l'improviste sur les rives de Istros aux deux noms » (Silius Italicus, *Punica*, I, 324-326).

<sup>204</sup> Plutarque : « Car Dicomès, roi des Gètes, promettait à Antoine de l'appuyer avec une armée considérable » ; Thucydide : « [...] Sitalcès lève des troupes d'abord chez les Thraces [...]. Ensuite chez les Gètes, [...]. Les Gètes et les peuples de cette contrée confinent aux Scythes ; tous sont semblablement équipés et sont des archers à cheval » ; Strabon : « La nation des Daces et des Gètes, qui avait accru sa puissance un moment jusqu'à pouvoir envoyer au dehors des armées de 200 000 hommes, se trouve donc réduite aujourd'hui à une force de 49 000 guerriers tout au plus [...] ».

Il apparaît une opposition forte et immédiate dans la façon que les auteurs classiques ont de percevoir le trait de caractère premier des Géo-Daces, celui là même qui forge l'identité de ce peuple. Comme nous allons le voir, ce contraste ne se limite pas à ce premier aspect.

La vision positive qu'ont les auteurs grecs du caractère guerrier des Géo-Daces s'explique principalement par la croyance de ce peuple en l'immortalité. Hérodote (IV, 93-94) est le premier à mentionner cette particularité. A propos de l'expédition de Darius contre les Scythes, l'auteur explique que « les Gètes, qui avaient pris le parti de résister inconsidérément, furent réduits aussitôt » ajoutant « Voici en quel sens les Gètes se croient immortels ». Ce qu'Hérodote trouve frappant et digne de mention particulière, ce n'est pas la croyance, largement répandue, d'une vie outre-tombe ; c'est la croyance, plus précise, que les morts sont admis dans la société divine. La bienveillance de la rhétorique grecque envers les Géo-Daces doit être interprétée au travers de cet élément biographique de Zalmoxis, à la fois grand prêtre et dieu des Géo-Daces.

C'est parce que ces barbares se sont imprégnés de la philosophie pythagoricienne -donc grecque- qu'ils deviennent dignes d'intérêt car source de curiosité pour des auteurs qui n'auraient pensé, de prime abord, trouver tant de sagesse (mais de sagesse grecque) dans ce peuple.

Jamblique (*Vie de Pythagore*, XXX, 173 : « Zalmoxis leur a écrit les lois, aussi le prennent-ils pour le plus grand des dieux ») et Jordanès (XI, 69) sont les deux seuls auteurs à entrer plus dans le détail des connaissances transmises par Zalmoxis aux Gètes et aux Daces les formant « à presque toute la philosophie ; il était précisément un professeur expert en cette matière ». Jordanès précise ensuite les domaines : l'éthique, la physique, la logique, la pratique, la théorie, l'astronomie. Strabon (VII, 3, 5) ajoute une information à ces enseignements, à savoir la pratique du végétarisme chez ce peuple : « Quant à la tradition pythagoricienne, due à Zalmoxis, de s'abstenir de la chair des animaux, elle s'est maintenue à peu près jusqu'à maintenant ». Enfin, Flavius Josèphe dans ses *Antiquités Judaïques* (XVIII, 1, 21-22) note le parallèle entre l'ascétisme des Esséniens et celui des Daces : « Les Esséniens ne se marient pas et ne cherchent pas à acquérir des esclaves parce qu'ils regardent l'un comme amenant l'injustice, l'autre comme suscitant la discorde ; ils vivent entre eux en s'aidant les uns les autres. [...] Leur existence n'a rien d'inusité, mais leur vie rappelle au plus haut degré celle des Daces appelés « Fondateurs ».

Platon doit être considéré comme un auteur de première importance dans la compréhension des mentalités géto-daces. Il est le seul à aborder un aspect original du peuple géto-dace. Dans ses *Charmides* (156d-157c), le philosophe explique longuement la conception gète de la médecine. « Ce Thrace me dit que les Grecs avaient raison de parler comme je viens de le rappeler ; mais Zalmoxis, ajouta-t-il, notre roi, qui est un dieu, affirme que si les yeux ne peuvent être guéris indépendamment de la tête, et la tête indépendamment du corps, ce corps à son tour ne peut être guéri qu'avec l'âme, et que, si les médecins grecs sont impuissants contre la plupart des maladies, cela tient à leur ignorance de l'ensemble qu'ils ont à soigner ; de sorte que le tout étant malade, la partie ne peut guérir [...] ».

Un dernier aspect de la vision grecque sur les Géo-Daces, et qui découle toujours de l'imprégnation de la philosophie grecque chez ce peuple, concerne leur sagesse dans les relations avec les monarches voisins. Strabon (VII, 3, 8) et Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XXI, fragment 22, 1-5) sont les deux seuls à nous renseigner à ce sujet en prenant l'exemple du roi gète Dromichaïtès envers Lysimaque. Le premier mentionne : « Il fit

prisonnier Lysimaque au cours d'une campagne dont ce dernier avait pris l'initiative contre lui. Il lui fait remarquer le peu de ressources qu'ils ont à leur disposition, lui et son peuple, mais aussi la sagesse qui les fait s'en contenter ; il lui conseille de rechercher, avec des hommes de cette trempe, plutôt l'amitié que la guerre. Là-dessus, il le traite comme son hôte, conclut avec lui un pacte d'amitié et lui rend sa liberté ». Diodore de Sicile confirme « Dromichaïtès, roi des Gètes, accueillit le roi Lysimaque avec toutes les marques de bienveillance et d'amitié [...] ». Ce qui éveille la curiosité des auteurs grecs, c'est la façon dont le roi barbare traite ce qu'il convient d'appeler un prisonnier de guerre, Lysimaque, général macédonien d'Alexandre et roi de Thrace. Il est fort probable que dans une telle situation, l'exécution du prisonnier ou du moins son échange contre rançon, eut été demandé par le monarque gète. Or il n'en est rien, le chef gète fait preuve d'une magnanimité digne d'un peuple civilisé et cette décision prend dès lors valeur d'exemple pour les deux écrivains grecs.

D'ailleurs cette droiture dans le comportement est rappelée par Strabon (VII, 3, 11) dans un autre épisode, celui de l'arrivée sur le trône dace du roi Burébista, en 79 av. J.-C : « [...] Burébista, un Gète, étant devenu le chef de son peuple, le trouva réduit à un état misérable par des guerres continuelles : il le releva tant et si bien par le travail, la sobriété et l'obéissance, qu'en peu d'années, il eut fondé un grand Etat et rangé la plupart des peuples voisins sous la loi des Gètes ».

Jordanès dans son *Getica* (V, 40) nous offre la meilleure conclusion concernant la vision des écrivains grecs sur les Gètes. Il rappelle les mots de Dion Chrysostome (2<sup>ème</sup> moitié du I<sup>er</sup> / début II<sup>e</sup> apr. J.-C.) dans ses *Gétiques* qui expliquait que « les Gètes se sont toujours montrés plus savants que la plupart des barbares et ils valaient presque les Grecs ».

Nous avons là une phrase d'autant plus chargée de sens que l'un des traits les plus frappants de la civilisation grecque à l'égard de l' « Autre » est caractérisé par l'ethnocentrisme, cette schématique opposition entre « Grecs » et « Barbares ». Or de l'avis même de Dion, le peuple géto-dace se place entre ces deux concepts.

Alors que les auteurs grecs ont unanimement une vision favorable du peuple géto-dace, il est surprenant de constater que pour la même époque (I<sup>er</sup> siècle av. / I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.), les écrivains romains offrent l'image de Daces comme de sauvages mus par des intentions belliqueuses.

La religion géto-dace ne trouve pas plus de faveur aux yeux des auteurs romains. Seuls deux d'entre eux, Julien Empereur (*Les Césars*, 22) et Solin (*De Mirabilibus Mundi*, X, 2-3, 5), et certainement pas Ovide qui pourtant a été le témoin privilégié des mœurs de ce peuple, mentionnent l'existence de Zalmoxis et la croyance dans l'immortalité. Strabon (VII, 3, 4) rappelle pourtant que c'est « le zèle religieux qui a été de tout temps le trait dominant du caractère de ce peuple ». Cela est d'autant plus déroutant que nous connaissons l'intérêt que portait Ovide pour le pythagorisme. Dans ses *Métamorphoses*, au quinzième et dernier livre, Ovide offre un discours du philosophe sur l'interdiction de manger de la viande, coutume partagée par les Gètes.

Plus encore, dans la Souda, encyclopédie grecque du X<sup>e</sup> siècle, l'auteur rappelle que « Dans son *Getica*, Criton [le médecin de Trajan] avait dit que c'est par tricherie et magie que les rois

des Gètes imposent à leurs sujets la crainte des dieux et la bonne entente et par cela ils arrivent à faire grandes choses ».

Comment interpréter cette différence de vision entre Grecs et Romains ? Nous abordons ici l'aspect déterminant qui nous permet d'interpréter l'opposition de vues, flagrante, entre Grecs et Romains.

Trois éléments de réponse nous permettent de mieux cerner les raisons qui ont conduit les Romains à adopter cette vision extrêmement négative. Il convient tout d'abord de rappeler de manière générale que l'explication de la vision romaine de l'étranger devrait être cherchée dans la mentalité romaine elle-même. Le préjugé xénophobe est avant tout une attitude destinée à légitimer un comportement.

Le premier élément de réponse est lié au lieu habité par le peuple géto-dace.

La Dobroudja et la Dacie (toutes deux dans l'actuelle Roumanie) sont les contrées mythiques, le *topos*, qui ouvrent sur l'Hyperborée et le froid absolu où l'homme n'a normalement pas sa place. Les descriptions de l'hiver tomitain chez Ovide vont clairement dans le sens d'une anti-nature (le vin solide, les chariots sur le fleuve), d'un monde à l'envers, en dehors des règles du cosmos. Or dans ce climat glacial, seule la barbarie peut survivre : « Mais quand le triste hiver a montré son hideux visage [...]. La neige forme un tapis et, pour qu'une fois tombée le soleil ni les pluies ne la fassent fondre, Borée la durcit et la rend éternelle. [...] Le vin se tient seul, gardant la forme des jarres ; et pour boire on ne puise pas le vin, mais on en donne des morceaux. [...]. Là où passaient les navires, on va maintenant à pied [...] » (*Tristes*, III, 10, 9-34).

Le second élément de réponse, qui découle logiquement du premier, et qui fonde la pertinence de la vision romaine, renvoie à l'absence chez les Géo-Daces des valeurs qui légitiment la prétention de Rome à gouverner le monde. Parmi celles-ci, nous trouvons l'absence de *pietas* des Géo-Daces, peuple superstitieux (perceptible au travers des propos de Criton), l'absence de *virtus*, du fait de leur caractère belliqueux, l'absence de *fides* car ce sont des pilliers et n'ont aucune parole et l'absence de *grauitas*, sous-entendue par Frontinius dans sa métaphore des deux chiens. Ces deux premiers éléments résultent de la prise de connaissance tardive de l'existence des autochtones par les autorités romaines et des circonstances dans lesquelles cette rencontre s'est produite : à savoir une rivalité immédiate pour la domination des rives du Danube qui a conduit logiquement à un sentiment de rejet en mettant l'accent sur le danger que ces barbares représentaient.

Comme nous l'avons précisé plus haut, la première mention romaine des Daces est l'œuvre de Jules César (*De Bello Gallico*, VI, 25, 2). Ainsi, à l'époque à laquelle Virgile rédige ses *Géorgiques* et l'*Enéide* (vers 37 av. J.-C.), les Romains viennent de découvrir l'existence des Daces, de leur chef Burébista et leur puissance. Strabon (VII, 3, 11) nous rappelle les événements qui eurent lieu dans les années 62 à 59 av. J.-C., à savoir la soumission des Celtes Boïens et Taurisques par les Daces. A cela s'ajoute la domination dace sur le littoral occidental de la mer Noire (la Dobroudja) suite à la défaite en 61 du gouverneur de Macédoine C. Antonius Hybrida. L'auteur poursuit son récit en expliquant que César avait décidé d'entreprendre une campagne contre le roi des Daces (VII, 3, 5). Nous sommes alors en 45 av. J.-C., soit une dizaine d'années avant les œuvres de Virgile. Il est donc logique de trouver chez Virgile une référence au caractère sauvage et belliqueux des Géo-Daces, à une

période au cours de laquelle Rome prévoyait justement la conquête de ce peuple et devait donc la justifier.

La situation est en tout point similaire lorsque nous analysons les œuvres d'Ovide au travers du prisme historique. Arrivé à Tomis au mois de mars de l'an 9, la région n'est que récemment entrée dans la sphère d'influence romaine suite à l'expédition du gouverneur de Macédoine Marcus Licinius Crassus entre 29 et 27 av. J.-C. Les cités grecques de la Dobroudja deviennent clientes de Rome. A l'époque d'Ovide, aucune troupe romaine n'est installée durablement dans la région.

Pomponius Mela rédige sa *Description de la terre* autour de l'année 43 de notre ère. La Dobroudja n'est toujours pas incorporée à l'Empire Romain. Elle ne le sera que sous Vespasien à partir de 69 avec l'installation des cohortes III Gallorum et cohortes VII Gallorum. La ligne du Danube commence seulement à se constituer en limes. En 46, la légion VIII Augusta est installée à Novae.

Silius Italicus et Martial rédigent leurs œuvres respectives après 68 pour le premier, entre 84 et 104 pour le second. Or, cette période est marquée par les campagnes menées contre les Daces par Vespasien (69-70 apr. J.-C.) et Domitien (84-89 apr. J.-C.).

Il apparaît clairement une corrélation entre le discours péjoratif des auteurs romains et l'époque à laquelle ces récits sont rédigés. Cette corrélation est clairement destinée à créer une sorte d'« union sacrée » des habitants de l'Empire contre cet étranger dace et donc de légitimer les campagnes successives des empereurs romains. Ces campagnes seront toutes infructueuses et ce, jusqu'à celles de Trajan, entre 101 et 106. L'empereur par sa difficile victoire cristallisera définitivement l'image du Dace comme celui d'un guerrier redoutable.

Cette vision dichotomique des Grecs et des Romains sur les populations vivant au nord du Danube a également une répercussion sur la perception du fleuve lui-même<sup>205</sup>. Les occurrences d'*Istros* et *Danuvius* sont nombreuses, présentes à la fois chez les poètes, les philosophes, les historiens-géographes, les panégyristes... et reflètent des conjonctures historiques et culturelles similaires à celles que nous avons soulevé pour les populations gète et dace.

Du côté des auteurs grecs, l'*Istros* est perçue de manière bienveillante. Ainsi Hésiode (*Théogonie*, 337-339) le fleuve (à l'instar de tous les fleuves « à vagues agitées ») est présenté comme l'enfant de Thétys et d'Okéanos, son frère. Il est alors qualifié de « celui qui coule beau ». Hérodote décrit le fleuve dont il loue la notoriété (« connu par beaucoup de gens », II, 34) et la grandeur (« le plus grand parmi ceux que nous connaissons », IV, 48-50). Apollonios de Rhodes dans son récit du retour des Argonautes explique que l'*Istros* est « un fleuve très large et très profond, source féconde pour la mer » (*Argonautiques*, IV, 283).

Au cours de l'époque romaine impériale, le Danube reste considéré par les auteurs grecs comme un fleuve majestueux : Claude Élien (le Sophiste) le qualifie de « roi des eaux » (*Peri Zôion Idiôtetos / De la nature des animaux*, XIV, 23) tandis que Denys dans sa *Periegesis* (Description, 298) l'intitule « le divin Istros ».

<sup>205</sup> LASSANDRO (2001), pp. 205-209 ; ALEXIANU (2007), pp. 27-39 ; DAN (2007).

La vision romaine est toute autre. Elle doit vraisemblablement être comprise par le même prisme que la population dace elle-même. Les circonstances historiques font que le Danube est une terre hostile d'où proviennent les incursions de Barbares peu connus. Virgile est le premier à mettre en parallèle l'hostilité des Daces et le Danube : « *coniurato descendens Dacus ab Histro* », (*Géorgiques*, II, 497). D'ailleurs ce fleuve marque la frontière climatique (donc culturelle) entre la République et les Barbares : au sud se trouve le climat doux et méditerranéen tandis qu'au nord, l'hiver y est permanent (« *semper hiems, semper spirantes frigora Cauri* », III, 356). La description faite ensuite par Virgile fait écho avec une vingtaine d'années avant à la vision d'Ovide de l'hiver tomitain, à savoir cette anti-nature qui prend naissance avec le Danube. Nous retrouvons ainsi le *topos* du Danube gelé (« *concresecunt subitae currenti in flumine crustae* », III, 360) qui permet à des chariots (de fer) de passer d'une rive à l'autre là où auparavant naviguaient les navires (« *undaque iam tergo ferratos sustinet orbes, puppibus illa prius, patulis nunc hospita plaustris* », III, 361-362).

Le concept de frontière, cette fois-ci entre la Romanité et la Barbarie, est également présent chez Horace qui présente le fleuve comme « un bouclier défendant l'Italie et Rome » (« *o tutela praesens Italiae dominaeque Romae* », *Carmina*, IV, 14, 43-44).

Cette idée est également présente chez Sénèque<sup>206</sup> comme chez les auteurs de la fin du III<sup>e</sup> siècle, notamment chez le panégyriste Mamertinus qui relate la venue sur le *limes* danubien de l'Empereur Julien. Sa perception du Danube est en tout point similaire à celle des auteurs d'avant la conquête de la Dacie : d'un côté, l'Empire synonyme d'espoir, de liberté et de richesse et de l'autre, la terreur, la peur et la fuite devant l'Empereur (« *qua dignitate describes classem per maximi fluminis tractum remis ventisque volitantem, tum principem nostrum alta puppi sublimem non per cuiuscemodi agros frumenta spargentem, sed Romanis oppidis bonas spes libertatem divitias dividentem, tum ex parte altera in barbaricum solum terrorem bellicum trepidationes fugas formidines obserentem ?* », XI/3, 8, 4). Chez Latinus Pacatus Drepanius, dans un panégyrique en l'honneur de l'Empereur Théodose, l'Istros apparaît rougi par le sang des Sarmates (« *Sarmatica caede sanguineus Hister* », V, 2) comme il l'était par celui des Gètes à l'époque d'Ovide (« ses eaux ont été rougies avec le sang de Gètes » : « *Non negat hoc Hister, cuius tua dextera quondam / puniceam Getico sanguine fecit aquam* », *Ex Ponto*, IV, 7, 19-20 ; « *infecitque fero sanguine Danuvium* », *Ex Ponto*, IV, 9, 80).

Dans une étude consacrée à ce thème, A. Luisi<sup>207</sup> a relevé 29 occurrences de ce fleuve chez Ovide (26 occurrences pour *Hister* et 3 pour *Danuvius*) dans des contextes qu'il considère pour la plupart comme mensongers. Il est un « fleuve barbare » (« *barbarus Hister* », *Ex Ponto*, III, 3, 26 ; IV, 2, 38), aux « rives féroces » (« *ripa ferox Histri* », *Ex Ponto*, IV, 9, 76). Ovide préférerait même vivre sur les bords du Styx plutôt que sur ceux du Danube ! (« *Styx quoque, si quid ea est, bene commutabitur Histro ; siquid et inferius, quam Styga, mundus habet* », *Ex Ponto*, IV, 14, 11-12).

<sup>206</sup> « *ut Histrum, ut Nilum, vastos amnes magisque insignes quam ut dici possit eandem illis originem quam ceteris esse* », *Q. Nat.*, III, 22.

« *Omnes considera gentes in quibus Romana pax desinit, Germanos dico et quicquid circa Histrum vagarum gentium occurSAT* », *Prov.*, IV, 14.

<sup>207</sup> LUISI (2001), p.127-134.

### 2.2.2. Les échanges commerciaux entre les Daces, les Grecs et les Romains

Les relations commerciales entre les populations vivant au nord du Danube et les régions méditerranéennes débutèrent très tôt, dès les périodes mycéniennes et villanoviennes<sup>208</sup>, et se poursuivirent avec quelques variations dans leur intensité et leur fréquence au cours des âges préhistoriques et protohistoriques. La fondation de colonies grecques sur le littoral dobrogéen de la mer Noire va modifier sensiblement cette situation. Les échanges avec les populations autochtones s'intensifient au cours du Hallstatt récent puis au cours de la phase laténienne. Les découvertes en Dacie de produits grecs datés entre le début de La Tène et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. attestent les prémices d'une relation permanente entre les Géo-Daces et le monde hellénique. La présence de ces produits<sup>209</sup> sur le territoire de la future Roumanie est importante pour la datation des assemblages archéologiques et pour la création d'une chronologie de la culture géto-dace. Toutefois ces témoignages restent rares dans les établissements et les nécropoles autochtones des régions intra-carpatiques et légèrement plus fréquente à mesure que nous nous approchons du Danube, dans les régions extra-carpatiques de la Valachie et de la Moldavie.

La période comprise entre le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. correspond à la phase maximale des échanges réalisés entre l'Etat dace et le monde gréco-romain. Les fouilles archéologiques ainsi que l'étude du mobilier importé nous renseignent dans un premier temps sur les produits entrant dans l'Etat dace, tels que les amphores, la céramique de table, les monnaies ainsi que diverses autres productions.

Parmi les produits les plus importés en Dacie, nous trouvons le vin et l'huile au travers de la découverte d'amphores<sup>210</sup>. Bien que les amphores soient des articles de poteries, elles ne sont pas incluses dans les produits concernant le commerce gréco-romain de la céramique. Cela s'explique par l'utilisation distinctive qui en est faite par rapport aux autres poteries. En effet, les amphores étaient manufacturées spécialement pour le transport du vin, de l'huile, des résines ou encore des aliments en saumure (notamment le poisson ou les olives). Leur intérêt, au cours des époques antiques, résidait donc dans le contenu et non dans le contenant. C'est pour cette raison que les amphores ont une place particulière dans la production vendue en Dacie au regard de la céramique en général.

Les amphores étaient le moyen idéal pendant l'antiquité pour préserver le contenu de la dégradation due au contact de l'air. Mais leur transport présentait quelques difficultés liées à leur fragilité. C'est pourquoi il était préférable de les déplacer par bateau. Le transport sur terre ne pouvait être réalisé que lorsque la route était suffisamment plane ou située le long d'une voie navigable.

La conséquence immédiate, sur le plan archéologique, réside dans la constatation que les fragments d'amphores se retrouvent plus particulièrement dans les zones situées dans le voisinage immédiat du Danube et de ses affluents. Depuis l'étude réalisée par Ion Glodariu en 1976 concernant le commerce gréco-romain en Dacie<sup>211</sup>, aucun autre ouvrage de synthèse

<sup>208</sup> PETRESCU (1994), pp. 41-53.

<sup>209</sup> CONDURACHI (1965), pp. 26-49 ; CONDURACHI (1963) ; CONDURACHI (1963 / 1), pp. 317-332 ; TUDOR (1967), pp. 38-77 ; OPAIȚ (2011), pp. 445-472.

<sup>210</sup> EFTIMIE (1959), pp. 195-217.

<sup>211</sup> GLODARIU (1976).



n'a fait l'objet d'une étude d'ensemble plus récente. Reprenant donc les données avancées par Glodariu, nous apprenons que les archéologues ont découvert des fragments d'amphores dans 117 localités sur le territoire actuel de la Roumanie représentant un total de 1100 amphores, dont un tiers était estampillé.

Les découvertes les plus importantes ont été réalisées le long du Bas Danube, entre Zimnicea et Turnu-Severin. D'autres localités ont également importé de nombreuses amphores. C'est le cas de la zone de confluence entre le Siret et la rivière Buzău, la confluence entre le Danube et le Siret, de la Ialomița et du Danube, la région de Călărași et celle des lacs de Mostiștea et de Greaca, au nord-est d'Oltenița. A contrario, les découvertes d'amphores gréco-romaines sont beaucoup moins importantes dans la zone subcarpatique de la Valachie et de la Moldavie, tandis que sur le plateau transylvain, elles sont inexistantes.

Comme le suggère l'étude de leur distribution sur le territoire de la Roumanie, nous devons nous poser la question de savoir s'il est possible que le commerce des vins et des huiles cessait au-delà des Carpates méridionales et orientales.

Il est difficile d'accepter l'idée que les Géo-Daces de l'intérieur de l'arc des Carpates n'appréciaient pas les vins et huiles importés par leurs frères vivant sur l'autre versant des montagnes ! Cette situation rappelle un passage de Strabon<sup>212</sup> où il est question de l'éradication de la vigne par Burébista et son grand prêtre Décénée, dans le but de redresser un peuple en pleine querelle. De là à en conclure, comme certains archéologues roumains, que le commerce était délibérément restreint au monde géto-dace vivant entre le Danube et les Carpates, il n'y a qu'un pas.

En étudiant plus précisément les localités dans lesquelles ont été découvertes de nombreuses amphores, nous nous apercevons que les cités de Cetățeni et de Poiana figurent en bonne position. En effet près d'un tiers des amphores découvertes (350 sur 1100) l'ont été dans quatre localités : Cetățeni, Poiana, Popești et Tinosu<sup>213</sup>. L'abondance d'amphores dans ces localités n'est pas accidentelle. L'établissement de Cetățeni est situé sur la rivière Dâmbovița, près du défilé de Bran qui relie le plateau transylvain à la Valachie. De même le site de Poiana est situé sur le Siret près du défilé d'Oituz. Celui-ci permet la jonction entre la région intracarpatique et la Moldavie. Les sites de Popești et de Tinosu relèvent de la même importance. Ils sont tous les deux situés à la fois près d'une rivière navigable, le Siret, et d'un défilé dans les Carpates. Selon toute vraisemblance, les vins et les huiles acheminés par bateau depuis le Danube puis sur l'un de ses affluents étaient déchargés dans ces établissements pour être ensuite transvasés dans des tonneaux de bois ou des outres de peaux afin d'être transportés par route grâce à des chariots.

L'étude chronologique et typologique de ces amphores estampillées<sup>214</sup> nous permet de résoudre une nouvelle question sur l'origine des produits et l'intensité des échanges qui en résultaient. Vasile Pârvan a ainsi démontré que la pénétration des amphores grecques sur le territoire dace a débuté à partir des IV<sup>e</sup> - III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. avec l'importation de vins et d'huiles en provenance de Thasos puis de Heraclea Pontica. Au cours du III<sup>e</sup> siècle jusqu'au

---

<sup>212</sup> STRABON, VII, 3, 11 : « *Ils se laissèrent persuader [par Zalmoxis] de couper leurs vignes à la racine et de se passer de vin* ».

<sup>213</sup> VULPE (1924), pp. 215-218 ; VULPE (1933), pp. 332-336.

<sup>214</sup> Celles-ci représentent 304 pièces.

I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., la production de Thasos est supplantée par les produits provenant de Rhodes et de Sinope. A partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., elles sont alors mises en concurrence avec la production de Cnide<sup>215</sup>.

Concernant la fréquence des importations d'amphores, nous nous apercevons que la quantité d'amphores datées des deux premiers siècles de la pénétration est environ trois fois moindre que celles datées de la période comprise entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. La période de plus grande activité du commerce du vin et de l'huile s'est donc réalisée plus particulièrement le II<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

Ces données concernent les territoires de l'Etat dace et excluent le littoral roumain de la mer Noire, où les découvertes archéologiques d'amphores nous révèlent d'autres informations. Par ordre d'importance, les cités grecques de Dobroudja ont importé des vins et des huiles en provenance de Sinope, Rhodes et Thasos, avec également une fréquence beaucoup plus importante au cours du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.

En conséquence, en croisant les informations fournies par l'étude des découvertes d'amphores à la fois sur le territoire dace à proprement parlé et sur le littoral de la mer Noire, nous pouvons en conclure que les cités grecques n'ont que peu joué le rôle d'intermédiaire entre les centres de production et les zones nord-danubiennes. De la sorte, le commerce des amphores s'est établi directement entre les vendeurs, depuis leurs centres de production, et les acheteurs indigènes.

Nous pouvons tirer quelques conclusions relatives à l'étude des fragments d'amphores découverts sur le territoire de la Dacie. Premièrement, le commerce des vins et des huiles est attesté archéologiquement dans les régions de Moldavie, Munténie et Olténie. Le grand nombre d'amphores, estampillées ou non, découvertes en Dacie prouve l'existence d'un échange intensif de produits qui a pris également place dans les petits établissements géto-daces. Ce commerce a également couvert toute la Dacie historique, incluant donc le plateau transylvain, mais selon des modalités propres, différentes des régions extra-carpatiques<sup>216</sup>.

La provenance des amphores découvertes en Dacie atteste la présence de marchands rhodiens, beaucoup plus nombreux que ceux venus de Thasos et du littoral méridional de la mer Noire. Dans tous les cas, le commerce du vin et de l'huile en Dacie est exclusivement orienté vers les zones productrices pontiques et égéennes.

Ce commerce s'est ensuite développé de façon permanente jusqu'à la conquête romaine de la Dacie. Il s'est même poursuivi plusieurs décennies après cet événement. Pour ce développement, les marchands étrangers comme la population indigène se sont attachés plus particulièrement à des zones de marchés, à la fois accessibles depuis l'extérieur de la Dacie mais dont la localisation permettait par la suite l'acheminement des produits dans tout le territoire de l'Etat dace. Enfin il semblerait que les changements en intensité et en volume dans le commerce des amphores intervenus à la fin du premier siècle av. J.-C. ne soient pas accidentels. Ils sont le résultat des évolutions politiques et militaires dans la zone des Balkans. Parmi celles-ci, nous trouvons l'avancée des Romains dans cette région, leur politique vis-à-vis des cités grecques de Dobroudja et l'évolution dans l'orientation politique

<sup>215</sup> MUȘEȚEANU (1978), pp. 173-199 ; PREDA (1973), pp. 37-46.

<sup>216</sup> GLODARIU (1968), pp. 354-362.

générale romaine au regard de la constitution du puissant Etat dace sous Burébista et ses successeurs.

Parmi les autres produits importés en Dacie, nous trouvons la céramique. L'étude de la poterie étrangère est très intéressante à plusieurs points de vue. Elle permet tout d'abord d'établir une chronologie des sites géto-daces. Ensuite, par leur distinction, nous pouvons appréhender les influences exercées sur la poterie locale. Enfin son étude accroît notre compréhension dans l'interaction du commerce dace avec le monde gréco-romain<sup>217</sup>. L'importation de poteries en Dacie est attestée entre le second siècle av. J.-C. et le premier siècle apr. J.-C. Elle consiste en un vaisselier de différentes formes et tailles, décoré ou non, toujours réalisé avec une technique supérieure à celle employée par les producteurs locaux.

L'étude chronologique des découvertes nous apprend que l'importation de poteries a débuté au cours du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ou plus probablement au début du siècle suivant. Jusqu'à la fin de ce même siècle, les importations restent rares, limitées à la céramique peinte, aux bols de type délien ainsi qu'aux céramiques de type Hadra de Crète ou d'Alexandrie, rapprochant le Pont-Euxin de l'Egypte dès le III<sup>e</sup> siècle<sup>218</sup>. La céramique peinte est ainsi la première forme à pénétrer en Dacie avant de devenir extrêmement rare à la fin du premier siècle av. J.-C. Ce constat s'explique par la multiplication en parallèle d'une poterie locale peinte, à même de concurrencer les importations gréco-romaines. Au contraire, la poterie décorée en relief et les sigillées romaines augmentent en fréquence et en nombre à partir de la fin du second siècle av. J.-C. et surtout au cours du siècle qui précède la conquête romaine de la Dacie<sup>219</sup>.

L'étude de la distribution des poteries nous donne une carte à peu près similaire à celle concernant les importations d'amphores. Le voisinage du Danube et de ses affluents, dans les régions extra-carpatiques, est surreprésenté tandis que le plateau transylvain reste pauvre mais non exempt de poteries. Il est difficile de comprendre les raisons de cette extrême pauvreté sur le plateau transylvain. La principale explication pourrait résider dans la difficulté d'acheminer un produit fragile sur les routes traversant les Carpates. Toutefois, il existe dans ces régions une situation bien particulière découverte par les archéologues roumains. Ceux-ci ont noté l'existence d'une poterie indigène, qualifiée de poterie « de cour » qui est différente esthétiquement et en prétention de celle découverte dans les autres régions de la Dacie. Cette poterie « de cour » est souvent comparable à la production grecque. Ainsi, les populations vivant dans les régions situées sur le plateau transylvain auraient, semble-t-il, préféré une réinterprétation des canons de la poterie grecque plutôt que son importation. Malgré tout, les quelques découvertes de poteries grecques dans le plateau transylvain ont été réalisées presque exclusivement dans sa zone sud-est. Cette constatation peut s'expliquer par la présence et l'attraction exercée par la capitale dace, Sarmizegethusa Regia, mais également par cette grande artère commerciale, traversant les Carpates, que fut la rivière Olt.

La provenance des poteries nous apporte la même information que celle découverte pour le commerce des amphores. Les populations daces ont importé des poteries produites dans les zones pontiques et égéennes, et plus particulièrement d'Asie Mineure. Cette constatation est

<sup>217</sup> LUNGU (2000), pp. 137-162.

<sup>218</sup> Ibidem, p. 147.

<sup>219</sup> GLODARIU (1978), pp. 18-19.

toutefois contrebalancée quant nous étudions les poteries découvertes dans le plateau transylvain. Nous voyons que les poteries importées proviennent seulement du littoral pontique. Quant aux imitations locales datées du premier siècle apr. J.-C., leur influence provient des régions occidentales de la Dacie, et notamment de Pannonie.

De manière générale, nous remarquons que la présence de poteries grecques et romaines en Dacie est un fait usuel et naturel, qui augmente continuellement au cours des siècles qui précèdent la domination romaine de la Dacie. Nous pouvons d'ores et déjà affirmer que bien avant l'incorporation de la Dacie dans l'Empire romain, l'Etat dace était bien intégré dans le circuit commercial gréco-romain. Il ne faut toutefois pas oublier la faiblesse en nombre des poteries importées en Dacie, en comparaison avec les amphores. Selon toute vraisemblance, les marchands romains comme grecs ont préféré acheminer en Dacie des marchandises qui leur garantissaient une bonne source de revenu. Or le premier obstacle à la pénétration de poteries fines en Dacie fut le franchissement des cols et des défilés des Carpates avec une marchandise volumineuse et fragile. A cela s'ajoute la production locale, faite de pièces remarquables et similaires à celles connues dans le monde classique.

Il est une autre catégorie de mobilier archéologique dont l'étude nous permet d'appréhender les relations commerciales entre l'Etat dace et le monde gréco-romain. Cette catégorie concerne les découvertes monétaires sur le territoire actuel de la Roumanie. Elles constituent une part importante dans la compréhension de l'histoire de la Dacie préromaine. Leur valeur, comme témoin historique, a été appréciée par les premiers chercheurs roumains, devenus numismates, dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. De ce fait découle les très riches publications concernant la présence et la circulation des monnaies antiques en Roumanie.

La majorité des monnaies découvertes en Dacie est datée entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et se poursuit jusqu'à la dissolution de l'Etat dace au début du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Il est à noter que cette pénétration monétaire débute quelques siècles auparavant, bien que très timidement, dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., au travers de monnaies macédoniennes et hellénistiques<sup>220</sup>.

Les monnaies grecques qui entrèrent sur le territoire dace au début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. sont des tétradrachmes de Macedonia Prima et de Thasos, avec une nette majorité pour cette dernière provenance. La pénétration de ce type de monnaies est à mettre en relation avec le commerce des amphores<sup>221</sup>. Ils sont numériquement suivis par les drachmes de Dyrrhachium et d'Apollonia, sur l'Adriatique. Leur nombre diminue graduellement jusqu'à disparaître au cours du premier siècle av. J.-C. Les découvertes de monnaies grecques ont été plus particulièrement réalisées dans la zone de la rivière Argeș, dans les bassins du bas-Siret et Bârlad, dans la zone centrale du Mureș, de la Târnava, de l'Olt, de la Dâmbovița et du Prut, sans omettre la région du haut-Danube. La circulation monétaire suit donc le Danube, entre en Munténie pour suivre ses principaux affluents navigables. Elle concerne ainsi aussi bien les régions extra-carpatiques que le plateau transylvain.

C'est à la fin de cette période, dans la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., qu'apparaissent sur le territoire dace les premières émissions de deniers républicains romains<sup>222</sup>. Leur arrivée

<sup>220</sup> GLODARIU (1971), pp. 71-90; MIHAILESCU-BÎRLIBA (1990).

<sup>221</sup> PREDA (1973), pp. 56-66.

<sup>222</sup> PAVEL (1997), pp. 97-125 ; MOISIL (1926), pp. 83-85 ; MITREA (1945), p. 329 ; MITREA (1968), pp. 31-59 ; PROTASE (1966).

coïncide avec la période de circulation maximale des échanges monétaires en Dacie. Les régions de découverte de ces monnaies furent le Banat, zone de redistribution vers la Transylvanie puis la Moldavie par le col d'Oituz, la Munténie et l'intérieur de l'arc des Carpates qui représente deux tiers de l'ensemble des trouvailles.

En conclusion, la distribution des découvertes monétaires montre l'existence de deux zones qui diffèrent l'une et l'autre dans leur importance économique. Les monnaies découvertes sont plus nombreuses à l'intérieur de l'arc des Carpates qu'à l'extérieur. Ce phénomène est lié à l'importance de la diffusion des monnaies à partir de l'Adriatique via Aquilea, Emona et Siscia puis Sirmium. Cette diffusion concerne à terme la Dacie toute entière et démontre le développement des échanges monétaires au cours de la période classique de l'Etat dace. Elle prouve également la participation, différente d'une région à l'autre, de la Dacie toute entière dans le commerce avec la République puis l'Empire romain.

Enfin elle montre que la monnaie romaine fut rapidement le principal, peut-être le seul, moyen d'échange accepté et apprécié dans les transactions commerciales par les populations vivant au nord du Danube.

Finalement, la comparaison de l'origine des différentes émissions monétaires nous permet de dresser la carte de l'orientation commerciale de l'Etat dace entre le second siècle av. J.-C. et la conquête romaine. La diffusion des monnaies de Thasos et de Macedonia Prima en Dacie a probablement été l'œuvre de marchands romains et non Grecs pontiques. La faiblesse en nombre et en fréquence de monnaies pontiques confirme cet état. Nous ne savons pas si la diffusion des drachmes de Dyrhachium et d'Apollonia est due à des marchands des deux cités de l'Adriatique ou à des marchands romains. Mais selon toute vraisemblance, la monnaie romaine, qui avait alors un grand prestige et qui était généralement acceptée dans l'ancien monde méditerranéen, fut utilisée pour le commerce par les marchands italiens romains comme par les marchands venus des autres régions de la République puis de l'Empire romain. Le grand nombre et la large diffusion des monnaies romaines découvertes en Dacie prouvent indubitablement l'orientation définitive du commerce nord-danubien vers les régions occidentales sous domination romaine<sup>223</sup>.

Les études de la céramique importée, amphores ou vaisseliers, ainsi que celles de la diffusion monétaire restent les plus intéressantes au regard des conclusions que nous pouvons en tirer. Les importations en Dacie ne se limitaient pas à ces deux produits. Il faut y inclure les objets et la vaisselle en bronze provenant presque sans exception des ateliers italiens et surtout de Campanie, des objets en or et argent, de la verrerie, des ornements, des articles de toilette, et de la production de produits finis en fer<sup>224</sup>. Sans entrer dans le détail de chacune de ces catégories, nous pouvons formuler quelques remarques concernant la distribution de ces articles en Dacie. Nous retrouvons une fois de plus une fréquence et une intensité de produits importés dans les zones du Danube et de ses affluents. Au contraire du commerce de poteries et d'amphores, les découvertes faites dans les établissements daces situés sur le plateau transylvain, avec une préférence pour la région de Sarmizegethusa Regia, sont largement

<sup>223</sup> GLODARIU (1978), pp. 23-24.

<sup>224</sup> GLODARIU (1978), pp. 19-23; MIHAILESCU-BÎRLIBA (1980), pp. 23-27.

appréciables et parfois même majoritaires<sup>225</sup>. La prépondérance d'objets luxueux dans la zone de la capitale dace s'explique très facilement par l'attraction exercée par ceux-ci sur l'aristocratie et la cour princière<sup>226</sup>. Enfin, comme pour le reste des marchandises importées en Dacie, nous constatons un accroissement sensible des importations au fil des siècles, avec un apogée situé au cours du premier siècle apr. J.-C.

L'étude du mobilier métallique pose plusieurs questions concernant la provenance de ces articles. Trois possibilités nous sont offertes, sans que l'une d'entre elles ne prenne le pas sur les autres.

- Soit nous pouvons avoir affaire à des objets réalisés par des artisans géto-daces qui se sont inspirés de production gréco-romaine.
- Soit ces articles ont pu être réalisés sur place par des artisans itinérants gréco-romains, soit avoir pénétré en Dacie par le circuit habituel de revendeurs gréco-romains sillonnant l'Etat dace.
- Dernière possibilité, il n'est pas impossible de penser que plus d'une fois, sans doute, de tels objets ont dû figurer dans de riches butins emportés par les populations vivant dans le voisinage du *limes* lors des fréquentes incursions dans les provinces romaines. Dans ce sens, les Géo-Daces n'ont certainement pas fait exception à la règle générale. Il se peut que nombre de vases et d'objets en bronze soient parvenus de la sorte au nord du Danube.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons conclure que la Dacie, extra carpatique comme intra carpatique, était largement présente dans les circuits commerciaux et financiers du monde gréco-romain. Le Danube, comme ses affluents, ont ainsi joué au cours des siècles précédant la conquête romaine le rôle de voies de communication et d'échanges avec les régions grecques et romaines, tandis que les Carpates, obstacles à la pénétration militaire romaine, par son contrôle permanent et organisé ont largement laissé passer les influences culturelles venues du monde gréco-romain.

La Dacie indépendante a participé activement aux échanges matériels avec le monde classique. Ces échanges ne sont pas limités aux importations de biens depuis les cités grecques et romaines. Les marchands, qui apportaient les articles des territoires gréco-romains en Dacie, achetaient également des produits daces qu'ils vendaient ailleurs. La présence importante de monnaies grecques comme romaines nous amène à penser que la Dacie, par son intégration dans le circuit économique et marchand gréco-romain, a également exporté sa production, de façon plus importante que ce que nous pourrions le supposer. Malheureusement, les sources narratives nous renseignent très peu sur la nature, les quantités et les destinataires des exportations daces. Il est à penser que la production dace exportée était de même nature que celle généralement fournie par les habitants vivant dans les régions situées au voisinage du monde gréco-romain : bétail, cuir, fourrures, miel, cire d'abeille ou

<sup>225</sup> C'est le cas du mobilier en argent, où 90 % des découvertes sont concentrées dans la région des monts d'Oraştie. Les objets de bronze importés découverts à l'intérieur de l'arc carpatique représentent 80 % du total des découvertes.

<sup>226</sup> GLODARIU (1968), pp. 353-367.

encore esclaves<sup>227</sup>. Il est impossible d'estimer, même approximativement, le volume des biens achetés en Dacie à destination du monde gréco-romain.

La Dacie possédait des matières premières qui nous permettent d'affiner son rôle dans l'exportation de biens. Le bois des Carpates, spécialement celui de nature résineuse, fut probablement très largement exporté. Apprécié pour la réalisation de bateaux, son transport n'était pas techniquement difficile au cours de l'Antiquité. Porté par les courants des rivières, beaucoup plus forts qu'aujourd'hui, le bois pouvait rejoindre par flottage le Danube et les principales têtes de pont sur le fleuve. La Dacie était également riche en grains. Ses habitants ont probablement participé à l'approvisionnement des cités grecques et romaines, sans toutefois en être le principal fournisseur.

La littérature antique n'a pas suffisamment affirmé l'importance de la production de sel et de son commerce dans les régions situées en dehors de la Dacie. Les salines et les mines de sel étaient très nombreuses. Des mines existent encore aujourd'hui à l'intérieur de l'arc des Carpates et sur ses versants orientaux et méridionaux. Les premiers témoignages de l'extraction du sel par les populations locales datent de l'époque néolithique<sup>228</sup>. Cette industrie ainsi que son commerce ont selon toute vraisemblance continué au cours des âges des Métaux puis de la période classique dace. L'existence d'importants établissements fortifiés dans le voisinage de dépôts de sel, comme celui de Târgu Ocna, Ocnița-Vâlcea et Sărățel (département de Bistrița-Năsăud), ainsi que la découverte de monnaies isolées dans des zones à forte densité de salines, tendent à prouver ce commerce. A cela s'ajoute l'absence de mines de sel dans les Balkans, déjà mentionnée par Vasile Pârvan au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ce produit est donc logiquement inclus dans les achats effectués par les marchands grecs dans le but de le revendre au sud du Danube<sup>229</sup>.

De la même manière, l'archéologue Bucur Mitrea a associé les découvertes monétaires situées autour des mines de sel comme étant la résultante du commerce de celui-ci. Parmi ces découvertes, très nombreuses aujourd'hui, nous pouvons mentionner les localités de Cislădie, Jigodin, Ocnița, Sânpetru et de Sângeorzu Nou dans lesquelles ont été découvertes de nombreuses monnaies grecques. Des pièces de monnaie de Thasos ont été découvertes à Adâncă dans la région de la Dâmbovița, à Gura Ocniței, Ocna Sibiului, Râu Sadului et Sângeorzu Nou. Nous pourrions multiplier le nombre d'exemples, qui tentent tous à prouver cette relation étroite entre les marchands venus du monde gréco-romain et le sel de Dacie. La toponymie nous offre également une nouvelle piste pour l'étude des réserves de sel de Dacie. Les villages valaques et moldaves de Slănic prouvent la présence de dépôts de sel aussi bien

<sup>227</sup> PÂRVAN (1926), pp. 609 et 717 ; PREDA (1966), p. 17 ; LASCU (1970), pp. 79-91.

<sup>228</sup> Une exploitation de sel a été mise au jour sur le site de *Poiana-Slatinei* à Lunca (département de Vânători-Neamț). La plus ancienne couche découverte date de la culture néolithique de Starcevo-Criș (milieu du V<sup>e</sup> millénaire). Le site fut exploité ensuite pendant le néolithique final (Precucuteni), puis par les cultures de Komarov-Costișa et de Noua de l'âge du Bronze (1750 – 1650 av. J.-C.), à la période hallstattiennne et au cours du Haut Moyen-Âge (710-900 apr. J.-C.). Ce site, toujours en cours de fouille, a fait l'objet d'une communication de Weller (Ol.), Dumitroaia (Gh.) et alii, « Première exploitation de sel en Europe : techniques et gestion de l'exploitation de la source salée de Poiana Slatinei à Lunca (Neamț, Roumanie) », *Colloque « Sel, eau et forêt. hier et aujourd'hui »*, 3-5 octobre 2006, aux Salines Royales d'Arc-et-Senans (Doubs). Voir également, WELLER (2005).

<sup>229</sup> PÂRVAN (1926), p. 609 et p. 717.



que le commerce qui en était fait<sup>230</sup>. A Bucarest, il y a encore 30 ans, il existait une route dénommée « *drumul sării* », aujourd'hui rebaptisée « maladroitement », « *drumul serii* ».

En prenant en compte les découvertes monétaires faites dans le bassin du Caraș, dans celui de Nerea et dans les montagnes Metaliferi, plusieurs chercheurs roumains ont également mentionné parmi les exportations daces, les minerais d'or. Obtenu sous la forme de paillettes, dans le sable des rivières, ou en minerais, grâce aux nombreuses mines à ciel ouvert dans les Carpates<sup>231</sup>, l'or dace était connu et apprécié du monde gréco-romain. Malheureusement, une fois encore, il est impossible d'estimer les volumes<sup>232</sup> et les destinataires de ce produit. Les découvertes archéologiques nous confirment cependant la parfaite maîtrise de l'extraction et des techniques d'orfèvrerie par les populations daces.

### 2.2.3. Les routes commerciales de la Dacie pré-romaine

Les centres de production des différentes marchandises grecques et romaines importées en Dacie, le type de produit et les possibilités de transport de ces biens sont d'une grande importance pour l'étude des routes commerciales utilisées par les marchands gréco-romains voyageant en Dacie. Nous avons mentionné dans le chapitre précédent que l'origine des différents produits importés hellénistiques et romains était située dans la partie orientale de la Méditerranée : le bassin égéen, la mer Noire et les côtes orientales de l'Adriatique. De la sorte, les principales routes commerciales, terrestres comme maritimes, partent de ces différentes régions pour entrer en Dacie. Il nous faut dans un premier temps distinguer les routes maritimes des routes commerciales terrestres. Attachons-nous d'abord à préciser ces voies maritimes.

Les amphores de vin et d'huile grecs étaient transportées par bateaux depuis Rhodes, Cnidos, Cos, Thasos ou depuis les cités grecques de la mer Noire vers le territoire dace. Les bateaux suivaient alors les côtes, naviguant par cabotage. Il est difficile de déterminer avec exactitude les routes empruntées par les bateaux depuis les centres de production jusqu'en Dacie. La route maritime traversant la mer Egée était généralement orientée du sud au nord et les ports étaient situés sur les îles ou sur les côtes de l'Asie Mineure. Les bateaux entraient ensuite en mer Noire d'où ils pouvaient rejoindre le Danube. Cette route, la plus directe, utilisée presque exclusivement pour le transport des amphores, devint plus sûre après l'éradication de la piraterie par Pompée. Cette mesure contribua grandement au développement du commerce maritime entre les régions carpato-danubiennes et les centres grecs. La fragilité des amphores ajoutée à la difficulté de les déplacer d'un moyen de transport à un autre nous permettent de

<sup>230</sup> Si nous dépassons les frontières de l'actuelle Roumanie, nous pouvons mentionner les villes de Salonique et de Salzburg, dont leur nom dérive du terme « sel ». Les bergers roumains qui descendaient en pratiquant la transhumance jusqu'à Salonique, ont donné un nom roumain à cette ville : *Sărună*.

<sup>231</sup> Ștefan Olteanu dénombre plus de 50 localités d'extraction de minerais du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. Voir : OLTEANU (1988), pp. 98.

<sup>232</sup> La seule estimation qui soit mentionnée dans les sources provient du trésor de Décébale que l'empereur pris à la rivière Sargeția suite à sa victoire en 105. DION CASSIUS, LXVIII, 14, 3-4 : « // *recupéra une foule d'argent et d'or* ». CRITON (II, 28) évoque quant à lui cinq millions de livre d'or et le double d'argent.

penser que la liaison entre centre de production et acheteur dace se faisait directement sans passer par les cités grecques de la mer Noire. A ces données techniques s'ajoute la preuve que le Danube comme ses principaux affluents étaient alors navigables.

Les sources antiques, dont Pline<sup>233</sup>, relatent que 30 sur 60 affluents du Danube étaient navigables dans leur plus grande partie. Strabon<sup>234</sup>, évoquant probablement l'expédition de Marcus Vicinius, mentionne que les Romains utilisèrent la rivière Mureş<sup>235</sup> (*Marisos* en latin, *Μάρισος* en grec) pour le transport des équipements militaires. En considérant les découvertes archéologiques ainsi que l'implantation des établissements daces, nous pouvons estimer que les cours inférieurs du Prut, du Siret, de la Ialomița, de l'Argeș, de l'Olt, du Jiu et du Mureş étaient largement utilisés pour le commerce maritime. A partir de ces points, différentes routes terrestres suivant le trajet de ces mêmes rivières permettaient d'atteindre l'intérieur du pays.

Les routes maritimes ou fluviales n'excluaient pas les voies terrestres, parfois les seules capables de pouvoir suppléer à la demande. Ces routes terrestres se situaient presque toujours le long des principales rivières et étaient utilisées lorsque celles-ci n'étaient plus navigables. Cinq routes joignaient les territoires carpatodanubiens aux côtes de la mer Egée, de la mer Adriatique et du nord de l'Italie en traversant les Balkans.

- Les trois premières suivaient le cours des fleuves Strymon, Axios et Margus. Elles reliaient le nord de la mer Egée et l'Adriatique à la péninsule balkanique jusqu'au Danube.
- Une autre route d'importance stratégique, surtout au II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., permettait de joindre Byzantium, via Philippopolis et Serdica, à Naissus et Viminacium.
- La cinquième route commerciale reliait Aquilea, dans le nord de l'Italie, au Danube. Traversant les Alpes par le défilé de Ocra, cette route terrestre continuait vers Nauportus-Emona. En ce point, la route se divisait en deux voies, l'une tournant vers le nord et rejoignait la vallée de la Drave, la seconde utilisait la partie navigable de la Save jusqu'au Danube. Cette route était utilisée pour le transport de marchandises en provenance de Campanie, au travers de l'Italie du nord, sur la *via Flaminia*, réparée et réorganisée sous Auguste.

A l'intérieur de la Dacie, plusieurs routes terrestres furent utilisées par les marchands grecs et romains. Toutes suivaient, spécialement dans les plaines, la course des rivières dans leur totalité quand bien même celles-ci étaient navigables. La distribution géographique des produits et des monnaies grecs et romains nous donne la structure des principales routes en Dacie. La majorité des routes commerciales partaient du Danube pour rejoindre les territoires situés sur sa rive septentrionale.

<sup>233</sup> PLINE L'ANCIEN, IV, 12, 79 : « *Inde octia Histri. Ortus hic in Germania iugis montis Abnouae ex aduerso Raurici Galliae oppidi, multisultra Alpes milibus ac per innumeras lapsus gentes Danuri nomine, immenso aquarum auctu et unde primum Illyricum alluit Hister appellatus, LX amnibus, medio ferme eorum numero navigabili, in Pontum vastis sex fluminibus evolvitur* »

<sup>234</sup> STRABON, VII, 3, 13 : « *Le fleuve Marisos traverse le territoire de ces peuples avant d'aller se jeter dans le Danube que les Romains utilisaient pendant la guerre pour acheminer leur matériel militaire* ».

<sup>235</sup> TIMOC (2006), pp. 213-217.

D'est en ouest, la première voie commerciale terrestre remontait le long de la vallée du Prut jusqu'à sa confluence avec la rivière Jijia. Cette route est indiquée par les découvertes d'amphores, de poteries et de monnaies grecques. La rareté des autres catégories de produits importés en Dacie nous amène à la conclusion que cette route n'était pas très importante, d'autant plus qu'elle semble avoir été contrôlée par les tribus des Bastarnes et les Sarmates Roxolans.

Le Siret, navigable dans sa partie inférieure, était la route commerciale la plus importante de la Dacie orientale<sup>236</sup>. Une grande quantité de produits grecs et romains a été découverte dans les établissements géto-daces de Galați-Barboși, Poiana, Răcătău et Brad, sur cette rivière et dans la partie méridionale de son embouchure. La route le long du Siret se séparait ensuite en trois branches : la première était orientée vers le nord-est en direction des établissements du plateau de Bârlad. Les deux autres voies tournaient vers les régions intra carpatiques, l'une vers Poiana puis la vallée de la Trotuș et le défilé d'Oituz. La seconde route courait le long de la vallée de la Bistrița, passait les établissements daces situés près de Piatra-Neamț (Cozia et Bâtca Doamnei) au travers des gorges de Bicaz puis de Rodna, rejoignant ainsi le plateau transylvain. D'autres routes, de moindre importance, le long du Siret, joignaient la vallée de Buzău et les cités daces de la région de Vrancea.

Dans l'ordre géographique vient ensuite la vallée de la Ialomița. Depuis la cité de Hârșova-Carsium, située sur le Danube, une route commerciale permettait d'entrer dans la plaine valaque jusque dans les collines subcarpatiques.

Une autre route commerciale, beaucoup plus utilisée que la vallée de la Ialomița, partait des bouches de l'Argeș sur le Danube. Remontant dans la plaine valaque, la route se divisait en deux à la confluence avec la rivière Dâmbovița. Une voie passait près des cités géto-daces situées au voisinage de Bucarest, tandis que la seconde s'enfonçait vers les collines carpatiques jusqu'à l'établissement de Popești.

Du point de vue stratégique, cette voie était également de première importance. Elle permettait de faire la jonction entre les régions de plaines et celles de collines. La densité des découvertes archéologiques, spécialement pour la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., permet d'en donner la preuve.

La route commerciale le long de la rivière Dâmbovița passait ensuite à Cetățeni et traversait les Carpates par le défilé de Bran entrant dans le pays de Bârsa, dans le sud-ouest de la Transylvanie. Cette route, plaque tournante du commerce, permettait de rejoindre l'intérieur et l'extérieur de l'arc carpatique.

La route longeant la rivière Olt est très bien connue en Dacie occidentale, spécialement au cours de la période tardive. Les avis des historiens et archéologues roumains divergent quant à l'importance à lui donner. Selon la majorité des chercheurs, cette route passait au travers du défilé éponyme et permettait d'atteindre la Transylvanie, dans la région actuelle de Sibiu. Ce sont les Romains, qui après la conquête de la Dacie au début du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., ont réellement doté le pays d'une infrastructure routière de premier ordre. Il est donc difficile de croire que l'étroit et abrupt défilé de l'Olt fut utilisé aussi largement comme moyen de communication entre les deux versants des Carpates avant la conquête romaine. Sans dénigrer l'existence et l'utilisation de cette route, une voie plus aisée tournait vers l'ouest à la

<sup>236</sup> SANIE (1973). pp. 407-434.

confluence avec la rivière Lotru. En suivant cette rivière, la route terrestre traversait les Carpates entrant en Transylvanie près des sources de Sadu. L'idée de l'utilisation de cette dernière est appuyée par la découverte de tétradrachmes de Thasos jusqu'au voisinage de ses sources. A contrario, les découvertes archéologiques, concernant la période antique, sont négligeables à l'intérieur du défilé de l'Olt.

La plus importante route terrestre à l'ouest de la rivière Olt passait le long du Jiu, depuis le Danube, à Drobeta Turnu Severin et entrait en Transylvanie au travers du défilé de Vâlcan.

D'autres routes commerciales, dont les itinéraires ne sont pas encore exactement définis, traversaient le Banat vers la Transylvanie, comme celle joignant Lederata à la Transylvanie via la vallée de Caraş et le défilé des Portes de Fer transylvaines. A la vue des découvertes monétaires, nous ne pouvons exclure l'idée d'une seconde route traversant le Banat en suivant le trajet de la rivière Timiş ou le Bega. La route située le long de la rivière Mureş, navigable jusqu'à Alba-Iulia, permettait de lier la Pannonie à la Dacie occidentale. Elle fut l'une des voies les plus utilisées au cours de l'antiquité. A la confluence avec la rivière Sebeş, la route commerciale se divisait en deux branches : la première continuait la course du Mureş puis du Târnava tandis que la seconde rejoignait l'Olt.

D'autres routes connectaient la vallée de Mureş avec les régions le long de la rivière Someş et Crasna, comme en témoignent les nombreuses découvertes monétaires faites dans ces zones. Enfin, il existait plusieurs routes commerciales à l'intérieur de l'arc des Carpates. L'une d'entre elles courait le long de la vallée de Cibin, jusqu'à Tilişca puis Căpâlna.

Il est connu que l'amélioration du système de voirie en Dacie n'intervint pas avant la conquête romaine du pays. Malgré le fait que les routes de Dacie étaient de qualité inférieure à celles de l'Etat romain, du point de vue des techniques de construction et de durabilité, elles ont quand même permis de faciliter le développement des échanges entre les mondes dace et gréco-romain en même temps que le commerce interne<sup>237</sup>.

Le développement, et finalement la transformation de certains établissements géto-daces en places de marché furent directement liés aux ressources naturelles du pays, à la fois dans les produits agricoles et les matières premières telles que le fer, le sel et les métaux précieux. La position géographique, au débouché d'artères commerciales ou à la croisée de ces mêmes routes, et la possibilité d'échanges de la production locale avec des produits importés furent d'une grande importance dans le développement des cités géto-daces. Le regroupement de personnes dans des lieux particuliers pour certaines occasions, sacrées comme profanes, à des périodes régulières de l'année, créa enfin des opportunités pour la vente des productions gréco-romaines et indigènes.

La concentration des découvertes regroupant les différentes catégories de produits gréco-romains ainsi que les trésors monétaires mis au jour dans certaines cités daces ne sont pas explicables simplement par la demande locale en biens. Nous devons prendre en compte l'existence d'un commerce de produits à grande échelle au cours de cette période.

Presque tous les établissements et les cités fortifiées géto-daces furent de bonnes places de marchés pour les produits issus du monde classique. La majorité de ces établissements ne furent rien de plus que des centres d'échanges, qui, selon leur taille et les besoins locaux, ont absorbé les différentes quantités de produits hellénistiques et romains et en retour ont vendu

<sup>237</sup> MIHAILESCU-BÎRLIBA (1980), pp. 223-244.

des biens indigènes aux marchands grecs et romains. Il est certain, ainsi que nous le montre la distribution de produits importés en Dacie, que les établissements dans leur ensemble ont participé à ce commerce.

Certaines cités sont devenues de véritables centres marchands contrôlant par leur économie et leur commerce les régions avoisinantes. Ces stations ont ainsi joué le rôle d'intermédiaires entre les zones commerciales de moindre importance et les marchands grecs et romains.

Il est important à ce niveau, afin de comprendre les principales causes de la transformation des centres d'échanges en stations commerciales, de distinguer deux catégories d'établissements : en premier lieu, les centres, situés sur les routes commerciales et qui ont laissé passer les marchands grecs et romains au travers de la Dacie, ensuite, les autres centres qui furent en fait de véritables cités marchandes.

La première catégorie comprend les établissements, qui malgré leur taille et l'importance des découvertes de produits importés et malgré leur localisation sur des routes commerciales permettant d'atteindre le cœur de la Dacie, n'ont joué qu'un rôle mineur dans l'intégration de l'Etat dace dans le circuit économique gréco-romain. Ces centres nous intéressent car ils indiquent la direction de la diffusion des produits étrangers en Dacie. Les lieux où les échanges d'amphores d'huile et de vin s'opéraient, étaient probablement situés aux bouches des principaux affluents du Danube : le Prut, le Siret, la Ialomița, l'Argeș, l'Olt et le Jiu. Les bateaux déchargeaient leur cargaison dans ces endroits et le transport des marchandises continuait ensuite par voie terrestre. Hârșova, Oltenița et Giurgiu faisaient partie de ces centres que nous pouvons qualifier de lieux de transit. Dans certaines localités de la plaine de Munténie, les archéologues roumains ont découvert plusieurs trésors monétaires en provenance de Thasos et de Macedonia Prima. D'autres localités encore, dans le sud-est du Banat et le long de la rivière Mureș, où ont été découvertes des monnaies d'Apollonia et de Dyrrhachium, furent seulement des étapes accidentelles du commerce avec les Grecs et les Romains. La présence de trésors monétaires dans ces localités est liée à la direction empruntée par le trafic des marchands grecs et romains et ne prouve en rien leur importance comme places de marché.

La seconde catégorie des établissements géto-daces comprend les réelles stations commerciales qui, par la densité et la concentration des découvertes, ont joué un rôle moteur dans le développement de l'économie dace. L'étude attentive de l'importance économique des établissements nous permet de dresser un bilan, encore incomplet, mais qui autorise une bonne connaissance des points commerciaux névralgiques de Dacie avant la conquête romaine. Dans la région moldave<sup>238</sup>, sur la rivière Siret, les localités de Brad<sup>239</sup> et de Răcățiu appartiennent à cette seconde catégorie d'établissements. La quantité et la diversité de produits gréco-romains montrent que ces deux centres furent de véritables stations commerciales où les marchands grecs et romains vendaient directement leurs produits. Ces articles étaient ensuite redistribués et circulaient dans les zones avoisinantes. L'établissement de Poiana était situé plus au sud<sup>240</sup>. L'importance de ce centre commercial a été mise en lumière par les chercheurs roumains dès sa découverte. En prenant en compte l'abondance de toutes les catégories de produits importés ainsi que les monnaies, Poiana semble avoir été le

<sup>238</sup> SANIE (1973), pp. 407-433 ; SANIE (1975), pp. 189-208 ; SANIE, MARIN (2011).

<sup>239</sup> MITREA (1966), pp. 415-418 ; POPESCU (1967), pp. 521-538.

<sup>240</sup> VULPE (1957 / 1), pp. 159-178.

plus important centre d'échanges de la Dacie orientale. Son développement fut lié à la richesse de sa production agricole et animale ainsi qu'à sa position géographique sur le Siret. En effet, le trafic des marchandises arrivant dans les bouches du Danube et remontant dans le nord de la Moldavie puis en Transylvanie passait obligatoirement par la cité de Poiana. Sur l'embouchure du Siret, l'établissement de Galați-Barboși<sup>241</sup> fait également figure de grand marché de la Dacie orientale. Les fouilles qui y ont été effectuées, ont permis de mettre à jour une grande quantité et variété de produits gréco-romains. A cette place commerciale, s'ajoutent des rôles stratégiques et militaires de première importance.

Plusieurs établissements géto-daces, plaques tournantes des échanges, sont connus dans la région de la Munténie. Ainsi, les sites de Zimnicea, Popești, Tinosul et Cetățeni appartenaient à cette catégorie. La cité de Zimnicea a bénéficié des riches ressources des zones avoisinantes ainsi que de sa position géographique, sur la rive septentrionale du Danube<sup>242</sup>. Cette situation lui a permis de profiter de l'importation de produits en provenance du littoral de la mer Noire et donc du trafic marchand provenant de la mer Egée et de Méditerranée. Zimnicea a également joué le rôle non négligeable d'intermédiaire entre les provinces nord danubiennes et les régions sises au sud du grand fleuve. De par l'abondance et la variété des biens importés, l'établissement de Popești, situé non loin du Danube sur la rivière Argeș, est en tout point comparable au site de Poiana pour la Moldavie. Du point de vue commercial et économique, aucune localité du sud des Carpates n'est comparable au site de Popești. Cette importance est liée à sa position géographique qui lui a permis de servir de carrefour entre le trafic sur le Danube et les régions subcollinaires de Munténie. La découverte de nombreux sites géto-daces aux environs de Popești, dans le territoire actuel de Bucarest, démontre également le rôle de redistributeur que joua cette cité dace. L'accroissement économique et commercial de Tinosul, situé au nord, fut facilité par l'existence de routes qui liaient cette station au Danube, routes qui continuaient ensuite vers l'important bourg de Cetățeni. Le développement de ce dernier établissement est entièrement dû à sa position géographique, car situé sur l'une des plus importantes routes permettant la jonction au travers du défilé de Bran entre la Munténie et le pays de Bârsa en Transylvanie du sud-ouest. Pendant près de quatre siècles, Cetățeni fut l'intermédiaire obligé entre les régions des plaines de Munténie et celles de Transylvanie. L'importance quantitative des amphores de vins et d'huiles nous permet de penser que Cetățeni a joué un rôle prépondérant dans la diffusion de ces produits à l'intérieur de l'arc des Carpates.

En Dacie occidentale, seule la cité de Pecica fait figure de place de marché de première importance. Située sur le Mureș à proximité des ressources naturelles du sol et du sous-sol, Pecica contrôlait la plus importante route entre les régions intra carpatiques et la Pannonie. Ceci explique la prospérité de cet établissement et son rôle d'intermédiaire dans le commerce dace avec les régions occidentales.

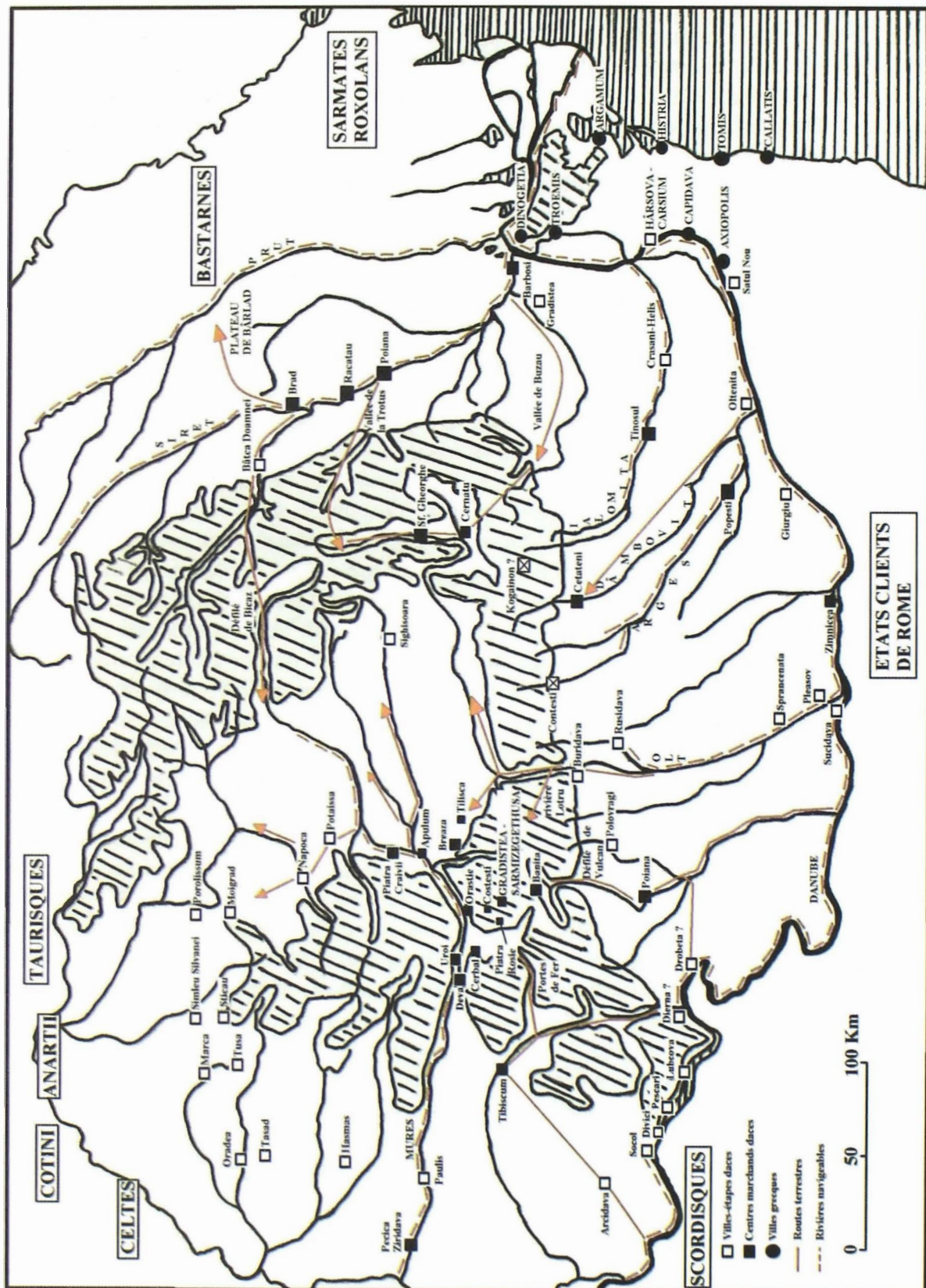
Dans le sud-est de la Transylvanie, les établissements situés dans la grande boucle de l'Olt et sur la rivière Pârâul Negru, spécialement Sf. Gheorghe et Cematu, furent incontournables du point de vue des relations commerciales avec le monde gréco-romain. Ces établissements étaient tous situés dans une région riche en produits agricoles et en matières premières :

<sup>241</sup> SANIE (1983), pp. 158-159; SANIE, MARIN (2011), pp. 46-161.

<sup>242</sup> NESTOR (1950), pp. 95-96.



Carte 14 : Les routes commerciales et les villes marchandes daces.



bétail, bois, fer. De plus ils contrôlaient la route allant en Moldavie ainsi que celle permettant l'accès à la Munténie, dans l'actuelle localité de Braşov tout comme celle de la vallée de Buzău. Enfin, les établissements autour des citadelles daces de Tilişca<sup>243</sup> et Piatra Craivii eurent également un rôle primordial pour le commerce avec les marchands gréco-romains. Piatra Craivii a tout particulièrement attiré l'attention des archéologues roumains. La richesse de son mobilier archéologique importé fait considérer cette cité comme l'une des plus importantes en terme de place de marché de toute la Dacie. Riche en matières premières provenant des régions de la vallée du Mureş, la cité de Piatra Craivii contrôlait également l'accès aux monts d'Apuseni.

La zone des établissements daces et des fortifications des monts d'Orăştie est, du point de vue du trafic commercial, une région d'exception. Le grand nombre de citadelles ainsi que l'existence dans ces lieux des centres politiques, militaires et religieux de l'Etat dace expliquent l'importance de ce marché pour les commerçants grecs et romains.<sup>244</sup> La présence du clergé dace et de l'aristocratie guerrière a naturellement favorisé l'extension considérable de la vente de produits luxueux et l'achat par ces mêmes marchands gréco-romains de larges quantités de produits provenant de la riche et fertile vallée du Mureş et des matières premières, dont l'or, des monts Apuseni.

L'existence de stations commerciales daces démontre l'intensité des échanges dans les territoires carpato-danubiens. Les marchands gréco-romains avec leurs produits ont continuellement pénétré en Dacie enclenchant un processus de développement économique des cités daces, les transformant en véritables centres commerciaux le long du Danube et de ses affluents ainsi que dans les territoires compris à l'intérieur de l'arc des Carpates.

#### **2.2.4. Les conséquences des relations entre la Dacie et le monde gréco-romain**

La mise en relation du monde dace avec les marchands grecs et romains a entraîné une série de conséquences sur les populations autochtones. Parmi celles-ci, nous pouvons mentionner le développement des imitations de biens étrangers. Ceux-ci assimilés par les populations autochtones ont donné lieu à des réinterprétations locales avec une diffusion parfois très large dans les territoires daces<sup>245</sup>. Au premier titre des imitations par les Daces de biens gréco-romains se trouvent la production et la diffusion d'amphores locales destinées au marché du vin. Ces dernières n'ont pas imité tous les types de formes des amphores grecques circulant en Dacie. La majorité d'entre elles sont des copies, plus ou moins exactes, d'originaux provenant de Rhodes, de Cnidos et de Cos. Ce sont les amphores rhodiennes estampées ou anépigraphes qui furent les plus reproduites par les artisans daces. La présence de celles-ci sur le territoire de la Dacie s'explique par le fait que les amphores rhodiennes étaient les mieux connues, et donc les plus commodément reproduites. Les résultats des fouilles archéologiques montrent que le nombre des amphores locales découvertes sur les territoires géto-daces est relativement importante en comparaison avec les amphores importées. Dans le même temps, la zone de distribution de ces imitations couvre une large aire géographique.

<sup>243</sup> LUPU (1962), pp. 477-484 ; LUPU (1970), pp. 233-244 ; MAC'REA (1966), pp. 34-45.

<sup>244</sup> *Ibidem*.

<sup>245</sup> LUPU (1978), pp. 85-86.



Les imitations géto-daces d'amphores grecques peuvent être classifiées en deux groupes : celles qui sont estampées et celles qui ne le sont pas, c'est-à-dire les amphores anépigraphes. Parmi les imitations d'amphores estampées, les archéologues roumains ont noté que les sigles utilisés étaient en grande majorité des signes géométriques. L'explication donnée par D. V. Rosetti est liée à l'idée selon laquelle les artistes géto-daces, ne connaissant pas l'écriture grecque, utilisèrent ces signes afin de distinguer les différents types d'amphores préférées par les acheteurs. V. Eftimie préfère l'hypothèse selon laquelle ces signes étaient des marques de potiers.

L'étude des découvertes d'amphores locales, estampées ou non, montre la large diffusion de ces imitations sur le territoire de la Dacie. Les archéologues roumains ont découvert des fragments d'amphores de facture locale dans toute la région de la Munténie, dans la moitié inférieure de la Transylvanie et de la Moldavie. Il est naturel de s'apercevoir que dans les régions adjacentes au monde gréco-romain, les découvertes d'imitations d'amphores sont très rares. Ainsi la Dobroudja et la rive septentrionale du Danube n'ont révélé que cinq fragments d'amphores : deux provenant de la région d'Olbia, deux autres de celle d'Histria et enfin la dernière a été découverte à Ruse, sur la rive droite du Danube.

La distribution des amphores locales nous permet également de situer les sites de production de ce bien. Selon toute vraisemblance, la principale zone productrice se situait dans la plaine de Munténie et plus précisément dans les établissements de Popești et de Cetățeni. La production de ces imitations d'amphores grecques couvre une large période qui s'étend entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. avec une période de production et de diffusion maximale comprise entre le dernier quart du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et les premières décennies du siècle suivant.

La présence de ces imitations locales démontre indubitablement l'existence d'une production locale de vin ainsi qu'un marché intérieur empruntant les mêmes voies de communications que les produits gréco-romains. Nous avons là l'exemple de l'assimilation rapide de formes issues du monde grec par les populations autochtones vivant dans la plaine de Munténie. Ces marchands géto-daces ont ensuite diffusé ces produits et par conséquent l'influence de la civilisation classique à l'intérieur de l'arc des Carpates.

Aux côtés des imitations d'amphores grecques, les archéologues ont également mis au jour des imitations locales de céramiques. Les céramiques locales ont revêtu deux formes au cours de leur période de production et de diffusion, entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., selon leur décoration peinte ou au contraire l'absence de décors. Parmi les céramiques peintes, nous trouvons tout d'abord celles à décor géométrique, datées tout au long de la période classique dace, tandis que celles à décor floral ou zoomorphe, d'inspiration hellénistique et romaine, sont plus particulières au I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. Ces types de céramiques locales ont été découvertes dans les plus importants établissements géto-daces de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie, y compris de la région des monts d'Orăștie, qui fut une importante zone de production.

Enfin, nous pouvons mentionner les imitations géto-daces de monnaies grecques et romaines. Nous savons que le système monétaire traditionnel géto-dace est issu, dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., du modèle grec macédonien.

A partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., les imitations de deniers républicains puis de monnaies impériales quelques décennies plus tard prennent le dessus sur les pièces grecques et ce, à la fois numériquement et du point de vue de leur répartition dans l'aire carpatodanubienne. Ceci nous indique clairement la profondeur et l'importance de la pénétration des marchands romains deux siècles avant la conquête de l'Etat dace. Les territoires carpatodanubiens ne furent pas seulement intégrés dans l'activité commerciale du monde classique gréco-romain. La présence de monnaies macédoniennes puis romaines démontrent que les populations géto-daces utilisèrent également ce moyen d'échange pour les activités commerciales internes.

Il n'est pas toujours facile de reconnaître et de démontrer les aspects de la culture matérielle et spirituelle géto-dace qui ont été influencés par le monde gréco-romain. Les progrès effectués dans la recherche archéologique et l'étude des vestiges ont permis d'appréhender de nouvelles données concernant l'influence exercée par les marchands grecs et romains au travers des biens et des produits qu'ils importaient en Dacie. Parmi ces influences nous pouvons mentionner le champ de l'ornementation des objets céramiques comme métalliques. Ainsi, la décoration à rosettes sur les têtes de clous de fer mis au jour dans la région des citadelles des montagnes d'Orăștie tout comme les vagues décoratives gravées au cœur du grand monument découvert à Popești démontrent l'influence artistique plus que technique, du monde hellénistique.

Les murs de fortifications, consolidés par des poutres de bois, les modes constructifs des tours et des bastions avec entrées à chicanes que nous retrouvons dans les citadelles daces de Blidaru, de Piatra Roșie, ou de la capitale dace Grădiștea Muncelului, ou encore les tuiles couvrant les toits des monuments daces sont tous issus de la technique grecque. Certains chercheurs roumains émettent l'hypothèse que l'escalier monumental découvert à Costești ainsi que l'arche d'entrée de la citadelle de Piatra Roșie et la citerne de Blidaru, réalisés en *opus signinum*, furent l'œuvre directe d'architectes grecs<sup>246</sup>.

Nous ne possédons pas de sources écrites mentionnant la présence de constructeurs grecs ayant aidés les différents rois daces dans la réalisation architecturale et urbanistique de la capitale comme des citadelles voisines. Les méthodes employées pour la réalisation de ces monuments demandent une telle connaissance technique qu'il est impossible de penser qu'il s'agit d'imitations réalisées par les artisans daces. Pour la période du roi Décébale, la situation est toute autre. Nous possédons plusieurs références explicites attestant de la présence d'architectes et d'artisans romains dans la capitale dace et dans la région des monts d'Orăștie, là où les influences grecques comme romaines sont les plus importantes. Dion Cassius nous expose que dans le traité de paix conclu entre le roi Décébale et l'empereur Domitien, il est fait mention que Rome fournirait au roi dace tous les artisans dont il aurait besoin, lui en promettant plus encore à l'avenir<sup>247</sup>. De même, le traité de paix conclu après les guerres de 101 – 102 obligea le roi Décébale à « *retourner les armes, les machines de guerre et les ingénieurs* »<sup>248</sup> fournis par Rome avant la guerre.

<sup>246</sup> GLODARIU (1976 / 2), pp. 92-93 ; LUPU (1978), pp. 73-89.

<sup>247</sup> DION CASSIUS, LXVII, 7, 4 et LXVIII, 9, 5.

<sup>248</sup> Ibidem.

L'interprétation et les conclusions tirées de l'étude des relations commerciales et des influences culturelles entre la civilisation dace et le monde gréco-romain nous permettent de dresser un bilan qui pondère les arguments historiques, principalement issus des sources documentaires. L'échange intensif des produits par les populations daces avec les royaumes hellénistiques et avec la République puis l'Empire romain ainsi que l'orientation de ces échanges nous permet de distinguer deux périodes. Nous pouvons dire avec certitude que lors de la première phase, les Grecs furent les premiers marchands à pénétrer au nord du Danube. Leur sphère d'activité comprenait en premier lieu les régions situées en bordure du Danube et dans la partie méridionale de la Moldavie. Graduellement, ils ont étendu leur influence vers les régions occidentales et septentrionales en même temps qu'une structure étatique se faisant jour dans le sud-ouest du plateau transylvain.

La prédominance des marchands grecs de la mer Noire et de la mer Egée sur le territoire dace cessa vers la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et au début du siècle suivant, autour des années 100 av. J.-C. A partir de cette période, leur sphère d'activité se réduit considérablement, même si ce déclin ne fut pas unitaire dans toutes les régions de Dacie. Les marchands grecs ont bien sûr continué à exporter leurs produits dans les territoires carpato-danubiens, mais en comparaison avec la période précédente, ceux-ci furent moins nombreux en volume comme dans leur distribution géographique.

Les marchands provenant de la côté orientale de l'Adriatique et d'Italie sont apparus dans l'aire carpato-danubien dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. plus précisément à la fin de ce même siècle. Leur pénétration s'est faite tout d'abord dans le Banat, en Olténie et en Transylvanie. Graduellement, elle s'étendit vers toutes les régions de la Dacie. Dans le même temps, la république romaine prenait le contrôle de la Mésie et s'établissait durablement au sud du Danube. L'ingérence romaine s'associe à cette époque à une présence hellénistique tardive et se produit de concert avec la pénétration des monnaies de Dyrhachium et d'Apollonia. Au sein de cette deuxième étape prend place une nouvelle phase pouvant être comprise entre le début du règne de Burébista et la fin du règne d'Auguste. Elle est caractérisée par une pénétration massive en continuelle croissance, en volume de marchandises, amplifiée à l'époque d'Auguste.

La seconde et dernière phase au cours de cette étape de pénétration économique romaine se situe, chronologiquement, entre la fin du règne d'Auguste et les guerres menées par Trajan contre l'Etat dace. Les relations économiques comme la circulation monétaire continuent et s'amplifient progressivement. Les échanges sont facilités par l'établissement des frontières de l'Empire sur le Danube et la pénétration se produit tant à l'ouest, par la Pannonie, qu'au Sud du Danube et de la Dobroudja. De la sorte, les marchandises et les monnaies romaines sont présentes dans toutes les contrées de la Dacie dont l'orientation commerciale se dirige, presque exclusivement, vers l'Empire romain.

Les produits introduits par les marchands helléniques et romains, dans leur quantité, leur variété, les volumes échangés et leur diffusion démontrent l'augmentation progressive de l'importation de biens en Dacie entre les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C. puis à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le développement fulgurant des produits romains dans toute la Dacie.

Il n'est pas accidentel de voir que l'augmentation radicale des échanges prit place à une période où, en Dacie, apparaît une métallurgie du fer beaucoup plus productive. Celle-ci entraîna une meilleure production agricole comme minière liée à la pénétration de l'aire en

fer et plus généralement de l'outillage de fer. L'apogée de ce développement mercantile à la fois en volume et en variété entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. fut le résultat direct et immédiat d'un rapide développement de la production matérielle dans l'économie géto-dace. L'accroissement des forces productrices et les changements qui eurent lieu dans les régions d'échanges commerciaux constituèrent une base solide à la consolidation de l'Etat dace. Cela permit de renforcer l'unification des tribus géto-daces, ce qui favorisa dans un second temps la centralisation de l'Etat de Burébista.

L'étude des échanges commerciaux démontre parfaitement le rôle joué par l'Etat dace dans la mise en valeur des Carpates et du Danube. Grâce aux marchands, à la circulation de leurs produits et à l'aide apportée par les ingénieurs grecs et romains aux architectes daces, les Carpates et les montagnes d'Orăștie où était centralisé le royaume dace, ne furent pas des obstacles à la pénétration des cultures grecques et romaines. La parfaite connaissance des régions montagneuses et la pertinence de leur exploitation militaire et commerciale par les populations daces permirent à ces dernières de les intégrer dans le circuit commercial du monde classique, tandis que militairement, les Carpates furent perçues par ces marchands étrangers comme une forteresse inexpugnable. Le Danube fut également mis en valeur par l'Etat dace selon le même dispositif. Commercialement, la création de places de marchés permit la rapide pénétration des marchandises gréco-romaines à l'intérieur de l'arc des Carpates. Ces voies de communication que sont le Danube et ses affluents furent alors jalonnées de centres commerciaux. Ces mêmes établissements furent également les gardiens des voies d'accès permettant d'atteindre la capitale et les richesses des Carpates et du plateau transylvain.

### 2.3. LES GUERRES DACIQUES DE DOMITIEN ET TRAJAN (81 – 106 APR. J.-C.)

#### 2.3.1. Les Carpates et le Danube dans les relations entre les Daces et l'Empire romain de Domitien à l'avènement de Trajan

Dans le milieu du troisième quart du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., la Dacie redevient une grande puissance. Elle représente de nouveau un danger pour l'Empire romain sur le cours inférieur du Danube. Pendant le règne de Domitien (81-96 apr. J.-C.), au cours des guerres qui opposent Rome aux Daces sur le Danube, les revers alternent avec les succès<sup>249</sup>. Autour de l'année 82, rompant unilatéralement le traité d'alliance conclu avec Rome, le roi dace Duras-Diurpaneus, quelquefois identifié à Décébale<sup>250</sup>, entra en Mésie où ses armées pillèrent les garnisons de la frontière<sup>251</sup>. Pendant l'hiver 85-86, ou selon certaines hypothèses au début de l'année 85<sup>252</sup>, alors que le Danube était enserré dans la glace, les Daces franchirent le fleuve près d'Oescus, pénétrant en Mésie par la vallée de l'Iskar.

<sup>249</sup> VULPE (1968), pp. 69-77 ; PÂRVAN (1982), pp. 110-113 ; BOGDAN (1997), pp. 101-108

<sup>250</sup> Notamment sur la base des écrits de Dion Cassius lorsqu'il affirme que « *Domitien envoya Fuscus contre le roi des Daces Décébale* ». DION CASSIUS, LXVII, 6, 5.

<sup>251</sup> JORDANES, XIII, 76 ; SUETONE (Domitien), VI, 1.

<sup>252</sup> STEFAN (2005), p.401-402.

Domitien déclencha alors plusieurs campagnes sur le rive septentrionale du Danube. Dion Cassius nous informe du comportement de l'empereur au cours des excursions en Dacie : « *Il entreprit une expédition de guerre contre les Daces, mais il ne s'est pas occupé de la guerre mais, restant dans une ville de Mésie, il s'est jeté selon ses habitudes dans les débauches [...]. En envoyant à sa place d'autres généraux dont la plupart des fois il choisissait mal, et chaque fois qu'il ne réussissait pas il accusait ses généraux et il s'attribuait les succès auxquels il n'avait pas participé* »<sup>253</sup>.

Il est difficile d'établir s'il s'agit d'un portrait véridique. Il semble que Dion Cassius soit trop passionné dans ses affirmations. Quoi qu'il en soit, le général en question lors de la campagne de 85 ou 86 fut le légat de Mésie, Oppius Sabinus. Il tenta de s'opposer à la progression des Daces, mais fut vaincu et sa légion, massacrée. Jordanès nous offre un portrait plus fidèle des événements qui se déroulèrent sur le Danube au cours de cette campagne : « *A la tête de cette province se trouvait alors, succédant à Agrippa, Oppius Sabinus, tandis que Diurpaneus occupait le premier rang chez les Daces. Après qu'on eut engagé le combat, les Daces défirent totalement les Romains, tranchèrent la tête d'Oppius Sabinus, investirent de nombreux fortins et cités, se livrèrent au pillage de biens publics au détriment de l'Empereur* »<sup>254</sup>. Le récit qu'en fait Eutrope est en tout point identique quant au destin du légat de Mésie : « *Oppius Sabinus consularis et Cornelius Fuscus praefectus praetorio cum magnis exercitibus occisi sunt* »<sup>255</sup>. Les sources affirment que face à la défaite d'Oppius Sabinus, l'empereur Domitien quitta Rome pour se rendre sur le théâtre des opérations afin d'y conduire les troupes<sup>256</sup>. Il nomma à cet effet Cornelius Fuscus<sup>257</sup>. Orose<sup>258</sup> affirme que les combats qu'il mena contre les Daces de Diurpaneus furent nombreux. Jordanès<sup>259</sup>, quant à lui, ne mentionne qu'un seul affrontement qui se serait déroulé en Mésie, probablement à la fin de l'année 85. La campagne fut vraisemblablement remportée par les Romains, puisque à cette occasion Domitien reçut son premier triomphe sur les Daces.

Alors que jusqu'à présent les combats furent menés sur le sol impérial, la mort d'Oppius Sabinus et les revers subis par les armées romaines décidèrent l'empereur à séjourner plus longuement en Mésie mais surtout à y mener une expédition d'envergure<sup>260</sup> directement dans le *barbaricum*. L'année 86 marque en ce sens la première guerre dace entreprise sous Domitien. Elle marque ainsi pour le royaume dace l'entrée sur la scène historique de Décébale, probable successeur de Duras-Diurpaneus.

<sup>253</sup> DION CASSIUS, LXVII, 7.

<sup>254</sup> JORDANES, XIII, 76.

<sup>255</sup> EUTROPE, VII, 23, 4.

<sup>256</sup> SUETONE (Domitien), VI, 1 ; JORDANES, XIII, 77.

<sup>257</sup> JORDANES explique que Fuscus prit la tête des soldats « *de presque tout l'Empire* » (XIII, 77). Il était en réalité préfet du prétoire comme le confirme SUETONE (Domitien), VII.

<sup>258</sup> OROSE, VII, 10, 4 : « *Nam quanta fuerint Diurpaneus Dacorum regis cum Fusco duce proelia* ».

<sup>259</sup> JORDANES, XIII, 77.

<sup>260</sup> Les sources sont unanimes concernant l'importance du contingent placé sous les ordres de Fuscus. Celui-ci représentait environ 15 000 hommes. JORDANES, XIII, 77 ; EUTROPE, VII, 23, 4 ; DION CASSIUS, LXVII, 6, 5.

Selon le portrait qu'en tracent les écrivains Dion Cassius<sup>261</sup> dans son *Histoire romaine* et Pline le Jeune<sup>262</sup> dans son *Panégyrique de Trajan*, le chef dace est « *perspicace pour comprendre la guerre et vif pour l'exécuter, intelligent pour choisir le moment où se ruer sur l'ennemi, opportun en retraite, expert en courses, brave en luttes, sachant avec habileté profiter d'une victoire ou se sauver bien d'une défaite, qualités qui ont fait de lui un redoutable adversaire pour les Romains* ». Un tel chef militaire à la tête d'une Dacie de nouveau centralisée, telle qu'elle le fut à l'époque de Burébista, exige que Rome intervienne d'urgence en Dacie.

Afin de traverser le grand fleuve, Fuscus entreprit de former « *un pont à l'aide de bateaux* » et « *accompagné d'une armée d'élite* », peut-être la légion *V Alauda*, il entra en Dacie. Nous ne connaissons pas la route qui fut empruntée par les troupes romaines, aucun auteur ne nous offrant ces renseignements. Plusieurs hypothèses ont alors été élaborées par les historiens. Parmi celles-ci, les Portes de Fer transylvaines présentent l'avantage d'avoir été ensuite utilisées dans les campagnes ultérieures. S'appuyant sur les camps romains d'Oescus et de Novae, le couloir de l'Olt semble également une théorie intéressante. Le récit de Jordanès se poursuit par la description d'une première bataille sur les rives du fleuve : « *Les Daces ne sont alors pas pris au dépourvu. Ils prennent les armes et dès le premier affrontement, ils ont tôt fait de défaire totalement les Romains* »<sup>263</sup>. L'historien des Goths finit son récit en expliquant que Fuscus fut tué et sa légion anéantie. L'événement est corroboré par Suétone, « *in Dacos duas, primam Oppio Sabino consulari oppresso, secundam Cornelio Fusco praefecto cohortium praetorianarum, cui belli summam commiserat* »<sup>264</sup>, comme par Eutrope<sup>265</sup> et Orose qui, dans ses *Histoires*, ne préféra pas mentionner les pertes romaines<sup>266</sup>. Nous renseignant sur le butin pris par Trajan dans la capitale dace à l'issue de la première guerre en 102, Dion Cassius raconte qu'il y trouva l'étendard de Fuscus ainsi que des armes et des machines de guerre<sup>267</sup>.

La situation resta la même jusqu'à la fin de l'année 87 et l'hiver de l'année suivante. Il fallut attendre le printemps 88 pour que les Romains prennent leur revanche sur les Daces en ayant pris soin auparavant d'entreprendre des modifications, notamment dans la division de la Mésie en deux provinces distinctes.

La seconde expédition contre les Daces fut confiée à Tettius Iulianus. Partant de *Viminacium* (Kostolac), les troupes romaines franchirent le Danube à Lederata pour se diriger vers Sarmizegethusa. C'est sur le chemin vers la capitale des Daces que Tettius Iulianus remporta une victoire en un lieu connu par les auteurs sous le nom de *Tapae*. Mais cette victoire ne put être exploitée en raison de la poursuite de la guerre contre les Quades et les Marcomans<sup>268</sup>. La localisation de la bataille de *Tapae* pose un délicat problème aux historiens et reste encore aujourd'hui sujet à caution. Jordanès est le seul auteur à nous offrir une idée claire des voies

<sup>261</sup> DION CASSIUS, LXVII, 7.

<sup>262</sup> Izvoarc (I), p. 476.

<sup>263</sup> JORDANES, XIII, 77-78.

<sup>264</sup> SUETONE, VII.

<sup>265</sup> EUTROPE, VII, 23, 4.

<sup>266</sup> OROSE, VII, 10, 4.

<sup>267</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 9, 3.

<sup>268</sup> DION CASSIUS, LXVII, 7, 1-2.

de pénétration à l'intérieur de la Dacie. L'historien des Goths explique qu'il n'existait que deux routes, l'une par *Boutas*, la seconde par *Tapas* : « *Quae patria (Dacia) in conspectu Moesiae sita trans Danubium coronam munitum cingitur, dos tantum habens accessus unum per Boutas, alterum per Tapas* »<sup>269</sup>.

Subordonnée à cette interrogation, l'une des préoccupations qui divise les historiens concerne les voies de pénétration de l'armée romaine à l'intérieur de la citadelle carpatique. L'interprétation traditionnelle identifie au moins quatre routes possibles : la vallée de la Bârzava, celle de la Nera, celle du Jiu, et finalement celle de l'Olt.

Les trois premières n'étaient guère praticables au cours de l'Antiquité. Elles ont été seulement ouvertes à la période moderne lors d'importants travaux de génie civil. De plus, elles étaient densément boisées, surtout sur le cours supérieur des rivières et la route passait sinon par le lit même de la rivière, au moins dans la plus grande proximité de celle-ci. Il semblerait que sans les travaux des ingénieurs romains, une légion aurait été incapable de traverser une telle zone sans dommages conséquents. Concernant les routes de Bârzava et de la Nera, il faut ajouter le danger dû à la proximité des Sarmates Iazigues qui, d'après le témoignage de Pline l'Ancien<sup>270</sup>, contrôlaient les vallées basses de toutes les rivières situées à l'ouest des Carpates occidentales.

La vallée de l'Olt a aussi été organisée comme voie de transport terrestre au cours de l'époque romaine, et son degré réduit de sécurité, même à cette époque, est suffisamment corroboré par le doublage de la route par une chaîne de petites fortifications<sup>271</sup>. A cette première difficulté s'ajoutent d'autres obstacles naturels comme les forêts séculaires qui couvraient non seulement les montagnes mais aussi les collines subcarpatiques, les eaux courantes indomptées de l'Olt ainsi que la faune sauvage.

Il existe toutefois un défilé important, pourtant omis par les recherches précédentes. Il s'agit du couloir de Rucăr-Bran dans les Carpates méridionales. A ce défilé s'ajoute la mention faite de Jordanès<sup>272</sup> sur les deux voies d'accès à l'intérieur de la Dacie carpatique : les portes de *Tapae* et celles de *Boutae*. L'affirmation est formelle, l'écrivain des Goths étant convaincu que ces deux portes sont les seules routes de pénétration possible à l'intérieur de la Dacie. La passe de *Tapae* a été traditionnellement identifiée avec les Portes de Fer transylvaines<sup>273</sup>. Une nouvelle hypothèse s'est fait jour grâce à l'étude de Radu Florescu<sup>274</sup>. A cette première hypothèse qui considère les portes de *Tapae* comme étant celles des Portes de Fer transylvaines, l'archéologue roumain voit quant à lui le défilé de Rucăr-Bran tandis que les portes de *Boutae* devraient être identifiées au défilé d'Oituz. L'archéologue explique que « *du point de vue étymologique, Tapae doit devenir Tâmpa* ». Or cette montagne existe bien : elle se situe près de Rucăr et à ses pieds se trouve aujourd'hui la ville de Braşov. Cette hypothèse ne fait pas encore l'unanimité au sein de l'historiographie roumaine qui préfère voir la pénétration de l'armée romaine par le couloir de Bistra, entre les massifs cristallins de

<sup>269</sup> JORDANES, XII, 74.

<sup>270</sup> PLINE LE JEUNE, IV, 12, 80 : « *et plana Iazyges Sarmatae, montes vero est saltus pulsi ab his Daci ad Pathissum amnem* ».

<sup>271</sup> TUDOR (1978), p. 251 ; PETOLESCU (1995), p. 72.

<sup>272</sup> JORDANES, 74 : « *Elle est ceinte par une couronne de montagnes et ne possède que deux voies d'accès, l'une par Boutai, l'autre par Tapai* ».

<sup>273</sup> LEPPER (1988), p. 40.

<sup>274</sup> FLORESCU (2000), pp. 175-202.

Poiana Ruscă et ceux de Țarcu-Godeanu, en direction de la dépression de Hațeg et la vallée du Strei. L'objectif était d'atteindre la large vallée du Mureș et la plateforme de Luncani. En effet, dans les Carpates occidentales, les couloirs de communication permettant de rejoindre l'intérieur du plateau ne sont pas nombreux. Il n'existe que deux voies d'accès. La première, au sud, est celle des Portes de Fer transylvaines<sup>275</sup>. Étroit couloir qui culmine à 700 mètres d'altitude, il longe la vallée créée par la rivière Bistra puis par celle de l'Apa Zaicanului. La seconde route passe à une cinquantaine de kilomètres au nord de la première. Elle emprunte le couloir, relativement bas, que se crée la rivière Mureș entre les Monts Métallifères au nord et ceux de Poiana Ruscă au sud.

Nous ne saurions affirmer l'emplacement exact de cette bataille, mais il semble raisonnable de la situer dans le couloir de la rivière Mureș. Cet accès est en effet le plus praticable. Il permet de meilleures manœuvres militaires pour des légions romaines. L'ancienne hypothèse localisant *Tapae* dans les Portes de Fer transylvaines nous semble être un choix maladroit pour des stratèges romains qui possédaient des informations bien supérieures aux nôtres, notamment grâce aux marchands. Or, la topographie de ce couloir très facilement défendable sur toute sa longueur aurait obligé les troupes romaines à entreprendre une ascension sur plus d'une vingtaine de kilomètres juste pour atteindre les Portes proprement dites. Suite à cette première bataille de *Tapae*, un accord de paix fut conclu entre Romains et Daces au cours de l'année 89.

La trêve intervenue en 89 permit à Rome de renforcer ses positions sur le Danube. Toutefois la solution adoptée par Domitien au terme de ces expéditions contre les Daces nous révèle qu'il ne s'est guère produit de changements dans les principes fondamentaux de la protection militaire romaine concernant la route qui longeait le Danube. Cet accord de paix, si blâmé par Dion Cassius<sup>276</sup>, ne semble être que l'obtention par Rome des clauses habituelles d'un « *amicus et socius* »<sup>277</sup>. Le roi des Daces devenait à la fois le client et l'allié de Rome. Les clauses du traité<sup>278</sup> prévoyaient l'envoi de spécialistes romains du génie civil et militaire ainsi qu'une somme importante d'argent offerte au royaume dace en 89, et qui fut reconduite les années suivantes. Décébale put également reconstruire les forteresses détruites ou endommagées lors des guerres. Le traité ainsi conclu ne fut pas seulement à l'avantage de Décébale. Martial nous apprend que la rive septentrionale du Danube passa aux mains des Romains, ajoutant que la sépulture de Cornelius Fuscus « *n'avait plus rien à craindre de la part de l'ennemi* »<sup>279</sup>. Pline le Jeune nous donna toutefois à penser le contraire lorsqu'il évoqua le fleuve comme frontière avec les Daces à la veille des guerres que mena Trajan<sup>280</sup>. Il est à croire qu'à l'exception de certaines zones, notamment celle de Lederata où la surveillance romaine au nord du fleuve eut été imaginable, le Danube marqua la ligne-frontière entre l'Empire romain et le royaume dace.

<sup>275</sup> FERENCZI (1978), pp. 119-134.

<sup>276</sup> DION CASSIUS, LXVII, 7, 2-3.

<sup>277</sup> TACITE - Germanic, 42.

<sup>278</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 6, 1 ; PLINE LE JEUNE – Panégyrique, 12, 2.

<sup>279</sup> MARTIAL, V, 3, 1.

<sup>280</sup> PLINE LE JEUNE – Panégyrique, 82, 4-5.



L'heure était alors à la célébration de la victoire de Domitien<sup>281</sup>. Toutefois, l'empereur ne perdit pas de vue que la réorganisation et le renforcement de la frontière danubienne étaient d'une impérieuse nécessité au regard des pertes subies au début des années 80. Domitien décida de la construction d'un mur de terre en Dobroudja entre la mer Noire et le Danube. Ce mur, long de 59 kilomètres, court de la cité de Tomis jusqu'à Axiopolis – Hinog, près de l'actuelle ville de Cernavoda. L'empereur divisa également la Mésie en deux provinces : la Mésie supérieure (l'actuelle Serbie) et la Mésie inférieure (l'actuelle Bulgarie) et ce afin de mieux assurer la surveillance des Daces. Il créa une nouvelle légion, la *IV Flavia Felix* ainsi que deux flottilles fluviales sur le Danube, la *Classis Pannonica* sur la partie supérieure et la *Classis Flavia Moesica* sur la partie inférieure. Cette flotte navale comptera sous le règne de Trajan 125 liburnes, navires de guerre, à deux rangs de rames, légers et effilés et 200 bateaux plus petits. Ces derniers patrouillent sur les affluents du Danube. Enfin 40 autres liburnes, montées par 3000 hommes, seront affectées à la flotte de la mer Noire. Une attention toute particulière fut réservée à la zone de la grande anse des Portes de Fer du Danube : à la place d'une jonction terrestre entre *Taliata* et *Egeta*, Domitien fit entreprendre une voie sur berge ou de halage depuis *Taliata* jusqu'au camp de *Pontes* permettant ainsi des opérations conjuguées des deux flottes en cas de guerre<sup>282</sup>.

Sous l'empereur Nerva, successeur de Domitien, les sources écrites ne mentionnent aucune expédition ni des Daces ni des légions romaines. Il semblerait que la trêve signée en l'an 89 ait été suivie d'effet. En janvier 98, le vieil empereur Nerva s'éteint. La nouvelle de cette mort trouve Trajan à Colonia Agrippinensis, sur le Rhin. Il est en effet à cette date en pleine activité d'organisation de la défense militaire de la Germanie romaine. Si quelques mois auparavant il ne s'attendait pas à être désigné comme successeur au trône impérial, maintenant son ascension à l'autorité suprême ne le surprends pas. Arrivé à Rome à la fin du printemps 98, Trajan se fait vêtir de la chlamyde impériale de pourpre.

Sa politique intérieure est modérée. Il doit faire face aux lourdes dépenses de prestige engagées par ses prédécesseurs Domitien et Nerva. Sa politique extérieure en revanche est agressive car il veut conduire des guerres préventives, agrandir l'Empire romain et restaurer les finances impériales<sup>283</sup>. Ainsi, en Germanie, il se contente d'améliorer le tracé du limes et de le renforcer. Sur le Danube, sa politique est toute autre : il souhaite faire disparaître la menace dace.

Nous savons par les textes antiques qu'en 98, Trajan inspecte la frontière du Danube. Il y fait améliorer le système de voirie, préparant les bases de départ des futures expéditions contre les Daces. Une inscription commémorative qui demeure aujourd'hui encore sur le rocher, la *tabula traiana*, précise qu'en l'an 100, Trajan a refait cette route creusée dans les montagnes pour faire place au plancher soutenu par des consoles de bois. Cette voie stratégique devait assurer la pénétration des légions romaines par le Banat : le plus court chemin vers la capitale dace.

D'un point de vue général, le conflit politique et militaire entre les Daces et les Romains reflète les positions antagoniques des deux Etats dans la région du Bas-Danube et des

<sup>281</sup> STEFAN (2005), pp. 441-484 avec notamment l'hypothèse de l'existence d'un « *tropaeum Domitiani* » à Adamclisi (pp. 442-445).

<sup>282</sup> STEFAN (2005), pp. 488-499.

<sup>283</sup> Sur Trajan, voir notamment : BENNETT (2001) et URSU (2004).

Balkans. Cette opposition touche à l'importance stratégique de l'arc des Carpates, dans la défense de la ligne du Danube. Mais elle concerne également la volonté romaine de faire main basse sur les réserves de métaux précieux des Daces, l'exploitation de leurs mines devant permettre de restaurer les finances impériales en pleine dévaluation monétaire. Enfin, le pouvoir militaire croissant du royaume dace menaçait de déstabiliser la situation dans les provinces romaines des Balkans.

### 2.3.2. La géographie historique des conquêtes de Trajan

Trajan décide d'intervenir au nord du Danube malgré l'avis défavorable du Sénat. La médiocrité des sources ne nous permet pas de connaître clairement le prétexte du conflit. Les auteurs ne mentionnent aucunement des incidents qui auraient pu être considérés par l'empereur comme un *casus belli*. Nous trouvons tout au plus des références relatives à l'insolence des Daces<sup>284</sup> et de son roi<sup>285</sup>. Quelles que soient les raisons invoquées par l'empereur, il fait concentrer sur le Danube treize légions au printemps de 101<sup>286</sup>.

Trajan s'est entouré du meilleur état major et de commandants capables qui lui étaient dévoués. Comme adjoint, il prit d'abord Hadrien, avant de lui conférer la qualité de commandant de la légion d'élite, la *I Minerva*. Le gouverneur de Pannonie, Quintus Glitius Agricola, conduisait les troupes composites de cette province voisine de la Dacie. Trajan s'entoura également du gouverneur de la Mésie inférieure, Manius Laberius Maximus. Le commandant de la légion *V Macedonica*, unité qui avait travaillé avec assiduité à l'achèvement de la route romaine de Cazane, n'était autre que L. Roscius Coelius Murena. Il faut y ajouter le préfet du prétoire Claudius Livianus ainsi que le fidèle ami de Trajan, Licinius Sura et le commandant de la cavalerie maure, Lucius Quietus de la province d'Afrique. Enfin, conscient des difficultés qu'offrait la topographie montagneuse de Dacie, Trajan se fit accompagner des meilleurs ingénieurs romains : l'architecte Apollodore de Damas, le topographe Balbus, qui procéda aux travaux de géodésie nécessaires aux opérations militaires ainsi que son médecin personnel, Crition.

L'objectif de la campagne était la conquête de la capitale dace, Sarmizegethusa, et des autres citadelles qui groupées dans les montagnes d'Orăștie, dominaient fermement les plaines aux alentours. Le choix, dicté par la prudence, fut d'entreprendre les opérations militaires depuis la plaine occidentale et de progresser vers l'Est en direction du centre névralgique du royaume barbare. Un premier groupement, aux ordres directs de l'empereur, franchit le Danube grâce à un pont de bateau réalisé près de Lederata (aujourd'hui Ram, sur la rive droite du Danube serbe). Celui-ci traversa le Banat en direction de la vallée de Bistra, affluent du Timiș, afin de prendre la première citadelle dace d'importance, Arcidava. A partir de cette localité, les troupes continuèrent leur progression en direction de la vallée du Mureș (la *Marisus* romaine) vers Aizis et Berzobis. Une deuxième colonne franchit le Danube plus à l'Est, à Dierna (aujourd'hui Orșova). Elle progressa vers le nord, en remontant la Cerna<sup>287</sup> et

<sup>284</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 6, 1.

<sup>285</sup> PLINE LE JEUNE - Panégyrique, 16, 4.

<sup>286</sup> Nous savons que le 25 mars le collège des prêtres arvales se réunit en assemblée extraordinaire pour célébrer l'Empereur et lui souhaiter une bonne expédition.

<sup>287</sup> FERENCZI (1984), pp. 101-108.

le Timiș, afin de mettre le siège devant la citadelle de Tibiscum<sup>288</sup>, à l'entrée du défilé des portes de fer transylvaines. Deux autres corps de légionnaires prirent le départ, l'un depuis Drobeta à la sortie des Portes de Fer du Danube en direction de la vallée du Jiu, le second en remontant depuis Oescus la vallée de l'Olt.

La progression des troupes romaines vers Sarmizegethusa fut ralentie, puis stoppée par la résistance opposée par les Daces, par la rigueur de l'hiver et par les contrées inhospitalières dans lesquelles les légions romaines avaient du mal à se mouvoir<sup>289</sup>. Une première bataille eut de nouveau lieu à *Tapae*. La lutte s'engagea avec de chaque côté de lourdes pertes. Dion Cassius écrit que Trajan lui-même avait du arracher ses vêtements pour pouvoir palier au manque de bandages nécessaires aux blessures des soldats romains<sup>290</sup>. Il rajoute que Décébale ayant eu peur que les Romains ne s'emparent de sa résidence, coupa les arbres qui étaient tout autour et leur mis une armure. Les soldats romains les ayant pris pour des guerriers ennemis, furent effrayés par leur nombre<sup>291</sup>. L'issue de la bataille de *Tapae* fut favorable aux Romains qui restèrent maîtres du terrain.

A partir de ce point, Trajan pouvait opter pour deux stratégies. La première aurait été de se diriger directement vers la capitale dace. La seconde, qui fut choisie par l'empereur, a été de remonter la vallée de la Strei afin de mettre à bas les citadelles situées sur le flanc occidental de l'armée romaine. Il paraît étrange à certains historiens que Trajan, ne se trouvant plus qu'à quelques kilomètres de Sarmizegethusa, et ayant engagé pleinement ses forces dans le défilé qui menait à la capitale dace, ne l'ait pas conquise, finissant ainsi la guerre. Pourquoi a-t-il ajourné de quelques années le dernier acte de cette confrontation ? Trajan a-t-il livré contre Sarmizegethusa une attaque frontale qui aurait échoué ? Rien ne laisse penser que ce fut le cas. Il faut, pour comprendre ce choix, prendre en considération plusieurs facteurs. Tout d'abord, l'état de fatigue des troupes romaines, en campagne depuis des mois, n'offrait guère des conditions favorables au siège des plus puissantes citadelles daces. En outre, l'hiver approchait. La fatigue, les pluies d'un automne prématuré, les dures épreuves des combats, l'éloignement des bases d'approvisionnement, l'acharnement des Daces devenu légendaire, tout était de nature à affaiblir le moral des soldats romains. Or, Trajan devait tenir compte de ces facteurs défavorables avant d'intenter une bataille décisive, devant une citadelle difficile à conquérir. A cela, il faut ajouter le fait que Trajan était un fin stratège, dont les exploits militaires ont été longuement célébrés. La campagne de 101 avait vraisemblablement pour objectif de s'approcher au plus près des forteresses entourant la capitale dace sans toutefois les attaquer et créer ainsi une zone pacifiée en arrière.

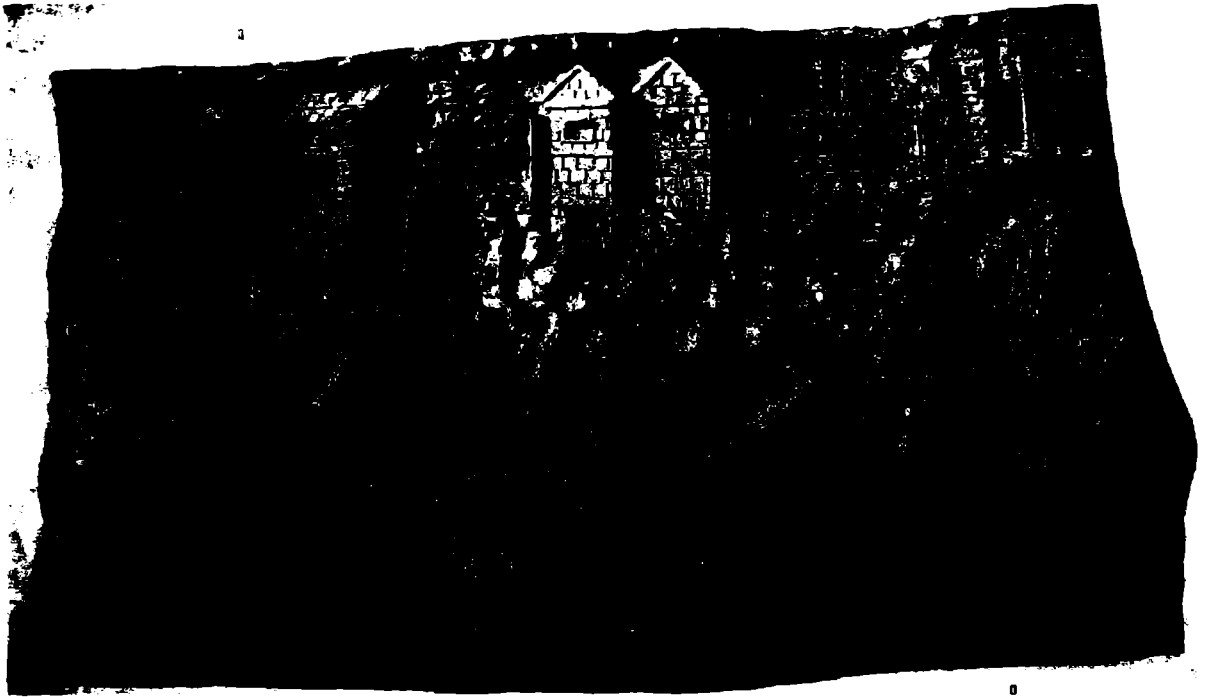
<sup>288</sup> Sur la fondation autochtone, voir : BENEÀ (1994). Sur l'établissement romain, voir : ARDET (2004).

<sup>289</sup> Sur le front alpin pendant les guerres daces de Trajan, voir : STEFAN (1997), pp. 517-525.

<sup>290</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 8.

<sup>291</sup> DION CASSIUS, LXVII, 10.

**Illustration 7 : Passage devant le dieu Danube des légions romaines. Détail d'après la copie de la colonne de Trajan. Musée d'Histoire de Bucarest.**



**Illustration 8 : Assaut dace sous les yeux de Décébale. Détail d'après la copie de la colonne de Trajan. Musée d'Histoire de Bucarest.**



Mais surgit un élément tout à fait imprévu par Trajan. Il s'agit d'une diversion d'envergure, entreprise par Décébale dans le but non seulement d'arrêter l'offensive romaine, mais aussi de déterminer un changement du cours de la guerre. Durant l'hiver 101-102, Décébale tenta une manœuvre afin d'éloigner l'armée romaine de sa capitale en organisant une expédition éclair sur les garnisons de Dobroudja. Cette contre-offensive inattendue était une tentative pour forcer Trajan à déplacer le théâtre de la guerre des environs de la capitale dace vers le territoire occupé par les Romains eux-mêmes.

Les Sarmates Roxolans, alliés à Décébale, franchirent le Danube près de son delta à hauteur de Tulcea, et progressèrent à travers la Dobroudja et le sud du Danube. Décébale descendit la vallée de l'Olt et franchit le Danube à *Oescus* afin d'opérer une jonction près du confluent de l'Olt avec les Sarmates.

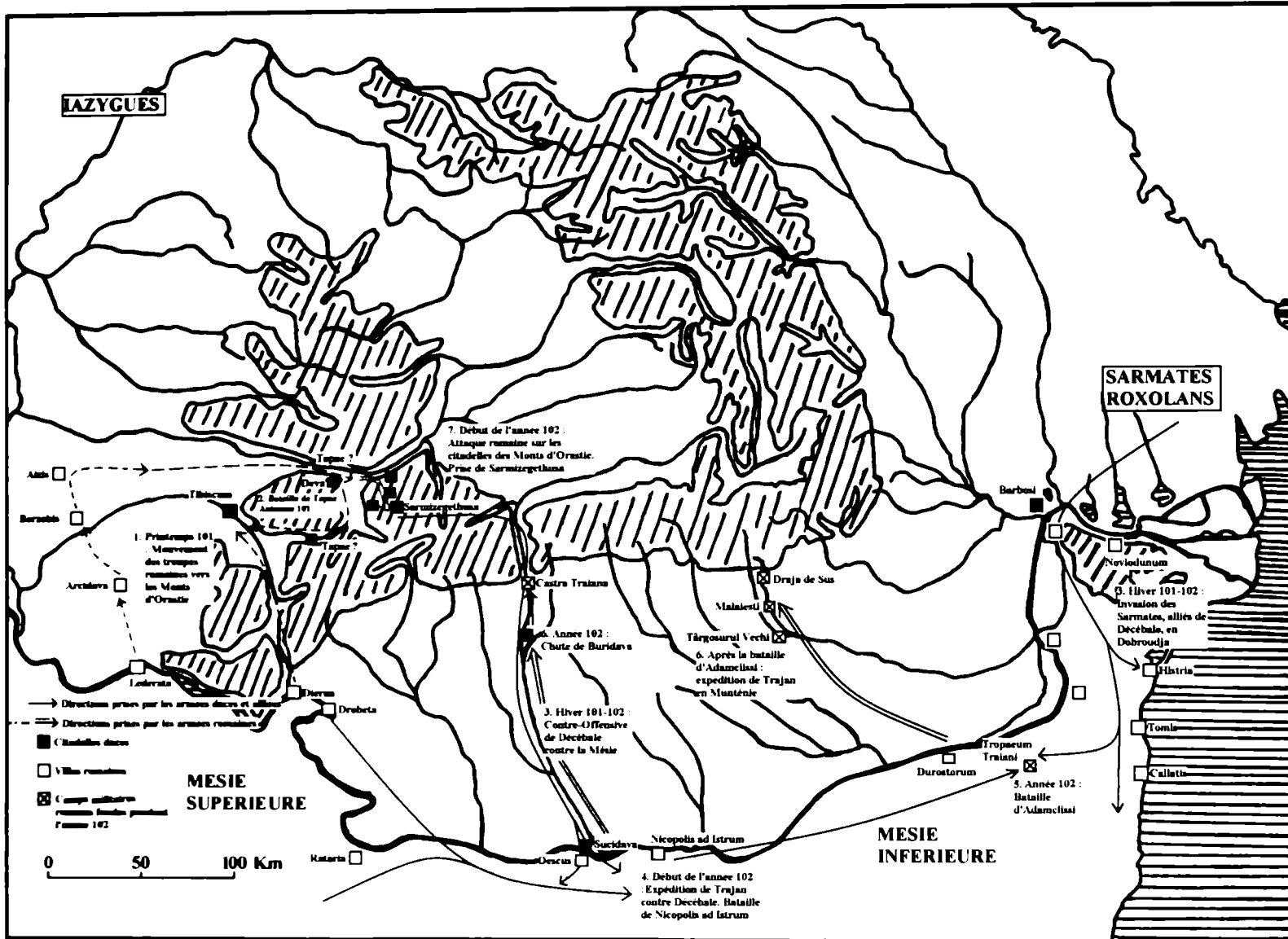
Au début de l'année 102, Trajan remporta une première victoire contre les Sarmates à *Nicopolis ad Istrum* (aujourd'hui Nikopol, en Bulgarie), au sud du Danube. Il décida alors de se retourner contre de puissantes forces alliées à Décébale et qui avaient l'intention de se diriger vers les Balkans, par le pas de Spika. Surpris pendant la nuit par les forces romaines, les Daces et leurs alliés luttèrent désespérément. La victoire revint aux Romains et la voie *Viminacium – Serdica – Philipopolis – Byzantium*, fut sauvée.

Il restait toutefois une grande masse armée daco-sarmato-bure au nord de la Dobroudja. Au printemps Trajan décida de les attaquer. Le combat eut lieu sur le plateau d'Adamclisi. Après de durs combats, Trajan remporta une nouvelle victoire sur ce nœud routier d'une extrême importance. En effet, Adamclisi était un point stratégique vital. Il est situé sur la grande artère routière nord – sud de la Mésie inférieure : l'axe *Noviodunum Ulmentum – Durostorum* ainsi que sur l'axe *Durostorum – Callatis*. Le souvenir de cette bataille s'est perpétué au travers d'un monument, le *Tropaeum Traiani*, élevé sur les lieux de la bataille entre 106 et 109 apr. J.-C.

Après cette dernière bataille, les armées de diversion furent définitivement écrasées. Trajan reprit les intenses préparatifs pour la continuation de la campagne en Dacie. Sous la pression romaine, les tribus daces de la plaine valaque, ainsi que celles d'Olténie et du sud de la Moldavie furent soumises à Rome. Ainsi, l'armée romaine, articulée en deux groupes, pouvait pénétrer dans la plaine valaque. A l'Est, un groupement installa des camps destinés à surveiller la haute vallée de Buzău pour interdire toute action dace en Dobroudja. A l'ouest, un autre groupement remonta le cours de l'Olt en direction de la capitale dace et fonda deux *castra*, *Castra Traiana* et *Buridava* (Ocnița, dans le département de Vâlcea) au niveau du col de la Tour Rouge.

L'offensive de l'été de l'an 102 déployée par Trajan en forme de grand éventail, en éliminant toute résistance jusqu'aux alentours de Sarmizegethusa, devint décisive. Les forces daces durent se replier de plus en plus face à l'avancée romaine. Les armées romaines avaient repris leur avancée vers les monts de Sebeș. Une colonne venant du nord pénétra dans la vallée de la Apa Orașului (ou Apa Grădiștei). Dans le même temps, la cavalerie légère maure, commandée par Lucius Quietus, attaqua de flanc au travers les Alpes de Transylvanie, par l'Olt ou la dépression de Loviștea, ou encore par les cimes de Culmea Polatiștei, entre les monts de Parâng et de Vâlcan, ou le col de Vâlcan, à 1620 mètres d'altitude.

Carte 15 : La première guerre de Trajan contre les Daces (printemps 101 - début de l'année 102 apr. J.-C.).



D'ailleurs, la présence de camps romains dans cette zone et situés sur des hauteurs non négligeables, comme à Vârful lui Petru (1900 – 2000 mètres d'altitude)<sup>292</sup>, Comărnicul (1800 mètres), Jigoru Mare (1500 mètres) et Ponorâci (environ 940 mètres), atteste qu'une attaque de ce côté était potentiellement réalisable mais qu'elle eut lieu.

Dion Cassius mentionne que l'offensive avait repris, les Romains conquérant montagnes après montagnes<sup>293</sup>. Les troupes de Trajan étant entrées dans le défilé menant à Sarmizegethusa Regia, une série de sièges débuta. Ce fut tout d'abord celui de la puissante forteresse de Costești qui ouvrait la voie à la capitale, puis celui de Blidaru et des nombreux fortins jalonnant la route. Enfin ce furent le tour des citadelles de Vârful lui Hulpe, Piatra Roșie et Fetele Albe. Cette succession de batailles nous est révélée par les écrits de Dion Cassius lorsqu'il mentionne que « *les citadelles daces tombèrent les unes après les autres entre les mains des Romains* »<sup>294</sup>. Dans l'une d'entre elles, peut-être celle de Costești ou celle de Piatra Roșie, Laberius Maximus captura la sœur de Décébale, ainsi que de nombreux nobles et leurs femmes. Le fait est consigné par Dion Cassius, et une scène de la *Colonne* à Rome nous montre l'empereur assistant à l'embarquement de la princesse dace captive sur un navire romain rangé sur la rive du Danube. Ce qui paraît encore plus grave pour la situation de Décébale fut la soumission probable de quelques chefs de tribus, piliers de l'alliance : un tableau de la *Colonne* nous les montre apportant des cadeaux à l'empereur.

La voie vers Sarmizegethusa était désormais libre. Il n'est pas exclu qu'en cette fin de campagne de l'année 102, le siège fut mis sous les murailles de la capitale dace. Décébale fut forcé de conclure la paix « *consentant à tout ce qu'on lui aurait ordonné, mais non pas avec l'intention de s'y tenir* », comme nous l'indique Dion Cassius<sup>295</sup>.

Les conditions de la paix imposées par Trajan furent très dures pour les Daces. Décébale dut raser ses fortifications, de rendre tous les déserteurs et les machines de guerre aux Romains. Les garnisons romaines, maintenues dans le pays, permirent de surveiller la plaine valaque, notamment à *Castra Traiana* et *Buridava*, dans la vallée de l'Olt, *Pelendava* (Craiova) sur le Jiu et au débouché de la vallée de la Ialomița. Trajan décida d'élever de puissants campements militaires dans les régions des piémonts des Carpates méridionales, à Jidova, Rucăr, Târgșor, Pietroasele, Mălăești et Drajna de Sus. D'autres forteresses furent construites comme à proximité de Sarmizegethusa, là où plus tard s'élèvera la *Colonia Ulpia Traiana*, la Sarmizegethusa romaine. Les dernières recherches archéologiques ont en effet prouvé qu'au centre de la ville, un camp temporaire ayant abrité des légionnaires romains avait été bâti<sup>296</sup>. La capitale dace fut également occupée par les forces armées de Trajan. Un camp romain en pierre d'une superficie comprise entre six et sept hectares fut ainsi créé en contrebas de la zone sacrée et de la *regia*<sup>297</sup>. Il se superpose à l'ancien atelier monétaire dace sur lequel une forge fut implantée. Enfin, des postes militaires, dénommés « camps de marche » (« *castrele*

<sup>292</sup> GLODARIU (1988), pp. 171-180.

<sup>293</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 8, 3 : « *Mais quand il entreprit l'ascension des sommets eux-mêmes, il captura crête après crête au milieu du danger et s'approcha de la capitale des Daces* ».

<sup>294</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 9 : « *ó δὲ Τραιανὸς ὄρη τε ἐντετειχισ μένα ἐλάβε* ».

<sup>295</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 9, 4.

<sup>296</sup> ȘTEFAN (2005), pp. 280-281.

<sup>297</sup> ȘTEFAN (2005), pp. 325-331.

*de marș* ») par l'historiographie roumaine, furent fondés dans la région du massif d'Orăștie, quadrillant littéralement le centre du pouvoir dace. La création de ces camps poursuivait un triple but. En tant que casernes temporaires, ils offraient aux troupes romaines un lieu de repos sécurisé mais suffisamment près du théâtre des opérations. Par leur position, ils dominaient les routes d'accès. Enfin, ils permettaient une défense efficace des zones tout comme une action rapide des troupes qu'ils hébergeaient.

Dans les monts Șureanului, les archéologues ont dénombré pas moins de treize « camps de marche » encerclant la capitale dace<sup>298</sup>. D'une superficie comprise entre 1200 m<sup>2</sup> et 150 000 m<sup>2</sup> (ainsi à Poronâci – Vârful Poienii), ils dominaient les zones de dépression de la vallée de l'Apa Orașului, à un peu plus de 300 mètres d'altitude et les cimes des montagnes. Ainsi à Baru, commune de Petroșani, un camp romain de près de 80 000 m<sup>2</sup> fut élevé à plus de 1800 mètres d'altitude. Celui de Jugir, situé à 7,5 kilomètres au nord de la citadelle dace de Banița et à un peu plus de dix kilomètres au sud de la capitale, contrôlait les sources du Jiu. Dans la zone sud-est de Sarmizegethusa Regia, à moins de vingt kilomètres de celle-ci, les trois camps de Comarnicel ainsi que celui de Vârful lui Petru (à près de 2000 mètres d'altitude) interdisaient tout accès vers les sources du Strei.

Mais la clause de la paix la plus lourde dictée par Trajan, fut la cession de vastes territoires. L'Empire romain annexa les parties danubiennes du royaume de Décébale : le Banat, l'Olténie et une partie de la Munténie. Ces régions reçurent immédiatement une administration romaine et la dure occupation militaire commença. Afin d'assurer sa domination sur le Danube et de permettre des manœuvres rapides et efficaces, Trajan installa un castrum à Drobeta pour garder le pont qu'il fit construire sur le fleuve par Apollodore de Damas. Bâti sur une vingtaine de piles de pierre, ce pont mesurait 1134 mètres de long sur 14,4 mètres de large. Le camp de *Pontes* en protégeait l'entrée sur la rive droite du Danube tandis que celui de Drobeta interdisait son passage depuis la Dacie. La cohorte *I Antiochensium* de Mésie supérieure occupa à cet effet Drobeta de 102 à 105. Cet ouvrage d'art montre bien l'intention de Trajan de pouvoir intervenir rapidement sur la rive gauche du fleuve. Par sa construction en matériaux durables<sup>299</sup>, Trajan unit les deux rives du Danube. Dion Cassius dira à propos de ce pont : « *Je ne sais comment assez l'admirer. D'autres constructions de Trajan sont elles aussi merveilleuses, mais celle-ci est au dessus de toutes les autres* ».

Ainsi, pendant les deux années qui suivirent la première guerre contre les Daces, le royaume barbare fut placé sous étroite surveillance dont le point d'orgue fut atteint par la création d'un camp de terre romain à l'intérieur même de la capitale de Décébale sur une superficie correspondant à un tiers de la citadelle intra-muros.

De retour au Sénat romain, Trajan apparaît sous le titre de *Dacicus*. Des monnaies commémoratives sont frappées. Elles portent la mention de « vainqueur des Daces ». Celles-ci présentent soit une personnification de la Dacie sous la forme d'une femme agenouillée avec un trophée romain élevé au côté d'un Dace prosterné, soit une Rome qui reçoit

<sup>298</sup> FERENCZI (1982), pp. 179-200 ; ȘTEFAN (2005), pp. 287-321.

<sup>299</sup> Aujourd'hui encore, lorsque le Danube est dans son niveau le plus faible, nous pouvons apercevoir les piles du pont d'Apollodore de Damas.



l'empereur vainqueur, soit une *Victoire* avec un prisonnier dace agenouillé. Le *Triomphe* lui est également accordé et des festivités sont offertes au peuple avec notamment des combats de gladiateurs daces : les *Ludus Dacicus*.

Les deux adversaires savaient pertinemment que la paix n'était que provisoire. Trajan avait éprouvé des difficultés sérieuses au cours de la campagne de 101 en raison de la résistance dace. Il avait constaté que les effectifs qu'il avait rassemblé étaient insuffisants pour remporter une victoire décisive sur Décébale, dont il avait sous-estimé la puissance. Il est probable qu'il accepta la paix afin de pouvoir préparer une prochaine campagne attendant un prétexte pour reprendre les hostilités. De son côté, Décébale songeait déjà à la revanche. Ses possibilités étaient toutefois réduites. Lorsque nous prenons en compte les établissements militaires romains construits entre 102 et 105, et plus encore le camp édifié au pied du palais de Décébale, il faut définitivement reconnaître que le roi dace n'était pas libre de ses actions. Quelle pouvait être alors sa marge de manœuvre ?

Il est difficile de croire que Décébale ait pu reconstruire les forteresses et les murailles détruites par les Romains lors de la dernière campagne. Par contre, il est vraisemblable que le roi ait tenté de réarmer ses troupes comme d'attirer vers lui la sympathie des peuples voisins, certaines tribus daces éloignées, Germains et Sarmates, en s'alliant avec eux. Pline le Jeune nous indique justement les contacts entretenus entre Décébale et Pacorius<sup>300</sup>. Malgré l'absence d'informations plus détaillées de la part des auteurs romains, nous pouvons penser que la démarche la plus sûre et la plus discrète en vue de la reprise des hostilités à l'encontre de Trajan eut été la mise en place d'un système d'alliances avec les Carpes, les Daces libres, les Costoboces, ainsi que les Germains Bastarnes et les Suèves, et enfin avec les Sarmates Roxolanes et les Sarmates Iazyges. Dion Cassius<sup>301</sup> nous offre, de manière très lapidaire, les griefs de Trajan envers Décébale à la veille de la quatrième campagne dacique. L'historien énumère quatre manquements graves de la part du roi dace : le réarmement de ses troupes, l'accueil de déserteurs romains, la réfection des fortifications et enfin l'occupation d'une partie du territoire des Iazygues.

L'analyse approfondie de la stratégie de l'empereur Trajan au cours de la première campagne contre les Daces nous révèle certains points dans l'organisation militaire de Décébale et le rôle joué par les Carpes au cours de la première campagne<sup>302</sup>. Ainsi une grande partie de la campagne du printemps de l'année 101 s'était déroulée conformément à la stratégie conçue par les deux adversaires. L'objectif de Trajan, et ce, dès les années 101-102, était d'assiéger la capitale dace et de soumettre sous son autorité le complexe de fortifications élaboré depuis l'époque de Burébista. De son côté, Décébale avait suivi sa logique militaire en n'engageant pas le conflit dans une zone où les légions romaines auraient pu se déployer librement. A une région de plaine. Décébale avait préféré se retirer vers les Portes de Fer transylvaines. C'est à partir de ce lieu qu'il mena l'offensive contre les légions romaines, s'octroyant de la sorte l'avantage du terrain à défaut de celui du nombre.

<sup>300</sup> PLINE LE JEUNE – Lettres, X, 74, 1-3.

<sup>301</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 10, 3.

<sup>302</sup> DAICOVICIU (1972), pp. 277-335; MĂRGHITAN (1992), pp. 43-48.

Au cours de cette seconde guerre, Trajan décida de changer de stratégie. À une guerre éclair où l'objectif immédiat aurait été la chute de Sarmizegethusa Regia, Trajan préféra un conflit plus stratégique, menant ses troupes avec plus de précautions. Les deux années de répit vont lui permettre de réaliser cette manœuvre. C'est ainsi qu'il fera construire un pont en pierre sur le Danube mais également qu'il fera créer toute une infrastructure routière et castrale permettant l'acheminement d'immenses quantités de matériaux de guerre ainsi que l'approvisionnement continu de ses légions. Il est clair que les visées de Trajan allaient bien au-delà de la mise sous tutelle du royaume dace, sous la forme d'un Etat-client de Rome. En ce sens, le déclenchement de la seconde guerre dacique doit être perçu comme la résultante de l'initiative romaine.

Prétextant un complot, Trajan déclara de nouveau la guerre au roi des Daces et le 4 juin 105, l'empereur quitta Rome. Après avoir traversé l'Adriatique à *Ancona* (ou *Brundisium*), il emprunta en grande hâte le chemin vers le Danube à travers l'*Illyricum*. Selon le diplôme militaire CIL XVI, 46 et le diplôme B de Porolissum, il concentra toutes ses forces sur le Danube. Le déroulement des opérations est relativement mal connu, les informations de Dion Cassius étant très sommaires<sup>303</sup>. Décébale tenta de son côté de gagner du temps par différents subterfuges. Ce même écrivain nous relate quelques événements en ce sens.

Parmi les commandants de légions romaines restés pour veiller sur la Dacie après la première guerre, il y avait Longinus, qui probablement était le commandant de la légion *VII Claudia*, basée à *Viminacium*. Lors d'une entrevue ayant pour but la reddition de Décébale, le roi dace réussit à capturer le général romain<sup>304</sup>. Il essaya d'obtenir de cet illustre prisonnier des informations sur les projets de guerre de Trajan. Le général romain ne divulgua rien et Décébale le mit en prison et pressa d'envoyer un message à Trajan lui proposant un marché. En échange du Romain, il exigeait le retrait des armées au sud du Danube ainsi que des dédommagements pour les dépenses de la guerre. L'empereur refusa le marché, Longinus s'étant suicidé.

L'échec des négociations suite à la mort du commandant romain eut probablement lieu à la fin de l'été ou au début de l'automne 105. Cette situation précipita les deux Etats à agir rapidement. Nous savons ainsi que le roi des Daces tenta d'assassiner l'empereur grâce à des nobles daces déguisés en légionnaires ou à des déserteurs des troupes romaines<sup>305</sup>. Mais ces initiatives réalisées dans le but de retarder l'assaut des armées romaines furent vaines. Décébale déclencha alors des escarmouches contre les garnisons en place et remporta de nombreuses victoires. Dion Cassius évoque ainsi à plusieurs reprises les soldats romains faits prisonniers et contraints à réaliser des travaux pour les Daces<sup>306</sup>.

Les découvertes archéologiques nous renseignent sur l'importance à donner à l'offensive de Décébale. Il est à peu près établi qu'à la fin de l'année 105, les troupes romaines avaient retrouvé des positions à peine plus favorables que celles réalisées quatre ans plus tôt, à la veille de la bataille de Tapae.

<sup>303</sup> Izvoare (I), pp. 668-707.

<sup>304</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 11, 1-5. Voir également ȘTEFAN (2005), pp. 650-654 pour une analyse poussée de la capture de Longinus.

<sup>305</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 11, 3.

<sup>306</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 12, 4 et 14, 4-5.

Pour Trajan, l'objectif principal était Sarmizegethusa. Cinq colonnes, composées en tout de près de 80 000 hommes et correspondant à 48 *alae* où unités auxiliaires de cavalerie, six légions, quatre cohortes prétoriennes et trois autres cohortes, partant respectivement de *Viminicum*, *Drobeta*, *Oescus*, *Târgșoru Vechi* et *Barboși*, convergèrent vers la capitale dace. Ces six légions, près de 40 000 soldats, furent la *I Italica*, la *I Minerva* commandée par Hadrien, la *IV Flavia Felix*, la *V Macedonica*, la *XIII Gemina*, et la sixième composée d'éléments provenant de la *III Galica*, la *IV Scythica* et la *XIII Fulminata*<sup>307</sup>.

Les opérations débutèrent au printemps 106 par le franchissement du Danube sur le pont de pierre construit par Apollodore de Damas. Les troupes romaines, conduites par Trajan, s'avancèrent alors prudemment<sup>308</sup> vers les contreforts des Carpates. L'étude des reliefs de la colonne de Trajan à Rome nous apprend que le déplacement des légionnaires fut réalisé sans incident. L'empereur eut tout loisir de mener cette campagne selon les règles : il fut accueilli par ses troupes, accomplit ensuite les sacrifices de purification de l'armée et tint un conseil de guerre.

Le passage par les armées romaines des cercles défensifs concentriques daces semble s'être fait de manière relativement rapide. Décébale n'eut vraisemblablement pas le temps de reconstruire les murailles de ses citadelles et les troupes de Trajan déferlèrent alors du Sarmizegethusa Regia. L'attaque de la capitale fut éprouvante car les Daces résistèrent vigoureusement malgré le siège et la rupture des canalisations d'eau potable par les légions. Avec une partie de ses troupes, Décébale parvint à faire une brèche dans les positions romaines lui permettant de fuir vraisemblablement vers Apulum, capitale de la tribu dace des Apules. Sarmizegethusa Regia fut mise à sac, mais apprenant à temps l'évasion de Décébale, Trajan envoya à sa poursuite un corps de cavalerie. Rejoint en chemin par les armées romaines et refusant de se constituer prisonnier, Décébale se suicida.

Selon les écrits de Dion Cassius, et sur ordre de Trajan, on coupa la tête du roi dace pour la présenter au Sénat<sup>309</sup>. Celle-ci aurait ainsi été exposée sur l'une des marches de pierre, dites des Gémonies, qui montaient à la colline du Capitole.

Après la chute de Sarmizegethusa, suivirent des opérations militaires contre d'autres points opiniâtres de la résistance dace. Les membres de la famille de Décébale furent capturés, parmi eux deux enfants ou deux de ses neveux, qui avec quelques fidèles commandants des Daces, durent suivre, prisonniers, le char triomphal de l'Empereur romain. Les trésors du roi furent ensuite découverts et acheminés vers Rome en une lente procession dont la colonne de Trajan se fait l'écho.

<sup>307</sup> GOSTAR (1979), pp. 115-122 ; TUDOR (1979), pp. 105-106.

<sup>308</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 14, 1.

<sup>309</sup> DION CASSIUS, LXVIII, 14, 3 : « *Sa tête fut amenée à Rome* ».

### 2.3.3. La Dacie au lendemain de la conquête de Trajan.

Le puissant Etat dace n'existait plus. L'antique Dacie, vaincue après une résistance acharnée, demeurait aux pieds de Trajan. Mais le peuple daco-gète, comme tout peuple sédentaire, reprit son foyer et le travail quotidien, refit ses habitations, guérit ses blessures en supportant dorénavant l'emprise de Rome, pour recevoir organiquement la romanité, qui ne le quittera jamais. La Dacie de Décébale devint la Dacie de Trajan, la *Dacia Traiana*.

L'importance que l'on a officiellement accordé, à l'époque même, à la victoire de Trajan sur les Daces, pour ne pas parler dans un premier temps de la Colonne Trajane à Rome ou le trophée érigé à Adamclisi en Dobroudja, se retrouve dans les nombreux types de monnaies frappées en relation étroite avec le déroulement de la guerre. L'idéologie romaine culmine avec les émissions de la victoire, accompagnées de la légende « *VIC[tor]ia DAC[ia]* » ou « *DAC[ia] CAP[ta]* ».

A l'extrémité opposée de l'Empire, au *Forum Claudii*, dans le sud-est de la Gaule, les archéologues ont découvert une inscription dédiée à l'empereur Trajan en 108 apr. J.-C. où nous pouvons lire le syntagme « *devictis Dacis* ». A proximité de ce même lieu, dans le célèbre centre de La Graufesenque, nous rencontrons des échos moins solennels mais d'autant plus expressifs de cette victoire. Des sigillées ont été produites, identifiées d'après l'inscription jointe « *DECIBALV* »<sup>310</sup>. Nous y voyons d'une part la représentation tragique du suicide du roi dace et d'autre part un prisonnier parthe livré aux bêtes, avec la légende « *PART[H]V[S]* ». Décébale est littéralement « assis » sur un monticule de ce qui semble être la représentation schématique de deux rangées d'arbres superposées. Ce même monticule, interprété comme le symbole des montagnes boisées des Carpates, se poursuit de l'autre côté d'une colonne au chapiteau ionique. L'iconographie apposée sur ces sigillées prouve clairement quelle était la représentation mentale des Daces et de la Dacie que se donnaient les Romains à l'époque de Trajan. Cette relation intime entre les montagnes des Carpates et le représentant du peuple dace, Décébale, estampillée sur des milliers de poteries nous renvoie en écho décoratif la phrase de Florus : « *Daci montibus inhaerent* »<sup>311</sup>. Sur un vase similaire, découvert à Blain, en Loire-Atlantique, et commenté il y a plus d'un siècle par Alexandre Odobescu, le nom du roi dace est mentionné sous la forme « *DECIBAL / DECIBALE* »<sup>312</sup>. Le numismate roumain Constantin Moisil percevait à juste titre que « *pour aucune autre guerre et pour aucune autre conquête on n'a frappé tant de types de monnaies. L'Empereur, autant que le Sénat et le peuple romain ont voulu populariser le plus possible la tragédie du courageux peuple dace et éterniser la fameuse défaite d'un adversaire si puissant* »<sup>313</sup>.

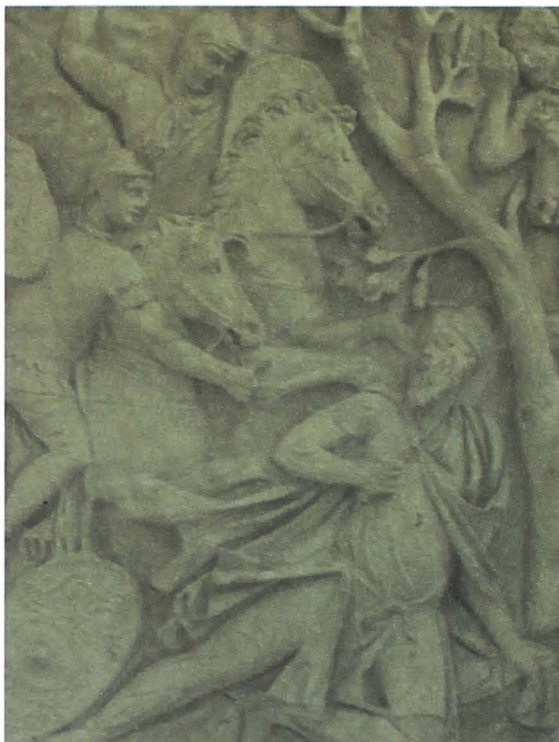
<sup>310</sup> LABROUSSE (1981), pp. 57-63 ; VERNHET (1981), pp. 33-34.

<sup>311</sup> FLORUS, 2, 28, 18.

<sup>312</sup> ODOBESCU (1872), pp. 313-315.

<sup>313</sup> MOISIL (1929), p. 11.

**Illustration 9 : Le suicide du roi Décébale. Détail d'après la copie de la colonne de Trajan. Musée d'Histoire de Bucarest.**



**Illustration 10 : Sigillée de la Graufesenque (Aveyron, France) représentant le suicide du roi Décébale. Photographie d'Alain Vernhet reproduite avec son aimable autorisation.**



Il est intéressant de s'interroger sur les conséquences immédiates de la conquête Trajane pour l'ancien royaume dace. Dans la province, nous constatons l'existence d'une culture indigène relevant dans ses composantes archéologiques une forte affinité avec la civilisation géto-dace de l'époque Laténienne et dans laquelle elle tire son origine. A ce substrat autochtone s'ajoute l'influence de la civilisation romaine provinciale, dont il sera question au chapitre suivant. En parallèle, l'archéologie nous renseigne de façon claire et indubitable sur la disparition de certains éléments typiques et essentiels de la culture daco-gète classique.

Parmi ceux-ci, le premier élément concerne la disparition des forteresses géto-daces. Ces sites furent élevés dans l'optique d'une vocation éminemment militaire servant également de sièges à l'autorité royale<sup>314</sup> ou à des chefs locaux<sup>315</sup>. L'abandon de ces établissements est la conséquence logique et normale des guerres et de la victoire romaine.

Archéologiquement, ces sites, auxquels s'ajoutent tous les bourgs désignés par le suffixe *dava*<sup>316</sup>, possèdent une couche d'occupation très épaisse correspondant à la phase classique dace. Ils se composent, en plus des unités d'habitations, de diverses structures tels que ateliers, bâtiments de culte et constructions militaires qui ont toutes livrées un riche mobilier de production indigène et d'importations helléniques et romaines. Au cours du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle, il n'existe plus de sites semblables, ni à l'intérieur de la province, ni à l'extérieur de la province dans les territoires des Daces libres. Il convient également de souligner qu'aucune *dava* dace n'est recouverte par une station romaine de plus longue durée.

Les centres romains qui portent des noms finissant en *-dava* tels que *Buridava* (Stolniceni), *Cumidava* (Râșnov) ou *Sucidava* (Celei), ainsi que les grandes villes comme celle de *Colonia Ulpia Traiana Sarmizegethusa*, *Apulum*, *Porolissum* ont emprunté leur nom à des localités daces désertées, habituellement situées à leur proximité.

Nous constatons comme première conséquence à la composante précédente la disparition des lieux et des bâtiments de culte. A l'époque préromaine tardive, une architecture religieuse originale et diversifiée se développe en Dacie. Nous comptons actuellement plus d'une vingtaine de sites à sanctuaires datés de l'époque classique. En revanche pour le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle, nous n'en connaissons aucun dans la province, à deux exceptions près, d'ailleurs incertaines. Il s'agit des sites de Tei et de Panic<sup>317</sup>. En outre, l'historiographie roumaine constate le manque d'autres types de lieux de culte et de sanctuaires tout comme des représentations de divinités que l'on pourrait attribuer avec certitude aux indigènes, comme c'est le cas en Thrace, en Mésie, en Pannonie et en Gaule<sup>318</sup>.

A cette absence de lieux cultuels s'ajoute celle d'un rituel religieux particulier aux Géo-Daces. Tout au long des deux siècles précédant la conquête romaine, les populations autochtones ont pratiqué l'immolation rituelle d'humains. Vingt-six sites ont révélé des découvertes « macabres » au travers de fosses à débris d'habitat qui contenaient des

<sup>314</sup> L'exemple le plus célèbre en est la citadelle de Grăditea Muncelului, identifiée à la *Sarmizegethusa Regia* de PTOLEMÉE dans ses *Géographies* (III, 8, 4)

<sup>315</sup> Par exemple les citadelles de Căpâlna ou de *Moigrad-Porolissum* en Transylvanie, de Polovragi ou d'Ocnîța-*Buridava* en Olténie, ou bien de Bătea Doamnei, près de Piatra-Neamț en Moldavie.

<sup>316</sup> Par exemple les toponymes du type *Piroboridava*, *Ziridava*, etc. et que certains auteurs grecs, dont Ptolémée, n'hésitent pas à appeler *poleis*.

<sup>317</sup> ROSETTI (1932), pp. 12-13 ; MATEI (1980), pp. 240-242.

<sup>318</sup> Concernant la question religieuse à l'époque romaine, voir : BĂRBULESCU (1984).

squelettes humains incomplets, en position anormale. Notons que Jordanès dans ses *Getica* faisait mention de ces rites sanglants chez les Géo-Daces<sup>319</sup>. A l'époque romaine, les découvertes semblables que les archéologues pourraient mettre en relation avec la pratique de sacrifices humains font totalement défaut, autant dans la province que dans les régions daces non intégrées à l'Empire.

Enfin, il peut être mentionné l'évolution et la modification des coutumes et des pratiques funéraires. A l'époque préromaine tardive, au cours du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., le territoire géto-dace est extrêmement pauvre en découvertes funéraires. Nous ne connaissons pour cette époque aucune nécropole importante qui soit typiquement dace. Les archéologues roumains ont identifié jusqu'à présent que quelques petits groupes de tumuli à tombes d'incinération de guerriers, datés du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. ou à tombes à mobilier extrêmement pauvre pour le siècle suivant, notamment aux alentours des grands sites de Cugir, Popești, Poiana, Răcățau et Brad. Nous connaissons d'autre part une douzaine de tombeaux plats à incinération isolés. Seules les régions septentrionales font exception. Il s'agit des groupes culturels de Lipica, dans la vallée du Dniestr et de celle de Padea en Olténie. Mais toutes deux sont influencées par les populations germaniques au nord et de par celle des Scordisques au sud-ouest. Les Géo-Daces, tout comme les populations celtiques vivant dans les régions d'Europe Centrale au cours du second âge du Fer, pratiquaient des coutumes funéraires « discrètes », difficiles voire impossibles à saisir à l'aide des moyens habituels offerts par l'archéologie. Il s'agit vraisemblablement du rite de la crémation et du dépôt des restes cinéraires dans des endroits que nous ne pouvons plus localiser aujourd'hui, par exemple, dans les eaux.

A la suite de la conquête romaine, ces pratiques semblent avoir été abandonnées au bénéfice du rite plus ancien de l'incinération à urne ou à fosse. Les Géo-Daces pratiquaient également de manière complémentaire l'inhumation des petits enfants, probablement sous l'influence d'une coutume romaine évoquée par Pline l'Ancien<sup>320</sup>. Par conséquent, nous voyons apparaître dans la province de Dacie de grandes nécropoles birituelles comme à Soporou de Câmpie, Obreja et Locusteni ou encore Enisala en Dobroudja. De plus, nous constatons la diffusion de ce même phénomène dans l'espace extra provincial de la Dacie romaine, tout spécialement chez les Carpes de Moldavie<sup>321</sup>. Par contre, les tombes tumulaires qui, à l'époque précédente, faisaient valoir la richesse, le prestige et la puissance de l'aristocratie militaire dace, font absolument défaut au cours du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle<sup>322</sup>.

Nous pouvons donc en conclure, au travers de ces quatre exemples, les discontinuités évidentes entre la période précédant la conquête romaine de la Dacie et son intégration dans l'Empire. Selon toute vraisemblance, nous avons affaire ici aux effets d'une politique romaine conséquente, caractérisée en premier lieu par des mesures d'une dureté inhabituelle prises à l'égard de la population soumise. Les Romains ont abouti à la déstructuration de l'habitat par la dépossession des communautés locales de leur propriété foncière, la

<sup>319</sup> JORDANES, 41 : « *On dit que chez eux que jadis est né Mars ; Ce Mars, les Goths l'ont toujours apaisé par un culte implacable. (On lui immolait en effet ceux qui avaient été faits prisonniers). Car ils considéraient que celui qui présidait aux guerres ne pouvait être apaisé de manière adéquate que si du sang humain était versé* ». Pour son interprétation, voir : BABEȘ (1988), pp. 13-27.

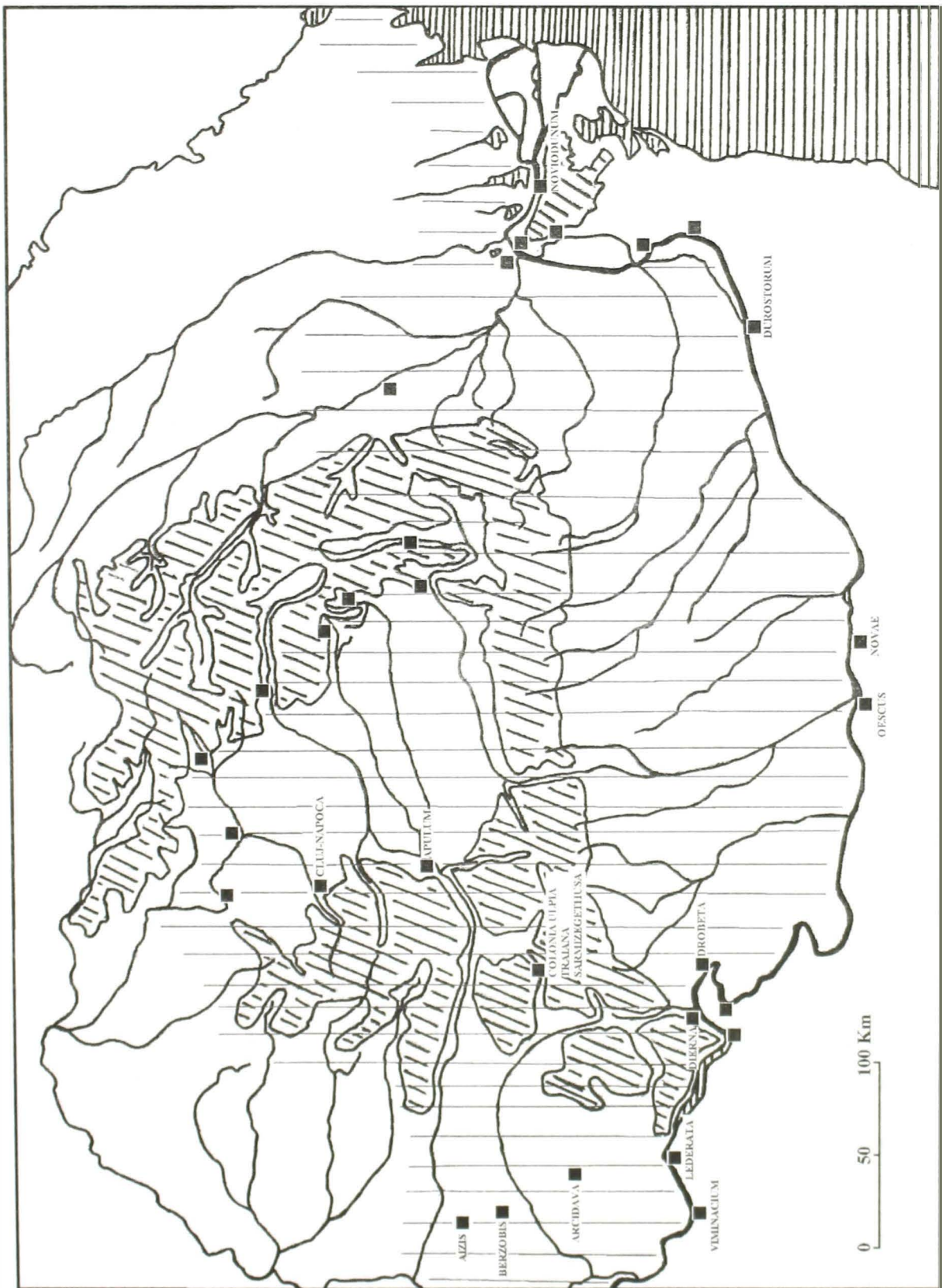
<sup>320</sup> PLINE L'ANCIEN, VII, 15 : « *hominem priusquam genito dente cremari mos gentium non est* ».

<sup>321</sup> BICHIR (1973), pp. 29-44.

<sup>322</sup> BABEȘ (1988), pp. 5-7.



Carte 16 : Les conquêtes de Trajan au nord du Danube à l'issue des guerres daciennes.





dispersion des concentrations de populations indigènes et leur déportation vers l'*hinterland*. Ces mesures ont eu pour conséquence de dissoudre les anciennes structures tribales et étatiques, bouleversant par là même la hiérarchie politique et militaire du royaume dace. En même temps, dans les zones rurales, la population dace est restée malgré tout assez souvent en place. C'est ce que nous suggèrent les conclusions apportées aux découvertes archéologiques des villages de Slimic, Şura Mică et Roşia en Transylvanie<sup>323</sup>.

Cette politique inhabituelle instituée par le vainqueur des Daces ne représente alors que le premier pas vers une romanisation forte à la fois de la province sous la domination directe de Rome mais également des régions *extra provinciam*. Il n'y aurait donc point d'exagération dans l'épithète de Corinthe, érigée pour un officier romain ayant participé à la seconde campagne de Trajan et qui aurait abouti à la défaite de « toute la Dacie » : « *secunda expeditione qua universa Dacia devictas est* »<sup>324</sup>.

#### 2.3.4. Les Carpates et le Danube au regard de l'art commémoratif romain<sup>325</sup>

Afin de commémorer sa victoire sur les Daces, Trajan fit ériger deux monuments, chefs d'œuvre de l'architecture et de la sculpture romaine. Le premier se situe dans l'*Urbs*, il s'agit de la colonne située au centre du nouveau forum. Cette œuvre, dite « colonne de Trajan », reflète magnifiquement l'art impérial romain. Le second monument se situe dans une région nouvellement conquise, la Dobroudja, en marge de l'Empire. Le trophée érigé à Adamclisi représente un témoignage éloquent de l'art provincial romain. Ces deux éléments désignent une importante avancée dans la compréhension de la civilisation romaine et sont à ce titre exceptionnels. La qualité artistique qui nous est offerte grâce à ces deux œuvres ne doit pas cacher les nombreuses approches historiques et idéologiques perceptibles dans cet art de la commémoration dont les Romains étaient passés maîtres.

Le premier de ces monuments se situe dans la capitale, Rome. L'empereur fait réaliser par son architecte Apollodore de Damas, une colonne commémorative. Cette œuvre, inaugurée le 12 mai 113, possède une hauteur de 100 pieds romains (29,77 mètres) et un diamètre de 3,70 mètres. Elle était surmontée d'une statue de l'Empereur, remplacée à la Renaissance par une représentation de Saint Pierre. Son piédestal contenait une chambre sépulcrale dans laquelle furent conservées les cendres de Trajan. Une frise sculptée, proche de 200 mètres de long, s'élève en une spirale d'une hauteur moyenne d'un mètre. Des études récentes ont démontré la polychromie des bas-reliefs. Les sculptures réalisées sur cette frise ne constituent pas uniquement l'un des chefs-d'œuvre de l'art romain. En effet, ces bas-reliefs permettent de reconstituer artistiquement les campagnes de Trajan depuis son arrivée sur les bords du Danube au cours de l'année 101 jusqu'au suicide du roi dace en 106. Ils sont à cet égard un exceptionnel témoignage pour la compréhension de la conquête romaine tout en permettant

<sup>323</sup> GLODARIU (1981).

<sup>324</sup> PETOLESCU (1991), pp. 47 et suivantes, p. 97.

<sup>325</sup> Pour un aperçu général et descriptif, voir : MAC KENDRICK (1975), pp. 71-106. Pour son étude détaillée et très récente, voir : ŞTEFAN (2005), pp. 503-694.

de rendre compte des forces en présence, à la fois du point de vue technique<sup>326</sup> aussi bien qu'idéologique. La frise comporte en effet 124 épisodes des guerres daciennes menées par Trajan et près de 2500 figures.

De l'étude de la frise, il en ressort un premier constat relatif à notre étude. Au regard de l'œuvre sculptée nous nous apercevons de l'omniprésence du fleuve Danube<sup>327</sup>, le *Danubius* romain. Nous le trouvons même personnifié sous les traits d'un vieil homme aux cheveux hirsutes et à la longue barbe. Son buste est nu et musclé, tandis qu'il nous est impossible de deviner le reste de son corps qui se trouve dans les eaux. Il semble porter une couronne de laurier. Il observe l'orient, à l'image des soldats romains qui traversent le Danube sur un pont constitué de barques positionnées transversalement par rapport au sens de la marche des troupes. L'infanterie romaine est précédée par les *signiferii*, les porteurs de l'insigne des légions. Le Danube est ensuite représenté sous l'aspect d'eaux tumultueuses dans de nombreuses scènes de la colonne. Le fleuve délimite clairement les deux camps, romains et daces. Axe de communication, son passage ne semble à aucun moment poser problème aux troupes romaines. Il permet même le ravitaillement des légions depuis l'*imperium*. La clémence du dieu *Danubius* semble ainsi autoriser l'invasion romaine en Dacie. Mais au-delà de cette première vision, il semblerait que la présence répétée du fleuve matérialise plus précisément la frontière entre les deux puissances. En effet, le point de vue du spectateur est celui des Daces et non des Romains. Nous voyons la construction des camps romains, les gardes, des bûchers et des meules, dont nous pouvons interpréter la présence comme des signaux d'alertes à l'approche de troupes daces. « *Danuvius Sarmatica ac Romana disternit* », écrit Sénèque : « *le Danube distingue ce qui est aux Sarmates de ce qui est aux Romains* »<sup>328</sup>. Les premières scènes de la frise de la colonne de Trajan traitent ce thème de manière iconographique. Elles détaillent une *ripa* gardée, en l'occurrence le *finis* ou *limes* danubien qui veille face aux Daces. Le citoyen romain qui regarde la frise est alors déplacé aux confins de l'Empire. De l'*Urbs*, le centre du monde, il se retrouve à l'extrémité de l'Empire. A cette première idée s'ajoute celle déjà émise de la vision depuis l'extérieur de l'Empire qui doit permettre une identification immédiate de la frontière romaine. La frontière représentée sur la colonne de Trajan n'est donc pas une ligne abstraite ou conventionnelle, mais bel et bien une construction culturelle séparant les Barbares des Romains et matérialisée par la rive romaine.

L'élément naturel (le fleuve) est devenu élément culturel, donc romain, arguant l'hypothèse que la frontière ne peut exister que du côté de Rome. C'est en effet Rome, c'est-à-dire la civilisation en contradiction avec le *barbaricum*, qui borne l'Empire et non les Daces. L'idée est d'autant plus accentuée que le dieu fleuve regarde en direction de la rive romaine, et non dace. Cette dichotomie est encore perceptible tout au long des épisodes représentant des scènes de combat. Nous y voyons deux mondes en train de s'affronter. D'une part, nous trouvons les Romains défrichant une forêt, puis apparaissent les légions disciplinées. Trajan se trouve devant un camp romain où des soldats lui présentent les têtes de Daces tués au

<sup>326</sup> La frise de la colonne de Trajan nous offre la représentation exceptionnelle de la technique romaine à la fois défensive et d'assaut de la « tortue ».

<sup>327</sup> Voir également : PAPADOPOL-CALIMAH (1884), pp. 369-371.

<sup>328</sup> SENEQUE, 9.

combat. A l'opposée, les Daces sont représentés blessés ou mourant. Ils fuient en désordre au sein d'une forêt, tandis que le buste de Décébale semble émerger des arbres. L'ordre romain s'oppose au désordre des barbares.

De la même manière, si nous considérons le développement de la frise sur la colonne de Trajan comme chronologique, il est important de mentionner une différence notable entre le début des deux campagnes militaires, respectivement 101 et 105<sup>329</sup>. Au début de la première campagne, le cérémonial d'usage constitué par le *lustratio* (le sacrifice solennel), l'*adlocutio* (l'allocution de l'Empereur à ses troupes) et le conseil de guerre, a lieu immédiatement après le passage du Danube. Il est suivi d'une série d'actions au cours desquelles les soldats romains abattent des forêts, ouvrent des chemins, élèvent des camps et avancent avec prudence. Par contre, pour la seconde campagne, nous observons qu'après le franchissement du pont de Trajan, les armées romaines avancent tranquillement en colonnes, n'exécutant aucune sorte de travaux stratégiques, et, à en juger par la façon dont les soldats marchent, il est évident qu'ils sont encore loin de l'ennemi. Nous pouvons en déduire que dans la première campagne, engagée en l'an 101 depuis le Banat, l'empereur s'est immédiatement trouvé en territoire ennemi, le Danube formant alors la frontière entre la Dacie et l'Empire romain.

Celle-ci d'abord matérialisée par le fleuve Danube, se perd peu à peu dans les scènes suivantes. Le mouvement d'avance perdure tout au long de la frise, et avec lui l'œil du spectateur s'enfonce en Dacie, voit les batailles, les conseils de guerre. Apparaît alors un nouveau type de frontière, non pas une ligne de séparation de part et d'autre d'un fleuve, gardée et placée sur la rive, mais une zone imprécise. Au-delà du *limes*, il n'y a plus qu'un vide humain, ainsi que le proclame l'image en accord avec les termes utilisés par les auteurs anciens : *finis*, *extremum*, *terminus* apparaissent dans le sens d'« extrémité », de « confins », de « bornes de l'Empire ». Ce concept reprend l'idée augustéenne de la frontière<sup>330</sup> selon laquelle seul le monde habitable est romain, le reste n'est qu'une zone vague.

Après la quatrième campagne, nous pouvons voir des images rares. La romanisation des Daces est en cours alors même que la conquête n'est pas achevée. Elles évoquent le rapprochement, l'absorption des Daces par Rome. Elles relatent aussi l'effacement de la frontière, ou plutôt son avancée, son dynamisme culturel, si bien qu'elle se situe, à la fin de la frise et donc de la conquête, non plus sur le Danube mais aux marges de la Dacie, dans l'espace en formation décrit par les ultimes reliefs, ceux des montagnes des Carpates.

La représentation des montagnes des Carpates et plus particulièrement la nature boisée de ces monts omniprésents sur les scènes de la colonne a attiré l'attention de Cristian D. Stoiculescu. Il s'est attardé plus particulièrement sur les passages de la frise où des zones boisées étaient représentées<sup>331</sup>. Dans un premier temps, il identifie 224 arbres, ce qui représente le second motif le plus usité sur la colonne Trajane après les figures humaines.

<sup>329</sup> TUDOR (1979), pp. 93-95.

<sup>330</sup> NICOLET (1983), pp. 163-173.

<sup>331</sup> STOICULESCU (1985), pp. 81-98.

Selon l'avis du chercheur roumain, nous sommes en présence d'une thématique forte d'une valeur documentaire de première importance pour la connaissance du milieu forestier roumain à l'époque antique. Approfondissant son analyse, Stoiculescu met en parallèle les représentations de la colonne à Rome avec les connaissances accumulées en matière de paléoenvironnement. Il dénombre 37 espèces différentes dont la réalité est authentifiée par les fouilles archéologiques et les études botaniques.

Les frises avec ces représentations boisées permettent en partie de palier aux sources littéraires dans l'analyse et l'étude des campagnes romaines en Dacie. Elles autorisent de la sorte de replacer les Carpates dans la logique stratégique militaire voulue par Décébale. Le roi dace, en stratège ingénieux, a préféré des manœuvres guerrières dans les régions boisées et montagneuses des Carpates, mêmes si ces opérations avaient lieu à proximité des forteresses royales daces.

Il existe dans la province dace, dans ces confins de l'Empire, un autre monument qui proclamait lui aussi la romanisation de l'espace et le recul de la frontière. Cependant les métopes du trophée d'Adamclisi traduisent ce discours dans une « autre » langue<sup>332</sup>. A mi-chemin sur la route qui relie Constanța à Ostrov se dresse sur la plus imposante colline du plateau le trophée romain d'Adamclisi. Il se trouve au nord-ouest du village du même nom, à quelques kilomètres de la ville fondée par Trajan<sup>333</sup>, dans une zone aride, en proie aux vents qui ont arraché bon nombre de pierres à l'édifice. Le monument se situe à la porte orientale de l'Empire : ici commence Rome. Ce point en hauteur a été choisi par les constructeurs romains pour que le trophée puisse s'imposer au monde des Barbares et pour qu'il rappelle, de la hauteur de son symbole, la victoire remportée sur les Géo-Daces et leurs alliés lors des guerres de 101-102 et 105-106 apr. J.-C. Elevé sous l'empereur Trajan, probablement entre 106 et 109, le monument est dédié à *Mars Ultor*, le vengeur. En effet, dès l'année 100, les émissions de monnaies avec la présence du dieu, marquent les préparatifs de la guerre et la volonté de vengeance contre les Daces suite à la défaite de Domitien et à la mort de Fuscus sur le Danube.

Toutefois selon l'archéologue Maria Alexandrescu-Vianu, l'idée de vengeance serait erronée. Cette notion n'a été invoquée qu'une seule fois, en l'an 2 apr. J.-C., lorsque Auguste institua un culte pour venger la mort de Jules César. L'inscription mentionnant cette dédicace au dieu de la guerre serait en fait une formule religieuse commune à tout acte militaire.

Quoi qu'il en soit, le trophée d'Adamclisi apparaît d'une part comme l'un des plus grands symboles commémoratifs de l'Antiquité, d'autre part il présente une architecture, un décor et une signification d'une importance toute particulière.

D'un diamètre de 40 mètres et d'une hauteur équivalente, le trophée se divise en cinq parties distinctes. Sept rangées de marches, blocs massifs de pierre d'une longueur moyenne de 1,10 mètres mènent à un promenoir, d'une largeur de près de deux mètres. Il permet de déambuler autour du monument et d'admirer le corps du cylindre. Celui-ci est revêtu de six rangées de

<sup>332</sup> Parmi l'importante bibliographie concernant le trophée de Trajan à Adamclisi, voir plus particulièrement : FLORESCU (1959) ; FLORESCU (1973) ; SÂMPETRU (1984)

<sup>333</sup> Sur la ville de Tropaeum Traiani, voir : BARNEA (1979 / 1)

blocs de pierres lisses dont le parement est pourvu de toute une décoration et sur laquelle nous reviendrons plus tard. Un toit, recouvert de plus de 1000 écailles de pierre, couvre le corps principal du trophée. Il est entouré d'une série de créneaux et de pierres de parapet, composant un attique festonné. Les créneaux, au nombre de 26, sont des blocs rectangulaires, de 1,50 mètre de hauteur et de 1,10 mètres de long, posés verticalement et avec des prolongements des deux côtés, par lesquelles ils se raccordaient au parapet. Les blocs étaient décorés d'un prisonnier attaché à un arbre, dont le costume permet de savoir à quelle tribu il appartenait. Le parapet est composé de 52 pierres, hautes de 91 centimètres et longues de 1,30 mètres. Chaque pierre est décorée de motifs géométriques. Sur un intervalle de un sur deux, et en avant des parapets, un lion occupait l'emplacement. En tout treize lions, finement sculptés, expriment la force. Par la bouche des fauves s'écoulait l'eau pluviale. Un nouveau corps pentagonal de taille plus réduite prend place sur le toit. C'est sur ce nouvel élément que fut gravée la double inscription dédiée au dieu Mars. La composition est surmontée d'une sculpture d'inspiration orientalisante, haute de 4,75 mètres. Elle représente un guerrier romain victorieux, en costume et armure (casque, cuirasse, cnémides). Ses mains soutiennent deux boucliers, avec pour motif une méduse. Derrière ses boucliers, sont disposées quatre lances, aujourd'hui disparues. Une grande fleur d'acanthé, un chevalier au galop, un aigle aux ailes déployées et un sabre dans son fourreau ornent la poitrine de la cuirasse. Trois captifs sont représentés au pied de la sculpture : deux femmes assises et un homme debout, les mains attachés derrière le dos. Ce groupe symbolise très clairement la soumission des peuples de la région du Danube.

L'intérêt principal du trophée réside dans son corps cylindrique principal, occupé par trois rangées de frises. Chaque rangée était séparée par une bande, formée par des proéminences plus petites et allongées, appelées godrons. La première rangée, ou frise inférieure, est constituée de 54 pièces d'une longueur moyenne de 1,75 mètres. Elle est composée de sarments et de feuilles d'acanthé, en volutes. Au centre de chaque volute se place une tête de loup montrant ses dents<sup>334</sup>. La deuxième rangée présente une série de 54 métopes qui alternent avec des pilastres. Hautes de 1,58 mètres et larges de 1,60 mètres, leur décoration représente les différents épisodes des guerres de Trajan. Enfin, la troisième rangée, ou frise supérieure, de même nombre et de même dimension que les précédentes est ornée d'une double corde en spirale encadrant une décoration de feuilles de palmettes.

G.-Ch. Picard<sup>335</sup> attribue la création du trophée à la volonté de Trajan de récompenser les auxiliaires, nombreux à participer à la conquête dace.

Toutefois, nous nous attacherons à un point particulier. Car si les métopes d'Adamclisi portent la même volonté et le même discours que la colonne trajane, leur style, leur iconographie et le traitement du récit en diffèrent totalement. Il paraît intéressant d'en rechercher la cause. Nous pensons que l'explication réside dans le fait que les deux monuments ne s'adressaient pas au même public<sup>336</sup>. Du cœur de l'Empire à ses marges, il est

<sup>334</sup> Nous pouvons probablement y voir un lien avec l'étymologie du peuple dace sur laquelle nous nous sommes penchés.

<sup>335</sup> PICARD (1957), pp. 391-400; PICARD (1992), p. 141.

<sup>336</sup> GALINIER (1995), pp. 273-288.

ainsi possible d'observer la transformation de l'image en fonction du public qui la regarde. La frise ininterrompue de la colonne de Trajan subit un fractionnement tandis que les métopes d'Adamclisi sont une mise en série d'images sans lien narratif fort entre elles, excepté par leur juxtaposition. Or, le spectateur qui était supposé observer les métopes était certes romanisé, mais il se situait loin de l'*Urbs*, sur la frontière. Aurait-il pu suivre un monument tel qu'une frise continue, œuvre élaborée en fonction de son environnement, Rome, mais aussi des deux bibliothèques du forum de Trajan ? Il semble que non.

Lors de la découverte du monument d'Adamclisi, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, celui-ci se présentait comme une ruine pourvue d'un noyau d'*opus caementicium* partiellement recouvert par les pièces de pierres tombées du parement.

Une première reconstitution, à partir de l'analyse typologique des pièces, du relevé de la ruine et des principes d'architecture classique - tels qu'ils avaient été définis par les découvertes de grands monuments hellénistiques d'Asie Mineure contemporaines des premières recherches d'Adamclisi - a été effectuée par Georg Niemann à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. D'autres reconstitutions ont été ensuite proposées dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle successivement par Adolf Furtwängler, Teohari Antonescu et Tocilescu-Benndorf. Mais toutes étaient lacunaires et fortement discutables.

Les discussions n'ont été rouvertes qu'après 1950, par les trois éditions successives d'une monographie due à Fl. Bobu Florescu. Celui-ci a proposé une nouvelle variante de reconstitution, dont le principal élément inédit consiste dans l'introduction, entre deux métopes, de deux pièces à motifs géométriques, au lieu d'une seule comme dans les hypothèses antérieures. De même, l'ordonnance des métopes a pour base l'établissement de rapports entre certains détails correspondant d'une pièce à l'autre et d'une assise sur l'autre, permettant d'évaluer ainsi les dimensions des pièces manquantes et de corroborer ainsi la variante Tocilescu, établie, selon l'auteur, à partir d'observations topographiques précises.

En dehors de cette tentative de reconstitution, discutable, puisqu'elle maintient toutes les erreurs de celles qui l'ont précédées, sans rien apporter de substantiel en plus, l'auteur a essayé de prouver, en se fondant sur des analyses de rocs et de mortiers, le caractère unitaire du moment, de même, il a tenté de démontrer que tous les groupes de barbares figurés sur le monument représentent des Daces.

Si le premier point a remporté l'adhésion de tous les spécialistes et a confirmé que l'édification du monument doit être assigné à l'époque de Trajan, en revanche la tentative de voir des Daces dans tous les groupes de barbares a soulevé des protestations unanimes. Elle a même donné lieu, par contrecoup, à de nouvelles hypothèses d'interprétation. Parmi celles-ci, la théorie du professeur Radu Vulpe, qui identifie le groupe caractérisé par la coiffure à nodus aux Boures, peuple de Suèves et dont un passage de Dion Cassius permet éventuellement d'affirmer qu'ils étaient les alliés des daces.

Étant donné ces vives controverses et la décision de mettre en œuvre la restauration du monument, compte tenu aussi de nouvelles observations concernant autant la ruine *in situ* que les pièces de parement, Radu Vulpe a formulé une nouvelle hypothèse de reconstitution, ainsi qu'une nouvelle tentative d'interprétation historique. Concernant les métopes, l'auteur restitue 54 métopes, dont six représentant probablement l'empereur Trajan. Ils jouent selon lui un rôle directeur dans la composition. De la sorte, les métopes peuvent être groupés en séries de quatre à huit pièces unitaires comme thème. Il en résulte une nouvelle formule

d'ordonnance en six scènes comportant chacune neuf pièces. Chaque scène était composée de deux moments de quatre pièces chacun, placés symétriquement de part et d'autre d'une pièce centrale incluant l'empereur. Chacun de ces moments était constitué de deux paires de pièces identiques ou du moins très ressemblantes sous le rapport du thème comme du traitement.

La succession des scènes est alors restituée comme suit : une attaque de cavalier suivie d'une lutte auprès des chars, puis la présentation de la population de la province et des prisonniers à l'empereur, enfin une marche de cavalerie, une bataille et l'acclamation impériale. Cette succession révèle dès lors un parallélisme étonnant avec les scènes de l'épisode mésique de la colonne trajane.

Il existe cependant une contradiction flagrante entre la colonne trajane et le trophée en ce qui concerne la représentation des barbares. Sur la colonne nous distinguons parmi les adversaires des Romains deux types de barbares : les Sarmates, revêtus d'une cotte de maille, et les Daces. Les personnages coiffés d'un nodus font partie des alliés de Rome. Sur le trophée nous reconnaissons trois types de barbares parmi les adversaires de Rome : les Daces, les Sarmates (revêtus d'un cafetan) et les Germains (peut-être les Boures) caractérisés par leur coiffure à *nodus*.

Quoi qu'il en soit, les métopes du trophée d'Adamclisi ne sont pas la chronique illustrée des guerres daces. Le manque de détails, d'organisations, d'événements clefs renforce cette idée développée par Maria Alexandrescu-Vianu. Selon l'historienne d'art, il s'agit de la représentation d'une guerre quelconque qui ne saurait être que l'expression plastique de la *Virtus Exercitus* (la Force Militaire) qui reste l'un des principaux thèmes de l'idéologie romaine<sup>337</sup>. Le traitement et le style des métopes permettent de déterminer que les artisans du trophée possédaient un style provincial marqué.

Ils s'écartent des normes de la représentation classique gréco-romaine, utilisant un type de représentation plastique des réalités telles que celles-ci étaient « connues » par tradition d'atelier et par l'intermédiaire des cahiers de modèles, et non pas telles qu'elles étaient « vues » effectivement. Le trophée fut selon toute vraisemblance réalisé par une main-d'œuvre de niveau inférieur, provincial, du type des ateliers dits « de légion ».

Toutefois, la conception d'ensemble, à la fois le système modulaire, les tracés régulateurs, les rythmes compositionnels basés sur le chiffre six (en analogie avec les monuments de Pergame) indique un artiste du niveau le plus élevé, doué de connaissances et d'une vision complexe et touché par des influences orientales. Il est généralement admis que cet artiste, maître d'œuvre du trophée fut Apollodore de Damas, l'architecte de l'empereur Trajan.

**Illustration 11 : Reconstitution du trophée de Trajan à Adamclisi, Dobroudja.**



**Illustration 12 : Métope du trophée d'Adamclisi représentant un duel entre un soldat romain (à gauche) et un archer dace (à droite). Musée d'archéologie d'Adamclisi.**





## 2.4. CONTINUITES ET RUPTURES DANS L'APPROCHE ROMAINE DES ELEMENTS GEOGRAPHIQUES DE DACIE (106 – 271 APR. J.-C.)

### 2.4.1. Les Carpates dans le système géopolitique romain

La Dacie n'a pas été créée dès le début comme une province unitaire. Son organisation administrative a évolué en plusieurs étapes. Le diplôme militaire de Porolissum<sup>338</sup> atteste l'existence de la Dacie comme province administrative romaine à partir du 11 août 106<sup>339</sup>. Or, nous savons que l'empereur Trajan y est resté jusqu'à l'été 107 pour superviser la mise en place de la *Lex Provinciae Daciae*. Selon toute vraisemblance, c'est Trajan lui-même qui a défini l'organisation administrative, le régime agricole, la construction d'établissements civils comme militaires et qui a décidé de l'exploitation des montagnes métallifères.

L'analyse des documents épigraphiques démontre que cette nouvelle province comprenait l'Est de l'Olténie, le Banat et la majeure partie de la Transylvanie, à l'exception probable de sa partie sud-est. Compte tenu que deux légions y étaient stationnées, la *IV Flavia* et la *XIII Gemina*, la Dacie romaine était gouvernée par un *legatus Augusti pro praetore*, de rang consulaire (*vir consularis*). Ces mêmes documents nous renseignent également sur le premier gouverneur de la Dacie trajane. Les diplômes militaires datés du 17 février puis du 2 juillet 110 attestent que le premier gouverneur de Dacie fut Decimus Terentius Scaurianus. Caius Iulius Quadratus Bassus, qui mourra en 117, lui succédera. Les autres territoires conquis, l'ouest de l'Olténie et la Munténie (Valachie), le sud de la Moldavie et le sud-est de la Transylvanie, relevaient de la province de *Moesia Inferior*. Cette situation n'a toutefois duré que sous le règne de Trajan.

Les événements des années 117-118, au début du règne d'Hadrien, ont déterminé de nouveaux changements dans l'organisation administrative de la Dacie<sup>340</sup>. Le territoire de la Valachie fut alors abandonné dans son ensemble ou dans sa majeure partie. Les territoires qui avaient appartenu à la *Moesia Inferior* ont constitué une nouvelle province, la *Dacia Inferior*<sup>341</sup>. En échange, l'ancienne province de Dacie est devenue la *Dacia Superior*. Nous ne connaissons pas la date exacte de ce changement d'appellation mais nous en avons la première attestation le 29 juin 120. Parallèlement, ou peu de temps après, Hadrien créa dans la partie nord de la Dacie de Trajan, dans les territoires situés au nord des rivières Mureş et Arieş, une nouvelle province : la *Dacia Porolissensis*. Celle-ci est attestée pour la première fois le 10 août 123. Le gouverneur de la *Dacia Superior* était toujours un *legatus Augusti pro praetore*, cette fois-ci nommé parmi les préteurs, car la province ne possédait alors plus qu'une seule légion, la *XIII Gemina*. Chacune des deux autres Dacie, *Inferior* et *Porolissensis*, était dirigée par un *procurator Augusti* ayant des attributions militaires et financières.

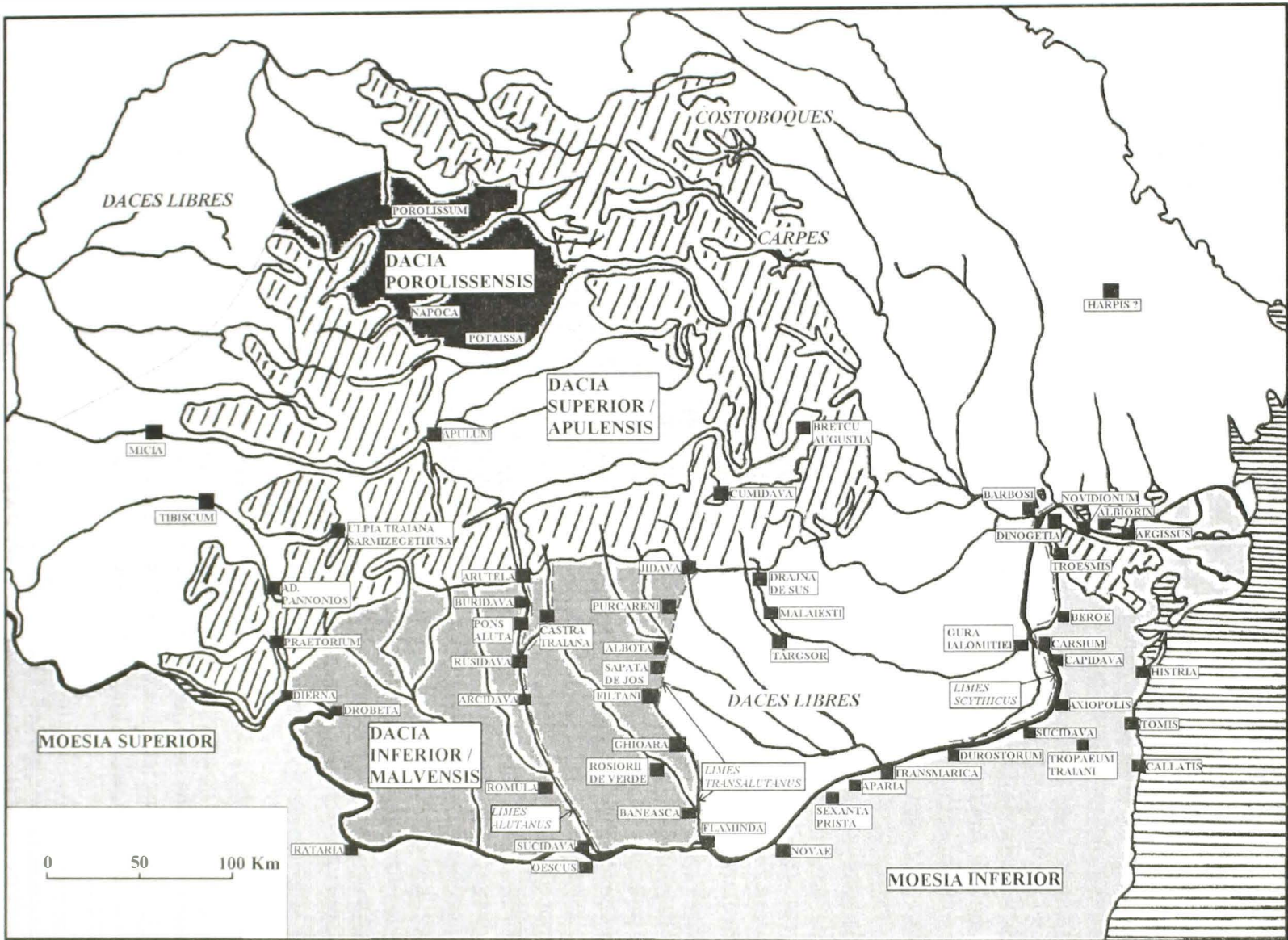
<sup>338</sup> Aujourd'hui, Moigrad en Transylvanie.

<sup>339</sup> CIL, XVI, 160. Voir également, GARBSCH (1989), pp.281-284.

<sup>340</sup> PISO (1973), pp. 999-1015 ; MACREA (1967), pp. 121-141 ; PETOLESCU (1985), pp. 45-55.

<sup>341</sup> TUDOR (1968), pp. 164-167.

Carte 17 : L'administration de la Dacie après les réformes engagées par Hadrien en 120 et par Marc Aurèle en 168.



La troisième étape dans l'organisation de la Dacie romaine intervint dans les années 168-169, sous le règne de l'empereur Marc Aurèle. Les trois Dacie furent placées sous la direction d'un gouverneur unique, *legatus Augusti pro praetire trium Daciarum*, dénommé également *consulare Daciarum trium*. Il était de rang consulaire, car deux légions, la *XIII Gemina* et la *V Macedonica*, étaient de nouveau stationnées en Dacie. La *Dacia Inferior* gardait ses frontières administratives mais fut dénommée *Dacia Malvensis*<sup>342</sup> tandis que la *Dacia Superior* devint la *Dacia Apulensis*. La troisième Dacie, *Porolissensis*, garda la même dénomination après cette réforme. Cette réforme administrative sera la dernière jusqu'à l'abandon des provinces nord-danubiennes sous l'empereur Aurélien dans les années 271-274.

Sous le règne de Trajan, la principale force de défense de la Dacie, fut la légion *XIII Gemina*, résidant à Apulum, l'actuelle Alba-Iulia. L'empereur avait bien compris que le plateau transylvain, ceint de toute part par les montagnes des Carpates, devait être la base stratégique de la conception militaire romaine.

Le déplacement ultérieur de la frontière de la province, compte tenu des conditions concrètes de la zone occupée, fut déterminé d'une part, par la nécessité d'une défense accrue du plateau de Transylvanie, qui concentrait les matières premières d'importance stratégique (or, métaux ferreux et non ferreux, bois...) et d'autre part, par la nécessité de créer une ligne de défense derrière les Carpates. Cette ligne de défense, la *Corona Montium*, sans être inexpugnable, présentait un redoutable obstacle dans la défense du plateau intérieur. Elle pouvait servir de base de départ pour des actions militaires dirigées contre les peuplades daces libres, germaniques du nord-ouest et de l'ouest de la province.

Le principe de la défense du haut commandement provincial romain de la Dacie était également remarquable à la fois par la forme circulaire du dispositif stratégique de défense, et par sa division en profondeur, en deux échelons, avec deux grands centres militaires d'importance stratégique au milieu de la province : *Apulum* (Alba-Iulia) et *Potaissa* (Turda)<sup>343</sup>. La Dacie fut pour plusieurs générations un bastion infranchissable pour des peuples migrants ou envahisseurs. Dans les régions de haute altitude, un trait remarquable du système de défense de la Dacie romaine fut la modification fondamentale de la répartition de celle-ci sur le territoire, par le choix de leur emplacement et par une nouvelle conception militaire romaine, beaucoup plus avancée, remplaçant l'ancienne conception militaire tribale des Daces. Ainsi une remarquable variété de types de fortifications font leur apparition après l'occupation romaine : *castra*, *castella*, *burgi*, *turres*, *specula* (postes d'observation), *praesidia*.

La conception de la défense s'est elle aussi radicalement modifiée. A la différence des Daces, qui préféraient construire les fortifications des régions montagneuses sur les pics, les stratèges romains ont uniquement choisi pour bâtir leur réseau défensif les versants intérieurs des Carpates, sur les plateaux ouverts et dans les points nodaux, essentiels pour eux du point de vue stratégique, militaire et économique<sup>344</sup>. Ainsi la « Porte du Mureș » disposait de six

<sup>342</sup> TUDOR (1968), pp. 167-171.

<sup>343</sup> BĂRBULESCU (1990), pp. 821-831; HOPÂRTEAN (1976), pp. 101-116.

<sup>344</sup> GUDEA (1974), pp. 182-192.

camps fortifiés : *Micia* (Vetel), *Tibiscum* (Caransebeș), *Drobeta* (Turnu Severin), *Ad Pannonios* (Teregova), *Praetorium* (Mehadia) et *Dierna* (Orșova). La « Porte du Someș » était fortifiée par 13 camps, dont *Porolissum* (Moigrad)<sup>345</sup>.

Il est intéressant de mettre en parallèle cette nouvelle stratégie romaine avec les émissions monétaires produites à Rome. Ces nouvelles monnaies marquent la conquête romaine de la Dacie et le triomphe de Trajan, mais d'autres comportent des symboles inédits. Ainsi, sur les émissions datées de l'année 112, nous pouvons voir la province romaine de Dacie symbolisée par une femme vêtue d'un costume autochtone, assise sur un rocher, tenant dans sa main un aigle impérial et ayant devant elle, deux enfants. La figuration représente bien entendu les montagnes de Dacie, centre névralgique de la défense de la province ainsi que l'idée d'une présence romaine forte au travers d'une organisation administrative impériale.

Le départ de la légion *XIII Gemina* pour la campagne contre les Parthes entraîna une modification dans la stratégie de défense laissée dorénavant aux troupes auxiliaires. Celles-ci recrutées pour protéger la province étaient pour la plupart constituées de populations qui habitaient et connaissaient parfaitement les régions montagneuses<sup>346</sup>. Ces soldats provenaient des Alpes (*cohors I Alpinorum equitata*), d'Illyrie (*ala I Illyricorum*), du Jura romain (*cohors VIII Raetorum equitata*), d'Espagne (*cohors III Hispanorum*, *I Bracarangustatorum* et *ala I Asturium*), de Thrace (*cohors Flavia II Bessorum*) et de Chypre, île montagneuse (*cohors IV Cypria*).

Avec des éléments autochtones, Trajan organisa la *cohors I Ulpia Dacorum*, stationnée en Syrie. Le conquérant de la Dacie ainsi que ses successeurs créèrent également six autres unités d'infanterie qu'il stationna dans tout l'Empire<sup>347</sup> : la *Ala I Ulpia Dacorum* (en Cappadoce), la *Cohors I Aelia Dacorum miliaria* (dans la province britannique), la *Cohors II Augusta Dacorum* (stationnée à Teutoburgium en Pannonie), la *Cohors II Aurelia Dacorum* (également en Pannonie, à Poetovio) et la *Cohors gemina Dacorum miliaria* (à Civitas Montanensium, Mésie inférieure). Il faut ajouter à ces formations militaires à majorité dacoromaine, toute une série d'unités romaines, légions, cohortes prétoriennes, corps de cavalerie (*equites singulares*), d'auxiliaires, et de la flotte romaine (*classis*)<sup>348</sup>, dont les inscriptions permettent d'établir la nationalité d'une partie de ces formations comme étant des Daces romanisés.

La possibilité de constituer des unités militaires romaines avec la population dace romanisée peut à juste titre être considérée comme un élément réfutant les dires d'Eutrope lorsqu'il explique que la conquête de la Dacie entraîna la mort de ce peuple : « *fuerat exhausta* »<sup>349</sup>.

La Transylvanie ne fut pas la seule région dace où la politique romaine de fortification fut intense. L'Olténie<sup>350</sup> et la Valachie profitèrent à leur tour d'un vaste programme de

<sup>345</sup> MATEI (1997), pp. 93-100.

<sup>346</sup> PETOLESCU (1995 / 2), pp. 35-49.

<sup>347</sup> RUSSU (1980), pp. 23-35.

<sup>348</sup> RUSSU (1980), pp. 37-45.

<sup>349</sup> EUTROPE, VIII, 6, 2.

<sup>350</sup> TUDOR (1968), pp. 258-337.

construction, notamment de routes et de voies d'accès rapides<sup>351</sup> ainsi que dans l'optique de la mise en place de forteresses<sup>352</sup>. Le programme fixa deux axes fortifiés et orientés sud-nord<sup>353</sup>. Le premier suivait la rivière Olt (*Alutus* en latin) depuis le Danube et la forteresse de *Sucidava* jusque dans les contreforts des Carpates. Il était protégé par les camps de *Titești*, *Praetorium*, *Pons Vetus* et *Caput Stenarum*. Cette frontière prit alors le nom de *limes Alutanus*. Il couvrait 235 kilomètres et était émaillé de 18 camps romains. La seconde voie était située à une quarantaine de kilomètres à l'Est du *limes Alutanus*, et fut orientée parallèlement à cette première. Du Danube, à *Poiana*, le *limes Transalutanus* remonte la rivière Cotmeana puis l'un des affluents de l'Argeș pour aboutir au pied des Carpates à *Râșnov* et *Cumidava*. Long de 235 kilomètres, il était également protégé par 18 camps de terre ou de pierre.

Une zone du *limes Alutanus* fit l'objet d'une attention toute particulière de la part des autorités romaines. Il s'agit du massif de Cozia<sup>354</sup>. Dans le défilé de l'Olt, les archéologues roumains ont découvert pas moins de sept camps : *Castra Traiana*, *Arutela*, *Rădănicești*, *Praetorium*, *Titești*, *Pons Vetus* et *Caput Stenarum*. Hadrien, pendant sa visite de la Dacie en 124, prêta un soin spécifique au passage dans cette zone de montagne. Il créa à cet effet une nouvelle voie carrossable creusée dans le roc et beaucoup moins accidentée que celle existant auparavant. Dans ce secteur, les camps sont très rapprochés, modestes en superficie, et entourés d'établissements civils pauvres. La sécurité du transit dans cette zone de montagne, la plus importante entre la Valachie et la Transylvanie, était à la charge des troupes d'infanterie et d'archers, comme la *cohors I Hispanorum veterana*, stationnée à *Arutela*.

La romanisation de la Dacie ne fut pas exclusivement militaire. Il fallait bien sûr protéger cette nouvelle province, son administration et ses richesses, mais il était également nécessaire d'assimiler la population locale dace. Selon les écrits d'Eutrope, des colons venus de tout l'Empire, « *ex toto orbe Romano infinitas eo copias hominum* », furent transférés en Dacie. En effet, toujours selon le biographe, la région avait été dépeuplée (« *fuerat exhausta* ») par la longue guerre contre Décébale. Sous l'empereur Septime Sévère, la province romaine comptait alors onze villes<sup>355</sup>, *coloniae* et *municipia*. Géographiquement, du sud vers le nord, nous rencontrons Romula, Drobeta, Dierna, Tibiscum, Sarmizegethusa, *Colonia Aurelia Apulensis*, *Municipium Aurelium Apulense*, Ampelum, Potaissa, Napoca et Porolissum. Il est intéressant de noter que huit de ces villes se situaient dans les régions septentrionales correspondant aux entités administratives de *Dacia Apulensis* et *Dacia Porolissensis*. La politique romaine semble alors très claire : romaniser le plus rapidement possible et exploiter le plus efficacement possible les zones riches en matière première.

L'opinion selon laquelle l'une des raisons qui aurait poussé l'empereur Trajan à traverser le Danube et à s'emparer du royaume dace était liée aux richesses aurifères semble être confirmée. En effet il est prouvé qu'immédiatement après l'annexion de la province,

<sup>351</sup> CĂTĂNICIU (2002), pp. 719-736.

<sup>352</sup> TUDOR (1974), pp. 247-257 ; CĂTĂNICIU (1974), pp. 259-265.

<sup>353</sup> TUDOR (1968), pp. 258-263.

<sup>354</sup> VLĂDESCU (1974), pp. 247-257 ; VLĂDESCU (1977), pp. 353-364 ; VLĂDESCU (1979), pp. 815-829.

<sup>355</sup> DAICOVICIU (1975), pp. 85-88.

l'administration romaine entreprit l'exploitation des mines d'or au travers de procurateurs. L'exploitation qui était faite en Dacie trajane ne différait pas de celle des autres provinces romaines. Les méthodes et techniques restaient les mêmes : exploitation par galeries et extraction de l'or à l'aide des *corrugus*, ainsi que l'extraction du métal des sables aurifères des fleuves<sup>356</sup>.

A Vulcoi-Corabia, les archéologues ont découvert une exploitation de l'époque romaine à près de 1300 mètres d'altitude. Les galeries descendaient jusqu'à 200 mètres de profondeur dans les entrailles des Carpates<sup>357</sup>.

Toutes les inscriptions concernant les employés de l'administration des mines proviennent d'*Ampelum* (aujourd'hui Zlatna). Ceci semble indiquer que cette ville était le siège de l'administration générale des mines d'or de Dacie, dirigée par le *procurator aurariorum*<sup>358</sup>. En effet, un grand district fiscal, administré par les procurateurs de l'Empereur, recouvrait la plupart des Carpates occidentales. Il avait pour centre un *vicus* situé à *Ampelum*<sup>359</sup>. C'était une zone riche en or, les *auraria Dacica*. Nous devons également attribuer à ce même domaine impérial les établissements miniers existant autour de la ville de Brad, ainsi que ceux de la vallée supérieure de l'Arieș.

De manière plus générale, l'occupation rurale de la Dacie romaine répondait aux besoins et aux attentes exercées par l'administration. Les établissements ruraux peuvent ainsi être classés en trois grandes catégories<sup>360</sup> : les établissements à caractère agricole et pastoral ; ceux à caractère minier et enfin ceux, minoritaires, à vocation industrielle et commerciale comme l'établissement de Cristești, où la poterie était bien développée.

Les vestiges d'établissements de travailleurs des exploitations métallifères, salines et carrières de pierre, sont moins nombreux que les établissements agricoles. Ils se trouvent tout naturellement dans les zones riches encore aujourd'hui, en or, fer, pierres de construction<sup>361</sup> et sel<sup>362</sup>. C'est ainsi que des établissements de travailleurs des mines d'or furent découverts dans les monts Apuseni, à Almașu Mare, Căinelu de Sus, Băișoara, Căraciu, Poiana, aux environs de Zlatna et de Roșia Montana, dont nous avons déjà mentionné l'importance, Săcărîmb, Brad, Techereu, Baia de Criș, ou encore Băița. Des établissements de tailleurs de pierre se trouvaient à Ionești (département de Harghita), Cârjiți, Rapoltu Mare, Strei-Săcel, Uroiș (département de Hunedoara), Ighiu (département d'Alba).

Les établissements de travailleurs de mines de fer, menées par les *conductores ferriarum*, se situaient à Alu, Cinciș, Fizeș, Ghelar, Teliuc (département de Hunedoara), Ciclova, Dognecea, Moravița (dans le Banat), ou encore dans les montagnes de Poiana Ruscăi.

<sup>356</sup> Plus particulièrement pour les sites aurifères de Ruda-Brad (département de Hunedoara) et ceux de Păru-Carpeni et Orlea à Roșie Montana. Voir : WOLLMANN (2005), pp. 95-116 ; OLTEANU (1988), pp. 97-101.

<sup>357</sup> OLTEANU (1988), pp. 100.

<sup>358</sup> MROZEK (1968), pp. 307-326 ; HUSAR (2002), pp. 298-306.

<sup>359</sup> ARDEVAN (1998), pp. 45-56

<sup>360</sup> PROTASE (1969), pp. 3-14. Voir également FLORESCU (1985), pp. 7-27.

<sup>361</sup> HUSAR (2002), pp. 309-312 et 317-320.

<sup>362</sup> A ce propos, voir la récente synthèse de Wollmann : WOLLMANN (1996) ; BORONEANȚ (2000), pp. 117-131 (mines) et 150-160 (exploitation du sel).



Enfin, les travailleurs des salines résidaient principalement en Transylvanie à Sic (département de Cluj), Domnești (département de Bistrița), Ocna Sibiului (département de Sibiu), Ocna Mureș (département d'Alba) ou encore Mărtiniș (département de Harghita).

La présence de populations dans ces régions montagneuses ne fut pas exclusivement liée aux enjeux économiques et à la volonté de Rome d'exploiter au maximum la nouvelle région. En effet, il ne faut pas oublier qu'en Dacie, les Romains vainqueurs ont procédé à des déplacements massifs d'autochtones à l'intérieur même de la province. Ces mouvements de populations avaient un caractère éminemment politique et militaire : le but était d'éviter toute action insurrectionnelle. Ainsi, la zone des cités des monts d'Orăștie et de Sebeș, centre de la résistance des Daces de Décébale lors de la seconde guerre en 105-106, a été complètement évacuée. La forteresse dacique de Piatra Roșie cessa d'être utilisée à la suite de la victoire romaine ; sa population fut déplacée et les murailles furent abattues<sup>363</sup>.

De manière générale, les historiens roumains admettent qu'une grande partie de la population dace fut déplacée de ses anciens établissements et transférée dans des zones où elle pouvait être surveillée en permanence par les autorités civiles et surtout militaires<sup>364</sup>. Il est intéressant de constater que de tels mouvements de populations semblent avoir été représentés dans les scènes CLIV et CLV de la colonne de Trajan à Rome. Hadrien Daicoviciu interprète ces représentations de Daces avec leurs troupeaux et leurs biens, non pas comme l'action de chasser la population autochtone hors de ses frontières, mais seulement comme leur déportation vers les régions de plaines pour des raisons de sûreté politique. Les Romains avaient compris depuis fort longtemps que la couronne des Carpates pouvait redevenir le centre d'une puissante rébellion dace. C'est dans cette optique qu'il faut comprendre la fondation de la ville romaine d'*Ulpia Traiana Sarmizegethusa*<sup>365</sup>, devenue le siège de la légion *V Macedonica*.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les grandes richesses du sol et du sous-sol de la Dacie ont constitué l'une des causes de la conquête romaine de cette province. Mais ce ne fut pas seulement l'or des Monts Apuseni qui fut dirigé vers le trésor impérial, mais aussi et surtout les produits agricoles qui ont attiré de nombreux négociants vers la nouvelle province. Certes, l'économie de la Dacie conservait dans une grande mesure un caractère autarcique. Mais la construction d'un important réseau routier et l'existence du Danube ont considérablement facilité et stimulé les échanges commerciaux. Après l'entrée de la Dacie dans la sphère politique et administrative de Rome, ceux-ci ont acquis une ampleur sans précédent<sup>366</sup>.

La brillante étude réalisée par Viorica Suciuc concernant les trésors monétaires de la Dacie romaine et post-romaine<sup>367</sup> nous permet de voir clairement la vigueur de ces échanges commerciaux réalisés avec le reste de l'Empire. Son répertoire comprend 135 dépôts

<sup>363</sup> DAICOVICIU (1954), p. 124.

<sup>364</sup> TUDOR (1978), p. 116.

<sup>365</sup> DAICOVICIU (1966).

<sup>366</sup> Concernant l'économie et les échanges sous la domination romaine, voir : PETOLESCU (1981), pp. 703-713 ; BENEA (2000), pp. 137-146 ; GUDEA (1978), pp. 135-148.

<sup>367</sup> SUCIU (2000).

monétaires, répartis sur toute la Dacie romaine : 65 sont localisés en Olténie, 57 en Transylvanie et 13 dans le Banat. Pour moitié, ces dépôts regroupent des pièces datées de la période qui précède la conquête romaine et qui se termine sous la domination romaine, au cours du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle. La seconde moitié de ces trésors comprend des monnaies datées uniquement de la domination romaine. L'analyse faite par Viorica Suciú de ces dépôts monétaires offre une série de données relatives à la vie économique et sociale de la province. Ainsi explique-t-elle, « *les 135 trésors monétaires font sûrement preuve de l'existence en Dacie romaine d'une puissante économie monétaire basée sur la production des marchandises et les échanges commerciaux* »<sup>368</sup>.

#### 2.4.2. Le Danube dans l'orbite géopolitique romaine

La frontière de la Scythie Mineure, le *limes scythicus*, comprise entre le Danube et la mer Noire, fut également entraînée dans la politique romaine de fortification. Conquise en 46 apr. J.-C., la Dobroudja connut une première phase de militarisation face au royaume dace. Mais ce ne fut qu'après les guerres menées par Trajan que la région atteignit le sommet de son développement.

Au cours de l'année 106, la légion *XI Claudia* fut transférée de Pannonie à Durostorum (l'actuelle Silistra, en Bulgarie). L'année suivante, ce fut le tour de la légion *V Macedonica* de quitter *Oescus* pour *Troesmis*, où elle allait résider jusqu'en 167. C'est à cette date, que la légion fut stationnée à *Potaissa*. Une véritable chaîne de forteresses se dresse alors sur la rive droite du Danube et toute la province prend l'aspect d'un véritable bastion<sup>369</sup>.

Le front du *limes scythicus* s'étendait depuis *Durostorum* jusqu'à l'embouchure du Danube sur environ 360 kilomètres. Trois camps de légionnaires furent fondés : *Durostorum*, *Troesmis* et *Noviodunum*. Ils étaient secondés par 35 camps de troupes auxiliaires, tous créés entre le I<sup>er</sup> et III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. L'emplacement du *limes* dénote un choix judicieux du point de vue stratégique. Son principal tracé suit la rive droite du Danube. Il est composé d'une série de vastes fortifications, forteresses et tours intermédiaires. Certaines de ces forteresses disposaient même de têtes de pont sur la rive gauche du fleuve. C'est le cas de Gura Ialomitei, vis-à-vis de *Carsium*, de Galați-Barboși, face à *Dinogetia*, d'*Aliobrix*, devant *Noviodunum*. Enfin la flotte mésique, la *classis Flavia Moesica*, assurait la liaison fluviale<sup>370</sup>. L'importance de cette véritable barrière dure jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Elle fut en effet réutilisée par les empereurs de Constantinople dont elle protégeait l'accès à leur capitale ainsi qu'à toute la Péninsule Balkanique.

Le Danube ne fut pas laissé hors du système de défense élaboré par les Romains. Déjà avant les guerres de Trajan en Dacie, le Danube avait largement profité d'une protection afin de faire face aux incessantes incursions daces en deçà du fleuve lors des périodes de gel. A la suite de la conquête d'une partie de l'ancien royaume de Décébale, les différents empereurs avaient continué à fortifier la ligne du Danube. En plus des bastions, tels que Drobeta, et des

<sup>368</sup> SUCIU (2000), p. 246.

<sup>369</sup> BARNEA (1974), pp. 15-27.

<sup>370</sup> SUCEVEANU (1991), p. 67.



têtes de pont<sup>371</sup>, le fleuve était également défendu par la flotte mésique : la *classis Flavia Moesica*<sup>372</sup>. D'abord dénommée *classis Moesica*, elle fut utilisée pour transporter les soldats romains en vue de délivrer la ville d'Aegyssus en 12 apr. J.-C. Elle fut par la suite réorganisée sous le règne de Vespasien et devint la *classis Flavia Moesica*. Celle-ci joua un rôle non négligeable au cours de la première campagne de Trajan contre les Daces<sup>373</sup>.

Les diplômes militaires nous permettent de connaître les noms de huit *praefecti* qui ont commandé cette flotte entre l'année 88 et la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle<sup>374</sup>. Plusieurs ports et bases de la flotte sont attestés du point de vue archéologique, épigraphique et littéraire entre le I<sup>er</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. : Hajducka Vodenica et Aegeta près de Drobeta, dans la zone des Portes de Fer ; Rataria, Novae, Apiaria, Altinum, Axiopolis, Barboși, Troesmis et Noviodunum en Scythie, cette dernière étant considérée comme la base principale de la flotte mésique ; enfin Halmyris et Plateypegiae à l'embouchure du Danube.

La faiblesse de la documentation concernant les actions de la force navale sur le Danube fait écho à la pacification de la région après Trajan. Il faut supposer que les navires de la flotte ont continué à assurer la surveillance de la ligne du Danube et du littoral nord de la mer Noire, jusqu'à la zone qui était confiée à la flotte pontique. Ils contribuèrent également au déroulement d'autres activités dont celles de nature commerciale. Il est très probable que les navires de guerre ont assuré la protection de convois de navires marchands transportant des céréales sur le Danube, en vertu du service de l'annone.

Plusieurs conclusions peuvent être envisagées au travers de l'étude politique, sociale et économique de la Dacie romaine. La première idée concerne l'extrême rapidité de la mise en place de l'autorité romaine sur la province nouvellement conquise. Nous rappelons à titre d'exemple, que l'Empereur lui-même resta en Dacie jusqu'à l'été 107 afin de superviser la création de l'administration romaine. Les raisons semblent relever à la fois du domaine politique et économique. D'une part, Trajan avait eu beaucoup de mal à s'emparer du royaume de Décébale, il ne devait pas laisser le temps aux nobles daces de se soulever une nouvelle fois. L'empreinte romaine, ce que l'historien roumain Nicolae Iorga nomme « *le sceau de Rome* », fut donc extrêmement vigoureuse, notamment dans les anciennes citadelles princières daces. D'autre part, le trésor impérial avait largement été vidé par les conquêtes. Trajan devait le remplir de nouveau et ce le plus rapidement possible. D'où l'explication d'une main mise directe, par le truchement des procurateurs, sur les mines et les matières premières.

Comme conséquence de cette première idée, la romanisation de la Dacie, en plus d'être rapide, fut profonde de par la population, militaire comme civile, qui y fut transférée. Elle toucha toutes les régions, de plaines comme de montagnes.

Il est important de noter que les Carpates ne furent pas mises à l'écart de cette pénétration romaine, bien au contraire. De la même manière que les montagnes furent le centre du royaume dace depuis Burébista jusqu'à Décébale, les Carpates demeurèrent le centre

<sup>371</sup> TUDOR (1971), pp. 53-154.

<sup>372</sup> BOUNEGRU (1996).

<sup>373</sup> MATEI (1991), pp. 85-96.

<sup>374</sup> SUCEVEANU (1991), p. 67.

névralgique de la région romaine de Dacie. Il est clair qu'une grande partie, principalement les Carpates occidentales et méridionales, bénéficia de l'apport de populations romanisées depuis plusieurs générations.

Dès lors et pendant plus d'un siècle et demi, les Carpates vont devenir l'élément attirant toute l'attention des autorités romaines, à la fois pour leur défense et pour son exploitation. Mais les Carpates ne resteront pas un élément isolé dans la politique romaine de protection de ses frontières. Elles seront en liaison directe avec le Danube, à l'instar de la politique menée sous les rois daces : c'est ce qu'évoque Crition dans un passage sans ambiguïté de ses *Gétiques*. Il affirme qu'au cours de la première campagne contre les Daces, alors que Trajan traversait le Danube à l'aide d'un pont de coque de navire, un *ratis*, « *dès la traversée du fleuve et juste au moment du débarquement, ils furent attaqués* »<sup>375</sup>.

Il est tout à fait clair de constater une continuité parfaite dans le rôle joué par les Carpates et le Danube depuis Burébista jusqu'à l'Empereur Aurélien.

Comme excellente preuve que par ses conquêtes au nord du Danube, Trajan avait poursuivi un but stratégique, est qu'il ne réduisit en province que la Transylvanie, le Banat et l'Olténie. Ces trois régions étaient les seules dont les limites naturelles, les montagnes des Carpates, la rivière *Alutus* et le Danube, permettaient une défense rapidement établie et efficace. Il institua donc le long de ces éléments un *limes* garni de nombreuses forteresses.

L'Empire romain se garda bien d'occuper militairement et territorialement les grands espaces comme la Valachie, à l'Est de l'Olt, la Moldavie, le Maramureş et le Crişana. Ces régions restèrent en dehors de l'orbite directe de Rome même si ses habitants, les Daces libres, se trouvèrent sous la surveillance de l'Empire. Le cas de la Valachie est à ce titre exemplaire de la politique romaine menée dans la province. Bien que très fertile, la Valachie ne connut aucune œuvre intense de colonisation et d'urbanisation à l'instar de l'Olténie ou de la Transylvanie. Les garnisons romaines se limitèrent à quelques têtes de pont sur la rive gauche du Danube ainsi qu'à plusieurs camps provisoires, postés devant les défilés des Carpates avant la conquête de la Dacie. L'une des raisons se trouve être que la Valachie représente une « *impasse stratégique* »<sup>376</sup>. Bien que formant une poche entourée presque de toutes parts par le *limes* des deux provinces voisines, cette région intermédiaire était trop exposée du côté nord-est, où elle présentait une trouée entre la courbure des Carpates et le Danube. Elle ne pouvait être protégée contre les dangers des régions nord-pontiques. C'est précisément à cause de cette vulnérabilité que Hadrien décida la destruction du pont sur le Danube construit par Apollodore de Damas à Drobeta<sup>377</sup>. En effet les troubles provoqués par les Sarmates au début de son règne obligèrent l'empereur à des mesures extrêmes. Eutrope<sup>378</sup> attribue à Hadrien l'idée de retirer les légions romaines des provinces daces. Même si ce choix ne fut pas concrétisé, du moins dans l'immédiat, l'empereur procéda à la consolidation de la

<sup>375</sup> CRITION, II B.4 (2).

<sup>376</sup> VULPE (1961 / 2), pp. 365-393.

<sup>377</sup> C'est ce que nous évoque le passage de DION CASSIUS, LXVIII, 13, 6 : « *Hadrien, au contraire, avait peur qu'il soit plus facile pour les Barbares, une fois avoir pris possession du poste de garde du pont, de traverser en Mésie, c'est pourquoi il le détruisit* ».

<sup>378</sup> EUTROPE, VIII, 6, 1 et 2 : « *Il rappela les armées et voulut que l'Euphrate marquât la frontière de l'Empire. Il voulait faire la même chose pour la Dacie, mais ses amis l'en dissuadèrent pour que ne fussent pas laissés aux Barbares de nombreux citoyens romains* » (« *Idem de Dacia facere conatum amici deterruerunt ne multi ciues Romanis barbaris traderentur propterea quia [...]* »).

défense du massif carpatique et de son administration. La valeur stratégique de la Dacie dans le système romain fit sa première preuve à l'époque des guerres marcomaniques, sous Marc-Aurèle.

Le bastion des Carpates ajouté aux puissantes lignes de fortifications des *limes Alutanus*, *Transalutanus* et *Scythicus* permirent de limiter les attaques des Marcomans sur le secteur annonien et empêcha l'adhésion des populations nord-pontiques à leur coalition<sup>379</sup>.

#### 2.4.3. Les relations avec les populations endogènes restées libres

La fondation en 106 apr. J.-C. de la province romaine de Dacie a laissé à l'extérieur des frontières impériales une partie des Géo-Daces. Ils continuèrent de mener leur existence librement dans les territoires compris entre la Tisa et le Dniestr, les Carpates orientales et le Danube. Les sources antiques nous ont laissé le témoignage de deux tribus de Daces libres<sup>380</sup> : les Costoboques et les Carpes. Nous les évoquerons en premier lieu avant d'élargir notre étude à des régions de l'ancienne Dacie indépendante où furent également présentes des tribus autochtones que les écrivains romains n'ont pas enregistrées.

Les Costoboques habitaient le nord-est de la Dacie. L'analyse de leur nom a conduit à des points de vue divergeant quant à leur origine ethnique. Suivant certains spécialistes, il s'agirait d'une population slave<sup>381</sup>, d'autres les considèrent comme des Celtes ou des Celtes « dacisés »<sup>382</sup>. Mais la plupart des chercheurs pense que ce sont des Thraco-Daces<sup>383</sup>. La linguistique ne parvient pas à fournir des arguments décisifs en ce qui concerne l'origine dace des Costoboques, est-ce que l'archéologie nous permet une avancée dans cette recherche ? En prenant pour référence la culture matérielle de Lipitza, attribuée aux Costoboques, nous constatons que la céramique, le rituel funéraire de l'incinération ainsi que l'ensemble de ses traits matériels et spirituels<sup>384</sup> présentent la caractéristique d'une culture typiquement dace. L'archéologie nous permet également de localiser avec une plus grande précision les régions de peuplement des Costoboques, ce problème, controversé, étant difficile à résoudre par les seuls moyens des sources littéraires antiques.

L'aire de diffusion de la culture Lipitza couvre le bassin supérieur et moyen du Dniestr, ainsi que le bassin supérieur du Prut, incluant la Bucovine, la Galicie et affectant également le nord de la Moldavie.

De même que pour les autres établissements des Daces libres aux II<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> siècles apr. J.-C., ceux du type Lipitza sont dépourvus de fortifications. Ils se composent de huttes et d'habitations en surface, de fosses à provisions, de foyers, de fours à potier. La grande richesse des établissements et des nécropoles costoboques réside surtout dans la poterie. Celle-ci appartient aux deux catégories distinctes quant à la technique d'exécution : confectionnée à la main ou modelée au tour. Elle reproduit généralement les formes

<sup>379</sup> VULPE (1968), pp. 157-158.

<sup>380</sup> IONIȚĂ (1982).

<sup>381</sup> Citons entre autres, P. S. Schafarik, L. Niederle, Z. Nejedly et O. V. Kudriavtzev.

<sup>382</sup> C'est l'hypothèse émise par A. Reinach et G. Seure.

<sup>383</sup> Ce sont les savants K. Zeuss, W. Tomaschek, A. Premerstein, V. Pârvan, N. Iorga et I. I. Russu.

<sup>384</sup> BICHIR (1973), pp. 21-22, 32, 77, 84, 103, 173-174 et 204 ; BICHIR (1980), pp. 443-469 ; PATOURA (1985), pp. 41-45.

spécifiques du monde géto-dace : vases pots souvent ornés d'une ceinture alvéolaire ou d'encoches et dotés parfois de proéminences cylindriques, cassolettes, plateaux sur pied, cruches. La céramique appartenant à la première phase de cette culture (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. – I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.) offre de grandes analogies avec celle des sites gètes du type Poiana-Răcătău-Tinosul. Dans sa phase finale, les analogies conduisent plutôt vers la culture carpique dont il sera mention plus tard. Les fouilles archéologiques montrent qu'à partir du dernier quart du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., les caractères germaniques augmentent en nombre, phénomène qui s'explique à la lumière des événements politiques de cette période.

Vers 170, les Costobokes déclenchèrent une grande attaque contre les provinces sud-danubiennes en Mésie Inférieure, en Thrace, en Macédoine et dans l'Hellade. Le passage des Costobokes à travers la Mésie Inférieure est mentionné dans deux inscriptions épitaphes trouvées à Tropaeum Traiani, en Dobroudja<sup>385</sup>. Après avoir réprimé l'invasion, les Romains sont passés aux repréailles en incitant les *Asdinges* à s'emparer des terres costobokes. C'est ce qu'ils firent avec succès dans les années 171 et 172 sous la conduite de Rhaos et de Rhaptos<sup>386</sup>. Si, à la suite de leur défaite, une partie des Costobokes chercha refuge dans le monde carpique, la plupart d'entre eux continua à vivre dans leur territoire d'origine, aux côtés des nouveaux venus, Sarmates et populations germaniques, comme l'indiquent les découvertes archéologiques<sup>387</sup>. La majeure partie des spécialistes estime que ces événements n'ont pas mis un terme à la culture Lipitza. Celle-ci aurait continué au cours de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, sans en connaître réellement la fin.

Développement organique d'un horizon culturel précédent, la culture carpique peut être considérée comme représentant une étape évoluée de la culture géto-dace laténienne, qui aurait englobé une série d'influences romaines provinciales ainsi que sarmates. La culture carpique se place entre le commencement du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. et les dernières décennies du IV<sup>e</sup> siècle<sup>388</sup>.

L'étude attentive du matériel archéologique aussi bien que celle de la littérature antique viennent à l'appui de la thèse qui soutient que les Carpes étaient des autochtones vivant dans l'espace Est-Carpatique. Ptolémée les localisa entre les *Peucins* et les *Bastarnes*<sup>389</sup>. A la lumière des dernières découvertes archéologiques réalisées à Gura Nișcovului<sup>390</sup>, Izvoru Dulce<sup>391</sup> et Valea Teancului<sup>392</sup>, toutes relevant de cette culture, il semblerait que les Carpes s'étendaient également dans la partie nord-ouest de la Munténie, dans l'actuel département de Buzău. Selon les conclusions apportées par Gheorghe Bichir, la poussée des Carpes, à partir du III<sup>e</sup> siècle, vers la Munténie et leur établissement dans les zones collinaires de la courbure des Carpates a entraîné la descente des Daces libres des zones de collines vers le Danube<sup>393</sup>.

<sup>385</sup> CIL, III, 14 214.

<sup>386</sup> DION CASSIUS, LXXI, 12, 1.

<sup>387</sup> BICHIR (1973), pp. 173-174.

<sup>388</sup> BICHIR (1973), pp. 147-154.

<sup>389</sup> PTOLEMÉE, III, 5, 10.

<sup>390</sup> TZONY (1978), pp. 289-298.

<sup>391</sup> CONSTANTINESCU (1978), pp. 123-138.

<sup>392</sup> BICHIR (1965), pp. 675-694.

<sup>393</sup> BICHIR (1965), pp. 690-694.

En témoigne, la multiplication des établissements daces tels que Dulceanca, Burnas, Răreășca, situés dans la plaine de Munténie et datés de cette même période.

En suivant ces hypothèses corroborées par les fouilles archéologiques, il est impérieux de redéfinir l'aire d'expansion des Carpes de Moldavie. Trop souvent limitées aux territoires de l'Est des Carpates, les découvertes réalisées depuis plusieurs décennies démontrent que les Carpes, dans la dernière phase de leur culture matérielle, s'étendaient bien au-delà des limites généralement admises. La découverte dans le département de Bistrița-Năsăud, à Șopteriu<sup>394</sup>, de 27 tombes à incinération au mobilier typiquement carpique semblerait prouver l'arrivée à la fin du III<sup>e</sup> siècle et au cours du siècle suivant, de cette population à l'intérieur de l'arc carpatique. De la sorte, au cours de cette dernière période, les Carpes se seraient établis de part et d'autre des Carpates orientales, depuis l'Est du plateau transylvain jusqu'à la plaine moldave et dans le nord-ouest de la Munténie dans les Carpates de la courbure.

Les fouilles archéologiques réalisées dans près de 200 établissements appartenant à cette culture ont mis au jour des vestiges intéressants et variés. Ils reflètent une civilisation avancée, preuve fournie par les outils agricoles, de menuiserie, les ateliers de potiers et la métallurgie au travers des bijoux, notamment en or et en argent, réalisés dans la technique du filigrane<sup>395</sup>.

Les découvertes réalisées sur le territoire actuel de la Moldavie ont permis de retracer le mode de vie de ces populations. Sur les 42 établissements répertoriés et appartenant à la culture carpique de Vârteșcoiu-Poieniști, les trois quart ont été fondés sur les hautes terrasses des rivières, ou encore sur les crêtes et les collines<sup>396</sup>. Ils se caractérisent par l'absence de fortification, leurs habitants ayant préféré profiter d'une localisation située à l'écart des grandes voies d'accès et des défenses naturelles liées à leur position en altitude.

La richesse du mobilier funéraire, ainsi que l'abondance des vestiges livrés par leurs établissements, montrent que la population carpique menait une vie plus prospère que ses congénères. Organisés dans une puissante union tribale, les Carpes ont dominé sur le plan politique, militaire et économique toute la zone extracarpatique de la Dacie non englobée dans l'Empire romain<sup>397</sup>.

Suivant les sources littéraires et épigraphiques, les Carpes effectuaient souvent des incursions dans l'Empire romain, soit pour leur propre compte, soit alliés aux Sarmates et aux Goths. Jordanès considérait les Carpes comme les ennemis les plus dangereux de Rome dans la région du Bas-Danube<sup>398</sup>. Ainsi les conflits les plus importants, mentionnés dans les sources écrites, eurent lieu en 214<sup>399</sup>, 238<sup>400</sup>, 245-247, 272, 295-297<sup>401</sup>, 302-303, 306-311 et 313-318.

<sup>394</sup> DIACONU (1986), pp. 296-308.

<sup>395</sup> MIHAILESCU-BÎRLIBA, MITREA (1978), pp. 201-212 ; MIHAILESCU-BÎRLIBA (1980), pp. 77-234.

<sup>396</sup> Siliște et Varnița à Poiana-Dulcești ont été fondées sur la haute terrasse de la Moldova ; Bontești dans la zone sous carpatique du massif de Vrancea ; Căbești se situe sur les hautes collines à l'ouest de Bârlad... Voir : BICHIR (1967), pp. 177-224.

<sup>397</sup> Ptolémée nous a légué le nom d'une de ces tribus appartenant aux Carpes : les Harpes et la polis Harpis dans le sud du territoire situé entre le Prut et le Dniestr. PTOLEMÉE, III, 10, 7 : « Ἀρπῆς πόλις ».

<sup>398</sup> JORDANES, 91 : « Il pris aussi 3 000 Carpes, race d'hommes qui s'embarassaient peu de faire la guerre et qui furent souvent hostiles aux Romains ».

<sup>399</sup> DORUȚIU-BOILĂ (1973), pp. 435-441.

La dernière incursion dans l'Empire se place en 381. A la suite des victoires emportées sur les Carpes, certains empereurs romains prirent le titre de *Carpicus Maximus*. Ce fut le cas de Philippe l'Arabe, Aurélien, Dioclétien, Maximien (par cinq fois), Constance Chlore (par cinq fois également), Galérien (par six fois) et Constantin le Grand.

Comme conséquence des conflits de la fin du III<sup>e</sup> siècle et du début du siècle suivant, une partie des Carpes a été transférée par les Romains dans l'Empire, en Scythie Mineure, en Mésie et en Pannonie. L'autre partie de cette population devait continuer son existence dans sa région d'origine, aux côtés des nouveaux venus, les Wisigoths, ainsi que l'atteste l'ensemble des découvertes archéologiques des établissements et des nécropoles de type Sântana de Mureș – Cerneahov. Echappés au contrôle des Goths vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, grâce à l'arrivée des Huns dans ces régions, les Carpes attaquent de nouveau l'Empire, dans le sillage de la vague hunnique. L'empereur Théodose I<sup>er</sup> les vaincra en 381. Cette défaite donne lieu à la dernière mention des Carpes dans les sources littéraires<sup>402</sup>.

En Valachie, la situation présente certaines particularités. Cernée par l'Empire romain, dominée temporairement par celui-ci et sans cesse sous son contrôle, la Valachie ne présentait pas les conditions du développement dont bénéficiaient les Daces libres de Moldavie. Il est généralement admis qu'une partie des établissements géto-daces de la plaine valaque cessa son existence au I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. Aux écrits de Strabon<sup>403</sup> répondent les découvertes archéologiques<sup>404</sup> qui confirment cet état des choses. En revanche, la population autochtone continua à vivre dans la zone subcarpatique. Les fouilles de Drajna de Sus et de Mălăești<sup>405</sup> comme celles plus récentes de Târgșor<sup>406</sup>, Cetățeni<sup>407</sup> et Târgoviște<sup>408</sup> le prouvent. Dans ces deux derniers établissements, les archéologues ont mis au jour des phases d'occupation attestant une présence géto-dace jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.

Lors des guerres daces menées par Trajan, le territoire de la Valachie, ainsi que le sud de la Moldavie, entrèrent temporairement sous la domination romaine. La région fut alors englobée dans la Mésie Inférieure jusque dans les années 117 – 118. C'est à cette période que l'empereur Hadrien retira ses garnisons de la zone collinaire valaque. Toutefois, même après cette date, les Romains continuèrent la surveillance de ces régions grâce aux têtes de pont qu'ils avaient conservées sur la rive gauche du Danube. Le point d'appui le plus important était celui de Barboși, dans le voisinage de la ville actuelle de Galați. A cette époque, la population géto-dace de Valachie poursuivait le développement de sa culture matérielle sous

<sup>400</sup> DEXIP, XIX, 16, 3 : « *Sub his (Balbino et Maximo) pugnatum est a Carpis contra Moesia* ».

<sup>401</sup> OROSE, VII, 25, 12 : « *Postea per eosdem duces strenue aduersum Carpos Basternasque pugnatum est* ». EUTROPE, 9, 25, 2 : « *Carpis et Basternis subactis* ».

<sup>402</sup> ZOSIME, IV, 34, 6 : « *Il repoussa en effet des Scines et des Carpodaces [Καρποδάκας] mêlés à des Huns, et après les avoir vaincus dans une bataille, il les contraignit à passer le Danube et à rentrer chez eux* ».

<sup>403</sup> STRABON, VII, 3, 10 : « *Aelius Catuna pris chez les Gètes 50 000 personnes d'une tribu qui parle la même langue que les Thraces et les a déplacés de la rive opposée de l'Istros en Thrace* ».

<sup>404</sup> PIPPIDI (1967), p. 303.

<sup>405</sup> ȘTEFAN (1945), pp. 138-142 ; FLORESCU (1955), p. 277.

<sup>406</sup> DIACONU (1978 / 1), pp. 517-528 ; DIACONU (1977), pp. 257-260.

<sup>407</sup> ROSETTI (1962), p. 73.

<sup>408</sup> OANCEA (1981), pp. 131-191.

la forte impulsion de l'Empire romain<sup>409</sup>. Les fouilles archéologiques réalisées pendant près de dix ans à Mătăsaru<sup>410</sup> (département de la Dâmbovița) ont permis de localiser un important établissement autochtone à deux niveaux d'habitats. Compte tenu de l'étude des vestiges matériels, le site de Mătăsaru peut être daté entre la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. et la fin du III<sup>e</sup> ou le commencement du IV<sup>e</sup> siècle. Le grand intérêt des découvertes faites à Mătăsaru, englobées dans la culture matérielle daco-romaine dénommée Militari-Chilia<sup>411</sup>, atteste de la présence de populations autochtones en Valachie dès la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. et non plus un siècle plus tard, comme le pensaient les archéologues roumains avant cette découverte<sup>412</sup>. La présence de cette population prouve par conséquent que les Sarmates ne furent pas les seuls dans la plaine valaque après le retrait des légions par l'empereur Hadrien, en 117-118.

Ainsi l'actuelle recherche archéologique permet de reconstituer le paysage politique et social de la Plaine Roumaine entre les années 117-118 et le III<sup>e</sup> siècle. S'il est attesté que les Sarmates contrôlaient l'actuelle Valachie au début du II<sup>e</sup> siècle et jusque vers le milieu de ce même siècle, les populations géto-daces romanisées de la zone subcarpatique commencèrent à cette période une lente migration vers le Danube. Ce mouvement fut d'autant plus accentué qu'il fut stimulé par la puissance croissante des Carpes de Moldavie. C'est ainsi qu'au cours du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., l'aire valaque toute entière fut de nouveau habitée par les Daco-Romains.

Il est une dernière catégorie de Daces libres, encore insuffisamment connue par les fouilles archéologiques, dont l'importance nous est transmise par les sources antiques. Des tribus daces continuèrent à vivre dans les régions ouest et nord-ouest de la Dacie après les conquêtes réalisées par Trajan entre 101 et 106. Les quelques vestiges archéologiques<sup>413</sup>, confirmés par les sources écrites, montrent qu'à l'arrivée des Sarmates Iazygues dans la plaine hongroise, du temps de l'empereur Tibère, ceux-ci y trouvèrent les Daces. Dans ses *Histoires Naturelles*, Pline l'Ancien<sup>414</sup> nous apprend que les Daces ont été refoulés par les Sarmates depuis la plaine vers les montagnes des Carpates. La culture matérielle de ces Daces libres est connue sous le nom de culture de Sântana-Arad. Les fouilles archéologiques pratiquées à Medieșu Aurit<sup>415</sup>, dans le département de Satu Mare, attestent la présence de tombes autochtones entre le II<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. A partir de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, une partie de cette population est venue s'établir à l'intérieur de l'arc carpatique à Sebeș, Obreja et Aiud-Rădești (département d'Alba), Mediaș (département de Sibiu), Merești (département de Harghita), Cristian (département de Brașov) ou encore à Sopor de Câmpie (département de Cluj). Dans ce dernier site, ayant révélé une nécropole daco-romaine, les

<sup>409</sup> Concernant l'influence romaine sur les populations autochtones de Valachie, voir : BICHIR (1976), pp. 302-304.

<sup>410</sup> BICHIR (1970), pp. 271 - 279.

<sup>411</sup> DIACONU (1977), pp. 257-260.

<sup>412</sup> Voir notamment les conclusions de l'étude archéologique de la nécropole de Târgșor : DIACONU (1965), pp. 30 -35.

<sup>413</sup> Sur les relations entre les Daces et les Sarmates, voir : PATOURA (1985), pp. 40 – 41.

<sup>414</sup> PLINE L'ANCIEN, IV, 12, 80 : « *et plana Iazygues Sarmatae, montes vero et saltus pulsi ab his Daci ad Pathissum amnem* ».

<sup>415</sup> DUMITRAȘCU (1967).

archéologues ont découvert des perles et des pendentifs en filigrane d'argent similaires à ceux des nécropoles carpiques de l'Est des Carpates<sup>416</sup>. Cette découverte, loin d'être isolée, démontre clairement les relations entretenues par les populations daces libres de part et d'autre des Carpates au cours de la période romaine mais également après l'abandon de la province par les autorités impériales.

Il est donc important de souligner que les fouilles archéologiques, corroborant certaines sources littéraires et épigraphiques, indiquent la présence de fortes communautés de Daces libres ayant vécu sans interruption entre la conquête romaine de la Dacie et le IV<sup>e</sup> siècle. Leur culture matérielle a pris son essor grâce à un substrat laténien issu de l'ancien royaume dace de Décébale auquel s'ajoute l'impulsion de la civilisation romaine.

Parmi les populations autochtones que nous venons de voir, la plus importante fut celle des Carpes. Il est intéressant de noter que cette tribu, dont l'appartenance à l'ethnie dace n'est plus à démontrer, a donné son nom à la chaîne de montagnes qui traversait l'ancien royaume dace. N'oublions pas qu'auparavant, les Carpates étaient dénommées par les auteurs antiques sous le nom de *Corona montium*. Les chercheurs roumains n'ont pas tenté jusqu'à présent de retrouver l'étymologie et l'évolution du terme *Carpates*, pourtant centre de la Dacie de Burébista à Trajan puis des principautés roumaines au Moyen-Âge. Considéré sans plus de justifications comme un toponyme d'origine dace, et retranscrit sous la forme grecque de « *Καρπάτης* » (« *όρος* ») lui-même issu de cette tribu des « *Κάρποι* » mentionnée par Ptolémée<sup>417</sup>, nous perdons ensuite sa trace.

Remplacé par le terme latin de *montium*, il semble réapparaître pour la première fois chez l'humaniste italien Raffaello Volterrano au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans sa définition des entités politiques de Valachie, Moldavie et Transylvanie, il écrit : « *Nunc uero (ut dixi) tota regio Valachia appellatur in duas divisa partes. Prima Montana dicitur continua Metanastis : nunc Transylvanis inter Danubium et Carpatum montem : altera qui Mondaniae nomen est a flumine appelata* »<sup>418</sup>.

Après l'abandon de la Dacie par l'administration romaine sous le règne de l'empereur Aurélien, dans les années 270, les Carpes et les Daces libres ont naturellement pénétré dans le territoire de l'ancienne province romaine. Ils apportèrent un sang nouveau à l'élément daco-romain, raffermissant de la sorte la romanité carpto-danubienne et participant, à terme et avec d'autres populations, à la naissance du peuple roumain.

<sup>416</sup> PROTASE (1976 / 2), pp. 66-69.

<sup>417</sup> PTOLEMÉE, III, 5, 8 et III, 8, I ; VRACIU (1980), p. 176.

<sup>418</sup> STĂNESCU (1968), p. 888.





# TROISIÈME PARTIE:

## LES CARPATES ET LE DANUBE DANS L'ÉMERGENCE DU PEUPLE ROUMAIN ET DANS SA CONSTITUTION EN ÉTATS FEODAUX

### 3.1. LE ROLE DES CARPATES ET DU DANUBE DANS LE RETRAIT DES ROMAINS DE DACIE

#### 3.1.1. Les sources écrites : entre silence et ambiguïté

Il est une date considérée comme étant de première importance par les historiens roumains<sup>1</sup>. Cette force qui lui est accordée est corollaire du devenir de la Dacie romaine à la fin de l'Antiquité, au cours de la période du Bas-Empire, puis lors des premiers siècles ouvrant le Moyen-Âge. La pénétration de tribus exogènes à l'intérieur du *limes* et la crise interne qui secoua l'Empire au III<sup>e</sup> siècle entraînèrent l'abandon de la province de la Dacie par les autorités romaines. La date précise de cet événement ne nous est pas connue. Les historiens la situent autour du troisième quart du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., vers les années 271-275, sous l'empereur Aurélien<sup>2</sup>. C'est à cette période que fut décidé le retrait de l'armée et de l'administration romaine en deçà d'un Danube fortifié. La Dacie de Trajan fut dès lors abandonnée aux invasions barbares.

Les témoignages écrits relatifs à cet événement sont ambivalents. D'une part, seuls six auteurs non contemporains ont mentionné cet événement historique : ce sont Aurelius Victor dans les années 360-361, Eutrope, qui écrivit dans les années 369-370, Festus rédigeant son abrégé sensiblement dans les mêmes années (371-372), l'auteur anonyme de l'*Histoire Auguste*, écrit autour de 395, Orose au V<sup>e</sup> siècle et enfin Jordanès, historien goth du milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Il est intéressant de s'interroger sur ce petit nombre de témoignage au regard du côté exceptionnel que semble revêtir l'abandon délibéré d'une province dans son ensemble. Nous reviendrons sur ce point capital pour appréhender de manière objective le passage de la Dacie de la période antique à celle dite de « l'ethnogenèse » roumaine.

Par ailleurs, les auteurs sont très peu prolixes quant aux raisons et aux circonstances ayant entraînées l'abandon. Ce manque de précision des sources littéraires a laissé le champ libre aux interprétations les plus extrêmes.

---

<sup>1</sup> L'historiographie portant sur cette question de l'abandon de la Dacie par les Romains est d'une telle ampleur que nous nous limiterons à mentionner quelques ouvrages et articles clés. Pour les plus anciennes références, voir : IORGA (1924), pp. 37-58 ; DAICOVICIU (1940), pp. 41-57 ; MARIN (1943), pp. 163-187.

<sup>2</sup> Ces dates sont unanimement acceptées par l'historiographie roumaine et semblent être corroborées par l'étude récente de Cristian Gazda sur la circulation monétaire dans les forts romains des troupes auxiliaires de Dacie. Il constate en effet une baisse importante des découvertes de monnaies sur la période 253-268 concomitamment à une hausse dans les provinces de Pannonie et de Mésie. Voir GAZDAC (2002), pp. 737-756.

Deux questions principales se posent alors quant à l'abandon de la Dacie. La première, mineure, concerne la date exacte du retrait romain en deçà du Danube, tandis que la seconde est liée au caractère de cet abandon : comment a-t-il été réalisé ? Festus, dans son abrégé des hauts faits du peuple romain, date l'événement de l'empereur Gallien<sup>3</sup>. Eutrope, Jordanès ainsi que l'auteur de l'*Histoire Auguste* mentionnent Aurélien comme instigateur du retrait.

Cette erreur peut éventuellement s'expliquer par le désir de plusieurs empereurs romains ayant précédés Aurélien de vouloir placer le *limes* romain sur le Danube. C'est ce que nous évoque Eutrope dans son abrégé d'histoire romaine<sup>4</sup> : « *Il [Hadrien] rappela les armées et voulut que l'Euphrate marquât la frontière de l'Empire. Il voulait faire la même chose pour la Dacie, mais ses amis l'en dissuadèrent pour que ne fussent pas livrés aux barbares de nombreux citoyens romains ; Trajan y avait en effet, après sa victoire sur la Dacie, transféré de tout le monde romain [ex toto orbe Romano infinitas eo copias hominum] une quantité considérable d'hommes pour y occuper les terres et les villes ; la Dacie avait en effet été dépeuplée [fuerat exhausta] par la longue guerre contre Décébale* ».

Dans l'œuvre *Histoire Auguste*, nous pouvons lire à propos du règne d'Aurélien<sup>5</sup> : « *Ayant constaté que l'Illyricum était dévasté et que la Mésie anéantie, il abandonna la province transdanubienne de Dacie, qui avait été constituée par Trajan, après avoir évacué l'armée et les habitants de cette province car il désespérait de pouvoir la conserver, et il installa les populations qu'il en avait retiré en Mésie dont il fit nominalement sa province de Dacie, qui se situe maintenant entre les deux Mésies* » [« *Cum uastatum Illyricum ac Moesia deperditam uideret, prouinciam Transdanuui nam Daciam a Traiano constitutam, sublato exercitu et prouincialibus, reliquit, desperans eam posse retineri, abductosque ex ea populos in Moesia collocauit appellauitque suam Daciam, quae nunc duas Moesias diuidit* »].

Certains historiens roumains ont voulu voir dans cette hésitation des documents écrits, la source de deux évacuations successives. Aujourd'hui les études historiques et archéologiques menées en Roumanie depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle sont toutes unanimes pour rendre la paternité de l'évacuation de la Dacie à l'empereur Aurélien<sup>6</sup>. L'année précise de cet événement ne nous est pas connue. De manière générale, elle est comprise entre les années 270 et 275<sup>7</sup>. Les années 270-271 font aujourd'hui autorité et sont unanimement acceptées par les chercheurs roumains<sup>8</sup>.

<sup>3</sup> FESTUS (1994), 8-2 (1994) : « *Cependant elle fut perdue sous l'empereur Gallien et, après le transfert des Romains, deux dacies furent constituées par Aurélien dans les régions de Mésie et de Dardanie* » (« *Sed sub Gallieno imperatore amissa est et per Aurelianum, translatis exinde Romanis, duae Daciae in regionibus Moesiae ac Dardaniae factae sunt* »). Voir les commentaires consistants à propos de ce passage faits par N. Zugravu dans l'édition FESTUS (2003), pp. 286-292.

<sup>4</sup> EUTROPE. VIII-6-2.

<sup>5</sup> *Histoire Auguste*, V-39-7.

<sup>6</sup> BODOR (1973), pp. 29-40.

<sup>7</sup> Parmi les historiens roumains, Vasile Pârvan date l'abandon de l'année 270 (PÂRVAN (1928 / 2), p. 197). A. D. Xenopol donne l'année 275 (XENOPOL (1896), pp. 103-110) tandis que C. Daicoviciu tout comme M. Macrea évoquent les années 270-271.

<sup>8</sup> DAICOVICIU (1960), pp. 465-466.

La date exacte de l'abandon reste toutefois un problème mineur en comparaison de la préhension des événements qui se sont déroulés de part et d'autre du Danube. Une fois de plus les sources documentaires ne nous renseignent que de manière parcellaire. Le point de départ de la controverse réside dans ce manque de clarté des auteurs antiques en ce qui concerne plus particulièrement les « éléments » retirés de la Dacie<sup>9</sup>. Eutrope<sup>10</sup> explique d'abord que « *la Dacie qui, au-delà du Danube, avait été annexée par Trajan, fut alors perdue* » : « *Dacia, quae a Traiano ultra Danubium fuerat adiecta, tum amissa est* ». Il propose une explication à cet événement<sup>11</sup> : « *La province de Dacie, que Trajan avait constituée au-delà du Danube, il la laissa tomber, désespérant de pouvoir la maintenir après la dévastation de l'Illyrie et la Mésie* » : « *prouinciam Daciam quam Traianus ultra Danubium fecerat intermisit, uastato omni Illyrico et Moesia, desperans eam posse retinere* ». Enfin il développe les circonstances et la réalisation de l'abandon : « *les Romains qu'il avait retirés des villes et des campagnes de Dacie, il les établit dans la Mésie centrale* » : « *abductosque Romanos ex urbibus et agris Daciae in media Moesia collocavit* ». Il continue son propos en disant « *qu'il appela Dacie cette région qui aujourd'hui sépare les deux Mésie et se trouve sur la rive droite du Danube, alors qu'elle était auparavant sur la rive gauche* » : « *quae nunc duas Moesias diuidit et est dextra Danubio in mare fluenti, cul antea fuerit in laeua* ».

Festus se contente du seul nom de « *Romains* »<sup>12</sup> : « *translatis exinde Romanis* ». Le biographe d'Aurélien, dans l'*Histoire Auguste*, se rapporte, sans être plus explicite, « *aux légions et aux provinciaux* »<sup>13</sup> : « *sublato exercitu et provincialibus* ». Jordanès fait exception. Il ne mentionne que « *les légions* »<sup>14</sup> : « *evocatis exinde legionibus* ». Orose n'explique que très laconiquement que « *la Dacie transdanubienne était perdue pour toujours* »<sup>15</sup> : « *Nam Dacia transdanuim in perpetuum auferum* ». Enfin, Aurélius Victor nous offre un élément intéressant pouvant prouver la continuité des Daco-Romains sur le sol dace<sup>16</sup>. Il écrit que « *le peuple des Carpes fut déporté tout entier sur notre territoire ; une partie d'entre eux s'y trouvait déjà depuis Aurélien* » : « *Carporumque natio translata omnis in nostrum solum, cuius fere pars iam tum ab Aureliano erat* ».

Les renseignements antiques au sujet de l'évacuation de la Dacie sont tous d'un caractère très résumé et dépassent cet événement de plus d'un siècle. Extrêmement abrégés et lacuneux, ils ont pourtant donné naissance à notre époque à une très riche littérature interprétative, très controversée et dans laquelle les préoccupations strictement scientifiques ne furent pas

---

<sup>9</sup> Concernant les enjeux de la propagande impériale relative à l'abandon de la Dacie, voir : BREZEANU (2001).

<sup>10</sup> EUTROPE, IX, 8, 2.

<sup>11</sup> EUTROPE, IX, 15, 1.

<sup>12</sup> FESTUS, VIII.

<sup>13</sup> Histoire Auguste, 39, 2.

<sup>14</sup> JORDANES, 217.

<sup>15</sup> OROSE, VII, 22, 7.

<sup>16</sup> AURELIUS VICTOR (1975), 39, 43. Voir les commentaires et les riches références bibliographiques faites par N. Zugravu dans l'édition AURELIUS VICTOR (2006), pp. 290-292.

toujours les seules à solliciter l'attention du lecteur<sup>17</sup>. A l'exception de Jordanès, mais ce point ne fait plus tout à fait l'unanimité aujourd'hui, tous les auteurs antiques évoquent une évacuation totale de la population romanisée de Dacie. Cette population aurait été établie en deçà du Danube, dans les régions de Mésie. Seul Jordanès semble s'opposer à ce consensus. Il évoque l'évacuation de la Dacie comme ayant été réalisée uniquement par les légions. Jusqu'en 1971, Jordanès apparaissait comme « l'évangéliste » de la cause roumaine en faveur de la continuité du peuple daco-romain sur son territoire. Plusieurs historiens roumains ont mis en avant Jordanès et ont révélé de façon convaincante la rupture qu'il introduit parmi les auteurs romains<sup>18</sup>. Or depuis cette date, avec la publication d'un article signé Andrei Aricescu<sup>19</sup>, le débat concernant les éléments ayant quittés la Dacie resurgissent. L'auteur explique que suite à une traduction erronée du passage de Jordanès par Vladimir Iliescu, celle-ci a entraîné une interprétation fautive des dires de l'historien goth. Dans sa conclusion, Aricescu explique que « *Jordanès ne représente pas, comme on l'avait affirmé, une autre tradition historique, une tradition « bonne » ou « correcte », opposée à la traduction « erronée » ou « tendancieuse » d'Eutrope et de ceux qui lui succédé* »<sup>20</sup>.

L'extrême ambiguïté des sources écrites alliée à la difficulté d'en donner une traduction fiable et unanimement reconnue rendent d'autant plus malaisée la compréhension matérielle de l'évacuation de la Dacie sous Aurélien. Entre la théorie émettant l'idée de la création d'un *no man's land* face au déferlement de populations barbares et celle ne voyant un abandon qu'exclusivement accompli par l'administration romaine, il nous faut trouver un juste équilibre. Face à ces débats aujourd'hui encore très vifs, nous devrions peut-être revenir sur les écrits de certains historiens roumains du début du XX<sup>e</sup> siècle tel que Vasile Pârvan<sup>21</sup>. Il expliquait que pour comprendre cet événement et ses conséquences, il nous fallait très certainement revenir à « *des réalités générales de la vie humaine et à l'ordre naturel des choses* ».

En effet il est une question indispensable que nous devons nous poser : Est-il objectivement valable, même à la vue des sources historiques, d'affirmer qu'une population entière<sup>22</sup>, depuis le procureur de la Dacie jusqu'au simple paysan et fermier, ait été transférée d'une région à une autre sans que cela n'ait eu de répercussions ni du point de vue documentaire ni du point de vue des découvertes archéologiques ? Car c'est bien du côté de l'archéologie qu'il nous faut nous tourner afin d'élucider la question de l'abandon de la Dacie par Aurélien.

<sup>17</sup> Sans donner une explication exhaustive, l'abandon de la Dacie renvoie à la question centrale de la continuité de la population dace romanisée sur le territoire de la Dacie, l'actuelle Roumanie, et plus particulièrement des droits des Roumains de Transylvanie. En effet, cette continuité est réfutée, sur la base des écrits antiques par les historiens hongrois, tandis qu'elle est affirmée par les historiens roumains. Sur cette question : STOICESCU (1980), pp. 9-86.

<sup>18</sup> Parmi ceux-ci, voir plus particulièrement ILIESCU (1971), pp. 425-442.

<sup>19</sup> ARICESCU (1973), pp. 485-493.

<sup>20</sup> ARICESCU (1973), pp. 492-493.

<sup>21</sup> PÂRVAN (1928 / I), pp. 8-10.

<sup>22</sup> L'archéologue Protase évalue la population de Dacie à la fin du III<sup>e</sup> siècle autour de 800 000 habitants. Voir : PROTASE (1980), p. 264.

### 3.1.2. Une autre lumière sur l'abandon de la Dacie ? Les découvertes archéologiques

Les découvertes archéologiques prouvant la persistance de l'élément autochtone dans la Dacie après l'évacuation ordonnée par Aurélien sont aussi nombreuses que variées. Elles ne cessent de croître au fur et à mesure de la multiplication des fouilles archéologiques et des progrès de la recherche. Il est significatif de noter que plus des trois quarts du matériel documentaire auquel nous allons nous référer provient des recherches effectuées à partir des années 1960. Au regard de la situation régnant dans les villes, la documentation archéologique actuelle montre que jusqu'à l'arrivée des Huns, une population daco-romaine continuait à vivre dans les constructions urbaines romaines. Ainsi à *Ulpia Traiana Sarmizegethusa*, l'ancienne capitale de la province, les habitants avaient barricadé les entrées de l'amphithéâtre, qui fut transformé en véritable forteresse refuge en cas de danger<sup>23</sup>. Au IV<sup>e</sup> siècle, à *Apulum*, l'actuelle Alba-Iulia située sur le plateau transylvain, ainsi qu'à Porolissum, des communautés enterraient leurs morts dans des sarcophages en briques, selon la coutume romaine, parmi les murs des bâtiments abandonnés.

Toutefois, il nous faut admettre que partout en Dacie, nous constatons un processus de dissolution de la vie urbaine. Tout dénote que le centre de gravité de la vie économique, sociale et politique se déplace des villes vers les zones rurales. Celles-ci deviennent plus adéquates quant aux occupations et aux nouveaux besoins de l'organisation sociale et économique de la population.

La population daco-romaine n'est pas seulement présente dans les villes, elle l'est également dans le milieu rural, qui lui offrait les conditions favorables d'une vie meilleure en rapport avec la nouvelle situation historique. Pour ce qui est de ces établissements, les archéologues roumains enregistrent plusieurs phénomènes<sup>24</sup>. Tout d'abord, nous constatons la persistance sur un même lieu, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, d'une population daco-romaine ou dace romanisée. C'est le cas des sites de Cioroiul Nou<sup>25</sup>, Verbița<sup>26</sup>, Porumbenii Mici<sup>27</sup>, Obreja, Mugeni, Sebeș, Archiud et du cimetière de Soporul de Câmpie<sup>28</sup>. Par ailleurs, les découvertes archéologiques réalisées à Cluj-Mănăștur, Iernut, Noșlac et Bratei démontrent la création de nouveaux établissements à partir de la fin du III<sup>e</sup> siècle et jusqu'au V<sup>e</sup> siècle. En raison de la persistance d'éléments de culture matérielle et spirituelle d'une facture ou d'une tradition fortement romaines, et de l'absence d'éléments caractéristiques des tribus germaniques ou sarmates, ces établissements ne peuvent être assignés qu'à des communautés de population d'origine daco-romaine. Dans les castrums romains, nous rencontrons également les vestiges d'habitats du IV<sup>e</sup> siècle et même postérieurs. A en juger par certaines formes céramiques et objets métalliques ou à la prédominance de monnaies de bronze, ces vestiges doivent être assignés aux autochtones plutôt qu'aux nouveaux venus. C'est ainsi le cas dans les camps de Comalău dans le sud-est de la Transylvanie, Răcari sur le Jiu et Micia<sup>29</sup>, dans la vallée du

<sup>23</sup> Nous possédons en France un témoignage identique avec l'amphithéâtre de la ville d'Arles.

<sup>24</sup> BENEĂ (1998), pp. 101-117 ; PROTASE (1964), pp. 177-194 ; PROTASE (1975), pp. 51-58.

<sup>25</sup> TUDOR (1978), pp. 176-178 ; TUDOR (1962), pp. 547-553.

<sup>26</sup> BERCIU (1952), pp. 160-163.

<sup>27</sup> SZEKELY (1959), pp. 233-237 ; SZEKELY (1960 / 2), pp. 523-529 ; SZEKELY (1962 / 1), pp. 25-32 et SZEKELY (1962 / 3), pp. 633-640.

<sup>28</sup> PROTASE (1969 / 2), pp. 291-317 ; PROTASE (1976).

<sup>29</sup> MACREA (1958), pp. 467-472.

Mureş. Quant au sort de la population vivant en relation étroite avec les *villae rusticae* romaines, un témoignage tout à fait exceptionnel nous est donné par la découverte faite à Iernut<sup>30</sup>, dans la vallée du Mureş. La population, esclaves et hommes libres, qui travaillait les terres d'un propriétaire romain, n'a pas suivi son ancien maître, parti au sud du Danube. Elle est restée sur place, fait amplement prouvé par la continuation de l'utilisation de l'ancien cimetière d'incinération à urnes qui fonctionnait du temps de la province et par la découverte de monnaies allant de Sévère Alexandre (222-235) jusqu'à Licine (317-326).

Les découvertes archéologiques d'établissements ne sont pas les seules à nous offrir un témoignage de perpétuation de l'élément autochtone, daco-romain, sur le territoire dace après la retraite d'Aurélien. Ainsi, les découvertes de mobiliers archéologiques, principalement les céramiques et les trésors monétaires, nous permettent de nous apercevoir de la vigueur, encore réelle, de la vie économique et artisanale en Dacie. Dans l'état actuel de la recherche, nous pouvons affirmer que la céramique rouge romaine ne disparaît pas brusquement après l'abandon de la Dacie. Au contraire, sa production et son utilisation se maintiennent jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. Or, la présence de la céramique rouge romaine semble être le témoin de la présence de la population dace romanisée.

Le site d'Obreja en Transylvanie illustre parfaitement cette thèse de la persistance d'une population daco-romaine sur le territoire de la Dacie<sup>31</sup>. L'établissement est situé à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest d'Apulum, ancien centre économique et militaire de la Dacie romaine. Il a été implanté sur une terrasse fertile entre Teiuş et Blaj, sur la rive gauche de la rivière Târnava. Le complexe archéologique d'Obreja s'étend sur une surface de 10 hectares. Il se superpose en partie à deux habitats plus anciens, l'un du néolithique à céramique peinte de type Petreşti, l'autre datant de l'âge du Bronze et appartenant à la culture de Sighişoara-Wietenberg. Aucune implantation datée des âges du Fer n'a été découverte, ce qui tend à prouver que l'établissement n'a pris naissance que pendant la période de domination romaine. Fouillé entre 1961 et 1973, les archéologues ont exhumé trente et une huttes, sept habitats construits à la surface du sol, quatre-vingt fosses à provision, un four à pain ainsi qu'un petit dépôt d'outils agricoles et artisanaux en fer.

Le mobilier archéologique découvert dans ces structures est représenté à la fois par des éléments romains (céramique rouge et fibule à nodules sur l'arc au ressort long et au porte-ardillon haut) et des éléments typiquement daces (céramique grise modelée à la main). A cela s'ajoute la découverte de deux fibules en bronze, une au pied retourné en dessous et une autre de type cruciforme. Ces deux fibules ont été datées vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle.

Le matériel archéologique relevé à Obreja tend à montrer l'existence d'une population autochtone de la province de la Dacie, romanisée en partie mais perpétuant les modalités d'habitation et les styles de vie caractéristiques de la période préromaine. Pour ce qui est de l'encadrement chronologique, compte tenu des matériaux documentaires, Dumitru Protase soutient l'idée selon laquelle l'établissement fut fondé dans les premières décennies du II<sup>e</sup> siècle. Il s'est perpétué sans interruption jusque vers la fin de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle. Il est important de noter l'absence de tout mobilier ayant pu appartenir à une population goth ainsi que l'absence de traces qui attesteraient d'un incendie ou d'une destruction brutale de

<sup>30</sup> VLASSA (1962), pp. 153-155.

<sup>31</sup> PROTASE (1998), pp. 79-100.

l'établissement. Dumitru Protase conclut que les habitants d'Obreja ont migré vers d'autres territoires dans la deuxième partie du IV<sup>e</sup> siècle, « *non pas sous la pression d'événements précipités, mais dans des conditions relativement pacifiques, puisqu'ils ont pu emporter avec eux les biens les plus importants* »<sup>32</sup>.

La question reste cependant ouverte quant à l'arrivée de populations carpo-daces libres de Moldavie dans une Dacie romaine évacuée de son armée et de son administration. A Obreja, l'archéologue Dumitru Protase ne penche pas en faveur d'une colonisation daco-carpe intervenue à la toute fin du III<sup>e</sup> siècle ou au IV<sup>e</sup> siècle. Même si certains éléments de mobilier ou certaines pratiques funéraires<sup>33</sup> (incinération dans une urne ou dans une simple fosse) découvertes à Obreja laissent croire qu'ils auraient pu être réalisés par des tribus carpo-daces libres, il préfère l'expliquer par des « *échanges culturels et des liens ininterrompus* », mais également par le fait « *qu'ils dérivent d'un fond commun de croyances religieuses et d'usages funéraires existant chez les Gêto-Daces de l'époque laténienne* »<sup>34</sup>.

Il n'en reste pas moins vrai qu'après l'abandon de la Dacie par Aurélien, des populations carpes et de Daces libres, faiblement romanisées, ont pénétré sur le territoire de l'ancienne province et se sont intégrées à la population provinciale, Daco-Romaine, demeurée sur place.

Des témoignages de la persistance de populations autochtones ont été découverts dans les établissements de Reci<sup>35</sup> en Transylvanie, de Bezid<sup>36</sup> dans le bassin supérieur de la Târnava Mică, à Mediaș, à Cipău sur le Mureș. Des populations de Daces libres ont même franchi les Carpates méridionales et se sont établies à Chilia<sup>37</sup>, à Fărcașele et à Stănești sur la rivière Cerna entre l'Olt et l'Olteț.

Attestant de la même manière d'une continuité sociale daco-romaine sur le territoire de l'ancienne Dacie, les découvertes numismatiques nous renseignent sur la persistance de l'activité économique<sup>38</sup>. Au travers des fouilles archéologiques, nous constatons une circulation monétaire constante depuis Trajan jusqu'à l'époque des Sévères, au V<sup>e</sup> siècle. Concernant plus particulièrement la période suivant l'abandon de la Dacie, l'étude menée par V. Suciuc recense 78 trésors monétaires, répartis comme suit : 21 en Transylvanie, 22 en Olténie et 35 dans le Banat. Il est significatif de noter que parmi ceux-ci, 23 comprennent dans un même horizon des pièces qui précèdent le retrait d'Aurélien et qui s'étendent jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Les 55 trésors restant sont constitués de monnaies postauréliennes : pour 38 d'entre eux commençant et finissant par des pièces du IV<sup>e</sup> siècle, et pour les 17 autres, par des pièces s'étendant sur une période allant du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle. Enfouis à cause de l'état

<sup>32</sup> PROTASE (1998), p. 96.

<sup>33</sup> Un cimetière a été découvert près du site d'Obreja dans les années 1967. 240 tombes planes, presque toutes d'incinération ont été mises au jour révélant une forte tradition dacique ajoutée à des influences romaines.

<sup>34</sup> PROTASE (1998), p. 97.

<sup>35</sup> SZEKELY (1960 / 1), pp. 196-199 ; SZEKELY (1961), pp. 179-181 ; SZEKELY (1962 / 2), pp. 125-128.

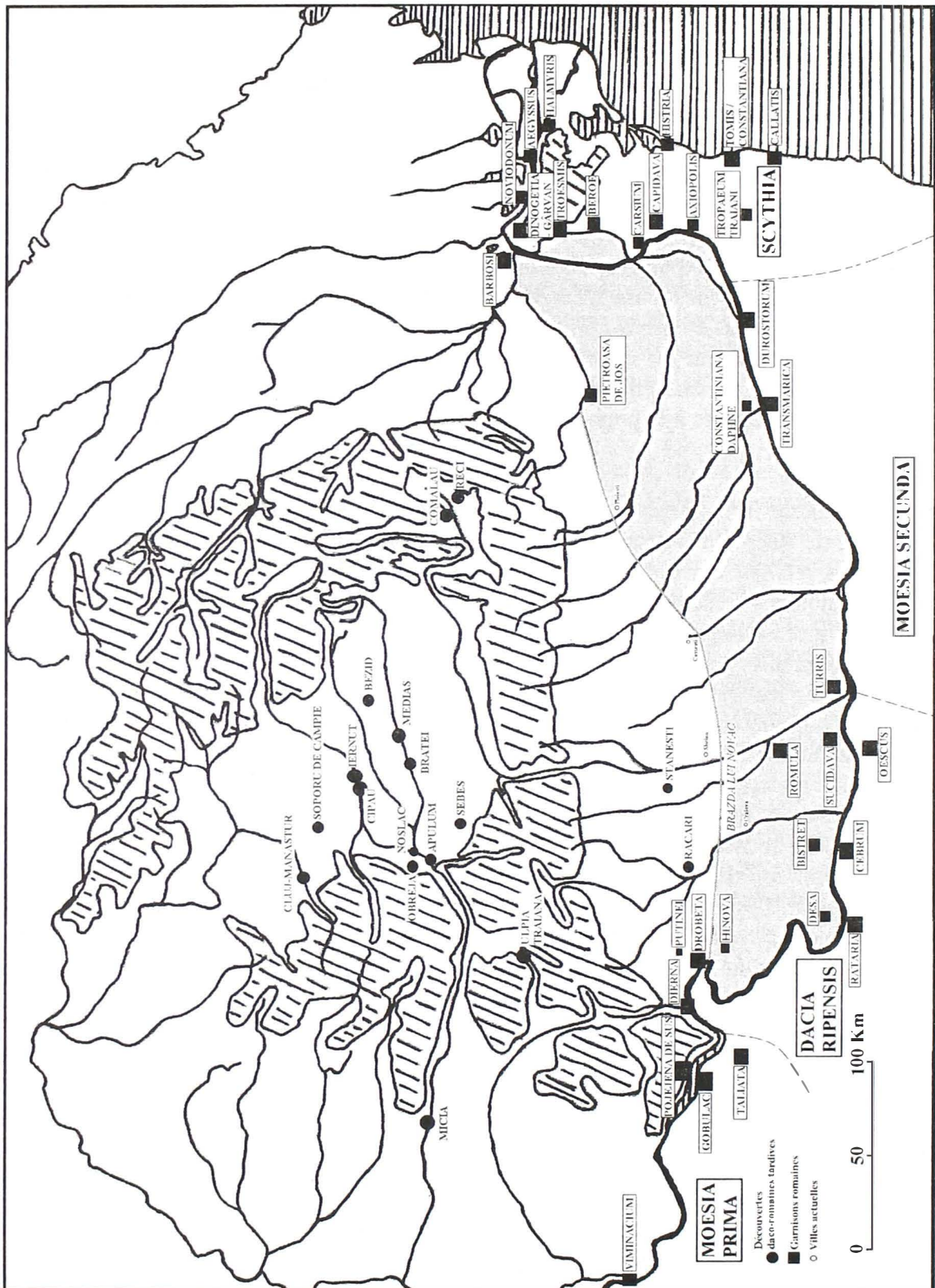
<sup>36</sup> SZEKELY (1961), pp. 184-185 et SZEKELY (1962 / 2), pp. 136-137.

<sup>37</sup> MORINTZ (1961 / 1), pp. 441-448 ; MORINTZ (1962), pp. 513-518 ; MORINTZ (1961 / 2), pp. 395-414.

<sup>38</sup> SUCIU (2000).



Carte 18 : La Dacie à la suite de l'abandon décidée par Aurélien.



d'insécurité provoqué par le danger hunnique, les trésors postauréliens révèlent leur appartenance à une population daco-romaine. Ils ont tous été découverts dans le milieu autochtone.

Les découvertes archéologiques mettent en évidence deux idées maîtresses. Tout d'abord, la multiplication des fouilles prouve sans conteste la persistance d'une population dace romanisée sur le territoire de la Dacie avant et après le retrait opéré par l'empereur Aurélien. L'idée, soutenue par les sources écrites, selon laquelle toute la population romaine et celle romanisée auraient été évacuées de la province n'est plus soutenable. Même si les termes employés par Eutrope comme par les autres historiens semblent avoir concerné tous les habitants, il nous faut garder à l'esprit que la civilisation romaine fut avant tout urbaine. En témoigne, le terme même de ville, *urbs*, désignant à la fois l'établissement intra-muros et Rome elle-même. La ville était donc l'élément moteur, à la fois politique, social, économique et religieux. Ne faudrait-il pas entendre dans les dires des auteurs romains une évacuation totale des populations vivant à l'intérieur des villes ?

Car les témoignages archéologiques sont convaincants. L'abandon des cités romaines est un fait scientifiquement établi. Mais à cette disparition de la vie urbaine se substitue la persistance de la culture de l'*ager*, c'est-à-dire d'une culture villageoise. Or, la continuité de la vie *extra-muros* n'est plus à démontrer. Elle correspond à la fois à la perte de l'autorité politique, une ville ne peut se maintenir sans elle, à des préoccupations économiques et à un besoin de subsistance accentué par les événements historiques engendrés par les migrations des peuples germaniques. La persistance de la population daco-romaine résidant désormais en grande majorité dans les campagnes, plaines, collines et montagnes de Dacie a été renforcée par l'arrivée des Daces libres après le retrait d'Aurélien. En se mélangeant avec les populations daco-romaines restées sur le territoire, ils jetèrent ensemble les bases ethniques et culturelles roumaines préféodales au cours de la longue période des migrations, lorsque se forgea l'ethnogenèse puis l'identité roumaines.

Il serait toutefois erroné de dire que la romanisation s'acheva avec le retrait de l'autorité romaine en Dacie, vers la fin du III<sup>e</sup> siècle. Bien au contraire, nous allons voir que l'élément romain s'est perpétué deux siècles encore après l'évacuation. Cela n'aura été possible que grâce au rôle joué par le Danube après les années 270.

### 3.1.3. Le Danube dans le nouvel échiquier politique de l'Empire romain tardif

Afin de saisir le rôle joué par le Danube à la suite de l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien, il nous faut d'abord revenir sur un point qui aujourd'hui encore semble être méconnu d'une partie de l'historiographie étrangère comme roumaine. Il est important de bien comprendre dans quelles circonstances se sont déroulées les opérations visant à évacuer l'administration et les autorités romaines en deçà du fleuve. En effet, il est souvent fait mention d'un abandon précipité de la part d'Aurélien, parfois même forcé voire lié à un traité de paix qui aurait été signé avec les peuples barbares<sup>39</sup>. Il n'en est rien. La réalité est que la Dacie ne fut pas abandonnée par étapes, ni avant Aurélien : elle le fut en bon ordre.

<sup>39</sup> ALTHEIM (1953), p. 250 ; TUDOR (1978), p. 41 et p. 425.

En nous tournant dans un premier temps vers les sources écrites, nous nous apercevons qu'aucun auteur mentionnant l'abandon ne fait de griefs à l'encontre de l'empereur. Quand Eutrope ou l'auteur de l'*Histoire Auguste* cherchent à expliquer la décision de renoncer à la Dacie, ils mettent très clairement en avant les dévastations de l'Illyricum et des Mésies par les envahisseurs : « *Cum vastatum Illyricum ac Moesiam deperditam videret* »<sup>40</sup>.

Ce fut donc une décision prise à la vue des dangers qui menaçaient l'intérieur même de l'Empire. L'occupation de la Valachie par de nombreuses populations carpiques, sarmates et goths, qui, positionnées entre la Mésie Inférieure et la Dacie, rendaient caduc le dispositif stratégique et militaire institué par Trajan. Les tentatives des empereurs Hadrien, Philippe l'Arabe, Dèce puis Gallus Volusianus de renforcer cette partie du *limes* ne permirent pas de conserver les régions situées au nord du Danube<sup>41</sup>. La Dacie semblait donc de plus en plus isolée. C'est ce que nous donne à penser l'utilisation du terme « *amissa* » employé par Eutrope, Aurélius Victor, Festus, Orose et Jordanès<sup>42</sup>, lorsqu'ils évoquent la situation du Bas-Danube et de la Dacie au cours de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle. L'acception du mot « *amissa* » ne contient pas l'idée d'abandon ou de perte concrète, seulement celle de séparation fortuite et momentanée. Il n'est pas un synonyme de « *perdita* » comme le fait très justement savoir Dimitrie Marin<sup>43</sup>. Le choix voulu par Aurélien fut donc raisonné et dirigé dans le but de réorganiser la défense des provinces romaines des Balkans<sup>44</sup>.

Au-delà des querelles de traduction, nous possédons deux sources qui tendent vers la même conclusion. Dans un passage du Panégyrique IV prononcé devant Constance Chlore le 1<sup>er</sup> mars 297, le panégyriste évoque en ces termes les exploits de la Tétrarchie : « *Partho quippe ultra Tigrim redacto Dacia restituta porrectis usque ad Danuvii caput Germania Raetiaequae limitibus, destinata Bataviae Britanniaeque vindicta, gubernacula maiora quaerebat aucta atque augenda res publica* »<sup>45</sup>. La présence d'une « *Dacie recouvrée* » au milieu d'événements historiques connus, telles que les guerres contre les Parthes au cours de l'hiver 296 / 297 ou encore l'extension du *limes* en Germanie et en Rhétie en 288, prouve bien que les prétentions romaines sur les régions au nord du Danube ne s'envolèrent pas avec l'abandon réalisé par Aurélien.

Une même idée de reconquête de la Dacie se fait jour dans un passage des *Césars* de Julien l'Apostat<sup>46</sup>. Ce dernier fait défiler devant le tribunal des Dieux plusieurs de ses prédécesseurs et notamment son oncle Constantin le Grand, à qui il fait dire : « *sur Trajan, d'autre part, mes mêmes exploits différents de ce même tyran devraient, à bon droit, me valoir l'avantage ; pour avoir recouvré les territoires qu'il avait conquis, je ne suis peut-être pas fondé à me juger son égal à moins qu'il n'entre encore plus de gloire dans une reconquête que dans une conquête* ». Ce second témoignage démontre que, dans l'entourage de

<sup>40</sup> Histoire Auguste, 39, 7. Chez EUTROPE, IX-15-1 : « *vastato omni Illyrico et Moesia desperans eam posse retineri* ».

<sup>41</sup> MACREA (1969), pp. 439-442.

<sup>42</sup> EUTROPE, IX-8-2 ; AURELIUS VICTOR, 33, 3 ; FESTUS, 8 ; OROSE, VII-22-7 ; JORDANES, 217.

<sup>43</sup> MARIN (1943), pp. 169-172.

<sup>44</sup> HOMO (1904).

<sup>45</sup> PANEGYRIQUES, III, 3.

<sup>46</sup> JULIEN L'APOSTAT, XXX.

Constantin le Grand, l'idée d'un retour de l'administration romaine en deçà du Danube ne fut pas qu'un simple vœu pieux.

De la sorte, nous pouvons clairement affirmer que, réfléchi depuis de longues années, sous les empereurs Hadrien et Gallien, l'évacuation de la Dacie s'effectua sans précipitation. Les troupes de la province se replièrent sur la rive droite du Danube. La légion *XIII Gemina* s'installa à *Rataria* et la légion *V Macedonica* recouvra *Oescus*, son ancienne garnison qu'elle avait occupée sous Domitien. L'installation de l'autorité romaine ainsi que de la partie la plus aisée de la population dans les régions en deçà du Danube sera suivie de la création d'une nouvelle province. En effet ces régions furent fondues dans une nouvelle entité administrative à laquelle Aurélien donna le nom de *Dacia Ripensis* du côté du Danube, avec pour capitale la ville portuaire de *Rataria* et *Dacia Mediterranea*<sup>47</sup>, dans les Balkans, ayant pour chef-lieu la ville de *Serdica*.

La région du Danube entra dans une phase nouvelle de consolidation et de multiplication des forteresses<sup>48</sup> à partir des règnes de Gallien et d'Aurélien, suite aux dégâts causés par les attaques des Carpes en 245-247 et des Goths en 248. Les fouilles archéologiques menées le long du Danube depuis la fin de la seconde guerre mondiale, et plus encore depuis les années 1960, démontrent clairement la politique militaire et stratégique menée par Rome entre la fin du III<sup>e</sup> siècle et le V<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.<sup>49</sup>. De leur côté, les sources écrites au premier titre desquelles se place Ammien Marcellin nous révèlent l'importante concentration de troupes romaines dans la zone fluviale du Danube. Dans son histoire romaine, Ammien Marcellin décrit ainsi le Danube : « *Hister, qua Romanum caespitem lambit, urbibus multis et castris contiguus et castellis* »<sup>50</sup>.

Le secteur du Danube compris entre *Viminacium* (l'actuelle Kostolatz) et *Taliata* (Veliki Gradac-Milanovac) dans le Banat, resta sous la garde des légions *VII Claudia* et *IV Flavia*. Les fouilles menées dans le camp de *Pojejena de Sus* (département de Caraș-Severin) et la découverte de briques estampillées portant l'inscription *leg(io) VII Cl(audia) C(uppis)* a permis de confirmer le stationnement au cours du IV<sup>e</sup> siècle de la force romaine. Cet établissement avait une tête de pont sur la rive droite du Danube, le camp de *Cuppae* (Golubac). D'ailleurs nous constatons que la partie du fleuve longeant le Banat fut intensément fortifiée au IV<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. Ainsi, Gornea, *castellum* carré de 41 mètres de côté et pourvu aux angles de tours carrées, fut occupé entre le règne de Dioclétien et celui

<sup>47</sup> Notons que la Romanité orientale, après la chute de l'Empire, s'étendait jusqu'à la mer Méditerranée. Il existe de nos jours des populations de langue romane habitant la presqu'île d'Istria en Croatie (les Istro-Roumains) tout comme en Grèce, où elles sont dénommées Macédo-Roumains.

<sup>48</sup> TOROPU (1974), pp. 71-81; MAC KENDRICK (1975), pp. 163-186 ; SUCEVEANU (1991), pp. 154-158.

<sup>49</sup> Concernant plus particulièrement l'œuvre de Constantin le Grand sur le limes danubien et scythique, voir : TUDOR (1943). Se référer également au répertoire des établissements romains au nord du Danube datés entre le III<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. dans BONDOC (2000). Enfin pour une vision des différentes formes de frontière revêtues par le Danube, voir BREZEANU (2003), pp. 19-50.

<sup>50</sup> AMMIEN MARCELLIN, XXVII, 4, 6.

<sup>51</sup> TUDOR (1958), pp. 373-379 ; TUDOR (1968), pp. 425-468.

Constantin le Grand. Toujours dans le défilé du Danube, les sondages archéologiques ont mis au jour une tour de pierre au lieu dit *Reșiște*, dans la commune de Sviniț (département de Mehedinți). Les ruines ont livré des tuiles timbrées dont l'inscription renvoie à la légion *VII Claudia*.

En continuant vers l'Est, dans le défilé des Portes de Fer, les archéologues ont confirmé la présence d'une garnison à Diema (l'actuelle Orșova). Les fouilles effectuées ont permis la découverte de tuiles et de briques estampillées au nom de la légion *XII Gemina* ainsi que de nombreuses monnaies appartenant aux règnes qui vont de Dioclétien à Constantin le Grand<sup>52</sup>. Un grand centre militaire, auquel Aurélien ne renonça pas lors de l'abandon de la Dacie, fut celui de *Drobeta* (Turmu Severin). Les sources écrites ajoutées aux recherches archéologiques prouvent une continuité d'existence, avec des modifications défensives et stratégiques, entre la fin du III<sup>e</sup> siècle et le commencement du V<sup>e</sup> siècle. A une distance de six kilomètres vers le nord, la garnison de Drobeta avait édifié dans le courant du IV<sup>e</sup> siècle, un *castellum* à Puținei (commune de Malovăț, département de Mehedinți), sorte d'avant-poste surveillant les routes menant aux massifs de la Cerna et dans la gorge de Surduc. A 15 kilomètres en aval de Drobeta, se dresse la citadelle de *Hinova* (département de Mehedinți), construite et utilisée au cours des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Sur une superficie de 38 mètres par 39, Hinova se dressait à l'extrémité occidentale du grand *vallum*, bâti au IV<sup>e</sup> siècle appelé « *Brazda lui Novac* »<sup>53</sup>.

La mainmise romaine s'exerçait donc toujours sur la partie dace du fleuve, mais pas seulement. Elle s'étendait bien en avant dans les terres olténiennes et valaques grâce cet édifice d'une ampleur exceptionnelle. Probablement fortifié par endroit à l'aide de pieux de bois, ce *vallum* de terre est attribué à Constantin le Grand<sup>54</sup>. Selon une orientation ouest-est, parallèle au Danube, cette ligne de défense traversait dans les grandes lignes un espace s'étendant vers Craiova, passant au sud de Slatina et de Costești, au nord de Titu, par Tîrgșor, Ploiești et Mizil. L'extrémité orientale semble avoir été monumentalisée par la forteresse de Pietroasa de Jos, dans le département de Buzău. Les fouilles archéologiques qui y ont été réalisées, ont permis la découverte d'un camp romain en maçonnerie de 124 mètres par 158. Sans pour autant pouvoir préciser sa fondation, Pietroasa de Jos fut restaurée au IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. avant de sombrer sous les coups des Goths vers 332.

En face de la nouvelle capitale de la province de *Dacia Ripensis* et base de la légion *XIII Gemina*, Rataria, se dressait la tête de pont de *Desa* (département de Dolj) sur la rive gauche du Danube. Les fouilles ont livré des pièces de monnaies constantiniennes, prouvant l'existence de camp au IV<sup>e</sup> siècle. La forteresse de *Cebrum* en *Dacia Ripensis* était défendue sur la rive gauche du Danube par le camp de *Bistreț*. Une fois de plus, les découvertes monétaires et le mobilier céramique ont permis d'attribuer l'édification du camp sous l'empereur Dèce et son utilisation jusqu'au règne de Constantin le Grand. La garnison d'*Oescus* était doublée par la puissante forteresse de *Sucidava*<sup>55</sup> (département de l'Olt). Les

<sup>52</sup> TUDOR (1973), pp. 149-162 ; TUDOR (1978), pp. 39 et suivantes.

<sup>53</sup> VULPE (1961 / 2), p. 375. TUDOR (1978), pp. 251-258.

<sup>54</sup> L'attribution du *vallum* à Constantin le Grand fait l'unanimité au sein des archéologues roumains, à l'exception de Ioana Bogdan Cătănicu (CĂTĂNICIU (1977), pp. 339-340) sans que pour autant elle ne fasse état d'une nouvelle datation.

<sup>55</sup> TUDOR (1966) ; BARBU (1973), pp. 27-55.

fouilles archéologiques menées pendant près de 40 ans ont permis de restituer une image complète d'un camp romain de la période postaurélienne. Trois grandes périodes de construction caractérisent cet ensemble. La première est datée grâce aux monnaies de Gallien et d'Aurélien. Une première forteresse aurait été édifée à proximité d'une nécropole des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles. Renforcée sous Constantin le Grand, Sucidava fut incendiée par deux fois, entre 410 et 423 puis entre 444 et 447 suite aux attaques des Huns. Abandonnée dans l'intervalle compris entre le règne de Théodose II et le commencement du VI<sup>e</sup> siècle, elle fut restaurée une dernière fois par Justinien<sup>56</sup> « afin de couper la voie des Barbares vers le sud du Danube » ainsi que l'affirme Procope<sup>57</sup>. La reconstitution qui est faite de Sucidava nous offre l'image d'un camp irrégulier, long de 160 mètres et pourvu de nombreuses tours de défense.

Copiant le modèle du pont de Trajan à Drobeta, Constantin le Grand en fit bâtir à son tour un sur le Danube, entre *Oescus* et *Sucidava*. Reposant sur des piles de pierre et de bois, il mesurait environ 2400 mètres de long. Il fut inauguré par l'Empereur en personne au mois de juillet 328<sup>58</sup>. La construction d'un tel ouvrage avait pour but de servir une autorité qui devait exercer son pouvoir sur un large territoire reconquis dans le sud de l'ancienne province de Dacie. L'idée selon laquelle *Sucidava* fut un camp de première importance dans le contrôle et la surveillance des régions méridionales d'Olténie est confirmée par la découverte de briques estampillées au nom des garnisons ayant résidées dans la forteresse : la *V Macedonica*, la *III Cohors* et la *IV Cohors*, venues d'*Oescus*. D'autres cohortes venaient de *Varinia*, de *Pontes-Transdrobeta*, d'*Almus* et d'*Utus*. A cela s'ajoute la découverte au nord de *Sucidava* d'un *milliarium*, daté des années 328. Il prouve l'existence d'une autorité romaine dans le sud de l'Olténie. Le *milliarium* confirme le rétablissement de la route romaine menant de *Sucidava* à *Romula* par l'empereur Constantin. La forteresse de *Sucidava* était secondée par d'autres camps, plus modestes, situés à l'embouchure de l'Olt et du Danube. Les archéologues roumains ont ainsi découvert à Turnu Măgurele, les vestiges d'une *turris* romaine du IV<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup> et près de Galați, à Barboși, d'un ancien camp romain bâti par Trajan et consolidé par une tour hexagonale romaine durant la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle<sup>60</sup>.

La situation fut sensiblement la même dans la région dobrogéenne<sup>61</sup>. Les fouilles archéologiques qui furent réalisées dans les différentes forteresses d'époque romaine montrent toutes une période de rénovation et de consolidation à la fin du III<sup>e</sup> siècle et surtout à partir du IV<sup>e</sup> siècle. La présence de Dioclétien (284-305) en Thrace entre les années 294 et 303, probablement à *Transmarica* ou *Durostorum*, montre bien le rôle joué par cette nouvelle frontière du Bas-Danube. En effet, exposé aux attaques des peuples qui occupaient l'ancienne Dacie, les empereurs s'attelèrent à stabiliser politiquement et militairement la région en augurant une période de travaux massifs de fortification du limes. C'est notamment le cas de la citadelle de *Capidava*, fondée sous Trajan au début du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. alors qu'il réorganisait la défense de la Scythie Mineure. La citadelle subit de nombreuses restaurations

<sup>56</sup> PATOURA-HATZOPOULOS (1980), pp. 95-110.

<sup>57</sup> PROCOPE, IV, 6.

<sup>58</sup> TUDOR (1971), pp. 155-191.

<sup>59</sup> FLORESCU (1946), (1946), pp. 432 et suivantes ; VULPE (1961 / 2), p. 391.

<sup>60</sup> GOSTAR (1965), pp. 145-157.

<sup>61</sup> SUCEVEANU (1991), pp. 154-170 et 178-204 ; BRĂTIANU (1999), p. 177.

sous les règnes de Constantin le Grand et Constant I<sup>er</sup><sup>62</sup>. La citadelle de *Dinogetia*-Garvăn subit elle aussi d'importantes réfections entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup>. A cette occasion, plusieurs bâtiments publics et privés furent construits à l'intérieur : le quartier général de la légion *I Jovia Scythica*, une basilique chrétienne de petites proportions, datée du IV<sup>e</sup> siècle et de nouveaux thermes. A *Noviodunum*, base de la légion *I Iovia*, l'empereur fut à l'origine de la construction de l'enceinte ainsi que de différents édifices à l'intérieur de la ville. A *Histria*, ce sont les thermes intramuros qui sont restaurés tandis que certaines portions de la muraille de *Tomis*, capitale de la province, sont datées de cette même période, à l'instar de l'édifice qui abritait la grande mosaïque. Constance II (337-361) fut à l'origine, dans les années 337-340, de la création d'une nouvelle forteresse à Carcaliu<sup>64</sup>, au nord de *Troesmis*. Son successeur, Julien l'Apostat (361-363), fut loué par les historiens dont Ammien Marcellin pour son souci de consolider le *limes* danubien<sup>65</sup>. La ligne du Danube fut donc à partir de la fin du III<sup>e</sup> siècle et jusqu'au V<sup>e</sup> siècle doublement fortifiée sur les deux rives. Celles-ci restaient en communication étroite grâce à la flotte romaine qui permettait de les relier et grâce au pont construit par Constantin le Grand.

L'étude de la circulation monétaire et des marchandises effectuée en Olténie nous renseigne également sur la vitalité des échanges réalisés entre la zone effectivement dominée par l'Empire et les régions septentrionales au *vallum*<sup>66</sup>. Dix-neuf sites de dépôts de monnaies et d'importations romaines ont été découverts, couvrant une période allant de l'abandon officiel de la Dacie aux années 447. Toutefois le nombre de monnaies diminue sensiblement après les années 364 jusqu'en 383, tandis que dans la forteresse du *Sucidava*, la crise se manifeste dans les années 361-368. Cette diminution pourrait se rattacher aux mouvements des Goths du Bas-Danube dans les années 364-365. Après ce moment difficile, l'émission de monnaies découvertes en Olténie augmente considérablement jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Cette reprise serait à mettre en relation avec le traité conclu en 382 entre Théodose I<sup>er</sup> et les Goths et aux mesures prises par l'empereur pour consolider les bases militaires sud-danubiennes.

Le V<sup>e</sup> siècle est marqué par la raréfaction de la circulation monétaire en Olténie suite aux invasions hunniques. Le moment exact de la chute de la frontière nord-danubienne de la Dacie Ripensis reste encore du domaine de l'hypothèse. Les recherches entreprises dans les forteresses de la rive septentrionale du fleuve, comme à *Sucidava*, montrent un déclin rapide à partir du début du V<sup>e</sup> siècle. L'illustration la plus tardive des émissions monétaires date des années 408-423. Même si d'autres indices laissent entrevoir l'existence d'une garnison dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, il est difficile de supposer la persistance d'une vie officielle à *Sucidava* après les années 423. La situation est similaire dans les camps de *Ratiaria* et de *Desa*. Les sources écrites nous renseignent sur la destruction de ces camps par les Huns en 442. Enfin, à Drobeta, un seul horizon atteste de dégâts importants au V<sup>e</sup> siècle. Les découvertes monétaires réalisées dans cet établissement disparaissent après 408.

<sup>62</sup> CONDURACHI (1969), pp. 443-446 ; SUCEVEANU (1991), pp. 51-52 et 181-182.

<sup>63</sup> BARNEA (1961).

<sup>64</sup> SUCEVEANU (1991), p. 185.

<sup>65</sup> AMMIEN MARCELLIN, XXII, 7, 7.

<sup>66</sup> TOROPU (1974), pp. 75-81.



La présence continuelle et de longue durée de la domination romaine dans une grande partie de la Dacie méridionale même après l'abandon officiel de la province sous Aurélien offre un matériel documentaire de première importance pour la compréhension des problèmes historiques liés à la naissance du peuple roumain. Il est important de reconnaître que l'an 271 ne marqua pas la fin de la romanisation en Dacie, pas plus qu'il ne transforma le Danube en une « muraille de Chine » inexpugnable et infranchissable sous la volonté d'un empereur « chassé » de Dacie. L'Empire romain continua à maîtriser une large frange de la rive septentrionale du Danube au travers de têtes de pont conservant sous son contrôle les zones des montagnes du Banat, les plaines d'Olténie et de Valachie. Ceci permit donc tout logiquement de continuer et de renforcer la romanité nord-danubienne. Sous Constantin le Grand, cette domination connaît un nouvel essor englobant la totalité des régions sud carpatiques. La romanisation se perpétua durant 17 décennies après le retrait d'Aurélien jusqu'aux attaques d'Attila et des tribus hunniques. Ainsi, entre la fin du III<sup>e</sup> siècle et la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Théodose II, le Danube ne redevint pas à proprement parlé un *limes* romain. Il resta un fleuve intérieur à l'Empire. Le *limes* était toujours situé en Dacie. Le maintien de la frontière bien au-delà du Danube s'il a permis d'assurer une activité normale à la flotte danubienne, a également augmenté sensiblement la sécurité des provinces au sud du fleuve. En ce sens, il a permis l'entretien de relations économiques relativement intenses sur les deux rives du fleuve.

Un autre aspect très important concerne l'influence exercée par la domination romaine nord-danubienne sur les populations vivant à l'intérieur d'un espace délimité par le Danube, l'Olt et les Carpates. De ce fait, le noyau romanisé d'Olténie continua à se développer, pour contribuer à son tour à la romanisation des populations habitant le territoire situé au-delà des Carpates. Il permit en effet dès le règne de Constantin le Grand la diffusion du christianisme de langue latine<sup>67</sup> au nord du Danube. En effet, la domination effective de l'Empire romain, devenu chrétien, sur la Scythie Mineure et la région comprise entre le Danube et les Carpates a permis la mise en place d'une autorité ecclésiastique visible au travers des textes aussi bien que des monuments. Faisant encore l'objet de vifs débats, le christianisme semble s'être répandu rapidement vers les régions danubiennes, empruntant deux voies : l'une par la Dobroudja, région où se situent les premiers adeptes de l'église chrétienne<sup>68</sup> et l'autre par le biais des forteresses sur le Danube, principalement dans la région de Severin<sup>69</sup>.

Reste à savoir à quelle époque les Daco-Romains ont adopté le christianisme. Afin d'élucider cette question, il faut tout d'abord préciser que l'existence des Chrétiens au nord du Danube, au moment où Aurélien se préparait à quitter la Dacie est formellement attestée par

---

<sup>67</sup> En témoigne la terminologie chrétienne qui est depuis restée inchangée dans la langue roumaine actuelle : *Dumnezeu* (Dieu), du latin *Domine Deus* ; *Duminică* (Dimanche), du latin *Dies Domenica* ; *Cruce* (Croix), du latin *crux* ; *Rugăciune* (Prière), du latin *Rogatio* ; *Biserică* (Eglise), du latin *Basilica*, etc.

<sup>68</sup> C'est depuis cette région que Cassien viendra à Marseille au IV<sup>e</sup> siècle pour y fonder l'abbaye de Saint-Victor.

<sup>69</sup> TUDOR (1968), pp. 470-473.



l'archéologie<sup>70</sup>. De même, à la période des persécutions de Dioclétien, dans les années 303-304, de nombreux chrétiens apparurent. A cette occasion, les textes des martyrologues enregistrent un grand nombre de fidèles en Scythie Mineure. Les plus nombreux ont été identifiés à *Tomis*<sup>71</sup>, l'actuelle Constanța, mais également dans toutes les cités de Dobroudja : *Durostorum*, *Axiopolis*, *Dinogetia*, *Noviodonum* et *Halmyris*. Une brève inscription en langue grecque du début du IV<sup>e</sup> siècle mentionne les noms de trois martyrs : Cyrille, Chindéas et Tassios (ou Dasius). Quelques décennies plus tard, ces mêmes cités abritaient des évêchés bien organisés, notamment celui de *Tomis*, avec ses évêques Bretanion et Théotime. Les sources écrites nous renseignent également sur les débuts du christianisme le long du Danube et en Scythie Mineure. Selon la tradition, mentionnée par Origène<sup>72</sup> puis reprise par Eusèbe de Césarée, le premier prédicateur de la Scythie aurait été l'apôtre André<sup>73</sup>. Une autre information nous est transmise par Tertullien, dans son *Liber adversus Judaeos*<sup>74</sup>. Au début du III<sup>e</sup> siècle, il affirme que « *les Sarmates, les Daces et les Scythes doivent être considérés comme les peuples ayant connu le christianisme au même titre que les Gaulois et les Bretons* ».

De la sorte, le Danube par la domination exercée par l'Empire romain chrétien, a permis l'introduction d'évangélistes et de missionnaires au nord du fleuve, parmi lesquels le plus (et le seul) connu est l'évêque « des Goths » Ulfila (ou Wulfila) qui prêcha l'arianisme dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle<sup>75</sup>. Tant est si bien qu'à la fin du V<sup>e</sup> siècle, une fois le calme revenu dans ces contrées, la Scythie Mineure possédait quatorze évêchés : *Axiopolis*, *Capidava*, *Carsium* (Hîrșova), *Callatis* (Mangalia), *Constantiana* (Capul Dolojman), *Histria*, *Tropaeum Traiani*, *Troesmis* (Iglița), *Noviodunum* (Isaccea), *Aegyssus* (Tulcea), *Salsovia* (Mahmudia), *Halmyris* (Dunavățu de Jos), *Dionysopolis* (Balcik, en Bulgarie) et *Zalpada* (localité non identifiée).

La politique au Bas-Danube engagée par les empereurs, suite à l'abandon de la Dacie sous Aurélien, continua ainsi presque sans interruption entre la fin du III<sup>e</sup> siècle et le début du VII<sup>e</sup> siècle au plus tard<sup>76</sup>. Les dernières phases d'habitation, datées du règne d'Héraclius (610-

<sup>70</sup> BARNEA (1977) ; BARNEA (1979) ; BARNEA (1987), pp. 39-50 ; GUDEA (1994) ; POPESCU (1994), pp. 211-259. Plus récemment, voir la thèse de doctorat de Vasile Iorgulescu : IORGULESCU (1995).

<sup>71</sup> Nous connaissons à ce jour plus de soixante noms de martyrs chrétiens pour la ville de Tomis. Voir SUCEVEANU (1991), pp. 280-293.

<sup>72</sup> ORIGENE, 39 [858] : « *Non enim festus praedicatum esse Evangelium apud omnes Aethiopas [...] vel apud Barbaros Dacos et Sarmatas e Scythas, quorum plurimi nondum audierunt Evangelii verbum [...]* ».

<sup>73</sup> EUSEBE DE CESAREE, III, 1 : « *Lorsque les Saints Apôtres et disciples du Seigneur se sont répandus sur toute la Terre, après le tirage au sort, Thomas fut envoyé au pays des Parthes, André en Scythie, Jean en Asie où il resta jusqu'à sa venue à Ephèse* ».

<sup>74</sup> TERTULLIEN – *Liber*, 7 : « *et Sarmatarum et Dacorum et Germanorum et Scytharum et abditarum multarum gentium et provinciarum et insularum multarum nobis ignotarum, quae enumerare minus possumus ? In quibus omnibus locis Christi nomen, qui iam venit et regnat* ».

<sup>75</sup> SUCEVEANU (1991), pp. 163, 165, 167.

<sup>76</sup> SUCEVEANU (1991), pp. 176-177 et 207-208.

641), ont ainsi été mises au jour à *Sucidava* (614-640), à *Tropaeum Traiani* (début du VII<sup>e</sup> siècle), à *Halmyris* suite à la découverte d'une monnaie frappée sous Phocas (603-610) et surfrappée sous Héraclius mais également à *Callatis*, *Histria*, *Ulmetum*.

Pendant près de quatre siècles, jusqu'au règne de l'empereur Jean Tzimiskes (969-976), la Dobroudja comme toute la ligne danubienne fut laissée aux mains des différents peuples « barbares ». Dans ce contexte, quel fut le sort réservé aux populations autochtones et plus particulièrement à celles vivant entre les Carpates, le Danube et la mer Noire ?

### 3.2. DE L'ABANDON DE LA DACIE AU II<sup>ème</sup> SIÈCLE

#### 3.2.1. Les Carpates et le Danube dans la controverse roumano-hongroise

Avant d'entrer dans le cœur du débat opposant les chercheurs hongrois aux scientifiques roumains, un bref exposé historiographique est nécessaire afin de bien montrer la difficulté de restituer l'histoire des descendants des Daco-Romains après l'évacuation de la Dacie par l'empereur Aurélien. En effet, le peuple dace romanisé semble subitement disparaître de la scène politique du Bas-Danube pour ne réapparaître qu'un millénaire plus tard dans l'ancienne province romaine sous la dénomination de peuple roumain. Or, la domination hongroise tout au long du Moyen Âge sur la Transylvanie, ancienne terre daco-romaine, est à l'origine de cette controverse visant à évincer les Roumains des droits et privilèges « d'antériorité » sur le sol national. C'est sur un fond historique teinté d'enjeux idéologiques et politiques que se place l'étude de cette période que les chercheurs dénomment « l'ethnogenèse » des Roumains<sup>77</sup>, c'est-à-dire la naissance du peuple roumain.

Ce sceau du politique et la compréhension de l'histoire des origines et de la continuité daco-romaine comme instrument de lutte nationale datent de la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les revendications sociales en Transylvanie sont à la base d'une confrontation roumano-hongroise de longue durée. La conjoncture politique est déterminante : la monarchie des Habsbourg incorpore la Transylvanie en 1699 et confirme un ordre, des privilèges et des exclusions qui remontent au XV<sup>e</sup> siècle. Les privilèges définissent le statut des trois « nations » – les Hongrois, les Sicules et les Saxons – et de quatre Eglises – luthérienne, calviniste, unitarienne et catholique. L'exclusion porte sur la communauté roumaine et son Eglise orthodoxe, une communauté qui représente plus de la moitié de la population transylvaine vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>78</sup>.

Or, l'influence de la philosophie des Lumières et le despotisme éclairé des Habsbourg donnent un jour nouveau aux rapports de forces entre les diverses communautés : les Roumains revendiquent l'égalité des droits avec les trois autres nations. Cette requête est considérée en général favorablement par Vienne qui compte utiliser les Roumains comme instrument politique contre les prétentions de la noblesse hongroise.

<sup>77</sup> Terme apparu puis « officialisé » par l'idéologie communiste que nous utiliserons dans un premier temps tel quel, avant de le critiquer.

<sup>78</sup> PRODAN (1945), pp. 15-60.

Ce contexte politique et cette évolution idéologique encadrent le débat qui s'ouvre sur le droit historique, le droit d'antériorité, le droit du premier occupant en Transylvanie. Deux écoles historiques s'affrontent.

L'une est représentée par Sulzer. Il publie à Vienne, en 1781-82, *Geschichte des transalpinischen Daciens*. Il nie farouchement la continuité du peuple daco-romain sur les terres de Dacie après l'abandon de la province par Aurélien. La thèse de Sulzer établit une théorie dite de l'immigration, selon laquelle les Valaques, dénomination généralement acceptée des Daco-Romains au cours du Moyen-Âge, repliés hors de Dacie au sud du Danube après l'abandon de la province par Rome, seraient, au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, remontés progressivement vers la Transylvanie par un lent mouvement d'infiltration. C'est pourquoi, la nation roumaine, tardivement venue, n'y est que tolérée.

L'autre école est représentée par les grandes figures de l'École transylvaine des Lumières : Samuil Micu, Petru Maior, Gheorge Șincai et Ion Budai-Deleanu. Ces hommes sont à l'origine de l'essor de l'historiographie roumaine. *De originibus Daco-Romanorum* de Micu, la *Cronica Românilor și a mai multor neamuri* de Șincai paraissent sous forme de fascicules entre 1807 et 1809 ; *Istoria pentru începutul Românilor în Dachia* de Petru Maior est éditée à Buda en 1812. Ion Budai-Deleanu travaille sur les origines des peuples de Transylvanie. Il écrit plusieurs grammaires et dictionnaires bilingues qui démontrent les origines latines de la langue roumaine tandis qu'il expose ses idées au travers de son poème *Tsiganiada*, écrit en 1812.

Plus tardivement, en 1837, l'*Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens* de Mihai Kogălniceanu est publiée à Berlin<sup>79</sup>. Les sources utilisées sont Grigore Ureche (1590-1647), Miron Costin (1633-1691) et le prince de Moldavie Dimitrie Cantemir (1710-1711). La concordance du récit chez Kogălniceanu, largement maintenue dans l'historiographie roumaine depuis lors, est la suivante : « *Au I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ, était un Etat fort, puissant, un Etat qui, quoique barbare, avait fait trembler la Rome civilisée, un Etat indépendant, dis-je existait là où aujourd'hui sont situés la Transylvanie, la Valachie, le Banat de Temesvar [Timișoara] et la Moldavie. Les habitants de ce pays étaient les Daces, le peuple le plus guerrier, le plus courageux et le plus indépendant du temps où Rome était l'esclave d'Auguste* ». Le deuxième livre de l'historien englobe plusieurs siècles depuis l'époque de Trajan jusqu'à l'arrivée des Bulgares en 678. Cette chronologie est significative, car elle enjambe une période qui est à l'origine du débat concernant la continuité ou non du peuplement de la Dacie par les autochtones romanisés après le départ des Romains sous le règne de l'empereur Aurélien, en 271. « *L'empereur Aurélien, en 271, trouvant qu'une grande partie de la Dacie était dans les mains des Barbares, désespéra de pouvoir conserver ce pays à l'Empire romain. Il fit donc transporter le petit nombre de légions et une partie des colons qui s'y trouvaient de l'autre côté du Danube et les établit en Mésie, qu'il nomma la Dacie Aurélienne* ». La justification de cette présentation de la continuité du peuplement de la Dacie tient en quelques lignes : « *On peut très facilement comprendre que la grande partie des Romains qui, depuis près de deux cents ans, habitaient la Dacie n'ont pas quitté le pays à cette époque* ». L'historien évoque ensuite la période des IV<sup>e</sup> – VII<sup>e</sup> siècles au rythme des invasions successives des Goths, des Huns, des Avars et des Bulgares.

<sup>79</sup> KOGĂLNICEANU (1837), p. 276, p. 278.

La crise idéologique et le travail des historiens qui l'accompagne rebondissent au début du XX<sup>e</sup> siècle alors que le mouvement national roumain s'affirme de plus en plus en Transylvanie<sup>80</sup>. Ce face-à-face connaît une nouvelle ampleur dans l'entre-deux-guerres. En 1923 puis 1927, les deux volumes d'Alexandru Philippide paraissent sous le titre *Originea românilor* (L'origine des Roumains)<sup>81</sup>. L'auteur conclue que le territoire de naissance des Roumains doit être placé au sud du Danube, sans toutefois exclure la présence d'éléments latins au nord du fleuve : « *Romîniî trebue să fi început a se scurge depe teritoriile din a dreapta Dunării pe cele din a stînga eî încă dela începutul secolului VII, și că trebue să fi continuat această scurgere pînă pela întîia jumătate a secolului XIII inclusiv. Aceasta în ce privește pe Dacoromâni* »<sup>82</sup>. En 1937 puis 1944, la parution, sous la plume de l'historien Georges I. Brătianu, de deux ouvrages successifs concernant la continuité roumaine en Dacie, *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain* et *Le problème de la continuité daco-romaine* relance la controverse. Ces œuvres furent rééditées en 1988 et 1989 à Bucarest aux Éditions Scientifiques et Encyclopédiques<sup>83</sup>.

Le nationalisme qui investit la pensée communiste dès la fin des années 50 conduit en effet à un retour de la confrontation historiographique roumano-hongroise. Les historiens hongrois prennent la plume en 1980 alors qu'à Bucarest, le régime de Ceaușescu prépare la célébration du 2050<sup>ème</sup> anniversaire de la fondation de l'Etat dace. Le comité hongrois pour les études transylvaines publie à New-York en cette année-là, *Transylvania and the Theory of Daco-Rumanian Continuity*, réédité en 1991. La polémique est encore ravivée par la parution en 1987 à Budapest de *l'Histoire de la Transylvanie*, traduite et diffusée en France en 1992. Les réponses roumaines fusent : La revue *Roumanie, Pages d'histoire* lance une série de numéros consacrés à la Transylvanie avec les thèses avancées par Mircea Mușat sur « *le développement unitaire du peuple roumain dans le foyer de l'ancienne Dacie* ». Une prise de position officielle des idéologues Ștefan Pascu, Mircea Mușat, Florin Constantiniu se fait jour autour du recueil d'articles « *la falsification consciente de l'Histoire sous l'égide de l'Académie Hongroise des Sciences* », tandis que Ștefan Pascu et Ștefan Ștefănescu coordonnent l'édition de *Un jeu dangereux : la falsification de l'Histoire*, publié en 1987 à Bucarest.

Nous aurions pu penser que les visions antagonistes des deux champs historiographiques se seraient apaisées avec la chute des régimes nationalistes, permettant ainsi de donner une moindre importance politique et idéologique à l'enjeu de la continuité roumaine. Il n'en fut rien. En témoigne la parution d'un ouvrage sous la direction conjointe d'Alain du Nay, d'André du Nay et d'Arpad Kosztin, intitulé *Transylvania and the Romanians* (aux éditions Matthias Corvinus Publishing, 1997). La préface explique très clairement l'objectif de l'œuvre : « *The present book is an answer to this History of Transylvania* », publication en langue anglaise de l'historien Ștefan Pascu réalisée en 1990. Les auteurs reprennent, point

<sup>80</sup> En 1918, par les traités de Versailles et du Trianon et suite à la grande assemblée d'Alba-Iulia, la Transylvanie est rattachée à la principauté de Roumanie.

<sup>81</sup> PHILIPPIDE (1923) et PHILIPPIDE (1927). Alexandru Philippide nous donne un large aperçu des différents auteurs ayant traité de l'origine des Roumains : PHILIPPIDE (1923), pp. 662-852.

<sup>82</sup> PHILIPPIDE (1923), p. 858.

<sup>83</sup> Notons qu'une traduction anglaise d'*Une énigme et un miracle historique* est parue aux mêmes éditions en 1996.

par point, les vues et théories de l'académicien roumain pour les analyser sous un angle qui se prétend, bien entendu, objectif et scientifique<sup>84</sup>.

De l'information fournie par les auteurs antiques, et au premier chef, Eutrope, dérivent donc deux logiques contraires.

L'historiographie hongroise fait remarquer que la colonisation romaine de la Dacie est de brève durée (130 à 150 ans). Elle n'a pu par conséquent, selon ces écrivains, laisser une marque assez importante pour que le peuple roumain puisse se prétendre d'une filiation daco-romaine. Dans une Dacie dévastée par les invasions, le mélange ou la disparition des survivants daco-romains n'en est que plus plausible. L'historiographie hongroise ajoute que l'évacuation fut préparée par Rome et qu'elle dut être souhaitée par les populations privées de toute protection militaire et exposées aux pillages des Goths. La thèse hongroise travaille également sur les données archéologiques suivant l'abandon d'Aurélien. Elle repose sur trois éléments principaux : la faiblesse numérique de la population, l'urbanisation réduite et la présence d'indigènes complètement étrangers à la civilisation urbaine romaine. Elle reconnaît la présence de monnaies romaines et le signe d'un legs chrétien à partir de 271 sur le sol de la Dacie, mais ces traces ne fournissent pas selon elle, la preuve convaincante d'une continuité du peuplement daco-romain. Les archéologues hongrois expliquent que les monnaies retrouvées sur le territoire de la Dacie étaient des instruments financiers qui furent largement utilisés par les peuples barbares en dehors du territoire romain. Le legs chrétien n'est pas non plus significatif. La formation des évêchés, dans tout l'Empire romain, ne fut pas antérieure au IV<sup>e</sup> siècle. et ceux-ci ne pouvaient donc exister ni favoriser la romanisation dans une Dacie évacuée. Les objets chrétiens, découverts sur la terre dace, pourraient quant à eux provenir du commerce ou du pillage des Goths établis en Transylvanie à la même période. Concernant encore la christianisation de l'ancienne Dacie, les historiens roumains expliquent qu'Ulfila (ou Wulfila), évêque de Durostorum et missionnaire à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, est parti en Dacie convertir les Goths et les Daces, car il utilisait à la fois le gothique et le latin. Pour l'historiographie hongroise, Ulfila, à cause de persécutions, dut s'établir au sud du Danube, où il prêcha en latin, alors que précédemment il le faisait en langue gothique au nord du Danube<sup>85</sup>.

Les historiens hongrois mettent également en avant la discontinuité des établissements<sup>86</sup>. Des destructions et des abandons massifs d'établissements habités à la fois par des Daces et par des Romains survinrent au cours du IV<sup>e</sup> siècle. L'archéologue roumain Dumitru Protase dénombrait en effet cinquante-huit sites détruits ou abandonnés au cours de ce siècle<sup>87</sup>. Cinquante-quatre de ces établissements furent abandonnés avant l'an 270 apr. J.-C. Les quatre derniers, *Archiud* (Erked) dans le pays de Bistrița, *Mugeni* (Bögöz) dans la région de

<sup>84</sup> Pour l'évocation des controverses entre les historiens roumains et hongrois, patronnées et stimulées par les services gouvernementaux de propagande, et pour réfuter les excès nationalistes des années antérieures au collapse des régimes communistes à l'est de l'Europe, voir: SPINEI (2006), pp. 516-519.

<sup>85</sup> DU NAY (1997), p. 35.

<sup>86</sup> DU NAY (1997), pp. 24-25.

<sup>87</sup> PROTASE (1980).

Harghita, *Șura Mică* dans le pays de Sibiu et *Obreja*, près d'Alba Iulia) ont été abandonnés au cours du IV<sup>e</sup> siècle.

Des arguments linguistiques sont enfin avancés pour nourrir une thèse qui fait de la Dacie, une province très partiellement romanisée. Ainsi la persistance de toponymes d'origine latine en Dacie ne doit pas être surévaluée. On relève par exemple en Pannonie la survivance de toponymes latins alors que les descendants des provinciaux romains avaient disparu. Concernant la christianisation, la présence de termes religieux roumains issus du latin peut être contrebalancée par des vocables d'autres origines. Des mots trouvant leur origine dans le vieux slave et dont la plupart sont eux-mêmes issus du grec existent encore aujourd'hui en roumain : *duh* (âme, esprit), *rai* (paradis), *diavol* (diable), *idol*, *sfânt* (saint), *mucenic* (martyre), *sobor* (synode), *patriarch*, *mitropolit*, *popă* (prêtre), *ctitor* (fondateur), *stareț* (père supérieur), *călugăr* (moine), *pustnic* (ermite)<sup>88</sup>. L'origine et l'étymologie du terme roumain *sat* (village), considérées comme l'entité originelle de la structure sociale roumaine et attestées à partir du Moyen Âge, fait l'objet d'une double interprétation. Pour les linguistes roumains, *sat* est directement issu du terme latin *fossatum*. Il désignait alors un établissement entouré et protégé par un fossé. Au contraire, pour les linguistes hongrois, le mot *sat* doit être rapproché de l'albanais *fshat*, lui-même provenant du latin. Or ce terme désigne un village uniquement dans ces deux langues. Cela prouverait les relations entretenues entre les Daco-Romains et les Albanais au cours de l'ethnogenèse de ces peuples<sup>89</sup>. Celle-ci se serait donc logiquement réalisée en deçà du Danube.

Le cheminement de l'historiographie roumaine est tout autre. L'évacuation annoncée par Eutrope n'est pas contestée, mais relativisée. La population daco-romaine n'avait aucun intérêt à fuir vers le sud pour s'installer dans des régions également dévastées par les Goths. Il y aurait donc eu entente tacite entre les Daco-Romains et les conquérants. Les exemples analogues foisonnent : les légions romaines ont quitté la Bretagne, mais la race est demeurée, les populations romanisées d'Alsace ont fui les Germains pour se réfugier dans les forêts, les marais et les montagnes où ils se sont accommodés des nouveaux maîtres dans les bourgs<sup>90</sup>. En 488, lorsque Rome donna l'ordre à tous les habitants de la Norique (l'Autriche actuelle en partie) de se replier au sud des Alpes, certains restèrent sur place au moins jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle. Il en est de même pour la Rhétie où les dialectes romans se sont perpétués dans les hautes vallées de l'Inn et du Rhin ainsi que dans le Haut Adige, tandis que les parlers romans du Tyrol ne disparaissaient qu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

L'hypothèse d'une retraite dans les forêts et les montagnes de Dacie ne séduit pas que les historiens roumains. L'historien Léon Homo évoque ainsi l'abandon de la Dacie par Aurélien : « *Toute la partie de la population qui vivait à proximité des camps légionnaires : familles de soldats, vétérans, marchands..., a suivi l'armée sur la rive droite du Danube. Mais il dut rester dans les montagnes un grand nombre d'anciens habitants qui vivaient en bon accord avec les Goths et n'avaient aucun intérêt à abandonner la province. D'ailleurs, une évacuation complète eût été probablement inexécutable sans une nouvelle guerre : les*

<sup>88</sup> ROSETTI (1962), p. 61 ; IVĂNESCU (1980), p. 421 ; MIHĂESCU (1993), p. 331 ; SPINEI (2009), pp. 269-270.

<sup>89</sup> DU NAY (1997), p. 38.

<sup>91</sup> FORRER (1935), pp. 200-201

*Goths ne se seraient pas prêtés au départ de toute la population civile* »<sup>91</sup>. De même, pour Maurice Besnier<sup>92</sup> : « *L'évacuation ne fut pas complète. Seuls les soldats et les fonctionnaires furent ramenés d'office sur la rive droite. La population civile ne fut pas toute entière entraînée dans ce repli. La masse des paysans ne bougea pas* ».

Le raisonnement roumain se poursuit ainsi : si l'on admet un transfert massif de la population de Dacie au sud du Danube, comment se fait-il qu'elle n'ait pas laissé plus de traces ? A cette « logique historique » s'ajoute le résultat des fouilles archéologiques, de plus en plus nombreuses, ainsi que l'étude systématique des sources écrites byzantines, hongroises et occidentales, augmentées des contributions apportées par les linguistes roumains. Ce sont ces trois éléments que nous allons maintenant développer selon deux objectifs. En reprenant les arguments des chercheurs roumains ainsi que ceux des chercheurs hongrois et leurs conclusions, le premier objectif sera de mieux comprendre les réalités historiques, sociales et ethniques dans l'ancienne *Dacia Felix*. Nous pourrions alors nous attarder sur les potentialités véhiculées par les Carpates et le Danube et ainsi déterminer dans quelle mesure ils ont pu contribuer à l'émergence du peuple roumain.

### 3.2.2. Les Roumains dans les sources écrites au Haut Moyen-Âge

Les sources écrites ne nous renseignent que partiellement sur les réalités ethniques au nord du Danube entre le IV<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle. En effet, au cours de cette phase de l'ethnogenèse des Roumains, aucune mention documentaire ne fait état d'un peuple de langue latine dans ces contrées. Toutefois, ce silence des sources peut s'expliquer scientifiquement. Au cours de ces quatre siècles, l'ancienne province romaine de la Dacie fut tour à tour débaptisée par les historiens selon les réalités politiques de l'époque considérée. Ainsi lorsque Jordanès<sup>93</sup> évoque les réalités ethniques dominant les régions au nord du Danube, il en parle en ces termes : « *Haec Gotia, quam Daciam appelavere maiores, quae nunc, ut diximus Gepidia dicitur* ». Isidore de Séville dans ses *Etymologiae* utilise le terme d' « *Alania* » pour désigner les territoires nord-danubiens. Il en est de même chez le géographe anonyme de Ravenne<sup>94</sup>.

Or, l'emploi des termes de *Gothie*, *Gépidie*, *Alanie* ou *Coumanie* par les chroniqueurs et historiens byzantins et occidentaux ne fait que renvoyer à une réalité qui n'est pas seulement ethnique mais également, et surtout, politique<sup>95</sup>. A ces époques, se sont succédé les peuples goths, gépides, alains et coumans qui régnerent sur l'ancienne province de Trajan. Il est tout à fait logique que les différentes chancelleries se soient basées sur ces peuples migrants dominant pour dénommer les zones qu'ils contrôlaient. Par ailleurs, les contrées situées au nord du Danube n'ont plus fait partie, pour un temps, des préoccupations de ces mêmes chancelleries. L'irruption des populations germaniques, slaves puis turcophones en deçà du Danube semble en effet avoir attiré dans un premier temps l'attention des chroniqueurs sur les réalités balkaniques et pour lesquelles Byzance, notamment, défendait son territoire.

<sup>91</sup> HOMO (1904), pp. 316-317.

<sup>92</sup> BESNIER (1937), pp. 243-244.

<sup>93</sup> JORDANES, 5/1, XII.

<sup>94</sup> ISIDORE DE SEVILLE, IV, 4, 3 ; RAVENATI ANONYMI COSMOGRAPHIA, XI.

<sup>95</sup> ARMBRUSTER (1969), pp. 426-482.

C'est ainsi qu'au cours du X<sup>e</sup> siècle, au terme de l'ethnogenèse roumaine, l'ancienne population daco-romaine réapparaît dans les mentions documentaires relatant les événements qui se déroulèrent dans les Balkans<sup>96</sup>. Les invasions slaves et turco-mongoles, puis la sédentarisation de ces peuples sur le territoire sud-danubien ainsi que le rétablissement de l'autorité byzantine sur le fleuve sous les empereurs Jean I<sup>er</sup> Tzimiskès (969-976) et Basile II le Bulgaroctone (976-1025) ont retenu l'attention des chroniqueurs byzantins sur les nouvelles réalités ethniques qui se dessinaient dans ces contrées<sup>97</sup>. Ceux-ci font état dès lors, d'une population de langue latine, bien distincte des peuples slaves. Mais pour désigner cette population, ils avaient besoin d'un terme adéquat, susceptible d'en suggérer les caractères les plus saillants.

Le premier qui dénomma cette population de langue latine vulgaire fut le basileus Constantin VII Porphyrogénète (912-959)<sup>98</sup>. Dans son œuvre *De administrando Imperio*, l'empereur utilise le terme de *Romani* pour désigner une population de langue latine. Il est en effet surprenant de constater cet emploi alors même que pour désigner les Byzantins, il use du nom de *Romei*. Ainsi l'expression *Romani* appliquée à des réalités non byzantines présente des implications politiques importantes en relation avec l'héritage de l'Empire romain antique. Il faut donc comprendre ce terme de manière différente de la façon dont il était utilisé par les Occidentaux et notamment dans une conception impériale hégémonique. Chez Constantin VII, ce nom désigne donc une réalité ethnique. Il ne fait que reproduire ce que les Roumains disaient d'eux-mêmes ou ce que l'on disait d'eux. Il affirme cela très simplement en expliquant : « *qu'ils se nomment Romains et ce nom ils l'ont gardé jusque maintenant* », car ajoute-t-il, ils sont les descendants des colons implantés là par les empereurs romains et notamment par Dioclétien.

Par la suite, le terme de *Romani* disparaît au profit de celui de *Vlaques*. L'origine du mot *vlaque* est difficile à déterminer<sup>99</sup>. Il proviendrait de la tribu celte des *Volcae* mentionnée par César dans *De Bello Gallico*<sup>100</sup>. Adopté par les Germains pour désigner leurs voisins du sud et de l'ouest, les *Walh*, son sens aurait ensuite été restreint aux habitants de la péninsule italique (les *Wälscher*). Au IX<sup>e</sup> siècle, les Slaves du sud s'emparent du terme pour désigner un peuple d'origine romaine et de langue latine. C'est ainsi que dérivent les variantes *Vlaque* pour les Byzantins et les Slaves méridionaux, *Voloque* chez les Slaves orientaux, *Valachus* en Europe occidentale, *Blach*, *Blôch* et *Olah* pour les Hongrois et les Saxons de Transylvanie. Ce sont dans les diplômes de l'empereur Basile II le Bulgaroctone, et plus précisément ceux de 980 et de 1020, que ce peuple latin apparaît pour la première fois sous le terme de *Blaque / Vlaque*<sup>101</sup>. Dans le troisième quart du X<sup>e</sup> siècle, dans sa chronique qui va d'Adam au règne d'Isaac Comnène (1075), Jean Skylitzès et Georges Kedrénos mentionne les Vlaques de Macédoine. Ils vivaient entre Castoria et Prespa et furent considérés comme les assassins de

<sup>96</sup> POPESCU (1978), pp. 89-106.

<sup>97</sup> STĂNESCU (1968), pp. 407-438 ; FINE, JR. (1991) ; STEPHENSON (2000), pp. 47-79 ; CURTA (2006), pp. 237-247.

<sup>98</sup> CONSTANTIN PORPHYROGENETE, pp. 122-125 et 148-149.

<sup>99</sup> Pour consulter les différentes théories, voir : ARMBRUSTER (1977), pp. 19, 52-55 et 58-59.

<sup>100</sup> CESAR, VII, 7, 64 et VI, 24.

<sup>101</sup> MURNU (1984), pp. 67-77.



David, frère de l'empereur bulgare Samuel<sup>102</sup>, suite à une embuscade organisée dans un lieu appelé « *les beaux hêtres* ».

A partir du XI<sup>e</sup> siècle, le terme se généralise. Nous retrouvons la mention de Vlaques au sud du Danube dans de nombreuses sources byzantines. Les annales de Bari<sup>103</sup> évoquent la participation de Valaques (*Blachii*) dans l'armée impériale lors de l'expédition byzantine contre les Arabes en Sicile entre 1025 et 1027. Anne Comnène, dans son *Alexiade*<sup>104</sup>, parle d'eux comme des nomades, répandus en Mésie, en Thrace et en Thessalie. Ils sont de temps à autres employés comme mercenaires dans l'armée de son père, Alexis I<sup>er</sup> Comnène (1081-1118). Toutefois, Anne Comnène se contredit au cours de son récit. Si elle évoque les tribus nomades valaques, elle cite également l'existence d'un village appartenant à cette même ethnie. Ceci correspondrait bien au statut semi-nomade de ce peuple, sur lequel nous reviendrons plus longuement. Dans son *Strategikon*, Kékauménos évoque le soulèvement des Vlaques de Thessalie dans le milieu du XI<sup>e</sup> siècle<sup>105</sup>. Malgré le ressentiment que l'auteur éprouve vis-à-vis de ce peuple, qu'il qualifie de menteurs, voleurs et qui reprennent leur parole d'honneur, Kékauménos nous offre de précieux renseignements. Il fait ainsi remonter leur origine à l'époque de la Dacie antique. Selon lui, ces Vlaques seraient issus de deux peuples : les Daces et les Bessiens. Selon Dimitrie Onciul, ces Daces représenteraient les Roumains vivant au nord du Danube tandis que les Bessiens seraient les Roumains balkaniques. Cette théorie qui tendrait à nier l'assimilation de caractères exogènes ne fait plus l'unanimité au sein des historiens roumains. D'autres chercheurs, tel que Adolf Armbruster, préfèrent voir dans les Bessiens les éléments ethniques dominants, à savoir les Slaves et Petchenègues. Ainsi, les Valaques seraient issus de la symbiose entre les Daces romanisés et les peuples migrants, en particulier les Slaves. Nous apprenons dans un passage du *Diegesis* du *prôtos* Jean Tarchaneiotès, qu'au début du XII<sup>e</sup> siècle, des pasteurs valaques sont arrivés au Mont Athos. Selon les registres de la Sainte Montagne, ils jouèrent un rôle important dans l'économie des monastères jusqu'à leur expulsion par Alexis I<sup>er</sup><sup>106</sup>. En effet, dès le IX<sup>e</sup> siècle, les moines de la Sainte Montagne enregistrent la présence de « *Vlahorinhini* » des contrées situées au sud du Danube alliés aux « *Sagudatii* » (les porteurs de cagoules, considérés comme les Slaves)<sup>107</sup>. En février 1094, des bergers valaques de la région de Moglena se trouvent sur les domaines du monastère de la Grande Lavra<sup>108</sup>, tandis qu'un autre groupe s'est établi à proximité du Mont Athos<sup>109</sup>.

À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les mentions concernant cette population de langue latine se font de plus en plus précises du point de vue politique et géographique. Ainsi, Nicétas Choniates<sup>110</sup>

<sup>102</sup> Izvoare (III), p. 144.

<sup>103</sup> OIKONOMIDES (1982), pp. 187-190.

<sup>104</sup> ANNE COMNÈNE, tome 2, pp. 24, 135, 193-194 et tome 3, p. 180.

<sup>105</sup> BĂNESCU (1948), pp. 193-194 ; Români de la sud de Dunăre, document 6, pp. 105-107.

<sup>106</sup> GRUMEL (1947), pp. 206-217 ; BĂNESCU (1948), pp. 193-194.

<sup>107</sup> Izvoare (III), p. 7.

<sup>108</sup> Români de la sud de Dunăre, document 7, pp. 107-109.

<sup>109</sup> Ibidem, document 9, pp. 110-111.

<sup>110</sup> NIKETAS CHONIATES, *The Latin Conquest of Constantinople*, édition Queller (D.E.), New-York, 1971 ; CHONIATES – Historia, 638/50, 368/53-57.

nous signale la présence d'habitations valaques depuis les Monts Balkans jusqu'à Serrès et sur l'Axios (le Vardar). Il évoque également une « *Grande Valachie* » comprenant la Thessalie et distincte des deux autres Valachies mentionnées par Sphrantzès<sup>111</sup> : à savoir la « *Petite Valachie* », comprenant l'Acarnanie et l'Étolie et une « *Haute Valachie* » qui englobe l'Épire. Choniates note enfin l'importance des « *Blachoi* » dans la révolte des Assénides en 1186 contre Byzance.

L'historiographe byzantin de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, Georges Pachymères, évoque par deux fois les Valaques. En 1258, il note la présence dans l'armée de Michel II Comnène Doukas d'Épire, de « *Megalovlachitai* ». Tandis que deux décennies plus tard, Pachymères mentionne des établissements valaques. Ceux-ci s'étendent de Byzance<sup>112</sup> aux murailles de Constantinople et ils sont si nombreux qu'Andronic II Paléologue (1282-1328) craint qu'ils ne s'unissent avec les Mongoles contre l'Empire<sup>113</sup>.

Toutefois, les chroniqueurs byzantins ne sont pas les seuls à mentionner cette nouvelle ethnie vivant dans les régions sises au sud du Danube. Le rabbin Benjamin de Tulède dans l'Aragon (mort en 1173) donne dans son *Sepher Masaot* (Itinéraires) des détails sur les contrées des Vlaques<sup>114</sup>. Il précise que cette population agile et courageuse vit dans les montagnes. Il ajoute ensuite que les Vlaques sont un peuple insoumis qui s'adonne au pillage des villages grecs. Les historiens occidentaux ayant participé à la quatrième croisade ou s'étant intéressés à la révolte des Assénides contre l'Empire byzantin entre 1186 et 1197, comme Robert de Clari, Geoffroy de Villehardouin et Henri de Valenciennes, font également état de mercenaires valaques lors de la bataille d'Andrinople et dans l'armée de Ioannitsa Kalojean (1197-1207)<sup>115</sup>. Dans la correspondance de ce tsar de Târnovo avec le pape Innocent III, ce dernier met en avant, pour des raisons essentiellement politico-religieuses au premier titre de laquelle nous trouvons la conversion au catholicisme de Ioannitsa Kalojean, la romanité de son peuple, les « *Blachorum* » : « *qui ex nobili Romanorum prosapia diceris descendisse* »<sup>116</sup>.

Cette romanité, qu'il faut comprendre sous l'aspect de la présence d'éléments roumains au sud du Danube, est également présente dans la titulature de ce même tsar. Il se nomme « *Imperator Bulgariae et Vlachiae* ». Ainsi par « *Vlachiae* », il faut comprendre un critère ethnique et non géographique, issu des anciennes titulatures bulgares. Nous pouvons en déduire par conséquent la présence de populations roumaines dans le second Empire bulgare<sup>117</sup>. La mention de ce peuple se retrouve même dans l'ample fresque de la société allemande médiévale réalisée par un trouvère originaire du Haut Danube autour de 1200 : le poème des Nibelungen<sup>118</sup>. L'auteur mentionne les Vlaques (« *Vlâchen* ») en tant que peuple

<sup>111</sup> SPHRANTZES, p. 19, 259, 255.

<sup>112</sup> Ville byzantine de Thrace, à environ 130 Km de Constantinople.

<sup>113</sup> Români de la sud de Dunăre, document 19, p. 122.

<sup>114</sup> ADLER (1907), 11 ; Români de la sud de Dunăre, document 12, p. 113.

<sup>115</sup> CURTA (2006), pp. 379-384 ; CIOBANU (1985), pp. 157-176 ; Români de la sud de Dunăre, document 15, pp. 115-116.

<sup>116</sup> ARMBRUSTER (1977), p. 31.

<sup>117</sup> BREZEANU (1980), pp. 651-674 ; TANAȘOCA (2003), pp. 46-54 ; Români de la sud de Dunăre, document 14, pp. 114-115.

<sup>118</sup> Das Nibelungenlied (1866), p. 246.

bien défini, d'origine romaine et différent des autres peuples du sud-est européen. Il atteste également l'existence d'un organisme étatique, encore local, le « *Walachenland* ». Le poète Rudolf von Ems (mort vers 1254), auteur d'une chronique universelle en allemand, et l'espagnol Roderigo Jimenez de Rada, de Tolède (environ 1180-1247), dans sa *Chronica Hispaniae ad origine prima* font tous les deux références aux Roumains (« *Vlachi* » et « *Blaci* ») en tant que réalité ethnique et linguistique bien distincte en Europe orientale. Nous trouvons des références similaires sur l'existence d'une population roumaine dans les biographies romancées d'Attila. Ainsi le Code de la Bibliothèque Marciana de Venise (XV<sup>e</sup> siècle) mentionne dans les armées d'Attila des soldats coumans, roumains, hongrois et bulgares. La variante latine de la vie d'Attila qui se trouve à la bibliothèque municipale de Vérone et datée du XVI<sup>e</sup> siècle, tout comme le Code de la bibliothèque Ambrosiana de Milan (XV<sup>e</sup> siècle) et l'œuvre de Niccolò da Casola, *La guerre d'Attila*, poème chevaleresque écrit entre 1358-1368 mentionnent la présence de populations latinophones aux côtés des hordes de Huns qui déferlèrent en Europe à la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>119</sup>. Plus tardivement, Frideric Menius est l'auteur d'une genèse des Italiens, probablement rédigée en 1632. Dans sa partie concernant l'époque d'Attila, il mentionne explicitement que les Romains habitaient la Dacie et la Mésie<sup>120</sup>.

Un dernier chroniqueur, au XV<sup>e</sup> siècle, mentionne les Vlaques des Balkans, mais cette fois-ci sous une forme toute particulière. Il s'agit de Laonicos Chalcocondylas<sup>121</sup>. Il est l'auteur d'une histoire de son temps qui a pour fil directeur l'expansion de l'Empire ottoman et la chute de Constantinople. A l'occasion de cet exposé, il atteste que les Roumains sont répandus depuis la Dacie jusqu'au massif du Pinde. Il nomme ceux restés au nord du Danube, les *Daci*, tandis que ceux habitant dans la péninsule balkanique sont appelés les *Vlahi*. Il note enfin que leur séparation avec leurs frères de Dacie ne doit pas être ancienne, car les similitudes linguistiques sont encore très importantes.

Chalcocondylas n'est pas le premier à mentionner les Roumains au nord du Danube. Il fait toutefois partie de ces chroniqueurs à avoir relié explicitement la romanité nord danubienne de l'ancienne Dacie avec la romanité sud danubienne. Cette idée, que nous allons d'abord étayer par d'autres exemples, est d'une importance majeure dans la compréhension de « l'ethnogenèse » des Roumains, analysée sous le prisme des attestations documentaires<sup>122</sup>.

La faiblesse des mentions concernant la romanité dace s'explique par la présence parmi la population de langue latine, de groupes ethniques nomades, germaniques, slaves puis turcophones occupant la région. Ainsi que nous l'avons déjà montré, les contemporains écrivant sur ces contrées ne mentionnaient alors que les groupes dominant politiquement et militairement. D'autre part, l'apparition plus tardive des Roumains sur la scène nord-danubienne, à partir de la fin du X<sup>e</sup> siècle, lors du rétablissement de l'autorité du *basileus* Jean Tzimiskès sur le Danube, mais surtout au XII<sup>e</sup> siècle, peut se comprendre par le

<sup>119</sup> SPINEI (1990), pp. 122-123; POP (1996), p. 76.

<sup>120</sup> SPINEI (1990), p. 123.

<sup>121</sup> Fontes historiae, pp. 452-453 et pp. 484-485 ; Români de la sud de Dunăre, document 25, p. 127.

<sup>122</sup> Voir notamment la compilation thématique proposée par Marin Popescu-Spini : POPESCU-SPINENI (1978), pp. 89-106.

déplacement du centre de gravité de la politique extérieure byzantine depuis les Balkans vers le nord du Danube. En effet, l'année 1018 marque la création d'un thème byzantin en Dobroudja, dénommé *Paristrion* ou *Paradounavon*<sup>123</sup>. De même il faut attendre la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle pour que l'empereur Manuel Comnène (1143-1180) ne réussisse à instaurer un régime de semi dépendance sur la majeure partie de la zone danubienne. L'absence de témoignage concernant cette population de langue latine vivant au nord du Danube doit-elle signifier sa non existence dans ces contrées avant les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles ? Certainement pas, d'autant plus qu'il existe des sources narratives antérieures au XI<sup>e</sup> siècle. Ces quelques mentions attestent de la présence d'éléments latinophones au-delà du Danube.

Alors que les Vlaques vivant au sud du Danube sont peu à peu submergés et assimilés par la masse slave, leurs frères habitant au nord du fleuve s'épanouissent et assimilent à leur tour les populations nomades. Ce phénomène se traduit par les mentions de plus en plus fréquentes dans les sources médiévales.

Une première source écrite issue des œuvres d'Ammien Marcellin et se référant à la situation géopolitique du milieu du IV<sup>e</sup> siècle nous offre une référence probable aux autochtones nord-danubiens. En effet, l'auteur mentionne comme « maîtres », les « *Argaragantes* » (ou « *Andaganthes* »), population de souche sarmate vivant à l'extrémité sud des Carpates occidentales, dans l'actuelle région du Banat. Leur autorité s'étend jusque dans la plaine de la Tisa et le long du cours moyen du Danube sur les populations vivant en ces régions : les « *Limitanei* ». L'attribution ethnique de ce terme de « *Limitanei* » laisse essentiellement au sein de l'historiographie roumaine le choix entre des Sarmates asservis ou des autochtones des anciennes localités romaines défendant le *limes*, d'où dériverait ce terme. Armés par les « *Argaragantes* » en 339, Ammien Marcellin nous apprend qu'au printemps 359, l'empereur Constantin II (337-361) traverse le Danube alors en crue sur un pont de bateaux suite à la création d'une coalition sarmato-quade. Attaqués par surprise par les troupes romaines, les « *Limitanei* » appellent à l'aide les Quades et décident de « quitter les vallées des montagnes » surprenant les armées de l'Empereur<sup>124</sup>. Donnant quelques informations supplémentaires, Ammien Marcellin nous permet d'affirmer que les « *Limitanei* » étaient bien des autochtones. Il mentionne ainsi le prince, Zizaïs, nom typiquement dace et ajoute qu'il était suivi par des « petits rois vassaux », dont un nommé Rumo, patronyme romain. Tous, nous dit l'auteur, étaient « indigènes »<sup>125</sup>.

Dans son *Strategikon* attribué à l'empereur Maurice (582-602), il est fait état de cette présence latine à l'aube du VII<sup>e</sup> siècle<sup>126</sup>. De même, la chronique russe de Nestor (*Povest vremennykh let*) évoque les *Voloques* (« *воloxu* ») vivant au nord du Danube dans la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle<sup>127</sup>. Plus tardivement, les *Acta Sancti Demetrii*<sup>128</sup> attestent de la persistance de l'élément roumain au nord comme au sud du Danube à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle et au siècle suivant.

<sup>123</sup> MĂRCULEȚ (2008), pp. 175-176.

<sup>124</sup> AMMIEN MARCELLIN, XVII, 12, 4 -5 ; 9 et 19.

<sup>125</sup> AMMIEN MARCELLIN, XVII, 12, 9 et 11.

<sup>126</sup> DAIN (1968), pp.123-136 ; DAICOVICIU (1971), pp. 731-734.

<sup>127</sup> SPINEI (1982), p. 81 ; C'HIRTOAGĂ (1999), pp. 26-27. Voir aussi: WALSH (1948).

<sup>128</sup> BREZEANU (1986), pp. 127-131 ; Românii de la sud de Dunăre, document 3, pp. 102-103.

Relatant les événements intervenus au XII<sup>e</sup> siècle, une source inédite nous informe sur les Roumains. Il s'agit de l'épopée du khan Oghuz, connue sous le nom d'*Oghuz-name*. Cette chronique est l'un des plus anciens témoignages d'Asie centrale illustrant la naissance du peuple turc. Ecrite au début du II<sup>ème</sup> millénaire, l'auteur du récit situe son épopée au XII<sup>e</sup> siècle, au cours duquel il mentionne le pays des Vlaques : l'*Ulak ili*<sup>129</sup>.

A partir du XI<sup>e</sup> siècle, les chroniqueurs confirment la persistance de l'ancienne population daco-romaine sur le territoire de la Dacie trajane. Anne Comnène<sup>130</sup>, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, présente les Daces comme les habitants de l'ancienne province romaine. Elle ajoute qu'ils sont alliés aux Petchenègues (« Sauromates ») contre Byzance. Selon l'opinion de certains chercheurs, par l'ethnonyme « Daces » Anne Comnène désignerait les Hongrois, et non pas les Roumains<sup>131</sup>.

A la croisée des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, lorsque se produisit l'effondrement de la puissance petchenègue dans la zone nord-danubienne, une source byzantine<sup>132</sup> fait état de la population des Gètes sur la scène politique et ethnique du fleuve : « *La cause de leur migration [des Mysiens, c'est-à-dire les Hongrois et les Petchenègues appelés par Psellos Scythes] était la nation des Gètes, leurs voisins de territoire, qui pillant et ravageant leurs biens, les contraignirent à changer de pays. C'est pourquoi un jour que l'Ister se trouva pris par les glaces, usant du fleuve comme d'une terre ferme, ils se transportèrent de leur pays dans notre empire [...]* ». C'est probablement à la même période que le géographe persan Gardisi (également connu sous son nom complet d'Abu Sa'id 'Abd al-Hayy Ben al-Dahhak Ben Mahmud) écrivit son *Zaynla-Akhbar (L'ornement des histoires)*<sup>133</sup>. Il y décrit entre autres la situation ethnique et politique de l'Europe centrale. Il mentionne donc en toute logique les Slaves (probablement les Bulgares), les Russes et les Hongrois. Mais il rajoute un « *peuple de l'Empire romain (az-Rum) et que ce sont tous des chrétiens et qu'ils sont plus faibles mais plus nombreux que les Magyars* ». Géographiquement, il situe ce peuple entre le Danube et « *une grande montagne* », qui doit être considérée comme les Carpates.

Un siècle plus tard, un prêtre de Dioclea (Duklja, Monténégro) écrit l'une des chroniques les plus importantes concernant l'ancienne population daco-romaine et son évolution lors des invasions barbares. Rédigée entre 1160 et 1170, son auteur, le « *presbyter Diocleatis* », évoque le démembrement de la province latine lors de l'arrivée des Bulgares dans les Balkans. Il nous apprend que cette province était habitée par les « *Romani* » et qu'à la suite de l'irruption des Bulgares, ils étaient devenus des « *Moroulachi* ». Il semblerait que nous possédons au travers de cette mention la première description de la symbiose roumano-slave qui intervint à la fois en Dacie et au sud du Danube à la suite de l'irruption des populations slaves sur la scène sud-est européenne.

<sup>129</sup> EKREM (1980), pp. 287-294 (qui date de façon erronée les événements au IX<sup>e</sup> siècle, quand ni les Ouzes et ni les Coumans n'avaient encore pénétré en Europe); SPINEI (2009), pp. 81-82 et 117. Il est important de mentionner que la forme turque exacte pour le terme Valachie est *Eflak*.

<sup>130</sup> ANNE COMNENE, tome 1, p. 127 ; tome 2, p. 87 ; tome 3, p. 160.

<sup>131</sup> GYÓNI (1943-44), pp. 83-188; SPINEI (2006), pp. 66-68.

<sup>132</sup> PSELLOS, livres VII – LXVII.

<sup>133</sup> ARMBRUSTER (1977), pp. 27-28.

A la même époque, le *grammatikos* de Manuel Comnène (1143-1180), Jean Kinnamos, constate dans son *Epitomé*<sup>134</sup>, qu'en 1166 des Roumains se battent aux côtés de l'armée impériale commandée par Léon Vatatzès contre les Hongrois. Il évoque dans ces termes les Roumains et leur romanité : « *Il donna l'ordre à Léon Vatatzès d'envahir la Hongrie par la région du Pont-Euxin, [...], avec un corps expéditionnaire important, ainsi qu'une troupe considérable de Vlaques, qui sont, dit-on, des colons venus jadis d'Italie* ».

Choniates, dont nous avons déjà mentionné ses références concernant les Roumains vivant au sud du Danube, semble être également à l'origine d'une mention des Roumains de l'ancienne Dacie. Dans son passage relatif à la fuite d'Andronic (1164), il explique que « *les Valaques avaient beaucoup de forteresses dans les montagnes* »<sup>135</sup>. L'historien Petre Diaconu interprète ces Valaques comme étant les Roumains vivant dans l'actuel territoire de la Moldavie<sup>136</sup>.

Au-delà des chroniques byzantines, nous possédons deux récits nordiques faisant mention des Roumains nord-danubiens. Le premier est daté du XI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit des inscriptions runiques de Sjonhem dans le Gotland. Cette source épigraphique évoque l'assassinat de Varg Rodfos lors de son voyage à l'Est des Carpates par une population dénommée *Blakumen*. La seconde source est un poème hymne, daté de 1153, attribué à Einarr Skulasson et intitulé *Geisli*. Repris dans *la vie et les miracles du roi de Norvège Olaf le Saint*, cette saga fut rédigée par Snorri Sturluson (1178-1241). Il décrit une bataille opposant les Byzantins aux païens. Cette expédition militaire dirigée par *Kirjalax* (identifié à Alexis Comnène) est menée tantôt dans le *Blökumannland* (pays des Vlaques) tantôt à *Pezinavöllu* (pays des Petchenègues) contre ces païens qui ont envahi le *Grikland*<sup>137</sup>.

Sans toutefois suppléer entièrement aux résultats des fouilles archéologiques, la documentation écrite prouve clairement la continuité de l'élément roumain.

Sur ce point, les chercheurs hongrois comme roumains sont pour une fois unanimes.

La question qui se pose est de savoir où cette persistance s'est réalisée, dans quelle région : au nord ou au sud du Danube. L'historiographie hongroise, sur la base des sources écrites, soutient que la « roumanisation » du peuple daco-romain s'est réalisée dans les Balkans. En témoigne l'abondance des récits à leur sujet. Leur migration au nord du Danube, en Valachie puis en Moldavie, sur la base des écrits byzantins, n'intervint qu'à partir des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. S'étayant une fois de plus sur les sources, sur lesquelles nous reviendrons, et à terme, cette lente progression vers le nord aurait permis aux Roumains de coloniser les Carpates et le plateau transylvain au début du XIII<sup>e</sup> siècle.

La logique roumaine est toute autre. Par la migration d'une partie de population daco-romaine au sud du Danube après 271 et par leur mode de vie, semi-nomade, la région comprise entre les Carpates et les Balkans aurait été habitée, entre autres, par les Roumains. L'arrivée de la masse slave aurait scindé en deux cette romanité. Tandis que ceux vivant dans les Balkans auraient été assimilés par les migrants, les Roumains vivant au nord du Danube

<sup>134</sup> KINNAMOS, p. 168. Voir également pour l'interprétation : DIACONU (1976), pp. 306-307 et NĂSTUREL (1969), p. 179.

<sup>135</sup> CHONIATES - *Historia*, pp. 14-15, 5-7.

<sup>136</sup> DIACONU (1976), p. 299.

<sup>137</sup> SPINEI (1973), pp. 57-81 ; SPINEI (2006), pp. 157-235; PINTESCU (2001), pp. 257-272.

auraient connu le processus inverse, assimilant les Slaves. Dans les deux cas, les montagnes des Balkans comme des Carpates ont joué un rôle non négligeable dans la préservation de la langue latine et dans la conservation de la culture provinciale romaine.

### 3.2.3. Les populations vivant dans l'espace roumain au regard de la documentation archéologique

L'historien médiéviste français F. Lot écrivait en 1937, sur la base d'informations plus anciennes, que les fouilles archéologiques n'avaient révélé aucune trace qui puisse attester une continuité de la civilisation romaine en Dacie après le III<sup>e</sup> siècle. De ce fait il avait cru pouvoir conclure que « *l'ancienne Dacie a dû être vidée de sa population tant indigène que romaine, dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle* » et « *qu'elle apparaît comme un désert parcouru par les Sarmates puis les Gépides, les Goths, les Huns, les Avars et autres cavaliers barbares* »<sup>138</sup>. Cette assertion est aujourd'hui erronée car depuis sept décennies, les fouilles archéologiques menées sur le territoire roumain ont démontré la présence de nombreuses cultures matérielles dont certaines paraissent avoir appartenu à une population daco-romaine tardive. Entreprises sur une grande échelle, ces recherches ont permis d'entrevoir d'importants aspects de la continuité du peuple roumain ainsi que les liens entretenus avec l'Empire romain tardif puis avec le monde byzantin, tout comme les interactions intervenues avec les populations migratrices.

De manière générale, l'historiographie roumaine divise le Haut Moyen-Âge en trois étapes successives. La phase ancienne prend place suite à l'abandon de la Dacie par les autorités romaines et perdure jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle, avec parfois des prolongements au début du VI<sup>e</sup> siècle. La seconde phase correspond au processus d'assimilation des Slaves par les populations autochtones au cours du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècle. Enfin la phase plus récente, entre le VIII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, correspond à ce que les historiens roumains dénomment « *la cristallisation du peuple roumain* ».

Chacune de ces étapes correspond à la découverte de cultures archéologiques, dont certaines peuvent être considérées comme un *continuum* matériel prouvant la persistance de la population dace romanisée sur le territoire de la Dacie. Toutefois, les conclusions apportées par l'analyse du mobilier archéologique ne font pas encore l'unanimité au sein même des chercheurs roumains. En effet, la distinction ethnique réalisée à partir de restes archéologiques, principalement dans l'organisation spatiale des habitations, la production céramique et les pratiques funéraires restent sujettes à caution. Les controverses demeurent donc encore très vives pour l'étude d'une période au cours de laquelle plusieurs centaines de peuples traversèrent l'ancienne province romaine. L'espace carpatho-danubien fut pendant près d'un millénaire un carrefour de populations, de cultures matérielles, de langues... Notre propos n'est pas de résoudre ce débat. L'intérêt que nous portons à l'analyse des cultures matérielles s'oriente plus particulièrement vers la compréhension des relations entretenues entre l'élément autochtone daco-roumain envers les Carpates et le Danube. Dans le même temps, nous tenterons d'appréhender le rôle joué par le facteur géographique pour les populations migratrices. Cette orientation originale nous permettra de reconstituer dans les

<sup>138</sup> LOT (1937), pp. 283-284.

grandes étapes l'ethnogenèse des Roumains en accord avec une vision matérielle des événements avant d'en proposer une restitution.

Comme nous l'avons démontré au chapitre précédent, la présence romaine en Dacie et plus particulièrement sur sa frange méridionale n'a pas disparu à la fin du III<sup>e</sup> siècle suite au retrait ordonné par l'empereur Aurélien. Elle a persisté bien au-delà de cette limite chronologique, tout au long du IV<sup>e</sup> siècle sous Constantin le Grand et de ses successeurs immédiats. Il est aujourd'hui accepté que la domination réelle de Constantinople sur le Bas-Danube et la rive gauche du fleuve a perduré jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion des empereurs Anastase I<sup>er</sup> et Justinien I<sup>er</sup>. C'est dans ce contexte de maintien d'une forte présence romano-byzantine, au travers d'une culture matérielle romaine tardive, qu'il faut placer la première phase du Moyen-Âge dans l'espace carpato-danubien. Les nombreux vestiges d'influence romaine et romano-byzantine découverts dans l'ancienne province de Dacie démontrent la continuité des liaisons entre les autochtones et le monde romain au sud du Danube, permettant par là même la prolongement de la romanisation.

À l'intérieur même de l'ancienne province de Trajan se développe une série de cultures matérielles, présentées par l'archéologie roumaine sous un aspect unitaire, facilitant donc, un peu trop rapidement, leur appartenance à un même groupe ethnique<sup>139</sup>. En Valachie, cette culture est connue sous le nom de *Stoenești-Ipotești*. En Moldavie, les archéologues ont mis au jour une série d'établissements regroupés sous la dénomination de culture de *Botoșana-Costișa-Hansca*. En Transylvanie enfin, nous connaissons une culture matérielle sous le nom de *Bratei-Morești-Biharea-Țaga*. Bien que l'historiographie roumaine de la période communiste tentera de relier entre elles ces cultures matérielles considérées comme daco-romaines tardives, des différences notoires persistent entre elles. Alors que les régions correspondant à la Valachie, l'Olténie et le sud de la Moldavie ont conservé des liens ininterrompus avec l'Empire romano-byzantin, la Transylvanie a connu un sort tout autre car l'évolution historique l'a éloigné des réalités du reste de l'Empire.

Des controverses entre les chercheurs roumains sont apparues quant à l'identification ethnique de ces découvertes. Ainsi la culture de *Bratei* illustre parfaitement les prises de position antinomiques des archéologues. Les conclusions offertes par Ligia Bârzu, suite à la fouille du cimetière n<sup>o</sup> I du site éponyme de Bratei (département de Sibiu), semblent être claires : il s'agit d'un lieu de sépulture où les populations germaniques ont cohabité avec un « héritage daco-romain »<sup>140</sup>. Or, la relecture des découvertes par deux autres archéologues roumains a jeté le trouble sur l'appartenance d'une partie des sépultures à une population daco-romaine. Gheorghe Diaconu nie le « caractère autochtone » de la culture de *Bratei*, principalement sur la base des rites funéraires<sup>141</sup>. De son côté, Kurt Horedt affirme que le cimetière renferme une culture slave qui ne peut être reliée à une population romanisée<sup>142</sup>. Aujourd'hui encore, le problème reste entier. L'attribution ethnique du site de Bratei n'a toujours pas été élucidée.

<sup>139</sup> TEODOR (1975), pp. 155-157; TOROPU (1976); MITREA (1980), pp. 55-190; ZUGRAVU (1994); CORMAN (1998); TEODOR (2011), pp. 227-240.

<sup>140</sup> BÂRZU (1973).

<sup>141</sup> DIACONU (1979), p. 550.

<sup>142</sup> HORED T (1986), p. 65.



L'espace transylvain est symptomatique de cette orientation de la recherche archéologique ayant pour objectif, parfois unique, d'élucider la continuité daco-romaine par la découverte d'un mobilier, le plus souvent céramique, pouvant être rattaché à une tradition romaine provinciale voire de l'époque classique dace. Or, il ne faut pas perdre de vue que l'abandon de la Dacie romaine décidé par l'empereur Aurélien fut lié à l'arrivée massive de populations. Celles-ci ont traversé un vaste territoire et ce sur plusieurs siècles en le pillant, en s'y établissant parfois avant de repartir ou de disparaître. Dans cette configuration, comment les populations autochtones, (car il n'est pas question ici de remettre en cause leur persistance sur le sol de l'actuelle Roumanie), auraient-elles pu conserver de manière intacte ce double héritage dace et romain et ainsi évoluer quasi-indépendamment du reste des peuples migrants ? Nous ne pensons pas que chercher les traces de cette persistance autochtone soit la meilleure façon de rendre compte des réalités humaines sur un espace et pendant un temps. Quelle est donc la réalité matérielle que nous offre la recherche archéologique pour cette première phase qui fait suite à l'abandon de la Dacie romaine ?

Comme nous l'avons dit, les III<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> siècles coïncident avec la migration des peuples germaniques parmi lesquels nous trouvons les Burgondes, les Vandales, les Lombards<sup>143</sup>, les Gépides<sup>144</sup>, ainsi que la grande masse des Goths<sup>145</sup>. Ces derniers ont traversé le territoire de l'actuelle Roumanie entre la fin du III<sup>e</sup> siècle, lors de l'abandon de la province par Aurélien jusqu'à la fin du siècle suivant, dans les années 376-381<sup>146</sup> ou 385<sup>147</sup>, moment où les derniers groupes migrants traversèrent le Danube. Jusqu'au premier quart du V<sup>e</sup> siècle, il aurait toutefois subsisté des petits noyaux ostrogoths assimilés par les Huns et les Alains, ainsi qu'il en ressort des conclusions apportées aux fouilles des sites de Gherăseni, Buzău et Pietroșele<sup>148</sup>.

Les populations gothiques ont logiquement laissé sur le sol roumain des traces archéologiques à l'origine d'une culture matérielle, dite de *Sântana de Mureș – Cerneahov*<sup>149</sup>. Celle-ci s'étend sur la Moldavie, la Munténie et la région sud-ouest de la Transylvanie<sup>150</sup>, où elle est connue sous la dénomination de culture de *Saint-Georges*. Les établissements situés dans ces régions nous révèlent la présence conjointe d'éléments autochtones et de populations germaniques.

Des découvertes archéologiques réalisées à la fin des années 1970 en Dobroudja attestent également de la présence germanique dans cette région. A l'extérieur de l'enceinte romano-byzantine de la cité d'Argamum (département de Tulcea), les archéologues ont mis au jour plusieurs tombes appartenant à une nécropole plane d'inhumation du V<sup>e</sup> siècle. Le mobilier découvert, dont des fibules, permet d'attribuer à un Goth et un Gépide deux de ces tombes<sup>151</sup>.

<sup>143</sup> BÓNA (1976) ; W. DAIM (2008), pp. 191-200.

<sup>144</sup> BIERBRAUER (2006), pp. 167-216.

<sup>145</sup> Sur les Goths et leur relation avec l'Empire romano-byzantin, voir : HARHOIU (1998) ; FABIAN (2006), pp. 219-234 ; DUMITRAȘCU (2006), pp. 195-218 ; M. KAZANSKI (2009), pp. 65-404.

<sup>146</sup> DIACONU (1983), p. 241.

<sup>147</sup> DIACONU (1975 / 2), p. 67.

<sup>148</sup> DIACONU (1983), p. 241.

<sup>149</sup> BAKÓ (1968), pp. 63-80 ; DIACONU (1965) ; DIACONU (1978 / 1), pp. 517-527 ; PETRESCU (2010), pp. 41-78..

<sup>150</sup> HOREDTE (1967), p. 581.

<sup>151</sup> ADAMEȘTEANU (1980). pp. 311-320.

A l'intérieur du bassin des Carpates, correspondant à la partie occidentale du plateau transylvain et le Crișana, mais également en l'Olténie et dans le Banat, la présence de ces peuples migrateurs n'est pas démontrée<sup>152</sup>.

La première phase du Haut Moyen-Âge continue avec l'arrivée des peuples hunniques entre le dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du siècle suivant. Leur migration depuis les régions steppiques d'Ukraine coïncide avec la construction d'un *vallum* dans le nord de la Moldavie. Les prospections archéologiques ont permis d'en retrouver les extrémités. Débutant sur les rives du Siret, dans les environs des villages de Corocălești et Bursuceni, il se dirigeait vers l'Est en passant sous la ville de Botoșani, puis entre les villages de Strahotin et Țirgeni pour poursuivre son trajet jusqu'au Prut, au nord d'Izvor et de Ripiceni. C'est dans cette dernière localité, que les archéologues ont mis au jour un établissement daté de la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>153</sup>. A la lumière du mobilier découvert, il semblerait que le site de Ripiceni ait appartenu à une population carpique influencée par une production céramique de type romaine provinciale. Affirmant étrangement que le site relève de la culture (gothique) de Sântana de Mureș, Alexandru Păunescu exclut une présence germanique, seulement perceptible dans la céramique à pâte fine réalisée au tour, qui appartiendrait « à une composante daco-carpe de la culture Sântana [sic] »<sup>154</sup>.

Cette hypothèse est en totale contradiction avec les sources écrites. Nous savons que dans les années 370-375, les Huns atteignirent le territoire des Goths, entre le Don et le Danube. Les Wisigoths d'Athanasius tentèrent d'arrêter la progression des Huns en construisant avec l'aide de la population locale, le vallum découvert par les fouilles archéologiques et dénommé « *valul lui Athanasius* ». Long d'une centaine de kilomètres et destiné à empêcher l'avancée hunnique entre le Prut et le Siret, il s'avéra être un échec qui obligea Athanasius à se réfugier dans les Carpates vers l'an 380<sup>155</sup>. Ammien Marcellin<sup>156</sup> est le seul auteur à nous préciser le lieu de cet exil, le « *Caucalanda* » : « *Quam simultatem neritus ut adhuc durantem, ad Caucalandensem locum altitudine silvarum inaccesum et montium, cum suis omnibus declinavit, Sarmatis inde extrusis* ». Il est généralement admis que ces monts de *Caucalanda*, issu du toponyme d'un peuple transylvain, les *Caucoenses*, se situeraient soit dans la vallée de Buzău, soit dans la haute vallée de l'Olt au sud-est de la ville de Sibiu.

Ainsi que le firent ses prédécesseurs, Ammien Marcellin nous autorise à entrevoir la vision des auteurs antiques sur une frange des Carpates. Ce sont des montagnes inaccessibles à la fois par leur hauteur et par la densité des bois, mais ce sont des lieux habités, en l'occurrence par les Sarmates selon les dires d'Ammien Marcellin.

Les investigations archéologiques semblent prouver que la Valachie et la Moldavie<sup>157</sup> ne furent pas, à l'exception de la zone danubienne, sous la domination des hordes d'Attila. En effet, il n'existe à ce jour dans ces régions aucun établissement ou nécropole dont l'attribution aux Huns soit clairement établie. Les fouilles n'ont révélé que des découvertes

<sup>152</sup> DIACONU (1975 / 2), p. 68.

<sup>153</sup> PĂUNESCU (1978), pp. 505-515.

<sup>154</sup> Ibidem, p. 513.

<sup>155</sup> FOLZ (1972), p. 43.

<sup>156</sup> AMMIEN MARCELLIN, XXXI, 4, 13.

<sup>157</sup> Exception faite de la découverte d'un diadème en or à Buhăeni (Moldavie). Voir : DUMITRESCU (1961 / 2), p. 59.

isolées et sporadiques ainsi à Dulceanca en Valachie (département de Teleorman)<sup>158</sup>, à Bălteni<sup>159</sup> dans le nord-est de la plaine roumaine, près du lac de Mostiștea<sup>160</sup> dans les environs de Bucarest et le long du Danube, à Desa, Hotărani, Sucidava et Boșneagu<sup>161</sup>.

La désintégration de l'Empire d'Attila, au milieu du V<sup>e</sup> siècle, marque l'apparition de plusieurs « royaumes barbares » qui tenteront de s'imposer sur la plaine pannonienne et les régions occidentales de la Roumanie. Parmi ces peuples structurés en organisations politico-militaires, les découvertes archéologiques, dont plusieurs trésors<sup>162</sup>, prouvent la présence d'Ostrogoths et de Gépides en Transylvanie. Ces derniers favorisent l'arrivée de populations slaves, antes, slavènes, bulgares et koutrigours dès la fin du V<sup>e</sup> siècle et au commencement du siècle suivant. Jusqu'à l'année 488, date de la migration des Ostrogoths vers l'Italie, ces deux peuples se livrèrent une série de combats pour la domination des régions de plaines, notamment en Transylvanie<sup>163</sup>. Après le départ en direction de la péninsule d'une partie de ces populations germaniques, plusieurs groupes vont continuer à habiter l'espace intra-carpatique jusque dans les premières décennies du VII<sup>e</sup> siècle. Les découvertes archéologiques relatives à ces populations germaniques tardives sont principalement concentrées dans les régions du cours moyen du Mureș, autour d'Alba-Iulia, du Someș, ainsi que dans la zone de Sibiu<sup>164</sup>. Autre peuple germanique, les Gépides ont créé un véritable « royaume » dans la partie septentrionale de la Transylvanie et dont Jordanès se fit l'écho<sup>165</sup>. Celui-ci dura pendant près d'un siècle entre le milieu du V<sup>e</sup> siècle et le milieu du siècle suivant.

Toutefois, aux côtés des peuples migrants, l'archéologie révèle la présence d'un peuple sédentaire, vivant de l'agriculture et de l'élevage<sup>166</sup>. En soit, la découverte de populations ayant pratiqué ces deux activités ne nous apporte pas d'éléments essentiels à la reconstitution des réalités ethniques sur le sol transylvain. Les populations migratrices, et non pas nomades pour ce qui concerne les peuples germaniques, ont dû pratiquer l'agriculture tout comme l'élevage afin de subvenir à leurs besoins. Il n'est scientifiquement pas concevable d'affirmer qu'elles n'aient survécu que par le pillage.

Néanmoins, ces découvertes présentent l'avantage de trouver une confirmation au travers du récit de Priscus. Ce dernier indique que l'agriculture était pratiquée par une population de langue romane<sup>167</sup>, qui ne saurait être identifiée à ces populations nouvellement arrivées sur le

<sup>158</sup> Ibidem, pp. 55-64

<sup>159</sup> DRAGOMIR (1966), pp. 181-188.

<sup>160</sup> MITREA (1960), p. 155-176.

<sup>161</sup> DOLINESCU (1975), pp. 93-95.

<sup>162</sup> Parmi les plus importants, nous pouvons citer les trésors de Pietroasa, de Șimleu Silvaniei, d'Apahida et de Someșeni. Voir les illustrations 35, 36, 37.

<sup>163</sup> HARHOIU (1975), pp. 99-109.

<sup>164</sup> LUCA (2005), pp. 40-84.

<sup>165</sup> JORDANES, 264 : « *Nam Gepidi Hunnorum sibi sedes viribus vindicantes totius Daciae fines* ».

<sup>166</sup> Voir le site de Tașa (département de Cluj), Cipău et Soporul de Câmpie, ou encore Bratei (département de Sibiu).

<sup>167</sup> PRISCUS, 579. 40.

sol de l'ancienne Dacie. L'étude menée par Gabriel T. Rustoiu<sup>168</sup> sur les établissements de Transylvanie appartenant à cette période nous révèle l'importance accordée par les populations aux richesses du sol et du sous-sol. La mise en parallèle de la localisation de 114 sites archéologiques<sup>169</sup> ayant révélé des vestiges d'habitats, avec la présence des ressources en sel, quelles soient mines enfouies, eaux salées ou massifs de sel, a clairement démontré le lien unissant les deux éléments. Ainsi, cinq groupements d'établissements ont pu être identifiés. Par ordre d'importance, le premier se situe sur les terrasses des rivières Someș Mare, Sălăuța, Bistrița et Pârâul de Câmpie, autour de la ville actuelle de Bistrița. Or, cette région abrite de nombreuses mines de sel que la toponymie a conservé<sup>170</sup>.

Nous trouvons ensuite le cours moyen du Mureș, autour de Târgu-Mureș. Enfin, le cours moyen de la rivière Someșul Mic, dans la périphérie de Cluj-Napoca<sup>171</sup>, abrite également un nombre appréciable d'établissements humains, tout comme les régions d'Alba-Iulia et de Sibiu. Nous avons déjà montré l'importance de ces zones dans l'extraction du sel pour les périodes préhistoriques. Il n'est donc pas surprenant d'y trouver une forte densité d'habitats.

La reconstitution des réalités ethniques en Transylvanie pour cette première période, en adéquation avec les données fournies par l'archéologie et les sources écrites, indique que les montagnes des Carpates ne marquèrent en rien une barrière à l'arrivée de nouveaux peuples. Bien au contraire, les richesses présentes dans cette région, au premier titre desquelles se place le sel, a vraisemblablement attiré les populations. Il serait d'ailleurs intéressant d'étendre cette étude en mettant en relation ce lien entre l'homme et son environnement avec d'autres ressources minérales. Un même regroupement doit pouvoir y être perçu.

Concernant les populations autochtones, une différenciation avec les peuples germaniques est particulièrement difficile pour ce qui est des vestiges d'habitats. Toutefois, les quelques 114 établissements pris en compte pour l'étude spatiale doivent être compris comme autant de groupes humains qui se sont mêlés avec les populations nouvellement arrivées. Ainsi au terme d' « ethnogenèse des Roumains » que l'historiographie d'avant 1989 avait largement mis en avant, nous préférons la notion d' « ethnomorphose ». Elle nous renvoie à une donnée insuffisamment prise en compte jusqu'à présent, à savoir l'interpénétration des groupements humains, tant au plan matériel que spirituel. Or, c'est justement grâce à cette mixité, résultante d'influences réciproques, que naquit le peuple roumain.

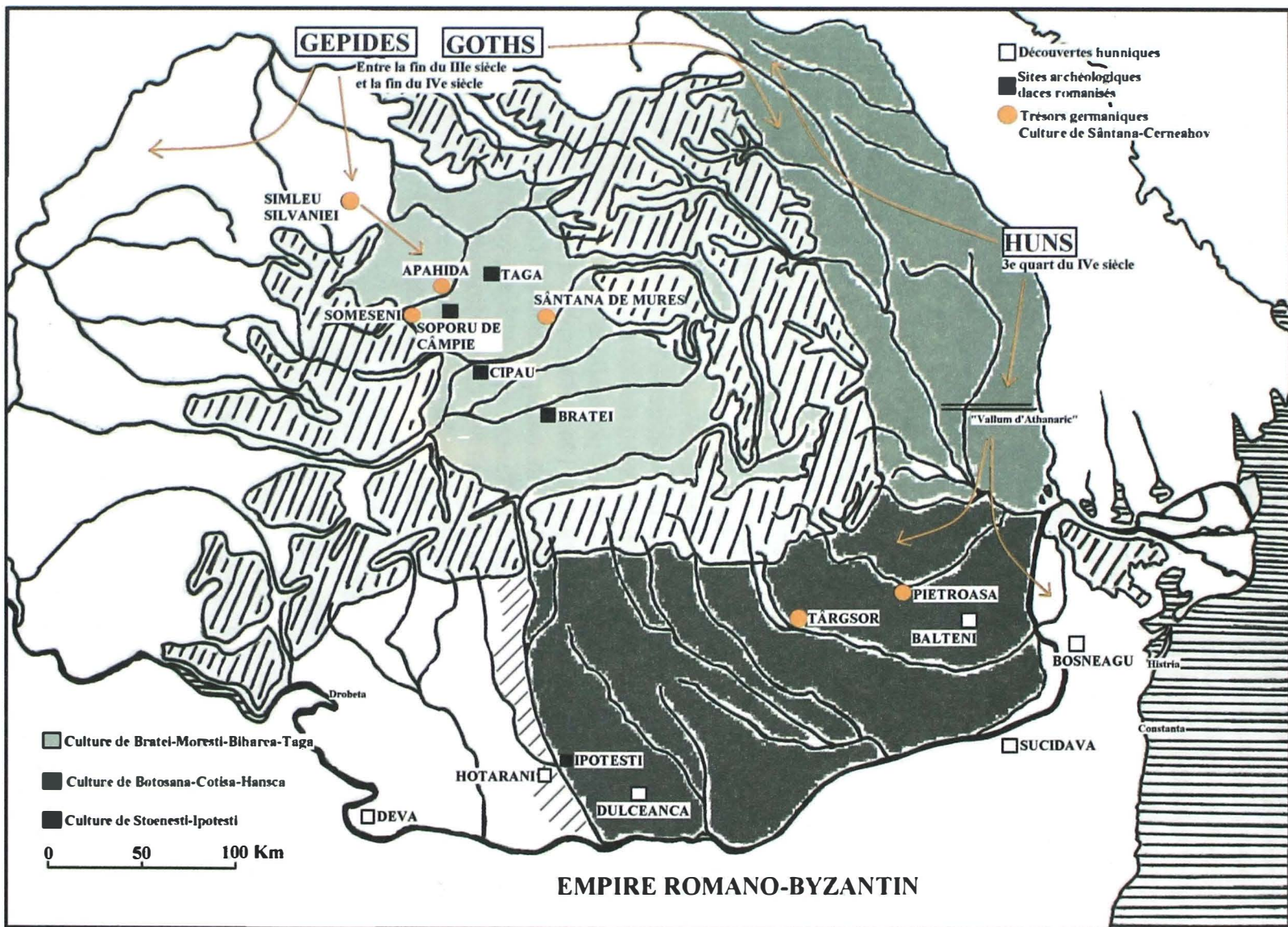
---

<sup>168</sup> RUSTOIU (2005), pp. 40-84.

<sup>169</sup> Sur ce nombre, il est important de préciser que des investigations archéologiques poussées ont eu lieu pour seulement 35 d'entre eux. Les autres n'ont bénéficié que de recherches de surface.

<sup>170</sup> Au sud de Bistrița, nous trouvons les villages de Sărățel et Sărata.

<sup>171</sup> Voir à ce propos les découvertes réalisées dans l'ancienne Potaissa romaine : NEMETI (2005), pp. 32-38.



Carte 19 : L'espace carpato-danubien aux IV<sup>e</sup> - V<sup>e</sup> siècles : les migrations germaniques et hunniques au regard des découvertes archéologiques.

L'irruption des peuples slaves sur la scène carpatobalkanique marque le début de la seconde phase du Haut Moyen-Âge. Les sources byzantines nous transmettent des informations qui nous permettent d'affiner la période exacte de l'arrivée de ces migrants. Il semblerait que les premiers raids dans l'Empire débutèrent dès la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Les archéologues roumains datent ces débuts, grâce aux découvertes archéologiques, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Maria Comşa précise cette datation en expliquant que sur la base des découvertes faites dans les nécropoles de Bandu et Noşlac (département du Mureş), « *la date de l'arrivée des Slaves en Transylvanie ne doit pas être placée après l'année 530* »<sup>172</sup>.

Les premières tribus slaves à entrer dans la région du Bas-Danube furent les Antes. Leur progression fut rapidement entravée par l'expansion soudaine des Huns qui étaient suivis par les Avars. Les années 585-587 enregistrent de nombreuses destructions dans les cités dobrogéennes en raison des raids entrepris par ce dernier peuple. Une période de reconstruction est perceptible jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle dans les villes d'Histria, de Tropaeum Traiani ou encore Callatis. Toutefois ce répit sera de brève durée. Autour des années 613-614, de nouvelles destructions, cette fois-ci liées à l'expansion slave, interviennent, portant un coup final pour plusieurs décennies à toute activité dans ces cités<sup>173</sup>. En parallèle, dans la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle, les Slavènes, second groupe ethnique slave, continuèrent leur incursion sur le Bas-Danube<sup>174</sup>.

Une nouvelle culture matérielle prend alors son essor avec la présence slave entre Carpates et Danube. Celle-ci connue sous le nom de culture *Ipoteşti-Cândeşti-Ciurelu*, est caractérisée par la fusion des éléments autochtones issus des cultures précédentes avec l'apport slave.

La présence slave sur le territoire actuel de la Roumanie pose de nouvelles questions sur le devenir des populations descendants des Daco-Romains. Une thèse, partagée en particulier par les historiens et archéologues hongrois, propose de voir la disparition définitive de la romanité orientale au cours des VI<sup>e</sup> – VII<sup>e</sup> siècles. L'assimilation d'une partie de la population autochtone par les nouveaux venus et la fuite des autres, devenus pâtre et se réfugiant en deçà du Danube, expliqueraient la disparition de l'élément daco-romain sur le territoire de l'actuelle Roumanie. Cette théorie s'avère dénuée de tout fondement à la vue des recherches sur le terrain. En effet, l'étude minutieuse menée par les archéologues fait apparaître la présence dans les établissements relevant de cette culture, à la fois des aspects autochtones et des influences slaves<sup>175</sup>.

En Munténie et en Olténie, les fouilles des stations de Dulceanca<sup>176</sup>, de Sfînteşti, de Ciurel et de Căţelu Nou ont permis de constater la présence de deux catégories de production céramique bien distinctes. L'une fut modelée à la main tandis que la seconde l'a été au tour rapide, ou tour à pied. Une partie des céramiques réalisées à la main montre « *une forte tradition dacique* »<sup>177</sup>. Bien que nous pensons que l'application de l'adjectif « dace » à une production réalisée plusieurs siècles après l'existence effective de cette culture soit de nature à induire l'idée d'une continuité dénuée de toute influence, et la rejetant donc, il est important de préciser que ce terme a le mérite de mettre en relief la présence d'une technique plastique

<sup>172</sup> COMŞA (1968 / 1), p. 363.

<sup>173</sup> SÂMPIETRU (1971), pp. 217-245.

<sup>174</sup> COMŞA (1974), pp. 300-319.

<sup>175</sup> COMŞA (1968 / 2), pp. 447-460 ; COMŞA (1975), pp. 171-200.

<sup>176</sup> DOLINESCŪ (1986), pp. 121-154.

<sup>177</sup> COMŞA (1968 / 1), p. 356.



et décorative inconnue des nouvelles populations. En effet, ces céramiques présentent un corps élancé au bord peu évasé. Le décor y est souvent absent ou du moins limité à des bandes ondulées ou en zigzag. Les poteries réalisées au tour rapide présentent pour certaines une couleur grise ou rougeâtre, caractéristiques de la poterie romaine provinciale de Dacie ou celle, romano-byzantine, de Mésie. En ce sens, elle est également attribuée à une population daco-romaine.

La couche archéologique datée du VI<sup>e</sup> siècle du site éponyme d'Ipotești a permis de révéler les caractéristiques générales de cette culture<sup>178</sup>. La céramique que nous pouvons attribuer à la première étape de cette unité stratigraphique, entre la fin du V<sup>e</sup> et le début du VI<sup>e</sup> siècle, est dépourvue de tout élément archaïque de type slave. Par la suite, les traits dominants restent de caractère nettement romain provincial. A l'étude céramique s'ajoute la configuration générale de l'habitat. L'agglomération n'était pas fortifiée, l'économie, était basée sur l'agriculture et l'élevage tandis que les fours possédaient des particularités inconnues de ceux confectionnés par les Slaves.

Pris dans leur globalité, ces établissements font clairement ressortir la coexistence d'éléments ethniques autochtones avec des éléments slaves.

Se concentrant sur la région bucarestoise<sup>179</sup>, l'archéologue M. Constantiniu démontre la présence d'une importante densité de population vivant dans la plaine et appartenant au faciès culturel autochtone de Ciurel<sup>180</sup>. Les agglomérations recouvrent les terrasses basses et moyennes des rivières du Teleorman et du Vedea ainsi que leurs nombreux affluents. C'est donc sur une terre fertile favorable à l'agriculture, constituée de pâturages pour l'élevage et à proximité de points d'eau que les habitants ont choisi de s'installer. De plus, les berges abruptes du Vedea recèlent des dépôts de minéraux ferreux et la présence de nombreux bois permettent à la fois un refuge et une source de matières premières notamment pour les artisans. Les villages sont caractérisés par l'absence de fortifications et une économie basée principalement sur l'agriculture et l'élevage sédentaire (bœufs, chèvres et porcs majoritairement<sup>181</sup>). Parmi les découvertes réalisées, l'auteur souligne l'importance de la production céramique au tour rapide ainsi que la présence de nombreux objets, pour certains de culte, appartenant au monde romano-byzantin<sup>182</sup>. La présence de ce mobilier montre clairement la continuité des liens économiques de part et d'autre du Danube. Cette population vivant dans la région de Bucarest, et plus largement dans toute la plaine roumaine (la

<sup>178</sup> ROMAN (1978), pp. 73-93.

<sup>179</sup> Voir également, DOLINESCU (1981), pp. 289-329.

<sup>180</sup> CONSTANTINIU (1966), pp. 665-678.

<sup>181</sup> Le matériel ostéologique du site de Dulceanca II montre une majorité de bœufs domestiques (*bos taurus*, plus de 57 %), suivis de chèvres (*ovis capra*) à plus de 16 % et enfin de porcs (*sus domesticus*) à près de 15 %. Les autres restes osseux sont constitués par le cheval et le chien. Voir : DOLINESCU (1986), pp. 132-136.

<sup>182</sup> Parmi ceux-ci, nous pouvons citer des monnaies (émises sous Justinien), des amphores, des fibules, des parures, une croix, ainsi que des moules pour la réalisation d'éléments de parure et de croix.

Sur les relations avec l'empire Byzantin, voir : TEODOR (1981).

« *câmpia romană* »)<sup>183</sup> selon un modèle économique sédentaire constitué de laboureurs, d'éleveurs de bétail et d'artisans, a probablement exporté sa production sur les marchés et les foires périodiques qui se tenaient sur le Danube et en relation directe avec les populations vivant dans les provinces romaines voisines.

Il est intéressant de noter, mais nous y reviendrons plus longuement, que la présence d'une importante population autochtone dans sa phase de « roumanisation » dans une région de plaines ne cadre pas avec le schéma habituel d'un refuge dans les montagnes, généralement admis par les historiens roumains. Il n'est pas recevable de penser que les populations vivant dans ces 16 établissements se soient enfuies vers les Carpates, distantes de plusieurs centaines de kilomètres. Il nous faut donc admettre que les montagnes ne furent pas les seules régions à servir d'abri aux populations autochtones. Dans le cas d'établissements humains dans les zones de plaine, les populations durent plus logiquement trouver refuge dans les vastes et denses forêts et *bălți* (marais) du *Teleorman*, toponyme petchéneque signifiant « forêt folle ».

Malgré la tendance actuelle de l'archéologie roumaine à vouloir multiplier les faciès régionaux de la culture *Ipotești-Cândești-Cuirel*, un phénomène similaire à celui reconnu en Valachie se fait jour pour les autres provinces roumaines.

Ainsi en Moldavie, des complexes datant des VI<sup>e</sup> – VII<sup>e</sup> siècles offrent la même double présence de la céramique, à la fois issue du substrat autochtone et de l'apport slave<sup>184</sup>. Une étude d'ensemble de la région comprise entre Vaslui – Huși au nord, la rivière Prut à l'Est, Oancea-Vârlezi au sud et la vallée de Bârlad à l'ouest a été entreprise en 1969, afin de répertorier les découvertes archéologiques datées de la période des migrations et réalisées entre 1949 et 1968<sup>185</sup>. Il en ressort que les sites archéologiques relevant de la culture *Costișa-Botoșana* (V<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> siècles) possédaient des liens étroits avec les cultures de Valachie d'*Ipotești-Cândești* et celle transylvaine du faciès de *Bratei*. Des éléments slaves viennent s'y adjoindre à partir du VI<sup>e</sup> siècle et pendant tout le siècle suivant<sup>186</sup>. Il est à noter que cette culture est également intégrée dans la sphère d'influence de Byzance. En effet, les sites relevant de cette étape du Haut Moyen-Âge ont bénéficié de l'apport d'objets manufacturés comme de monnaies issus des régions du sud du Danube<sup>187</sup>.

En Transylvanie, les VI<sup>e</sup> – VIII<sup>e</sup> siècles sont caractérisés par les complexes, établissements et nécropoles, appartenant à la culture *Morești-Bandu-Noșlac*. L'attention portée plus particulièrement aux découvertes funéraires, caractérisées par des tombes à inhumation, telles que celles de Morești, Bandu, Cipău, Căpușul Mare, Noșlac, Mediaș et Bratei<sup>188</sup>, démontre l'appartenance à une culture autochtone, les Slaves privilégiant alors la pratique de

<sup>183</sup> Voir les conclusions de l'archéologue Suzana Dolinescu-Ferche à propos du site de Dulceanca, dans la plaine de Burdea (sud-ouest de la Munténie) : DOLINESCU (1986), pp. 121-154.

<sup>184</sup> PETRESCU-DÎMBOVIȚA (1967), pp. 183-185.

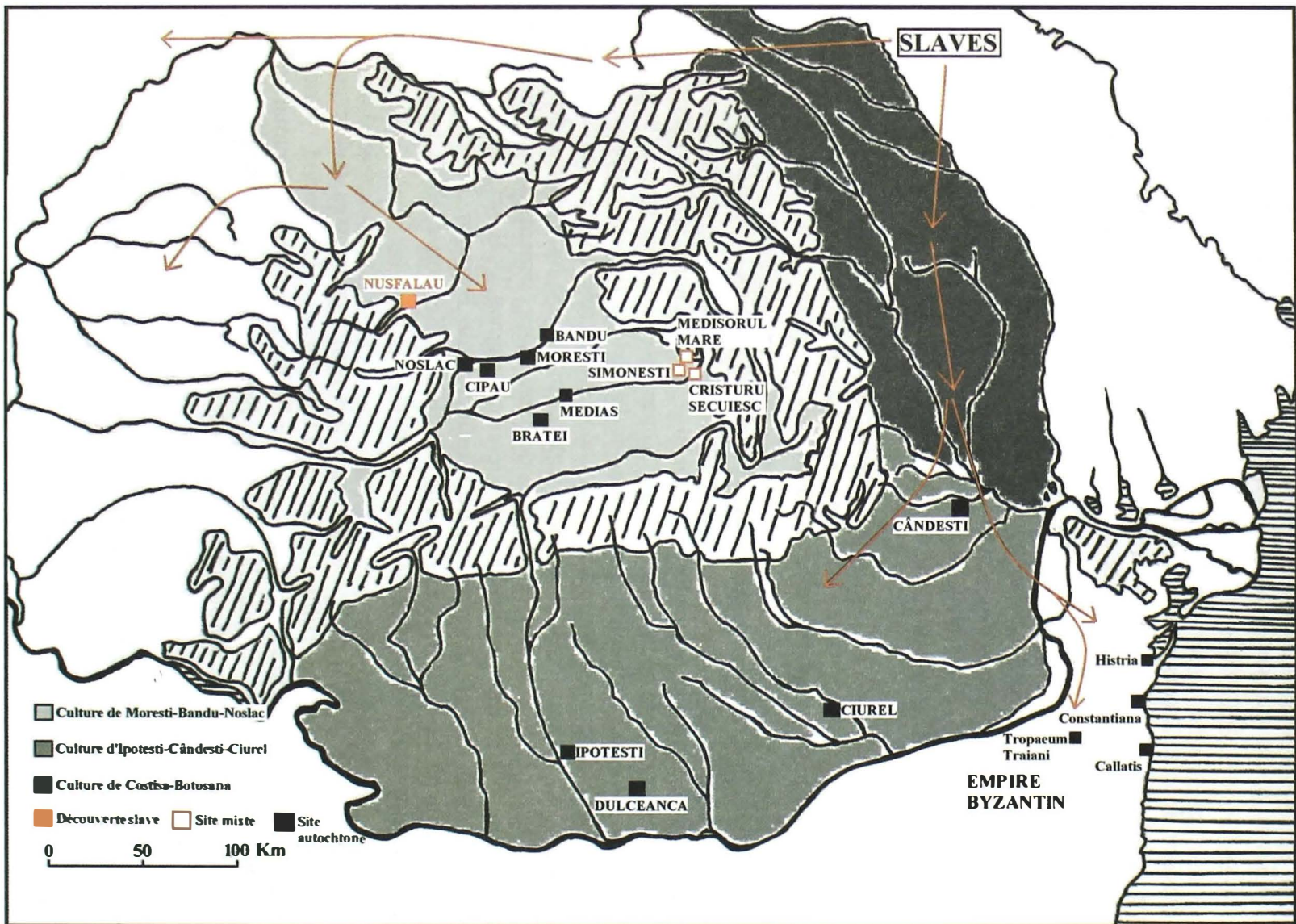
<sup>185</sup> COMAN (1969), pp. 287-317.

<sup>186</sup> Ibidem, pp. 315-316.

<sup>187</sup> MITREA (1979), pp. 145-162.

<sup>188</sup> ZAHARIA (1977).





Carte 20 : L'arrivée des Slaves dans l'espace carpto-danubien (VI<sup>e</sup> - VIII<sup>e</sup> siècles).

l'incinération<sup>189</sup>. De même, l'étude de la céramique entreprise dans les établissements de Medișorul Mare, de Șimonești, et de Cristuru Secuiesc, tous trois situés dans le département de Harghita<sup>190</sup>, démontre la présence de quelques éléments slaves archaïques<sup>191</sup> aux côtés d'une poterie réalisée au tour rapide et décorée de bandes de cannelures, alors inconnue dans le milieu slave de l'époque.

L'étude des vestiges archéologiques<sup>192</sup> appartenant à ces trois siècles nous informe sur l'évolution des rapports entre les Slaves et les populations autochtones. Après une période de différenciation nette, les Slaves abandonnent leurs rituels traditionnels à partir du VII<sup>e</sup> siècle. Ils s'adaptent alors à un rite funéraire déjà suivi en Transylvanie par les populations appartenant à la culture de Bratei. Les premiers cimetières birituels apparaissent au cours de cette période. Les archéologues les regroupent sous la dénomination de culture de Mediaș. Celle-ci correspondrait alors à l'assimilation réciproque des Slaves avec les populations germano-romanes issues de la culture de Bratei.

A partir du VIII<sup>e</sup> siècle, un nouveau groupe de Slaves venu de l'actuelle Slovaquie pénètre dans la zone nord-ouest de la Transylvanie. Identifié à une population morave, connu sous le terme de groupe de Nușfalău-Someșeni<sup>193</sup>, sa position autour de la ville actuelle de Cluj-Napoca nous indique vraisemblablement une activité relative au contrôle des mines de sel et de son exportation vers la Moravie.

A ce stade de la recherche, les archéologues roumains divergent sur l'évolution du peuple roumain et de ses liens avec les dernières populations migratrices. La dernière phase de l'époque des migrations prend place au cours des IX<sup>e</sup> - XI<sup>e</sup> siècles. Une nouvelle fois, l'actuel espace roumain est traversé par plusieurs peuples<sup>194</sup>, dont certains semblent s'être installés durablement sur le territoire.

Dans les régions du Moyen et du Bas-Danube, le règne du khan bulgare Krum (803-814) marque la fondation du premier Etat bulgare. Celui-ci disparaît un siècle et demi plus tard, en 972, lorsque le tsar Boris II (969-972) fut fait prisonnier par le prince de Kiev Svjatoslav. L'imminence d'une conquête russe obligea le *basileus* Jean Tzimiskès à annexer le pays. Une restauration partielle de l'Etat bulgare fut réalisée en 976, sous l'impulsion de Samuel (976-1014), jusqu'à sa chute définitive sous les coups des armées byzantines de Basile II le

---

<sup>189</sup> NESTOR (1957), pp. 289-295.

<sup>190</sup> Medișorul Mare et Eliseni sont datés des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. Les huttes à demi enfouies de Șimonești sont datées exclusivement du VIII<sup>e</sup> siècle. Enfin à Cristuru Secuiesc, un premier établissement placé sur un promontoire (« *Poala bradului* ») est daté de la fin du VII<sup>e</sup> – début du VIII<sup>e</sup> siècle, le second, au bord d'une ruisseau (« *Valea caldă* ») est daté du VIII<sup>e</sup> siècle.

Voir : SZEKELY (1988), pp. 169-198.

<sup>191</sup> Notamment des vases de formes ovoïdales et d'aspect Prague-Jitomir-Kortchak, culture attribuée aux Sclavènes.

<sup>192</sup> PINTER (2006), pp. 23-27.

<sup>193</sup> PINTER (2006), pp. 37-39.

<sup>194</sup> Sur les cultures archéologiques qui apparaissent au cours de cette étape et identifiées grâce aux découvertes funéraires, voir : ȚIPLIC (2005), pp. 133-156 ; DRAGOTĂ (2006), pp. 27-39

Bulgaroctone<sup>195</sup>. Les découvertes archéologiques réalisées dans la région d'Alba-Iulia et sur le cours moyen du Mureș ont permis de prouver la présence entre le IX<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle d'une population sud-slave identifiée aux Bulgares du khan Krum et connus sous la dénomination de culture de Blandiana A<sup>196</sup>. Leur présence dans ces contrées ne peut être expliquée que par la nécessité de contrôler un point névralgique de la route du sel.

Or, l'arrivée des premières tribus magyares sur les contreforts des Carpates occidentales va entraîner des modifications assez sensibles. Dans la première partie du VIII<sup>e</sup> siècle, les Magyars<sup>197</sup>, poussés par d'autres peuples, quittèrent les rives de la Volga pour venir s'installer dans les régions occidentales. Mentionnés pour la première fois dans les sources en 862, ils se sont alors établis dans la steppe ukrainienne à l'ouest du Dniepr. Au début du IX<sup>e</sup> siècle, l'irruption des Petchénègues dans ces mêmes régions obligea les tribus magyares à se déplacer de nouveau vers l'ouest. Elles s'établirent dans la région pannonienne sous la conduite d'Arpad à la fin de ce même siècle, avant de s'y installer définitivement à la suite de leur défaite en 955 à Lechfeld contre les troupes d'Otto I<sup>er</sup>. Leur sédentarisation ajoutée à l'adoption du christianisme autour de l'an 1000 marquèrent une nouvelle étape dans le processus d'étatisation des tribus magyares. C'est à partir des successeurs d'Etienne I<sup>er</sup> (1001-1038) que les Hongrois pénétrèrent plus amplement en Transylvanie. Les différentes étapes de la pénétration magyaro-hongroise en Transylvanie ne sont toujours pas à l'heure actuelle clairement établies. Deux hypothèses principales<sup>198</sup> font état de l'avancée de ces tribus dans l'intérieur de l'arc carpatique. La première, élaborée par Kurt Horedt, est divisée en cinq étapes. La première vague de la pénétration magyare intervint au début du X<sup>e</sup> siècle dans la région de la rivière Someșul Mic<sup>199</sup>. En effet, les plus anciennes découvertes magyares sur le sol transylvain sont localisées dans la région de Cluj-Napoca et connues sous la dénomination de « groupe de Cluj ». Progressant vers le sud, des groupements humains atteignirent dans un premier temps le Mureș puis la Târnava Mare vers 1100. Vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, les Magyars sont enregistrés dans la vallée transylvaine de l'Olt puis à la fin de ce même siècle sur les contreforts occidentaux des Carpates orientales. L'archéologue Radu Heitel, quant à lui, élabore une représentation de la pénétration magyare en Transylvanie selon trois phases. Dans une première étape, au cours de la première moitié du X<sup>e</sup> siècle, les tribus atteignent le Mureș et remontent vers la région de Cluj-Napoca. Sous l'impulsion d'Etienne I<sup>er</sup>, au début du XI<sup>e</sup> siècle, les Hongrois colonisent la région de Ciuc avant de finir de s'établir dans la partie Est de la Transylvanie sous son successeur Ladislas (1074-1095).

De leur côté, les Petchénègues continuèrent leur progression. Au début du X<sup>e</sup> siècle, ils dominaient les steppes entre le Dniepr et le Danube, avant de tenter de passer au-delà des

<sup>195</sup> DVORNIK (1970); CURTA (2006), pp. 243-247.

<sup>196</sup> PINTER (2006), pp. 44-48 ; DRAGOTĂ (2006), pp. 29-33.

<sup>197</sup> RUSU (1975), pp. 201-217 ; SPINEI (1990), pp. 103-148 ; SPINEI (2006), pp. 53-122 ; SPINEI (2009), pp. 62-75.

<sup>198</sup> DRAGOTĂ (2006), pp. 21-26 ; PINTER (2006), pp. 48-49.

<sup>199</sup> Sur les découvertes réalisées dans la dépression de Silvaniei, axe de communication avec l'intérieur de l'arc carpatique, voir : BĂCULEȚ (2005), pp. 86-110.

frontières de l'Empire byzantin au cours du XI<sup>e</sup> siècle<sup>200</sup>. Des groupes sporadiques entrèrent également en Transylvanie au cours de cette période. Les toponymes dérivés du terme magyar, *Bissenî*, sont encore nombreux dans ces contrées<sup>201</sup>.

A cette même période, entre la fin du X<sup>e</sup> siècle et le XII<sup>e</sup> siècles, le Danube devint pour les autorités byzantines non pas seulement une frontière mais plutôt un espace beaucoup plus vaste qu'il fallait contrôler et défendre afin d'assurer la stabilité de l'Empire. Les mesures entreprises sous le *basileus* Jean Tzimiskès puis sous son successeur Basile II le Bulgaroctone, ajoutées à la création vers 1002 du thème byzantin de Paristrion (*Paradounavon*) sur le Bas-Danube démontrent cette nouvelle orientation de la politique extérieure de Constantinople.

C'est dans ce concert de populations que Maria Comşa distingue la présence de deux cultures matérielles majeures sur le territoire de la Roumanie. La première fut dénommée par l'archéologue, culture protoroumaine<sup>202</sup>. Elle est le résultat de la symbiose roumano-slave qui s'est traduite par l'assimilation de l'élément slave au profit des populations locales. Cette culture se caractérise par une céramique travaillée au tour rapide, de tradition romaine provinciale, associée à une céramique travaillée au tour manuel. Elles présentent toutes les deux une cuisson oxydante, leur donnant une couleur rougeâtre typique et sont ornées d'incisions représentant des bandes ou des lignes isolées horizontales ou ondulées. Les unités d'habitations se présentent sous la forme de maisons à âtre ouvert, où les fours à pain se retrouvent toujours au-dehors<sup>203</sup>. Cette culture s'étendait sur toute la Roumanie actuelle. Elle présentait toutefois dans certaines régions des affinités avec la seconde culture de cette période. Les découvertes effectuées dans les zones de collines du Banat et du Crişana, tout comme dans le Maramureş présentent un faciès en tout point similaire aux caractéristiques énoncées ci-dessus. Il en est de même dans le plateau transylvain<sup>204</sup>, comme à Alba-Iulia. Des fouilles archéologiques ont été entreprises sous la direction de Gh. Anghel à l'intérieur même de la citadelle du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>205</sup>. Groupé en deux zones, une série de fonds de cabanes a été découverte révélant un riche mobilier (poterie, meules de moulins à bras, fusaïoles, coquillages de rivières et de nombreux outils), révélant de fortes analogies avec celui du sud des Carpates<sup>206</sup> et de la Moldavie<sup>207</sup>. Les versants des Carpates méridionales furent également l'un des nombreux foyers de la culture protoroumaine. Les fouilles réalisées à Bucov-Ploieşti (département de la Prahova), devenu culture éponyme, ainsi qu'à Bârlogu (département d'Argeş), présentent un élément protoroumain prépondérant.

<sup>200</sup> DIACONU (1975), pp. 235-240 ; LEBEDYNSKY (2003), pp. 221-224 ; SPINEI (2006), pp. 161-209 ; SPINEI (2009), pp. 90-97, 107-112.

<sup>201</sup> MAGDEARU (2005), pp. 114-119.

<sup>202</sup> COMŞA (1968 / 1), p. 368. L'hypothèse de Maria Comşa est également appuyée par l'académicien Constantin Daicoviciu, voir : ŞTEFAN (1968), p. 352.

<sup>203</sup> COMŞA (1959), pp. 81-99.

<sup>204</sup> Voir le résultat des fouilles de Moreşti, Noşlac et Dăbâca chez : HOREDTE (1952), pp. 338-344 ; PASCU (1967), pp. 1-20.

<sup>205</sup> ANGHEL (1968), pp. 469-481. Voir aussi: RUSU (2005), pp. 500-501.

<sup>206</sup> TEODOR (1962), p. 725.

<sup>207</sup> CHISVASI COMŞA (1957), pp. 285-286.

Le second faciès matériel défini par Maria Comşa est connu sous le nom de culture balkano-danubienne<sup>208</sup>. Aux côtés d'une céramique typiquement protoroumaine, les découvertes archéologiques démontrent la présence d'une céramique à cuisson non oxydante, grise, lustrée et décorée de bandes horizontales serrées. L'attribution ethnique exacte semble plus difficile à démontrer. Les chercheurs roumains, bulgares et russes se disputent l'appartenance de cette production entre Slaves, Protobulgares (Bulgares Touraniens) et autochtones. Quelle que soit la réponse à apporter à cette discussion, la culture balkano-danubienne n'est pas d'origine autochtone. Sa formation doit être située en deçà du Danube, dans la région de Pliska – Novi Pazar, d'où elle se serait diffusée vers le nord et le nord-est<sup>209</sup>, dans les régions de l'Est de la Munténie, en Dobroudja puis dans la plaine moldave.

En revanche, une autre partie des chercheurs roumains<sup>210</sup> voit dans cette dernière phase l'expansion sur tout le territoire d'une culture typiquement roumaine. Celle-ci est dénommée d'après la station archéologique de Dridu, dans le département d'Ilfov en Munténie. Maria Comşa nie le caractère autochtone de cette culture et de son site éponyme : « *Ce type d'habitation [caractérisant l'établissement de Dridu] accuse des analogies très proches avec les habitations appartenant à la civilisation de Saltovo-Maiatsk, de Sarkel [cultures des Khazares et Protobulgares]* »<sup>211</sup>.

Confirmant involontairement les propos de Maria Comşa, il est intéressant de noter que les fouilles effectuées en Moldavie et concernant les établissements relevant de la culture Dridu ont été classées par l'archéologue Dan Gh. Teodor en trois phases successives<sup>212</sup>. Parmi celles-ci, la première phase, dite de Hlincea-Suceava, correspondrait à des établissements « proto-Dridu » datés du VIII<sup>e</sup> siècle. Or, à la lecture des conclusions des archéologues roumains, la culture Dridu ne serait apparue qu'à partir du IX<sup>e</sup> siècle. Sans pour autant remettre en question ces lectures, l'existence d'une phase précédant la culture Dridu mais possédant d'ores et déjà ses principales caractéristiques coïnciderait avec la venue depuis les steppes nord-pontiques de populations relevant de cette culture matérielle qui l'auraient d'abord diffusée en Moldavie, couloir de passage entre les zones pontiques et danubiennes, puis dans les autres régions de part et d'autre du fleuve. De plus, en étudiant les 98 sites archéologiques mentionnés par Dan Gh. Teodor, nous nous apercevons qu'ils sont situés en très large majorité dans les basses vallées de Moldavie et sur les bords du Prut. Seuls six établissements sont localisés sur les contreforts des Carpates. Nous pouvons en partie expliquer ce phénomène par les méthodes et techniques de l'archéologie actuelle. Toutefois le nombre global des sites étudiés est suffisamment important pour dresser quelques conclusions. Ainsi, en se basant à la fois sur une datation élevée par rapport aux autres

<sup>208</sup> COMŞA (1963), pp. 413-438.

<sup>209</sup> Les caractéristiques de la culture balkano-danubienne sont clairement énoncées chez COMŞA (1968), pp. 370-371.

<sup>210</sup> ZAHARIA (1967) ; ZAHARIA (1974), pp. 279-294 ; TEODOR (1968), pp. 227-278 ; TEODOR (1994), pp. 357-363 ; TOROPU (1971), pp. 671-675. Pour l'historiographie de la question, avec une riche bibliographie, voir : STOICESCU (1980 / 1), pp. 164-173.

<sup>211</sup> COMŞA (1968), p. 373. L'archéologue est également soutenue par Constantin Daicoviciu : DAICOVICIU (1969), p. 106.

<sup>212</sup> TEODOR (1968), pp. 275-278.

régions de l'actuelle Roumanie et sur la localisation de ces établissements, à savoir sur les voies d'accès à la zone danubienne, nous avons la conviction que la culture Dridu, sans pour autant être hermétique à d'autres influences, n'appartient pas exclusivement à une population roumaine.

Seule la culture protoroumaine, telle qu'elle a été définie par Maria Comşa, nous semble correspondre à une population autochtone vivant à l'intérieur de l'arc montagneux des Carpates et protégée par celui-ci. Comme nous le verrons au cours du prochain chapitre, il existe un lien étroit entre le refuge des monts et collines et l'émergence de structures féodales et étatiques à partir du X<sup>e</sup> siècle.

La découverte récente sur le site déjà bien connu d'Albești dans le département de Sighișoara d'une culture matérielle jusqu'alors inconnue<sup>213</sup>, semble confirmer l'hypothèse d'une population autochtone réfugiée dans les zones collinaires et submontagneuses des Carpates. Sur le lieu dit de « *La Cetățea* », l'archéologue Gheorghe Baltag a mis au jour au cours de l'été 1990 une série de vases qui ne présentent aucune similitude avec les restes céramiques réalisés dans les zones adjacentes. La stratigraphie et la typologie la placent d'emblée dans la période comprise entre le VIII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. Compte tenu de l'altitude de ces découvertes, entre 600 et 900 mètres, cette culture a été qualifiée de « *cultura plaiurilor transilvane* ». Toutefois, seules de nouvelles trouvailles permettront aux archéologues d'infirmier ou de confirmer cette hypothèse qui va dans le sens des sources historiques.

Il existe un dernier argument relevant de l'archéologie qui tendrait à prouver l'idée de la continuité daco-romaine pendant le millénaire des migrations. Il s'agit de la pérennisation de l'activité minière dans les Carpates<sup>214</sup>. Les fouilles réalisées depuis plus d'un demi siècle ont permis de révéler l'existence de près de 80 établissements localisés dans l'espace carpatodanubien-pontique, dont une majorité située dans le Banat et la Transylvanie. Ils appartiennent tous à la même période, les IV<sup>e</sup> - XI<sup>e</sup> siècles. Parmi les plus importants, nous pouvons citer ceux de Fizeș et Soșdea (département de Caraș-Severin), Bezid (Mureș), Soporul de Câmpie (Cluj), Bratei (Sibiu), Ghelari (département de Hunedoara), Târgșor, Șirna et Budureasca (département de la Prahova), Dulceanca dans le Teleorman, Zimnicea dans l'Ilfov, Brăești et Horodiștea (département de Botoșani), Epurenii et Fedești dans celui de Vaslui, Udești près de Suceava, et enfin les sites de la région dobrogéenne de Păcuiul lui Soare, Capidava et Dinogetia. Tous ces sites ont révélé la présence d'une intense activité d'extraction et de réduction de minerai de fer dont la valorisation semble avoir été réalisée par une population stable et permanente, qui ne peut être compatible avec les peuples migrants. Ainsi la confection de fours aménagés à la surface du sol montre clairement la continuité de la tradition daco-romaine. Les Slaves utilisaient pour la réduction du minerai des fosses dites « en trous de loup », où le processus n'était activé que par le courant d'air naturel<sup>215</sup>. Or, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, le dispositif slave utilisant un creuset d'argile disparaît, signe selon l'archéologue Ștefan Olteanu, d'une cohabitation avec la population autochtone.

<sup>213</sup> BALTAG (2000), pp. 203-215 et 272-273.

<sup>214</sup> OLTEANU (1978), pp. 299-302 ; OLTEANU (1981), pp. 479-483 ; OLTEANU (1983) ; OLTEANU (1988), pp. 102.

<sup>215</sup> OLTEANU (1978), p. 301.



Enfin, certains de ces établissements, notamment ceux de Dulceanca et de Târgșor, ont montré une activité métallurgique qui a débuté avant l'abandon d'Aurélien, donc précédant de plusieurs décennies les migrations, et qui s'est poursuivie tout au long du Haut Moyen Âge, avec toutefois quelques interruptions. Ainsi selon Șt. Olteanu, « *la matière première et les objets finis étaient fournis par les autochtones dans le cadre des rapports politiques institués par les nomades qui investissaient l'espace compris entre les Carpates, le Danube et la mer Noire* »<sup>216</sup>.

L'archéologue Kurt Horedt<sup>217</sup> aboutit aux mêmes conclusions dans son étude sur les relations économiques entretenues entre les populations nomades des Avars et les mines de sel du plateau transylvain. Depuis la plus haute Antiquité, la présence de sel dans le bassin des Carpates transylvaines, en Valachie et en Moldavie en opposition avec son absence dans les régions voisines, a attiré la convoitise de nombreuses populations. De la sorte, le sel, indispensable aux hommes comme aux animaux, a joué un rôle économique et marchand de première importance. Alors que la progression des Slaves se poursuivait, une nouvelle vague de peuples asiatiques arrivèrent dans le sud-est de l'Europe. D'origine turque, les Avars s'installèrent sur le Danube vers 561 avant de pénétrer quelques années plus tard en Transylvanie par la vallée du Mureș. L'archéologie nous révèle qu'à l'époque des migrations et plus particulièrement à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, lors du repli des Avars suite au siège infructueux de Constantinople en 630, ceux-ci s'établirent sur le plateau transylvain. La présence de tombes et de vestiges avars, réunis sous la dénomination de « groupe de Gâmbaș »<sup>218</sup>, à proximité de mines de sel confirme leur installation aux côtés de populations locales. Celles-ci sont comprises entre les bassins supérieurs de l'Arieș et du Mureș, dans la région actuelle de Turda et Teiuș. L'auteur conclut que les Avars ont contrôlé ces mines de sel, dont l'exploitation était réalisée par les populations locales romanes.

Ces découvertes attestent formellement que les montagnes des Carpates n'ont pas empêché la plupart du temps les peuples dits « barbares » de s'implanter plus ou moins durablement à l'intérieur du plateau transylvain. L'apparente protection qu'offraient les Carpates fut peut-être l'une des raisons pour lesquelles dans leurs migrations vers l'ouest, certaines populations s'établirent en son sein. L'exemple des Goths d'Atharic est en ce sens révélateur. Pour échapper aux hordes d'Attila, le chef germanique se déplaça depuis la Munténie et la Moldavie méridionale vers l'autre côté des Carpates.

L'attraction pour les richesses du sol et du sous-sol fut également la cause de ces pénétrations. Nous venons de le voir concernant les Avars au cours du VII<sup>e</sup> siècle<sup>219</sup>. Ils ne furent toutefois pas les seuls. Depuis plusieurs décennies, l'archéologue Pinter s'intéresse aux découvertes carolingiennes réalisées sur le territoire de la Roumanie<sup>220</sup>. L'étude des pièces de collection exposées dans les musées de Cluj, d'Alba-Iulia et d'Orăștie, ajoutée aux sites archéologiques d'Orșova (département de Mehedinți), Jamul Mare, Deta (département de Timiș), Sălcea (Bihor), Zalău (Sălaj), Breaza (Brașov) et Șura Mică (Sibiu) démontrent que dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle, la vallée du Mureș devint une zone stratégique pour le

<sup>216</sup> Ibidem, p. 302.

<sup>217</sup> HOREDTE (1975), pp. 119-120.

<sup>218</sup> PINTER (2006), pp. 31-37.

<sup>219</sup> SPINEI (2010), pp. 55-56.

<sup>220</sup> PINTER (1998), pp. 135-144.

contrôle de la route du sel. Cet enjeu, relevé par le truchement de l'archéologie, est d'ailleurs confirmé dans les annales du monastère de Fulda. Celles-ci mentionnent en 892, sous le tsar Vladimir et le roi Arnulf de Carinthie, une mission des Carolingiens pour arrêter l'exportation de sel vers les Moraves avec lesquelles ces premiers se trouvent en conflit<sup>221</sup>.

A la vue de telles découvertes, les Carpates ont naturellement joué un rôle économique en attirant des populations et des États dépourvus de ces ressources. Ce mouvement vers l'orient entamé par l'État carolingien dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle illustre également la double dimension que revêt le Danube. Lorsque nous pensons à la fonction que pourrait jouer un fleuve, le lien entre ses deux rives nous vient presque immédiatement. Or, il ne faut pas négliger celle d'une relation d'amont en aval. La présence de pièces d'armement appartenant à des représentants de l'État franc nous offre la possibilité de comprendre les échanges qui intervinrent au cours du Haut Moyen-Âge entre cette formation politique déjà bien établie en Occident et ses « marches », espace à la fois militaire, stratégique et économique.

Malgré toutes ces découvertes, il reste aux archéologues étudiant cette période un délicat enjeu. En effet, face au difficile problème de la reconnaissance d'une identité ethnique et géographique au devenir des populations daco-romaines, il est plus que tendancieux de vouloir restituer une image fiable sur la base unique des restes archéologiques.

En effet, afin de définir précisément un groupe humain, il faut réunir impérativement trois sources. Tout d'abord par l'archéologie, qui étudie objectivement les traces matérielles laissées par les civilisations et les peuples. L'une des branches de ce domaine, la paléanthropologie, aide à l'identification de types physiques caractéristiques et peut, en théorie, différencier des populations asiatiques de populations européennes. La seconde source est l'histoire qui nous renseigne par le biais des sources écrites sur l'identité d'un peuple : son nom, ses dates, sa localisation. Enfin, la linguistique apporte en plus, des informations sur les peuples parlant la langue étudiée.

Sur ce point, l'historiographie hongroise explique que l'étude des cultures matérielles sur le territoire roumain ne prouve qu'une chose : la migration et l'installation de populations germaniques, slaves puis turcophones dans ces régions tandis que l'élément romain, issu des découvertes de vaisseliers, d'inhumations, de mobilier religieux, n'appartient pas à un substrat daco-romain, inexistant, mais vraisemblablement à une influence exercée par les régions du Bas-Danube et des Balkans sur les nouveaux arrivants. Pour les tenants de la théorie « migrationniste », les descendants des Daco-Romains doivent être cherchés en deçà du Danube. Au contraire, les chercheurs roumains, malgré quelques points de divergence, sont unanimes quant à l'idée d'une continuité matérielle autochtone qui aurait été préservée grâce aux montagnes boisées des Carpates<sup>222</sup>.

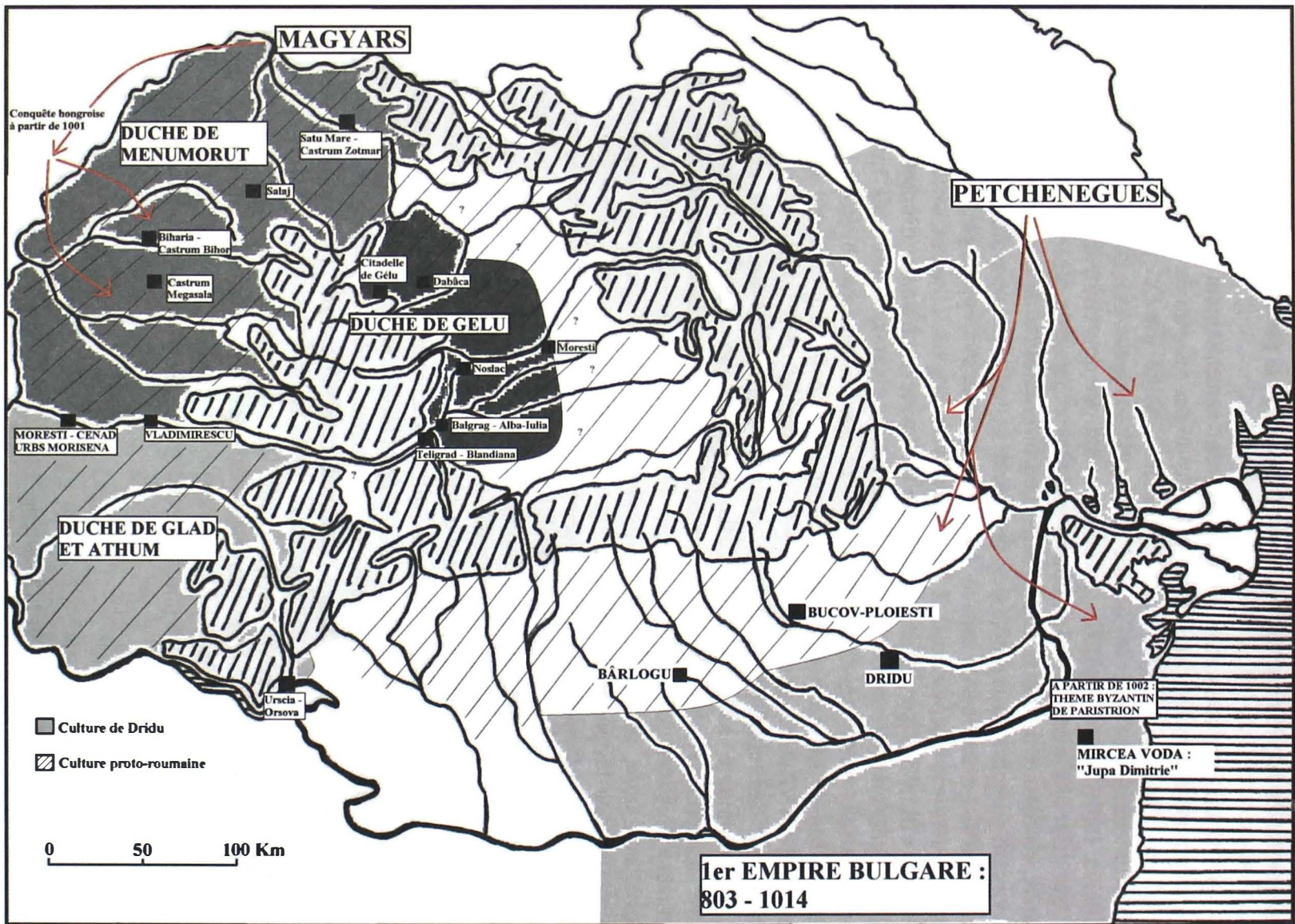
Avant de nous tourner vers d'autres sources, les témoignages littéraires, qui éclaireront sous un nouvel angle les réalités politico-ethniques des régions carpatodanubiennes et balkaniques, voyons si l'étude sur une longue durée d'une micro-région en l'occurrence le département de Sibiu peut nous permettre d'apporter de nouveaux éléments.

<sup>221</sup> PINTER (1998), p. 142 ; SPINEI (2009), pp. 58-59.

<sup>222</sup> GIURESCU (1980), pp. 20-24.



Carte 21 : L'arrivée des Magyars dans l'espace carpatho-danubien (IX<sup>e</sup> - XI<sup>e</sup> siècles) : cultures archéologiques et témoignages écrits.



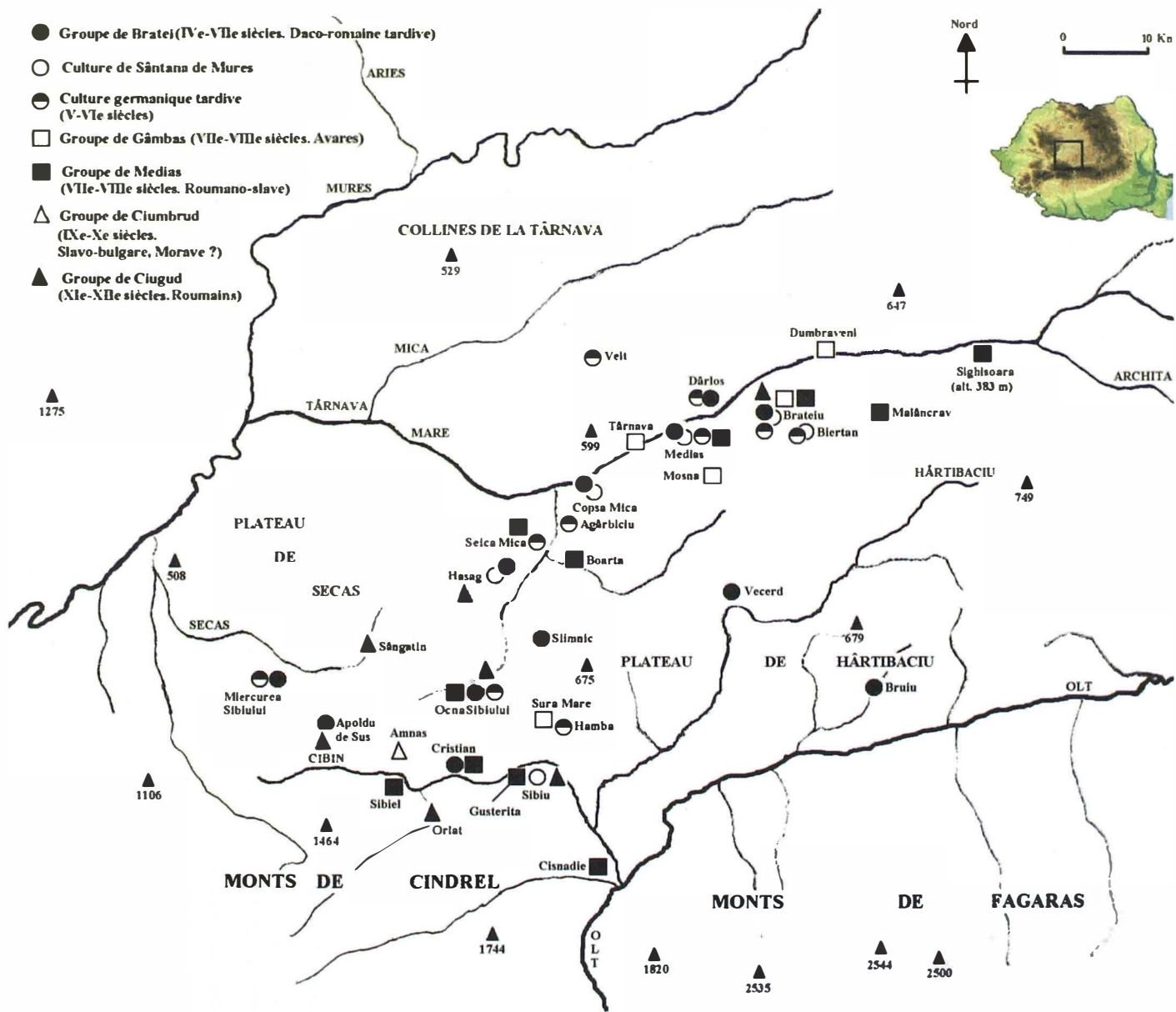
Nous avons choisi pour cette étude le département de Sibiu. Celui-ci revêt à notre sens un triple intérêt. Même si nous savons pertinemment que la prise en compte d'un département au sens administratif du terme ne nous éclaire que partiellement sur les réalités ethniques au cours du Haut Moyen-Âge, celui de Sibiu a l'avantage d'avoir fait l'objet d'un répertoire archéologique publié très récemment<sup>223</sup> et dont les vestiges ont été exfiltrés des considérations politiques de la période communiste. Au-delà de cet aspect méthodologique, la région de Sibiu est celle qui enregistre les premières sources écrites concernant les Roumains au XIII<sup>e</sup> siècle et sur lesquelles nous reviendrons par la suite. En ce sens, si nous possédons des informations documentaires avérées, relatives à une population roumaine dans ces contrées, une continuité de peuplement devrait pouvoir être enregistrée sur la base des découvertes archéologiques. Enfin, le département de Sibiu se caractérise par un relief évolutif et renfermant des ressources vitales, notamment salines. Dans sa partie septentrionale, la région est caractérisée par des collines et plateaux dont l'altitude, relativement élevée, est comprise entre 530 et 600 mètres dans la zone des collines de la Târnava et entre 600 et 750 mètres sur les plateaux de la Secaş à l'ouest, de la Hârțibaciu à l'Est. Cette zone est traversée par de nombreuses rivières, créant ainsi des terrasses propices aux regroupements humains. En se dirigeant vers le sud, les plateaux cèdent la place aux contreforts des Carpates méridionales : les monts de Cindrel à l'ouest et ceux de Făgăraș à l'Est au pied duquel coule la large et fertile vallée de l'Olt.

Cinquante-deux sites ont été répertoriés. Divisés en sept cultures archéologiques, ils couvrent toute la période des migrations entre le IV<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle : La culture daco-romaine tardive de Bratei, comprise entre le IV<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle, la culture germanique de Sântana de Mureș du IV<sup>e</sup> siècle, la culture tardive de Sântana de Mureș (V<sup>e</sup> siècle), la culture avare dite « de Gâmbaș » comprise entre le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle, la culture slavo-roumaine de Mediaș, contemporaine de la culture avare, la culture tardive slavo-bulgare de Ciumbrud (IX<sup>e</sup> – X<sup>e</sup> siècles) et la culture tardive de Ciugud, considérée comme roumain et datée de l'époque préféodale (XI<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles).

Que nous révèle la localisation de ces sites archéologiques ? De manière générale, les populations humaines se sont regroupées le long des cours des principales rivières, axes de communication : la Târnava Mare tout d'abord et l'un de ses affluents, la Visa. Une troisième zone de concentration s'avère être le cours de la Cibin. La présence de matières premières fournies par le sol et le sous-sol ainsi que les refuges offerts par les terrasses et les basses-montagnes du massif de Cindrel semblent avoir joué un rôle attractif évident. Nous notons l'absence d'établissement humain le long de la zone occidentale de vallée transylvaine de l'Olt<sup>224</sup> ainsi que de la rivière Hârțibaciu. Les lacunes inhérentes à la recherche archéologique peuvent en partie expliquer cet état de fait. Pour autant, la teneur en sel des eaux de ces contrées tout comme la proximité des montagnes de Făgăraș avec les richesses du sol (pâturages, bois pour la construction) et du sous-sol rendent difficile toute autre explication d'ordre archéologique. Une recherche plus poussée dans cette zone doit probablement être menée afin de palier à cette lacune.

<sup>223</sup> L'ouvrage a été publié en 2005. Voir : *Repertoriul arheologic – Sibiu*.

<sup>224</sup> La partie orientale, autour de la ville de Făgăraș appartient au département de Brașov.



Carte 22 : Les découvertes archéologiques datées de l'époque des migrations (IV<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles) dans le département de Sibiu.

Pour la première phase de l'époque des migrations, entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle, nous nous apercevons de la présence conjointe de la population autochtone avec les peuples germaniques, principalement dans la région collinaire de la Târnava Mare. C'est le cas des sites de Bratei, Mediaș, Dârlos, Biertan, Copșa Mică et Hașag. De manière beaucoup moins poussée, une cohabitation est perceptible à Miercurea Sibiului et Ocna Sibiului<sup>225</sup>. L'attrait des mines de sel est une réponse plus que vraisemblable à ces regroupements humains.

Au VII<sup>e</sup> siècle, la pénétration de populations avars dans cette région est principalement localisée le long de la Târnava Mare. Au contraire, les groupements slavo-roumains de la culture de Ciumbrud sont disséminés d'axes secondaires de communication, beaucoup plus en hauteur, comme la Visa et la Cibin.

Au cours de la dernière phase de l'époque des migrations, un repli vers les monts de Cindrel est perceptible. La majorité des sites découverts sont localisés sur la Cibin et les sources des rivières Secaș et Visa. Ce regroupement dans une région offrant un refuge face à l'arrivée de populations guerrières (magyares et pechéniègues<sup>226</sup>, vraisemblablement) peut être mis en parallèle aux premières attestations de populations roumaines au début du XIII<sup>e</sup> siècle, les localisant dans des contrées boisées : la « *silva Blacorum et Bissensorum* ».

Les résultats obtenus au travers de ce recensement semblent valider l'hypothèse d'un repli vers les contreforts boisés des Carpates. Les groupements humains autochtones, sans atteindre des altitudes qui n'auraient peu ou pas permis la pérennité d'une activité viable, ont choisi les zones collinaires et submontagneuses, les plus recouvertes de forêts et donc les plus impénétrables, pour continuer leur mode d'existence face aux peuplades nouvellement arrivées qui restèrent cantonnées dans les zones basses du plateau de la Târnava. Afin de valider cette théorie, il nous semble important de mettre en parallèle ces données avec celles d'autres zones de l'actuelle Roumanie. Les régions présentant un faciès géographique différencié, comme le département d'Argeș en Valachie, celui du Mureș ou la porte d'entrée au plateau transylvain par le Someș, tout comme les régions moldaves entre le Siret et les Carpates orientales, pourraient parfaitement faire l'objet d'une telle étude.

### 3.2.4. Les apports de la linguistique et des études toponymiques

La trace la plus ancienne de la langue roumaine se rencontre dans le contexte littéraire que nous avons évoqué dans le paragraphe sur les sources écrites relatant la présence roumaine dans les Balkans. Nous trouvons cette formule ou syntagme chez Théophane le Confesseur, dans sa *Chronographie*<sup>227</sup>. Le chroniqueur byzantin raconte qu'en l'an 587 lors d'une expédition conduite par Marin et Comentiolus dans l'Haemus contre les Avars, un soldat de l'armée byzantine, ayant perdu la charge de son mulet en fut averti par son compagnon, qui

<sup>225</sup> PROTASE (2004), pp. 151-209.

<sup>226</sup> Les fouilles archéologiques comme les sources historiques indiquent que des groupes pechéniègues sont ponctuellement entrés en Transylvanie aux cours des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Ils ne seront établis comme gardes-frontières par les rois de Hongrie, sous un aspect similaire aux Sicules, qu'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Ils laissèrent au cours de ces siècles de nombreux toponymes. Voir MADGEARU (2005), pp. 112-121.

<sup>227</sup> THEOPHANE, I, 397, Année 587, 14-19.



lui cria : « *torna, torna, fratre* » (« τόρνα, τόρνα, φρατρε »). La phrase provoqua la fuite de l'armée car « *les mêmes mots correspondaient à un signal, qui signifiait apparemment "courez !", comme si l'ennemi était apparu soudainement dans les parages* ». Le chroniqueur observe que ces paroles furent prononcées dans la langue maternelle (« τή πατρώα φωνή »).

Le même événement est rapporté par Théophilacte Simocatta<sup>228</sup> qui modifie un peu le récit. Il mentionne que le soldat aurait crié « *retorna* » mais remarque également que ces mots furent formulés dans la langue de son pays : « *Un paquet de chargement était tombé du bât, et quelqu'un cria au propriétaire de la resangler, en lui disant dans la langue de son pays : "retorna, retorna, fratre". Le propriétaire de l'animal n'entendit pas le cri, mais tous les autres le comprirent et se crurent attaqués par l'ennemi, et commencèrent à courir, en hurlant : "torna, torna" ».*

Ce témoignage, rare, est forcément intéressant. Pour autant les historiens et philologues roumains ne sont pas unanimes quant à l'importance à donner à ces quelques mots. Le débat scientifique naît de la confrontation entre ceux qui reconnaissent en ces termes un commandement byzantin ou au contraire un exemple de proto-roumain. Ovid Densusianu voyait uniquement en ces termes une forme latine vulgaire, qui ne pouvait être regardée comme foncièrement roumaine<sup>229</sup>. Ainsi « *torna* » désignerait un terme militaire que nous retrouvons par ailleurs dans l'œuvre de l'empereur Maurice, tandis que « *fratre* » correspondrait à cette forme du latin vulgaire qui n'avait pas encore évolué vers le roumain « *frate* » (frère). L'existence de mots latins au sein de la terminologie des armées byzantines est bien connue par les historiens. Certains ont ainsi logiquement émis l'hypothèse que cette phrase était un nouvel exemple d'un ordre latin utilisé pendant les manœuvres militaires. Néanmoins, la présence de « *fratre* », terme plus que familier dans ce contexte, à laquelle s'ajoute l'insistance des auteurs byzantins sur la langue dans laquelle cette formule fut prononcée, nous porte à croire que nous possédons là un témoignage incontestable de la langue parlée par une partie de la population autochtone romanisée à la fin du VII<sup>e</sup> siècle dans les Balkans.

Face aux hésitations de Densusianu, une grande partie des chercheurs roumains considèrent au contraire que ces mots appartiennent à la langue roumaine ancienne. Ce sont les conclusions apportées par Alexandru Philippide<sup>230</sup>, Nicolae Iorga<sup>231</sup>, Georges I. Brătianu<sup>232</sup>, Petre Ș. Năsturel<sup>233</sup>, tout comme les linguistes et philologues Alexandru Rosetti<sup>234</sup>, Valeriu Rusu<sup>235</sup> et Nicolae-Șerban Tanașoca<sup>236</sup>. Récemment encore, Nicolae Saramandu tout comme V. Suceveanu prouvaient la romanité de cette phrase<sup>237</sup>.

<sup>228</sup> THEOPHILACTE, II, 15, 6-9.

<sup>229</sup> DENSUSIANU (1997), p. 360.

<sup>230</sup> PHILIPPIDE (1923), pp. 504-508.

<sup>231</sup> IORGA (1937), p. 249.

<sup>232</sup> BRĂȚIANU (1999), p. 182 et note 17, p. 193.

<sup>233</sup> NĂSTUREL (1956), pp. 179-188.

<sup>234</sup> ROSETTI (1968), pp. 612-613.

<sup>235</sup> RUSU (1981), pp. 373-374 ; RUSU (1985), pp. 437-439.

<sup>236</sup> TANAȘOCA (2003), pp. 55-58.

<sup>237</sup> SARAMANDU (2002), pp. 41-60 ; SUCEVEANU (1999), p. 176.

Selon toute vraisemblance, cette interjection nous dévoile en partie l'espace linguistique sur lequel la langue roumaine s'est développée. Cet espace, compris de part et d'autre du Danube, prouve une nouvelle fois ces liens qui ont unit les populations romanes. Même au plus fort des migrations, le fleuve ne constitua jamais une barrière séparant les peuples vivant sur chacune de ses rives.

L'indécision des historiens au regard de cette phrase illustre la confrontation des arguments linguistiques qui depuis plus d'un siècle, s'épuise en débats qui ne tranchent pas. La science contribue ainsi à la multiplication des hypothèses. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'École transylvaine des Lumières, tenant du latinisme à l'époque romantique, s'est évertuée, dans une quête étymologique, de démontrer les origines latines du roumain.

Les linguistes ont alors axé leurs recherches sur la circulation du latin vulgaire, ou latin populaire, dans l'ensemble de l'espace latinisé.

Cet objectif fut alors repris par les chercheurs hongrois voulant prouver de la sorte l'origine sud-balkanique des Roumains et leur lente migration à partir du XIII<sup>e</sup> siècle vers les territoires nord danubiens. En réaction, les linguistes roumains se concentrèrent sur la recherche de l'élément dace comme substrat de la langue roumaine<sup>238</sup>. Ce postulat, qualifié de théorie « autochtoniste » et soutenu par la recherche archéologique, rompit avec l'école de linguistique balkanique représentée par Sandfeld et son ouvrage *Linguistique balkanique, problèmes et résultats*<sup>239</sup>. Il y souligne le rôle d'un substrat commun dans les formations des langues albanaise et roumaine, hypothèse qui ne cadrerait alors pas avec la vision d'une ethnogenèse roumaine réalisée au nord du Danube.

Cette problématique éclaire la liaison entre une langue et son espace d'origine. Or, l'acceptation du substrat balkanique détourne la formation de la langue roumaine de son berceau dace, alors que le travail sur la permanence du substrat dace réinstaura la continuité daco-romano-roumaine. Le trouble intellectuel et la théorisation linguistique contemporaine émanent d'un constat annoncé par le linguiste Sextil Pușcariu dans un ouvrage publié à Bucarest en 1940, *Limba română. Privire generală*<sup>240</sup>. L'auteur écrit : « Les recherches, jusqu'à présent, n'ont pas réussi à dévoiler une certitude sur l'élément autochtone dans la langue roumaine. Cela s'explique avant tout parce que nous ne connaissons presque rien de la langue de nos ancêtres thraco-géto-daces. Ainsi, nous ne sommes pas en mesure de reconnaître en fait ce que nous avons hérité d'eux ».

L'école linguistique « officielle » sous le régime de Ceaușescu continua pourtant à repérer les éléments autochtones dans la langue roumaine. La linguistique « autochtoniste », sous la plume de I. I. Russu, auteur de *Etnogeneza românilor*<sup>241</sup>, dénombre entre 90 et 100 termes préromains qui ne sont d'origine ni latine, ni grecque, ni slave et dont 80 sont aussi ignorés par l'albanais. Parmi cette liste, nous avons classé les termes les plus révélateurs de la culture dace classique ainsi que ceux qui témoignent de l'attachement de ce peuple aux montagnes des Carpates. Nous trouvons tout d'abord les mots se référant aux âges de la vie, tels que

<sup>238</sup> En 1894, Hașdeu répertoriait 84 termes d'origine dace. Voir HAȘDEU (1972).

<sup>239</sup> SANDFIELD (1930).

<sup>240</sup> PUȘCARIU (1976).

<sup>241</sup> RUSSU (1981) ; RUSSU (1970), p. 101.

*băiat* (garçon), *copil* (enfant), *mire* (époux, jeunes mariés), *prunc* (nourrisson), ainsi que les objets s'y rapportant : *leagăn* (berceau), *zestre* (dot). Viennent ensuite les activités, quelles soient cynégétiques avec les noms d'animaux et les qualificatifs (*mistreț* (sanglier), *aprig* (vif, impétueux, indomptable), *cârlig* (croc), *gheară* (griffes, serres), *mușca* (mordre), ou celles concernant l'agriculture et l'élevage (*băga* (introduire, fourrer, ficher), *anina* (suspendre, accrocher), *butuc* (souche, buche), *măceș* (églantier), *necheza* (hennir), *scurma* (gratter la terre), *păstra* (garder), *brândușă* (colchique), *strugure* (raisin), *țarină* (champ labouré), et les produits qui en découlent *brânza* (fromage), *urdă* (fromage blanc). Deux termes daces désignant des animaux se sont également conservés dans le vocabulaire roumain actuel : *barză* (cigogne), *melc* (limace). D'autres mots se rapportent à des activités plus guerrières : *cotropi* (envahir), *gudura* (ramper), *încurca* (enchevêtrer), *sugruma* (étrangler), *șir* (file, rang), *droiaie* (foule, bande), *țaruș* (pieu), *vătăma* (nuire). Les objets quotidiens font également partis de ces survivances de l'époque préromaine : *bordei* (hutte), *căciulă* (bonnet de fourrure), *pânză* (toile), *caier* (quenouille), *zar* (dé). Concernant les relations entre l'homme et son environnement ainsi que les phénomènes atmosphériques comme climatiques, le vocabulaire persistant dans la langue roumaine aujourd'hui reste dans sa grande majorité de type montagnard : *viscol* (tourmente de neige), *boare* (brise), *genune* (abîme, gouffre), *ridica* (lever, soulever, se lever, s'élever), *urca* (monter, gravir), *zburda* (gambader), *amurg* (crépuscule), *răbda* (patienter, supporter).

Cette spécificité du roumain sur l'albanais est essentielle puisque c'est sur une hypothétique symbiose roumano-albanaise que se base l'un des arguments mettant en avant l'origine sud-danubienne des Roumains suivie d'une lente et tardive remontée de ceux-ci vers l'espace transylvain, déjà occupé par les Hongrois. En effet, la linguistique hongroise, conduite par le *Committee of Transylvania*, sous la direction de Stephen Borsody, Nandor Dreisziger, Adam Makkai et George Schöpflin, avance l'argument des similarités phonologiques et morphologiques entre les deux langues pour conclure à l'existence d'une aire d'origine proche entre les Albanais et les Roumains. Cela signifierait donc que les ancêtres des Roumains vivaient dans les espaces montagneux de la Vieille Serbie et des zones adjacentes. Les linguistes hongrois ne sont pas les seuls à affirmer le lien albano-roumain. Voici comment après un long développement scientifique, le roumain Alexandru Philippide conclut à propos cette relation linguistique : « *Dacă este așa, apoi putem trage concluziile următoare. 1. Albanejii au trăit odată mai în apropiere de Dacoromîni decît de Macedoromîni. 2. Acei dintre Albaneji care au trăit mai în apropiere de romîni, în special de dacoromîni, au fost Toskii. 3. Fiindcă după toată probabilitatea Macedoromîni sînt emigrați în actualele lor teritorii din păturile despre sud ale romînizmului, apoi Albanejii, în special Toskii, trebuie să fi trăit odinioară prin teritorii apropiate de păturile despre nord al romînizmului* »<sup>242</sup>. Plus loin, il réaffirme ce lien : « *Există o afînităte etnică între cele două popoare* »<sup>243</sup>.

Ces liens linguistiques avec la langue albanaise existent, cela ne fait aucun doute.

<sup>242</sup> PHILIPPIDE (1927), p. 587.

<sup>243</sup> PHILIPPIDE (1927), p. 761.

Néanmoins, l'école roumaine l'explique par le substrat commun thraco-illyrien<sup>244</sup>. Récemment encore, le chercheur du Nay affirmait que « *le substratum ethnique et linguistique dace est basé sur le seul fait que le territoire sur lequel le roumain est parlé aujourd'hui coïncide avec le territoire de l'ancienne Dacie. Les investigations linguistiques ne confirment pas cette théorie, au contraire : il est plus plausible que le substrat roumain (et par conséquent la base ethnique du peuple roumain) se situe en Illyrie, et ce compte tenu des similitudes entre le roumain et l'albanais dans les termes préromains* »<sup>245</sup>.

En réponse à cette affirmation, nous pouvons très logiquement répliquer que l'illyrien comme le dace sont des dialectes issus du thrace. Il est donc tout à fait normal de trouver des similitudes, car appartenant à la même famille linguistique, sans que pour autant la base géographique des Roumains ait été l'Illyrie<sup>246</sup>.

Le face-à-face est sans issue. A la patrie mobile des Roumains que propose l'historiographie hongroise, la linguistique et l'historiographie roumaine répliquent par une représentation sédentaire de la continuité : « *La forme d'organisation sociale de base de la population roumaine au Moyen Âge a été la communauté villageoise, reprise aux Daces et aux Daco-Romains, donc perpétuée pendant l'occupation et la domination romaines. Les communautés gentilices-tribales deviennent des communautés territoriales. La continuité des communautés sur le territoire de notre pays depuis les Géo-Daces jusqu'à la fondation des États féodaux signifie la continuité du peuple roumain en Dacie comme peuple sédentaire* », écrivait I.I. Russu<sup>247</sup>.

L'étude des toponymes nous renseigne peu sur la continuité daco-romaine en Dacie. Un violent débat entoure les hypothèses illustrant l'origine et l'étymologie de noms relatifs à la géographie, lieux et rivières, de l'actuelle Roumanie.

La question est de savoir si des toponymes roumains ont existé avant l'arrivée des Hongrois. Ainsi, selon la théorie hongroise, le nom même de Transylvanie, à savoir le synonyme *Ardeal*, en langue roumaine, est issu du hongrois<sup>248</sup>. Sa première apparition dans un document roumain date de 1432. La région est alors dénommée sous la forme *Ardeliu*. Le terme dériverait du hongrois *Erdély*, présent dans les *Gesta Hungarorum* à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. *Erdély* signifierait « *au-delà de la forêt* » (« *erdö-elve* »), ce qui présente des analogies évidentes avec la forme latine d'*Ultrasilvanus* puis *Transilvania*<sup>249</sup> que nous retrouvons dans les textes à partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle et au cours du XII<sup>e</sup> siècle<sup>250</sup>. Il y aurait eu alors

<sup>244</sup> Parmi ces termes nous pouvons citer : *copac* (arbre), *binget* (forêt dense) qui a donné *bunk* (chêne), *brad* (sapin) et son voisin albanais *breth*, *druete* (tronc d'arbre), *grumazi* (cou, col, gorge mais également sommet d'une colline), *mal* (bord, rive, rivage mais également colline, hauteur), *pârâu* (torrent, ruisseau), *ghionâoie* (pivert), *balaur* (dragon), *brâu* (ceinture des bergers roumains). Tous renvoient à un environnement d'altitude et boisé. Voir POLÁK (1958), p. 693 ; ROSETTI (1973).

<sup>245</sup> DU NAY (1996) ; DU NAY (1997), pp. 8-9.

<sup>246</sup> RUSSU (1965), pp. 887-900.

<sup>247</sup> RUSSU (1970), p. 126 ; Voir également, STOICESCU (1980 / 1), pp. 203-218.

<sup>248</sup> DU NAY (1997), pp. 46-48.

<sup>249</sup> Le terme de *Transilvania* apparaîtrait pour la première fois dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle dans le récit de la *Légende de Saint Gérard*. Cf. DU NAY (1997), p. 47.

<sup>250</sup> DIR (C), volume I, documents 1 à 5 (1075 ; 1111 ; 1113), pp. 1-3.



passage d'une voyelle palatale semi-fermée, *e*, en hongrois à une voyelle centrale ouverte, *a*, lors de sa reprise par la langue roumaine. Cette récupération depuis le hongrois prouverait qu'elle ne peut être antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle.

A cette preuve apportée par la linguistique hongroise s'ajoute toute une série d'autres exemples qui démontreraient que les premiers toponymes roumains, issus de traductions du hongrois ou de l'allemand, ne sont apparus en Transylvanie qu'au cours du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>251</sup>. Les premiers toponymes originellement roumains n'apparaîtraient en Transylvanie qu'à partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>252</sup>.

En réponse à cette théorie, le linguiste Ștefănescu-Drăgănești<sup>253</sup> fait dériver le nom d'*Ardeal* de l'indo-européen *ard-* qui signifierait « *haut, colline, montagne ou encore région boisée* ». L'auteur énumère alors pour appuyer son hypothèse un grand nombre de toponymes européens ayant la même racine<sup>254</sup>. Or, selon du Nay, *ard-* de l'indo-européen n'aurait rien à voir avec *Ardeal* roumain. Cette similitude serait une simple coïncidence<sup>255</sup>. Comme preuve de cette négation, l'auteur ironise en mentionnant les termes roumains de *arde* (brûler) et *ardei* (poivre, paprika). Ajoutons à cette confrontation, l'hypothèse de la signification de *terre* à la racine *ard-* et que nous retrouvons aussi bien en Hébreu que dans les écrits mésopotamiens, ainsi la cité d'Eridu.

De la même manière, les historiens et linguistes hongrois réfutent l'origine dace du mot *Danube*, *Dunăre* en roumain, *Donaris* en dace<sup>256</sup>. Ils expliquent que « *c'est une croyance largement répandue en Roumanie que le substrat de la langue roumaine était le Dace et qu'il existe dans le roumain moderne des mots daces. On enseigne ainsi à l'école que le nom dace du Danube était Donaris. Or le mot de Donaris n'existe pas. Il a été créé par les philologues modernes dans le but d'expliquer le terme roumain de Dunăre. L'origine du suffixe -re est inconnue et il n'existe aucune hypothèse plausible qui résoudrait cette question* ». Les auteurs en concluent que l'absence dans la langue roumaine, d'un mot désignant ce fleuve et qui serait hérité de la langue latine, n'est pas compatible avec la théorie d'une mère patrie des premiers Roumains sur les deux rives du Danube. Ces Roumains ont dû vivre à « *une distance considérable du Danube* ». En contrepartie, ils démontrent la pérennité de toponymes roumains qui se sont perpétués dans le nord de la Grèce, tels que *Sărună* (Salonique), *Lăsun*, *Flărină*.

Réfutant cette thèse, les linguistes roumains persistent à démontrer l'origine dace du mot roumain *Dunăre*. Ainsi selon Emil Petrovici : « *Ce territoire est traversé par l'un des plus grands fleuves européens, pour lequel les Roumains ont un nom qui est à eux seuls, Dunăre, sans doute hérité des Daco-Mésiens. Il se distingue aussi bien du nom celtique adopté par les Romains (Danubius, Danuvius), que du nom slave (Dunav) et hongrois (Dunaj), par la partie*

<sup>251</sup> DU NAY (1997), p. 43 et pp. 62-72.

<sup>252</sup> Ibidem, pp. 84-87.

<sup>253</sup> ȘTEFĂNESCU-DRĂGĂNEȘTI (1986), pp. 48-49.

<sup>254</sup> Ibidem, p. 49.

<sup>255</sup> DU NAY (1997), pp. 199-200.

<sup>256</sup> Ibidem, p. 7 ; VRACIU (1980), p. 175.

finale –ăre ou –re qui pouvait être soit un suffixe daco-mésien, soit –comme le suppose Vl. Georgiev – un mot signifiant en daco-mésien " rivière " »<sup>257</sup>.

Plus généralement, les linguistes hongrois ont conclu que les toponymes et hydronymes de Transylvanie décelés dans les sources écrites sont en large majorité d'origine magyare et slave. Les conclusions de du Nay semblent éloquentes à ce sujet. Les premiers noms de villages typiquement roumains apparaissent au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>258</sup> : ce sont les établissements de Kaprévar (1337), Nuksora (1359), Margina (1365), Radest (1369), Charamida (1373) et Szekulaj (1379).

En dehors d'eux, il n'existe que quelques noms d'origine roumaine désignant les montagnes et les rivières : les monts de Neutidul (1307), de Pelys (1341), de Gegeuch (1380), Malamista (1373) et les fleuves Riusor (1377), Chernyswara (1380), Malamista (1389) et Stramba (1390).

Sur la base d'études plus anciennes, Ion Moga soulève une contradiction chez les historiens et philologues hongrois. « [...] la majorité des rivières de Transylvanie portent un nom double, l'un pour la partie de leur cours situé dans la montagne, l'autre pour le cours dans la plaine ; le premier est d'habitude roumain, rarement slave et a été donné par la population montagnarde [donc roumaine], le second ayant été donné par la population de la plaine et ayant été consigné dans les documents officiels, dont le rayon d'information s'arrête au pieds des montagnes »<sup>259</sup>.

Par ailleurs, concernant la ville d'Alba-Iulia et la rivière Târnava, les Roumains ont conservé dans leur mémoire le souvenir de leur cohabitation avec les Slaves et ce, avant la venue des Hongrois dans la plateau transylvain. En effet, le nom d'Alba-Iulia provient du slave *Bălgard*, également usité par les Roumains. Il fut repris par les Hongrois sous la forme (*Gyula*) *Fehérvár*. Donc, en se rapportant à la théorie hongroise, comment se fait-il que les Roumains, arrivant des régions balkaniques au XIII<sup>e</sup> siècle, sur une terre habitée et gouvernée par les Hongrois, n'utilisèrent pas la forme magyare ? Nous aboutissons aux mêmes conclusions en ce qui concerne la rivière Târnava, forme slave, tandis que les Hongrois usent du terme *Küküllő* ou *Kokel*.

De la même manière en étudiant la toponymie de la rivière Sebeş et de ses affluents, nous apercevons des différents termes utilisés par les populations pour les désigner<sup>260</sup>. Le nom de Sebeş provient du hongrois « *szép* » qui signifie « beau, belle ». Il ne désigne toutefois que le cours inférieur de la rivière. En aval, au cœur des monts Şureanu et Lotru nous trouvons les affluents Dobra (du slave, « immaculée ») et Bistra (du slave, « rapide ») ainsi qu'un troisième dénommé Frumoasa, la « belle ; bonne » en roumain. Il semblerait donc que l'effet conservateur des Carpates ait joué son rôle face aux dominations étrangères. Les Hongrois ont traduit dans leur langue le nom roumain de la rivière, l'attribuant uniquement à son cours supérieur, celui où fut implantée la ville de Sebeş. Cependant en aval, la rivière a conservé sa toponymie slavo-roumaine.

<sup>257</sup> PETROVICI (1965), p. 6 ; GEORGIEV (1963), pp. 87-90 ; Voir également PAPADOPOL-CALIMAH (1884), pp. 322-323.

<sup>258</sup> DU NAY (1997), pp. 62-72.

<sup>259</sup> MOGA (1944), pp. 52-53.

<sup>260</sup> GLODARIU (2006), pp. 141-144.

S'il est au moins un point sur lequel les différentes écoles historiques et linguistiques s'entendent, c'est bien sur la présence de populations de langue romane dans les Balkans. Cet état de fait est encore aujourd'hui bien réel. Nous trouvons ces communautés parlant des dialectes clairement affiliés au daco-roumain<sup>261</sup> dans plusieurs localités de Grèce, d'Albanie, de l'ancienne Yougoslavie et de Bulgarie. Ces populations sont connues sous les noms d'Aroumains ou Macédo-roumains, de Mégléno-roumains, d'Istro-roumains et de Morlaques<sup>262</sup>. Qui sont donc ces populations vivant dans des enclaves en terres grecque et slave ? Les langues qu'elles utilisent aujourd'hui les relie indiscutablement au roumain parlé au nord du Danube. Ces communautés sont probablement les descendants des populations daco-romaines qui ont migré après l'abandon de la Dacie sous l'empereur Aurélien et tout au long du Moyen-Âge où elles furent l'objet des mentions écrites d'Anne Comnène et des registres de la Sainte Montagne. Leur existence prouve une fois de plus l'extrême richesse des liens qui unirent les deux rives du Danube, les Balkans et les Carpates.

Au milieu de ces nombreuses théories et hypothèses extrêmes, relevant à la fois des études archéologiques, textuelles, linguistiques et toponymiques, il n'est pas aisé de restituer une image fiable de ce que devinrent les Daco-Romains entre le IV<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle. Pour autant, à la lumière des différentes informations fournies par la recherche roumaine comme hongroise, lorsque nous tentons de rendre compte des futures populations roumaines en Europe de l'Est et dans les Balkans, le rôle des Carpates et du Danube prend alors tout son sens.

Réfutant à la fois la théorie hongroise dans l'absence des descendants daco-romains sur le sol de leur ancienne province, mais refusant également d'accepter unanimement les conclusions de certains chercheurs roumains prônant l'affirmation d'un substrat dace surévalué dans la langue roumaine, nous entendons proposer une théorie médiane appuyée par l'historiographie roumaine de ces dernières années.

L'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien n'entraîna pas la fin de la romanisation de l'ancienne province de Trajan. Ainsi que nous l'avons vu, le Danube est resté jusqu'au V<sup>e</sup> siècle, un fleuve intérieur de l'Empire romain. Par ailleurs, quand bien même une partie de la population daco-romaine, selon toute vraisemblance celle vivant dans les villes, aurait fui la Dacie pour se réfugier en deçà du Danube avec l'administration et l'armée impériale, il n'est pas concevable que tout un pays soit devenu un *no man's land* intégral<sup>263</sup>. Sans pour autant réfuter les propos d'Eutrope et des autres historiens romains, il est demeuré sur le sol de la Dacie une partie de la population. Il serait logique de voir dans les Daco-Romains restés dans la province, ceux qui travaillaient la terre. Que seraient-ils devenus s'ils avaient été implantés en Mésie ? N'auraient-ils pas obtenu des lots afin de pourvoir à leurs besoins ? Auquel cas, nous aurions dû retrouver les traces, matérielles et textuelles, d'une telle transplantation.

<sup>261</sup> C'est-à-dire la langue roumaine parlée dans l'ancienne Dacie, l'actuelle Roumanie.

<sup>262</sup> Concernant les études réalisées sur ces communautés, voir : WACE (1914) ; VÂLSAN (1918) ; CAPIDAN (1937) ; CAPIDAN (1943) ; BELDICEANU (1966) ; BALACI (1968) ; BREZEANU (1976), pp. 210-223 ; SCĂRLĂTOIU (1977), pp. 535-551 ; TANAȘOCA (1981), pp. 1513-1530 ; MUDRY (1999), pp. 56-60. Voir également l'importante bibliographie donnée par Valeriu Rusu dans DENSUSIANU (1997), pp. 870-871.

<sup>263</sup> En ce sens, l'utilisation abusive du terme « désert » par l'historiographie hongroise pour qualifier la province de la Dacie à partir du IV<sup>e</sup> siècle est révélatrice.

L'arrivée des peuples barbares n'a pas plus entraîné la disparition de l'élément daco-romain en Dacie que ne le fit l'abandon officiel voulu par Rome. Il est important en histoire ancienne et médiévale de regarder d'un oeil critique toute césure dramatique et irréversible. Les faits ne se déroulent que très rarement dans le chaos et la révolution. De la sorte, nous proposons de comprendre les siècles qui ont suivi le retrait d'Aurélien selon le concept de contacts interculturels transdanubiens. Le fleuve n'est pas devenu du jour au lendemain une muraille de Chine infranchissable.

C'est à ce stade de notre étude que se place une question qui peut paraître à première vue déplacée mais qui intéresse au plus haut point notre recherche. Quand nous parlons de la notion de continuité, de quelle continuité s'agit-il ?

Pour beaucoup de chercheurs, ce terme recoupe une acception statique, immobile. Il s'agirait de démontrer au travers des fouilles archéologiques que la population daco-romaine a continué son mode de vie à l'endroit exact où il s'est établi pendant la domination romaine, ou même antérieurement. Or, l'archéologie n'offre guère d'exemples d'occupations successives sur un même endroit. Au contraire, il faut percevoir la pérennité daco-romaine comme étant mobile. A la période du Haut Moyen-Âge, le Danube ne constitua pas une frontière du point de vue ethnique. Il fut l'axe central d'un territoire autour duquel se forma le peuple roumain. La continuité doit être suivie sur tout ce territoire en admettant la possibilité de déplacements entre les deux rives du fleuve, entre les deux « romanités ».

Ainsi au cours des premiers siècles de l'ethnogenèse roumaine, deux romanités ont coexisté, l'une au nord du Danube, ce fut la « romanité dace » et l'autre sud danubienne ou « romanité mésique ». Elles ont continué sans interruption leurs échanges, le Danube restant ce fleuve rassemblant les peuples et permettant le maintien des liens. Il n'a pas été une frontière linguistique. Ce constat résulte du contact et des échanges permanents qui ont eu lieu, au cours des siècles, entre les populations daco-romaines vivant sur les deux rives de ce fleuve interdisant une différenciation culturelle. L'une des activités ayant maintenu ce lien au sein de la romanité daco-mésienne fut la pratique de la transhumance. Les données que nous possédons, qu'elles soient linguistiques, documentaires et archéologiques, nous montrent que l'élevage a constitué l'une des occupations principales des Roumains, dénommés Valaques<sup>264</sup>. Ainsi, les pâtres vivant au nord du Danube traversaient le fleuve avec leurs troupeaux, à la recherche de pâturages d'hiver. Ils pratiquaient ce que les ethnologues appellent la « transhumance pastorale ».

Politiquement, les faits furent retranscrits autrement. La fin de la domination byzantine au nord du Danube entre le VI<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle eut pour conséquence une moindre attention des chroniqueurs et des historiens sur les réalités ethniques de ces contrées. Ils restèrent tous focalisés sur les populations dominantes pouvant représenter un danger pour eux, à savoir les peuples migrants barbares. Préférant comprendre les événements qui survenaient dans la péninsule balkanique, ces mêmes historiens se sont rapidement aperçus de l'existence d'une population parlant une langue latine vulgaire dans les régions envahies par les Slaves. Cette population ne pouvait être que les descendants daco-romains implantés en Mésie. C'est pourquoi, dans un premier temps, les historiens byzantins évoquèrent dans leurs écrits la romanité mésique. Or, l'établissement massif des Slaves puis des Bulgares au cours du VII<sup>e</sup>

<sup>264</sup> Aujourd'hui encore, le terme de *valaque* désigne un berger latinophone.

siècle entre le Danube et les monts Balkans a disloqué la masse de ces Roumains sud-danubiens. Les nouveaux arrivants limitèrent peu à peu l'espace des Roumains aux zones de montagnes et les poussèrent graduellement vers le sud dans les régions des Rhodopes, des monts du Pinde vers la Thessalie, en Etolie, Acamanie et en Epire.

La séparation de la romanité nord-danubienne avec la romanité mésique n'est intervenue qu'après la migration des Slaves. Les études de linguistique comparée des dialectes roumains sud-danubiens (macédo-roumain et istro-roumain) avec le daco-roumain nord-danubien démontrent qu'après une période de vie commune, ils se sont individualisés entre le VII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. Des deux romanités ainsi séparées, celle au nord du Danube fut la plus résistante. En témoigne l'émergence de principautés roumaines à partir du XII<sup>e</sup> siècle. Au contraire, la romanité sud-danubienne, assimilée en partie par les vagues de populations slaves, traversa les siècles sous la forme de petites communautés menant une vie pastorale assez indépendante, à l'écart des villes, principalement dans les zones montagneuses. Les témoignages des ethnologues sont en ce sens révélateurs. Voici ce que l'illustre ethnographe de la péninsule balkanique Cvijić nous dit à propos des Valaques vivant en Bulgarie : « *Morihovo, qui a joui à l'époque turque d'une certaine autonomie, est une région montagneuse propre à l'élevage des bestiaux, assez semblable à la région des Mijaci. Elle comprend un si grand nombre de types valaques qu'on est porté à croire à l'origine slavo-roumoune de cette population. Tout autour des montagnes et sur le Niče habitent des pâtres valaques à demi slavisés* »<sup>265</sup>.

Les montagnes de la péninsule balkanique permirent aux communautés roumaines de survivre à l'arrivée des Slaves, de la même manière que les montagnes de Dacie et plus largement la géographie de l'espace roumain prirent une fonction similaire. Au cours du Haut Moyen-Âge, le passage et parfois l'installation de nombreuses populations migratrices ont obligé les autochtones à se déplacer temporairement dans des lieux plus abrités pour se protéger tout en restant dans le cadre de la même région. Dans les régions de plaine, ils se réfugièrent dans les forêts, qui couvraient alors 70 % de la Roumanie actuelle. Dans les zones collinaires et montagneuses, le réduit des Carpates offrit à la romanité dace la possibilité d'une vie à l'écart des grands courants migrants. Une fois le danger écarté, les populations autochtones revenaient sur les lieux plus propices à l'agriculture. Il faut donc considérer la continuité de la romanité dace comme la suite de mouvements pendulaires à l'intérieur d'une même région. L'idée d'un repli tout au long des IV<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> siècles dans les montagnes paraît aujourd'hui désuète. Nous connaissons beaucoup trop d'établissements à caractère agricole dans les plaines et dans les régions de basses collines pour pouvoir soutenir l'idée d'une vie passée sur plusieurs générations dans les montagnes<sup>266</sup>.

Bien entendu, cette continuité pendulaire n'entraîna pas un refus ou un rejet systématique des influences extérieures apportées par les peuples migrants. L'élément slave fait, archéologiquement comme linguistiquement, partie intégrante de la formation du peuple roumain au nord comme au sud du Danube. Toutefois, en gravitant autour des Carpates,

<sup>265</sup> CVIJIĆ (1918), p. 162.

<sup>266</sup> Voir par exemple, COMAN (1969), pp. 287-314.

véritable forteresse naturelle et colonne vertébrale de l'espace roumain, les descendants des Daco-Romains restés sur le sol de la Dacie furent à l'abri d'une assimilation totale par les Slaves.

C'est ainsi que s'explique ce changement fondamental de l'état de la langue et de la culture roumaines dans le cadre de la *Romania*. Elles passent d'une aire latérale au cours de la période romaine, à une aire isolée : « une île de la latinité dans une mer slave ».

Il est important de s'attarder sur le mode de vie des populations nomades et guerrières, parmi lesquelles les Slaves furent l'une des plus importantes, afin de mieux comprendre le processus de formation du peuple roumain et des liens entretenus avec les éléments géographiques de l'ancienne Dacie. Quel était leur cadre géographique originel ? Quelles étaient leurs structures sociales et politiques ? Quelle était leur économie ?

Le cadre géographique du phénomène nomade fut les steppes. Celles-ci couvrent une grande partie de l'Eurasie, de la Hongrie et des Bouches du Danube, à la Mongolie et la Chine du nord. Toutefois cette étendue n'est pas homogène. D'une part, il nous faut distinguer les steppes dites « herbeuses » de la plaine pannonienne, de Munténie et de la rive septentrionale de la mer Noire aux steppes « boisées » du nord des Carpates et des bassins moyens du Dniepr, de Don et de la Volga. D'autre part, ces steppes sont entrecoupées d'obstacles, qui sans être insurmontables, ont joué un rôle majeur. Ainsi, l'Oural, qui avec ses sommets méridionaux, culmine à 1000-1500 mètres d'altitude. Il ne représenta cependant pas un obstacle de taille. Au contraire, la chaîne des Carpates est beaucoup plus imposante. Ainsi que nous l'avons étudié dans le chapitre introductif, les montagnes roumaines culminent jusqu'à 2500 mètres d'altitude, mais plus important encore, ce sont ces lieux densément boisés.

Peuple à la tradition guerrière affirmée, les nomades adoptèrent une différenciation sociale forte. Le sommet de la hiérarchie était tenu par les souverains, *kaghans*, *khans*, et les dynasties ou clans « royaux ». Le reste de la population était réparti entre une aristocratie riche et puissante, et une majorité d'hommes libres.

La base de l'économie nomade fut, dans tous les cas, l'élevage. Le cheval occupait une place privilégiée. Il fut à la base de l'aristocratie guerrière de ces populations. C'est en ce sens que se placent les témoignages archéologiques de rites funéraires ou encore des innovations en matière d'harnachement. Les troupeaux d'ovins et de bovidés fournissaient la base de l'alimentation, de l'artisanat et des échanges. Car même s'ils n'étaient pas réfractaires à l'agriculture, les nomades n'accordaient qu'une place très secondaire à cette économie. Nous pouvons imaginer que les produits agricoles étaient échangés ou pillés aux populations sédentaires. C'est sur la base de ce modèle d'existence et de subsistance, commun aux peuples nomades, que se place leur rencontre avec les populations sédentaires daco-romaines. Dans le cadre d'un nomadisme migratoire, c'est-à-dire le déplacement d'un groupe humain dans son ensemble vers de nouvelles terres, les régions fortement boisées comme celles d'altitude, telles que les Carpates, présentaient l'inconvénient majeur de rendre vulnérables les nomades.

C'est pourquoi il faut prendre en considération que dans leurs migrations, une majorité de ces peuples évitèrent cette zone, soit en longeant la plaine moldave pour entrer en Dobroudja et en Munténie comme le firent une partie des Slaves à partir du VI<sup>e</sup> siècle, puis les Petchénègues, soit en contournant les Carpates orientales par le nord. Ce fut le cas d'une

autre partie des Slaves comme des Magyars, qui traversèrent les Carpates septentrionales par le col de Verecke.

Au contraire de l'affirmation d'André Martinet<sup>267</sup> que nous évoquions dans notre introduction, ce ne sont pas les « *bergers romanophones* » qui réalisèrent « *la coupure totale des Slaves* », mais bel et bien le paysage inconnu auquel ces derniers se confrontèrent dans leur migration.

Il est toutefois nécessaire de relativiser ce schéma. Il n'est pas question d'affirmer, selon une conception manichéenne, que les peuples nomades n'ont jamais franchi les Carpates roumaines. Cette thèse serait d'autant plus fautive que les fouilles archéologiques comme les témoignages écrits nous démontrent la présence de ces migrants dans le bassin des Carpates. Mais les monts boisés des Carpates ont vraisemblablement permis d'amoinrir la masse de populations orientales en même temps qu'ils ont offert aux autochtones à la fois un lieu de refuge, un espace de conservation des valeurs traditionnelles et une zone de symbiose modérée et difficilement perceptible.

### 3.3. DES « *PASTORES ROMANORUM* » A L'EMERGENCE DES PREMIERES ENTITES POLITIQUES

#### 3.3.1. Les Roumains, entre vie pastorale et sédentarité

Les sources hongroises ne font que confirmer les conclusions que nous avons apportées précédemment. La pénétration des tribus magyares en Europe orientale et centrale a profondément marqué la physionomie de ces contrées. Après l'arrivée des Slaves au VI<sup>e</sup> siècle, celle des Magyars au IX<sup>e</sup> siècle fut le second grand bouleversement de l'échiquier politique et ethnique Est-européen. Ils vont laisser une trace indélébile dans le paysage et l'histoire des Roumains.

Revenons sur les circonstances de l'arrivée des Magyars dans la plaine pannonienne et leur infiltration en Transylvanie. En 839, les premières populations magyares arrivent sur le Bas-Danube avec à leur tête Arpad, fondateur éponyme de la première dynastie hongroise. La défaite d'Arpad à Lechfeld contre Otto le Grand en 955 marqua la fin des incursions magyares en Occident. Ils se sont peu à peu sédentarisés dans la plaine pannonienne, alors région roumaine moins dense du point de vue démographique. A partir de cette province, ils progressèrent vers l'Est, vers la Transylvanie. En 996, Vajk succède au roi magyar Géza. Il est baptisé le 26 décembre 996, le jour de la saint Etienne, prénom qu'il adoptera pour la suite de son règne. Cette date marque également le début de la conversion des Hongrois au catholicisme, sous la conduite d'Etienne I<sup>er</sup> de Hongrie. Cinq ou six ans plus tard, en 1000 ou 1001, Etienne I<sup>er</sup> adresse au pape Sylvestre II l'acte de tradition de la Hongrie à saint Pierre. Ce document, qui est conservé dans le registre du pape Grégoire VII, est à l'origine du royaume apostolique de Hongrie, c'est-à-dire appartenant à l'apôtre Pierre. Cette terminologie, donnée au royaume de Hongrie, fut conservée par le souverain, dit roi apostolique, jusqu'au 16 novembre 1918. Relevant désormais de la juridiction religieuse de

<sup>267</sup> MARTINET (1994), p. 77.

Rome, son roi se doit de défendre et de propager la religion chrétienne sur les *terra incognita* jouxtant l'Empire Byzantin. C'est ainsi qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle, les Hongrois progressent vers la Transylvanie. Après avoir franchit la Tisa, les nobles hongrois, envoyés du roi, tentent de s'imposer dans l'ancienne province romaine.

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le tout jeune Empire arpadien mentionne à son tour les Roumains dans ses chroniques<sup>268</sup>. S'inspirant d'une source interne plus ancienne, les *Gesta Hungarorum*, rédigées probablement sous Ladislav le Couman (environ 1272 – 1290), le notaire anonyme du roi Béla III<sup>269</sup>, raconte l'arrivée des Hongrois dans la plaine pannonienne. Parmi les ethnies dont il cite l'existence au X<sup>e</sup> siècle, il mentionne les « *pastores Romanorum* ». Il note que les peuples slaves et byzantins les appellent également les « *Blachii* ». Ces « *Blachii* », ajoute-t-il, sont présents tant au sud des Carpates que dans la plaine de la Tisa et au cœur de la Transylvanie. Ce terme de « *pasteurs des Romains* », qu'il faut comprendre sous la dénomination de pasteurs des Byzantins, revient périodiquement dans les sources hongroises au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. Simon de Kéza, auteur d'une chronique s'inspirant des *Gesta Hungarorum*, rappelle que les « *Blachii* » sont des « *pastores Romanorum* ». Il donne plus loin une liste des grands peuples d'Europe orientale parmi lesquels seuls les « *Ulachi* » ou « *Blacki* » sont d'origine romaine. Il y explique que certains sont restés en Pannonie tandis que d'autres vivent également en Transylvanie. Les chroniques hongroises ultérieures, telles que le *Chronicon pictum* (1358), le *Chronicon Posoniense*, le *Chronicon Dubnicense* et le *Chronicon Budense* (XV<sup>e</sup> siècle) n'apportent aucun nouvel élément, mais confirment toutefois cet état<sup>270</sup>.

La relation entre les Roumains et les montagnes boisées des Carpates ressort encore plus clairement au travers des actes et donations octroyés par les rois de Hongrie. Sur 1750 documents royaux hongrois rédigés entre l'année 1001 et 1270, 55 concernent la Transylvanie dont seulement 14 évoquent les Roumains<sup>271</sup>. Parmi ceux-ci, huit documents sont plus particulièrement intéressants pour notre étude<sup>272</sup>. Si nous nous basions exclusivement sur une étude statistique de ces documents dans une vision des réalités ethniques, nous pourrions aisément dire que les Roumains ne jouèrent pas un rôle important, voire même qu'ils ne constituèrent pas un groupe clairement établi en Transylvanie mais qu'ils y arrivèrent de manière sporadique au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. Le silence des sources expliquerait une fois de plus l'arrivée tardive des Roumains dans la province intracarpatique. Ce sont en substance les conclusions dégagées par les historiens hongrois. Or, il est important de prendre en compte plusieurs facteurs qui nous permettent de mieux appréhender l'importance de ces documents. Ainsi, une partie, probablement non négligeable, de ces documents historiques transylvains a été détruite lors des vicissitudes de l'histoire : les écrits étaient entreposés à Alba-Iulia, or la ville connut plusieurs incendies, notamment en 1277 et

<sup>268</sup> BRĂTIANU (1943), pp. 108-129 ; POPA-LISSEANU (1934), « *Anonymus Bele regis notarius, Gesta Hungarorum* », IX, p. 32 ; BAKÓ (1975), pp. 241-248 ; MAGDEARU (1996), pp. 5-22.

<sup>269</sup> « *P. dictus magister ac quondam bonae memoriae gloriosissimi Belae regis Hungariae notarius* ». Voir : BREZEANU (1981), pp. 1313-1340.

<sup>270</sup> POPA-LISSEANU (1934), pp. VI, X, XI, XV.

<sup>271</sup> MOGA (1944), p. 10.

<sup>272</sup> BRĂTIANU (1943), pp. 108-129.



1308. Par ailleurs, ces sources ont été rédigées par une autorité, princière ou religieuse, désirant modifier un état des choses. « *Le document apparaît afin de créer un ordre de droit nouveau comparativement aux réalités préexistantes* »<sup>273</sup>, écrit très justement Ion Moga.

C'est pourquoi, concernant les réalités du XIII<sup>e</sup> siècle en Transylvanie, les documents faisant mention des Roumains gravitent autour de trois nouvelles réalités. La première a trait à la colonisation du sud et sud-est transylvain par des Saxons. En 1191, ils sont établis comme garde-frontières dans cette région où ils fondent les villes d'Hermannstadt (aujourd'hui Sibiu), de Schaessburg (Sighișoara) puis en 1235, Kronstadt (Brașov). Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, autour de l'année 1202, une abbaye cistercienne est fondée à Cârța au pied des montagnes de Făgăraș<sup>274</sup>. Enfin la troisième réalité concerne l'établissement des chevaliers teutoniques suite à un acte de la chancellerie hongroise leur octroyant des terres dans le pays de Bârsa en 1211. Ils seront toutefois expulsés quatorze années plus tard pour s'être arrogé des pouvoirs allant à l'encontre des intérêts du roi de Hongrie.

Parmi les huit documents retenus pour notre étude, le plus ancien date de l'année 1250. Il se réfère à une expédition du roi André II contre les Bulgares en 1210 au cours de laquelle une armée de Sicules, Saxons, Petchenègues et Valaques (*Olacis*) fut levée par le *comes* de Sibiu. Il est mentionné que ces Valaques étaient des bergers vivant dans la région d'Hermannstadt (Sibiu) et qu'ils étaient les gardes frontières du roi de Hongrie.

Dans un document de 1222, le roi de Hongrie André II donne aux chevaliers teutoniques le privilège de ne pas payer de taxes pour le transport du sel au travers du territoire des Sicules et des Vlaques (« *Item concessimus, quid nullum tributum debeant persolvere nec populi eorum, cum transierint per terram Siculorum aut per terram Blacorum* »). Il est ajouté que les Vlaques vivaient dans le voisinage de Kerc (Cârța).

Un troisième document émis l'année suivante par le roi de Hongrie prouve la présence d'une population sédentaire valaque dans le même territoire de Cârța. André II confirme les propriétés données au monastère et confisquées aux Valaques vivant sur ces terres : « *terram quam prius eidem monasterio contuleramus exemptam de Blaccis* ».

À deux reprises, en 1222 et 1223, le roi de Hongrie assigne aux Roumains un territoire, une « *terra Blacorum* », qu'il fait placer sous l'autorité militaire et juridique d'un voïvode choisi parmi eux. En 1224, André II confirme les privilèges accordés aux Saxons par Géza II dans la région entre Orăștie et Baraolt. « *Praeter vero supra dicta, silvam Blacorum et Bissenorum, cum aquis usus communes exercendo cum predictis scilicet Blacis et Bissenis, eisdem contulimus, ut praefata gaudentes libertate nulli inde servire teneantur* ». En 1234, André II définit les droits des populations saxonnes au travers du *Diploma Andreamum*. Il confirme que ce peuple a le droit de jouir de la forêt des Petchenègues et des Valaques (« *silvam Blacorum et Bissenorum cum aquis usus communes exercendo cum praedictis scilicet Blacis et Bissensis* »). En 1256, un document précise que les Roumains bénéficient d'une situation d'égalité avec les Sicules. Cette parité constitutionnelle est de nouveau attestée lors de la réunion de la diète de 1291 à Alba-Iulia puis en 1360, année où une « *universitas* » est octroyée aux Roumains. Ce tribunal collectif est présidé par le capitaine de

<sup>273</sup> MOGA (1944), p. 11.

<sup>274</sup> NÄGLER (1993), pp. 489-493 ; BUSUIOC von HASSELBACH, I (2000), pp. 32-170.

Hateg suivi d'un conseil de 12 knèzes, composé de six prêtres et de six Roumains communs (« *Olachi populari* ») élus parmi la population.

Un dernier document, daté de 1366, nous offre une dernière mention explicite du lien ininterrompu qu'entretenaient les Roumains avec les montagnes des Carpates. Cette année-là, le roi de Hongrie mentionne dans les Carpates méridionales, l'ancienne « *Silva Blacorum et Bissennorum* » d'un « *comes alpium nostrarum* ». Selon les conclusions de Ion Moga, ce *comes* aurait eu pour « *mission de recueillir les impôts dans les établissements roumains des montagnes et des vallées* »<sup>275</sup>. Nous retrouvons par ailleurs au travers de cette mention documentaire l'espace géographique dans lesquelles vivaient ces réalités ethniques : les Hongrois, maîtres du pays, dominent plus particulièrement les vallées et les zones de plaines tandis que les Roumains, peu à peu chassés de leurs terres, se retrouvent dans les régions d'altitudes. Nous verrons dans le chapitre concernant les premières formations politiques roumaines que ce schéma se retrouve jusqu'à la domination ottomane dans les monts Apuseni.

Les sources occidentales nous renseignent de la même manière sur ces populations transhumantes de langue latine. Odo de Deogilo (Odon ou Eudes de Deuil), qui accompagna Louis VII lors de la Seconde Croisade en 1147, dans sa description de la Hongrie, emploie le terme de « *pasteurs de César* » pour désigner un peuple de langue latine habitant ces contrées. La formulation d'Odo de Deogilo peut s'expliquer par le fait que la conquête de la Gaule par César était aux yeux du roi de France un fait concret. Il y aurait donc substitution de faits, le connu remplaçant un événement aussi vague qu'éloigné.

Près d'un siècle plus tard, le dominicain Riccardus dans un compte rendu intitulé *Ungaria Magna*, écrivait « *Qui cum multa regna pertransissent et destruxissent, tandem venerut in terram, que nunc Ungaria dicitur, tunc vero dicebatur pascua Romanirum* »<sup>276</sup>. A la différence d'Odon de Deuil, le dominicain parle bien de « *pâturages des Romains* ». L'idée fut reprise par l'archidiacre Thomas de Spalato au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et par le moine cistercien auteur vers 1240 - 1245 du *Chronicon rhythmicum Sitticense*<sup>277</sup>.

Toutefois, seule une source occidentale du début du XIV<sup>e</sup> siècle répond à la question du devenir de ces *pastores Romanorum* lors de l'arrivée des Huns, puis des Hongrois. L'ouvrage s'intitule *Descriptio Europae Orientalis*. Il fut rédigé autour de l'année 1308 par un Français<sup>278</sup>. Il était destiné à Charles-Robert d'Anjou et à Charles de Valois en tant qu'instrument d'information à l'usage de ces deux personnalités qui s'intéressaient à la politique sud-est européenne. En effet, Charles-Robert d'Anjou fut, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, prétendant à la couronne hongroise à la suite de l'extinction de la dynastie fondatrice du royaume. Charles de Valois fut, quant à lui, aspirant à la couronne impériale de Constantinople. L'auteur reprend les éléments communs aux chroniques hongroises. Suivant cette opinion, les Valaques sont des pasteurs des Romains, ils sont donc les descendants des anciens maîtres dont ils ont poursuivi l'œuvre dans l'espace carpatodanubien : « *Il faut noter qu'entre la Macédoine, l'Achaïe et la Thessalie se trouve un peuple très grand, qui*

<sup>275</sup> MOGA (1944), pp. 116-117.

<sup>276</sup> ARMBRUSTER (1977), pp. 34.

<sup>277</sup> Ibidem, p. 34.

<sup>278</sup> POPA-LISSEANU (1935), II, p. 17.

*s'appelle Blazi, qui étaient jadis les bergers des Roumains et qui à cause du terrain fertile et plein de verdure vivait en Hongrie, où se trouvaient les pâturages des Roumains. Mais plus tard, chassés par les Hongrois, ils ont fui ces parages. Finalement, les Hongrois chassèrent les Volohi, s'emparèrent de ce pays et s'installèrent à côté des Slaves qu'ils avaient soumis et leur pays s'appelle depuis la Hongrie* »<sup>279</sup>. L'intérêt tout particulier de cet ouvrage réside dans l'explication donnée aux lecteurs du devenir des Valaques entre le VI<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. Le point obscur des chroniques hongroises réside dans l'absence de témoignage concernant les lieux de refuge de ces « *pasteurs des Romains* » lors de l'arrivée des Huns, puis des Hongrois en Pannonie. Selon son auteur, devant l'arrivée des tribus magyares, une partie des Valaques chercha refuge au sud du Danube alors qu'une autre partie resta sur place dans l'espace carpato-danubien.

Ces mentions sont d'une grande importance pour la compréhension des réalités ethniques au nord du Danube et plus précisément en Transylvanie. Tout d'abord, nous avons la confirmation qu'après le recul des populations roumaines des Balkans vers les zones de montagnes suite à l'arrivée des Slaves, une seconde rupture intervint lors de la migration des Hongrois. Il s'ensuivit un reflux d'une partie de la population roumaine vers les contreforts des Carpates et le plateau transylvain. Par ailleurs, ce terme de « *pasteurs des Romains* » appliqué à une population de langue latine vivant à la fois au nord comme au sud du Danube nous permet de mieux appréhender la notion de transhumance des Roumains. Car il ne faut pas comprendre cette dénomination comme une marque de nomadisme mais bien comme l'affirmation d'une activité pastorale transhumante, c'est-à-dire pendulaire, entre des pâturages d'hiver en plaine, et d'autres dans les hauteurs, lors de la saison chaude<sup>280</sup>. Le nomadisme est un phénomène lié d'une part aux steppes et non aux montagnes et d'autre part, il s'agit d'un déplacement entier de population avec tous ses biens contrairement à la transhumance.

D'autre part, les sources byzantines, hongroises et occidentales nous démontrent que cette activité largement pratiquée par les Roumains<sup>281</sup> n'est pas apparue au cours du Moyen-Âge. Elle est bien antérieure. C'est ce que faisait justement remarquer l'historien I. Moga dès les années 1940 : « *Ils [les historiens hongrois] négligent le fait que les prés alpins naturels et les pâturages ne sont pas une invention ou un produit respectivement des XI<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles, qu'ils étaient exploités déjà à l'époque des Romains, et qu'à l'époque des invasions des III<sup>e</sup>*

<sup>279</sup> Ibidem, II, p. 42. « *Notandum (est hic) quod inter machedoniam, achayam et thesalonicam est quidam populus ualde magnus, ac in ungaria ubi erant pascua romanorum propter nimiam terre uiriditatem et fertilitatem olim morabantur. Sed tandem ad ungaris inde expulsi, ad partes illas fugierunt ; habundant enim caseis optimis, lacte et carnibus super omnes nationes* ».

<sup>280</sup> Concernant le pastoralisme roumain, voir : METEŞ (1922) et (1926) ; VERESS (1927) ; OPREANU (1930) ; DRAGOMIR (1938) ; VUIA (1964) ; DONAT (1973), pp. 78-103 ; BUTURĂ (1978), pp. 201-242 ; SPINEI (2009), pp. 228-231.

<sup>281</sup> Une controverse existe concernant une présumée synonymie entre le terme *valaque* et transhumance et selon laquelle un *valaque* pourrait avoir appartenu à n'importe quelle ethnie et se référerait exclusivement à l'activité économique. Ce terme aurait donc une signification professionnelle. Voir BULGARU (1965), pp. 995-1006.

– *XI<sup>e</sup> siècles, ils ont pu nourrir et conserver une population pastorale* »<sup>282</sup>. Le chercheur roumain continue alors son explication par une remarque des plus pertinentes : « *Dans une région où aucun des envahisseurs n'a pu pénétrer et que, dans ces régions, on peut encore reconnaître aujourd'hui les terrasses agricoles recouvertes des forêts séculaires, indiquant une vie humaine permanente et que toute cette vie humaine est demeurée en dehors du rayon d'information des documents jusqu'au moment où les nécessités fiscales s'y sont étendues* »<sup>283</sup>.

Nous ne pouvons pas terminer l'étude des *pastores romanorum* et de l'activité transhumante des Roumains sans évoquer la ballade populaire *Miorița*, que Jules Michelet considérait comme « *une chose sainte et touchante à fendre le cœur* »<sup>284</sup>. Lorsque, en 1850, Vasile Alecsandri publia dans la revue *Bucovina*<sup>285</sup> la ballade populaire intitulée par lui *Miorița*, « la Petite brebis », ou plus exactement « l'Agnelle », il était convaincu de sa valeur poétique et de son importance pour le sentiment national. Elle illustre parfaitement le génie créateur du peuple roumain alors en pleine reconnaissance d'indépendance au regard des pays européens. Nul ne pouvait alors deviner l'exceptionnelle destinée qu'aurait *Miorița* pour la culture roumaine moderne. Et pourtant, le contenu de la ballade est assez simple.

La petite brebis, voyante et douée de la parole, avertit son jeune berger que ses deux compagnons, jaloux de ses troupeaux et de ses chiens, ont décidé de le tuer au coucher du soleil sur cette « *bouche de Paradis* » où les trois hommes se sont arrêtés pour passer la nuit. Contre toute attente, au lieu de se préparer à se défendre quand bien même le combat serait perdu d'avance, le pâtre adresse à l'agnelle son testament. Il la prie de dire qu'on le mette en terre dans son enclos afin qu'il soit près de ses brebis et de ses chiens. Il lui demande également de mettre trois flûtes à son chevet de manière à ce que lorsque le vent soufflera, les brebis, rassemblées, verseront des larmes de sang sur sa tombe. Mais surtout, il prie l'agnelle de ne jamais parler du meurtre. Elle doit dire à ses brebis qu'il s'est marié et que lors des noces, un astre fila. Que la lune et le soleil tenaient sa couronne et que les grands monts étaient ses prêtres et les sapins et les hêtres, ses témoins. Par contre, si elle rencontre une vieille femme en pleurs à la recherche d'un fier pâtre, qu'elle lui dise seulement qu'il a épousé la « *reine sans seconde, promise du monde, dans un beau pays, coin du paradis* ». Mais qu'elle ne parle ni de l'astre, ni du soleil et de la lune, ni des sapins et des hêtres et des monts car la vieille et sage femme comprendra alors qu'il s'agit de la mort de son fils, et non de ses noces.

Nous pouvons distinguer dans l'étude de *Miorița* trois orientations essentielles. Tout d'abord celle qui s'applique à reconstituer l'origine et l'histoire de la ballade. Ensuite, la démarche des folkloristes qui travaillent à découvrir d'autres variantes et poursuivent l'étude de la ballade dans le contexte générale de la culture roumaine. Enfin, l'étude des poètes et des philosophes, qui identifiaient dans *Miorița*, l'expression majeure du génie national, la considérant comme illustrant d'une manière inégalée le mode d'être spécifique au peuple roumain.

<sup>282</sup> MOGA (1944), p. 40.

<sup>283</sup> Ibidem, p. 40.

<sup>284</sup> MICHELET (1980), pp. 351-354.

<sup>285</sup> *Bucovina*, 3/2 (1850), pp. 51-52.

L'étude historique de cette ballade populaire n'est à ce jour nullement déchiffrée. Nicolae Iorga pensait qu'elle fut l'œuvre d'un seul auteur, qui serait parti d'un incident réel de transhumance. Selon ses conclusions, l'auteur détermina sa création en Moldavie méridionale au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>286</sup>. Se concentrant sur la transhumance des pasteurs, Ovid Densusianu croyait avoir identifié l'origine de *Miorița* dans les rivalités économiques entre bergers. Il situait sa genèse entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle dans le pays de Vrancea<sup>287</sup>. Les contributions des folkloristes furent décisives. L'œuvre d'Adrian Fochi présente 930 documents, parmi lesquels 702 variantes complètes, 123 fragments et 105 informations de circulation<sup>288</sup>. Le philosophe qui mena l'étude la plus poussée de ce monument populaire fut Lucian Blaga<sup>289</sup>. Dans son ouvrage *l'Espace mioritique*, ce grand poète et philosophe nous retrace ce qu'il nommait la « *matrice stylistique* » de la culture roumaine. Pour Lucian Blaga, « *l'espace mioritique* » représente, parmi de nombreuses autres idées, l'horizon spécifique dans lequel se forma, et vit encore, le peuple roumain. C'est un espace « *ondulé* » (*unduire*), c'est-à-dire constitué de vallées et de collines qui se succèdent et dans lequel l'histoire prend place. En effet l'une des thématiques récurrentes de la ballade concerne l'idée de la mort assimilée à un mariage. Or, ce mariage n'est pas qu'une « simple » cérémonie religieuse. A cette thématique s'y ajoute une seconde constituée par « *la substitution de quelque élément ou objet fortuit aux accessoires normaux des cérémonies paysannes* »<sup>290</sup>. En d'autres termes, nous avons le remplacement d'objets cérémoniels courants par des éléments cosmiques. Car il s'agit bien de noces cosmiques, *mioritiques*, qui constituent le corps du poème. L'analyse détaillée de A. Fochi montre que la ballade se compose de dix-huit thèmes<sup>291</sup>. Parmi ceux-ci, le premier est constitué par le « *cadre épique* », le quatorzième concerne le cadre spectaculaire du mariage dans lequel se déroule l'allégorie de la mort. C'est ce que Fochi nomme « *l'apothéose du pasteur* ». Le même thème est repris à la fin de la ballade, au cours de laquelle le pasteur demande à sa brebis de ne pas dévoiler le « *cadre nuptial* » à sa mère, identique à l'apothéose du pasteur.

Les résultats des analyses et des comparaisons statistiques ont leur utilité. Ils indiquent l'orientation générale du processus créateur et mettent en lumière les modifications imposées par les conjonctures régionales et les différences des genres folkloriques. L'étude de la fréquence de chacun de ces dix-huit thèmes et plus particulièrement ceux relatifs au cadre géographique « cosmique » démontre d'une part que le quatorzième se retrouve seulement dans la version d'Aleksandri et qu'il doit être considéré comme ayant été ajouté par le poète. Par contre, le thème du « *cadre nuptial* » revient dans 42 % des 120 variantes moldaves, et dans plus de 50 % dans les variantes valaques et olténiennes. Le premier est quant à lui surtout présent en Transylvanie, où *Miorița* se rencontre également sous forme de ballade, mais surtout sous la forme de *colinde*, chant de groupe à l'occasion de Noël, de veillée et lors d'occasions de travail en commun.

<sup>286</sup> IORGA (1910).

<sup>287</sup> DENSUSIANU (1966), pp. 359-416.

<sup>288</sup> FOCHI (1964).

<sup>289</sup> BLAGA (1969).

<sup>290</sup> BRĂILOIU (1946), pp. 5-8.

<sup>291</sup> FOCHI (1964), pp. 211-216.

En croisant ces données géographiques et thématiques, le cadre naturel, celui des montagnes des Carpates dans lequel se déroule la ballade, joue le rôle de noyau épique initial. Il existe donc une relation étroite entre les noces mioritiques et le lieu où elles se déroulent, démontrant de la sorte le lien entretenu par les Roumains avec l'espace naturel des Carpates, devenu espace culturel de la création populaire. Un second aspect qui intéresse notre recherche a été mis en évidence par A. Fochi. Il a retrouvé ce noyau épique central (thèmes 1, 3, 4, 10, 11, 12)<sup>292</sup>, et plus particulièrement le testament du pasteur (thèmes 10, 11, 12), en Macédoine. Selon ses conclusions, cela prouverait que le motif fondamental était connu chez les Roumains avant leur séparation dialectale. Toutefois, l'auteur considère que l'épisode du « testament du pasteur » serait antérieur à la formation de la ballade et à la base de laquelle se trouverait, un fait réel<sup>293</sup>.

Qu'elle soit à l'origine d'un fait réel ou une légende que les bergers se racontent, l'extrême vitalité de la ballade populaire *Miorița* démontre clairement l'importance jouée par le pastoralisme au sein des communautés roumanophones. Or aujourd'hui encore, c'est bien toute l'organisation des activités pastorales qui revêt une dimension sociale et symbolique prépondérante avec pour point nodal l'événement marqueur par excellence : la montée des troupeaux dans les alpages<sup>294</sup>, pour ainsi dire, dans les Carpates, jusqu'aux *stîne*, ces bergeries d'altitude.

L'activité de pasteur, mis en avant par les sources, historiques comme folkloriques, ne doit pas nous laisser penser que les Roumains n'ont jamais pratiqué une économie autre que pastorale. L'idée selon laquelle les Roumains furent un peuple nomade, au même titre que ceux vivant dans les steppes<sup>295</sup>, ne résiste pas aux arguments linguistiques comme historiques en faveur d'une population également sédentaire et agricole. Ce concept, maintes fois avancé par l'historiographie roumaine comme étrangère, a en plus pour effet de trahir la réalité historique, biaisant de la sorte la reconstitution des activités et occupations de ce peuple de langue latine vivant entre Carpates et Danube<sup>296</sup>.

Car en parallèle à une activité pastorale pendulaire, avec retour dans leurs villages d'origine, réelle et attestée, mais certainement pas exclusive ou majoritaire, et sans aucune contradiction, les Roumains ont également pratiqué l'agriculture. Les deux occupations étaient complémentaires. La science qui permet, aujourd'hui, le plus justement de démontrer cette activité, reste la linguistique. L'ancienneté des occupations agricoles résulte de manière

---

<sup>292</sup> D'après A. Fochi, Thème 1 : « le lieu du drame ». Thème 3 : « les pasteurs ». Thème 4 : « le complot des pasteurs ». Thème 10 : « le lieu de la sépulture ». Thème 11 : « les objets de la sépulture ». Thème 12 : « la plainte des moutons ».

<sup>293</sup> FOCHI (1964), pp. 465-466 et 544.

<sup>294</sup> CUISENIER (1994), pp. 89-98.

<sup>295</sup> VUKANOVIĆ (1962), pp. 11-41.

<sup>296</sup> Allant à l'encontre de cette théorie réductrice, il convient d'étudier plus particulièrement DONAT (1973), pp. 78-103 et VUIA (1964). Dans le premier article, l'auteur démontre, études quantitatives à l'appui, l'importance de l'élevage sédentaire en Valachie au cours des XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles, se plaçant de la sorte en totale contradiction avec les tenants du pastoralisme transhumant roumain. Quant à l'ouvrage de Vuia, il met en lumière, pour la même période, la faiblesse numérique des bergers réalisant la transhumance, au sens ethnographique du terme.

évidente de la richesse et de la variété des mots d'origine latine notamment consacrés à tous les aspects et les activités agricoles<sup>297</sup>.

Nous trouvons dans le lexique roumain des termes tel que *a ara* (*ager - agrum*) pour le sol arable, *a sãpa* (*sappo - are*) pour bêcher et *a semãna* (*semino - seminare*) pour semer. Les céréales comme *grãu* (*granum*), le blé, *secarã* (*secalis -em*), le seigle, les termes qui se rapportent à l'action de récolter, *a secera* (*sicilo -are*), au battage du blé *arie* (*area*), aire, *a tria* (*tribulo -are*), tous se rapportent à un substrat latin<sup>298</sup>. Nous pourrions multiplier les exemples et les étendre à d'autres domaines agricoles plus spécialisés tel que la viticulture ou l'apiculture<sup>299</sup>.

La multiplication des sources écrites, mêmes si elles restent incomplètes et partiales, nous permet de restituer une image de plus en plus fiable et précise de la romanité au nord du Danube. Comment faut-il voir l'évolution de cette romanité dace ? Tout comme leurs frères au sud du fleuve, les Roumains vivant dans l'espace carpatodanubien, alors en pleine ethnomorphose, ont subi les affres des peuples guerriers. Le refuge dans les montagnes des Carpates fut l'une des réponses apportées par les Roumains afin d'éviter de se retrouver sur les grandes routes de ces populations, notamment les Slaves puis à partir du X<sup>e</sup> siècle, les Magyars, Les Tartares et les Turcs ensuite. A l'abri des forêts et des monts, ils ont mené une existence sédentaire basée à la fois sur la transhumance et le travail agricole au sein de communautés villageoises, connues dans l'historiographie roumaine sous le nom de *jude*<sup>300</sup>.

Car s'il existe un dernier argument en faveur de la continuité daco-romaine dans les régions au nord du Danube, l'institution du *jude* constitue probablement l'un des héritages les plus remarquables du droit romain appliqué dans les régions carpatiques et bas danubiennes au temps de l'Empire. Les mots roumains *jude* et *județ* dérivent du latin *judex*. La forme *jude* provient du nominatif du mot *judex*, tandis que *județ*, provient de *judicium*, signifiant juge, jugement, tribunal. Dans le premier texte roumain conservé, la lettre de Neacșu de Câmpulung (1521), *jude* signifie « maire ». Le terme latin a désigné à l'époque de la Dacie de Trajan et après le III<sup>e</sup> siècle plusieurs aspects ou attributions de certaines fonctions administratives et judiciaires dans l'Empire romain. Envisageant le processus de transmission de l'ancienne notion du *judex*, nous constatons que l'existence de « juges » pourvus d'attributions judiciaires et administratives est attestée au Moyen-Âge en différentes régions de l'ancien Empire romain : Italie (*giudice*), Sardaigne (*judiko*, *yuiqe*), Dalmatie (*judici*, *judeçi*), Gaule (*juge*), Castille (*jueces*) et Dacie.

Nous avons donc affaire à un phénomène général. La continuité, dans toutes ces régions, de cette ancienne tradition administrative et judiciaire de l'Etat et du droit romain, évoluant en une institution locale, est devenue nécessaire là où des populations provinciales se sont trouvées. L'obligation de s'administrer par ses propres moyens et forces, en conservant une forme d'organisation traditionnelle, a eu lieu grâce à un processus d'adaptation aux nouvelles réalités. La création par la réunion et la confédération de communautés territoriales, ce que

<sup>297</sup> BOCĂNETU (1926).

<sup>298</sup> Il existe bien sûr une influence slave sur certains termes agricoles dans la langue roumaine : charrue (*plug*) ou encore soc (*brãzdar*). Toutefois ils sont circonscrits dans une terminologie évoquant l'évolution technologique lié à l'agriculture et en aucun cas à celle de base.

<sup>299</sup> STOICESCU (1980 / 1), pp. 211-212.

<sup>300</sup> ȘOTROPA (1985), pp. 47-68.

l'historien roumain Nicolae Iorga dénommait les « *Romanies populaires* »<sup>301</sup>, n'a pas non plus échappé aux provinces de l'ancienne Dacie. Le fait que cette institution ait été conservée puis développée par la population autochtone tout au long du Haut Moyen-Âge dans les régions carpato-danubiennes prouve la continuité d'une population issue du démembrement de l'Empire Romain dans cette partie de l'Europe. Par ailleurs, il est intéressant de noter que cette notion ne s'est pas perpétuée chez les Macédo-Roumains, dont les chefs et juges sont dénommés « *tchelniks* », selon une terminologie qui témoigne d'une assimilation forte par les Slaves sur ces populations latinophones.

En l'absence de mentions documentaires précises et de l'apport que pourrait fournir l'archéologie, nous sommes aujourd'hui obligé de renoncer à reconstituer les lignes générales du processus historique de conservation et de développement de cette institution. Toutefois, c'est bien la notion de *jude*, transmise par les Romains, qui est à l'origine de l'émergence de structures politiques et étatiques roumaines sur le territoire carpato-danubien. La reconstitution que nous pouvons en faire n'est donc qu'*a posteriori*. Malgré cela, la découverte d'entités politiques à partir du X<sup>e</sup> siècle dans les régions montagneuses des Carpates nous enclins à émettre l'hypothèse de l'existence de communautés villageoises organisées au cours des périodes antérieures.

Ces groupements de villages avaient alors pour centre les montagnes des Carpates. Cette constatation est étayée par une source statistique concernant les villages libres d'Olténie. Or « *la civilisation des anciens villages roumains est en premier lieu une civilisation des villages libres* »<sup>302</sup>. Ces anciennes communautés villageoises subirent au cours des siècles une pression qui les menèrent peu à peu vers la disparition. Lors de l'occupation de l'Olténie par les autorités autrichiennes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'administration impériale a décidé d'envoyer l'italien Virmonti afin de mettre en évidence l'organisation administrative de la province nouvellement acquise.

Les localités recensées furent classées selon quatre critères : villages libres, villages appartenant à un seigneur, villages « fiscaux » (c'est-à-dire appartenant à l'Etat donc au prince), et villages appartenant aux évêchés et aux monastères. Les résultats offerts par Virmonti sont en ce sens très révélateurs. En pourcentage, les villages libres représentaient au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à une période de fort asservissement, 61,7 % pour le département de Gorj, 55,5 % pour celui de Vâlcea, 41,2 % pour celui de Mehedinți, 40,7 % pour le Dolj et 22,3 % pour le département de Romanați.

Les conclusions de cette enquête nous permettent de découvrir que pour cette période, la plus grande proportion de villages libres se situe dans les deux départements les plus proches des montagnes, respectivement Gorj et Vâlcea. Ce parallèle ne peut être dû au hasard. Il est la démonstration de la conservation dans les zones peu accessibles, dans ce cas précis au cours du Moyen-Âge, des structures traditionnelles et populaires que la formation des États féodaux et des Empires n'ont pu rompre. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le processus d'asservissement se poursuivit. Il est présent dans les statistique, car la proportion de villages libres diminue

<sup>301</sup> IORGA (1929), pp. 64-65.

<sup>302</sup> STAHL (1968), p. 10.



sensiblement pour devenir minoritaire. Nous pouvons donc affirmer que ces villages libres étaient beaucoup plus nombreux à mesure que nous remontons le cours de l'histoire<sup>303</sup>.

### 3.3.2. Les Carpates et le Danube dans l'émergence des premières entités politiques

C'est dans le contexte de l'expansion magyare en Transylvanie à partir du XI<sup>e</sup> siècle, que s'inscrivent plusieurs sources documentaires d'importance pour l'histoire de la formation des Etats féodaux en Transylvanie. Au fur et à mesure que le récit des chroniqueurs hongrois avance, nous apprenons que les *Blacchi* n'étaient pas uniquement de simples bergers errants. Ils vivaient organisés en petites principautés indépendantes, accompagnés d'autres ethnies et gouvernés par des chefs locaux.

La *Gesta Hungarorum* du notaire anonyme du roi Béla<sup>304</sup> et la *Legenda Sancti Gerhardi*<sup>305</sup>, rédigée dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, citent quatre ducs ou nobles roumains (« *dux* » ou « *nobiles blacorum* ») résidant en Transylvanie. Deux autres chefs sont également mentionnés : Zubur<sup>306</sup>, chef des Slaves dans la région de la Grande Moravie et Salanus<sup>307</sup>, duc des Slaves et des Bulgares entre le Danube et la Tisa. Les duchés roumains se répartissent entre celui de Glad<sup>308</sup>, nom probablement d'origine coumane, dans le Banat, celui de Menumorut<sup>309</sup> qualifié par « *son cœur bulgare* » (« *bulgarico code* », peut-être Kazan) dans la région du Criş (dans le nord-ouest de la Transylvanie) et du Maramureş, celui de Gelu (« *ubi Gelou quidam Blacus dominium tenebat* ») dans la plaine centrale transylvaine et enfin celui d'Ahtum dans la région comprise entre Orşova et la rivière Mureş<sup>310</sup> : « *A fluvio Morus usque ad castrum Urschia* ».

Le croisement des informations nous permet de retracer un instant de la vie de ces organisations politiques. La même *Gesta* nous apprend que la conquête du duché de Gelu fut réalisée par l'allégeance des populations au vainqueur magyar, Tuhutum<sup>311</sup>. Il n'en fut pas de même pour les autres entités territoriales.

Les fouilles archéologiques entreprises à Vladimirescu (commune de Glagovăţ, département d'Arad) ainsi qu'à Biharia, ont permis la découverte d'une cité de pierre datée de la fin du X<sup>e</sup> siècle et du début du siècle suivant. Cette dernière forteresse correspond topographiquement en tout point avec les mentions de l'*Anonyme*, ce qui tendrait à prouver que Biharia fut bien la capitale de Menumorut<sup>312</sup>, connue par le chroniqueur sous le nom de *Castrum Bihor*.

Nous apprenons qu'Ahtum régna au début du XI<sup>e</sup> siècle. Descendant de Glad, lequel vécut pendant la première moitié du X<sup>e</sup> siècle, son Etat était compris entre le Danube, la Tisa et le

<sup>303</sup> STAHL (1958), pp. 29-48 ; STAHL (1969).

<sup>304</sup> POPA-LISSEANU (1934), p. 34, 44.

<sup>305</sup> GLÜCK (1979), p. 259-275.

<sup>306</sup> POPA-LISSEANU (1934), chapitres 35, 36, 37.

<sup>307</sup> POPA-LISSEANU (1934), chapitres 14, 16, 19, 20, 30, 33, 38, 39 et 41.

<sup>308</sup> POPA-LISSEANU (1934), chapitres 11, 24-27, 44.

<sup>309</sup> POPA-LISSEANU (1934), chapitres 11, 19, 20-21, 28, 50-52.

<sup>310</sup> OLTEANU (1975 / 1), p. 249-261 ; POP (1996), pp. 86-91 et 95-142.

<sup>311</sup> Sur l'étude des chapitres de la *Gesta* relatant la soumission de Gelu aux Hongrois, voir : SĂLĂGEAN (2005), pp. 122-132.

<sup>312</sup> GLÜCK (1976), p. 71-87 ; HEITEL (1983), p. 93-115.

Mureș. Le duché d'Athum englobait la partie occidentale des Carpates méridionales. Les montagnes ne furent donc pas un obstacle à l'union de populations roumaines situées sur les deux versants sous un même sceptre. Au contraire, les Carpates furent un pôle d'attraction permettant aux anciennes formations sociales de se consolider en ayant comme centre la montagne elle-même. A cette époque, face à la menace hongroise, Athum se vit obligé de demander le soutien de Byzance en la personne de Basile II le Bulgaroctone. Mais sa mort, en 1025, inaugura une période d'agitation intérieure dans la capitale byzantine dont le royaume de Hongrie profita pour conquérir le duché. Dans un premier temps arrêté devant « la porte du Mezeș » (Mureș), celui-ci fut probablement conquis vers 1028 – 1030. La victoire hongroise sur Athum fut concrétisée par la création d'un évêché missionnaire, vers 1030, ayant son siège dans l'ancienne capitale d'Athum, Mureșana (*urbs Morisena*, aujourd'hui Cenad).

Les archéologues roumains, sur la base des écrits du notaire anonyme du roi Béla, ont procédé à l'investigation des régions concernées afin d'y découvrir les traces matérielles<sup>313</sup> et ainsi corroborer les dires du chroniqueur. En recherchant et en étudiant la localisation précise de ces forteresses, nous constatons qu'à la venue des Hongrois, elles constituaient un système de défense propre à chaque formation politique et qu'elles regroupaient en leur sein une organisation politique et religieuse bien affirmée. Deux ensembles fortifiés ont fait l'objet d'une fouille extensive dans les années 1950. Il s'agit de la citadelle de Morești, sur la rive du Mureș (aujourd'hui Cenad) et de celle de Biharia, à proximité d'Oradea. La première date des X<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles et succède à un établissement plus ancien des VI<sup>e</sup> – VII<sup>e</sup> siècles. Elle est de forme triangulaire et était protégée par un fossé et un *vallum*. La forteresse était le centre politique de ce qui semble avoir été une vaste agglomération se déployant dans la vallée<sup>314</sup>. La citadelle de Biharia est de forme rectangulaire de 115 mètres par 150. Egalement protégée par un *vallum* de 5 à 7 mètres de haut, une imposante tour semi-circulaire marque l'angle Est. Sur les autres côtés, un fossé de 2 à 3 mètres en interdisait l'accès. Le duché de Menumorut n'est représenté par les découvertes archéologiques que par la forteresse de Biharia. Néanmoins, nous pouvons ajouter grâce aux sources écrites de l'Anonyme, le *castrum Megasala*, localisé au sud d'Oradea. Avec la capitale, les deux établissements bloquaient la remontée de la rivière Criș. Le chroniqueur mentionne également les forteresses de Sălaj<sup>315</sup>, sur le plateau supérieur entre les rivières Crasna et Barcău et contrôlant celles-ci, ainsi que la citadelle de Satu Mare<sup>316</sup> (« *castrum Zotmar* »), aux portes du Maramureș sur le Someș.

Le duché de Gelu, au sein du plateau transylvain, était contrôlé par la « citadelle de Gelu »<sup>317</sup> (en roumain « *Cetatea lui Gelu* ») à l'ouest de Cluj, aux pieds des Monts Apuseni. Son territoire s'étendait vers l'ouest jusqu'à l'actuelle ville de Târgu-Mureș, et peut-être même au-delà. C'est à quelques kilomètres de cette dernière ville que les archéologues ont découvert les ruines de la citadelle de Morești. Le flanc sud était quant à lui défendu par deux autres forteresses sur le Mureș : Bălgrad (l'actuelle Alba-Iulia) et Teligrad (Blandiana).

<sup>313</sup> Sur les fortifications de terre et de bois de Transylvanie aux X<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> siècles, voir : ȚIPLIC (2004), pp. 183-216 ; IAMBOR (2005) ; RUSU (2005).

<sup>314</sup> HOREDȚ (1958), pp. 109-131.

<sup>315</sup> POPA-LISSEANU (1934), chapitre XXII, p.43.

<sup>316</sup> Ibidem, chapitre XXI, p. 42.

<sup>317</sup> Ibidem, chapitre XXV, p. 44 et XXVII, p. 45.

La dernière formation politique mentionnée par le chroniqueur hongrois fut celle de Glad et de son descendant Athum. Exerçant son autorité sur le Banat jusqu'au Danube, c'est sur ce front que se situaient cinq autres forteresses attestées uniquement par les sources : Pauca (considérée comme l'actuelle Panciova), Keve (Cubin), Horom (Palanca Nouă) et Urschia (Orșova)<sup>318</sup>.

La lecture du texte de la *Deliberatio* nous montre qu'une partie considérable de l'ouvrage est consacrée aux mouvements hérétiques répandus en Orient et avec lesquels l'évêque était en contact direct. Parmi ceux-ci, l'auteur se concentre plus particulièrement sur l'hérésie bogomile, présente dans son évêché et représentant un réel danger. Le chercheur I. Ieșan estimait au début du XX<sup>e</sup> siècle que les Roumains des Balkans prirent part aux grands mouvements hérétiques de l'époque en question<sup>319</sup>. Le Danube était alors un trait d'union entre les populations vivant sur ses deux rives. Ainsi la diffusion des idées hérétiques a été facilitée dans la partie sud-ouest de la Roumanie par le fait qu'au sud du duché d'Athum et sur la rive droite du fleuve entre Vidin et la Morava, existait un foyer roumain attesté aussi bien par la toponymie que par les données historiques. Il n'est pas exclu qu'après la conquête de la plus grande partie de la péninsule balkanique par Byzance (avant 1018) et après la répression de l'insurrection anti-byzantine dirigée par Pierre Delian (1040), des réfugiés, adeptes de ces hérésies dont certains d'entre eux étaient d'origine roumaine, se soient établis au nord du Danube<sup>320</sup>.

Il faut toutefois relativiser l'invasion hongroise sur la Transylvanie et ses habitants. Selon la Geste primitive de 1060, l'Anonyme et Simon de Kéza, seul le « gyula » Stéphanos se serait installé avec sa tribu en Transylvanie méridionale dans le dernier quart du X<sup>e</sup> siècle. Sur les 20 000 cavaliers que comptait l'armée hongroise, il faut admettre que seulement 10 à 15 %, ajoutés à leurs familles, ont pu s'y installer<sup>321</sup>. Cette tribu ne pouvait alors contrôler tout le territoire transylvain et dut donc se contenter de faire paître ses troupeaux dans la vallée du Mureș et dans celle de Someșul Mic. En effet, la découverte d'une quarantaine de tombes magyares dans la ville de Cluj-Napoca atteste la présence d'un petit établissement.

De même, l'étude des sources écrites émises par la chancellerie hongroise nous renseigne sur l'expansion magyare dans le bassin transylvain et l'organisation politique que le roi donna à ce nouveau territoire.

En 1075 est émis le premier document connu qui se réfère à la Transylvanie. Il y est cité la ville de Turda<sup>322</sup>, fondée sur l'Arieș (« *Aranas* » dans l'acte), entre Cluj et Alba-Iulia. En 1177, les comitats de Cluj (« *Thomas comes Clusiensis* ») et Bălgrad (Alba) (« *Gall comes Bălgrad* ») sont mentionnés<sup>323</sup>. Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les comitats de Solnoc (1199), Târnava (1214), Severin (1240) et Hunedoara (1276) qui sont à leur tour présents

<sup>318</sup> Ibidem, chapitre XLIV, pp. 57-58.

<sup>319</sup> IEȘAN (1906) ; GLÜCK (1979), pp. 270-271.

<sup>320</sup> Conclusions également étayées par CIUHANDU (1913), p. 283 et BALOTĂ (1964), pp. 66-71.

<sup>321</sup> POP (1996), p. 67.

<sup>322</sup> DIR (C), volume I, document I, p. 1.

<sup>323</sup> DIR (C), volume I, document 12, p. 6.

dans les actes<sup>324</sup>. Au cours de cette période, mais par intermittence, plusieurs princes et voïvodes de Transylvanie sont mentionnés<sup>325</sup>, notamment « *Mercurius princeps Ultrasilvanus* » en 1111 et 1113.

Afin d'aller plus avant dans la compréhension de la mise sous tutelle du bassin transylvain par les autorités magyares, nous avons mené un recensement proche de l'exhaustivité des mentions toponymiques ayant trait aux donations réalisées par les rois de Hongrie à partir des catalogues d'actes et de sources publiés sous le titre de *Documente privind istoria României*. En les reportant sur une carte géographique<sup>326</sup>, plusieurs découvertes nous sont alors apparues.

Au début du XI<sup>e</sup> siècle, sous Etienne I<sup>er</sup>, l'organisation féodale des régions situées à l'Est de Tisa ne regroupe que le cours supérieur de la rivière Mureș, avec l'épiscopat de Cenad et le comitat d'Arad. Ces créations sont la conséquence des guerres menées contre ces ducs roumains que nous avons évoqué plus haut.

Il faut attendre la seconde moitié de ce même siècle pour qu'apparaissent les premières mentions et donations dans le bassin transylvain. A cette période, elles ne concernent que deux localités : la ville actuelle de Dej (1061) et celle de Turda (1075). Le fait que ces points fassent partie des premières propriétés du roi de Hongrie en Transylvanie nous dirige logiquement vers les enjeux économiques que revêtait le contrôle de ce territoire. C'est en effet autour de Dej et de Turda que se trouvent d'abondantes mines de sel. D'ailleurs, un acte émis en 1075 mentionne explicitement la donation des douanes des salines d'Aranas sur la rivière Arieș.

Au cours des trois premiers quarts du XII<sup>e</sup> siècle nous ne constatons pas de pressions fortes de la part des autorités hongroises pour la colonisation des terres transylvaines. La création du comitat de Dăbâca vers 1164 renforce simplement la surveillance hongroise sur les mines de sel de la région comprise entre Dej et Cluj. Serait-ce lié à une crise du pouvoir ou encore à des facteurs externes comme la pénétration de groupes péchégnègues et coumans ? Il semble que les deux facteurs soient à l'origine de ce phénomène<sup>327</sup>. Après une politique largement dirigée vers les côtes dalmates, le roi Coloman I<sup>er</sup> ne laisse aucun fils à sa mort en 1116. Il s'ensuit alors une crise du pouvoir jusqu'à la montée sur le trône de Geza en 1144. Sa mort, vers 1162, entraîne un nouvel interrègne d'une dizaine d'année. L'arrivée de Bela III (1172-1196) permet le renforcement de l'autorité centrale ainsi qu'une reconquête des provinces du sud.

A la lumière de ces données historiques, il devient ainsi logique d'attendre les dernières décennies de ce siècle pour constater une accélération de ce processus de colonisation magyare par la création des comitats de Cluj et Alba-Iulia, attestés pour la première fois en 1177, renforçant ainsi la position hongroise sur le versant oriental des Carpates occidentales. Le XII<sup>e</sup> siècle prend fin avec le renfort demandé par le roi de Hongrie aux Saxons. Ces derniers pénètrent le long de la Târnava Mare où ils fondent la ville Sighișoara (1191). Cette

<sup>324</sup> DIR (C), volume 1, document 28, p. 16 ; volume 1, document 267, p. 320 ; volume 2, document 199.

<sup>325</sup> DIR (C), volume 1, documents 2 et 3, p. 2.

<sup>326</sup> Voir figure 39.

<sup>327</sup> LENDVAI (2006), pp. 58-64.

fondation se présente comme un avant-poste militaire saxon subordonné au roi. A cette même période, pour des raisons similaires, un autre groupe de Saxons s'installe dans la vallée de la Cibin et y fonde la ville de Sibiu (1191). Notons que même s'il ne présente pas d'actes de donations, le Maramureș est présenté par les sources hongroises comme une terre royale de chasse à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Il est probable qu'une suzeraineté existait dans ces contrées entre les autorités autochtones et le roi de Hongrie.

Les premières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle s'ouvrent avec une intensification des donations et des fondations de villages dans le plateau transylvain. Celle-ci suit trois axes de communication : tout d'abord, le long de la Târnava Mică qui voit la fondation du comitat de Târnava en 1214, ensuite la Târnava Mare avec la création de la ville d'Odorhei en 1222, le cours supérieur du Mureș dont la colonisation se concrétise par la création d'une place de marché, Târgu-Mureș, en 1222. La rivière Olt dans sa partie transylvaine fait également partie des préoccupations hongroises mais sa colonisation est déléguée aux Saxons, aux Sicules et à l'ordre chevaleresque des Hospitaliers (1211) qui doivent faire face à la présence de Coumans et de Roumains, regroupés sous l'autorité de « *faux-évêques* ». Ce processus aboutit à la fondation des cités saxonnes de Prejmer (1211) ou encore Hărman (1240), du centre sicule de Miercurea Ciuc (1224) et enfin de la clé de voûte de cette organisation, la ville de Brașov (1235), point de départ d'une importante route commerciale traversant les Carpates de la courbure et sur laquelle nous reviendrons. Une pression hongroise est également enregistrée dans la région de Satu Mare avec l'apparition du comitat de Satmar en 1216 qui ferme le passage vers le bassin transylvain le long du Someș.

Une intensification des fondations d'établissements dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle est perceptible dans les régions organisées précédemment. A celle-ci s'ajoute un nouvel axe de progression le long de la rivière Someșul Mare concrétisé par la mention documentaire de la ville de Rodna, dans les monts du même nom. Alors que dans les zones périphériques, les rois de Hongrie se sont arrêtés sur le piémont des Carpates orientales, en ce qui concerne les Monts Apuseni, un accroissement des mentions documentaires se fait jour tout au long du XIII<sup>e</sup> siècle. Il doit vraisemblablement être mis en parallèle avec une intensification de l'activité minière ainsi qu'il en ressort de l'apparition des villages d'Abrud (1271) ou de Baița (1293).

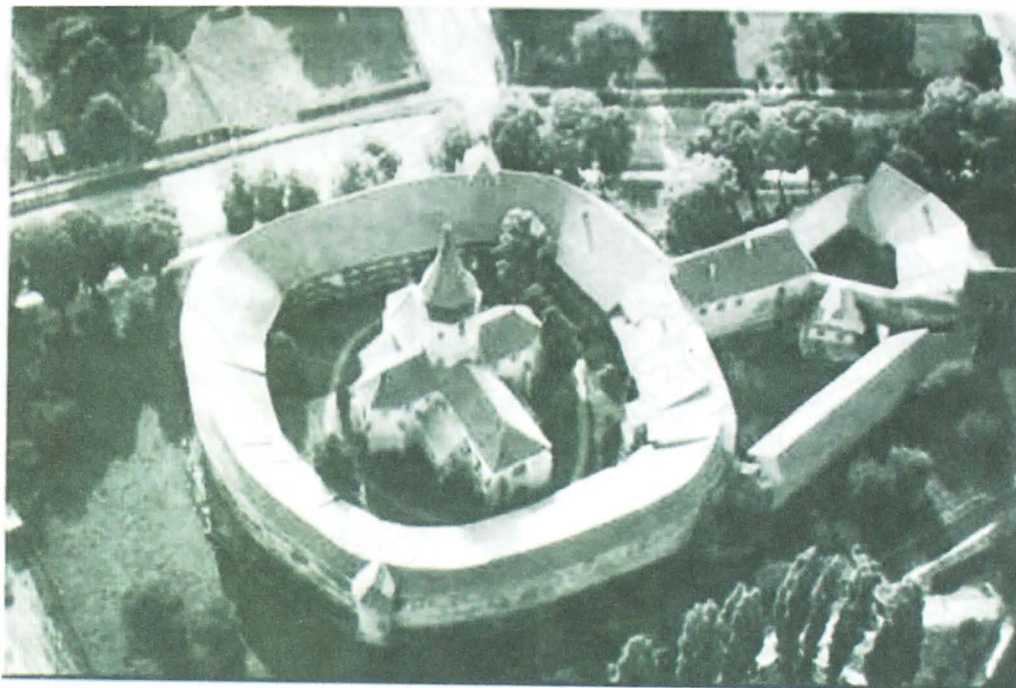
La période comprise entre le dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle et les premières années du siècle suivant correspond à un changement de politique dans la volonté d'accroître l'autorité hongroise au-delà des Carpates. Celle-ci se concrétise par la soumission, pour un temps encore mal défini, du banat de Severin (1278-1279) mais également de la dépression du Maramureș, transformée en comitat autour de 1303. La soumission du banat de Severin doit être mis en relation avec l'accroissement d'un pouvoir politique en Valachie, probablement celui de Seneslau (environ 1247 – 1277), Bărbat (environ 1277 – 1290) ou Tichomir (environ 1290 – 1310), père de Basarab I<sup>er</sup> (1310-1352), premier voévode d'une Valachie centralisée. La création du comitat du Maramureș au début du XIV<sup>e</sup> siècle répond quant à elle à la volonté des souverains hongrois de s'établir en deçà des Carpates orientales. Cette politique aboutit moins d'un demi-siècle plus tard au « *descălecat* » (littéralement la « descente de





**Illustration 13 : Vue aérienne de la citadelle saxonne de Prejmer.**

**D'après OPRESCU (1956).**



**Illustration 14 : Les celliers, propriétés des familles saxonnnes, dans la cour de l'église fortifiée de Prejmer.**



cheval », c'est-à-dire la fondation) en Moldavie de Dragoș, voévide roumain soumis au roi de Hongrie.

L'étude des actes de donations émis par les rois de Hongrie entre le XI<sup>e</sup> et le début du XIII<sup>e</sup> siècle montrent que celles-ci sont localisées dans les zones basses du plateau transylvain et dans les vallées des rivières. Ces deux axes furent vraisemblablement les principales directions de la pénétration hongroise jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Les régions des montagnes, des piémonts et les dépressions marginales ne furent pas, dans un premier temps, l'objet principal de donations, donc de domination<sup>328</sup>. La région comprise entre la vallée transylvaine de l'Olt et les Carpates méridionales est par exemple exempte de toute fondation hongroise. Or, la seule raison valable pouvant expliquer ce vide est qu'une population autochtone y vivait déjà en nombre, voire que celle-ci était d'ores et déjà organisée en petits États féodaux. C'est ce que laisse supposer les sources écrites et archéologiques sur lesquelles nous allons revenir.

Par conséquent, la faible densité des habitants hongrois n'empêcha pas les autochtones à continuer à vivre en Transylvanie, alors couverte de denses forêts. C'est ce que les informations fournies par l'évêque Gérard nous donnent à penser lorsqu'il écrit que la région du Mureș inférieur était habitée par une population sédentaire pratiquant une agriculture et un élevage avancés. Cette idée est également retranscrite par l'Anonyme hongrois quand il qualifie le duché de Gelu de « *très étendu et très riche* » (« *latissimum et opulentissimum* »).

Des organisations politiques similaires à celles mentionnées par Anonymus en Transylvanie existaient également au X<sup>e</sup> siècle dans d'autres régions de l'actuelle Roumanie.

En Dobroudja, une inscription découverte dans le village de Mircea Vodă atteste pour l'année 943 l'existence d'un dirigeant, Dimitrie, ayant le qualificatif de *jupan* pour titulature<sup>329</sup>. Des sources littéraires, confirmées par des témoignages archéologiques, révèlent la prospérité économique du territoire du Bas Danube au cours du même siècle. Ce développement économique florissant avait attiré l'attention de Sviatoslav, grand knèze de Kiev, sur le Bas Danube et en Bulgarie au cours des années 968 et 969. En 971, les Byzantins assiègent la citadelle de Silistra, conquise par Sviatoslav et les Bulgares. Pour obliger la cité à se rendre, l'empereur Jean Tzimiskès dut faire intervenir la flotte sur le Danube et organisa des incursions sur la rive gauche du fleuve<sup>330</sup>. La domination byzantine sur cette région permit d'entrevoir les relations ininterrompues entre les Roumains vivant sur la rive gauche du fleuve et ceux vivant en Dobroudja.

L'archéologue Maria Comșa a découvert dans le massif Tătaru, à proximité du col « *Bonarța* », dans l'actuel département de la Prahova, trois citadelles de l'époque féodale englobant un système de fortifications le long d'une route commerciale liant la Valachie et la Transylvanie<sup>331</sup>. La première citadelle, datée du IX<sup>e</sup> siècle, est appelée par les villageois « *la Cuigă* ». Elle se situe sur une butte au nord-ouest du village de Cerașu. De forme étirée, trapézoïdale, ses angles sont flanqués d'une tour semi-circulaire. La muraille, large de 2,60

<sup>328</sup> Voir également POP (1996), p. 151 et 165.

<sup>329</sup> COMȘA (1951), pp. 122-134.

<sup>330</sup> BARNEA (1971 / 2), pp. 73-74.

<sup>331</sup> COMȘA (1978), pp. 303-317.



mètres, fut réalisée exclusivement en briques non standardisées. Au tournant des IX<sup>e</sup> – X<sup>e</sup> siècles, une nouvelle fortification, aux formes similaires, est érigée en pierre de taille calcaire en provenance de Măgurele (Prahova) ou d'Istrița (Buzău). La seconde citadelle, sise sur un pic, est dénommée « *Vârful lui Crai* ». Enfin, la troisième, « *Plaiul Cetății* » est délimitée par un cours d'eau au nom également évocateur, le « *Pirîul Cetății* », « la rivière de la citadelle ». Ces deux derniers édifices datent du X<sup>e</sup> siècle.

Protégeant l'accès à la vallée, Maria Comșa émet l'hypothèse de l'existence du noyau d'une formation féodale sise sur le bassin du Telejnel et de ses affluents. Malgré un incendie qui intervint dans la troisième citadelle au cours XI<sup>e</sup> siècle, le site ne fut pas abandonné. Compte tenu du matériel archéologique, la destruction finale des lieux doit être placée plutôt au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, lors de la grande invasion tatar dont les toponymes ont gardé la mémoire.

Le site de Slon-Prahova, très bien documenté par les fouilles menées par Maria Comșa, nous révèle l'existence de formations politico-militaires dans les vallées des Carpates. Phénomène récurrent, d'autres découvertes furent ainsi réalisées à Cetățeni, où un mur daté du XIII<sup>e</sup> siècle bloquait l'accès à la vallée Dâmbovița. D'autres constructions dans le département de Buzău empêchaient quant à elles l'accès à la vallée du même nom<sup>332</sup>. Absentes des sources écrites, leur existence archéologique nous révèle qu'au cours de la phase finale de l'ethnogenèse, lorsque les Daco-Romains revinrent sur le devant de la scène politique Sud-Est et Est-Européenne sous la forme du peuple roumain, les Carpates jouèrent le rôle de conservateur en pérennisant les valeurs traditionnelles autochtones.

Il est significatif de noter que pour les régions des monts d'Apuseni, dans les Carpates occidentales, ainsi que dans le Maramureș, les structures féodales roumaines se sont perpétuées dans les unités administratives hongroises. Dans les monts Apuseni, ces structures sont demeurées intactes jusqu'à l'occupation ottomane de la région suite à la prise d'Oradea en 1660. L'étude menée par Pavel Binder a permis de démontrer l'existence de sept comitats, eux-mêmes divisés en plusieurs domaines<sup>333</sup>. Parmi ceux-ci, les documents font état d'une population roumaine nombreuse, qui exerça même des attributions politiques importantes. Ainsi une source datée 1390 mentionne que dans le comitat de Zarand, situé dans la dépression de la rivière Crișul Alb, des populations roumaines et hongroises vivent ensemble : « *cum teritoriis et villis plebem et hungaricalem et olachalem in se continentibus* ». Une autre source datée de 1495 nous apprend que le domaine de la *cetatea Giula* était subordonné à la ville de Șomoșchez, mais qu'il était administré par un « *officium voyvodatus Volachorum* ».

Un phénomène similaire est mentionné dans les actes de la chancellerie hongroise concernant la région du Maramureș à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est en effet au cours de ce siècle que les autorités hongroises ont entrepris la transformation de la région en un domaine royal administré par des voïvodes et des *comes*. Bien que ces sources écrites nous renseignent sur la situation au cours de ce siècle, celle-ci résulte d'un processus qui a dû, selon toute

<sup>332</sup> Ibidem, p. 308.

<sup>333</sup> BINDER (1975), pp. 519-540. Voir également pour le comitat de Vințul de Jos : ANGHEL (1973), pp. 293-300.

vraisemblance, s'enclencher au cours du siècle précédent. Ce sont ainsi sept knézats<sup>334</sup>, qualifiés « de vallées » par l'historien Radu Popa<sup>335</sup>, que nous offre la documentation hongroise. Parmi ceux-ci, nous reviendrons plus longuement sur deux d'entre eux : le knézat des Bogdănești, situé dans la vallée de Vișeu et le cours supérieur de l'Izei et celui des Giulești englobant tout le trajet de la rivière Mara<sup>336</sup>. Parmi les cinq autres formations politiques, la documentation indique clairement l'origine roumaine de ces familles. Ainsi le knézat de la vallée de Cosău, entre les villages de Berbești et Ferești au nord, Vălenii à l'est et Sârbi, Budești et Vintești au sud et à l'ouest, était devenu une possession hongroise (« *possessio nostra* ») dès 1361. Il resta toutefois peuplé en majorité de Roumains (« *Olachalis Ozon* ») et dirigé par un certain Stan Albu, « *prius Stan dictus Fejyr [...] Olahus conservasse dignoscebatur a nostra Majestate* »<sup>337</sup>.

La présence d'organisations politiques roumaines dans les zones montagneuses de l'actuelle Roumanie prouve sans conteste la pérennité des Roumains dans leur aire d'origine. Elle exemplifie la manière dont la société roumaine a évolué vers le regroupement villageois puis en une entité supérieure capable de les protéger contre les incursions étrangères. Or les lieux qui permirent le mieux cette conservation de l'élément autochtone furent, à la lumière des mentions écrites, les vallées retirées des montagnes des Carpates. Ces régions restèrent, pour un temps, en dehors du champ de contrôle de l'autorité hongroise, avant d'être absorbées par celle-ci au cours du XIV<sup>e</sup> siècle.

Au cours des XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, l'actuel territoire de la Roumanie fut en proie aux vagues d'invasions des peuples touraniens : Petchenègues, Ouzes, Coumans puis Tatares<sup>338</sup>. Venant au contact de la population locale, certains d'entre eux ont abandonné la vie nomade et se sont assimilés au fil du temps à la population roumaine. Parmi ceux-ci, les Coumans, qui vers la fin de leur domination passèrent au christianisme et contribuèrent au renforcement des formations politiques locales. L'historien roumain Nicolae Iorga démontra que ces populations se lièrent avec les Roumains, « *surtout dans les zones montagneuses de l'Argeș et du Muscel* », avançant l'idée qu'ils permirent « *une impulsion vers la constitution du Règne* »<sup>339</sup>. En effet à partir de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>340</sup>, les sources documentaires ajoutées aux recherches archéologiques nous autorisent à suivre presque sans discontinuer les prémices de la future principauté de Valachie. Parmi les sources écrites, il en est une de toute première importance pour comprendre la constitution étatique de la Valachie.

Le document consiste dans les droits accordés en 1247 par le roi Béla IV de Hongrie au précepteur de l'ordre militaire de Saint-Jean-de-Jérusalem (les Hospitaliers), Rembald

<sup>334</sup> Dont deux sont situés dans la partie ukrainienne du Maramureș.

<sup>335</sup> POPA (1970), pp. 150-168.

<sup>336</sup> POPA (1969), pp. 267-285.

<sup>337</sup> POPA (1970), p. 155.

<sup>338</sup> Notamment l'invasion tatar de 1241, voir : POP (1996), pp. 162-164 ; SPINEI (2006), II, pp. 619-657, ainsi que le récit du moine Rogerius (*Carmen miserabile*) dans POPA-LISSEANU (1935), pp. 32-53. Concernant les toponymes laissés par ces peuples, voir : CONEA (1985), pp. 139-169

<sup>339</sup> IORGA (1927), p. 101.

<sup>340</sup> PAPACOSTEA (1993) ; DONAT (1975), pp. 277-286.

(« *Rembaldo* »)<sup>341</sup>. Ce diplôme a pour but d'établir les chevaliers dans les régions entre les Carpates et le Danube afin de défendre les terres hongroises contre de nouvelles invasions des Tatars et des Coumans.

Voici ce que mentionne le document : « [...] *damus et conferimus sibi et per eum dicte domui totam terram de Zeurino [Severin] cum alpibus ad ipsam pertinentibus et aliis attinentiis omnibus, pariter cum kenazatibus Joannis et Farcasii usque ad fluvium Olth, excepta terra kenezatus Lytuoy woiovode, quam Olatis relinquimus, prout iidem hactenus tenuerunt [...]. Ad hec contulimus preceptori antedicto et per ipsum domui Hospitalis a fluvio Olth et alpibus Ultrasilvanis totam Cumaniam, sub eisdem conditionibus, que de terra de Zeurino superius sunt expresse, excepta terra Szeneslai woiovode Olatorum [...]* ». Il révèle l'existence au sud des Carpates d'une société développée possédant des formations politiques, un appareil permanent du pouvoir central se traduisant par une administration hiérarchisée et une organisation militaire. Il mentionne ensuite ces « *maiores terrae* », seigneurs féodaux roumains, appelés à coopérer à la défense du territoire car vassaux de la couronne hongroise. Ces voévodes et knèzes (« *kenazatus* ») étaient Litovoï qui régnait à l'ouest de la rivière Olt et dans le pays de Hațeg, en Transylvanie, Farcaș dont le knézat regroupait ce qui semble être le département actuel de Vâlcea, Ioan qui était situé dans le département de Dolj et enfin, Seneslau qui régnait à l'Est de l'Olt, en Munténie.

L'année 1247 marque un *terminus ante quem* à ces quatre formations étatiques : il nous est impossible, à l'heure actuelle, de reculer de plusieurs années ces règnes. En effet, en 1241, les armées tatars de Batu Khan déferlent sur l'Europe orientale. Après avoir pénétré en Transylvanie par le col de Verecke, de Rodna et d'Oituz, au mois d'avril de la même année, il écrase les troupes hongroises à proximité de Muhi sur la rivière Sajó près de son confluent avec la Tisa. La convocation d'une assemblée générale suite à la mort du grand khan Ogodai en décembre 1241 marque le retrait de Batu Khan. Au printemps 1242, nous apprenons qu'il se trouve à l'Est des Carpates<sup>342</sup>.

Toutefois, le diplôme nous permet d'appréhender les événements qui survinrent après sa rédaction. D'une part, nous ne possédons aucune preuve documentaire ou archéologique prouvant la présence des chevaliers hospitaliers sur les terres des voïvodes roumains. La situation est au contraire toute autre. Les différents chefs roumains vont tenter de concrétiser leurs efforts vers l'autonomie complète et l'extension de leur domination sur d'autres territoires. La mort de Béla IV, entre 1268-1272 et la crise que traverse alors le royaume de Hongrie vont permettre cette tentative de prise d'indépendance. Nous apprenons que le voévode Litovoï refusa de reconnaître la suzeraineté du roi Ladislav IV le Couman (c. 1272-1290). Il décida alors de reprendre des terres passées aux mains de la couronne arpadienne, peut-être la région du Banat de Severin, et refusa de remplir ses obligations d'allégeance en arrêtant le paiement du tribut. Entre les années 1273 et 1277, la lutte s'engage entre les troupes du roi et celle de Litovoï<sup>343</sup>. La tentative d'émancipation échoue, le voïvode est tué

<sup>341</sup> DRH (B / 1), pp. 3-11 ; HOLBAN (1981 / 1), pp. 49-89.

<sup>342</sup> DECEI (1973), pp. 101-121 ; SPINEI (1982), pp. 157-164 ; SPINEI (2006), II, pp. 619-657.

<sup>343</sup> Giurescu fait débiter la guerre hongro-valaque en 1273 alors que Constantinescu la fait débiter en 1277. GIURESCU (1981), pp. 121-122 ; CONSTANTINESCU (1970), pp. 106-107.



au combat et l'un de ses frères, Bărbat, est fait prisonnier. Il est contraint de verser une grande somme d'argent pour son rachat (« *non modicam quantitatem pecuniae* »<sup>344</sup>).

Il ne semble pas que la province fut soumise militairement au royaume de Hongrie, aucune source écrite ne va dans ce sens. Il s'avère donc que la principauté de Litovoï resta aux mains des Roumains et qu'ils continuèrent à payer un tribut. Ce fut également le cas du voévode Seneslau, dont les historiens roumains font durer le règne jusque dans les années 1290. Le trône serait alors repris par un certain Tichomir, sans pour autant connaître son lien avec Seneslau. A son tour, il transmet la province à son fils Basarab (environ 1310-1352), qui fit entrer la Valachie dans sa période de maturité en tant qu'Etat féodal.

À partir du X<sup>e</sup> siècle, nous assistons à la disparition progressive des communautés rurales au profit d'une différenciation de plus en plus accentuée de la société entre les seigneurs de la terre ou nobles et la paysannerie. Cette différenciation se serait effectuée à partir du regroupement de *jude* au sein d'une organisation étatique supérieure. L'apparition des Etats féodaux roumains est donc le résultat du long processus de développement de ces formations administratives et judiciaires des siècles précédents. A la suite d'un développement économique, d'une croissance démographique, de la mise à disposition d'une armée organisée mais également de l'assimilation de populations nomades turcophones, les anciens *jude* se sont renforcés en englobant tout ou partie des formations limitrophes, soit par la force, soit par la reconnaissance d'une autorité supérieure et plus puissante.

Ces événements, bien documentés en ce qui concerne la Valachie, ne sont pour le moment qu'hypothèses pour la Moldavie. Les renseignements, d'ordres archéologiques et documentaires, nous manquent encore.

Les chefs de knézats de Valachie étaient à proprement parlé des *juzi* à la tête de *județe*. Ce fait sera confirmé plus tard par la synonymie partielle de ces termes avec ceux de knèze et de knézat. Néanmoins, cette organisation en *județe* était beaucoup plus ancienne chez les Roumains. La dénomination de *knèze* vint se ranger comme un doublet à côté de celle originaire de *jude* sans pour autant la déraciner. Car il existe des différences de fonds entre l'institution de *jude* et celle du *knèze* slave. Le premier était un chef de communauté territoriale ou d'une réunion de communautés, tandis que le second était, chez les Slaves du sud, le chef d'une communauté gentilice.

Le processus qui vit le regroupement des communautés villageoises en des confédérations de villages, ensuite celui des confédérations de villages en formations politiques plus larges, marquées plus tard par la centralisation et la constitution de grande formation étatique se déroula sur un laps de temps beaucoup plus long sur le territoire de la Roumanie qu'ailleurs dans les Balkans. Ceci est en partie dû aux migrations successives qui constituèrent des obstacles à cette évolution, obstacles qui ont dû seulement temporiser un fait devenu nécessaire comme inévitable.

Ce processus, dont les cellules de base furent les communautés territoriales conduites par les *juzi*, avait abouti quelques siècles avant 1247 en Transylvanie, à la réunion des *județe* dans des formations plus grandes dénommées *țări* (du latin, *terra*) et dont les dirigeants s'appelaient voévodes. Nous rencontrons pour cette époque la « *Terra Ultrasilvana* », conduite par « *Gelou dux Blacorum* », la *terra* gouvernée par le « *dux Menomorout* », avec sa

<sup>344</sup> DIR (C / I), volume 2, p. 272.

résidence « *in castrum Byhor* », ainsi que la formation gouvernée par le duc nommé Glad, « *Glad dux illius patriae* », qui avait son « *dominium* » au sud de la rivière Mureș. Le diplôme des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem mentionnait les mêmes réalités étatiques comme existantes au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce furent la « *terra kenazatus Lytuoy woiavode* », la « *terra Zeurini* », la « *terra Lytua* », la « *terra Harszoc* », la « *terra Szeneslai woiavode Olatorum* » et les « *kenazati Joannis et Farcasii* ».

A partir du XIV<sup>e</sup> siècle, les documents nous ont transmis le témoignage de plusieurs pays, *țări*, du latin *terrae*, qui constituait les traces des anciennes autonomies autochtones : « *Țara Maramureșului* », « *Țara Făgărașului* », « *Țara Hațegului* », « *Țara Bârsei* », « *Țara Oașului* » et d'autres.

Or, si nous regardons un peu plus précisément toutes ces entités territoriales alors en pleine émergence, nous nous apercevons qu'elles se raccrochent toutes aux montagnes des Carpates, certaines d'entre elles faisant même le lien entre les deux versants des monts. Nous pouvons clairement affirmer que les Carpates furent le berceau de la civilisation roumaine. Ils la protégèrent contre les migrations des peuples et permirent la conservation des structures politico-étatiques issues de la domination romaine. C'est à partir de ces montagnes, centres des premières formations villageoises (*jude*), que les habitants autochtones étendirent leur domination dans les régions de plaines et créèrent les premières entités territoriales (*țări*) en Transylvanie au cours du XI<sup>e</sup> siècle et en Valachie deux siècles plus tard.

Sur le territoire actuel de la Roumanie, nous connaissons l'un de ces « pays » ou confédération villageoise, dont le fonctionnement s'est perpétué jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit du « pays de Vrancea », situé dans une dépression intracarpatique entre la Valachie et la Moldavie<sup>345</sup>. Le terroir était divisé en villages libres. Ceux-ci possédaient également de manière communautaire les montagnes, les alpages et les forêts qu'ils s'administraient eux-mêmes à l'aide d'une assemblée générale de tout le « pays ». La légende de la fondation de la « *țara Vrancei* » nous rappelle clairement ce passage entre village autonome et conglomérat villageois. Le récit nous explique qu'une vieille femme, Vrâncioaia, avait eu sept fils qui créèrent chacun un village. De l'association des fils naquit alors une *țara*, qui prit le nom de la génitrice<sup>346</sup>. Cette fiction, destinée à justifier un lien de parenté par le sang, nous offre une démonstration de solidarité liée à une origine commune et légitime la propriété communautaire de l'ensemble des montagnes comme du pays lui-même.

La Transylvanie connut toutefois un destin particulier. La région semble avoir été l'une des premières à se constituer en formation politique stable, au cours du X<sup>e</sup> mais surtout au XI<sup>e</sup> siècle. Tout comme la Valachie, elle est le résultat de la fusion des communautés villageoises en un organisme étatique supérieur. Pour autant, l'infiltration hongroise vers cette province puis l'implantation de populations saxonnes et sicules confirmant la domination des nobles hongrois sur les terres transylvaines ont rejeté une partie de la population roumaine vers les régions moldaves et valaques. Alors que la population roumaine sortait de ce « millénaire obscur » pour réapparaître sur la scène politique carpato-danubienne, l'arrivée des Hongrois

<sup>345</sup> CONEA (1993), pp. 42 et suivantes.

<sup>346</sup> STAHL (1969), pp. 25-34.



repoussa une nouvelle fois une partie des populations autochtones en dehors de leur berceau natal. Ce fait semble nous être confirmé par les récits légendaires de la fondation des principautés valaques et moldaves.

### 3.3.3. La légende de la fondation de la principauté de Valachie

A partir de 1636, sous le règne de Matei Basarab, les chroniques princières, telles que le *Letopiseșului Cantacuzinesc*, évoquent le « *descălecat* » (descente de cheval, c'est-à-dire la fondation d'un Etat) par « *Negru Vodă* » (« le Prince Noir »), venu depuis de Făgăraș en Transylvanie, en deçà des Carpates, dans la région valaque accompagné de beaucoup de gens (« *mulțime de noroadă* »). Leurs auteurs font remonter cette « descente » à l'année 1290. Le récit continue de la sorte : « *Et il a d'abord bâti une grande ville que l'on appelle Câmpulung, autour d'une belle et grande église. De là il est parti (« descălecat ») à Argeș, où il a construit une grand ville, avec, là aussi une grande et belle église et avec des murs et des édifices princiers, pour abriter à l'avenir sa cour voïvodale. Les gens qui l'accompagnaient se sont éparpillés un peu partout dans le pays, les uns allant vers le Siret, jusqu'à Brăila, les autres se dirigeant vers le midi ou vers l'ouest, jusqu'au Danube et jusqu'à l'Olt. Voyant cela, Basarab et les seigneurs qui demeuraient au-delà de l'Olt sont venus chez Radu voïvode et se sont prosternés devant lui, en le reconnaissant comme prince et maître. C'est à partir de ce moment qu'on appelle cette terre le Pays des Roumains »<sup>347</sup>.*

Toutefois, en étudiant les documents internes<sup>348</sup> émis avant le règne de Matei Basarab, nous constatons que nul d'entre eux ne fait état de ce « *descălecat* ». Ils caractérisent tous la création de la Valachie par le terme de « fondation » (« *întemeiere* ») sans en préciser la date. En effet, l'année 1290, celle de la fondation de l'Etat valaque n'apparaît également qu'à partir du règne de ce prince. De même, ce n'est qu'à partir de 1569, que le nom de Negru Vodă est associé à la fondation de cet Etat. Bien que se ressemblant, la légende liée à la Valachie n'est pas une représentation populaire, mais un récit princier datant du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle fut selon toute vraisemblance conçue sur l'ordre de Matei Basarab qui visait par là à légitimer sa descendance dans celle de la lignée des Basarab.

Comment alors est retranscrite la genèse de la principauté valaque avant le règne de Matei Basarab ? Sur la base de la documentation connue, nous trouvons une notion vague de « *întemeiere* » (fondation) ou « *așezare* » (établissement) des Pays Roumains (*Țării Românești*), qui n'est pas précisément fixée dans le temps. Toutefois, en mettant en parallèle les données historiques et les fouilles archéologiques ainsi que les récits faisant mention de cette fondation, nous sommes en mesure de mieux en appréhender les étapes.

Le diplôme de 1247 octroyant des terres aux Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem fait partie d'un ensemble de documents émis par la chancellerie hongroise relatant les réalités ethniques de part et d'autres des Carpates. Ainsi, en 1202, le roi de Hongrie André II retira aux Roumains (*Blaccis*) une bande de terrain délimitée par l'Olt et ses affluents la Cârța et l'Arpas pour y fonder un monastère cistercien à Cârța, à une cinquantaine de kilomètres à

<sup>347</sup> Istoria Țării Românești, p. 2.

<sup>348</sup> STOICESCU (1980 / 2), pp. 43-61 ; STOICESCU (1980 / 3), pp. 1875-1890.

l'Est de Sibiu. Cette mention prouve l'existence de Roumains dans les vallées boisées au nord des Carpates. En 1222, un privilège du roi André II autorisa les chevaliers teutoniques à construire des châteaux forts en pierre et à traverser sans droit de péage la terre des Sicules et des Roumains (« *cum transierunt per terram Sicularum aut Vlachorum* »). Ce privilège concerne le pays de Bârsa et atteste une fois de plus l'existence des Roumains dans la région de Braşov. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup> siècle, les archives hongroises dénombrent 19 localités roumaines situées le long de l'Olt.

C'est donc dans un contexte politique clairement « anti-roumain » que se place le développement légendaire de la Valachie. Les Roumains sont expulsés de leurs terres ou dépourvus de leurs droits dans une Transylvanie en pleine réorganisation politique, militaire et religieuse sous la tutelle et la pression des rois de Hongrie. Il serait donc logique de voir dans la création de la Valachie, l'émigration d'une partie des Roumains de Transylvanie, et plus particulièrement de ceux qui vivaient au sud de la région, vers l'autre versant des Carpates.

Plusieurs arguments permettent d'aller en faveur de cette hypothèse. Des fouilles entreprises dans les années 1970 par Lucian Chiţescu<sup>349</sup> en *Țara Făgăraşului* au lieu-dit *Breaza* a permis de découvrir une forteresse dénommée encore aujourd'hui *Negru Vodă*. Sans pour autant y voir un lien direct avec les chroniques valaques du règne de Matei Basarab<sup>350</sup>, l'étude de la céramique pose la question d'une entité politique de part et d'autres des Carpates. En effet, les vestiges matériels découverts à *Breaza*, et plus particulièrement la céramique, appartiennent point pour point à ceux découverts aux pieds des Carpates méridionales, à Cetățeni<sup>351</sup> et à Curtea de Argeş, en Valachie. De plus, les datations des trois établissements fortifiés se recoupent toutes pour en attribuer l'occupation au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. L'archéologue Gheorghe I. Cantacuzino est arrivé aux mêmes conclusions suite aux sondages entrepris dans le château fort de Făgăraş<sup>352</sup>. Au cours de l'année 1987, il a mis au jour les restes d'une citadelle que le matériel archéologique découvert a permis de dater des XII<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> siècles.

Nous pouvons également nous remémorer le diplôme des chevaliers de Saint Jean qui mentionnait le voévode Litovoï comme prince régnant en Olténie et dans le pays de Haţeg (*Țara Haţegului*) en Transylvanie. Cette proximité entre les deux régions nous est même révélée par le truchement de l'ethnographie. Il existe encore aujourd'hui une unité concernant les constructions entre le pays de Haţeg et le nord de l'Olténie que nous retrouvons dans l'architecture populaire<sup>353</sup>. C'est dans ce même ordre d'idée que se place l'étude des titulatures des princes de Valachie au cours des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Nous savons que jusqu'au règne de Vlad l'Empaleur, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, les différents voévodes possédaient dans leur titulature les terres de Făgăraş et d'Almaş, toutes deux sises en Transylvanie.

Confirmant cette hypothèse, l'analyse de la céramique entreprise par Adrian Ioniță au travers de l'étude de 128 localités de Valachie datées entre le XI<sup>e</sup> siècle et le début du XIV<sup>e</sup> siècle a

<sup>349</sup> CHIŢESCU (1975), pp. 1057-1066.

<sup>350</sup> Ce nom attribué par les paysans vivant aux alentours de cette forteresse serait issue de la tradition devenue populaire développée à partir du prince Matei Basarab.

<sup>351</sup> Le site de Cetățeni se nomme également *Negru Vodă*.

<sup>352</sup> CANTACUZINO (1997), pp. 239-248.

<sup>353</sup> STAHL (1963), p. 22 ; DUNĂRE (1963), pp. 413-436 ; DUNĂRE (1964), pp. 17-28.



permis de montrer qu'il n'existe pas de lien organique entre la céramique de type Dridu et celle des siècles suivants<sup>354</sup>. Bien que des influences byzantino-balkaniques se font ressentir de manière permanente au cours de ces trois siècles, d'autres, notamment d'origines orientales sont également présentes au cours du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, l'horizon céramique qui caractérise les débuts de la période médiévale valaque possède un lien étroit et évolutif avec les productions septentrionales réalisées en Transylvanie à partir du XIII<sup>e</sup> siècle.

De la sorte, nous pouvons comprendre la fondation de la Valachie comme le résultat de deux phénomènes. Face à la politique expansionniste hongroise, une masse de Roumains vivant jusqu'alors en Transylvanie s'est déplacée vers les contreforts des Carpates puis les a traversées pour rejoindre leurs frères en Valachie. Cette émigration, difficile à dater, s'est probablement déroulée sur plusieurs décennies, voire plusieurs générations. Nous savons que la pénétration hongroise en Transylvanie date du début du XI<sup>e</sup> siècle et qu'elle s'intensifia un siècle et demi plus tard, à partir des années 1150, avec la venue puis l'installation de populations saxonnes dans le sud de la région.

Comme conséquence de ce formidable phénomène d'aménagement du territoire réalisé conjointement par les Hongrois, les Saxons et les Sicules, nous assistons à l'émergence rapide de duchés roumains en Valachie puis à leur réunion en une entité politique unique sous l'impulsion d'un homme et ce, entre la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIV<sup>e</sup> siècle. Cette personnalité marquante, Basarab I<sup>er</sup>, voévode d'Argeș et de Câmpulung, fils de Tichomir et premier de la lignée fondatrice et régnante des Bassarabes<sup>355</sup>.

Récemment une controverse a été (faussement) créée concernant l'origine de ce nom. Il est attesté depuis longtemps que ce nom n'est pas d'origine roumaine mais coumane. En ce sens, la montée sur le trône de la principauté de Valachie de Basarab semble refléter une union coumano-roumaine.

Cette hypothèse évoquée par Nicolae Iorga à deux reprises en 1927 et 1937<sup>356</sup> puis par C. C. Giurescu<sup>357</sup>, a été étudiée plus précisément par l'historien Aurel Decei<sup>358</sup>. Selon une hypothèse d'ordre étymologique, le nom de *Basarab*<sup>359</sup> proviendrait des termes turcs « *Basar* », arioste de « *Baş* » (« tête ») « *mak* » (forme de l'infinitif qui rendrait donc l'idée de « dominer », « attaquer par surprise ») et « (*b*)*Aba* », père<sup>360</sup>. Selon la même étymologie, le père de Basarab, Tichomir<sup>361</sup> (ou *Thocomerius*, dans les actes de la chancellerie hongroise) serait la transcription turque de « *Fer Dur* », « *Tok + Temir* ». Cette hypothèse d'une union coumano-roumaine est également étayée par la toponymie. C'est ce que nous avons tenté de

<sup>354</sup> IONIȚĂ (2001), pp. 261.

<sup>355</sup> La bibliographie concernant ce personnage est foisonnante. Nous nous bornerons à mentionner l'excellente étude du chercheur Dan Ioan Mureșan, étude qui ouvre une perspective réellement nouvelle et pertinente sur ce fondateur dans le contexte Est-européen, notamment dans la prise en considération des réalités coumano-mongoles : MUREȘAN (2010), *excursus* « Basarab Ivanco ».

<sup>356</sup> IORGA (1937 / 1), p. 187.

<sup>357</sup> GIURESCU (1981), p. 109.

<sup>358</sup> DECEI (1972), pp. 999-1007.

<sup>359</sup> « *Bazarab* » et « *Bozarab* ». Voir : DRH (D / 1), pp. 37, 39, 41.

<sup>360</sup> Pour les autres étymologies, voir CONSTANTINESCU (1963), p. 192.

<sup>361</sup> Pour une autre étymologie (slave), idem, p. 389.

présenter dans un article plus large consacré aux contaminations linguistiques sur le territoire roumain<sup>362</sup> en 2010. Parmi les adstrats linguistiques du roumain et ceux toponymiques dans l'espace culturel roumain, nous trouvons les langues et dialectes petcheno-coumans. Au début du X<sup>e</sup> siècle, les Petchenègues, peuple apparenté aux Turcs, progressent vers le Dniepr et le Danube. Des groupes sporadiques entrèrent en Transylvanie, notamment dans sa partie sud-est<sup>363</sup>.

Ils furent toutefois plus nombreux à s'installer en Valachie et en Dobroudja où leur présence toponymique est de loin la plus importante. Le nom du département du Teleorman qui signifie « forêt folle », c'est-à-dire « forêt sauvage, épaisse » (*teli + orman*)<sup>364</sup>. Ce toponyme est attesté par le chroniqueur byzantin Cinnamos (III, 3) lorsqu'il évoque l'attaque byzantine sur les Coumans en 1148. La localité de Caracal en Olténie qui se compose de *kara* (« noir ») et *kala* (« citadelle », « château », « fortification »)<sup>365</sup>. Rappelons enfin la présence dans la toponymie des localités de la Valachie, de la Moldavie et de la Dobroudja, des ethnonymes de ces deux peuplades<sup>366</sup>. Le toponyme d'Argeș, capitale de Basarab, issu de la rivière qui coule à ses abords et connu dans les sources sous la forme d'*Argyas* (1369)<sup>367</sup>, dériverait du turc « *argiș* » signifiant « monticule » ou « tertre »<sup>368</sup> réfutant ainsi la théorie « dacique » généralement acceptée<sup>369</sup>.

Sur la base de ces informations, doit-on considérer que Basarab était d'origine coumane puisque portant un nom couman ? Jusqu'à récemment la question n'avait jamais été clairement posée à l'exception de l'historien Nicolae Iorga<sup>370</sup>. Depuis la parution en 2009 d'un essai de Neagu Djuvara<sup>371</sup>, la controverse est lancée. L'auteur y affirme que le fondateur de la principauté roumaine était un Couman catholique, et non un Roumain orthodoxe. Si jusqu'à présent l'origine ethnique et la confession de Basarab n'avaient pas fait l'objet d'études approfondies, c'est bien que pour une fois les sources contemporaines étaient claires à ce sujet. Les actes de la chancellerie hongroise de Charles Robert d'Anjou mentionnent sans ambiguïté « *Bazarab, infidelis Olacus noster* » (« Basarab, notre infidèle Roumain »)<sup>372</sup> tandis que ceux du pape Clément VI considèrent le voïvode roumain comme un « *schismaticus* », incontestablement orthodoxe donc<sup>373</sup>.

<sup>362</sup> DURAND (2010), pp. 285-287.

<sup>363</sup> Voir notamment l'étymologie du toponyme Brașov et Rucăr dans MADGEARU (2005), pp. 112-121.

<sup>364</sup> DENSUȘIANU (1997), pp. 354-355.

<sup>365</sup> Ibidem, p. 355. IORDAN (1963), p. 270.

<sup>366</sup> Pour ces toponymes, voir IORDAN (1963), pp. 269-270 et 279-280.

<sup>367</sup> DRH (D / 1), p. 98. Voir l'étude de DRĂGANU (1933), pp. 531-532.

<sup>368</sup> BINDER (1996), pp. 265-278 et BINDER (1997), pp. 33-46.

<sup>369</sup> La rivière Argeș semble être désignée dans l'antiquité sous la forme « *Ordessos* » (Hérodote, *Histoires*, IV). La majorité des linguistes roumains fait dériver ce terme, inconnu du latin comme du grec, de la langue dace. L'*Ordessos* dace aurait alors évolué en *Argeș* roumain.

<sup>370</sup> IORGA (1927), pp. 97-103.

<sup>371</sup> DJUVARA (2009)

<sup>372</sup> DRH (D / 1), n° 25, p. 50 ; n° 29, p. 57.

<sup>373</sup> DRH (D / 1), pp. 60-61.

Au cours de ces événements, les Carpates méridionales sont restées le centre et le berceau de la civilisation roumaine. Les deux versants furent habités par le même peuple qui appartenait vraisemblablement à une même organisation politique découverte par les fouilles archéologiques.

### 3.3.4. La légende de la fondation de la principauté de Moldavie

L'épisode de la fondation de la Moldavie est entouré dans l'ancienne historiographie du pays d'un halo équivoque. Ceux qui aux Temps Modernes<sup>374</sup> l'étudièrent, ont tâché avant tout de distinguer entre la réalité historique et sa transfiguration, au profit de l'histoire factuelle ou de l'histoire des mythes.

La première chronique qui évoque la fondation de la principauté fut rédigée entre le règne d'Etienne le Grand<sup>375</sup> (1457-1504) et celui de Ștefan cel Tânăr (1517-1527)<sup>376</sup>. Toutefois, une grande partie des historiens roumains émettent l'idée selon laquelle ce document, publiée par Ioan Bogdan<sup>377</sup> sous le nom de *Letopisețul de la Bistrița*, emprunterait des informations à des sources antérieures à Etienne le Grand<sup>378</sup>.

Quoi qu'il en soit, cette première mention offre un récit lapidaire de l'événement : « *En l'an 6867 [1359], Dragoș voievode est venu du Pays Hongrois de Maramureș, sur les traces d'un aurochs, à la chasse, et il a régné deux ans* »<sup>379</sup>.

La même mention se retrouve dans trois chroniques postérieures : *les annales de Putna I et Putna II*, rédigées sous le règne de Ștefan cel Tânăr ainsi que dans la *Chronique serbo-moldave de Neamț*, écrite immédiatement après 1512. Cette dernière chronique nous apporte quelques éléments nouveaux : « *Avec la volonté de Dieu, le premier voievode Dragoș est venu, en chassant, de la Hongrie, du lieu-dit et de la rivière Maramureș, en poursuivant un aurochs, qu'il a tué près de la rivière Moldova, et il s'est réjoui là avec ses boyards, et le pays lui plut et il resta, et il colonisa avec ses Moldaves de Hongrie, et il fut leur Prince pendant deux ans* »<sup>380</sup>.

Le scénario de la fondation de la Moldavie s'étaye sensiblement dans la *chronique moldo-russe*<sup>381</sup> datée des années 1517-1527. Dragoș est accompagné cette fois-ci de ses compagnons, avec lesquels il chasse les bêtes fauves. Ensemble, ils poursuivent l'aurochs, le tuent et se régalent du gibier. Puis ils cherchent, sur l'inspiration divine, un endroit pour s'établir et décident, à l'unanimité de s'y installer. Ils rentrent au Maramureș, se consultent avec le reste de la communauté, explorent une fois de plus les terres promises et, finalement, demandent au roi de Hongrie, Vladislav, de les laisser partir. Après une traversée pénible des

<sup>374</sup> Pour une grande partie de la bibliographie, voir DURAND (2008).

<sup>375</sup> PANAITESCU (1959), p. 4.

<sup>376</sup> ANDREESCU (1973), pp. 1017-1035.

<sup>377</sup> BOGDAN (1895), pp. 1-78.

<sup>378</sup> STĂNESCU (1964), pp. 24 ; MIHĂILĂ (1972), pp. 141-142.

<sup>379</sup> MIHĂILĂ (1969), p. 29.

<sup>380</sup> BRĂTIANU (1945 / 2), p. 248.

<sup>381</sup> PANAITESCU (1959), pp. 156, 159-160.

montagnes, ils arrivent tous, compagnons, femmes et enfants « à l'endroit où Dragoș avait tué l'aurochs ». C'est ici que, événement significatif, « ils ont choisi dans le clan un homme sage, nommé Dragoș, et qu'ils l'ont désigné comme Prince et Voïévode ». Cette interpolation apporte une donnée supplémentaire, celle de l'élection du prince par sa communauté. Cet ajout, en rapport avec les chroniques antérieures, donne l'impression de mieux répondre aux réalités politiques de l'époque évoquée. En effet, cette élection est corroborée par les écrits de Jean de Küküllö (Tâmava) (seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle), lorsqu'il évoque à propos de Bogdan, « le rebelle » : « *Voyvoda vero qui per wolachos ipsius regni eliguntur* »<sup>382</sup>. Au travers de la *chronique moldo-russe*, la fondation de la principauté de Moldavie apparaît comme un phénomène migratoire, auquel se mêlent les échos d'un processus d'instauration d'une hiérarchie féodale dans un monde encore attaché à une forme d'organisation archaïque, le *jude*, par l'élection du chef parmi les « hommes sages ».

La *chronique moldo-polonaise* de 1566, très proche des annales de Putna, fournit une interprétation intéressante, bien que moins prolixe. Après avoir tué l'aurochs près de la rivière Moldova, Dragoș « s'est réjoui là avec ses boyards. Le pays lui plut, et il y resta »<sup>383</sup>. Cette fois-ci, le voïévode est l'unique agent de la fondation de l'Etat moldave. C'est lui qui accomplit la « chasse rituelle » à l'aurochs, et qui prend la décision de rester dans ces lieux.

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le problème de la création de l'Etat de Moldavie est remis en question. Les débats deviennent alors plus vifs et souvent contradictoires. Achevé vers 1647, le *Letopisețul Țării Moldovei* de Grigore Ureche apporte une information non négligeable quant à la fondation de la principauté. Dragoș n'est pas mentionné dans l'« Avant-propos à la descente de cheval » (« *Predosloviia descălicării* »). A sa place, se sont des « pâtres de Transylvanie » (« *păstorii de la Ardeal* ») qui « errant dans les montagnes avec leurs troupeaux, sont tombés sur une bête qu'on appelle aurochs et, après l'avoir assidûment poursuivie avec leurs chiens à travers les montagnes, ils l'ont pourchassée jusqu'à la plaine de la rivière Moldova »<sup>384</sup>. Ureche ajoute que, associés à de nouveaux venus qu'ils avaient persuadés de les rejoindre, ils « ont étendu leur pouvoir jusqu'au Nistru et jusqu'à la mer »<sup>385</sup>. Ce n'est qu'au paragraphe suivant que Dragoș fait son apparition. « *Sur le commencement des règnes* », Ureche explique que Dragoș est l'un de ces pâtres, et qu'il fut désigné « supérieur et chef militaire » en vertu de ses qualités : il est « plus digne d'honneur et plus utile qu'eux tous »<sup>386</sup>. La conséquence logique de cette mise en scène est qu'au moment de l'élection de Dragoș, il est un personnage sans histoire. Certes il a des qualités, mais il n'a aucun mérite. Cette omission par Grigore Ureche a pour résultat de mettre au premier plan le groupe des pâtres. Mircea Eliade voyait en cet oubli, conscient ou inconscient, « un processus de "démystification" », un « effort pour rationaliser une tradition légendaire et la rendre à la fois plus historique et plus naturelle »<sup>387</sup>. En effet, à la substitution des chasseurs (« idéologie de la chasse ») par des pâtres (« idéologie pastorale »)

<sup>382</sup> BRĂTIANU (1945 / 2), p. 244.

<sup>383</sup> PANAITESCU (1959), p. 168 et p. 177.

<sup>384</sup> URECHE, p. 36.

<sup>385</sup> *Ibidem*, p. 39.

<sup>386</sup> *Ibidem*, p. 41.

<sup>387</sup> ELIADE (1970), p. 134.

s'ajoutent « les preuves par l'étymologie » utilisées par Ureche : la rivière Moldova a reçu son nom de la chienne Molda, le *bour* (aurochs) a été abattu à Boureni et devint l'emblème de la principauté moldave. Bien que cela semble improbable<sup>388</sup>, Mircea Eliade croit en un substrat folklorique qui aurait en quelques sortes contaminé le récit d'Ureche.

C'est dans la suite de la chronique de Grigore Ureche que s'élabore toute une série d'interpolations. Simion Dascălul et Misail Călugărul se nourrissent des récits rédigés avant le XVII<sup>e</sup> siècle et parmi ceux-ci, la *Chronique moldo-russe*. Le groupe de pâtres est alors substitué tour à tour par des chasseurs chez Simion Dascălul et par un groupe nobiliaire chez le moine Misail : « *o samă de ficiori de domni den domniile ce au fost pre acéle vremi la Rîm și cu oamenii lor den Maramurăș* »<sup>389</sup>.

Simion Dascălul ajoute un élément très intéressant qui nous autorise à mieux comprendre les réalités sociales et ethniques de la Moldavie à cette période. L'auteur mentionne en effet la rencontre, pour le moins énigmatique, entre Dragoș et Ețco (ou Iațco) qualifié de « *prisecariul* »<sup>390</sup>. La première information qui retient notre attention réside dans la division géoethnique de la Moldavie au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Les Roumains sont clairement présentés comme les maîtres des hautes terres tandis que les Russes dominent les vallées basses.

La seconde information d'importance concerne ce Iațco « l'apiculteur », selon la traduction réalisée par P. P. Panaitescu. En effet, dans la langue roumaine moderne, *prisacă* désigne une ruche. Or, ce terme désigne également une fortification de terre et de bois : il est connu dans la langue russe sous le nom de *presaka*. D'ailleurs, ces fortifications de type *prisacă* sont attestées aussi bien par l'archéologie que par les sources écrites<sup>391</sup>. De la sorte, et selon nous, ce Iațco n'aurait pas eu pour occupation l'élevage des abeilles mais était au contraire un chef de guerre de l'une de ces forteresses commandant les vallées moldaves.

Auteur de la *Chronique polonaise* (1677) et du *Poème polonais* (1684), Miron Costin se laisse séduire par ce rapprochement entre l'Antiquité (celle des « seigneuries de Rome ») et la fondation de la principauté moldave. Il présente alors Dragoș comme le « *fiș d'un dominus de vieille souche* ». Il est le chef de « *quelques centaines de gens armés* » qui sans consulter ses camarades, décide de rester en Moldavie : « *C'est ici notre patrie, il n'est plus nécessaire de nous concerter* »<sup>392</sup>.

Tout comme Miron Costin, Dimitrie Cantemir voit en Dragoș le représentant d'une lignée royale. Bien qu'admettant que les annales se taisent quant à l'ascendance de Dragoș, Cantemir propose dans sa *Descriptio Moldaviae* (1716) un argument dicté par le bon sens : « *quelle difficulté à s'imaginer qu'un plébéien aurait pu partir à la chasse accompagné par une suite si nombreuse, ou qu'il aurait pu convaincre ceux restés à la maison de le suivre* »<sup>393</sup>.

<sup>388</sup> IONESCU (1976), pp. 623-624.

<sup>389</sup> Ibidem, p. 626.

<sup>390</sup> PANAITESCU (1978), p. 13 : « *Înțelegînd vînătorii acest cuvînt, au sîrguit la Maramorăș, de ș-au tras oamenii săi într-această parte și pre alții au îndemnat, de au descălecat întăi supt munte și s-au lățit pre Moldova în gios. Iar Iațco prisecariul, deaca au înțeleș de descălecare maramorășenilor, îndată s-au dus și el în Țasa Leșească, de au dus rusi mulți și i-au descălecat spre apa Sucëvei în sus și pre Sirétiu despre Botoșiani. Și așa de sîrgu s-au lățit rumăni în gios și rusii în sus* ».

<sup>391</sup> ȚIPLIC (2002), pp. 147-164 et ȚIPLIC (2003), pp. 155-165.

<sup>392</sup> COSTIN, « *Cronica Țărilor Moldovei și Munteniei* », p. 209 ; COSTIN, « *Istorie în versuri polone despre Moldova și Țara Românească* », p. 231.

<sup>393</sup> CANTEMIR – *Descriptio*, p. 135.

Si nous résumons les différentes informations portant sur le personnage de Dragoș, nous nous trouvons en face d'une situation plutôt unitaire :

	<b>Chronique Anonyme</b>	<b>Chronique Courte</b>	<b>Putna I et II</b>	<b>Putna</b>	<b>Chronique Mold-russe</b>
<b>Année du <i>descălecat</i></b>	1359	1359	1359	1354	1359 par reconstitution
<b>Auteur du <i>descălecat</i></b>	Dragoș	Dragoș	Dragoș	Dragoș	Dragoș
<b>Durée du Règne</b>	2 ans	2 ans	2 ans	2 ans	2 ans
<b>Origine de Dragoș</b>	Voïvode du Maramureș	Voïvode du Maramureș	Voïvode du Maramureș	Voïvode du Maramureș	« homme intelligent et brave »
<b>Chasse (animal)</b>	Oui ( <i>bour</i> )	n.r.	Oui ( <i>bour</i> )	Oui (n.r.)	Oui ( <i>bour</i> )
<b>Soumission au roi de Hongrie</b>	s.-e. « <i>voievod din Țara Ungurească</i> »	n.r.	s.-e. « <i>voievod din Țara Ungurească</i> »	n.r.	Oui
<b>Sceau princier</b>	Non	Non	Non	Non	Oui (tête d'aurochs)
<b>Election par ses compagnons ?</b>	Non	Non	Non	Non	Oui
<b>Election divine ?</b>	Non	Non	Non	Non	Non
<b>Seul acteur de la fondation ?</b>	Oui	Oui	Oui	Oui	Accompagné par une « <i>drujină</i> »
<b>Fondateur de ville ?</b>	n.r.	n.r.	n.r.	n.r.	Baia
	<b>Chron. Moldo-polon.</b>	<b>Chron. Serbo-mold.</b>	<b>Grigore Ureche</b>	<b>Simion Dascălul</b>	<b>Moine Misail</b>
<b>Année du <i>Descălecat</i></b>	1352	1359	1359	n.r.	1359
<b>Auteur du <i>Descălecat</i></b>	Dragoș	Dragoș	Pâtres de Transylvanie	Chasseurs Braconniers	Dragoș (apparaît plus tard)
<b>Durée du Règne</b>	2 ans	n.r. (la date suivante est 1361)	n.r.	n.r.	n.r.

<b>Origine de Dragoș</b>	Voïvode du Maramureș	Voïvode du Maramureș	Pâtre du Maramureș	n.r.	Descendant des seigneurs de Rome
<b>Chasse (animal)</b>	Oui ( <i>bour</i> )	Oui ( <i>bour</i> )	Oui (n.r.)	Oui (n.r.)	Oui ( <i>zimbru</i> )
<b>Soumission au roi de Hongrie</b>	s.-e. « <i>voievod din Țara Ungurească</i> »	s.-e. « <i>voievod din Țara Ungurească</i> »	n.r.	Oui ( <i>Laslău</i> )	n.r.
<b>Sceau princier</b>	n.r.	n.r.	Oui (tête d'aurochs)	n.r.	Oui (tête d'aurochs octroyé par Dieu)
<b>Election par ses compagnons ?</b>	Non	Non	Oui « le plus honnête et le plus brave »	n.r.	Non
<b>Election divine ?</b>	Non	Non	Non	n.r.	Oui (cf. sceau)
<b>Seul acteur de la fondation ?</b>	Oui même si suivi par ses « <i>panii</i> »	Oui	Non	Non (groupe de chasseurs braconniers)	Non
<b>Fondateur de ville</b>	n.r.	n.r.	Boureni	Baia (par les potiers saxons) Suceava (par les Hongrois) Beaucoup d'autres par les Génois	n.r.
<b>Iațco ?</b>	Non	Non	Non	Oui	Non
<b>Autre</b>				Caractère militaire : « <i>a fost domniia ca o căpitănie</i> »	
	<b>M. Costin</b> <i>Cronica</i>	<b>M. Costin</b> <i>Poema</i>	<b>Nicolae Costin</b>	<b>Dimitrie Cantemir</b> <i>Descriptio</i>	<b>Dimitrie Cantemir</b> <i>Hronicul</i>
<b>Année du Descălecat</b>	n.r.	n.r.	1352	n.r.	1276

<b>Auteur du Descălecat</b>	Dragoș	Dragoș	Bogdan « <i>domn din Maramureș</i> »	Dragoș	Dragoș
<b>Durée du Règne</b>	n.r.	n.r.	n.r.	n.r.	n.r.
<b>Origine de Dragoș</b>	Fils d'un « <i>dominus</i> » de vieille souche	Fils de Bogdan ; Cuha, Maramureș	Fils de Bogdan Dragoș arrive en 1359	Fils de Bogdan Ne peut pas être un plébéien	Fils de Bogdan, lui-même fils de Ioniță, roi des Roumains Origine princière
<b>Chasse</b>	Oui ( <i>zimbru</i> )	Oui ( <i>zimbru</i> )	Oui ( <i>bour</i> )	Oui ( <i>bovem sylvestrem / zimbru</i> )	n.r.
<b>Soumission au roi de Hongrie</b>	Oui ( <i>craiul Laslău</i> )	n.r.	Oui (« <i>dă bir crăiiei ungurești</i> »)	n.r.	n.r.
<b>Sceau princier</b>	Oui (tête d'aurochs)	n.r.	Oui (tête d'aurochs)	Oui (tête d'aurochs)	Oui (vient de la ville romaine de <i>Caput Bovis</i> )
<b>Election par ses compagnons ?</b>	n.r.	s.-e.	Oui, « désigné par différents seigneurs et capitaines »	Proclamatio n par la « <i>iuventus Romana</i> »	n.r.
<b>Election divine ?</b>	Non	Non	Non	Non	Non
<b>Seul acteur de la fondation ?</b>	Non (« <i>câteva sute de oameni înarmați</i> »)	Non (« <i>300 de tineri înarmați</i> »)	Non	Non	n.r.
<b>Fondateur de ville</b>	Boureni	Suceava (par les Hongrois)	Boureni	n.r.	Refuse de croire à la fondation de Suceava par les Hongrois
<b>Récit de Iațco</b>	Non	Oui	Oui	Non	Refuse d'y croire
<b>Inhumation</b>	n.r.	n.r.	Eglise de Volovăț, qu'il a fondé	n.r.	n.r.



Légende : n.r. : non renseigné ; s.-e. : sous-entendu.

Afin d'être complet dans cette énumération des sources portant sur Dragoș, il convient d'ajouter aux écrits les témoignages picturaux. En effet, la chronique réalisée par Nicolae Costin a été décorée par des cartouches où sont représentés les premiers princes de Moldavie : Dragoș au centre, flanqué par Sas et Lațco. Ces manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine sous les numéros 115, 238 et 354 furent réalisés dans les premières décennies du XVIIIe siècle. Ainsi que le mentionne Dan Ionescu, qui a étudié ces documents, « *l'absence des représentations des princes est un phénomène général dans l'illustration "officielle" des chroniques de Moldavie, ce qui rend tout exception d'autant plus significative. La singularité des portraits de Dragoș et de ses successeurs soulève une question à laquelle les images seules sont appelées à répondre : pourquoi cette tentative timide de visualiser le passé a-t-elle porté sur ce personnage et non pas sur un autre ?* »<sup>394</sup>.

Comme nous venons de le montrer, la « fondation officielle » de la principauté de Moldavie est rattachée, dans la conscience historiographique des chroniqueurs, à un événement légendaire : la chasse à l'aurochs, *zimbru* ou *bour* en roumain, par un (ou des) Roumain(s) du Maramureș, qui décida (décidèrent) de s'installer dans cette région, la Moldavie. Nous sommes en droit de nous poser la question de la part de légende dans cette chasse et plus largement dans cet événement.

Il est incontestable que le personnage de Dragoș imprégna de manière particulièrement profonde les mentalités nobiliaires, princières et savantes de Moldavie. Il convient maintenant d'élucider les raisons ayant menées Dragoș à ce statut.

Parmi les chercheurs qui tentèrent de comprendre la place de Dragoș et de cette chasse à l'aurochs dans l'imaginaire roumain se trouve l'historien des religions Mircea Eliade<sup>395</sup>. Il mit en relief le concept de « *mythe ethnoreligieux fondateur issu de la pensée primitive et sauvage* » et qui doit être considéré comme un troisième niveau de lecture des événements faisant partie du stade de l'histoire des mentalités originelles, fondatrices. Cependant, entre ce degré de compréhension de la civilisation roumaine et celui plus « positiviste » d'une histoire basée sur les sources primaires, il existe un stade intermédiaire à ces réalités historiques. Il fait le lien entre les deux autres. Il annonce le légendaire (dans le sens de « ce qui mérite être lu » / *legendum*) par la façon dont les descendants ont compris l'événement en question tout en conservant une certaine fidélité par une recherche d'historicité. Les différentes versions des chroniqueurs participent à la création d'un « mythe socio-historique » capable de nous faire entrevoir la portée qu'eurent cet événement et ce prince dans l'imaginaire des contemporains de ces chroniques.

Deux axes principaux sont perceptibles à la lecture des documents. Le premier a pour objectif de démontrer comment le pouvoir princier a été fondé et s'est affirmé en Moldavie. Toutes les chroniques perpétuent le souvenir d'un personnage historique entré dans la légende et qui personnifie à lui seul le fondement, l'origine de la dignité princière et de l'unité du pays. Ces

<sup>394</sup> IONESCU (1976), p. 639.

<sup>395</sup> M. ELIADE, « Le prince Dragoș et la "chasse rituelle" », *op. cit.*

deux concepts sont issus d'une tradition éminemment guerrière qui fut « transformée » en une chasse dès l'origine de l'historiographie moldave.

Dragoș représente le modèle monarchique, l'autocrate par excellence. Dans son poème polonais Miron Costin explique très clairement ce statut au cours de deux épisodes. Dans le premier, Dragoș décide sans l'aval de ses compagnons de rester en Moldavie arguant que « *Notre patrie est ici. Il n'est plus nécessaire de nous concerter* »<sup>396</sup>. Un peu plus loin, l'auteur rappelle la parole qu'eut Dragoș envers un Ruthène, symbole des habitants du pays installés avant le *descălecat* des Roumains : « *S'il a des hommes à lui, s'il veut faire venir ses parents ; il leur donne en même temps avec droit de propriété tous les territoires sur tous les lieux voisins* »<sup>397</sup>. Miron Costin ajoute alors cette mention : Dragoș « *fixe les lieux de chacun* », ainsi que le fait le prince à l'issue de son investiture. Ces deux phrases se placent bel et bien dans la plus pure tradition de la légitimité du modèle monarchique, autocratique où le prince dispose de tout le Pays comme de son bien propre. Dimitrie Cantemir confirme cette vision sur la jeune principauté en affirmant que les pouvoirs de Dragoș et de ses successeurs sont grands car le pays entier est le patrimoine du prince et qu'il peut donc à loisir accorder des terres et des dignités<sup>398</sup>.

Cependant l'octroie de la dignité princière à Dragoș telle qu'elle est présentée par les chroniqueurs reste floue. En effet, à l'exception du moine Misail qui voit en Dragoș un élu de Dieu, les autres auteurs, fonction de leur temps et de leur tendance politique, tergiversent entre l'élection de Dragoș par ses compagnons au rang de maître et prince et l'essence princière originelle faisant du Fondateur le seul agent du *descălecat*<sup>399</sup>. Parmi les tenants de la première conjecture se trouve la chronique moldo-russe dans laquelle Dragoș n'est qu'un membre d'un clan qui se distingue par ses qualités (il est « *intelligent et brave* ») et est donc logiquement « choisi » (« *из своєї дружини* »)<sup>400</sup>. Grigore Ureche affirme également que Dragoș fut désigné chef militaire par ses compagnons, pâtres de Transylvanie, car il était « *le plus honnête et le plus utile de tous* »<sup>401</sup>. Nicolae Costin et Dimitrie Cantemir proposent une version similaire : le prince est élu entre différents seigneurs et capitaines<sup>402</sup>.

L'unité du pays, garantie par ce prince autocrate, se retrouve dans l'idée selon laquelle la fondation de la Moldavie et son institution princière reposent sur une indépendance originelle. Grigorie Ureche, dans la version d'Axinte Uricariul, explique comment cette unité a pu se forger : « *Ils sont d'abord descendus sous la montagne, ensuite, en devenant plus nombreux et en s'accroissant, non seulement la rivière de la Moldavie, et ni même le Siret ne les ont limités, mais ils se sont étendus jusqu'au Dniestr et jusqu'à la mer* »<sup>403</sup>. L'auteur

<sup>396</sup> COSTIN - Istorie in versuri polone, p. 232.

<sup>397</sup> Ibidem., p. 231.

<sup>398</sup> CANTEMIR - Descriptio, p. 263-279.

<sup>399</sup> Ce sont les annales de Putna I, Putna II et Putna, la chronique moldo-polonaise, le poème polonais de Miron Costin ainsi que vraisemblablement chez Nicolae Costin.

<sup>400</sup> Cronicile slavo-române, p. 160.

<sup>401</sup> URECHE, p. 14.

<sup>402</sup> COSTIN - Scrieri, p. 75. CANTEMIR - Descriptio, p. 52 (« *Sequitur haud invita iuventus Romana suum principem [...] et eorum inventorem Dragoosz primum novarum sedium principem salutatur* » et p. 123.

<sup>403</sup> URECHE, p. 73.

continue son récit avec les combats menés contre les voisins des Moldaves, « *Scythes* », « *Goths* », « *la Pologne* », « *les Tatars* », « *les Valaques* », « *les Transylvains* » et même les Turcs contre qui les Moldaves « *ont fait des guerres redoutables, et les ont vaincus de nombreuses fois* ». Même si Axinte Uricariul mélange plusieurs périodes (notamment le règne d'Etienne le Grand), ses écrits expriment clairement la façon dont les premiers princes de Moldavie ont maintenu leur autonomie vis-à-vis des puissances voisines. L'idée est confirmée par Dimitrie Cantemir dans sa *Descriptio* lorsqu'il dit que : « *Hormis Dieu et leur sabre, ils ne reconnaissent personne plus puissant dans leur pays* »<sup>404</sup>.

La figure de Dragoș s'est perpétuée dans les mémoires comme celle qui a réunis sous son autorité les petites formations étatiques des vallées et des plaines moldaves. C'est une fois encore le récit et les interpolations de Grigore Ureche qui nous autorisent à comprendre ce processus. Dans une version attribuée à Simion Dascălul, l'auteur fait intervenir un épisode singulier : la rencontre entre Dragoș et un Russe du nom de Iațco (Ețco), qualifié de « *priseacariul* » dans la traduction de P. P. Panaitescu, c'est-à-dire « l'apiculteur ». Le récit débute immédiatement après la chasse. Dragoș s'apercevant du charme des lieux (« *locuri desfătate* ») décide de s'arrêter là et de se régaler du gibier. C'est en un lieu proche de l'eau, avec une forêt fertile (« *și fiind despre apă, cu pădure mănuntă* ») que Dragoș tombe sur un rucher avec des ruches (« *au găsit o priseacă cu stupi* ») et un sage vieillard (« *un moșneag bătrân* »), apiculteur (« *de prisăcăriia stupii* »), de nationalité russe et répondant au nom de Ețco (« *de seminție au fost rus și l-au chiebat Ețco* »). Dragoș pose alors une question intrigante et par conséquent riche en signification : « *Quel est ce lieu et quel est son maître ?* » (« *Ce loc ieste acesta și de ce stăpîn ascultă ?* »). Ețco répond que ce lieu est désert et sans maître, que la seigneurie se tient au sud jusqu'au Danube, au nord jusqu'au Dniestr et que ce Pays Leșască est très fertile (« *ieste un loc pustiu și fără stăpîn, de-l domnescu și să tinde locul de gios, pân' în Dunăre, iar în sus pân' în Nistru, de să hotărăște cu Țara Leșască, și ieste loc foarte bun de hrană* »). A la lecture de ce récit, deux données nous interpellent. Tout d'abord, pourquoi Dragoș demande-t-il à ce vieux Russe quel est le maître des lieux. Cette question est d'autant plus pertinente lorsque nous nous interrogeons sur l'activité et l'origine de ce Iațco. Quant à son origine ethnique, on a avancé la supposition qu'ils auraient été en réalité des Alains / Asses<sup>405</sup>, ce qui est cependant difficile, sinon impossible à prouver. Ensuite, le terme roumain de *prisacă*, bien que désignant actuellement « une ruche » possède un sens plus ancien, aujourd'hui peu usité, de « fortification de bois et de terre ». Il est issu du vieux slave *prěsěka*. Ces fortifications de type *prisacă* sont d'ailleurs attestées aussi bien par l'archéologie que par les sources écrites<sup>406</sup>.

Néanmoins cette indépendance et cette unité du Pays n'ont pu se perpétuer que grâce à un pouvoir souverain portant en lui un caractère militaire. Les chroniques moldaves ne manquent pas d'exemples pour souligner les vertus militaires de ses princes, particulièrement à partir d'Etienne le Grand. Pour ce qui est de Dragoș, l'aspect guerrier semble avoir été

<sup>404</sup> CANTEMIR - *Descriptio*, p. 122-123 : « *Praeter Deum et gladium, superiorem in sua ditone agnoscebant neminem* ».

<sup>405</sup> CIOCĂLTAN (1995), pp. 935-955.

<sup>406</sup> ȚIPLIC (2002), p. 147-164. Les toponymes qui renvoient à cette particularité du terrain sont également nombreux. Voir IORDAN (1963), p. 24, 343, 410 et 458.

occulté par la chasse à l'aurochs, activité nobiliaire, princière en temps de paix<sup>407</sup>, « chasse rituelle » selon les mots de Mircea Eliade qui permit la fondation de la principauté. L'interrogation sur laquelle nous n'avions à l'époque pas apporté d'éléments de réponse reposait sur l'idée que l'ajout du récit de la chasse par les chroniqueurs avait eu pour objectif d'amoinrir la portée belliqueuse du *descălecat* selon un mode pacifique, d'autant plus que cette fondation, réalisée par un Roumain, touchait d'autres Roumains.

Lorsque nous lisons de plus près les chroniques, nous nous apercevons que l'orientation militaire du *descălecat* de Dragoș n'est pas autant dissimulée que nous pouvons le croire de prime abord. En effet, les chroniques sont quasiment unanimes pour donner le titre de voïevode à Dragoș (« *voevod* »). Or pour reprendre les mots de G. Balakov, le terme de voïvode n'a jamais perdu sa connotation de « commandant militaire » : « *C'était devenu une tradition d'appeler « voïvode » les princes en tant de guerre. Progressivement ce titre s'affirme comme signe distinctif des représentants de l'aristocratie de clan qui prenait en leurs mains le commandement des troupes de la tribu et dirigeaient des opérations militaires* »<sup>408</sup>. De plus, nous trouvons chez le moine Misail une courte phrase dont la portée en matière de dignité princière chez les premiers souverains de Moldavie est particulièrement éloquente : « *Și-ntr-acea începătură a fost domniia ca o căpitănie* »<sup>409</sup>. A la lecture de cette phrase, le *descălecat* de Dragoș retrouve son apparence militaire et forge l'idée d'une fondation de croisade de l'Etat moldave.

Par ces qualités, Dragoș incarne dès lors en toute logique le créateur de la « Bonne Lignée » des princes de Moldavie. Les premières annales, simples listes de princes des premières décennies d'existence de la principauté, ne nous permettent pas de déceler clairement cette information. Il faut attendre Dosoftei et sa *Chronologie en vers*, datée de la fin du XVIIe siècle pour mieux comprendre comment Dragoș est perçu par les contemporains. Dans sa description des règnes, l'auteur explique que « *le seigneur Dragoș-Voïvode a fondé le pays, heureux, gâté par ses ressources, avec toutes sortes de gens. Et il lui a apporté la langue roumaine, de bonne origine et gardée de la mauvaise voie, [car] il était issu par le sang d'un parent impérial* »<sup>410</sup>. Cette « Bonne Lignée » se poursuit avec Roman, qualifié d'autocrate, Alexandre le Bon puis Etienne le Grand. Tous sont perçus comme les descendants de Dragoș le fondateur en ce sens qu'ils ont défendu et étendu la principauté (le titre de Roman est justifié par Dosoftei car « *il a gouverné le Pays de la montagne à la mer* »<sup>411</sup>), affermi le

<sup>407</sup> Nous rappelons à ce sujet que le Maramureș est considéré dans un acte d'Emeric, roi de Hongrie, au comtes Laurentiu, comme une terre de chasse et ce, dès 1199. DIR (C / I), volume I (1075-1250), document 29, pp. 16-17. Victor Spinci mentionne cette tradition de la chasse à l'aurochs dans plusieurs chroniques russes et lituaniennes : SPINEI (1982), pp. 197-199.

<sup>408</sup> G. BALAKOV (1977), p. 83.

<sup>409</sup> URECHE., p. 15 : « Au commencement, la *domnia* (la dignité princière) était comme une capitainerie ».

<sup>410</sup> « Dosoftei, *Cronologia domnilor Moldovei* », D. Simonescu, éd., in *Cronici și povestiri românești versificate (sec. XVII-XVIII)*, Bucarest, 1967, p. 50. Ce lien impérial, que nous retrouvons également chez Dimitrie Cantemir (*Descriptio, op. cit.*, p. 134-135), rattache dans la tradition historiographique moldave le prince Dragoș à l'empereur vlaquo-bulgare Ioanitsa (*Ioaniță*) Kalojean (fin du XII<sup>e</sup> siècle).

<sup>411</sup> Ibidem, p. 50.

pouvoir souverain et fait preuve d'une grande piété orthodoxe (Alexandre le Bon est perçu comme celui qui « *a fondé dans le pays de grandes églises, et des monastères de renom* »<sup>412</sup>). Comme témoin de cette appartenance à la « Bonne Lignée », il faut se rappeler qu'une filiation (père-fils) entre Bogdan et Dragoș était communément acceptée parmi les chroniqueurs et ce, à partir du poème polonais de Miron Costin. Totalement absent auparavant, ne devrions-nous pas comprendre ce lien comme le témoin du fondement de la « Bonne Lignée » ?

Enfin, il convient de rappeler que sur la base de la chronique rédigée par Nicolae Costin<sup>413</sup>, c'est Etienne le Grand, fondateur de l'un de ces bons lignages de la principauté de Moldavie, qui a décidé de transporter (translater ?) la sépulture de Dragoș depuis l'église de Volovăț jusqu'au monastère de Putna. Ce geste, ajouté à la refondation de l'église de Dragoș par un édifice en pierre, place d'emblée Etienne le Grand comme le digne et légitime successeur du fondateur de la principauté.

D'ailleurs la généalogie des princes de Moldavie ne débute pas seulement avec Dragoș. Un dernier fondement à la *domnia* peut être identifié dans les chroniques. L'auteur du *descălecat* est d'autant plus un pilier de la « Bonne Lignée » qu'il trouve ses origines dans la conquête de la Dacie par Trajan, considérée comme le premier *descălecat*. En ce sens, Dragoș est le continuateur de la tradition romaine inaugurée par l'empereur lorsqu'il nomma des commandants (« *dominos* ») dans la Dacie conquise « *d'où nos seigneurs (hospodari) jusqu'à aujourd'hui se nomment maîtres (domni) dans la langue des Romains et en Transylvanie aussi, et jusqu'à ces temps-là ont un nom inchangé* »<sup>414</sup>. Le même auteur rappelle un peu plus tard que Trajan « *a installé dans les cités des domini, desquels descendent aujourd'hui, dans les deux Pays [la Valachie et la Moldavie] les domni* »<sup>415</sup>.

Cette ascendance nobiliaire apparaît dès le moine Misail, en réaction à l'origine pastorale promue par Grigore Ureche. L'auteur précise que les fondateurs de la Moldavie (il ne mentionne pas explicitement le nom de Dragoș, du moins dans un premier temps) étaient constitués d'un « *certain nombre de fils de seigneurs, issus des seigneuries qui ce trouvaient en ce temps-là à Rome, avec leurs gens du Maramureș* »<sup>416</sup>. Dimitrie Cantemir confirme cette vision, lançant dans le même temps une vive attaque aux tenants de l'origine pastorale de Dragoș. A l'instar de Dosoftei, le prince lettré ajoute cependant un trait d'union entre les seigneurs de Rome et Dragoș, en faisant le lien avec l'empereur vlaquo-bulgare Ioanitsa.

Appartenant à un second axe de lecture, les chroniques nous permettent de comprendre quel fut l'impact religieux du *descălecat* de Dragoș sur la mentalité médiévale en Moldavie. La *domnia* roumaine étant ancrée dans le temporel, l'implication religieuse de Dragoș n'a pas été considérée comme l'élément prépondérant de son règne. Tout au plus, nous pouvions jusqu'alors faire mention du récit de Nicolae Costin sur la fondation de l'église de Volovăț dans laquelle le premier voïvode fut enseveli. Il faut attendre les descriptions du règne

<sup>412</sup> Ibidem, p. 50.

<sup>413</sup> COSTIN - *Scrieri*, p. 73.

<sup>414</sup> COSTIN - *Istorie in versuri*, p. 204.

<sup>415</sup> Ibidem, p. 222.

<sup>416</sup> URECHE, p. 66 : « *o samă de ficiori de domni den domniile ce au fost pre acele vremi la Râm și cu oamenii lor den Maramurăș* ».

d'Alexandre le Bon pour faire entrer l'institution princière de plein pied dans la sphère religieuse.

Néanmoins certaines données relatives à Dragoș introduisent bien avant les fondations d'Alexandre le Bon cet élément religieux en ce sens que la dignité princière de Dragoș procède, selon certains, de l'essence divine.

Le récit du moine Misail reflète cette perception : « *Le sceau à tête d'aurochs est conservé entre les mains de celui que Dieu choisit comme le prince du pays, que l'on applique sur les actes portant soit les dispositions du prince relatives à l'organisation et à l'état des habitants, soit un avertissement à ceux qui se préparent à commettre des injustices aux habitants, soit un sévère admonestation à ceux qui n'obéissent pas* »<sup>417</sup>. Le prince-justicier n'est donc pas choisi par les boyards mais par Dieu, qui lui ayant offert l'aurochs, d'où est issu le sceau princier, place *de facto* Dragoș dans le rôle de l'Élu. Le sceau matérialise quant à lui l'Alliance conclue entre Dieu et la Moldavie.

Même si le moine Misail est le seul à relier explicitement l'aurochs à un don de Dieu, ce lien peut être sous-entendu dans d'autres récits. Plusieurs chroniques mentionnent que c'est par la volonté de Dieu (« *Cu voia lui Dumnezeu* »)<sup>418</sup> que Dragoș a pu poursuivre l'aurochs et le mettre à mort, l'autorisant ainsi à découvrir ce nouveau pays et à s'y installer. Nous avons dans ces quelques phrases, certes stéréotypées, un élément vétérotestamentaire indéniable à savoir la découverte d'une « Terre promise » par l'entremise de l'apparition d'un animal, appelé par Mircea Eliade, « animal guide » ou « animal oracle ».

Cette interprétation religieuse de la fondation de la Moldavie que nous retrouvons d'ailleurs avec le récit de Roman et Vlahata, ne renie pas ses origines préchrétiennes<sup>419</sup>, et notamment romaines. En effet, l'événement est relié chez Miron Costin à l'idée du retour. Dans son poème polonais, l'auteur explique que le *descălecat* de Dragoș n'est pas une simple fondation *ex-nihilo* mais une *restauratio*, faisant dire au prince : « *Je vais restaurer les maisons de nos ancêtres* »<sup>420</sup>.

Il existe un dernier élément, de facture hautement religieuse, que nous trouvons chez plusieurs auteurs. Dragoș nomme ce qu'il voit, principalement un cours d'eau (la rivière *Moldova*, « *In huvis memoriam fluvium Moldavam Dragoș primus appellavit* »<sup>421</sup>) et ce nouveau pays (« *loco ubi haec acciderant suae gentis nomen Roman indidit* »). Au-delà de l'aspect évidemment biblique du geste, ces actions offrent au pouvoir princier de Dragoș un éclat absolutiste.

À l'issue de cette étude, le personnage de Dragoș revêt dans les mentalités médiévales une dimension beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. Malgré les multiples versions présentant ce héros fondateur, toutes sont unanimes pour faire de Dragoș la

<sup>417</sup> URECHE, p. 72.

<sup>418</sup> Chronique de Putna II (p. 61) ; Putna (p. 69) ; moldo-russe (p. 160 : « *Și le a venit de la Dumnezeu în inima gîndul să-și caute loc de trai* ») ; la chronique moldo-polonaise (p. 177) ; serbo-moldave (p. 191).

<sup>419</sup> Sur ce sujet nous renvoyons à l'étude de M. Eliade, *op. cit.*, p. 131-161.

<sup>420</sup> COSTIN - *Istorie in versuri*, p. 231.

<sup>421</sup> CANTEMIR - *Descriptio*, p. 52.

préfiguration et l'essence même du pouvoir souverain dans la principauté à l'Est des Carpates.

Dragoș concentre en lui toutes les caractéristiques de la *domnia* moldave en cours de formation. Il représente un prince autocrate, à la fois justicier pour ses habitants et défenseur du pays contre les puissances étrangères. Il polarise sur sa personne le modèle de la monarchie sacrée et l'alliance avec Dieu car il est celui que le Seigneur choisit pour traquer et tuer l'aurochs. Enfin, même s'il représente l'image du fondateur du pays, Dragoș se place dans la légitime succession de ses aïeux romains et de l'empereur vlaquo-bulgare Ioanitsa Kalojean.

Ces trois données (le premier autocrate, l'élu et le fondateur), ajoutées à ses vertus et à sa bravoure se renforcent mutuellement pour faire de Dragoș un modèle à suivre pour les princes successeurs de la « Bonne Lignée » afin de que l'unité du Pays et son indépendance, en pleine désagrégation à l'époque où les dernières chroniques furent rédigées, soient préservées.

D'autres princes moldaves seront également portés au diapason par les chroniqueurs. Nombre d'entre eux reprendront en partie le modèle initié par Dragoș. D'autres, tels que les princes issus de la dynastie d'Alexandre le Bon et de celle d'Etienne le Bon seront plus particulièrement honorés pour d'autres raisons : parce qu'ils ont transcendé la foi orthodoxe sur le sol moldave par la construction de nombreuses églises et monastères, plaçant le Pays dans la tradition impériale byzantine ou encore, parce qu'ils incarnaient la défense du pays contre l'envahisseur ottoman<sup>422</sup>.

L'analyse des chroniques moldaves ne constitue qu'un aspect de la compréhension de cet événement qui place au cœur du récit plusieurs symboles. Ainsi l'étude des symboles rattachés à cette légende menée par Mircea Eliade<sup>423</sup> nous conduit clairement à la représentation d'une « chasse rituelle » ayant permis la création d'un Etat et ce grâce à l'aurochs, « animal guide » ou « animal oracle ». Cette tradition s'exprime par de nombreuses variantes dans toute l'Europe, de même qu'en Inde et depuis la plus haute Antiquité<sup>424</sup>. Pour toutes, la structure reste très semblable : l'apparition d'un animal sauvage ou domestique et / ou sa mise à mort permet à un homme ou à un groupe d'hommes d'échapper eux-mêmes à la mort, de remporter une victoire, de fonder une colonie, une ville ou de donner naissance à un peuple (sacrifice de fondation).

Les conclusions développées par Mircea Eliade sont éloquentes. Après avoir démontré les parallèles de la légende de Dragoș avec les mondes italiques, celtiques, méditerranéens et orientaux, l'auteur en montre leur archaïsme. Il en tire pour conséquence que « *le paradoxe de la Dacie et, en général, de toute la péninsule balkanique, c'est qu'elle constitue à la fois un "carrefour" où se croisent des influences diverses, et une zone conservatrice, comme le prouvent les éléments de culture archaïque qui y survivent jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle* »<sup>425</sup>.

<sup>422</sup> Sur ce thème, voir JOUDIQU (2000).

<sup>423</sup> ELIADE (1970), pp. 135-138.

<sup>424</sup> Nous pouvons citer l'oracle de Delphes qui invita Cadmos à suivre une vache, là où celle-ci s'étendait, Cadmos bâtit la ville de Thèbes. Au cours du Moyen Age, nous possédons plusieurs récits où Charlemagne passe la Gironde grâce à un cerf blanc.

<sup>425</sup> ELIADE (1970), p. 158.

A la lecture de l'étude de Mircea Eliade et des chroniques relatant la fondation de la Moldavie, nous pouvons tirer quelques éléments intéressants pour notre recherche. Le mythe fondateur de l'Etat moldave, la chasse rituelle, serait donc issu d'un substrat magico-religieux remontant à la préhistoire et partagé communément par les hommes. Il se serait conservé au travers de mythes, rituels, croyances et légendes propres à chaque culture et à chaque civilisation. La pérennité de cette conception se serait de la sorte transmise sans discontinuité dans la création folklorique depuis les Daces, les Daco-Romains puis les Roumains. Les études réalisées par les historiens roumains concernant les chroniques moldaves relatant la fondation de la principauté ont trop souvent mis à l'écart la définition de l'espace géographique dans la création et la représentation de cette légende.

Or, il est un élément indispensable qui fut clairement mis en avant par les chroniqueurs. Ainsi Ureche évoque « *les pâtres de Transylvanie – qui s'appelle Maramureș – en marchant dans les montagnes avec leurs troupeaux* ».

La *chronique moldo-russe* mentionne tour à tour « *sur les hautes montagnes, il trouva la trace d'un aurochs* », « *il poursuivit l'aurochs dans les hautes montagnes et il traversa les montagnes* », « *Et ils sont partis de Maramureș avec tous leurs compagnons et leurs femmes et leurs enfants au-delà des hautes montagnes, et en coupant les forêts et en écartant les pierres ils ont traversé les montagnes avec la volonté de Dieu* ». Il est clair que la légende de la fondation de la Moldavie ne réfère pas simplement à deux éléments, Dragoș et l'aurochs, mais bien à trois : Dragoș, l'aurochs et les Carpates. En ce sens, les Carpates ont joué le rôle de gardien de la mémoire collective et populaire car elles ont permis la continuité de la population roumaine en son sein. Miron Costin est en ce sens très clair. Les Roumains se sont mis à l'abri dans les montagnes couvertes de forêts où ils menèrent une existence simple. Rédigé avant 1675, le *Letopisețul Țării Moldovei de la Aaron Vodă încoace*, rappelle les événements intervenus lors de l'année 1650 au cours de l'invasion tartare : « *les habitants d'un village ont mis tous leur espoir dans leur petite forêt (« au năzuitu la codrișorul lor ») et se sont protégés si bien que les Tartares n'ont pu leur faire le moindre mal* » et même le prince « *saisi par le souci et la panique* » envoya la princesse et les maisonnées des boyards à travers « *les îles de forêt* » (« *pen frînturile codrilor* ») vers la citadelle de Neamț<sup>426</sup>.

Or, la fondation de la Moldavie par Dragoș répond à cette même logique. L'arrivée du prince et de ses compagnons en Moldavie n'est pas un accident. Nous avons à faire non pas à une fondation *ex nihilo* mais bien à un retour des descendants des Romains sur leur sol. Dans le *Poème polonais*, Miron Costin écrit que Dragoș déclara à ses camarades : « *Je vais restaurer les maisons de nos ancêtres* »<sup>427</sup>. La relation entretenue par les Roumains avec leur espace géographique et plus précisément les Carpates prend à la lecture de ces chroniques une valeur bien particulière : les monts ont permis à la fois la conservation de la population roumaine mais également celle de sa création populaire.

<sup>426</sup> COSTIN, « *Letopisețul Țării Moldovei de la Aaron Vodă încoace* », pp. 132-133.

<sup>427</sup> COSTIN, p. 231.



### 3.4. LES ROLES DES CARPATES ET DU DANUBE POUR LA CONSTITUTION DES ETATS FEODaux ROUMAINS

#### 3.4.1. La fondation et l'unification de la principauté de Valachie

Malgré la tentative échouée d'indépendance et vraisemblablement d'unification au cours du troisième quart du XIII<sup>e</sup> siècle sous l'égide du voévode Litovoï, la *Țara Românească* (le Pays Roumain) était déjà une réalité. Il manquait à cela une conjoncture favorable pour concrétiser l'union des différentes *țări*.

C'est au tournant du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle qu'une double condition, internationale et interne, va permettre la constitution d'un nouvel Etat entre le Danube et les Carpates : la Valachie. Le contexte international se caractérise par trois phénomènes. Tout d'abord, la principauté bulgare est affaiblie par des luttes intestines. Il en est de même chez les Tatars de la Horde d'Or, depuis la mort de leur chef, le khan Nokhaï (ou Nogai), en 1299. De ces deux éléments résulte un affaiblissement de la domination étrangère au sud et à l'Est du Danube. A cela s'ajoute un dernier événement, qui permet l'accomplissement de l'unification des knézats et voévodats roumains. En 1301, le roi de Hongrie André III (1290-1301) meurt, faisant ainsi s'éteindre la dynastie fondatrice du royaume, les Arpadiens.

Une source écrite nous éclaire sur cet événement. Il s'agit de la chronique rimée d'Ottokar de Styrie, connue sous le nom d'*Österreichische Reimchronik*<sup>428</sup>. L'un de ses intérêts majeurs réside dans le fait que le document est contemporain des récits qu'elle présente. Il atteste que le début du XIV<sup>e</sup> siècle s'ouvre sur une lutte de succession entre trois prétendants : Venceslas, fils du roi de Bohême, Otto de Bavière et Charles-Robert d'Anjou de la maison de Naples et de Sicile. Venceslas se retire de la compétition en 1305 puis Otto de Bavière disparaît à son tour. Ce dernier, après avoir été excommunié par le pape Clément V, est fait prisonnier par le voïvode de Transylvanie, Ladislas, qui l'envoie au-delà des Carpates chez le « voévode des Valaques »<sup>429</sup>. Charles-Robert d'Anjou devient alors roi de Hongrie en 1307.

L'étude de la chronique révèle également qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les Roumains ont bénéficié du même statut politique que les autres « nations » cohabitantes sur le territoire transylvain, à savoir les Hongrois, les Saxons et les Sicules. Les Roumains ont donc participé avec des droits égaux à la direction du voïvodat. Deux événements majeurs ont abouti au changement défavorable de la condition des Roumains de Transylvanie au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. A terme, cette conjoncture aura pour conclusion le pacte de l'*Unio trium nationum* au sein duquel les Roumains seront exclus. D'une part nous trouvons l'installation de la dynastie d'Anjou en Hongrie, laquelle a introduit les principes du féodalisme occidental centralisé ne tolérant pas les autonomies locales. D'autre part, les formations des Etats roumains de Valachie et de Moldavie constituèrent de véritables foyers d'attraction pour les Roumains de Transylvanie et que la dynastie d'Anjou essaya de combattre.

<sup>428</sup> ARMBRUSTER (1972), pp. 463-483 ; PĂDUREANU (1992), pp. 247-257.

<sup>429</sup> La localisation fait encore débat. Adolf Armbruster situe le lieu où Otto de Bavière fut emprisonné dans le pays de Făgăraș, tandis que Pădureanu le localise dans les monts Apuseni. Cf. note précédente.

Cette situation internationale se double d'un contexte interne favorable. La croissance démographique, l'affermissement et le développement d'une vie économique, l'existence d'une expérience étatique fondée sur une tradition de la société roumaine amenèrent à l'union des formations politiques en un État plus grand et capable parfois de jouer à jeu égal avec ses voisins. Il s'ajoute la présence d'une personnalité vigoureuse comme chef à même de diriger cet État. Cette personnalité marque est Basarab, voévode d'Argeș et de Câmpulung.

Afin de comprendre la situation de la Valachie au début du XIV<sup>e</sup> siècle, il nous faut tenir compte de quelques éléments de géographie politique. Tout d'abord, durant toute la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, les Tatars de la Horde d'Or se sont trouvés en hostilité avec le royaume hongrois. En 1285, Nogai a même entrepris une incursion dévastatrice en Pannonie, jusqu'à Pest. Il est certain que le khan tatar a essayé d'organiser un réseau de petites puissances autour de la Hongrie, sous son autorité et contre cette dernière. La soumission de la Bulgarie et de la Serbie devait s'inscrire dans ce même dessein. Dès lors, comment ne pas penser à la Valachie, non organisée certes avant 1290, mais potentiellement puissante et qui était la mieux placée géographiquement pour jouer le rôle de tampon entre l'Etat hongrois et la Horde d'Or ?

Quoi qu'il en soit, c'est ce rôle « ingrat » que Basarab s'est vu jouer pendant quelques années. Et comme Nogai représentait le lien qui réunissait la Bulgarie, la Serbie et la Valachie contre la Hongrie, sa mort en 1299 ne fut pas de nature à fortifier la position du voévode roumain.

Quelles furent les mesures de protection que prit Basarab au début du XIV<sup>e</sup> siècle ? Les quelques données que nous fournissent les documents hongrois au sujet des alliances des Angevins prouvent bien que, pour le premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle, le prince de Valachie n'en faisait pas partie. Bien au contraire, il était déclaré ennemi du royaume magyar et du catholicisme. La politique de Basarab s'orienta donc vers les Balkans où il créa une série d'alliances militaires et matrimoniales sur lesquelles nous reviendrons.

Il est étonnant de constater que le nouveau roi de Hongrie, Charles I<sup>er</sup> d'Anjou (1308-1342) et le voévode de Valachie Basarab allaient adopter, du moins pour quelques années, une solution intermédiaire, contraignante pour l'un comme pour l'autre. Charles I<sup>er</sup> reconnaissait la nouvelle réalité politique ainsi que l'autorité du « Grand voévode » sur son pays, vraisemblablement en contrepartie à l'acte de vassalité de Basarab envers le roi angevin. Nous ne connaissons pas avec certitude la date de ce compromis. Les historiens roumains la place entre 1321, 1322 et le mois de juillet 1324, premier document où Charles I<sup>er</sup> appelle Basarab « *Woyvodam nostrum Transalpinum* »<sup>430</sup>. Les clauses du traité de vassalité nous sont encore obscures. Sans doute doit-on considérer qu'elles stipulaient, entre autres, la défense des territoires de la Valachie contre les agressions voisines. Ainsi, au cours des années suivantes, Basarab sera à plusieurs reprises appuyé par le *comes* de Brașov et le voïvode de Transylvanie. Ce fut le cas à l'occasion de l'incursion tatar de 1326, mais aussi semble-t-il, dans la « longue guerre » qui aurait opposé les Valaques aux Tatares entre 1324 et 1328<sup>431</sup>.

<sup>430</sup> DRH (D / I), document 15 (daté du 26 juillet 1324), p. 36.

<sup>431</sup> Cette « longue guerre » ne fait pas l'unanimité chez les historiens roumains. Voir : HOLBAN (1978), pp. 1075-1076.

Cette dernière aura pour conséquence l'élargissement des possessions valaques vers le bas-Danube, jusqu'à Kilia<sup>432</sup>.

Vers 1329, la Hongrie avait retrouvé son équilibre. Les diplômes de la cour magyare n'appelaient plus Basarab « notre voïvode », bien qu'il n'était pas cité parmi les « infidèles »<sup>433</sup>. La reconnaissance politique de la Valachie devenait rapidement une concession qui se transformait peu à peu en un fardeau lourd à porter pour Charles Robert d'Anjou. D'autant plus que Basarab se souciait peu du serment de vassalité et s'arrogeait des libertés qui agaçaient son puissant suzerain. Ainsi, les documents du roi de Hongrie rapportent les prétentions territoriales de Basarab sur des régions appartenant à la couronne apostolique. Il est également fait mention de mouvements de troupes et de la participation, sans l'aval hongrois, d'un détachement roumain à la coalition bulgare-byzantine contre Etienne Dečanski. Basarab est ainsi mentionné parmi les « sept tsars » qui tentèrent d'enrayer l'ascension serbe : « *L'ennemi, le diable, jalouxant notre bonne vie, dressa avec méchanceté contre nous sept tsars en l'an 6838, au mois de juillet, le 19, à savoir le tsar grec [Andronic III], Michel [Šišman] et son frère Belaur [maître de Vidin] et [Ivan] Alexandre le tsar des Bulgares et Basaraba Ivanco le beau-père du tsar Alexandre, avec les Tatares Noirs qui vivent près de lui et avec la seigneurie des Alains et d'autres seigneurs avec eux* »<sup>434</sup>. Celle-ci se termina par la victoire serbe de Velboužd (Küstendil) en 1330.

À peine les nouvelles de la bataille se furent-elles répandues que Charles I<sup>er</sup> commença les préparatifs d'une expédition contre Basarab. L'historien Petre Năsturel avance l'opinion que ce fut la défaite subie par les forces coalisées à Velboužd qui incita Charles Robert à organiser sans tarder son entrée en Valachie. En effet, le roi angevin aurait conclu en la faiblesse de l'armée de Basarab.

Conformément à un diplôme de 1351 émis sous Louis I<sup>er</sup> d'Anjou, l'expédition de 1330 avait été décidée « *ad recuperandum quasdam partes predictii regni Hungariae, per Bazarab voyvodam, infidelem ipsius patris nostri occupatas* »<sup>435</sup>. Il s'agirait en substance de la région de Severin et, par la même occasion, du rétablissement de la suzeraineté hongroise sur le prince de Valachie. Mais s'appuyant sur un acte du 19 mai 1335, l'opinion la plus répandue parmi les chercheurs roumains considère que le but réel de la guerre était d'occuper purement et simplement la Valachie, et de détrôner Basarab afin de placer à la tête de la principauté un noble hongrois. En effet, le diplôme accuse ouvertement le prince de Valachie et ses fils d'occuper illégitimement le pays : « *ubi per Bazarab Olacum et filios eius, dictam terram nostram Transalpinam in preiudicium sacri diadematis regii et nostri infideliter detinentes* »<sup>436</sup>.

Au cours de l'été 1330, le roi angevin, accompagné d'un somptueux cortège de personnalités et d'une armée impressionnante, se mit en route pour la Valachie, en y accédant par le défilé danubien des Portes de Fer. Il emprunta l'ancienne route romaine, appelée « la route du

<sup>432</sup> BRĂȚIANU (1945 / 1), p. 45.

<sup>433</sup> DRH (D / 1), document 18 (daté du 27 mars 1329), pp. 41-42

<sup>434</sup> IORGA (1935 / 1), p. 15. La source dans ZAKONIK, pp. 426-428 (en français).

<sup>435</sup> HOLBAN (1981), pp. 111-112.

<sup>436</sup> DRH (D / 1), document 29, p. 57.

sel»<sup>437</sup>, qui suivait le trajet Timișoara – Mehadia – Orșova – Severin, en empruntant le couloir Timiș – Cerna. Parmi l'entourage du roi<sup>438</sup>, nous trouvons André d'Albe Royale, vice-chancelier du roi et garde des sceaux, Paul, juge de la Cour, Etienne, grand notaire de la Cour ainsi que de hauts prélats, Michel, préposé à Pozega (territoire situé entre les rivières Sava et Drava), Nicolas, préposé d'Alba-Iulia, André, plébain de Saros et frère Pierre de l'ordre des prédicateurs.

La *Chronique enluminée de Vienne* est la source principale sur cette expédition. Rédigée vers 1368-1370, elle atteste que le premier objectif de la campagne hongroise fut la reprise du Banat de Severin. Celui-ci fut atteint sans difficulté, Basarab n'opposant aucune résistance. Le roi nomma *ban* de Severin Denis Szécz, ancien châtelain de Mehadia et de Haznus et décida sans tarder d'entamer la seconde phase des opérations.

La Chronique mentionne qu'à ce moment-là, Basarab fit savoir au roi de Hongrie qu'il était disposé à lui céder tout le territoire de Severin ainsi que les « lieux avoisinants » (« *Zeurin cum suis atinentiis* »). Il lui conseilla en même temps de ne pas s'avancer davantage vers l'intérieur du pays sous peine de voir ses troupes anéanties (« *quia si veneritis ulterius periculum minime evadetis* »)<sup>439</sup>. Face au refus de Charles Robert (« *Sic dicte Bazarab. Ipse est pastor ovium mearum, de suis latibulis per barbas suas extraham* »), le Roumain adopta la tactique de la *terra deserta*. Il évacua toute la région que l'armée hongroise allait traverser jusqu'à l'objectif final, le « *castrum Argyas* »<sup>440</sup>, vraisemblablement Curtea de Argeș. Les troupes du roi n'arrivèrent devant la capitale valaque qu'au cours de l'automne. La chronique nous dit qu'elles étaient « fatiguées et affamées »<sup>441</sup>. Toutefois, le blocus de la ville commença.

Du fait de l'absence, dans la chronique enluminée de Vienne, du récit du siège de la capitale valaque par Charles-Robert d'Anjou, certains chercheurs contestent l'arrivée des Hongrois devant ses murs. Il faut cependant admettre que la ville d'Argeș disparaît des témoignages documentaires pendant les quatre décennies suivantes et que la cour princière fut transférée dans la ville voisine de Câmpulung. C'est pour cela que nous pensons que le roi de Hongrie arriva bel et bien devant la capitale valaque, mais qui plus est, que le siège fut intensif, détruisant en grande partie Curtea de Argeș. Nous reviendrons sur ce problème au cours de notre analyse des données archéologiques et documentaires des premières capitales valaques. Pour ce qui est de l'expédition hongroise, l'arrivée de l'hiver obligea le roi à ordonner le repli et la retraite vers la Transylvanie. Nous nous trouvons alors au début du mois de novembre 1330. Les documents divergent quant à la suite des événements. La Chronique, qui ignore l'épisode du siège d'Argeș, parle en échange d'un accord (« *pax* ») intervenu entre les deux belligérants. Suivant cet acte, Basarab se soumettait à Charles Robert et s'obligeait à assurer son retour vers la Transylvanie par la route la plus sûre et la plus courte<sup>442</sup>. Cette version, inspirée d'un acte hongrois de 1332<sup>443</sup>, semble être destinée à sauvegarder le prestige du roi,

<sup>437</sup> BINDER (1969), p. 43 et p. 53 ; IONIȚĂ (1982 / 1), p. 196.

<sup>438</sup> DIR (I), volume 1, pp. 624-625 ; 632 ; 635-636 ; POPA-LISSEANU (1937), « *Cronicon Pictum Vindobonense* », p. 499.

<sup>439</sup> Ibidem, p. 497.

<sup>440</sup> Curtea de Argeș, la capitale valaque. IORGA (1915 / 2), pp. 4-82 ; DRH (D / 1), p. 58 et pp. 65-66.

<sup>441</sup> POPA-LISSEANU (1937), « *Cronicon Pictum Vindobonense* », p. 234.

<sup>442</sup> Ibidem, p. 234.

<sup>443</sup> HOLBAN (1981), p. 111.

car le déroulement des faits conduisit à d'autres conclusions. En réalité, comme la Chronique le reconnaît ouvertement un peu plus loin, ainsi que d'autres textes indépendants<sup>444</sup>, le retour de l'armée hongroise ne se fit absolument pas des conditions normales. Le départ d'Argeș, s'il eut lieu, se réalisa à la hâte et sous tension, en raison de la menace valaque et de l'insécurité du terrain.

Basarab avait en effet rassemblé une grande armée (« *Wlachorum multitudo innumerabilis* »), vraisemblablement le ban et l'arrière-ban. Il surveilla attentivement l'itinéraire emprunté par les Hongrois en vue d'une attaque. Celle-ci eut lieu « à deux reprises », à savoir le 9 et le 12 novembre 1330, « dans un endroit couvert, boisé et entouré de fortifications » (« *in quodam loco nemoroso et silvoso indaginumque densitate firmato* »), « serré et sombre » (« *condenso et obscuro* »), « que l'on ne peut pas appeler route, mais plutôt un navire étroit » (« *que nec via dici potest, sed quasi navis stricta* »)<sup>445</sup>. Ce sont là les seuls éléments concrets que la littérature contemporaine nous fournit. La tentative de localisation demeure hypothétique, car plusieurs passages transcarpatiques, répondant bien à cette description, lient la Valachie à la Transylvanie.

L'historiographie roumaine s'est habituée à désigner cette lutte par un nom commun devenu nom propre : la « bataille de Posada »<sup>446</sup>. Le terme roumain ancien de *Posada* est issu du verbe latin *passare*, qui désignait un lieu de passage obligé à travers une montagne. Il s'agit donc d'un défilé. Toutefois cette mention n'est pas en mesure de permettre une localisation précise de l'embuscade. En effet, les avis sont loin d'être unanimes. Pour Nicolae Iorga, l'embuscade se produisit à « la *posada de Câmpulung, dans les montagnes de Muscel* »<sup>447</sup>. Dans les années 1930, afin de commémorer le 600<sup>ème</sup> anniversaire de cette victoire, l'historien A. Sacerdoțeanu avança l'hypothèse que l'attaque se serait déroulée « dans les montagnes d'Argeș, quelque part sur la route de Loviștea »<sup>448</sup>. A la même époque, le géographe I. Conea exprimait « l'impression, basée sur des recherches personnelles » que le seul endroit à prendre en compte « devrait rester dorénavant le petit défilé *Perișani-Pripoare* », toujours dans la contrée de Loviștea<sup>449</sup>. Cette théorie fut reprise lors de la commémoration du 650<sup>ème</sup> anniversaire de la bataille par l'historien Paul Ioan Cruceană<sup>450</sup>. Depuis quelques années, une nouvelle hypothèse commence à émerger. Le chercheur Constantin Rezachevici constate que Charles Robert n'a pas dû faire exception à la règle observée au Moyen-Âge selon laquelle les expéditions empruntaient la même route à l'aller qu'au retour. Selon cette théorie, l'embuscade de Basarab n'a pu avoir lieu que « dans le couloir montagneux de Timiș-Cerna, très probablement dans la portion comprise entre le Danube et Mehadia »<sup>451</sup>.

<sup>444</sup> Voir notamment, DRH (D / 1), document 23, pp. 47-48 : « *in exituque nostro abinde Basaras, infidelis noster Transalpinus, preconcepta infidelitatis nequicia sub fide pacis astucia, in quodam loco nemoroso et silvoso indaginumque densitate firmato [...]* ».

<sup>445</sup> POPA-LISSEANU (1934), « *Cronicon Pictum Vindobonense* », p. 498 ; DRH (D / 1), pp. 52-54.

<sup>446</sup> Concernant cette bataille, voir la monographie de Nicolae Stoicescu et Florian Tucă : STOICESCU (1980).

<sup>447</sup> IORGA (1905), p. 200 ; IORGA (1915 / 2), pp. 6-7 ; IORGA (1970), pp. 43-44 et 47-48.

<sup>448</sup> SACERDOȚEANU (1933), p. 3.

<sup>449</sup> CONEA (1935), pp. 80-81 ; CONEA (1938), pp. 85-96.

<sup>450</sup> CRUCEANĂ (1980), pp. 1971-1979.

<sup>451</sup> REZACHEVICI (1985), p. 405.

Au moment où l'armée de Charles Robert d'Anjou s'engageait dans le défilé, la chronique précise que c'était le vendredi 9 novembre, une première attaque valaque obligea les troupes hongroises à se précipiter vers l'intérieur de la vallée. A l'autre bout, se trouvaient les *indagines*, troncs d'arbres coupés, enchevêtrés les uns sur les autres, formant un barrage difficile à franchir. Une fois bloquée dans ce « *navire étroit* », la longue file des Hongrois dut faire face, le lundi 12 novembre, à la deuxième embuscade valaque.

Les descriptions laissées par les chroniques contemporaines sont saisissantes<sup>452</sup>. « *Pendant le retour, lorsque les Hongrois se trouvaient dans la vallée boisée, les paysans ont fait tomber sur eux des arbres, qui venant d'un côté et de l'autre, ont écrasé une multitude de soldats* » (« *magnam multitudinem* »). Car ceux-ci « *ne pouvant ni monter contre les premiers à cause des pentes abruptes, ni avancer à cause des barrages tracés devant eux, se débattaient impuissants comme des roseaux remués par le vent, comme des poissons dans un filet* »<sup>453</sup>.

Le roi lui-même, saisi de panique, donna les enseignes royales à l'un de ses proches nommé Deszö (Désidère) afin de tromper la vigilance des poursuivants. Par ce stratagème, Deszö fut en effet vite repéré comme étant le roi lui-même et tué. Charles-Robert put alors prendre la fuite en compagnie de quelques fidèles (« *Rex autem mutaverat armorum suorum insignia, quibus induerat Desev filium Dyonisii [...] et ipse cum paucis pro tuitione suorum aliquorum fidelium vix evasit* »).

Derrière lui, toute résistance fut vouée à l'échec et peu de gens put en réchapper : « *Cadebant iuvenes et senes, principes et potentes sinedelictu. Facta est autem ibi strages maxima et cecidit militum et principum ac nobilium incomputabilis multitudo* ». La chronique dresse alors une impressionnante liste des personnalités civiles et ecclésiastiques tombées dans l'embuscade<sup>454</sup>.

La source précise enfin que les Valaques ont également subi des pertes, « *dont le nombre n'est connu que du compteur de l'Enfer* », et que le butin de guerre resté à Basarab fut immense<sup>455</sup> : « *Quorum Vlachorum numerum ibi per Hungaros occisorum subtilis solummodo infernalis conpotista collegit* ».

Accompagné par les quelques survivants de son armée, Charles Robert regagna d'abord Timișoara, puis Vișegrad. Au lendemain de la lutte de Posada, les territoires de la Valachie ne représentaient plus « *les possessions transalpines du roi angevin dominées illégalement par Basarab* », mais bel et bien un Etat souverain, avec lequel il fallait compter. La victoire obtenue dans les Carpates consacrait *de facto* l'indépendance valaque et l'apogée du règne de Basarab.

<sup>452</sup> Notamment celle attribuée à Pierre de Dousbourg, voir : REZACHEVICI (1985), p. 403.

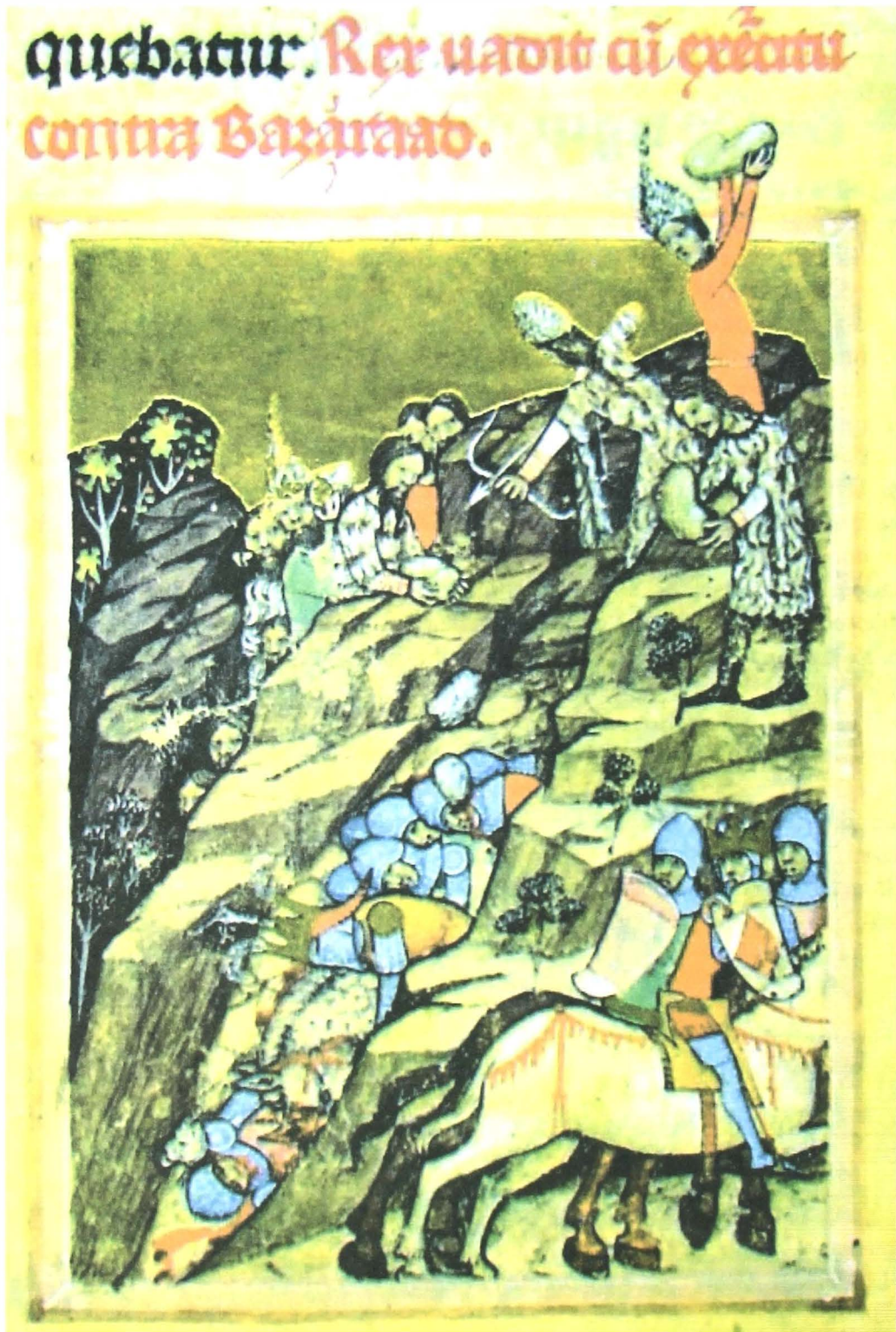
<sup>453</sup> POPA-LISSEANU (1937), « *Cronicon Pictum Vindobonense* », pp. 498-499

<sup>454</sup> Ibidem, p. 500.

<sup>455</sup> Ibidem, p. 500.



Illustration 15 : Enluminure tirée de la chronique peinte de Vienne représentant l'embuscade de Posada par les Roumains de Basarab contre les armées de Charles-Robert d'Anjou (1330). Source : cimec.ro



### 3.4.2. La fondation et l'unification de la principauté de Moldavie

La fondation de la principauté moldave intervint un peu plus tardivement. Sous le successeur et fils de Charles Robert d'Anjou, Louis I<sup>er</sup> (1342-1382), la Hongrie inaugura une politique expansionniste de grande envergure dirigée vers l'Est en direction de la Moldavie. Il essaya également de récupérer les territoires de la Valachie nouvellement indépendante.

Au lendemain de la retraite mongole vers le bassin de la mer Noire, la route de Louis I<sup>er</sup> vers les régions Est-carpatiques était donc largement ouverte. En effet, l'action conjuguée de l'épidémie de la Grand Peste en Europe des années 1348-1350, la conquête lituanienne vers 1362-1363 ajoutée à la guerre intestine que se livraient les Khans<sup>456</sup> permirent de se débarrasser de la menace tatare. La frontière orientale était donc vulnérable, la Horde d'Or ne représentant plus aucun danger<sup>457</sup>.

Pour ce qui est de la campagne moldave, nous sommes en droit de nous demander si le roi de Hongrie réussit à ce moment à compter sur le concours de la population roumaine de Moldavie, ou, si au contraire, il se heurta à des résistances. La faiblesse des données documentaires ne nous permet pas de répondre avec certitude.

Toutefois, les chercheurs roumains privilégient la thèse d'un accueil mitigé. Il existe d'ailleurs une confirmation indirecte allant en ce sens. Elle provient d'une correspondance entre le roi de Hongrie et le pape Clément VI (1342-1352) où il est fait mention des « schismatiques »<sup>458</sup> contre lesquels les Hongrois devaient guerroyer pendant leur campagne de Moldavie. Ce terme ne pouvait s'appliquer alors qu'aux Roumains orthodoxes vivant dans le territoire moldave. Selon toute vraisemblance, l'expédition contre ces schismatiques eut lieu entre 1345 et 1346. Elle fut appuyée par de nombreux Roumains du Maramureș<sup>459</sup> comme le Dragoș des chroniques moldaves, qui libèrent ensemble de la domination des Tatars le territoire compris entre les Carpates et le Prut.

Toutefois, certains chercheurs refusent de voir daté de cette période le contrôle d'une région entière par les Hongrois. Tout au plus, ils acceptent la présence de quelques avant-postes implantés par ceux-ci sur les versants orientaux des Carpates<sup>460</sup>. Nous nous rangeons derrière cette hypothèse, ajoutant même que le Dragoș légendaire ne participa pas à cette campagne. Il n'est à nulle occasion mentionné dans les sources. Afin de restituer sur la base des sources contemporaines le déroulement de cet événement, il nous faut analyser à la fois la conjoncture dans la future Moldavie et dans la région d'origine de Dragoș, le Maramureș.

Quelle était la situation interne de la Moldavie à cette époque ? Nous sommes encore contraints d'évoluer entre pauvreté des sources et variété des hypothèses. Il existe malgré tout

<sup>456</sup> Le khan Djanibeg meurt assassiné en 1357. Il s'ensuit une agitation augurant le déclin de la Horde. Berdi beq, son fils, est évincé en 1359 au profit de ses frères Kulna (1359) et Nuruzbeg (1359-61) qui se disputent le pouvoir jusqu'à la main-mise par Mamaï, émir de la Horde Bleue, du pouvoir sur la Horde d'Or entre 1361 et 1380. Voir René Gousset, *L'empire des steppes, Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Payot, 1965.

<sup>457</sup> IORGA (1937 / 1), p. 237.

<sup>458</sup> DRH (C), p. 128.

<sup>459</sup> POPA (1970), pp. 209-210 ; GOROVEI (1979)

<sup>460</sup> SPINEL (1982), p. 264.



des indices en faveur de l'existence, avant la fondation proprement dite de l'Etat moldave, de confédérations villageoises agraires et pastorales regroupées le long des principaux cours d'eau. La première attestation d'une formation politique en Moldavie date du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle est dévoilée dans la correspondance de Giovanni da Pian del Carпинi, plénipotentiaire italien envoyé chez le khan tatar, sur l'injonction du pape Grégoire IX<sup>461</sup>.

Comme nous l'avons précédemment mentionné, une autre țara commence à s'affirmer vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle : il s'agit du Maramureș. Nous y remarquons, avant même l'intervention de la politique de la royauté angevine, une même tendance d'organisation knéziale et voévodale qu'en Moldavie. Mais dès l'époque des premiers rois hongrois angevins, sous Charles I<sup>er</sup> puis Louis I<sup>er</sup>, l'institution voévodale est menacée par une congrégation de nobles, placée sous le commandement d'un *comes* royal. Les entités politiques autochtones deviennent alors à cette période de simples propriétaires terriens, sous la dépendance directe du roi. Ils se trouvent dans la situation de « *servientes regis* ». Cette pression de la politique angevine sur l'autonomie du Maramureș allait bientôt déclencher des réactions de rejet parmi les Roumains qui aboutiront, par des mouvements de populations<sup>462</sup>, à l'indépendance de la Moldavie. La résistance dans le Maramureș s'est organisée autour d'un voévode du nom de Bogdan de Cuhea. Qualifié d'« infidèle » par le roi de Hongrie au moins dès octobre 1343, cette résistance visait dans un premier temps les tenants locaux de la politique angevine, en l'occurrence la famille de Dragoș originaire de la région de Giulești. Les sources nous apprennent que Louis I<sup>er</sup> est rapidement mis au fait de cette opposition. Il condamne alors clairement l'action de Bogdan. En effet, ce dernier, aidé par son frère Iuga, avait chassé Jula, l'un des fils de Dragoș, de ses propriétés de Giulești et de Nierești. Le roi de Hongrie ordonna au voïvode de Transylvanie, Jean, également neveu de Bogdan, de remettre à Jula ses villages. Nous ne connaissons pas les modalités de rétrocession des possessions de la famille Dragoș, mais celle-ci dut intervenir très rapidement. En effet, les années suivantes sont marquées par le triomphe de la politique angevine dans le Maramureș qui récompense généreusement Dragoș de Giulești<sup>463</sup>. De son côté Bogdan reste sur ses terres jusqu'en mai 1353, peut-être même jusqu'en 1360 (un document du 24 juin 1360 le mentionne encore bien qu'indirectement).

Concernant l'événement de la fondation de la Moldavie elle-même, deux documents nous intéressent particulièrement. Au même moment, un diplôme<sup>464</sup> accordé par Louis I<sup>er</sup> à Dragoș, en date du 20 mars 1360, nous apprend que des révoltes anti-magyares se produisirent en Moldavie. Cette même source nous indique que Dragoș « *fili Gyulae, fidelis Olahi nostri de Marmarussio* » (« fils de Gyula, notre fidèle Roumain du Maramureș ») joua un rôle important dans la pacification des terres et dans l'action de « restauration » de la domination angevine : « *specialiter autem in restauratione terre nostre Moldauane, plures Olachos rebellantes, a via debite fidelitatis deviantes, iuxta suam industriosam virtutem ad constantem fidelitatem regie corone observandam, vigilancia et indefessa solitudine*

<sup>461</sup> GIURESCU (1981), pp. 116-117.

<sup>462</sup> ȘTEFĂNESCU (1974), pp. 45 et suivantes.

<sup>463</sup> SPINEI (1982), pp. 290-325.

<sup>464</sup> DIR (D / 1), n° 41, pp. 75-78.

*reducendo, iuxta sui status et possibilitatis exigentiam nostre exhibuisse et impendisse congnovimus maiestati* »<sup>465</sup>. Il semblerait même que l'intervention de Dragoș en Moldavie, probablement l'agent du *descălecat* dont nous avons fait mention précédemment, ait été surveillée de près par le roi de Hongrie. En effet, celui-ci se trouvait pendant l'hiver 1359-1360 en Transylvanie<sup>466</sup>. Nous ne savons pas depuis combien de temps celles-ci dureraient mais compte tenu de l'importance stratégique de cette région, enlevée aux Tatars et créant une marche au voïvodat de Transylvanie, il est crédible de penser que ces insurrections ne devaient pas avoir débutées depuis plus de quelques mois. Les raisons de cette rébellion se dévoilent au travers de la qualité donnée à la Moldavie par le roi de Hongrie : « *in restauratione terre nostre Moldaue* ». Ces quelques mots signifient que la région moldave était déjà sous domination hongroise en 1360 et il est fort à penser que ces révoltes visaient justement la couronne angevine.

Néanmoins depuis combien de temps la Moldavie était-elle passée sous le contrôle du roi de Hongrie ? La chronique de l'archidiacre Jean de Târnave<sup>467</sup> s'attarde longuement sur les campagnes italiennes menées personnellement par Louis Ier entre novembre 1347 et avril 1352. Cette période de cinq années doit être exclue pour dater la conquête de la Moldavie. Cependant le *Chronicon Dubnicense*<sup>468</sup> apporte une information supplémentaire. Il est fait mention d'une courte expédition dirigée par le roi de Hongrie entre le 2 février 1345 et la fin de l'année 1346. Celle-ci aboutit au rétablissement de l'évêché de Milcov, localisé dans le sud de la Moldavie<sup>469</sup>. L'évêché est finalement confirmé par le pape le 29 mars 1347<sup>470</sup>. C'est sur la base de cette donnée que plusieurs historiens dont N. Iorga, C. Cihodaru et Șt. Gorovei font débiter le départ de Dragoș pour la Moldavie<sup>471</sup>.

Toutefois, la domination angevine semble avoir été exercée uniquement dans la région méridionale de la Moldavie excluant donc le berceau historique de ce pays, à savoir la Bucovine, considérée logiquement comme le lieu du *descălecat* de Dragoș. De plus, aucun document ne mentionne la présence d'un Dragoș aux côtés des armées hongro-transylvaines, ni entre 1345-1346, ni entre 1352-1354, seconde période de heurts entre les Tatars et Louis Ier<sup>472</sup>.

Or, si Dragoș avait réellement joué un rôle primordial dans l'instauration de l'autorité hongroise au détriment des Tatars, ennemis séculaires de la principauté de Moldavie, comment se fait-il que le folklore et les chroniqueurs n'aient pas retenu cet événement, si glorieux pour la genèse de l'Etat moldave, le transformant alors, sans raisons acceptables, en une chasse à l'aurochs ? De même, le roi aurait-il attendu entre six et quatorze années (jusqu'à la date du 20 mars 1360) pour récompenser Dragoș de sa fidélité pour la pacification des terres moldaves ?

<sup>465</sup> MIHALYI (1900), pp. 37-39 ; DRH (D / 1), p. 41.

<sup>466</sup> SPINEI (1982), p. 305.

<sup>467</sup> GOROVEI (1979), p. 483.

<sup>468</sup> « *Chronicon Dubnicense* », *Historiae Hungaricae fontes domestici, Scriptores III*, M. Florianus éd., Budapest, 1884.

<sup>469</sup> IORGULESCU (1995), pp. 200-206.

<sup>470</sup> DIR (C / 2), volume 3, pp. 345-346.

<sup>471</sup> IORGA (1937 / I), p. 247 ; CIHODARU (1960), p. 71 ; GOROVEI (1979), p. 489.

<sup>472</sup> HURMUZAKI-DENSUȘIANU, *Documente*, I, 2, pp. 22 ; 25-28 ; 31.

Ces questions nous poussent à penser que les expéditions des années 1345-1346 et 1352-1354 furent menées sans l'appui concret, décisif et mémorable (« qui reste dans la mémoire ») des Roumains du Maramureș. Ce n'est qu'avec l'insurrection des Roumains de Moldavie que Louis I<sup>er</sup> adopte une stratégie nouvelle et ingénieuse : à savoir utiliser un noble roumain du Maramureș, Dragoș de Giulești, et lui donner pour mission de pacifier ses frères sur l'autre versant des Carpates.

L'élément significatif est qu'au lendemain de son intervention, au lieu d'annexer purement et simplement la Moldavie, comme il eut été logique, le roi préféra exercer sa souveraineté par l'entremise d'un voïvode. Celui-ci n'est autre que Dragoș de Giulești. N'est-ce pas là une preuve que Louis I<sup>er</sup> avait finalement compris que pour arriver à maintenir sa domination sur une région hostile, la meilleure façon était d'y imposer un chef de la même race et de la même confession que la population locale ? L'historien roumain Nicolae Iorga voyait même en cette décision du roi « *le fait qu'il reconnaissait le caractère roumain du territoire conquis* »<sup>473</sup>.

La dernière interrogation porte sur l'identité de ce Dragoș. En effet, les sources mentionnent l'existence de trois Dragoș. Les deux premiers sont Dragoș de Giulești, respectivement grand-père et petit-fils. Ce dernier est celui qui restaura l'autorité angevine en Moldavie peu avant le diplôme de 1360. Le troisième est Dragoș de Bedeu, père de Sas et grand-père de Balc, Drag, Dragomir et Ștefan. Ils sont les bénéficiaires des propriétés confisquées en 1365 par le roi de Hongrie à Bogdan de Cuhea. Plusieurs historiens estiment que l'auteur du *descălecat* fut Dragoș de Bedeu<sup>474</sup>. Or sur la base des calculs réalisés par Radu Popa<sup>475</sup>, si le Dragoș des chroniques est bien Dragoș de Bedeu, il aurait eu soit 65-66 ans (pour une conquête entre 1345-1346), soit entre 72 et 74 ans (pour une conquête entre 1352-1354), ou soit 79 ans (sur la base de la majorité des chroniques qui datent l'événement de 1359) lors du *descălecat*. Voilà un âge plus que vénérable pour aller guerroyer au-delà des Carpates ! Selon notre opinion, la seule raison de considérer Dragoș de Bedeu, pour lequel quasiment aucune information ne circule, comme l'agent du *descălecat* est liée à sa généalogie puisqu'il est le père de Sas. Or, Sas est vu par les chroniqueurs à la fois comme le second voïvode de Moldavie et le fils de Dragoș *descălecătorul*. De son côté, aucun document ne mentionne un fils du nom de Sas pour la lignée de Dragoș de Giulești. Que s'est-il alors passé pour que les chroniques se basent sur une date de fondation renvoyant à Dragoș de Giulești (1359) tout en utilisant la généalogie de Dragoș de Bedeu (à savoir son fils Sas) ?

Cette situation insolite au regard des sources contemporaines, peut être comprise par le prisme de la vision des chroniqueurs et être perçue non pas comme une réalité « généalogique » mais comme un moyen de poser le fondement au concept de « Bonne Lignée » des princes de Moldavie<sup>476</sup>, lignée que Dragoș crée par son *descălecat* et qui est perpétuée par ses successeurs, Sas inclus.

<sup>473</sup> IORGA (1937 / 1), p. 209.

<sup>474</sup> Voir notamment : POPA (1970), pp. 161 et 240-256 ; GOROVEI (1979), p. 492 ; SPINEI (1982), p. 199.

<sup>475</sup> POPA (1970), p. 242 : « *Acceptînd pentru decalajul dintre două generații ale aceleiași familii o durată de cca 25 ani, rezultă că bunicul său, Dragoș din Bedeu, s-a născut pe la 1280* ».

<sup>476</sup> Cette situation se retrouve aussi bien en Moldavie qu'en Valachie, nous renvoyons sur ce sujet à JOUDIQU (2000), pp. 269-312 et 417-433.

Rien n'interdit de penser que Dragoș de Giulești resta quelques temps en Moldavie, les chroniqueurs évoquent deux années de règne, et ce, afin d'organiser la principauté puis de retourner au Maramureș pour recevoir et jouir de ses nouvelles propriétés. Ce point n'est qu'une hypothèse, non fondée, d'autant que la propriété de terres de part et d'autres des montagnes ne constituait en rien un obstacle. Dragoș pouvait tout à fait gérer ses terres du Maramureș depuis la Moldavie. Dragoș a pu également mourir après deux années passées en Moldavie. Le trône de Moldavie fut alors donné à Sas, dont les membres de la famille (les Bedeu) sont considérés comme « les serviteurs du roi », donc favorables à la politique angevine, depuis au moins l'année 1336<sup>477</sup>.

Quoi qu'il en soit, les Hongrois ne réussirent pas à préserver longtemps leur position à l'Est des Carpates. Profitant de l'opposition qui sévissait parmi les autochtones contre les prétentions hégémoniques hongroises, Bogdan, l'ancien opposant du Maramureș, traversa les montagnes « en cachette » (« clandestine »<sup>478</sup>) et se mit à la tête des rebelles.

Nous connaissons beaucoup mieux le voévode Bogdan, considéré par l'historiographie moderne comme le véritable fondateur de la Moldavie. Sa résidence originale se trouvait à Cuhea, dans la vallée supérieure de l'Iza, dans le Maramureș. Aujourd'hui le village se nomme, en souvenir de cette ancienne résidence princière, *Bodgan Vodă*. Les fouilles archéologiques menées sous l'église de bois du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont révélé la présence d'une fondation religieuse plus ancienne attribuée à ce voïvode<sup>479</sup>.

Le second acte d'importance que nous possédons fut émis par le roi de Hongrie en date du 2 février 1365<sup>480</sup>. Le document évoque Bogdan de Cuhea. Sur ordre du roi, les terres de Bogdan, dont sept villages du Maramureș, sont offertes à Balc, promu nouveau voïvode du Maramureș et à ses frères Drag, Dragomir et Ștefan, tous les quatre fils de Sas (« *filium Zaaz, voyvodam nostrum Maromorosiensem* »).

La source explique qu'ils avaient souffert suite à un combat livré sur la « *terra nostra Molduana* ». La véhémence des propos<sup>481</sup> prouve d'une part que l'événement s'était déroulé peu de temps avant la rédaction de cet acte. Deuxièmement, il confirme que « *Balk, Drag, Dragmer et Stephano* », bien que possédant des terres dans le Maramureș, résidaient en Moldavie d'où ils furent chassés par Bogdan. Enfin, sur la base d'autres sources, nous apprenons que Louis I<sup>er</sup> amorce une politique résolument anti-roumaine afin d'éviter l'émergence et la propagation de toute nouvelle révolte. En effet, alors que le 20 mars 1360 puis en 1363, Ștefan, le neveu de Bogdan, est qualifié de « *voïvode fidèle* », il est remplacé par Balc tout au plus deux ans plus tard<sup>482</sup>, le titre passant à la famille nobiliaire des Bedeu.

<sup>477</sup> Nous renvoyons au diplôme de Charles-Robert d'Anjou rédigé dans les derniers jours de l'année 1336 : DIR (C / 2), volume 3, p. 402-404 et 587-589.

<sup>478</sup> Chronicon Budense, p. 337 ; Chronicon Dubnicense, p. 201.

<sup>479</sup> POPA (1966 / 1) et POPA (1966 / 2), pp. 511-528.

<sup>480</sup> DRH (D / 1), n°43, p. 80-83.

<sup>481</sup> « *Infidelibus notorys* » [infidèles notables], « *detestandam infidelitatis notam* » [connus pour leur détestable infidélité], « *fulminate dyabolo* » [diables à la foudre], « *humani generis inimico* » [ennemis de la race humaine], « *clandestine recedentes* » [partis en cachette], « *malemeritis* » [indignes]...

<sup>482</sup> MIHAYLI (1900), p. 46-48 : « *Stephanu, filius Yge, woyvoda noster Maramorusiensis, dilectus nobis et fidelis* ».

Le 28 juin 1366, un diplôme royal prévoit des sanctions sévères contre les « Valaques révoltés » de Transylvanie<sup>483</sup>. Finalement, l'acte du 20 juillet 1366, émis à Lipova et destiné aux comitats de Caraș et Cuvin dans le Banat prend des mesures contre le clergé orthodoxe<sup>484</sup>. A la lecture de ces données, il convient de dater le passage définitif de Bogdan en Moldavie au plus tôt au cours de l'été 1364, peut-être même en hiver<sup>485</sup>. Le contexte politique international fut en faveur de la rébellion menée par Bogdan.

La principauté de Valachie vient de se départir de l'hégémonie angevine. En effet, un diplôme royal en date du 5 janvier 1365 qualifie le prince de Valachie Nicolae-Alexandru d'infidèle, car il s'était octroyé un titre fictif (« *titulus fictus* ») sans avoir au préalable sollicité l'investiture de la part de son suzerain (« *inconsultis nobis et inrequisitis* ») et refusant de reconnaître en la personne du roi son « seigneur naturel » (« *dominus naturalis* »). Cette sortie de l'influence de Louis d'Anjou au début du troisième tiers du XIV<sup>e</sup> siècle probablement en partie liée aux campagnes contre les Turcs menées par le roi de Hongrie dans les régions balkaniques.

Compte tenu de sa position vis-à-vis de la couronne hongroise, le statut de Bogdan n'était plus tenable. Considéré comme un infidèle, alors que les autres dignitaires roumains de la région avaient accepté de se plier à la politique angevine, la seule issue possible fut son départ pour le versant oriental des Carpates.

C'est dans cette région que Bogdan a dû rassembler sous son commandement des forces suffisamment importantes. Il reste à savoir lesquelles. Certains historiens voient dans l'acte de Bogdan la constitution de la Moldavie comme un Etat indépendant<sup>486</sup>, le roi de Hongrie reconnaissant *de facto* cet état de fait. Poursuivant cette logique, une fois la domination angevine évincée, il restait à Bogdan encore un problème à résoudre. Il devait libérer le territoire du sud-est de la Moldavie, qui se trouvait alors sous tutelle mongole. La fusion de cette région avec le voévodat présentait aux points de vue stratégique et économique un caractère d'urgence : il ouvrait à Bogdan l'accès à la mer Noire et aux Bouches du Danube, lui assurant la main mise sur un port de première importance, Cetatea Albă. L'objectif aurait été vraisemblablement atteint vers la fin de la décennie<sup>487</sup>. En effet, en 1392 le voévode Roman se donne pour titre « *maître du pays de Moldavie de la montagne à la mer* » tandis que le voyageur Guillbert de Lannoy mentionne, en 1421, Alexandre le Bon (1400-1432) comme seigneur de Cetatea-Albă<sup>488</sup>.

<sup>483</sup> DIR (I), volume 2, pp. 109-110 et 120-122.

<sup>484</sup> Ibidem, p. 109-110.

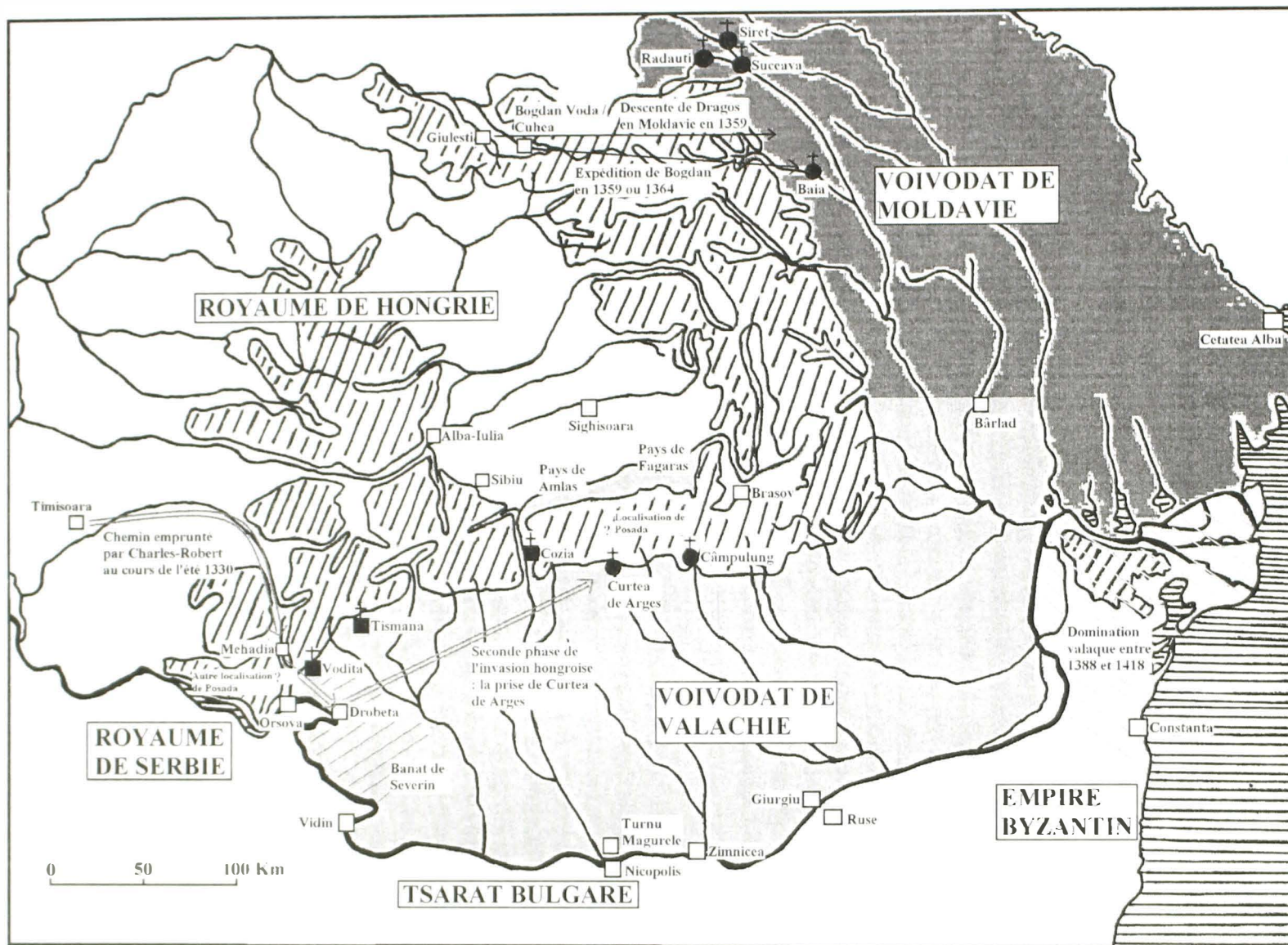
<sup>485</sup> Plusieurs historiens émettent l'hypothèse intéressante de courts passages en Moldavie et en Galicie afin de gagner les faveurs des populations locales capables de le soutenir dans sa lutte contre la couronne angevine. C'est d'ailleurs une explication vraisemblable à « l'infidélité chronique » de Bogdan aux yeux de la chancellerie hongroise et ce, dès 1343, soit moins d'un an après la mort de Charles-Robert d'Anjou (16 juillet 1362). GOROVEI (1979), p. 491-493 ; CIHODARU (1960), p. 77-79. Pour le passage de Bogdan en 1365 voir également IORGULESCU (1995).

<sup>486</sup> Chronicon Budense, p. 338 ; Chronicon Dubnicense, p. 201 ; SPINEI (1982), p. 319.

<sup>487</sup> SPINEI (1982), pp. 326-327 ; BRĂTIANU (1995), pp. 11-13.

<sup>488</sup> DRH (A / 1), n°2 ; BRĂTIANU (1995), pp. 11-13.

Carte 25 : Les principautés roumaines de Moldavie et de Valachie au XIV<sup>e</sup> siècle.





### 3.4.3. Les Carpates, centre politique et berceau de la spiritualité orthodoxe roumaine

En dépit des affrontements intervenus entre les jeunes Etats et l'Empire de Hongrie, l'influence de ce dernier fut déterminante pour l'émergence des chancelleries roumaines. Ainsi, jusqu'en 1370 pour la Valachie et 1384 pour la Moldavie, elles utilisèrent le latin dans leurs actes. La représentation des voévodes, telle que celle de Mircea le Vieux (1386-1418) et de son fils au monastère de Cozia, offre un double héritage<sup>489</sup>, à la fois selon la mode occidentale (vêtements serrés, épée, couronne à fleurons) et byzantine (aigles bicéphales, couleur pourpre). Les monnaies valaques émises jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle ont pour modèle les frappes occidentales<sup>490</sup>. Les sceaux relevaient de cette même influence<sup>491</sup>. Enfin, dernier exemple de ce pouvoir souverain à l'héritage double, les boucles de ceintures découvertes lors des fouilles des sépultures de Vladislav Vlaicu I<sup>er</sup> (mort en 1377) et de Radu I<sup>er</sup> (mort en 1383) nous offrent des motifs à l'inspiration gothique incontestable<sup>492</sup>.

Cette position, entre Orient et Occident, à la fois inconfortable mais tellement originale et enrichissante, va également orienter la politique religieuse des souverains roumains. L'indépendance durement acquise vis-à-vis de l'hégémonie hongroise par Basarab puis par Bogdan affirmait désormais le statut européen des principautés roumaines. Toutefois, afin de consolider et de légitimer leur pouvoir, les voévodes devaient se faire agréer par l'institution fondamentale, par laquelle tous les souverains des Etats balkaniques étaient passés quelques siècles auparavant, à savoir se faire reconnaître par une autorité politique issue de la volonté divine.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, seuls deux pouvoirs religieux se partageaient l'Europe et étaient à même de propulser les pouvoirs souverains valaques et moldaves dans cette dimension spirituelle : Rome et Constantinople. Pendant les 29 années qui séparent la victoire remportée à Posada sur les armées hongroises et le transfert du métropolite Hyacinthe de Vicina en Valachie, Basarab, en homme de son temps, va louvoyer entre ces deux puissances religieuses afin d'assurer la sécurité et la pérennité de son royaume<sup>493</sup>. Toutefois, la rupture définitive avec ce stratagème politique intervint autour de 1348-1349 et peut-être même quelques années avant. Basarab et son fils, le co-voévode Alexandru<sup>494</sup>, se tournent définitivement vers Constantinople et embrassent le rite orthodoxe, suivant par là même leur peuple.

En Moldavie, les témoignages archéologiques ainsi que l'architecture religieuse démontrent clairement l'appartenance de Bogdan I<sup>er</sup> à la confession orthodoxe. La politique religieuse de

<sup>489</sup> NICOLESCU (1977) ; CHIHAIA (1995), pp. 162-166.

<sup>490</sup> ILIESCU (1970) ; CHIHAIA (1974 / 2), pp. 161-191.

<sup>491</sup> CERNOVODEANU (1977), pp. 63-70.

<sup>492</sup> CONSTANTINESCU (1984), pp. 114-116.

<sup>493</sup> Pour ce qui est de la politique religieuse de Basarab et de son fils Nicolae-Alexandru, voir : IORGULESCU (1995), pp. 291-307.

<sup>494</sup> Alexandru qui ajoutera à cette occasion à son prénom le vocable de l'archevêque de Mire en Lycie, Nicolas.

son fils et successeur, Lațco, va toutefois être à l'image de ce que connurent les premiers voévodes valaques<sup>495</sup>.

A partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle la dévotion des voïvodes valaques se manifesta en une multitude de réalisations dans le domaine religieux. Les constructions comme les donations se multiplient, les princes valaques font preuve d'un tel évergétisme envers les hauts lieux de l'Orthodoxie balkanique et grecque, que cela aboutira un peu plus d'un siècle après à l'un des aspects de l'idée impériale de « *Byzance après Byzance* » développée par Nicolae Iorga et sur laquelle nous reviendrons.

L'indépendance politique, parachevée par une orientation définitive des bases idéologiques des voévodes roumains, doit logiquement aboutir à la création de l'image forte d'un pouvoir souverain d'essence divine, pour le peuple soumis et pour les couronnes voisins. Toutes les autres formations politiques balkaniques et d'Europe orientale se sont pliées à cette règle : l'érection d'un « *monumentum princeps* » couronnant la genèse d'Etat<sup>496</sup>. L'exemple bien connu et inaugurant par là même la naissance puis le symbole de la dynastie carolingienne fut la chapelle palatine érigée à Aix. Nous ne saurions contester les monuments-premiers que furent pour leurs peuples respectifs la grande basilique dite « royale » de Pliska, l'« église ronde » de Preslav, l'église Sainte-Sophie de Kiev, celle de Constantinople, la basilique Alba Regia de Székesféhervár, ou encore l'église de la Vierge à Studenica. Ils marquèrent tour à tour par leur majesté, leur monumentalité, leur décoration et leur mobilier<sup>497</sup> la naissance d'une nation.

Les territoires compris entre le Danube et les Carpates restèrent les seuls, en Europe orientale, à ne pas avoir enregistré l'apparition dès les premiers siècles du Moyen-Âge, de monuments aptes à impressionner les foules. Les premiers documents roumains n'évoquent pas en effet, le moment précis et les circonstances entourant la création des monuments symboles de Valachie et de Moldavie. Il faut ainsi attendre le XVII<sup>e</sup> siècle et la chronique des Cantacuzènes pour voir mentionner l'édification par le légendaire Negru Vodă, dans les deux résidences princières de Valachie, à Câmpulung et à Curtea de Argeș, d'une église qualifiée de « grande et belle ». Pour la Moldavie, la première information reliant la construction d'un édifice au voévode Dragoș est l'œuvre de Nicolae Costin<sup>498</sup>. L'information du chroniqueur semble d'ailleurs correspondre à une réalité historique qui peut être corroborée par l'acte de 1391 du patriarche de Constantinople, Antonius. Ce dernier rend grâce à Dragoș pour son don : le monastère du Saint-Archange-Michel, situé dans les terres du Maramureș<sup>499</sup>.

<sup>495</sup> IORGULESCU (1995), pp. 380-414.

<sup>496</sup> Le concept de « *monumentum princeps* » (monument-premier ou -symbole) a longuement été débattu par Răzvan Theodorescu. Voir : THEODORESCU (1978), pp. 211-248.

<sup>497</sup> La présence dans la basilique Alba Regia du sarcophage dans lequel serait contenu la dépouille du roi Etienne est en ce sens révélateur.

<sup>498</sup> IONESCU (1976), p. 646.

<sup>499</sup> D'après les corrections du document réalisées par Vasile Rus : « *Balicza scilicet vaivoda et Drag. perpetuum monasterium in nomine Michaelis, honorati supernarum copiarum ducis, in terra Maeamorsiensi fundatum habent, [...]* ». Voir également, MIHALYI (1900), document 62, pp. 109-111.



L'explication de ces mentions si tardives ne résiderait-elle pas dans un ultime argument en faveur de la continuité, cette fois religieuse, du peuple roumain ? Car les Roumains représentent la seule ethnie d'Europe orientale à avoir connu sans interruption un christianisme populaire d'essence latine puis gréco-romaine conservé jusqu'à nos jours dans le lexique.

Quoi qu'il en soit, quels furent les symboles de la puissance aulique en Valachie et en Moldavie ? Ainsi que nous l'avons déjà mentionné lors du chapitre précédent, la capitale valaque à l'époque de l'unification et de la formation du voévodat de Basarab était Curtea de Argeș. Elle fut élevée au milicu d'un plateau qui domine la rive gauche de la rivière Argeș au pied des collines subcarpatiques des monts Iezer à près des 600 mètres d'altitude. Curtea de Argeș est l'étape finale du défilé traversant les Carpates méridionales au milieu des deux plus hauts sommets de Roumanie, le mont Negoiu (2535 mètres) et le mont Moldoveanu (2544 mètres).

Au centre de la ville actuelle se dresse l'église princière Saint-Nicolas. Étudiée par Nicolae Constantinescu<sup>500</sup> et Vasile Drăguț<sup>501</sup>, le monument présente un plan en croix grecque inscrite, couronnée d'une tour et dont la grande abside du naos est flanquée de la *prothesis* et du *diaconicon*. L'influence byzantine est d'autant plus accentuée que l'église est ornée d'une décoration architecturale extérieure faite d'alternances de briques rouges et de galets blancs. En son sein, la peinture murale d'origine est caractéristique de l'époque paléologue. Ainsi l'église princière Saint-Nicolas est, dans son type structural, architectural et pictural, issue des modèles grecs, macédoniens et serbes. Les études typologiques et archéologiques aboutissent à la conclusion d'une construction réalisée au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, probablement autour de l'année 1359, lorsque la Valachie de Nicolae-Alexandru se tourna définitivement vers le monde orthodoxe.

Toutefois, cet édifice ne fut pas créé *ex nihilo*. Les fouilles entreprises par Nicolae Constantinescu à la fin des années 1960 permirent la découverte des assises d'une structure plus ancienne également à vocation religieuse. En effet, celle-ci présente une forme en croix grecque inscrite à nef unique, de 14 mètres par 8, précédée d'un pronaos à ressauts. La découverte de monnaies à l'effigie du roi de Hongrie Ladislas le Couman (environ 1272-1290) permet d'attribuer la fondation de ce premier lieu de culte princier dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>502</sup>.

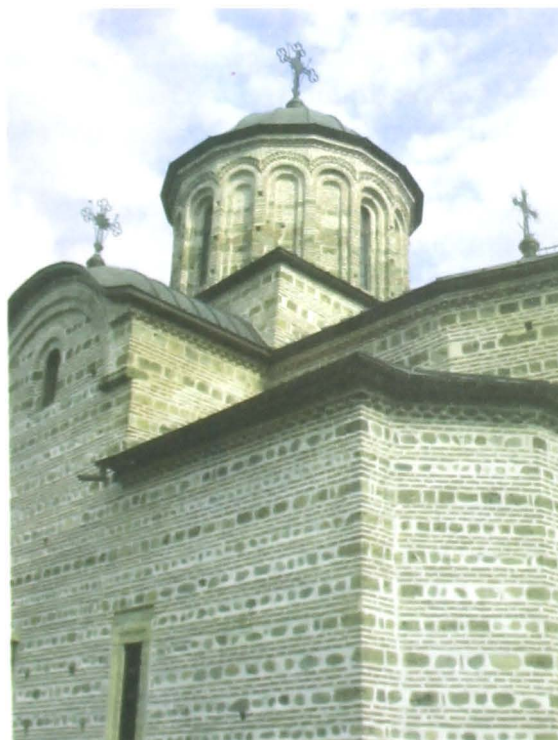
Nous pouvons émettre l'hypothèse que cette première réalisation fut l'œuvre du voévode mentionné dans le diplôme des chevaliers de Saint-Jean (1247), Seneslau, ou de l'un de ses successeurs, parmi lesquels le père de Basarab, Tichomir (environ 1290-1310), semble être un excellent candidat. Dans l'éventualité d'une réalisation sous Tichomir, cette thèse démontrerait clairement la transmission du pouvoir souverain en Valachie et la continuité dynastique qui s'organise à cette période sur le territoire. Il n'est d'ailleurs pas

<sup>500</sup> CONSTANTINESCU (1970 / 1), pp. 5-31 ; CONSTANTINESCU (1970 / 2), pp. 14-23 ; CONSTANTINESCU (1984).

<sup>501</sup> DRĂGUȚ (1990), pp. 563-584.

<sup>502</sup> L'hypothèse soulevée par N. Constantinescu concernant la construction de l'église au début du XIII<sup>e</sup> siècle nous semble certainement trop avancée lorsque nous la mettons en rapport avec l'organisation politique de la Valachie à la même époque.

**Illustration 16 : L'église princière de Curtea de Argeș depuis la cour voévodale.**



invraisemblable de dater la destruction de la première fondation suite à l'attaque menée par les armées de Charles-Robert d'Anjou contre Basarab au cours de l'année 1330.

Les églises étaient entourées d'une épaisse muraille dont une bonne partie existe encore aujourd'hui. Pour y accéder, il fallait passer sous une porte, certainement fortifiée, placée sur le côté Est. Des bâtiments constituaient l'ancienne cour princière. Il y avait alors deux corps de logis : l'un situé sur le côté nord, l'autre, plus au fond, adossé à la partie méridionale du mur d'enceinte.

Les deux monuments princiers de Curtea de Argeș semblent être parfaitement représentatifs des *monumentum princeps* ayant suivi la naissance du Pays Roumain. Toutefois, même si Curtea de Argeș fait figure de capitale officielle, nous savons, par la titulature de Basarab, qu'il existait une seconde capitale à Câmpulung. Située à un peu moins d'une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Curtea de Argeș, à près de 800 mètres d'altitude, la ville de Câmpulung recèle également l'une de ces églises symbole du pouvoir souverain des Basarabes.

L'église de la Dormition de Câmpulung<sup>503</sup>, également dénommée « église de Negru Vodă » fut également bâtie par le voévode Nicolae Alexandru<sup>504</sup>. Le résultat des fouilles archéologiques confirme que dès l'origine, cette fondation était le centre d'un monastère devenu cour princière pendant un temps réduit. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, à la suite de tremblements de terre, elle fut entièrement refaite sur l'ordre de Matei Basarab (1632-1654), puis à deux autres reprises sous Nicolae Mavrocordat (1719-1730) et enfin entre 1820 et 1830. Aujourd'hui, il ne reste plus rien de la fondation originelle et de sa cour fortifiée<sup>505</sup>.

Toutefois, les inscriptions mises au jour sont formelles. Elles ont permis de confirmer que la Dormition de Câmpulung était bien la nécropole des premiers voévodes de Valachie. En effet, nous nous trouvons en présence des sépultures des deux premiers princes régnants : Basarab et Nicolae-Alexandru. Concernant la pierre tombale de ce dernier, l'inscription mentionne qu'« *au mois de novembre, 16 jours, a trépassé le grand et autocrate Io Nicolae-Alexandru voévode, fils du grand voévode Basarab, en l'an 6873 [de la création du monde = 1364]* »<sup>506</sup>.

Il faut donc restituer la genèse de la principauté valaque et de ses monuments symboles en fonction des circonstances historiques. A la suite de la victoire remportée sur les troupes hongroises, la capitale Curtea de Argeș devait être trop détruite pour que les souverains, Basarab et son fils Nicolae-Alexandru, puissent y résider. La capitale fut alors transférée à Câmpulung entre les années 1330 et 1364. La cour princière ne retrouvera son siège original, totalement rénové, qu'à partir du règne de Vladislav (1364-1377), fils et successeur légitime de Nicolae-Alexandru.

Dès les premières décennies de la principauté, le pouvoir souverain se situe selon les circonstances historiques tantôt à Curtea de Argeș tantôt à Câmpulung. Or c'est bel et bien dans l'intervalle de Câmpulung que se place le transfert du pouvoir ecclésiastique de Vicina vers la nouvelle capitale valaque, Câmpulung entre 1359 et 1364 puis à Curtea de Argeș<sup>507</sup>.

<sup>503</sup> CHIHAIA (1974 / 2), pp. 205-234.

<sup>504</sup> IORGA - Inscricții, p. 126.

<sup>505</sup> DRAGHICEANU (1924), pp. 284-335.

<sup>506</sup> IORGA - Inscricții, p. 132.

<sup>507</sup> Sur la localisation de la métropole d'Unghrovalachie, voir : IORGULESCU (1995), pp. 319-327.

Voyons maintenant comment se présenta l'édification du *monumentum princeps* dans la principauté moldave.

La prise d'indépendance de Bogdan I<sup>er</sup> vis-à-vis de la couronne hongroise dans les années 1364-1365, n'entraîna pas le rejet de l'autorité religieuse catholique. En effet, le fils et successeur de Bogdan, Lațco (environ 1369 – 1377) s'orienta vers une politique favorable à la couronne polonaise qui lui attira les grâces du Pape Grégoire XI<sup>508</sup>. Il faut attendre le règne de Petru I<sup>er</sup> Mușat (1377-1391) pour que la souveraineté moldave se place presque définitivement dans l'orbite orthodoxe byzantine et russe<sup>509</sup>. Nous savons que la première cour princière eut son siège dans la ville de Siret, sur les bords de rivière du même nom, à quelques trois kilomètres de la frontière actuelle avec l'Ukraine. C'est dans cette ville que se trouve l'église de la Trinité, édifice modeste au plan trilobé et bâti en pierre brute avec quelques assises de brique. L'architecte Grigore Ionescu date cette fondation du dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>510</sup>. Même si l'on a entrepris des fouilles archéologiques<sup>511</sup>, on n'a pu préciser si l'église de la Trinité de Siret fut le centre du pouvoir souverain d'essence divine. Si tel était le cas, il n'en demeure pas moins que la ville Siret ne fut que l'une des résidences princières des premiers voévodes moldaves. D'autres cours doivent être mentionnées parmi lesquelles Baia, sur la rivière Moldova, et Suceava. Cette dernière devint la capitale de la principauté à partir du règne de Petru I<sup>er</sup>, sans toutefois pouvoir en préciser la date exacte.

C'est en dehors de ces villes que doit néanmoins se placer le *monumentum princeps* commémorant la genèse de la principauté moldave. En effet, dans la ville de Rădăuți, située sur un plateau dominant l'un des affluents de la rivière Suceava, se trouve l'église-mausolée des premiers princes de Moldavie. Le monument dédié à Saint-Nicolas fut probablement bâti sous le règne de Bogdan I<sup>er</sup> dans la seconde moitié de la sixième décennie du XIV<sup>e</sup> siècle, peu après son accession au trône. L'édifice réunit plusieurs traits particuliers des fondations romano-gothiques de la Transylvanie voisine : contreforts utilisés comme éléments de composition, façade crépie sur laquelle se détachent les encadrements des portes et des fenêtres. Bâtie sur un plan basilical à trois nefs, l'église de Rădăuți se singularise par sa clarté et l'unité de son volume monumental ainsi que par la pureté et l'harmonie extérieure.

Nous avons mentionné l'existence au XIII<sup>e</sup> siècle d'une cour princière abritant une église dans la ville de Curtea de Argeș. Or, les recherches archéologiques ont démontré qu'à cette période les fondations quelles soient religieuses ou militaires, mais symbolisant le pouvoir des souverains roumains se doublaient d'un nombre impressionnant de créations monastiques au sein même des Carpates orientales et septentrionales, berceau de la spiritualité orthodoxe roumaine.

Afin de bien comprendre la présence de ces établissements religieux, nous devons revenir sur les efforts déployés conjointement par le royaume de Hongrie et la Papauté pour convertir au catholicisme les populations voisines des Magyars, notamment les Roumains.

<sup>508</sup> Un évêché catholique, sous la dépendance directe du pape, fut créé à Siret en 1370. Voir : IORGULESCU (1995), pp. 382-383. Sur la tolérance religieuse en Moldavie, voir CAZACU (1998 1), pp. 109-125.

<sup>509</sup> PAPACOSTEA (1991), pp. 123-138.

<sup>510</sup> IONESCU (1972), pp. 153-154.

<sup>511</sup> SPINEI, ASĂVOAIE (1993), pp. 215-227.

A partir des années 1234, la correspondance du pape Grégoire IX avec les Dominicains nous révèle que ces derniers se plaignaient des problèmes causés par « certains gens qui s'appellent *Walati* [Valaques] », et « quoi qu'ils soient comptés sous le nom de Chrétien, n'en observent pas moins dans une même croyance des rites et des coutumes différentes, commettant des actions contraires à ce nom de chrétien »<sup>512</sup>. Le pape évoque alors « certains faux-évêques de rite grec » (« *sed a quibusdam pseudo episcopis Graecorum rituum* ») qui donnaient les sacrements à ces « *Walati* ».

C'est dans ce contexte que fut institué l'évêché des Coumans, sous l'autorité de Théodoric et dont le siège se trouvait à Milcov en Moldavie. Les recherches historiques n'ont pas encore permis de circonscrire clairement ses limites et son emplacement exact. L'opinion la plus répandue stipule que son étendue correspondait plus ou moins à une partie de la Moldavie, entre la rivière Siret et les Carpates<sup>513</sup>, ainsi que les collines sous-carpatiques de la Munténie, jusqu'à le Siret. A l'intérieur du royaume magyar, l'évêché incluait les pays de Bârsa. Or, c'est à l'intérieur de cet évêché, à cheval sur les Carpates méridionales et orientales, que sont mentionnés, dans la correspondance du Pape mais également dans d'autres sources<sup>514</sup>, les Valaques.

Les nombreuses mentions documentaires ne font que confirmer un état des choses que l'archéologie a pu mettre au jour depuis un peu moins d'un demi siècle. En effet, plusieurs établissements monastiques datés du XIII<sup>e</sup> siècle ont été découverts dans ces contrées montagneuses. Près de la ville de Buzău, il existe un complexe monacal rupestre, dont un des monastères est encore en activité depuis le Moyen-Âge. Les recherches effectuées par Pavel Chihaiia<sup>515</sup>, suite à la découverte d'un album de croquis réalisé par le peintre suisse H. Trenk, ont permis de mettre à notre connaissance cinq ermitages : *Alunișul*, *Agathon*, *Fundătura*, *Peștera lui Iosif Torcătorul* et *Peștera îngăurită*.

A Cetățeni<sup>516</sup>, sur la rivière Dâmbovița, à moins de 20 kilomètres au sud de Câmpulung, les archéologues ont découvert une succession de trois églises ou *skètes* entourées d'un niveau d'habitat dense qui couvre tous les XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Le premier édifice religieux (dite église 2), découvert et fouillé en 1958, est caractérisé par un plan triflé avec l'abside orientée. L'intérieur de l'église était recouvert de fresques ainsi que semble l'indiquer la présence de peintures sur les premières assises de pierre. L'étude du matériel archéologique a permis de déduire sa fondation autour des années 1259. En 1965, un autre édifice fut identifié. Les fouilles qui furent alors entreprises mirent en évidence une église de plan rectangulaire à nef unique (dite église 3). La chapelle était orientée et entièrement construite en pierre. Elle fut également recouverte de fresques. Les données récoltées au cours des

<sup>512</sup> DIR (C / 1), volume 1, n°230, pp. 275-276.

<sup>513</sup> AUNER (1912), pp. 533-551 ; MOISESCU (1942), p. 19 ; RICHARD (1977), pp. 20-26 ; SPINEI (1982), pp. 52-54 ; SPINEI (2008), pp. 413-456.

<sup>514</sup> Nous avons déjà cité le poète allemand Rudolf von Ems qui précisait, vers 1250, que dans un espace fermé de la Hongrie vivaient « *les Coumans et les Valaques sauvages* » (« *Falwen und wilde Vlachin* ») et dont le pays se dressait « *au-delà des montagnes de neige* » (« *jensit des sneberges hant* »).

<sup>515</sup> CHIHAIA (1974 / 1), pp. 507-512.

<sup>516</sup> CHIHAIA (1969), pp. 111-130 ; CHIHAIA (1974 / 2), pp. 319-337 ; CHIȚESCU (1976), pp. 155-188 ; CHIȚESCU (1983), pp. 51-77 ; CRISTOCEA (1984), pp. 137-141.

différentes campagnes de fouilles démontrent que l'édifice 3 est le plus ancien. Sa construction est datée du début du XII<sup>e</sup> siècle. C'est dans le voisinage de Cetățeni, à *Corbii de Piatră*, que se trouve une autre *skète* creusée à même le roc<sup>517</sup>. Aux fondations religieuses recensées par l'archéologie, nous devons également ajouter les découvertes de mobiliers liturgiques réalisées en de nombreux lieux de Munténie et de Moldavie<sup>518</sup>.

Il est intéressant de noter que l'évêché des Coumans et la présence des « *Valaques de rite grec* » se placent dans un contexte troublé par la migration de la Horde d'Or en 1241. En tenant compte des différents éléments étudiés précédemment, sources documentaires et découvertes archéologiques, il est clair qu'à l'arrivée de grands dangers tels que la migration de peuples vers l'Europe centrale, les populations autochtones laissèrent les plaines valaques et moldaves aux envahisseurs, pour se retrancher dans le refuge des Carpates.

Un ultime témoignage de ce phénomène réside dans la toponymie laissée par ces peuples migrants, Coumans et Touraniens. La terminologie appartenant à cette ethnie est d'une part circonscrite dans les zones à faible altitude et d'autre part, lorsqu'elle concerne un lieu de refuge, comme les bois, elle conserve un sentiment de peur vécu par ces populations nomades : en témoignent les termes actuels des régions du *Deliorman* et du *Teleorman*, signifiant « forêt folle »<sup>519</sup>. Les découvertes archéologiques confirment les études linguistiques et la présence exclusive des migrants turcophones dans la plaine valaque<sup>520</sup>.

De la même manière que les lieux de culte furent protégés par les montagnes des Carpates, hors des routes prises par les envahisseurs nomades, les structures politiques naissantes des principautés roumaines qu'elles soient datées du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle, ont bénéficié de cette même défense naturelle. Il est donc logique de trouver le pouvoir souverain à la fois à Cetățeni, Curtea de Argeș, Câmpulung pour la Valachie, à Baia, Siret, Rădăuți pour la Moldavie, et l'assise religieuse dans ces mêmes lieux qui durant plus d'un millénaire permirent la continuité de l'élément daco-romain puis roumain sur son territoire.

La puissance symbolique des « *monumentum princeps* », leur faste et leur richesse que nous évoquions au début de ce chapitre, ne sont donc pas liés seulement aux édifices qu'érigèrent les voévodes roumains. Ils sont intimement unis à l'élément géographique où ils furent créés. En somme, les véritables monuments-symboles de la Valachie et de la Moldavie dans leur genèse et leur perpétuation furent clairement les monts boisés des Carpates.

#### 3.4.4. Le Danube, trait d'union avec les États balkaniques slaves

Exprimant cette orientation vers l'indépendance politique, lors du triomphe de la bataille de Posada en 1330, puis par cette volonté de légitimation religieuse au sein du monde byzantino-orthodoxe, les princes de Valachie vont constituer des modalités de rapprochement politique avec Byzance et les souverains orthodoxes<sup>521</sup>.

<sup>517</sup> DUMITRESCU (1975), pp. 23-51.

<sup>518</sup> SPINEI (1976), pp. 319-330.

<sup>519</sup> DIACONU (1978 / 2), p. 29 ; SPINEI (1974), pp. 389-416.

<sup>520</sup> SÂMPETRU (1973), pp. 443-468.

<sup>521</sup> ANDREESCU (1985), pp. 359-368 ; JORDAN (1946), pp. 78-93.

Le premier Etat roumain indépendant fait son apparition sur la scène politique balkano-danubienne sous le signe d'une étroite alliance avec les Etats de Bulgarie et de Serbie. Les relations matrimoniales établies entre les familles princières vont contribuer à consolider les liens politiques et à réunir, dans le danger, les efforts des trois peuples dans le but de sauvegarder leur intégrité territoriale. Les recherches effectuées ces dernières années ont fait ressortir de manière flagrante l'importance des rapports de coopération entretenus par Basarab I<sup>er</sup>, Michel Šišman et Ivan Alexandre<sup>522</sup>.

Nous savons qu'après la mort du dernier membre de la dynastie des Terter, Georges II (1322-1323), le trône bulgare avait été occupé par Michel II Šišman (1323-1330), ancien despote de Vidin. Celui-ci inaugura son règne par une guerre anti-byzantine, visant à récupérer les villes situées dans la région montagneuse de la frontière bulgare-byzantine qui avaient reconnu l'autorité impériale, au temps de son prédécesseur. L'*Histoire* du Byzantin Jean Cantacuzène, source fiable de ces événements, précise que Georges II avait reçu une aide militaire « *non négligeable de la part des Hongrovalaques* »<sup>523</sup>, ainsi que de la part des « *Scythes* », à savoir les Tatars. La participation des Roumains aux côtés des Tatars dans une guerre bulgare représente donc un indice important quant au tissu d'alliances que Basarab chercha à créer et entretenir au cours de son règne.

Cette relation roumano-bulgare sera par la suite légitimée lors du mariage de Théophano, fille de Basarab avec Alexandre, fils du tsar Michel de Bulgarie. C'est ce qui ressort d'une copie du *Zakonik* d'Etienne Dušan, en date de l'année 1330. Nous apprenons que « *Basaraba Ivanco* » de Valachie était le beau-père du tsar Ivan Alexandre<sup>524</sup>.

Une lettre adressée par le pape Urbain V à la veuve du voévode Nicolae-Alexandru, la princesse Claire, nous révèle qu'en 1370, deux de ses filles furent mariées à des princes orthodoxes des Balkans<sup>525</sup>. La première, dont le nom nous est inconnue, fut liée à Etienne Uroš de Serbie (1355-1371). La seconde, Anne, était devenue la femme du prince de Vidin, Ivan Sratchimir.

C'est sous cette lumière que nous pouvons dorénavant mieux comprendre les événements de l'année 1365. En effet, à cette date, Louis d'Anjou conduisit une campagne militaire aboutissant à l'occupation de Vidin et à la capture de Ivan Sratchimir. Celui-ci ne put être restauré sur son trône qu'en 1369, après que les armées de Vladislav (Vlaïcou) de Valachie, son beau-frère, eurent conquis la ville. Le roi de Hongrie fut alors obligé d'accepter la solution d'une restauration de l'ancien « Empire » bulgare du Danube<sup>526</sup>.

Le long règne de Mircea le Vieux (*cel Bătrân*) (1386-1418) correspond à l'étape où la Valachie commença à être confrontée de manière dramatique à une nouvelle réalité politique, à savoir l'expansion ottomane et la transformation en *pachaliks* des principautés orthodoxes des Balkans. Toutefois, le voévode continua une politique balkanique d'alliance avec ces derniers princes. Il maria l'une de ses filles au dernier grand *celnic* Radić, commandant des armées serbes sous le règne des despotes Etienne Lazarević (1384-1427) et Georges Branković (1427-1456).

<sup>522</sup> HOLBAN (1965), pp. 385-417.

<sup>523</sup> STĂNESCU (1971), p. 414.

<sup>524</sup> MIHĂILĂ (1972), pp. 272-273.

<sup>525</sup> DIR (I), volume 2, n° CXXI, p. 158.

<sup>526</sup> HOLBAN (1981), pp. 155-211.

La mise au jour sur le territoire de la Valachie de monnaies frappées par les tsars de la dernière famille princière de Bulgarie et notamment par Ivan Stratchimir<sup>527</sup>, fournissent de nouvelles preuves en faveur des rapports entretenus au XIV<sup>e</sup> siècle entre les territoires situés au nord et au sud du Danube.

Un dernier document, daté du début du XV<sup>e</sup> siècle, nous offre une nouvelle ouverture sur les relations qu'entretinrent le voévode Mircea le Vieux et Etienne Lazarevitch. Au-delà des liens familiaux qui se nouèrent, le prince serbe fut à l'origine d'un acte confirmant plusieurs propriétés en Serbie aux monastères de Tismana et de Vodița, tous deux sur le territoire du voévodat valaque et fondations du moine Nicodème, probablement sous le père de Mircea<sup>528</sup>.

Une dernière forme d'étude, celle de la poésie sud-slave, nous autorise à entrevoir les liens culturels créés au cours du XIV<sup>e</sup> siècle et du début du XV<sup>e</sup> siècle sur les deux rives du Danube. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, A. Papadopol-Calimah et B. P. Hasdeu<sup>529</sup> avaient attiré l'attention des chercheurs sur certaines poésies populaires, serbes et surtout bulgares, dont les vers reflétaient des noms de voévodes, des événements et des faits appartenant à l'histoire roumaine.

Reprenant l'examen de la question dans un travail beaucoup plus ample<sup>530</sup>, A. Balotă est arrivé à la conclusion que les formes du folklore sud-slave étaient des transmissions conservées jusqu'à nos jours d'une ancienne poésie orale médiévale propre au bassin danubien serbo-bulgaro-roumain. Cette forme a alors circulé sur les deux rives du Danube, jusqu'au cœur des Balkans et à l'Adriatique.

Dans une étude spécialement dévolue à la poésie populaire sud-slave<sup>531</sup>, l'auteur illustre l'importance accordée à la personnalité médiévale roumaine de « Radu voévode ». En se basant sur une série de ballades serbes et bulgares, telles que « *Marguita la Sirmiole* », le « *Mariage de Dušan* », « *Radu beg et le tsar Šišman* » ainsi que sur une forme orale dalmate intitulée « *Radosav de Severin et Vlatko de Vidin* », A. Balotă constate que l'épique sud-slave reflète une époque où la circulation des ménestrels a créé au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle un style commun de vie culturelle de part et d'autre du Danube.

Elargissant la problématique de la recherche des principaux princes de Valachie dans le folklore balkanique, Jordan<sup>532</sup> parvient à la conclusion que les noms de voévodes roumains, dont Mircea le Vieux et Michel le Brave, ont été conservés dans les chants populaires. Il a donc existé une interaction entre les deux rives du fleuve, trait d'union dans la réalisation et l'accomplissement d'une poésie populaire commune.

D'autre part, les formes slaves ont également immortalisé plusieurs événements tels que l'émigration des Bulgares en Valachie pour échapper aux Turcs, l'alliance des princes de part et d'autre du Danube comme celle de jeunes gens, ou encore l'aide réciproque à l'édification de fondations religieuses<sup>533</sup>. Il nous faut encore mentionner le caractère de certains princes roumains mis en avant par les ménestrels. Ainsi, le voévode Dan est présenté comme un

<sup>527</sup> BĂNCILĂ (1958), pp. 345-365 ; CONSTANTINESCU (1968), pp. 541-543.

<sup>528</sup> DRH (B / I), doc 31, pp. 67-70.

<sup>529</sup> PAPANOPOL-CALIMAH (1884), pp. 363-367 ; HAȘDEU (1972 / I).

<sup>530</sup> BALOTĂ (1968).

<sup>531</sup> BALOTĂ (1967), pp. 203-228.

<sup>532</sup> JORDAN.

<sup>533</sup> JORDAN, poésie « Dan ban construit des églises », p. 91.



vaillant chasseur qui suscite l'admiration de tous, même des éléments naturels : « *Tous ceux qui le voyaient, se rangeait devant lui, Même l'eau et la forêt se rangèrent* » (« *Кой де ту видя, се сж зспра : Зспрялу сж ѝ гура* »)<sup>534</sup>. La Valachie (« *Влашката Земя* ») est caractérisée par « *la vaste étendue des terres* » (« *Вов, Влашка земля широка* ») dans la ballade du haïdouc Petko Naïdov qui se réfugia au-delà du Danube, et où « *la forêt verdoyante de Roumanie* » (« *У зеленој гори Романији* ») permet la réunion en assemblée des héros populaires Baba Novak, Grouia, Radivoï et Tatomir. Le grand fleuve, lui-même fait partie intégrante de ces créations populaires, où il est régulièrement qualifié de « *Danube blanc* » (« *бъла Дунава* »).

Toutefois, les liens réalisées de part et d'autre du Danube ne se limitèrent pas au pouvoir temporel politique. Plusieurs ballades sont les témoins de l'activité religieuse intense sur les deux rives du fleuve<sup>535</sup>. En ce sens, l'élément géographique a impulsé le développement de liens ecclésiastiques entre le monde serbo-grec et les Pays Roumains.

Nous avons déjà mentionné dans le chapitre précédant comment la patriarchie de Constantinople a intégré dans son orbite les principautés roumaines de Basarab et Nicolae-Alexandru en Valachie et de Petru I<sup>er</sup> en Moldavie, créant ainsi un pouvoir religieux princier. Il semble que ce mouvement religieux d'essence politique fit son apparition dans les Pays Roumains en parallèle avec le développement du monachisme. Il serait erroné de dire que le monachisme byzantin n'y pénétra qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. En réalité, il fut bien antérieur, quoique limité à la Dobroudja. En effet, avec le rétablissement de l'autorité byzantine sur le Bas-Danube à la fin du X<sup>e</sup> siècle et la création du thème de Paristrion au début du siècle suivant, une vie monastique va s'établir dans la région.

La chronique de Jean Skylitzès nous indique que le moine Euthyme avait baptisé le chef petchenègue Kegen ainsi que tous les membres de son clan<sup>536</sup>. Les archéologues ont quant à eux mis au jour plusieurs complexes monacaux en Dobroudja, à Murfatlar (département de Constanța)<sup>537</sup> datés du dernier quart du X<sup>e</sup> siècle, à Niculițel<sup>538</sup> dont l'église de plan tréflé fut occupée entre le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle et à Garvăn<sup>539</sup> (l'ancienne *Dinogetia* romaine), où une fondation religieuse fut bâtie au début du XI<sup>e</sup> siècle. Aux monuments mentionnés ci-dessus viennent s'ajouter une grande quantité de pièces de mobilier mises au jour sur le territoire de la Dobroudja<sup>540</sup> : céramique, parures, objets religieux tels que des croix, sceaux...

Toutefois, ces découvertes nous permettent d'entrevoir les balbutiements d'une organisation religieuse de type monacal. La propagation réelle et durable des fondements byzantins au nord du Danube, en relation avec l'essor du monachisme, est datée du dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle. L'hésychasme fit accroître le prestige du Mont Athos qui commença, après le

<sup>534</sup> JORDAN, poésie « Dan le voïvode devient le parrain de l'enfant du tzar Chichman », p. 88.

<sup>535</sup> JORDAN, pp. 21-22.

<sup>536</sup> SKYLITES, p. 584.

<sup>537</sup> DIACONU (1969), pp. 443-456.

<sup>538</sup> DIACONU (1972), pp. 307-319.

<sup>539</sup> ȘTEFAN (1962), pp. 675-693.

<sup>540</sup> BARNEA (1971 / 1).

triomphe de Grégoire Palamas, à entretenir des relations suivies avec la Valachie. Rappelons brièvement que Chariton de Kutlumas, futur métropolite de Hongrovalachie et *prôtos* de la Sainte-Montagne, fit plusieurs voyages à la cour des princes de Valachie et qu'un nombre croissant de Roumains désiraient à l'époque prendre l'habit monastique dans son couvent, devenu « *le laur du pays roumain* »<sup>541</sup>. Mais la présence des Roumains n'affectait pas uniquement le Mont Athos. Nous savons aujourd'hui qu'ils se trouvaient également à Parorée, où enseignait Grégoire le Sinaïte et à Kélifarévo, où s'était établi son disciple Théodose. Les Roumains étaient donc déjà présents dans les plus grands établissements monastiques des Balkans<sup>542</sup>.

En retour, la Valachie accueillit dans la septième décennie du XIV<sup>e</sup> siècle le moine gréco-serbe Nicodème<sup>543</sup>, envoyé par le despote Lazare (1371-1389) à la cour des voévodes Vladislav I<sup>er</sup> (1364-1377) et Radu I<sup>er</sup> (1377-1383). Symbole vivant de cette symbiose balkanique fortement imprégnée de byzantinisme et à laquelle les Pays Roumains participèrent<sup>544</sup>, le moine introduisit le monachisme en Valachie tant sous l'aspect de la liturgie, en langue slavonne que dans les réalisations architecturales. Deux édifices réalisés au cours des règnes des premiers princes valaques lui sont attribués. Il s'agit tout d'abord de l'ensemble monastique de Vodița, situé à quelques kilomètres au nord-ouest de Drobeta-Turnu Severin, à peu de distance du Danube. L'église principale fut réalisée au cours de deux phases dont les datations doivent être étayées malgré les recherches effectuées par Gheorghe I. Cantacuzino<sup>545</sup>. Selon les conclusions de l'auteur, la première étape d'édification serait intervenue autour de l'année 1370. L'église aurait alors eu une organisation spatiale relevant du plan tréflé simple. La seconde phase, constituée par un agrandissement de l'édifice et l'adjonction d'un exonarthex entourant le pronaos, serait datée du début du XVI<sup>e</sup> siècle, peut-être sous le règne de Neagoe Basarab.

Les circonstances historiques troublées dans cette région de l'Olténie semblent être la cause de l'abandon précipité du monastère et de l'établissement de la communauté de Nicodème plus au nord, à Tismana. Protégé par les subcarpates de Gorj, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Târgu-Jiu, le monastère de Tismana jouit d'un emplacement exceptionnel, sur une petite montagne entourée de toutes parts par des falaises. Ceci explique le choix d'y cacher le trésor de la Roumanie pendant la seconde guerre mondiale. C'est sur cet emplacement que le moine fit édifier une nouvelle fondation, depuis restauré et reconstruit à plusieurs reprises. L'état actuel de l'église principale ne permet pas de restituer la structure originelle du monument et ce malgré de nombreuses tentatives de reconstitution réalisées par les historiens d'art et archéologues roumains<sup>546</sup>. Sous l'influence du moine, le type de plan triconque issu du modèle serbe<sup>547</sup>, s'impose en Valachie à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>541</sup> NĂȘTUREL (1986), p. 40

<sup>542</sup> IORGULESCU (1995), p. 305.

<sup>543</sup> Né de père grec et de mère serbe, Nicodème fut formé dans le milieu serbe de Chilandar.

<sup>544</sup> LĂZĂRESCU (1964), pp. 237-283

<sup>545</sup> CANTACUZINO (1971), pp. 469-477

<sup>546</sup> BOSKOVIĆ (1934 / 2), pp. 185-189 ; DRĂGHICEANU (1934), pp. 1-16 ; GHICA-BUDEȘTI (1937), pp. 145-148 ; MOISESCU (1986)

<sup>547</sup> BALȘ (1930), pp. 277-294.

Les premiers exemples que nous venons d'étudier ne nous permettent pas d'appréhender la totalité de l'apport culturel en matière d'architecture qu'introduisit Nicodème. Il existe en revanche un monument bien conservé, construit par ce même moine mais sur la demande du nouveau voévode en place, Mircea le Vieux (1386-1418)<sup>548</sup> qui nous autorise à émettre l'hypothèse d'une symbiose architecturale balkano-roumaine. Il s'agit de l'église principale du monastère de Cozia. L'édifice est situé sur la rive droite du défilé de l'Olt, à quelques dizaines de kilomètres au nord de la ville de Râmnicu-Vâlcea. Monument de plan triconque avec une tour sur pendentifs au-dessus du naos, l'église principale de Cozia est largement tributaire des expériences architecturales et décoratives des fondations religieuses serbes de la vallée de la Morava<sup>549</sup>. Elle a en effet en commun les solutions adoptées tant pour le plan que pour l'élévation ainsi que les éléments du décor.

La naissance tout comme la pérennité des principautés roumaines de Valachie et de Moldavie sont largement tributaires des éléments géographiques qui définissent leurs espaces respectifs. Alors que les montagnes des Carpates constituent clairement l'acte de fondation des voévodats, comme « fondation de croisade » du royaume hongrois, elles demeurent également celles qui permirent leurs indépendances, sous Basarab tout d'abord puis grâce à l'épopée de Bogdan.

Sièges du pouvoir temporel des souverains roumains, les Carpates se virent dotées dès l'origine de ces Etats d'un pôle religieux matérialisé par la création d'églises et de monastères. Celui-ci, loin d'être apparu de « nulle part », est issu d'une longue tradition de refuges dans les hautes altitudes boisées que nous pouvons faire remonter par l'archéologie et les sources historiques au début du XII<sup>e</sup> siècle. Dans le même temps, l'orientation définitive des souverains roumains vers les Etats slaves orthodoxes et le Patriarcat de Constantinople, va avoir pour conséquence l'apparition d'influences balkaniques dans les territoires nord-danubiens.

Le fleuve devient ainsi au long du XIV<sup>e</sup> siècle un vaste espace de communication et d'échanges.

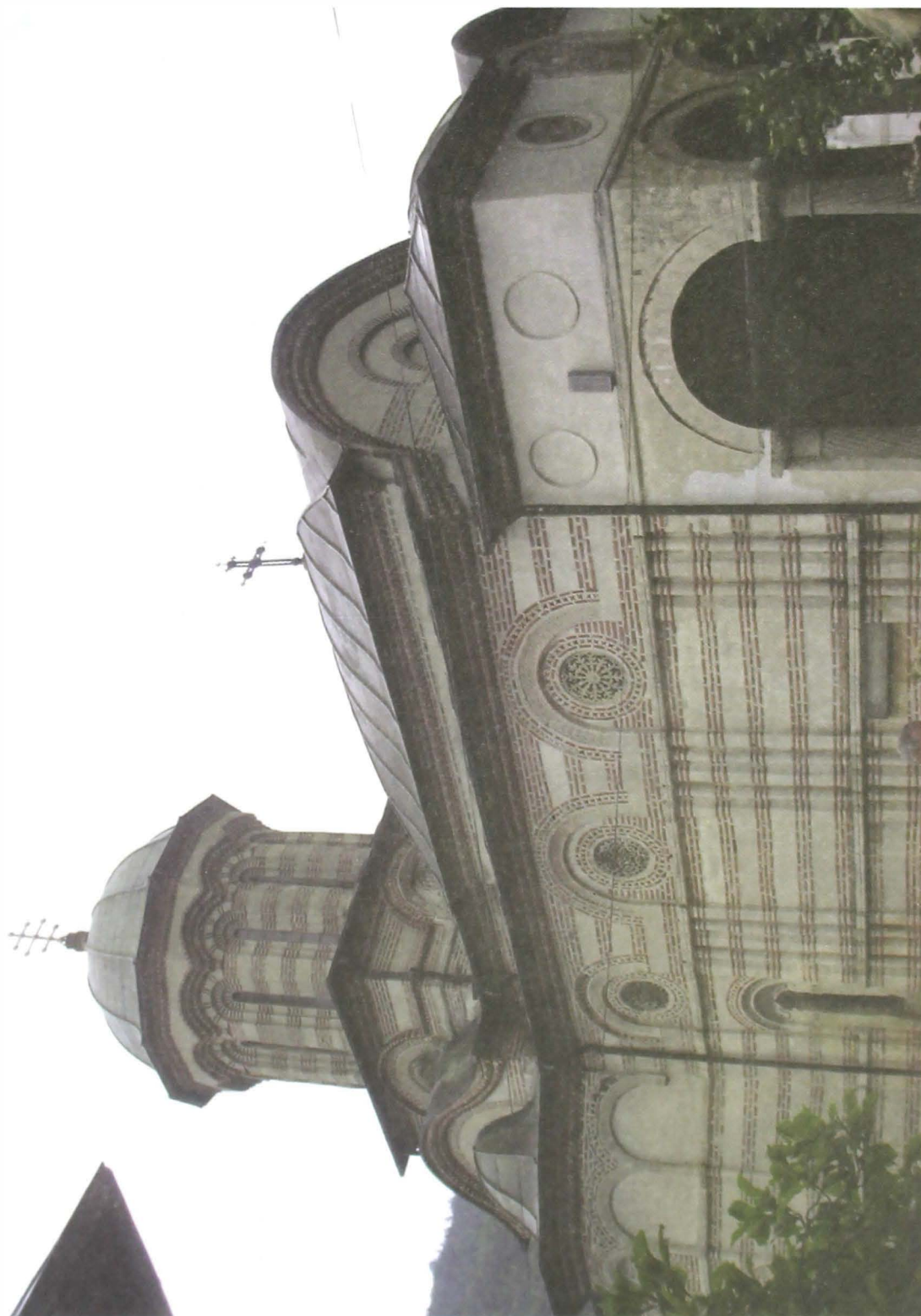
L'arrivée des armées ottomanes dans la Péninsule balkanique à partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle va entraîner un brusque revirement dans les rôles joués par les éléments géographiques.

---

<sup>548</sup> Il existe parmi les historiens roumains un controversé quant à la date exacte de réalisation du monastère de Cozia. Voir : LĂZĂRESCU (1962), pp. 107-137 ; VĂTĂȘIANU (1969), pp. 31-34.

<sup>549</sup> MILLET (1933), pp. 827-856 ; BOSKOVIĆ (1934 / 1), pp. 121-125 ; ATANESCU (1938), pp. 32-33 ; GHICA-BUDEȘTI (1938), pp. 22-31 ; CHIHAIA (1972), pp. 87-151.

**Illustration 17 : L'église du monastère de Cozia.**





# QUATRIEME PARTIE

## L'ÉVOLUTION DES RELATIONS ENTRE LES ROUMAINS ET LEUR ESPACE CULTUREL FACE À L'EXPANSION ET À LA DOMINATION OTTOMANE

### 4.1. LE NOUVEL ECHIQUIER GEOPOLITIQUE DANS LA SECONDE MOITIE DU XIV<sup>E</sup> SIECLE

#### 4.1.1. Le Danube : entre ligne-frontière et aire de solidarité orthodoxe

Dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, une nouvelle réalité politique émerge sur la scène sud-est européenne<sup>1</sup>. À partir de l'année 1354, les armées ottomanes pénètrent sur le sol européen suite à un violent tremblement de terre qui détruisit les murailles de Gallipoli. La ville est prise au cours de la même année, puis c'est au tour d'Andrinople, dans le courant de la sixième décennie. Malgré les tentatives du basileus Jean V Paléologue (1341-1391) dans sa recherche d'alliés entre les années 1366 et 1369, afin de contenir l'expansion de l'Etat ottoman, l'Empire Byzantin est sous dépendance formelle de Murad I<sup>er</sup> dès le début des années 1370. En 1373, le basileus est ainsi contraint d'accompagner le *bey* dans une campagne en Asie Mineure.

En Serbie<sup>2</sup>, la mort du tsar Etienne IV Dušan le 20 décembre 1355 provoque les débuts du déclin de son Empire, qui se morcelle. Le sud-est de la Macédoine, devenu le despotat de Serrès, est dirigé par le chef Jovan Uglješa (1365-1371). Le territoire serbe est placé sous la tutelle du prince de Prilep, Dukašin (1365-1371), qui gère l'Etat durant la minorité du nouveau tsar Etienne Uroš (1355-1371), fils du défunt Etienne IV.

Face à l'avancée rapide des armées ottomanes, l'ancien Empire serbe fait une alliance avec le roi de Hongrie Louis I<sup>er</sup> d'Anjou. Une offensive sur Andrinople, la nouvelle capitale de Murad I<sup>er</sup>, est mise en œuvre à la fin de l'été 1371. La rencontre entre les deux armées se déroula dans la nuit du 25 au 26 septembre 1371 à Černomen, sur la rivière Maritsa. Cette bataille, connue dans les chroniques musulmanes comme la « déroute des Serbes » (*Sirp sindighi*), voit la mort des deux dirigeants serbes, Jovan Uglješa et Dukašin. Les successeurs aux trônes serbo-macédoniens, respectivement le prince Lazare (1371-1389) de la dynastie des Nemanjas et Marko Kraljević (1371-1395), sont contraints de reconnaître la supériorité du *bey* et d'accepter sa suzeraineté par le paiement du tribut.

En Bulgarie, Jean-Alexandre Šišman, tsar de Târnovo, préféra s'allier aux Ottomans dès 1364. Obligé d'entrer en conflit avec le basileus, ce dernier occupa le port d'Anchialos

---

<sup>1</sup> Pour une vision sur les débuts de la conquête ottomane des Balkans, voir : BELDICEANU (1965), pp. 439-461 ; DUJČEV (1975).

<sup>2</sup> CASTELLAN (1991), pp. 61-84 ; MANTRAN (1989), pp. 37-39 ; SOULIS (1984), pp. 96-101.

(Pomonie) sur la mer Noire. A la mort du tsar, son fils et successeur Jean Šišman (1372-1395) renouvelle son serment d'allégeance au *bey*.

Vingt ans après le premier établissement ottoman dans le sud-est de l'Europe et dans les Balkans, les trois anciens Empires, byzantin, bulgare et serbe, sont réduits à l'état de vassaux du *bey* d'Andrinople Murad et de son *beylerbey* de Roumémie et *lālā* (tuteur), Chāhīn Pasha. Simple émir turcoman, Murad est devenu depuis 1378 sultan des Ottomans, ainsi que semble le confirmer l'inscription de la mosquée verte d'Iznik.

La huitième décennie du XIV<sup>e</sup> siècle s'ouvre sur une nouvelle phase du processus d'expansion ottomane sous Murad, qui s'accélère. Il passe désormais à la conquête pure et simple de la péninsule balkanique. En 1382, Sofia tombe une première fois, avant d'entrer sous domination définitive des Ottomans deux ans plus tard. En 1383, la ville de Serrès est prise. Dans l'intervalle 1386 – 1388, ce sont tour à tour Niş, Thessalonique, Târnovo, Silistra et plusieurs forteresses sur le Danube et en Dobroudja qui passent sous occupation turque.

Les premières années de la montée sur le trône de la principauté valaque de Mircea (1386-1418)<sup>3</sup> coïncident avec l'expansion fulgurante de l'Etat ottoman et de l'occupation des villes serbes et bulgares de Sofia, Ihtiman, Samokov et Niş. Quelle a été la politique danubienne et balkanique adoptée par Mircea, suite à l'apparition sur la scène sud-est européenne de ce nouveau danger<sup>4</sup> ?

Dans un premier temps, le voévode valaque assiste aux manœuvres de la coalition serbo-bosniaque. En effet, face aux incursions de plus en plus fréquentes des janissaires, le prince de Serbie s'allie avec le roi de Bosnie Tvrtko I<sup>er</sup> (1353-1391) de la dynastie des Kotromanić afin de repousser ces attaques. La victoire de la coalition lors de la bataille de Pločnik (1388), encourage le tsar de Târnovo à refuser la domination de Murad I<sup>er</sup>. La réaction ottomane ne se fit pas attendre. La même année, le sultan charge son grand vizir et *beylerbey* de Roumémie Alī Pasha d'envahir la Bulgarie. Suite à l'occupation de Târnovo, la capitale, le tsar se réfugie à Nicopolis. Des tractations s'ensuivent avec les Ottomans. Afin d'obtenir un traité de paix, le tsar est contraint de livrer la forteresse de Durostorum (Silistra) et de s'engager à nouveau à payer le tribut.

L'occupation de la forteresse de Silistra par les Ottomans marque leur premier établissement sur la rive méridionale du Danube. La Valachie de Mircea devient la voisine du puissant sultanat et oblige *de facto* le Pays Roumain à intervenir. Une action de la part de Mircea contre les Ottomans est d'autant plus impérieuse que le tsar de Vidin suivi du despote de Dobroudja Ivanco prêtent serment d'allégeance au sultan par l'intermédiaire de son bras droit, le *beylerbey* de Roumémie. L'offensive contre la Bulgarie n'était que la première étape de la conquête ottomane des Balkans. De retour à Andrinople, Murad prend la tête d'une armée et se dirige vers son vassal infidèle, le prince Lazare.

<sup>3</sup> Il est le petit-fils de Nicolae-Alexandru (1352-1364), fils de Radu I<sup>er</sup> (1377-1383) et frère cadet de Dan I<sup>er</sup> (env. 1383-1386).

<sup>4</sup> Sur la personne de Mircea, voir : PANAITESCU (1944) ; LITZICA (1901), pp. 366-383 ; IORGA (1937 / 1), pp. 241-420. Plus particulièrement sur sa politique extérieure : MONTIGNA (1924).

Le choc entre les deux armées eut lieu le 15 juin 1389 dans la plaine du « Champ des Merles »<sup>5</sup>. Cette bataille connue sous le nom de *Kosovopolje* oppose le sultan ottoman ainsi que ses émirs alliés et ses vassaux européens, Constantin Velboužd de Bulgarie et Marko Kraljevič de Macédoine contre le prince de Serbie, l'armée bosniaque de Tvrtko, les Albanais de Georges Balsha et Demeter Jonima et les Valaques de Mircea le Vieux.

Les chroniqueurs évoquent la présence de 100 000 soldats dans le camp musulman contre 60 000 dans celui des princes européens coalisés. La première partie du conflit s'avéra être à l'avantage des Chrétiens. La tradition serbe décrit l'assassinat du sultan par le chevalier de la Zéta (préfiguration du Monténégro) Miloš Obilić. Les chroniques ottomanes évoquent quant à elles la mort du sultan lors d'un assaut. Quelle que soit la version à accrédi-ter, cette disparition a dû produire une vive réaction au sein de l'armée turque. Mais l'intervention de l'héritier au trône d'Andrinople, Bāyezīd, renversa la situation. Il fut l'instigateur de la victoire musulmane.

La version serbe donne pour explication la défection du prince Vuk Branković, chef d'une armée forte de 12 000 lances. Le prince Lazare est fait prisonnier et immédiatement exécuté. La victoire ottomane est totale, les armées coalisées repartent toutes vers leurs régions, tandis qu'Etienne Lazarévitch (1389-1427), successeur au trône de Serbie, prête serment d'allégeance au nouveau sultan et offre sa fille Marie Despina à ce dernier.

Bien qu'auréolé de son succès sur la coalition chrétienne, Bāyezīd est confronté à une lutte interne pour le trône du sultanat et le *kılıç* d'Osman. En effet, Murad laisse à sa mort, deux fils : Yakūb, l'aîné alors occupé pendant les événements balkaniques en Anatolie afin de recruter des troupes pour son père et Bāyezīd, le frère cadet.

Le premier a les faveurs des Turcomans. A l'intérieur du sérail, Yakūb est soutenu par la famille ottomane de *'ulamā* des Djandārli. Bāyezīd (1389-1402), janissaire d'origine albanaise, est regardé avec faveur par les populations chrétiennes et les princes vassaux ainsi que par la noblesse guerrière des Evrenos.

Resté le seul descendant mâle à la suite de l'assassinat de Yakūb, l'hostilité des principautés turques d'Anatolie n'en reste pas moins forte, risquant par là même de déstabiliser le jeune Etat ottoman. Le nouveau sultan est ainsi obligé de se rendre en Anatolie où une conspiration prend naissance dans la principauté de Karamān. Bāyezīd effectue une série de campagnes qui lui permettent en occupant la forteresse d'Erzindjan, d'élargir sa domination jusqu'à l'Euphrate. Une fois le conflit en Anatolie apaisé, Bāyezīd, désormais surnommé *Yıldırım* (la Foudre), se tourne vers les Balkans et intervient dans les querelles dynastiques des basileus de Constantinople<sup>6</sup> autant que dans les rivalités entre ses vassaux chrétiens.

Durant l'hiver 1393-1394, le sultan convoque ses sujets dans la ville de Serrès<sup>7</sup>, conquise depuis une décennie. Il souhaite mettre en place le blocus de Constantinople. La politique ottomane à l'égard des princes chrétiens évolue sensiblement par rapport à celle des premiers émirs. La domination indirecte par des vassaux autochtones se substitue à une domination

<sup>5</sup> EMMERT (1973).

<sup>6</sup> Du 14 avril au 17 septembre 1390, Jean VII Paléologue occupe temporairement le trône byzantin avec l'aide du sultan, aux dépens de Jean V Paléologue et de Manuel II Paléologue (1390-1425).

<sup>7</sup> LAURENT (1947), p. 180.



directe du sultan par l'intermédiaire du *beylerbey* de Roumélie et par l'incorporation des territoires des anciens Empires balkaniques dans un grand sultanat composé de *sandjaklik*.

La cause d'un tel changement d'attitude peut s'expliquer par la menace que représentait alors le royaume de Hongrie des Angevins-Luxembourg de Sigismond (1387-1437) ainsi que de la principauté valaque sur la suzeraineté ottomane dans les Balkans dans d'éventuelles alliances des princes soumis.

En 1391, le pasha Yiyit prend la ville d'Uskûb (Skopje), soumet le prince serbe Vuk Branković (1371-1395/6) et établit colons et troupes turcomanes dans la vallée du Vadar en Macédoine. Cette région devient alors les marches (*Udj*) d'où partent les incursions et les raids ottomans vers la Grèce, sous le commandement d'Evrenos bey et vers les Balkans sous le *beylerbey* Châhîn Pasha et Fîrûz bey<sup>8</sup>. Par crainte d'une alliance antiottomane, le sultan intervient contre son vassal bulgare Jean Šišman. Au début du mois de juillet 1393, il assiège la capitale Târnovo, défendue par le patriarche Eftimije. Le tsar se retranche dans sa citadelle danubienne de Nicopolis. Le 17 juillet, la capitale tombe puis quelques semaines plus tard, Bāyezîd occupe la forteresse. Or il est désormais connu que l'empire pluriséculaire de Bulgarie ne disparut pas à la suite de ces événements. Jean Šišman, secondé par son fils Jean Alexandre II, continuèrent à exercer une certaine forme de pouvoir sous le strict contrôle militaire des Ottomans et ce, jusqu'en juin 1395. Le sultan créa donc dans les dernières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle une zone tampon constituée d'états orthodoxes vassaux. Ainsi la frontière danubienne n'était-elle pas encore définitivement fixée et stabilisée à cette période<sup>9</sup>.

Pour Mircea, la situation devient rapidement précaire. En effet, l'évolution de la politique expansionniste ottomane génère un second phénomène. A partir des années 1391–1393, la Valachie subit à son tour les attaques des armées irrégulières d'*akindjis* de Fîrûz bey<sup>10</sup> avant de voir le Danube franchit par le sultan en 1394.

Jusqu'à Bāyezîd, les conquérants ottomans se sont montrés réticents à franchir le Danube devenu frontière politique et religieuse. Non seulement il représentait un obstacle naturel, mais plus encore le Danube symbolisait une épreuve morale car son dépassement signifiait en fait une attaque directe contre les deux éléments de base du système anti-ottoman : la Hongrie et la Valachie. Le motif principal de ces incursions fut plus d'intimider la principauté de Mircea afin que son souverain adopte une politique de neutralité vis-à-vis des futures conquêtes musulmanes plutôt que de récolter autant de butin que possible<sup>11</sup>.

Suite à son échec lors de la bataille de Kosovopolje, Mircea avait continué sa politique de neutralité relative. Mais en deux ans, les choses avaient bien changé. Le voévode se devait dès lors d'entrer dans une nouvelle phase de sa politique danubienne, une phase active. En riposte aux raids d'*akindjis*, il franchit le Danube et attaqua les bases de ces troupes situées à Karinivasi, à l'Est des monts Balkans<sup>12</sup>.

<sup>8</sup> Evrenos bey prend la ville de Thessalonique en 1387 et soumet cinq ans plus tard la Thessalie. Fîrûz bey assiège la ville de Scurtari et occupe toute l'Albanie du nord.

<sup>9</sup> MUREŞAN (2004), pp. 180-181.

<sup>10</sup> DECEI (1953), pp. 130-151.

<sup>11</sup> GEMIL (1986), p. 5.

<sup>12</sup> DECEI (1978), pp. 140-155.

Par ailleurs, il développa ses alliances avec les princes chrétiens. Dès le 10 décembre 1389, un traité principalement à vocation anti-hongrois, puis rapidement incluant l'Empire ottoman, est signé avec Vladislav Jagellon de Pologne<sup>13</sup>. Cette alliance est renouvelée au cours de l'année 1390, au travers du traité de Lublin.

L'établissement permanent des Turcs sur le Danube au travers des Etats tampons orthodoxes permit rapidement d'apaiser les rivalités territoriales entre la Valachie et la Hongrie<sup>14</sup>. Un pacte d'assistance mutuelle est finalement conclu entre Mircea et Sigismond de Luxembourg à la fin de l'été ou au début de l'hiver de l'année 1393. L'alliance est réaffirmée le 7 mars 1395 à Braşov en Transylvanie. Contrairement aux hypothèses qu'émettent une grande partie des chercheurs roumains<sup>15</sup>, le traité signé entre Sigismond de Luxembourg et Mircea le Vieux semble être une déclaration de vassalité de la part du voévode valaque. Publié par Hurmuzaki, le document indique bien que Mircea a prêté hommage (« *fides* ») au roi de Hongrie : « *Nos Mirchya voivoda Transalpinus, dux de Fugaras et banus de Zeuerino significamus [...] ideo nos sponte et ex mera nostra liberalitate non coacti naque circumuenti sub fid et iuramento nostris et baronum nostrorum per nos prius debite praestitis dicto domino regi promissimus et promittimus [...]* »<sup>16</sup>. Cet acte de soumission du voévode valaque reste toutefois exclusivement orienté vers l'ennemi ottoman : « *contre nostros specialissimos hostes, Turcos* ».

De la sorte, Mircea devant faire face à la politique hégémoniste de l'Empire ottoman<sup>17</sup> préféra se soumettre au roi de Hongrie. Contrairement à la théorie élaborée par Aurel Decei<sup>18</sup>, nous pensons que cet acte de fidélité prêté à Sigismond concernait tout le Pays Roumain, et non pas simplement les duchés d'Amlaş, de Făgăraş et le banat de Severin. Par ailleurs, le roi de Hongrie avait tout intérêt à considérer Mircea avec bienveillance en ce sens que ce dernier représentait le lien indispensable, par l'attachement au Patriarcat Orthodoxe, à l'Empire Byzantin de Manuel II et avec lequel Sigismond eut une correspondance intense au cours de l'été 1392<sup>19</sup>. Appuyé par la Pologne, mais également allié à la Moldavie de Pierre Muşat, Mircea concrétisa cette phase active de sa politique en soumettant la Dobroudja entre les années 1388 et 1390.

Cet événement, ajouté à la participation de la Valachie à la bataille de Kosovopolje et les contre-attaques envers les *akindjis*, obligea le sultan à prendre la tête d'une armée. Il traversa le Danube pour envahir la principauté roumaine. Il existe au sein de l'historiographie une controverse sur la date de cette expédition. A la date du 17 mai 1395, hypothèse émise par Georges Spasojević Radojičić<sup>20</sup>, Alexandru V. Diţă<sup>21</sup> et Dan Zamfirescu<sup>22</sup>, une autre partie des chercheurs avance l'idée d'une première attaque ottomane au cours de l'automne 1394<sup>23</sup>.

<sup>13</sup> DIR (I), volume 2, pp. 315-316 et 322-324.

<sup>14</sup> MINEA (1919), p. 45.

<sup>15</sup> GIURESCU (1975), p. 283 ; IORGA (1937 / 1), p. 358.

<sup>16</sup> DIR (I), volume 2, pp. 359-361.

<sup>17</sup> Voir en ce sens l'étude de la courte chronique ottomane (*fals*) dans : PAPACOSTEA (2001), pp. 71-74.

<sup>18</sup> DECEI (1972), pp. 1004-1005.

<sup>19</sup> PAPACOSTEA (2001 / 1), pp. 47-70.

<sup>20</sup> RADOJIČIĆ (1928), pp. 136-139.

La rencontre entre l'armée valaque, forte de 10 000 hommes et celle des Ottomans et de leurs vassaux, avec près de 40 000 soldats, eut lieu près de l'actuelle ville de Craiova (département de Dolj), dans la plaine de Rovine. Selon le récit de Chalcocondylas, après avoir mis les habitants à l'abri dans les zones montagneuses<sup>24</sup>, Mircea mena ses troupes à l'encontre du sultan. La violence de l'affrontement est confirmée par les témoignages des contemporains. Le chroniqueur Orudj bin Adil mentionne que « *des deux côtés, de nombreux hommes sont morts* ». Enveri évoque « *une lutte acharnée* »<sup>25</sup>.

A en croire l'historiographie roumaine, l'issue de la bataille semble avoir été acquise pour les armées de Mircea. Eliade écrit que « *les Turcs furent repoussés subissant de lourdes pertes* ». N. Contantinescu ajoute même que « *le sultan est obligé de se réfugier à toute vitesse au-delà du Danube* »<sup>26</sup> ! Il est vrai qu'au cours des combats, le prince de Prilep Marko Kraljević et le despote de Macédoine orientale Constantin Dragaş Dejanović trouvèrent la mort.

L'enjeu majeur de la campagne de 1395 a sans doute été le contrôle du Danube. Une disposition particulière du document conclu le 7 mars 1395 à Braşov évoque explicitement la volonté du roi de Hongrie de passer « *utpote ultra et prope Danubium, per loca eidem nostro dominio et Danubio convicina* »<sup>27</sup>. Toutefois, à l'issue de la bataille de Rovine, que nous devons désormais placer au milieu du mois de mai 1395<sup>28</sup>, Mircea se rend en Transylvanie. Ce séjour transylvain semble coïncider avec une révolte des nobles roumains, les *boyards*, appuyés par le sultan, révolte qui aboutit à la destitution du voévode du trône de Valachie, qui trouva justement refuge auprès de Sigismond.

Les armées ottomanes prirent alors le contrôle du Danube, depuis les forteresses de Turnu-Severin et de Nicopolis jusqu'aux bouches du fleuve, en Dobroudja. Le sultan plaça sur le trône un prince dévoué, Vlad I<sup>er</sup> (1395-1396), dont la titulature de voévode de Valachie (« *Woyvoda Bessarabie* ») et de ban de Severin dans l'acte du 28 mai 1396<sup>29</sup> prouve qu'il n'occupait qu'une partie de la principauté. Les duchés d'Amlaş et de Făgăraş restèrent dans les mains de Mircea tandis que le « *pays de Dobrotici* », la Dobroudja, fut confié jusqu'en 1399 à l'ex-empereur byzantin, Jean VII, soutenu par les Ottomans contre le *basileus* en place, Manuel II. Nous ne possédons que des hypothèses sur la filiation de ce Vlad. Deux théories s'affrontent : l'une prétend qu'il serait le fils de Dan I<sup>er</sup>, tandis que la seconde le voit comme un fils bâtard de Mircea<sup>30</sup>.

Ayant ainsi créé un nouvel Etat tampon, la Valachie, Bāyezīd profita de son retour sur le Danube pour exécuter le tsar Jean Šišman au début du mois de juin 1395 et incorporer de manière définitive le territoire en deçà du Danube. Ce n'est qu'à partir de cette date que la

<sup>21</sup> DIȚĂ (1987), pp. 254-277; DIȚĂ (1995), pp. 35-207; DIȚĂ (2009), pp. 67-87.

<sup>22</sup> ZAMFIRESCU (2009), pp. 185-549.

<sup>23</sup> PANAITESCU (1944), pp. 240-248 ; IORGA (1984), pp. 141-144 ; MONTOGNA (1925), pp. 281-283; GEMIL (1986), p. 18.

<sup>24</sup> CHALCOCONDYLAS, p. 64.

<sup>25</sup> GIURESCU (1981), p. 140.

<sup>26</sup> ELIADE (1992), p. 28 ; CONSTANTINESCU (1970), p. 138.

<sup>27</sup> DIR (I), volume 2, pp. 359-361.

<sup>28</sup> MUREŞAN (2004), pp. 177-195.

<sup>29</sup> DIR (I), volume 2, pp. 374-375.

<sup>30</sup> DECEI (1972), pp. 1003-1005 ; GEMIL (1986), p. 14 ; ILIESCU (1988), pp. 96-100.

rive méridionale du fleuve passe sous le contrôle direct des Ottomans. Désormais, seule une « réouverture » du Danube par les Chrétiens pourrait leur permettre d'entrer plus en avant dans les Balkans et notamment sur la rive occidentale de la mer Noire. Malgré les tentatives infructueuses de Sigismond et Mircea de conserver ne serait-ce qu'une partie du fleuve<sup>31</sup>, le roi de Hongrie ne pouvait plus que se lamenter sur la perte de cet axe stratégique vital pour la Chrétienté : « *tunc quoque Wolahia perdita et Danobius in potestatem hostium est redactus* »<sup>32</sup>.

Alors que jusqu'à cette date, le Danube représentait l'objectif à atteindre pour les armées ottomanes, à partir de l'année 1395, le fleuve devenait l'enjeu des croisades menées par les Chrétiens, que ce soit celle de Nicopolis en 1396 ou celle de Varna en 1444. Pour reprendre les termes employés par Franz Babinger, le Danube a représenté au cours des XIV<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> siècles, « une force géopolitique »<sup>33</sup> entre Ottomans et Occidentaux tout comme elle le fut pendant l'Antiquité, entre l'Empire romain et la Dacie et au Moyen-Âge, pour Byzance. Pour la première fois, la Valachie entra dans l'orbite de l'Empire ottoman et son souverain accepta de payer, encore temporairement, le *haraç* au sultan d'Andrinople.

Face à la perte de cet Etat-tampon mais plus encore face au goulet d'étranglement que créa le sultan sur le Danube rendant impossible toute opération terrestre comme fluviale qui aboutirait à descendre les côtes pontiques vers les Détroits, Sigismond de Luxembourg lança un appel à la croisade. Appuyée par le pape Boniface IX et le royaume de France, la chevalerie occidentale prit la route de Pest, tandis que la flotte vénitienne fit diversion dans le détroit des Dardanelles. L'objectif premier était de rouvrir la route danubienne en reprenant les forteresses valaquo-bulgares de la Petite et la Grande Nicopolis afin que les armées coalisées puissent déferler vers les détroits.

Menés par le roi de Hongrie, les croisés prirent la direction de Vidin, où le dernier prince bulgare, Jean Stracimir, leur ouvrit les portes de sa cité. En 1395, ils prirent la ville d'Orjahovo et mirent le siège devant Nicopolis. Dans le même temps, une garnison hongro-transylvaine sous le commandement de Mircea prit la direction de Curtea de Argeş. Ayant une bonne connaissance de ces régions montagnardes, l'armée chrétienne défit le voévode du sultan au cours de l'été 1396<sup>34</sup> : Mircea fut alors rétabli sur le trône.

De son côté, Bāyezīd, ralliant ses vassaux serbes et bulgares, prit la tête de son armée et partit à la rencontre des croisés. Les deux coalitions se rencontrèrent à Nicopolis le 28 septembre 1396<sup>35</sup>. La défaite des Chrétiens fut totale. Elle semble avoir été le résultat du manque de cohésion entre les forces hongroises et la chevalerie française. Les plus grands seigneurs occidentaux furent faits prisonniers, ainsi Jean de Nevers, qui gagna son surnom de Jean

<sup>31</sup> Un document en date du 25 août 1395 mentionne que l'armée de Sigismond s'était établie près de Séverin, occupé par Vlad I<sup>er</sup> mais il ne put prendre la forteresse. Voir : DRH (D / 1), document 99, p. 155.

<sup>32</sup> Ce document datant de 1399 rappelle les événements de l'année 1395. Voir : DRH (D / 1), document 105, p. 172.

<sup>33</sup> BABINGER (1961), p. 25.

<sup>34</sup> Le dernier document signé de Vlad est daté du 28 mai 1396. Ainsi, il a dû forcément être détrôné entre cette date et la bataille de Nicopolis. DIR (I), volume 2, pp. 374-375.

<sup>35</sup> ATIYA (1934) ; ROSETTI (1937), pp. 629-650 ; IORGA (1973), pp. 489-498.

« sans peur », Jean le Meingre dit Boucicaut et le chevalier bavarois Schiltberger. Le roi de Hongrie, lui-même, dut fuir vers le Danube et rallia Constantinople pour regagner son pays par la mer Egée et l'Adriatique.

Bien que Mircea réussit à récupérer le trône de Valachie et à réaffirmer son alliance avec la Hongrie par le mariage, en 1399, du voévode avec une fille issue de la noblesse hongroise de la famille des Tomaj<sup>36</sup>, l'Empire ottoman possède à la toute fin du XIV<sup>e</sup> siècle une position forte dans les Balkans depuis le Danube jusqu'en Grèce continentale.

La première phase de la politique danubienne de Mircea prend fin avec la défaite de Nicopolis. L'attaque frontale contre le sultan n'a pas permis de refouler les Ottomans loin du Danube. Au contraire, il est fort peu probable qu'en cette fin de XIV<sup>e</sup> siècle, Mircea ait eu encore le contrôle des forteresses sur le fleuve. Auparavant lien entre les peuples et les formations politiques, le Danube est devenu en quelques décennies une frontière à la fois politique mais surtout religieuse. Il sépare désormais les Chrétientés de l'Islam.

Les troubles que subit l'Empire ottoman sur sa frontière asiatique vont permettre à Mircea d'entrer dans une nouvelle étape de sa politique balkanique et danubienne. En effet, depuis 1370, un chef turcoman de Transioxane, dénommé Timūr Leng (Tamerlan), s'est autoproclamé khan des Mongols et continuateur de Genghis khan dont il prétend d'ailleurs être le descendant. En juillet 1402, les armées de Timūr Leng rencontrent celles du sultan dans la plaine de Čubuk Ourasi, sous les murs de la ville d'Ankara<sup>37</sup>. La déroute ottomane est totale. Le sultan est fait prisonnier et meurt quelques mois plus tard en captivité. Il s'ensuit pour l'Empire ottoman une décennie de guerre de successions, que les historiens turcs nomment *Fetret Devri*. Lors de cet interrègne, le valaque Mircea va jouer un rôle de premier plan au cours duquel nous allons étudier la fonction véhiculée par le Danube.

Bāyezīd laisse quatre fils. Süleymān est l'aîné. Il passe en Europe où il est appuyé pour la succession au trône par les notables turcomans du clan des Djandārli et les puissances chrétiennes vassales, dont Byzance. Il se proclame sultan à Andrinople. Ses trois autres frères, Isā, Mehmed et Mūsā, devenus *čelebi* (princes héritiers), sont reconnus vassaux de Timūr Leng, respectivement comme émirs de Bursa, d'Amasya et de Kütahya. Mais très vite les quatre fils se querellent pour obtenir le pouvoir suprême et des alliances se mettent en place. Isā meurt en luttant contre Mehmed qui devient sultan à Bursa. En 1411, Süleymān disparaît de la scène politique suite à l'alliance de ses deux autres frères. A partir de cette année, Mehmed règne sur l'Anatolie alors que Mūsā devient sultan d'Edime (Andrinople).

Dans le but de combattre les alliés byzantins de son frère défunt, Mūsā assiège Constantinople. Le basileus Manuel II demande l'aide de Mehmed. Celui-ci écrase son frère près de Filibe (Plovdiv) en 1413 et le met à mort à Samokov en Bulgarie au mois de juillet de la même année, alors que le prétendant allait probablement se réfugier en deçà du Danube dans la Valachie de Mircea. Mehmed I<sup>er</sup> (1413-1421) reste seul et prend le titre de sultan.

Au cours de cet intervalle, Mircea participa activement à soutenir un prétendant capable de se souvenir de l'aide apportée par le Valaque. Dans un premier temps, le voévode réinvestit la Dobroudja, et réoccupa les citadelles sur le Danube, dont Silistra, au printemps 1404. L'étude

<sup>36</sup> PATAKI (1957), pp. 425-428 ; ANDREESCU (1985), p. 361.

<sup>37</sup> ALEXANDRESCU-DERSCA (1977), p. 942 ; BELDICEANU (1976), pp. 441-450.

de la titulature du prince nous indique que ses actions furent entreprises au plus tard en 1406, date à laquelle il signa les documents sous le titre de « *Seigneur de toute la Podounavie jusqu'à la mer majeure et autocrate et seul maître de Dristor* »<sup>38</sup>. Entre 1407 et 1408, il repoussa une tentative des Ottomans pour récupérer les forteresses<sup>39</sup>. Il décida alors de les renforcer à la suite des destructions occasionnées lors des attaques<sup>40</sup>. La ligne du Danube était alors défendue par des forteresses groupées selon trois zones. A l'extrémité ouest du fleuve se trouvait la citadelle de Severin, au centre, celles de Turnu (près de la ville actuelle de Turnu Măgurele) et de Giurgiu, enfin sur le flanc oriental, les forteresses de Hârșova et Enisala.

Ainsi en cinq années, Mircea va refonder et contrôler à nouveau la frontière du Danube. Certainement conscient que les Ottomans retrouveront leur puissance dès la querelle de succession terminée, il profita de ces quelques années de répit pour replacer le glacis de la conquête musulmane en deçà du Danube, dans les territoires balkaniques. A cet effet, il reconduisit ses alliances avec les princes orthodoxes. En 1403, nous apprenons qu'une des filles de Mircea fut mariée au grand celnic Radić, commandant des armées serbes sous les despotes Etienne Lazarević (1389-1427) et Georges Branković (1427-1456)<sup>41</sup>.

Toujours en 1403, il prit position pour le prétendant Mūsā<sup>42</sup>. Cette alliance avec les Ottomans de Musā se concrétise en 1411 par le mariage de la princesse valaque (*doamna*) Ana avec le sultan d'Edirne. Cette union sera très mal acceptée par le patriarche œcuménique qui prononcera la même année, un blâme à l'encontre du voévode<sup>43</sup>. La fuite de Mūsā au cours de l'année 1413 avait selon toute vraisemblance pour but de rejoindre la Valachie et son allié Mircea. Toutefois la mise à mort du prétendant au sultanat et la montée sur le trône de Mehmed ne marqua pas la fin de la politique ottomane et danubienne du prince valaque.

Nous apprenons que le 10 juin 1415, une entrevue eut lieu entre Mircea et un certain Mustafā Ćelebi, devenu l'Usurpateur (*Düzme*) et son allié l'émir d'Aydın, Cüneyd<sup>44</sup>. Cette nouvelle alliance précède le pillage des terres bulgares du mois d'octobre 1416 et le siège de Thessalonique par Mehmed, ville dans laquelle s'était réfugié l'Usurpateur. Au cours de la même période, une nouvelle révolte contre le nouveau sultan éclata au nord de la Roumélie. Elle fut conduite par le shaykh Badr al-Dīn Mahmūd Ibn Kādī Samāwnā, éminent soufi et juriste nommé *kadiāsker* (juge militaire) par Musā<sup>45</sup>. Exilé par le nouveau sultan en 1413 à Iznik, le shaykh continue néanmoins sa prédication pour une répartition plus équitable des biens.

Les sources ne nous renseignent que trop peu sur ses relations avec la principauté valaque, mais au printemps 1416, obligé de s'enfuir précipitamment d'Iznik, Badr al-Dīn se réfugia au nord du Danube. Il fut dès lors placé sous la protection de Mircea. Là, il réunit ses adeptes

<sup>38</sup> DRH (B / 1), pp. 63-65.

<sup>39</sup> NĂSTUREL (1957), p. 240.

<sup>40</sup> CHIHAIA (1977), pp. 53-63.

<sup>41</sup> ANDREESCU (1985), p. 361.

<sup>42</sup> ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU (2006), pp. 373-384.

<sup>43</sup> NĂSTUREL (1982), pp. 211-214.

<sup>44</sup> BALIVET (1987).

<sup>45</sup> BALIVET (1995).

dans la forêt du *Deli Orman*, dans l'actuel département du Teleorman. Il espérait ainsi obtenir l'appui des beys frontaliers et des hauts fonctionnaires de Mūsā dépossédés par le nouveau sultan en 1413 afin de mener une guérilla contre le rétablissement de l'autorité ottomane.

Le sultan décida alors de convoquer son grand vizir Bāyezīd Pasha Djandārli afin de lui donner la direction d'une expédition militaire visant la capture de l'ancien *kadiāsker*. L'armée ottomane traversa le Danube et entra dans la « forêt folle ». C'est dans ces lieux que les troupes musulmanes furent décimées par le prince valaque. Leur chef fut exécuté.

Pendant ce temps, Mehmed rétablissait le calme dans les Balkans. Face à la défaite du grand vizir, il prit à son tour la tête de son armée et se dirigea vers la Valachie. A la fin de l'automne et au début de l'hiver 1416, il reprit le contrôle de la Bulgarie, où il captura le shaykh à Zagra. Ce dernier fut pendu le 18 décembre 1416 à Serrès. Traversant le pays, il mena une attaque contre les forteresses danubiennes réarmées par Mircea. Tour à tour, Silistra, Giurgiu et Turnu Severin furent prises par le sultan : le Danube n'était plus sous contrôle valaque. Le voévode valaque, alors vieux et malade<sup>46</sup>, tenta d'apaiser la colère de Mehmed I<sup>er</sup> en lui offrant des présents et accepta le paiement du tribut.

Mircea mourut le 31 janvier 1418. Il fut enterré dans le naos de l'église principale du monastère de Cozia, devenu symbole du passé glorieux du peuple roumain pour les poètes romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Durant les 32 années de son règne, le plus long si l'on excepte celui du fondateur Basarab, il n'aura eu de cesse de « saper » l'ordre ottoman et d'épuiser leur force armée. Il est certainement le seul monarque d'Europe qui ait réalisé au tournant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la véritable dimension de l'Empire ottoman. Les chroniqueurs musulmans, tels que Kemālpashazāde, évoquent en parlant de Mircea qu'il fut « *le plus grand des princes des pays Infidèles de son temps* »<sup>47</sup>.

Il est le dernier voévode valaque à avoir dominer le Danube, et semblerait-il même les régions en deçà du fleuve. La titulature de Mircea utilisée dans ses actes mentionne dans ses possessions « *les deux rives du Danube jusqu'à la grande mer* »<sup>48</sup>.

Par la consolidation des positions valaques sur le Danube, grâce à une politique forte, Mircea parvint à conclure un accord commercial en 1408 avec le roi de Hongrie Ladislas, qualifié par le chercheur P. Gogeanu « *de premier de ce genre concernant le commerce sur le Danube* »<sup>49</sup>. Il prouve par là même l'intérêt que Mircea portait à la prospérité économique et la sauvegarde militaire du bassin danubien, seuls moyens de permettre l'indépendance politique de la principauté. A partir de son successeur, le voévode Mihail I<sup>er</sup> (1418-1420), le fleuve devint une frontière militaire et religieuse contrôlée par les Ottomans.

A partir de l'été 1420 et la mise en place sur le trône valaque d'un prince dévoué aux Ottomans, Dan II (août 1420 – mars 1431, avec interruptions), les forteresses sur le Danube

<sup>46</sup> Malgré l'opposition d'une partie des historiens roumains à l'idée d'un prince malade, il est vraisemblable que Mircea, qui en 1416 avait plus de cinquante ans, n'était plus apte à mener le combat. A cela, s'ajoutent les cessez-le-feu signés entre l'Empire ottoman, la Pologne et la Hongrie, les deux alliés de la Valachie. ZAMFIRESCU (1987), pp. 278-310 ; JOIȚA (1987), pp. 311-329.

<sup>47</sup> PANAITE (2000), p. 85.

<sup>48</sup> DRH (B / 1), p. 70.

<sup>49</sup> GOGEANU (1970), p. 17.

et en Dobroudja sont transformées en *sandjaklik* et par conséquent incluses dans le *Dār al-Islām*.

Au cours des trois siècles qui séparent la mort de Mircea et l'établissement en Valachie puis en Moldavie du régime phanariote, seul un faible nombre de princes roumains tenteront de rétablir leur domination sur le Danube, sans succès. Parmi ceux-là, nous pouvons mentionner Vlad Dracul (1436-1447) lors de son ralliement à la croisade de Varna en 1444<sup>50</sup> et Michel le Brave (1593-1601), sur lequel nous reviendrons.

Les tentatives de libération de la domination ottomane des Balkans puis de Constantinople à partir des premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle ont toutes pour stratégie la reconquête première du Danube. Dans les plans élaborés par les puissances européennes, ainsi le projet avorté de croisade mis en place au concile de Latran (1513-1517) et au congrès de Vienne (1515)<sup>51</sup>, comme lors de la concrétisation de ces expéditions, ainsi celle de Varna, le fleuve revêt une importance capitale devenant la clé de la libération des peuples sud-est européens. Dès cette période, et plus dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la résistance anti-ottomane passe par le Danube. C'est d'ailleurs ce que l'historien N. Iorga a appelé « *la nouvelle croisade danubienne* »<sup>52</sup>.

Nous pouvons encore évoquer le prince Vlad l'Empaleur (*Țepeș*) (1448, 1456-62, 1476-1478) qui tenta de rétablir sa souveraineté sur la Valachie et le Danube<sup>53</sup>. Lorsqu'il accéda au trône en 1456, grâce au Iancu (Ioan) de Hunyadi (Hunedoara) (1444-1456), Vlad s'accommoda de la domination ottomane. Plusieurs documents vont dans ce sens. L'un d'entre eux rapporte la présence d'une ambassade turque dans la nouvelle capitale valaque Târgoviște demandant au voévode le libre passage des armées du sultan au travers de la Valachie pour attaquer la Transylvanie<sup>54</sup>. Les *mémoires du janissaire serbe* affirment également que Vlad est venu deux années consécutives à la cour du sultan pour lui apporter le tribut<sup>55</sup>. Enfin, le 5 avril 1459, la ville de Brașov se plaint au roi de Hongrie que le prince valaque a « *violé sa foi* » et s'est « *soumis aux Turcs* »<sup>56</sup>. Dès l'année 1459, Vlad l'Empaleur refusa de payer le tribut. La rupture intervint deux ans plus tard, lorsque Hamza Pasha, investi par le sultan et accompagné du secrétaire grec Katabolinos, se rendirent dans la capitale valaque, à Târgoviște, prétextant venir chercher le *haraç*. Ils tentèrent d'assassiner le prince valaque. L'échec ottoman entraîna le courroux de Vlad qui fit arrêter puis empaler le

<sup>50</sup> La frontière danubienne tombera pour quelques mois entre septembre 1444 et l'été 1445, avant de retourner sous domination ottomane. MINEA (1928), pp. 161-194 ; PANAITESCU (1965), pp. 221-231.

<sup>51</sup> Le plan de reconquête des territoires balkaniques présenté par l'ambassadeur du roi Sigismond au pape Léon X, nous trouvons l'indication de l'usage du Danube comme voie de transport des croisés : « *Tertio, quoad iter exercitum et qua regione commode possint incedere, triplex via proponitur [...] nam per Danubium flumen vehi exercitus et paucorum dierum itinere ab Constantinopoli exponi posset [...]* ».

Voir : SIMIONESCU (1979), pp. 511.

<sup>52</sup> IORGA (1937 / 2), pp. 33-44.

<sup>53</sup> ANDREESCU (1976 / 1) pp. 373-379.

<sup>54</sup> GÜNDISCH (1975), pp. 542-543, n° 3040.

<sup>55</sup> Călători, I, p. 126.

<sup>56</sup> BOGDAN (1905), pp. 101-102, n° LXXIX.



dignitaire turc<sup>57</sup>. S'ensuivit alors au cours du mois de janvier 1462<sup>58</sup>, une série de représailles contre les forteresses danubiennes, qu'il occupa, et au-delà même du fleuve, en Bulgarie. L'arrivée du conquérant de Constantinople marqua la fin de la rébellion. Vlad l'Empaleur fut contraint de s'exiler en Transylvanie au début de l'été 1462. Il y fut fait prisonnier par Mathias Corvin (1458-1490). Le trône valaque fut alors donné au frère de Vlad, Radu le Beau (*cel Frumos*), élevé au sérail et servant les intérêts du sultan ottoman.

Même s'ils conservèrent une autonomie partielle, désormais tous les voévodes valaques regardaient avec inquiétude les rives du fleuve. La lettre que le marchand Neacșu de Câmpulung envoya au maire de Brașov entre le 22 et le 30 juin 1521, témoigne du nouvel échiquier créé par les Ottomans en Europe orientale et balkanique<sup>59</sup>. Nous savons au travers des sources écrites que Neacșu était un marchand qui entretenait d'actives relations avec la ville transylvaine de Brașov. Il traitait principalement du négoce de poissons mais rapportait également des marchandises turques. Dans sa lettre, écrite en langue roumaine, ce qui prouve dans quelle hâte le marchand valaque se trouvait lorsqu'il rédigea la missive, Neacșu avertit le maire de Brașov, Hans Beckner, du départ de Sofia de Soliman le Magnifique et de son arrivée prochaine à la tête de son armée sur les rives du Danube.

Confirmant cette fonction d'un fleuve qui sépare deux entités antagonistes, les sultans ottomans ont accordé à la Valachie puis à la Moldavie et à la Transylvanie un statut exceptionnel. Les principautés roumaines ne furent pas considérées du point de vue de la Porte, sous la forme d'*ahidnâme* (capitulations), comme appartenant au *Dār al-Islām* ni même aux « Pays-bien-gardés » (*Memâlik-i Mahruse*)<sup>60</sup>. Le droit d'intangibilité du territoire roumain ainsi que son droit à l'autodétermination, avec entre autre l'élection du voévode par le conseil du prince (*sfatul domnesc*), étaient proclamés officiellement et régulièrement par les sultans. Ainsi un *firman* de 1586 adressé au *beylerbey* de Roumélie interdisait catégoriquement à celui-ci de s'immiscer dans les affaires intérieures des « Infidèles » de Valachie et de Moldavie : « *Que personne ne se mêle des affaires des infidèles de Valachie et de Moldavie en dehors du haraç qu'elles payent selon la loi ancienne* » (« *Eflâk ve Bugdân kefresinin kanun-u kadim üzere vergeldikleri haraçlarından ma'ada sayır hususlarına bir ferd karişmayup [...]* »)<sup>61</sup>.

Les Pays Roumains ont pu par ce statut tout à fait particulier, conserver non seulement leurs terres mais aussi leur classe dominante autochtone. L'Etat lui-même, dans son administration, sa législation, son armée, son Eglise, sa langue, n'a pas été remplacé par les institutions turco-islamiques respectives. Ce ne fut pas le cas des régions situées en deçà du Danube, au sein desquelles l'Islam devint religion officielle.

Ce statut confirmé par les documents émis par la chancellerie ottomane, est corroboré par l'un des plus illustres voévodes de Moldavie, Dimitrie Cantemir. Dans son œuvre *Descriptio*

<sup>57</sup> Voir le récit de Seadeddin dans URSU (1911), pp. 14-15.

<sup>58</sup> ANDREESCU (1976 / 2), pp. 1673-1696.

<sup>59</sup> CAZACU (1968), pp. 525-530.

<sup>60</sup> MAXIM (1997), pp. 207-232.

<sup>61</sup> Ibidem, p. 211.

*Moldaviae*, il mentionne « qu'on a enlevé aux princes de Moldavie le droit de déclarer la guerre, de conclure la paix, de faire des traités, d'envoyer des ambassadeurs chez les princes voisins pour affaires d'Etat ; en échange, on leur a laissé toute liberté et presque les mêmes pouvoirs qu'autrefois de légiférer, de punir les habitants, d'accorder des dignités et de les révoquer, d'établir des impôts et mêmes des évêques, et ainsi de suite. Et ces pouvoirs du prince s'exercent non seulement sur les dignitaires et les habitants de la Moldavie, mais aussi sur les marchands turcs et sur d'autres personnes, quel que soit leur état, dès lors qu'elles se trouvent sur le territoire de sa principauté »<sup>62</sup>. Dans son *Hronicul vechimil româno-moldo-vlahilor*, ce même prince note encore plus précisément que la Moldavie et la Valachie « bien qu'obligées de verser de l'argent à l'Empire Ottoman [...] ont conservé intactes leurs églises, leurs lois, leur justice et leurs coutumes »<sup>63</sup>.

Cette distinction accordée aux Pays Roumains concernait non seulement le plan administratif et législatif, mais également le plan commercial et surtout religieux. Donc plus qu'une frontière politique entre les deux formations politiques, le Danube a rempli la fonction de frontière multiple, à la fois politique, religieuse et culturelle. C'est pourquoi les voyageurs qui traversaient le fleuve avaient l'impression de quitter l'espace ottoman, l'*Islâm*, pour entrer dans la Chrétienté. Car au nord du Danube, ils pouvaient voir partout la croix librement exposée comme signe de frontière et symbole de la foi chrétienne alors qu'elle était interdite lors des cérémonies publiques au sud du Danube. Le voyageur anglais Edmund Chishull (1702) relevait la différence frappante entre les églises roumaines, riches et altières, au libre son des cloches, et celles sud-danubiennes où des planches de bois étaient utilisées pour sonner l'angélus car les cloches étaient interdites<sup>64</sup>.

Pour autant, même si le Danube sépare désormais deux entités politico-territoriales que tout oppose, il ne devient pas un mur infranchissable pour les populations chrétiennes asservies : le fleuve garda plus que jamais sa vocation d'élément de cohésion humaine, économique, culturelle et religieuse. Du point de vue des relations entre les voévodes valaques et les anciens dignitaires des Balkans, la présence ottomane sur le Danube et la désintégration des Etats orthodoxes n'entraîna pas la rupture de ces alliances.

Tout d'abord, une partie de la population des régions sud danubiennes cherchât refuge dans le royaume de Hongrie et dans les principautés roumaines, Valachie et Moldavie. Ils apportèrent avec eux leurs traditions culturelles.

De plus, les membres des anciennes familles régnantes se sont apparentés aux princes roumains. Les documents nous apprennent que le grand *ban* de Craiova Barbu (1495-1520) fut marié à Négoslava, issue d'une famille noble serbe. En 1504, le *comis* (écuyer) Pîrvu, neveu du prince régnant de Valachie Radu le Grand, s'unit avec Hélène, fille de Dimitri Iaksitch<sup>65</sup>.

L'ancien despote de Srem, Georges Brancović (1486-1496) devint métropolite de Valachie sous le règne du même Radu le Grand. Son successeur, Neagoe Basarab (1512-1521), fut

<sup>62</sup> CANTEMIR *Descriptio*, p. 127.

<sup>63</sup> CANTEMIR - *Hronicul*, pp. 106-107.

<sup>64</sup> Călători, VIII, p. 199.

<sup>65</sup> BOGDAN (1905), volume 1, p. 349 ; FLORA (1964) ; MIRCEA (1963), pp. 377-419 ; ȘTEFĂNESCU (1969), pp. 891-897.

marié à la princesse Despina Militza de la famille des Brancović<sup>66</sup>. La famille régnante monténégrine des Crnojević chercha dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle une alliance matrimoniale avec les différentes dynasties valaques. Ainsi, Radu le Grand s'unit à la nièce d'Ivan Crnojević (1465-1490), Catherine<sup>67</sup>.

Le Danube conserva donc sa fonction de trait d'union entre les anciennes formations étatiques balkaniques comme byzantines<sup>68</sup> et la principauté roumaine. Celle-ci devint le lieu de refuge des anciennes familles royales désormais subordonnées au sultan. C'est d'ailleurs de Bulgarie que vient le principal modèle historiographique pour les auteurs ecclésiastiques moldaves. En effet, la chronique universelle de Constantin Manassès, qui avait été traduite du grec en slavon au XIV<sup>e</sup> siècle, fut empruntée deux siècles plus tard par la principauté roumaine<sup>69</sup>.

Tourmons nous maintenant vers les Carpates afin de comprendre quel fut leur rôle à la suite à la pénétration ottomane dans les Balkans.

#### 4.1.2. Les Carpates, citadelle des résistances des Pays Roumains

Pour les trois principautés roumaines, les Carpates orientales et méridionales ont constitué une base matérielle pour leurs conceptions d'organisation de la défense stratégique face aux agresseurs qui exerçaient une pression concentrique. Mais aussi ces montagnes furent aussi le liant nécessaire, grâce aux nombreux défilés, pour assurer un développement économique et spirituel commun, permettant de conserver et de développer la conscience ethnique et pour élaborer, à la limite, une stratégie unique de défense.

Un système de fortifications, véritable ceinture de protection à la fois le long du Danube et dans les Carpates, fut réalisée par les voévodes dès les premières décennies de l'indépendance des principautés roumaines. Des fonctionnaires étaient spécialement dévolus aux zones de montagne, administrativement séparées des « *județe* » et ce, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>70</sup>.

Les nombreux défilés des Carpates, axes liant les trois formations étatiques, étaient tous pourvus de lignes de défense allant de la simple tour de guet à la puissante forteresse. En Valachie, le défilé du Jiu était protégé par la ville commerçante de Târgu-Jiu. Celui de l'Olt, l'un des plus importants au Moyen-Âge fut flanqué d'une série d'ouvrages à vocation militaire. En venant de la Transylvanie via Sibiu, le couloir était surveillé par une tour de guet à quelques kilomètres en amont du village de Călinești. Ensuite, le monastère de Cozia, édifié sous le prince Mircea par le moine serbe Nicodème, se posait comme un premier bastion. Enfin, à la sortie du défilé, dans les Carpates méridionales valaques, la ville de Râmnicu-Vâlcea, fondée et fortifiée par le même prince, barrait l'accès à la plaine valaque mais également à la capitale Curtea de Argeș. La passe de Bran, reliant Brașov en Transylvanie à la seconde capitale valaque Câmpulung, fut elle aussi fortement empruntée et

<sup>66</sup> MIRCEA (1964), pp. 435-437.

<sup>67</sup> DRH (B / 1), n° 263, p. 425.

<sup>68</sup> NĂSTUREL (1967), pp. 107-111.

<sup>69</sup> TURDEANU (1965), pp. 97-142 ; BOGDAN (1968), pp. 325-328.

<sup>70</sup> ORGHIDAN (1969), p. 165.

donc défendue. En témoigne, l'existence dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, de la forteresse de Bran, appartenant au pays transylvain de Bârsa. Du côté valaque, le passage était contrôlé par la citadelle de Cetățeni et le monastère de Comana. Plus au sud, lorsque la capitale fut transférée à Târgoviște par le prince Vlad l'Empaleur, celui-ci fit réaliser pour sa protection la puissante tour de Poenari, point central des légendes entourant ce prince haï des Saxons.

La Moldavie, à l'instar de sa sœur aînée, s'est également vue dotée d'une ceinture de défense dans les défilés carpatiques la reliant à la Transylvanie et ce, dès les premiers princes parmi lesquels il faut citer Alexandre le Bon, Etienne le Grand et Petru Rareș. Le défilé de Oituz marque géographiquement le passage entre les deux principautés. Difficile d'accès encore aujourd'hui, il fut peu emprunté par les armées et ne nécessita donc pas un système de défense très élaboré. Le monastère de Bistrița se posait toutefois comme un avant poste de surveillance pour l'importante ville commerçante de Piatra-Neamț. Plus au nord, le monastère de Neamț exerçait la même fonction de garde pour la ville de Târgu-Neamț. De loin le plus important des défilés moldaves, la passe Mestecăniș à près de 1100 mètres d'altitude, permettait de joindre rapidement les différentes capitales du pays, Suceava, Baia et Rădăuți. Une fois de plus, ce furent des monastères fortifiés qui permirent la surveillance de ces zones montagneuses : Voroneț, sur la route de Gura Humorului et Moldovița - Sucevița en amont de Rădăuți.

C'est donc tout naturellement que les défilés des Carpates ont joué un rôle de protecteur dans l'intangibilité des Pays Roumains. Cette fonction fut parachevée par l'importance donnée à ces passages au travers de la montagne par les princes qui préférèrent combattre dans ces lieux les armées ennemies, obtenant de la sorte l'avantage du terrain.

L'approche des montagnes des Carpates devait ainsi représenter un barrière psychologique pour les armées ennemis. En plus de la nature sauvage des lieux, forêts impénétrables, marécages, vallées étroites véritablement goulots d'étranglement, sentiers étroits, s'ajoutaient les tactiques guerrières des princes roumains : travaux défensifs appelés par les sources *indagineș* consistant en des palissades de bois, des troncs coupés retenus verticalement par des cordes dans l'attente des ennemis et des rochers barricadant les cols et défilés des Carpates ; archers roumains cachés pouvant attaquer à n'importe quel moment ; harcèlement par la cavalerie... Les sources contemporaines nous offrent de nombreux exemples de l'utilisation de ces techniques et qui permirent aux Valaques ou aux Moldaves, parfois, de remporter de brillantes victoires<sup>71</sup>.

L'exemple le plus parlant reste celui que nous avons évoqué au cours du chapitre relatif à la constitution des principautés roumaines au XIV<sup>e</sup> siècle. La bataille de Posada en novembre 1330 peut être à juste titre considérée comme l'application parfaite de la stratégie de défense des Pays Roumains au cours du Moyen-Âge.

---

<sup>71</sup> Parmi la bibliographie relative à ce sujet, voir : IORGA (1910) ; ROSETTI (1935) ; IORGA (1984) ; plus récemment ANTOCHE (2010) et bien entendu l'ample fresque de l'histoire militaire du peuple roumain dont le second volume est dédié aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles (Istoria militară II)

Quelques années après cette victoire, le voévode valaque Vladislav I<sup>er</sup> (dit *Vlaicu*) imita son aïeul au cours de l'automne 1368 lors de l'expédition du voïvode de Transylvanie Nicolas Lackfi contre le Roumain. La chronique de Jean de Târnave (*Küküllö* en hongrois) mentionne que Nicolas Lackfi franchit les montagnes avec l'intention d'attaquer le prince de Valachie. Vlaicu envoya le commandant de la citadelle de la Dâmbovița, Dragomir, à l'encontre de l'armée hongroise tandis que le voévode devait faire face à une seconde armée hongroise qui venait de franchir le Danube. Suite au premier affrontement, Dragomir dut battre en retraite dans une forêt dense. « *Après cela* », nous dit le chroniqueur, « *avançant tranquillement toujours plus loin dans la forêt et s'étant engagé sur un chemin étroit, [le prince de Transylvanie] fut attaqué par un grand nombre de Roumains dans les forêts et les montagnes et fut laissé pour mort, ensemble avec le digne Pierre, son vice-voïvode, avec Deseu, aussi dénommé Vas, avec Pierre Ruffus, commandant de la citadelle de Baltă, avec les Sicules Pierre et Ladislaus, de valeureux hommes, et avec beaucoup d'autres soldats et d'éminents nobles* »<sup>72</sup>.

Sous le règne du dernier prince indépendant de Valachie, Mircea, les armées ottomanes durent également se confronter à cette stratégie de guerre des Roumains<sup>73</sup>. Le chroniqueur byzantin Laonic Chalcocondylas mentionne que lors d'une expédition du sultan en 1394 ou en 1400, « *Mircea après avoir mis les femmes et les enfants en lieu sûr, lui et son armée furent suivis par Bayezid dans les forêts de chênes du pays, qui sont nombreuses et couvrent tout entier le pays, tant est si bien qu'il ne fut pas facile pour l'ennemi d'atteindre son but et pour le pays d'être conquis* »<sup>74</sup>. C'est de la même manière que procéda le voévode Vlad en août 1395 lorsqu'il fut confronté aux forces de Sigismond I<sup>er</sup> de Luxembourg, qu'il poussa vers les passes des monts du Banat<sup>75</sup>.

La situation fut en tout point la même sur le territoire de Moldavie, où les voïvodes réussirent à conserver pour un temps leur indépendance, grâce aux montagnes des Carpates. La fondation et la prise de l'indépendance de ce pays roumain, tout comme celles de la Valachie, sont avant tout marquées par l'empreinte des montagnes. La façon dont les voïvodes roumains percevaient la stratégie de défense de leur pays lorsque les armées hongroises forçaient les défilés des Carpates est admirablement décrite par Etienne le Grand de Moldavie dans la lettre envoyée au roi Casimir IV de Pologne rapportant la victoire obtenue contre le roi de Hongrie Mathias Corvin lors la bataille de Baia de décembre 1467<sup>76</sup>.

« *Il y a quelques jours, le roi de Hongrie, Mathias, se rua vers nous avec une grande force, amenant diverses armées, un grand nombre de nobles, faisant irruption dans les montagnes ou les plai [divisions administratives sur les crêtes des Carpates qui constituaient « la frontière »] sur le Trotuş. Dès que nous avons appris la nouvelle, [...], nous avons rassemblé les armées et sommes allés à leur rencontre près des plai et avons lutté en champ ouvert, près des lits des rivières, partout où il était possible, parce que leur armée était puissante. Et, après avoir pénétré à Trotuş, ils ont continué à avancer dans la zone des montagnes, pillant*

<sup>72</sup> Jean de Târnave, pp. 311-312.

<sup>73</sup> DOGARU (1986), pp.20-22.

<sup>74</sup> CHALCOCONDYLAS, p. 64.

<sup>75</sup> DOGARU (1986), pp. 21-22.

<sup>76</sup> PANAITESCU (1965 / 1), pp. 65-66 ; sur les circonstances et le déroulement précis de la bataille, voir : ANTOCHE (2003), pp. 133-161. La source dans IORGA (1937 / 2), pp. 179-181.

le pays, dévastant et mettant partout le feu, réduisant en cendres villes et villages, tuant les enfants et profanant les églises, et s'adonnant à des sacrilèges [..]. Et ils ont passé par le feu Troțuș, Bacău et Roman et ont continué leur chemin ; nous les avons suivis et les avons combattus nuit et jour, sans cesse, pendant quarante jours, et ils ont continué à avancer vers Neamț et Baia et ont incendié Neamț [...] puis ils sont arrivés au pied de la montagne dans un bourg qui s'appelle Baia et ont commencé à le renforcer ». Les Moldaves exécutèrent alors un encerclement de la ville qu'ils attaquèrent de nuit. La lutte fut acharnée, le corps expéditionnaire hongrois battit en retraite. Dans les défilés, les groupes de soldats hongrois tombèrent dans les embuscades, abandonnant leurs armes et leurs bagages, et cherchèrent à se frayer chemin en luttant.

La mort de Mircea au début du XV<sup>e</sup> siècle et l'entrée de la principauté dans l'orbite de la Sublime Porte eurent pour conséquence immédiate un affaiblissement du front hongro-valaquo-moldave dans la lutte anti-ottomane. Du point de vue interne, entre 1418 et 1456, année de la montée sur le trône de Valachie de Vlad l'Empaleur, dix voévodes se sont succédé à la tête du pays. En Moldavie, la situation fut sensiblement la même. Entre la mort d'Alexandre le Bon en 1432 et l'arrivée d'Etienne le Grand en 1457, ce ne sont pas moins de 17 princes qui furent couronnés à Suceava.

La situation évolua quelques années avant le milieu de ce siècle. Sur l'impulsion du voïvode de Transylvanie Ioan de Hunedoara, de nouvelles expéditions chrétiennes furent mises en place afin de repousser les Ottomans en deçà du Danube.

Le 9 décembre 1437, le roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg mourut, laissant son trône à Albert de Hongrie (1438-1439), après une confrontation entre la maison d'Autriche des Habsbourgs et celle, polonaise, des Jagellons. Le décès prématuré d'Albert à la fin du mois d'octobre 1439 provoqua une nouvelle querelle de succession. Le sultan Murād II (1421-1451) profita de la désorganisation des provinces hongroises pour envahir le pays de Bârsa au cours de l'été 1438. Deux ans plus tard, au mois d'avril 1440, le sultan mit le siège devant la citadelle de Belgrade. La réaction chrétienne ne se fit pas attendre. Le nouveau roi Vladislav Jagellon (1439-1444) leva une armée dont il plaça à la tête son *han* de Severin, Ioan de Hunedoara. Fin stratège et aguerri à la technique de combat hussite, il obligea le sultan à se retirer des murailles de la citadelle hongroise. Au printemps 1442, une nouvelle expédition du sultan mena les troupes ottomanes sous les murailles de la ville d'Alba-Iulia, lors de la bataille de Sântimbru, puis sous celles de Sibiu.

Les chroniqueurs évoquent que le *sandjakbey* de Vidin trouva la mort au cours de cette confrontation et que les armées du *beylerbey* furent contraintes de se retirer en deçà des Carpates par les Portes de Fer. C'est dans cette région que les Ottomans subirent une nouvelle défaite, au mois d'août, dans les localités de « *Kapu* », à l'endroit dit « *Waskapu* »<sup>77</sup>. Le même scénario se déroula quelques mois plus tard, en septembre 1442. En représailles de la trahison du prince valaque Vlad Dracul et de la mort de Yezîd bey, les janissaires commandés par le *beylerbey* de Roumélie traversèrent le Danube dans le but d'assassiner le voïvode et de transformer la province en *sandjak*. Ne pouvant s'opposer aux troupes ottomanes, Vlad Dracul se retira le long de la vallée de la Ialomița où il fut rejoint par son allié transylvain. Les armées se rencontrèrent dans cette contrée le 2 septembre 1442. S'étant

<sup>77</sup> IORGA (1937 / 2), p. 84 ; DAN (1974), p. 190 ; HAȚEGAN (1979), p. 225-232

divisés afin de piller la région, les Ottomans furent défaits dans la vallée et le *beylerbey* dut se réfugier en deçà du Danube à Vidin<sup>78</sup>.

Les Carpates sont demeurées tout au long du Moyen-Âge la forteresse protégeant les principautés roumaines. Grâce à la densité de ses bois, aux nombreuses vallées, aux sentiers seulement connus des autochtones, les montagnes permirent aux souverains de déclencher des escarmouches et batailles psychologiques contre leurs ennemis rendant ainsi leur progression et leur domination plus difficiles. Le chercheur Radu R. Rosetti dans son *histoire de l'armée roumaine* expliquait que « *les Roumains plus proches de la nature ont recouru à la nature pour obtenir les moyens d'augmenter leurs forces et de diminuer celles de l'adversaire* »<sup>79</sup>.

D'ailleurs, ce constat était magnifiquement exprimé par les contemporains comme l'érudit Antoine Verancsics (Verantio). Rédigé après 1540, son œuvre *Expeditionis Solmani Moldaviam et Transilvaniam* nous offre quelques renseignements sur l'utilisation faite de la nature à des fins militaires : « [La Transylvanie, la Valachie et la Moldavie] *sont très bien défendues par les montagnes les plus escarpées, par les forêts les plus pénibles à traverser, par les précipices les plus grands, par les rivières impétueuses et des torrents dangereux, avec des chemins et des sentiers d'une ineffable étroitesse* ». Plus loin évoquant les combattants roumains, l'auteur ajoute : « *ils courent loin en grand nombre dans ces forêts et montagnes et attaquent dans chaque lieu et en même temps les rangs des ennemis, soit ceux de devant, du milieu ou de derrière, et même toutes les nuits ils les harcèlent en leur infligeant beaucoup de pertes* »<sup>80</sup>.

Un siècle plus tard (1658), Paul d'Alep, accompagnant le métropolite Macaire dans les Pays Roumains, qualifie les montagnes des Carpates de la façon suivante : « *Notre pays n'a pas de châteaux. Ce sont ces montagnes et ces forêts contre lesquels aucun ennemi ne peut rivaliser, qui servent de châteaux et de forteresses. S'il avait été autrement, les Turcs nous aurait chassé du pays [c'est-à-dire du pouvoir] depuis très longtemps* »<sup>81</sup>.

Comment ne pas évoquer la figure du prince de Valachie Vlad l'Empaleur (Vlad Țepeș, 1448 ; 1456-1462 ; 1476), mieux connu en Europe occidentale sous le nom de Dracula, dans la mise en place d'une stratégie guerrière lui ayant permis de résister plusieurs années au conquérant de Constantinople, le sultan Mehmed II Fâtiḥ (1444-1446 ; 1451-1481). Le prince utilisa non seulement les atouts naturels que présente le pays mais inaugura une tactique de guérilla et de guerre irrégulière. Il attaquait de nuit et par surprise, ainsi que nous le rapporte les sources vénitiennes (« *all alba del giorno* »)<sup>82</sup> concernant les combats contre les Ottomans dans la région de Severin en août 1458. À cette occasion, il décida 10 000 des 18 000 soldats du grand-vizir Mahmud pacha avec seulement 5 000 cavaliers valaques et hongrois. Les sources saxonnes<sup>83</sup> mentionnent également, avec une exagération certaine, parfois, comment

<sup>78</sup> CHALCOCONDYLAS, p. 64.

<sup>79</sup> ROSETTI (1935), p. 189.

<sup>80</sup> Călători străini, I, pp. 417-420.

<sup>81</sup> PAUL D'ALEP, p. 396.

<sup>82</sup> IORGA (1895), pp. 12-15.

<sup>83</sup> CAZACU (2006), pp. 95 ; 99 ; 179...

le prince de Valachie maniait à son avantage éléments naturels et ruses. Les mémoires du janissaire serbe<sup>84</sup> sont également une source de première main pour comprendre l'impact psychologique de la tactique de l'Empereur sur ses ennemis. Lors de la grande offensive du sultan en plein territoire valaque au cours du mois de mai 1462, le janissaire d'Ostrovica évoque avec crainte le mental des troupes et de lui-même : « *Nous étions en proie à une telle frayeur que bien que le voïévode n'eût qu'une petite armée, nous nous cachions chaque nuit dans des fossés, et encore nous ne pouvions en être tranquilles* ». Le sobriquet de Vlad démontre, s'il est encore besoin, l'approche psychologique que le prince avait de la guerre. Il lui fut probablement donné à la suite de l'affrontement près de Târgoviște, la capitale valaque, vers la mi-juin 1462. Voici le récit qu'en fit Chalcocondyle<sup>85</sup> : « *Mais continuant d'avancer il marcha quelques 27 stades et vit les siens empalés. L'armée de l'Empereur tomba sur les empalés sur un espace qui s'étendait sur une longueur de 17 stades et une largeur de 7. Et c'étaient de grands pals où étaient fichés des hommes, des femmes, des enfants, environ 20 000, disait-on Quel spectacle pour les Turcs et pour l'Empereur en personne ! Et même l'Empereur saisi de stupeur ne faisait que dire qu'il ne pouvait prendre son pays à un homme qui accomplissait de si grandes choses et qui, de façon surnaturelle, savait se servir de la sorte de son pouvoir et de ses sujets. Il disait encore qu'un homme qui accomplissait de tels actes serait encore digne d'en accomplir davantage. Et les autres Turcs voyant la multitude de gens empalés furent extrêmement effrayés. Il y avait aussi des petits enfants attachés à leurs mères, fichés aux pals et les oiseaux avaient niché dans leurs cages thoraciques* ».

Il renouvella la tactique de l'attaque nocturne en janvier 1462 lors d'un raid dévastateur sur la rive méridionale du Danube entre Giurgiu et l'embouchure de la rivière Jiu. Dans une missive envoyé au roi de Hongrie Mathias Corvin, Vlad s'enorgueillit d'avoir fait « *23 883 morts sans compter ceux qui ont été brûlés vifs dans leur maison ou dont les têtes n'ont pas été présentées à nos officiers* »<sup>86</sup>. L'historien Matei Cazacu explique que ce raid avait pour objectif de détruire les forteresses qui abritaient les *akîndjis* et les *martolos*, ces soldats de l'armée irrégulière ottomane qui se payaient avec les butins et trésors de guerre qu'ils faisaient.

La frontière danubienne comme « force géopolitique » pour reprendre les mots de Franz Babinger<sup>87</sup> a joué un rôle à la fois militaire tout comme psychologique chez Ottomans, ainsi que ce fut également le cas pour les Romains et les Byzantins plusieurs siècles auparavant. Une défense efficace du fleuve était un impératif stratégique de premier ordre puisqu'il donnait une limite matérielle à la conquête. Celle-ci fut débutée sous Bayezid I<sup>er</sup> (1389-1403) à l'époque du prince Mircea et continuée par Murâd II (1421-1451). Cet effort de fortification poursuivit au cours de premières décennies entraîna une guerre de position permettant aux Sultans de renforcer ses bases arrières, politique qui fut couronnée de succès suite à la défaite des coalitions chrétiennes à Nicopolis (1396), Vama (1444)<sup>88</sup> et Kossovopolje (1448).

<sup>84</sup> Mémoire du janissaire serbe.

<sup>85</sup> CHALCOCONDYLAS, pp. 289-290.

<sup>86</sup> La source chez CAZACU (2004), pp. 181-182.

<sup>87</sup> BABINGER (1961), pp.15-25.

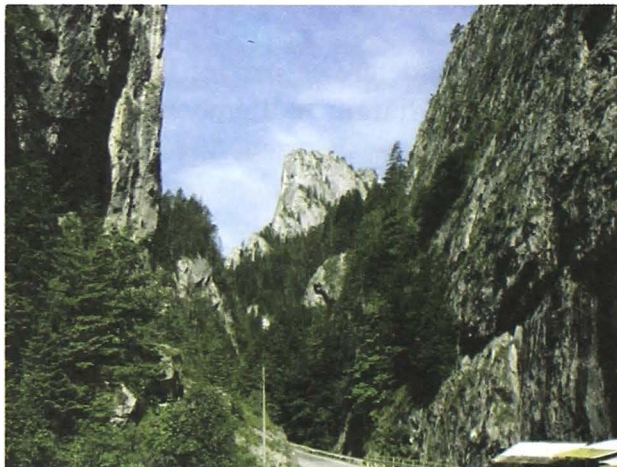
<sup>88</sup> Sur ces deux batailles et leurs répercussions, voir l'excellente étude d'Emmanuel Antoche : ANTOCHE (2000).



**Illustration 18 : Le col de la Tour Rouge dans le défilé de l'Olt.**



**Illustration 19 : Le défilé de Bicaz.**



**Illustration 20 : Les Carpates orientales depuis la ville de Piatra-Neamț.**



Lors de cette première phase, les passages sur la rive nord du Danube furent essentiellement le fait des troupes irrégulières comme s'il existait une certaine défiance à vouloir entrer de plein pied dans les Pays Roumains. Était-ce un choix raisonné de la part des Sultans que d'attendre avant d'aller plus loin dans les conquêtes, évitant ainsi une guerre ouverte avec le royaume de Hongrie et les principautés roumaines ? Y avait-il un lien avec l'environnement boisé des régions roumaines ? Dans sa brillante étude sur les forêts roumaines, l'historien C. C. Giurescu explique que l'on pouvait voyager des jours entiers du Danube jusqu'aux Carpates sans jamais sortir des denses forêts<sup>89</sup>. Probablement des deux<sup>90</sup>.

Le sultan Mehmed II a franchi une nouvelle étape, à la fois militaire et psychologique en menant lui-même la plus importante armée ottomane depuis la prise de Constantinople au nord du fleuve. Celle-ci rassemblait entre 60 et 70 000 soldats, 25 trirèmes et 150 navires de transport<sup>91</sup>. Cette première traversée du Danube d'envergure par l'armée régulière ottomane a nécessairement permis de dépasser la frontière psychologique que constituait le fleuve en ouvrant l'Europe centrale et orientale aux visées ottomanes.

Il est un dernier aspect qui illustre une nouvelle fois la représentation mentale qu'exercèrent les Carpates chez les voévodes roumains. Celle-ci est plus particulièrement perceptible dans la titulature employée dans la correspondance entre les chancelleries, expression de la souveraineté. À côté du titre principal de « voévode » et de ceux de « autocrate » (« *autokratôr* ») et ses dérivés (« *samodrăjeț* », « *samodravni* »), « *gospodin* », « *gospodar* » ou « *domn* », d'autres vocables vinrent s'ajouter dès le XIV<sup>e</sup> siècle, complétant de manière éloquente la titulature des princes roumains. Parmi celle-ci, nous pouvons mentionner l'épithète « grand » et la particule « *IO* » (« *IW* »), abréviation du prénom *Iwan* (*Iohannes*, Jean) et sur lequel une riche bibliographie a tenté d'élucider la signification<sup>92</sup>.

Les princes roumains agrémentaient également leur titre de dénomination géographiques. La principale désignation possédant une connotation géographique indiquait logiquement leur domination sur leur *domnia* à savoir la Țara Românească et la Moldavie. En Valachie, ce titre apparaît dès le XIV<sup>e</sup> siècle sous la forme de « *maître de tout le Pays Roumain* »<sup>93</sup> : « *domn a toată Țara Românească* ». En Moldavie, la formule est plus rarement présente mais se retrouve dans quelques documents sous la forme de « *Moldovalachie* »<sup>94</sup>.

<sup>89</sup> GIURESCU (1976), pp.38-63.

<sup>90</sup> Voir à ce sujet les arguments de P. P. Panaitescu : PANAITESCU (1994), pp. 112-117.

<sup>91</sup> ROSETII (1935), p. 32 ; CAZACU (2004), p. 186.

<sup>92</sup> Voir, JOUDIOU (2000), pp. 501-510. Ce dernier, rejoignant les conclusions de P. P. Panaitescu, considère cette particule comme une marque orthodoxe empruntée par les Valaques puis les Moldaves chez les Bulgares. Également l'étude de Dan Ioan Mureșan (MUREȘAN (2010) pour qui la particule « *IW* » pourrait être le nom de baptême de Basarab (Ivanco / Ioan) repris ensuite par ses successeurs pour légitimer leur règne, ainsi que ce fut le cas pour le prénom Etienne chez les Serbes.

<sup>93</sup> DRH (B / I), document n° 6, pp. 17-19.

<sup>94</sup> La titulature d'Alexandre le Bon dans ses donations aux monastères : DRH (A / I), document n° 41, pp. 59-61.

Plus généralement, l'emploi du terme « *transalpina* »<sup>95</sup> par les chancelleries étrangères, et notamment hongroise, pour désigner le prince à la tête de la principauté de Valachie confirme l'existence d'un amalgame entre l'Etat (*țara*), son représentant (*domn*) et les montagnes. C'est d'ailleurs de cet adjectif que semble dériver le nom de *muntenia* et celui de ses habitants, les *munteni*, littéralement « le pays des montagnes ». Or les études ethnographiques<sup>96</sup> prouvent que dans la conscience roumaine, seule la prairie alpine (*plai*) est qualifiée de montagne (*munte*). Ce qui constitue la base de la montagne, à savoir les forêts de sapin et les collines, est désigné par d'autres termes spécifiques : respectivement *codru* et *deal*.

L'un des intérêts d'étudier la titulature des princes roumains réside dans la subsistance du processus d'unification des *țării* au sein de la formule récurrente « *des montagnes à la mer* [du pays des Tatares – la Dobroudja] » (« *toată țara Ungrovlahiei și părțile de peste munți și cele tătărești* »)<sup>97</sup>. En Moldavie, le prince Roman I<sup>er</sup> est qualifié « *d'autocrate dominant le Pays de Moldavie de la montagne à la mer* » : « *samoderjeț, stăpânitoriu țărâi de la plaiuri și până la mare* »<sup>98</sup>.

Les titres géographiques portés par les princes valaques diffèrent légèrement. Ils sont marqués par une amplification géographique. Ainsi entre le règne de Vladislav I<sup>er</sup> (1364-1377) et de Vlad Călugărul (1482-1495), les souverains valaques possèdent également deux fiefs en Transylvanie, à Amlaș et Făgăraș. Notons que la domination des princes sur ces deux régions est distinctement séparés dans la titulature de la mention « *pește munți* ». Ce fait doit nous amener à penser que le voévode de Valachie était maître des montagnes ainsi que des deux régions transylvaines et non pas seulement, comme nous pouvons le trouver dans certaines traductions, des « territoires d'outre-monts ». L'addition de cette souveraineté sur les montagnes et les *plaiuri* démontre une fois encore le berceau étatique que représentèrent les Carpates.

Concernant ces deux duchés, ils sont vraisemblablement l'héritage de la période de morcellement territorial et politique caractérisant le XIII<sup>e</sup> siècle. Ces deux bandes de terre sur le versant septentrional des Carpates méridionales furent laissées par les rois de Hongrie aux souverains valaques<sup>99</sup>. Elles constituèrent des fiefs valaques sur les territoires dénommés par le roi de Hongrie en 1222, la « *terra Blacorum* » puis en 1224, la « *silva Blacorum* ». Un acte de Vladislav I<sup>er</sup>, daté du 8 mai 1373, mentionnant ses possessions dans les monts de Nemaia, nous offre la possibilité d'entrevoir leur ancienneté. Il fait explicitement référence au fait que « *vodă* » Basarab était « *baron des terres de Făgăraș et d'Amlaș* »<sup>100</sup>.

<sup>95</sup> Parmi les nombreux exemples que nous pourrions citer, voici une lettre du pape Jean XXII adressé à Basarab depuis Avignon le 1<sup>er</sup> février 1327 : DRH (D / 1), document 17, p. 39 : « *nobili viro Basarab, voivoda Transalpino* ».

<sup>96</sup> Voir CONEA (1959), pp. 346-351.

<sup>97</sup> DRH (B / 1), document n° 30, pp. 66-67.

<sup>98</sup> DRH (A / 1), document n° 2, pp. 3-4 daté de 1392 ; document n° 3, pp. 4-5 ; document n° 4, pp. 5-6, tous deux datés de 1393.

<sup>99</sup> Sur le statut spécifique du duché de Făgăraș, voir POP (1996), p. 191 et LUKACS (1999).

<sup>100</sup> DRH (B / 1), document n° 4, p. 14.

Le titre de « *duc de Făgăraș* » (« *dux de Fogaras* » ou « *dux de Fugrus* ») fut porté par Vladislav I<sup>er</sup> dès 1368 ainsi que dans la première partie du règne de Mircea<sup>101</sup>. Ce dernier s'intitule ensuite, au début du XV<sup>e</sup> siècle, et en association avec le précédent, « seigneur d'Amlaș » : « *Herțeg d'Amlaș et de Făgăraș* »<sup>102</sup>. La dernière variante, plus lapidaire, mentionne que le prince valaque est « *seigneur des parties au-delà des montagnes* » : « *zaplaninskym stranam* »<sup>103</sup>.

Par la suite, la possession de ces terres transylvaines semble être confirmée dans les actes de Vlad Dracul de 1437<sup>104</sup> sans que pour autant il ne signe l'acte en précisant ses possessions. En effet, en 1440, ce même voévode établit Mihail de Târgoviște comme abbé du monastère de Cârța<sup>105</sup>, situé dans la frange valaque de la Transylvanie. L'aide apportée par le voévode Vladislav II (1446-1456) à l'Empire ottoman, notamment lors de la bataille de Kosovo, entraîna la perte des duchés conquis par Iancu de Hunedoara<sup>106</sup>. L'exécution du prince par Vlad Țepeș (1456-1462), à Târgșor en 1456, lui permit de recouvrer les possessions transylvaines. Nous retrouvons ensuite une mention du pays de Făgăraș dans le document émis par Basarab le Vieux le 8 mai 1476, par lequel il confirme la donation faite à son boyard du pays de Făgăraș, Șerban, et à sa famille, de la moitié d'un village, de parts sur d'autres ainsi que des montagnes de Nemaia et des Tziganes<sup>107</sup>. La mise sous tutelle de la Valachie par les sultans ottomans puis la conquête de la Transylvanie, quelques décennies plus tard, mirent un terme définitif à la jouissance par les voévodes de ces terres au-delà des forêts.

La situation est notablement similaire en ce qui concerne la domination valaque sur la Dobroudja. La possession de ce territoire sur la rive droite du Danube ou du moins sur le cours supérieur du Danube était restituée au travers des titres de « *despote des terres de Dobrotici* », « *maître de la cité de Dristra* », « *maître de la Podunavie* » (« *toată Podunavia* »), l'ancien thème byzantin de Paristion (*Paradunavon*) ou encore gouvernant « *vers les patries tatares* » (« *părțile tătărești* »)<sup>108</sup>, terme plus particulier qui désigne vraisemblablement les territoires des Bouches du Danube. L'arrivée des Ottomans sur la scène politique danubienne et leur conquête de la région de Dobroudja marque un terme à cette titulature. L'étude de la documentation montre que cette absence peut être datée de l'année 1421, sous le règne de Radu Prasnaglava<sup>109</sup>.

La correspondance des voévodes roumains nous renseigne sur la façon dont ils appréhendaient les réalités historiques contemporaines, à la tête desquelles se plaçait l'avancée ottomane dans les Balkans et jusqu'au Danube. Parmi ces liens épistolaires, Vlad l'Empereur de Valachie (1456-1462), Etienne le Grand (1457-1504) et Petru Rareș (1527-1538 / 1541-1546) ont ouvertement mentionné que leur pays était un véritable « rempart de la

<sup>101</sup> DRH (B / I), document n° 3, pp. 12-13.

<sup>102</sup> DRH (B / I), document n° 28, pp. 63-65.

<sup>103</sup> DRH (B / I), document n° 10, pp. 28-30.

<sup>104</sup> DRH (B / I), document n° 81, pp. 144-145.

<sup>105</sup> DRH (B / I), document n° 90, p. 157.

<sup>106</sup> MINEA (1928), pp. 37-38.

<sup>107</sup> DRH (B / I), document n° 152, pp. 253-256.

<sup>108</sup> DRH (B / I), document n° 28, pp. 63-65.

<sup>109</sup> DRH (B / I), document n° 48, pp. 95-98 et document n° 49, pp. 98-100.

chrétienté ». Une terminologie spécifique fut employée par les deux premiers princes pour désigner l'intérêt stratégique de leur territoire vis-à-vis de l'Europe chrétienne. Nous trouvons ainsi dans les actes des chancelleries roumaines, les termes de « bouclier », de « verrou » (« *seraio* »), de « mur » (« *antemurales Christianitas* ») et de « porte »<sup>110</sup>.

Une première mention date du 11 février 1462. Le prince Vlad demande l'aide du roi de Hongrie Mathias Corvin. Il l'informe de ses succès remportés au sud du Danube et lui précise que si la Valachie « *périt* », cela sera aux dépens « *de toute la Chrétienté dans son ensemble* »<sup>111</sup>. Il rajoute que s'il a entrepris ce combat, c'est « *pour l'honneur de Votre Majesté et de la Sainte Couronne de Votre Majesté, pour la conservation de toute la chrétienté et pour la défense de la religion catholique* ».

A la suite de l'échec de la croisade de Varna, le voévode de Moldavie Bogdan II (1449-1451), écrivant à Iancu de Hunedoara, exprimait son désir de voir sa țara et celle de Iancu ne faire qu'une : « *una să fie* », considérant le gouverneur de Hongrie comme son parent<sup>112</sup>. Un même vœu pieux fut prononcé par Vlad Țepeș au même Iancu, considérant que la Valachie et la Transylvanie étaient « *o singură țară* »<sup>113</sup>, un seul pays.

Au lendemain de sa victoire contre les Turcs, le voévode moldave Etienne le Grand, devenu l'« *Athlète du Christ* » selon les mots du pape Sixte IV, écrivit une lettre datée du 25 janvier 1475 aux souverains chrétiens. Il y évoquait la défense de son pays, « *porte de la chrétienté* » et dont la perte mettrait « *en grand danger toute la chrétienté* »<sup>114</sup> : « *Dar dacă această poartă [a creștinătății], care e țara noastră, va fi pierdută, [...], atunci toată creștinătatea va fi în mare primejdie* ».

Quatre ans plus tard, Etienne le Grand lança un appel aux Brassoviens pour gouverner et protéger mutuellement la Moldavie et la Transylvanie : « *Velut huius modi percep. Debemus Dei Gratia in gubernationem atque defensionem partium Transilvanarum esse electam et deputatam* »<sup>115</sup>.

C'est dans la lignée de l'héritage d'Etienne le Grand que se placent toute une série de voévodes désireux de retrouver cet âge d'or que connut la Moldavie dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Parmi ceux-ci, Pierre (1527-38 ; 1541-1546) montra sa volonté de continuer l'œuvre de son père, Etienne le Grand : « *ce Pays, notre Moldavie, a toujours été la porte et la clé des pays de Hongrie et de Pologne, et non seulement de ces deux pays, mais encore des autres pays chrétiens [...]* ». Mais le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, date à laquelle ces écrits ont été rédigés, est marqué par la chute du royaume de Hongrie (1538) et la prise de Buda par les Turcs (1541), ce que le voévode Pierre ne manque de faire remarquer : « *Ils ont foulé aux pieds la clé de la chrétienté* »<sup>116</sup>. Despot Vodă (1561-1563) fut de ceux qui voulurent renouveler le projet d'une grande croisade anti-ottomane. Dans une déclaration qu'il fit au peuple de Moldavie, il s'engagea à combattre « *jour et nuit contre les Turcs infidèles et*

<sup>110</sup> PIPPIDI (1998), pp. 77-89.

<sup>111</sup> Vlad Țepeș, pp. 42-45.

<sup>112</sup> COSTĂCHESCU (1931), pp. 450-451.

<sup>113</sup> BOGDAN (1905), p. 97.

<sup>114</sup> Ștefan cel Mare, pp. 48-49. Voir également l'article d'Alexandru Simon : SIMON (2004), pp. 205-228.

<sup>115</sup> BOGDAN (1913), p. 344.

<sup>116</sup> PIPPIDI (1998), pp. 83.

*maudits* ». Le voévode se place d'ailleurs dans la lignée, notamment de plusieurs Papes, qui jouèrent de la romanité du peuple roumain pour l'appeler à se lever contre l'Ennemi, comme le firent leurs lointains ancêtres : « *con voi valenti homeni et gente bellicosa discesi dali valorosi Romani, quali hano fatto tremar il mondo* »<sup>117</sup>.

L'espace carpato-danubien prend au cours de cette période de grand péril un aspect tout à fait particulier. Muraille contre l'envahisseur, il consacre également la place des Roumains dans le concert politique européen. Dès lors, le peuple roumain, associé à l'espace dans lequel il vit, autour des montagnes des Carpates, donc son unité, et enfin, son ancienneté, en tant que descendants des colons romains, vont devenir au sein même des milieux lettrés roumains un leitmotiv d'une part pour l'émancipation de ceux vivant en Transylvanie et d'autre part, pour ceux habitant la Moldavie et la Valachie de se libérer de la tutelle étrangère dans l'objectif final de s'unir et de recréer l'antique *Dacia Felix*.

#### 4.1.3. Les Carpates, plaque-tournante du commerce

Le contrôle des défilés et des cols des Carpates n'eut pas seulement un objectif militaire. Ces passes, couloirs et défilés, au travers des montagnes permirent de réunir les trois principautés, en reliant économiquement les principales villes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie. Dans le contexte plus large des échanges entre le Moyen-Orient et l'Europe, le territoire actuel de la Roumanie a joué le rôle de carrefour, et ce, dès la période médiévale. A la suite de la soumission des principautés slaves des Balkans, les relations économiques ont perduré faisant des villes situées sur le Danube de véritables plaques tournantes du commerce entre l'Europe et l'Asie<sup>118</sup>.

Plusieurs théories ont été élaborées afin de restituer les routes commerciales empruntées par les marchands chargés d'épices et venus de l'Inde et du Moyen-Orient en direction des villes d'Allemagne du sud.

A partir du XIV<sup>e</sup> siècle, suite à l'établissement de l'hégémonie de Venise et Gênes sur le Levant, les routes maritimes furent le mode d'acheminement le plus efficace à tout point de vue. Il existait néanmoins plusieurs voies commerciales reliant les deux régions et traversant le Danube. Parmi celles-ci, la « *drum Țibrului* » permettait de rejoindre Craiova en Valachie à Țibăr en Bulgarie. La « *drum Nicopolei* » passait par les villes douanières de Turnu et sa jumelle bulgare Nicopolis. Attestée dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle par des pèlerins allemands, la « *drumul Șiștovului* » venait de Bulgarie pour traverser le Danube à hauteur de Rușii de Verde pour remonter vers Slatina, Argeș et Câmpulung. Plus à l'est, les sources écrites nous renseignent sur l'existence au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et au siècle suivant des « *drumurile pornind de la Giurgiu* » et de celle de « *Drîstorului* »<sup>119</sup>.

<sup>117</sup> ARMBRUSTER (1977), pp. 97-99.

<sup>118</sup> GIURESCU (1965), pp. 167-199.

<sup>119</sup> GIURESCU (1965), pp. 177-179.

Mais quelle était la situation entre le IX<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle ? Aux côtés des théories élaborées à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>120</sup>, il est important de mentionner une autre voie d'accès qui, depuis le Proche Orient, relie les villes d'Allemagne du sud. Celle-ci joint Constantinople à Varna ou la Dobroudja. A partir de ce point, elle se poursuit sur différentes rivières navigables, telle que la Buzău et l'Olt et aboutit aux villes saxonnes du sud de la Transylvanie, Sibiu et Braşov principalement, avant de remonter vers l'Allemagne du sud via le Someş et la Tisa.

À partir du XIV<sup>e</sup> siècle, au sein des chancelleries des trois principautés roumaines, les témoignages écrits mentionnant l'importance des défilés dans les activités économiques et douanières sont très largement représentés. Sous le voévode Mircea, il est fait état des taxes prises pour le passage des Carpates par les marchands<sup>121</sup>.

À partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, la chancellerie moldave mentionne l'entrée dans la principauté de marchands transylvains par le col d'Oituz.

En 1368, le voévode Vladislav demanda à ce qu'une taxe équivalente à deux trentièmes (*duo tricesima*) de la valeur marchande lui soit payée par tout marchand<sup>122</sup>. Il ajoute qu'une autre taxe se substitue à cette première pour les marchands saxons venant de Brăila. Celle-ci est dénommée la « *unum tricesima* » (1/30<sup>ème</sup> de la valeur) et ne concerne que la route qui relie, encore aujourd'hui, la ville portuaire de Brăila à Braşov.

Cette voie commerciale fut tout au long du Moyen-Âge d'une importance capitale pour le royaume de Hongrie qui désirait s'assurer une ouverture pontique directe. Dénommé « route de Braşov » depuis son tronçon transylvain ou « route de Brăila », à partir de son débouché sur le Danube, cet axe pouvait emprunter deux chemins. Le premier reliait Brăila à la ville de Buzău aboutissant grâce à la rivière et au col du même nom dans le pays de Bârsa, en Transylvanie.

Le second, après Buzău, descendait plus au sud, jusqu'à Ploieşti et empruntait la rivière Prahova puis le col de Bratocea pour rejoindre la Transylvanie.

Bien qu'elle soit attestée archéologiquement par la découverte de monnaies dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>123</sup>, la route Braşov-Brăila n'est réellement devenue une artère commerciale de première importance que par la volonté politique des rois de Hongrie. Sa première mention se trouve dans le privilège octroyé par le roi Louis I<sup>er</sup> d'Anjou en faveur des marchands de Braşov le 28 juin 1358<sup>124</sup>. Le document ne précise toutefois pas le nom du terminus de cette artère. En revanche, le privilège de 1368 concédé par le prince de Valachie, Vlaicu, aux mêmes marchands de Braşov comporte une mention explicite à la route de Brăila, non

<sup>120</sup> Parmi celles-ci, nous pouvons citer celle de J.G. Meusel (1780) qui évoque une route allant de Constantinople jusqu'en Italie puis en Allemagne. F.C.J. Fischer (1785) mentionnait la route Kiev (via Novgorod) – mer Baltique – Allemagne et s'inscrivait aux côtés de C. T. Gemeiner (1800) à la thèse Kiénienne. Enfin, A. L. Heeren et K. D. Hüllmann (1808) émettait l'idée d'une route reliant Constantinople aux Balkans jusqu'en Hongrie, grâce au Danube et qui aboutissait aux villes d'Allemagne du sud. Voir : PACH (1996), pp.237-246.

<sup>121</sup> DRH (D / 1), p.200.

<sup>122</sup> Ibidem, document n° 46.

<sup>123</sup> OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU (1985), p. 590.

<sup>124</sup> DRH (D / 1), document n°39.

seulement en tant que voie marchande, mais également comme nom de ville : « [...] *per dictam viam Braylam* »<sup>125</sup>.

Au-delà même de son aspect commercial, la route de Brăila possédait également une importance stratégique dont la valeur nous a été transmise par le ragusain Felix Petancius. Dans son mémoire sur les routes à emprunter pour déclencher une offensive contre les Turcs (*De itineribus quibus aggrediendi sunt Turci*, 1502), parmi les cinq plans de campagnes, l'auteur mentionne que « *le plus indiqué et le moins fatiguant* » reste celui qui traverse les Carpates par sa courbure afin d'accéder à la ville de Brăila<sup>126</sup>.

Les marchands saxons venus de Braşov pouvaient donc traverser librement le défilé de la courbure des Carpates et entrer en Valachie : « *transire possitis libere et secure* »<sup>127</sup>. Ils étaient ainsi assimilés aux autochtones dans le domaine commercial au-delà des frontières, bénéficiant de droits égaux, voire supérieurs. Au contraire, les marchands roumains ne pouvaient escompter aucune compensation en Transylvanie en raison du droit d'étape et de dépôt dans la ville de Braşov<sup>128</sup>.

La situation évolua vers plus de parité suite à l'arrivée de l'Empire ottoman dans les régions nord-danubiennes dans le milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Les princes de Valachie profitèrent de la situation afin de mener pour la première fois, une politique commerciale protectionniste. Vladislav II (1446-1456) exigea, sans toutefois l'obtenir, le libre passage, au-delà de Braşov, des marchands valaques. Au cours du premier règne de Vlad Țepeş, entre 1456 et 1462, le voévode valaque fut le premier à ordonner, de manière temporaire, un droit d'étape sur son sol pour les marchands venus de Braşov et de Sibiu. En effet, après trois années de relations amicales avec les Saxons de Transylvanie<sup>129</sup>, la situation se fit plus tendue en partie à cause de la présence dans les cités transylvaines de prétendants au trône de Târgovişte, dont Dan II dit « le Brave » (« *Dan cel Viteaz* »). Il fut ainsi le premier prince valaque qui réussit à instaurer une frontière d'Etat, principalement à but mercantile et commercial<sup>130</sup>. Radu cel Frumos (1462-1475), frère et successeur de Vlad Țepeş, imposa des restrictions commerciales aux marchands de Braşov similaires à celles subies par ses sujets. Parmi celles-ci, l'instauration du droit de dépôt permit à la Valachie de se poser comme intermédiaire obligé entre la Transylvanie et l'Empire Ottoman<sup>131</sup>.

Au-delà des voies d'accès et de leur contrôle, qui permirent d'accroître la richesse des principautés roumaines, nous ne devons pas oublier que la production de matières premières, notamment minérales, agricoles et salines, furent une source de bénéfice loin d'être

<sup>125</sup> Ibidem, document n°46.

<sup>126</sup> Călători, I, pp. 443-444.

<sup>127</sup> Ibidem, p. 72.

<sup>128</sup> PAPACOSTEA (1983), pp. 168-171.

<sup>129</sup> En septembre 1456, Vlad est qualifié de « *providi et honesti viri, fratres, amici et vicini nostri sincere grati* » par les Brassoviens. Voir : DIR (XV), volume I, p. 46. De son côté le voévode valaque qualifie le brassovien Voico Dobrița de « *nostrum specialem consilierum* ». Voir : DIR (XV), volume I, p. 56.

<sup>130</sup> BOGDAN (1905), document n° LXXIX, pp. 101-102. Sur les relations entre Vlad Țepeş et la Transylvanie, voir : ȘERBAN (1976), pp. 1697-1720.

<sup>131</sup> POPESCU (1997), pp. 214-218.



négligeable. Parmi celles-ci, l'extraction et la commercialisation du sel des Carpates peut permettre d'expliquer plusieurs événements historiques<sup>132</sup>.

En 1330, lorsque Charles-Robert d'Anjou voulut soumettre le voévode valaque Basarab, ce dernier lui offrit 7000 marcs d'argent afin d'arrêter l'avancée des troupes hongroises. Or, cette somme représentait alors plus d'une tonne d'or<sup>133</sup>.

Petru I<sup>er</sup> de Moldavie (1373-1391) accorda quant à lui un prêt de 3000 roubles (52 kilogrammes d'or fin) au roi de Pologne Vladislas Jagellon. Ces deux exemples montrent la grande richesse des principautés roumaines au début de leurs indépendances. Ne faut-il pas voir à l'origine de ces fortunes, la maîtrise de la chaîne commerciale des salines des Carpates, les seules à même de pouvoir subvenir aux besoins des Etats voisins ?

En effet, la domination du prince valaque sur l'actuelle région de Buzău lui permettait de contrôler les mines de sel situées autour de Râmnicu Sărat et de Saac. D'ailleurs, cette zone conserve en mémoire cette opulence. Aux deux villes précédemment citées, nous pouvons ajouter les villages de Sările, Sărulești et Valea Salciei. Il faut toutefois attendre le règne de Petru Cercel, et le voyageur Francisc Sivori pour entrer en possession du premier document attestant l'extraction de sel dans cette région<sup>134</sup>.

C'est sur la base de ces impératifs militaires et commerciaux que les Saxons se sont établis à la demande des rois de Hongrie dans le sud et le sud-est du plateau transylvain. A partir du XI<sup>e</sup> siècle, les nobles magyars, déjà installés dans la Plaine pannonienne depuis plusieurs générations, opèrent un mouvement vers l'Orient en direction de la Transylvanie. Après de longs combats recensés par les premières gestes de ce royaume, notamment la *gesta Hungarorum* du notaire anonyme du roi Béla, les Magyars imposent leur domination aux ducs slaves et roumains puis fondent dans le dernier quart du XI<sup>e</sup> siècle et au siècle suivant quatre établissements d'importance dans le nord-ouest du plateau transylvain. Ce sont les villes de Dej (*Dej*), attestée pour la première fois en 1061, Turda (*Thorenburg*) attestée en 1075, Cluj (*Klausenburg*) et Alba-Iulia (*Bălgrad*), mentionnés comme comitats en 1177. La création de ces quatre avant-gardes du royaume apostolique de Hongrie est vraisemblablement liée au contrôle des nombreuses mines de sel dont la région a gardé, au travers de sa toponymie, le souvenir<sup>135</sup>. Elles eurent également pour vocation d'empêcher le passage de populations nomades depuis le plateau transylvain vers la plaine de la Tisa au travers du couloir de la rivière Someș, entre les Carpates occidentales et celles du Maramureș. Il faut toutefois relativiser l'importance de la pénétration hongroise en Transylvanie. Selon la *gesta Hungarorum* de 1060, la geste du Notaire anonyme du roi Béla et Simon de Kéza, seul le *gyula* Stéphanos se serait installé avec sa tribu dans le plateau transylvain. Ainsi sur les vingt milles cavaliers magyars<sup>136</sup>, il faut admettre que seule une minorité, peut-être 10 ou 15 %, ajoutés à leur famille, ont pu s'installer dans ces nouveaux territoires. Cette tribu, comptant selon ces estimations entre dix milles et quinze milles personnes, ne pouvait alors contrôler la totalité du territoire transylvain et dut donc se

<sup>132</sup> CIOBANU (1995), pp. 419-430

<sup>133</sup> Selon Ciobanu, ils correspondent à 1 157, 904 kilogrammes d'or pur. Voir : CIOBANU (1995), p. 419.

<sup>134</sup> Călătorie, volume III, p. 28.

<sup>135</sup> Ainsi le toponyme *ocna* qui signifie « mine de sel » : Ocna Sibiului, Ocna Mureș, Ocna Dejului...

<sup>136</sup> POP (1996), p. 67.

contenter de faire paître ses troupeaux dans la vallée du Mureş et dans celle du Someş. De la sorte, insuffisamment nombreux afin d'asseoir son pouvoir dans ce nouveau territoire, le roi de Hongrie Géza II (1141-1162) se tourne vers l'Occident. Il demande la venue de populations germaniques, originaires des Flandres, du Luxembourg, de l'Est de la France et de l'Allemagne occidentale. Ces populations furent regroupées sous la dénomination de « Saxons ». C'est ainsi qu'au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, 520 familles de paysans libres et de petits nobles traversent l'Europe pour s'établir en Transylvanie<sup>137</sup>.

Les premiers établissements saxons furent créés à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au début du siècle suivant dans le sud de la Transylvanie. En 1191, ce sont les villes de Sibiu (*Hermannstadt*) et de Sighişoara (*Schässsburg*) qui sont fondées. En 1206, les documents recensent les villages de Cricău (*Krakau*), Ighiu (*Krapundorf*), tous deux près d'Alba-Iulia (*Bălgrad*), et Romos (*Rumes*), près d'Orăştie.

Au début du siècle suivant, la colonisation se poursuit dans ces mêmes régions tout en prenant un aspect plus poussé dans le sud-est de la Transylvanie, la zone de la courbure des Carpates. C'est dans cette région que furent successivement fondés les villages de Prejmer (*Tartlau*) en 1211, Rupea (*Reps*), Cincu (*Grosschenk*), Mediaş (*Mediasch*) et Sebeş (*Mühlbach*) en 1224 puis Braşov (*Kronstadt*) en 1235 et Hărman (*Honigherg*) cinq ans plus tard. Dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et au XIV<sup>e</sup> siècle, la colonisation prend fin au nord de la rivière Târnava par les fondations de Nocrich (*Leschkirch*) en 1263 et Bistriţa (*Bistritz*) en 1349.

A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, les Saxons forment onze districts et sièges représentant en tout cent quatre-vingt dix-huit établissements libres disséminés sur environ trente milles kilomètres carrés sur le domaine royal : Bistriţa avec vingt-six communautés libres, Braşov avec quatorze communautés libres, le siège d'Orăştie avec quatorze communautés libres, le siège de Sebeş avec onze communautés libres, celui de Miercurea avec onze communautés libres, celui de Sibiu (avec vingt-sept communautés libres), le siège de Nocrich avec douze communautés libres, le siège de Cincu (avec vingt-deux communautés libres), le siège de Rupea (avec dix-huit communautés libres), le siège de Sighişoara (avec seize communautés libres) et enfin le double siège de Mediaş et Şeica (avec vingt-sept communautés libres).

L'installation des Saxons dans ce territoire répond à quatre volontés de la part du pouvoir hongrois.

Ce sont tout d'abord des raisons militaires qui ont poussé le roi de Hongrie à faire appel aux Saxons. En effet, face à un climat d'insécurité, il veut créer une barrière contre les migrations périodiques des Tatars, situés sur le versant oriental des Carpates, dans l'actuelle Moldavie. L'un des successeurs de Géza II, le roi André II (1205-1235) va ainsi faire appel en 1211 aux Frères hospitaliers allemands de Sainte-Marie de Jérusalem (les chevaliers teutoniques) leur octroyant plusieurs privilèges militaires et commerciaux afin de défendre les territoires de la courbure des Carpates. Ils seront toutefois expulsés de Transylvanie en 1225 pour s'être arrogés des droits sans l'accord du roi. Cette expérience sera ensuite renouvelée pour les mêmes raisons sous Béla IV (1235-1272) qui offrira en 1247 aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem les territoires situés au sud des Carpates méridionales, dans l'actuelle Olténie.

---

<sup>137</sup> NÄGLER (1992).

Le roi de Hongrie, en tant que souverain apostolique, désire contrecarrer le prosélytisme des évêques orthodoxes résidant dans l'évêché des Coumans, fondé au début du XIII<sup>e</sup> siècle et localisé dans le sud-ouest de l'actuelle région de Moldavie. Ces prêtres inquiètent aussi bien la royauté magyare que la Papauté qui s'insurge que plusieurs hongrois et saxons se sont convertis à la fausse foi. A partir des années 1234, la correspondance du pape Grégoire IX avec les Dominicains nous révèle que ces derniers se plaignaient des problèmes causés par « certains gens qui s'appellent *Walati* » et « quoi qu'ils soient comptés sous le nom de Chrétien n'en observent pas moins dans une même croyance des rites et des coutumes différentes, commettant des actions contraires à ce nom de Chrétien ». Le pape évoque alors « certains faux évêques de rite grec »<sup>138</sup> qui donnaient les sacrements à ces *Walati*, les Valaques.

Des raisons d'ordre politique sont également à avancer pour expliquer cette colonisation. Le roi veut instaurer un contrepoids au pouvoir de la noblesse hongroise de Transylvanie. C'est pour cette raison que les Saxons sont directement subordonnés au souverain apostolique.

Enfin, il désire mettre en valeur de vastes espaces peu exploités en faisant venir de pays miniers, comme la Rhénanie ou le Luxembourg, des hommes ayant une bonne connaissance de ces métiers.

En contrepartie à ces missions, l'installation des Saxons s'accompagne de privilèges considérables qui nous sont connus au travers d'un acte de 1224, l'*Andreanum*, qui scelle leurs droits et leurs devoirs sur le territoire de la Transylvanie<sup>139</sup>. Ceux-ci sont au nombre de quatre : le monopole de la colonisation et leur organisation en sept sièges (d'où le terme de *Siebenbürgen*), le droit d'élire un comte et des administrateurs, l'auto-réglementation des activités artisanales et commerciales ainsi que la basse justice et enfin, la subordination directe au roi. En contrepartie, les Saxons sont notamment soumis à des obligations militaires.

En 1438, ils forment dès lors « la troisième nation », aux côtés des Magyars et des Sicules, appelée, à partir de 1486 sous Mathias Corvin, l'*Universitas Saxorum* dans l'énumération juridique des constituants du royaume de Hongrie. A ce titre, ils participent à la diète transylvaine, comme associés actifs au gouvernement dans le règlement des affaires internes comme externes.

Comment ces saxons organisèrent-ils leurs établissements ?

Il est important de mentionner que l'année 1241 marqua un brusque arrêt dans ce phénomène de colonisation. En effet, la Horde d'Or de Batu khan déferla sur l'Europe orientale et centrale. Dès 1236, elle écrase successivement les Bulgares de la Volga, les Coumans et les Russes. En 1240, l'armée tatare submerge la principauté de Kiev et la Galicie, anéantissant la coalition germano-polonaise à Legnica en Silésie le 9 avril 1241. Deux jours plus tard, l'armée du roi Béla IV subit un revers à proximité de Muhi, sur la rivière Sajo. La mort du grand khan Ogoday en décembre 1241 dont la nouvelle vint aux oreilles de Batu khan plus tard et la convocation d'une assemblée chargée de désigner son successeur marquèrent le retrait de l'armée tatare au printemps de l'année suivante. Retirée mais non vaincue, la menace tatare resta présente dans tous les esprits, dont celui du moine Rogerius, auteur du *Carmen miserabilis*, probablement la description la plus précise et la plus émouvante de cette

<sup>138</sup> DIR (C / 1), n°230.

<sup>139</sup> DIR (C / 1), n°157.

invasion. Ce répit eut pour conséquence un renouveau et un redoublement d'effort dans les fondations saxonnnes. La chancellerie hongroise s'attachant alors beaucoup plus sur ces régions, la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et plus encore les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles sont caractérisés pour ces établissements par trois éléments.

Nous nous apercevons tout d'abord d'un accroissement démographique. La ville de Cluj passe au milieu du XV<sup>e</sup> siècle de 4000 - 4500 habitants à 7000 à la fin XVI<sup>e</sup> siècle. Les fondations saxonnnes évoluent de la même manière : Sibiu et Braşov à la même époque comptaient 4000 âmes, chiffre qui passe à 5000 - 6000 au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>140</sup>.

La seconde caractéristique fut un développement économique rapide, par l'octroi de droits commerciaux par le roi de Hongrie, ainsi qu'une accentuation de la division du travail. De la dizaine d'attestations de métiers mentionnées avant 1241, ce nombre passe à dix-neuf branches professionnelles et vingt-cinq métiers à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, puis à cinquante branches professionnelles au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>141</sup>.

Enfin, les actes de la chancellerie hongroise nous renseignent sur la division urbaine en vigueur parmi les fondations saxonnnes. Trois principaux statuts administratifs, dont les délimitations restent floues, sont mentionnés par les sources : le *castrum*, établissement urbain important comportant des fonctions militaires, la *civitas*, cité, bourg marchand à vocation religieuse (ainsi Braşov dès 1222, Sibiu à la veille des invasions en 1224 et Sebeş en 1341 obtenaient ce statut<sup>142</sup>) et enfin l'*oppidum*, établissement agraire développé avec droit de marché et de fortification, tel que Harman, Prejmer, Biertan (1397) et Sebeş (1402, 1423).

La fondation de Sebeş est un exemple intéressant pour tenter de comprendre cette hiérarchie urbaine. Promu au statut de *civitas* en 1341, le bourg passe à celui d'*oppidum* au début du XV<sup>e</sup> siècle. Pour autant, en un demi siècle, Sebeş multiplie le nombre de ses corps de métier, le nombre de ses marchés et reste le siège administratif et religieux du district. Seule la population semble baisser entre ces deux dates, passant de 2 500 habitants en 1347, à un millier un siècle plus tard puis à 900 âmes en 1550. Le lien de causalité résiderait-il uniquement dans l'importance démographique de l'établissement ? Des investigations plus poussées pourraient faire l'objet d'une prochaine communication.

A l'instar de Sighişoara, les Saxons créent des villages suivant le système caractéristique dans leur pays d'origine à savoir selon un groupement autour d'une place ou d'une église. A partir de ce point, la ville se développe selon deux voies principales parallèles. Ce plan obéissant au « système à deux rues » est connu sous le nom allemand de *Zweistrasensystem*. Un axe longitudinal concentrant l'activité de la ville coupe les deux rues.

Autre exemple qui découle de ce même système à deux rues mais appliqué à une organisation villageoise, de type oppidane, est celle que nous trouvons à Prejmer. Face au faible nombre d'habitants ainsi qu'à l'absence de mânes financières liées à la mise en place de marché, les Saxons de Prejmer ont mis tout leur effort à fortifier le plus puissamment possible leur église. Ce village fait ainsi parti des cent cinquante établissements saxonnnes possédant encore aujourd'hui **une église fortifiée**.

<sup>140</sup> Les données sont issues de PASCU (1954), p. 50.

<sup>141</sup> PASCU (1954), p. 19 *et passim*.

<sup>142</sup> DAN (1998), pp. 301-326 ; DAN (2005), pp.229-246.

Après cet aperçu de l'organisation urbaine des fondations saxonnes, attachons nous maintenant à restituer les activités qui y étaient pratiquées. Que nous apprennent les sources écrites sur les activités de ces Saxons ?

De manière à élaborer, pour la première fois dans l'historiographie portant sur les Saxons de Transylvanie<sup>143</sup>, une typologie des activités pratiquées, nous avons divisé cette étude entre activités commerciales, incluant le droit de marché et le commerce avec la principauté orthodoxe voisine de Valachie, et les activités professionnelles que nous avons partagé entre les métiers mentionnés dans les villes, les activités agricoles et minières et enfin le droit de transit.

Placées dans une région de passage entre les Balkans et l'Occident, certaines fondations saxonnes ont très tôt obtenu le privilège royal d'organiser des marchés. Cela eu pour conséquence d'attirer une importante mânes financière, propice au développement des cités et des bourgs.

Un acte du roi de Hongrie daté du 27 janvier 1438 accorde au conseil de la ville de Sebeş deux marchés annuels : l'un tenu le 23 septembre, jour de la Saint-Georges et le second dit « marché de Bartolomé », le 24 août. Un jour de marché hebdomadaire, le vendredi, est également institué à cette occasion. L'afflux que provoqua la tenue de ces marchés obligea le roi de Hongrie à accorder de nouveaux privilèges à la ville de Sebeş dans un nouvel acte de 1457. Un nouveau jour de marché hebdomadaire (le dimanche) et deux marchés annuels (le dimanche de Pâques et le 21 décembre, jour de la Saint-Thomas) sont alors octroyés<sup>144</sup>.

Les sources écrites ne nous renseignent pas sur la destination des marchés créés à Sebeş, au contraire de la ville de Braşov pour laquelle nous apprenons qu'il existait en 1521 un *forum equorum*, auquel s'ajoutèrent successivement en 1524 et 1527, un *forum vacarum* et un *forum piscarium*.

Ajouté au droit d'organiser des marchés, le développement des cités saxonnes est également lié au contrôle des points de passage au travers des Carpates. Les deux principaux étaient le couloir de Rucar-Bran dans la courbure des Carpates et le défilé de la rivière Olt, au sud de la ville de Sibiu.

Les sources, principalement actes de la chancellerie hongroise, sont extrêmement nombreux. Parmi celles-ci nous possédons un acte daté du 28 juin 1358 par lequel Louis I<sup>er</sup> de Hongrie accorde aux habitants de Braşov (« *civibus et hospitibus de Brasso* ») le droit de libre passage pour leur négoce en Valachie, sur le territoire défini par les rivières Prahova et Buzău.

Une décennie plus tard, le 18 décembre 1369, Braşov obtient le statut convoité de droit d'étape. Désormais les marchandises venant de Pologne et d'Allemagne, donc des riches cités de la Hanse, doivent être vendues aux Brassoviens avant de pouvoir repartir pour la

<sup>143</sup> En plus de la bibliographie mentionnée dans cette étude, les contributions des historiens relatifs exclusivement aux Saxons de Transylvanie sont peu nombreuses. Il faut mentionner pour les sources, le recueil collectif sous la direction de Franz Zimmermann, Carol Werner et alii, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, 5 volumes, 1892-1975. Concernant les études, signalons celles G. D. Teutsch avec ses *Geschichte der Siebenbürger Sachsen*, 3<sup>e</sup> édition, Hermannstadt (Sibiu), 1899 et du même auteur *Geschichte der Siebenbürger Sachsen für das sächsische Volk*, 4<sup>e</sup> édition, Sibiu, 1925, ainsi que celle de Thomas Năgler, *Aşezarea saşilor în Transilvania*, 2<sup>e</sup> édition, Bucarest, 1992.

<sup>144</sup> DAN (1997), pp. 273-285.

Valachie et l'Empire ottoman. A partir de cette date, Braşov devient l'une des principales plaque tournante du commerce entre l'Orient et l'Occident.

De leur côté, conscient des enjeux économiques pour la principauté de Valachie, les princes orthodoxes roumains de Valachie font des Saxons leur principal interlocuteur en matière de commerce. Ainsi le voévode Mihail de Valachie (1418-1420) ordonne aux douaniers de la *Cetatea Dâmboviţei*, de Rucăr et de Bran de bien se conduire envers les habitants de Braşov pour qu'ils n'aient plus à se plaindre à lui ou au roi de Hongrie. Dans une lettre du 3 juillet 1441, Vlad Dracul, père de l'Empereur, écrit aux habitants de Braşov au sujet du commerce de métaux et de monnaies. Un document ultérieur émis par le même prince demande aux habitants de Braşov de lui envoyer les matériaux nécessaires à la réalisation d'un atelier de monnaie<sup>145</sup>.

Concernant les activités professionnelles à l'intérieure des villes, il est important de mentionner que celles-ci sont attestées par les documents de manière assez tardive<sup>146</sup>. Les premières données datent de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, leur statut ayant établi qu'un siècle plus tard, en 1376. C'est à cette occasion que sont répertoriées pour les villes de Sibiu, Sighişoara, Sebeş et Orăştie dix-neuf corporations représentant vingt-cinq branches de métiers. Parmi les plus importantes, nous trouvons les bouchers (*macellari / carnifex*), les boulangers (*pistores*), les meuniers (*molendinari*), les tanneurs, les tisserands, les tailleurs et couturiers, les forgerons, les maçons et tailleurs de pierre, les bourreliers, les charpentiers, dont le plus ancien témoignage date de 1291 et concerne la venue d'un charpentier de Gîrbova pour la construction de la cathédrale d'Alba-Iulia<sup>147</sup>, les cordonniers (*calcifices*), les potiers et enfin les orfèvres (*aurifex / aurifaber*). Au sujet de ce dernier métier, son existence est attestée à Sibiu dès 1346. Nous apprenons ensuite qu'en 1387 douze orfèvres, dont un certain *Ioan aurifaber*, pratiquaient leur art à Sibiu, démontrant de la sorte l'importance de ressources en or dont disposait la ville et qui provenaient vraisemblablement des régions avoisinantes, notamment des monts Apuseni.

L'étude des archives de la ville de Sebeş nous offre une vision similaire de la richesse des activités professionnelles. En plus du document de 1376, mentionné plus haut, nous apprenons la présence d'un boulanger en 1352, d'un tisserand en 1469, d'un tailleur en 1485, d'un tanneur en 1494 et enfin, en 1512, d'un fourreur et d'un fabricant de touloupe, vêtement traditionnel paysan constitué d'une pelisse en peau de mouton.

Tourmons-nous à présent vers les activités pratiquées par les fondations villageoises. Malgré la faiblesse des données documentaires nous apprenons que parmi les privilèges accordés aux Saxons de Dej, Turda et Rimetea en 1291 se trouvent différentes activités liés au fer : les *cultores ferri fodinari* (ceux qui extraient les minerais de fer), les *ferri fabri* (les forgerons) et les *ferri fusores* (les fondeurs).

Les sources mentionnent également des établissements spécialisés dans l'extraction de l'or comme Medieşul Aurit (1271-1272) et du sel, ainsi la fondation d'Ocna Dejului en 1291. La présence de sel sur tout l'actuel territoire de la Roumanie fut l'une des raisons qui poussa la royauté magyare à mettre en exploitation ce territoire. Dès les premiers actes de la

<sup>145</sup> DRH (D / 1), n° 265.

<sup>146</sup> PASCU (1954), p. 19 *et passim*.

<sup>147</sup> DIR (C / 1), n° 407.

chancellerie mentionnant la région transylvaine, l'importance accordée aux gisements de sel est mis en avant. Ainsi au début année 1222, le roi André II accorde de nombreux privilèges aux Chevaliers teutoniques du pays de Bârsa dont celui d'exploiter les mines de sel et de transporter ce produit grâce à six navires sur les rivières Olt et Mureș<sup>148</sup>. En 1458, le roi de Hongrie autorise la ville de Sebeș à exploiter les mines de sel d'Ocna Sibiului.

Les témoignages portant les pratiques agricoles et l'élevage sont encore plus rares mais paradoxalement, le premier document émis par la chancellerie hongroise, en 1206, et relatif à la Transylvanie atteste de la pratique de l'élevage et de la viticulture à Cricău<sup>149</sup>, Ighiu et Romos, alors que la viticulture et la pomiculture étaient pratiquées autour des villages saxons de la Târnava. La primauté de ces données nous offrent une image saisissante des conditions dans lesquelles les Saxons se sont installés en Transylvanie.

Nous venons de mentionner l'autorisation octroyée par le roi de Hongrie de transporter le sel sur deux rivières transylvaines. D'autres mentions permettent de compléter notre connaissance sur le droit de transit des marchandises, autre source importante de revenus et privilège de certaines fondations saxonnes.

En 1222, les Saxons sont exemptés de taxes pour le transport du sel dans la région du monastère de Cârța (*Kerc*)<sup>150</sup>. Un document de 1248 concernant les villes de Vinț et de Vurpâr-Alba autorise la navigation sur le Mureș grâce à trois types de navires : le *kerep*, l'*olch* et le *naviculae*<sup>151</sup>.

Malgré la faiblesse des données documentaires et leur aspect disparate, les indices fournis par les sources offrent un éventail large des activités des populations saxonnes au sein du royaume de Hongrie. Elles donnent une image vivante et très animée de ces régions de montagne dans les marches de la Chrétienté, tout comme dans les axes montagnards qu'ils soient cols et défilés.

Toutefois, la présence saxonne ne se limite pas aux seules activités commerciales. Il faut ajouter à celles-ci les activités politiques et diplomatiques, désormais bien connues. Dans un acte daté du 21 mars 1396, l'évêque de Transylvanie demande au conseil de la ville de Sibiu de désigner quelqu'un qui connaisse le roumain (« *quatenus unum prudentum et circumspectum virum idiomate Olachali suffultum* ») pour accompagner le messager du roi Sigismond chez le voévode valaque Vlad<sup>152</sup>. Un second acte de novembre-décembre 1431 émis par le voévode Vlad Dracul demande aux habitants de Brașov de ne plus employer de vieux ducats de cuivre et de ne pas conclure la paix avec la Valachie<sup>153</sup> à la tête de laquelle se trouve son adversaire, Dan II.

Dans la même logique, les villes saxonnes, par leur proximité avec la principauté valaque, devinrent, à partir du début XV<sup>e</sup> siècle, le lieu de refuge des prétendants au trône, qu'ils soient de lignée princière ou d'origine nobiliaire. En mai 1432, Alexandru Aldea, voévode de Valachie, prie les habitants de Brașov de le secourir d'urgence contre les Turcs. Deux mois

<sup>148</sup> DIR (C / 1), n°130.

<sup>149</sup> SĂLĂGEAN (2006), pp. 51-61.

<sup>150</sup> DIR (C / 1), n°130.

<sup>151</sup> DIR (C / 1), n° 289.

<sup>152</sup> DRH (D / 1), n° 97.

<sup>153</sup> DRH (D / 1), n° 184.

plus tard, c'est le voévode Vlad Dracul, alors en exil, qui demande aux habitants de Sibiu du secours militaire pour chasser Alexandru Aldea du trône valaque. En mai 1456-1461, le voévode Vlad l'Empaleur ordonne au conseil de Braşov de lui remettre certains *boyards* (nobles) qui lui sont hostiles et qui se sont réfugiés auprès des Saxons<sup>154</sup>. Corollaire à ces correspondances, il faut noter que la communauté saxonne se devait de fournir une armée de cinq cents hommes en cas de guerre à l'intérieur du royaume et cent hommes dans le cas d'une expédition à l'extérieur des frontières. A cela s'ajoute le rôle des corporations de métiers dans la défense même des villes saxonnes. En effet, celles-ci se devaient de financer la réalisation de portions de murailles et de ses flanquements, sous la forme de bastions ainsi que de leur maintenance. Plusieurs exemples ont ainsi traversé les siècles. C'est le cas notamment des villes de Sibiu et de Sighişoara qui ont conservé plusieurs témoignages du poids militaire de ces organisations professionnelles.

Aux activités politiques, diplomatiques et militaires s'ajoute la puissance des églises saxonnes, en tout vingt-quatre chapitres à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>155</sup>. Les Saxons avaient leur propre organisation ecclésiastique et ce dès leur installation en Transylvanie : le 20 décembre 1191, une lettre du pape Célestin III mentionne l'« *ecclesia Theutonicorum Ultrasilvanorum* », c'est-à-dire l'église allemande d'au-delà des forêts<sup>156</sup>. Le 12 février 1212, le pape Innocent III refuse au roi André II la fondation d'un évêché à Sibiu<sup>157</sup>. Ou encore dans un acte du 12 décembre 1223, le pape Honorius III ordonne à l'évêque de Transylvanie résidant à Alba-Iulia de ne plus soumettre le pays de *Bârsa* (la région de Braşov) à sa juridiction.

Citons en dernier exemple de la diversité de la présence saxonne en Transylvanie, les activités culturelles développées par ceux-ci. Ainsi au XVI<sup>e</sup> siècle, le maire de Braşov, Hans Beckner, appelle à ses côtés le moine orthodoxe Coresi, en lui offrant les conditions favorables au développement de l'imprimerie en langue roumaine. Ce même Hans Beckner sera également le destinataire en 1521 d'une missive d'un marchand de la ville valaque de Câmpulung, l'informant de la venue prochaine d'une armée ottomane. L'intérêt de cette lettre réside dans la langue utilisée. Elle est le premier monument « littéraire » écrit en roumain, l'équivalent pour le français du serment de Strasbourg.

Centre de résistance contre les prétentions hégémoniques des puissances voisines aux principautés roumaines, les Carpates ont également joué le rôle de refuge pour les populations paysannes et les serfs. L'aggravation de l'exploitation exercée à la fois par le propriétaire terrien, ou *boyard*, par l'Eglise et l'Etat, a entraîné, dès la constitution des Etats féodaux d'Europe Centrale, la formation de groupes de fuyards, brigands, dénommés à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, *haïdoucs*. La fuite dans les forêts ne fut pas la seule réponse apportée par ces insurgés. Ils menèrent également une opposition parfois vive contre les nobles, les religieux et les seigneurs.

<sup>154</sup> DRH (D / 1), n° 192-195, 198, 333.

<sup>155</sup> Sur l'organisation religieuse des Saxons de Transylvanie voir : OPRESCU (1956).

<sup>156</sup> DIR (C / 1), n° 18.

<sup>157</sup> DIR (C / 1), n° 81.



Entre 1409 et 1410, la chancellerie du roi Sigismond de Luxembourg rapporte ainsi que des groupes puissants de *haidoucs* roumains et hongrois s'étaient constitués dans les comitats du Maramureș, de Satu Mare et du Crasna, dans le nord de la Transylvanie<sup>158</sup>.

Déjà dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, des révoltes paysannes avaient été enregistrées dans ces régions septentrionales<sup>159</sup> : entre 1342 et 1359, puis en 1380, où c'est une vingtaine de villages roumains et magyars qui se soulevèrent. Un décret du 28 juin 1366 du roi Louis I<sup>er</sup> d'Anjou atteste de révoltes paysannes dans les comitats de Közep-Szolnok (région de Dej), au nord-ouest de *Kolozs* (celle de Cluj) et de *Küküllő* (celle de Târnava).

En 1382, suite à la confiscation de pâturages, de champs et de forêts, une révolte éclata dans la région méridionale de la Transylvanie. Les révoltés sont menés par un certain Vladimir (*Fladmerus*) et un *knèze* de Sibiu, nommé Cârdea. La source rapporte que des paysans de Valachie ont également participé à l'insurrection, prouvant les relations ininterrompues entre les Roumains vivant sur les deux versants des Carpates<sup>160</sup>.

Le XV<sup>e</sup> siècle est également marqué par de nombreuses révoltes paysannes, dans les pays de Bârsa et de Făgăraș (1432-1434) ainsi que celui d'Hațeg (1434)<sup>161</sup>. En 1435-1436, ce sont les travailleurs des mines de sel du Maramureș qui s'organisèrent et engagèrent une lutte contre les fonctionnaires du roi<sup>162</sup>.

Mais parmi les révoltes paysannes au Moyen-Âge, celle dite de « Bobâlna » en 1437, est restée plus particulièrement dans les mémoires. Elle est partiellement la conséquence de la maladie de l'évêque de Transylvanie, Georges Lépes, propriétaire de nombreux villages, qui n'avait pas perçu la dîme depuis trois ans, et qui exiga en 1436 son paiement en argent sous peine d'excommunication. La perception de cet impôt qualifié de « *grand et lourd* » (« *magna et ponderosa moneta* ») par les nobles magyars ou magyarisés ainsi que par la bourgeoisie saxonne est à l'origine du soulèvement qui débuta avec la dévastation des terres des Saxons.

Au printemps 1437, les paysans magyars et roumains de la région de la vallée du Someș se soulevèrent et se rassemblèrent à Bobâlna, dans les collines subcarpatiques près de Dej. Un pacte<sup>163</sup> fut scellé entre la paysannerie et la noblesse hongroise à la fin du mois de juin 1437. Il mettait fin à l'une des plus importantes insurrections que connut la Transylvanie, pendant laquelle les insurgés avaient réussi à se regrouper et à s'organiser à l'abri des collines et des forêts des Carpates.

Au même moment, une « union fraternelle » fut conclue entre les représentants de la noblesse, du haut clergé et les chefs saxons et sicules. Elle aboutit à « *l'Union des Trois Nations* » (« *Unio Trium Nationum* »). Percevant cette alliance comme une offense, une nouvelle révolte paysanne fut déclenchée entre septembre 1437 et février 1438. Cette fois-ci, elle est matée dans les collines du village d'Apatiu, à l'Est de Gherla<sup>164</sup>.

<sup>158</sup> PASCU (1964), p. 44.

<sup>159</sup> DIR (I), volume 2, pp. 61-62.

<sup>160</sup> ZIMMERMANN (1897), vol. II, pp. 565-566.

<sup>161</sup> DIR (I), volume 2, pp. 592-593.

<sup>162</sup> DOBOȘI (1950), pp. 153-168.

<sup>163</sup> DIR (I), volume 2, pp. 614-620.

<sup>164</sup> PASCU (1964), pp. 75-89.

L'insurrection de Bobâlna ne marqua pas la fin des soulèvements populaires en Transylvanie. L'histoire du Moyen-Âge roumain est constellée par des revendications similaires qui virent le jour et furent menées dans les contrées montagneuses des Carpates. Ainsi, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, nous notons dans les actes de la chancellerie hongroise, plusieurs documents révélant une forte activité insurrectionnelle dans les pays de Bârsa, et notamment autour de la ville de Braşov<sup>165</sup>.

La citadelle saxonne de Prejmer, qualifiée « *d'oppidum* »<sup>166</sup>, fut le centre de l'une de ces révoltes entre les années 1508 et 1515. Menés par Petrus Beldi, les insurgés prirent position dans les villages aux alentours de la forteresse de Bran, dans le défilé des Carpates méridionales bloquant ainsi l'une des voies de communication les plus importantes entre la Valachie et la Transylvanie.

#### 4.1.4. Le rempart culturel autour de la « Byzance des Carpates »

Les montagnes des Carpates ne furent pas seulement le lieu de l'expression du pouvoir des princes roumains. Citadelle de résistance militaire contre les prétentions hégémoniques de la couronne hongroise, polonaise et de la Sublime Porte, les vallées et les dépressions créées par ce relief ont également connu une intense activité spirituelle à travers la fondation en son sein d'établissements religieux.

Déjà à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les Carpates ont protégé les créations architecturales de ces « *faux-évêques de rite grec* » que la hiérarchie catholique, mise en place à *Milcov* sur le territoire des Coumans par Rome et la Hongrie, a tenté de convertir. Nous avons également étudié les découvertes réalisées grâce à l'archéologie à Cetățeni et dans le voisinage de la ville de Buzău. Au siècle suivant, la pénétration du monachisme serbo-byzantin par l'entremise du moine Nicodème est attestée dans les contrées montagneuses de l'Olténie, à Vodița, Tismana et Cozia. Notons dans le même ordre d'idée que la Patriarchie de Constantinople donne en 1401 au métropolite de Valachie le titre d'« *archevêque et métropolite de toute la Hongrovalachie et exarque des montagnes* » (« *exarh al plaurilor* », en grec : « *éxarhos ton plaghinón* »)<sup>167</sup>.

A partir de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, dans le contexte de la soumission des Pays Roumains à l'autorité du Sultan, l'architecture religieuse, quelle soit monastique comme princière ou villageoise, va s'ériger comme un rempart culturel autour des Carpates. Cette barrière spirituelle marque la frontière religieuse entre Orthodoxie, Catholicisme et Islam. Mais loin d'être impénétrable, elle a créé une atmosphère d'émulation artistique dont les réalisations architecturales, représentantes matérielles de ces confessions, seront les témoins. Dans les marches de l'Orthodoxie restées encore partiellement libres de la domination directe du Sultan, en Valachie et en Moldavie, les églises vont être les témoins de l'œcuménisme de « l'Eglise Indivise », dernière frontière contre l'Islam, préfigurant cette « Byzance après Byzance » étudiée par Nicolae Iorga.

<sup>165</sup> NUSSBÄCHER (1979), pp. 1315-1326.

<sup>166</sup> A l'époque médiévale, en Transylvanie, les établissements étaient désignés selon trois catégories : les *castra* (cités aux fonctions militaires à l'instar de Cluj-Napoca et d'Alba-Iulia), les *civitas* (établissements urbains important avec fonctions religieuses, par exemple Braşov et Sibiu) et les *oppida* qui étaient des établissements à vocation agricole et minière avec droit de marché.

<sup>167</sup> C'ONEA (1959), p. 351 ; ORGHIDAN (1969), p. 165.

Ces montagnes des Carpates, par leur position géographique extrême, (dernières montagnes de l'Occident et premiers reliefs de l'Orient steppique), ont de tout temps été perçues comme un espace spécifique où le sacré semble s'être matérialisé.

Afin d'être exhaustif dans l'étude de ces réalisations, une thèse entière serait nécessaire. Dans le paysage si abondant des monuments religieux de l'actuelle Roumanie, nous enrichirons ce travail de quelques exemples révélateurs de la nouvelle conscience qui s'érige dans les principautés médiévales roumaines et de leur relation entretenue avec les paysages des Carpates.

Après plusieurs décennies d'hésitation, les voievodes roumains optèrent finalement pour une orientation slavo-byzantine, à l'époque même où Constantinople connaissait une pleine révolution spirituelle avec le développement puis le triomphe du mouvement hésychaste sous l'impulsion de Saint Grégoire le Sinaïte (1255-1346) et Grégoire Palamas (mort en 1359), évêque de Thessalonique après avoir vécu 20 ans au mont Athos<sup>168</sup>.

Le terme d'hésychasme vient du grec *hèsychia* signifiant « paix », « repos » et dont la base se trouve dans le recueillement et la prière du Nom du Christ. Il y a deux sens complémentaires à la notion d'« *hèsychia* » : le premier désigne l'état de silence propre au monachisme et à la vie monacale en général, tandis que le deuxième définissait une certaine catégorie de moines, celle des hésychastes, vouée entièrement à la contemplation par la solitude. Elles se rattachent à la plus forte direction spirituelle du christianisme byzantin, qui tire ses racines dans les premiers siècles du monachisme chrétien.

Or cette contemplation induit dans la mystique hésychaste une référence à la « contemplation de la nature », une nature secrètement baignée par la lumière de la Transfiguration ou Lumière du *Mont Thabor*<sup>169</sup> qui grâce à l'expérience monastique de l'Orient, renvoie à une dimension cosmique et annonce le « retour au Paradis ».

Ainsi, comme nous l'observerons plus loin, ce « retour au Paradis » ne peut se faire qu'en des zones éloignées de l'*oecumène*.

Les jeunes Etats roumains furent dès lors imprégnés dans leur propre spiritualité par la multiplication des contacts avec la grande Eglise-mère de Constantinople et avec le Mont Athos<sup>170</sup>, devenu le centre du monachisme pan-orthodoxe. Il faut consacrer à ce dernier lieu une attention particulière liée à sa légende<sup>171</sup>. C'est en effet en ce lieu que Saint Athanase

<sup>168</sup> MEYENDORFF (1959).

<sup>169</sup> Le mont Thabor est une petite hauteur de Galilée, culminant à 588 m, sur laquelle Jésus révèle sa nature divine à ses disciples, Pierre, Jacques le Majeur et Jean, qui sont pris à la fois de frayeur et d'extase. La montagne est dès lors considérée comme le lieu de la rencontre avec Dieu et de sa révélation.

« *Tu t'es transfigurée sur la montagne, ô Christ Dieu, et tes disciples ont vu ta gloire pour qu'ils comprennent que ta Passion était volontaire et afin qu'ils prêchent au mont que tu es vraiment la splendeur de Dieu* » (tropaïre de la fête).

<sup>170</sup> NĂSTUREL (1986).

<sup>171</sup> *Vita* du Saint Pierre l'Athonite. Œuvre écrite au X<sup>e</sup> siècle.

avait entrepris en 963 la construction d'une Laure (aujourd'hui le monastère de Lavra) à la suite d'une légende mariale. Celle-ci rapporte que la Vierge et saint Jean l'Évangéliste, en route pour visiter Lazare à Chypre, avaient eut à subir une violente tempête les obligeant à trouver refuge dans un petit port, aujourd'hui le Saint Monastère d'Ivira. Admirant les lieux, la Vierge Marie demanda au Seigneur, Son Fils, de lui donner cette montagne en présent. Ce à quoi il répondit : « *Prends ce lieu comme ton jardin, ton paradis, comme le lieu de la Salvation, un paradis pour ceux qui cherchent la Salvation* ».

Cette légende affirme que la Mère de Dieu a reçu la montagne en tant que possession terrestre. Au-delà de l'héritage terrestre, le Mont Athos doit également être considéré comme le paradisiaque « Jardin de la Vierge ». En ce sens et pour reprendre les mots d'Olivier Clément, le Mont Athos est devenu « *une montagne dans la mer, un de ces lieux où la nature s'offre en sanctuaire, avec toute la richesse d'un symbolisme primordial : centre, axe, germe paradisiaque dans les eaux* »<sup>172</sup>.

Les sources écrites attestent que les relations des Roumains avec la Sainte Montagne furent bien antérieures à la constitution des principautés de Valachie et de Moldavie. Dès l'époque de Saint Athanase (X<sup>e</sup> siècle), il est fait mention à l'Athos de moines roumains tandis que des bergers valaques (c'est-à-dire roumains) faisaient paître leurs moutons à même les montagnes et les collines de la presqu'île du mont Athos. Ils étaient d'ailleurs considérés comme les ravitailleurs des moines.

Le terrain était alors prêt pour accueillir dans les régions nord-danubiennes ce mouvement hésychaste et la Sainte Montagne devint le lieu privilégié de ces contacts : Les premiers métropolitains de Valachie, Hyacinthe de Vicina (1359-1370) et Chariton (1371-1380), étaient de formation hésychaste et directement issus du Mont Athos, le réorganisateur du monachisme valaque dans les années 1370 fut un moine hésychaste du monastère de Chilandar, Nicodème de Tismana. Le terme même d'hésychasme (ἡσυχάστης) a fait souche en roumain sous la forme *sihastru* qui signifie « ermite », « solitaire ». Ce terme se retrouve dans la toponymie de l'espace roumain et plus particulièrement dans les zones de hauteur.

La perte des territoires byzantins qui aboutit à la chute de Constantinople en 1453 ne provoqua pas celle des pouvoirs religieux, le Mont Athos et le Patriarcat, qui conservèrent leur influence spirituelle. La république monacale de la Sainte Montagne resta l'un des rares endroits qui gardait presque intouché son statut d'avant la conquête ottomane.

L'influence spirituelle était désormais dirigée vers les seules principautés orthodoxes restées libres de la domination directe ottomane, à savoir la Valachie et la Moldavie et dont les faveurs octroyées par les princes roumains feront du Mont Athos de véritables « *ermitages [Laures] de la Valachie et la Moldavie* »<sup>173</sup>. La Sainte Montagne exerçait un tel rayonnement qu'en 1369 le prince de Valachie Vladislav I<sup>er</sup> parle de celle-ci comme de « *la merveilleuse et sainte Montagne, l'œil de la terre entière* »<sup>174</sup>.

<sup>172</sup> CLEMENT (1964), p. 38.

<sup>173</sup> NĂSTUREL (1986), p. 12.

<sup>174</sup> *Archives de l'Athos-Kutlumus*, II (2), n° 26, p. 103.

Néanmoins, ce haut Lieu Saint étant dorénavant inclus à l'intérieur de l'empire des Infidèles, les voïvodes roumains vont alors opérer un transfert de l'idée impériale byzantine et du mouvement orthodoxe hésychaste athonite vers leurs principautés inaugurant l'ère des *basileis* roumains, résumée par le concept de l'historien Nicolae Iorga de « *Byzance après Byzance* ».

De la sorte la sacralité du Mont Athos va être littéralement recréée dans l'espace carpatique faisant des montagnes roumaines un véritable « Second Athos », c'est-à-dire un « Second Jardin / Sanctuaire de la Vierge », à l'instar de ce que fut Constantinople pour Rome.

Au travers de différentes sources, hagiographies, récits de voyageurs, chroniques..., nous pouvons esquisser une géohistoire monastique et érémitique des Carpates et ce, selon trois thèmes.

Le cadre géographique dans lequel l'hésychasme roumain s'est développé, selon une approche descriptive, les fonctions historiques qui ont présidé à ce choix, et enfin, les fonctions spirituelles qui s'en dégagent mettant ainsi en relief le procédé par lequel les montagnes des Carpates sont devenues un lieu sacré de l'Orthodoxie post-byzantine.

L'hésychasme athonite a eu une profonde influence sur le monachisme dans les Pays Roumains. La recherche de la solitude pour atteindre la paix intérieure, propice au dialogue avec Dieu, a donc logiquement conduit les moines hésychastes à s'enfoncer toujours plus loin dans les montagnes boisées des Carpates.

Nous avons en notre possession de nombreuses hagiographies de moines ermites roumains qui ajoutées aux récits des voyageurs et des chroniqueurs nous autorisent à entrevoir une étape spirituelle spécifique et essentielle de l'Orthodoxie byzantine au regard de la nature. Parmi ceux-ci, nous trouvons des noms tels que Nicodème de Tismana dans le dernier quart du 14<sup>e</sup> siècle (mort en 1406) dont nous avons évoqué le rôle en Valachie précédemment. D'origine serbe, Nicodème prend l'habit monastique à Chilandar au Mont Athos. Après un long séjour sur la Sainte Montagne, il s'installe en Serbie et y élève trois monastères. Pressenti par le prince Lazare pour devenir le chef de l'Eglise serbe, Nicodème refuse cette haute fonction et décide de s'installer au nord du Danube, dans les montagnes d'Olténie, où il fonde plusieurs monastères dans les années 1370-1380, dont Vodița et Tismana. A Tismana, Nicodème décide de creuser une grotte au-dessus du monastère pour y vivre en ermite, priant pendant des jours entiers. Il y décède le 26 décembre 1406.

Cet élément de l'hagiographie de Nicodème est intéressant. Non seulement le monastère est implanté en un lieu inaccessible mais qui plus est, à partir de ce point, déjà à l'écart du monde, l'ermite va partir vers une retraite encore plus isolée. Dans le cas de Nicodème, nous apprenons que le moine restait les cinq premiers jours de la semaine dans sa grotte et qu'il rejoignait le monastère le samedi et le dimanche pour participer à la prière communautaire. Nicodème peut être considéré comme celui qui organisa la règle monacale en Valachie. Sous son influence, les princes vont bâtir d'autres monastères à l'image de celui de Tismana. La légende rapporte même que des disciples de Nicodème partirent pour la Moldavie où ils introduirent la règle hésychaste dans les montagnes de Neamț.

La vie de *Daniil Sihastrul* (Daniel l'ermite), surnommé « le père des hésychastes moldaves » est un autre exemple de cet érémitisme médiéval au cœur des Carpates. La légende rapporte que Daniel vivait dans les montagnes de Bucovine, à Voroneț.

Cyriaque de Bisericani (*la petite église*), le plus grand ascète roumain, combattit au 17<sup>e</sup> siècle dans les montagnes de Neamț. Le métropolite de Moldavie Dosoftei présente Cyriaque en ces mots :

« Dans les années 1600, notre père religieux Cyriaque embrassa dans sa jeunesse la vie monastique au monastère de Bisericani et, acquérant une profonde humilité et beaucoup de patience, aimant la pauvreté du Christ, volontairement il s'éloigna complètement de la vie communautaire. Il se retira dans des montagnes et des rochers effrayants où il lutta dans la solitude, nu, sous le gel et la chaleur du soleil, pendant soixante ans, jusqu'à sa fin. On célèbre sa mémoire le 31 décembre »<sup>175</sup>.

Théodora des Carpates (XVII<sup>e</sup> siècle) vécut 30 années dans les montagnes de Sihla (= forêt dense, touffue) dans la région de Neamț.

Autre exemple, celui du *staretz* Basile. Il serait né en 1692 et mort le 25 avril 1767. D'origine ukrainienne, il est contraint de franchir les frontières de la Valachie lorsque dit-il « on a interdit aux moines de Russie de vivre dans les déserts ». Recherchant donc un lieu « désertique », il se dirige dans la région de Buzău, dans la courbure des Carpates, et s'installe dans le skite (ermitage) de Dălhăuți puis dans celui de Poiana Mărului (*la clairière aux pommes*). La renommée de Basile de Poiana Mărului devint si importante qu'il attira vers lui des moines d'un peu partout, et même du mont Athos. L'un de ces moines athonites nota que « Poiana Mărului en Roumanie était devenu la deuxième Sainte Montagne »<sup>176</sup>.

La première remarque qui intéresse notre sujet porte sur la localisation de l'ascèse de ces moines. Le cadre choisi renvoie à des lieux inaccessibles des montagnes des Carpates. Ce constat est d'ailleurs clairement rappelé lors de la querelle entre Chariton, higoumène de Kutlumus et le prince de Valachie Vladislav Ier. Le prince demanda à l'higoumène d'assouplir la règle cénobitique à Kutlumus pour les moines roumains en acceptant une part d'idiorythmie. Ce dernier s'en offusqua en qualifiant ces moines roumains de « coureurs de montagnes »<sup>177</sup>.

L'évêque catholique Marcus Bandinus, visitant la Moldavie en 1649, disait que « les forêts et les précipices autour du monastère [de Neamț] fourmillaient d'une multitude d'hésychastes »<sup>178</sup>.

Nous trouvons une idée analogue chez le prince Dimitrie Cântemir (XVIII<sup>e</sup> siècle) dans sa *Description de la Moldavie* : « les montagnes sont pleines de moines et d'anachorètes qui y offrent à Dieu, dans le silence et l'isolement, une vie humble et solitaire »<sup>179</sup>.

Au-delà du lieu reculé, il convient d'ajouter une nuance, non systématique mais présente à de nombreuses reprises. Il s'agit de l'utilisation de termes renvoyant au caractère sauvage voire hostile du lieu de l'ascèse du moine.

<sup>175</sup> STAN (1944), p.52-53

<sup>176</sup> CONSTANTINESCU (s.d.), p. 479.

<sup>177</sup> LEMERLE (1945), p. 103, ligne 23 ; p. 113, ligne 26 et p. 118, lignes 52-53.

<sup>178</sup> STĂNILOAE (1979), p. 564 et note 958.

<sup>179</sup> CÂNTEMIR-Descriptio, p.337-362.

Les centres hésychastes des Pays Roumains ont fait l'objet d'un recensement au début des années 1980 par le père Ioanichie Bălan<sup>180</sup>, du monastère de Bistrița en Moldavie. Le résultat nous offre un tableau de 930 sites monastiques (monastères et ermitages) existant actuellement ou ayant existé au cours des siècles sur le sol roumain.

Une rapide étude statistique des fondations de montagne dans les deux Pays Roumains, avec ce qu'elle implique comme raccourcis, donne le tableau suivant :

	Nbre total de monastères (14 <sup>e</sup> -19 <sup>e</sup> s.)	Sites de montagne (> 700 m)	Pourcentage de fondations de montagne	Relief de montagne (> 700 m) (km <sup>2</sup> )	Superficie totale (km <sup>2</sup> )	Pourcentage du relief de montagne
<b>Valachie</b>	387	205	<b>53 %</b>	15 300	76 200	<b>20 %</b>
<b>Moldavie</b>	252	103	<b>41 %</b>	33 200	106 200	<b>31 %</b>
<b>Total</b>	639	308	<b>48 %</b>	48 500	182 400	<b>26 %</b>

Il ressort clairement des données présentées ci-dessus une prédilection pour les sites de hauteur. Un lien unit donc l'hésychasme roumain aux Carpates.

Il convient maintenant de nous tourner vers les sources historiques de manière à approfondir notre compréhension de ce lien. Les récits des voyageurs nous informent plus clairement sur ce phénomène. Pour ne prendre qu'un seul exemple, à Cozia, dans le défilé de l'Olt, c'était un pont de bois amovible « *jeté au dessus d'un terrible précipice, sur le bord fragile et peu sûr de la rivière Olt* » qui permettait d'entrer dans le monastère. L'auteur de cette description, le diacre Paul d'Alep, ajoute que « *le couvent, un magnifique édifice, était gardé par la rivière, les sommets des hautes montagnes et des bois impénétrables* », et finissant sa description il explique que le nom de Cozia signifie « *forteresse naturelle* ».

Les fondations religieuses qui découlent de la mystique hésychaste annoncent le choix d'un lieu dicté par son inaccessibilité. Ces sites reculés pouvaient prendre l'aspect d'une hauteur mais nous trouvons également des fondations sur une île au milieu d'un lac (les monastères de Snagov et de Comana sont deux exemples typiques).

Le sacré semble donc se condenser dans certains lieux particuliers, dont les montagnes font partie. La raison de cette concentration est essentiellement de deux natures : physique et historique. Qu'il s'agisse d'un site naturel extraordinaire ou d'un événement humain exceptionnel attribué à une puissance surnaturelle, la sacralisation peut avoir lieu et transformer un lieu.

Il est clair que le choix qui présida à la création de ces fondations religieuses en des lieux inhospitaliers fut dicté par la volonté des moines de s'isoler du monde. D'ailleurs le terme de *laure* qui renvoie à une forme de vie monastique combinant érémitisme et cénobitisme,

<sup>180</sup> BĂLAN (1982) ; JOANTĂ (1987).

signifie à l'origine « *chemin étroit* », « *sentier* » et peut s'entendre physiquement comme spirituellement. Cette fonction d'isolement fut bien entendu liée à l'exemple athonite, le lieu reculé étant propice à la méditation et au recueillement.

A partir du XV<sup>e</sup> siècle, les Pays Roumains sont restées les seules régions de l'Europe orientale non soumises au Sultan, devenant ainsi un territoire de guerre (*dār al-arb*) pour les armées ottomanes. A la fonction d'isolement s'ajoute une fonction plus historique de défense, de protection et d'abri en cas d'invasion. En un mot, les montagnes ont permis la salvation du corps et ont été sanctifiées par l'érection d'un monastère. Parmi les nombreux exemples, prenons celui du monastère de Sinaia, en Valachie, élevé au XVII<sup>e</sup> siècle. Son vocable, signifiant le « Petit Sinaï », est liée à l'intervention de la Vierge qui sauva en ces lieux montagneux et boisés le bras droit du prince de Valachie (Matei Cantacuzino).

Les monastères ont été principalement élevés par les princes et les grandes familles nobiliaires. L'un des buts était de protéger spirituellement le pays. En ce sens l'hésychasme dans les Pays Roumains s'est assorti d'une activité missionnaire, levant la bannière de la foi orthodoxe, pour laquelle l'isolement relatif dans les montagnes ne fut pas un obstacle mais au contraire le gage de retrouver la vraie foi dans le Seigneur.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le chroniqueur Ion Neculce comme introduction à sa chronique de la Moldavie rapporte 43 brèves histoires, plutôt des traditions populaires, relatives au passé de la région, dont 12 portent sur le règne du prince Etienne le Grand (*Ștefan cel Mare*) (1457-1504)<sup>181</sup>.

L'une de ces légendes rapporte que le prince de Moldavie Etienne le Grand (seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle) ayant perdu une bataille contre le sultan ottoman, et se retrouvant abandonné de tous, se mit en route vers les Carpates en un lieu désert, à Voroneț, où vivait un père hésychaste nommé Daniel. Arrivé à la porte de l'ermite, ce dernier refusa d'accueillir le prince. Il demanda à Etienne d'attendre la fin de sa prière. Ce ne fut qu'après un long moment que l'ermite invita le prince dans sa cellule et avant même de recevoir la confession de son hôte, lui expliqua que sa défaite devait être interprétée comme le retrait de la grâce divine et la preuve de la colère de Dieu à cause des péchés d'Etienne. Le prince chercha alors auprès de Daniel une solution au sujet de la guerre contre les infidèles. Devait-il se soumettre au sultan ? La réponse de l'ermite fut négative et il incita le prince à continuer la guerre car, finalement, la victoire lui sera donnée par Dieu. Daniel ajouta qu'à la fin de la guerre le prince devra bâtir en ces lieux déserts un monastère dédié à saint Georges.

La tradition veut qu'Etienne le Grand s'exécuta et suivit le présage de Daniel l'ermite. Le prince matérialisa la victoire de Dieu à l'emplacement même où la prophétie lui fut confiée (« *ces lieux déserts* ») et plaça la fondation sous le vocable du saint guerrier. Toujours selon la tradition, Etienne le Grand continua cette œuvre de fondateur après chaque victoire contre les Infidèles. Le chroniqueur Grigorie Ureche (XVIII<sup>e</sup> siècle) enregistre 43 églises commanditées par ce prince.

Il est intéressant de noter que le moine hésychaste par son accession à un stade spirituel élevé grâce à son ascèse montagnarde se pose comme l'intercesseur entre les hommes et Dieu. Le

---

<sup>181</sup> NECULCE, p. 165.



conseil de Daniel est aussi une prophétie, le moine ermite devenant alors prophète, parce qu'elle rassure le prince que l'issue de la guerre ne peut être que favorable pour la Moldavie.

La présence du moine Nicodème en Valachie, aux côtés du prince Vladislav Ier, ne doit pas seulement être perçue comme la seule volonté de réorganiser le monachisme dans cette région. La construction d'un monastère à Vodița, dans la région de Drobeta-Turnu Severin nouvellement soumise aux Hongrois catholiques, marque clairement la volonté de l'hésychaste de faire de ce lieu un centre de résistance orthodoxe. D'ailleurs, la domination hongroise sur cette région prendra fin en 1369.

Or il est clair que dans la spiritualité hésychaste, pour atteindre ce stade d'intercesseur et de missionnaire, il convient d'avoir accédé à un état de renoncement et de pénitence que seul l'isolement permet. De la sorte, ces moines hésychastes ont réactualisé la victoire du Seigneur sur les Infidèles.

Les fondations religieuses qui poursuivent cette œuvre (Vroneț, dont le saint patron – Saint Georges – ne fut pas choisi fortuitement ; Tismana dont l'église principale – le catholikon – est placé sous le vocable athonite de la Mère de Dieu) n'ont fait que prolonger architecturalement et iconiquement le sens de la nature comme théophanie.

La montagne, parce qu'elle a révélé la Transfiguration par la lumière du Thabor, symbolise dès lors l'émergence du céleste et annonce le « retour du Paradis ».

La recherche ascétique des premiers Chrétiens qui cherchèrent l'élévation tant spirituelle que physique, eu un profond retentissement dans tout l'espace byzantin, de même qu'au nord du Danube.

Parmi les Saints des premiers siècles les plus vénérés dans les Pays Roumains se trouve saint Jean Climaque le Sinaïte, higoumène du monastère Sainte-Catherine du mont Sinaï au VII<sup>e</sup> siècle. Dans le monastère du Sinaï, il compose l'œuvre mystique qui l'a rendu célèbre et lui a valu son surnom, *L'échelle du Paradis*, inspiré de l'épisode biblique où Jacob voit descendre du ciel une échelle parcourue par des anges. Dans ce traité, amplement diffusé dans tout l'espace orthodoxe par les hésychastes, Jean Climaque présente un chemin sûr pour ses moines pour atteindre « le pré spirituel »<sup>182</sup> du Paradis, pour reprendre le terme d'un contemporain, Jean Moschos, où les attendent le Christ assisté de la Vierge Marie et de saint Jean-Baptiste.

Le chemin, ascensionnel, est matérialisé par les barreaux de l'échelle où chaque degré renvoie à une étape de l'ascèse monastique que le moine se doit de posséder. Au-delà de la nécessité de se protéger, matériellement ou symboliquement, des invasions, la fonction reconnue de ces fondations de montagnes renvoie à une spiritualité dictée par l'idée que plus le lieu est à l'écart du monde, inaccessible voire dangereux, plus s'affirme un ascétisme de renoncement et de pénitence.

<sup>182</sup> Le « pré spirituel » est le titre d'une œuvre de Jean Moschos (moine de Judée du début du VII<sup>e</sup> siècle). Son auteur rapporte les témoignages des moines de son temps au cours d'un périple qui l'a mené du Sinaï, à l'Égypte, l'Asie Mineure, l'Afrique et l'Italie, où il meurt en 634. Sous la forme d'historiettes, Jean Moschos explique comment l'ascèse, ces moines ont pu recevoir la lumière de Dieu.

Cette idée est bien entendu valable pour les moines pratiquant l'idiorythmie. En témoigne le mode d'habitat (principalement les grottes) qui relève bien de cette volonté d'ascèse. Cette configuration rapproche les moines du ciel, favorisant la contemplation. La montagne devient alors un lieu recherché et privilégié pour l'exercice ascétique.

Ainsi la recherche d'un lieu en hauteur n'est-elle pas d'une certaine manière le moyen de matérialiser par la nature cette « échelle des Vertus » et de rendre l'exercice ascétique plus efficace ? Et si en plus du choix de s'implanter sur un site élevé se double de la représentation de cette échelle, n'est-ce pas la volonté de recréer le « pré spirituel » du Paradis en la matérialisant dans la nature ? C'est ce que nous laisse à penser les icônes extérieures de l'église du monastère de Sucevița, dans les montagnes de Bucovine.

Les sites de montagne renvoient donc à une spiritualité du sens de la nature comme théophanie. La montagne devient le lieu de rencontre entre le paradis terrestre et le Paradis céleste. Cette première idée est renforcée par la légende athonite qui veut que la Vierge soit la Reine de la montagne de l'Athos, montagne qui devient à son tour le paradisiaque « jardin terrestre » de la Mère de Dieu.

A cela s'ajoute une iconographie de la Mère de Dieu particulière à l'Orthodoxie, appelée « la Montagne inviolée » ou « Montagne non taillée de la main d'homme » (*Bogomater Gora Neroukosetchnaïa*). S'inspirant de l'*Echelle de Jacob*, cette iconographie tirée de la stance II de l'*Acathiste*<sup>183</sup>, reprend la prophétie sur la venue du Christ que Daniel donne dans son interprétation du rêve du roi Nabuchodonosor.

« Tu regardais la statue géante devant toi ; soudain une pierre se détacha de la montagne, sans que main d'homme l'ait touchée, et vint frapper la statue et la brisa » (II, 34). La pierre qui brise la statue est le Christ, tandis que la montagne représente la Vierge et la statue géante, les royaumes de ce monde qui se succéderont jusqu'à ce que Marie, par sa maternité virgine, mette au monde le Messie.

Compte tenu des liens qui unirent les Pays Roumains au Mont Athos, il était logique de retrouver cette tradition mariale réactualisée au nord du Danube. Le lieu où la réactualisation du Jardin terrestre de la Mère de Dieu se réalise le plus tangiblement est la Bucovine, au nord-ouest de la Moldavie.

C'est au cœur des montagnes boisées de la Bucovine (littéralement « le pays des hêtres », du slave *buk*), en des endroits stratégiques selon plusieurs points de vue (économique, notamment), qu'un groupe de monastères fut fondé sous l'égide du prince Etienne le Grand dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. L'un de ses successeurs et fils, le prince Petru Rareș, décida dans les années 1530-1540 d'embellir les réalisations de son aïeul en recouvrant de fresques (c'est-à-dire d'icônes) les murs extérieurs de ces églises.

Aujourd'hui encore, la majorité des historiens interprète ce décor d'icônes extérieures comme une grande catéchèse visuelle à destination des fidèles pour les mobiliser contre les envahisseurs (Turcs, Polonais, Russes, Autrichiens). Or cette interprétation ne fait

<sup>183</sup> « Salut, roche qui désaltère les assoiffés de vie ; salut, échelle céleste d'où Dieu est descendu, salut, pont de passage pour les hommes de cette terre vers le ciel ».

qu'expliquer le Supérieur par l'Inférieur. Pour bien comprendre ces œuvres, il faut tout d'abord mettre en avant quelques idées forces les concernant : L'iconographie intérieure comme extérieure est stéréotypée à l'extrême ce qui induit non pas le simple souhait d'orner les églises mais la volonté de discourir iconiquement au travers de ces fondations.

La mise en icônes de ces fondations s'appuie sur les *Visions* de saint Niphon, évêque de Constantiane au IV<sup>e</sup> siècle. Le texte rapporte comment la Fin des Temps fut révélée à Niphon. Le saint termine le récit de sa vision par ces mots : « *Ainsi des cantiques s'entendent au-dedans, des cantiques s'entendent au dehors, des cantiques partout* ». Rappelons que le Cantique des Cantiques (IV, 12) évoque explicitement la Vierge de la sorte : « *Tu es un jardin clos, ma sœur, mon épouse, un jardin clos, une source scellée* ». Cette citation implique que le discours créé par les icônes ne doit pas être individualisé entre les fresques intérieures qui évoquent l'Eglise terrestre au travers la vie du Christ et celles à l'extérieur, représentant l'Eglise céleste pendant et après le Jugement Dernier. Elles répondent les unes aux autres.

Le dialogue intérieur-extérieur qui se crée inclut également les alentours, le site, à savoir les montagnes de Bucovine. Le discours extérieur (à dominante eschatologique) fait alors le lien entre le discours intérieur (la vie du Christ) et le site (le Paradis) où furent fondées ces églises.

Sur la base de ces quelques idées et dans la conception médiévale orthodoxe, nous devons interpréter ces fondations comme des édifices transcendants descendus dans le cadre naturel des montagnes moldaves. Ce ne sont pas les églises qui se sont intégrées ou qui ont été intégrées au paysage mais au contraire, c'est le cadre naturel qui a été amendé et rendu meilleur par l'énergie divine qui se dégage du discours des icônes.

Ainsi, nous retrouvons l'iconographie de la Vierge « Montagne inviolée » dans tous les monastères de Bucovine. Or sa présence ajoutée à l'emplacement de ces fondations (les montagnes) induisent logiquement dans la pensée médiévale que nous nous trouvons au cœur de cette « Montagne non taillée de main d'homme ».

L'historien des religions Mircea Eliade définissait l'espace sacré de la sorte : « *Tout espace sacré implique une hiérophanie, une irruption du sacré qui a pour effet de détacher un territoire du milieu cosmique environnant et de le rendre qualitativement différent* »<sup>184</sup>.

C'est ce processus qui se réalisa dans cette contrée de Bucovine. Le Père Céleste a transfiguré le site pour le faire devenir une église par le discours de l'iconographie. Les montagnes de Bucovine sont devenues un espace sacré – « un coin de Paradis » - dans lequel se matérialise la volonté du Seigneur au travers de sa « Divine Demeure ». Autrement dit, dans l'immédiate proximité des fondations, il faut se sentir au Paradis ou plus précisément dans le « pré spirituel » du Paradis. Cette idée, matérialisée par le lieu où est implantée l'église, est également rappelée par le bras droit du prince Petru Rareș, le métropolite Grigorie Roșca dans son épître aux moines de Probota (1562) lorsqu'il explique : « J'ai élevé la sainte église du pré ». Quand on se trouve dans le pronaos, il faut se sentir dans

<sup>184</sup> ELIADE (1965), p. 25.

l'antichambre du Royaume des Cieux, et dans le naos et l'autel, il faut sentir la symbolisation du Royaume des Cieux.

D'ailleurs, ce sont bien les collines et montagnes de Bucovine qui sont représentées sur ces églises peintes comme le lieu éminemment sacré où se déroulera le Jugement Dernier.

Au terme de cette étude, il convient de citer un passage tiré de la *Vie de Jacob de Castoria*, un saint grec du début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>185</sup>. Il concerne la Valachie mais résume en quelques mots cette place particulière qu'occupèrent les Pays Roumains à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

Peu avant de subir son martyr, Jacob fut questionné par ses compagnons sur le devenir de la communauté : « *Dis-nous, Père, après ta fin, que deviendra notre communauté ? et les frères, demeureront-ils ou se disperseront-ils ?* ». Ce à quoi, le moine répondit : « *Quand, avec le bon plaisir de Dieu, nous nous libérerons des mains de l'Empereur, nous irons d'abord chez le Patriarche et, ensuite, en Grande Valachie. Lorsque nous nous y rendrons, nous ne craindrons plus les épreuves !* ». L'hagiographie explique cette phrase sibylline par le fait que Jacob « *appelle Patriarche Notre Seigneur Jésus-Christ et Grande Valachie, le Paradis, où se trouvent les âmes des justes* ».

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la Valachie était devenu pour les caloyers synonyme de Paradis, à la fois paradis terrestre et paradis céleste.

Dans cette même région de Valachie, à Curtea de Argeș, à l'extrémité de la voie principale longeant la cour princière et son église du XIV<sup>e</sup> siècle, se dresse une seconde fondation religieuse surnommée « la nouvelle Sainte-Sophie » ou encore « le nouveau Temple de Salomon ». Erigée par et pour le voévode Neagoe Basarab (1512-1521) dans les premières décennies de son règne, l'église du monastère de Curtea de Argeș se structure en deux parties inégales : un naos trilobé précédé d'un pronaos rectangulaire très développé, réalisé dans un but funéraire. L'église se voulait être le mausolée, le *monumentum princeps*, de la nouvelle dynastie régnante sur la Valachie<sup>186</sup>. Le pronaos-mausolée est divisé en quatre parties. Un vestibule rectangulaire fait face à l'entrée, tandis qu'un espace central carré délimité par 12 colonnes soutiennent une tour à base pyramidale continuée par un tronc de cône. Enfin, deux espaces latéraux, à vocation sépulcrale, flanquent l'espace central et sont couronnés sur leur extrémité ouest de deux plus petites tours.

Mais c'est avant tout la façade qui retient l'attention du spectateur. Les matériaux les plus chers, mis en œuvre avec un art accompli, ont été utilisés pour réaliser cette église. Le calcaire granuleux de couleur jaune provient des carrières d'Albești près de Câmpulung tandis que le marbre et la mosaïque proviendraient de Constantinople.

Car selon la légende, le prince Neagoe aurait proposé au Sultan de lui construire une mosquée dans la ville portuaire de Vidin. Ayant accepté, il donna au prince roumain les matériaux les plus prestigieux. Mais Neagoe détourna les convois vers sa capitale et les utilisa pour réaliser son église. De peur d'être puni par son suzerain, Neagoe créa toutefois

---

<sup>185</sup> Ibidem, p. 336-337.

<sup>186</sup> En effet, malgré l'adjonction, délibérément voulue, de Basarab, le prince Neagoe n'est pas le descendant de l'illustre Basarab I<sup>er</sup>, fondateur de la Valachie, mais d'une puissante famille nobiliaire, les *Craiovești*, régnant, en tant que ban d'Olténie, à Craiova.

une œuvre largement inspirée par l'Orient ottoman, un monument à *la Turca*, tant est si bien qu'à la vue de la façade le Sultan n'aurait pas fait la différence.

En effet, l'église est inscrite dans une plate-forme pavée, sorte de petit parvis carré avec en son centre un bénitier, conçu selon le modèle des fontaines décorative de certaines mosquées, les *şadirvan*, et servant aux ablutions avant la prière. L'unique entrée de l'église se trouve sur la façade ouest. Douze marches<sup>187</sup> de marbre mènent à une haute arcature comprise, en guise de portail, dans un large encadrement, que nous pouvons aisément dénommer *alfiz*<sup>188</sup>. Celui-ci est couvert d'un minutieux décor floral stylisé inspiré des modèles arméno-géorgiens.

Les façades sont décorées de deux registres d'arcatures. Les murs se terminent par une corniche formée de deux rangées superposées de stalactites et d'alvéoles de style ottoman stambouliote, comme à la mosquée de Bayazid, et seldjoukide comme celle d'Oulu-Djami d'Adana. Une large bande décorée d'une frise étroite, composée d'un réseau continu d'ornements géométriques et floraux stylisés poursuit cette décoration, évoquant la mosquée du sultan Hassan et le mausolée de Kaït-Bey au Caire. Des frises et des panneaux décoratifs composés selon le même genre d'ornements décorent les quatre tours. Le caractère décoratif qui s'étend sur toute la surface de l'église a d'évidents traits communs avec l'art caractéristique pour l'architecture d'Arménie à Ani et de Géorgie à Mzheta.

Visuellement, la richesse de l'appareil ornemental de la façade, qualifiée de « dentelle de pierre », n'est pourtant que l'élément statique d'une réalisation qui impressionne par le mouvement de torsion des tours du pronaos. Le dessin vrillé des tours jumelles donne l'illusion qu'elles tourment l'une vers l'autre tout en s'enfonçant dans le ciel.

Plusieurs chercheurs ont tenté de percer le mystère de cette église, fondation maîtresse de l'âme et du folklore roumain. Tous se concentrent vers Edime (Andrinople). Ville natale du shaykh Badr al-Dīn Mahmūd Ibn Kādī Samāwnā, descendant des Turcs Seldjoukides, celui-ci prôna au début du XIV<sup>e</sup> siècle, une tolérance exemplaire, une souplesse doctrinaire et un syncrétisme religieux et culturel, prêchant notamment pour des lieux de culte mixtes, des contacts entre les derviches tourneurs<sup>189</sup> et les moines hésychastes orthodoxes. C'est toujours à Edime que Niphon II, patriarche œcuménique 1486-1498, fut exilé par le sultan Bayezid II entre 1498 et 1503-04. Il devint ensuite métropolitain sous le prédécesseur de Neagoe Basarab, Radu cel Mare. Quelle que soit l'hypothèse à accréder, l'église de Neagoe Basarab à Curtea de Argeş appartiendrait à une même idée de tolérance visuelle.

L'aura de mystère et de grâce de l'église est encore augmentée par la légende qui entoure sa fondation, celle du maître Manole, un des mythes fondateurs de la culture roumaine. La trame du récit raconte comment le prince Noir, identifié à Neagoe Basarab, désirent construire une église, fit appel à une équipe de maçons dirigée par le maître Manole. L'histoire débute ainsi par la recherche d'un lieu propice à cette réalisation. Le prince suivi des maçons (« *Le prince noir devant / Et dix féaux suivant* ») voyagent dans toute la région de l'Argeş afin de choisir l'emplacement de l'église. C'est un berger, qui en transhumant,

<sup>187</sup> Correspondant aux 12 tribus d'Israël, selon le *Letopiset Cantacuzinesc*.

<sup>188</sup> Encadrement rectangulaire de l'arc d'une porte, caractéristique de l'art islamique.

<sup>189</sup> Mouvement supraconfessionnel des Bektasi.

connaissait les lieux et indiqua, à la demande du prince, la position d'un « *mur abandonné sans être terminé* ».

Cette quête d'une ruine sur laquelle bâtir un nouvel édifice reste difficile à comprendre. Dans la ballade, le berger avertit clairement le prince qu'un mauvais sort entourait ce lieu. Pour autant, le monarque n'en prit pas ombrage et se dirigea à l'endroit indiqué. Ce choix pourrait toutefois s'expliquer par le désir du prince de s'identifier à une lignée de dynastes architectes et ainsi légitimer son pouvoir par son œuvre continuatrice.

La décision du prince prise, l'équipe de maçons, emmenée par Manole, entreprit la construction de l'église. Mais lorsque le lendemain, l'équipe revint sur le chantier, ce qu'ils avaient bâti la veille s'était effondré. Les jours avançant, le phénomène continuait. A chaque étape de l'édification du monument, celui-ci s'écroulait par quelques forces maléfiques.

Devant la nécessité d'accéder à la demande du prince, le maître Manole, par une vision, apprit que la malédiction serait levée en contrepartie du sacrifice d'une personne emmurée dans la fondation. Manole et ses neuf ouvriers décidèrent que la première personne qui viendrait le lendemain sur le chantier, pour apporter à manger serait sacrifiée. Or, ce fut Anne, la femme de Manole, qui arriva la première sur le chantier. Malgré les invocations du maître Manole qui tenta de barrer la route de sa femme par la pluie, le vent et toutes autres sortes de déluges, le pacte entre les maçons était scellé. Manole, sous couvert d'un jeu, commença à emmurer son épouse. N'arrivant plus à bouger ni à respirer, elle apprit alors à son mari qu'elle était enceinte et que ce jeu devait se terminer car le bébé en souffrirait. Mais ses plaintes ne suffirent point et Manole emmura entièrement sa femme et l'enfant qu'elle portait.

La malédiction fut levée et l'œuvre réalisée. Le prince Noir venant sur le chantier constater la grandeur de son église demanda à Manole s'il serait capable de réaliser un édifice encore plus magnifique. Tout en montant sur le sommet du monument, Manole et son équipe répondirent évidemment par l'affirmatif. Le prince, souhaitant que son église resta unique, fit alors enlever tous les échafaudages et les ouvriers furent bloqués sur le toit. Néanmoins, grâce à l'ingéniosité de Manole, les maçons se confectionnèrent des ailes d'échandoles. Un à un ils sautèrent, « *Mais là où ils tombent ; Ils creusent leur tombe* ». Lorsque vint le tour de Manole, alors qu'il s'apprêtait à sauter, il entendit la voix de sa femme gémissante ; égaré, Manole tomba. A l'endroit même où il mourut, jaillit une eau claire, mais un peu salée et amère, « *Car dans sa pauvre onde ; Ses larmes se fondent* ». Le vol « icarien » de Manole marque la fin du récit qui même s'il se finit tragiquement, repose sur une « ré-union » entre le maître et sa femme. En effet, seule la mort violente de Manole lui permit de retrouver son épouse, elle-même décédée brutalement.

Le mythe du sacrifice nécessaire à la création, cette « mort-créatrice », n'est pas une originalité roumaine. Plusieurs versions balkaniques, serbes, bulgares, macédo-roumaines, albanaises, grecques et même hongroises, font état de constructions qui s'écroulent chaque soir. Parmi celles-ci, nous pouvons citer le pont d'Arta, la cité d'Avlona, ou encore celles de Scutari et de Deva en Roumanie, auparavant incluse dans le royaume de Hongrie<sup>190</sup>. L'origine, ou plutôt les origines, de ce mythe culturel se perdent en débats entre les différents folkloristes. Toutefois, l'analyse des différentes thématiques propres à ces récits nous

<sup>190</sup> Voir pour cela, l'ouvrage de Mircea Eliade : ELIADE (1994).

**Illustration 21 : L'église du monastère de Curtea de Argeș.**





renseigne sur un aspect. La ballade roumaine possède une distinction d'importance par rapport aux variantes du sud-est de l'Europe. Le début du récit se focalise sur la recherche d'un lieu propice à l'édification du monastère : « *L'Argeș en aval ; Dans le joli val* ». C'est un berger qui indique au Prince Noir et aux ouvriers l'emplacement de ruines. D. Caracostea mettant en avant les éléments artistiques de l'œuvre y voyait un « *caractère rituel* »<sup>191</sup> propre au monde roumain.

Par ailleurs, le choix du monument à ériger peut s'expliquer facilement. L'imagination populaire a pu d'une part être frappée par de telles réalisations. Mais, il s'explique également par les conditions historiques prévalant dans les Balkans et en Roumanie à cette époque. Il a été clairement mis en lumière le rapport entre le thème de la ballade des « *murs délaissés et non achevés* » avec la coutume des princes roumains de restaurer et d'achever les fondations de ses prédécesseurs selon une volonté politique de légitimation du pouvoir.

Le monument, même s'il est à l'origine une œuvre réelle, une église-mausolée dans le cas de la ballade de Manole, est pétri d'une conscience collective qui transcende la matérialité de l'ouvrage pour en donner un symbole. C'est dans ce cadre que le monastère de Curtea de Argeș, monument réel, se fonde avec son environnement, les Carpates, dans un archétype que Mircea Eliade définit comme « *le symbolisme cosmologique et paradisiaque du Monastère, en même temps image du Cosmos, de la Jérusalem céleste, de l'Univers dans sa totalité visible et du Paradis* »<sup>192</sup>.

Car la ballade représente bel et bien une vision cosmogonique populaire. La mort violente de Manole et de sa femme leur permet de se retrouver au même niveau cosmique sous la forme de deux entités primordiales génératrices de vie. En effet, la femme par son décès anime l'œuvre : elle ne la hante pas, elle l'incarne. Or, cet édifice est une église, qui à l'image des grottes préhistoriques, porte en elle ce symbolisme éclatant du principe féminin. Quant à Manole, son âme se fonde dans la terre-mère pour y faire jaillir une fontaine, transformation incontestable en un principe mâle.

La mort présentée dans la ballade du maître Manole, au même titre que celle, tout aussi violente de la ballade *Miorița*, ne porte pas en leur sein l'idée d'une vision pessimiste et destructrice du peuple roumain. Bien au contraire, les conclusions tragiques de ces productions populaires ont pour point commun de démontrer l'idée de la réintégration dans la matrice originelle (la terre, le ciel) soit comme retour parmi les siens comme dans *Miorița*, soit comme œuvre créatrice comme c'est le cas dans la ballade du maître Manole.

Une même alliance entre l'œuvre et son environnement se fait jour dans les réalisations religieuses du prince de Moldavie Petru Rareș (1527-38 ; 1541-46). La principauté atteint son apogée sous le règne d'Etienne le Grand (*Ștefan cel Mare*) (1457-1504), dernier voévode indépendant de la Sublime Porte. Il réalise une synthèse artistique et architecturale dont la plus remarquable réalisation se trouve au monastère Neamț, construit entre 1485-1497.

Fils naturel et légitime d'Etienne le Grand, Petru Rareș accède au trône suite à son élection par les boyards de Moldavie et après le décès du dernier successeur en ligne droite d'Etienne. Dès les premières années de son règne, il se pose comme le protecteur de l'Orthodoxie<sup>193</sup> et

<sup>191</sup> CARACOSTEA (1942), pp. 619-699.

<sup>192</sup> ELIADE (1970), « Maître Manole et le monastère d'Argeș », p. 175.

<sup>193</sup> A ce titre, il se marie avec la descendante des Brancović de Serbie.



adversaire de la Réforme qui se propage alors en Transylvanie. Prince renaissant par son attitude de mécène et seigneur moderne, il est soutenu par deux grands hiérarques : son cousin le métropolite Grigore Roșca et l'évêque de Roman, Macarie.

L'augmentation des menaces ottomane, polonaise et autrichienne, ajoutée à la pression exercée par la Réforme, constituaient des préoccupations permanentes. L'initiative personnelle du prince, conjuguée à l'esthétisme raffiné d'une société de cour, ont permis la réalisation d'une série d'églises, dans la région septentrionale de la Moldavie, en Bucovine, qui ont la particularité unique en Europe d'être peintes à l'extérieur.

Il est important d'appuyer la thèse selon laquelle le revêtement pictural des murs ne sont pas en eux-mêmes l'aspect exceptionnel des fondations. Ce qui attire l'attention, c'est le fait que le prince, aidé d'hommes d'églises éclairés, ait pris la décision de couvrir complètement de fresques l'extérieur, à l'image de l'intérieur, et ce, selon un programme iconographique spécialement élaboré et parfaitement raisonné.

Bien qu'il existe des prolongements à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, ces fondations représentent une série de monuments compacts du point de vue chronologique comme géographique. Ils furent tous fondés dans les années 1530 et 1540, en Bucovine.

Nous avons déjà mentionner plus haut ce groupe d'églises de monastères. Regardons-les une nouvelle fois, non plus sous l'aspect de la matérialisation de la Victoire du Seigneur, mais sous celui de l'Église Indivise.

Parmi les plus illustres fondations, nous pouvons citer les églises des monastères de Humor (1530), Moldovița (1532-1537), Arbore (réalisée en 1503, peinte en 1541), Voroneț (fondée en 1488 par Etienne le Grand à la demande du moine hésychaste Daniel puis peinte en 1547) et Sucevița (1595-1596). Le monastère de Humor se situe sur la rive occidentale de la rivière Moldova, au pied des monts Obcina Mare, à l'ouest de la capitale Suceava. Celui de Moldovița fut fondé dans la vallée créée par la rivière du même nom entre les monts Obcina Feredeului à l'ouest et ceux d'Obcina Mare à l'Est. C'est sur le plateau de Suceava (*Podișul Sucevei*) que le monastère d'Arbore fut réalisé. Sucevița se loge également au pied des monts Obcina Mare, sur la route reliant Rădăuți à Câmpulung Moldovenesc. Enfin, le monastère de Voroneț est blotti dans les premiers contreforts des monts Stînișoarei, au sud de la ville de Gura Humorului.

Les historiens de l'art se sont longuement penchés sur l'interprétation à donner à ces fresques extérieures. Les rôles moralisateurs comme salutaires de l'art sacré sont à l'évidence les premières théories expliquant l'apparition soudaine et si concise dans le temps de ces œuvres. A cette première idée s'ajoute l'incarnation matérielle, visible et immédiate de l'Église Triomphante, Céleste et Militante<sup>194</sup>. Toutefois, nous ne saurions limiter les motivations du prince Petru Rareș à une simple volonté d'ordre pédagogique. La thèse d'une « vaste catéchèse visuelle publique » ne se justifie pas pleinement à la vue du rôle traditionnel joué par l'icône au sein du monde orthodoxe.

<sup>194</sup> Vasile Draguț voyait dans ces fresques la tentative de contrecarrer la Réforme et les déviations doctrinaires présentes dans la règle et le discours théologique protestants.

De la même manière, la thèse d'un discours à finalité militaire qui serait soutenu par l'argument théologique<sup>195</sup>, n'échappe pas aux contradictions de l'histoire médiévale roumaine. Petru Rareș n'a en effet aucunement besoin de convaincre qui que ce soit de la nécessité de résister aux Ottomans. Chaque village moldave avait subi depuis plusieurs décennies les affres des invasions. Par ailleurs, les décisions prises par le voévode, en sa qualité de prince dont l'autorité était perçue comme d'essence divine, étaient considérées comme souveraines. Le prince était « l'oint du Seigneur », croyance qui n'existe plus aujourd'hui. Ce serait donc appliquer un schéma politique contemporain à une époque où les croyances et les idéaux étaient régis très différemment.

A cette vision matérialiste d'une propagande anti-ottomane s'ajoute l'idée d'une vaste prière d'intercession à la *Théotokos* de Constantinople dans l'espoir que le territoire sera sauvé des Ottomans comme le fut la capitale byzantine lors du siège des Perses de Chosroès en 656. Quand bien même l'iconographie reproduit fréquemment l'hymne acathiste à la Vierge et le siège de Constantinople au VII<sup>e</sup> siècle sous la forme de personnages et d'armements en usage au XVI<sup>e</sup> siècle, une telle explication des fresques donnerait à voir le Supérieur par l'Inférieur.

Toutes ces explications se sont focalisées sur des thématiques précises, récurrentes et s'orientant exclusivement sur les façades extérieures des fondations de Petru Rareș, tels que le siège de Constantinople et les hymnes acathistes. Or, comme l'a très justement fait remarquer Sorin Dumitrescu, ces réalisations sont un tout. Oublier les créations picturales intérieures signifie approcher de manière partielle la compréhension de ces « *tabernacles œcuméniques* ». « *Dans la vision des fondateurs, l'articulation des fresques intérieures à celles extérieures semble répondre à un modèle mental qui se fonde sur le principe envers / endroit du gant* »<sup>196</sup>.

Avant d'entreprendre de nouvelles hypothèses à la lumière de cette citation, tournons nous dans un premier temps sur l'architecture des fondations « rarésiennes ». Jusqu'à présent, les historiens d'art qui se sont penchés sur le style architectural des monastères de Bucovine n'ont décelé qu'un dérivé du style byzantin, sorte d'avatar, de faciès régional post-byzantin auquel nous pourrions également entrevoir un côté gothique. De ce fait, les églises de Petru Rareș possédaient un fond byzantin puissamment imprégné ajouté à un « gothisme » des registres ornementaux et décoratifs.

Or, l'étude de la structure nous révèle la présence d'un style novateur et unique, à mi-chemin entre le gothique et l'art byzantin, créant ce qu'il convient d'appeler le style œcuménique moldave<sup>197</sup>. Ainsi au gothique extériorisé, facilement perceptible<sup>198</sup> dans le traitement des voussures, la verticalité monumentale, la fragmentation de la toiture, l'adoption des contreforts et des pilastres intérieurs, les encadrements des portes et des fenêtres, les socles,

<sup>195</sup> ULEA (1968), p. 366.

<sup>196</sup> DUMITRESCU (2003), p. 447.

<sup>197</sup> Ibidem, p. 60.

<sup>198</sup> Ces éléments architecturaux et décoratifs empruntés au gothique transylvain, au travers des équipes travaillant sur les chantiers de part et d'autre des Carpates, faisaient écrire à Gheorghe Balș que les églises de Petru Rareș étaient réalisées selon « *un programme byzantin avec des mains gothiques* », une sorte « *de maniement gothique de la structure byzantine* ». BALȘ (1929), pp. 9-13

les pierres tombales, les balustrades ou encore dans certains éléments picturaux, s'ajoute un gothique intériorisé.

Sorin Dumitrescu distingue « *trois niveaux d'intériorisation du gothique* » dans le style moldave<sup>199</sup> : « *le gothique byzantin* » profond, « *le gothique byzantin* » moyen, perceptible dans le clair-obscur et « *le gothique byzantin* » dissimulé. Le premier niveau découle de la correspondance « biographique » des deux styles : dans la durée d'existence (environ 150 ans), l'attachement à un inspirateur (Abbé Suger / Etienne le Grand), le monument inaugurateur (monastère / nécropole royale), l'émanation à partir de la métropole (Paris / Suceava), leur disparition définitive et la volonté de créer un programme architectonique et iconographique fixe et immuable. Le « style gothique dissimulé » s'entrevoit dans l'esprit et le discours, similaires, des fondations de Rareș avec ceux des cathédrales gothiques : élancement mental, clarté discursive – structurante, vocation axiologique et hiérarchique, sobriété ornementale, personnalisme affirmé et pathos identitaire.

A ces trois styles du gothique intériorisé, il est nécessaire d'ajouter un nouvel indice qui relève à la fois de ce style œcuménique moldave, synthèse des discours byzantins et gothiques mais qui reflète également l'originalité des fondations du prince Petru Rareș. Il est en effet néfaste de vouloir extraire ces créations du contexte dans lesquelles elles ont été conçues. De la même manière que les fresques extérieures ne peuvent être appréhendées sans la compréhension de la dimension intérieure, les églises de Bucovine ne doivent pas être lues sans un questionnement sur leur *topos*. C'est à ce stade que se placent un nouveau rapprochement avec le style gothique mais aussi une différenciation qui rend à ces fondations leur originalité. Les cathédrales gothiques sont avant tout un phénomène urbain dans lequel elles s'insèrent. Les églises fondées par Petru Rareș s'inscrivent quant à elles dans un site particulier, les monts de Bucovine, qui ajouté à la partition des monuments nous fait approcher du Saint des Saints selon quatre degrés spirituels.

Ainsi, le lieu entourant la fondation représente le Paradis, à la fois terrestre mais également spirituel. En entrant dans le pronaos, nous nous trouvons dans la Divine Demeure, antichambre du Royaume des Cieux, tandis que lorsque nous nous approchons du naos, nous apercevons la symbolisation de ce Royaume, matérialisé par l'autel.

La présence de ces monastères, avec en leur centre ces églises couvertes à l'extérieur de fresques, au milieu des Carpates aussi bien que les liens qu'ils entretenaient, renvoient clairement à un fil conducteur perceptible dès l'attestation définitive d'une vie religieuse orthodoxe sur le territoire de l'actuelle Roumanie. Nous retrouvons en effet une même symbiose dans la lettre du Pape datée de 1234 qui dénonçait l'attitude schismatique des « faux-évêques » de l'évêché des Roumains et des Coumans. Face aux vicissitudes historiques, la foi, c'est-à-dire une partie de l'identité d'un peuple, fut dissimulée du regard des Autres (Hongrois, Papauté, Ottomans) et cachée dans les profondeurs inaccessibles et originelles des bois et forêts des Carpates.

<sup>199</sup> DUMITRESCU (2003), p. 63.

**Illustration 22 : Le monastère de Sucevița.**



**Illustration 23: L'église du monastère de Voroneț. Sur la façade ouest : le Jugement Dernier.**





**Illustration 24 : Le siège de Constantinople. Eglise du monastère de Moldovița.**



**Illustration 25 : La capitale byzantine assiégée. Eglise du monastère de Moldovița.**



Sur l'autre versant des Carpates de Bucovine, dans les vallées du Maramureș, le voyageur peut découvrir toute une série d'églises de bois rendant une nouvelle fois compte de cette communion entre le paysage et la matérialisation de la demeure divine.

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, le Maramureș occupe une place à part dans l'histoire de la Transylvanie, par sa position géographique et par les particularités de son évolution. Les Hongrois pénétrèrent dans la région à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, grâce aux « Hôtes royaux » (« *hospites regis* »). Il s'ensuivit un conflit entre les organisations politiques roumaines du Maramureș et le comitat royal hongrois. Celui-ci dura jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, période à laquelle le chef de l'insurrection anti-hongroise, Bogdan de Cuhea, traversa les monts et fonda la Moldavie.

Le Maramureș se caractérise donc par une terre profondément orthodoxe, mais qui appartenant à la Transylvanie et donc à la couronne hongroise, ne peut librement exercer sa foi<sup>200</sup>. Reléguée dans les villages, la communauté roumaine orthodoxe se replia autour de ses églises en bois, symboles de la cohésion de la communauté. Aujourd'hui encore, le voyageur qui traverse ces contrées boisées, peut apercevoir les silhouettes élancées, la disproportion verticale des clochers qui semblent défier les lois de la gravité. Les chercheurs roumains ont tenté à de nombreuses reprises de percer le mystère de l'origine de ces fondations dont le seul matériau utilisé fut le bois.

Certains évoquent une amplification de la maison paysanne, afin de l'utiliser pour les besoins de la communauté et du culte, employant le terme « d'église-maison ». Les détracteurs de cette hypothèse mettent en regard l'idée que l'architecture civile résulte de besoins matériels, s'agrandissant et se modifiant selon ces besoins très variables. Or, l'architecture religieuse naît et vit à travers les siècles selon les règles rigides d'un culte, qui doivent être respectées en toute exigence. Selon l'avis de l'architecte Maria Elena Enăchescu<sup>201</sup>, l'interdépendance entre les deux types d'architecture est logique. La construction des églises en bois résulte du recours à l'expérience et aux moyens de construction artisanaux traditionnellement utilisés. Il est donc normal de retrouver dans ces monuments des éléments de résistance ou de décor ayant les mêmes origines artisanales locales, mais amplifiées, magnifiées.

Une seconde théorie se fait jour depuis quelques décennies. Celle-ci basée sur les recherches archéologiques tente de mettre en évidence la transposition d'une architecture religieuse de pierre dans le bois. La découverte des vestiges d'une église en pierre dans le village Cuhea<sup>202</sup>, datée du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et ayant appartenu vraisemblablement au voévode Bogdan, semble confirmer cette hypothèse. L'occidentalisation du clocher, la nef à plafond et l'autel polygonal rangent cet édifice dans le groupe des « églises-salles » caractéristiques du gothique primitif. Ainsi, l'église de Cuhea démontrerait d'une part l'influence exercée par le gothique dans les vallées du Maramureș, influence qui apparaît en même temps que la conquête du territoire par les Hongrois. D'autre part, la comparaison stylistique avec l'église actuelle fondée en 1718 à quelques mètres des vestiges, en tout point similaire, permet de comprendre l'origine et les débuts de cette architecture en bois. Toutefois, cette théorie ne

<sup>200</sup> Exception faite des Roumains s'étant convertis au culte gréco-catholique, dit *Uniate*, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, suite au synode d'Alba Iulia (1697) et de l'élection en 1701 de l'ex-métropolitain Atanasie comme premier évêque de l'Eglise Uniate de Transylvanie.

<sup>201</sup> ENĂCHESCU (1968), pp. 84-87.

<sup>202</sup> POPA (1966 / 2), p. 528.

fait pas encore l'unanimité. En effet exceptée l'organisation spatiale liée au culte, inchangée quel que soit le matériau utilisé, les églises du Maramureș sont d'une telle diversité, qu'il est impossible de créer une typologie exacte et pertinente et par conséquent de trouver comme origine, des églises en pierre.

La recherche des origines occulte une part importante de la compréhension de ces édifices. Car il ne faut pas les appréhender comme des systèmes de construction mais comme les témoins de la mentalité empreinte de traditions artistiques et nationales. Ce sont des œuvres issues de sacrifices et de forces morales exceptionnelles.

Pour bien intégrer cela, il faut poser le paradoxe historique dans lequel les églises en bois du Maramureș sont nées.

Celui-ci est déterminé entre l'oppression sociale et politique exercée par le pouvoir austro-hongrois en place et le vif rebondissement spirituel que connut le Maramureș au XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, la matérialisation des aspirations et opinions nationales comme religieuses était interdite à l'époque suite à l'assujettissement exercé sur la population roumaine orthodoxe sous la domination des Habsbourg promouvant le catholicisme. Ainsi, il était fait interdiction de construire des églises en maçonnerie.

Cette servitude s'est traduite au sein des communautés villageoises par une audace de concourir sinon de surpasser en dignité et en beauté les églises catholiques, plus coûteuses, érigées grâce au soutien assuré de l'Empire. Il en résulte que ces monuments dégagent une dynamique, un mouvement qui pourraient sembler en contradiction avec une certitude de stabilité. Le soin méticuleux du détail participe à la fois à la composition comme au finissage, conférant aux façades et aux intérieurs cet air si précieux.

Or, ces réalisations auraient été impossibles sans la compréhension ancestrale des constructeurs pour ce matériau. Parmi celles-ci, l'église de Șurdești<sup>203</sup>, dans les monts de Gutâiului, à l'Est de Baia Mare, témoigne du parachèvement du modèle typique de l'architecture religieuse de bois du Maramureș. Les constructeurs de Șurdești ont repris tous les éléments sous leur forme la plus évoluée et les ont agencés en harmonie avec beaucoup de savoir-faire.

Construite en 1766 par le maître-charpentier Macarie puis peinte en 1783 par Ștefan et Stan, l'église est placée sous le vocable des Saints-Archanges Michel et Gabriel. Elle est l'exemple le plus méridional de ce groupe d'églises typiques pour le Maramureș. Dévolue au culte gréco-catholique, l'organisation intérieure se divise en trois espaces : pronaos, naos et autel. Mais ce qui impressionne le plus reste la tour-clocher haute de 54 mètres. Elle est trois fois plus haute que l'édifice et se termine par un heaume pyramidal avec quatre petites tours aux angles.

La perfection structurale et esthétique de l'œuvre, l'effet de mouvement qui enlève littéralement le poids des volumes, suggérant l'immatérialité tout simplement, donnent une monumentalité qui se double de celle intrinsèque au bois. Une vie se dégage de la fondation, car elle est issue du règne végétal. Elle cohabite donc harmonieusement avec le cadre dans lequel elle s'inscrit, à savoir la forêt et les monts avoisinants.

<sup>203</sup> PORUMB (2005), pp. 34-36.



**Illustration 26 : L'église de Șurdești, Maramureș.**





Parmi ces « morceaux choisis » dans le répertoire monumental religieux de la Roumanie, il est un dernier édifice qui prend toute sa place comme matérialisation d'une barrière religieuse dans les Carpates, élévation culturelle de l'Orthodoxie triomphante et lien intrinsèque entretenu par les populations roumaines et les montagnes des Carpates.

Dans une grande clairière au pied des monts Căpățâni, à l'ouest de Râmnicu-Vâlcea, dans la vallée du Roman, s'élève le plus vaste ensemble conventuel de Roumanie, le monastère de Hurez<sup>204</sup>, chef d'œuvre de l'architecture de l'époque du prince valaque Constantin Brâncoveanu (1688-1714).

Entre le milieu du XVII<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Valachie connaît deux grands règnes : Matei Basarab (1632-1654) et Constantin Brâncoveanu (1688-1714). Ce dernier est un prince éclairé et humaniste. Il modernise la fonction du souverain et s'inspire, pour gouverner, de l'exemple des cours d'Europe occidentale, que lui-même connaît bien. Diplomate, il parvient à préserver un équilibre fragile entre les grandes puissances voisines. Son nom est associé à une ambition culturelle sans précédent dans le pays. Jamais les arts, l'enseignement et l'imprimerie n'ont connu un tel essor. Il est à l'origine d'un courant artistique et architectural unique où se mêlent les influences occidentales de la Renaissance italienne, pimenté de touches baroques et orientales (byzantines) dans une synthèse originale. Appuyé par des conseillers tel que le *spătar* (porte-épée) Mihail Cantacuzino qui a étudié l'architecture renaissante en Italie et notamment à Padoue, ils introduisirent en Valachie l'esprit de la Renaissance dans la distribution des masses libérées des pesanteurs, des espaces aérés, des volumes limpides, des façades harmonieusement rythmées, des porches allégés qui s'ouvrent vers le monde extérieur. De même pour la première fois, le baroque fait son apparition dans un décor opulent mais jamais excessif. Il ne remet aucunement en cause les grands équilibres architecturaux et décoratifs.

L'ensemble de Hurez fut édifié, à en croire l'inscription votive, entre 1690-1692, selon le modèle des grands monastères athonites. Il est organisé autour du *catholikon* clos par sa propre enceinte, près de laquelle cohabite tout autour une série de *skètes*. La composition de l'ensemble observe la structure régulière d'une certaine symétrie de facture renaissance organisée en fonction d'un axe Est - Ouest. Au centre le *catholikon* est placé sous le vocable des Saints-Empereurs. A l'ouest prennent place la *skète* Saint-Etienne et le *paraklession* dédié à l'Assomption, tandis qu'à l'opposé se trouve la *bolnica*, flanquée au nord et au sud par la *skète* des Saints-Apôtres et l'église des Saints-Archanges.

Le monastère de Hurezu, plus qu'une pièce maîtresse de l'esthétique du temps, représente le premier monument du style national valaque devenu ensuite style « prénational » des Roumains. Celui-ci voit logiquement son origine s'établir à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle au sein des montagnes des Carpates.

**Illustration 27 : Le monastère de Hurez, Olténie.**



**Illustration 28 : La peinture du narthex du catholikon de Hurez représentant dans un style réaliste le paysage environnant. Photographie de l'auteur.**



A la suite de la chute de Constantinople sous les coups des Ottomans de Mehmed II en 1453, les Carpates et le Danube sont devenus les éléments intrinsèques mais indiscutables de la nouvelle orientation politique que se donnèrent les souverains valaques et moldaves. L'idée impériale dans les Pays Roumains a fait l'objet de nombreuses études dans l'historiographie roumaine. L'origine de ces recherches se retrouve dans l'admirable ouvrage publié en 1935 par Nicolae Iorga : « *Byzance après Byzance* »<sup>205</sup>.

La multiplication des études entreprises dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle a permis de démontrer l'impressionnante richesse et le renouveau de l'idéal byzantin au sein des principautés roumaines. Parmi celles-ci, Petre Ș. Năsturel relevait d'autres mentions impériales, insistant plus particulièrement sur les textes du XVI<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels les *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Teodosie* et les chroniques ecclésiastiques moldaves<sup>206</sup>. Le chercheur Dan Cernovodeanu étudia les armoiries<sup>207</sup>, tandis que Dumitru Năstase poursuivait les recherches sur l'idée impériale roumaine au travers de l'héraldique et de la peinture religieuse<sup>208</sup>. Corina Nicolescu se concentra sur les insignes du pouvoir (l'étendard, la couronne et la chlamyde) en tant que témoins de la survivance de la tradition byzantine, même sous l'époque ottomane<sup>209</sup>. Récemment encore, le numismate Octavian Iliescu faisait reculer l'idée de l'impérialisme byzantin chez les Roumains de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, postulat développé par Nicolae Iorga, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Les monnaies « impériales » émises par les princes Mircea le Vieux (1389-1418) et Vlad l'Empaleur dans les années 1459-1460 constituent à ses yeux les témoins de la politique anti-ottomane et de la reprise du flambeau orthodoxe<sup>210</sup>.

A partir des différentes études citées plus haut, nous pouvons nous apercevoir que l'idée impériale est apparue quelques décennies après la constitution politique et religieuse des principautés roumaines.

Face à l'avancée des Ottomans dans les Balkans puis leur installation sur le Danube, par l'occupation des forteresses valaques et moldaves sur le fleuve<sup>211</sup> suivi de leurs incursions toujours plus loin dans le pays<sup>212</sup>, les monastères et fondations religieuses vont jouer un rôle défensif accru, auquel s'ajoute la portée symbolique dont ils sont les représentants<sup>213</sup>.

Afin d'assurer cette protection, ils furent créés dans des lieux inaccessibles, au milieu d'un lac comme l'église de Snagov ou de Comana, ou sur une hauteur dans les contreforts cachés des Carpates.

Les récits de voyageurs nous informent très clairement sur ce phénomène. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, un voyageur<sup>214</sup> disait que le monastère de Călușiu-Olt était « *caché dans une*

<sup>205</sup> IORGA (1935 / 2).

<sup>206</sup> NĂSTUREL (1973), pp. 397-410.

<sup>207</sup> CERNOVODEANU (1995).

<sup>208</sup> NĂSTASE (1976).

<sup>209</sup> NICOLESCU (1976), pp. 647-663 ; NICOLESCU (1977), pp. 233-258.

<sup>210</sup> ILIESCU (1986), pp. 35-44.

<sup>211</sup> Giurgiu et Turnu tombent en 1417, Chilia et Cetatea Albă en 1484.

<sup>212</sup> La ville de Timișoara est prise en 1552, Oradea en 1660, Hotin en 1715.

<sup>213</sup> STOICESCU (1979), pp. 181-185.

<sup>214</sup> Călători, VI, pp. 222-223, p. 226, p. 196.

vallée » et « que le chemin qui y menait était secret, car nous y sommes arrivés sans le voir jusqu'au moment où nous avons franchi la porte ». Le monastère de Stănești-Vâlcea était quant à lui « situé dans une vallée au milieu d'une vaste forêt ». Celui de Glavacioc était « situé au fond d'une grande forêt et le chemin qui y mène est secret ». Un seul chemin d'accès, « un sentier étroit », permettait d'atteindre le monastère de Tismana. C'est là qu'en 1631 se réfugia Matei Brâncoveni poursuivi par les soldats du voïvode Léon<sup>215</sup>. A Cozia, c'était un pont de bois amovible « jeté au dessus d'un terrible précipice, sur le bord fragile et peu sûr de la rivière Olt » qui permettait d'entrer dans le monastère. Le système d'accès au monastère de Bucovăț, « construit au sommet d'une colline » obligeait le visiteur à tirer sur une corde pour avertir les moines, qui, s'ils désiraient faire entrer la personne, faisaient descendre une caisse à l'aide de poulies et de cordes. Les fondations étaient en plus fortifiées. Paul d'Alep notait que le monastère de Strehăia « ressemble à une grande forteresse et à de puissants murs d'enceinte, avec beaucoup de créneaux ». De même celui de Comana était « entouré de murs de pierre » et avait quatre tours d'angle et des galeries voûtées.

En Moldavie, la situation est en tout point similaire. Il n'est qu'à voir les puissantes murailles des fondations de Vasile Lupu au cœur des montagnes de Bucovine. Miron Costin nous apprend que lorsque les Tartares pillèrent la capitale Iași, en 1650, les habitants se réfugièrent dans les monastères. Les envahisseurs ne purent les incendier « parce qu'il y avait aussi des hommes avec des armes enfermés dans les monastères »<sup>216</sup>. Les exemples foisonnent et démontrent que les monastères devinrent des lieux de refuge. En 1690, devant l'arrivée des Tartares, Constantin Brâncoveanu « envoya sa femme et toutes les femmes de boyards au monastère de Brad [sapin en roumain !] »<sup>217</sup>. En 1654, suite à une nouvelle invasion, « les marchands et surtout les maîtres de la terre se retiraient dans la région montagneuse de Câmpulung, au monastère d'Argeș ou au monastère de Cozia »<sup>218</sup>.

Une même tendance est également perceptible chez les populations saxonnes vivant en Transylvanie. Aux côtés des grandes villes politiques et commerciales, telles que Sibiu, Brașov, ou encore Sighișoara, il existait plus de 200 cents villages paysans concentrés autour de leur église fortifiée. Parmi les plus beaux exemples encore en élévation, nous pouvons citer les églises de Prejmer, de Harman et Biertan. Les chœurs deviennent de véritables redoutes, d'autres sont pourvus d'un chemin de guet et de mâchicoulis, des greniers et des réserves sont créés pour la population à l'intérieur des remparts en cas d'invasion.

Organisés autour et grâce aux montagnes des Carpates et ayant désormais une frontière commune avec l'Empire ottoman, les voévodats roumains ont érigé l'idéologie impériale en un programme politique, économique, religieux et culturel qui prit naissance avant tout au sein des montagnes de Roumanie.

<sup>215</sup> Istoria Țării Românești, p. 98, p. 181, p. 213, p. 205, p. 231.

<sup>216</sup> COSTIN, p. 133.

<sup>217</sup> Istoria Țării Românești, p. 196.

<sup>218</sup> Călători, VI, p. 247.

## 4.2. LES CARPATES, ESPACE UNISSANT LES ROUMAINS AU MOYEN-AGE

### 4.2.1. Les tentatives d'union politique des trois Pays Roumains

Après une brève période de calme sous le sultan Selim II (1512-1520), l'avènement de Süleyman le Magnifique (1520-1556) marqua le retour de l'expansion ottomane en Europe et le début des offensives contre la Hongrie. Au mois de décembre 1521, le sultan demanda au nouveau voévode roumain, Teodosie (1520-1521), de venir personnellement à Istanbul afin de rendre hommage à son suzerain et lui apporter le *haraç*. Le prince s'exécuta et se rendit à la Sublime Porte. Contre toute attente, il fut fait prisonnier puis décapité avec sa suite. Au même moment, Mehmed Pasha envahit la principauté dont il se rendit maître. Sur les plans de Süleyman, il introduisit l'organisation territoriale et militaire des *subaşı*, préfigurant la transformation de la Valachie en *beylik*<sup>219</sup>.

La perte des privilèges et des propriétés de la noblesse valaque, première étape dans la dissolution de la principauté dans l'administration ottomane, provoquèrent une révolte des *boyards* menée par Radu de la Afumați, fils de Radu cel Mare (1495-1512), présent à Brașov durant ces événements. Le mariage de Radu avec la fille de l'ancien voévode valaque, issue de la dynastie des *hans* d'Olténie, Neagoe Basarab (1512-1521), permit d'apaiser les dissensions entre les deux clans. Une armée valaque réunifiée fut levée au début de l'été 1425. Appuyée par un fort contingent de Transylvains, les Roumains mirent en déroute l'armée de Mehmed Pasha, obligeant le sultan à renoncer à son plan d'annexion de la Valachie<sup>220</sup>.

Radu de la Afumați monta sur le trône, mais fut contraint de s'incliner devant le sultan et de lui verser un tribut de 14 000 ducats d'or par an. L'allégeance de Radu provoqua le courroux de Louis II de Hongrie, qui qualifie le prince roumain de « *voévode des Turcs* ». Toutefois, en cette année 1525, le royaume apostolique était trop occupé sur son flanc sud-occidental pour pouvoir intervenir de quelque façon que ce soit en Valachie.

En effet, depuis 1521, Süleyman s'était rendu maître des forteresses de Sabac et de Belgrade<sup>221</sup>. En 1523, à la suite de deux combats, à Szávaszentdemeter et Nagyolaszi, les armées ottomanes prirent position sur la ligne de défense méridionale<sup>222</sup>. L'année suivante, avec la prise de Severin transformé en *sandjak*, Süleyman se posa en seul maître sur toute la zone sud-danubienne du royaume de Hongrie. L'accès vers la capitale, étant désormais libre, au mois d'août 1526, le sultan se dirigea droit vers Buda alors que ce qui restait de l'armée hongro-transylvaine tenta une dernière résistance. La rencontre se déroula le 26 août 1526 à plusieurs centaines de kilomètres au sud de Buda, dans la plaine des Mohács<sup>223</sup>. Aucune défense ne parvint à faire barrage aux troupes d'élites du sultan. L'armée chrétienne fut rapidement débordée puis décimée. Le roi de Hongrie ainsi que la plupart des nobles magyars

<sup>219</sup> Istoria Țării Românești, p. 44.

<sup>220</sup> C'est en ce sens qu'une instruction fut donnée à Ferruh Aga en 1525. MATEI (1972), p. 79, note 36.

<sup>221</sup> TAUER (1924).

<sup>222</sup> KUBINYI (2000), pp. 71-115.

<sup>223</sup> KEMALPASHAZADE ; PERJES (1989).

trouvèrent la mort au cours des combats. A partir de cette année-là, l'ancien royaume apostolique fut démantelé entre les souverains chrétiens et le sultan. Toute la zone méridionale fut transformée en *pashalik* et la Transylvanie, placée sous vassalité ottomane, fut confiée à Jean Zapolya. Le reste du royaume revint à la couronne de Vienne, en la personne de Ferdinand de Habsbourg.

C'est dans ce contexte qu'apparaît dans les documents relatifs aux trois Principautés, l'idée, de plus en plus clairement exprimée, d'une union des Roumains. Cette volonté de rassemblement sous un même prince est également liée à ce qu'Adolf Armbruster dénommait « *la politisation européenne de la romanité des Roumains* »<sup>224</sup>.

Auparavant déjà, les actes de chancellerie entre les principautés valaques et moldaves mentionnaient des éléments allant en ce sens : « *Notre pays ne peut exister sans le vôtre* ». Les princes se promettaient assistance en cas d'invasion pour « *ne permettre aucune atteinte à notre peuple* »<sup>225</sup>. Les mentions ne sont alors que sporadiques et revêtaient une forme plutôt virtuelle comme lorsque le voévode de Moldavie, Petru Rareș<sup>226</sup> (1527-38, 1540-46), désirait reconstituer le royaume de Dacie (« *restitutor Daciae* »)<sup>227</sup>. Le secrétaire de la reine Isabelle, Pierre Poremski, écrivant d'Alba-Iulia au mois d'octobre 1542, expliquait que si Petru Rareș pénétrait en Transylvanie, bien des Roumains qui constituaient une grande partie de la population du pays, « *s'unirait facilement à lui, car ils parlent la même langue* »<sup>228</sup>. Un projet tout à fait similaire fut l'œuvre de Despot Vodă (1561-1563). Dans une lettre datée de 1560, il expose son souhait de voir s'unir les trois pays roumains<sup>229</sup>.

Nous pouvons encore évoquer comme nouvel argument, mentionné par Antonius Verantius (1504-1573), la décision du sultan Soliman le Magnifique d'attaquer la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie et de conclure en grande hâte un traité avec ces pays en 1526, à l'occasion de la campagne qui conduisit au démembrement du royaume de Hongrie<sup>230</sup>. Le diplomate dalmate mentionnait que Soliman craignait une action et une défense communes de la Transylvanie, de la Valachie et de la Moldavie, au cas où il aurait tenté d'occuper l'un de ces pays : « *Nam dicit sulthamum sic possidere Transilvaniam tanquam Valachiam et Moldaviam* ».

La crainte résidait précisément dans la possibilité, pour ces voévodats, d'organiser une défense stratégique efficace dans le réduit carpatique, parce qu'ils étaient « *très bien protégés par les monts les plus abrupts, par les bois qu'on ne pouvait traverser qu'à grande peine, par les abîmes les plus profondes, par les rivières impétueuses et des torrents dangereux, par des sentiers infiniment étroits* ». Par ailleurs, ces pays disposaient d'une « *cavalerie extrêmement nombreuse et d'une armée paysanne à toute épreuve, capable d'attirer l'ennemi vers les*

<sup>224</sup> ARMBRUSTER (1977).

<sup>225</sup> Izvoare (IV), p. 509.

<sup>226</sup> CONSTANTINESCU (1978), pp. 21-40.

<sup>227</sup> GIOVIO, pp. 30-31 DIR (II), volume 1, pp.96-97 ; volume 4, pp. 60-61, 306-307 et DIR (XV), volume 1, pp. 329-330.

<sup>228</sup> DIR (II), volume 4, pp. 306-307.

<sup>229</sup> ARMBRUSTER (1969), pp. 440.

<sup>230</sup> Călători, I, p. 418. Également dans DIR (XI), p. 652.

*endroits dangereux, de sorte que ceux qui ne voient pas ces choses de leurs propres yeux ne peuvent y croire que difficilement ».*

La réponse du sultanat ottoman à cette éventualité, et caractérisant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, se concrétisa par le renforcement de la pression ottomane sur les Pays Roumains<sup>231</sup>. A partir des années 1529, à la mort du voévode valaque Radu de la Afumați, le *haraç* fit un bond quantitatif. A cette date, il s'élevait à 14 000 ducats d'or, puis passa dans un intervalle de 13 ans à 24 000 ducats. Du point de vue militaire, la Porte ottomane arracha de nouveaux territoires aux principautés roumaines. Ils constituèrent de nouvelles provinces puissamment fortifiées, dotées de garnisons et formant une véritable ceinture militaire de surveillance. En 1538, Brăila, dernier port de Valachie, fut transformé en *raïa*. La même année, le *sandjak* de Bender dans le sud-est de la Moldavie fut créé. En 1552, le *beylerbeylik* de Timișoara, dans le Banat transylvain, fut institué en liaison directe avec le *pashalik* de Buda.

Aux obligations de vieille date vinrent s'ajouter de nouvelles. Les Pays Roumains durent désormais vendre certains produits à prix préférentiels, voire en exclusivité à Istanbul et aux garnisons ottomanes stationnées en Europe centrale. C'était le cas de marchandises telles que la viande de mouton et de bœuf, les chevaux, l'orge, le suif, le chanvre, le sel et le bois de construction. Conformément au statut de tributaires, les Pays Roumains avaient également des obligations militaires comme les travaux de réparation des places fortes ou l'envoi de détachements armés.

Juridiquement, la Porte s'arrogea le droit de les représenter dans les négociations et traités réalisés avec les grandes puissances européennes. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les insignes extérieurs du voïvode furent modifiées. Le bonnet de cérémonie (*iisküf*) et l'étendard turc (*'alem*) remplaçaient désormais la couronne, l'étendard du pays (*schiptrul Țării*) et la chlamyde (*granață*) comme symboles du pouvoir<sup>232</sup>.

Le sultan s'était rendu compte que la domination indirecte des Pays Roumains était beaucoup plus « productive » que son administration directe. Cette violation des droits d'autonomie des principautés prit réellement un tournant dramatique à partir du règne de Murād III (1574-1595). La défaite de Lépante et le déclenchement de la guerre contre la Sainte Ligue, le début des guerres contre l'Iran, la dévaluation monétaire qui sclérosait l'économie ottomane, avaient en effet entraîné un accroissement des dépenses publiques de l'Empire<sup>233</sup>.

C'est dans ce contexte qu'en septembre 1593 le sultan accepta que le voévode Michel (1593-1601), fils de Pătrașcu cel Bun (1554-1557)<sup>234</sup>, prenne la tête de la principauté valaque. Moins d'un an plus tard, en juin 1594, les documents nous apprennent que Michel fit envoyer

<sup>231</sup> MAXIM (1977 / 2), pp. 207-232 ; MAXIM (1979), pp. 83-102 ; MAXIM (1985), pp. 29-50.

<sup>232</sup> NICOLESCU (1977), pp. 233-258.

<sup>233</sup> MAXIM (1977 / 1), pp. 469-486.

<sup>234</sup> L'origine exacte de Michel le Brave n'est pas encore élucidée. Lui-même se dit fils du voévode Pătrașcu cel Bun. Mais plusieurs chroniques vont à l'encontre d'une ascendance noble et préfère voir en Michel le membre d'une corporation de marchands (les orfèvres) qui aurait permis son ascension sociale. REZACHEVICI (1976), pp. 1989-1997.



ses deux compagnons, le *clucer* Radu Buzescu et le *comis* Stroe Buzescu, à la cour des princes de Moldavie Aron Tiranul et de Transylvanie, chez Sigismond Báthory<sup>235</sup>. Le but était de préparer la guerre de libération des Pays Roumains et leur adhésion à la Sainte Ligue. La compréhension entre les trois principautés fut immédiate. Elle se concrétisa par la formation d'une confédération visant à anéantir les garnisons ottomanes de Moldavie et de Valachie<sup>236</sup>.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1594, avec l'aide de 2000 soldats transylvains, Michel déclara la guerre à l'Empire ottoman. Il mit à mort les créanciers turcs présents à Bucarest ainsi qu'un corps de 2000 janissaires. A partir de la capitale, le voévode prit la tête de l'expédition et se dirigea vers le Danube, à Giurgiu. Le bastion ne tomba pas, mais Michel repartit avec un riche butin<sup>237</sup>. Entre décembre 1594 et le début de l'année suivante, les armées valaquo-transylvaines menèrent plusieurs expéditions contre les garnisons ottomanes stationnées sur le Danube, à Brăila, Nicopolis, Orașul de Floci, Hârșova, Vidin et en Dobroudja, à Cernavodă, Silistra et Turtucaia<sup>238</sup>. Elles parvinrent de la sorte à récupérer la ligne du Danube déplaçant par conséquent le théâtre des combats au sud du fleuve. En Moldavie, Aron Tiranul effectua des représailles similaires.

La réaction ottomane ne se fit pas attendre. Au milieu du mois de janvier 1595, les armées turques stationnées au sud du fleuve se dirigèrent vers la Valachie. Deux batailles eurent lieu près de Giurgiu : à Puteni et à Stănești. Les troupes musulmanes subirent un grave revers puis furent anéanties quelques jours plus tard à Rustchuk et à Serpătești<sup>239</sup>.

L'apparente bonne entente entre les trois princes roumains cachait toutefois une atmosphère de plus en plus tendue au fur et à mesure des victoires. En avril 1595, Sigismond intervint en Moldavie et destitua le voévode Aron accusé d'intelligence avec les Turcs<sup>240</sup>. Il fut remplacé le 24 avril par Ștefan Răzvan (avril – août 1595), qui fut à son tour déchu suite à une révolte de la noblesse moldave, orchestrée par la Pologne. Celle-ci plaça sur le trône Jérémie Movilă (1595 - mai 1600). Les relations devinrent également conflictuelles entre Sigismond et Michel, qui était considéré dans les documents comme un simple substitut du prince de Transylvanie en Valachie<sup>241</sup>. Or, devant l'empereur d'Autriche Rodolphe II, le voévode tenta de s'arroger le mérite des victoires contre les Ottomans et de faire entrer sous son pouvoir toute la « Dacie »<sup>242</sup>.

Les dissensions entre les principautés roumaines se doublèrent d'une réaction ottomane d'envergure. Sur l'ordre du sultan, le grand vizir Ferhat prit la tête des armées rouméliotes et arriva au sud du Danube au mois de juin 1595. Le dignitaire ottoman ne parvint toutefois pas à franchir le fleuve, ni à récupérer les forteresses en raison des attaques répétées de Michel mais également suite aux intrigues de Sinan pasha qui entretenait un climat anarchique dans

<sup>235</sup> La source est dans IORGA (1935 / 3), p. 129.

<sup>236</sup> DIR (III), p. 193 et DIR (IV), p. 177.

<sup>237</sup> DIR (XII), p. 18.

<sup>238</sup> DIR (III), p. 234.

<sup>239</sup> NEAGOE (1975), p. 87 ; SIMONESCU (1958), pp. 68-70.

<sup>240</sup> DIR (XII), pp. 52-53.

<sup>241</sup> Istoria Țării Românești, p. 59.

<sup>242</sup> DIR (XII), pp. 42-43, 53 et 235.



le camp turc<sup>243</sup>. Bien informé de ce qui se passait en deçà du fleuve, le voïvode valaque apprit la destitution de Ferhat au profit de Sinan qui se dirigeait en direction du Danube à la tête d'un grand nombre de soldats.

Entre le 14 et le 17 août 1595, l'armée ottomane parvint à construire plusieurs ponts sur le Danube, à Rahova et Giurgiu, lui permettant d'entrer en Valachie. Michel renonça à la défense de la ligne danubienne. Il préféra se replier dans le pays en attendant Sinan pasha à un endroit choisi par avance. Les armées ottomanes, composées par les *sipahis*, les janissaires et les Tatares, au nombre de 40 000 combattants<sup>244</sup>, poursuivirent les troupes chrétiennes, fortes de 16 000 hommes<sup>245</sup>, jusqu'à la confluence des rivières Neajlov et Câlniștea, près du village de Călugăreni<sup>246</sup>.

Le choix du lieu était motivé par l'hostilité du paysage, composé de nombreux marécages et de collines couvertes de forêts. Les armées de Michel compensèrent donc leur infériorité numérique et défendirent par là même la capitale valaque, située sur la ligne d'avancée ottomane.

Les premiers affrontements se déroulèrent dans la journée du 23 août. Les Ottomans forcèrent le passage de Neajlov et occupèrent les positions en arrière du village de Călugăreni. L'artillerie valaquo-transylvaine se mit alors en action et rejeta l'armée ottomane dans les zones marécageuses. Les troupes de Michel déferlèrent sur l'ennemi obtenant une brillante victoire. Les sources occidentales comme ottomanes évoquent toutes les immenses pertes turques<sup>247</sup>.

Bien que victorieuse, l'armée roumaine dut se retirer vers les zones montagneuses, à Stoenești, dans l'attente de l'aide promise par Sigismond Báthory.

Sinan pasha poursuivit Michel et occupa successivement Bucarest et Târgoviște, où il prit une série de mesures visant à transformer la principauté en *pashalik*. Il nomma à cet effet Mustafa, *bey* de Târgoviște<sup>248</sup>. Mais à la fin du mois de septembre 1595, le contingent valaque était désormais appuyé par 20 000 hommes, chevaliers et canonniers de Silvio Piccolomini, de l'archiduc Maximilien et de Ștefan Răzvan. Facilitée par les guérillas menées par les paysans valaques<sup>249</sup>, la coalition chrétienne libéra Târgoviște, le 16 octobre puis Bucarest six jours plus tard. Sinan pasha dut battre en retraite en deçà du Danube le 25 octobre.

La défaite ottomane, le refoulement de son armée au sud du fleuve, l'occupation des forteresses danubiennes détenues depuis plus d'un siècle et demi par le sultan, et la libération du territoire valaque consolidèrent l'indépendance du pays et eurent des conséquences politiques importantes dans le sud-est de l'Europe.

<sup>243</sup> ATANASIU (1972) ; PANAITESCU (1936), p. 14.

<sup>244</sup> Ibidem, p. 118.

<sup>245</sup> IORGA (1935 / 3), p. 186, note 56.

<sup>246</sup> Le plan de la bataille est donné dans OLTEANU (1975 / 2), p. 99.

<sup>247</sup> Istoria Țării Românești, p. 61 ; Cronici turcești, volume 1, pp. 374, 418-419 et 502-503.

<sup>248</sup> Ibidem, pp. 419-423.

<sup>249</sup> Le chroniqueur Pecevi relate comment un groupe d'environ « 300 guiaours » (en roumain *ghiauri*) sortant d'une « forêt marécageuse » parvint à battre une armée de 5000 musulmans. Idem, p. 504.

En effet, au cours de l'année 1596, Michel devenu « le Brave » appuya les révoltes des *haidoucs* de Serbie et de Dobroudja. Il soutenait l'armée chrétienne de Baba Novac dans les Balkans en envoyant un contingent à son aide. Enfin, il occupa même la forteresse de Turnu au sud du Danube<sup>250</sup>.

Les actions militaires du voévode valaque provoquèrent une crise de la « suzeraineté » transylvaine. En 1597, Michel refusa de participer à la diète transylvaine et établit une ambassade directe avec l'empereur d'Autriche<sup>251</sup>. L'abdication inattendue de Sigismond en mars 1598 et la nomination sur le trône transylvain de Maximilien de Habsbourg, frère de l'empereur, renforça les liens entre la principauté danubienne et la couronne autrichienne. En parallèle, un armistice fut signé avec le sultan à la fin de l'année 1596. Nous apprenons enfin que le 6 octobre 1598, un traité de paix fut conclu entre les deux parties. Michel s'engageait à payer le *haraç* à Mehmed III (1595-1603) mais non plus en tant que symbole de sa vassalité mais bien comme un gage d'indépendance de la principauté roumaine et de non-agression par le sultan.

Au printemps 1599, une crispation dans les relations naquit entre la Valachie et la Transylvanie à la suite de l'élection sur le trône, du cardinal André Báthory. Ce dernier était influencé par une politique turcophile dans laquelle s'inscrivaient déjà la Pologne de Zamoyski et la Moldavie de Jérémie Movilă. La Transylvanie se retira de la Sainte Ligue et entama des pourparlers avec la Sublime Porte<sup>252</sup>.

Au début de l'hiver, la rupture de l'alliance valaquo-transylvaine dégénéra en crise ouverte. Michel le Brave envoya une ambassade auprès de Rodolphe II, afin de lui annoncer la trahison de Báthory. Celle-ci demanda enfin un contingent Habsbourg dans le but de destituer le voïvode de Transylvanie. L'empereur accepta la proposition et au début du mois d'octobre 1599, Michel le Brave appuyé d'une armée autrichienne sous le commandement du général Basta franchissait les Carpates au travers du défilé de la Tour Rouge (*Turmu Roșu*). La coalition écrasa les troupes transylvaines à Șelimbăr, le 26 octobre. Le 1<sup>er</sup> novembre 1599, Michel entra triomphalement dans la capitale Alba Iulia où il fut couronné prince de Transylvanie dans la cathédrale<sup>253</sup>.

L'occupation de la province eut un profond écho dans les milieux politiques moldaves et polonais. Les deux couronnes virent s'écrouler leur perspective d'expansion dans les Carpates et sur le Bas-Danube. Mais ce qui rend encore plus inquiets Jérémie Movilă et le chancelier Zamoyski, c'est justement la peur de perdre également la Moldavie sur laquelle Michel le Brave portait une attention toute particulière<sup>254</sup>.

A la fin du mois d'avril 1600, il décidait d'intervenir dans la région roumaine. A la tête de 15 000 hommes, Nicolae-Pătrașcu, le fils de Michel le Brave, envahit la principauté par Focșani, en Valachie. Au nord, 7 000 combattants entrèrent par le défilé de Suhara et mirent le siège

<sup>250</sup> SIMONESCU (1958), pp. 90-91 ; DIR (XII), pp. 258-308 et 376.

<sup>251</sup> Ibidem, pp. 330-334.

<sup>252</sup> Ibidem, pp. 450.

<sup>253</sup> HULEA (1975), pp. 315-340.

<sup>254</sup> Déjà en 1597, Michel faisait part à Sigismond de ses plans concernant la Moldavie DIR (IV), volume 2, p. 215 et p. 1903 ; DIR (XII), p. 109.

devant Suceava. Enfin, venant de Transylvanie par le défilé d'Oituz, Michel le Brave à la tête de 25 000 à 30 000 combattants occupa la ville de Trotuș<sup>255</sup>.

Le 27 mai 1600, il entra à Iași, la capitale moldave. C'est dans cette ville qu'il rédigea son premier document, le 6 juillet 1600, où il s'intitula « *prince de la Valachie, de la Transylvanie et de la Moldavie* »<sup>256</sup>.

La réaction des grandes puissances d'Europe centrale et orientale face à l'unification politique des Pays Roumains fut à l'image de leurs intérêts expansionnistes sur le bassin carpatodanubien<sup>257</sup>. A la suite d'une campagne de dénigrement du voévode roumain, des révoltes éclatèrent en Transylvanie<sup>258</sup> au sein de la noblesse. Battu à Mirăslău le 18 septembre 1600, Michel le Brave dut se réfugier dans le pays de Făgăraș puis à Râșnov. Dans le même temps, le chancelier polonais envoya une armée pour libérer la Moldavie. Celle-ci continua vers le sud et le 1<sup>er</sup> octobre, la ville de Buzău en Valachie fut occupée. Une nouvelle bataille eut lieu à Bucov, mais battu une nouvelle fois, Michel se retira en Olténie. Apprenant l'avancée polonaise, les Ottomans franchirent le Danube et occupèrent à leur tour le sud-est de la Valachie.

Au début de l'année 1601, Michel le Brave s'exila à Vienne où il espérait obtenir une entrevue avec l'empereur. Grâce à celle-ci, le voévode récupéra la couronne valaque le 10 juin 1601. Tentant de reconstruire une nouvelle fois l'union des trois principautés, le 3 août de la même année, à Gurăslău<sup>259</sup>, les armées de Michel et du général autrichien Basta écrasèrent le contingent transylvain. Mais la crainte d'une nouvelle unification politique des trois provinces, par laquelle les Pays Roumains échapperaient à la subordination de Vienne, contraind la chancellerie impériale à intervenir.

Le 19 août 1601, sur les dispositions du général Basta, Michel le Brave fut assassiné sous sa tente dans la plaine de Turda, sur le plateau transylvain. Afin de justifier son acte, Vienne falsifia deux documents qui « démontraient » l'alliance secrète entretenue par le Roumain avec le sultan<sup>260</sup>.

Michel le Brave peut être placé parmi les plus grands stratèges européens de son époque. L'évolution de l'art militaire roumain médiéval est sensiblement marquée par les campagnes qui permirent d'une part l'indépendance de la Valachie et d'autre part l'union des trois principautés roumaines sous son sceptre. Il utilisa largement les manœuvres d'actions dans les zones montagneuses et hostiles. Adeptes de la guerre stratégique, Michel le Brave déclenchait ses offensives contre ses adversaires dans les régions d'altitude. Il élaborait de manière ingénieuse la politique de retrait afin de décider du lieu de la rencontre et de mettre à profit l'avantage du terrain. Ainsi, à Călugăreni (août 1595), Michel préféra se replier à quelques heures de marches du Danube et ainsi attendre Sinan pasha dans un lieu plus

<sup>255</sup> GONȚA (1960), pp. 138-152 ; TURCU (1957), pp. 77-94 ; STOICESCU (1975), pp. 362-363.

<sup>256</sup> BOGDAN (1968), « Patru documente de la Mihai Viteazul ca domn al Țării Românești, al Ardealului și al Moldovei », p. 208.

<sup>257</sup> STĂNESCU (1975), pp. 508-522.

<sup>258</sup> PASCU (1956), pp. 30-45.

<sup>259</sup> REZACHEVICI (1971), pp. 1143-1157.

<sup>260</sup> DIR (IV), volume 1, pp. 249-250 ; VERESS (1932), pp. 382-384.

propice. A l'issue de la bataille, le chroniqueur Mehmed bin Mehmed écrivit que la défaite devait être mise sur le compte de l'endroit « *étroit et boisé et marécageux* »<sup>261</sup>.

Les conquêtes transylvaine et moldave du voévode valaque alors au faite de sa gloire sont exemplaires du point de vue de l'utilisation des espaces pour réussir son objectif. Elles prouvent avec quel soin les campagnes militaires furent préparées. Pour la Transylvanie, misant sur l'effet de surprise, une partie de l'armée partit de Ploiești en direction de Brașov, afin de rallier les populations sicules hostiles aux Báthory. De là, il fit la jonction avec le reste de l'armée qui avait franchi les Carpates par le col de la Tour Rouge.

Comme nous l'avons souligné, la conquête de la Moldavie fut réalisée par le forçage des principaux défilés moldo-transylvains par trois contingents. Même suite à sa défaite de Mirăslău en septembre 1600, Michel le Brave se dirigea vers les monts de Făgăraș, puis dans la courbure des Carpates, à Râșnov, afin de refonder son armée en vue d'un nouvel affrontement.

Du point de vue de l'idéologie impériale dont nous avons esquissé les contours au chapitre précédent, la réunion des trois principautés sous le sceptre de Michel le Brave marqua un tournant décisif dans l'orientation idéologique d'essence impériale. Les premières sources explicites sur la transmission de la mission byzantine au nord du Danube datent justement du règne de Michel le Brave. Selon des témoignages rares dus à un dominicain d'Occident, le prince roumain se devait de reprendre la couronne impériale de *Tsarigrad*, c'est-à-dire Constantinople : « *le seigneur Michel devra, en bref, devenir maître de Constantinople et, comme Grec applaudi et suivi particulièrement par les Grecs, jadis maître de cet Empire, il aura à se faire proclamer lui, et pas un autre, empereur de Constantinople* »<sup>262</sup>. Quant à Stavrinos, le boyard grec partisan du voévode, il attendait de Michel qu'il fasse de nouveau dire une messe à Sainte-Sophie<sup>263</sup> : « *L'Empereur des Turcs, il le menace aussi. Et il marchera contre lui avec beaucoup de colère* ».

Suite à l'assassinat de Michel le Brave, meurtre qui découlait directement de la réalisation politique qu'il mena à bien autour de l'année 1600 dans les Pays Roumains, les successeurs aux trônes moldave, valaque et transylvain ont tenté de renouveler, dans une moindre mesure, l'union des trois principautés<sup>264</sup>. La portée des actions du voévode valaque entraîna dans un même désir d'indépendance les régions voisines de la principauté roumaine<sup>265</sup>.

Élu voïvode de Transylvanie le 5 mars 1608, Gabriel Báthory (1608-1613) mena une politique farouchement opposée au voévode de Valachie Radu Șerban (1602-1610). Entre le mois de décembre 1610 et mars 1611, le prince de Transylvanie entreprit une campagne au cours de laquelle il chassa Radu Șerban du trône. Suivant l'exemple de Michel le Brave, Gabriel Báthory s'intitula « *prince de Transylvanie et de Valachie transalpine* ». Au début de l'été de la même année, Radu Șerban repoussa Gabriel Báthory vers la Transylvanie. Le 27 juin 1611, près de Brașov, le voévode de Valachie écrasa les troupes transylvaines. Les

<sup>261</sup> Cronici turcești, pp. 418-419.

<sup>262</sup> Călători străini, IV, p. 188.

<sup>263</sup> STAVRINOS, volume 2, p. 213.

<sup>264</sup> ANDREESCU (1985 / 1) et ANDREESCU (1986).

<sup>265</sup> PIPPIDI (2006), pp. 121-138.

Ottomans intervinrent et, au mois de septembre, placèrent sur ce même trône Radu Mihnea (1611-1616), fils de Mihnea le Turc (*Turcitul*).

L'importance des opposants à l'unité des trois formations politiques, qu'ils soient boyards ou suzerains voisins, obligeait dès lors les voïvodes à s'orienter vers une entente mutuelle et une promesse d'entraide. De telles alliances ne datent pas exclusivement du XVII<sup>e</sup> siècle, elles se réalisèrent *de facto* entre les trois principautés au cours du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle parfois avec l'assentiment des rois de Hongrie et de Pologne dans une coalition anti-ottomane.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la situation devint alors très différente. L'expérience de Michel le Brave avait fait prendre conscience de la puissance politique et militaire que pourrait représenter une telle union sous un même prince. Or, à une période où l'empire Austro-Hongrois était en pleine ascension tandis que le Sultanat avait d'ores et déjà atteint son apogée, aucune couronne ne souhaitait voir se développer une nouvelle puissance dans le sud-est européen.

Seules des ententes, plus ou moins avouées, autorisèrent les voïvodes des trois principautés à s'approcher de nouveau de l'idée d'une union. C'est dans ce contexte que l'année 1613 marqua la première alliance entre Gabriel Bethlen, voïvode de Transylvanie, Radu Mihnea le Valaque et Ștefan II Tomșa de Moldavie. Les trois souverains se promirent un appui réciproque et « *de ne pas s'abandonner l'un l'autre jusqu'à la mort* ».

Entre 1615 et 1616, le prince de Transylvanie entretenait une importante correspondance avec le voïvode de Moldavie Alexandru Movilă. Ce dernier fut ainsi averti par Gabriel Bethlen des mouvements ottomans dans le but de créer un front suffisamment puissant pour pouvoir les repousser et de la sorte récupérer leur indépendance<sup>266</sup>.

Farouchement anti-Habsbourg, Gabriel Bethlen tenta en 1627, sans succès toutefois, d'obtenir l'approbation de la Sublime Porte, pour la constitution d'un royaume de Dacie, lequel réunirait les trois Pays Roumains comme à l'époque de Michel le Brave.

Un autre moment important dans l'orientation politique commune des trois principautés fut constitué entre la quatrième et la sixième décennie du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette période coïncide avec les règnes de Georges I<sup>er</sup> Rákóczi (1630-1648) en Transylvanie, Matei Basarab (1632-1654) en Valachie<sup>267</sup> et Vasile Lupu (1634-1653) en Moldavie<sup>268</sup>. Menant une politique de renforcement des relations politiques, plusieurs traités d'alliance furent signés entre les trois princes à de nombreuses reprises : 1633, 1635, 1636, 1638 et 1640.

Ils furent renouvelés ensuite sous les successeurs de Georges I<sup>er</sup>, Georges II Rákóczi (1648-1660), Constantin Șerban de Moldavie et Mihnea III de Valachie, notamment le 12 octobre 1659. L'alliance anti-ottomane signée en cette année présentait un aspect tout particulier. L'acte final entre les trois princes fut rédigé et approuvé dans la citadelle de Bran, dans les Carpates méridionales<sup>269</sup>, c'est-à-dire à la confluence des trois principautés roumaines.

<sup>266</sup> MIHÁLY (1978), pp. 93-105.

<sup>267</sup> STOICESCU (1988).

<sup>268</sup> ȘERBAN (1978), pp. 1939-1957 ; ȘERBAN (1991).

<sup>269</sup> PRAHOVEANU (1977), p. 1849.

Cette entente ne doit pas cacher les tentatives d'immixtions du prince moldave en Valachie. Plusieurs guerres opposèrent les deux principautés roumaines, dont celle de l'automne 1637, au cours de laquelle Vasile Lupu tenta d'installer son fils, Ioan, sur le trône de Valachie. Deux ans plus tard, après avoir obtenu un *firman* déposant Matei Basarab, Vasile Lupu entra pour la seconde fois avec des troupes en Valachie, s'intitulant « *voévode de Moldavie et de Valachie* ». Mais son armée fut défaite et mise en fuite à Nenișori et Ojogeni par Matei Basarab. La Porte annula alors la déposition du prince. Les interventions de Vasile Lupu démontrent une ligne politique visant à réaliser une union dynastique dans les trois pays roumains, sorte de compromis entre l'unité sous un seul prince et les simples déclarations d'alliances.

Au début de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le prince de Valachie Mihnea III (1658-1659) tenta une dernière fois de concrétiser l'expérience de Michel le Brave. Au mois de septembre 1659, débuta le soulèvement anti-ottoman. Il fit tuer les créanciers turcs et attaqua une série de villes et de forteresses. Aux mois de novembre-décembre, après la bataille de Frățești, Mihnea III fut contraint de s'enfuir en Transylvanie alors que son pays était ravagé par les armées turco-tartares. L'insurrection de Mihnea III, débutée de la même manière que celle de Michel le Brave, fut la dernière tentative de recouvrer l'indépendance du pays en même temps que de réaliser l'union des trois principautés.

Bien que la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle soit marquée par le règne de plusieurs illustres princes, tels que Șerban Cantacuzino (1678-1688) et Constantin Brâncoveanu (1688-1714) en Valachie, Dimitrie Cantemir (1710-1711) en Moldavie, la volonté des princes de s'unir dans une lutte pour l'indépendance des Pays Roumains ne put être réalisée.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'installation en Valachie et en Moldavie de nobles grecs issus du quartier du Phanar à Istanbul marqua une nouvelle étape dans les relations entre les trois principautés roumaines. Désormais sous le régime de souverains étrangers, l'union ne put se réaliser dans les conditions créées par Michel le Brave et ses successeurs.

L'expérience si souvent tentée tout au long du Moyen-Âge et réalisée par Michel le Brave fit évoluer la vision des Sultans envers les principautés roumaines. Suite à la situation créée par l'unification, celles-ci furent désormais considérées comme une unité politico-stratégique par les autorités ottomanes. Illustrant cette nouvelle orientation de la politique turque envers les Roumains, le grand vizir Yemișçi Hasan pasha (1601-1603), dans un *telhîs* (rapport) adressé au Sultan expliquait que « *si la Transylvanie, Dieu préserve, tombait entre les mains des Allemands, nous ne pourrions préserver ni Timișoara, ni la Valachie, ni la Moldavie* »<sup>270</sup>. Toutefois, d'autres aspects, économiques, religieux et culturels, sont à même d'instruire les peuples et les souverains selon deux voies, la latinité des Roumains et l'unité nécessaire de cette ethnie de part et d'autres des Carpates pour la libération du peuple roumain des dominations étrangères.

---

<sup>270</sup> MAXIM (1999), p. 175.

#### 4.2.2. Les liens économiques entre les trois principautés roumaines

Nous avons étudié le rôle économique que jouèrent les défilés des Carpates au début des formations étatiques valaque et moldave au cours du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle. Source de revenus importants, au même titre que les têtes de pont sur le Danube<sup>271</sup>, les principaux marchés des Pays Roumains se situaient à leur proximité. En effet, l'étude de la répartition géographique des foires pour la période 1774-1848 démontre que celles-ci se tenaient plus particulièrement dans les zones des subcarpates et les régions collinaires faisant la jonction entre les habitants des montagnes et ceux des plaines<sup>272</sup>.

Nous trouvons même dans la documentation le terme de « foire de la colline », ainsi celle de Ștefănești à proximité de Pitești dans le département de Muscel, celle de Valea Negovanilor dans l'ancien district de Saac<sup>273</sup> ou encore celle de Vârteșcoi dans le département de Slam Râmnic (aujourd'hui Râmnicu-Sărat). La « foire de la colline » de Valea Teancului (département de Buzău) se tenait chaque dimanche entre le 15 août et le 14 novembre. La tradition mentionne que la foire de Valea Teancului existait depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle. La tenue de tels rassemblements était alors intimement liée à la période des vendanges.

Entraînés dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle dans l'orbite du système économique instauré par la puissance suzeraine ottomane, les Pays Roumains ont constitué des plaques-tourmantes pour le commerce entre l'Orient et l'Occident<sup>274</sup>. A cette époque, la Valachie représentait une des sources les plus importantes d'approvisionnement de l'Empire en matières premières et en même temps une aire de transit pour les marchandises orientales dirigées vers l'Occident, à travers la Transylvanie et inversement. Les sources écrites nous apprennent ainsi que, vers 1482, un marchand de Câmpulung en Valachie, Rădilă, hébergeait un commerçant turc, qui était alors en négociation avec les gens de Brașov<sup>275</sup>. La Moldavie remplissait le rôle similaire de point de passage entre la zone pontique et celle balto-polono-allemande.

Alors que les documents restent ténus sur le commerce au sein des Pays Roumains au cours du XV<sup>e</sup> siècle, une intense activité économique semble caractériser les siècles suivants. Cette abondance des sources, registres de commerce, correspondance des princes, ou encore comptes rendus de voyageurs, nous permet de retracer fidèlement des « moments » dans ces échanges entre les Pays Roumains, alors que sur la longue durée, dans la globalité, la reconstitution de ces interactions reste à de nombreux égards très lacunaire et générale.

<sup>271</sup> Dimitrie Cantemir disait de Galați qu'il était « *le port commercial le plus renommé sur le cours du Danube* » relatant le commerce du bois (sapins, chênes), du miel, de la cire, du sel, du beurre, du salpêtre et du blé. Il explique également que c'était depuis les régions carpatiques de la principauté que « *les négociants grecs amenaient à Constantinople plus de 60 000 têtes de brebis (Kyvirgic) pour les cuisines impériales, et dont la chair était préférée là-bas à toutes les autres pour sa saveur et étant fort légère à la digestion* ». CANTEMIR – Descriptio, pp. 75-77 et 115.

<sup>272</sup> PENELEA (1973), pp. 116-169. Cf. la figure 44.

<sup>273</sup> Supprimé le 1<sup>er</sup> janvier 1845, le district de Saac est actuellement une composante de celui de Buzău.

<sup>274</sup> CERNOVODEANU (1978), pp. 81-90 ; PENELEA (1973), pp. 79-82.

<sup>275</sup> MANOLESCU (1965), pp. 169-170.

Parmi les voyageurs qui sillonnèrent les principautés roumaines au XVII<sup>e</sup> siècle, le turc Evlyia Celebi<sup>276</sup> (1611 – environ 1684) fait partie de ceux qui nous renseignent le plus précisément sur les activités et places économiques de la Valachie. Lors de son étape à Bucarest en 1666, il signale la présence dans la capitale de 1000 échoppes et magasins et de sept auberges pour négociants que la documentation interne a permis de confirmer<sup>277</sup>. En comparaison, la ville de Râmnicu-Vâlcea possédait 500 échoppes, tandis que Buzău n'en comptait que 100. Târgoviște, l'ancienne capitale, ne possédait que 50 magasins et deux auberges<sup>278</sup>.

En Moldavie, la situation était sensiblement similaire. La capitale, Iași, comptait au XVII<sup>e</sup> siècle, 2060 boutiques<sup>279</sup> et trois auberges. Parmi ces dernières, l'une appartenait au monastère Saint Sava et est datée de 1603. Une seconde dite « princière » était située dans la ruelle russe et fut construite autour des années 1625-27. Enfin pour la troisième, datée vers 1633, nous apprenons par les sources que sa cave irritait les occupants des monastères de la Dormition et Barnovschi.

Des marchés avaient lieu dans ces villes mais également dans beaucoup d'autres que la documentation nous permet de déterminer. Le missionnaire catholique Baksić visita en 1640 la ville de Craiova<sup>280</sup>. Il précise que le marché se tenait chaque vendredi. Celui de Slatina avait lieu le dimanche, alors qu'à Caracal c'était le mercredi. Un dernier marché prenait place à Pitești, mais le voyageur ne nous renseigne pas sur la date de sa tenue. A Bucarest, un marché extérieur avait lieu deux jours par semaine, le mercredi et le samedi. En Moldavie, le même Baksić<sup>281</sup> évoquait les marchés du mardi et du mercredi dans la ville de Roman, le jeudi à Huși et la présence de marchés à bestiaux à Târgu-Neamț et Botoșani.

Une même ville pouvait disposer de plusieurs marchés (*bazar* ou *târg*) en son sein<sup>282</sup>. La capitale valaque en avait deux : *târgul de jos* et *târgul de sus*. C'était également le cas à Târgoviște. Dans cette dernière, la « *cetatea de sus* » est mentionnée à deux reprises en 1609 et en 1618, tandis que le « *bazarul* » est mentionné en 1630. A Buzău, il existait le « *bazarul* » et le « *târgul de jos* », daté de 1624. En Moldavie, Iași possédait quatre places de marché : *târgul de jos*, *târgul de sus* (1640), *târgul de Barnovschi* (1651) et *târgul Fâmiei* (1670). Un même phénomène de multiplication des zones de marchés spécialisés se rencontre à Târgu-Jiu en Valachie, Suceava et Botoșani en Moldavie. En Transylvanie, nous rencontrons la même situation. La ville de Brașov<sup>283</sup> renfermait le *forum piscarium* (place des poissons, dès 1527), le *forum vacarum* (marché aux bestiaux, dès 1524) et le *forum de cai* ou *equorum* (aux chevaux, dès 1521). A Cluj, il existait même une halle pour les « produits fins »

<sup>276</sup> Călători străini, VI.

<sup>277</sup> Ces auberges sont celles de Manole le changeur (« *zarafil* »), de Șerban Vodă (construit par Șerban Cantacuzino entre 1680-1687), de Constantin Vodă (après 1690), de Saint Georges le Nouveau (1698). D'autres appartenaient aux monastères Zlătari (1705), Sărindar (1708) et au boïard Filipescu (avant 1713).

<sup>278</sup> Călători străini, VI, pp. 716, 725.

<sup>279</sup> Călători străini, VI, pp. 483-4.

<sup>280</sup> Călători străini, V, pp. 207-208.

<sup>281</sup> Călători străini, V, pp. 226-228, 238.

<sup>282</sup> CERNOVODEANU (1980), pp. 1071-1098

<sup>283</sup> Pour la situation des marchés de Brașov, voir : DUNĂRE (1972), I, pp. 98-104



dénommé « *piață a finului* ». En 1608, le magistrat de Sighișoara décida de disposer de trois lieux différents pour la vente d'avoine, de blé, de sel, de fruit et de vins. Les principales villes transylvaines bénéficiaient du droit de « marché hebdomadaire ». Ainsi celui de Cluj se tenait deux fois par semaine, celui de Dej, uniquement le samedi, tandis que ceux d'Alba-Iulia, de Sfântu-Gheorghe et d'Alțina avaient lieu une fois par semaine.

Aux côtés des marchés hebdomadaires, les villes des Pays Roumains tenaient également des foires exceptionnelles. Evlyia Celebi mentionne celle de Focșani qui se tenait pendant quarante jours ou encore celle de Câmpulung qui durait une semaine après le 20 juillet<sup>284</sup>. En Moldavie, des foires annuelles avaient lieu à Iași, Suceava, Tecuci, Târgul Fălciu et Siret. En Transylvanie, la ville d'Oradea bénéficiait de sept foires par an, quatre pour Brașov, Sibiu et Cluj (aux mois de mars, juin, août et novembre), deux pour Sighișoara (en avril et juin), Cetatea de Baltă (en juillet-août et octobre) et Aiud (mai-juin et octobre) et une seule pour les villes de Mediaș, Baia Mare, Turda, Târgu-Mureș, Orăștie, Sebeș, Biertan et Bistrița (en septembre).

Certaines villes, en plus du droit de tenir des foires hebdomadaires comme annuelles, y associaient le privilège de dépôt. Ce fut notamment le cas de Sibiu, Brașov, Bistrița et Cluj. Ce droit permit la consolidation de la position économique de ces villes, contribuant à leur développement non seulement économique, par la taxation des marchandises entrant dans la ville, mais également démographique, politique et donc militaire.

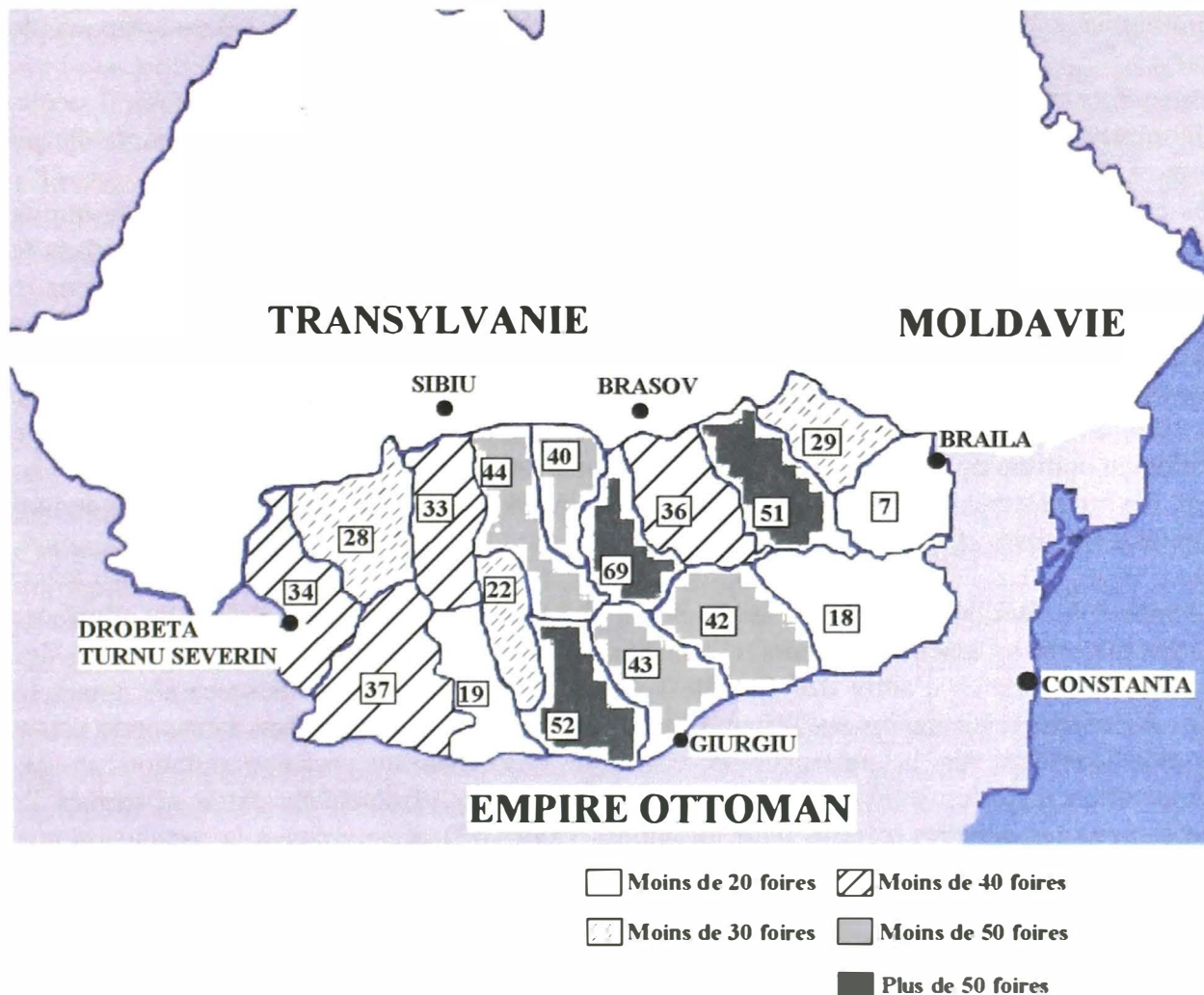
Les produits échangés étaient principalement liés aux ressources agroalimentaires telles que les céréales de toutes sortes, les fruits, le miel, le vin et le poisson. Venaient ensuite le bois et le sel<sup>285</sup>, extraits des montagnes des Carpates, les animaux de transport ou de consommation. Enfin, les produits manufacturés autochtones (vêtements et accessoires, draps, métaux) et quelques importations, soie et étoffes fines, tapis, bijoux, chevaux de race, destinés aux classes les plus aisées, fermaient l'éventail des marchandises disponibles sur les marchés roumains.

Les registres officiels de la ville de Cluj, relativement complets pour la période 1599-1637, offrent une bonne idée de la consommation interne sur ce marché. Les produits manufacturés, tannerie, draps, métaux, verre, tonnellerie, viennent en premier. Ils représentent 51,70 % (16 747,60 florins) du total des documents. Ensuite, ce sont les produits agroalimentaires (fruits, pains, miel, fromage, vin, fruits...), représentant 32,90 % (10 083, 53 florins). La mercerie (9,90 %), les matières premières (1,7 %) ou encore les matières chimiques et la poudre (0,70 %) furent les marchandises les moins échangées.

<sup>284</sup> Călători străine, VI, p. 730.

<sup>285</sup> Le sel valaque (*Eflak tuzu* en turc) faisait partie des produits les plus exportés vers l'Empire ottoman pour lequel un régime spécifique, notamment un monopole de vente, était appliqué. Voir : ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU (2006 / 1), pp. 601-610.

**Carte 26 : La répartition des foires en Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle en fonction des unités administratives (sur la base des informations dans PENELEA (1973)).**



L'unité économique entre les trois principautés roumaines revêt au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle plusieurs aspects.

D'une part, nous voyons la présence de plus en plus marquée de marchands transylvains dans les villes de Valachie et de Moldavie. D'autre part, les villes transylvaines, au premier titre desquelles se trouvent Braşov<sup>286</sup> et Sibiu, constituèrent de véritables plaques tournantes du commerce entre les trois principautés et au-delà. Elles permettaient de lier la Porte Ottomane à l'Autriche et plus au nord, à l'Allemagne<sup>287</sup> et aux Hanse. Le 30 janvier 1431, un document cite comme grand importateur de « couteaux de Styrie (Autriche) », Rădilă de Câmpulung.

<sup>286</sup> D'ailleurs, il existe dans la langue roumaine un nom particulier pour désigner la charrette spéciale destinée au transport des marchandises : *braşoveaneă*.

<sup>287</sup> A Bucarest, il existe de nos jours, comme une réminiscence de ces époques, une rue *Lipscani*, nom roumain pour la ville de Leipzig.

En cette année 1431, il importa 39 000 couteaux depuis Braşov. Dans la même ville, les registres mentionnent, pour la même période, la présence de cinq autres marchands valaques. En 1513, trois négociants de Suceava et un de Baia sont mentionnés par les registres commerciaux de la ville de Braşov. Ils importèrent une quantité de 22 000 « couteaux de Styrie »<sup>288</sup>.

Les sources documentaires nous apprennent que dans les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, le commerce entrepris avec les marchands de Braşov était réalisé par 350 négociants. Parmi ceux-ci, 44 venaient de Moldavie et de Valachie<sup>289</sup>, soit plus de 12 %.

Les articles XIX et XX de l'ordonnance du conseil de la ville datée de 1602 précise que le dépôt des marchandises valaques devait se faire dans un lieu appelé « *Purzensgasz* » dans la rue *Mănăstirii*, tandis que les produits moldaves devaient être entreposés à « *Klostergasz* », située dans la rue *Porţii* (l'actuelle rue *Republicii*). Un acte du 11 février 1709 mentionne que deux Roumains vivant dans le quartier Şchei de Braşov s'étaient engagés à mener un troupeau de 117 bœufs de Ploieşti en Valachie jusqu'à Graz en Autriche<sup>290</sup>. Les registres de la ville, bien que lacunaires pour l'intervalle 1654-1688, indiquent des biens venant de Moldavie comme de Valachie ayant passé les douanes de Bran, Timiş, Buzău et Breţcu. Les vins des monastères de Câmpulung, Vâlcea en Valachie et de Cotnari en Moldavie étaient réputés à Braşov.

L'étude, à la fois démographique et économique, entreprise par David Prodan et plusieurs autres historiens, amène plusieurs conclusions quant à la démonstration de l'unité des Roumains de part et d'autre des Carpates. Après avoir démontré, statistiques à l'appui, la forte présence de Roumains en Transylvanie, David Prodan s'attarde dans la seconde partie de son ouvrage sur la puissance économique que constitua cette population et sur l'orientation majoritaire du commerce transylvain vers les principautés extracarpatiques<sup>291</sup>. Sur la base des données offertes pour les années 1839-1843, il en arrive à la conclusion que les négociants roumains détenaient 88 % des importations réalisées à Braşov, et 94,7 % des exportations. La totalité du commerce transylvain réalisé avec les principautés roumaines de Valachie et de Moldavie était de 27 fois supérieur à celui avec la Hongrie et les provinces autrichiennes.

Entre 1768 et 1821, l'activité de Constantin Hagi Pop, originaire de Craiova, représente un exemple « spectaculaire » d'un Olténien établi à Sibiu qui développa un commerce à la fois interne (en Transylvanie) et externe (dans les principautés roumaines et notamment en Olténie), d'importation et d'exportation comme de transit<sup>292</sup>.

D'autres marchands, transylvains cette fois-ci, s'installèrent en Valachie. Ce fut le cas de Stroica Braşoveanul qui s'établit à Buzău au début du XVIII<sup>e</sup> siècle ou encore Dumitru Braşoveanu, habitant la ville de Craiova. Ce phénomène semble si important qu'une « rue des

<sup>288</sup> GIURESCU (1968), pp. 743-759.

<sup>289</sup> MANOLESCU (1965), pp. 188-234 ; DUNĂRE (1972), I, p. 103.

<sup>290</sup> IORGA (1915 / 1), X, p. 320.

<sup>291</sup> Ibidem, p. 148.

<sup>292</sup> Ibidem, pp. 149-150 ; RACOVÎTEAN (1978), pp. 323-327.

Brassoviens » est mentionnée à Ploiești en 1817<sup>293</sup>. Déjà en 1662, une rue de Iași, la capitale moldave, se nommait « *uliți brașovenești* », les rues des Brassoviens<sup>294</sup>.

En 1717, les droits de douanes perçus aux points de passage entre la Transylvanie et les deux principautés roumaines représentaient presque 83 % des sommes engrangées pour les exportations. Un phénomène similaire se fait jour également pour les années 1718-1724<sup>295</sup>. En 1797, les exportations transylvaines vers la Valachie et la Moldavie représentaient 1 331 739 florins, celles-ci passèrent à 2 840 075 florins en 1799, 4 157 095 florins en 1838 à 8 200 000 pour l'année 1867<sup>296</sup>.

L'organisation des douanes était l'apanage des princes et de certains monastères tels que Tismana, Cozia, Cotmeana, Arnota et Glavacioc en Valachie. En Moldavie, certains boyards ou grands négociants possédaient également ce droit. Le prélèvement des taxes s'effectuait sur le lieu même où se tenait le marché mais également dans les lieux propices tels que les ponts, les guets sur les rivières et les défilés des Carpates. Il équivalait de manière globale à 3 % de la valeur des marchandises entrant ou sortant.

En Valachie, ces points de douanes étaient Strehăia, Baia de Aramă, Târgu-Jiu, Râmnic, Craiova, Caracal, Slatina, Pitești, Târgoviște, Buzău, Gherghița, Rușii de Vede et Bucarest, qui représentait la douane centrale. Il faut y ajouter les douanes « des marges » sur les confins de la principauté : Vâlcan, le long de Târgu-Jiu, Căineni dans la vallée de l'Olt, Rucăr-Dragoslavele, Cămpina sur « le chemin de Brașov » et Focșani, entre la Valachie et la Moldavie.

En Moldavie, les villes-douanières furent Siret, Rădăuți, Suceava, Hârlău, Cotnari, Roman, Bacău, Vaslui, Bârlad, Tecuci et la capitale Iași. Les douanes frontalières étaient Cemăuți, Hotin, Soroca, Focșani, Oituz, Piatra-Neamț, Galați, sur le Danube.

En Transylvanie, elles dépendaient de l'« *Approbatæ Constitutiones* » rédigé en 1653. Ce code fixait le prix de la taxe et les lieux. Ceux-ci furent le défilé et la citadelle Bran, celle de Turnu Roșu, de Vulcan, d'Orăștie, de Caransebeș, d'Oradea, de Dej, de Cluj-Mănăstur, de Bistrița, de Sighetul Marmăției, de Ciuc, de Jibău, de Jimbor, de Tășnad, de Secuieni, d'Ineu et de Beiuș. En général, la taxe représentait 1 / 30<sup>ème</sup> (*tricesima*) de la valeur pour les marchandises de transit (soit 3,33 %) et 1 / 20<sup>ème</sup> (*vigesima*) de la valeur pour les marchandises d'importation et d'exportation (soit 5 %).

Parmi les douanes les plus importantes entre la Valachie et la Transylvanie, celle de Turnu Roșu, appartenant à la ville de Sibiu, avec ses registres bien conservés pour la période 1673-1692, nous offrent de précieux renseignements. Elle nous permet de connaître le nom des marchands et leur origine. Ceux venant de Valachie étaient originaires notamment de Bucarest, Pitești, Râmnic et Ocnele Mari. Ces documents mentionnent également le volume et le type de marchandise qui traversaient le défilé des Carpates. Nous notons l'ampleur de l'importation de bétail et de porcs sur les marchés transylvains. Entre octobre 1687 et juin

<sup>293</sup> ROMAN (1972), p. 787.

<sup>294</sup> CERNOVODEANU (1980), p. 1075.

<sup>295</sup> DEMENY (1970), pp. 997-998.

<sup>296</sup> ROMAN (1972), p. 784.

1688, ce ne sont pas moins de 785 têtes de bétail qui franchirent la douane. En 1689, ce sont 929 bœufs (dont 226 étaient en transit pour la Hongrie) qui étaient destinés aux marchés d'Orăștie, d'Aiud, de Cluj, de Turda, de Cetatea de Baltă, de Rupea, de Mediaș et de Sighișoara, en plus de Brașov et Sibiu. L'année suivante, en 1690, ce nombre passa à 2164. Au sein de ce registre, l'année 1685 est particulièrement complète. Bien qu'il ne prenne pas en compte tous les négociants, comme les Grecs qui payaient directement une somme globale au prince, ces documents nous permettent de retracer fidèlement l'intense activité marchande de part et d'autre des Carpates<sup>297</sup>. Ainsi 20 % des marchandises (équivalent à 30 000 florins) provenaient de Roumélie (« *rumélyi marha* ») empruntant le circuit bien connu au travers des Balkans et de la Valachie. D'autres produits étaient importés de Venise (notamment les colorants d'Inde) et de Cordoue en Espagne (exclusivement les cuirs tannés et les fourrures). Une partie de ces produits, un tiers environ, ne faisait que transiter en Transylvanie pour rejoindre la Pologne. C'est en effet à cette époque que la route commerciale passant par la douane de Turnu Roșu, dans les Carpates méridionales, prend son essor. L'ancienne route moldave est brusquement abandonnée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle suite aux événements d'ordres politique et militaire.

Nous constatons ensuite le nombre restreint de marchands, 126 au total. Mais seuls 13 d'entre eux faisaient un commerce d'envergure et payaient plus de 100 florins pour entrer en Transylvanie. Leur origine n'est pas toujours connue avec certitude. Nous savons que beaucoup d'entre eux provenaient des villes sud-danubiennes et notamment de Târnovo (19 marchands). D'autres étaient originaires de Valachie (Bucarest, Râmnic, Pitești, Ocna) comme de Transylvanie (Făgăraș, Sibiu, Sebeș, Turda) et de Moldavie (un seul marchand). La régularité du passage est un dernier élément que nous transmettent ces sources. Le transport s'effectuait de manière homogène tout au long de l'année, avec une augmentation d'activité au cours du deuxième trimestre avec 78 transports (39 % du total de l'année). Les trois autres trimestres se partageaient l'activité économique de manière plus ou moins égale.

Chaque ville marchande des trois Pays Roumains nous renseigne sur les relations économiques qu'elles entretenaient avec celles situées sur l'autre versant des Carpates. La présence roumaine dans les activités économiques en Transylvanie ne doit pas être sous-estimée ou négligée. Les résultats obtenus par David Prodan sont en ce sens éloquents. Il n'est pas question dans cette étude de retracer exhaustivement les échanges commerciaux créés de part et d'autre des montagnes. De nombreuses monographies<sup>298</sup> font état de ce phénomène tout au long du Moyen-Âge. Elles prouvent que les défilés des Carpates ne furent pas un *no man's land* mais bien au contraire, elles furent une zone caractérisée par une intense activité économique, par la vente et l'achat de biens, mais également un lieu propice aux échanges culturels.

En parallèle aux registres commerciaux, il existe toute une série de documents émis par les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie à l'attention des marchands transylvains dans le but de renouveler leurs alliances commerciales. Parmi ces témoignages, celui du grand vornic de Munténie, Stănilă, rédigé pour les Brassoviens en 1558, revêt un intérêt plus

<sup>297</sup> DEMENY (1968), pp. 761-777.

<sup>298</sup> Parmi celles-ci, nous pouvons encore mentionner : STOIDE (1977), pp. 103-123 ; CĂRĂBIȘ (1977), pp. 143-152 ; MANOLESCU (1975), pp. 403-405 ; BODEA (1982), p. 13.

particulier. Il y mentionne explicitement que l'intensité des liens économiques a pour but une plus grande interdépendance des deux Pays Roumains au nord et au sud des Carpates : « *voi știți bine că voi fără noi nu puteți fi, și țara voastră, Țara Bârsei, fără țara noastră nu poate fi* »<sup>299</sup>.

En dépit des barrières artificielles de plus en plus nombreuses, élevées par la politique économique des groupes dirigeants ainsi que les frontières politico-militaires temporaires, comme le furent les Carpates, et qui ont « séparés » la terre roumaine, le peuple roumain vivant de part et d'autre des montagnes a su conserver une cohésion économique vers la constitution d'un marché national. Les relations économiques ne sont toutefois qu'un des éléments qui menèrent à la conscience d'une unité ethnique. D'autres types d'échanges permirent de souder à d'autres niveaux les Roumains autour des montagnes des Carpates.

#### 4.2.3. L'unité culturelle et religieuse entre les trois Pays Roumains

Le caractère durable, réciproque et multilatéral entre les trois Pays Roumains n'est pas exclusivement le résultat des nécessités commerciales. Certes, celles-ci jouèrent, ainsi que nous l'avons étudié, un rôle non négligeable, mais qui fut loin d'être exhaustif. Ce trafic commercial ne se suffit pas à lui-même pour expliquer le lien étroit entretenu de part et d'autre des Carpates. En effet, il faut y ajouter la convergence des nécessités pastorales et artisanales.

Les ethnologues distinguent quatre modes principaux de pastoralisme<sup>300</sup> : sédentaire, local, pendulaire et transhumant.

Le pastoralisme sédentaire est réduit à une zone limitée, en général l'habitation de l'homme, d'où les bergers-éleveurs ne s'éloignent pas. Le pastoralisme local ou agricole est caractérisé par des déplacements qui ne dépassent pas une journée de marche. Il est considéré comme le plus répandu en Roumanie, et se subdivisait lui-même selon trois sous-groupes : celui sans arrêt dans une bergerie (*stână*), celui avec étape dans un enclos (*strungă*) et enfin le pastoralisme avec relais dans un enclos et une bergerie<sup>301</sup>. Le pastoralisme pendulaire (et bipendulaire), d'une grande importance en Roumanie et dont l'étape culminante eut lieu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, qualifie la migration une à deux fois par an des bergers entre les zones de hautes altitudes et les régions de plaines pour l'hivernage (*iernatic*, en roumain). C'est ce type de pastoralisme qui caractérise notamment les bergers transylvains<sup>302</sup>. Ceux-ci quittaient les Carpates, dans la première semaine de septembre, où ils avaient passé l'été (*văratec* en roumain) pour se diriger vers la Dobroudja afin d'y faire hiverner les troupeaux jusqu'au mois de mars suivant. Enfin, le pastoralisme transhumant se définit par des déplacements sur de très longues distances et donc par un dépassement des frontières des États. Il s'agissait d'une véritable migration. Ces bergers pouvaient ainsi rejoindre la Macédoine et

<sup>299</sup> TOCILESCU (1931), pp. 445-446.

<sup>300</sup> DUNĂRE (1979), pp. 671-680 ; DUNĂRE (1984 / 2), pp. 55-68.

<sup>301</sup> DUNĂRE (1972), I, p. 175.

<sup>302</sup> DUNĂRE (1978), pp. 505-512.

Thessalonique<sup>303</sup> ou encore les montagnes du Caucase, d'où ils ont pu, vraisemblablement, « ramener » les répertoires iconographiques ayant servi à la fondation de Neagoe Basarab à Curtea de Argeș.

Chacun de ces pastoralismes permit d'entretenir et de favoriser un rapport étroit avec plusieurs occupations sédentaires dont l'un comme l'autre furent complémentaires et tributaires. A ce titre, le rôle des foires et des « *nedei* », ces grandes réunions périodiques en différents points des Carpates, ont vraisemblablement joué un facteur de cohésion et d'unité ethnoculturelle entre les trois Pays Roumains par la permanence des échanges et des emprunts de valeurs matérielles et spirituelles<sup>304</sup>.

Ainsi la courbure nord des Carpates et plus particulièrement la région de Bistrița-Năsăud fut une zone privilégiée des « *nedei* ». Elle fut un territoire de passage obligatoire vers la plaine transylvaine, la Moldavie, le Maramureș, la Bucovine ou encore le pays de Lapuș<sup>305</sup>.

Ces liens entre les trois provinces roumaines se sont également conservés dans les actes et correspondances des autorités princières. Ainsi, l'une des plus anciennes attestations sur le passage des Carpates par des troupeaux de villages transylvains datent du début du XV<sup>e</sup> siècle. Dans un document daté du 29 mai 1418, le voévode Mihail, fils et successeur de Mircea, renouvelle aux Roumains de Cislădie, près de Sibiu, le droit de faire paître leurs moutons sur les montagnes de son pays<sup>306</sup>. Le nombre de ces attestations s'amplifia jusqu'aux réformes fiscales des années 1740-1741 conduites sous le voévode Constantin Mavrocordat<sup>307</sup>. A partir de ces dates, les obligations des pâtres envers la trésorerie entraînèrent une aggravation de leur exploitation économique et générèrent une atmosphère de mécontentement.

Quoi qu'il en fut, de ces interactions, les ethnologues, au premier titre desquels se place Nicolae Dunăre, dégagent une certaine homogénéité culturelle et artistique sur tout le territoire de l'actuelle Roumanie. Celle-ci est perceptible à tous les points de vue : linguistique<sup>308</sup>, architectural<sup>309</sup> et folklorique<sup>310</sup>.

Qualifiée d'« *axe ethnographique de la Roumanie* »<sup>311</sup> par l'ethnologue Nicolae Dunăre, la dépression de la courbure des Carpates, également appelée *Țara Bârsei* a vu se côtoyer pendant tout le Moyen-Âge les populations locales, roumaines et saxonnes principalement, avec celles venues de Valachie et de Moldavie situées sur les autres versants des Carpates. Colonne vertébrale au milieu de l'actuelle Roumanie, mais avant tout centre névralgique entre les trois Principautés, la « *Țara Bârsei* » a constitué une terre limitrophe extrêmement propice pour la transmission de biens matériels et spirituels aux populations vivant sur ses versants.

<sup>303</sup> Ce sont d'ailleurs ces bergers qui ont donné un nom roumain, *Sărună*, à cette ville grecque située à des centaines de kilomètres des Pays Roumains.

<sup>304</sup> Voir notamment pour la plateforme de Luncani : APOLZAN (1987), pp. 117-123 et 153-157.

<sup>305</sup> DUNĂRE (1980), pp. 577-590 et DUNĂRE (1984).

<sup>306</sup> DRH (D / 1), document 124, pp. 202-203.

<sup>307</sup> MIHORDEA (1984), pp. 170-178.

<sup>308</sup> DUNĂRE (1980), pp. 577-590 ; DUNĂRE (1982), pp. 337-348.

<sup>309</sup> DUNĂRE (1974), pp. 497-526.

<sup>310</sup> DUNĂRE (1975), pp. 541-560.

<sup>311</sup> DUNĂRE (1972), I, p. 86.

Du point de vue des voies de communication, les routes reliant la dépression de la courbure avec la principauté moldave étaient au nombre de deux. La première était dénommée « *drumul Ghimeșului* », du nom de la passe traversée. Située dans la partie septentrionale de la dépression, elle parcourait l'actuel département de Covasna pour rejoindre Bacău.

Depuis Brașov, la seconde voie, « *drumul de jos* » ou « *drumul Brașovului* », remontait vers le nord par Hărman, Prejmer puis Sf. Gheorghe jusqu'à Miercurea Ciuc dans le pays des Széklers. A partir de Prejmer, une seconde route se dirigeait vers l'Est jusqu'à Târgu Secuiesc puis Brețcu avant de traverser la passe d'Oituz pour entrer dans le sud de la Moldavie à Adjud. Route d'importance prépondérante, elle permit à Michel le Brave d'entrer avec ses armées en Moldavie.

Depuis Brașov, quatre routes partaient vers la principauté valaque. Nous avons d'ores et déjà évoqué la « *drumul Buzăului* » et son importance économique. Partant de Brașov, elle se dirigeait vers Întorsura Buzăului. Ce tronçon était alors dénommé la « *drumul Teliului* ». A partir d'Întorsura Buzăului, la « *drumul Buzăului* » empruntait le couloir de la rivière Buzău jusqu'à la ville du même nom. Plus au sud, la ville de Săcele était le point de départ de la « *drumul Zizinului* ». Celle-ci longeait, à partir de la passe de Bratocea à 1263 mètres d'altitude, la vallée du Teleajen jusqu'à Vălenii de Munte. La troisième voie, la « *drumul Prahovei* » empruntait la vallée de la Prahova, depuis Brașov en passant par Predeal, Bușteni, Sinaia, jusqu'à Câmpina et Ploiești. Enfin la dernière route, qualifiée de « route à chariots » suivait le couloir Rucăr-Bran pour atteindre la capitale valaque de Câmpulung.

En plus de posséder une ouverture sans égal vers la Moldavie et la Valachie, le pays de Bârsa était également le point de départ de deux voies vers l'intérieur du plateau transylvain. La « *drumul Făgărașului* » rejoignait la ville du même nom par la passe de Perșani, située à 619 mètres d'altitude, entre Ghimbav, Codlea à l'Est et Șercaia à l'ouest. La seconde voie de pénétration, plus septentrionale, permettait de gagner Sighișoara par Feldioara, Măieruș, Rupea et Bunești.

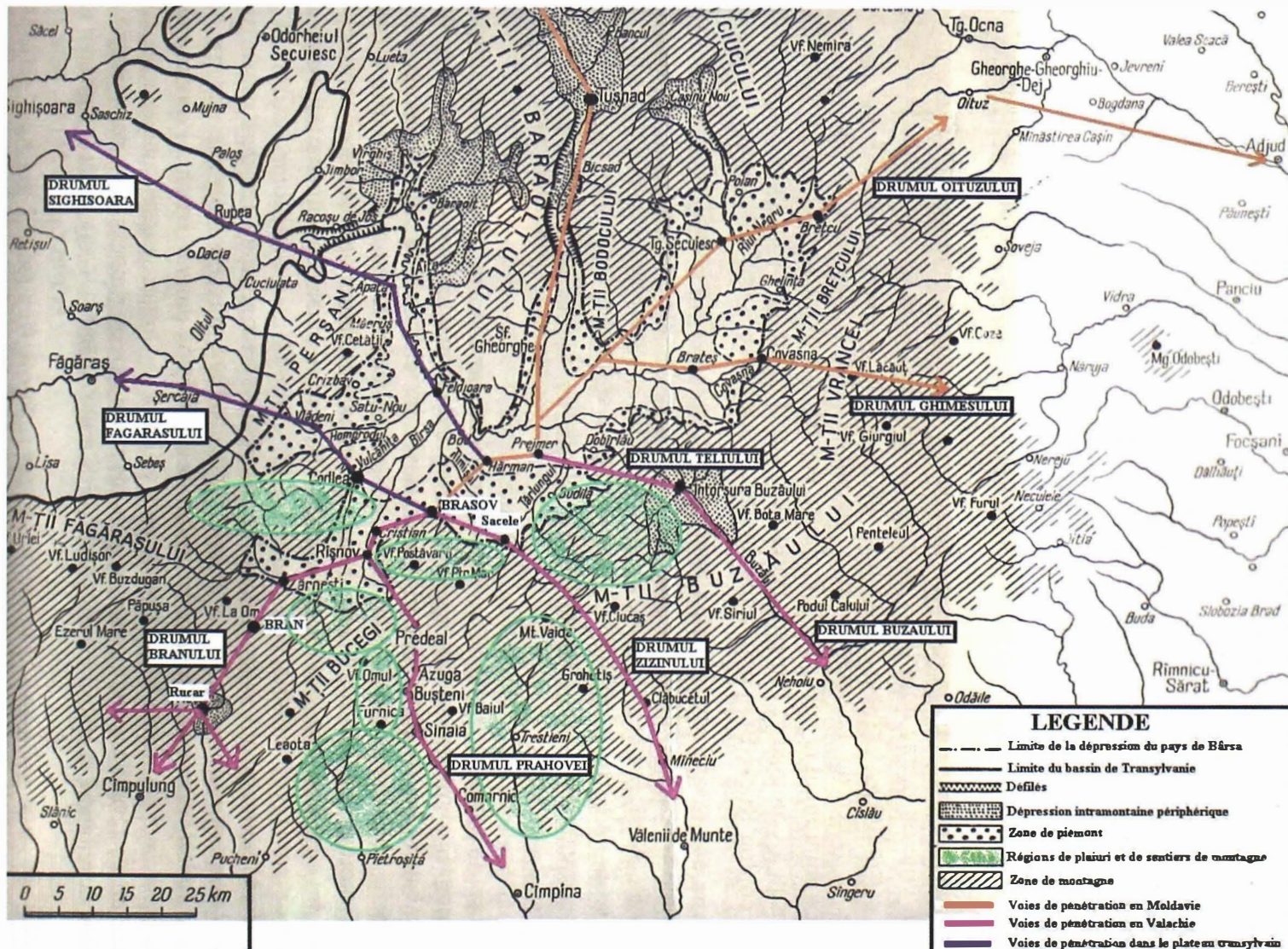
Au nombre de huit, ces routes à prédominance commerciale et militaire, bien connues et bornées par les autorités, étaient également empruntées par les paysans et les bergers. Ces derniers avaient également la possibilité de suivre les chemins de montagnes (en roumain *potecă*) traversant les *plaiuri*<sup>312</sup>. Le terme de *plaiuri* possède un sens similaire à celui de sentier (en roumain *cărăre*)<sup>313</sup> ou de chemin de montagne. Hors des routes jalonnées par les douanes, les commerçants, contrebandiers et *haidoucs* utilisaient également ces chemins afin d'échapper aux taxes comme aux autorités. En *Țara Bârsei* ces *plaiuri* existaient entre chaque route commerciale. Ainsi autour du village de Tărlungeni, à l'Est de Brașov, entre la « *drumul Buzăului* » et celle de « *Zizinului* » se situent plusieurs sentiers de montagne, appelés « *șanțul vechi* ». De même, la région de la Doftana dans les monts Baiului était une zone de *plaiuri* qui permettait la jonction entre la vallée de la Doftana transylvaine et celle valaque. La *plaiul* de Postăvarul au sud de Brașov possédait l'un de ces chemins, le « *drum Pustiului* », qui permettait de rejoindre la Valachie sans passer par la route de Bran ou celle de la Prahova.

<sup>312</sup> DUNĂRE (1972), I, pp. 94-97.

<sup>313</sup> Il est intéressant de noter que le verbe roumain *a căra*, issu du nom commun *cărăre*, signifie familièrement décamper, détalcr.



Carte 27 : Le pays de Bârsa, un centre névralgique pour les communications intercarpatiques. Fond de carte DUNĂRE (1972).



De la sorte, les voies de communication délimitées par les autorités ne furent pas les seules capables de permettre cette unité ethnoculturelle dans les zones limitrophes des versants des Carpates. Les sentiers de montagne comme les *plaiuri* jouèrent un rôle semblable, reliant à travers le temps les hommes, les biens, les cultures.

Réalisée sur le territoire de l'actuelle Roumanie, l'étude historique des rapports économiques entre villes et villages a démontré l'évolution de ces liens au travers de deux étapes principales<sup>314</sup>.

La première époque nous révèle que la production rurale ne manifesta aucune modification traduisant une influence de la ville sur le village. La distribution des marchandises était alors réalisée unilatéralement par la ville en direction du milieu rural. A partir des premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, les historiens et archéologues assistent à un épanouissement de l'artisanat urbain à la fois sur le plan de la qualité et de la diversité. Dans le même temps et en liaison avec la croissance de la demande, les villages obtinrent du prince et des autorités locales la permission de vendre leurs propres productions artisanales.

C'est ainsi qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle, nous voyons se multiplier les villages spécialisés dans la réalisation et la vente d'un artisanat spécifique. Ils ouvrent la voie à de nouvelles routes commerciales, empruntées et développées entre autres par les acteurs de l'élevage de bétail<sup>315</sup>.

L'étude des villages spécialisés nous permet de comprendre comment sur la trame du commerce urbain se superpose un second réseau, tout aussi dense, d'échanges et de commerce de produits artisanaux<sup>316</sup>. Le village de Vidra, dans le Pays de *Moți*, était réputé pour sa vaisselle et l'activité de ses tonneliers et cercleurs. Ces artisans diffusèrent leurs produits jusqu'à Brașov, Târgoviște, Bucarest et Giurgiu sur le Danube mais également dans toute l'Olténie depuis Craiova jusqu'à Orșova et passaient dans le Banat à Timiș et Oradea. Le cas d'Arcani, dans le département de Gorj, nous démontre la même intensité dans la diffusion des flûtes : Sibiu, Râmnicu-Vâlcea, Târgu-Jiu, Petroșani, Hațeg. Des tonneaux de Nereju (pays de Vrancea) ont été retrouvés à Ploiești et Buzău mais également à Râmnicu Sărat, Brăila, Galați, Tecuci et jusqu'en Moldavie à Piatra-Neamț et Bacău. Les *cobze* (sorte de mandoline populaire roumaine<sup>317</sup>) de Nadișa (département de Buzău) étaient diffusées sur l'autre versant des Carpates, à Reghin, Miercurea Ciuc, Sighișoara, Sf. Gheorghe mais aussi au-delà du Prut, rivière centrale de la principauté médiévale de Moldavie et notamment à Huși.

Les touloupes (*cojocărești*) de Transylvanie étaient vendues en Moldavie, à Bistrița et Suceava comme en Valachie, à Târgu-Jiu, Râmnicu Vâlcea et Drăgășani. Les exemples pourraient être encore multipliés. Toutefois, notre objectif n'est pas d'en faire la liste

<sup>314</sup> MATEI (1978), pp. 365-384.

<sup>315</sup> DUNĂRE (1969), pp. 529-550.

<sup>316</sup> DUNĂRE (1967), pp. 537-555.

<sup>317</sup> Il existe une représentation, de valeur exceptionnelle, d'une *cobza* sur la façade du Jugement Dernier de l'église du monastère de Voroneț en Bucovine dont nous ne pouvons nous empêcher d'en donner l'illustration. D'ailleurs, le joueur de « *cobza* », le « *cobzar* » a aussi une signification ironique d'enchanteur, d'envoûteur

exhaustive, mais plus modestement, d'en montrer la présence et l'importance des relations entretenues par les villageois roumains d'où qu'ils soient originaires.

L'étude des registres de commerce, « les livres de comptes », établis de part et d'autre des Carpates ne nous renseignent qu'en partie sur les liens unissant les Roumains habitant dans les trois principautés, principalement marchands et négociants. Or, entre ces régions, il existait également des relations autres que celles d'ordre économique. Des liens artistiques ont uni les populations au-delà des barrières artificielles créées par les princes et voïvodes. Les témoignages écrits de ces relations sont très ténus et difficiles à déceler par le truchement de la documentation écrite. C'est notamment le cas de celles ayant trait aux trésors, objets liturgiques, bijoux et mobiliers. Toutefois, ces liens ont laissé les traces de créations d'établissements religieux.

Des artisans, sculpteurs, maîtres-d'œuvre et peintres ont traversé sans interruption les monts des Carpates afin de donner une monumentalité à leur religion et à celle des minorités vivant dans les différentes régions de l'actuelle Roumanie. De la sorte, aux côtés des églises byzantino-balkaniques orthodoxes des Pays Roumains, nous voyons apparaître dans les grandes villes des fondations catholiques, romano-gothiques, destinées aux populations saxonnes et hongroises vivant en Valachie et en Moldavie.

Câmpulung, sur le versant méridional des Carpates, possède probablement le plus grand nombre d'églises catholiques. Une grande partie est aujourd'hui tombée en ruine. Mais la documentation écrite ajoutée aux fouilles archéologiques nous permet de faire revivre ces édifices. Dans cette ville, il existait quatre monuments construits par des ouvriers transylvains et destinés au culte catholique<sup>318</sup>.

L'église paroissiale des Saxons ou « *Bărăția* », antérieure à l'année 1300, était placée sous le vocable de Saint Jacques le Grand puis plus tardivement sous Sainte Anne.

La seconde église, dénommée « *Cloașter* » car rattachée à un cloître, était consacrée à Sainte Elisabeth de Hongrie, canonisée en 1235 et dont le culte fut propagé par les moines franciscains. Nous ne connaissons pas la période exacte de fondation du *Cloașter*. Les premières informations datent du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Toutefois, une lettre de Sigismond de Luxembourg, datée du 27 avril 1427, et mentionnant au légat papal d'accorder des nouvelles indulgences en faveur des moines d'un monastère des prêcheurs de Câmpulung, pourrait nous offrir l'hypothèse d'une fondation du XV<sup>e</sup> siècle au plus tard<sup>319</sup>.

La troisième fondation, plus modeste et localisée dans le quartier *Olari* dans le sud-ouest de la ville, était dédiée à Saint François. Elevée vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle à partir de matériaux récupérés de l'église du *Cloașter*, elle est marquée par un caractère gothique tardif prononcé dans sa sculpture. Elle passa au culte orthodoxe en 1581 après avoir été abandonnée par les Saxons qui se tournaient alors vers le luthérianisme.

Enfin, la quatrième fondation, placée sous le vocable de Saint Georges, est datée du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Un siècle plus tard, les catholiques saxons abandonnèrent l'église qui fut reprise

<sup>318</sup> CHIHAIA (1968), p. 38 ; CHIHAIA (1965), pp. 67-80 ; CHIHAIA (1974 / 2), pp. 306-318.

<sup>319</sup> CHIHAIA (1968), pp. 41-42.



par les Orthodoxes. En 1658, le jour de la Saint-Georges (le 23 avril), le patriarche Macaire d'Antioche y célébra la première messe<sup>320</sup>.

La ville princière de Târgoviște regroupait également plusieurs fondations catholiques<sup>321</sup>. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, autour de l'année 1417, le voévode Mircea le Vieux demanda la construction d'un monastère pour sa femme catholique, Margareta. Consacrée à Sainte Marie, l'église est décrite comme ayant de grandes proportions. Détériorée à plusieurs reprises entre le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle, elle fut démolie afin de permettre la construction de l'édifice actuel en 1898<sup>322</sup>. Il est intéressant de mentionner qu'en 1440, l'abbé du couvent, un certain Michel, « *qui se plebanum in Tergovistia asserit* », fut auparavant le supérieur du monastère de Cârța, situé dans le pays de Făgăraș, alors possession des voévodes de Valachie. Une église également dédiée à Saint-François fut élevée à Târgoviște dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle fut reprise par le culte orthodoxe et par la famille Kretzoulesco, dont elle porte actuellement le nom.

Les fouilles archéologiques réalisées sous l'actuelle église Saint-Démètre de Râmnicu-Vâlcea ont permis de découvrir les vestiges d'une fondation de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. L'organisation spatiale, celle d'une église-salle à abside pentagonale et à tour occidentale sur le porche, ajoutée à l'étude de la documentation démontrent que cette première fondation était de rite catholique.

C'est dans cette même ville qu'un second monument fut élevé, plus tardivement, autour de l'année 1530. L'étude des matériaux, de la technique architecturale et du style tendent à prouver que cette église serait l'ancienne « *Bărăția* » mentionnée par les sources écrites.

A Curtea de Argeș, les archéologues et historiens sont toujours à la recherche de l'église de l'évêché catholique, fondée le 9 juin 1380 et dont une brève mention du 1<sup>er</sup> juillet 1603 nous apprend qu'« *elle avait été détruite jusqu'aux fondations* ». L'analyse topographique et documentaire réalisée par Pavel Chihaia démontrerait que l'évêché catholique fut édifié dans le quartier des « *botușarilor* » (bottiers), habité alors par une majorité de Saxons (« *partea Sașului* »). L'église actuelle de Botușari semblerait donc avoir supplanté la fondation catholique<sup>323</sup>.

Un phénomène similaire est constaté en Transylvanie où les princes de Valachie et de Moldavie fondèrent plusieurs monuments religieux orthodoxes. L'année 1495 marque la première attestation documentaire de la présence d'une école roumaine près de l'église orthodoxe de Saint-Nicolas dans le quartier Șcheii de Brașov<sup>324</sup>.

Etienne le Grand de Moldavie fut à l'origine de la fondation de plusieurs édifices religieux en Transylvanie, notamment à Feleac et Vad dans le département de Cluj<sup>325</sup>. Le même voïvode ordonna également d'édifier des monuments en Valachie, à Târgoviște et à Râmnicu Sărat<sup>326</sup>.

<sup>320</sup> CHIHAIA (1965), p. 69.

<sup>321</sup> CHIHAIA (1974 / 2), pp. 352-367.

<sup>322</sup> CHIHAIA (1965), pp. 71-72.

<sup>323</sup> CHIHAIA (1968), pp. 50-51.

<sup>324</sup> MUREȘIANU (1926), pp. 225-226 ; TEMPEA (1969), pp. 57-59.

<sup>325</sup> PORUMB (1968) et PORUMB (2004)

<sup>326</sup> IONESCU (1972 / 1), pp. 345-351.

Plus tardivement, sous le voévode moldave Vasile Lupu, la construction de l'église Stelea à Târgoviște en 1645, aura de profonds retentissements sur la décoration lapidaire des églises valaques de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Lors de l'unification des trois principautés sous le sceptre de Michel le Brave, le voévode des Roumains fit preuve d'un mécénat sans précédent envers les populations roumaines vivant en Transylvanie. A partir de 1596, à Alba-Iulia, il fit édifier un monastère métropolitain. Détruit en 1714 lors de la construction par les Autrichiens de la citadelle d'Alba Carolina, il comprenait deux églises : une grande, en croix grecque inscrite, la seconde plus petite de plan triconque, typiquement valaque, servait de chapelle<sup>327</sup>. Les sources écrites nous apprennent que les évêques orthodoxes d'Alba-Iulia signaient leurs lettres du titre « *d'archevêque et métropolitain du siège de Bălgrad [Alba-Iulia], du Vad, du Maramureș et de tout le pays de Transylvanie* »<sup>328</sup>. Michel le Brave fut également à l'origine de la fondation d'une église orthodoxe à Făgăraș, d'une seconde à Lujerdiu (département de Cluj) ainsi qu'à Ocna Sibiului. Par ailleurs, il aménagea pour le culte orthodoxe une chapelle dans la citadelle de Târgu-Mureș. Il entreprit la réparation du monastère de Râmeț (département d'Alba) et de l'église Saint-Nicolas de Șchei à Brașov, où il fit exécuter un nouveau tableau votif.

L'activité des princes ne doit pas laisser dans l'ombre le dynamisme culturel des boyards roumains. Nous apprenons qu'en 1747, l'église de Râmnicu-Vâlcea fut reconstruite grâce à la contribution de « *Ioan, le Moldave de Sibiu* »<sup>329</sup>. En 1729, Filaret Ungureanu de Sibiu est mentionné comme protecteur de l'église du quartier *Schitul Arnoti* du village de Dobroceni (département de Vâlcea). Il en est de même d'Avram Brașoveanu et de son épouse Ilinca, en 1742, à Ploiești ou encore de Grigore de Sibiu en 1747 à Râmnicu-Vâlcea. Enfin, l'église du village de Ulita (département de Muscel), bâtie en 1767, fut transformée en petit monastère en 1774 grâce aux dotations de hadji Dimitrie Bobescu de Brașov<sup>330</sup>.

De manière globale, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, comme résultat de la fréquence des interférences et des échanges d'expériences sur le plan et la décoration, et touchant toutes les classes sociales (princes, boyards, membres du clergé), nous voyons apparaître des traits communs dans l'architecture religieuse des trois principautés. L'influence valaque sur la Moldavie s'exprime par le porche à arcades ouvertes et par la décoration des façades avec un registre de panneaux ou de boudins de pierre (« *brâu* ») comme à l'église de Dragomirna. Les encadrements gothico-moldaves tout comme l'introduction des contreforts moldaves se répandent à cette période en Valachie, d'abord à l'église Stelea de Târgoviște (1645) puis dans toutes les réalisations jusqu'après le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La tendance baroque issue de la Transylvanie<sup>331</sup>, ajoutée au répertoire décoratif oriental et caucasien<sup>332</sup>, véritable broderie de pierre, pénètrent en Valachie et en Moldavie à la même période. Dans la première principauté, il se crée alors une symbiose connue sous le nom de

<sup>327</sup> DRĂGUȚ (1984), pp. 248-250

<sup>328</sup> ROMAN (1972), p. 799.

<sup>329</sup> Ibidem.

<sup>330</sup> ROMAN (1972), p. 788.

<sup>331</sup> BALȘ (1929), pp. 9-13.

<sup>332</sup> BALȘ (1931), pp. 1-17.

« style Brâncovean ». En Moldavie, la plus illustre représentante de cette tendance à l'« orthodoxie baroque » est la fondation des Trois-Hiérarques (*Trei Ierarhi*) de Iași, œuvre du voévode Vasile Lupu.

L'apparition de l'imprimerie dans les Pays Roumains, sa diffusion en lettres cyrilliques puis en langue roumaine démontrent l'étroite relation entre la culture roumaine au nord du Danube et celle des peuples voisins balkaniques d'une part et entre la Valachie et la Transylvanie d'autre part. Ces deux phénomènes prouvent que du point de vue culturel, les cadres géographiques, considérés comme des frontières naturelles, n'ont en rien joué le rôle de barrières infranchissables.

La disparition des Etats orthodoxes balkaniques entraîna un phénomène d'exil des familles princières et de la noblesse en deçà du fleuve. Les recherches en généalogie effectuées par les historiens roumains ont permis de mettre en évidence l'origine de certains voévodes valaques ainsi que les alliances entretenues entre les grandes dynasties de part et d'autre du Danube. Le prince Neagoe Basarab (1512-1521) est ainsi issu de la famille des *bans* de Craiova, les Craiovești. Cette riche et puissante lignée nobiliaire, originaire de Serbie, s'était exilée en Valachie au début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>333</sup>.

En 1487, la sultane Mara, de la dynastie serbe des Branković et veuve de Murād II, « adopte » le voévode valaque Vlad le Moine (« *Călugărul* »), le priant d'assumer la mission de soutenir financièrement le monastère athonite de Chilandar<sup>334</sup>.

Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la famille monténégrine des Crnojević chercha à s'apparenter à la dynastie princière de Valachie. La nièce d'Ivan Crnojević (1465-1490), Catherine, se maria au voévode valaque Radu cel Mare (1495-1508)<sup>335</sup>. Solomon, fils du dernier prince de la Zéta, Djuradj Crnojević (1490-1496) et beau-frère de Radu, était présent aux côtés du voévode durant l'automne 1521, où il perdit la vie en combattant les armées ottomanes.

La présence de la famille princière monténégrine en Valachie n'illustre pas simplement les liens unissant les princes roumains aux seigneurs balkaniques. Elle est à même de contribuer à la clarification de certains aspects controversés du problème touchant à l'introduction de l'imprimerie dans la principauté danubienne au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Cette technique est apparue en Europe orientale pour la première fois en 1491 à Cracovie<sup>336</sup>. Une vaste activité typographique en caractères cyrilliques fut déployée durant deux années par Schweipolt Fiol avant de voir sa fermeture sous la pression de l'Eglise catholique. Sous l'impulsion de Djuradj Crnojević, l'année 1493 marqua à son tour les débuts de l'activité de l'imprimerie du *hiéromonaque* (ou *hiéromoine*) Macarios (ou Macaire), à Cettigné, dernière capitale de la Zéta<sup>337</sup>.

<sup>333</sup> ȘTEFĂNESCU (1956), pp. 60-74 ; ȘTEFĂNESCU (1965 / 1), pp. 413-425 ; ȘTEFĂNESCU (1965 / 2).

<sup>334</sup> MIRCEA (1960), pp. 498-502.

<sup>335</sup> DRH (B / I), document n° 263, p. 425.

<sup>336</sup> En Europe occidentale, l'imprimerie de Gutenberg réalisa sa première bible latine en 1445

<sup>337</sup> DEMENY (1969), p. 549.

Or, il apparaît qu'en Valachie, à la cour de Radu cel Mare, autour des années 1508, est présent un *hiéromoine* du nom de Macarios. Ce personnage est-il le même que celui qui travailla douze années auparavant dans la Zéta ? Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreux historiens ont émis des hypothèses afin de répondre aux deux problématiques principales que soulève l'apparition de l'imprimerie en Europe orientale<sup>338</sup>. La première question pose la place occupée par l'imprimerie valaque dans le contexte des imprimeries cyrilliques de Cracovie, Venise et Cettigné. La seconde porte sur le lieu où furent imprimés les trois incunables de Macarios : *Liturgia* [livre des messes] (1508), *Octoih* [recueil de chants religieux] (1510) et *Cetvoroblagoveštie* [les quatre évangiles] (1512).

Une partie des historiens accepte une même identité à Macarios de Cettigné et à Macarios de Valachie, la venue de Macarios en Valachie faisant suite à l'occupation turque de la Zéta à partir de l'année 1495. Cette thèse est ainsi étayée par Nicolae Iorga et Sextil Pușcariu puis conservée dans l'ouvrage de G. Mihăilă et D. Zamfirescu publié en 1969 à Bucarest<sup>339</sup>.

La seconde théorie<sup>340</sup>, appuyée sur la similitude entre l'imprimerie cyrillique de Cracovie et celle de Valachie, voyait la présence de deux personnes différentes. La première composa des livres saints dans la Zéta tandis que Macarios de Valachie, Bulgare d'origine mais habitant dans le quartier Șchei à Brașov en Transylvanie, s'établit en Valachie, à Târgoviște, continuant la tradition cyrillique de Cracovie.

Pour réfuter l'idée selon laquelle les trois ouvrages furent importés de Venise par le prince de Valachie tout comme celle selon laquelle il existerait des similitudes entre les incunables de Cracovie, de Cettigné et ceux de Valachie, L. Demény s'appuie sur l'étude effectuée par D. Mioc<sup>341</sup> sur les alliances dynastiques entre la principauté roumaine et la Zéta. L. Demény renouvelle l'intérêt de reconsidérer l'exil de Macarios vers la Valachie, où il offrit ses services aux voévodes Radu cel Mare (1495-1508), Vlad cel Tânăr (1510-1512) et Neagoe Basarab (1512-1521). Pour ce faire, Macarios s'établit au monastère de Dealu de Târgoviște ou dans celui de Bistrița, sur les contreforts des Carpates d'Olténie<sup>342</sup>.

Les décennies suivantes voient la multiplication des imprimeries dans les Pays Roumains. Entre les années 1544 et 1547, les sources nous révèlent la présence d'un typographe du nom de Dimitrie Liubavici, suivi du *logofăt* Oprea, tous deux œuvrant à Târgoviște. Les ouvrages imprimés conservent encore à cette époque leur caractère cyrillique<sup>343</sup>. Dans les Pays Roumains, les premiers recueils réalisés en langue roumaine mais aux caractères toujours cyrilliques datent de quelques années avant le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>344</sup>.

<sup>338</sup> Pour l'historique de la question voir, Ibidem, pp. 550-565.

<sup>339</sup> MIHĂILĂ (1969), p. 56.

<sup>340</sup> Principalement soutenue par ATANASOV (1967), pp. 123-125.

<sup>341</sup> MIOC (1963), p. 431.

<sup>342</sup> IORGA (1925), p. 138.

<sup>343</sup> MIHĂILĂ (1969), p. 57. Notons que le roumain s'écrivit en caractères cyrilliques jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>344</sup> Il ne faut pas croire que la langue roumaine fut utilisée pour la première fois au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Des témoignages indirects nous invitent à faire remonter de plusieurs siècles les indices de son utilisation. Ainsi, en 1485, le serment prêté par Etienne le Grand au roi de Pologne fut écrit en « valaque » : « *hec inscripcio ex valachico in latinum versa est, sed rex ruthenica lingua scriptam*

Les documents nous indiquent l'existence d'un *catéchisme luthérien* réalisé à Sibiu en 1544 par les soins de Philippus Pictor (Filip Mahler ou Filip le Moldave, « *Moldoveanul* »)<sup>345</sup>. Malheureusement perdu, nous ne possédons plus qu'un fragment slavo-roumain d'un Evangile attribué au même Filip le Moldave, daté des années 1546-1554 et conservé à Saint-Petersbourg<sup>346</sup>.

Ces premières attestations, ténues, précèdent de peu l'activité du diacre typographe Coresi, considéré unanimement comme celui qui a établi les bases dialectales du roumain littéraire. Nous ne possédons que peu d'informations sur la vie de Coresi. Originaire de Târgoviște, il fut l'apprenti du *logofăt* Oprea, lui-même apprenti de Dimitrie Liubavici. A la fin des années 1550 ou au début des années 1560, Coresi décida de traverser les Carpates pour s'établir à Brașov où il fut invité par le maire, qui lui assurait les conditions matérielles nécessaires.

Deux données, l'une d'ordre politique et la seconde d'ordre technique, peuvent expliquer les raisons de l'établissement de Coresi au-delà des Carpates. Désirant gagner les faveurs des Roumains envers l'Eglise protestante, les Saxons puis les Hongrois firent imprimer en roumain des traductions de l'Ancien et du Nouveau Testament. En même temps, ils réalisèrent des ouvrages de propagande destinés à enseigner aux Roumains la « *purior doctrina christiana* » promue par le roi Jean II Sigismond<sup>347</sup>. D'autre part, c'est à Brașov, ville commerçante disposant de moyens financiers importants, que se trouvait la première fabrique de papier de Transylvanie. Elle était alors la propriété du magistrat (qualifié de *jupan*) Hans Benkner.

Pendant 20 ans, Coresi, utilisant dans un premier temps les lettres minuscules de l'imprimerie de Dimitrie Liubavici à Târgoviște, va réaliser plus de dix livres<sup>348</sup> en langue roumaine. Le premier, *Tetraevanghelul*, paraît à Brașov en 1561.

Coresi joue un rôle important par son activité de traducteur et d'imprimeur en publiant des textes religieux traduits du slavon en langue roumaine. Car ces ouvrages ne sont pas des œuvres originales. Dans sa préface, ou *predoslovie*, il expose les motifs réels de son activité culturelle. Il mentionne que « *voyant que tous les peuples peuvent entendre la parole de Dieu dans leur langue et que seuls les Roumains sont dépourvus de ce bienfait* » (« [...] *deac-am văzut că mai toate limbile au cuvîntul lui Dumnezeu în limba lor, numai noi rumânii n-avem*

---

*acceptit* ». Déjà un siècle auparavant, dans un acte du 21 mars 1396, l'évêque de Transylvanie demanda au conseil de la ville de Sibiu de désigner quelqu'un qui connaisse le roumain (« *idiomate Olachali* ») pour accompagner le messager du roi Sigismond chez le voévode Vlad. (DRH (D / I), document 97, p. 153. Tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, le roumain fut employé par différents représentants des couches sociales roumaines. En témoigne, la lettre du marchand Neacșu de Câmpulung au maire de Brașov Hans Benkner, datée de 1521. Voir MANOLESCU (1969), p. 536.

<sup>345</sup> DEMENY (1965), pp. 1001-1038.

<sup>346</sup> PETROVICI (1971).

<sup>347</sup> DENSUȘIANU (1997), p. 382.

<sup>348</sup> *Tetraevanghelul* (1561), *Octoih* (1556-1557), *Catehismul* (1559 ou 1561), *Apostolul* (1563), *Evanghelia cu tilc* (ou *Cazania I*) (1564), *Molitvenicul* (1564), premier livre de chants réformés en roumain, *Psaltirea* (1570), *Liturgierul* (1570), *Psaltirea slavo-română* (1577), *Pravila* (1570-1580), *Evanghelia cu învățatură* (ou *Cazania II*) (1581)



[...] »), il souhaite écrire « à ses frères roumains, pour leur enseigner les paroles divines » : « [...] și am scris cu tiparul voao, fraților rumânilor, să fie pre învățătură »<sup>349</sup>.

Coresi a diffusé par ses livres une langue qui allait devenir panroumaine, le roumain à labiales conservées, épuré de ses particularités dialectales les plus saillantes<sup>350</sup>. Les études linguistiques ont mis en évidence que la langue du XVI<sup>e</sup> siècle en comparaison avec le roumain d'aujourd'hui ne présente pas de grandes différences, du point de vue de la phonétique et (jusqu'à un certain degré) de la morphologie. Nous pouvons en conclure que les bases dialectales du roumain moderne furent établies par Coresi dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle sur une région s'étendant de part et d'autre des Carpates, dans un espace compris entre Târgoviște en Valachie et Brașov dans le sud-est de la Transylvanie.

Un phénomène similaire apparaissait sensiblement à la même période, dans la région du Maramureș. La découverte de quatre manuscrits en langue roumaine rhotacisante<sup>351</sup> à la bibliothèque de l'Académie Roumaine à Bucarest a permis d'affiner la question des dialectes sur le territoire de l'actuelle Roumanie. Ces documents sont le Code de Voroneț (*Codicele Voronețean*, sous le numéro 448), le Psautier de Scheia (*Psaltirea Scheiană*, sous le numéro 449), le Psautier de Voroneț (*Psaltirea Voronețeană* sous le numéro 693) et le Psautier de Hurmuzachi (*Psaltira Hurmuzachi*, sous le numéro 3077).

Les trois premiers sont des copies de manuscrits plus anciens de Moldavie et de Transylvanie. Ils sont datés de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Le Psautier de Hurmuzachi constitue, quant à lui, un recueil original du traducteur d'après le texte slavon. L'hypothèse développée par Panaitescu démontre que ces quatre manuscrits ont été traduits dans la région du Maramureș. Il s'appuie pour cela sur la présence du rhotacisme, de certains éléments phonétiques, également attestés en Moldavie<sup>352</sup> ainsi que de l'emploi de mots empruntés au lexique hongrois et ukrainien. Prises séparément, ces données peuvent être retrouvées dans tout l'espace des Carpates du nord de la Transylvanie, de la Moldavie, jusqu'au montagnes du Pays de l'Oaș et des Moți, dans les monts Apuseni. Toutefois ces quatre éléments ne se retrouvent ensemble qu'au Maramureș.

La découverte de la provenance des originaux ainsi que le lieu où les manuscrits furent traduits en roumain démontrent les relations ininterrompues entre la Transylvanie, la Moldavie et la région carpatique du Maramureș. De plus, la situation historique du Maramureș est à même d'expliquer l'apparition puis l'essor de ce courant de traduction de livres religieux dans la langue « vulgaire » du peuple.

Ainsi, la fin du XV<sup>e</sup> siècle est marquée par une aggravation des tentatives de la noblesse hongroise et de l'évêché orthodoxe de Mukacevo de s'accaparer cette țara, jusqu'alors caractérisée par son autonomie religieuse et politique<sup>353</sup>. De la sorte, au sein des montagnes boisées du Maramureș, les *knèzes* roumains, à qui appartenaient les fondations monastiques

<sup>349</sup> Epilogue de l'évangile de 1564, voir MIHĂILĂ (1969), p. 301.

<sup>350</sup> DENSUȘIANU (1997), p. 389.

<sup>351</sup> Le rhotacisme consiste dans l'évolution de « n » à « r » ou à « nr », entre deux voyelles, ajouté à l'emploi du « r » sonnant et vibrant. Voir : PANAITESCU (1962), pp.427-449.

<sup>352</sup> Par exemple, la présence de la forme archaïque avec « dz » (*dzicem*), pour « d » latin suivi du « e » et / ou « i », évolue ensuite à « z » (*zicem*). Voir : PANAITESCU (1962), p. 433.

<sup>353</sup> FILIPAȘCU (1944).

du pays, entreprirent une politique culturelle visant à conserver l'autonomie de leur Eglise en introduisant le parler roumain à la place de l'écriture liturgique slavonne.

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, en 1597, Michel le Brave posa en Transylvanie les bases d'une institution culturelle d'importance : la métropole de Bălgrad, aujourd'hui Alba-Iulia. Jusqu'en 1702, des oeuvres en langue roumaine vont sortir des imprimeries de la métropole et littéralement envahir les Principautés Roumaines, contribuant ainsi à l'unité spirituelle de ce peuple<sup>354</sup>. Parmi les ouvrages à large circulation, nous trouvons le *Nouveau Testament de Bălgrad*, édité en 1648. Sa diffusion reste l'une des plus importantes, compte tenu de nos connaissances. Les archivistes ont retrouvé des exemplaires dans presque toutes les villes importantes de l'actuelle Roumanie : Câmpeni, Oradea, Braşov, Suceava, Bucarest, Râmnicu-Vâlcea, Cluj-Napoca, Iaşi et d'autres. Mais il est également intéressant de noter que cet ouvrage religieux ne fut pas exclusivement diffusé dans les villes. Il fit également son apparition dans de nombreux villages, impulsant de la sorte aux masses populaires, l'idée d'une unité du peuple et de langue roumaine.

Ce phénomène de liens culturels tissés entre les Roumains vivant dans les trois provinces historiques grâce à l'activité incessante de nombreux lettrés se poursuivit tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>355</sup>.

La création de centres religieux orthodoxes en Transylvanie, qu'ils soient monastiques ou épiscopaux, et leur fonctionnement, ajouté au rapide développement de l'imprimerie allaient conduire à la formation d'intellectuels issus du clergé, à même de pouvoir dispenser l'enseignement et la culture au sein des couches sociales roumaines et ce, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le métropolite Ghenadie II (*Gennadius*) fut l'une des personnalités influentes de la vie culturelle roumaine<sup>356</sup>. Devenu métropolite d'Alba-Iulia en 1622, suite à son acceptation par le voïvode de Transylvanie Gabriel Bethlen, Ghenadie II entretint des relations étroites avec la principauté valaque. Le 17 octobre 1627, il fut ordonné prêtre à Târgovişte tandis qu'au printemps 1640, il accueillit le métropolite Théophile de Valachie à Alba-Iulia. Suite à cette relation, il fut décidé par Théophile et le prince Matei Basarab d'envoyer dans la capitale transylvaine le chantre, typographe, éditeur et correcteur valaque Popa Dobre. Il réalisa en 1641 le premier livre roumain d'Alba-Iulia, l'*Evangelhia cu învăţatură*. A la mort de Ghenadie II, en 1640, le supérieur du monastère de Govora en Valachie, Meletie le Macédoine, devint métropolite de la Transylvanie.

Les successeurs de Meletie furent tous des Roumains issus à la fois du monde culturel et monastique valaque mais qui pour certains avaient fait leurs études en Transylvanie. Ce fut le cas notamment de Simion Ştefan, métropolite élu en mars 1643 et qui avait étudié au Collège de Bethlen d'Alba-Iulia<sup>357</sup>. La présence d'un clergé lettré dans la capitale transylvaine illustre ce phénomène d'alliance entre la Transylvanie et les princes et hiérarques de Valachie et de Moldavie. Alba-Iulia, à l'image des plus grandes villes transylvaines, devint à partir du XVII<sup>e</sup>

<sup>354</sup> LUPAN (1980), pp. 265-270.

<sup>355</sup> Les données fournies par Octavian Şchiau il y a maintenant trois décennies restent plus que jamais d'actualité. Nous nous référerons donc à cet ouvrage : ŞCHIAU (1978), pp. 30-56.

<sup>356</sup> MĂRZA (2002), p. 26.

<sup>357</sup> Ibidem, pp. 26-31.

siècle, un centre important d'impression d'ouvrages en langue roumaine, qui contribua largement à l'enseignement de l'unité roumaine de part et d'autres des Carpates.

Parallèlement au phénomène que nous venons d'étudier et qui toucha les classes les plus aisées, un mouvement contraire se fit jour dans les relations entre la Transylvanie et la principauté entre Danube et Carpates. A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les inégalités sociales poussèrent de plus en plus de Roumains de Transylvanie à émigrer en deçà des Carpates afin de s'installer plus ou moins durablement dans la principauté danubienne. L'étude menée par Louis Roman sur la période 1739-1831 a permis de révéler qu'environ 11 350 familles transylvaines s'établirent en Valachie, soit plus de 50 000 personnes<sup>358</sup>.

Ce mouvement migratoire toucha toutes les catégories sociales : bergers, artisans, commerçants, soldats comme étudiants, intellectuels et lettrés. Même s'il ne débuta pas à cette période précisément, ce phénomène migratoire pris une ampleur sans précédent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Déjà un document daté de 1418 rédigé sous le prince Mihail, fils de Mircea le Vieux, mentionnait l'arrivée de bergers transylvains en Valachie. La même source explique que cette migration avait également lieu sous son père, Mircea<sup>359</sup>. Une partie de la toponymie a gardé en mémoire le souvenir de ces Transylvains faisant paître les moutons en Valachie. Dans le département de Dolj, il est fait mention « *d'un étang qu'on appelle l'étang des Şchei* », du nom du quartier roumain de Braşov. Dans les départements d'Ilfov et de la Dâmboviţa, nous rencontrons « *le chemin des bergers roumains transylvains* » (« *drumul mocanilor* »), tout comme le « *vadul oii* » (« *le gué des brebis* ») sur le Danube<sup>360</sup>.

Parmi les intellectuels roumains de Transylvanie venus s'établir en Valachie, nous pouvons mentionner le prêtre Ion Corbea<sup>361</sup>. Il fut l'instituteur entre 1675 et 1682 de l'école roumaine du quartier Şchei de Braşov. Il entra dans les ordres sous le nom de Iosif au monastère de Sinaia (département de la Prahova) et fit donation à l'église Şchei de quatre hectares de ses vignes de Cernăteşti (département de Buzău). Son fils, David Corbea, eut d'importantes fonctions à la cour de Constantin Brâncoveanu. Il fonda à Bucarest, l'église de l'Îcône<sup>362</sup>. Un siècle plus tard, le docteur en médecine Adam Molnár quitta Cluj pour Braşov puis Bucarest, où il devint « *principis valachici physicus* » entre 1749 et 1760<sup>363</sup>.

Ces quelques exemples nous offrent un aperçu des relations incessantes qui se sont nouées entre les trois principautés roumaines. Ils ne constituent toutefois que « l'arbre qui cache la forêt » des déplacements de populations intervenus à toutes les époques et qui culminèrent au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>364</sup>. En effet, dans un rapport adressé à l'Impératrice et daté de 1773, le clergé uniaste de Transylvanie s'alarme de l'émigration massive de Roumains vers les voévodats de Valachie et de Moldavie : « *tanta ex hoc Populo Millia ad exterarum Regiones subinde transmigrabant, ut ipsi Moldavi Valachique populi hominum ad se venientium turmis*

<sup>358</sup> ROMAN (1971), pp. 899-929.

<sup>359</sup> SOMEŞAN (1935), p. 468.

<sup>360</sup> ROMAN (1972), p. 777.

<sup>361</sup> Ibidem, p. 792 ; TEMPEA (1969), p. 70.

<sup>362</sup> Anciennement église Ceauş David.

<sup>363</sup> Ibidem, p. 793.

<sup>364</sup> PRODAN (1945), pp. 61-79.

*stupefacti vociferari auditi sint : tota Tran[silva]nia ad nos venit »*<sup>365</sup>. Mais à cette époque, l'interventionnisme des autorités ottomanes comme autrichiennes va enclencher un processus de matérialisation des frontières au détriment des populations roumaines vivant de part et d'autre des montagnes et entretenant des relations depuis le plus haut Moyen-Âge. Ainsi, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un document nous apprend que des bergers venus avec leurs moutons du Pays de Bârsa (« *Țara Bârsei* ») pour les faire paître dans la « *Țara Vrancei* » eurent beaucoup de mal à prendre à ferme les montagnes<sup>366</sup>.

### 4.3. QUELS ENJEUX POUR LES CARPATES ET LE DANUBE DANS LA RECHERCHE D'INDEPENDANCE DES PEUPLES ROUMAINS ET BALKANIQUES ?

#### 4.3.1. Les Carpates dans le cadre des mouvements d'émancipation dans les Pays Roumains

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Pays Roumains se virent confrontés à des actions de plus en plus agressives de l'Empire Austro-Hongrois en pleine ascension et de la Russie tsariste qui était devenue la voisine orientale de la Moldavie. Les deux puissances luttèrent pour s'assurer la domination dans les Balkans, leur objectif étant d'atteindre la Méditerranée orientale, notamment par le détroit des Dardanelles et du Bosphore.

Pour sa part, l'Empire Ottoman essaya de faire des Pays Roumains des Etats-tampons, et tout en préservant leur statut international, d'en restreindre l'autonomie afin de les contrôler plus aisément. Devenues des avant-postes de la frontière ottomane, les principautés danubiennes furent le théâtre d'opérations militaires lors des nombreuses guerres russo-austro-turques. En moins d'un siècle, la configuration de l'Europe orientale et plus particulièrement de la Roumanie actuelle, changea irrémédiablement.

Au cours de l'été 1686, par le traité de Vienne, la Transylvanie accepta la protection de l'Empire des Habsbourg., victorieux dans la guerre contre les Turcs. Michel I<sup>er</sup> Apafi fut placé sur le trône du pays et l'année suivante, par le traité de Blaj, les villes et forteresses de Transylvanie furent mises à la disposition des impériaux. Le 10 mai 1688, le prince de Transylvanie fut forcé de céder quatre forteresses, parmi lesquelles Braşov. Les citadins refusèrent de recevoir la garnison autrichienne mais leur résistance fut brisée. En décembre 1691, le diplôme léopoldien scella le destin des populations vivant en Transylvanie, et notamment celui des Roumains. « Ignorant » ceux-ci, l'empereur confirma les droits des « trois Nations » : les Hongrois, les Saxons et les Sicules. Finalement, au début de l'année 1699, la Sublime Porte reconnaissait l'occupation de la Transylvanie par les Autrichiens suite à la signature de la paix de Karlowitz.

Ce traité a également pour conséquence la modification sur plusieurs régions de la « frontière », ligne de démarcation entre les principautés roumaines et la Transylvanie. Les territoires valaque et moldave furent ainsi amputés par l'Empire Autrichien de plusieurs dizaines de kilomètres. Dans le pays de Vrancea, la nouvelle frontière ayant été déplacée vers

<sup>365</sup> La source se trouve dans PRODAN (1945), p. 62.

<sup>366</sup> IONAŞCU (1957), p. 100.

les vallées où la Putna et la Bâsca Mică prennent leur source<sup>367</sup>, les monts Giurgiu (1700 mètres), Lăcăuți (1777 mètres), Coroberțu (1577 mètres), Stogu Mare (1527 mètres), Mușatu (1503 mètres) et Lepsae (1390 mètres), qui étaient longés par l'ancienne frontière, se trouvaient maintenant intégrés dans la province transylvaine.

Dans les principautés roumaines, les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle marquaient la fin du régime de domination des princes autochtones. Ils furent dès lors remplacés par des nobles grecs issus du quartier constantinopolitain du Phanar. Au mois d'octobre 1711, Nicolae Mavrocordat monta sur le trône de Moldavie, suite à la défaite de Stăniliești-Fălciu et du retrait du prince Dimitrie Cantemir chez le tsar de Russie. Quatre ans plus tard, le même Nicolae Mavrocordat fut nommé prince de Valachie, inaugurant dans la Principauté la période phanariote.

Face à l'affermissement de la domination du Sultan dans les Pays Roumains, l'armée autrichienne entreprit une campagne anti-ottomane qui se solda par la reconnaissance de l'annexion de l'Olténie entre 1718 et 1739 et du Banat lors de la signature de la paix de Passarowitz. En 1775, à la suite d'une convention turco-autrichienne, la Porte céda à l'Empire la partie nord de la Moldavie, dénommée Bucovine, et ce malgré les protestations du prince Grigore III Ghica (1774-1777). Ce dernier sera assassiné par les Turcs deux ans plus tard. La Bucovine demeurera sous occupation autrichienne jusqu'en 1918.

Les Carpates orientales et méridionales sont alors artificiellement transformées par l'Empire Autrichien en frontière contre les Ottomans. Pour la première fois dans l'histoire du peuple roumain, une frontière difficile à franchir divise du nord-est au sud-ouest, les territoires roumains. A partir de 1717, la construction de routes dans les défilés des Carpates et notamment dans celui de l'Olt, la « *via Carolina in Daciis* », permit une meilleure communication et une surveillance plus efficace des régions de montagne<sup>368</sup>.

Dans un premier temps, l'organisme militaire transylvain fut démantelé et remplacé par les régiments des forces d'occupation. Ce n'est qu'après 1764 et la domination sur la « Grande Principauté » consolidée, que les Habsbourg pensèrent à mettre à profit l'expérience des Roumains et des Sicules en matière de combat en montagne et créèrent les régiments de garde-frontières recrutés parmi les habitants des lieux<sup>369</sup>. Dans son plan d'octobre 1761, le général Buccow suggérait la mise en place d'une frontière le long de Transylvanie entre le Banat et la Bucovine. Trois régiments d'infanterie sicules, un de hussards et deux constitués de Roumains devaient être organisés totalisant 17000 militaires, parmi lesquels seulement 2140 fantassins et 284 cavaliers faisaient un service permanent, les autres étant mobilisés, selon les traditions autochtones, seulement en cas de guerre.

Cette solution permettait de lever rapidement une armée importante tout en épargnant plus d'un million de florins par an par la mobilisation de manière permanente d'un petit groupe chargé de la surveillance. En contrepartie, les paysans acceptant d'être mobilisés dans l'infanterie étaient payés deux florins par mois. Ils étaient par ailleurs exemptés des charges

<sup>367</sup> CONEA (1993), pp. 27-29.

<sup>368</sup> ORGHIDAN (1969), p. 165 ; DOGARU, pp. 69-72.

<sup>369</sup> POP (1967), pp. 419-424.

publiques et des obligations de servitude, à l'exception de la capitation. Le plan du général fut accepté. Le 15 avril 1762, l'impératrice Marie-Thérèse entérina la création de la « milice nationale frontalière » et la commission de recrutement fut confiée au colonel Schröder et aux juges royaux Bornemissza et Kászoni. Les régiments roumains prirent corps à partir du 15 août 1764, date à laquelle le premier d'entre eux, le 2<sup>ème</sup> régiment roumain, siégeant à Năsăud, prêta serment et fut chargé de surveiller les crêtes des Carpates orientales. Dans les Carpates méridionales, c'est en 1765 que fut créé le 1<sup>er</sup> régiment de garde-frontières basé à Orlat, près de Sibiu. Il avait pour mission de contrôler une ligne comprenant le pays de Bârsa, celui de l'Olt jusqu'à Sibiu, le siège d'Orăştie et le district de Hunedoara<sup>370</sup>.

En 1786, un voyageur français, du nom de Joseph Gabriel Monnier, originaire de Bourg-en-Bresse, fut envoyé à Istanbul au sein d'une mission militaire pour enseigner les principes de la fortification. Obtenant congé en 1786, il partit pour la France en suivant une route terrestre qui l'amena à traverser les Pays Roumains<sup>371</sup>. Le 15 septembre, il gagnait la ville de Piteşti. Le lendemain, il passa les Carpates par le défilé de l'Olt après avoir traversé Curtea de Argeş (« *Kvurde de Hardis* »), Sălătrucel (« *Salatrouk* »), Titeşti et Căineni (« *Keneni* »). Après 10 heures et demie de chemin, il atteignit le poste-frontière du Lazaret, en Transylvanie. C'est à ce moment du récit que le voyageur explique qu'il existait quatre passages au travers des monts « *Crapacks* » : « *celui de la Porte de Fer, deux autres [le col de Predeal et le col de Surduc] et celui-ci dit de la Tour Rouge, situé sur l'Alouta [l'Olt], rivière assez large qui coule dans un vallon étroit et resserré par de hautes montagnes escarpées et couvertes de bois. Le chemin est taillé dans le roc et bordé par un précipice continu sur 10 à 12 lieux [plus d'une quarantaine de kilomètres]* ». Il poursuit sa description en mentionnant que ces passages étaient gardés par les troupes provinciales de la Transylvanie. Ainsi, le col de la Tour Rouge fut barré par 25 hommes et un lieutenant de la 1<sup>ère</sup> légion de Valachie. L'établissement douanier du Lazaret est constitué par quelques magasins utilisés pour entreposer les marchandises en quarantaine, d'une maison pour le lieutenant, d'une chapelle, de casernes et d'une auberge pour les voyageurs.

Face à l'instauration d'une politique de plus en plus répressive et autoritaire dans les principautés extracarpatiques, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, des organisations de brigands apparaissent. Elles sont appelées *lotri* ou *haidoucs*. Ces hommes luttèrent pour l'émancipation sociale et nationale face à l'occupation ottomane par le truchement des princes phanariotes, ainsi que contre les Autrichiens. Ces brigands, se réfugiant au sein des monastères et dans les montagnes, semèrent le désordre en organisant embuscades, raids, attaques nocturnes contre les intérêts des puissances voisines. Le phénomène prit une telle ampleur, qu'en 1710, les paysans roumains se virent interdire le port d'armes. Huit ans plus tard, sous prétexte d'épidémies, une décision de l'empereur mentionne que les églises et monastères n'avaient plus le droit d'héberger les passants. En 1728, dans le Banat, un commandement exclusivement dévolu à la lutte contre le brigandage fut créé par les autorités impériales.

<sup>370</sup> PRODAN (1971), pp. 224-225 ; FLOREA (1989), pp. 333-350.

<sup>371</sup> PAVIOT (1968), pp. 235-248.

En contrepartie, des récompenses considérables étaient promises à ceux qui dénonceraient ces *lotri*. Ainsi 50 ducats furent offerts pour la tête d'Adam Mohora, le plus connu des brigands sévissant dans le Banat<sup>372</sup>.

Les villages roumains des Carpates occidentales résistèrent fortement aux autorités autrichiennes, qui subirent des défaites locales dans la vallée de Timiș (1719), à Dobra (1721), Moldovița (1724), Caransebeș (1725) et Abrud (1727).

Dans l'intervalle 1736-1742, des opérations militaires furent lancées dans les monts du Banat, contre ces communautés villageoises roumaines, réfugiées dans les montagnes. Appuyées par des émissaires turcs, les luttes des *lotri* prirent une ampleur croissante. De même, l'engagement dans l'armée turque devint un phénomène de masse<sup>373</sup>. Afin de séduire les Roumains, une campagne de propagande fut habilement menée par les agents du Sultan au Banat et en Transylvanie, en faveur du prétendant turc Joseph Rakoczi. Il fut ainsi interdit aux armées ottomanes de piller les villages, sous peine de mort.

En contrepartie, les autorités autrichiennes tentèrent d'acheter les *lotri*, en promettant une réduction d'impôts, l'attribution de terres aux paysans et fixant une récompense de 6 ducats pour chaque *lotru* capturé. L'offensive impériale fut temporairement couronnée de succès, de nombreuses bandes étant attirées dans des guets-apens, encerclées et détruites. Ainsi, le 10 novembre 1737, le chef le plus connu, le *harambasha* Gavrilă était pendu<sup>374</sup>.

Cela ne fit cependant qu'intensifier les combats : « *la plupart des habitants* », rapportait le général Neipperg, « *s'est révoltée ouvertement, a attaqué les détachements et les petits postes militaires et interrompu les communications des troupes impériales avec Orșova* »<sup>375</sup>. Les actions de guérilla allaient permettre de voir émerger l'idée de la création d'une armée roumaine révolutionnaire dans les monts Apuseni en 1784, année de la grande mutinerie dirigée par Horea, Cloșca et Crișan. Cet important soulèvement armé avait pour idéal la liquidation du régime d'oppression social et national auquel étaient soumis les Roumains dans les provinces passées sous le joug des Habsbourg.

Une révolte éclata dans les contrées des montagnes d'Apuseni, de Zarand<sup>376</sup> et de Zlatna<sup>377</sup>, régions où la population était majoritairement roumaine. Les historiens roumains considèrent cet épisode comme une véritable révolution de libération nationale. Or, elle s'avère être en réalité une insurrection face aux charges sociales. En ce sens, elle ne diffère guère des autres révoltes paysannes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Toutefois, elle s'est rapidement étendue dans les zones subcarpatiques et les plaines voisines, éveillant des échos dans tout l'espace roumain.

Les succès obtenus par les insurgés face aux forces impériales autrichiennes et à l'insurrection nobiliaire hongroise organisée à des fins répressives vis-à-vis des paysans, ont mis en évidence une conception unitaire et une organisation militaire centralisée de la part

<sup>372</sup> SURDU (1957), p. 308.

<sup>373</sup> DRAGALINA (1899), p. 190.

<sup>374</sup> Ibidem, p. 193.

<sup>375</sup> Ibidem, p. 193.

<sup>376</sup> Prodan évalue à 88 % le nombre de Roumains habitant le district de Zarand en 1723. Voir PRODAN (1945), p. 38.

<sup>377</sup> D'après Johann Theodor von Hermann, contemporain saxon de la révolte, cette région était habitée « *exclusivement* » par des Roumains « *jusqu'à l'ouest au Crișana, jusqu'au nord au pays des Moșii* ». La source est dans DOGARU, p. 95, note 20. Voir également, BODEA (1982), pp. 28-33.

des révoltés. Les chefs, suivis par une hiérarchie rigoureuse, étaient Nicola Ursu, dit *crai* Horea, et ses lieutenants Ion Oargă dit Cloșca et Marcu Gheorghe (Giurgiu) dit Crișan. *Crai*, empereur ou roi, tel qu'il fut surnommé, apparut à tous les Roumains comme le « *Restituor Daciae* », c'est-à-dire le libérateur de son pays de la domination Habsbourg. La composition de l'armée des insurgés est riche en enseignements.

Celle-ci se caractérise par son aspect populaire : paysans asservis, serfs fiscaux, anciens gardes des défilés, chasseurs, mais aussi *lotri* (*haïdoucs*), *gornici* (gardes forestiers), *catane* (vétérans, soldats récemment libérés ou en congé) et mineurs, habiles à manier les explosifs.

Le déclenchement de l'insurrection fit suite à une ordonnance de l'empereur Joseph II (1780-1790) mettant en place au cours des mois d'été 1784 une conscription dans le but de créer une armée de « volontaires » roumains dans certains villages des confins afin de défendre les frontières de la Transylvanie. En contrepartie de l'engagement comme garde-frontière, le paysan était dégagé de sa servitude. La décision du gouvernement, au nom de l'empereur, d'annuler les inscriptions provoqua une forte agitation parmi les serfs roumains désireux de se libérer du poids des corvées.

Horea, paysan roumain habitant la Transylvanie, fut reçu en audience par l'empereur le 1<sup>er</sup> avril 1784. Il lui exposa la situation difficile de la paysannerie, mais ses paroles restèrent lettre morte. Le 2 novembre 1784, la révolte éclata. Les jours suivants, les paysans attaquèrent les cours des nobles de différents villages de Zarand, d'Arad et de Hunedoara, ainsi que la ville de Deva. Un armistice dut être signé le 12 novembre à Tibru. Mais le 21 novembre, à la demande de la noblesse transylvaine, l'empereur Joseph II ordonna la répression de l'insurrection. L'armée impériale brisa la résistance et occupa au début du mois de décembre les principaux centres de révolte. Lors de la première étape de l'offensive des insurgés, dans l'intervalle du 2 au 12 novembre 1784, les aristocrates hongrois se trouvaient dispersés. Les actions furent menées selon des directions stratégiques, visant des objectifs vitaux tels que les centres urbains ou miniers.

L'évolution néfaste des événements, surtout après l'intervention des troupes impériales et l'ouverture par les nobles hongrois d'un deuxième front à l'intérieur, obligea les chefs des paysans révoltés à passer à la hâte à une nouvelle étape : la défense stratégique. Celle-ci s'étend du 21 novembre au 27 décembre 1784. Elle marque un moment important dans le déroulement de cette véritable guerre de libération. L'armée de Horea fut particulièrement active et ne se borna pas à une défense sur positions. Le 27 décembre 1784, Horea et Cloșca furent pris, par trahison, dans la forêt de Scorăget dans les monts Albac<sup>378</sup>, où ils s'étaient cachés. Ils furent amenés à Alba-Iulia. Crișan fut capturé quelques jours plus tard, le 30 janvier 1785. Le 28 février 1785, Horea et Cloșca furent roués à Alba-Iulia, tandis que Crișan se suicida dans sa cellule en se pendant avec les lacets de ses *opinci* (sandales paysannes).

La révolte organisée par Horea avait pris rapidement de l'ampleur, bien au-delà des territoires des monts Apuseni. Des serfs hongrois prirent part à l'insurrection. De même, les chefs rebelles attendaient des renforts venus de Valachie et de Moldavie. Bien que ceux-ci ne vinrent jamais, les partisans de l'empereur d'Autriche avaient peur de l'étendue que pourrait

<sup>378</sup> GIURESCU (1980), pp. 51-52.



prendre ce mouvement. Un prêtre protestant de Turda écrivait le 3 février 1785 que « *les rebelles étaient en correspondance avec les pays voisins, la Valachie et la Moldavie, desquels ils attendaient leur aide* »<sup>379</sup>. Ce même prêtre apprit qu'au début de l'année 30 000 Roumains de Moldavie se préparaient à entrer en Transylvanie par le défilé de Ghimeș. Obligés de faire demi-tour, ils furent exterminés par les Sicules et les Turcs. Un document étudié par Nicolae Iorga et provenant d'un rapport diplomatique autrichien fait état de la correspondance d'Horea avec le prince de Moldavie, lui demandant son appui<sup>380</sup>.

D'autres révoltes, plus localisées, furent déclanchées simultanément à celle des trois paysans, tout comme suite à leur exécution. A la fin de l'année 1784, les habitants de la vallée du Mureș se soulevèrent contre les cours seigneuriales de Săvișin, château du *vice-comes* d'Arad, Forrai, et contre les paroisses catholiques établies auprès de cette cour. Cette nouvelle insurrection prit fin le 7 novembre avec la mise à sac des châteaux de Săliște, Ilteu et Toc<sup>381</sup>.

Au mois de février 1785, les villages situés au pied des monts Meseș se révoltèrent à cause des corvées excessives, de même que les travailleurs et les serfs des mines de sel du Maramureș<sup>382</sup>. A la suite de la révolte paysanne de Horea, Cloșca et Crișan, une *patente* fut promulguée le 22 août 1785. Celle-ci abolit le servage et reconnaissait donc aux paysans le droit de se déplacer d'un domaine à l'autre, mais elle ne mit pas un terme aux relations féodales.

En novembre 1818, Alexandru Șuțu montait sur le trône de Valachie. Sa mort trois ans plus tard marqua le début d'une révolution armée d'envergure dans la principauté valaque. Au mois de janvier 1821, un « comité de gouvernement » fut mis en place afin d'assurer la régence du territoire jusqu'à la nomination d'un nouveau prince. Les grands boyards Grigore Brâncoveanu, Grigore Ghica et Barbu Văcărescu, membre du comité de l'hétairie, conclurent un accord avec Tudor Vladimirescu<sup>383</sup>. Ils lui promettaient leur appui en cas de soulèvement du peuple. Au milieu du mois de janvier 1821, Tudor Vladimirescu quitta Bucarest à la tête d'une troupe et marcha sur Târgu-Jiu en Olténie. Une grande assemblée populaire se tint dans le village de Padeș, situé dans la région montagneuse d'Olténie, à la fin du même mois. Vladimirescu lança un appel à la population de Valachie à prendre les armes. Connu sous le nom de « proclamation de Padeș », il eut un grand retentissement chez les paysans<sup>384</sup>.

Il est impossible de savoir si cet appel eut un écho direct sur l'autre versant des Carpates. Mais nous possédons des sources qui mentionnent la présence de Roumains de Transylvanie aux côtés de Tudor Vladimirescu. En plus des relations qu'entretenirent Tudor avec Gheorghe Lazăr, d'autres liens furent noués avec Manole Gugu, Transylvain établi à Bucarest<sup>385</sup>. Le 21 mars 1821, plusieurs dizaines de Transylvains passèrent en Valachie pour participer au mouvement révolutionnaire. Le châtelain de Bran attirait l'attention du conseil de la ville de

<sup>379</sup> PRODAN (1971), p. 267.

<sup>380</sup> IORGA (1903), pp. 513-514.

<sup>381</sup> EDROIU (1968), pp. 569-575.

<sup>382</sup> PASCU (1957), pp. 127-136.

<sup>383</sup> Sur l'origine et la formation de Tudor Vladimirescu, voir : ISCRU (1980), pp. 675-686.

<sup>384</sup> CORBU (1981), pp. 395-416.

<sup>385</sup> OȚETEA (1943), pp. 251-256 ; IANCOVICI (1970), pp. 591-593.

Braşov sur le fait que « *des hommes d'ici passent en Valachie et rejoignent les insurgés* »<sup>386</sup>. Selon les conclusions apportées par le chercheur roumain Andrei Oțetea, les premiers volontaires entrés dans l'armée de Tudor Vladimirescu furent de jeunes transylvains qui voulaient échapper à la conscription impériale<sup>387</sup>. Par ailleurs, dans le contexte des guerres russo-turques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux Bulgares prirent part à la révolte menée par Vladimirescu<sup>388</sup>.

Au début du mois de mars, après plusieurs appels au soulèvement<sup>389</sup>, les troupes de Tudor Vladimirescu marchèrent sur Bucarest. Désavoué par le tsar de Russie Alexandre II, Vladimirescu entreprit alors des démarches vers le Sultan afin d'obtenir la totale autonomie du pays valaque. L'intervention de l'armée ottomane au début du mois mai obligea le chef des révoltés à évacuer la capitale valaque. Capturé à Golești par les forces de l'hétairie, il fut livré à leur chef, Ypsilanti. A la fin du mois de mai, suite à la sentence prononcée par le tribunal institué par le Grec, Tudor Vladimirescu fut exécuté à Târgoviște et jeté dans une fontaine abandonnée.

Tudor Vladimirescu, chef de la révolution roumaine de 1821, eut l'intuition que les actions militaires devaient être préparées d'avance afin de s'assurer des bases solides pouvant servir aux forces révolutionnaires dans leur combat contre un ennemi qui disposait d'une grande force militaire bien équipée du point de vue technique. A cette fin, une attention toute particulière fut prêtée aux régions de collines et de montagnes de l'Olténie où des dépôts d'armes et de munitions furent abrités. Près du village de Cerneți<sup>390</sup> et dans le nord de la région à Gornovița<sup>391</sup>, il fit entreposer tout le matériel nécessaire pour mener à bien la lutte.

Au moment du déclenchement de la révolution, le noyau de l'armée de Tudor Vladimirescu, appelé « Rassemblement du Peuple », pris également forme dans les zones de montagne. Les monastères de Tismana, Strehaia et Motru, points stratégiques pour la défense de Craiova, le principal centre politique d'Olténie, passèrent sous le contrôle des révolutionnaires constituant la clef de voûte de la défense de l'organisation révolutionnaire. Vladimirescu disait lui-même « *qu'il avait rempli les monastères de provisions et de pandours (soldats dans l'armée irrégulière d'Olténie au début du XIX<sup>e</sup> siècle)* »<sup>392</sup>.

Plus tard, après que l'armée de Tudor Vladimirescu eut commencé sa marche sur Bucarest, un effectif important de *pandours* et de *cătane* (terme désignant les soldats de Vladimirescu venus de Munténie) était resté stationné dans ces zones afin de renforcer les monastères des régions montagneuses de l'Olténie, car ceux-ci abritaient des provisions pour l'éventualité de luttes que les révoltés auraient été obligés de mener.

Dans la conception de Tudor Vladimirescu, la vaste région montagneuse du nord de l'Olténie devait avoir un rôle décisif dans les actions de défense pour la réussite du mouvement

<sup>386</sup> ROMAN (1972), p. 791

<sup>387</sup> OȚETEA (1943), pp. 251-256.

<sup>388</sup> VELICHI (1970), pp. 122-133.

<sup>389</sup> Notamment à Bolintin (Hfov), le 16 mars où il exhorta les habitants de Bucarest à se révolter

<sup>390</sup> ARICESCU (1874), p. 26.

<sup>391</sup> ISCRU (1982), p. 28.

<sup>392</sup> ARICESCU (1874), p. 204.

insurrectionnel. Selon le modèle de fortification de Tismana, l'une des principales places-fortes, des réalisations similaires furent développées dans les monastères de Strehaia et de Motru. De la sorte, en élargissant les bases d'opérations des révolutionnaires, Tudor Vladimirescu constitua une ligne ouest de défense du pays, appuyée sur une série de points forts : Cozia, Crasna, Polovragi, Horezu, Bistrița.

Afin de prévenir l'avancée de l'armée ottomane en Olténie, il décida d'organiser un camp à Țânțăreni. Cette localité, située dans la zone centrale de l'Olténie à la confluence de cinq vallées, était suffisamment loin des positions ottomanes pour éliminer toute possibilité d'attaque par surprise.

Dès le début d'avril 1821, ce danger devint imminent à la suite du déclenchement de la révolution le 18 / 30 janvier 1821, contre la ville de Bucarest, récemment prise par les *pandours*. Tudor Vladimirescu mit alors en application le plan conçu au début de la révolution. Son armée devait se retirer vers l'Olténie subcarpatique en vue d'organiser la résistance anti-ottomane.

La lutte devait être menée dans les montagnes là où les envahisseurs ne pouvaient mettre en valeur leur supériorité numérique et technique. Le plan de résistance des *pandours* pendant la nuit du 27 au 28 mai 1821 ne fut pas mis en œuvre, du fait de l'assassinat de Tudor Vladimirescu par les membres de l'organisation de l'hétairie<sup>393</sup>. Mais grâce à cette conception, les révoltés pouvaient « *résister deux ou trois ans, luttant pour les droits du pays* »<sup>394</sup>, selon les dires de leur chef.

Sa disparition fut toutefois suivie par une désorganisation des *pandours*. Une partie des troupes continua la lutte jusqu'à l'été 1821<sup>395</sup>. Plusieurs batailles se déroulèrent selon la stratégie en accord avec les plans de Tudor Vladimirescu. Lors des deux batailles de Drăgășani (juin 1821), le repli des troupes d'Alexandre Ypsilanti et du capitaine des *pandours* Ioan Oarcă dans les collines subcarpatiques au nord de Slatina leur permit de résister héroïquement, malgré leur effectif réduit et la faiblesse de leur armement, à l'avancée ottomane vers les monastères de Cozia, Hurez et Curtea de Argeș, derniers bastions de la révolution.

Les *pandours* et les sympathisants de la révolution qui ne participèrent pas à ces dernières escarmouches préférèrent se réfugier au-delà des Carpates, principalement dans les localités limitrophes : Sibiu<sup>396</sup>, où un agent de Tudor était venu pour recenser les soldats impériaux, et le pays de Bârsa<sup>397</sup>, où les insurgés pratiquèrent la contrebande. Dans cette localité, le magistrat de la ville de Brașov s'inquiéta de la migration de Valaques qui perdura jusque pendant l'été 1822, soit plus d'un an après la mort de Tudor Vladimirescu. La réaction de la couronne austro-hongroise fut vigoureuse. Elle tenta de contenir ces vagues afin d'éviter une éventuelle révolution sur son sol. Une majorité de ces exilés fut emprisonnée pour cause « *de propos révolutionnaires* », ou « *suspectés d'intelligence avec les révoltés de Valachie* ».

<sup>393</sup> FARSOLAS (1979), pp. 251-258.

<sup>394</sup> ARICESCU (1874), p. 204.

<sup>395</sup> NEACȘU (1971), pp. 41-51.

<sup>396</sup> GÖLLNER (1856), pp. 13-62, notamment le document 5, p. 33.

<sup>397</sup> PENELEA (1971), pp. 53-61.

Dans le même temps, un second commandant des frontières fut installé à la forteresse de Bran.

#### 4.3.2. Le Danube : aire de diffusion de la lutte de libération des peuples balkaniques et de la formation de ses élites

Au cours de la première partie de ce chapitre, nous avons étudié comment dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, Mircea le Vieux avait développé une politique anti-ottomane qu'il mena au sud du Danube, dans les vestiges des royaumes et des principautés balkaniques.

La soumission de la Valachie puis de la Moldavie au joug du Sultan ne marqua pas la fin brutale de cette politique inaugurée par les derniers princes roumains indépendants. Bien au contraire, les voévodes qui se sont insurgés contre l'autorité d'Istanbul, ont pris exemple sur leurs illustres prédécesseurs pour mener la lutte en deçà du fleuve.

Intégré à l'Empire ottoman, le Danube ne marquait pas une frontière au sens militaire du terme, comme ce fut le cas, peu à peu, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, des montagnes des Carpates. Jouissant d'une position privilégiée au regard des pays balkaniques, les principautés roumaines ont conservé jusqu'à cette période, leur souveraineté, leurs propres lois et coutumes.

De l'étude des sources, il en ressort que la période médiévale est essaimée de tentatives de récupération par les princes de Valachie de la ligne du Danube par l'exhortation des peuples balkaniques à se libérer de la domination ottomane. Nous avons déjà évoqué l'extraordinaire sentiment que provoqua, dans toute l'Europe chrétienne, la levée d'une nouvelle croisade qui échoua devant les murailles de Varna en 1444.

Au cours du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, les princes des Pays Roumains vont tenter à plusieurs reprises de relancer ce mouvement des croisades<sup>398</sup>. Ainsi, en 1589, un rapport du grand vizir Kodja Sinan pasha adressé au sultan Murād III évoque l'initiative de l'ancien prince de Valachie, Petru Cercel, de créer une grande coalition anti-ottomane<sup>399</sup>.

Toutes ces tentatives se soldèrent par des échecs. Les voïvodes roumains prirent alors eux-mêmes la décision de soulever les masses populaires et nobiliaires balkaniques afin d'impulser les Etats occidentaux vers la concrétisation de ces projets. En 1455, la chronique de Wavrin mentionne l'expédition du prince de Valachie Vlad Dracul, au sud du Danube. Son objectif était de protéger les Bulgares entrés en rébellion contre les Ottomans<sup>400</sup>.

Mais c'est surtout sous le règne de Michel le Brave que les populations des Balkans vont tenter à leur tour, et grâce à son appui, de s'émanciper du joug du Sultan. Au mois de mars 1595, un rapport de Giovanni de Marini Poli au conseiller impérial Pezzen<sup>401</sup>, mentionne que Michel avait levé une troupe de 15 000 Albanais qu'il avait établi en Valachie dans l'optique de créer une armée pour effectuer des raids au sud du Danube. Quatre mois plus tard, dans une lettre de Michel à Maximilien, archiduc d'Autriche, le prince de Valachie assurait être revenu de ses campagnes avec 16 000 Chrétiens à qui il avait donné des terres<sup>402</sup>.

<sup>398</sup> CAZAN (1973) et CAZAN (1990).

<sup>399</sup> TUDORICĂ (1986), document n° 24, pp. 157-159.

<sup>400</sup> Ibidem, document n° 9, pp. 114-116.

<sup>401</sup> Ibidem, document n° 25, pp. 159-160.

<sup>402</sup> Ibidem, document n° 26, pp. 160-161.

Le 8 octobre 1598, György Sirmay écrivait un rapport à l'archiduc Maximilien<sup>403</sup>. Il y décrit les victoires des armées de Michel composées de Roumains, de Hongrois, d'Albanais et de Cosaques (« *Quod cum Veyda rescivisset, cum suis Valachis, Ungaris et Cosacis et Albanensibus* »). Il explique ensuite l'intention du prince roumain de reconquérir Nicopole en passant au sud du Danube avec 30 000 soldats et 12 000 hors-la-loi menés par Baba Novac (« *Valachus suis injunxerat quod nihil inceptarent, priusquam ipse cum equitatu Danubium trajecisset nam tum in animo habuisse Nicopolim obsidere* »).

A la suite de l'assassinat de Michel le Brave, les initiatives d'actions au sud du Danube se font beaucoup moins sentir de la part des voévodes roumains. Une lettre du synode de Iași, datée du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, mentionne et remercie les efforts de Vasile Lupu, prince de Moldavie, « *protecteur de l'Eglise et brave destructeur des hérésies* »<sup>404</sup>.

Toutefois, des relations étroites s'étaient nouées de part et d'autre du Danube. Il s'ensuivit un phénomène retranscrit dans les actes de chancelleries. Ils recensent les efforts communs en vue de la libération des peuples. C'est dans cet ordre d'idée que se placent trois documents de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Le 11 juin 1650, un rapport de l'ambassadeur de Venise, Niccolo Sagredo, est transmis au doge<sup>405</sup>. Il l'informe de l'intention des Bulgares de se soulever et de rejoindre les princes de Valachie et de Moldavie. Il mentionne que l'archevêque de Bulgarie Pietro Deodate coopère avec Matei Basarab : « *Pietro Deodati archivescovo di Bulgaria, soggetto d'insigne autorità, et che comanda tutti quei Christiani, si era ristretto con Mattia principe di Valacchia* ».

Huit ans plus tard, un nouveau rapport est adressé à la République de Venise montrant la nécessité de poursuivre la guerre contre la Sublime Porte<sup>406</sup>. Son auteur explique que Mihnea III, prince de Valachie, est en coopération avec les autres souverains pour traverser le Danube et avec les peuples de Bulgarie, de Grèce, de Macédoine, de Thessalie et de Serbie commencer la guerre contre les Turcs : « *perche il Prencipe Sua Celsitudon [Mihnea III], data la ocasion, si sulevava contra du lui con agiuto di altri prencipi soi confederati e cusci passara il Danubio in Bulgaria, dove lui ha lu huomini giurati, tanti di Bulgaria, quanto da Graecia, Macedonia, Tracia e Servia* ».

Le dernier document date du 30 septembre 1688<sup>407</sup>. Il fut envoyé depuis Belgrade par l'ambassadeur français Girardin au roi Louis XIV. Il y décrit la révolte des Chrétiens du Bas-Danube sous la direction d'un capitaine au service de Șerban Cantacuzino, le prince de Valachie : « *Les chrétiens sujets du Grand Seigneur [le Sultan] le long du Danube, sous le commandement d'un des principaux officiers du Prince Serbano et chassaient les Turcs de tous les côtés, jusque là que ceux-ci avaient abandonné Vigdin [Vidin], où il y a 30 pièces de canon* ».

A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les mentions de cette opiniâtreté dans la lutte anti-ottomane se font anecdotiques car les affrontements ne sont plus réalisés, pour la majorité, sous l'impulsion des princes de Valachie et de Moldavie. Désormais, ce sont les guerres russo-turques qui vont

<sup>403</sup> Ibidem, document n° 31, p. 165.

<sup>404</sup> Ibidem, document n° 48, pp. 204-205.

<sup>405</sup> Ibidem, document n° 51, p. 207.

<sup>406</sup> Ibidem, document n° 56, pp. 216-217.

<sup>407</sup> Ibidem, document n° 59, p. 219.

pousser les populations vivant au sud du Danube, au premier titre desquels les Bulgares, à émigrer en Valachie.

La première émigration massive eut lieu après la paix de Kutchuk-Kaïnardji, suite à la guerre russo-turque de 1768-1774. Un grand nombre de Bulgares s'établit en Russie, où Catherine II avait offert d'importants avantages par ses manifestes du 4 décembre 1762 et du 22 juillet 1763. D'autres, moins nombreux, s'établirent en Valachie. Constantin Iarca, établi en 1781 dans la ville de Râmnicu-Vâlcea, déclarait en 1793 qu'il était passé du pays turc avec cinq autres familles<sup>408</sup>. Cet exode continua avec la guerre suivante, en 1787-1792. La fréquence de l'émigration bulgare dans les régions nord-danubiennes alarma les souverains et les obligea à prendre des mesures immédiates.

Nicolae Caragea donna l'ordre d'empêcher les Bulgares de se fixer à Bucarest, la ville étant déjà surpeuplée et de les acheminer vers d'autres départements<sup>409</sup>. Un firman adressé par le sultan à Mihail Suțu, prince de Moldavie, fait état de ce déplacement de population. En octobre 1794, le sultan ordonnait au prince d'envoyer 1000 familles bulgares, sur un nombre beaucoup plus élevé ayant émigrées en Moldavie, pour la réfection de la citadelle d'Ismail<sup>410</sup>. Le nouvel affrontement russo-turc qui eut lieu au début du XIX<sup>e</sup> siècle, entre 1806 et 1812, entraîna une nouvelle vague de réfugiés. Ces Bulgares constituèrent sur la rive gauche du Danube une « *armée territoriale bulgare* » (« *болгарское земское войско* »)<sup>411</sup>.

Mais c'est bien avant la mise en place de la noblesse issue du quartier grec du Phanar sur les trônes des Pays Roumains, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, que la politique générale des principautés danubiennes ne s'orienta plus systématiquement vers une issue militaire. A la confrontation, les voévodes préférèrent accorder leur aide aux centres de la culture balkanique et byzantine au nom d'une idée œcuménique et politique d'une *Byzance après Byzance*.

C'est ainsi que les actes des chancelleries, tant valaques que moldaves, vont répertorier parfois année après année, les donations effectuées par les princes roumains aux principaux monastères byzantins, au premier titre desquels se trouve le Mont Athos. Il n'est pas question ici de faire l'étude exhaustive de ces dons. Nous nous bornerons à en citer quelques uns. Déjà, dès l'année 1398, le 21 novembre, un des premiers don fut effectué au monastère de Cutlumus par le boyard Aldea et sa femme Bisa. Aux côtés de donations en argent, comme celle d'Etienne le Grand promettant le 10 mai 1466 100 ducats hongrois au monastère Zograph, d'autres princes ajoutent plusieurs villages ou régions. C'est le cas du voévode Basarab le Sage qui dans un acte daté du 31 août 1475 confirmait la donation au monastère Cutlumus de plusieurs villages (Giurgiu, Prislop, Comanca, Laiovul lui Stroe, Dănești), de l'étang de Sviștîv sur la rivière Călmățui et les montagnes de Strunga Hârteștilor.

Rédigée vers 1533, la biographie de Nifon, ancien patriarche de Constantinople, est l'un des « monuments » les plus significatifs de la politique culturelle postbyzantine des princes roumains<sup>412</sup>. L'ouvrage recense les donations faites par Neagoe Basarab (1512-1521) aux monastères de Lavra, Pantocrator, Vatoped, Xenophon et beaucoup d'autres.

<sup>408</sup> VELICHI (1970), p. 21.

<sup>409</sup> DIR (I), pp. 332-333.

<sup>410</sup> VELICHI (1970), p. 23.

<sup>411</sup> Ibidem, p. 115, note 350.

<sup>412</sup> Viața și traiul sfântului Nifon, pp. 23-26.

Mais l'énumération ne se limite pas seulement aux fondations du Mont Athos et des Météores. Elle concerne également les centres culturels byzantins des Balkans, tels que le monastère serbe d'Oreškovița ou celui de Treskčaj dans la région d'Ochride. De la même manière, dès le 12 août 1650, le prince de Moldavie Vasile Lupu offre 5500 aspres par an au monastère Lipovna de Croatie<sup>413</sup>.

Un dernier aspect des relations entre les princes roumains et les peuples des Balkans peut être décelé à la lecture des sources écrites. Elles mettent en évidence un évergétisme, un mécénat panorthodoxe des voévodes qui a pour objectif reconnu, d'éduquer les populations dans l'optique de l'émancipation du joug ottoman. L'activité intense des écoles et des imprimeries dans les Principautés roumaines aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles fut à même de sortir des cadres conventionnels fixés par les autorités politiques supérieures, pour englober tout le monde orthodoxe des Balkans. Nous assistons donc à partir de cette période à une résurgence de la culture byzantine impulsée par les princes roumains de part et d'autre du fleuve.

C'est ainsi qu'en 1635, la préface des livres *Evloghion* et *Psaltire* décrit les circonstances de la mise en place de l'imprimerie de Câmpulung sous Matei Basarab. Cette dernière est alors destinée à être « *la nourriture de l'âme* » (« *hrană sufletească* ») pour les populations orthodoxes de Moldo-Valachie, de Russie, de Serbie et de Bulgarie<sup>414</sup>.

Deux ans plus tard, à Chiprovăț, un rapport de Francesco Harkanich au cardinal Ingale et au père Raffaello le Croate, les informait de l'impression de livres sacrés de rite oriental par Matei Basarab<sup>415</sup>. Car, disent-ils, les peuples des Balkans « *jusqu'à la Sainte Montagne* » en ont besoin : « *perche d'essi libri n'hanno grandissima penuria e necessità tutte quelle parti* ». En 1702, la page du titre du *Bréviaire* imprimé à Bucarest pour la première fois en grec et en arabe, sur la requête d'Athanase, ancien patriarche d'Antioche, mentionne l'aide substantielle accordée par le prince de Valachie Constantin Brâncoveanu<sup>416</sup>. La préface écrite par Manu Apostol pour le livre « *Maximes Philosophiques* », imprimé en grec à Târgoviște en 1713, exprime la gratitude de l'auteur et les remerciements de tous les Grecs pour le soutien apporté par le même Constantin Brâncoveanu<sup>417</sup>.

L'évergétisme des princes roumains ne se limita pas à l'impression de livres à caractères cyrilliques et grecs<sup>418</sup>. Ceux-ci mirent en place à la même période des bourses offertes aux jeunes, comme celle instituée par Constantin Brâncoveanu aux élèves grecs.

Le prince de Valachie Constantin Mavrocordat fit de même dans une correspondance datée du 30 janvier 1745. Après avoir rappelé les aides que son père apporta à différentes institutions éducatives grecques, Constantin Mavrocordat confirmait la donation de 150 talons par an aux écoles de Coritza et de Selasfor, appartenant au diocèse d'Ochride<sup>419</sup>.

Le prince de Moldavie ne fut pas en reste. Constantin Moruzzi offrit en 1778 une bourse de 700 lei par an à l'école de Patmos pour les élèves les plus méritants<sup>420</sup>.

<sup>413</sup> TUDORICĂ (1986), document n° 53, pp. 212-214.

<sup>414</sup> Ibidem, document n° 40, pp. 181-186.

<sup>415</sup> Ibidem, document n° 42, pp. 188-189.

<sup>416</sup> Ibidem, document n° 66, p. 238.

<sup>417</sup> Ibidem, document n° 67, pp. 238-239.

<sup>418</sup> MOLIN (1970), pp. 151-178.

<sup>419</sup> TUDORICĂ (1986), document n° 70, p. 242.

<sup>420</sup> Ibidem, document n° 71, pp. 243-244.

Au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ce sont en tout 46 écoles de Bulgarie, de Macédoine, de Grèce, du Mont-Athos, de Constantinople et du Proche-Orient (actuelles Syrie, Palestine et Egypte) qui reçurent des donations des princes de Valachie et de Moldavie ainsi que de divers philanthropes roumains<sup>421</sup>.

Ces quelques exemples montrent l'évolution des rapports entretenus entre les principautés roumaines et les peuples balkaniques et grecs. A une première phase, dont l'objectif fut de récupérer les territoires perdus lors de la conquête ottomane du sud-est européen, s'est substituée une politique culturelle byzantino-orthodoxe développée par les voévodes de Valachie et de Moldavie à la fois dans leur *domnia* mais également en deçà du Danube. Le fleuve ne constitua en rien, pendant l'occupation ottomane des Balkans et de l'actuelle Roumanie, une frontière à la diffusion de nouvelles techniques, telle l'imprimerie, et des réalisations qu'elle permit. La résultante de ce phénomène, qui perdura au cours des XV<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles, fut la création d'une vaste aire de revendication nationale sur fond religieux byzantino-orthodoxe dont le Danube fut le vecteur de communication.

C'est dans ces conditions qu'un foyer de culture sud-est européen s'affirma dans les Pays Roumains, au même titre qu'à Venise<sup>422</sup>, et dont les centres furent Bucarest, Iași ou encore Brașov. Des lettrés (« *cărturari* » en roumain) issus du monde grec et balkanique ont alors traversé le Danube dans le but d'y trouver une formation intellectuelle à même de pouvoir libérer leur peuple de l'oppression ottomane.

Plusieurs catégories sociales prirent part à la création de ce foyer d'intellectuels gréco-balkaniques dans les Pays Roumains. Les princes phanariotes, à partir de la seconde décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, se constituèrent en soutien de la culture hellénique puis de celle de tous les Balkans.

Toutefois, c'est à partir des règnes de Radu Mihnea et Alexandru Ilieș jusqu'à Constantin Brâncoveanu et Dimitrie Cantemir, donc dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, que l'impulsion vers ce processus de formation des intellectuels débuta dans les Pays Roumains. Pour sa cour de Bucarest, Constantin Brâncoveanu s'était entouré de 70 collaborateurs d'origine grecque<sup>423</sup>. De même, Dimitrie Cantemir affirme dans sa description de la Moldavie que, Vasile Lupu « *a donné l'ordre que dans tous les grands monastères l'on reçoive des moines grecs afin qu'ils enseignent aux fils des boyards la langue et la science grecque* »<sup>424</sup>.

Les Grecs furent la population qui joua le rôle le plus important au sein de la diaspora balkanique dans les Pays Roumains<sup>425</sup>. Des *didascalii*, maîtres grecs, tels que Jean Avramios et Mitrophané Grégoraș travaillèrent dans les écoles grecques créées à Târgoviște, Bucarest et Iași. Ils développèrent en parallèle une activité de correcteur d'épreuves typographiques auprès des imprimeries valaques de Cetățuia, Târgoviște, Snagov et Bucarest.

<sup>421</sup> GIURESCU (1970), pp. 132-150.

<sup>422</sup> IORGA (1912), pp. 413-427.

<sup>423</sup> KARATHANASIS (1975), p. 69.

<sup>424</sup> PAPACOSTEA (1983), p. 285.

<sup>425</sup> PAPACOSTEA (1983), pp. 284-285.



A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début XVIII<sup>e</sup> siècle, nous retrouvons ces *didascalii* à la tête des Académies fondées dans les différentes villes de l'Empire ottoman. Les principautés de Valachie et de Moldavie ne furent pas en reste. Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une académie princière fut fondée à Bucarest, au monastère de Saint-Sava<sup>426</sup>. Une école enseignant la langue grecque et latine fut également créée sous Matei Basarab<sup>427</sup> à Târgoviște<sup>428</sup>.

D'autres classes sociales et professionnelles helléniques pénétrèrent également dans les principautés roumaines à cette époque. Ce fut le cas des médecins (« *iatrophilosophes* »), qui grâce à leur formation humaniste, furent appelés à tenir un rôle important dans la vie politique et culturelle des Pays Roumains. Nous pouvons également mentionner les secrétaires de chancellerie et les lettrés appartenant à la classe marchande, notamment à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, en liaison avec l'ascension de la bourgeoisie<sup>429</sup>.

À partir du règne des princes phanariotes dans les Pays Roumains, nous voyons apparaître et se développer les académies princières. Șerban Cantacuzino fonde celle de Bucarest tandis que son homologue Nicolae Mavrocordat crée l'Académie de Iași<sup>430</sup>. Ces établissements furent fréquentés par les fils des boyards et des princes, mais également par des couches sociales plus modestes comme la bourgeoisie marchande notamment, mais surtout par des élèves venus de tout le Sud-Est Européen<sup>431</sup>.

Ce premier phénomène entraîna le développement dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans les deux premières décennies du siècle suivant, des écoles grecques dans presque toutes les villes marchandes de la province de Valachie. L'école de Craiova fut réorganisée en 1776 sous Alexandre Ypsilanti. Une autre fut fondée à Buzău en 1725 par Nicolae Mavrocordat. Celle de Râmnicu-Vâlcea est attestée dès 1797. Celle de Slatina est fondée grâce aux subventions d'un marchand du nom de Ionașcu. Notons qu'à Târgu-Jiu, l'école proposait un enseignement mixte à la fois en grec et en roumain et ce, à partir de 1792. Il en est de même à Târgoviște où l'enseignement du roumain fut complété par celui du grec en 1815. La situation était sensiblement la même en Moldavie. Des écoles grecques apparurent à Botoșani (dès 1758), à Focșani (en 1780), à Galați (en 1765) sous l'impulsion de Grégoire Alexandre Ghica, à Bârlad et Chișinău (1803), mais également à Roman, Huși et Fălciu.

Un même phénomène d'émigration d'intellectuels bulgares se propagea dans les Pays Roumains suite à la diaspora dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusque dans les années 1878. Ils furent hébergés dans des communautés situées notamment dans la zone danubienne de la Valachie et au nord des Bouches du Danube en Moldavie<sup>432</sup>. Parmi ces réfugiés, certains

<sup>426</sup> Sur la date de fondation de cette académie, autour de 1695 sous le prince Constantin Brâncoveanu, voir : PAPACOSTEA (1983), pp. 291-329.

<sup>427</sup> Matei Basarab fut également l'instigateur d'un cercle d'intellectuels, de lettrés et d'hommes d'église venus de Moldavie, de Transylvanie, de Russie, de l'Empire ottoman et de Pologne. Voir : FRUTCHER (1975), pp. 83-90.

<sup>428</sup> PAPACOSTEA (1983), pp. 259-282.

<sup>429</sup> CİCANCI (1978), pp. 774-778.

<sup>430</sup> BÎRSĂNESCU (1962).

<sup>431</sup> CAMARIANO-CIORAN (1974), p. 49 ; VELICHI (1970), pp. 203-205.

<sup>432</sup> Ibidem, pp. 187-214.

participèrent même à la révolution valaque de 1821<sup>433</sup>, d'autres tels que l'évêque Sofroni, établi à Bucarest en 1803 et Petru Beron qui s'installa d'abord à Bucarest puis à Braşov, eurent une activité intellectuelle intense pour l'éveil national bulgare et ce, sur le territoire des Pays Roumains.

Les Albanais migrèrent également en deçà du Danube. Ce mouvement débuta au cours du XVII<sup>e</sup> siècle et se poursuivit tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, créant une activité culturelle forte en Roumaine à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que les sources nous apprennent la présence de l'écrivain albanais et auteur d'un abécédaire Vechilhardji, aux côtés de Tudor Vladimirescu en 1821<sup>434</sup>.

Nous ne pouvons terminer cet aperçu du rôle du Danube pour les populations des Balkans sans s'attarder sur le delta du fleuve. Nous avons vu dans notre introduction géographique que le delta est une terre principalement marécageuse. La végétation y est de plusieurs types. Sur les *grinds* et dans l'hinterland continental du delta, se développe un paysage de steppe et de sylvo-steppe. A la zone de contact avec les eaux, la végétation devient alors hygrophile. Elle est représentée par les roseaux, les massettes, les saules ou encore les osiers constitués en véritables « océans ». D'ailleurs, la roselière des embouchures est la plus vaste et la plus compacte que l'on connaisse. Elle représente 250 000 hectares. Ensuite, c'est une végétation aquatique faite de nénuphars, lentilles et épis d'eau.

Malgré sa position maritime, le delta du Danube est caractérisé par un climat de type tempéré continental. Les hivers sont rudes tandis que les étés sont très chauds et secs. Zone marécageuse et hostile, la jeune terre deltaïque offrit la possibilité à des populations de s'établir à l'écart des prétentions des grands Empires.

Parmi ces peuples, nous pouvons citer les Lipovènes, ou *Vieux-croyants* tels qu'ils ne nomment eux-mêmes. Etablis au XVIII<sup>e</sup> siècle, ils représentent aujourd'hui un peu moins de 30 000 personnes, dont moins de 10 % en Roumanie. Leur centre religieux se trouvait à Fântana Albă, en Bucovine, autre lieu de refuge des âmes ainsi que nous l'avons étudié<sup>435</sup>. Il s'agit en fait de *Raskol'niki* (signifiant à la fois vieux-croyants et sectateurs en russe)<sup>436</sup>, parfois appelés « Cathares russes ». Ils sont partis de ce pays lorsque la Russie tsariste s'est « pervertie » en adoptant plusieurs réformes religieuses en 1653 sous Pierre le Grand et le patriarche de Moscou, Nikon, profondément hellénophile.

Les derniers venus aux embouchures du Danube furent les Slaves orientaux, les *Hahols* (ou *Khakhols* ou *Kazaks* du Dniepr). Ils arrivèrent vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du siècle suivant. Il ne faut toutefois pas oublier que l'élément ethnique premier qui habita le delta dès le début de leur formation comme peuple, furent les Roumains.

<sup>433</sup> IORGA (1916), pp. 39-40.

<sup>434</sup> PAPACOSTEA (1945), pp. 187-192 ; PAPACOSTEA (1983), pp. 499-503 ; CÂNDEA (1970), pp. 623-669. La présence albanaise en Roumanie se fit surtout sentir à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir à ce sujet, VĂTĂŞESCU (1978), pp. 792-797.

<sup>435</sup> CAZACU (1998 / 1), pp. 119-120.

<sup>436</sup> NIQUEUX (1997), p. 7 ; THOMAS (1986) ; ZINOVIEFF (2000).

Par sa végétation luxuriante, l'abondance de ses ressources alimentaires, poisson comme gibier, mais également par son inhospitalité, le delta du Danube tout comme la région marécageuse de la zone inondable du Danube, la *balta*, située entre la plaine du Bărăgan à l'ouest et le plateau de la Dobroudja à l'Est, servirent de refuge et d'abri.

#### 4.3.3. De l'émancipation de la tutelle étrangère à la revendication de l'unité nationale des Roumains

L'effet le plus puissant de la pensée historique promue par « l'Ecole Transylvaine » (la *Școala Ardeleană* en roumain) de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle et spécialement de l'ouvrage de Petru Maior, *Istoria pentru începutul românilor în Dachia*, publié en 1812, s'est manifesté par la mise en avant et le développement de l'histoire et de la culture nationale sous la forme d'une union de tous les Roumains.

Déjà quelques décennies auparavant, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le prince de Moldavie Dimitrie Cantemir rédigeait un ouvrage intitulé *Hronic ale vechimii româno-moldo-vlahilor*. Celui-ci avait pour sous-titre, *Hronicon a toată Țara Românească*, « Chronique de tous les Pays Roumains », comme une préfiguration de la volonté d'unité nationale des Roumains impulsée par les érudits transylvains<sup>437</sup>.

Une seconde notion apparaît au cours de ce même XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle est due à la personne de l'évêque Ion Inochentie Micu-Klein : il s'agit du concept de nation. Né en 1700 dans le village de Sad près de Sibiu dans une famille de boyards, il fit ses études au collège jésuite de Cluj jusqu'en 1725 où il reçut une formation d'humaniste. Devenu le premier évêque de l'Eglise Uniate, suite au synode d'Alba Iulia du 4 juin 1728, il fit de Blaj le centre culturel et administratif de la nouvelle Eglise. Son but toutefois était plus d'éclairer les Roumains que de les convertir<sup>438</sup>.

La conception de Klein en matière de nation n'a toutefois pas le même sens que nous pourrions lui donner aujourd'hui. L'évêque uniate est avant tout le précurseur de l'idée de « nation ethnique », fondée sur une grande connaissance et conscience historique. Les demandes qu'il fit à l'Empereur afin d'améliorer les droits des Roumains de Transylvanie démontrent qu'il les considérait comme une entité ethnique distincte. Bien qu'il utilisa, pour la première fois, la théorie de la continuité daco-romaine en tant que moyen politique pour obtenir ses revendications, Klein ne mit nullement en avant les liens ethniques qui existaient entre les Roumains de Transylvanie et ceux des deux principautés extracarpatiques.

C'est cependant sur la base des concepts de nation ethnique, de continuité daco-romaine sur le sol des trois provinces historiques et donc des liens unissant les populations roumaines, ajoutée aux revendications de nature sociale développées par les idéaux révolutionnaires, que s'inscrit le courant des Lumières transylvaines. En quelques décennies, les messagers de ce mouvement intellectuel<sup>439</sup> vont faire évoluer les mentalités et faire naître la « Nation roumaine ».

<sup>437</sup> NETEA (1975), p. 10.

<sup>438</sup> HITCHINS (1987), pp. 43-59.

<sup>439</sup> HITCHINS (1987), pp. 100-110.

Samuil Micu fut le premier représentant de cette école humaniste à élaborer une histoire du peuple roumain et de la continuité daco-romaine. Il est considéré à ce titre par les chercheurs comme le premier historien roumain, dans l'acception moderne du terme. En 1774, il rédigea un ouvrage paru sous le titre *De ortu progressu conversione Valachorum episcopis item archiepiscopis et mitropolitis eorum*. L'idée selon laquelle les Roumains du XVIII<sup>e</sup> siècle sont les descendants des colons romains venus en Dacie au II<sup>e</sup> siècle fut l'un des thèmes forts de Samuil Micu comme de la pensée transylvaine des Lumières. Quatre ans plus tard, il fut à l'origine d'une nouvelle synthèse, *Brevis historia notitia originis et progressus nationis Daco-Romanae seu ut quidem barbaro vocabulo appellant Valachorum, ab initio usque ad saeculum XVIII*, ainsi que d'un recueil en quatre volumes intitulé *Istoriia și lucrurile și întâmplările românilor*. C'est dans son *Istoria românilor cu întrebări și răspunsuri*, publiée en 1791, que l'auteur exprima pour la première fois l'idée de l'unité de tous les Roumains.

Ce concept d'unité ethnique fut également l'un des thèmes clés de Gheorghe Șincai, descendant, par la lignée de son père, d'une famille de la petite noblesse roumaine. Dans son œuvre *Hronica românilor și a mai multor neamuri*, publié en 1808, l'auteur retrace, au travers de trois tomes, l'histoire des Roumains vivant à la fois au nord et au sud du Danube. Toutefois, à la différence de Micu, il se refuse à diviser son œuvre selon les différentes provinces préférant créer une trame chronologique sur laquelle s'insèrent les événements historiques depuis l'année 86 et la montée de Décébale sur le trône de Dacie jusqu'à l'année 1739.

C'est en reprenant cette même structure que Petru Maior publie à Buda en 1812, son œuvre maîtresse sur l'histoire des Roumains : *Istoria pentru începutul românilor în Dacia*. Au travers de 15 chapitres, l'auteur retrace l'histoire du peuple roumain depuis la venue des Romains de Trajan jusqu'à celle des Ottomans au XIV<sup>e</sup> siècle. Petru Maior apporte toutefois une nouveauté au regard des écrits des deux autres représentants de l'École transylvaine. En effet, deux des chapitres (XIII et XIV) sont exclusivement reliés à la romanité sud-danubienne.

C'est à la même période, et en connaissant parfaitement les écrits précédemment mentionnés, que Ion Budai-Deleanu publie son œuvre *De originibus populorum Transylvaniae commentatiuncula cum observationibus historico-criticis*, divisée en deux parties. La première retrace l'histoire des Daces et des peuples vivant sur le territoire de l'ancienne Dacie depuis l'Antiquité jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. La seconde partie évoque l'origine des peuples au cours de ces mêmes époques. Il y évoque ainsi tour à tour les Agathyrses, les Daces et les Gètes, les Scythes et les Huns, les Slaves, les Valaques, les Hongrois, les Sicules.

Ces hommes de lettres ne travaillèrent pas séparément à la promotion et à la reconnaissance du peuple roumain de Transylvanie. Déjà à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, trois d'entre eux, Samuil Micu, Gheorghe Șincai et Petru Maior, s'unirent pour réaliser une œuvre-pétition intitulée *Supplex Libellus Valachorum Transylvaniae*<sup>440</sup>. Acte synthétique formulant une demande

<sup>440</sup> PRODAN (1971).

générale du peuple roumain de Transylvanie à être reconnu et conduit dans ses droits, il fut adressé au successeur de la couronne impériale, Léopold II. Dominé par le nationalisme et l'historicisme, le *Supplex Libellus Valachorum*, n'en est pas moins une œuvre politique forte, qualifiée parfois d'acte révolutionnaire et qui s'enregistre dans un contexte européen plus large dominé par l'Illuminisme français.

Sur la base de ces écrits, nous allons aborder deux points qui nous semblent être essentiels pour notre sujet. Tout d'abord, il est nécessaire de comprendre quelle fut la portée intellectuelle de ces hommes sur les populations constituant le territoire actuel de la Roumanie. Nous verrons en effet que même si ces écrits furent rédigés en Transylvanie et publiés à Buda, ils connurent une diffusion importante autorisant ainsi le peuple roumain, de Valachie et de Moldavie, à être inclus dans la pensée historique de ces représentants. Ensuite, nous allons élaborer au travers d'une étude minutieuse de leurs œuvres quelles furent, en fonction de l'opinion de ces érudits transylvains, les rôles joués par les Carpates et le Danube au cours de l'histoire du peuple roumain.

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'enseignement roumain prit un nouvel essor suite à la fondation des écoles de Blaj en 1754, d'Arad en 1812, de l'Académie Mihăileană de Iași en 1835, ainsi que dans les zones limitrophes de la Valachie et de la Transylvanie, à Făgăraș ou encore Brașov. Les écoles conventuelles de Transylvanie se développèrent en étroite relation avec celles des pays frères du sud et de l'Est des Carpates, où la culture byzantine prédominait. Les premières furent créées au XVII<sup>e</sup> siècle à Caransebeș, à Hațeg et Făgăraș. A Bucarest, l'Institut Académique Sf. Sava qui fonctionnait depuis 1694 en langue grecque fut transformé en 1818 par le transylvain Gheorghe Lăzar en un institut national en langue roumaine<sup>441</sup>.

Les zones montagneuses ne furent pas en reste. Suite aux désordres vécus au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle dans cette partie de l'Empire, régions importantes à cause de ses ressources en or et autres minerais, Joseph II recommanda de mettre en œuvre des réformes culturelles par l'institution d'écoles de village. Grâce à l'impulsion de l'empereur, qui voyait en ces réalisations la formation d'un homme nouveau au service de la cour de Vienne, ainsi qu'à l'activité d'un certain nombre d'hommes de lettres, tel que Gheorghe Șincai, D. Eustativeici, R. Tempea, Petru Maior<sup>442</sup> ou encore Grigore Mihali dans les monts Apuseni, l'enseignement public accomplit d'important progrès. Les écrits laissés par ce dernier ont permis de démontrer qu'entre 1774 et 1808, le domaine fiscal de Zlatna possédait 30 enseignants, dont cinq Roumains et neuf écoles dites de montagne<sup>443</sup>.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les sources écrites font apparaître concomitamment à cet accroissement du nombre d'école, un phénomène de colonisation des régions de montagnes. Les recensements effectués à la demande de l'empereur Joseph II en 1785 confirment que les villes d'altitude étaient autant peuplées et parfois plus que les villes de plaines. Ainsi, Bucium comptait 2 761 habitants, 2 705 furent comptabilisés pour Ponor, 2 621 pour Abrud-Sat, 2 838 pour Bistra, 2 688 pour Lupșa et 2 433 pour Râmeț. Mais ce nombre n'est rien en comparaison de celui

<sup>441</sup> *Istoria literaturii române*, vol. 2, Editions de l'Académie, Bucarest, pp. 160-163.

<sup>442</sup> NÄGLER (1995), pp. 587-591.

<sup>443</sup> HULEA (1970), pp. 297-315 ; ALBU (1944), pp. 132-147.

concernant Câmpeni (5 456 habitants), Râu-Mare (8 308 âmes) et Râu-Mic (l'actuelle Vidra) avec ses 4378 âmes. Ces dernières villes rivalisaient pleinement avec celles, ceintes dans leur muraille médiévale, d'Alba-Iulia (4 777 habitants), de Mediaș (4 484 habitants), d'Orăștie (3 190 habitants), de Sighișoara (5481 âmes), de Târgu-Mureș (5 196 âmes) ou de Bistrița (4 566 âmes)<sup>444</sup>.

L'étude de la correspondance entretenue par Ion Budai-Deleanu avec le métropolite de Moldavie Gavril Bănulescu puis avec son successeur Veniamin nous offre la possibilité d'entrevoir la densité des rapports entre les représentants de l'Ecole transylvaine avec les autorités valaques et moldaves. Dans une lettre datée de janvier 1812, il est clairement fait état de la possibilité de nommer Budai-Deleanu professeur à l'école de Socola à Iași. Bien que le projet ne fut pas concrétisé, de nouvelles recherches sont mentionnées dans les lettres suivantes, et notamment celles des années 1817-1818.

Plusieurs noms sont donnés par le métropolite Veniamin : Radu Tempea, érudit du quartier Șchei de Brașov, Ioan Barac fondateur en 1837 de la « *Foaia Duminicii* », Constantin Diaconovici Loga d'Arad, Vasile Aron de Bude, le jeune juriste de Bude Pop Ilieș, ou encore Petru Maior<sup>445</sup>.

Les liens ininterrompus entretenus entre les Roumains de part et d'autre des Carpates, ajoutés aux événements qui secouèrent toute la Péninsule balkanique au début du XIX<sup>e</sup> siècle, vont permettre l'impulsion vers la recherche d'unité. La mort de Gheorghe Șincai en 1816 suivie de celle de Petru Maior cinq ans plus tard marquèrent la disparition des représentants transylvains des Lumières. C'est à la génération suivante, celle de la révolution de 1848, que reviendra le mérite de donner au concept d'unité de la nation roumaine son acception moderne. Cette génération de 1848 reprit les idéaux véhiculés par leurs prédécesseurs et continuèrent de les propager dans les trois Pays Roumains.

En 1840, la « *Dacia Literară* », sous la direction de Mihail Kogălniceanu, est fondée à Iași tandis que le « *Magazin istoric pentru Dacia* », sous la direction de Nicolae Bălcescu et A. T. Laurian, est publié entre 1845-1847 à Bucarest. Le titre même de ces revues démontre l'idée forte de refaire l'unité des terres roumaines que représentait autrefois la Dacie antique. Plusieurs de ces représentants vinrent également s'installer dans les Pays Roumains. Ce fut le cas de Gheorghe Lăzar, Florian Aaron, Damachin Bojincă et Eftimie Murgu<sup>446</sup>.

Des Roumains issus des provinces danubiennes partirent vers la Transylvanie. Parmi ceux-ci, Nicolae Bălcescu<sup>447</sup>, originaire de Valachie, traversa les Carpates afin de rencontrer Avram Iancu, chef de file de la révolution de 1848 dans les monts Apuseni et surnommé « *Regele munților* », le roi des montagnes<sup>448</sup>. Ensemble, ils discutèrent de la possibilité d'unir les forces armées révoltées des deux versants des Carpates.

<sup>444</sup> Voir PRODAN (1945), p. 170.

<sup>445</sup> STOIDE (1971), pp. 283-295.

<sup>446</sup> SUCIU (1970), pp. 975-988.

<sup>447</sup> STAN (1977), pp. 60-77.

<sup>448</sup> PASCU (1972), pp. 661-678. La révolution transylvaine de 1848 avait en effet pris naissance au sein des monts Apuseni, dans la vallée de l'Arieș, autour des villages de Câmpeni et de Vidra de Sus.

Un cas tout particulièrement intéressant nous autorise à entrevoir l'importance donnée à la publication d'ouvrages et à leur diffusion dans les Pays Roumains au XIX<sup>e</sup> siècle. Damaschin Bojinca publie en 1830 à Bude un livre intitulé « *Guide de la bonne éducation à l'usage de nombreux parents pour le perfectionnement de la jeunesse* »<sup>449</sup>. Les listes des souscripteurs ont miraculeusement survécu aux tourments de l'histoire et nous permettent de comprendre l'intensité des ramifications entre les différentes villes d'importance culturelle. 680 noms en ressortent pour un total de 1006 exemplaires souscrits au travers de 24 centres. 75 % des souscripteurs, avec 65 % des exemplaires provenaient de Transylvanie et du Banat. 12 % des souscripteurs, avec 25 % des exemplaires furent issus des deux principautés roumaines. Enfin, les 13 % de souscripteurs, représentant une centaine d'exemplaires, ont été signés par des habitants de l'Empire Autrichien mais également par des Roumains de Macédoine.

Parmi les plus illustres demandeurs de cette œuvre, se trouvent Alexandru Gavra, professeur à Arad, Constantin Diaconovici-Loga de Caransebeș, Ignațiu Carabăt de Brașov, Radu Tempea et Ilarion de l'Episcopat d'Argeș et ami de Tudor Vladimirescu.

Les représentants de l'Ecole transylvaine éditèrent à Buda entre 1780 et 1820, plus de 230 ouvrages en langue roumaine<sup>450</sup>. Ils ont alors poursuivi de manière systématique l'établissement d'une coopération intellectuelle avec les Principautés Roumaines. En 1795, ils fondèrent une Société Philosophique à Sibiu, d'où ils adressèrent un appel direct à leurs confrères bucarestois<sup>451</sup>.

En 1821, à Brașov, une « société littéraire » fut fondée afin d'encourager l'essor de l'enseignement du roumain et de la littérature nationale. Ce projet avait pour auteurs quelques intellectuels dont Ion Barac et le médecin Vasile Popp, tous deux originaires de Brașov. Ils travaillèrent de concert avec les Valaques Nicolae et Iancu Văcărescu, Iordache et Dinicu Golescu, C. Câmpineanu, Scarlat Rosetti et Ion Eliade Rădulescu, alors en exil suite à l'échec de l'insurrection menée par Tudor Vladimirescu.

Notons également que Vasile Popp édita à Zlatna entre 1829 et 1842 la « *foi cu articole de îndrumări culturale* ». Le nombre d'abonnés s'élevait à 143. Une majorité habitait la ville de Brașov. Toutefois la « feuille » fut également lue dans les deux autres Pays Roumains aussi bien que dans les régions des monts d'Apuseni. Au total, 18 abonnements provenaient de cette région : six de la ville de Zlatna, trois de celle de Câmpeni, de Baia de Arieș et de Săcărâmb, et un dans celles d'Abrud, de Bistra et de Hondol<sup>452</sup>.

Les développements concomitants de l'enseignement, de la presse<sup>453</sup> et de l'imprimerie créèrent entre les trois provinces habitées par les Roumains un véritable réseau d'intellectuels et de lettrés faisant fi des barrières érigées par les gouvernements le long de la chaîne des Carpates. La formation d'une élite était considérée par les intellectuels comme la seule façon

<sup>449</sup> STOIDE (1969), pp. 109-130.

<sup>450</sup> MUȘLEA (1939), pp. 415-423.

<sup>451</sup> DUȚU (1974), p. 81.

<sup>452</sup> HULEA (1970), pp. 310-315.

<sup>453</sup> Déjà en 1789, la « *foaia română pentru economom* » paraissait à Sibiu. Rapidement des journaux roumains virent le jour sur le modèle de la presse française. Voir à ce sujet la thèse de doctorat de Salagor Cabac (Ludmila), *Les débuts de la presse roumaine : témoins de l'influence française*, sous la direction de Valeriu Rusu, Université de Provence, 2001.

de pouvoir défendre et revendiquer les droits de la « nation » roumaine. En ce sens, le courant des Lumières transylvaines s'inscrit parfaitement dans une dimension panroumaine incluant les Valaques et les Moldaves<sup>454</sup>.

Ces connexions ne profitèrent pas seulement aux populations urbaines, alors largement minoritaires. Elles touchèrent les Roumains jusqu'au plus profond des montagnes impulsant les masses vers le désir de reconnaissance de leurs droits et l'unité de leur peuple quelles qu'aient été les autorités supérieures les contrôlant.

Avant de nous intéresser aux représentants de l'École transylvaine des Lumières, penchons nous sur les écrits qui appaurent au XVII<sup>e</sup> siècle et qui marquèrent la transition entre l'historiographie féodale à destination princière et les premières tentatives de restitution d'une histoire au sens scientifique du terme. Le XVII<sup>e</sup> siècle est considéré à bien des égards comme une période historique trouble marquée par les dernières tentatives d'unification des Pays Roumains et par l'accroissement de la pression russo-austro-ottomane sur les trois provinces. Ce siècle représente bien plus qu'un prélude à la future période phanariote. Il est également caractérisé par un essor culturel sans précédent qui contribue à l'émergence puis à l'épanouissement d'un âge d'or historiographique.

Héritiers des chroniqueurs médiévaux, ces auteurs, principalement des *boyards* formés dans des écoles étrangères et dans les collèges des Pays Roumains, rompent avec les modèles historiographiques slaves et byzantins du siècle précédent. Ils s'orientent vers une « histoire nationale » dont la concrétisation résulte d'une confrontation de ces chroniques du XVI<sup>e</sup> siècle avec des sources historiques étrangères, notamment polonaises, concernant les Roumains.

La première grande chronique de ce siècle fut l'œuvre du *boyard* moldave Grigore Ureche. Il relate l'histoire du pays depuis sa fondation jusqu'à l'année 1595. Même si elle resta inachevée et que les circonstances précises de sa réalisation sont encore mal connues, la chronique de Grigore Ureche demeure la première œuvre historiographique s'intéressant à l'origine du peuple roumain et réalisée indépendamment du pouvoir princier.

L'œuvre d'Ureche fut poursuivie par Miron Costin et son fils Nicolas. Le premier prolongea le récit de l'histoire de la principauté moldave jusqu'en 1661, tandis que Nicolas Costin rédigea une chronique s'étendant de la création du Monde à l'année 1601<sup>455</sup>. Nous trouvons dans l'ouvrage de Miron Costin les prémices des thèses soutenues par les représentants de l'École transylvaine des Lumières. L'unité du peuple roumain est ainsi affirmé dès l'avant-propos (« *predoslovie* ») : « [...] *la vedere felul neamului, din ce izvor și seminție sîntî lăcuiorii țării noastre, Moldovei, și Țării Muntenești și românii din țările ungurești, cum s-au pomenit mai sus, [...]* »<sup>456</sup>. L'origine romaine du peuple roumain mais surtout sa pérennité sur le sol dace après l'abandon d'Aurélien sont exposées par Miron Costin comme ayant été aidées par le paysage montagneux de la province : « *Și românii acum era în Maramoroș în*

<sup>454</sup> CAZACU (1998 / 2), pp. 258-259. L'auteur évoque pour anecdote que l'inventeur du stylo à encre est le valaque Petrache Poenaru, invention qu'il fit breveter à Paris en 1827.

<sup>455</sup> COSTIN - Scrieri, pp. 21-334.

<sup>456</sup> COSTIN - Opere, « De neamul moldovenilor », volume 2, p. 9. « *A la vue de la variété du peuple, de quelle source et lignée sont les habitants de notre pays, de la Moldavie et de la Valachie, et les Roumains du pays hongrois, comme il est mentionné plus haut* ».



*zilele acelui craiū, cești dincoace, unde ieste acum Țara Muntenească, iară în munți pre Olt, unde și acum să pomenēște Țara Oltului, și rîmlenii cei discălicați de Traian în Ardeal acum era în Ardeal »<sup>457</sup>.*

Cette dernière idée, loin de se limiter à sa chronique du peuple moldave, est présente dans plusieurs autres œuvres de Miron Costin. Ainsi, dans son poème polonais sur l'histoire de la Valachie et de la Moldavie, l'auteur met en avant le rôle joué par les montagnes dans la continuité daco-romaine au nord du Danube : « *Dar deoarece nu puteau să-și vadă de agricultură, fură siliți să părăsească aceste țări. Unii s-au dus în munți pe râul Olt, de unde numele lor de olteni, și apoi, prin corupție sau prin adăugirea primei litere, li s-a zis moltani. Alții, ca moldovenii, îi numesc monteni, adică oameni de la munte »<sup>458</sup> ; « *S-au retras în munți, lăsînd pustii locurile lor iubite »<sup>459</sup>.**

Les invasions, notamment celle des Tatares, ont poussé les descendants des Daco-Romains à se réfugier au sein des montagnes des Carpates, dans le Maramureș et dans la vallée transylvaine de l'Olt d'où ils sont redescendus en temps de paix pour y fonder les principautés moldave et valaque : « *Și astfel, și coloniștii lui Traian care s-au menținut multă vreme prin cetăți și în locuri mai tari, [...], au plecat din aceste locuri, și unii dintre cei mai de frunte s-au dus înapoi în Italia, alții de aici de la noi au trecut peste munți, și s-au așezat în Maramureș pe râuri, chiar în mijlocul munților, pe cari îi numim ungurești. Iar alții din Țara Muntenească de asemenea s-au așezat în munți pe râul Olt »<sup>460</sup>.*

Cette région transylvaine, où coule la rivière Olt, est ainsi perçue par le chroniqueur comme le foyer d'origine des « *Montani* », c'est-à-dire les Valaques. De cette analyse découle l'explication de la présence, dans la titulature des princes de Valachie, des duchés d'Almaș et de Făgăraș : « *Făgărașul, Almașul, Herțeg, acestea se află în titlul vechi muntenesc, dar acum sînt ținuturi ale Țării Transilvaniei în munți, din care, precum s-a spus, au ieșit muntenii, [...]* »<sup>461</sup>.

<sup>457</sup> COSTIN - Opere, « De neamul moldovenilor », volume 2, p. 10. « *Et les Roumains d'aujourd'hui vivaient dans le Maramureș au temps de ce roi, ceux de ce côté-ci, où se trouve aujourd'hui la Munténie, et dans les montagnes qui donnent sur l'Olt, où maintenant se trouve le Pays de l'Olt, et les Roumains qui descendent de Trajan dans l'actuelle Transylvanie étaient en Transylvanie* ».

<sup>458</sup> COSTIN - Opere, « Poema polonă », volume 1, p. 266. « *Mais parce qu'ils ne pouvaient plus pratiquer l'agriculture, ils furent contraints de quitter cette terre. Certains sont partis dans les montagnes sur la rivière Olt, d'où vient le nom d'Olténien, et après, à cause de la corruption [de la langue] et de l'ajout d'une première lettre, on les appelle les Molténiens. Les autres, comme les Moldaves, on les appelle les Monténi, c'est-à-dire hommes des montagnes* ».

<sup>459</sup> COSTIN - Opere, « Poema polonă », volume 1, p. 251. « *Ils se sont retirés dans les montagnes, laissant déserts les lieux qu'ils affectionnaient* ».

<sup>460</sup> COSTIN - Opere, « Cronica polonă », volume 1, p. 222. « *Et ainsi, les colons de Trajan qui se sont maintenus longtemps dans les cités et dans les lieux plus puissants, [...], sont partis de ces lieux, et certains des plus importants sont repartis en Italie, les autres d'ici, de chez nous ont traversé les montagnes, et se sont établis dans le Maramureș sur les rivières, au beau milieu des montagnes, que nous appelons hongroises. Et les autres, de Valachie, pareillement, se sont établis dans les montagnes de la rivière Olt* ».

<sup>461</sup> COSTIN - Opere, « Cronica polonă », volume 1, p. 230. « *Ces régions de Făgăraș, Almaș, Herțeg se retrouvent dans l'ancien titre munténien, mais maintenant ce sont des contrées montagnardes du pays transylvain, desquelles, ainsi qu'on le dit, sont sortis les Munténiens* ».

L'historiographie marqua un tournant à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et pendant toute la période phanariote. Les chroniques rédigées au cours de cette période témoignent d'une nouvelle culture aulique où le souverain est de nouveau au centre des préoccupations.

Témoin de premier plan de cette époque en plein bouleversement, le prince Dimitrie Cantemir fut l'auteur de plusieurs ouvrages de portée inégalée jusqu'alors dans l'historiographie roumaine. Grâce à sa grande connaissance des événements historiques, des institutions princières et des hommes qui les composaient, Dimitrie Cantemir rédigea la première histoire de l'Empire ottoman, connue sous le titre *Incrementa atque decrementa aulae Othomanicae*, ainsi qu'une fable allégorique et politique portant sur ses contemporains et notamment la noblesse, intitulée *Istoria ieroglifică*.

Écrite entre 1717-1723, sa dernière œuvre fut une chronique des Pays Roumains connue sous le titre de *Hronicul vechimei a romano-moldo-vlahilor*. Son sous-titre porte en germe, et pour la première fois de manière explicite, la reconnaissance d'une nation roumaine de part et d'autre des Carpates, au-delà des entités politiques. En effet, il rédigea une chronique de tous les Pays Roumains « *a toată Țara Românească (care apoi s-au împărțit în Moldova, Muntenescă și Ardealul) din descălecatul ei de la Traian împăratul Rîmului* »<sup>462</sup>, destinée à tous les Roumains. C'est ce qu'il précise dans son avant-propos aux lecteurs (« *cuvânt către cititori* ») : « *tuturor iubiților în Hristor Dumnăzăul, frați romano-moldo-vlahilor, sănătate* »<sup>463</sup>.

L'œuvre est rapidement diffusée à travers la Transylvanie. En 1730, Ion Inochentie Micu-Klein obtint un manuscrit qu'il fit ensuite copier, en 1756, pour l'église de la Sainte Trinité de Blaj. Nous retrouvons ensuite un nouvel exemplaire en 1835-1836 en Moldavie à Iași grâce à G. Săulescu. Enfin, en 1877, deux manuscrits se trouvent en Russie, l'un à Moscou et le second à Saint-Pétersbourg.

A la lecture de la chronique, nous voyons poindre les idées clés du futur mouvement transylvain des Lumières. Cantemir considère la Dacie comme la terre qui a vu naître les Roumains. L'unité politique du peuple roumano-moldo-valaque dans l'espace carpatodanubien est confirmé, selon lui, par leurs noms et leur langue : « *Aceștea dară mai sus pomeniți și în toată lumea cu nume nemuritoriu vestiți romani, nepoții adecă și strănepoții elinilor troadeni, sînt moșii strămoșii noștri a moldovenilor, muntenilor, ardelenilor și a tuturor oriunde să află a romanilor, precum și singur (însuși) numele cel de moșie (originar, de baștină) ne arată (români chemîndu-ne) și limba cea părintească (părintească) (care din româniască sau lătinească iaste) nebiruit martur ne iaste [...]* »<sup>464</sup>.

<sup>462</sup> « *Tout le Pays Roumain (qui ensuite s'est divisé en Moldavie, Munténie et Ardeal)* ».

<sup>463</sup> Ibidem, p. 11. « *A tous les amoureux du Christ. Dieu, frères roumano-moldo-valaques, santé* »

<sup>464</sup> Ibidem, p. 38. « *Ce don rappelé plus haut et dans tout le monde avec le nom immortel de célèbres Roumains, petits-fils et descendants des Grecs de Troie, sont les vénérables aïeux des Moldaves, des Munténi, des Transylvains et de tous les Roumains, où qu'ils se trouvent, de même, le seul nom (celui-là même) de patrie (originarie, autochtone) nous démontre (quand nous nous appelons Roumains) et la langue paternelle (qui vient du roumain ou du latin) est un témoin invaincu* ».

Sur la base des récits des écrivains latins, nous savons que Rome fut fondée par les frères jumeaux, Romulus et Rémus, descendants d'Enée, prince de Troie. Ce dernier fuit la ville en feu lors de l'assaut des Grecs d'Agamemnon pour s'installer dans le Latium, en Italie. D'où la filiation entre les Roumains et « *les Grecs de Troie* ».

Après les guerres menées par Trajan, considérées comme la première « *descălecat* », c'est-à-dire fondation d'un Etat roumain, les Daces ont été assimilés par les Romains : « *Arată-dă așezarea romanilor în Dachia și stîrpirea dachilor dintr-însa* »<sup>465</sup>.

La continuité romaine en Dacie après le règne de l'empereur Aurélien est ensuite affirmée vigoureusement dans le deuxième livre : « *Așijderea arată precum aceiași romani tot în Dachia au lăcuit de la Aurelie Aurelian până la Constantin Marele* »<sup>466</sup>. L'explication donnée par Cantemir sur la pérennité du peuple roumain dans l'espace Carpat-Danubien réside dans le repli des populations daco-romaines vers les montagnes. Il explique que : « [...] *domnii purtînd de grijea lăcuiitorilor, înțelegînd precum tătarii veri vor țara să prade, veri în prada alt țări printr-însa vor să treacă, ca și cînd trec în țara leșească sau în țara unguriască, îndată poruncesc și dau știre lăcuiitorilor de să trag de la cîmp la munte, la păduri și la alte locuri tari, unde de vrăjmășia lor să să poată apăra ; [...]* »<sup>467</sup>.

Cette idée d'un refuge dans les montagnes pendant les « âges obscurs » est reprise plus loin par le prince : « *Precum au început romanii din descălecatu lor de la Traian împărat prin toată Dachia așe au și ținut. Și măcar că pre vremile năpăzilor vârvărești (barbare) (pentru carile pre la locul și vremea sa îndestul s-au pomenit) mult s-au clătit și s-au strunciunat (zguduit), însă de pe hotărâle Dachii de tot afară n-au ieșit, ce numai de la cîmp spre munți, adecă despre Dunăre și despre Prut și Nistru spre părțile Ardealului să trăgea* »<sup>468</sup>.

Un peu plus en avant dans le récit, nous trouvons une nouvelle référence explicite du devenir des Roumains : « *Însă de pe cuvintele istoricului aiavea să poate înțelege că românii cești dincoace de munți, adecă din Moldova și din Țara Muntenească, cu toții odată să fie părăsit părțile despre cîmpi și la strîmptorile munților, cumu-i spre la Cîmpullung, pe la Ocnă, pe la Tazlau și pe la Totruș și pre la alte trecători pre unde sint în Țara Munteniască să fie oprit năvala lui Batie* »<sup>469</sup>.

Finalement, l'établissement des Saxons en Transylvanie se fit au milieu des Roumains qui habitaient ces territoires depuis toujours : « *Așijderea pe vremea lui Carolus Marele vinit-au*

<sup>465</sup> Ibidem, p. 78 (chapitre IV du livre I). « *Ce que démontre la fondation des Romains en Dacie et l'extermination des Daces dans celle-ci* ».

<sup>466</sup> « *De même cela montre aussi que ces Romains ont vécu en Dacie depuis Aurélien jusqu'à Constantin le Grand* ».

<sup>467</sup> Ibidem, p. 105 (chapitre IV du livre II). « *Les maîtres ont pris soin des habitants, comprenant que les Tatares vont venir piller le pays, en venant piller d'autres pays qu'ils vont passer par celui-ci, comme quand ils passent sur la terre polonaise ou hongroise, dès qu'ils l'ordonnent et informent les habitants de se retirer de la plaine dans la montagne, dans la forêt et dans les autres lieux du pays où ils pourront se défendre contre l'hostilité [des Tatares]* ».

<sup>468</sup> Ibidem, p. 177 (chapitre III du livre X). « *De la même manière que les Roumains ont commencé depuis leur fondation par l'empereur Trajan sur toute la Daice, ils ont tenu aussi ainsi. Et même lors des invasions barbares (on a suffisamment parlé du lieu et de l'époque où cela s'est passé), beaucoup ont été ébranlés et secoués, toutefois, des frontières de la Dacie, ils ne sont pas sortis du tout à l'extérieur, mais sont seulement allés de la plaine vers les montagnes, c'est-à-dire qu'ils ont fui depuis le Danube, le Prut et le Dniestr, vers les régions de Transylvanie* ».

<sup>469</sup> Ibidem, p. 181 (chapitre III du livre X). « *Toutefois, des paroles de l'historien, en vérité, nous pouvons comprendre que les Roumains de ce côté-ci des montagnes, c'est-à-dire de Moldavie et de Valachie, avec tous brusquement aient abandonnés les territoires sur les plaines pour les défilés des montagnes, vers Cîmpullung, Ocnă, Tazlau et Trotuș et les autres passages qui sont en Valachie, et aient arrêté l'invasion de Batu-Khan* ».

*coloniile saxoniilor, de acel împărat trimise, și s-au așezat pre o samă de locuri în Ardeal, printre români, unde din temelie șapte cetăți făcînd [...] »<sup>470</sup>.*

Ce véritable leitmotiv de la continuité roumaine dans l'ancienne Dacie de Trajan est littéralement martelé par Cantemir grâce à des périphrases fortes de signification : « *pentru romanii din Dachia* » ou encore « *Într-acesta chip și pentru ne[între]rupt și totdeauna traiul romanilor din Volohia trebuie a înțelege, [...] ».*

Afin de montrer une nouvelle fois la pensée du prince moldave quant au lien intime entre les montagnes des Carpates et son peuple, tournons nous vers sa description de la Moldavie. Au cours du récit évoquant la naissance de la principauté par Dragoș, que Cantemir pensait être le fils de Bogdan, l'auteur explique que cette fondation est le résultat de la fuite du voïvode avec 300 de ses hommes face à la furie des barbares : « *Dragoș, fiul lui Bogdan, conducătorul lor [al coloniilor romane], au fost silite să treacă munții și să-și caute scăparea din fața furiei barbarilor și a hotărît să încerce a trece munții spre răsărit cu numai trei sute de oameni, ca și cînd ar fi făcut o vînătoare. În acest drum a întîlnit din întîmplare un bou sălbatic, căruia moldovenii îi zic zimbru, și tot urmărindu-l a ajuns jos la poalele munților »<sup>471</sup>.*

Alors que la chronique « *destinée à tous les Roumains* » nous montre clairement quel rôle fut joué par les Carpates à la suite de l'abandon de la province par l'empereur Aurélien, il nous faut nous tourner vers deux autres œuvres pour comprendre la fonction véhiculée par le Danube à la même période.

Dans son *Historia Moldo-Valachica*<sup>472</sup>, rédigée en 1714, Dimitrie Cantemir affirme que les Roumains du sud du Danube représentent une partie du peuple roumain par leur langue et leur nom qu'ils ont en commun. Il soutient une nouvelle fois cette thèse dans son *De antiquis et hodiernis Moldaviae nominibus* (1716), lorsqu'il explique que les Roumains vivant au sud du Danube ont été déplacés sous Aurélien lors de l'abandon de la Dacie<sup>473</sup>.

C'est sur cette base historiographique que se place l'apparition, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de l'illuminisme transylvain. Les représentants de cette Ecole de pensée s'inscrivent dans un cadre historique plus large. Ils proposent de percevoir la nation roumaine comme

<sup>470</sup> Ibidem, p. 178. « *De même, à l'époque de Charlemagne les colons saxons, envoyés par cet empereur, se sont établis dans plusieurs lieux en Transylvanie, parmi les Roumains, où ils ont fondé sept cités* ».

« *Pour les Roumains de Dacie [...] »*. « *De cette façon, la vie ininterrompue et toujours présente des Roumains de Valachie [...] »*.

<sup>471</sup> CANTEMIR, *Descriptio*, pp. 51-52. « *Dragoș, fiul de Bogdan, leur chef [celui des colons roumains], a été contraint de traverser les montagnes pour chercher à échapper à la furie des barbares et a décidé de tenter de traverser les montagnes vers l'Orient avec seulement 300 hommes, comme s'il était parti à la chasse. Sur ce chemin, il a rencontré par hasard un boeuf sauvage, que les Moldaves appellent auroch, et en le suivant est arrivé jusqu'au pied des montagnes* ».

<sup>472</sup> CANTEMIR - Opere, « *Historia Moldo-Valachica* », pp. 415, 422-423, 427.

<sup>473</sup> CANTEMIR -- Opere, « *De antiquis et hodiernis Moldaviae nominibus* », p. 113.

descendante du peuple romain implanté en Dacie. Ils illustrent donc la latinité de sa langue ainsi que de sa continuité sur le territoire de l'actuelle Roumanie.

Œuvre clé s'inscrivant dans cette perspective, le *Supplex Libellus Valachorum* condense ces idées en une pétition vibrante pour les droits du peuple roumain. Il y proclame l'ancienneté des Roumains en Transylvanie. Ceux-ci descendent directement des colons implantés en Dacie par Trajan : « *Est Natio Valachica omnium Transylvaniae huius aetatis Nationum longe antiquissima* ». Les invasions barbares ne les ont pas déplacés : « *Numquam tamen eo rem deducere potuerant, ut Romanorum ibi nomen aut imperium penitus extinguerent* ».

De plus, les rives du Danube sont restées sous la domination des Romains pendant des siècles : « *Certum enim est ipso etiam saecula VI plures ibidem Romanis in Oriente Imperatoribus, ad ripas praesertim Danubii, paruisse arces, interiores vero Provinciae partes tanto Romanorum incolarum numero abundabant* ».

Enfin, jusqu'à l'arrivée des Hongrois, les Roumains étaient dirigés par les leurs : « *Propriis e sua Natione electis Principibus usque ad Hungarorum adventum paruerent* ».

Les rédacteurs du *Supplex Libellus Valachorum* s'inscrivent véritablement dans une logique historique prônant de manière sous-jacente l'unité de tous les Roumains.

Dans leur présentation de l'histoire de ces contrées pendant l'Antiquité, ils utilisent le terme de « Dacie », englobant de la sorte la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie. La preuve de la connaissance des frontières « historiques » de la Dacie par les auteurs du *Supplex Libellus* nous est directement transmise par cette phrase : « *Obtigit haec fortuna illi praecipue Daciae parti quae hodie Transylvaniae nomen obtinet, [...]* ».

Même si la thématique centrale de la pétition fut de permettre la « restitution » (*restitutio*) des droits civiques des Roumains de Transylvanie<sup>474</sup>, ses auteurs n'en demeurent pas moins à l'origine du concept d'union de part et d'autre des Carpates.

Sur les bases de l'ancienneté, de l'autochtonisme et de la romanité prônés par le *Supplex Libellus*, la vision de ceux-ci se précise dans le sens d'une unité spirituelle des Roumains au Moyen-Âge, logiquement issue de l'Antiquité romaine. Celle-ci évolue alors vers une union politique de plus en plus revendiquée où les Carpates symbolisent la colonne vertébrale qui devait unir le « nucleus » transylvain avec la Valachie et la Moldavie, ainsi que ce fut le cas sous le roi dace Burébista<sup>475</sup>. Nous retrouvons ainsi chez ces auteurs plusieurs concepts communs.

Une première idée confronte la grandeur de l'Etat dace puis de la Dacie romaine, notamment dans son extension géographique<sup>476</sup> qui a pour centre les Carpates<sup>477</sup>, avec la décadence que

<sup>474</sup> HITCHINS (1987), pp. 137-138.

<sup>475</sup> PLATON (1987), pp. 315-323.

<sup>476</sup> MAIOR – Istoria. Chapitre 1, § 5 : « [...] *ca să stăpînească satele și orașele, cuprinseră Dachia toată de la Tisa încoace prin Bănat până în Dunăre, Ardealul, Țeara Muntenescă și Moldova până în Prut și până la Marea Neagră. De la acești a Dachiei stăpînitori romani iaste acel mult neam, în zisele țări, carii pre limba sa se chiamă romîni, adecă romani, iară limbile slovenești le zic vlasi și grecii vlahi, de unde lătinește acum se numesc valahi (Valachi)* » (« Pour dominer les villes et les villages, incluant toute la Dacie depuis la Tisa jusqu'au Banat, au Danube, à la Transylvanie, à la Valachie, à la Moldavie jusqu'au Prut et la mer Noire. Cette Dacie conquise par les Romains

connaissaient alors les Pays Roumains au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>478</sup>. L'arrivée des légions romaines de Trajan est perçue, à l'instar de Cantemir, comme un véritable *descălecat* : la fondation d'un Etat « roumain ». Vue la description des guerres qui est faite par les représentants de l'Ecole transylvaine, celles-ci doivent être comprises comme l'avancée de la civilisation jusqu'au centre même de la royauté dace, les montagnes des Carpates, lieu où se réfugièrent les autochtones. Nous trouvons cette idée tout d'abord chez Samuil Micu. Il explique que : « *După bătaia aceasta, dachii s-au tras la munți* »<sup>479</sup>. Gheorghe Șincai dans son *Chronicon Daco-Romanorum sive Valachorum* va plus loin en affirmant que « *ut ad amussim referant integrum vestitum Daco-Romanorum sive Valachorum, qui actu incolunt montanas plagas ad Cibinium, Transylvaniae urbem* »<sup>480</sup>. A la conquête militaire romaine se substitue immédiatement la conquête humaine. Le territoire dace accueille une forte colonisation traduite dans le vocabulaire des auteurs de l'école transylvaine par l'idée d'un établissement des Romains : « *așezarea românilor* »<sup>481</sup>. C'est au cours de cette époque que la grandeur de la Dacie atteint son apogée. Elle comprend alors, aux dires des écrivains, la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie et le pays hongrois

---

renfermait beaucoup de peuples, qui selon les pays, en fonction de leur langue s'appelaient Roumains, c'est-à-dire Romains, alors qu'en langue russe, on les appellent Vlasi, en grec, Vlahi, et aujourd'hui en latin ils s'appellent Valaques »).

<sup>477</sup> MICU - Istoria, volume I, § 21 : « *În ce pămînturi lăcuiesc românii* » (« Sur cette terre vivent les Roumains »). « *În Dachia cea Veche, în carea împăratul Traian au așezat pre romani, carea să cuprindă cu Tisa, cu Prutul, cu Nistrul și cu Dunăre, mai mulți lăcuiitori sînt români, decît toate alte neamuri, cã în Țara Ardealului și în Țara Ungurească pînă la Tisa, românii cu mulțimea întrec pre toate alte neamuri care sînt întru aceste pămînturi* » (« Dans la vieille Dacie, dans laquelle l'empereur Trajan avait établi les Romains, et qui s'étendait de la Tisa au Dniestr et au Danube, beaucoup d'habitants sont Roumains, plutôt que d'autres peuples de Transylvanie et de Hongrie jusqu'à la Tisa, de sorte que les Roumains avec la multitude dépassent de beaucoup les autres peuples qui sont dans ces contrées »).

« *Iară în Țara Românească și în Moldova, mai cu samă singuri românii sînt lăcuiitorii. Afară de pămînturile acestea lăcuiesc încă români în Besarabiia, în Bugeac și în Crim. care țeri acum să zic Țara Tătărăscă cea Mică. Încă și supt stăpînirea împărăției muscăcești, în țara carea să zic Nova Serbiia, adevă Țara Sirbească cea Noao, mulți români lăcuiesc. Prescum și peste Dunăre, în Bulgariia. Afară de locurile acestea, mai sînt români carii lăcuiesc în Machedonia și să chiiamă vlahi și, pentru că Hrisa, domnul lor, au fost om scurt la stat, unii greci i-au zis condo-vlahi, adevă români scurți* » (« Et, en Valachie et en Moldavie, surtout, les Roumains sont les seuls habitants. En dehors de ces régions, nous trouvons encore des Roumains en Bessarabie, dans le Bujak et en Crimée, dont la terre s'appelle ici le Pays des Petits Tatars. De plus, sous la domination de l'Empire des Muscâcești, sur le sol que l'on appelle la nouvelle Serbie, en fait actuellement le Pays des Serbes, beaucoup de Roumains y vivent. De même sur l'autre rive du Danube, en Bulgarie. En dehors de ces lieux, on trouve encore des Roumains en Macédoine, où on les appellent les Vlaques et, parce que Hrisi, leur chef, est resté un court laps de temps à la tête de l'Etat, certains Grecs les nomment Condo-Vlahi, c'est-à-dire les Courts Valaques »).

<sup>478</sup> CAZACU (1998 / 2), pp. 253-254.

<sup>479</sup> MICU - Istoria, volume I, p. 33. « *Après cette bataille, les Daces se sont retirés dans les montagnes* ».

<sup>480</sup> ȘINCAI - Chronicon, p. 14.

<sup>481</sup> Ibidem, p. 36.

jusqu'à la Tisa<sup>482</sup> et où les Carpates, les « *monte Carpato* » de Budai-Deleanu, en sont le noyau.

Véritable « *sceau de Rome* » selon l'expression empruntée à Nicolae Iorga, sa plus belle illustration correspond à la latinité de la langue roumaine. Thèse véhiculée depuis le Moyen-Âge par les écrivains étrangers et notamment italiens<sup>483</sup>, il faut attendre l'œuvre de Budai-Deleanu, *De originibus populurum Transylvaniae*, pour découvrir que la langue roumaine est issue du latin populaire parlé dans la province dace pendant l'occupation romaine : « *Valachos, [...], Romanae Latinaeque originis esse arguit. [...]. Adstipulatur his lingua Valachorum, quae fere integra ab antiquo Latii seu verius vulgo Romani sermone provenire cognoscitur, quidquid in contrarium imperiti huius protulerint* »<sup>484</sup>.

D'ailleurs, l'affirmation d'une descendance noble, dace, daco-romaine ou romaine, du peuple roumain a été l'un des thèmes majeurs pour la reconnaissance des droits et l'appartenance à la famille européenne. Elle a également été l'argument de base pour une union des Roumains dans une sorte de « *restitutio Daciae* »<sup>485</sup>.

Quelques lignes plus loin, Budai-Deleanu rappelle également que l'empreinte romaine a été transmise, par son nom même de Roumain, au peuple autochtone et ce, à l'époque de Trajan. Ce nom, rajoute-t-il, les Roumains l'ont gardé jusqu'à aujourd'hui : « *Quod nomen gens nostra a deductione coloniarum per Traianum et quandiu in montanis Transylvaniae atque in Maramoros commorata est retinuit retinetque hodieum, sed magis Montani (Valachice legendo Muntenni, per quod Valachiae propriae dictae incolae intelliguntur) quam Moldavi haec retinent, nam illi etiam num scribunt Tzara Romaneasca (hoc est terra Romana), retinent quoque et Romaeni qui sunt in Transylvania* »<sup>486</sup>.

A la différence des autres représentants des Lumières transylvaines, Budai-Deleanu développe à cette étape de l'histoire du peuple roumain une seconde idée singulière. En effet, il refuse de croire en l'extermination des Daces au cours des guerres contre Trajan. Son opinion est qu'une partie de la population s'est réfugiée dans les zones voisines de la Dacie : « *Caeterum, Daci, bello superstites, partim in fidem recepti, partim servituti voluntarium praeferendo exilium, in finitimas dilpasi sunt regiones. Ferunt nonnullos eorum adea efferatos odio Romanorum urbe ac oppidis, ipsi postea, convivio quasi in cavernis montium indicto inter festivos ritus epoto veneno, corruere* »<sup>487</sup>.

La continuité du peuple roumain pendant les migrations barbares est l'élément central des revendications qui se font jour à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. A ce titre, une part non négligeable

<sup>482</sup> Ibidem, p. 38 ; BUDAI-DELEANU – De originibus, pp. 1 et 2.

<sup>483</sup> Voir ARMBRUSTER (1977).

<sup>484</sup> BUDAI-DELEANU – De Originibus, livre 2, chapitre 5.

<sup>485</sup> D'ailleurs le mémoire de Mihai Cantacuzino adressé en 1772 à la couronne autrichienne exprime clairement ce point de vue : « *Daignez, Monsieur, considérer un instant notre triste situation et notre malheur si nous devons encore fléchir sous un joug déjà secoué, regardez d'un autre côté l'heureux climat et la grande fertilité de ces contrées, et vous trouverez que les deux Principautés, réunies par un bon prince et protégées par les deux plus grands empires de la chrétienté, peuvent en peu de temps former un Etat capable de se soutenir et d'opposer une barrière au torrent qui a si souvent menacé le mot chrétien d'une entière ruine* ». Voir CAZACU (1998 / 2), p. 262.

<sup>486</sup> BUDAI-DELEANU – De Originibus, livre 2, chapitre 5, pp. 200-202.

<sup>487</sup> BUDAI-DELEANU – De Originibus, partie I, chapitre 4, § 15.

des écrits historiques réalisés par les représentants de l'école des Lumières transylvaines ont trait à cette période clé des Roumains.

Petru Maior, à l'instar des autres représentants transylvains, exprime clairement l'idée que le retrait voulu par l'empereur Aurélien n'a pas eu de conséquences migratoires sur une grande majorité des habitants de la Dacie : « *Partea cea mai mare a Românilor nu au eșit din Dachia preste Dunăre* »<sup>488</sup>.

Chez Budai-Deleanu, la continuité roumaine est tout autant affirmée : « *Hucusque dicta sufficerent ad probandam Valachorum a coloniis Romanis originem atque in Dacia Traiani continuam habitationem* »<sup>489</sup>. Plus loin, dans son chapitre sur l'origine des Roumains (*De Valachorum origine*), il ajoute : « *At vero Valachorum continuam Dacia Traiana habitationem* »<sup>490</sup>.

Le récit donné par Gheorghe Șincai dans son *Chronicon Daco-Romanorum sive Valachorum et plurium aliarum nationum* se développe entre l'année 86, avènement de Décébale sur le trône du royaume dace et l'année 1183. La mise en exergue du titre et de la période historique qu'il couvre nous démontrent d'emblée la continuité daco-romaine au cours de la période dite des migrations barbares sur le sol dace. C'est ce qu'explique l'auteur un peu plus loin : « *Romanos constantes dominatos fuisse etiam ad sinistram Danubii usque dum Bulgari advenerunt anno 679. [...] Plane ita, quam admodum / appellati sunt ii Daco-Romani, qui a sinistra Danubii sunt primum Romani, tum Abotriti, postea Comani et Pacinacitae demum Montani seu Transalpini, Moldavi, Marginales, Mocani et Fraterculi. [...] Quod Daco-Romani qui a sinistra / sunt Danubii et praesertim illi, qui Transylvaniam incolunt, tanquam magis oppressi, hodiedum Aureliani meminerint et luctuose canant, vel maxime circa festa natalitatis domini nostri Iesu Christi* »<sup>491</sup>. Cette dernière citation nous offre les explications de Șincai quant à la persistance des Daco-Romains. Ceux-ci sont restés « collés » aux montagnes de Transylvanie.

C'est sous une forme littéraire légèrement différente mais à la signification complémentaire que Samuil Micu se propose de comprendre cette même persistance. Il écrit que « *pe la anul 889, români era în partea aceasta a Dachiei carea o chemăm Ardeal, adecă Ardeal pentru că are multe dealuri, și domnul țării aceștia era român până la anul mai sus pomenit, când ungurii cu căpitanul lor Alm au venit să între în Panoniia* »<sup>492</sup>.

Ce sont bien les hauteurs, caractérisant la Transylvanie, qui ont permis aux descendants des Daco-Romains de rester en dehors des voies empruntées par les populations migratrices. Toutefois, seul Petru Maior relativise cette thèse d'une vie « montagnarde » pour affirmer que les Roumains ne s'y réfugiaient qu'en période d'invasion : « *Nici nu au rămas numai prin munți, [...]* ». Relatant ensuite l'invasion d'Attila, l'auteur précise qu'après son passage,

<sup>488</sup> MAIOR - *Istoria*, chapitre 3, § 3.

<sup>489</sup> BUDAI-DELEANU – *De Originibus*, volume 1, pp. 195-196.

<sup>490</sup> BUDAI-DELEANU – *De Originibus*, volume 2, p. 194.

<sup>491</sup> ȘINCAI - *Chronicon*, pp. 56-57 (années 274 et 275).

<sup>492</sup> MICU - *Istoria*, p. 55. « *Autour de l'année 889, les Roumains vivaient dans cette partie de la Dacie que l'on appelle Ardeal, parce qu'elle renferme beaucoup de collines, et le chef de leur Pays était roumain jusqu'à l'année mentionnée plus haut, lorsque les Hongrois avec leur capitaine Alm sont venus et sont entrés en Pannonie* ».



« zisei mai sus, că romanii cei din Dachia nu numai pre la munți, ci și pre șesuri au rămas statornici, în lăcașurile și în moșiile sale [...] »<sup>493</sup>.

La pénétration hongroise dans le bassin transylvain occupe une place importante chez les représentants des Lumières. Désormais maîtres de la province et occultant les droits des Roumains, les auteurs mettent en exergue l'antériorité roumaine sur celle des Hongrois<sup>494</sup>. Budai-Deleanu confirme une nouvelle fois que les Roumains sont restés en Dacie après l'abandon d'Aurélien. Il apporte toutefois une information supplémentaire en affirmant que les Roumains furent dirigés par leurs propres chefs et ce, jusqu'à l'arrivée des Hongrois : « *Daciam hoc tempore variis principibus Blachis et Bulgaricis paruisse ex Belae Notarii relatis comperimus* »<sup>495</sup>. L'expansion de ces derniers en Transylvanie n'a pas plus exterminé les Roumains que les migrations antérieures. Même après la conquête, Samuil Micu affirme qu'il existe toujours des Roumains : « *Iar vlahii (românii), lăcuiorii Ardealului...* »<sup>496</sup>. Plus encore, les auteurs expliquent que la nation roumaine a volontairement choisi le « *crai* » magyar comme chef après les luttes de celui-ci contre les duchés de Gélú, Glad et Menomorut<sup>497</sup>.

Une fois encore, les montagnes des Carpates furent le foyer autorisant la pérennité des Roumains sur le sol de l'ancienne Dacie face aux Hongrois : « *Așa și astăzi, pre cei ce sînt în munții cei de cătră țeara unjurească și învecinați împărăției lui Menumorut, îi numesc mocani sau moțani. Pre cei din Țera Romînească îi chiamă munteni, [...]* »<sup>498</sup>, comme après l'invasion mongole : « *Post recessum Mongolorum dispersae hinc inde nationes Daciae diu latuere in abditis montium, metu iterum inimici improvise redirent et, [...]* »<sup>499</sup>.

De la sorte, au début de la constitution des principautés féodales sur le territoire actuel de la Roumanie, les Roumains habitent aussi bien les bords de la mer Noire que les montagnes de Transylvanie et du Maramureș : « *Am zis airea cum s-au tras românii, lăcuiorii Dachiei, unii spre Marea Neagră, alții spre Ardeal, la munți ; iară unii s-au tras la Maramurășiu, loc muntos și pădureț, carii scaonul domniei sale îl avea unde râul Mara întră în Tisa, în orașul, care atunci să chema Bogdan ; [...]* »<sup>500</sup>.

<sup>493</sup> MAIOR - Istoria, chapitre 3, § 5. « *Comme dit plus haut, les Romains, ceux de Dacie, ne sont pas restés dans les montagnes, mais se sont établis dans les plaines, sur leurs domaines et leurs terres* ».

<sup>494</sup> ȘINCAI - Chronicon, p. 256 (année 904) : « *E praedictis Anonymi Belae regis Notarii verbis, facile colligere potes Daco-Romanos seu Valachos Transylvanos se sua sponte subdidisse duci Tuhutum* ».

BUDAI-DELEANU – De Originibus, p. 188 : « *Quid quod mores Romanos apud Valachos viguise et hodieum vigere viri eruditi observaverint, quos certe Valachi a nullo alio populo, nisi a Romanis maioribus suis, receptos retinere* ».

<sup>495</sup> BUDAI-DELEANU – De Originibus, volume 1, pp. 109-110.

<sup>496</sup> MICU - Istoria, p. 58. « *Les Valaques (Roumains), habitants de la Transylvanie* ».

<sup>497</sup> MAIOR - Istoria, chapitres 5, 6 et 7 (où parlant des duchés de Menumorut et Glad, l'auteur affirme que « *toți era romîni* »).

<sup>498</sup> MAIOR - Istoria, chapitre 7, § 2. « *Ainsi aujourd'hui aussi, ceux qui sont dans les montagnes, ceux des terres hongroises et dans le voisinage de l'empire de Menumorut, on les appelle Mocani ou Moțani. Ceux qui sont en Valachie, on les nomme les Munteni – montagnards* ».

<sup>499</sup> BUDAI-DELEANU – De Originibus, volume 1, chapitre 10, pp. 115-116.

<sup>500</sup> MICU - Istoria, tome 3, p. 13. « *J'ai évoqué ailleurs les régions où l'on trouve les Roumains, les habitants de la Dacie, certains vers la mer Noire, d'autres en Transylvanie, dans les montagnes ;*

C'est à partir de ces derniers lieux qu'ils fondent les principautés de Valachie et de Moldavie. Les représentants de l'Illuminisme transylvain présentent les Carpates comme le point de départ des constitutions étatiques féodales. Malgré quelques erreurs<sup>501</sup>, l'épisode de Dragoș est un événement marquant pour les auteurs. Voici comment Budai-Deleanu présente, sur la base des chroniques antérieures, les épisodes fondateurs des Pays Roumains : « [...] *et ferme eodem tempore Dragosius, Bogdani filius, cum suis in Moldaviam e montibus Maramoros descendit, quando ex alia parte Radulus Niger, quem aliquem etiam Bazaradum vocant, principatum in Valachia fundavit* »<sup>502</sup>.

A partir de l'émergence des principautés roumaines, les références aux montagnes des Carpates se font à la fois plus rares mais les quelques mentions qui sont données par ces écrivains révèlent toute l'ambiguïté de ces contrées.

Celles-ci permettent l'indépendance de la principauté valaque, notamment dans le récit de la bataille de Posada (1330) entre Basarab et Charles-Robert d'Anjou : « *Dar mergând prin locuri necunoscut, printră munții și printră păduri, nimica nu afla de mâncare și au început a flămânzi craiul și oastea lui, încă și caii nu avea hrană, că poruncisă domnul Basarab, ca lăcuiorii din părțile acelea cu toate ce au să se tragă mai înlăuntrul țării* »<sup>503</sup>. Etienne le Grand usa de la même méthode pour défaire l'armée hongroise de Mathias Corvin lors de la bataille de Baia : « *Iar Ștefan-Vodă după ce au înțeles că s-au abătut Mătiiaș craiu // spre Bae, socoti vreamă bună și loc mai strâmt a fi să lovească ce Mătiiașiu craiu [...]. Nu să mai întorcea, ci da prin munții* »<sup>504</sup>.

Les défilés des Carpates, en tant qu'artères permettant la communication entre les trois Pays Roumains, laissent passer les armées pour destituer les voévodes qui refusent la souveraineté hongroise : « *După ce au trecut Mătiiaș cu oastea munții, au trimis soli la Ștefan-vodă, [...]* »<sup>505</sup>, « *Dar și Iliiașiu-Vodă cu turcii, înțelegând că unгурii și neamții aleargă după ei, grăbea să treacă munții, dar fiind îngreioiați de multă pradă, nu putea iute merge, ci i-au ajuns oștile nemțești și cu unгурii și au scos de la ei toată prade, și mulți // din moldoveni și din Turci au perit, și de ar fi sosit pușintel mai înainte pedestrirea nemțească și săcuii să fie apucat potecele munților, și pe turci și pe moldoveni, și pe Iliiaș-Vodă ar fi prins, dar așa*

---

*d'autres encore habitent le Maramureș, contrée montagneuse et boisée, dont leur cour princière est à l'endroit où la rivière Mara se jette dans la Tisa, dans une ville, que l'on appelait alors Bogdan ».*

<sup>501</sup> Nous trouvons notamment chez Samuil Micu, comme chez Cantemir, une filiation entre Dragoș de la famille des Giulești et Bodgan de Cuhea. Toujours chez les mêmes écrivains, Seneslau aurait été le voévode des Roumains du Maramureș en 1247. Voir, MICU - Istoria, tome 3, p. 13.

<sup>502</sup> BUDAI-DELEANU – De Originibus, volume I, chapitre 10, pp. 115-116.

<sup>503</sup> MICU - Istoria, tome 3, p. 293. « *Mais marchant dans des lieux inconnus, à travers les montagnes et les bois, le roi [Charles-Robert d'Anjou] et son armée ne trouvaient plus rien à manger et commençaient à être affamés, de même les chevaux n'avaient plus de nourriture, car le prince Basarab avait ordonné aux habitants de ces coins de la région de partir avec leurs biens plus à l'intérieur du Pays* ».

<sup>504</sup> MICU - Istoria, tome 3, p. 31. « *Et Etienne le Grand après avoir compris qu'ils avaient affaibli le roi Mathias Corvin // chercha vers Baia le moment propice et le lieu pour attaquer le roi Mathias [...]. [Mathias Corvin] ne pouvait plus se revenir sur ses pas car il était pris dans les montagnes* ».

<sup>505</sup> MICU - Istoria, tome 3, p. 31. « *Après avoir traversé les montagnes avec son armée, Mathias Corvin a envoyé des émissaires à Etienne le Grand* ».

*Iliiașiu-Vodă s-au întors deșert la Suceava, scaonul său* »<sup>506</sup> ; ou bien encore lors des représailles des princes roumains : « *Deci în anul 1528 s-au ridicat Petru-Vodă Rareș asupra săcuilor la Ardeal și împărțindu-și oastea în doao taberi, pe doao poteci au trecut peste munți în Ardeal* »<sup>507</sup> .

Lieux de refuge face aux invasions, notamment ottomanes, les princes déchus partent se cacher dans les monastères blottis au milieu des forêts denses des montagnes : « *Însă cu toată aceastea Petru-Vodă mai tare se temea să nu-l prinză boiarii și șă-l dea în mânila împăratului turcesc, pentru aceaia șe-au trimis doamna // și coconi spre munții înainte ; el încă părăsit de toți, numai singur călare, au dat cătră munții și venind deasupra mânăstirei Bistriței în munții [...]* » ; « *Petru-Vodă cât au văzut acest lucru, îndată au încălecat pe cal și au fugit spre munte mai afund, unde să poată scăpa, și întrând în munte departe, fără cale, fără povață, au ajuns strămoare ce aceea, pe unde nici călare nici pedestru nu putea străbate, pentru aceaia i-au căutat a lăsa calul și, pedestru, cu multă nevoie au // străbătut și așa, pedestru, în șase zile au umblat rătăcind prin munți, flămând și ostenit,* »<sup>508</sup> ;

Ils se réfugièrent également chez le voisin transylvain : « *și așezînd femeile și pruncii în muntele Prasov, urma oastea lui Baiazet prin pădurile cele cu ghinde, de care mai multe sînt în țeara aceaia și o fac neștrăbătută* »<sup>509</sup> .

Il en est de même des habitants, qui laissèrent leurs biens pour s'éloigner des routes prises par l'armée ennemie : « *Ajuns-au fără de împedecare și tătarii cu generalul lor, Iali aga, și*

<sup>506</sup> MICU - Istoria, tome 3, p. 79 (sur la montée sur le trône de Moldavie en 1546 d'Iliiașiu-Vodă II, fils de Petru Rareș). « *Mais le prince Iliiașiu et les Turcs comprenant que les Hongrois et les Allemands le poursuivaient, se hâtait de traverser les montagnes, mais surchargé par les nombreux pillages, il ne pouvait aller vite, mais les armées allemandes et hongroises les ont rejoint et leur ont pris tout leur butin, et beaucoup // de Moldaves et de Turcs ont péri, et si les fantassins allemands et hongrois avait pris connaissance un peu plus tôt des sentiers de montagne, les Turcs, les Moldaves et le prince Iliiașiu auraient été pris également, mais ainsi Iliiașiu s'en repartit en vain à Suceava, sur son trône* ».

<sup>507</sup> MICU - Istoria, tome 3, p. 69 (sur l'attaque en 1528 de Petru Rareș contre les Saxons). « *Donc, au cours de l'année 1528, le prince Petru Rareș se souleva contre les Saxons de Transylvanie et divisant son armée en deux campements, il traversa par deux sentiers les montagnes vers la Transylvanie* ».

<sup>508</sup> MICU - Istoria, tome 3, p. 74. « *Malgré tout cela, le prince Petru Rareș, plus fort, avait peur que les boyards ne le suivent pas et qu'ils le livrent à l'empereur turc, c'est pourquoi il envoya les femmes et la cour // plus loin dans les montagnes ; lui-même abandonné de tous, et seul avec un cheval, il avança vers les montagnes et alla au-dessus du monastère de Bistrită dans les montagnes* ». « *Le prince Petru Rareș ayant vu cette chose, est monté sur un cheval et s'est élancé vers les montagnes les plus profondes, pour s'échapper et entrant loin une montagne très étroite, sans chemin, sans guide, dans laquelle nul ne pouvait pénétrer, ni à cheval, ni à pied, c'est pourquoi il leur a laissé son cheval et, à pied, avec beaucoup de difficultés, // il entra et, ainsi, à pied, erra six jours, affamé et fatigué,* ».

<sup>509</sup> ȘINCAI – Hronica, p. 95 (sur la fuite de Mircea face au sultan Bayezid et en 1398). « *Et installant les femmes et les nourrissons dans les montagnes de Brașov, il poursuivit l'armée de Bayezid au travers des bois et des chênaies, qui sont nombreux dans ce pays et qu'on dit impénétrables* ».

*doi domni românești, al Moldovei și al Valahiei, cu atîta frică a ardelenilor cît partea cea mai mare a lăcuiitorilor au fugit la munți, lăsînd țeara se a tae și ardă provinzii »<sup>510</sup>.*

Mais aux yeux de ces auteurs, les Carpates sont aussi un lieu d'échanges ; à la fois de biens matériels comme de valeurs spirituelles : « *În Ardeal, din cei de lîngă Sibiiu, unii toată viața lor o petrec îmblînd prin locuri streine cu iole sale și cu caii săi pentru pășunea ; mulți dintră ei veara vin la munții cei de cătră Moldova, cu turmele sale, pre iarnă trec la Moldova, nice nu se întorc la cāsile sale, fără cînd și cînd, pre rînd, și așa, vînzînd lînă și brînză, își chivernisesc cāsile sale »<sup>511</sup> ; « *carii trecînd prin Valahia, multe cheltuieli au pricinuit lui Brancovan, tătuiși au zidit pentru românii din Făgăraș, o beserică cu hramul Sfîntului Nicolae »<sup>512</sup>.**

Ces échanges ininterrompus entretinrent l'idée de l'appartenance à un même peuple (« *Dar sã înșeala că amestecă pe moldoveni cu munteani, fiindcă și moldoveanii și munteanii sunt un neam români și ei nu fac osibire, [...] »<sup>513</sup>. Mais c'est à regret que Samuil Micu évoque les divisions politiques entre les princes qui ne permirent jamais une union durable des Roumains notamment face au péril ottoman : « *Românii, adecă moldoveanii și munteanii, în loc de a sã ajuta și a sã apară unii pe alții împotriva turcilor [...] »<sup>514</sup>.**

L'union des trois principautés sous le règne de Michel le Brave ne constitue en rien chez les représentants de l'école transylvaine un événement extraordinaire. Les faits d'arme du voévode valaque sont pourtant bien connus des écrivains de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, leur récit est souvent peu détaillé et très lapidaire. Voici par exemple comment Samuil Micu retranscrit la conquête de la Moldavie en mai 1600 : « *Deci Mihai-Vodă sã așeză domn și prinț Țării Ardealului, iară în Țara Românească pusă domn pe fiiul său, Nicolae-Vodă. Iar cînd au fost anul 1600, maiu zile 6, Mihai Vodă au rădicat oaste asupra lui Ieremie-Vodă din Moldova și au intrat în Moldova »<sup>515</sup>.*

Ion Budai-Deleanu n'est pas plus prolixe au sujet de l'union : « *qui a Mich(aele) waywoda Transalpinæ regionis, verosimile Rudolphi imp(eratoris) institutu, in Transylvaniam*

<sup>510</sup> ȘINCAI – Hronica, p. 117 (sur la fuite des Transylvains face à l'arrivée des Turcs par les Portes de Fer transylvaines en 1661). « *Ils ont avancé sans problèmes, les Tatars avec leur général, l'aga lali, et deux princes roumains, celui de Moldavie et celui de Valachie, si effrayés par les Transylvains que la plupart des habitants ont fui dans les montagnes, laissant leur pays et brûlant leurs provisions ».*

<sup>511</sup> MAIOR - Istoria, chapitre 8, § 4. « *En Transylvanie, près de Sibiu, il y a des Roumains qui passent toute leur vie à parcourir des lieux étrangers avec leurs barques et leurs chevaux pour le pâturage, beaucoup d'entre eux, ceux de Moldavie viennent de la montagne en été, avec leurs troupeaux, et l'hiver ils traversent la Moldavie, ils ne reviennent même pas dans leurs maisons, de temps en temps, à tour de rôle, et ainsi, en vendant leurs laines et leurs fromages, ils enrichissent leurs maisonnées ».*

<sup>512</sup> ȘINCAI – Hronica, p. 128. « *Qui en passant par la Valachie, ont causé à Brancovean beaucoup de dépenses, toutefois, ils ont construit pour les Roumains de Făgăraș, une église Saint-Nicolas ».*

<sup>513</sup> MICU - Istoria, tome 2, chapitre 5, p. 285. « *Mais il se trompe quand il mêle les Moldaves avec les Valaques, parce que les Moldaves et les Valaques sont un peuple romain et qu'il ne fait pas la distinction ».*

<sup>514</sup> MICU - Istoria, tome 3, chapitre 16, p. 60. « *Les Roumains, c'est-à-dire les Moldaves ou les Valaques, au lieu de s'aider et de se défendre ensemble contre les Turcs ».*

<sup>515</sup> MICU - Istoria, tome 2, p. 355. « *Donc, Michel le Brave s'est installé comme seigneur et prince de Transylvanie, et installa son fils, le prince Nicolas, prince en Valachie. Et, en 1600, le 6 du mois de mai, Michel le Brave a attaqué l'armée du prince Jérémie de Moldavie, il est entré en Moldavie ».*

*irrupente, profligatus, relicto exercitu, in montibus a Siculi occisus fuit, nam Valachis Siculi quoque se sociaveran. Sed Sigismundo Ieremiam Moldavum in Valachos incitantem et hoc facile credente, in Valachia irruente primum Michael, qui neque comissariorum, mandata Rudolphi referentium ut Transylvania excedat, obtemperare necessarium putabat, retractus fuit, poenas tamen luit Ieremiae stoliditas* »<sup>516</sup>.

La réalisation de ces œuvres, chroniques et histoires du peuple roumain, est trop bien documentée pour pouvoir expliquer ces récits sous l'aspect d'une méconnaissance des événements historiques ayant permis la réalisation de cette union éphémère.

Samuil Micu explique très précisément mais très sommairement les victoires remportées par Michel le Brave au sud du Danube (« *Tot prădând Țara Turcească din Dunăre până în munții* »<sup>517</sup>) tout comme son alliance avec les haïdoucs de Baba Novac (« *Iar când au fost la anul 1597, în șase zile a lui marție, Mihai Vodă au trimis pe Vilașco cu mulți haiduci la Baba [...]* »<sup>518</sup>).

L'épopée de Michel le Brave n'a pas été perçue par les représentants de l'Ecole transylvaine des Lumières comme une volonté du prince valaque de recréer l'antique Dacie de Décébale. L'action de Michel le Brave a eu pour objectif principal une union des trois principautés roumaines afin de créer un Etat puissant entre les Empires autrichiens, russes et ottomans. Ce n'est qu'ultérieurement, notamment sous l'impulsion de Nicolae Bălcescu, que la figure et l'épopée du voévode roumain ont été étudiées sous l'angle d'une union de tous les Roumains dans la préfiguration d'une nation roumaine indépendante, telle qu'elle le fut sous les rois daces.

Dans une vision plus globale de l'étude des œuvres réalisées par ces personnalités, l'ancienneté de l'occupation roumaine sur le sol dace, son unité au-delà des formations politiques, préoccupation contemporaine des représentants de l'Ecole transylvaine en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que leur lien avec les montagnes des Carpates apparaissent régulièrement au détour de périphrases au sens éloquent.

Ainsi lorsque Samuil Micu évoque la principauté valaque, il n'emploie que très rarement les termes de « *Țara Românească* » et d' « *Ungrovlahiei* », préférant largement la dénommer « *Țara Muntenești* » : le pays des montagnards. Il n'est pas étonnant de voir apparaître plus particulièrement cette appellation lors du récit de la fondation de la principauté en question par Negru Vodă, descendu des montagnes de Făgăraș dans le piémont valaque<sup>519</sup>.

De la même manière, lorsque Ion Budai-Deleanu se réfère aux trois provinces historiques médiévales, il use du terme « Dacie » : « *In reliqua Dacia, et quidem in partibus transalpinæ regionis, [...]* ». Plus en avant encore dans le récit, il mentionne « [...], *qua mediante iterum Daciae partes et Transylvania [...]* »<sup>520</sup>.

Gheorghe Șincai, évoquant les faits d'arme du prince valaque Mircea à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, emploie l'expression de « *Dachii* » à laquelle il précise entre parenthèses « *(adecă dacoromâni)* » pour définir les Roumains. Il rajoute que ce peuple s'étend sur « *doao ținturi, în*

<sup>516</sup> BUDAI-DELEANU – De Originibus, livre I, p. 126.

<sup>517</sup> MICU - Istoria, tome 2, p. 353. « [Michel] pillant le Pays des Turcs du Danube aux montagnes ».

<sup>518</sup> MICU - Istoria, tome 2, p. 351. « Et, en 1597, le sixième jour de mars, Michel le Brave a envoyé Vilașco avec de nombreux haïdoucs de Baba Novac ».

<sup>519</sup> MICU - Istoria, p. 287.

<sup>520</sup> BUDAI-DELEANU – De Originibus, chapitre 10, p. 118 et p. 122.

*Bogdania și Istria [...] Se întinde țeara lor, începînd de la Ardeal pînă la Marea Neagră. De-a dreapta, cum se întinde spre mare, are Dunărea ; de-a stînga, țeara ce se numește Bogdania. Despărțește țerile acestea muntele ce se chiama Prasov, care lung se întinde »<sup>521</sup>.*

Bien que les œuvres réalisées par les représentants de l'Ecole transylvaine des Lumières se concentrent sur les réalités politiques et humaines dans les trois Pays Roumains, depuis l'époque de Décébale jusqu'à leur période contemporaine, celles-ci ne sont toutefois pas exemptes de références vis-à-vis des populations, notamment roumaines, vivant au sud du Danube.

Déjà en 1780, dans son ouvrage *Elementa lingua Daco-Romanae sive Valachicae*, Gheorghe Șincai évoquait la dispersion du peuple roumain dans tout le sud-est européen<sup>522</sup>. Quelques années plus tard, l'auteur reprend cette idée selon une dimension historique dans sa Chronique daco-roumaine. Il y évoque à plusieurs reprises les Roumains vivant au sud du Danube affirmant le lien de parenté existant avec ceux habitant au nord du fleuve : « *Ex allatis isthic S. Theophanis verbi sequentia collige : 1) Quod milites, qui sub Commentiolo merebant, plerique fuerint origine Daco-Romani sive Valachi, quia Torna Frate ! est dicterium Valachicum, quod significant : Revertere, Frater !* »<sup>523</sup>.

Reprenant les écrits du byzantin Chalcocondylas, Petru Maior affirme que les Roumains habitant la Dacie jusqu'aux montagnes du Pinde sont les mêmes<sup>524</sup>. C'est à ce titre que l'empire de Jean Asen « *craiul Vlahiei și al Bulgariei* » prend une part importante dans le récit historique que retracent les représentants de l'Illuminisme transylvain. Dans la vision de ces premiers historiens du peuple roumain, l'empire vlaquo-bulgare s'étendait de part et d'autre du Danube depuis les monts Balkans jusqu'aux contreforts des Carpates méridionales : « *unindu-se cu cei de peste Dunăre, carii era cătră munții Ardealului* »<sup>525</sup> ; ou encore « *De aciia scrie Nichita Honiat, în Isaachie Anghel, cartea 1, că Asan, împăratul romînilor celor de la muntele Em, întorcîndu-se la patria sa Misia, cu ajutoriu de ostași aduși de preste Dunăre, adecă din Țeara Românească, [...]* »<sup>526</sup>.

Nous ne pouvons finir notre étude des rôles joués par les Carpates et le Danube chez les principaux représentants de l'Ecole transylvaine des Lumières sans évoquer l'œuvre tout à fait originale et novatrice de Ion Budai-Deleanu, *Țiganiada sau Tabăra țiganilor*. Seconde version d'une œuvre rédigée en 1812, *Țiganiada* est un poème « héroïco-comico-satirique » en 12 chants accompagnés de nombreuses notes de Mitru Perea (Petru Maior) et d'un petit

<sup>521</sup> ȘINCAI – Hronica, p. 95 (année 1398). « *Deux régions, en Bogdanie et en Istrie (la Moldavie et la Valachie) [...]. Leur pays s'étend, depuis la Transylvanie jusqu'à la mer Noire. Sur la droite, comme il s'étend vers la mer, il y a le Danube ; sur la gauche, la terre qui se nomme Bogdania. Il sépare ces montagnes qui se nomment Brașov, qui s'étendent au loin* ».

<sup>522</sup> ȘINCAI - Elementa, p. 598.

<sup>523</sup> ȘINCAI - Chronicon, p. 174 (année 587).

<sup>524</sup> MAIOR - Istoria, chapitre 8, § 3.

<sup>525</sup> MICU - Istoria, tome 2, p. 285. « *Nichéas Choniates a écrit, dans Isaac Angel, livre 1, que Asan, empereur des Roumains des monts Hémus, est retourné en Mésie, sa patrie, avec une armée ramenée du Danube, c'est-à-dire en Valachie* ».

<sup>526</sup> MAIOR - Istoria, chapitre 13, § 1.

poème en annexe intitulé *Trei viteji*. Le manuscrit de ce poème, premier chef d'œuvre de la littérature roumaine moderne, est resté en dehors du circuit littéraire roumain jusqu'en 1868, année où Gheorghe Asachi entre en possession du manuscrit en Galicie, à Lwow. A partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'œuvre est peu à peu connue des érudits européens.

L'action se déroule en Valachie à l'époque du voévode Vlad Țepeș (1448-1476 avec interruptions). Le prince promet la liberté aux Tsiganes en contrepartie de leur aide militaire contre les armées turques qui envahissent le pays. Les Tsiganes se dirigent alors, pour se préparer à la guerre, vers leur campement situé entre deux localités : *Alba* (« La Blanche ») et *Flămânda* (« L'Affamée »). Afin de s'assurer de leur fidélité, Vlad, habillé en Turc, fait semblant de les attaquer. Mais les Tsiganes, au lieu de se défendre et d'honorer leur engagement vis-à-vis du prince, implorèrent sa pitié. Étonnamment, le prince « empaleur » se refuse à tout châtement et face à la nouvelle promesse, il s'en repart dans sa Citadelle Noire (« *Cetatea Neagră* »).

Or, voici que surgissent les Turcs, de vrais Turcs ! Les Tsiganes, pensant à une nouvelle ruse du prince, prennent leurs armes et se défendent vaillamment aidant, sans le vouloir ni le savoir, l'armée valaque. Les Tsiganes, désormais libres, se consacrent alors à la forme de gouvernement la plus adéquate pour gérer leur futur pays. La discussion dégénère rapidement en lutte fratricide.

Mais voilà que les Turcs reviennent et soumettent le pays. La subordination étant inacceptable, Vlad choisit de s'exiler en Transylvanie tandis que les Tsiganes voient leur rêve de gouvernement brisé.

Nous avons qualifié l'œuvre de Budai-Deleanu, quelques lignes auparavant, de poème « héroïco-comico-satirique ». Or, il convient d'y ajouter une cinquième dimension qui revêt toute son importance : l'aspect historique. En effet, en érudit, Ion Budai-Deleanu s'est largement documenté sur les faits et la vie du prince Vlad, notamment au travers des sources contemporaines au prince rédigées par les Saxons et les Russes.

De la sorte, sans pour autant revêtir l'aspect d'une chronique, le poème de Budai-Deleanu nous plonge dans l'atmosphère des luttes pour l'indépendance de la principauté valaque dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Nous y trouvons donc logiquement des références explicites aux Carpates comme au Danube dans cette perspective de repousser les troupes ennemies venues de la rive droite du fleuve.

Voyons donc comment au travers de ce poème épique, premier grand chef-d'œuvre de la littérature roumaine, l'auteur exprime toute la spiritualité de l'âme roumaine dans la perception de ses axes géographiques majeurs : les montagnes des Carpates et le Danube.

Le Danube ne constitue pas l'arrière-plan géographique de l'œuvre de Budai-Deleanu. L'auteur n'en fait mention qu'à une seule reprise, toutefois suffisante pour témoigner de toute l'importante qu'il lui accorde. Cette référence prend place au troisième chant, à la strophe 109 : le Sultan s'attend à ce que Vlad refuse le paiement du *haraç* et prépare donc un guet-apens afin de destituer le voévode valaque<sup>527</sup>. « *Însă de-ar vedea că nu să pleacă, / De sîrg la*

<sup>527</sup> BUDAI-DELEANU – Tsiganiada, pp. 144-145.

*Vidin să dee știre, / Și când ar fi Vodă să-l petrească / Păn' la hotar, după-obicinuire, / Hamza-întracea Dunărea să trească / Și din ascuns năvală să facă* »<sup>528</sup>.

Le fleuve est très habilement perçu comme la frontière séparant l'Empire ottoman de la principauté roumaine. Il représente la ligne par laquelle entrent les troupes ennemies venues piller le territoire. Nous retrouvons ici toute la symbolique du Danube à la fois comme délimitation politique mais également religieuse et culturelle. Nous ne connaissons pas avec exactitude l'emplacement du campement des Tsiganes. Il se situe, comme nous l'avons mentionné, entre deux villages, à la fois allégoriques et satiriques, *Alba* et *Flămînda*<sup>529</sup>. Les nombreuses notes offertes par l'auteur nous précisent que ces villages étaient situés dans la province d'Argeș, dans les piémonts carpatiques.

Une large part des mentions géographiques présentes dans l'œuvre de Budai-Deleanu nous renseignent plus particulièrement sur cette région collinaire, lieu de refuge des populations en période d'invasion.

Les références à cette thématique sont nombreuses. Ainsi au second chant, aux strophes 33 et 34, Gogu, l'un des Tsiganes, prévient : « *Numa ș'altă-încă regulă bună / Țigănească-am să vă-aduc aminte / Ca să călătorim tot dă ună / Aproape dă păduri, că nu minte / Zisa vechie : « fuga-i rușinoasă, / Dară-i din toate mai sănătoasă ! ... » ; « Întrahăst chip, văzînd noi dă parte / Că vrăjmașul vine cu putere, / Apucînd tușa, scăpăm dă moarte, / Iar' pă cîmp (după a mea părere), / Ca un iepure fuga dă-ai întinde / Totuși iuții gonaci te vor prinde* »<sup>530</sup>.

Plus en avant dans l'œuvre, au quatrième chant, strophe 55 et 57, nous trouvons une nouvelle mention de ces bois protecteurs des villageois. Cette fois-ci les Ottomans sont entrés dans la principauté, dévastant tout sur leur passage. Voici comme l'auteur nous donne à ressentir la fuite des populations : « *Fug copii cu tinere copile, / Fug mueri cu mititei în brață, / Iară cei mai încărcăți de zile / Îi mîngăie și le sînt povață. / De vaiet amar, țipete, jele / Plini-s codrii, cîmpii și vâlcele* » ; « *Nepotul duce pe moș de mîină, / Moașa pe nepoției și nepoate, / Iar' nora pe soacră-să bătrînă ; / Fieșcare din primejdie scoate / Pre cel mai iubit, mai de aproape, / Năzuind cătră munte să scape* »<sup>531</sup>.

<sup>528</sup> BUDAI-DELEANU – Tsiganiada, « *S'il refuse encore de plier, / A Vidin ce refus transmet : / Et quand le prince accompagné / Aux frontières, selon coutume, / Hamza franchira le Danube, / Armé, lui tombera dessus* ».

<sup>529</sup> BUDAI-DELEANU – Tsiganiada, chant I, strophe 28, pp. 58-59.

<sup>530</sup> BUDAI-DELEANU – Tsiganiada, « *Et une autre excellente loi / Des Tsiganes je vous octroie : / Voyageons toujours au plus près / Des forêts, car il est dit vrai / Que la fuite peut-être honteuse / Mais la plus saine et plus heureuse ! ... » ; « Ainsi, de loin apercevant / Le Turc qui arrive puissant, / Sous les touffes, de mort certaine, / On s'abritera, qu'en la plaine / Je crains, même lièvres en la fuite, / Des vifs lévriers la poursuite* ».

<sup>531</sup> BUDAI-DELEANU – Tsiganiada, « *Courent fillettes et garçons, / Les femmes portant nourrissons, / Et ceux voués par les années, / Consolation vont apporter. / Cris et douleurs, et pleurs amers / Emplissent bois, plaines et clairières* » ; « *La main du petit pour l'aïeul, / Guide petits-enfants l'aïeule, / La bru soutient sa mère âgée : / Chacun, qui arrache au danger / Le plus proche, le plus aimé, / Aux montagnes veut se cacher* ».



Nous nous trouvons au travers de ces deux sextains face à cette thématique récurrente des représentants de l'École latiniste transylvaine où les Carpates ont toujours constitué pour les Roumains un refuge, un abri, lorsque le danger approchait, d'où les proverbes : « *Codrul, frate cu româmul* » (« *La forêt, frère du Roumain* ») et « *Casa noastră, i muntele* » (« *La montagne est notre maison* »).

Fin connaisseur de l'histoire des principautés roumaines, Budai-Deleanu nous offre également dans son poème plusieurs mentions explicites dans la manière dont les princes ont mené le combat pour conserver ou rétablir leur indépendance. Au cinquième chant, la douzième strophe nous montre la technique de la terre brûlée. Celle-ci consistait pour les populations se trouvant sur la route empruntée par l'ennemi à détruire toutes les habitations et toutes les provisions de manière à empêcher tout pillage : « *Spuneți-m acum : pentruce s'ascunde ? / Pentruce nu sînt oameni prin sate ? / Toți au fugit, și nu să știe-unde, / Ducînd cu sine toate bucate. / Au văzut-ați trecînd din loc în loc / Vr'un om, vr' un cîne sau dobitoc ?* »<sup>532</sup>.

L'objectif était pour l'armée envahie d'attirer ses ennemis vers un lieu propice pour lequel la supériorité numérique comme technique ne pourrait plus être décisive. C'est ainsi que dans le poème, Vlad tente de faire venir l'armée ottomane dans un vallon étroit et la mention nous renvoie alors immédiatement à d'autres faits historiques majeurs de l'histoire des principautés roumaines : « *Vlad Vodă cu garda sa voinică / Fără veste eșind îl năvale, / Multe sute-i taie și dimică, / Strîmtorindu-l într'o-îngustă vale, / Ș'abea sîngur Omar cu puține / Au putut scăpa gloate păgîne* »<sup>533</sup>.

Une seconde référence explicite de cette stratégie militaire nous offre un renseignement supplémentaire. Le Sultan, loin d'être dupe, se méfiait des montagnes des Carpates les considérant comme des pièges naturels. C'est probablement la raison pour laquelle les premières attaques ottomanes, de large envergure sur la Transylvanie, ne datent que de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et du début du siècle suivant. « *Sultanul cu stuluri prăștiate, / Acum până su munți ajunsesse / Robind orașe, tîrguri și sate, / Iar' șireagurile mai alese / Trimețînd de osăbi să cerceteze / Unde-s oștile lui Vlad viteze* ».

« *Așa făcînd să precepu-în urmă / Că vodă cu războiu nu să-îmbie, / Ci din ascunsuri eșind, o turmă / După-alta-i pierde cu viclenie. / Deci hotărî, ferind locuri strîmte, / De-aci să nu mai meargă nainte* »<sup>534</sup>.

<sup>532</sup> BUDAI-DELEANU – Tsiganiada, « *Il se cache, alors, dites-moi ? / Les villages déserts, pourquoi ? / Emportant toute provision / Tous partis, vers quel horizon ? / Avez-vous perçu au passage / Homme, chien ou bête sauvage ?* ».

<sup>533</sup> BUDAI-DELEANU – Tsiganiada, Chant V, strophe 64 : « *Vlad voïvode et sa brave armée / Sans crier gare les assaille, / Les frappe d'estoc et de taille ; / Des centaines sont acculés / Au fond d'un vallon étriqué, / Bien peu avec Omar sauvés* ».

<sup>534</sup> BUDAI-DELEANU – Tsiganiada, Chant VII, strophes 16 et 17 : « *Le sultan, troupes bien rangées, / Atteint maintenant les montagnes, / Soumettant villes, bourgs, villages / Quand les plus braves des guerriers / Partent précisément chercher / Où se trouve de Vlad l'armée* ». « *Ce faisant, il fait découverte / Que l'autre fuit la lutte ouverte, / Et que sortant de ses cachettes / Le rusé détruit chaque armée. / Il décide donc d'éviter / Les lieux étroits et d'avancer* ».

Malgré la vaillance du prince Vlad, les armées ottomanes ont envahi toute la principauté. Le voévode doit maintenant se résigner et échapper au Sultan. C'est encore une fois vers les Carpates, et plus encore « au-delà des forêts » que se dirige le prince déchu. Il prend l'exil vers la Transylvanie : « *Voios poruncii el să supune. / Pe ce mai încrezuți ai săi chiamă / Și cum să tîmpla pe rînd le spune, / Cu mîngăioase vorbe-i întramă ; / Și defăimînd turceasca robie, / Mai bine-aleasă-a merge-în urgie* »<sup>535</sup>. L'Histoire nous apprendra que Vlad Țepeș fut emprisonné par le roi de Hongrie Mathias Corvin pendant 12 années au cours desquelles la principauté valaque passera dans l'orbite ottomane. Il n'en reste pas moins que la Transylvanie fut un lieu de refuge privilégié des voévodes valaques comme moldaves dans l'attente de retrouver leur trône.

Au travers du poème *Țiganiada*, Ion Budai-Deleanu nous plonge avec érudition dans l'atmosphère qui prévalait à l'époque des tentatives de conservation de l'indépendance des principautés roumaines. En sa qualité d'historien, l'auteur livre à son lecteur une trame fidèle aux sources écrites. Il fait de l'œuvre le premier monument de la littérature roumaine en matière de poésie et de roman mais également comme épopée du peuple roumain dans laquelle les colonnes vertébrales, les Carpates et le Danube, y sont chantées.

---

<sup>535</sup> BUDAI-DELEANU -- *Tsiganiada*, Chant XII, strophe 102 : « *Malgré sa peine il se résigne. / Ses proches fidèles il console, / Et il leur parle à tour de rôle, / Prodiguant de douces paroles, / Maudissant l'esclavage vil, / Car il préfère au Turc l'exil* ».



# CONCLUSION

Arrivé au terme de cette recherche, qui est loin d'être exhaustive, au vu des éléments et des apports dégagés, nous pouvons nous demander comment les populations vivant dans les régions des Carpates et du Danube ont perçu l'espace géographique qui les entourait.

A l'origine notre sujet abordait la place des Carpates et du Danube en tant que concepts dans les mentalités des peuples géto-daces, daco-romaines puis roumaines et également pour les populations qui se sont installées dans leurs parages. Quels rôles, conscients ou inconscients, subis ou voulus, avaient pu jouer ces deux éléments géographiques caractéristiques et qui donnent toute son originalité à l'actuel territoire de la Roumanie ?

## 1. LES CARPATES ET LE DANUBE : UNE REPRESENTATION AUX MULTIPLES FACETTES.

### **L'opposition entre ligne de convergence et obstacle est-elle soutenable ?**

Notre étude a eu pour premier objectif de relativiser les postulats, proches du « cliché », selon lesquels, les Carpates ne constitueraient qu'une barrière et le Danube qu'un élément de cohésion, créant ainsi une sorte d'opposition entre montagne et plaine. Dans les grandes lignes, une telle approche manichéenne pourrait sembler se justifier, mais les nuances et les éléments introduits par notre recherche dénotent que cette conception ne propose qu'une vision partielle et donc faussée des réalités historiques.

L'idée de ligne de convergence lorsque nous évoquons le Danube et les Carpates nous a paru tout à fait justifiée et ce, quelles que soient les époques.

- Le fleuve a revêtu ce rôle de liant entre les populations vivant sur ses deux rives depuis l'attestation de populations thrace, gète puis dace dans son voisinage jusqu'aux liens spirituels et intellectuels qui se sont noués de part et d'autre du Danube au cours de la phase d'émancipation de la tutelle ottomane. Il a été le vecteur ayant permis l'intégration de l'espace carpato-danubien dans le commerce méditerranéen, que ce soit pendant l'antiquité grecque, romaine et au long du Moyen-Âge.
- Il est une donnée trop souvent occultée dans les études portant sur les cours d'eau. A la relation entre les rives doit impérativement s'ajouter celle d'amont en aval et réciproquement. En ce sens, le Danube a été l'élément géographique ayant permis l'échange de valeurs matérielles et spirituelles entre l'Europe occidentale et la mer Noire. Les Grecs comme les Romains l'ont remonté ainsi que ses affluents pour y transmettre leurs connaissances, tandis que l'Occident l'a emprunté, offrant aux Pays Roumains ses idéaux.
- L'idée selon laquelle les montagnes des Carpates furent des obstacles infranchissables doit être relativisée, car ils ne furent jamais des barrières durables. Peu à peu appropriées

par les populations autochtones au cours des âges des Métaux, elles permirent de tout temps les liaisons sur ses deux versants par une intense activité, politique, économique, sociale et culturelle en son sein.

- Lorsque nous appliquons le concept d'obstacle ou de barrière aux montagnes, nous avons tendance à ne considérer que les relations entre les deux versants, c'est-à-dire la vision des sociétés qui vivent en deçà ou au-delà. Or, pour tenir compte de la réalité historique qui s'est développée dans l'espace des Carpates, nous devons ajouter la notion « d'épaisseur » des montagnes. Les nombreuses dépressions intérieures et vallées fluviales furent propices aux regroupements humains. Dans certaines régions adjacentes de faible altitude ces montagnes influencèrent même les conditions de vie. Face aux invasions, c'est grâce à cette « épaisseur » que les Carpates ont pu servir de refuge aux populations autochtones. C'est cette « épaisseur » qui a permis la constitution des formations politiques roumaines et a servi de conservatoire à un fond de culture et de spiritualité.

Néanmoins, lorsque les Carpates et le Danube ont été érigés comme lignes et zones-frontières, ce ne fut que par délimitation politique d'Etats belligérants expansionnistes.

- Le fleuve a séparé les formations politiques aux visées antagonistes : Romains et Daces, Ottomans et Valaques. Dans ces deux cas, le Danube devint l'enjeu stratégique d'une politique axée sur son contrôle.
- Les montagnes, sans être hermétiques, furent des obstacles à la pénétration d'éléments allogènes. Par leur épaisseur, elles permirent la pérennisation de la romanité en son sein tout en acceptant les nouveautés et innovations transmises par les populations qui y étaient étrangères : germains, slaves, turques... Le commerce romain ne fut-il pas à son apogée au nord du Danube à la veille des guerres de Trajan ? La principauté valaque ne fut-elle pas influencée politiquement et culturellement par la Hongrie, représentante de l'Occident, alors même que Basarab obtenait par les armes son indépendance vis-à-vis de celle-ci ?

Cette dichotomie entre ligne de convergence et barrière doit être perçue comme partielle, car les deux éléments géographiques ont joué à la fois le rôle d'obstacle et de liant, filtrant ainsi les idées et les formes venues de civilisations voisines. Celles-ci ont été reçues et ont été retranscrites sur l'une et l'autre rive du Danube et sur les deux versants des Carpates par les populations y habitant.

### **Les Carpates et le Danube : identités topographiques de l'espace roumain**

Ce premier constat semble paradoxal mais démontre bel et bien la complexité de l'interprétation de l'élément géographique dans une dimension historique globale.

Ce paradoxe tient en grande partie à la position tripartite de l'actuelle Roumanie, et dont les Carpates et le Danube, matérialisation géographique de ce territoire, représentent des facteurs d'une extrême importance au premier chef duquel se place l'identité topographique.

Dès l'introduction géographique, nous avons défini l'espace roumain sous l'aspect d'une position entre Occident et Orient. Cette thèse a été mainte fois relayée, notamment par Lucian

Boia. Toutefois, au contraire de ce dernier, nous avons distingué un Orient qui ne fut jamais unitaire. En effet, il nous faut distinguer l'Orient balkanique et l'Orient steppique (puis russe, si nous nous plaçons selon une trame chronologique).

En ce sens, les populations ayant habité l'espace roumain, véritable carrefour, ont, pour toutes les époques étudiées, subi des influences, plus ou moins prononcées, de ces trois horizons. Les âges des Métaux ont vu se brasser sur un fond autochtone des éléments occidentaux (comme la migration des Celtes), d'autres steppiques (Cimmériens et Scythes) et enfin des influences balkaniques au travers des établissements grecs sur le littoral occidental de la mer Noire. Une constatation similaire peut être développée pour la période des invasions barbares au cours de laquelle se mêlent byzantinisme balkanique, occident carolingien et populations steppiques.

Après ces quelques considérations générales, entrons maintenant dans le détail des apports que cette étude a permis. Notre sujet étant très ample du point de vue chronologique comme géographique, nous avons décidé de présenter nos contributions réalisées au travers de six thèmes abordés, à savoir : Le peuplement et les structures démographiques, le lien entre les zones de peuplement et les ressources en matières premières, les voies d'accès et les échanges commerciaux, la prise en compte de « l'épaisseur », troisième dimension des Carpates, les Carpates et le Danube, des filtres face aux apports culturels et religieux, les perceptions des Carpates et du Danube.

#### *Le peuplement et les structures démographiques dans les Carpates*

Notre contribution a révélé la colonisation progressive et continue des montagnes des Carpates au cours de la transition vers les âges des Métaux et tout au long de l'âge du Bronze. L'étude que nous avons entreprise sur la région du cours moyen du Mureș entre les Monts Apuseni et les Carpates méridionales nous a permis de soutenir la thèse d'une colonisation des montagnes réalisée en deux temps.

- La première phase que nous avons qualifié d'exploration est constituée d'une majorité de sites de terrasses entre montagnes et rivières.
- Elle est remplacée ensuite au cours du Bronze Moyen et surtout du Bronze Final par une phase d'appropriation des Carpates occidentales et méridionales. Celle-ci aboutit à un phénomène d'ampleur, celui des dépôts de bronze, qui démontre la forte activité humaine dans ces contrées d'altitude.

Cette dernière étape atteint son apogée avec la constitution de l'Etat dace au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au cours de laquelle les Carpates deviennent le centre politique, religieux et économique du royaume. Perceptible dans la région étudiée, il serait intéressant de comparer nos conclusions avec celles obtenues dans d'autres régions de la Roumanie.

A partir de cette période, les montagnes des Carpates ne cesseront d'être un important foyer d'occupation humaine. La restitution archéologique comme documentaire de cette situation n'est pas toujours aisée selon les époques. Néanmoins au cours de la domination romaine, au travers des établissements miniers d'Alburnus Maior dans les monts Apuseni, tout comme à la période médiévale, avec la forte présence humaine dans les dépressions carpatiques du Maramureș, de Brașov ou encore de Hunedoara, les montagnes furent densément soumises à l'action de l'homme.

Après avoir constaté cette colonisation progressive des Carpates, il était tout naturel de s'interroger sur les raisons ayant poussé les hommes à parcourir puis à s'installer dans ces régions.

#### *Le lien entre les zones de peuplement et les ressources en matières premières*

Au cours de la protohistoire, l'attractivité des montagnes des Carpates ne fut pas l'unique résultat de la recherche d'un refuge face aux migrations de populations steppiques ou celtiques. Au-delà du rôle protecteur que certains auteurs veulent attribuer aux régions d'altitude, le déclencheur de cet attrait fut en premier lieu la forte densité des matières premières que ces montagnes recèlent.

De la sorte, la recherche de métaux non-ferreux, nécessaires à la confection du bronze, puis ferreux de même que l'importance du sel, qui pourrait faire à lui-seul l'objet d'un mémoire, ont obligé les populations autochtones à être toujours plus téméraires et à s'enfoncer toujours plus loin dans les vallées d'altitudes des montagnes. Au cours de l'Antiquité, ce furent les Romains qui poussèrent à l'extrême cette colonisation économique des Carpates en créant, entre autres, le centre industriel d'Alburnus Maior dans les monts Apuseni.

L'étude des relations entre l'homme et les ressources minérales reste la plus aisée à réaliser. Nous ne pouvons néanmoins nous contenter de ce seul élément de réponse.

Afin de restituer une image aussi fiable que possible des modes d'anthropisation des régions d'altitude et bien que nous ayons tenté d'appréhender cette dimension, l'implication des apports des sciences paléoenvironnementales (pédologie, palynologie, carpologie, anthracologie), de la paléozoologie et de l'étude des restes osseux d'animaux (permettant ainsi de déceler l'activité cynégétique notamment) devrait être prise en compte dans une étude plus restreinte géographiquement et chronologiquement.

#### *Les voies d'accès et les échanges commerciaux*

Le Danube et les vallées basses de ses principaux affluents ont représenté au cours des âges des Métaux des couloirs de migration, notamment pour les populations des steppes. Zones propices à l'occupation humaine comme aux échanges commerciaux et culturels avec les colonies grecques du littoral, c'est dans la région supérieure du Danube de part et d'autre de ses rives que se sont ainsi formés les premiers royaumes thraces et gètes entre les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

En ce sens, par son rôle de carrefour des routes et des cultures, le Danube a accéléré le processus de constitution politique en même temps qu'il plaçait ces peuples sur le devant de la scène historique.

Possédant ses propres richesses naturelles, l'intérêt premier du Danube réside dans sa relation intime avec les Carpates. En effet, grâce aux nombreuses rivières qui naissent dans les montagnes et se jettent dans le fleuve, une continuité s'est créée entre ces deux éléments géographiques.

Lorsque nous regardons une carte de la Valachie, comment ne pas être attiré par cette topographie. Les Carpates et le Danube, parallèles l'une à l'autre, sont littéralement connectés et reliés par un réseau de rivières coulant perpendiculairement comme le Jiu, l'Olt, l'Argeș, la Dâmboviță, la Buzău. Ce phénomène se reproduit à l'identique en Moldavie, à la

seule différence que le Siret joue ce rôle d'intermédiaire entre les montagnes et le Danube. De la sorte, la géographie de cet espace n'a jamais constitué une barrière infranchissable entre ses deux éléments. Bien au contraire, elle ne fait que les attirer. Ce n'est qu'en appréhendant cette place bien particulière réservée aux éléments naturels que nous pouvons comprendre l'importance et le développement du commerce entre le monde classique gréco-romain et l'espace culturel roumain avant et pendant sa constitution en un royaume. De la sorte, la « Dacie carpatique » et la « Dacie pontique » développées par Simion Mehedinți<sup>1</sup> ne forment qu'une seule et même entité.

Parce qu'il est resté un fleuve à l'intérieur à l'Empire romain puis romano-byzantin jusqu'à l'arrivée des Slaves dans les régions du Bas-Danube, le Danube a contribué à la continuité de la présence romaine sur sa rive septentrionale. Le fleuve représenta donc l'un des facteurs de la conservation de l'élément romain (*Romania*) puis plus tardivement de l'élément roumain de part et d'autre de ses rives créant ainsi une interdépendance des Roumains du nord comme ceux vivant au sud, notamment grâce au pastoralisme.

Le fleuve étant ouvert aux courants migrants pendant près d'un millénaire, les populations habitant la région danubienne ne purent tendre durablement vers une structuration politique. Au cours du Moyen-Âge et dans la mesure des connaissances que nous possédons, les sources documentaires attestant l'existence d'une forme d'organisation étatique sont très ténues. Nous avons mentionné ce « *jupan Dimitrie* » vers l'an 900 qui semble refléter la présence au Bas-Danube d'une hiérarchisation féodale de type slave. A l'exception de celle-ci, nous ne disposons pas à présent d'élément comparatif dans les autres régions danubiennes. L'archéologie pourra peut-être palier à cela dans l'avenir.

Les Carpates elles-mêmes n'ont en rien représenté des obstacles à la pénétration des hommes comme des biens, qu'ils soient marchands ou culturels. Les voies d'accès nombreuses et diverses ont de tous temps permis ces échanges. Les qualificatifs que nous avons retenus méritent que nous nous y attardons un peu plus. Nous avons vu au cours du chapitre introductif que les Carpates se divisent en groupes montagneux principalement grâce aux rivières qui les traversent et qui créent des défilés. Il est important de rappeler que ceux-ci sont à la fois transversaux, en ce sens qu'ils franchissent de part en part les montagnes (c'est le cas de l'Olt par exemple) mais également longitudinaux créant alors une dépression en leur centre (nous avons rappelé à plusieurs reprises l'importance de la dépression de Brașov ou de celle de Hunedoara).

Au nombre de ces passages s'ajoute leur diversité documentée par la géographie et confirmée par les sources écrites. Au cours de notre étude, nous avons distingué ce que nous pourrions qualifier de routes « officielles », bien connues par les hommes, bornées de douanes et largement renseignées, et les *plaiuri*, ces alpages qui autorisent au même titre que les routes la traversée de régions aux destins politiques différents.

L'existence de ces dernières et leur importance historique ont été mises en relief plus particulièrement pour la région de la courbure des Carpates. Pratiquées par les bergers comme par les marchands et les hors-la-loi, elles ont gardé les traces, au même titre que les voies d'accès officielles, des relations ininterrompues entre les trois régions roumaines.

---

<sup>1</sup> MEHEDINȚI (1943), pp. 108-121.



Pour les périodes antérieures, gardons à l'esprit que ces *plaiuri* ont permis la pérennité de la culture roumaine tout comme elles jouèrent au cours de l'antiquité un facteur non négligeable dans la constitution du royaume dace dont l'approvisionnement alimentaire n'aurait pu être réalisé sans la présence de ces fermes et bergeries d'altitude. En ce sens, au-delà de la notion de franchissement, de passage d'un versant à l'autre, ces régions d'altitude possèdent une épaisseur, une consistance insuffisamment mises en valeur alors que cette notion est primordiale.

*La prise en compte de « l'épaisseur », troisième dimension des Carpates*

L'épaisseur des Carpates, dépressions et *plaiuri*, a ainsi été l'un des facteurs de l'organisation sociale des communautés roumaines dans leur espace culturel. Les Carpates ne furent pas un obstacle impénétrable à l'arrivée des populations nomades (germans, huns, slaves, hongrois...). Néanmoins, elles permirent la conservation de l'élément roumain (la romanité dace) perceptible au travers de traces archéologiques (sites de hauteurs ou dans les vallées encaissées) et plus tardivement grâce aux sources écrites mentionnant l'existence des Roumains au sein des montagnes.

Compte tenu de nos connaissances, tout porte à croire que ce sont les montagnes des Carpates qui ont permis la création et le développement de structures étatiques stables et pérennes. Les populations autochtones de l'espace carpato-danubien n'ont connu qu'à trois reprises l'élaboration d'organisations étatiques qui furent le résultat de leurs efforts :

- les Daces entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.,
- les Roumains de Transylvanie au X<sup>e</sup> siècle et
- les Roumains de Valachie et de Moldavie au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

Or, dans les trois cas, les régimes politiques qui en découlèrent, eurent tous pour centre les montagnes et les régions d'altitude. En ce sens, il est clair que les Carpates furent un formidable accélérateur de la vie étatique comme politique par la protection qu'elles offrirent.

Cependant, il paraît nécessaire de relativiser cette notion de refuge que constituèrent les régions d'altitude. Ainsi, au cours des deux siècles d'existence de l'Etat dace, bien qu'elles furent une barrière face aux Romains, elles furent également perméables au commerce venu du monde gréco-romain. C'est par cette dichotomie que la romanisation des populations daces débuta bien avant la conquête militaire des territoires au nord du Danube. Les éléments géographiques ont pu revêtir plusieurs rôles au cours d'une même période.

Concernant la formation des principautés roumaines médiévales, la pérennité de ces organisations politiques « à cheval » sur les Carpates fut disloquée non pas parce que les montagnes étaient difficiles à franchir et que les relations sur ses deux versants étaient malaisées à conserver, mais bien à cause des populations qui vinrent coloniser ces territoires (Hongrois, Saxons, Sicules, Hospitaliers) et qui repoussèrent la noblesse roumaine en deçà des montagnes. Les données fournies par l'archéologie, ajoutées aux sources écrites (chancellerie hongroise, mythes entourant la fondation des principautés roumaines)

s'orientent vers la même conclusion : les Carpates ont été le centre de ces formations politiques.

La prise en compte de la notion d'épaisseur lorsque nous évoquons les montagnes pourrait faire l'objet d'une étude détaillée du droit et de la législation, orale comme écrite, relative aux régions forestières et montagneuses. Nous n'avons pu prendre pleinement en compte cette dimension dans notre mémoire, les sources écrites étant très dispersées et les domaines d'études très vastes. Il s'agit néanmoins d'une recherche qui n'a jamais été pleinement réalisée par l'historiographie roumaine.

#### *Les Carpates et le Danube : des filtres face aux apports culturels et religieux*

Centres des organisations politiques médiévales roumaines, les régions carpatodanubiennes ont joué sur le plan culturel et notamment artistique, le rôle de propagateur d'idées nouvelles et de conservateur d'éléments originaux. Elles ont en ce sens fait fonction de filtre à l'intérieur duquel s'est forgée une synthèse originale.

Les exemples les plus éloquents sont ceux représentés par l'architecture religieuse roumaine, synthèse entre les styles romano-gothiques transylvains, véhiculés par l'Occident et l'architecture religieuse byzantine venue des régions balkaniques, principalement de Serbie, et de Constantinople.

Le Danube joua le rôle de diffuseur de la spiritualité orthodoxe tandis que les Carpates, par sa fonction de filtre et de centre politique, représentèrent le récepteur d'une spiritualité originale : l'orthodoxie roumaine.

Un cheminement similaire peut être constaté au cours de la période classique dace. Du point de vue religieux, la croyance en Zalmoxis relie le Danube aux Carpates selon le même schéma. Elève de Pythagore dont il apprend les secrets, Zalmoxis en passant le Danube, transmet les valeurs grecques aux populations gètes et daces sous une forme modifiée avant que la légende ne s'empare du personnage pour le cristalliser dans les montagnes des Carpates, au mont Kogălniț. Le Danube revêt ce symbole de filtre face aux cultures allogènes. Le culte des cavaliers thraces semble refléter l'appropriation par les populations danubiennes de la culture et de la mythologie grecque, au sein desquelles le fleuve devient le Styx des Gètes-Daces.

Compte tenu des éléments précédemment étudiés, il nous faut maintenant comprendre sous quelles formes les populations autochtones, daces puis roumaines, ont perçu les Carpates et le Danube en tant qu'identités topographiques.

#### *Les perceptions des Carpates et du Danube*

Deux orientations répondent à cette interrogation. La première présenterait la vision depuis l'extérieur, tandis que l'autre tenterait d'appréhender cette question selon une conception interne.

Si nous reprenons les sources documentaires grecques et romaines, nous nous apercevons que les monts boisés des Carpates et le Danube gelé, grâce auquel les Daces pouvaient piller la

Mésie, ont fortement marqué les esprits des auteurs classiques. Nous ne possédons pas de mentions écrites réalisées par les Daces, peuple resté dans la protohistoire. Toutefois, l'archéologie permet de palier en partie à ce manque et les caractéristiques politiques, économiques, culturels et religieux de l'Etat dace vont dans le sens des sources écrites d'une assimilation des Daces à ces deux éléments géographiques. Au cours du Moyen-Âge, nous assistons à la même adéquation des visions internes et externes concernant le lien entre les Roumains et les colonnes vertébrales de leur espace culturel. Les termes de « rempart de la chrétienté », de « verrou » que nous avons étudiés et qui proviennent des chancelleries occidentales, prouvent sans conteste l'importance géographique des contrées carpatodanubiennes.

Dans le même temps, le Danube est entré dans une véritable œuvre politique (principalement de la part de Mircea le Vieux) dans laquelle il devint la frontière politique et religieuse entre Christianisme et Islam, entre la Valachie et l'Empire Ottoman. Le fleuve conservera ce rôle tout au long de l'époque médiévale jusqu'à l'établissement des princes phanariotes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

De leur côté, les Carpates furent élevés au rang de dernier centre de résistance politique et religieux. Elles sont devenues un véritable rempart culturel que nous pouvons qualifier de « Byzance des Carpates ». Les montagnes protégèrent les populations roumaines des Ottomans et des prétentions nobiliaires, hongroises et polonaises. Les différentes études de géographie artistique que nous avons réalisées ont toutes pour point commun de présenter les Carpates comme le berceau de l'orthodoxie roumaine, devenu tout au long du Moyen-Âge un véritable rempart spirituel.

Les montagnes entrèrent également dans une œuvre d'envergure en tant qu'élément de cohésion des trois Pays Roumains. Cette entreprise fut réalisée non seulement sur le plan politique, par l'adoption d'alliances militaires ou de serments d'entraide, mais également sous l'aspect économique, par un échange ininterrompu, spirituel et religieux autant que culturel.

Finalement, c'est par l'addition de toutes ces réalisations que les idées d'unité puis d'union des Roumains émergeront à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette période devient alors celle des tentatives d'union des principautés de Valachie et de Moldavie, également époque de revendication des droits des Roumains de Transylvanie par la création d'une élite dans les trois pays. Culturellement, ils ne forment alors plus qu'un, au sein duquel les Carpates deviennent le centre de ces revendications.

En quelque sorte, au cours de cette période, nous constatons un phénomène d'assimilation dans lequel les Carpates deviennent synonymes d'union tandis que le Danube revêt le symbole de l'indépendance.

Par l'installation des princes phanariotes, le Danube perd sa vocation de frontière politique. Le fleuve devient le centre européen d'un immense Empire dans lequel la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie sont intégrés tout en conservant une relative autonomie. C'est justement grâce et par cette forme originale d'indépendance que les princes puis les lettrés

roumains vont placer le Danube au centre de la formation et de la lutte de libération des peuples balkaniques.

*Quelle vision diachronique pour les Carpates et le Danube ?*

Afin de replacer dans sa dimension d'origine, celle d'une étude diachronique, nous avons replacé les conclusions développées dans notre mémoire dans un tableau synthétisant les connaissances actuelles sur les principales phases de l'histoire de l'anthropisation des Carpates et du Danube.

**Tableau : Les principales phases de l'histoire de l'anthropisation des Carpates et du Danube.**

Périodes	REGIONS DANUBIENNES		CARPATES
	Moyen-Danube	Dobroudja	
Néolithique et Transition avec l'âge du Bronze (2500 – 2000 av. J.-C.)	similaires de part et	d'autre du Danube	Occupations pastorales sporadiques ( <i>Ceahlău</i> , 6000 av. J.-C.) et premier témoignage de l'exploitation du sel ( <i>Poiana-Slatina, Lunca</i> , 4500 av. J.-C.)
Âge du Bronze Ancien et Moyen (2000 – 1250 av. J.-C.)			Phase d'exploration : établissements sur terrasses Phase de colonisation des vallées d'altitude pour des raisons minières, pastorales et de refuge (?)
Âge du Bronze Récent (1250 – 1000 av. J.-C.)	Cultures archéologiques	Légende des Argonautes ?	Développement de la métallurgie du bronze : phénomène des dépôts
Premier âge du Fer (1000 – 450 av. J.-C.)		Vers 700 : Arrivée des Grecs.	Etablissements fortifiés : esquisse de centres tribaux entre voies de communication et ressources minières / salines. Vers 650 : Arrivée des Scythes
Second âge du Fer (450 – 82 av. J.-C.)	Apogée des royaumes gètes et thraces sur les deux rives du Danube		Arrivée des Celtes dans le bassin des Carpates
	« Transfert du pouvoir » vers les Carpates		

<b>1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. – 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.</b>	Frontière politique / <i>Limes</i> Apogée de l'intégration commerciale des régions nord-danubiennes avec les mondes gréco-romains	Domination romaine	Carpates occidentales : centre politique ( <i>Sarmizegethusa Regia</i> ) et religieux (Zalmoxis / Monts Kogainon) du royaume dace. Fort développement des pâturages d'altitude ( <i>Meleia, Rudele</i> ) dont les centres du pouvoir dace sont tributaires
<b>Antiquité Romaine (105 apr. J.-C. – 271 apr. J.-C.)</b>	Danube : fleuve intérieur à l'Empire romain		Exploitation maximale des ressources des montagnes ( <i>Alburnus Maior</i> ) Centre politique de la Dacie romaine dans les Carpates : <i>Ulpia Traiana Sarmizegethusa Regia</i>
<b>Antiquité tardive (IV<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> siècles)</b>	Continuité de la romanisation Domination romaine tardive puis byzantine : introduction du christianisme. Premières églises en Dobroudja. Arrivée des Slaves		Refuge montagnard face aux migrations Les sources écrites dénomment l'ancienne Dacie selon les peuples dominants : « Gothie », « Gépédie »
<b>Haut Moyen-Âge (VII<sup>e</sup> – XI<sup>e</sup> siècles)</b>	Romanité sud-danubienne mise en parallèle avec les montagnes Domination slave 1001 : Domination byzantine		Refuge montagnard face aux migrations  Début des conquêtes hongroises Duchés roumains dans les Carpates occidentales
<b>Emergence des principautés roumaines (XII<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> siècle)</b>	Empire vlaquo-bulgare des frères Asan	Introduction de l'orthodoxie byzantine	Mentions des Roumains 1241 : Invasion des Tatars Evêché des Coumans et des Valaques 1247 : Formations politiques roumaines dans les Carpates méridionales
<b>Principautés roumaines indépendantes (1310-1418 / fin XV<sup>e</sup> siècle)</b>	Domination valaque : frontière politique et religieuse sous Mircea le Vieux Politique danubienne de Mircea		Fondation des principautés roumaines à partir des versants des Carpates ( <i>Făgăraș, Maramureș</i> ) et ayant les montagnes pour centres politiques et religieux
<b>Principautés roumaines sous domination ottomane (XV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle)</b>	Domination ottomane : le Danube demeure une frontière religieuse. Influences réciproques sur les deux rives « Croisades danubiennes » (Varna, 1444)		Centre de résistance contre les Etats voisins. Les centres politiques et religieux descendent vers la plaine (Bucarest / Iași). 1600-1601 : Epopée de Michel le

			Brave Législation concernant les forêts et les montagnes ?
<b>Epoque post-phanariote (XIX<sup>e</sup> siècle)</b>	Le Danube redevient une frontière politique	1878 : Restitution de la Dobroudja à la Valachie	Les Carpates deviennent synonymes d'unité des Roumains et de leur indépendance (reconstitution de la Dacie) Phase maximale des relations entre les différents versants

Toutes ces données convergent pour donner une image extrêmement humanisée des rôles et enjeux revêtus par les colonnes vertébrales de l'espace culturel roumain.

Au travers de cette trame historique, nous pouvons affirmer que les Carpates et le Danube prirent le statut de toponymes identitaires des Roumains bien avant les guerres d'indépendance de ceux-ci contre l'Empire ottoman et la couronne autrichienne. Ce n'est toutefois qu'au cours de cette période que leur réceptivité en tant qu'éléments intrinsèques au peuple roumain se fera jour de manière éblouissante.

C'est cette réceptivité que nous allons à présent étudier en suivant l'évolution du statut des Carpates et du Danube en tant que frontières de la nation roumaine après 1821 ainsi que ses répercussions et son intégration dans la littérature roumaine de cette période et au travers de quelques écrivains occidentaux.

## **2. LES CARPATES ET LE DANUBE APRÈS 1821 : LES NOUVELLES FRONTIÈRES DE LA NATION ROUMAINE**

Il n'entrait pas dans les perspectives de notre sujet d'étudier le rôle joué par les Carpates et le Danube après la révolte de Tudor Vladimirescu et de ses répercussions pour la génération suivante, celle de 1848<sup>2</sup>. D'autres chercheurs se sont chargés d'étudier plus spécifiquement cette période qui voit aboutir les espoirs de la libération et de l'union des Roumains de Valachie et de Moldavie. Cependant, il nous a paru judicieux afin de donner une vision globale du rôle joué par les Carpates et le Danube de faire une courte synthèse. Celle-ci démontre la rupture intervenue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les éléments géographiques roumains notamment suite à la mise en place de la principauté indépendante de Moldo-Valachie.

*Le retour du Danube en tant que ligne-frontière politique*

<sup>2</sup> Concernant le Danube, voir à ce sujet : GOGEANU (1970), chapitres V (la guerre de Crimée) à XI (début du XX<sup>e</sup> siècle).

Déjà aux termes du traité d'Andrinople<sup>3</sup>, conclu en 1829 à la suite d'une nouvelle guerre russo-turque et durant laquelle les principautés roumaines furent de nouveau occupées, la Valachie se vit restituer les citadelles turques de la rive gauche du Danube. Alors que la période de domination des princes phanariotes mit un terme à la frontière politique que constituait alors le fleuve entre l'Empire ottoman et la Valachie, le Danube prit en cette année 1829 un rôle de limite puisque son thalweg séparait désormais les Principautés Roumaines de l'Empire ottoman. La liberté de navigation y fut promulguée en même temps que celle du commerce. Celle-ci permit au Danube de jouer à nouveau son rôle d'intégration des Pays Roumains dans la sphère méditerranéenne.

Par ce traité, l'immixtion de l'Empire ottoman fut ainsi considérablement restreinte : il entérinait la position prépondérante de la Russie dans le sud-est de l'Europe, déjà forte depuis la signature du traité de Koutchouk-Kaïnardji (1774)<sup>4</sup> puis de Bucarest en 1812 par lequel la Russie obtint le bras de Chilia. En quelques années, face à un Empire ottoman moribond, le protectorat tsariste s'affermis sur les deux pays roumains, leur octroyant même une loi fondamentale d'organisation interne, connue sous le nom de « règlement organique ».

#### *La continuité des relations transcarpatiques*

L'étude menée par Comelia Bodea révèle l'aspiration des Roumains, quelques années avant la révolution, à fonder une collaboration politique englobant les trois principautés<sup>5</sup>.

En 1834, dans le Banat sous domination austro-hongroise, est signalée une tentative de propagande pour la « République roumaine unie », tandis qu'en 1838-39, Ion Câmpineanu élabore les plans pour une unité nationale roumaine. Dans son « Acte d'union et d'indépendance », manifeste-programme de ce mouvement, Câmpineanu fait état de la « fusion du peuple roumain dans son entier sous un seul et même sceptre »<sup>6</sup>.

Dans le même temps, les hommes de lettres circulèrent dans les trois provinces, diffusant leurs écrits et créant des sociétés dont le but avoué était l'union et le refus de l'incorporation de la Transylvanie à la Hongrie<sup>7</sup>.

Au cours de l'automne 1843, Nicolae Bălcescu aidé de Ion Ghica et du capitaine Christian Tell créèrent une organisation secrète à caractère politique : la « Frăția » (Fraternité). Celle-ci eut pour mission de diriger des actions révolutionnaires dans les deux principautés. C'est ainsi que sous l'impulsion de cette société, l'« Asociația patriotică » naquit trois ans plus tard en Moldavie sous la direction de Vasile Mălinescu et de Teodor Rășcanu<sup>8</sup>.

Agissant comme des paravents à ces sociétés secrètes, des associations légales à caractère culturel furent également créées. Ainsi, à Bucarest, la « Societatea Literară » devenue en

<sup>3</sup> GOGEANU (1970), pp. 32-33 ; MEHEDINȚI (1943), pp. 152-153.

<sup>4</sup> GOGEANU (1970), p. 29. Ce traité autorise le tsar russe à commercer librement sur le Danube.

<sup>5</sup> BODEA (1965), pp. 497-521 ; BODEA (1982), pp. 42-51.

<sup>6</sup> STAN (1977), p. 22.

<sup>7</sup> NETEA (1965), pp. 546-570.

<sup>8</sup> STAN (1977), pp. 23-29.

1845 l'« *Asociația literară a României* », fut la façade de la société politique « *Frăția* »<sup>9</sup>. De nombreuses publications suivirent rapidement la mise en place de ces associations littéraires. Entre 1841 et 1845, Mihail Kogălniceanu fondait la première revue historique à Iași, les « *Arhiva românească* » (Les Archives roumaines).

En 1844, Nicolae Bălcescu fait paraître dans la revue « *Propășirea* » (Le Progrès) un article intitulé « *Puterea armată și arta militară de la întemeierea Principatului Valahiei până acum* » (La force armée et l'art militaire, depuis la fondation de la Principauté de Valachie jusqu'à aujourd'hui). Un an plus tard le « *Magazin istoric pentru Dacia* »<sup>10</sup> prenait naissance à Bucarest avec l'aide du professeur transylvain August Treboniu Laurian.

Parallèlement à la création de ces sociétés, la veille des événements de 1848 vit également l'alliance s'affermir entre les deux principautés roumaines. La convention douanière signée en 1847 par la Valachie et la Moldavie, et entrée en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1848, supprimait les barrières douanières entre ces deux pays.

### *Le rôle des Carpates pendant la révolution de 1848*

Lors de la lutte armée qui s'engagea au cours de l'année 1848, les Carpates conservèrent leur place de refuge et de centre névralgique de l'organisation de la révolte. Ainsi, C. A. Rosetti disait dans le cas d'une attaque, « *retirons-nous dans les montagnes, même si nous ne sommes que trois cents, et menons la lutte jusqu'à ce que les nations étrangères nous aident ; sinon, mourrons les armes à la main* »<sup>11</sup>.

Nicolae Bălcescu considérait qu'en cas d'agression extérieure, il fallait prendre des mesures pour que « *le peuple se retire dans les montagnes* »<sup>12</sup>. Tout comme lors de la révolte de 1821, les stratèges de la révolution de 1848 transformèrent les villes, villages, monastères et montagnes des Carpates en véritables forteresses à même de défendre les positions des Roumains<sup>13</sup>.

Mais au-delà de la volonté d'émancipation des Roumains, les chefs de la révolution de 1848 cherchèrent avant tout à réaliser leur unité. Nicolae Bălcescu arguait que « *notre but ne peut être autre que celui qui tend vers l'unité nationale de tous les Roumains* »<sup>14</sup>.

En ce sens, Bălcescu s'intégra dans le programme général des révolutions qui furent déclanchées au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon l'étude de M. Maciu<sup>15</sup>, il est connu que les mouvements insurrectionnels dans les trois provinces historiques de la Roumanie eurent un aspect unitaire. Il était basé sur la revendication sociale et politique du peuple roumain ainsi que sur la réalisation de l'union dans ses frontières naturelles à savoir les Carpates et le Danube<sup>16</sup>.

<sup>9</sup> Nous pourrions encore évoquer à titre d'exemple les sociétés roumaines créées à l'étranger et notamment à Paris, dans l'enceinte de la Sorbonne, telles que la « *Societatea studenților români din Paris* » créée par Nicolae Bălcescu en décembre 1845.

<sup>10</sup> ROȘU (2006), pp. 215-234.

<sup>11</sup> ROSETTI (1885), p. 43.

<sup>12</sup> Anul 1848, p. 93.

<sup>13</sup> CIOBANU (1991), pp. 144-160 ; THEODORU (1983), pp. 29-65.

<sup>14</sup> BĂLCESCU (1971), p. 40 ; GRECU (1969), pp. 45-61.

<sup>15</sup> MĂCIU (1968), pp. 821-842.

<sup>16</sup> NEAMȚU, pp. 109-120.



Cette unité dans les volontés ne put se faire jour que par les liens et relations qu'entretinrent les chefs de file des révolutions dans ces trois provinces. Ainsi, Nicolae Bălcescu présida l'assemblée transylvaine de Blaj. Il fit parvenir à Eftimie Murgu le programme du gouvernement de Valachie tandis que des révolutionnaires moldaves participèrent à l'assemblée de Lujoj. Concernant Murgu, nous savons qu'il est né en 1805 dans le Banat à Rudăria d'un père officier roumain de garde-frontière et qu'il passa en 1836 en Valachie où il enseigna à N. Bălcescu et C. A. Rosetti. Il fut contraint de s'exiler sous les menaces qui pesaient sur lui en rapport à son activité révolutionnaire. Le témoignage du vice-comte Jakabffy rapporte des propos très clairs vis-à-vis des aspirations d'Eftimie Murgu : « *L'intention et le but de Murgu consistaient à produire la rupture entre le Banat et la partie hongroise et à le faire s'unir avec la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie, en vue de la création d'un Etat roumain puissant. Tout ceci est pleinement reflété par les papiers confisqués et présentés aux autorités supérieures* »<sup>17</sup>.

Les Empires ottoman et autro-hongrois furent également prévenu par le chef de cabinet du tsar, Nesselrode, que les Roumains désiraient « *rétablir un royaume Daco-Romain en Valachie, en Moldavie, en Bucovine, en Transylvanie et en Bessarabie* »<sup>18</sup>. En mai 1848, lors de la proclamation de Blaj, le révolutionnaire Ioan Munteanu affirmait que « *la Transylvanie n'était plus la Transylvanie mais la Roumanie* »<sup>19</sup>. Dans le même temps, le général Puchner demandait de renforcer la vigilance envers les voyageurs entrant en Transylvanie par les postes de douane de Turnu Roșu et de Brașov<sup>20</sup>.

A ce titre, les aspirations du peuple roumain sont symboliquement transmises par les deux hymnes révolutionnaires de 1848 : *Deșteptarea României* et *Deșteaptă-te, Române*, écrits respectivement par le moldave Vasile Alecsandri et le transylvain Andrei Mureșanu.

*« Allons enfants du même sang, unis tous ensemble,  
Maintenant c'est la liberté ou la mort que nous devons gagner ».*  
*« Roumains des quatre coins, maintenant ou jamais  
Unissez vos esprits, unissez vos sentiments ».*

L'arrestation de Nicolae Bălcescu et d'un grand nombre de révolutionnaires à Cotroceni, au sud-ouest de Bucarest, en septembre 1848 marqua un coup d'arrêt à la révolution roumaine de Valachie. Réussissant à s'évader, les chefs valaques s'exilèrent à Sibiu en Transylvanie où avait éclaté depuis quelques mois une révolution sous la conduite d'Avram Iancu, Simion Bărnuțiu, Alexandre Papiu Ilarian, Aron Pumnul et Ioan Buteanu. Décédé le 29 novembre 1852 à Palerme, où il résidait pour soigner la « maladie du siècle », la tuberculose, Nicolae Bălcescu reste avant tout le chef de file de la révolution valaque de 1848. Il est à l'origine, en à peine neuf ans, d'un impressionnant nombre d'études historiques, sociales, biographies et d'articles politiques. Parmi ses œuvres, il en est une qui peut être considérée comme son testament d'homme de science et d'homme politique. Il s'agit de l'imposante monographie,

<sup>17</sup> SUCIU (1970), p. 979.

<sup>18</sup> Anul 1848, IV, p. 336.

<sup>19</sup> DRAGOMIR (1946), p. 204.

<sup>20</sup> NEAMȚU, pp. 110-111.

inachevée, *Românii supt Mihai-Voievod Viteazul* (Les Roumains sous le règne du voévode Michel le Brave)<sup>21</sup>.

*Les Carpates et le Danube au cours de la transition de l'Etat féodal à la Nation moderne*

L'idée d'Etat, dans son acception moderne d'entité administrative centralisée et définie, qui se rapprochait déjà au début du XIX<sup>e</sup> siècle de plus en plus de celle de Nation, vit son aboutissement à l'issue de la révolution de 1848 et de la guerre de Crimée de 1854. Le sort des principautés de Valachie et de Moldavie fut confié au Congrès de Paix de Paris (1856) qui se pencha sur leur statut. Les sept puissances signataires du traité prévoyait que « *les Principautés s'administreront librement et en dehors de toute ingérence de la Sublime Porte* », mais en conservant le nom de « *Principautés Unies de Moldavie et de Valachie* », sous la suzeraineté du sultan.

Le sud de la Bucovine fut rétrocédé à la Moldavie tandis que le Danube passait sous le contrôle d'une commission européenne<sup>22</sup>. Par les conclusions du traité de Paris, les Carpates et le Danube passèrent de l'état de marches à celui de frontières faisant entrer *de facto* les principautés roumaines dans le concept de territoire dont l'Etat-Nation finira par se concrétiser avec l'élection au mois de janvier 1859 du prince Alexandru Ioan Cuza à la tête des deux *divans*.

La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle vit ainsi s'élaborer, se systématiser et se concrétiser les efforts des théoriciens militaires pour la défense de la principauté roumaine face aux deux puissances à l'expansionnisme toujours croissant : l'Autriche-Hongrie impériale et la Russie tsariste.

Les défilés furent aménagés afin d'accroître la rapidité d'accès, par la création de routes et de chemins de fer<sup>23</sup>, mais également dans le but d'en protéger l'entrée plus efficacement<sup>24</sup>. De la sorte, tout un système de fortifications passagères fut réalisé le long de la vallée de l'Olt au cours de l'année 1866. Un plan similaire fut réalisé l'année suivante dans la zone de Căineni.

La volonté du jeune Etat roumain de se prémunir contre toute invasion eut pour conséquence le passage d'une frontière « mouvante » représentant un espace, communément appelé les marches, vers une ligne frontière définissant un territoire souverain, c'est-à-dire un espace délimité, défini, organisé et contrôlé. C'est aussi le moment où le concept de nation prend forme puis devient un enjeu politique majeur, avec ses conséquences frontalières. Suivant cette vision, la transition entre espace et ligne pourrait être daté précisément de l'année 1870, qui vit la parution de l'étude du lieutenant-colonel Dimitrie Papazoglu, *Harta muntele, harta Dunărea sau granița României* (La carte des montagnes, la carte du Danube ou la frontière de la Roumanie).

Il faudra toutefois attendre le début du XX<sup>e</sup> siècle et l'issue de la première guerre mondiale, pour voir reconnaître, internationalement parlant, des frontières de la Roumanie. Ce fut un français, Emmanuel de Martonne, qui fut chargé du tracé des nouvelles limites lors de la

<sup>21</sup> GUȚU-ROMALO (1969), pp. 101-114.

<sup>22</sup> GOGEANU (1970), pp. 45-68

<sup>23</sup> Entre 1879 et 1902, les ingénieurs militaires ont construit 53 nouvelles voies de chemin de fer, totalisant 1 880 km. En 1889, la principauté de Roumanie possédait 2 475 km de voies ferrées.

<sup>24</sup> CIOBANU (1991), p. 164.

Conférence de la Paix de Paris en 1919<sup>25</sup>. En ce sens, le géographe peut être considéré comme « le père des frontières roumaines »<sup>26</sup>.

Dès lors, les Carpates et le Danube sortent du domaine de l'histoire du peuple roumain pour entrer dans le domaine de l'histoire de la nation roumaine. De même, l'espace carpatodanubien dans son ensemble passe du statut de zone-tampon, marche entre Islam et Chrétienté, à celui de territoire souverain au même titre que les Empires voisins.

---

<sup>25</sup> GOGÉANU (1970), pp. 226-253.

<sup>26</sup> BOULINEAU (2001), pp. 358-369.

# BIBLIOGRAPHIE

## ABRÉVIATIONS COURANTES DES PÉRIODIQUES

- Acta Musei Napocensis** : Musée National d'Histoire de Cluj-Napoca (1964-).
- AIIAI** : Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie « A.D. Xenopol » - Iași (1964-1989).
- AO** : Arhivele Olteniei – Craiova (1922-1943). Nouvelle Série (1981-).
- Apulum** : Buletinul Muzeului Regional Alba-Iulia (1962- ).
- Balcania** : Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques – Bucarest (1938-1945)
- BCMI** : Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice – Bucarest (1907-1945).
- BMI** : Buletinul Monumentelor Istorice – Bucarest (1931-).
- BOR** : Biserica Ortodoxă Română – Bucarest (1874-1991).
- BSNR** : Buletinul Societății Numismatice Română – Bucarest (1904-1907, 1911-1916, 1919-1947, 1974-).
- CA** : Cercetări Arheologice – Bucarest (1965-).
- Dacia** : Revue d'Archéologie et d'Histoire Ancienne – Bucarest (1924-1947). **Dacia N.S.** : Nouvelle Série (1957- ).
- Dacoromania** : Freiburg – Munich (1973-1991).
- GB** : Glasul Bisericii – Bucarest (1942-1989).
- Istros** : Brăila (1994- )
- Marisia** : Studii și Materiale. Arheologie, Istorie, Etnografie – Târgu-Mureș (1971-).
- MCA** : Materiale și Cercetări Arheologice – Bucarest (1953-).
- Peuce** : Studii și Cercetări de Istorie și Arheologie – Tulcea (1970-).
- Pontica** : Musée d'Histoire National et d'Archéologie – Constanța (1968 - )
- PVAR** : Pagini de Veche Arta Românească – Bucarest (1971-1974).
- RA** : Revista Arhivelor – Bucarest (1924-1946, 1958-).
- RdI** : Revista de Istoric – Studii – Bucarest (1948-1989).
- REB** : Revue des Etudes Byzantines – Paris (1946- ).
- REF** : Revista de Etnografie și Folclor – Bucarest (1964-).
- RER** : Revue des Etudes Roumaines – Institut Universitaire Charles I<sup>er</sup> – Paris(-Iași) (1953-1993).
- RESEE** : Revue des Etudes Sud-Est Européennes – Bucarest (1963-).
- RHSEE** : Revue Historique de Sud-Est Européen – Bucarest (1924-1937).
- RI** : Revista Istorică – Bucarest (1915-1946). Nouvelle Série (1990-).
- RIR** : Revista Istorică Română – Bucarest (1931-1947).
- Rsl** : Romanoslavica – Faculté de Philologie, Chaire de langue slave -- Bucarest (1958-).
- RRH** : Revue Roumaine d'Histoire (1962-).
- RRHA (BA)** : Revue Roumaine d'Histoire de l'Art, série Beaux-Arts Bucarest (1963-).
- Sargetia** : Hunedoara-Deva (1937-1956, 1966-)
- SCIA (AP)** : Studii și Cercetări de Istoria Artei, seria Arta Plastică Bucarest (1953-).
- SCIV(A)** : Studii și Cercetări de Istoria Veche (și Arheologie) – Bucarest (1950-).
- SMIM** : Studii și Materiale de Istoria Medie -- Bucarest, Brăila (1956-).
- Thraco-Dacica** : Institutul de Tracologie – Bucarest (1976-).
- Transylvanian Review** : Anciennement **Revue de Transylvanie** (1934-1944), Center for Transylvanian Studies and Romanian Cultural Foundation – Cluj-Napoca.
- Ziridava** : Muzeul Județean Arad (1967-).

# SOURCES PREMIÈRES :

## 1. ANTIQUITÉ ET ÉPOQUE ROMANO-BYZANTINE

### 1.1. ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE :

- ARRIEN** : Arrien, « L'expédition d'Alexandre », in *Izvoare (I)*, pp. 578-599.
- AURELIUS VICTOR (1975)** : Aurelius Victor, *Livre des Césars*, traduction de Dufraigne (P.), Paris, Belles Lettres, 1975.
- AURELIUS VICTOR (2006)** : Aurelius Victor, *Liber de caesaribus / Carte despre împărați*, traduction de Paraschiv (M.), édition de Zugravu (N.), Iași, Edition d'Université « Al. I. Cuza », 2006.
- CESAR** : *Caesar : the Gallic War*, édition de Edwards (H.J.), Londres, Harvard University Press, 1963.
- CIL** : *Corpus Inscriptionum Latinarum. XVI : Diplomata Militaria*, Berlin, Éditions Titschel (F.), 1936.
- CRITON** : Criton, « Gétiques », dans *Izvoare (I)*, pp. 506-509.
- CURTIUS RUFUS** : Quite-Curce, *Histoires*, traduction de Bardon (H.), Paris, Belles-Lettres, 1947-1948.
- DEXIP** : Dexip / ΔΕΞΙΠΠΙΟΣ, in *Izvoare (I)*, pp. 732-735.
- DIODORE de SICILE** : Diodor de Sicilia, in *Izvoare (I)*, pp. 188-199.
- DIOGENE LAERTIUS** : Diogenes Laertius, *Lives of Eminent Philosophers*, traduction de Hicks (R.D.), Londres, Loeb Classical Library, 1925.
- DION CASSIUS** : Dion Cassius, *Histoire Romaine*, traduction de Freyburger (M.-L.) et Roddaz (J.-M.), Paris, Belles-Lettres, 1991.
- FESTUS (1994)** : Festus, *Abrégé des hauts faits du peuple romain*, traduction de Arnaud-Lindet (M.-P.), Paris, Belles-Lettres, 1994.
- FESTUS (2003)** : Festus, *Breviarum rerum gestarum populi Romani / Scurtă istorie a poporului roman*, traduction de Alexianu (M.) et Curcă (R.), édition de Zugravu (N.), Iași, Edition d'Université « Al. I. Cuza », 2003.
- FLORUS** : Florus, *Œuvres*, traduction de Gal (P.), Paris, Belles-Lettres, 1967.
- GOSTAR (1976)** : Gostar (N.), « KAYKOHNSIOI, Ptolémée, III, 8, 3 », *Thraco-Dacica*, 1976, pp. 265-270.
- HERODOTE** : Hérodote, *Histoires, livre 4 (Melpomène)*, traduction de Legrand (Ph.E.), Paris, Belles Lettres, 1949.
- Histoire Auguste** : *Histoire Auguste. Vies d'Aurélien et de Tacite*, traduction de Paschoud (Fr.), Belles Lettres, Paris, 1996.
- Izvoare (I)** : *Izvoare privind istoria României / Fontes ad historiam Dacoromaniae pertinentes, I : De la Hesiod la Itinerarul lui Antoninus*, édition de Iliescu (Vl.), Popescu (V. C.) et Ștefan (Gh.), Bucarest, Editions de l'Académie, 1964.
- LUCIEN** : Lucien, *Œuvres*, tome 3, édition de Bompaigne (J.), Paris, Belles-Lettres, 2003.
- MIHAÏLOV (1970)** : Mihailov (G.), *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae. Volume I : Inscriptiones orae Ponti Euxini*, Serdica, Académie littéraire bulgare, 1970.

- MORISSON (1956)** : Morisson (J. S.), « Pythagoras of Samos », *Classical Quarterly*, 50 (1956), pp. 135-156.
- NAUCK (1856)** : Nauck (Aug.), *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, Lipsiae, Éditions Teubner (B.G.), 1856.
- OVIDE – Pontiques** : Ovide, *Pontiques*, traduction de André (J.), Paris, Belles-Lettres, 1977.
- OVIDE – Tristia** : Ovide, *Tristia*, traduction de André (J.), Paris, Belles-Lettres, 1968.
- PANEGYRIQUES** : *Panegyriques latins*, éditions de Galletier (Ed.), tome 1, Paris, Société des Belles-Lettres, 1949.
- PAUSANIAS** : Pausania, « Description de la Grèce », in *Izvoare (I)*, pp. 618-621.
- PLINE L'ANCIEN** : Pline l'ancien, *Histoire naturelle*, traduction de André (J.), Paris, Belles Lettres, 1970.
- PLINE LE JEUNE** : Pline le Jeune, *Panegyrique de Trajan*, traduction de Durry (M.), Paris, Belles Lettres, 1959.
- PLUTARQUE** : Plutarque, *Vie*, T. XIII, traduction de Flacelière (R.), Paris, Belles-Lettres, 1977.
- PORPHYRE** : Porphyre, *Vie de Pythagore*, traduction de Des Places (E.), Paris, Belles-Lettres, 1982.
- PROCOPE** : *Procopius. Volume 7 : The Buildings*, édition de Dewing (H.B.), Londres – Cambridge, The Loeb Classical Library, 1961.
- PTOLEMEE** : Ptolémée, « Geografia », in *Izvoare (I)*, pp. 534-557.
- SENEQUE** : Sénèque, « Questions naturelles », in *Izvoare (I)*, pp. 366-373.
- SIDOINE D'APPOLINAIRE** : Sidoine d'Appolinaire, *Panegyrique d'Anthemius*, traduction de Baret (Eug.), Paris, Librairie de Firmin Didot, 1887.
- STRABON** : Strabon, *Géographie*, traduction de Aujac (G.), Paris, Belles Lettres, 1969.
- SUETONE** : Suétone, *Vie des Douze Césars*, traduction de Ailloud (H.), 3 tomes, Paris, Belles Lettres, 1964-1967.
- TACITE - Germanie** : Tacite, *La Germanie*, traduction de Perret (J.), Paris, Belles-Lettres, 1967.
- TACITE - Histoires** : Tacite, *Histoires*, traduction de Goelzer (H.), Paris, Belles-Lettres, 1968.
- TERTULLIEN – De anima** : Tertullien, *De anima*, édition de Waszink (J.H.), Amsterdam, North Holland Publishing Company, 1947.
- TERTULLIEN – Liber** : Tertullien, « Liber adversos Judaeos », in *Izvoare (I)*, pp. 640-641.
- THUCYDIDE** : Thucydide, « Guerre du Péloponèse », in *Izvoare (I)*, pp. 74-77.
- TROGUE POMPEE** : Trogue Pompée par Justin, *Abrégé des histoires philippiques de Trogue Pompée*, traduction de Chambry (E.) et Thely-Chambry (L.), Paris, Librairie Garnier frères, s.d.
- VIRGILE – Georgiques** : Virgile, *Géorgiques*, traduction de Saint-Denis (E. de), Paris, Belles-Lettres, 1956.
- VIRGILE – Enéide** : Virgile, *Enéide*, traduction de Gozler (H.), Paris, Belles-Lettres, 1966.
- ZOSIME** : Zosime, *Histoire nouvelle*, traduction de Paschoud (Fr.). Paris, Belles-Lettres, 1979.

## 1.2. ANTIQUITÉ TARDIVE / ÉPOQUE ROMANO-BYZANTINE :

**ADLER (1907)** : Adler (M.N.), *The Itinerary of Benjamin of Tuleda. Critical text, translation and commentary by*, Londres, Éditions Frowde (H.), 1907.

**AMMIEN MARCELLIN** : Ammien Marcellin, *Histoires*, traduction de Sabbah (G.), Paris, Belles-Lettres, 1999.

**CHRYSOSTOME** : Jean Chrysostome, *Œuvres complètes*, traduction de l'abbé Bareille (J.), Paris, Librairie Louis Vivès, 1878.

**Despre vechimea** : Samuil Micu, Gheorghe Șincai, Petru Maior, *Despre vechimea și continuitatea românilor*, éditions de Maziliu (H. D.) et Ghermanschi (A.), Bucarest, Éditions Militaires, 1989.

**EUTROPE** : Eutrope, *Breviarium ad Urbe Condita*, traduction de Hellegouarc'h (J.), Paris, Belles-Lettres, 1999.

**EUSEBE** : Eusebius, *The Ecclesiastical History*, édition de Oulton (J.E.L.), 2 volumes, Londres – Cambridge, Loeb Classical Library, 1964.

**Izvoare (II)** : *Izvoare privind istoria României / Fontes historiae Dacoromanae. II : De la anul 300 pînă la anul 1000*, édition de Mihăescu (H.), Ștefan (Gh.), Hîncu (R.), Iliescu (V.), Popescu (V. C.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1970.

**Izvoare (III)** : *Izvoare privind istoria României / Fontes historiae Daco-Romanae. III : Scriitori bizantini (sec. XI-XIV)*, édition de Elian (Al.) et Tanașoca (N.-Ș.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975.

**Izvoare (IV)** : *Izvoare privind istoria României / Fontes historiae Daco-Romanae. IV : Scriitori și acte bizantine Secolele IV-XV*, édition de Mihăescu (H.), Lăzărescu (R.), Tanașoca (N.-Ș.), Teoteoi (T.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1982.

**JORDANES** : Jordanes, *Histoire des Goths (Getica)*, traduction de Devilliers (Ol.), Paris, Belles Lettres, 1995.

**JULIEN L'APOSTAT** : *L'Empereur Julien, Discours de Julien César. Œuvres complètes*, édition de Bidez (J.), Paris, Belles-Lettres, 1932.

**KINNAMOS** : Jean Cinname, *Chronique*, édition de Lévi-Valensi (J.), Paris, Belles-Lettres, 1972.

**MURNU (1984)** : Murnu (G.), *Studii istorice privitoare la trecutul românilor de peste Dunăre*, éditions Tanașoca (N.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1984.

**ORIGENE** : Origene, *Scrieri alese*, traduction de Bodogae (T.), Neaga (N.) et Lațau (Z.), Bucarest, Éditions de l'Institut Biblique, 1982.

**OROSE** : Orose, *Histoire (contre les païens)*, traduction de Arnaud-Lindet (M.-P.), Paris, Belles-Lettres, 2003.

**PRISCUS** : Priscus Panionensis, *Prisci Panitae Fragmenta*, édition de Bornmann (Fr.), Firenze, Le Monnier, 1979.

**PSELLOS** : Michel Psellos, *Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, traduction de Renaud (E.), tome II, Paris, Belles-Lettres, 1928.

**RAVENATI ANONYMI COSMOGRAPHIA** : « Ravenati anonymi Cosmographia et guidonis geographica », édition de Schnetz (J.) et Zumschlinge (M.), dans *Itineraria Romana*, Stuttgart, B.G. Teubner, 1990, XI.

**Românii de la sud de Dunăre** : *Românii de la sud de Dunăre. Documente*, édition collective sous la coordination de Brezeanu (St.) et Zbucnea (Gh.), Bucarest, Archives nationales de la Roumanie, 1997.

**SKYLITZES** : Ioannis Scylitzae *Synopsis historiarum*, édition de Thurn (I.), Berlin, Éditions W. de Gruyter, 1973.

**THEOPHANE** : *The Chronicle of Theophanos Confessor. Byzantine and Near East History*, édition de Mango (C.) et Scott (R.), Oxford, Clarendon Press, 1997.

**THEOPHILACTE** : Theofilacte Simocatta, *Domnia împăratului Mauriciu*, édition de Mihăescu (H.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1985.

## 2. MOYEN-ÂGE (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)

### 2.1. SOURCES ROUMAINES

#### 2.1.1. ACTES ET DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

**BOGDAN (1905)** : Bogdan (I.), *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și cu Țara Ungurească în sec. XV și XVI*, vol. I, 1413-1508, Institut d'Art Graphique Carol Golb, Bucarest, 1905.

**BOGDAN (1913)** : Bogdan (I.), *Documente lui Ștefan cel Mare*, vol. II, Bucarest, Atelierele Grafice Socec, 1913.

**COSTĂCHESCU (1931)** : Costăchescu (M.), *Documente moldovenești înainte Ștefan cel Mare*, volume II, Iași, Éditions Viața Românească, 1931.

**DIR (C / 1)** : *Documente privind istoria României, C : Transilvania, veacul XI, XII și XIII*, Vol. 1 (1075-1250) ; Vol. 2 (1251-1300), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1951-1952.

**DIR (C / 2)** : *Documente privind istoria României, C : Transilvania, veacul XIV*, Vol. 1 (1301-1320) ; Vol. 2 (1321-1330) ; Vol. 3 (1331-1340) ; Vol. 4 (1341-1350), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1952-1955.

**DIR (I)** : *Documente privitoare la istoria românilor*, collection Euxodiu de Hurmuzaki, tome I (1199-1450), 2 volumes (1199-1345 / 1346-1450), éditions de Densușianu (N.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1887-1890.

**DIR (II)** : *Documente privitoare la istoria românilor*, collection Euxodiu de Hurmuzaki, édition de Slavici (I.), tome II (1451-1575), 5 volumes (1451-1510 / 1510-1530 / 1531-1552 / 1553-1575), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1878.

**DIR (III)** : *Documente privitoare la istoria românilor*, collection Euxodiu de Hurmuzaki, édition de Slavici (I.), tome III (1576-1600), 2 volumes, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1888.

**DIR (IV)** : *Documente privitoare la istoria românilor*, collection Euxodiu de Hurmuzaki, édition de Slavici (I.), tome IV (1600-1650), 2 volumes, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1892.

**DIR (XII)** : *Documente privitoare la istoria românilor*, collection Euxodiu de Hurmuzaki, tome XII (1594-1602), 2 volumes, éditions de Iorga (N.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1903.



**DIR (XV)** : *Documente privitoare la istoria românilor*, collection Euxodiu de Hunmuzaki, éditions de Slavici (I.) et Iorga (N.), tome XV (1358-1825), 2 volumes, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1907.

**Documente privind la istoria României** : *Documente privind la istoria României. Vol. 3 : Solidaritatea românilor din Transilvania cu mișcarea lui Tudor Vladimirescu*, édition de Otetea (A.), Berza (M.) et Pall (F.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1967.

**DRH (A / 1)** : *Documenta Romaniae Historica, A / 1 : Moldova (1384-1448)*, édition de Cihodaru (C.), Caproșu (I.) et Șimanschi (L.), Bucarest, Institut d'histoire « A.D. Xenopol » de Iași, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975.

**DRH (B / 1)** : *Documenta Romaniae Historica, B / 1 : Țara Românească (1247-1500)*, édition de Panaitescu (P. P.) et Mioc (D.), Bucarest, Institut d'histoire « Nicolae Iorga », Éditions de l'Académie, 1966.

**DRH (D / 1)** : *Documenta Romaniae Historica, D / 1 : Relații între Țările române (1222-1456)*, édition de Pascu (Șt.), Cihodaru (C.), Gündisch (K. G.), Mioc (D.), Bucarest, Instituts d'histoire de Bucarest, de Iași et de Cluj-Napoca, Éditions de l'Académie, 1977.

**IORGA (1895)** : Iorga (N.), *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor*, tome 3, Bucarest, 1895.

**IORGA (1903)** : Iorga (N.), *Documente privitoare la familia Callimachi*, volume 2, Bucarest, Éditions Minerva, 1902-1903.

**MIHALYI (1900)** : Mihályi de Apșa (I.), *Diplome maramureșene din secolul XIV și XV*, Sighet, 1900.

**PANAITESCU (1936)** : Panaitescu (P. P.), *Documente privitoare la istoria lui Mihai Viteazul*, Bucarest, Fondation Royale Carol II, 1936.

**POPA-LISSEANU (1934)** : Popa-Lisseanu (G.), *Izvoarele istoriei românilor*, volume 1, Bucarest, Éditions Bucovina, 1934.

**Ștefan cel Mare** : « Scrisoarea lui Ștefan cel Mare către principii creștini (25 ianuarie 1475) și solia sa către dogele Veniției, expusă în Senat de Ioan Țamblac (8 mai 1477) », édition de Mihăilă (G.) et Zamfirescu (D.), in *Literatura română veche*, volume 1 (1402-1647), Bucarest, Éditions Tinertului, 1969.

**TEMPEA (1969)** : Tempea (R.), *Istoria Sfintei Besereci a Șcheilor Brașovului*, édition de Șchiau (Oct.) et Bot (L.), Bucarest, Éditions pour la littérature, 1969.

**TOCILESCU (1931)** : Tocilescu (Gr.), *534 documente istorice slavo-române din Țara Românească și Moldova privitoare la legăturile cu Ardealul (1346-1663)*, Bucarest, 1931.

**VERESS (1932)** : Veress (A.), « Scrisorile apocrife ale lui Mihai Viteazul », *RIR*, 2 (1932), pp. 375-392.

**Viața și traiul sfântului Nifon** : *Viața și traiul sfântului Nifon, patriarhul Constantinopolului*, édition de Simedrea (T.), Bucarest, 1937.

**Vlad Țepeș** : « Scrisoarea lui Vlad Țepeș către Matei Corvin (11 februarie 1462) », édition de Mihăilă (G.), dans *Literatura română veche*, volume 1 (1402-1647), Bucarest, Éditions Tinerețului, 1969.

## 2.1.2. CHRONIQUES

**BOGDAN (1895)** : Bogdan (I.), « Letopisețul de la Bistrița », *Cronice inedite atingătoare de istoria românilor*, Bucarest, Librairie Socecu, 1895.

**Istoria Țării Românești** : *Istoria Țării Românești (1290-1690). Letopisețul Cantacuzinesc*, édition de Grecescu (C.) et Simonescu (D.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1960.

**NECULCE** : Ion Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei*, éditions Gabriel Ștrempel, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1982.

**PANAITESCU (1959)** : Panaitescu (P. P.), *Cronicile slavo-române din sec. XV-XVI*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1959.

### 2.1.3. RÉCITS DE VOYAGEURS

**Călători** : *Călători străini despre țările române*, Bucarest, Institut d'histoire « Nicolae Iorga », Éditions de l'Académie, 1968-1983. Vol. I (1330-1544), sous la coordination de Holban (M.) ; Vol. II (1551-1583) ; Vol. III (1583-1595) ; Vol. IV (1596-1621) ; Vol. V (1623-1659), Vol. VII (1667-1688) ; Vol. VIII (1689-1716), sous la coordination de Holban (M.), Alexandrescu-Dersca Bulgaru (M.M.), Cernovodeanu (P.) ; Vol. VI (Paul d'Alep et Evlia Celebi), sous la coordination de Alexandrescu-Dersca Bulgaru (M.M.), Mehmet (M.A.).

**PAUL D'ALEP** : Paul of Aleppo, *The Travels of Macarius*, édition de Belfour (F.C.), volume 2, Londres, Oriental Translation Fund of Great Britain and Ireland, 1836.

### 2.1.4. AUTRES

**IORGA – Inscriptiï** : Iorga (N.), *Inscriptiï din bisericile României*, volume 1, Bucarest, Éditions Minerva, 1905.

**POPESCU-SPINENI (1978)** : Popescu-Spineni (M.), *România în izvoarelor geografice și cartografice*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1978.

## 2.2. SOURCES BYZANTINES ET ORTHODOXES

**ANNE COMNENE** : Anne Comnène, *Alexiade*, I-III, édition de Leib (B.), Paris, Les Belles-Lettres, 2<sup>ème</sup> édition, 1967.

**Archives de l'Athos-Kutlumus** : Paul Lemerle, *Archives de l'Athos. Actes de Kutlumus. II (2)*, Paris, 1988.

**CHALCOCONDYLAS** : *Laonici Chalcocondylae Historiarum demonstrationes*, édition de Grecu (V.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1958.

**CHONIATES – The Latin Conquest** : Nikéatas Choniates, *The Latin Conquest of Constantinople*, édition de Queller (D.E.), New-York, Éditions Wiley, 1971.

**CHONIATES – Historia** : Nicetae Choniatae, *Historia*, édition de Van Dieten (J.L.), Berlin / New-York, Éditions W. de Gruyter, 1975.

**CONSTANTIN PORPHYROGENETE** : Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, édition de Moravcsik (Gy.) et Jenkins (R. J. H.), Washington, Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies, 1967.

**CSHB** : *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonn, s.e., 1828-1897.

**SPHRANTZES** : Georgios Sphrantzes, *Memori (1401-1477). En annexe : Pseudo-Phrantzes : Macarie Melissenos Cronica (1258-1481)*, édition critique de Grecu (V.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1966.

**STAVRINOS** : Stavrinou, *Vitejiile lui Mihai Viteazul*, traduction de Zamfirescu (D.) et Mihăilă (Gh.), *Literatura română veche*, volume 2 (1402-1647), Bucarest, Éditions Țineretului, 1969.

**ZAKONIK** : *Zakonik cara Stefana Dušana 1349 i 1354*, éditions N. Radojčić, Belgrade, 1960.

### 2.3. SOURCES OCCIDENTALES ET HONGROISES

**Chronicon Budense** : *Chronicon Budense*, édition de Podhradczky (I.), Bude, Éditions Gyuriánés Basó, 1838.

**Chronicon Dubnicense** : *Chronicon Dubnicense*, in *Historiae Hungaricae fontes domestici, Scriptorum*, III, édition de Florianus (M.), Budapest, Éditions Quinque Ecclesiis, 1884.

**Chronicon Vindobonense** : *Chronicon Pictum Vindobonense*, in POPA-LISSEANU (1937).

**Gesta Hungarorum** : *Gesta Hungarorum*, in POPA-LISSEANU (1934).

**GIOVIO** : « Relațiunea lui Paolo Giovio despre aventurile domnului moldovean Petru Rareș », *Archiva istorică a României*, tome I, volume 2, Bucarest, 1943.

**GÜNDISCH (1975)** : Gündisch (G.), *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, tome V (1438-1457), Hermannstadt (Sibiu), Éditions Michaelis (F.), 1975.

**ISIDORE de SEVILLE** : Isidore de Séville, *Etymologies*, texte établi, traduit et annoté par Guillaumin (J.-Y.) et Monat (P.), Presses Universitaires de Franche-Comté, 2004.

**JEAN DE TÂRNAVA**: János Kükülle, *Scriptores Hungaricarum veteres ac genuini*. Pars I. *Regis Hungarorum*, Tyrnaviae, éd. Schwandtner, 1765.

**Das Nibenlungenlied**, éd. Bartsch (K.), Leipzig, 1866.

**ODO DE DEUIL** : Odo de Deuil et Foucher de Chartres, *Histoire des Croisades*, Paris, Edition Brière (J.L.J.), 1825.

**ZIMMERMANN** : Zimmermann (Fr.), Werner (C.) et alii, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, 5 volumes, Hermannstadt (Sibiu), Éditions Michaelis (Fr.), 1892-1975. Notamment le volume II sur la période 1342-1380 (Hermannstadt, 1897).

### 2.4. SOURCES OTTOMANES

**Cronici turcești** : *Cronici turcești privind țările române, extrase*, traduction de Guboglu (M.) et Mehmet (M.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 3 volumes, 1966-1975.

**KEMALPASHAZADE** : Kemalpashazade, *Histoire de la campagne de Mohács*, édition et traduction de Pavet de Courteille (A.J.B.), Paris, 1859.

**Mémoire du janissaire serbe** : Mihailovic (K.), *Memoirs of a Janissary*, édition de S. Soucek et B. Stolz, Ann Arbor, Michigan, 1975.

## 3. TEMPS MODERNES (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> SIÈCLES)

### 3.1. ACTES ET DOCUMENTS

**Anul 1848** : *Anul 1848 în Principatele Române. Acte și documente*, Bucarest, Éditions Carol Golb, 1902.

**DRAGOMIR (1946)** : Dragomir (S.), *Studii și documente privitoare la revoluția din Transilvania în anii 1848-1849*, volume 5, Cluj, 1946.

### 3.2. CHRONIQUES, etc.

**BUDAI-DELEANU – De originibus** : Ion Budai-Deleanu, *De originibus populorum Transylvaniae despre originile popoarelor din Transilvania*, 2 volumes, édition de Gyémánt (L.), Bucarest, Éditions Encyclopédiques, 1991.

**BUDAI-DELEANU – Tsiganiada** : Ion Budai-Deleanu, *Tsiganiada ou le campement des Tsiganes*, traduction du roumain par Rusu (R.), Rusu (A.) et Rusu (V.), Bucarest, Éditions Biblioteca Bucureștilor, 2003.

**CANTEMIR – Descriptio** : Dimitrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae (Descrierea Moldovei)*, traduction et édition de Guțu (G.) et alii, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1973.

**CANTEMIR – Hronicul** : Dimitrie Cantemir, *Hronicul vechimii romano-moldo-vlahilor*, édition de Toma (Șt.), Bucarest, Éditions Albatros, 1981.

**CANTEMIR – Opere** : Dimitrie Cantemir, « De antiquis et hodiernis Moldaviae nominibus », *Opere complete*, tome IX, volume 1, édition de Slușanschi (D.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1983.

**COSTIN - Opere** : Miron Costin, *Opere*, édition de Panaitescu (P.P.), 2 volumes, Bucarest, Éditions pour la littérature, 1965.

**COSTIN – Scrieri** : Nicolas Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii până la 1601*, édition de Korolevschi (S.), dans *Scrieri*, volume 1, Chișinău, Éditions Litera, 1990.

**DOSOFTEI** : Dosoftei, « Cronologia domnilor Moldovei », *Cronici și povestiri românești versificate (sec. XVII–XVIII)*, édition de Dan Simonescu, București, 1967.

**MAIOR – Istoria** : Petru Maior, *Istoria pentru începutul românilor în Dachia*, postface de Istrate (G.), Bucarest, Éditions Juminea, 1990.

**MICU – Istoria** : Samuil Micu, *Istoria românilor*, 2 volumes, éditions de Chindriș (I.), Bucarest, Éditions Viitorul Românesc, 1995.

**NECULCE (1909)** : Neculce (I.), *O seamă de cuvinte și cronica*, Bucarest, Éditions Socec, 1909.

**ȘINCAI – Chronicon** : Gheorghe Șincai, *Chronicon Daco-Romanorum sive Valachorum et plurium aliarum nationum*, traduction de Fugariu (Fl.), Bucarest, Éditions Minerva, 1973.

**ȘINCAI – Elementa** : Gheorghe Șincai, « Elementa lingua Daco-Romaniae sive Valachicae », *Școala Ardeleană*, éditions de Fugariu (Fl.), volume 1, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1983.

**ȘINCAI – Hronica** : Gheorghe Șincai, *Hronica românilor și a mai multor neamuri*, édition de Fugariu (Fl.) et Neagoe (M.), Bucarest, Éditions pour la littérature, 1969.

**URECHE** : Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, édition de Panaitescu (P. P.), Bucarest, Éditions Lyceum, 1958.

### 3.3. AUTRES

**THOUVENEL** : Thouvenel (Ed.), *La Hongrie et la Valachie (Souvenirs de voyage et notices historiques)*, Istanbul, Éditions Isis, 2004.

**VIGNERON** : Vignerón (L.), *Entre les Alpes et les Carpates*, Paris – Lyon, Delhomme et Briguet, 1894.

**WALSH (1948)** : Walsh (W.), *Readings in Russia History*, Syracuse – New-York, Syracuse University Press, 1948.

## LITTÉRATURE SECUNDAIRE :

### 1. OUVRAGES GÉNÉRAUX :

#### 1.1. SYNTHÈSES HISTORIQUES :

**BOIA (2003)** : Boia (L.), *La Roumanie. Un pays à la frontière de l'Europe*, Paris, Belles-Lettres, 2003.

**BRĂTIANU (2010)** : Brătianu, (Gh. I.), *Studii și articole de istorie*, éd. V. Spinei et Al.-F. Platon, Éditions Universitatea « Al. I. Cuza » Iași, Iași, 2010.

**BRAUDEL (1990)** : Braudel (F.), *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II*, 9<sup>ème</sup> édition, Paris, Armand Colin, 1990.

**CASTELLAN (1991)** : Castellan (G.), *Histoire des Balkans. XIV<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1991.

**CHIRTOAGĂ (1999)** : Chirtoagă (I.), *Istoria românilor. Epoca medievală*, Chișinău, 1999.

**CIOBANU (1991)** : Ciobanu (N.), Cristea (I.), Pâslaru (Șt.) et alii, *La guerre et la montagne dans l'histoire des Roumains*, Bucarest, Éditions Militaires, 1991.

**CONSTANTINESCU (1970)** : Constantinescu (M.), Daicoviciu (C.), Pascu (Șt.) et alii, *Histoire de la Roumanie. Des origines à nos jours*, Roanne, Éditions Horvath, 1970.

**CONSTANTINIU (2008)** : Constantiniu (F.), *O istorie sinceră a poporului român*, 4<sup>ème</sup> éd., Bucarest, 2008.

**CURTA (2006)** : Curta (F.), *Southeastern Europe in the Middle Ages, 500-1250*, Cambridge, 2006.

**DAICOVICIU (1969)** : Daicoviciu (C.) et alii, *Istoria României. Compendiu*, Bucarest, Éditions Didactiques et Pédagogiques, 1969.

**DECEI (1972)** : Decei (A.), « Notes sur une nouvelle synthèse de l'histoire des Roumains », *RRH*, 11/6 (1972), pp. 999-1007.

**DOGARU** : Dogaru (M.), *Muntele și « miracolul românesc ». File din cronica persistenței noastre (275-1785)*, Bucarest, Éditions Globus, Comisia română de istorie militară, s.d.

**DURANDIN (1994)** : Durandin (Cath.), *Histoire de la nation roumaine*, Bruxelles, Complexes, 1994.

**DURANDIN (1995)** : Durandin (Cath.), *Histoire des Roumains*, Paris, Fayard, 1995.

**DVORNIK (1970)** : Dvornik (Fr.), *Les Slaves. Histoire et civilisation de l'antiquité aux débuts de l'époque contemporaine*, Paris, Le Seuil, 1970.

**ELIADE (1992)** : Eliade (M.), *Précis d'histoire roumaine*, Bucarest, Éditions Rosa Vînturilor, 1992.

**FINE JR. (1991)** : Fine Jr. (J. V. A.), *The Early Medieval Balkans. A Critical Survey from the Sixth to the Late Twelfth Century*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1991.

- FISCHER-GALAȚI (1983)** : Fischer-Galați (S.), Giurescu (D. C.) et Pop (I.-A.) (sous les coordinations de), *O istorie a românilor. Studii critice*, Cluj-Napoca, Centre d'études et de recherches sur la Transylvanie, Fondation culturelle roumaine, 1998.
- FOLZ (1972)** : Folz (R.), *De l'Antiquité au monde médiéval*, Paris, PUF, 1972.
- GIURESCU (1975)** : Giurescu (C. C.) et Giurescu (D. C.), *Istoria românilor din cele mai vechi timpuri până azi*, Bucarest, Éditions Albatros, 1975.
- GIURESCU (1981)** : Giurescu (C. C.), *Histoire illustrée des Roumains*, Bucarest, Éditions Sport-Turism, 1981.
- HAȘDEU (1875)** : Hașdeu (B.P.), *Istoria critică a românilor*, Bucarest, s.e., 1875.
- IORGA (1905)** : Iorga (N.), *Geschichte des Rumänisches Volkes in Rahmen seines Staatsbildungen*, I, Gotha, Éditions Perthes (F.A.), 1905.
- IORGA (1935 / 1)** : Iorga (N.), *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, 3 volumes, Bucarest, Institut d'Etudes Byzantines, 1935-1936.
- IORGA (1936)** : Iorga (N.), *Guide historique de la Roumanie*, Bucarest, Commission des Monuments Historiques de Roumanie, 1936.
- Istoria românilor, I, Moștenirea timpurilor îndepărtate*, 2<sup>eme</sup> éd., sous la coordination de M. Petrescu-Dîmbovița, A. Vulpe, Bucarest, Éditions Enciclopedică, 2010.
- Istoria românilor, III, Genezele românești*, 2<sup>eme</sup> éd., sous la coordination de R. Theodorescu, V. Spinei, Bucarest, Éditions Enciclopedică, 2010.
- KOGĂLNICEANU (1837)** : Kogălniceanu (M.), *Histoire de la Valachie et de la Moldavie et des Valaques transdanubiens*, Berlin, Éditions Behr (B.), 1837.
- LENDVAI (2006)** : Lendvai (P.), *Les Hongrois. Mille ans d'histoire*, Lausanne, Éditions Noir sur Blanc, 2006.
- MANTRAN (1989)** : Mantran (R.), *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, Fayard, 1989.
- PAPACOSTEA (2009)** : Papacostea (Ș.), *Studii de istorie românească. Economie și societate (secolele XIII-XVIII)*, Brăila, Éditions Istros, 2009.
- SPINEI (2006 / 2)** : Spinei (V.), *Universa Valachica. Români în contextul politic internațional de la începutul mileniului al II-lea*, Éditions de Cartdidact, Chișinău, 2006.
- STEPHENSON (2000)** : Stephenson (P.), *Byzantium's Balkan Frontier. A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000.
- ȚURCANU (2007)** : Țurcanu (I.), *Istoria românilor (cu o privire mai largă asupra culturii)*, Brăila, Éditions Istros, 2007.

## 1.2. SYNTHÈSES ET ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE :

- BODEA (1982)** : Bodea (C.) et Câdea (V.), *Transylvania in the History of the Romanians*, New-York, East European Monographs, Boulder, Columbia University, 1982.
- DRAGALINA (1899)** : Dragalina (P.), *Din istoria Banatului Severin*, Caransebeș, s.e., 1899.
- FORRER (1935)** : Forrer (R.), *L'Alsace romaine*, Paris, Éditions Lerroux (Em.), 1935.
- GIURESCU (1980)** : Giurescu (C. C.), *A History of the Romanian Forest*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1980.
- GOĞEANU (1970)** : Gogeanu (P.), *Dimărea în relațiile internaționale*, Bucarest, Éditions Politiques, 1970.
- GIURESCU (1976)** : Giurescu (C. C.), *Istoria pădurii românești. Din cele mai vechi timpuri până astăzi*, 2<sup>e</sup> édition, Bucarest, Éditions Ceres, 1976.

- IORGA (1970)** : Iorga (N.), *Istoria armatei românești*, 7<sup>ème</sup> édition, Bucarest, Éditions Neamul Românesc, 1970.
- IORGA (1996)** : Iorga (N.), *Hotare și spații naționale afirmarea vitalității românești*, Galați, Éditions Porto-Franco, 1996.
- MEHEDIŢI (1943)** : Mehedinți (S.), « Legăturile noastre cu Dunărea și Marea », dans idem, *Opere complete*, vol. I : Geografica, Bucarest, 1943.
- NETEA (1977)** : Netea (V.), *Munții Apuseni, muzeu istoric și panteon al poporului român*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1977.
- NOUZILLE (1991)** : Nouzille (J.), *Histoire de frontières. L'Autriche et l'Empire ottoman*, Paris, Éditions Berg International, 1991.
- NOUZILLE (1993)** : Nouzille (J.), *La Transylvanie. Terre de contacts et de conflits*, Strasbourg, Presse Universitaire de Strasbourg, 1993.
- PAPADOPOL-CALIMAH (1884)** : Papadopol-Calimah (A.), « Dunărea în literatură și în tradițiuni », *Analele Academiei Române (Bucarest)*, seria II, tomul VII, secțiunea II, 1884-1885, pp. 309-377.
- PASCU (1971)** : Pascu (Șt.), *Voievodatul Transilvaniei, I*, Cluj, 1971.
- PLATON (1987)** : Platon (Gh.), « Ideea unității – idee forță în istoria românilor », *Apulum*, 24 (1987), pp. 315-323.
- POP (1943)** : Pop (Em.), *Pădurile și destinul nostru românesc*, Sibiu, s.e., 1943.
- POPA (1970)** : Popa (R.), *Țara Maramureșului în veacul al XIV-lea*, Éditions de l'Académie, Bucarest, 1970.
- POPESCU (1980)** : Popescu (A. I.), *Ideea de unitate națională în viziune populară*, Craiova, Éditions Scrisul Românesc, 1980.
- REY (1989)** : Rey (V.), « Le territoire dans le complexe roumain », *Sources. Travaux Historiques : Roumanie – Pays de l'Est pour une histoire au présent*, 20 (1989), pp. 52-62.
- ROSETTI (1885)** : Rosetti (C.A.), *Sciere din junețe și esiliu*, tome 2, 2<sup>ème</sup> édition, Bucarest, s.e., 1885.
- ȘTEFĂNESCU (1974)** : Ștefănescu (Șt.), *Demografia, dimensiune a istoriei*, Timișoara, Éditions Facla, 1974.

### 1.3. ÉTUDES ARTISTIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES :

- BORONEANȚ (2000)** : Boroneanț (V.), *Arheologia peșterilor și minelor din România*, Bucarest, CIMEC, 2000.
- CIOBANU (1995)** : Ciobanu (D.), « Sarea – aliment și sursă de venituri pentru locuitorii din nord-estul Munteniei », *Sargetia*, 26/1 (1995-1996), pp. 419-430.
- DRĂGUȚ (1984)** : Drăguț (V.), *L'art roumain. Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge, Renaissance, Baroque*, Bucarest, Éditions Méridiane, 1984.
- IONESCU (1972)** : Ionescu (Gr.), *Histoire de l'architecture en Roumanie. De la préhistoire à nos jours*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1972.
- MOGA (1975)** : Moga (V.) et Aldea (I.A.I.), « Harta arheologică a satului Țelna (com. Ighiu, jud. Alba) », *Marisia*, 5 (1975), pp. 43-50.
- OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU (1985)** : Oberländer-Târnoveanu (Ir.), *Cronica cercetărilor arheologice din România*, Bucarest, CIMEC, 1985.

**Repertoriul arheologic – Alba :** Moga (V.) et Ciugudean (H.), *Repertoriul arheologic al județului Alba*, Alba-Iulia, Musée national de l'Union, 1995.

**Repertoriul arheologic – Cluj :** Crișan (H. I.), Barbulescu (M.), Chirilă (Eug.), Vasiliev (V.) et Winkler (I.), *Repertoriul arheologic al județului Cluj*, Cluj-Napoca, Musée d'histoire de la Transylvanie, 1992.

**Repertoriul arheologic – Hunedoara :** Luca (S. Adr.), Roman (Gr.), Diaconescu (Dr.), Suciuc (C.), *Repertoriul arheologic al județului Hunedoara*, Alba-Iulia, Éditions Altip, 2005.

**Repertoriul arheologic – Sibiu :** Luca (S. A.) et Pinter (Z. K.), *Repertoriul arheologic al județului Sibiu*, Sibiu, Éditions Economiques, 2005.

**RIȘCUȚA (1995) :** Rișcuța (C.), « Repertoriul arheologic al depresiunii Brad », *Sargetia*, 26/1 (1995-1996), pp. 265-318.

**ULEA (1968) :** Ulea (S.), *Histoire des arts plastiques en Roumanie*, Bucarest, Éditions Méridiane, 1968.

#### 1.4. ÉTUDES LITTÉRAIRES :

**CIOBANU (1989) :** Ciobanu (Șt.), *Istoria literaturii române vechi*, édition de Dan Horia Maziliu, Bucarest, Éditions Eminescu, 1989.

**IORGA (1925) :** Iorga (N.), *Istoria literaturii române*, 2<sup>ème</sup> édition, volume 1, Bucarest, Éditions Gölz (C.), 1925.

**PIRU (1981) :** Piru (Al.), *Istoria literaturii române de la început până astăzi*, Bucarest, Éditions Univers, 1981.

#### 1.5. ÉTUDES HISTORIOGRAPHIQUES :

**BENEDICT (1989) :** Benedict (R.), « Comment les Roumains voient leur propre histoire », *Sources. Travaux Historiques : Roumanie – Pays de l'Est pour une histoire au présent*, 20 (1989), pp. 84-91.

**BERGIER (1979) :** Bergier (J.-Fr.), « Clio sur les Alpes », *Revue Suisse d'Histoire (Schweizerische Zeitschrift für Geschichte)*, 29/1 (1979), pp. 3-10.

**BOIA (1997) :** Boia (L.), *Istorie și mit în conștiința românească*, Bucarest, Humanitas, 1997.

**BRAUDEL (1986) :** Braudel (F.), *L'identité de la France. Espace et Histoire*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986.

**BRĂȚIANU (1943) :** Brătianu (G. I.), « L'histoire roumaine écrite par les historiens hongrois », *RHSEE*, 20 (1943), pp. 108-129.

**BUGĂ (1997) :** Bugă (Dr.), « Geografia umană, geografia istorică și etnografia în opera lui Constantin Brătescu », *REF*, 42 / 1-2 (1997), pp. 107-115.

**CAZACU (1989) :** Cazacu (M.), « Dracula. Ceașescu, Draculescu », *Sources. Travaux Historiques : Roumanie – Pays de l'Est pour une histoire au présent*, 20 (1989), pp. 74-78.

**CERNOVODEANU (1980 / 1) :** Cernovodeanu (P.) et Rezachevici (C.), « Înfăpturi și priorități în medievalistica românească », *Rdl*, 33/7-8 (1980), pp. 1281-1376.

**DION (1990) :** Dion (R.), *Le Paysage et la vigne*, Paris, Payot, 1990.

**DUBY (1988) :** *Atlas historique*, sous la direction de Duby (G.), Paris, Larousse, 1988.

**EAST (1966) :** East (W. D. G.), *The Geography behind History*, Londres, Éditions Nelson, 1966.



- HIGOUNET (1961)** : Higounet (C.), « Géohistoire », dans *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Encyclopédie de la Pléiade, 1961.
- KARNOOOUH (1990)** : Karnooh (Cl.), *L'invention du peuple. Chroniques de Roumanie*, Paris, Éditions Arcantère, 1990.
- KÖRNER (1996)** : *Quand la montagne aussi a une histoire*, édition de Körner (M.) et Walter (Fr.), Mélanges offerts à Jean-François Bergier, Berne-Stuttgart-Vienne, 1996.
- LAMAISON (1998)** : Lamaison (P.) et alii, *Généalogie de l'Europe. De la Préhistoire au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1998.
- LE GOFF (1996)** : Le Goff (J.) et Schmitt (J.-Cl.), « La recherche sur le Moyen-Âge à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de civilisation médiévale. X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles (Poitiers)*, 39<sup>ème</sup> année, Janvier-Juin 1996, p.9-25.
- MARIN (1978)** : Marin (L.), « Le neutre, le jeu : temps de l'utopie », dans *Le discours utopique*, Paris, Union générale d'éditions, 1978, pp. 355-365.
- MICHELET (1863)** : Michelet (J.), « Révolution du Danube », *La Pologne martyr ; Russie ; Danube*, Paris, Éditions Dentu, Leipzig, A. Lacroix, Verboeckhoven, 1863.
- MICHELET (1980)** : Michelet (J.), *Légendes démocratiques du Nord*, Paris, Flammarion, 1980.
- MOUTON (2000)** : Mouton (J.-M.), *Le Sinaï médiéval. Un espace stratégique de l'islam*, Paris, PUF, 2000.
- NICULESCU (2002)** : Niculescu (Gh. Al.), « Nationalism and the representation of society in Romanian archaeology », dans *Nation and National Ideology. Past, Present and prospects, Proceedings of the International Symposium held at the New Europe College, Bucharest, April 6-7, 2001*, sous la coordination de Vainovski-Mihai (Ir.), Bucarest, The Center for the History of Imaginary, New Europe College, 2002, pp. 209-234.
- NICULESCU (2004)** : Niculescu (Gh. Al.), « Archaeology, nationalism and "the History of the Romanians" (2001) », *Dacia N.S.*, 48-49 (2004-2005), pp. 99-124.
- RATZEL (1988)** : Ratzel (Fr.), *Géographie politique*, traduction de Rusch (P.), sous la direction de Hussy (C.), Genève-Paris, Éditions Economica-Éditions Régionales Européennes, 1988.
- RUSU (2002)** : Rusu (V.), « Ginta Latina et l'Europe d'aujourd'hui. Arguments », *Actes du colloque international « Ginta Latina et l'Europe d'aujourd'hui »*, organisé par Rusu (V.), tenu à l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 11-12 décembre 2001, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2002, pp. 6-18.
- VALLAUD (2000)** : *L'atlas historique*, sous la direction de Vallaud (P.), Paris, Éditions Perrin, 2000.

## 1.6. SYNTHÈSES GÉOGRAPHIQUES :

- APOLZAN (1987)** : Apolzan (L.), *Carpații – tezaur de istorie. Perenitatea așezărilor risipite de înălțimi*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1987.
- BADEA (1983)** : *Geografia României. I, Geografia fizică*, sous la coordination de Badea (C.), Gâstescu (P.), Velcea (V.), Université de Bucarest, Institut de Géographie, Éditions de l'Académie, 1983.

- BĂLCESCU (1971)** : Bălcescu (N.), *Privire asupra stării de față, asupra trecutului și viitorului patriei noastre*, Edition de Bodea (C.), Bălcești pe Topolog, Éditions Muzeul Memorial Nicolae Bălcescu, 1971.
- BOULINEAU (2001)** : Boulineau (Em.), « Un géographe traceur de frontières : Emmanuel de Martonne et la Roumanie », *Espace Géographique (Paris)*, 30/4 (2001), pp. 358-369.
- FEBVRE (1970)** : Febvre (L.), *La Terre et l'évolution humaine*, Paris, Albin Michel, 1970.
- ORGHIDAN (1969)** : Orghidan (N.), *Văile transversale din România. Studiu geomorfologic*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1969.
- SAMSONOWICZ (1993)** : Samsonowicz (H.), « La région des Carpates – un des carrefours de l'Europe », *Urbs-Provincia-Orbis. Contributiones in honorem O. Halaga*, Kosice, 1993.
- VIDAL DE LA BLACHE (1922)** : Vidal de la Blache (P.), *Principes de géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1922.

### 1.7. MONOGRAPHIES RÉGIONALES :

- ARDELEANU (1979)** : Ardeleanu (V.) et Zăvoianu (I.), *Județul Timiș*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1979.
- BĂLTEANU (2006)** : Bălțeanu (D.) et alii, *Romania. Space, Society, Environment*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 2006.
- BINDER (1968)** : Binder (P.), « Contribuții la geografia istorică a Banatului de Severin », *RdI*, 21/4 (1968), pp. 625-639.
- BINDER (1969)** : Binder (P.), « Contribuții la geografia istorică a Banatului de Severin », *Studii de istorie a Banatului (Timișoara)*, 1 (1969), pp. 43, 53.
- BINDER (1972)** : Binder (P.), « Drumurile și plaiurile Carpaților orientali », *Studii și Articole de Istorie (Bucarest)*, 20 (1972), pp. 66-74.
- CONEA (1935)** : Conea (I.), *Țara Loviștei. Geografia istorică*, Bucarest, s.e., 1935.
- CONEA (1968)** : Conea (I.), *Țara Hațegului – geografie, toponimie, istorie*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1968.
- CONEA (1993)** : Conea (I.), *Țara Vrancei. Geografia istorică și terminologie geografică*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1993.
- CORYLL (1996)** : Coryll (S.), *Valahia în cartea genezei*, Cluj-Napoca, Éditions Promedia Plus, 1996.
- CUCU (1980)** : Cucu (V.) et Popova-Cucu (A.), *Județul Mehedinți*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1980.
- CVIJIC (1918)** : Cvijić (J.), *La Péninsule balkanique : géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1918.
- FILIPAȘCU (1944)** : Filipașcu (Al.), *Istoria Maramureșului*, Sibiu, Centre d'études et de recherches sur la Transylvanie, 1944.
- MARTONNE (1902)** : Martonne (Emm. de), *La Valachie. Essai de monographie géographique*, Paris, Librairie Armand Colin, 1902.
- MORARIU (1980)** : Morariu (T.), Bodgan (Oct.) et Maier (A.), *Județul Alba*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1980.
- OANCEA (1979)** : Oancea (D.) et Swizewski (C.), *Județul Galați*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1979.

- POSEA (1980)** : Posea (Gr.), Moldovan (C.) et Posea (A.), *Județul Maramureș*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1980.
- ROȘU (1980)** : Roșu (Al.), *Geografia fizică a României*, 2<sup>ème</sup> éd., Éditions Didactică și Pedagogică, Bucarest, 1980.
- SCHREIBER (1994)** : Schreiber (W.E.), *Munții Harghita. Studiu geomorfologic*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1994.
- SÎRCU (1971)** : Sîrcu (I.), *Geografia fizică a Republicii Socialiste România*, Bucarest, 1971.
- ȘTEFĂNESCU (1981)** : Ștefănescu (C.-M.), *Nouvelles contributions à l'étude de la formation et de l'évolution du delta du Danube*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1981.
- ȘANDRU (1992)** : Șandru (I.), « Porți și culoare geodemografice în spațiul carpatodanubiano-pontic. Considerații de geografie istorică », *Revista Terra (Iași)*, 24 / 3-4 (1972), pp. 9-16.
- THEODORU (1983)** : Theodoru (R.) et Dragu (M.), *Carpații românești. Cetate și drumeție*, Bucarest, Éditions Militaires, 1983.
- TUFESCU (1974)** : Tufescu (V.), *România. Natură, om, economie*, Bucarest, 1974.
- VELCEA (1979)** : Velcea (V.), Velcea (I.) et Mîndruț (Oct.), *Județul Arad*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1979.
- VLAHUȚĂ** : Vlahuță (A.), *România pitorească*, Bucarest, Éditions Cartea Românească, s.d.
- VÂLSAN (1940)** : Vâlsan (G.), *Pământul românesc și frumusețile lui*, Bucarest, s.e., 1940.

## 2. ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE :

### 2.1. SYNTHÈSES :

- BERCIU (1966)** : Berciu (D.), *Zorile istoriei în Carpați și la Dunăre*, Bucarest, Éditions Științifică, 1966.
- CHILDE (1929)** : Childe (G.), *The Danube in Prehistory*, Oxford-New York, Clarendon Press-Oxford University Press, 1929.
- DENSUSIANU (1986)** : Densusianu (N.), *Dacia preistorică*, Bucarest, Éditions Méridiane, 1986.
- FLORESCU (1980)** : Florescu (R.), Daicoviciu (H.), Roșu (L.), *Dicționar enciclopedic de artă veche a României*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1980.
- Istoria militară I** : *Istoria militară a poporului român*, volume I (*Antichitate – secolul XIV*), Bucarest, Éditions Militaires, 1984.
- NICULIȚĂ (1987)** : Niculiță (I. T.), *Северные фракийцы VI-I веков до нашей эры*, Chișinău, 1987.
- NICULIȚĂ (2010)** : Niculiță (I.), in *Istoria Moldovei. Epoca preistorică și antică (până în secolul V)*, Chișinău, 2010, pp. 414-415.
- PETRESCU-DÎMBOVIȚA (1978)** : Petrescu-Dîmbovița (M.), *Scurtă istorie a Daciei preromane*, Iași, Éditions Juminea, 1978.
- PIPPIDI (1967)** : Pippidi (D. M.), *Contribuții la istoria veche a României*, 2<sup>ème</sup> édition, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1967.

## 2.2. ÂGES DES MÉTAUX :

**ALEXANDRESCU (1956)** : Alexandrescu (P.), « Izvoarele grecești despre retragarea lui Darius în expediția scitică », *SCIV*, 7/ 3-4 (1956), pp. 319-342.

**ALEXANDRESCU (1974)** : Alexandrescu (A. D.), « Agglomération et nécropole gétiques de Zimnicea », *Thracia*, 3 (1974), pp. 56-63.

**ALEXANDRESCU (1976)** : Alexandrescu (P.), « Pour une chronologie des VI<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> siècles », *Thraco-Dacica*, 1976, pp.117-126.

**ALEXANDRESCU (1980)** : Alexandrescu (A. D.), « La nécropole gète de Zimnicea », *Dacia N.S.*, 24 (1980), pp. 19-126.

**ALEXIANU (2007)** : Alexianu (M.), Weller (O.), Brigand (R.), *Izvoarele de apă sărată din Moldova subcarpatică. Cercetări etnoarheologice*, Iași, 2007.

**BABEȘ (1993)** : Babeș (M.), *Die Poienești-Lukaševka-Kultur. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte im Raum östlich der Karpaten in den letzten Jahrhunderten vor Christi Geburt*, Rudolf Habelt Verlag, Bonn (1993).

**BABEȘ (2010)** : Babeș (M.), «Celtii în spațiul carpato-dunărean», in *Istoria românilor*, I, *Moștenirea timpurilor îndepărtate*, 2<sup>ème</sup> éd., sous la coordination de M. Petrescu-Dîmbovița, A. Vulpe, Bucarest, Éditions Enciclopedică, 2010, pp. 530-540.

**BERCIU (1957)** : Berciu (D.), « A propos de la genèse de la civilisation Latène chez les Géo-Daces », *Dacia N.S.*, 1 (1957), pp. 133-142.

**BERCIU (1960)** : Berciu (D.), « Sânt geții traci nord-dunăreni ? », *SCIV*, 11 (1960), pp. 261-283.

**BERCIU (1967)** : Berciu (D.), « Les Celtes et la civilisation de La Tène chez les Géo-Daces », *Bulletin of the Institute of Archaeology (Londres)*, 6 (1967), pp. 75-90.

**BUZOIANU (2001)** : Buzoianu (L.), *Civilizația greacă în zona vest pontică și impactul ei asupra lumii autohtone (sec. VII – IV a. chr.)*, Constanța, Éditions « Ovidius » University Press, 2001.

**CAVRUC (2011)** : Cavruc (V.), «Олово и соль в Карпатском бассейне в бронзовом веке», I, *Revista arheologică*, NS, 7/1-2, Chișinău (2011), pp. 5-46.

**CAVRUC, CHIRICESCU (2006)** : Cavruc (V.) et Chiricescu (A.) (éd.), *Sarea, timpul și omul*, Sfântu Gheorghe, 2006.

**CONDURACHI (1963)** : Condurachi (Em.), « Influences grecques et romaines dans les Balkans, en Hongrie et en Pologne », *VIII<sup>e</sup> Congrès international d'archéologie classique, tenu à Paris, 3-13 septembre 1963*, Paris, Éditions de Broccard, 1963, pp. 111-126.

**CONDURACHI (1963/1)** : Condurachi (Em.), « Le rayonnement des civilisations grecque et romaine sur les cultures périphériques », *VIII<sup>e</sup> Congrès international d'archéologie classique, tenu à Paris, 3-13 septembre 1963*, Paris, Éditions de Broccard, 1963, pp. 127-138.

**CONDURACHI (1965)** : Condurachi (Em.), « Relations entre les Grecs et la population du Bas-Danube à la lumière des dernières découvertes archéologiques », *Die Kultur Südosteuropas, ihre Geschichte und ihre Ausdrucksformen*, Munich, 1965, pp. 26-49.

**CRIȘAN (1971)** : Crișan (I.H.), « Contribuții la problema celților din Transilvania », *SCIV*, 22/2 (1971), pp.149-164.

**DUMITRAȘCU (1976)** : Dumitrașcu (S.), « Dacian fortifications in Crișana », *Thraco-Dacica*, 1976, pp. 259-264.

- DUMITRESCU (1974)** : Dumitrescu (Vl.), *Arta preistorică în România*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1974.
- EFTIMIE (1959)** : Eftimie (V.), « Imports of Stamped Amphorae in the Lower Danube Regions and a Draft Rumanian Corpus of Amphorae Stamps », *Dacia N.S.*, 3 (1959), pp.195-217.
- FABIAN (2006)** : Fabian (Ist.), « Relațiile romano-barbare la nordul Dunării de Jos. Între necesitate politică și aculturație », *Relații interetnice în spațiul românesc. Populații și grupuri etnice (II î.Hr. – V d.Hr.)*, sous la coordination de Țiplic (I.M.) et Purece (S.I.), Alba-Iulia, Éditions Altip, 2006, pp. 219-234.
- FERENCZ (2006)** : Ferencz (I.V.), « Relațiile etnice sau relații interculturale? Privire asupra unor realități istorice ale Transilvaniei în secolul al II-lea î.Hr. », *Relații interetnice în spațiul românesc. Populații și grupuri etnice (II î.Hr. – V d.Hr.)*, sous la coordination de Țiplic (I.M.) et Purece (S.I.), Alba-Iulia, Éditions Altip, 2006, pp. 49-71.
- FERENCZI (1997)** : Ferenczi (I.V.), « Așezări din la Tène-ul timpuriu și mijlocul în bazinul central al mureșului », *Apulum*, 34 (1997), pp. 79-92.
- FLORESCU (1946)** : Florescu (Gr.), « Cetatea Turnu », *RIR*, 15/4 (1946), pp. 432-440.
- FLORESCU (1955)** : Florescu (Gr.) et Bujor (E.), « Săpăturile arheologice de la Mălăiești », *SCIV*, 6/1-2 (1955), pp. 271-280.
- FLORESCU (1967)** : Florescu (Ad. C.), « Sur les problèmes du Bronze tardif carpatodanubien et nord-ouest pontique », *Dacia N.S.*, 11 (1967), pp. 59-94.
- FLORESCU (1992)** : Florescu (R.), « Repères pour une préhistoire du village roumain », *ETHNOS. Revistă științifică de etnografie, folclor și artă populară (Bucarest)*, 1 (1992), pp. 48-50.
- GIURGIU ARDEU (1995)** : Giurgiu Ardeu (Adr.), « Contribuții privind stadiul cercetării hallstattului timpuriu în spațiul intracarpatic », *Sargetia*, 26/1 (1995-1996), pp. 189-226.
- GLIGOR (2000)** : Gligor (M.), « Relația cadru geografic-habitat, așezările aparținând culturii Petrești din bazinul mureșului mijlociu », *Apulum*, 37/1 (2000), pp. 133-150.
- GLODARIU (2003)** : Glodariu (I.), « Istoria și civilizația dacilor », *Istoria Transilvaniei*, 1 (până la 1514), sous la coordination de I.-A. Pop, Th. Năgler, Cluj-Napoca, 2003, pp. 67-136.
- HORED T (1941)** : Horedt (K.), « Zwei keltische Grabfunde aus Siebenbürgen », *Dacia N.S.*, 9-10 (1945), pp.189-200.
- HORED T (1966)** : Horedt (K.), *Așezarea fortificată din perioada târzie a bronzului de la Sighetul Marmației*, Baia Mare, Éditions du musée régional de Baia Mare, 1966.
- LÁSZLÓ (1973)** : László (A.), « Considerații asupra ceramicii de tip Gáva din Hallstattul timpuriu », *SCIV*, 24/4 (1973), pp. 575-609.
- LÁSZLÓ (1985)** : László (A.), *Hallstattul timpuriu și mijlociu pe teritoriul Moldovei*, Iași, s.e., 1985.
- LEAHU (1973)** : Leahu (V.) « Cu privire la conceptul “perioada de trecere la epoca fierului” pe teritoriului României », *SCIV*, 24/3 (1973), pp. 477-484.
- LUNGU (2000)** : Lungu (V.) et Trohani (G.), « Vases hellénistiques à décor peint de la plaine roumaine », *Istro-Pontica (Tulcea)*, 2000, pp. 137-162.
- MONAH, DUMITROAIA, GARVĂN (2008)** : Monah (D.), Dumitroaia (Gh.), Garvăn (D.) (éd.), *Sarea de la prezent la trecut*, Piatra-Neamț, 2008.
- MORINTZ (1962)** : Morintz (S.), « Săpăturile de la Chilia », *MCA*, 8 (1962), pp. 513-518.

- MORINTZ (1964)** : Morintz (S.), « Quelques problèmes concernant la période ancienne du Hallstatt au Bas-Danube à la lumière des fouilles de Babadag », *Dacia N.S.*, 8 (1964), pp. 101-118.
- MORINTZ (1970)** : Morintz (S.), « Probleme ale Hallstattului timpuriu în sud-estul Transilvaniei », *Aluta (Sfântu Gheorghe)*, 1 (1970), pp. 94-112.
- MORINTZ (1978)** : Morintz (S.), *Contribuții arheologice la istoria tracilor timpurii*, I, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1978.
- MORINTZ (1987)** : Morintz (S.), « Noi date și probleme privind perioadele hallstattiană timpurie și mijlocie în zona istro-pontică », *Thraco-Dacica*, 8/1-2 (1987), pp. 39-71.
- MOSCALU (1981)** : Moscalu (Em.), « Problèmes concernant la culture thraco-gète d'Olténie », *Dacia N.S.*, 25 (1981), pp. 343-347.
- MUȘETEANU (1978)** : Mușeteanu (C.), Conovici (N.) et Atanasiu (A.), « Contribution au problème de l'importation des amphores grecques dans le sud-ouest de la Munténie », *Dacia N.S.*, 22 (1978), pp. 173-199.
- NICA (1987)** : Nica (M.), « Locuințe de tip Gârla Mare și hallstattian descoperite în așezarea de la Ghidici (jud. Dolj) », *Thraco-Dacica*, 8/1-2 (1987), pp. 16-38.
- PÂRVAN (1928 / 1)** : Pârvan (V.), *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*, Bucarest, s.e., 1928.
- PÂRVAN (1982)** : Pârvan (V.), *Getica. O protoistorie a Daciei*, annoté par Florescu (R.), Bucarest, Éditions Méridiane, 1982.
- PETRESCU-DÎMBOVIȚA (1994)** : Petrescu-Dîmbovița (M.), « Les contributions de I. Nestor concernant le problème des liaisons de l'espace carpto-danubien-pontique avec le nord de l'Italie à l'âge du bronze et au début du Hallstatt ancien », *Dacia N.S.*, 38-39 (1994-1995), pp. 41-53.
- PIPPIDI (1965)** : Pippidi (D.M.) et Berciu (D.), *Din istoria Dobrogei. I. Geți și greci la Dunărea de Jos din cele mai vechi timpuri până la cucerirea romană*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1965.
- PREDA (1973)** : Preda (Fl.), « Procesul pătrunderii mărfurilor grecești și consecințele acestuia în Dacia extracarpatică », *Apulum*, 11 (1973), pp. 37-82.
- PREDA (1982)** : Preda (C.), « Unele considerații privind geții din Dobrogea în secolele VI-IV î.e.n. », *Thraco-Dacica*, 3 (1982), pp. 19-24.
- PREDA (1986)** : Preda (C.), *Geto-dacii în bazinul Oltului inferior. Dava de la Sprâncenata*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1986.
- REINACH (1894)** : Reinach (S.), *Les Celtes de la vallée du Pô et du Danube*, Paris, Ernest Leroux, 1894.
- ROSETTI (1932)** : Rosetti (D.V.), *Câteva așezări și locuințe preistorice din preajma Bucureștilor. Asupra tehnicii, tipologiei și cronologiei lor*, Bucarest, s.e., 1932.
- RUSTOIU (2005)** : Rustoiu (A.), « Repere arheologice și istorice privind începutul colonizării celtice a spațiului intra-carpatic », *Istros (Brăila)*, XII, 2005, pp. 45-64.
- SANIE (1973)** : Sanie (S.), « Importuri elenistice și romane în câteva cetăți și așezări dacice din Moldova », *SCIV*, 24/3 (1973), pp. 407-434.
- SIMION (1976)** : Simion (G.), « Les Gètes de Dobroudja septentrionale du VI<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. n.e. », *Thraco-Dacica*, 1976, pp. 143-164.
- SIMION (2003)** : Simion (G.), *Culturii antice în zona gurilor Dunării*, Cluj-Napoca, Editions Nereamia Napocae, 2003.

- SÎRBU (1997)** : Sîrbu (V.), « Sacrifices humains et pratiques funéraires insolites dans l'aire thrace du Hallstatt et du la Tène », *Prima epocă a fierului la Gurile Dunării și în zonele circumpontice*, Actes du colloque international tenu à Tulcea en septembre 1993, Tulcea, Institut de Recherche de l'Eco-musée de Tulcea, 1997, pp. 193-221.
- STOIA (1980)** : Stoia (A.), « Despre problema cimeriană în spațiul carpato-dunărean în lumina ultimelor cercetări », *SCIVA*, 31/1 (1980), pp. 77-90.
- SZABO (1992)** : Szabo (M.), *Les Celtes de l'Est. Le second Age du Fer dans la cuvette des Carpates*, Paris, Errances, 1992.
- TUDOR (1967)** : Tudor (D.), « Răpândirea amforelor ștampilate grecești în Moldova, Muntenia și Oltenia », *Arheologia Moldovei (Iași)*, 5 (1967), pp. 38-77.
- VASILIEV (1975)** : Vasiliev (V.), « Noi descoperiri scitice în valea Mureșului », *Marisia*, 5 (1975), pp. 51-60.
- VASILIEV (1978)** : Vasiliev (V.), « Compte rendu : *Киммерійці (Die Kimmerier)*, Verlag : « Naukova dumka », Kiev, 1976 », *Dacia N.S.*, 22 (1978), pp. 372-374.
- VASILIEV (1980)** : Vasiliev (V.), *Sciții agatârși pe teritoriul României*, Cluj-Napoca, Éditions Dacia, 1980.
- VASILIEV (1989)** : Vasiliev (V.), « Problèmes de la chronologie du Hallstatt sur le territoire de la Roumanie », *Apulum*, 25 (1989), pp. 86-88.
- VASILIEV (1993)** : Vasiliev (V.), « De nouveau à propos de quelques aspects concernant la chronologie du premier âge du Fer en Transylvanie », *Prima epocă a fierului la Gurile Dunării și în zonele circumpontice*, Tulcea, 1993, pp. 85-91.
- VASILIEV (1995)** : Vasiliev (V.), *Fortifications de refuge et établissements fortifiés du premier âge du Fer en Transylvanie*, Bucarest, Institut Roumain de Thracologie, 1995.
- VLISSA (1962)** : Vlassa (N.), « Un cimitir de incinerație de la sfârșitul veacului III de la Iernut », *SCIV*, 13/1 (1962), pp. 153-155.
- VULPE (1967)** : Vulpe (Al.), *Necropola hallstatiiană de la Ferigile*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1967.
- VULPE (1987)** : Vulpe (Al.), « Descoperirile hallstatiene de la Ploiești-Triaj », *Thraco-Dacica*, 8/1-2 (1987), pp.177-185.
- VULPE (1988)** : Vulpe (Al.), *Dacia înainte de Dromihete*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1988.
- VULPE (2010)** : Vulpe (Al.), «Grupul nord-tracic: geți și daci», in *Istoria românilor*, I, *Moștenirea timpurilor îndepărtate*, 2<sup>eme</sup> éd., sous la coordination de M. Petrescu-Dîmbovița, A. Vulpe, Bucarest, Éditions Enciclopedică, 2010, pp. 431-463.
- WELLER (2005)** : Weller (Ol.) et Dumitroaia (Gh.), « The Earliest Salt Production in the World : an Early Neolithic Exploitation in *Poiana-Slatinei-Lunca*, Romania », *Antiquity*, volume 79, n° 306, décembre 2005.
- WOZNIAK (1974)** : Wozniak (Z.), *Wschodnie pogranicze kultury Latènskiej*, Varsovie, Institut d'histoire et de culture matérielle, 1974.
- ZIRRA (1976)** : Zirra (Vl.), « Le problème des Celtes dans l'espace du Bas-Danube », *Thraco-Dacica*, 1976, pp. 175-182.

### 2.3. ÉPOQUE CLASSIQUE DACE (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. – 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.) :

**ALBU (1971)** : Albu (I.P.), « Noi descoperiri arheologice pe dealul cetății Deva (I) », *Apulum*, 9 (1971), pp. 139-145.

**ALEXANDRESCU-VIANU (1980)** : Alexandrescu-Vianu (M.), « Observații asupra eroizării trace », *SCIVA*, 31/3 (1980), pp. 355-363.

**ANTONESCU (1982)** : Antonescu (D.), « Originea sanctualelor geto-dacice », *SCIVA*, 33/2 (1982), pp. 165-181.

**BABEȘ (1988)** : Babeș (M.), « Descoperirile funerare și semnificația lor în complexul culturii geto-dace clasice », *SCIVA*, 39/1 (1988), pp. 3-32.

**BERCIU (1980)** : Berciu (D.), « Burebista și tradiția statală », *RdI*, 33/6 (1980), pp. 1027-1042.

**BORONEANȚ (1982)** : Boroneanț (V.), « Considerații asupra gropilor dacice săpate în stânca de la Cladova, jud. Arad », *Thraco-Dacica*, 3 (1982), pp. 134-138.

**BRĂTESCU (1911)** : Brătescu (C.), « Dobrogea lui Ovidiu », *Anuar de geografie și antropogeografie (Bucarest)*, 2 (1911), pp. 3-22.

**BUSILA (1974)** : Busila (V.) et Vulpe (A.), « Cetatea dacică de la Polovragi », *Drobeta (Drobeta Turnu-Severin)*, 1 (1974), pp. 141-145.

**CHIȚESCU (1968)** : Chițescu (M.), « Unele aspecte ale relațiilor dintre Dicomes și Marcus Antonius în lumina descoperirilor numismatice (O problemă de geografie istorică) », *SCIV*, 19/4 (1968), pp. 655-666.

**CONDURACHI (1953)** : Condurachi (Em.), « Burebista și orașele pontice », *SCIV*, 4/3-4 (1953), pp. 515-524.

**CRIȘAN (1969)** : Crișan (I. H.), « Problema locuirii daco-geților pe teritoriul slovaciei în lumina recentelor descoperiri arheologice », *Arheologia Moldovei (Iași)*, 6 (1969), pp. 91-109.

**CRIȘAN (1977)** : Crișan (I. H.), *Burebista și epoca sa*, Bucarest (1977).

**CRIȘAN (1980)** : Crișan (I. H.), « Necropola dacică de la Cugir. Considerații preliminare », *Apulum*, 18 (1980), pp. 81-87.

**CRIȘAN (1986)** : Crișan (I. H.), *Spiritualitatea geto-dacilor*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1986.

**DAICOVICIU (1951)** : Daicoviciu (C.), *Așezările dacice din Munții Oraștie*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1951.

**DAICOVICIU (1952)** : Daicoviciu (C.), « Șantierul de la Grădiștea Muncelului », *SCIV*, 3/1-2 (1952), pp. 281-311.

**DAICOVICIU (1953)** : Daicoviciu (C.), « Șantierul de la Grădiștea Muncelului », *SCIV*, 4/1-2 (1953), pp. 153-219.

**DAICOVICIU (1954)** : Daicoviciu (C.), *Cetatea dacică de la Piatra Roșie. Monografie arheologică*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1954.

**DAICOVICIU (1954 / I)** : Daicoviciu (C.), « Șantierul arheologic de la Grădiștea Muncelului », *SCIV*, 5/1-2 (1954), pp. 123-159.

**DAICOVICIU (1955)** : Daicoviciu (C.) « Noi contribuții la problema statului dac », *SCIV*, 6/1-2 (1955), pp. 47-60.

**DAICOVICIU (1955 / I)** : Daicoviciu (C.), « Șantierul arheologic de la Grădiștea Muncelului – Blidarul », *SCIV*, 6/1-2 (1955), pp. 195-232.



- DAICOVICIU (1959)** : Daicoviciu (C.), « Șantierul arheologic de la Grădiștea Muncelului », *MCA*, 5 (1959), pp. 379-399.
- DAICOVICIU (1961)** : Daicoviciu (C.), « Șantierul arheologic de la Grădiștea Muncelului », *MCA*, 7 (1961), pp. 301-317.
- DAICOVICIU (1962 / 1)** : Daicoviciu (C.) et Daicoviciu (H.), *Sarmizegethusa. Cetățile și așezămintele dacice din Munții Orăștiei*, 2<sup>ème</sup> édition, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1962.
- DAICOVICIU (1962 / 2)** : Daicoviciu (H.), « Probleme și perspective ale săpăturilor arheologice din Munții Oraștiei », *SCIV*, 13/1 (1962), pp. 9-18.
- DAICOVICIU (1962 / 3)** : Daicoviciu (C.), « Șantierul arheologic de la Grădiștea Muncelului », *MCA*, 8 (1962), pp. 463-476.
- DAICOVICIU (1963)** : Daicoviciu (C.) et Daicoviciu (H.), *Sarmizegethusa*, Bucarest, Éditions Meridiane, 1963.
- DAICOVICIU (1979)** : Daicoviciu (C.), « Sistemul defensiv al cetății dacice de la Costești », *Sargetia*, 14 (1979), pp. 103-114.
- DAICOVICIU (1970)** : Daicoviciu (H.) et Trynkowski (J.), « Les rois daces de Burébista à Décébale », *Dacia N.S.*, 16 (1970), pp. 159-166.
- DAICOVICIU (1971 / 1)** : Daicoviciu (H.), « Burebista și Dobrogea », *Pontica*, 4 (1971), pp. 89-95.
- DAICOVICIU (1972)** : Daicoviciu (H.), *Dacia de la Burebista la crucirea romană*, Cluj-Napoca, Éditions Dacia, 1972.
- DAICOVICIU (1973)** : Daicoviciu (H.), Glodariu (I.) et Piso (I.), « Un complex de construcții în terase din așezarea dacică de la Fețele Albe », *Acta Musei Napocensis*, 10 (1973), pp. 65-96.
- DAICOVICIU (1973 / 1)** : Daicoviciu (C.), « Șantierul arheologic dacică din munții Orăștiei, județului Hunedoara (1960-1966) », *MCA*, 10 (1973), pp. 61-85.
- DAICOVICIU (1976)** : Daicoviciu (H.), « Le caractère de la société et de l'Etat daces à l'époque classique », *Thraco-Dacica*, 1976, pp. 241-248.
- DAICOVICIU (1982)** : Daicoviciu (H.), « Daces et Gètes dans les sources antiques », *Thraco-Dacica*, 3 (1982), pp. 144-146.
- DUMITRAȘCU (1967)** : Dumitrașcu (S.) et Bader (T.), *Așezarea dacilor liberi de la Medieșul Aurit*, Satu Mare, Éditions du Musée d'Histoire de Satu Mare, 1967.
- FERENCZI (1976)** : Ferenczi (Ist.), « Amplasarea cetăților dacice în munții Sebeșului », *Apulum*, 14 (1976), pp. 45-64.
- FERENCZI (1977)** : Ferenczi (Ist.), « Observații geomorfologice privind apărarea naturală a complexului cetăților dacice din Munții Orăștiei », *Sargetia*, 13 (1977), pp. 155-169.
- FERENCZI (1979)** : Ferenczi (Ist.), « Importanța unor metale neferoase și a unor minerale în procesul de formare a puterii dacice din Munții Orăștiei », *Sargetia*, 14 (1979), pp. 93-102.
- FERENCZI (1981)** : Ferenczi (Ist.), « Contribuții la soluționarea problemei formării orașului la Daci », *Studii Dacice*, sous la coordination de Daicoviciu (H.), Cluj-Napoca, Éditions Dacia, 1981, pp. 48-64.
- FERENCZI (1982 / 1)** : Ferenczi (G.) et Ferenczi (Ist.), « O încercare de localizare a centrului tribal dacic Sangidava în depresiunea Ciucului », *Apulum*, 20 (1982), pp. 81-86.

- FERENCZI (1984)** : Ferenczi (Șt.), « Depresiunea Cernei Bănățene a fost și ea folosită în legătură cu înaintarea unor trupe romane spre complexul cetăților dacice din munții Sebeșului », *Sargetia*, 18/19 (1984-1985), pp. 101-108.
- GLODARIU (1968)** : Glodariu (I.), « Importuri romane în cetățile dace din Munții Orăștiei », *Apulum*, 7/1 (1968), pp. 353-368.
- GLODARIU (1975)** : Glodariu (I.), « Un atelier de fierărie la Sarmizegetusa dacică », *Acta Musei Napocensis*, 12 (1975), pp. 107-134.
- GLODARIU (1976 / 1)** : Glodariu (I.), « L'origine de la conception architectonique des sanctuaires daces circulaires », *Thraco-Dacica*, 1976, pp. 249-258.
- GLODARIU (1976 / 2)** : Glodariu (I.), « Dacian Trade with the Hellenistic and Roman world », traduction de Nubar (H.), *British Archaeological Reports. International Series n°8*, Oxford, 1976.
- GLODARIU (1977)** : Glodariu (I.), « La pénétration économique romaine en Dacie préromaine », *Dacoromania*, 4 (1977-1978), pp. 17-26.
- GLODARIU (1981)** : Glodariu (I.), *Așezări dacice și daco-romane la Slimic*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1981.
- GLODARIU (1989)** : Glodariu (I.) et Moga (V.), *Cetatea dacică la Căpâlna*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1989.
- GLODARIU (1997)** : Glodariu (I.) et Moga (V.), « Der dakische Schatzfund von Lupu (Rümanien) », *Germania*, 75/2 (1997), pp. 585-596.
- GOSTAR (1965)** : Gostar (N.), « Cetățile dacice din Moldova și cucerirea romană la nordul Dunării de Jos », *Apulum*, 5 (1965), pp. 137-149.
- GOSTAR (1969)** : Gostar (N.), *Cetăți dacice din Moldova*, Bucarest, Éditions Méridiane, 1969.
- GUDEA (1971)** : Gudea (N.), « Un relief al cavalerului trac la Pojejena (jud. Caraș-Severin) », *SCIVA*, 22/2 (1971), pp. 345-349.
- HADIJI (2006)** : Hadiji (M.V.), « Cultul Cavalerilor Danubieni : origini și denumire (I) », *Apulum*, 43/1 (2006), pp. 253-267.
- HAIMOVICI (1973)** : Haimovici (S.), *L'élevage et la chasse chez les Gêto-Daces*, Bucarest, Editions de l'Académie, 1973.
- HAMPARTUMIAN (1979)** : Hampartumian (N.), *Corpus cultus Equitis Thracii, IV Moesia Inferior, Dacia*, Leiden, Editions Brill (E.J.), 1979.
- KERNBACH (1972)** : Kernbach (V.), « Muntele ascuns al lui Zalmokis », *România Pitorească (Bucarest)*, 7 (1972), pp. 32-35.
- LASCU (1970)** : Lascu (N.), « Daos, Davos (Davus) sclavi daci? », *Acta Musei Napocensis*, 7 (1970), pp. 79-91.
- LĂZAR (1990)** : Lăzar (V.), « Vestigii arheologice dacice de la Sângeorgiu de Mureș », *Apulum*, 27/30 (1990-1992), pp. 147-154.
- LOZOVAN (1961)** : Lozovan (E.), « Du nom ethnique des Daces », *Revue internationale d'onomastique*, 13 (1961), pp. 27-32.
- LUPU (1962)** : Lupu (N.), « Cetatea dacică de la Tilișca », *MCA*, 8 (1962), pp. 477-484.
- LUPU (1970)** : Lupu (N.), « Cetatea dacică de la Tilișca », *MCA*, 9 (1970), pp. 233-244.
- LUPU (1978)** : Lupu (N.), « Civilizația dacică și influențele romane exercitate asupra ei în sec. I î.e.n. și sec. I e.n. », *Apulum*, 16 (1978), pp. 73-90.

- MACREA (1965)** : Macrea (M.) et Berciu (L.), « La citadelle dacique de Căpâlna », *Dacia N.S.*, 9 (1965), pp. 201-231.
- MACREA (1966)** : Macrea (M.), Floca (Oct.), Lupu (N.) et Berciu (I.), *Cetăți dacice din sudul Transilvaniei*, Bucarest, Editions Méridiane, 1966.
- MAC KENDRICK (1975)** : Mac Kendrick (P.), *The Dacian Stones Speak*, Chapel Hill, Presses de l'Université de Caroline du Nord, 1975.
- MĂRGHITAN (1970)** : Mărghitan (L.), « Vestigii dacice de pe cursul mijlocul al Mureșului », *Sargeția*, 7 (1970), pp. 11-19.
- MAXFIELD (1987)** : Maxfield (V.A.), « The Danube Frontier », *The Roman World*, édition de Wachter (J.S.), volume 1, Londres - New-York, Editions Routledge – Paul (K.), 1987, pp. 171-193.
- MIHAILESCU-BÎRLIBA (1980)** : Mihailescu-Bîrliba (V.), *La monnaie romaine chez les Daces Orientaux*, Éditions de l'Académie, Bucarest, 1980.
- MIHAILESCU-BÎRLIBA (1990)** : Mihailescu-Bîrliba (V.), *Dacia răsăriteană în secolele VI-I î.e.n. Economie și monedă*, Éditions Junimea, Iași, 1990.
- MIHAILESCU-BÎRLIBA (2004)** : Mihailescu-Bîrliba (V.), «Anfang und Ende der dakischen Münzprägung», Ruscu (L.), Ciongradi (C.), Ardevan (R.), Roman (C.), Găzdac (C.) (éd.), *Orbis antiquus. Studia in honorem Ioannis Pisonis*, Cluj-Napoca, 2004, pp. 602-605.
- MIHAILESCU-BÎRLIBA (2007)** : Mihailescu-Bîrliba (V.), «Trade without coins and coins without trade in Pre-Roman Dacia», *Slovenská Numizmatika*, 18 (2007), Nitra, pp. 25-30.
- MITREA (1945)** : Mitrea (B.), « Le trésor de Fărcașele, département de Românați. La pénétration du commerce romain dans la Petite Valachie avant la conquête de la Dacie », *Dacia*, 9-10 (1945), pp. 359-405.
- MITREA (1968)** : Mitrea (B.), « Moneda romană republicană și unitatea lumii geto-dace », dans *Unitate și continuitate în istoria poporului român*, sous la direction de Berciu (D.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1968, pp. 31-59.
- MOISIL (1926)** : Moisil (C.), « Cele mai vechi legături dintre daci și romani », *AO*, 2/6 (1926), pp. 83-85.
- MORINTZ (1961 / 2)** : Morintz (S.), « Новый облик дакийской культуру в римскую эпоху (Открытия в Килии, р-н Вежа, обл. Питешть) », *Dacia N.S.*, 5 (1961), pp. 395-414.
- NANDRIȘ (1981)** : Nandriș (J. G.), « Aspects of Dacian Economy and Highland Zone Exploitation », *Dacia N.S.*, 25 (1981), pp. 231-254.
- NICOLĂESCU (1976)** : Nicolăescu-Plopșor (D.), « Considérations anthropologiques sur l'ensemble rituel géto-dace de Conțești-Argeș », *Thraco-Dacica*, 1976, pp. 227-229.
- ODOBESCU (1872)** : Odobescu (Al.), « Despre un vas de lut cu numele lui Decebal », *Columna lui Traian (Bucarest)*, 34/3 (1872), pp. 313 - 315.
- PAVEL (1997)** : Pavel (V.), « Începuturile pătrunderii monedei romane republicane în Dacia », *Apulum*, 34 (1997), pp. 97-125.
- PETOLESCU (1980)** : Petolescu (C.C.), « Despre cultul eroului trac în Dacia », *SCIVA*, 31/4 (1980), pp. 637-640.
- PETOLESCU (1991)** : Petolescu (C.C.), *Decebal, regele dacilor*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1991.
- POP (1992)** : Pop (H.), « Sisteme defensive dacice în depresiunea Șimleului (jud. Sălaj) », *Sargeția*, 25 (1992-1994), pp. 25-42.

- POPA (1971)** : Popa (Al.), « Nivelul dezvoltării economice dacice în lumina descoperirilor de la Piatra Craivii și Căpâlna », *Apulum*, 9 (1971), pp. 271-282.
- POPESCU (1967)** : Popescu (D.), « Săpăturile arheologice din R.S.R. în anul 1966 », *SCIVA*, 18 / 3 (1967), pp. 521-538.
- PROTASE (1970)** : Protase (D.), « Unde a fost regatul lui Dicores ? », *SCIV*, 21 / 1, 1970, pp. 150-151.
- RUSSU (1944)** : Russu (I. I.), « Religia geto-dacilor. Zei, credințe și practici religioase », *Anuarul Institutului de Studii Clasice (Cluj)*, 5 (1944-1948), pp. 61-139.
- SANIE, MARIN (2011)** : Sanie (S.), Marin (T.-E.) (éd.), *Geto-dacii dintre Carpați și Nistru (secolele II a. Chr - II p. Chr)*, Iași, Éditions Universitatea „Al. I. Cuza” Iași, 2011.
- SÎRBU (2000)** : Sîrbu (V.) et Florea (G.), *Les Gêto-Daces. Iconographie et imaginaire*, Cluj-Napoca, Centre d'Etudes Transylvaines, Fondation Culturelle roumaine, 2000.
- SÎRBU (2004)** : Sîrbu (V.), « Observații privind incinta sacră dacică de la Pietroasa Mică – Gruiu Dării, com. Pietroasele, județul Buzău », *Prinos lui Petre Diaconu la 80 de ani*, éd. Cîndea (I.), Sîrbu (V.), Neagu (M.), Brăila, Éditions Istros, Călărăși, 2004, pp. 183-204.
- STROBEL (1998)** : « Despre complexitatea mărimilor etnice, politice și culturale ale istoriei spațiului Dunării de Jos », *SCIVA*, 49/1 (1998), pp. 61-96 ; 49/2 (1998), pp. 207-228.
- ȘTEFAN (1995)** : Ștefan (Al.S.), « Murus Dacicus », *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommage à André Nickels*, édition de Arcelin (P.), Paris – Lattes, Éditions Errance – Association pour le diffusion de l'archéologie méridionale, 1995, pp. 467-492.
- TROHANI (1992)** : Trohani (1992), « Așezări geto-dacice apărate natural și fortificate din Muntenia », *Sargetia*, 25 (1992-1994), pp. 65-75.
- TURCU (1978)** : Turcu (M.), « De la densité de l'habitat géto-dace dans la plaine roumaine (Répertoire des stations et des découvertes funéraires) », *Dacia*, 22 (1978), pp. 155-171.
- URSACHI (1987)** : Ursachi (V.), « Cetatea dacică de la Brad », *Thraco-Dacica*, 8/1-2 (1987), pp. 100-126.
- VAIDA (2006)** : Vaida (D.L.), « Habitats et nécropoles celtiques au Nord-Est de la Transylvanie (IV<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C.). Etablissements et nécropoles », *7<sup>th</sup> International Colloquium of Funerary Archaeology : « The Society of the Living – the Community of the Dead (From Neolithic to the Christian Era) »*, *Acta Terrae Septemcastrensis V, 1*, Sibiu, Éditions Economică, 2006.
- VASILIEV (1991)** : Vasiliev (V.), Aldea (I.Al.) et Ciugudean (H.), *Civilizația dacică timpurie în aria intracarpatică a României. Contribuții arheologice : așezarea fortificată de la Teleac*, Cluj-Napoca, 1991.
- VULPE (1924)** : Vulpe (R.) et Vulpe (Ec.), « Les fouilles de Tinosul », *Dacia*, 1 (1924), pp. 166-223.
- VULPE (1933)** : Vulpe (R.) et Vulpe (Ec.), « Les fouilles de Poiana », *Dacia*, 3-4 (1933), pp. 253-351.
- VULPE (1952)** : Vulpe (R.), « Șantierul Poiana », *SCIV*, 3 (1952), pp. 191-230.
- VULPE (1955)** : Vulpe (R.), « Șantierul arheologic Popești », *SCIV*, 6/1-2 (1955), pp. 239-269.
- VULPE (1957 / 1)** : Vulpe (R.), « La civilisation dace et ses problèmes à la lumière des dernières fouilles de Poiana, en Basse Moldavie », *Dacia N.S.*, 1 (1957), pp. 159-178.
- VULPE (1957 / 2)** : Vulpe (R.), « Șantierul arheologic Popești », *MCA*, 3 (1957), pp. 227-246.

- VULPE (1959)** : Vulpe (R.), « Șantierul arheologic Popești », *MCA*, 5 (1959), pp. 337-349.
- VULPE (1960 / 1)** : Vulpe (R.), « Les Gètes de la rive gauche du Bas-Danube et les Romains », *Dacia N.S.*, 4 (1960), pp. 25-38.
- VULPE (1960 / 2)** : Vulpe (R.), « Șantierul arheologic Popești », *MCA*, 6 (1960), pp. 307-324.
- VULPE (1961 / 1)** : Vulpe (R.), « Șantierul arheologic Popești », *MCA*, 7 (1961), pp. 323-338.
- VULPE (1962)** : Vulpe (R.), « Șantierul arheologic Popești », *MCA*, 8 (1962), pp. 457-461.
- VULPE (1966)** : Vulpe (R.), *Așezările getice din Muntenia*, Bucarest, Éditions Meridiane, 1966.
- VULPE (1972)** : Vulpe (Al.) et Popescu (Eug.), « Contribution à la connaissance des débuts de la culture géto-dacique dans la zone subcarpatique de Vâlcea. (La nécropole tumulaire de Tigveni) », *Dacia N.S.*, 16 (1972), pp. 75-111.
- VULPE (1976)** : Vulpe (Al.) et Popescu (Eug.), « Une contribution archéologique à l'étude de la religion des Géo-Daces », *Thraco-Dacica*, 1976, pp. 217-226.
- VULPE (1978)** : Vulpe (Al.), « Aspects significatifs dans l'histoire et la culture des Géo-Daces », *RESEE*, 16/4 (1978), pp. 619-628.
- VULPE (2001 / 1)** : Vulpe (A.), «Dacia înainte de romani», in *Istoria românilor*, I, *Moștenirea timpurilor îndepărtate*, sous la coordination de M. Petrescu-Dîmbovița, A. Vulpe, Bucarest, Éditions Enciclopedică, 2001, pp. 399-450. .
- VULPE, GLODARIU, RĂDULESCU (2001 / 2)** : Vulpe (Al.), Glodariu (I.), Rădulescu (A.), «Burebista», in *Istoria românilor*, I, *Moștenirea timpurilor îndepărtate*, sous la coordination de M. Petrescu-Dîmbovița, A. Vulpe, Bucarest, Éditions Enciclopedică, 2001, pp. 635-651 .

#### 2.4. ÉPOQUE ROMAINE :

- ALEXANDRESCU-VIANU (1979)** : Alexandrescu-Vianu (M.), « Le programme iconographique du monument triomphal d'Adamklissi », *Dacia NS*, 23 (1979), pp. 123-130.
- ALEXIANU (2007)** : Alexianu (M.), « Perceptions subjectives du Danube chez les auteurs grecs et latins », *Istros*, 14 / 2007, pp. 27-39.
- ALTHEIM (1953)** : Altheim (Fr.), *Le déclin du monde antique*, Paris, Payot, 1953.
- ARDET (2004)** : Ardet (Adr.) et Ardet (L.C.), *Tibiscum. Așezările romane*, Cluj-Napoca, Éditions Nereamia Napocae, 2004.
- ARDEVAN (1998)** : Ardevan (R.), « Civitas et vicus dans la Dacie romaine », *Actes du IIIe colloque roumano-suisse « la vie rurale dans les provinces romaines : vici et villae »*, Tulcea, 8-15 octobre 1995, édition de (V.) Baumann, Tulcea, 1998, pp. 45-56.
- BARNEA (1974)** : Barnea (I.) et Ștefan (Gh.), « Le *limes scythicus* des origines à la fin de l'antiquité », *Actes du IX<sup>e</sup> congrès international d'études sur la frontières romaines*, Mamaia, 6-13 septembre 1972, sous la coordination de Pippidi (D. M.), Bucarest-Vienne, Éditions de l'Académie - Böhlau Verlag, Köln, 1974, pp. 15-27.
- BARNEA (1979 / 1)** : Barnea (Al.) et alii, *Tropaeum Traiani. I : Cetatea*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1979.
- BĂRBULESCU (1984)** : Bărbulescu (M.), *Interferențe spirituale în Dacia romană*, Cluj-Napoca, Éditions Dacia, 1984.

- BĂRBULESCU (1990)** : Bărbulescu (M.), « Les *principia* du camp légionnaire de Potaissa », *Akten des 14. congrès Internationalen Limeskongresses, Carnutum, 1986*, sous la coordination de Veters (H.) et Kandler (M.), Vienne, Éditions Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1990, pp. 821-831.
- BĂRBULESCU (1997)** : Bărbulescu (M.), *Civilizația romană în Dacia*, Cluj-Napoca, Centre des études transylvaines, Fondation Culturelle roumaine, 1997.
- BENEA (1989)** : Benea (D.), « Contribuții la istoria relațiilor politice dintre Imperiul roman și geto-daci (Expediția lui Aelius Catus) », *Apulum*, 26 (1989), pp. 147-159.
- BENEA (1994)** : Benea (D.) et Bona (P.), *Tibiscum*, Bucarest, Editions de l'Académie, 1994.
- BENEA (2000)** : Benea (D.), « Relațiile dintre Dacia și Moesia superior în timpul împăratului Traian », *Apulum*, 38/1 (2000), pp. 137-146.
- BENNETT (2001)** : Bennett (J.), *Trajan, Optimus Princeps : a Life and Times*, 2<sup>ème</sup> édition, Bloomington, Indiana University Press, 2001.
- BERCIU (1951)** : Berciu (D.), « Lupta băștinașilor din Dacia împotriva cotropitorilor romani », *SCIV*, 2/2 (1951), pp. 73-96.
- BESNIER (1937)** : Besnier (M.), *L'Empire romain de l'avènement des Sévères au Concile de Nicée*, Paris-Fontenay-aux-Roses, PUF, 1937.
- BICHIR (1965)** : Bichir (G.), « Noi contribuții la cunoașterea culturii materiale a carpilor », *SCIVA*, 16/4 (1965), pp. 675-694.
- BICHIR (1967)** : Bichir (Gh.), « La civilisation des Carpes (II<sup>e</sup> – III<sup>e</sup> siècles de n.è.) à la lumière des fouilles archéologiques de Poiana-Dulcești, de Butnărești et de Pădureni », *Dacia N.S.*, 11 (1967), pp. 177-224.
- BICHIR (1970)** : Bichir (Gh.) et Popescu (Eug.), « Săpăturile arheologice de la Mătășaru, județul Dâmbovită », *MCA*, 9 (1970), pp. 271-279.
- BICHIR (1973)** : Bichir (Gh.), *Culture carpică*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1973.
- BICHIR (1976)** : Bichir (Gh.), « Les Daces libres de l'époque romaine à la lumière des données archéologiques », *Thraco-Dacica*, 1 (1976), pp. 287 – 308.
- BICHIR (1980)** : Bichir (Gh.), « Dacii liberi în secolele II-IV e.n. », *RdI*, 33/3 (1980), pp. 443 – 470.
- BOUNEGRU (1996)** : Bounegru (Oct.) et Zahariade (M.), *Les forces navales du Bas-Danube et de la Mer Noire aux I<sup>er</sup> – VI<sup>e</sup> siècles*, Oxford, Oxbow Books, 1996.
- CARCOPINO (1924)** : Carcopino (J.), « Les richesses des Daces et le redressement de l'Empire Romain sous Trajan », *Dacia*, 1 (1924), pp. 28-34.
- CĂTĂNICIU (1974)** : Cătănicu (I. B.), « Nouvelles données sur le *limes transalutanus* », *Actes du IX<sup>e</sup> congrès international d'études sur les frontières romaines, Mamaia, 6-12 septembre 1972*, sous la coordination de Pippidi (D.M.), Bucarest-Vienne, Éditions de l'Académie-Böhlau Verlag Köln, 1974, pp. 259-265.
- CĂTĂNICIU (1977)** : Cătănicu (I. B.), « Nouvelles recherches sur le limes du sud-est de la Dacie », sous la coordination de Fitz (J.), *Akten des XI. Internationalen Limeskongresses, Székesfehérvár, 30.8 – 6.9 1976*, Budapest, Éditions Akadémiai Kiadó, 1977, pp. 333-352.
- CĂTĂNICIU (1997)** : Cătănicu (I. B.), « La Dacie et la stratégie romaine face aux menaces de l'Est », *Proceedings of the XVI<sup>th</sup> International Congress of Roman Frontier Studies*, sous la coordination de Groenman-van Waateringe (N.), Van Beek (B. L.), Willems (W. J. H.) et Wynia (S. L.), Exeter, Oxbow Monograph 91, 1997, pp. 101-108.

- CĂTĂNICIU (2002)** : Cătănicu (I. B.), « Géographie antique (Ptolémée, *Tabula Peutingeriana*, Ravennatus) et la stratégie impériale en Dacie », *Limes VIII. Proceedings of the XVIII<sup>th</sup> International Congress of Roman Frontier Studies held in Amman, Jordan (september 2000)*, 2 volumes, sous la coordination de Freeman (Ph.), Bennett (J.), Fiema (Z.T.) et Hoffmann (B.), BAR International Series 1084 (I), 2002, volume 2, pp. 719-736.
- CONDURACHI (1969)** : Condurachi (Em.), « La contribution des recherches archéologiques roumaines à la connaissance du limes romano-byzantin du Bas-Danube », *RRH*, 8/3 (1969), pp. 443-453.
- CROITORU (2004)** : Croitoru (C.), « Considérations sur le concept de *limes* dans la région du Bas-Danube », *Quaderni della Casa Romana*, 3 (2004), pp. 39-51.
- DAN (2007)** : Dan (A.), « La mer Noire et l'avènement de Rome », *Camenaë (Paris-Sorbonne)*, 1, 2007 ([http://www.paris-sorbonne.fr/fr/IMG/pdf/Anca\\_Dan\\_final\\_corrige\\_pdf](http://www.paris-sorbonne.fr/fr/IMG/pdf/Anca_Dan_final_corrige_pdf)).
- DAICOVICIU (1966)** : Daicoviciu (C.) et Daicoviciu (H.), *Ulpia Traiana (Sarmizegethusa romana)*, Bucarest, Éditions Méridiane, 1966.
- DAICOVICIU (1975)** : Daicoviciu (H.), « Fenomenul urban antic în România », *Apulum*, 13 (1975), pp. 85-94.
- DIACONU (1977)** : Diaconu (Gh.), « Un nou grup ceramic aparținând dacilor liberi de la sud de Carpați », *SCIVA*, 28/2 (1977), pp. 257-260.
- DIACONU (1986)** : Diaconu (Gh.), « Dacii din nord-vest în epoca romană. Carpii în teritoriul intracarpatic », *SCIVA*, 37/4 (1986), pp. 296-308.
- DORUȚIU-BOILĂ (1973)** : Doruțiu-Boilă (Em.), « Incursiunea carpilor din anul 214 e.n. », *SCIVA*, 24/3 (1973), pp. 435-441.
- FERENCZI (1978)** : Ferenczi (Ist.), « Considerații de ordin geomorfologic și topografic cu privire la desfășurarea campaniilor împăratului Traian pentru cucerirea complexului de cetăți dacice din munții Sebeșului (I) », *Apulum*, 16 (1978), pp. 119-134.
- FERENCZI (1982)** : Ferenczi (Șt.), « Observații tipologice și comparative cu privire la castelele de marș romane situate în zona cetăților dacice din munții Șurianului », *Sargeția*, 16-17 (1982-1983), pp. 179-200.
- FLORESCU (1959)** : Florescu (Fl.), *Monumentul de la Adamclisi. Tropaeum Traiani*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1959.
- FLORESCU (1973)** : Florescu (R.), *Adamclisi*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1973.
- FLORESCU (1985)** : Florescu (R.), « L'urbanisation de la Dacie romaine », *RRH*, 24/1-2 (1985), pp. 7-27.
- FLORESCU (2000)** : Florescu (R.), « Les routes de l'armée romaine pendant la première guerre daco-romaine de 101-102 », *Istro-Pontica (Tulcea)*, 2000, pp. 175-202.
- GALINIER (1995)** : Galinier (M.), « La colonne Trajane : images et imaginaires de la frontière », *Frontières terrestres et frontières célestes dans l'antiquité*. Etudes réunies et présentées par Rousselle (A.), Presses Universitaires de Perpignan, 1995, pp. 273-288.
- GARBSCH (1989)** : Garbsch (J.G.), « The oldest military diploma for the province of Dacia », *Proceedings of the XV<sup>th</sup> International Congress of Roman Frontier Studies in 1989*, sous la coordination de Maxfield (V.A.) et Dobson (M.J.), Exeter, University of Exeter Press, 1991, pp. 281-284.
- GLODARIU (1971)** : Glodariu (I.), « Considerații asupra circulației monedei străine în Dacia (sec. II î.e.n. – sec. I e.n.) », *Acta Musei Napocensis*, 8 (1971), pp. 71-90.

- GLODARIU (1988)** : Glodariu (I.) et Moga (V.), « Castrul roman de la Vârful lui Pătru », *Apulum*, 25 (1988), pp. 171-180.
- GOSTAR (1979)** : Gostar (N.), « L'armée romaine dans les guerres daces (101-102 ; 105-106) », *Dacia N.S.*, 23 (1979), pp. 115-122.
- GUDEA (1974)** : Gudea (N.), « Sistemul defensiv al Daciei romane. I. Stadiul actual al cercetărilor », *Apulum*, 12 (1974), pp. 182-192.
- GUDEA (1978)** : Gudea (N.), « Contribuții la istoria economică a Daciei romane. Despre producția ceramică », *Apulum*, 16 (1978), pp. 135-148.
- HOMO (1904)** : Homo (L.), *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, thèse de doctorat ès lettres, Paris, Éditions Fontemoing (A.), 1904.
- HOPÂRTEAN (1976)** : Hopârtean (A.), « Topografia castrului leg. V Macedonica de la Potaissa și a zonele învecinate », *Marisia*, 6 (1976), pp. 101-116.
- HUSER (2002)** : Huser (Adr.), *Din istoria Daciei Române. I. Structuri de civilizație*, Cluj-Napoca, Presses Universitaires de Cluj, 2002.
- IONIȚA (1982)** : Ionița (I.), *Din istoria și civilizația dacilor liberi*, Iași, Éditions Junimea, 1982.
- IORGA (1937)** : Iorga (N.), *Histoires des Roumains et de la romanité orientale. Volume II : Le sceau de Rome*, Bucarest, Imprimerie d'Etat, 1937.
- ILIESCU (1971 / 2)** : Iliescu (Vl.), « Campania strategului Zopyrion la Dunărea de Jos », *Pontica*, 4 (1971), pp. 57-74.
- JUGĂNARU (1993)** : Jugănaru (G.), « Manifestations précoces du premier âge du fer en Dobroudja (les découvertes de Garvăn-Mlăjitul Florilor, département de Tulcea) », *Prima epoca a fierului la Gurile Dunării și în zonele circumpontice*, Tulcea, 1993, pp. 99-102.
- KRETSCHMER (1935)** : Kretschmer (P.), « Zum Balkanskythischen », *Glotta (Göttingen)*, 24 (1935), pp. 45-56.
- LABROUSSE (1981)** : Labrousse (M.), « Les potiers de la Graufesenque et la gloire de Trajan », *Apulum*, 19 (1981), pp. 57 - 63.
- LASSANDRO (2001)** : Lassandro (D.), « Reno e Danubio nei panegirici latini », *SAA*, VIII (2001), pp. 205-209.
- LEPPER (1988)** : Lepper (F.) et Frere (F.), *Trajan's Column. A New Edition to the Cichorius Plates*, Gloucester-Wolforo, Éditions Sutton (A.), 1988.
- LUISI (2001)** : Luisi (A.), « Ovidio e il Danubio », *SAA*, VIII (2001), pp.127-134.
- MACREA (1958)** : Macrea (M.), « Nouvelle inscription latine de Dacie datant du IV<sup>e</sup> siècle », *Dacia N.S.*, 2 (1958), pp. 467-472.
- MACREA (1967)** : Macrea (M.), « L'organisation de la province de Dacie », *Dacia N.S.*, 11 (1967), pp. 121-141.
- MACREA (1969)** : Macrea (M.), *Viața în Dacia romană*, Bucarest, Éditions Scientifiques, 1969.
- MARCU (1989)** : Marcu (M.), « Contributions concernant les Daces du sud-est de la Transylvanie à l'époque romaine (un problème de géographie historique) », *Roman Frontier Studies. University of Exeter Press, Proceedings the XV<sup>th</sup> International Congress of Roman Frontier Studies*, Édition Maxfield (V.A.) et Dobson (M. J.), 1989, pp. 285-290.
- MATEI (1980)** : Matei (Al. V.), « Așezarea dacilor liberi de la Panic, com. Hereclean, jud. Sălaj », *MCA*, 14 (1980), pp. 240 -242.



- MATEI (1991)** : Matei (Cr.), « Flota romană în războaiele dacice », *Peuce*, 10 (1991), pp. 85-96.
- MATEI (1997)** : Matei (A. V.), « A new defensive line (ditches, wall and towers) discovered in front of the Roman military site of Porolissum in Dacia Porolissensis », *Proceedings of the XVI<sup>th</sup> International Congress of Roman Frontier Studies*, sous la coordination de Groenman-van Waateringe (N.), Van Beek (B. L.), Willems (W. J. H.) et Wynia (S. L.), Exeter, Oxbow Monograph 91, 1997, pp. 93-100.
- MĂRGHITAN (1992)** : Mărghitan (L.), « Strategia lui Traian în războaiele dacice », *Sargetia*, 25 (1992-94), pp. 43-48.
- MIHAILESCU-BÎRLIBA, MITREA (1978)**: Mihailescu-Bîrliba (V.), Mitrea (I.), « Le trésor de vases romaines en argent de Muncelul de Sus », *Dacia, N.S.*, 22 (1978), pp. 201-212.
- MITREA (1966)** : Mitrea (B.), « Descoperiri recente și mai vechi de monede antice și bizantine în Republica Socialistă România », *SCIVA*, 17/2 (1966), pp. 415-420.
- MOISIL (1929)** : Moisil (C.), « Monedele lui Traian în relațiile cu războaiele dacice și cucerirea Daciei », *BSNR*, 23/69-79 (1929), pp. 1-30.
- MORINTZ (1961 / 1)** : Morintz (S.), « Săpăturile de la Chilia », *MCA*, 7 (1961), pp. 441-448.
- MROZEK (1968)** : Mrozek (St.), « Aspects sociaux et administratifs des mines d'or romaines de Dacie », *Apulum*, 8/1 (1968), pp. 307-326.
- NICOLET (1983)** : Nicolet (Cl.), « L'Empire romain : espace, temps et politique », *Ktéma (Strasbourg)*, 8 (1983), pp. 163-173.
- OPAÎȚ (2011)**: Opaîț (A.), *Amforele din spațiul est-carpatic*, in S. Sanie, T.-E. Marin (éd.), *Geto-dacii dintre Carpați și Nistru (secolele II a. Chr - II p. Chr)*, Iași, 2011, pp. 445-472.
- PATOURA (1985)** : Patoura (S.), « Les "Daces libres" et l'Empire romain (II<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> siècles) », *RESEE*, 23/1 (1985), pp. 37 – 46.
- PÂRVAN (1928 / 2)** : Pârvan (V.), *Dacia, an Outline of the Early Civilisations of the Carpatho-Danubian Countries*, Cambridge, University Press, 1928.
- PETOLESCU (1981)** : Petolescu (C. C.), « Relațiile economice ale Daciei romane », *RdI*, 34/4 (1981), pp. 703-713.
- PETOLESCU (1982)** : Petolescu (C. C.) et Scuturici (I.), « O plăcuță de la Orlea (Dacia Inferior) cu reprezentarea cavalerului trac », *SCIVA*, 33/4 (1982), pp. 435-437.
- PETOLESCU (1985)** : Petolescu (C. C.), « L'organisation de la Dacie sous Trajan et Hadrien », *Dacia N.S.*, 29/1-2 (1985), pp. 45-55.
- PETOLESCU (1995/1)** : Petolescu (C. C.), *Scurtă istorie a Daciei romane*, Bucarest, Éditions Didactiques et Pédagogiques, 1995.
- PETOLESCU (1995/2)** : Petolescu (C. C.), « Unitățile auxiliare din Dacia Romană (I) », *SCIVA*, 46/1 (1995), pp. 35-49.
- PICARD (1957)** : Picard (G.-Ch.), *Les trophées romains. Contributions à l'histoire de la religion et de l'art triomphal de Rome*, Paris, Éditions de Boccard, 1957.
- PICARD (1992)** : Picard (G.-Ch.), « L'idéologie de la guerre et ses monuments dans l'Empire romain », *Revue Archéologique (Paris)*, 1 (1992), pp. 111-141.
- PIGANIOL (1974)** : Piganiol (A.), *La conquête romaine*, Paris, PUF, 1974.
- PISO (1973)** : Piso (I.), « Certains aspects de l'organisation de la Dacie romaine », *RRH*, 12/6 (1973), pp. 999-1015.

- PROTASE (1969 / 1)** : Protase (D.), « Sur les établissements ruraux de la Dacie romaine », *RRH*, 8/1 (1969), pp. 3-14.
- PROTASE (1969 / 2)** : Protase (D.), « Le cimetière de Soporul de Câmpie. Un nouveau témoignage de la présence des Daces en Dacie romaine », *Dacia N.S.*, 13 (1969), pp. 291-317.
- PROTASE (1976)** : Protase (D.), *Un cimitir dacic din epoca romană la Soporul de Câmpie. Contribuție la problema continuității în Dacia*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1976.
- PROTASE (1980)** : Protase (D.), *Autohtonii în Dacia*. Vol. I : *Dacia romana*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1980.
- PROTASE (1998)** : Protase (D.), « Un village daco-romain des II<sup>e</sup> – IV<sup>e</sup> siècles à Obreja en Transylvanie », *Actes du III<sup>e</sup> colloque roumano-suisse « la vie rurale dans les provinces romaines : vici et villae »*, Tulcea, 8-15 octobre 1995, éditions Victor Baumann, Tulcea, 1998, pp. 79-100.
- RAȚIU (1977)** : Rațiu (R.) et Russu (I. I.), « Un relief al "cavalerului trac" din Potaissa (Turda) », *SCIVA*, 28/4 (1977), pp. 597-602.
- RUSU (1980)** : Russu (I. I.), *Daco-geții în Imperiul Roman. În afara provinciei Dacia Traiana*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1980.
- RUSU (1978)** : Rusu (A. A.) et Eskenasy (V.), « "Cavalerii traci" descoperiți la Sălașu de Sus, județul Hunedoara », *SCIVA*, 29/4 (1978), pp. 573-578.
- SANIE (1975)** : Sanie (S.), Dragomir (I. T.) et Sanie (Ș.), « Noi descoperiri de ceramică romană cu inscripții în Moldova », *SCIVA*, 26/2 (1975), pp. 189-208.
- SANIE (1983)** : Sanie (S.), « Classica et Orientalia (III) », *SCIVA*, 34/2 (1983), pp. 151-162.
- SÂMPETRU (1984)** : Sâmpetru (M.), *Tropaeum Traiani. II : Monumentele romane*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1984.
- SCORPAN (1980)** : Scorpan (L.), « Sacidava, an usual design and construction method on the later Roman limes », *Roman Frontier Studies, 12<sup>e</sup> Congrès International sur l'Etude des Frontières Romaines, part III, 1979, BAR International Series, 71 (iii)*, 1980.
- STOICULESCU (1985)** : Stoiculescu (Cr.D.), « Trajan's column documentary value from a forestry viewpoint », *Dacia N.S.*, 29/1-2 (1985), pp. 81-98.
- SUCEVEANU (1991)** : Suceveanu (Al.) et Barnea (Al.), *La Dobroudja Romaine*, Bucarest, Éditions Encyclopédiques, 1991.
- SUCIU (2000)** : Suci (V.), *Tezaurul monetar din Dacia romană și postromană*, Cluj-Napoca, Éditions du Musée National de l'Union d'Alba-Iulia, 2000.
- ȘTEFAN (1945)** : Ștefan (Gh.), « Le camp romain de Drajna de Sus », *Dacia*, 11-12 (1945-1947), pp. 115-144.
- ȘTEFAN (1971)** : Ștefan (Gh.), « Daci și romani la Gurile Dunării », *Peuce*, 2 (1971), pp. 147-153.
- ȘTEFAN (1997)** : Ștefan (Al. S.), « Les Guerres daciennes de Trajan. Les opérations du front alpin », *Roman Frontier Studies 1995. Proceedings of the XVI<sup>th</sup> International Congress of Roman Frontier Studies*, Éditions Groenmann-van Waateringe (W.), Oxford, 1997, pp. 517-525.
- ȘTEFAN (2005)** : Ștefan (Al. S.), *Les guerres daciennes de Domitien à Trajan. Architecture militaire, topographie, images et histoire*, Rome, Ecole Française de Rome, 2005.
- TELEAGĂ (1999)** : Teleagă (Em.), « O reprezentare a Cavalerului trac de la Histria », *SCIVA*, 50/3-4 (1999), pp. 163-199

- TIMOC (2006)** : Timoc (C.), « Contributii la navigația fluvială pe râul Mureș în secolele II-III p. Chr. și portul de la Apulum », *Apulum*, 43/1 (2006), pp. 213-217.
- TUDOR (1958)** : Tudor (D.), « Garnizoanele romane pe malul bănățean al Dunării în sec. IV e.n. », *SCIV*, 9/2 (1958), pp. 373-380.
- TUDOR (1962)** : Tudor (D.), « Săpăturile arheologice de la Cioroiul Mare », *MCA*, 8 (1962), pp. 547-553.
- TUDOR (1966)** : Tudor (D.), *Sucidava*, Bucarest, Éditions Méridiane, 1966.
- TUDOR (1968)** : Tudor (D.), *Oltenia romană*, 3<sup>ème</sup> édition revue et ajoutée, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1968.
- TUDOR (1971)** : Tudor (D.), *Podurile romane de la Dunărea de Jos*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1971.
- TUDOR (1974)** : Tudor (D.), « Nouvelles recherches archéologiques sur le *limes alutanus* et le *limes transalutanus* », *Actes du IX<sup>e</sup> congrès international d'études sur la frontière romaine, Mamaia, 6-13 septembre 1972*, sous la coordination de Pippidi (D. M.), Bucarest-Vienne, Éditions de l'Académie-Böhlau Verlag, Köln, 1974, pp. 247-257.
- TUDOR (1976)** : Tudor (D.) et Popilian (G.), « Patru monumente inedite ale cavalerilor danubieni », *SCIVA*, 27/2 (1976), pp. 272-273.
- TUDOR (1978)** : Tudor (D.), *Oltenia romană*, 4<sup>ème</sup> édition, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1978.
- TUDOR (1979)** : Tudor (D.), « L'ouverture "officielle" de la dernière guerre entre Trajan et Décébale », *Dacia N.S.*, 23 (1979), pp. 93-114.
- TUDOR (1979 / 1)** : Tudor (D.), « Comunicări epigrafice VIII », *SCIVA*, 30/2 (1979), pp. 306-307.
- TZONY (1978)** : Tzony (M.), « Les Carpes de Munténie à la lumière des découvertes de Gura Nișcovului (département de Buzău) », *Dacia N.S.*, 22 (1978), pp. 289-298.
- URSU (2004)** : Ursu (H. I.), *Trajan. Empereur romain (98-117 apr. J.-C.)*, Paris, Thélès, 2004.
- VERNHET (1981)** : Vernhet (A.), « Un four de La Gaufresenque (Aveyron) : la cuisson des vases sigillés », *Gallia (Paris)*, 39/1 (1981), pp. 33 – 34.
- VLĂDESCU (1974)** : Vlădescu (Cr. M.) et Poenaru Bordea (Gh.), « Les fortifications romaines sur le *limes alutanus* dans la zone du massif de Cozia », *Actes du IX<sup>e</sup> congrès international d'études sur la frontière romaine, Mamaia, 6-13 septembre 1972*, sous la coordination de Pippidi (D.M.), Bucarest-Vienne, Éditions de l'Académie-Böhlau Verlag, Köln, 1974, pp. 247-257.
- VLĂDESCU (1977)** : Vlădescu (Cr.M.), « Le complexe de fortifications de Romula dans le cadre du système défensif du *limes alutanus* », *Akten des XI. Internationalen limeskongresses, Székesfehérvár, 30.8 – 6.9 1976*, sous la coordination de Fitz (J.), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1977, pp. 353-364.
- VLĂDESCU (1979)** : Vlădescu (Cr. M.), « Les deux camps de Praetorium sur le *limes alutanus* », *Roman Frontier Studies – 1979. Papers presented to the XI<sup>th</sup> International Congress of Roman Frontier Studies*, sous la coordination de Hanson (W.S.) et Keppie (L.J.F.), BAR International Series 71, Oxford, 1980, volume III, pp. 815-829.
- VULPE (1961 / 2)** : Vulpe (R.), « La Valachie et la Basse-Moldavie sous les Romains », *Dacia N.S.*, 5 (1961), pp. 365-395.

**VULPE (1968)** : Vulpe (R.) et Barnea (I.), *Din istoria Dobrogei. II. Romanii la Dunărea de Jos*, Bucarest, Editions de l'Académie, 1968.

**WOLLMANN (1996)** : Wollmann (V.), *Mineritul metalifer, extragerea sării și carierele de piatră în Dacia Romana*, Cluj-Napoca, Musée d'histoire de la Transylvanie, 1996.

**WOLLMANN (2005)** : Wollmann (V.) et Ciugudean (H.), « Noi cercetării privind mineritul antic în Transilvania », *Apulum*, 42 (2005), pp. 95-116.

**XENOPOL (1888)** : Xenopol (A. D.), *Istoria românilor din Dacia Traiană*, volume 1, Iași, Éditions Goldner (H.), 1888.

**XENOPOL (1896)** : Xenopol (A. D.), *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*, Paris, Leroux, 1896.

## 2.5. L'ABANDON DE LA DACIE :

**ARICESCU (1973)** : Aricescu (A.), « Despre o recentă interpretare a izvoarelor literare privind părăsirea Daciei », *SCIV*, 24/3 (1973), pp. 485-493.

**BODOR (1973)** : Bodor (A.), « Emperor Aurelian and the abandonment of Dacia », *Dacoromania*, 1 (1973), pp. 29-40.

**GAZDAC (2002)** : Gazdac (Cr.), « Monetary circulation and the abandonment of the auxiliary forts in Roman Dacia », *Limes XVIII. Proceedings of the XVIII<sup>th</sup> International Congress of Roman Frontier Studies held in Amman, Jordan (September 2000)*, 2 volumes, sous la coordination de Freeman (Ph.), Bennett (J.), Fiema (Z. T.) et Hoffmann (B.), BAR International Series 1084 (I), 2002, volume 2, pp. 737-756.

**ILIESCU (1971 / 1)** : Iliescu (Vi.), « Părăsirea Daciei în lumina izvoarelor literare », *SCIV*, 22/3 (1971), pp. 425-442.

**IORGA (1924)** : Iorga (N.), « Le problème de l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien », *RHSEE*, 1 (1924), pp. 37-58.

**MARIN (1943)** : Marin (Șt. D.), « Părăsirea Daciei Traiane în izvoarele literare antice », *Buletinul Institutului Al. Philippide (Iași)*, 10 (1943), pp. 163-187.

## 3. ANTIQUITÉ TARDIVE / ÉPOQUE ROMANO-BYZANTINE :

### 3.1. ÉTUDES DIACHRONIQUES ET THÉMATIQUES :

**ARMBRUSTER (1969)** : Armbruster (A.), « Evoluția sensului denumirii de "Dacia". Încercare de analiză a raportului între terminologia politico-geografică și gândirea politică », *RdI*, 22/3 (1969), pp. 426-482.

**BALTAG (2000)** : Baltag (Gh.), *Sighișoara înainte de Sighișoara*, Bucarest, Éditions Oscar Print, 2000.

**BARNEA (1971 / 2)** : Barnea (I.) et Ștefănescu (Șt.), *Din istoria Dobrogei*, volume 3, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1971.

**DAICOVICIU (1940)** : Daicoviciu (C.), « Le problème de la continuité en Dacie. Observations et précisions d'ordre historique et archéologique », *Revue de la Transylvanie*, 6/1 (1940), pp. 41-57.

**DAICOVICIU (1960)** : Daicoviciu (C.) et Constantinescu-Iași (P.) (coord.), *Istoria României*, volume I, *Comuna primitivă, sclavagismul, perioada de trecere la feudalism*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1960.

**DIACONU (1979)** : Diaconu (Gh.), « Despre denumire și cronologia unor culturii din Dacia romană și regiunile extracarpatiche în mileniul I e.n. », *SCIVA*, 30/4 (1979), pp. 547-554.

**DONAT (1973)** : Donat (I.), « La vie pastorale chez les Roumains et ses problèmes », *Dacoromania*, 1 (1973), pp. 78-103.

**DU NAY (1996)** : Du Nay (A.), *The Origins of Rumanians*, Toronto-Buffalo, Matthias Corvin Publishing, 1996.

**DU NAY (1997)** : Du Nay (André), Du Nay (A.) et Kosztin (A.), *Transylvania and the Rumanians*, Hamilton-Buffalo, Matthias Corvinus Publishing, 1997.

**GARAȘANIN (1976)** : Garașanin (M.), « L'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques », *RESEE*, 14/2 (1976), pp. 197-205.

**GLODARIU (2006)** : Glodariu (I.), « Valea Sebeșului între istorie și hidronime », *Apulum*, 43/1 (2006), pp. 141-144.

**GUDEA (1988)** : Gudea (N.) et Ghiurco (I.), *Din istoria creștinismului la români. Mărturii arheologice*, Oradea, Éditions de l'Épiscopat orthodoxe roumain d'Oradea, 1988.

**HAȘDEU (1972)** : Hașdeu (B.P.), « Strat și substrat. Genealogia popoarelor balcanice », dans idem, *Etymologicum Magnum Romaniae*, 3 volumes, éditions de Brâncuși (Gr.), Bucarest, Éditions Minerva, 1972.

**HORED T (1958)** : Horedt (K.), *Contribuții la istoria Transilvaniei în sec. IV-XIV*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1958.

**ILIESCU (1970)** : Iliescu (O.), *Moneda în România (401-1864)*, Bucarest, Editions de l'Académie, 1970.

**Istoria militară I** : *Istoria militară a poporului român*, volume I (*Antichitate – secolul XIV*), Bucarest, Editions militaires, 1984.

**LEBEDYNSKY (2003)** : Lebedynsky (I.), *Les Nomades. Les peuples nomades de la steppe des origines aux invasions mongoles (IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – XIII<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)*, Paris, Éditions Errance, 2003.

**LOT (1937)** : Lot (F.), *Les invasions barbares et le peuplement de l'Europe*, tome 1, Paris, Plon, 1937.

**OLTEANU (1978)** : Olteanu (Șt.), « Roumains, Slaves et nomades dans le processus de valorisation du minerai de fer du territoire roumain aux IV<sup>e</sup> – XI<sup>e</sup> siècles de notre ère », *Dacia*, 22 (1978), pp. 299-302.

**OLTEANU (1981)** : Olteanu (Șt.), « Valorificarea bogățiilor miniere de către poporul român în epoca veche și medie », *RdI*, 34/3 (1981), pp. 479-483.

**OLTEANU (1988)** : Olteanu (Șt.), « Les techniques minières en Roumanie depuis la Basse Antiquité jusqu'au Moyen Âge (le percement, l'abattage, les outils) », *118<sup>ème</sup> Congrès National des Sciences Savantes « Les techniques minières de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle »*, Strasbourg, 5-9 avril 1988, Paris, Éditions CHTS, 1992, pp. 97-103.

**PHILIPPIDE (1923)** : Philippide (Al.), *Originea românilor*, volume 1, *Ce spun izvoarele istorice*, Iași, Tipografia « Viața Românească », 1923.

**PROTASE (1964)** : Protase (D.), « Considérations sur la continuité des Daco-Romains en Dacie post-aurélienne à la lumière des recherches archéologiques et numismatiques », *Dacia N.S.*, 8 (1964), pp. 177-194.

- PROTASE (1966)** : Protase (D.), *Problema continuității în Dacia în lumina arheologiei și numismaticii*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1966.
- RUSSU (1981)** : Russu (I.I.), *Etnogeneza românilor*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1981.
- STOICESCU (1980 / 1)** : Stoicescu (N.), *Continuitatea românilor, privire istoriografică, istoricul problemei, dovezile continuității*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1980.
- ȘOTROPA (1985)** : Șotropa (V.), « L'importance historique de l'institution du « jude » comme preuve de la continuité roumaine », *RESEE*, 23/1 (1985), pp. 47-68.
- ȘTEFAN (1968)** : Ștefan (Gh.), « Le problème de la continuité sur le territoire de la Dacie », *Dacia N.S.*, 12 (1968), pp. 347-354.
- TEODOR (1994)** : Teodor (D. Gh.), « Quelques considérations sur la population dacoro-maine et ancienne romaine au nord du Bas-Danube aux IV<sup>e</sup> – X<sup>e</sup> siècles », *Dacia N.S.*, 38-39 (1994-1995), pp. 357-363.

### 3.2. ANTIQUITÉ TARDIVE (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> SIÈCLES)

- ADAMEȘTEANU (1980)** : Adameșteanu (M.M.), « Un mormânt germanic din necropola cetății Argamum », *SCIVA*, 31/2 (1980), pp. 311-320.
- BAKÓ (1968)** : Bakó (G.), « Date privind structura socială și apartenența purtătorilor culturii Sântana-Cerneahov în Transilvania », *SCIV*, 19/1 (1968), pp. 63-80.
- BARBU (1973)** : Barbu (V.), « Fortăreața romano-bizantină de la Sucidava în lumina cercetărilor din sectorul de sud-est », *SCIV*, 24/1 (1973), pp. 27-55.
- BARNEA (1961)** : Barnea (I.), *Garvăn-Dinogetia*, Bucarest, Éditions Meridiane, 1961.
- BARNEA (1977)** : Barnea (I.), *Monuments paléochrétiens de Roumanie*, Rome, Institut pontifical d'archéologie chrétienne, 1977.
- BARNEA (1979)** : Barnea (I.), *Arta creștină în România*, volume I, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1979.
- BARNEA (1987)** : Barnea (I.), « Le christianisme des premiers six siècles au nord du Bas-Danube à la lumière des sources littéraires et des découvertes archéologiques », *Miscellanea Bulgarica (Vienne)*, 5 (1987), pp. 39-50.
- BÂRZU (1973)** : Bârză (L.), *Continuitatea populației autohtone în Transilvania în secolele IV – V (Cimitirul I de la Bratei)*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1973.
- BENEA (1998)** : Benea (D.), « L'habitat rural dans le sud-ouest de la Dacie aux IV<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> siècles après J.-C. », *Actes du III<sup>e</sup> colloque roumano-suisse « la vie rurale dans les provinces romaines : vici et villae », 8-15 octobre 1995, Tulcea*, Tulcea, éditions V. Baumann, 1998, pp. 101-117.
- BIERBRAUER (2006)** : Bierbrauer (V.), « Gepiden im 5. Jahrhundert – eine Spurensuche », *Miscellanea romano-barbarica. In honorem septagenarii magistri Ion Ioniță oblata*, éd. V. Mihailescu-Bîrlița, C. Hriban, L. Munteanu, Bucarest, 2006, pp. 167-216.
- BONDOC (2000)** : Bondoc (D.), « Repertoriul fortificațiilor de pe ripa nordică a limesului Dunării de Jos în epoca romană târzie », *Romanian Journal of Archaeology*, 1 (2000) ([www.archaeology.ro/imc artrja.htm](http://www.archaeology.ro/imc_artrja.htm)).

**BREZEANU (2001)** : Brezeanu (S.), « History and Imperial Propaganda in Rome during the 4<sup>th</sup> Century a. Chr. A Case Study : the Abandonment of Dacia », *Annuario. Istituto Romeno di cultura e ricerca umanistica (Venise)*, 3 (2001).

**BREZEANU (2003)** : Brezeanu (S.), « The Lower Danube frontier during the 4<sup>th</sup> – 7<sup>th</sup> centuries. A notion's ambiguity », *Annuario. Istituto Romeno di cultura e ricerca umanistica (Venise)*, 5 (2003), pp. 19-50.

**CONSTANTINESCU (1978)** : Constantinescu (M.), « Descoperiri arheologice din secolele III și IV e.n. la Izvoru Dulce, comuna Marei, județul Buzău », *SCIVA*, 29/1 (1978), pp. 123-138.

**DIACONU (1964)** : Diaconu (P.), « Autour de la localisation du Petit Preslav », *RESEE*, 2/3-4 (1964), pp. 37-56.

**DIACONU (1965)** : Diaconu (Gh.), *Târgșor, necropola din secolele III – IV e.n.*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1965.

**DIACONU (1975 / 2)** : Diaconu (Gh.), « On the socio-economic relations between natives and Goths in Dacia », *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, édition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975, pp. 67-75.

**DIACONU (1978 / 1)** : Diaconu (Gh.), « Elemente timpuri ale culturii romanice la Târgșoru Vechi », *SCIVA*, 29/4 (1978), pp. 517-528.

**DIACONU (1983)** : Diaconu (Gh.), « Despre datarea culturii Sântana-Cerneahov », *SCIV*, 34/3 (1983), pp. 235-241.

**DOLINESCU (1975)** : Dolinescu-Ferche (S.), « On socio-economic relations between natives and Huns at the Lower Danube », *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, édition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975, pp. 93-98.

**DOLINESCU (1981)** : Dolinescu-Ferche (S.) et Constantiniu (M.), « Un établissement du VI<sup>e</sup> siècle à Bucarest (Découvertes de la rue Soldat Ghiran) », *Dacia N.S.*, 25 (1981), pp. 289-329.

**DRAGOMIR (1966)** : Dragomir (I.T.), « Descoperiri hunice la Bălteni în nord-estul Cîmpiei Române », *SCIV*, 17/1 (1966), pp. 181-188.

**DUMITRAȘCU (2006)** : Dumitrașcu (S.) et Sfrengen (Fl.), « Relațiile interetnice în Dacia occidentală în secolele IV-VI », *Relații interetnice în spațiul românesc. Populații și grupuri etnice (II î.Hr. – V d.Hr.)*, sous la coordination de Țiplic (I. M.) et Purece (S. I.), Alba-Iulia, Éditions Altip, 2006, pp. 195-218.

**DUMITRESCU (1961 / 2)** : Dumitrescu (Vl.), « O nouă mărturie a prezenței hunilor în Muntenia : fragmentul de diademă de aur de la Dulceanca », *SCIV*, 12/1 (1961), pp. 55-64.

**DOLINESCU (1986)** : Dolinescu-Ferche (S.), « Contributions archéologiques sur la continuité daco-romaine. Dulceanca, deuxième habitat du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère », *Dacia N.S.*, 30 (1986), pp. 121-154.

**HARHOIU (1975)** : Harhoiu (R.), « Aspects of the socio-political situation in Transylvania during the 5<sup>th</sup> century », dans *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, Edition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Editions de l'Académie, 1975, pp. 99-109.

**HOREDȚ (1967)** : Horedt (K.), « Unele probleme privind răspândirea culturii Sântana-de-Mureș – Cerneahov în România », *SCIV*, 18/4 (1967), pp. 575-591.

- HOREDȚ (1975)** : Horedt (K.), « The Gepidae, the Avars and the Romanic population in Transylvania », dans *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, édition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975, pp. 111-121.
- KAZANSKI (2009)** : Kazanski (M.), *L'époque hunnique au Nord de la mer Noire*, in idem, *Archéologie des peuples barbares*, éd. V. Spinei, Bucarest-Brăila, 2009, pp. 65-404.
- MITREA (1960)** : Mitrea (B.) et Angheliescu (N.), « Fragmente de cazan hunic descoperite în sud-est Munteniei », *SCIV*, 11/1 (1960), pp. 155-176.
- NESTOR (1949)** : Nestor (I.), « Săpăturile arheologice de la Zimnicea », *RdI*, 2/1 (1949), pp. 116-125.
- NESTOR (1950)** : Nestor (I.), « Așezările din societatea primitivă și sclavagistă în regiunea Dunării de Jos. Raport sumar asupra campaniei de săpături arheologice de la Zimnicea », *SCIV*, 1/1 (1950), pp. 93-102.
- NESTOR (1953)** : Nestor (I.), « Șantierul Sărata-Monteoru », *SCIV*, 4/1-2 (1953), pp. 69-89.
- NESTOR (1955)** : Nestor (I.) et Zaharia (E.), « Șantierul Sărata-Monteoru », *SCIV*, 6/3-4 (1955), pp. 497-513.
- NESTOR (1957)** : Nestor (I.), « La nécropole slave d'époque ancienne de Sărata Monteoru », *Dacia N.S.*, 1 (1957), pp. 289-295.
- PATOURA-HATZOPOULOS (1980)** : Patoura-Hatzopoulos (S.), « L'œuvre de reconstitution du limes danubien à l'époque de Justinien », *RESEE*, 18/1 (1980), pp. 95-110.
- PĂUNESCU (1978)** : Păunescu (Al.), « Contribuții privind realitățile din nordul Moldovei în secolul al IV-lea e.n. în lumina cercetărilor de la Ripiceni », *SCIVA*, 29/4 (1978), pp. 505-515.
- PETRESCU (2010)** : Petrescu (F.), « Cultura Sântana de Mureș-Cerneahov. Arheologie și istorie », in *Între stepă și imperiu. Studii în onoarea lui Radu Harhoiu*, éd. A. Măgureanu, E. Gáll, Bucarest, 2010, pp. 41-78.
- POHL (2008)** : Pohl (W.), « Die Longobarden in Pannonien und Justinians Gotenkrieg », in idem, *Eastern Central Europe in the Middle Age. Conflicts, Migrations and Ethic Processes*, éd. C. Spinei et C. Hriban, Bucarest-Brăila, 2008, pp. 191-200.
- POPESCU (1994)** : Popescu (Em.), *Christianitas Daco-Romana. Florilegium studiorum*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1994.
- PROTASE (1975)** : Protase (T.), « La population daco-romaine en Transylvanie et dans le Banat (depuis l'abandon de la Dacie jusqu'à la venue des Slaves) », *Dacoromania*, 3 (1975-1976), pp. 51-58.
- ROMAN (1978)** : Roman (P.) et Ferche (S.), « Cercetările de la Ipotești (județul Olt). (Observații asupra culturii materiale autohtone din secolul al VI-lea e.n. în Muntenia) », *SCIVA*, 29/1 (1978), pp. 73-93.
- RUSTOIU (2005)** : Rustoiu (G.T.), « Habitatul în Transilvania în a doua jumătate a secolului al V-lea și prima jumătate a secolului al VI-lea », *Relații interetnice pin Transilvania (sec. VI-XIII)*, sous la coordination de Pinter (Z.K.), Țiplic (I.M.) et Țiplic (M.E.), Bucarest, Éditions Economică, 2005, pp. 39-84.
- ȘTEFAN (1962)** : Ștefan (Gh. I.), Barnea (I.) et Mitrea (B.), « Șantierul arheologic Garvăn (Dinogetia) », *SCIV*, 13/3 (1962), pp. 675-693.
- TOROPU (1974)** : Toropu (Oct.), « La frontière nord-danubienne de la Dacie Ripensis depuis l'abandon de la Dacie Trajane jusqu'aux invasions hunniques », *Actes du IX<sup>e</sup> congrès*



*international d'études sur la frontière romaine, Mamaia, 6-13 septembre 1972*, sous la coordination de Pippidi (D.M.), Bucarest-Vienne, Éditions de l'Académie-Böhlau Verlag Köln, 1974, pp. 71-81.

**TUDOR (1943)** : Tudor (D.), *Constantin cel Mare și recucerirea Daciei Traiane*, Bucarest, Imprimerie Nationale, 1943.

**TUDOR (1973)** : Tudor (D.), « Preuves archéologiques attestant la continuité de la domination romaine au nord du Danube après l'abandon de la Dacie par Aurélien (III<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> siècle) », *Dacoromania*, 1 (1973), pp. 149-162.

**ZUGRAVU (1994)** : Zugravu (N.), *Istoria romanității nord-dunărene (secolele II-VIII). Contribuții la etnogeneza românilor*, Iași, 1994.

**ZUGRAVU (1997)** : Zugravu (N.), *Geneza creștinismului popular al românilor*, Bucarest, 1997.

### 3.3. ÉPOQUE ROMANO-BYZANTINE (VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> SIÈCLES)

**BACUET-CRIȘAN (2005)** : Bacuet-Crișan (D.), « Depresiunea Silvaniei în secolele VII-IX », *Relații interetnice în Transilvania (sec. VI-XIII)*, sous la coordination de Pinter (Z.K.), Țiplic (I.M.) et Țiplic (M.E.), Bucarest, Éditions Economică, 2005, pp. 86-110.

**BARNEA (1971 / 1)** : Barnea (I.), Iliescu (Oct.) et Nicolescu (C.), *Cultura bizantină în România*, Bucarest, Comité d'Etat pour la Culture et l'Art, 1971.

**BĂNESCU (1948)** : Bănescu (N.), « Deux études byzantines. I. Autour de Kékauménos ; II. La première attaque russe de Constantinople (860) », *REB*, 6 (1948), pp. 193-194.

**BÓNA (1976)** : Bóna (Ist.) et Szilágyia (Ev.), *A l'aube du Moyen-Âge. Gépides et Lombards dans le bassin des Carpates*, Budapest, Corvina, Institut Ausonius – Pessac – Gironde, 1976.

**BREZEANU (1986)** : Brezeanu (S.), « Romains et Barbares dans les Balkans au VII<sup>e</sup> siècle à la lumière des "Miracles de Saint Démétrius", comment peut-on devenir l'autre ? », *RESEE*, 24/2 (1986), pp. 127-131.

**CHISVASI-COMȘA (1957)** : Chisvasi Comșa (M.), « Unele concluzii istorice pe baza ceramicii din secolele al VI-XII-lea », *SCIV*, 8/1-4 (1957), pp. 285-286.

**COMAN (1969)** : Coman (Gh.), « Cercetări arheologice în sudul Moldovei cu privire la secolele V-XI », *SCIVA*, 20/2 (1969), pp. 287-317.

**COMȘA (1951)** : Comșa (E.), Bogdan (D.), Panaitescu (P.P.) et Costăchel (V.), « Inscricția slavă din Dobrogea din anul 943 », *RdI*, 3 (1951), pp. 122-134.

**COMȘA (1959)** : Comșa (M.), « Contribuții la cunoașterea culturii străromâne în lumina săpăturilor de la Bucov », *SCIV*, 10/1 (1959), pp. 81-100.

**COMȘA (1963)** : Comșa (M.), « La civilisation balkano-danubienne (IX<sup>e</sup> - XI<sup>e</sup> siècles) sur le territoire de la République Populaire de Roumanie (origine, évolution et appartenance ethnique). Etude préliminaire », *Dacia N.S.*, 7 (1963), pp. 413-438.

**COMȘA (1968/1)** : Comșa (M.), « L'influence romaine provinciale sur la civilisation slave à l'époque de la formation des Etats », *Romanoslavica*, 16 (1968), pp. 447-460.

**COMȘA (1968/2)** : Comșa (M.), « Sur l'origine et l'évolution de la civilisation de la population romane, et ensuite protoroumaine, aux VI<sup>e</sup> - X<sup>e</sup> siècles sur le territoire de la Roumanie », *Dacia N.S.*, 12 (1968), pp. 355-380.

**COMȘA (1975)** : Comșa (M.), « Socio-economic organization of the Daco-Romanic and Slav populations on the Lower Danube during the 6<sup>th</sup> - 8<sup>th</sup> centuries », *Relations between the*

- Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, Bucarest, 1975, pp. 171-200.
- CONSTANTINIU (1966)** : Constantiniu (M.), « Elemente romano-bizantine în cultură materială a populației autohtone din partea centrală a Munteniei în secolele VI-VII e.n. », *SCIV*, 17/4 (1966), pp. 665-678.
- CORMAN (1998)** : Corman (I.), *Contribuții la istoria spațiului pruto-nistran în epoca evului mediu timpuriu (secolele V-VII)*, Chișinău, 1998.
- DAICOVICIU (1971)** : Daicoviciu (C.), « "Romei" lui Maurikios », *Apulum*, 9 (1971), pp. 731-734.
- DAIN (1968)** : Dain (Alph.), « Urbicius ou Mauricius », *REB*, 16 (1968), pp. 123-136.
- EKREM (1980)** : Ekrem (M.A.), « O mențiune inedită despre români din secolul al IX-lea în Oguzname – cea mai veche cronică turcă », *SCIVA*, 31/2 (1980), pp. 287-294.
- FLORESCU (1958)** : Florescu (Gr.), Florescu (R.), Diaconu (P.), *Capidava. Monografia arheologică*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1958.
- GLÜCK (1976)** : Glück (E.), « Unele informații provenite din cronicile medievale referitoare la zona Aradului (sec. VIII-X) », *Ziridava*, 6 (1976), pp. 71-87.
- HARHOIU (1998)** : Harhoiu (R.), *Die frühe Völkerwanderungszeit in Rumänien*, Bucarest, 1998.
- HEITEL (1983)** : Heitel (R.R.), « Unele considerații privind civilizația din bazinul carpatic în cursul celei de-a doua jumătăți a secolului al IX-lea în lumina izvoarelor arheologice », *SCIVA*, 34/2 (1983), pp. 93-115.
- HOREDT (1952)** : Horedt (K.) et alii, « Șantierul așezării slave în regiunile Mureș și Cluj », *SCIV*, 3 (1952), pp. 338-344.
- HOREDT (1986)** : Horedt (K.), *Siebenbürgen im Frühmittelalter*, Bonn, Éditions Habelt, 1986.
- LUCA (2005)** : Luca (S. A.), Pinter (Z. K.), Țiplic (I. M.), Georgescu (A.) et Diaconescu (D.), « Descoperiri gepide la Miercurea Sibiului-Petriș (jud. Sibiu) », *Relații interetnice în Transilvania (sec. VI-XIII)*, sous la coordination de Pinter (Z.K.), Țiplic (I.M.) et Țiplic (M.E.), Bucarest, Éditions Economică, 2005, pp. 18-30.
- MITREA (1979)** : Mitrea (I.), « Influențe bizantine în cultura materială și spirituală din regiunea subcarpatică a Moldovei în secolele VI-IX », *SCIVA*, 30/2 (1979), pp. 145-162.
- MITREA (1980)** : Mitrea (I.), « Regiunea centrală dintre Carpați și Siret în secolele VI-IX e.n. », *Carpica*, 12 (1980), pp. 66-190.
- NEMETI (2005)** : « Gepizii și "Potaissa" (sec. VI d.Hr.) », *Relații interetnice în Transilvania (sec. VI-XIII)*, sous la coordination de Pinter (Z.K.), Țiplic (I.M.) et Țiplic (M.E.), Bucarest, Éditions Economică, 2005, pp. 32-38.
- OLTEANU (1983)** : Olteanu (Șt.), *Societatea românească la cumpănă de milenii (secolele VIII-XI)*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1983.
- PETRESCU-DÎMBOVIȚA (1967)** : Petrescu-Dîmbovița (M.), « Considérations sur le problème des périodes de la culture matérielle en Moldavie du VI<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle », *RRH*, 6/2 (1967), pp. 183-185.
- PINTER (2006)** : Pinter (Z. K.), Dragotă (A.) et Țiplic (I. M.), *Piese de podoabă și vestimentație la grupurile etnice din Transilvania (sec. 7-12)*, Alba-Iulia, Éditions Altip, 2006.

- PROTASE (2004)** : Protase (D.), « Cimitirul slav de la Ocna Sibiului (sec. VIII-IX) », *Acta Terrae Septemcastrensis IV*, Sibiu, Éditions Economică, 2004, pp. 151-209.
- SPINEI (2010)**: Spinei (V.), «Crepusulul stăpânirii avare în spațiul transilvănean», în *Istoria românilor*, III, *Genezele românești*, 2<sup>eme</sup> éd., sous la coordination de R. Theodorescu, V. Spinei, Bucarest, Éditions Enciclopedică, 2010, pp. 45-57.
- SPINEI (1990)**: Spinei (V.), «Migrația ungarilor în spațiul carpato-dunărean și contactele lor cu românii în secolele IX-X», *Arheologia Moldovei*, 13 (1990), pp. 103-148.
- SZÉKELY (1959)** : Székely (Z.), « Raport preliminar asupra sondajelor executate de muzeul regional din Sfântul Gheorghe în anul 1956 », *MCA*, 5 (1959), pp. 231-237.
- SZÉKELY (1960 / 1)** : Székely (Z.), « Cercetari arheologice efectuate în regiunea autonomă maghiară », *MCA*, 6 (1960), pp. 196-199.
- SZÉKELY (1960 / 2)** : Székely (Z.), « Săpăturile arheologice de la Porumbenii Mici », *MCA*, 6 (1960), pp. 523-529.
- SZÉKELY (1961)** : Székely (Z.), « Săpăturile executate de muzeul regional Sf. Gheorghe », *MCA*, 7 (1961), pp. 179-185.
- SZÉKELY (1962 / 1)** : Székely (Z.), « Săpăturile arheologice întreprinse la Porumbenii Mici », *MCA*, 8 (1962), pp. 25-32.
- SZÉKELY (1962 / 2)** : Székely (Z.), « Săpăturile arheologice întreprinse la Porumbenii Mici », *MCA*, 8 (1962), pp. 125-137.
- SZÉKELY (1962 / 3)** : Székely (Z.) et Molnar (Șt.), « Săpăturile de la Porumbenii Mici », *MCA*, 8 (1962), pp. 633-640.
- SZÉKELY (1988)** : Székely (Z.), « Așezări din secolele VII-VIII în bazinul superior al Târnavei Mari », *SCIVA*, 39/2 (1988), pp. 169-198.
- TEODOR (1968)** : Teodor (D. Gh.), « Contribuții la cunoașterea culturii Dridu pe teritoriul Moldovei », *SCIV*, 19/2 (1968), pp. 227-278.
- TEODOR (1975)** : Teodor (D. Gh.), « Natives and slavs in the East-Carpathian regions of Romania in the 6<sup>th</sup> – 10<sup>th</sup> centuries », *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, édition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975, pp. 155-169.
- TEODOR (1981)** : Teodor (D.Gh.), *Romanitatea carpato-dunăreană și Bizanțul în veacurile V-XI e.n.*, Iași, Éditions Juminea, 1981.
- TEODOR (1996)**: Teodor (D. Gh.), *Meșteșugurile la nordul Dunării de Jos în secolele IV-XI d. Hr.*, Iași, 1996.
- TEODOR (2011)**: Teodor (D. Gh.), «Unele concluzii privind realitățile de la sud de Carpați în secolele V-VII p. Chr. », în *Arheologia mileniului I p.Chr*, II, *Interferențe culturale de la Dunărea de Jos*, éd. Voicu (L. M.), Ciupercă (B), Bucarest, 2011.
- TOROPU (1976)**: Toropu (O.), *Romanitatea târzie și străromânii în Dacia Traiană sud-carpatică (secolele III-IX)*, Craiova, 1976.
- ZAHARIA (1951)** : Zaharia-Petrescu (Eug.) et Alexandrescu (A.), « Săpăturile arheologice de la Sărata Monteoru », *SCIV*, 2/1 (1951), pp.159-168.
- ZAHARIA (1967)** : Zaharia (Eug.), *Săpăturile de la Dridu. Contribuție la arheologia și istoria perioadei de formare a poporului roman*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1967.
- ZAHARIA (1974)** : Zaharia (Eug.), « Sursele arheologice ale continuității daco-romane », *Apulum*, 12 (1974), pp. 279-294.

**ZAHARIA (1977)** : Zaharia (Eug.), *Populația românească din Transilvania în secolele VII-VIII (Cimitirul n° 2 de la Bratei)*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1977.

### 3.4. LES ROUMAINS SUD-DANUBIENS

**BALACI (1968)** : Balaci (Em.), « Chez les Vlaques de Pinde », *RESEE*, 6/4 (1968), pp. 671-681.

**BELDICEANU (1966)** : Beldiceanu (N.), « Sur les Valaques des Balkans slaves à l'époque ottomane (1450-1550) », *Revue des Etudes Islamiques (Paris)*, 34 (1966), pp. 83-132.

**BREZANU (1976)** : Brezeanu (S.), « De la populația romanizată la vlahii balcanici », *RdI*, 29/2 (1976), pp. 210-223.

**CAPIDAN (1937)** : Capidan (Th.), *Les Macédo-Roumains : esquisse historique et descriptive des populations roumaines de la péninsule balkanique*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1937.

**CAPIDAN (1943)** : Capidan (Th.), *Les Macédo-Roumains. Ethnographie, histoire et langue*, Bucarest, Fondation royale pour la littérature et l'art, 1943.

**IEȘAN (1906)** : Ieșan (I.), *Românii din Bosnia și Herzegovina în trecut și prezent*, Arad, Éditions Göbl (C.), 1906.

**MIHĂESCU (1993)** : Mihăescu (H.), *La romanité dans le sud-est de l'Empire*, Bucarest, 1993.

**MUDRY (1999)** : Mudry (Th.), « La colonisation valaque », *Histoire de la Bosnie-Herzégovine. Faits et controverses*, Paris, Ellipses, 1999.

**TANAȘOCA (2003)** : Tanașoca (N.-Ș.), *Bizanțul și românii*, Bucarest, 2003.

**TANAȘOCA, TANAȘOCA (2004)** : Tanașoca (A.), Tanașoca (N.-Ș.), *Unitate romanică și diversitate balcanică. Contribuții la istoria romanității balcanice*, Bucarest, 2004.

**VÂLSAN (1918)** : Vâlsan (G.), *Les Roumains de Bulgarie et de Serbie*, Paris, Imprimerie Gauthier-Villars, 1918.

**VUKANOVIC (1962)** : Vukanović (T.P.), « Les Valaques habitants autochtones des Pays Balkaniques », *Ethnographie, nouvelle série (Paris)*, 56 (1962), pp. 11-41.

**WACE (1914)** : Wace (A. J. B.) et Thompson (M. S.), *The Nomads of the Balkans: an Account of Life and Customs among the Vlachs of Northern Pindus*, Londres, 1914.

### 3.5. LES X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> SIÈCLES

**ANGHEL (1968)** : Anghel (Gh.), « Noi descoperiri arheologice în legătură cu așezarea feudală timpurie de la Alba Iulia », *Apulum*, 7/1 (1968), pp. 469-481.

**ANGHEL (1973)** : Anghel (Gh.), « Cetatea feudală de la Vurpăr. O contribuție la cunoașterea primelor cetăți feudale țărănești din Transilvania », *Apulum*, 11 (1973), pp. 293-300.

**ARMBRUSTER (1972)** : Armbruster (A.), « Românii în cronică lui Ottokar de Stiria : o nouă interpretare », *RdI*, 25/3 (1972), pp. 463-483.

**ARMBRUSTER (1977)** : Armbruster (A.), *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1977.

**AUNER (1912)** : Auner (C.), « Episcopia Milcovici », *Revista catolică*, 1/4 (1912), pp. 533-551.

- BAKÓ (1975)** : Bakó (G.), « The relations of the principality of the Banat with the Hungarians and the Petchenegs in the tenth century », *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, édition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975, pp. 241-248.
- BĂNCILĂ (1958)** : Băncilă (Il.), « Din numismatica lui Ioan Sracimir », *Studii și Cercetări de numismatică (Bucarest)*, 2 (1958), pp. 345-365.
- BREZEANU (1980)** : Brezeanu (S.), « "Imperator Bulgariae et Vlachie". În jurul genezei și semnificației termenului "Vlahia" în titulatura lui Ioniță Asan », *RdI*, 33/4 (1980), pp. 651-674.
- BREZEANU (1981)** : Brezeanu (S.), « "Romani" și "Blachi" la Anonymus. Istorie și ideologie politică », *RdI*, 34/7 (1981), pp. 1313-1340.
- BULGARU (1965)** : Bulgaru (V.), « Quelques observations en marge d'une étude d'ethnographie. Les Roumains, pasteurs nomades, autochtones des pays balkaniques et « colonisateurs » de la Transylvanie ? », *RRH*, 4/5 (1965), pp. 995-1006.
- BUSUIOC von HASSELBACH (2000)** : Busuioc von Hasselbach (D.N.), *Țara Făgărașului în secolul al XIII-lea. Mănăstirea cisterciană Cârța*, I, II, Cluj-Napoca, 2000.
- CANTACUZINO (1997)** : Cantacuzino (Gh. I.), « Cercetări arheologice la Făgăraș », *Cercetări Arheologice (Bucarest)*, 10 (1997), pp. 239-248.
- CHIȚESCU (1975)** : Chițescu (L.), « O formațiune politică românească la nord și la sud de munții Făgăraș în secolul al XIII-lea », *RdI*, 28/7 (1975), pp. 1057-1066.
- CHIȚESCU (1976)** : Chițescu (L.), « Cercetări arheologice la Cetățeni, județul Argeș », *Cercetări Arheologice*, 2 (1976), pp. 155-188.
- CHIȚESCU (1983)** : Chițescu (L.), Cristocea (Sp.) et Sion (A.), « Cercetările arheologice efectuate la complexul feudale de la Cetățeni, județul Argeș », *Cercetări Arheologice*, 6 (1983), pp. 51-77.
- CIOBANU (1985)** : Ciobanu (R.Șt.), « Les chroniqueurs français de la IV<sup>e</sup> croisade et les Roumains de l'aire de la latinité », *XVI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques, Stuttgart, 1985*, Bucarest, 1985, pp. 157-176.
- CIUHANDU (1913)** : Ciuhandu (Gh.), « Bogomilismul și românii », *Revista teologică (Sibiu)*, 8/9-11, (1913), pp. 283.
- COMȘA (1978)** : Comșa (M.), « Un knézat roumain des X<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles à Slon-Prahova. (Etude préliminaire) », *Dacia N.S.*, 22 (1978), pp. 303-317.
- CONSTANTINESCU (1968)** : Constantinescu (N.), « O monedă bulgară găsită la Coconi-Ilfov », *SCIV*, 3 (1968), pp. 541-543.
- CRISTOCEA (1984)** : Cristocea (Sp.) et Păunescu (A.), « Cercetările arheologice din sectorul "Monumente" de la Cetățeni, județul Argeș », *Cercetări Arheologice*, 7 (1984), pp. 137-141.
- DECEI (1973)** : Decei (A.), « L'invasion des Tatars de 1241 / 1242 dans nos régions selon la Djami' ot-Tevarikh de Fäzl ol-lah Räsîd od-Din », *RRH*, 12/1 (1973), pp. 101-121.
- DIACONU (1969)** : Diaconu (P.) et Năsturel (P. Ș.), « Quelques observations sur le complexe archéologique de Murfatlar (Basarabi) », *Dacia N.S.*, 13 (1969), pp. 443-456.
- DIACONU (1972)** : Diaconu (P.), « Pentru datarea "circumvalatiei" și a "bisericii treflate" de la Niculițel », *SCIV*, 23/2 (1972), pp. 307-320.

- DIACONU (1975 / 1)** : Diaconu (P.), « The Petchenegs on the Lower Danube », *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, édition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975, pp. 235-240.
- DIACONU (1976)** : Diaconu (P.), « Despre situația politică la Dunărea de Jos în secolul al XII-lea », *SCIVA*, 27/3 (1976), pp. 293-307.
- DIACONU (1978 / 2)** : Diaconu (P.), *Les Coumans au Bas-Danube aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1978.
- DONAT (1975)** : Donat (I.), « The Romanians South of the Carpathians and the migratory peoples in the tenth-thirteenth centuries », *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, édition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975, pp. 277-298.
- DRAGOTĂ (2006)** : Dragotă (A.), *Aspecte de multiculturalitate spirituală. Rit și ritual funerar în Transilvania și Europe Centrală și de Sud-Est (secolele IX-XI)*, Alba-Iulia, Éditions Altip, 2006.
- DUMITRESCU (1975)** : Dumitrescu (C.-L.), « Biserica rupestră Corbii de Piatră, cel mai vechi ansamblu de pictură cunoscut astăzi în Țara Românească », *SCIA*, 22 (1975), pp. 23-51.
- GIURESCU (1977)** : Giurescu (C. C.), « Les Génois au Bas Danube aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles », *Colloque Roumano-Italien « Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII-XIV »*, Bucarest, 27-28 mars 1975, Bucarest, 1977, pp. 47-62
- GLÜCK (1979)** : Glück (E.), « Une source précieuse de l'histoire de la Roumanie : le manuscrit "Deliberatio" (XI<sup>e</sup> siècle) », *RRH*, 18/2 (1979), pp. 259-275.
- GRUMEL (1947)** : Grumel (V.), « Les protes de la Sainte Montagne de l'Athos sous Alexis I<sup>er</sup> Comnène et le patriarche Nicolas III Grammaticos », *REB*, 5 (1947), pp. 206-217.
- GYÓNI (1943-44)** : Gyóni (M.), « Zur Frage der rumänischen Staatsbildungen im XI. Jahrhundert in Paristrion », *Archivum Europae Centro-Orientalis*, 9-10 (1943-44), pp. 83-188.
- HOLBAN (1981 / 1)** : Holban (M.), « Despre Țara Severinului și banatul de Severin în secolul al XIII-lea », in eadem, *Din cronica relațiilor româno-ungare în secolele XIII-XIV*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1981, pp. 49-89.
- IAMBOR (2005)** : Iambor (P.), *Așezări fortificate din Transilvania (secolele IX-XIII)*, éd. T. Sălăgean, Cluj-Napoca, 2005.
- IONIȚĂ (2001)** : Ioniță (A.), « Interferențe politice și culturale în spațiul dintre Carpații Meridionali și Dunărea Inferioară în secolele XI-XIII », *SCIVA*, 52-53 (2001-2002), pp. 257-266.
- IORGULESCU (1995)** : Iorgulescu (V.), *Les Roumains et le patriarcat de Constantinople aux X<sup>e</sup> – XIV<sup>e</sup> siècles*, thèse de doctorat nouveau régime, sous la direction de Munier (Ch.), Université de Strasbourg II, Faculté de théologie catholique, Strasbourg, 1995.
- LUKACS (1999)** : Lukács (A.), *Țara Făgărașului în evul mediu (secolele XIII-XVI)*, Bucarest, Éditions Encyclopédiques, 1999.
- MAGDEARU (1996)** : Magdearu (Al.), « "Gesta Hungarorum" despre prima pătrundere a ungarilor în Banat », *RI*, 7/1-2 (1996), pp. 5-22.
- MADGEARU (2005)** : Madgearu (Al.), « Românii și pecenegi în sudul Transilvaniei », *Relații interetnice în Transilvania (sec. VI-XIII)*, sous la coordination de Pinter (Z. K.), Țiplic (I. M.) et Țiplic (M.E.), Bucarest, Éditions Economică, 2005, pp. 112-121.

- MĂNUCU-ADAMEȘTEANU (2001)**: Mănuclu-Adameșteanu (Gh.), *Istoria Dobrogei în perioada 969-1204. Contribuții arheologice și numismatice*, Bucarest, 2001.
- MĂRCULEȚ (2008)**: Mărculeț (V.), «Asupra funcționării unor guvernatori ai themei Paristrion-Paradunavon din secolul al XI-lea», în *România din Europa medievală (Între Orientul bizantin și Occidentul latin). Studii în onoarea profesorului Victor Spinei*, éd. D. Țeicu, I. Căndea, Brăila, Editions Istros, 2008, pp. 175-198.
- NÄGLER (1992)**: Năgler (Th.), *Așezarea sașilor în Transilvania*, 2<sup>ème</sup> édition, Bucarest, Editions Kriterion, 1992.
- NÄGLER (1993)**: Năgler (Th.) et Rill (M.), « Monumentul cistercian de la Cârța, jud. Sibiu », *MCA*, 1993, pp. 489-493.
- NĂSTUREL (1969)**: Năsturel (P.Ș.), « Valaques, Coumans et Byzantins sous le régime de Manuel Comnène », *Byzantina (Thessalonique)*, 1 (1969), pp. 179-184.
- OIKONOMIDES (1982)**: Oikonomides (N.), « Des Vlaques au service de Byzance ? A propos de l'utilisation du mot *Χομευτου* aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles », *RESEE*, 25/2 (1982), pp. 187-190.
- OLTEANU (1975 / 1)**: Olteanu (Șt.), « State formations on the territory of Romania and the process of their unification in the ninth-fourteenth centuries (Romanian knezdoms and voivodeships », *Relations between Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, édition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975, pp. 249-263.
- OPRESCU (1956)**: Oprescu (G.), *Bisericile cetăți ale sașilor din Ardeal*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1956.
- PAPACOSTEA (1988)**: Papacostea (Ș.), *Geneza statului în Evul Mediu românesc*, Éditions Dacia, Cluj, 1988.
- PAPACOSTEA (1993)**: Papacostea (Ș.) *România în secolul al XIII-lea. Între cruciată și Imperiul mongol*, Bucarest, Éditions Encyclopédiques, 1993.
- PASCU (1967)**: Pascu (Șt.) et Rusu (M.), « Cetatea Dăbâca », *Magazin Istoric (Bucarest)*, 1/8 (1967), pp. 1-20.
- PĂDUREANU (1992)**: Pădureanu (D. I.), « Noi considerații pe marginea unor referiri la români în Ottokars "Österreichische Reimchronik" (1283-1309) », *Sargetia*, 25 (1992-1994), pp. 247-257.
- PINTER (1998)**: Pinter (Z.R.), « Piese de armament și echipament militar de proveniență carolingiană din valea Mureșului », *SCIVA*, 49/2 (1998), pp. 135-144.
- PINTESCU (2001)**: Pintescu (F.), «Présences de l'élément viking dans l'espace de la romanité orientale en contexte méditerranéen», *Studia Antiqua et Archaeologica*, Iași, 8 (2001), pp. 257-272.
- POP (1996)**: Pop (I.-A.), *România și maghiarii în secolele IX-XIV. Geneza statului medieval în Transilvania*, Cluj-Napoca, Centre d'études transylvaines, Fondation Culturelle Roumaine, 1996.
- POP (2011)**: Pop (I.-A.), *Din mâinile valahilor schismatici... România și puterea în Regatul Ungariei medievale (secolele XIII-XIV)*, Éditions Litera, Cluj-Napoca, 2011).
- POPA (2008)**: Popa (R.), *La începuturile evului mediu românesc*, éd. D. Marcu Istrate, A. Istrate, Alba-Iulia, 2008.
- RICHARD (1977)**: Richard (J.), *La Papauté et les missions d'Orient au Moyen Age (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Rome, 1977.

- ROSETTI (1962)** : Rosetti (D. V.), « Șantierul arheologic Cetățeni », *MCA*, 8 (1962), pp. 73-85.
- RUSU (1975)** : Rusu (M.), « The autochthonous population and the Hungarians on the territory of Transylvania in the 9<sup>th</sup> – 11<sup>th</sup> centuries », dans *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania*, édition de Constantinescu (M.), Pascu (Șt.) et Diaconu (P.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975, pp. 201-217.
- RUSU (2005)** : Rusu (A. A.), *Castelarea carpatică. Fortificații și cetăți din Transilvania și teritoriile învecinate (secolele XIII-XIV)*, Éditions Mega, Cluj-Napoca, 2005.
- SÂMPETRU (1973)** : Sâmpetru (M.), « În mormântări pecenege din Câmpia Dunării », *SCIV*, 24/3 (1973), pp. 443-468.
- SĂLĂGEAN (2005)** : Sălăgean (T.), « "Destram dants". Note asupra specificului raporturilor dintre cuceritorii maghiari și populația locală din nordul Transilvaniei în secolele X-XIV », *Relații interetnice în Transilvania (sec. VI-XIII)*, sous la coordination de Pinter (Z. K.), Țiplic (I. M.) et Țiplic (M.E.), Bucarest, Éditions Economică, 2005, pp. 122-132.
- SĂLĂGEAN (2006)** : Sălăgean (T.), « Cricău – un sat din comitatul Alba în secolele XIII-XV », *Apulum*, 53/2 (2006), pp. 51-61.
- SPINEI (1973)** : Spinei (V.), « Informații despre vlahi în izvoarele medievale nordice », *SCIV*, 24/1 (1973), pp. 57-81; 24/2 (1973), pp. 259-282.
- SPINEI (1974)** : Spinei (V.), « Antichitățile nomazilor turanici din Moldova în primul sfert al mileniului al II-lea », *SCIVA*, 25/3 (1974), pp. 389-416.
- SPINEI (1976)** : Spinei (V.) et Coroliuc (G.), « Date noi cu privire la circulația unor obiecte de cult din secolele XII-XIII », *SCIVA*, 27/3 (1976), pp. 319-330.
- SPINEI (2003)** : Spinei (V.), *The Great Migrations in the East and South East of Europe from the Ninth to the Thirteenth Century*, trad. D. Bădulescu, Cluj-Napoca, Presses Universitaires de Cluj, 2003.
- SPINEI (2006 /1)** : Spinei (V.), *The Great Migrations in the East and South East of Europe from the the Ninth to the Thirteenth Century*, vol. I, *Hungarians, Pechenegs and Uzes*; vol. II, *Cumans and Mongols*, trad. D. Bădulescu, Second English Edition, Adolf M. Hakkert Publisher, Amsterdam, 2006.
- SPINEI (2008)** : Spinei, V., « The Cumanic Bishopric – genesis and evolution », in *The Other Europe in the Middle Ages. Avars, Bulgars, Khazars, and Cumans*, éd. F. Curta, avec la collab. de R. Kovalev, Leiden - Boston, Éditions de Brill, 2008, pp. 413-456.
- SPINEI (2009)** : Spinei (V.), *The Romanians and the Turkic Nomads North of the Danube Delta from the Tenth to the Mid-Thirteenth XIII Centuries*, Leiden-Boston, Éditions de Brill, 2009.
- STĂNESCU (1968)** : Stănescu (E.), « Byzantinovlachica. I. Les Vlaques à la fin du X<sup>e</sup> siècle et la restauration de la domination byzantine dans la Péninsule balkanique », *RESEE*, 6/3 (1968), pp. 407-438.
- STĂNESCU (1971)** : Stănescu (E.), « Byzance et les Pays Roumains aux IX<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> siècles », *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès d'Etudes Byzantines*, I, Bucarest, 1971, pp. 410-418.
- TEODOR (1962)** : Teodor (D. Gh.), « Săpăturile de la Răducăneni », *MCA*, 8 (1962), pp. 723-732.
- TOROPU (1971)** : Toropu (Oct.), « Noi descoperiri din perioada feudală timpurie în Oltenia », *SCIV*, 22/4 (1971), pp. 671-675.



- ȚICU (1998)**: Țicu (D.), *Banatul montan în evul mediu*, Timișoara, Éditions Banatica, 1998.
- ȚICU (2003)**: Țicu (D.), *Studii istorice*, Éditions Mirton, Timișoara, 2003.
- ȚICU (2007)**: Țicu (D.), *Ekklesiastische Geographie des mittelalterlichen Banats*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 2007.
- ȚIPLIC (2002)**: Țiplic (I. M.), « Considerații cu privire la liniile întărite de tipul prisăcilor din Transilvania (sec. IX-XIII) », *Acta Terrae Septemcastrensis I*, Sibiu, Éditions Economică, 2002, pp. 147-164.
- ȚIPLIC (2003)**: Țiplic (I. M.), « Hotar, graniță și / sau frontieră în evul mediu timpuriu », *Acta Terrae Septemcastrensis II*, Sibiu, Éditions Economică, 2003, pp. 155-165.
- ȚIPLIC (2004)**: Țiplic (I. M.), « Caracteristici tipologice ale fortificațiilor din pământ și lemn din Transilvania sec. X-XIII », *Acta Terrae Septemcastrensis III*, Sibiu, Éditions Economică, 2004, pp. 183-216.
- ȚIPLIC (2005)**: Țiplic (I. M.), « Necropolele medievale timpurii din Transilvania. (Sfârșitul sec. IX – prima jumătate a sec. XII) », *Relații interetnice în Transilvania (sec. VI-XIII)*, sous la coordination de Pinter (Z. K.), Țiplic (I. M.) et Țiplic (M. E.), Bucarest, Éditions Economică, 2005, pp. 133-156.

### 3.6. LA FONDATION DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES (XIV<sup>e</sup> SIÈCLE)

- BINDER (1996)**: Binder (P.), « Antecedente și consecințe sud-transilvănene ale formării voievodatului Munteniei (sec. XIII-XIV) », *Acta 1995*, Sf.-Gheorghe, 1996, pp. 265-278.
- BINDER (1997)**: Binder (P.), « Antecedente și consecințe sud-transilvănene ale formării voievodatului Munteniei (sec. XIII-XIV) », *Acta 1996*, Sf.-Gheorghe, 1997, pp. 33-46.
- BRĂȚIANU (1945 / 2)**: Brătianu (Gh. I.), *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*, Bucarest, Imprimerie Nationale, 1945.
- BRĂȚIANU (1988)**: *O enigmă și o miracol istoric. Poporul roman*, éd. S. Brezeanu, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1988.
- CIHODARU (1960)**: Cihodaru (C.), « Constituirea statului feudal moldovenesc și lupta pentru realizarea independenței », *Studii și cercetări științifice- Istorie*, XI / 1 (1960), pp. 71-79.
- CIHODARU (1968)**: Cihodaru (C.), « Tradiția letopisețelor și informația documentară despre luptele politice din Moldova în a doua jumătate a secolului al XIV-lea », *AIIAI*, V (1968).
- CIOCÎLTAN (1995)**: Ciocîltan (V.), « Alanii și începuturile statelor românești », *RI*, 6 / 11-12 (1995), pp. 935-955. En français dans *Studia Asiatica. International Journal for Asian Studies*, 1 (2000), pp. 47-76.
- CIOCÎLTAN (1998)**: Ciocîltan (V.), *Mongolii și Marea Neagră în secolele XIII-XIV*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1998.
- COSMA (2000)**: Cosma (E.), *Ideea de întemeiere în cultura populară românească*, Cluj-Napoca, Presses Universitaires de Cluj, 2000.
- DURAND (2006)**: Durand (G.), « Mircea Eliade et la fondation de la principauté de Moldavie : entre ethnohistoire et sources historiques », *Analele Universității Spiru Haret – Seria Filologie, Limba și literatura română (Bucarest)*, 7 (2006), pp. 85-94.

- DURAND (2008)** : Durand (G.), « Histoire et postérité de Dragoș-Vodă. De son descălecat à la vision des chroniqueurs sur le fondateur de la principauté de Moldavie », *Historical Yearbook (Bucarest)*, V (2008), pp. 159-178.
- GOROVEI (1973)** : Gorovei (Șt.), *Dragoș și Bogdan. Întemeierea Moldovei*, Éditions Militaires, Bucarest, 1973.
- GOROVEI (1979)** : Gorovei (Șt.), « L'Etat roumain de l'Est des Carpates: la succession et la chronologie des princes de Moldavie au XIV<sup>e</sup> siècle », *RRH*, 18/3 (1979), pp. 475-495.
- HAȘDEU (1972 / 1)** : Hașdeu (B.P.), « Negru Vodă », introduction au volume 4 du *Etymologicum Magnum Romaniae*, éditions de Brâncuși (Gr.), Bucarest, Éditions Minerva, 1972.
- HOLBAN (1981)** : Holban (M.), *Din cronica relațiilor româno-ungare în secolele XIII-XV*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1981.
- IONESCU (1976)** : Ionescu (D.), « Images du prince Dragoș dans les manuscrits de Moldavie au XVIII<sup>e</sup> siècle », *RESEE*, 14/4 (1976), pp. 619-646.
- IOSIPESCU (1980)** : Iosipescu (S.), « Românii din Carpații Meridionali de la invazia mongolă (1241-1243) până la consolidarea domniei a toată Țara Românească. Războiul victorios purtat la 1330 împotriva cotoșirii ungare », *Constituirea statelor feudale românești*, Bucarest 1980, pp. 41-59.
- ONCIUL (1968)** : Onciul (D.), « Dragoș și Bogdan, fondatorii principatului moldovenesc », 1884, in idem, *Scrieri istorice*, vol. 1, édition de Sacerdoțeanu (A.), Bucarest, Éditions Scientifiques, 1968.
- POP (2009)** : Pop (I.-A.), « Falsul hronic al descălecatului Moldovei », *Magazin Istoric (Bucarest)*, 5 (mai 2009), pp. 5-11.
- POPA (1966 / 1)** : Popa (R.) et Zdroba (M.), *Șantierul arheologic Cuhea. Un centru voievodal din veacul al XIV-lea*, Baia Mare, Musée régional du Maramureș, 1966.
- POPA (1966 / 2)** : Popa (R.), « Biserica de piatră de la Cuhea și unele probleme privind istoria Maramureșului în secolul al XIV-lea », *SCIVA*, 17/3 (1966), pp. 511-528.
- POPA (1969)** : Popa (R.) et Zdroba (M.), « Ctitori cnezilor Guileșteni. Un nou monument române din piatră în Maramureș », *SCIVA*, 20/2 (1969), pp. 267-285.
- POPA (1970)** : Popa (R.), *Țara Maramureșului în veacul al XIV-lea*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1970.
- SIMONESCU (1967)** : Simonescu (D.), « Tradiția istorică și folclorică în problema "întemeierii" Moldovei », *Studii de folclor și literatură (Bucarest)*, 1967.
- SPINEI (1982)** : Spinei (V.), *Moldova în secolele XI-XIV*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1982.
- STOICESCU (1980 / 2)** : Stoicescu (N.), « "Descălecat" și "Întemeiere" în istoria Țării Românești », *RdI*, 33/1 (1980), pp. 43-61.
- VUIA (1975)** : Vuia (R.), « Legenda lui Dragoș. Contribuții pentru explicarea originii și formării legendei privitoare la întemeierea Moldovei », *Studii de etnografie și de folclor (Bucarest)*, 1975.

## 4. ÉPOQUE MÉDIÉVALE (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) :

### 4.1. SYNTHÈSES

**ANCEL (1995)** : Ancel (J.), *Peuples et nations des Balkans*, 2<sup>ème</sup> édition, Paris, Éditions du CTHS, 1995.

**BOLDUR (1992)** : Boldur (A.), *Istoria Basarabiei*, 2<sup>ème</sup> édition, Bucarest, 1992.

**IORGA (1937 / 1)** : Iorga (N.), *Histoire des Roumains et de la romanité orientale. Volume III : les fondateurs d'Etats*, Bucarest, Imprimerie d'Etat, 1937.

**IORGA (1937 / 2)** : Iorga (N.), *Histoire des Roumains et de la romanité orientale. Volume IV : Les chevaliers*, Bucarest, Imprimerie d'Etat, 1937.

**NISTOR (1991)** : Nistor (I.), *Istoria Bucovinei*, éd. S. Neagoe, București, 1991.

**PAPACOSTEA (1983)** : Papacostea (V.), *Civilizația românească și civilizația balcanică. Studii istorice*, Bucarest, Éditions Eminescu, 1983.

**REZACHEVICI (2001)** : Rezachevici (C.), *Enciclopedia domnilor români. Cronologia domnilor în Țara Românească și Moldova. a. 1324-1881*, vol. I, Bucarest, Éditions Encyclopédiques, 2001.

### 4.2. ÉTUDES THÉMATIQUES

#### 4.2.1. BYZANTINS / OTTOMANS / HONGROIS

**BALIVET (1987)** : Balivet (M.), « L'expédition de Mehemmed I<sup>er</sup> contre Thessalonique : convergences et contradictions des sources byzantines et turques », *VI<sup>e</sup> Symposium du Comité international d'Etudes Pré-ottomanes et Ottomanes, Cambridge, 1-4 Juillet 1984*, Istanbul – Paris – Leyden, 1987.

**BALIVET (1995)** : Balivet (M.), *Islam mystique et révolution armée dans les Balkans ottomans. Vie du cheikh Bedreddin le « Hallâj des Turcs » (1359/59 – 1416)*, Istanbul, Éditions Isis, 1995.

**BELDICEANU (1965)** : Beldiceanu-Steinherr (I.), « La conquête d'Andrinople par les Turcs : la pénétration turque en Thrace et la valeur des chroniques ottomanes », *Travaux et Mémoires*, 1 (1965), pp. 439-461.

**DJUĆEV (1975)** : Dujčev (I.), « La conquête turque de la péninsule des Balkans de 1371 à 1389 », *Etudes Balkaniques (Sofia)*, 7 (1975).

**KUBINYI (2000)** : Kubinyi (A.), « The Battle of Szávaszentdemeter-Nagyolaszi (1523). Ottoman advance and Hungarian defence on the eve of the Mohács », *Ottomans, Hungarians and Habsburgs in Central Europe*, Leiden-Boston-Köln, édition David (G.) et Fodor (P.), 2000, pp. 71-115.

**IORGA (1984)** : Iorga (N.), « Cu privire la luptele cu turcii », dans idem, *Studii asupra evului mediu românesc*, sous la direction de Papacostea (Ș.), Bucarest, Editions Scientifiques et Encyclopédiques, 1984, pp. 141-144.

**PANAITE (1997)** : Panaite (V.), *Pace, război și comerț în Islam. Țările române și dreptul otoman al popoarelor (secolele XV-XVII)*, Bucarest, 1997.

**PERJES (1989)** : Perjés (G.), *The Fall of the Medieval Kingdom of Hungary. Mohács 1526 – Buda 1541*, Budapest, Éditions Boulder, East European Monographs, 1989.

**VASARY (2005)** : Vásáry (I.), *Cumans and Tatars. Oriental Military in the Pre-Ottoman Balkans, 1185–1365*, Cambridge, 2005.

#### 4.2.2. POLITIQUE / REPRÉSENTATION DU POUVOIR

**BALAKOV (1977)** : Balakov (G.), « Quelques particularités de la titulature des souverains balkaniques au Moyen Âge », *Etudes Balkaniques*, 13 / 2 (1977), pp. 67-86.

**ILIESCU (1986)** : Iliescu (O.), « La naissance d'une idée politique : *Byzance après Byzance* », *RRH*, 25/1-2 (1986), pp. 35-44.

**IORGA (1929)** : Iorga (N.), *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*, Paris, Editions Gamber (J.), 1929.

**IORGA (1935 / 2)** : Iorga (N.), *Byzance après Byzance. Continuation de l'Histoire et de la vie byzantine*, Bucarest, Institut d'Études Byzantines, 1935.

**JOUDIQU (2000)** : Joudiou (B.), *Le pouvoir souverain et ses bases idéologiques dans les principautés roumaines (XIV<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup>) : la vision des chroniqueurs confrontée aux réalités*, thèse de doctorat d'histoire, sous la direction de Ducellier (Al.), Université Toulouse-Le Mirail, 2000.

**MUREȘAN (2010)** : Mureșan (D. I.), « Le patriarche Philothée I<sup>er</sup> Kokkinos et les origines de la métropole de Hongrovalachie », *Das Patriarchatsregister von Konstantinopel. Eine zentrale Quelle zur Geschichte und Kirche im späten Byzanz*, Actes du colloque international du 7-9 mai 2009 organisé par l'Institut für Byzanzforschung de la Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 2010.

**NĂSTASE (1976)** : Năstase (D.), *L'héritage impérial byzantin dans l'art et l'histoire des Pays Roumains*, Milan, Fondation Européenne Dragan, 1976.

**NĂSTUREL (1973)** : Năsturel (P. Ș.), « Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains », *Byzantina (Thessalonique)*, 5 (1973), pp. 397-410.

**NICOLESCU (1976)** : Nicolescu (C.), « Le couronnement – "încoronăția". Contribution à l'histoire du cérémonial roumain », *RESEE*, 14/4 (1976), pp. 647-663.

**NICOLESCU (1977)** : Nicolescu (C.), « Les insignes du pouvoir. Contribution à l'histoire du cérémonial de cour roumain », *RESEE*, 15/2 (1977), pp. 233-258.

**PECICAN (1994)** : Pecican (O.), « Ideologia puterii centrale în Moldova lui Bogdan cel Orb », *RI*, 5 / 1994, pp. 771-781.

**STOICESCU (1968)** : Stoicescu (N.), *Staful domnesc și marii dregătorii din Țara Românească și Moldova (sec. XIV-XVII)*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1968.

#### 4.2.3. DIPLOMATIQUE

**ANDREESCU (1985)** : Andreescu (Șt.), « Alliances dynastiques des princes de Valachie (XIV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles) », *RESEE*, 23/4 (1985), pp. 359-368.

**FLORA (1964)** : Flora (R.), *Din relațiile sârbo-române*, Panciova, s.e., 1964.

**NĂSTUREL (1986)** : Năsturel (P.Ș.), *Les Roumains et le Mont Athos. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle à 1654*, Rome, Institut Pontifical d'Études Orientales, 1986.

**SIMON (2002)** : Simon (A.), *În jurul Carpaților. Formele și realitățile genezei statelor românești*, Cluj-Napoca, 2002.

#### 4.2.4. ECONOMIE

**BALARD (1981)** : Balard (M.), « L'activité économique des ports du Bas Danube au XIV<sup>e</sup> siècle », *Travaux et Mémoires (Limoges)*, 8 (1981), pp. 35-44.

**GIURESCU (1965)** : Giurescu (D. C.), « Relațiile economice ale Țării Românești cu țările Peninsulei Balcanice din secolul al XIV-lea până la mijlocul secolului al XVI-lea », *Romanoslavica*, 11 (1965), pp. 167-202.

**GIURESCU (1968)** : Giurescu (C. C.), « Les relations économiques austro-roumaines aux XV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles », *RRH*, 7/5 (1968), pp. 743-759.

**LAZĂR (2000)** : Lazăr (M.), *Realități fiscale din Țara Moldovei*, Iași, 2000.

**MATEI (1970)** : Matei (M. D.), *Studii de istorie orășenească medievală (Moldova, sec. XIV-XVI)*, Suceava, 1970.

**MANOLESCU (1965)** : Manolescu (R.), *Comerțul Țării Românești și Moldovei cu Brașovul (secolele XIV-XVI)*, Bucurest, Éditions de l'Académie, 1965.

**NEAMȚU (1975)** : Neamțu (V.), *La technique de la production céréalière en Valachie et en Moldavie jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Bucurest, 1975.

**OLTEANU, ȘERBAN (1969)** : Olteanu (Șt.) et Șerban (C.), *Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în evul mediu*, Bucurest, 1969.

**PACH (1996)** : Pach (Z. P.), « The Transcarpathian routes of the Levantine trade in the Middle Ages », *Quand la montagne a aussi une histoire*, édition de Körner (M.) et Walter (F.), Berne-Stuttgart-Vienne, 1996, pp. 237-246.

**PANAITESCU (1964)** : Panaitescu (P. P.), *Obștea țărănească în Țara Românească și Moldova. Epoca feudală*, Bucurest, 1964.

#### 4.2.5. ÉGLISE, RELIGION

**BĂLAN (1982)** : Bălan (I.), *Vetre de sihastrie românească. Secolele XIV-XX*, Bucurest, 1982.

**CLEMENT (1964)** : Clément (Ol.), *L'essor du christianisme oriental*, PUF, Paris, 1964.

**DUMEA (2006)** : Dumea (E.), *Istoria Bisericii catolice din Moldova*, Iași, 2006.

**JOANTĂ (1987)** : Joantă (R.), *Roumanie. Tradition et culture hésychastes*, Abbaye de Bellefontaine, 1987.

**MALEON (2007)** : Maleon (B.-P.), *Clerul de mir din Moldova secolelor XIV-XVI*, Iași, 2007.

**MEYENDORFF (1959)** : Meyendorff (J.), *Introduction à l'étude de saint Grégoire Palamas*, Paris, 1959.

**MUNTEAN (2009)** : Muntean (V. V.), *Istoria Bisericii românești [I] (de la începuturi până la 1716)*, Timișoara, 2009.

**MUNTEAN (2010)** : Muntean (V. V.), *Istoria Bisericii românești [II] (din 1716 până azi)*, Timișoara, 2010.

**ȘTAN (1944)** : Ștan (L.), *Sfinții români*, Sibiu, s.e., 1944.

**ȘTĂNICOLAE (1979)** : Ștănicolae (D.), *Philocalie roumaine*, VIII, Bucurest, 1979.

**VICOVAN (2002)** : Vicovan (I.), *Istoria Bisericii ortodoxe române*, I, II, Iași, 2002.

#### 4.2.6. ART MILITAIRE

**ANTOCHE (2000)** : Antoche (Em.), « Les expéditions de Nicopolis (1396) et de Varna (1444) : une comparaison », *Mediaevalia Transilvanica*, 4 / 1-2 (2000), pp. 28-74.

**ANTOCHE (2010)** : Antoche (Em.), « La guerre irrégulière dans les principautés de Moldavie et de Valachie (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », *Stratégies irrégulières*, édition de Coutau-Bégarie (H.), Paris, 2010, p. 160-183.

**IORGA (1910)** : Iorga (N.), *Istoria armatei românești*, Vălenii de Munte, s.e., 2 volumes, 1910.

**IORGA (1984)** : Iorga (N.), « Carpații în luptele dintre români și unguri », in idem, *Studii asupra evului mediu românesc*, édition de Ș. Papacostea, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1984.

**Istoria militară II** : *Istoria militară a poporului român*, volume II (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles), Bucarest, Éditions Militaires, 1986.

**Istoria militară III** : *Istoria militară a poporului român*, volume III (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), Bucarest, Éditions Militaires, 1987.

**ROSETTI (1935)** : Rosetti (R.), *Essais sur l'art militaire des Roumains*, Bucarest, Moniteur officiel et imprimerie d'Etat, 1935.

**ȘLAPAC (2004)** : Șlapac (M.), *Cetățile medievale din Moldova (mijlocul secolului al XIV-lea – mijlocul secolului al XVI-lea)*. Chișinău, 2004.

#### 4.2.7. GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

**BABINGER (1961)** : Babinger (F.), « Die Donau als Schicksalsstrom des Osmanenreiches », *Südost-Europa Jahrbuch* (Munich), 5 (1961), pp. 15-25.

**BĂICAN (1996)** : Băican (V.), *Geografia Moldovei reflectată în documentele cartografice din secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1996.

**BINDER (1975)** : Binder (P.), « Geografia istorică a Munților Apuseni în orânduirea feudală (sec. XIII-XVII) », *Apulum*, 13 (1975), pp. 519-540.

**BRĂTIANU (1995)** : Brătianu (G. I.), *La Moldavie et ses frontières historiques*, Bucarest, Éditions Semne, 1995.

**BRĂTIANU (1999)** : Brătianu (Gh. I.), *Marea Neagră. De la origini pînă la cucerirea otomană*, 2<sup>nd</sup>e édition revue, trad. Spinei (M.), édition de Spinei (V.), Iași, Polirom, 1999.

**BRĂTIANU (1935 / I)** : Brătianu (G. I.), *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, s.e., 1935.

**CONEA (1959)** : Conea (I.), « Interprétations géographiques dans l'histoire du peuple roumain. Une question encore indécisée : l'origine du toponyme "Muntenia" », *Revue de Géologie et de Géographiet (Bucarest)*, 3 / 2 (1959), pp. 329-351.

**MACIU (1975)** : Maciu (V.), « Semnificația denumirii statelor istorice române », *RI*, 28 / 9 (1975), pp. 1301-1332.

**PANAITESCU (1994)** : Panaitescu (P. P.), « De ce n-au cucerit turcii Țările române », dans idem, *Interpretări românești. Studii de istorie economică și socială*, Bucarest, Éditions Encyclopédiques, 1994, pp.110-125.

#### 4.2.8. AUTRES

**BEJENARU (2004)** : Bejenaru (L.) et Stanc (S.), « Archaeological data concerning the hunting of deers in mediaeval Moldova », *Studia Antica et Archaeologica (Iași)*, X-XI (2004-2005), pp. 191-200.

**BOGDAN (1968)** : Bogdan (I.), *Scieri alese*, édition de Mihăilă (G.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1968.

**CARACOSTEA (1942)** : Caracostea (D.), « Material sud-est european și formă românească », *Revista Fundațiilor Regale (Bucarest)*, 8/3 (1942), pp. 619-699.

**CAZAN (1990)** : Cazan (Fl.), *Cruciadele : momente de confluență între două civilizații și culturii*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1990.

**IORGA (1912)** : Iorga (N.), « Două tradiții istorice din Balcani : a Italiei și a românilor », *Analele Academiei. Memoriile Secției Istorice*, 2<sup>e</sup> série, 35 (1912-1913), pp. 413-427.

**IORGA (1915 / I)** : Iorga (N.), *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, volume X, Bucarest, Éditions Socec, 1915.

**IORGA (1973)** : Iorga (N.), *Philippe de Mezières (1327-1405)*, Londres, Variorum Reprints, 1973.

#### 4.3. LA VALACHIE DE BASARAB À MIRCEA CEL BĂTRÎN (1310-1418)

**ALEXANDRESCU-DERSCA (1977)** : Alexandrescu-Dersca (M.-M.), *La campagne de Timur en Anatolie (1402)*, Londres, Variorum Reprints, 1977.

**ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU (2006)** : Alexandrescu-Dersca Bulgaru (M.-M.), « Les relations du prince de Valachie Mircea l'Ancien avec les émirs seldjoukides d'Anatolie et leur candidat Musa au trône ottoman », *Seldjoukides, Ottomans et l'espace roumain*, Istanbul, Éditions Isis, 2006, pp. 373-384.

**ATIYA (1934)** : Atiya (A.S.), *The Crusade of Nicopolis*, Londres, Editions Methuen and co., 1934.

**BABINGER (1961)** : Babinger (Fr.), « Die Donau als Schicksalsstrom des Osmanenreiches », *Südost-Europa Jahrbuch (Munich)*, 5 (1961), p. 15-25.

**BALOTĂ (1964)** : Balotă (A.), « Bogomilismul și cultura maselor populare din Bulgaria și Țările Române », *Romanoslavica (Bucarest)*, 10 (1964), pp. 19-71.

**BELDICEANU (1976)** : Beldiceanu (N.), « Les Roumains et la bataille d'Ankara », *Le monde ottoman des Balkans (1402-1566). Institutions, société, économie*, volume I, Londres, Variorum Reprints, 1976, pp. 441-450.

**CAZACU (2004)** : Cazacu (M.), *Dracula, suivi du « Capitaine vampire » une nouvelle roumaine par Marie Nizet (1879)*, Paris, Tallandier, 2004.

**CAZACU (2006)** : *L'histoire du prince Dracula en Europe centrale et orientale (XV<sup>e</sup> siècle)*, Genève, Droz, 2006.

**CÂNDEA (1993)** : Cârdea (I.), Sîrbu (V.), *Istoricul orașului Brăila de la origini la ocupația otomană*, Brăila, Éditions Istros, 1993.

**CÂNDEA (1995)** : Cârdea (I.), *Brăila. Origini și evoluție până la jumătatea secolului al XVI-lea*, Brăila, Éditions Istros, 1995.

- CHIIAIA (1974 / 2)** : Chihaia (P.), *Din cetățile de scaun ale Țării Românești*, Bucurest, Éditions Méridiane, 1974.
- CHIIAIA (1977)** : Chihaia (P.), « Cetățile lui Mircea cel Bătrîn, monumente ale independenței și ale luptei de cruciadă », *SCIA (AP)*, 24 (1977), pp. 53-63.
- CHIIAIA (1995)** : Chihaia (P.), *Țara Românească între Bizanț și Occident*, Iași, Institut Européen, 1995.
- CONEA (1938)** : Conea (I.), « Lupta din 1330 – la Perișani-Pripoare, în Loviștea », *Corectări geografice în istoria românilor. I. Pe Olt ; în Oltenia*, Bucurest, 1938, pp. 85-96.
- CRUCEANĂ (1980)** : Cruceană (P. I.), « Puncte de vedere privind localizarea Posadei », *Rdl*, 33/10 (1980), pp. 1971-1979.
- DECEI (1953)** : Decei (A.), « L'expédition de Mircea I<sup>er</sup> contre les *akinci* de Karinovasi (1393) », *RER*, 1 (1953), pp. 130-151.
- DECEI (1978)** : Decei (A.), « Expediția lui Mircea cel Bătrîn împotriva acângiilor de la Karinovasi », dans *Relațiile româno-orientale. Culegere de studii*, Bucurest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1978, pp. 140-155.
- DELETAN (1984)** : Deletant (D.), « Genoese, Tatars and Rumanians at the Mouth of the Danube in the Fourteenth Century », *The Slavonic and East European Review (Londres)*, 62 / 4 (1984), pp. 511-530.
- DIȚĂ (1987)** : Diță (A. V.), « 17 mai 1395, o dată importantă în istoria universală, victoria românească de la Rovine », *Marele Mircea Voievod*, sous la direction de Pătroiu (I.), Bucurest, Éditions de l'Académie, 1987, pp. 254-277.
- DIȚĂ (1995)** : Diță (A. V.), *17 mai 1395, o dată importantă în istoria universală. - Victoria românească de la Rovine*, Bucurest, Éditions Roza Vânturilor, 1995.
- DIȚĂ (2009)** : Diță (A. V.), « Cel dintâi ecou internațional a victoriei din 17 mai 1395 », *Mircea cel Mare, scutul Europei*, Bucurest, Éditions Roza Vânturilor, 2009, pp. 67-87.
- DJUVARA (2009)** : Djuvara (N.), *Thocomerius – Negru Vodă. Un voievod de origine cumână la începuturile Țării Românești*, Bucurest, Éditions Humanitas, 2009.
- DOGARU (1986)** : Dogaru (M.), « Mircea cel Mare – ctitor de țară, strălucit comandant de oaste », *Probleme de artă militară (Bucarest)*, 4 (1986), pp. 20-22.
- EMMERT (1973)** : Emmert (T.A.), *The Battle of Kosovo : A Reconsideration of its Significance in the Decline of the Medieval Serbia*, Ann Arbor, 1973.
- ESKENASY (1982)** : Eskenasy (V.), « Notes concernant le littoral de la mer Noire : Dobrotitch et ses relations avec Gênes », *RRH*, 21/2 (1982), pp. 239-256.
- GEMIL (1986)** : Gemil (T.), « Mircea l'Ancien face à la politique impériale de Bâyezîd Ier », *RRH*, 25/1-2 (1986), pp. 3-21.
- HOLBAN (1965)** : Holban (M.), « Contacts balkaniques et réalités roumaines aux confins danubiens du royaume de Hongrie. A propos de la publication de nouvelles sources concernant Basarab », *RESEE*, 3-4 (1965), pp. 385-417.
- HOLBAN (1978)** : Holban (M.), « Pe marginea unor "probleme controversate în istoriografia română" », *RI*, 31/3 (1978), pp. 1075-1076.
- HOLBAN (1981)** : Holban (M.), « Despre raporturile lui Basarab cu Ungaria angevină și despre reflectarea campaniei di 1330 în diplomele regale și Cronica pictată », in eadem, *Din cronica relațiilor româno-ungare în secolele XIII-XIV*, Bucurest, Éditions de l'Académie, 1981, pp. 90-125.



- ILIESCU (1988)** : Iliescu (O.), « Vlad I<sup>er</sup> : voievode de Valachie : le règne, le sceau et les monnaies », *RRH*, 27/1-2 (1988), pp. 96-100.
- IORGA (1915 / 2)** : Iorga (N.), « Carpații în luptele dintre români și unguri », *Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice (Bucarest)*, 2<sup>e</sup> série, 38 (1915-16), pp. 4-82.
- IORGA (1927)** : Iorga (N.), « Imperiul cumanilor și domnia lui Basaraba. Un capitol din colaborația româno-barbară în evul mediu », *Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice (Bucarest)*, 8/3 (1927-28), pp. 17-54.
- IOSIPESCU (1979)** : Iosipescu (S.), « Despre unele controverse ale istoriei medievale românești – secolul XIV », *RI*, 32/10 (1979), pp. 1955-1970.
- IOSIPESCU (1982)** : Iosipescu (S.), « Dans la mer Noire pendant l'Antiquité et le Moyen-Âge : en louvoyant à la recherche de l'ancienne bouche sud du Danube », *RRH*, 21/2 (1982), pp. 283-302.
- IOSIPESCU (2007)** : Iosipescu (S.), « Génois, Tatars et la création de la façade maritime des Pays Roumains au XIV<sup>e</sup> siècle », *Enjeux politiques, économiques et militaires en mer Noire (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, sous la direction de F. Bilici, I. Căndea et A. Popescu, Brăila, Éditions Istros, 2007, pp. 63-104.
- JOIȚA (1987)** : Joița (V.), « Domnia lui Mircea cel Mare, temelie a independenței și renașterii naționale a poporului român. Între politică și istorie în epoca luminilor », *Marele Mircea Voievod*, Éditions de l'Académie, Bucarest, 1987, pp. 311-329.
- LAURENT (1947)** : Laurent (V.), « Un acte inédit du despote serbe Constantin Dragas », *REB*, 5 (1947), pp. 180-193.
- LITZICA (1901)** : Litzica (I.C.), « Din domnia lui Mircea cel Bătrân », *Convorbiri Literare (Bucarest)*, 35 (1901), pp. 366-383.
- MONTOGNA (1924)** : Montogna (V.), *Politica externă a lui Mircea cel Bătrân*, Gherla, s.e., 1924.
- MONTOGNA (1925)** : Montogna (V.), « Luptele lui Sigismond și Mircea cel Bătrân cu turcii în 1395 », *RI*, 10/10-12 (1925), pp. 281-283.
- MUREȘAN (2004)** : Mureșan (D.I.), « Avant Nicopolis : observations sur la campagne de 1395 pour le contrôle du Bas-Danube », *Quaderni della Casa Romena* 3 (2004), pp. 177-195.
- NĂSTUREL (1957)** : Năsturel (P. Ș.), « Une victoire du voievode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Silistra (c.c. 1407-1408) », *Studia et Acta Orientalia*, 1 (1957), pp. 240-256.
- NĂSTUREL (1967)** : Năsturel (P. Ș.), « Sur quelques boyards roumains d'origine grecque aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles », *REB*, 25/2 (1967), pp. 107-111.
- NĂSTUREL (1982)** : Năsturel (P. Ș.), « A propos d'un document de Kastamonitou et d'une lettre inconnue de 1411 », *REB*, 40 (1982), pp. 211-214.
- PANAITESCU (1944)** : Panaitescu (P. P.), *Mircea cel Bătrân*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1944.
- PAPACOSTEA (1978)** : Papacostea (Ș.), « De Vicina à Kilia. Byzantins et Génois aux Bouches du Danube au XIV<sup>e</sup> siècle », *RESEE*, 16/1 (1978), pp. 65-79.
- PAPACOSTEA (2001)** : Papacostea (Ș.), « Mircea cel Bătrân și Baiazid. O întregire la cunoașterea confruntărilor lor armate », dans idem, *Evul Mediu românesc. Realități politice și curente spirituale*, Bucarest, Éditions Corint, 2001, pp. 71-74.
- PAPACOSTEA (2001/1)** : Papacostea (Ș.), « Bizanțul și cruciata la Dunărea de Jos la sfârșitul secolului XIV-lea », dans idem, *Evul Mediu românesc. Realități politice și curente spirituale*, Bucarest, Éditions Corint, 2001, pp. 47-70.

- PATAKI (1957)** : Pataki (I.), « Ceva despre relațiile Țării Românești cu Ungaria la sfârșitul veacului al XIV-lea », *SMIM*, 2 (1957), pp. 425-428.
- RADOJIČIĆ (1928)** : Radojičić (G. Sp.), « La chronologie de la bataille de Rovine », *RHSEE*, 5/1-2 (1928), pp. 136-139.
- REZACHEVICI (1985)** : Rezachevici (C.), « Localizarea bătăliei dintre Basarab I și Carol Robert (1330) : în Banatul de Severin. II. », *AllAI*, 22 (1985), pp. 405-415.
- ROSETTI (1937)** : Rosetti (R.), « The Battle of Nicopolis (1396) », *The Slavonic Review (Londres)*, 15 (1937), pp. 629-650.
- SACERDOȚEANU (1933)** : Sacerdoțeanu (A.), « Lupta lui Basarab cu Carol Robert. Noiembrie 1330 », *Albina*, 36 (1933), pp. 3-15.
- SOULIS (1984)** : Soulis (G.E.), *The Serbs and Byzantium during the Reign of Tsar Stephen Dusan (1331-1355) and his Successors*, Washington D.C., Dumbarton Oaks Library; 1984.
- STOICESCU (1980)** : Stoicescu (N.) et Tucă (Fl.), *Posada 1330*, Bucarest, Editions Militaires, 1980.
- ȘTEFĂNESCU (1956)** : Ștefănescu (Șt.), « Începuturile băniei de Craiova », *SMIM*, 1 (1956), pp. 60-74.
- ȘTEFĂNESCU (1965 / 1)** : Ștefănescu (Șt.), « L'institution de la dignité de ban en Valachie », *RRH*, 4/3 (1965), pp. 413-425.
- ȘTEFĂNESCU (1965 / 2)** : Ștefănescu (Șt.), *Bănia din Țara Românească*, Bucarest, Éditions Scientifiques, 1965.
- ZAMFIRESCU (1987)** : Zamfirescu (D.), « Mircea cel Mare, factor hotărâtor în configurarea politico-economică a Sud-Estului European », *Marele Mircea Voievod*, Éditions de l'Académie, Bucarest, 1987, pp. 278-310.
- ZAMFIRESCU (2009)** : Zamfirescu (D.). « În legătură cu data reală a victoriei de la Rovine », *Mircea cel Mare, scutul Europei*, Bucarest, Éditions Roza Vânturilor, 2009, pp. 185-549.

#### 4.4. LA MOLDAVIE DE BOGDAN À ETIENNE LE GRAND (1354-1504)

- ANDREESCU (1976 / 2)** : Andreescu (Șt.), « Războiul cu turcii în 1462 », *RdI*, 29/11 (1976), pp. 1673-1696.
- ANTOCHE (2003)** : Antoche (Em.), « L'expédition du roi de Hongrie Mathias Corvin en Moldavie (1467) », *Revue internationale d'histoire militaire (Vincennes)*, 83 (2003), pp.133-161.
- EREMIA (2010)** : Eremia (I.), *Statutul juridic internațional al Țării Moldovei (de la origini până la începutul secolului al XVI-lea)*, Chișinău, Éditions Pontos, 2010.
- GONȚA (1958)** : Gonța (Al.). « O problemă de geografie istorică. Locul unde s-a dat bătălia dintre Ștefan cel Mare și Petru Aron », *RdI*, 11/6 (1958), pp. 189-201.
- GOROVEI (1991)** : Gorovei (Șt.), *Mușatinii*, Éditions Columna, Chișinău, 1991.
- IONESCU (1972 / 1)** : Ionescu (C.), « Un aspect necunoscut al relațiilor moldo-muntene Ctitorii din timpul domniei lui Ștefan cel Mare la Târgoviște », *Valahica (Târgoviște)*, 1972, pp. 345-351.
- MOISESCU (1942)** : Moisescu (Gh.), *Catolicismul în Moldova până la sfârșitul veacului XIV*, Bucarest, s.e., 1942.

**PANAITESCU (1965 / 1)** : Panaitescu (P. P.), « Contribuții la istoria Ștefan cel Mare », *Analele Academiei Republicii Populare Române, Memorie Secțiunii Istorice*, serie III, XV, 1965, Bucarest, Éditions de l'Académie, pp. 65-66.

**PAPACOSTEA (1991)** : Papacostea (Ș.), « Byzance et la création de la Métropole de Moldavie », *Études Byzantines et Post-Byzantines*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1991, pp. 123-138.

**PARASCA (2005)** : Parasca (P.), *Politica externă și relațiile internaționale ale Țărilor Române în epoca medievală*, Chișinău, 2005.

**PARASCA (2009)** : Parasca (P.), *Moldovlahica*, Chișinău, 2009.

**PORUMB (2004)** : Porumb (M.), *Ștefan cel Mare și Transilvania : legături culturale și artistice moldo-transilvene în sec. XV-XVI*, Cluj-Napoca, Institut Culturel Roumain, 2004.

**SIMON (2004)** : Simon (Al.), « The Use of the "Gate of Christendom". Hungary's Matthias Corvinus and Moldavia's Stephen the Great Politics in the Late 1400's », *Quaderni della Casa Romena*, 3 (2004), pp. 205-228.

**SIMON (2005)** : Simon (Al.), *Ștefan cel Mare și Matia Corvin. O coexistență medievală*, Cluj-Napoca, Presses universitaires de Cluj, 2005.

**STĂNESCU (1964)** : Stănescu (E.), « Cultura scrisă în timpul lui Ștefan cel Mare », *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1964.

**URSU (1911)** : Ursu (Șt.), *Ștefan cel Mare și turcii*, Bucarest, s.e., 1911.

#### 4.5. LA TRANSYLVANIE

**DAN (1974)** : Dan (M.P.), *Un stegar al luptei antiotomane : Iancu de Hunedoara*, Bucarest, Éditions Militaires, 1974.

**DAN (1997)** : Dan (D.O.), « Contribuții la cunoașterea rolului economic al Sebeșului (sec. XIV-XIX) », *Apulum*, 34 (1997), pp. 273-285.

**DAN (1998)** : Dan (D.O.), « Contribuții la cunoașterea rolului politic al Sebeșului (sec. XIV-XIX) », *Apulum*, 35 (1998), pp. 301-326.

**DAN (2005)** : Dan (D.O.), « Contribuții la istoria sacunului săsesc Sebeș », *Apulum*, 42 (2005), pp. 229-246.

**DOBOȘI (1950)** : Doboși (Al.), « Exploatarea ocnelor de sare din Transilvania în evul mediu (sec. XIV-XVI). Situația tăietorilor de sare și răzvrătirea lor contra nedreptății cămărașilor », *SMIM*, 2 (1950), pp. 153-168.

**HATEGAN (1979)** : Hațegan (I.), « Cnezi români în lupta antiotomană. Cnezi bănățeni și hunedoreni în luptele lui Iancu de Hunedoara. Atestări documentare (1439-1453) », *Sargetia*, 14 (1979), pp. 225-232.

**MINEA (1919)** : Minea (I.), *Principatelor române și politica orientală à împăratului Sigismond*, Bucarest, s.e., 1919.

**MOGA (1944)** : Moga (I.), *Les Roumains de Transylvanie au Moyen-Âge*, Sibiu, Centrul de Studii și Cercetării privitoare la Transilvania, 1944.

**NÄGLER (1992)** : Nägler (Th.), *Așezarea sașilor în Transilvania*, 2<sup>e</sup> édition, Bucarest, 1992.

**NUSSBÄCHER (1979)** : Nussbächer (G.), « Contribuții privitoare la mișcările sociale din sud-estul Transilvaniei la începutul secolului al XVI-lea », *RdI*, 32/7 (1979), pp. 1315-1326.

- OPRESCU (1956)** : Oprescu (Gh.), *Bisericile cetăți ale Sașilor din Ardeal*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1956.
- PASCU (1954)** : Pascu (Șt.), *Meșteșugurile din Transilvania pînă în secolul al XVI-lea*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1954.
- PASCU (1964)** : Pascu (Șt.), *La révolte populaire de Transylvanie des années 1437-1438*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1964.
- PRAHOVEANU (1977)** : Prahoveanu (I.), « Cetatea Bran – 600 ani de atestare documentară », *RdI*, 30/10 (1977), pp. 1849-1853.
- ROTEA (1994)** : Rotea (M.), « Penetrația culturii otoman în Transilvania. Între realitate și himeră », *Apulum*, 31 (1994), pp. 39-56.
- RUSU (2008)** : Rusu (A. A.), *Investigații ale culturii materiale medievale din Transilvania*, Cluj-Napoca, 2008.
- TEUTSCH (1899)** : Teutsch (G.D.), *Geschichte der Siebenbürgen Sachsen für das sächsische Volk*, 3<sup>e</sup> édition, Sibiu, 1899 (4<sup>e</sup> édition, 1925).

#### 4.6. LES PAYS ROUMAINS SOUS DOMINATION OTTOMANE

- ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU (2006 / 1)** : Alexandrescu-Dersca Bulgaru (M.-M.), « Le régime du sel valaque exporté dans l'Empire Ottoman (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », *Seldjoukides, Ottomans et l'espace roumain*, Istanbul, Éditions Isis, 2006, pp. 601-610.
- ANDREESCU (1976 / 1)** : Andreescu (Șt.), « En marge des rapports de Vlad l'Empaleur avec l'Empire ottoman », *RESEE*, 14/3 (1976), pp. 373-379.
- ANDREESCU (1985 / 1)** : Andreescu (Șt.), « Moștenirea politică a lui Mihai Viteazul la mijlocul veacului al XVII, I », *AIIAI*, 22/2 (1985), pp. 421-440.
- ANDREESCU (1986)** : Andreescu (Șt.), « Moștenirea politică a lui Mihai Viteazul la mijlocul veacului al XVII, II », *AIIAI*, 23/1 (1986), pp. 143-160.
- ATANASIU (1972)** : Atanasiu (V.), *Mihai Viteazul. Campanii*, Bucarest, Éditions Militară, 1972.
- CAZACU (1998 / 1)** : Cazacu (M.), « La tolérance religieuse en Valachie et en Moldavie depuis le XVI<sup>e</sup> siècle », *Histoire des idées politiques de l'Europe Centrale*, sous la direction de Delsol (Ch.) et Maslowski (M.), Paris, PUF, 1998, pp. 109-125.
- CAZACU (1998 / 2)** : Cazacu (M.), « Les Lumières dans les Pays Roumains », *Histoire des idées politiques de l'Europe Centrale*, sous la direction de Delsol (Ch.) et Maslowski (M.), Paris, PUF, 1998, pp. 249-265.
- CERNOVODEANU (1978)** : Cernovodeanu (P.), « Les échanges économiques dans l'évolution des relations roumano-turques (XV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles) », *RESEE*, 16/1 (1978), pp. 81-90.
- CONSTANTINESCU (1978)** : Constantinescu (R.), *Moldova și Transilvania în vremea lui Petru Rareș (1527-1546)*, Bucarest, Direction Générale des Archives, 1978.
- GEMIL (2009)** : Gemil (T.), *Romanians and Ottomans in the XIV<sup>th</sup>-XVI<sup>th</sup> Centuries*, Éditions Enciclopedică, Bucharest, 2009.
- GONȚA (1960)** : Gonța (Al.), « Campania lui Mihai Viteazul în Moldova », *RdI*, 13/4 (1960), pp. 138-152.
- HULEA (1975)** : Hulea (Eug.), « Mihai Viteazul la Alba-Iulia », *Apulum*, 13 (1975), pp. 315-340.

- IORGA (1935 / 3)** : Iorga (N.), *Istoria lui Mihai Viteazul*, volume I, Bucarest, s.e., 1935.
- MANOLESCU (1969)** : Manolescu (R.), « Contribution à l'histoire de la formation de la culture médiévale urbaine en Valachie. (Emploi de l'écriture par les marchands au XV<sup>e</sup> siècle et au cours de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle) », *RRH*, 8/3 (1969), pp. 536-543.
- MANOLESCU (1975)** : Manolescu (R.), « Sur la participation des marchands de la Péninsule balkanique au commerce avec la Valachie et la Transylvanie, dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *RESEE*, 13/3 (1975), pp. 403-405.
- MATEI (1972)** : Matei (I.), « Le régime de domination ottomane dans les Pays Roumains », *RESEE*, 10/1 (1972), pp. 65-81.
- MATEI (1978)** : Matei (M. D.), « Observații în legătură cu raporturile economice dintre orașele medievale și satele situate în împrejurimile acestora. (Realități din Țara Românească și Moldova) », *SCIVA*, 29/3 (1978), pp. 365-384.
- MAXIM (1977 / 1)** : Maxim (M.), « Les relations roumano-ottomanes entre 1574 et 1594 », *RRH*, 16/3 (1977), pp. 469-486.
- MAXIM (1977 / 2)** : Maxim (M.), « L'autonomie de la Moldavie et de la Valachie dans les actes officiels de la Porte au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *RESEE*, 15/2 (1977), pp. 207-232.
- MAXIM (1979)** : Maxim (M.), « Obligațiile militare în muncă și de transport ale Moldovei și Țării Românești față de Poartă în a două jumătate a veacului XVI », *Analele Universității Bucureștilor, Memoriile Secțiune Istorice*, 28 (1979), pp. 83-102.
- MAXIM (1985)** : Maxim (M.), « Le statut des Pays Roumains envers la Porte ottomane aux XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles », *RRH*, 24/1-2 (1985), pp. 29-50.
- MAXIM (1997)** : Maxim (M.), « L'autonomie de la Moldavie et de la Valachie dans les actes officiels de la Porte au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *RESEE*, 15/2 (1997), pp. 207-232.
- MAXIM (1999)** : Maxim (M.), « Les pays roumains et les relations habsbourg-ottomanes dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *L'Empire ottoman au nord du Danube et l'autonomie des Principautés Roumaines au XVI<sup>e</sup> siècle. Etudes et documents*, textes réunis sous la direction de Maxim (M.), Istanbul, Éditions Isis, 1999, pp. 175-195.
- MIHÁLY (1978)** : Mihály (Seb.), « Un aspect mai puțin cunoscut din relațiile între Transilvania și Moldova în timpul domniei lui Gabriel Bethlen », *Marisia*, 8 (1978), pp. 93-105.
- MIHORDEA (1984)** : Mihordea (V.), « Les pâtres transhumants dans la Roumanie d'autrefois et leurs obligations envers la trésorerie », *Actes du colloque international « L'élevage et la vie pastorale dans les montagnes de l'Europe au Moyen Âge et à l'époque moderne »*, Clermont-Ferrand, Institut d'Études du Massif Central, 1984, pp. 159-184.
- MIRCEA (1941)** : Mircea (I. R.), « Țara Românească și închinarea raielei Brăila », *Balcania*, 4 (1941), pp. 25-32.
- MIRCEA (1960)** : Mircea (P.S.), « Sultana Mara, Vlad Călugărul și începuturile legăturilor Țării Românești cu mănăstirea Hilandar în 1492 », *GB*, 5-6 (1960), pp. 498-502.
- MIRCEA (1963)** : Mircea (I. R.), « Relations culturelles roumano-serbes au XVI<sup>e</sup> siècle », *RESEE*, 1/3-4 (1963), pp. 377-419.
- MIRCEA (1964)** : Mircea (I. R.) et Năsturel (P. Ș.), « De l'ascendance de Despina, épouse du voïvode Neagoe Basarab », *Balcania*, 10 (1964), pp. 435-437.

- MINEA (1928)** : Minea (A.), *Vlad Dracul și vremea sa*, Iași, Editions Viața Românească, 1928.
- NEAGOE (1975)** : Neagoe (M.), « The Battle of Călugăreni (1595) », *Pages from the History of the Romanian Army*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975.
- OLTEANU (1975 / 2)** : Olteanu (Șt.), *Les Pays Roumains à l'époque de Michel le Brave. L'union de 1600*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1975.
- PANAITE (2000)** : Panaite (V.), *The Ottoman Law of War and Peace*, New-York, Editions Boulder, East European Monographs, Columbia University Press, 2000.
- PANAITESCU (1965)** : Panaitescu (P. P.) et Stoicescu (N.), « La participation des Roumains à la bataille de Varna (1444) », *RRH*, 4/2 (1965), pp. 221-231.
- PASCU (1956)** : Pascu (Șt.), « Mișcări țărănești prilejuite de intrarea lui Mihai Viteazul în Transilvania », *SMIM*, 1 (1956), pp. 30-45.
- PIPPIDI (1998)** : Pippidi (D. M.), « La croisade au Bas-Danube : les Roumains comme "rempart de la chrétienté" », *Histoire des idées politiques de l'Europe centrale*, sous la direction de Delsol (Ch.) et Maslowski (M.), Paris, PUF, 1998, pp. 77-89.
- PIPPIDI (2006)** : Pippidi (A.), « Conspiration pour la liberté. Projets et campagnes pour l'indépendance des Balkans vers 1600 », *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le sud-est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Paris, Honoré Champion, 2006, pp. 121-138.
- POPESCU (1997)** : Popescu (A.), « Un centre commercial du Bas-Danube au XVI<sup>e</sup> siècle : Brăila (Bra'il) », *Il mar Nero. Annali di archeologia e storia (Rome)*, 3 (1997-98), pp. 209-237.
- REZACHEVICI (1971)** : Rezachevici (C.), « Bătălia de la Gura Nișcovului (august 1601). Contribuții privind istoria Țării Românești în epoca lui Mihai Viteazul și activitatea militară a lui Radu Șerban înaintea domniei », *Rdl*, 24/6 (1971), pp. 1143-1157.
- REZACHEVICI (1976)** : Rezachevici (C.), « Originea lui Mihai Viteazul », *Rdl*, 29/12 (1976), pp. 1989-1997.
- SIMONESCU (1958)** : Simonescu (D.), « Cronica lui Baltasar Walter despre Mihai Viteazul în raport cu cronicile interne contemporane », *SMIM*, 3 (1958), pp. 68-70.
- STĂNESCU (1975)** : Stănescu (E.), « La politique des grandes puissances et l'union des Pays Roumains sous Michel le Brave », *RRH*, 14/3 (1975), pp. 508-522.
- STOICESCU (1975)** : Stoicescu (N.), « L'armée de la Valachie sous le règne de Michel le Brave », *RRH*, 13/3 (1975), pp. 362-363.
- STOICESCU (1988)** : Stoicescu (N.), *Matei Basarab*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1988.
- ȘERBAN (1976)** : Șerban (C.), « Relațiile lui Vlad Țepeș cu Transilvania și Ungaria », *Rdl*, 29/11 (1976), pp. 1697-1720.
- ȘTEFĂNESCU (1969)** : Ștefănescu (Șt.), « Éléments nobiliaires balkaniques établis en Valachie à la fin du XV<sup>e</sup> siècle », *RRH*, 8/5 (1969), pp. 891-897.
- TANAȘOCA (1981)** : Tanașoca (A.), « Autonomia vlahilor din Imperiul Otoman în secolele XV-XVII », *Rdl*, 34/8 (1981), pp. 1513-1530.
- TAUER (1924)** : Tauer (F.), *Histoire de la campagne du sultan Süleyman I<sup>er</sup> contre Belgrade en 1521*, Filosofická fakulta University Karlovy v Komisi Fr. Rivnáce, Prague, 1924.
- TURCU (1957)** : Turcu (C.), « Informații documentare cu privire la campania lui Mihai Viteazul în Moldova », *Studii și Articole de Istorie*, 2 (1957), pp. 77-94.

#### 4.7. LITTÉRATURE

- ANDREESCU (1973)** : Andrescu (Șt.), « Les débuts de l'historiographie en Moldavie », *RRH*, 12/6 (1973), pp. 1017-1035.
- ATANASOV (1967)** : Atanasov (P.), « L'imprimerie en Roumanie et les Bulgares de Brașov au XVI<sup>e</sup> siècle », *Etudes Balkaniques*, 6 (1967), pp. 123-125.
- BALOTĂ (1967)** : Balotă (A.), « "Radu voïvode" dans l'épique slave », *RESEE*, 5/1-2 (1967), pp. 203-228.
- BALOTĂ (1968)** : Balotă (A.), *Poetica medievală dunăreană slavo-română*, Bucarest, 1968.
- BURLACU (1976)** : *Din tezaurul arhivelor. Album de documente*, sous la direction de Burlacu (I.) et Teodorescu (V.Z.), Bucarest, Direction Générale des Archives d'Etat de la République Socialiste de Roumanie, 1976.
- CAZACU (1968)** : Cazacu (M.), « Sur la date de la lettre de Neacșu de Câmpulung (1521) », *RESEE*, 6/3 (1968), pp. 525-530.
- CHIIAIA (1976)** : Chihaia (P.), *De la Negru-Vodă la Neagoe Basarab. Interferințe literar-artistice în cultura românească a evului de mijloc*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1976.
- DEMÉNY (1965)** : Demény (L.), « O tipăritură slavo-română precoresiană », *RdI*, 18/5 (1965), pp. 1001-1038.
- DEMÉNY (1969)** : Demény (L.), « L'imprimerie cyrillique de Macarios de Valachie », *RRH*, 8/3 (1969), pp. 549-561.
- IORDAN (1946)** : Iordan (Al.), « Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du sud », *Balkanica*, 4 (1946), pp. 78-93.
- JORDAN** : Jordan (Al.), *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du sud. Traces des voévodes roumains dans le folklore balkanique*, Bucarest, Imprimerie Nationale, s.d.
- LUPAN (1980)** : Lupan (D.), « Circulația tipăriturilor de la Bălgrad (Alba Iulia) în cele trei țări române și contribuția lor la realizarea unității spirituale a românilor », *Apulum*, 18 (1980), pp. 265-270.
- MIHĂILĂ (1969)** : Mihăilă (G.) et Zamfirescu (D.), *Literatura română veche (1402-1647)*, volume 1, Bucarest, Éditions Tineretului, 1969.
- MIHĂILĂ (1972)** : Mihăilă (G.), *Contribuții la istoria culturii și literaturi române vechi*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1972.
- MIOC (1963)** : Mioc (D.), « Date noi cu privire la Macarie tipograful », *RdI*, 16/2 (1963), pp. 431.
- PANAITESCU (1962)** : Panaitescu (P. P.), « Les premiers textes écrits en langue roumaine », *RRH*, 1/2 (1962), pp.427-449.
- PETROVICI (1971)** : Petrovici (Em.) et Demény (R.), *Evangelheliarul slavo-român de la Sibiu (1551-1553)*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1971.
- STOICESCU (1980 / 3)** : Stoicescu (N.), « Letopisețul Cantacuzinesc și tradiția istorică a originilor principatului Țării Românești », *RdI*, 33/10 (1980), pp. 1875-1890.
- ȘCHIAU (1978)** : Șchiau (Oct.), *Cărturari și cărți în spațiul românesc medieval*, Cluj-Napoca, Éditions Dacia, 1978.
- TURDEANU (1965)** : Turdeanu (E.), « L'activité littéraire en Moldavie de 1504 à 1552 », *RER*, IX-X (1965), pp. 97-142.

#### 4.8. ART, ARCHITECTURE ET ARCHÉOLOGIE

**ATANESCU (1938)** : Atanescu (I. L.), « Restaurarea bisericii mari de la mănăstirea Cozia. Extras din memoriul de șantier », *BCMI*, 31 (1938), pp. 32-33.

**BALȘ (1929)** : Balș (G.), « L'influence gothique sur l'architecture roumaine », *BSHAR*, 15 (1929), pp. 9-13.

**BALȘ (1930)** : Balș (G.), « L'influence du plan serbe sur le plan des églises roumaines ». *L'art byzantin chez les Slaves. Volume 1 : Les Balkans*, recueil dédié à la mémoire de Théodore Uspenski, Paris, Éditions Geuthner (P.), 1930, pp. 277-294.

**BALȘ (1931)** : Balș (G.), « Les influences arméniennes et géorgiennes sur l'architecture roumaine », *IIIe congrès d'études byzantines, Athènes, 1931*, Vălenii de Munte, 1931, pp. 1-17.

**BOSKOVIC (1934 / 1)** : Bosković (Dj.), « Le narthex de Cozia avait-il un étage supérieur ? », *BCMI*, 27 (1934), pp. 121-125.

**BOSKOVIC (1934 / 2)** : Bosković (Dj.), « Quelques considérations sur l'architecture de l'église de Tismana », *BCMI*, 27 (1934), pp. 185-189.

**CANTACUZINO (1971)** : Cantacuzino (Gh. I.), « Probleme ale cronologiei ruinelor fostei mănăstirii Vodița », *SCIV*, 22/3 (1971), pp. 469-477.

**CÂNDEA (1996)** : Căndea (I.), *Mănăstirea Măxineni*, Éditions Istros et Episcopia Dunării de Jos, Brăila, 1996.

**CHIIAIA (1965)** : Chihaiia (P.), « Monuments gothiques dans les anciennes résidences de Valachie », *RRHA*, 2 (1965), pp. 67-80.

**CHIIAIA (1968)** : Chihaiia (P.), « Monuments romans et gothiques du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle en Valachie », *RRHA*, 5 (1968), pp. 37-60.

**CHIIAIA (1969)** : Chihaiia (P.), « Cetatea și schitul lui Negru-Vodă la Cetățenii-Muscel », *GB*, 28/ 1-2 (1969), pp. 111-130.

**CHIIAIA (1972)** : Chihaiia (P.), « Etape de construcție la complexul monastic Cozia », *PVAR*, 2 (1972), pp. 87-151.

**CHIIAIA (1974 / 1)** : Chihaiia (P.), « Date noi despre bisericuțele rupestre din Munții Buzăului », *GB*, 33/5-6 (1974), pp. 507-517.

**CONSTANTINESCU (1983)** : Constantinescu (H.), « Schituri sau sihăstria rupestre buzoiene », dans Plămădeală (A.) (coord.), *Spiritualitate și istoria la Întorsura Carpaților*, Buzău, Episcopia Buzăului, 1983, pp. 321-340.

**CONSTANTINESCU (1970 / 1)** : Constantinescu (N.), « La résidence d'Argeș des voïvodes roumains des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Problèmes de chronologie à la lumière des récentes recherches archéologiques », *RESEE*, 8/1 (1970), pp. 5-31.

**CONSTANTINESCU (1970 / 2)** : Constantinescu (N.), « Curtea Domnească de Argeș. Probleme de geneză și evoluție ». *BMI*, 40/3 (1970), pp. 14-23.

**CONSTANTINESCU (1984)** : Constantinescu (N.), *Curtea de Argeș (1200-1400). Asupra începuturilor Țării Românești*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1984.

**DRĂGHICEANU (1924)** : Drăghiceanu (V.), « Despre mănăstirea Câmpulung. Un document inedit : jurnalul săpăturilor făcute de Comisia Monumentelor Istorice în 1924 », *BOR*, 3-4 (1924), pp. 284-335.



- DRĂGHICEANU (1934)** : Drăghiceanu (V.), « Considerații asupra vechimii bisericii mănăstirii Tismana », *BCMI*, 27 (1934), pp. 1-16.
- DRĂGUȚ (1971)** : Drăguț (V.) et Săndulescu (N.), *L'art de l'époque brâncovean*, Bucarest, Éditions Méridiane, 1971.
- DRĂGUT (1990)** : Drăgut (V.), « Eglises des Pays Roumains (XI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles) relevant du type en croix grecque inscrite », *Mélanges en l'honneur du professeur N. K. Moutsopoulos à l'occasion des 25 ans de sa contribution intellectuelle à l'université de Thessalonique*, volume 1, 1990, pp. 563-584.
- DUMITRESCU (2003)** : Dumitrescu (S.), *Les tabernacles œcuméniques de Petru Rareș et leur modèle céleste. Une recherche artistique sur les églises / tabernacles du Nord de la Moldavie*, Bucarest, Éditions Anastasia, 2003.
- ENĂCHESCU (1968)** : Enăchescu (M. A.), « Circonstances ayant favorisé l'accomplissement artistique des églises en bois de Maramureș », *RRHA*, 5 (1968), pp. 84-87.
- GHICA-BUDEȘTI (1937)** : Ghica-Budești (N.), « Ceva despre biserica mănăstirii Tismana », *BCMI*, 30 (1937), pp. 145-148.
- GHICA-BUDEȘTI (1938)** : Ghica-Budești (N.), « Restaurarea bisericii mari a mănăstirii Cozia », *BCMI*, 31 (1938), p. 22-31.
- LĂZĂRESCU (1962)** : Lăzărescu (Em.), « Data zidirii Coziei », *SCIA (AP)*, 9/1 (1962), pp. 107-137.
- LĂZĂRESCU (1964)** : Lăzărescu (Em.), « Nicodim de la Tismana și rolul său în cultura veche românească. I. Până în 1385 », *Rsl*, 11 (1965), pp. 237-283.
- MILLET (1933)** : Millet (G.), « Cozia et les églises serbes de la Morava », *Mélanges offerts à Nicolae Iorga*, Paris, Éditions Gamber (J.), 1933, pp. 827-856.
- MOISESCU (1986)** : Moisescu (C.), « Câteva observații asupra arhitecturii mănăstirii Tismana », *V<sup>e</sup> Session Annuelle du Comité National Roumain d'Histoire de l'Art*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1986.
- PORUMB (1968)** : Porumb (M.), *Bisericile din Feleac și Vad*, Bucarest, Éditions Méridiane, 1968.
- PORUMB (2005)** : Porumb (M.), *Biserici de lemn din Maramureș*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 2005.
- SPINEI, ASĂVOAIE (1993)** : Spinei (V.), Asăvoaie (C.), « Date preliminare privind rezultatele săpăturilor din 1992 de la Siret », *Arheologia Moldovei*, 16 (1993), pp. 215-227.
- STOICESCU (1979)** : Stoicescu (N.), « Le rôle des monastères et des églises fortifiées dans la défense des Pays Roumains », *RRH*, 18/1 (1979), pp. 181-185.
- THEODORESCU (1978)** : Theodorescu (R.), « "Monumentum princeps" et genèse d'Etats en Europe orientale au Moyen-Âge », *RRH*, 17/2 (1978), pp. 211-248.
- VĂTĂȘIANU (1969)** : Vătășianu (V.), « Datarea mănăstirea Cozia », *SCIA (AP)*, 16/1 (1969), pp. 31-34.

#### 4.9. ARTS MINEURS

- CERNOVODEANU (1977)** : Cernovodeanu (D.), *Știința și arta heraldică în România*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1977.

**CERNOVODEANU (1995)** : Cernovodeanu (D.), *L'évolution des armoiries des Pays Roumains depuis leur apparition jusqu'à nos jours (XIII<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècle)*, thèse de doctorat sous la direction de Pastoureau (M.), EHESS, Paris, 1995.

## 5. ÉPOQUE MODERNE (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> SIÈCLES) :

### 5.1. LE XVII<sup>e</sup> SIÈCLE DANS LES PAYS ROUMAINS :

**CÂNDEA (1970)** : Cârdea (V.), « Les intellectuels du Sud-Est européens au XVII<sup>e</sup> siècle », *RESEE*, 8/2 (1970), pp. 183-231 et 8/4 (1970), pp. 623-669.

**CERNOVODEANU (1980)** : Cernovodeanu (P.), « Comerțul Țărilor Române în secolul al XVII-lea », *RdI*, 33/6 (1980), pp. 1071-1098

**CICANCI (1978)** : Cicanci (O.), « La formation des intellectuels grecs dans les Pays Roumains au XVII<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du siècle suivant », *RESEE*, 16/4 (1978), pp. 774-778.

**DEMENY (1968)** : Demény (L.), « Le commerce de la Transylvanie avec les régions du sud du Danube effectué par le douane de Turnu Roșu en 1685 », *RRH*, 7/5 (1968), pp. 761-777.

**FRUCHTER (1975)** : Fruchter (Eug.) et Mihăescu (G.), « Cărturari transilvăneni participanți la ședințele academice târgoviștene de la jumătatea secolului al XVII-lea », *Marisia*, 5 (1975), pp. 83-90.

**KARATHANASIS (1975)** : Karathanasis (A.), « Des Grecs à la cour de Constantin Brâncoveanu, voïvode de Valachie (1688-1714) », *Balkan Studies (Thessalonique)*, 16/1 (1975), pp. 69-75.

**MÂRZA (2002)** : Mârza (E.), « Elites roumaines dans la capitale de la Principauté de Transylvanie au XVII<sup>e</sup> siècle », *Transylvania Review*, 11/4 (2002), pp. 25-32.

**METEȘ (1922)** : Meteș (Șt.), *Contribuții noua privitoare la voievozii români din Ardeal și părțile ungurești în veacul al XVI-XVIII*, Cluj, Imprimerie nationale, 1922.

**MUREȘIANU (1926)** : Mureșianu (A.A.), « Clădirea școlii românești din Brașov de către popa Mihail în anul 1597 », *Anuarul Institutului de Istorie Națională - Cluj*, 4 (1926-27), pp. 225-226.

**NETEA (1975)** : Netea (V.), « Dimitrie Cantemir precursor ale Școlii Ardelene latiniste », *Pe drumul unității naționale*, Cluj-Napoca, Éditions Dacia, 1975.

**ȘERBAN (1978)** : Șerban (C.), « Relațiile politice între Țările Române la mijlocul secolului al XVII-lea », *RdI*, 31/II (1978), pp. 1939-1957.

**ȘERBAN (1991)** : Șerban (C.), *Vasile Lupu, domn al Moldovei (1634-1653)*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1991.

**DEMENY (1968)** : Demény (L.), « Le commerce de la Transylvanie avec les régions du sud du Danube effectué par la douane de Turnu Roșu en 1685 », *RRH*, 7/5 (1968), pp. 761-777.

### 5.2. ÉPOQUE PHANARIOTE ET TRANSYLVANIE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE :

**BOICU (1986)** : Boicu (L.), *Principatele române în raporturile politice internaționale (secolul al XVIII-lea)*, Iași, 1986.

- BOICU (2011)**: Boicu (L.), *Scrieri istorice alese*, éd. D. Vitcu, Iași, 2011.
- DEMENY (1970)**: Demény (L.), « Relațiile comerciale ale Transilvaniei în lumina veniturilor vamale din anii 1717-1724 », *RdI*, 23/5 (1970), pp. 997-998.
- EDROIU (1968)**: Edroiu (N.) et Iambor (P.), « Săvîrșinul în timpul lui Horia », *Apulum*, 7/1 (1968), pp. 569-575.
- FLOREA (1989)**: Florea (N.) et Ionaș (V.), « Conscripția satului grănicesc Cugir din anul 1766 », *Apulum*, 25 (1989), pp. 333-350.
- HITCHINS (1987)**: Hitchins (K.), *L'idée de nation chez les Roumains de Transylvanie (1691-1849)*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1987.
- IONAȘCU (1957)**: Ionașcu (I.), « Lupta vrâncenilor pentru apărarea munților de cotropirea habsburgică în sec. XVIII », *Analele Universității « C. I. Parhon » Bucarest, Seria Științe Sociale și Istorie*, 9 (1957), pp. 100-117.
- MIHALACHE (1968)**: Mihalache (M.), *Avram Iancu*, Bucarest, Éditions Militaires, 1968.
- NASTASE (1966)**: Nastase (A.), « Muntenia pe o hartă de la sfîrșitul secolului al XVIII-lea », *Natura (Bucarest)*, 3 (1966).
- NASTASE (1968)**: Nastase (A.), « O hartă a Moldovei din secolul al XVIII-lea », *Natura (Bucarest)*, 5 (1968).
- NASTASE (1969)**: Nastase (A.), « Probleme de geografie matematică pe hărțile Munteniei din secolul al XVIII-lea », *Natura (Bucarest)*, 6 (1969).
- NASTASE (1972)**: Nastase (A.), « Drumurile din Muntenia în secolul al XVIII-lea », *Buletinul societății de științe geografice (Bucarest)*, seria nouă, 2 (1972).
- PASCU (1957)**: Pascu (Șt.), « Aspecte din situația și lupta maselor populare din Maramureș în a doua jumătate a secolului al XVIII-lea », *RdI*, 10/2 (1957), pp. 127-136.
- PASCU (1972)**: Pascu (Șt.), « Avram Iancu », *RdI*, 25/4 (1972), pp. 661-678.
- PAVIOT (1986)**: Paviot (J.), « Un itinéraire inédit à travers le sud-est européen : le voyage de J. G. Monnier en 1786 », *RESEE*, 24/3 (1986), pp. 235-248.
- PENELEA (1973)**: Penelea (G.), *Les foires de Valachie pendant la période 1774-1848*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1973.
- POP (1967)**: Pop (V.), « Un document despre regimentele românești de graniță », *Apulum*, 6 (1967), pp. 419-424.
- PRODAN (1945)**: Prodan (D.), *Les migrations des Roumains au-delà des Carpates au XVIIIe siècle. Critique d'une théorie*, Sibiu, Centre d'études et de recherches sur la Transylvanie, 1945.
- PRODAN (1971)**: Prodan (D.), *Supplex Libellus Valachorum or the political struggle of the Romanians in Transylvania during the 18<sup>th</sup> century*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1971.
- PRODAN (1992)**: Prodan (D.), *Transylvania și iar Transylvania*, Bucarest, Éditions Encyclopédiques, 1992.
- RACOVÎȚEAN (1978)**: Racovițean (M.), « Negustorii din sudul Transilvaniei și exportul de ceară din Țările Române la sfârșitul secolului al XVIII-lea », *Apulum*, 16 (1978), pp. 323-327.
- ROMAN (1971)**: Roman (L.), « Așezarea statomică a românilor transilvăneni în Țara Românească (1739-1831) », *RdI*, 24/5 (1971), pp. 899-929.
- ROMAN (1972)**: Roman (L.), « Les Transylvains en Valachie (XVIII<sup>e</sup> siècle – début du XIX<sup>e</sup> siècle) », *RRH*, 11/5 (1972), pp. 777-800.

- STOIDE (1971)** : Stoide (C.A.), « Legăturile culturale din Moldova și Transilvania. Date noi », *Apulum*, 8 (1971), pp. 283-295.
- STOIDE (1977)** : Stoide (C.A.), « Contribuții la cunoașterea legăturilor economice dintre Brașov și Craiova în secolul al XVIII-lea », *Historica (Bucarest-Craiova)*, 2 (1977), pp. 103-123.
- SUCIU (1970)** : Suciu (I.D.), « Eftimie Murgu », *RESEE*, 9/6 (1970), pp. 975-988.
- SURDU (1957)** : Surdu (B.), « Răscoala antihabsburgică din Banat (1737-1739) », *SMIM*, 2 (1957), pp. 308-330.
- TUDORICĂ (1986)** : *Poporul român și lupta de eliberare a popoarelor din Balcani*, responsable de l'ouvrage Tudorică (M.), Bucarest, Éditions de l'Académie, 1986.
- TURDEANU (1971)** : Turdeanu (A. T.), « Lucrări de recenzie a populației și a așezărilor din Oltenia în sec. XVIII », *Revista de statistică (Bucarest)*, 1971, pp. 58-70.

### 5.3. RÉVOLUTIONS DE 1821 ET 1848 :

- ARICESCU (1874)** : Aricescu (C.D.), *Istoria revoluțiunii române de la 1821*, Craiova, Éditions Tipografiei Române Chituiși (G.) et Theodorian (I.), 1874.
- BODEA (1965)** : Bodea (C.), « Le problème de l'unité nationale roumaine (1845-1848) », *RRH*, 4/3 (1965), p. 497-521
- BORDEI-BOCA (2003)** : Bordei-Boca (R.), *La révolution de 1848. La France et l'identité nationale roumaine*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2003.
- CORBU (1981)** : Corbu (C.), « Țărâtimea, forța de bază a revoluției române de la 1821 », *Rdl*, 34/3 (1981), pp. 395-416.
- FARSOLAS (1979)** : Farsolas (J. J.), « Rolul Eteriei în pregătirea revoluției de la 1821 », *Rdl*, 32/2 (1979), pp. 251-258.
- GÖLLNER (1856)** : Göllner (C.), « Refugiații din Țara Românească la Sibiu în anul 1821 », *Studii și comunicări (Muzeul Brukenthal - Sibiu)*, 1856, pp. 13-62.
- HULEA (1970)** : Hulea (Eug.), « Aspecte culturale din munții Apuseni în jumătatea de veac dinainte de 1848 », *Apulum*, 8 (1970), pp. 297-315.
- IANCOVICI (1970)** : Iancovici (S.), « Tudor Vladimirescu. Documente și date noi », *RA*, 32/2 (1970), pp. 591-593.
- IORGA (1916)** : Iorga (N.), « Un prétendant bulgare dans l'armée des paysans de Tudor Vladimirescu en 1821 », *Bulletin de l'Institut pour l'Etude de l'Europe Sud-Orientale*, 3 (1916), pp. 39-40.
- ISCRU (1980)** : Iscru (Gh.), « Tudor Vladimirescu, l'homme et sa formation », *RESEE*, 18/4 (1980), pp. 675-686.
- ISCRU (1982)** : Iscru (G.D.), *Revoluția de la 1821 condusă de Tudor Vladimirescu*, Bucarest, Éditions Albatros, 1982.
- MACIU (1968)** : Maciu (V.), « Caracterul unitar al revoluției din 1848 în țările române », *Rdl*, 21/5 (1968), pp. 821-842.
- NEACȘU (1971)** : Neacșu (I.), « Participarea pandurilor români la cea de-a doua luptă de la Drăgășani (7/19 iunie 1821) », *Rdl*, 24/1 (1971), pp. 41-51.
- NEAMȚU (1996)** : Neamțu (G.), *Revoluția românilor din Transilvania 1848-1849*, Cluj-Napoca, Éditions Carpatice, 1996.

**NETEA (1965)** : Netea (V.), « Les antécédents et la lutte de la "ligue culturelle" pour l'unité nationale », *RRH*, 4/3 (1965), pp. 546-570.

**OȚETEA (1943)** : Oțetea (A.), « Români ardeleni și nemți (austrieci) în armata lui Tudor Vladimirescu », *Apulum*, 2 (1943-1945), pp. 251-256.

**PAPACOSTEA (1945)** : Papacostea (V.), « La participation de l'écrivain albanais Vechilhardji à la révolution de 1821 », *Balkanica*, 8 (1945), pp. 187-192.

**PENELEA (1971)** : Penelea (G.), « Date noi despre mișcarea revoluționară condusă de Tudor Vladimirescu. (Refugiații în districtul Brașov) », *Rdl*, 24/1 (1971), pp. 53-61.

#### 5.4. LA CULTURE DANS LES PAYS ROUMAINS À L'ÉPOQUE MODERNE :

**ALBU (1944)** : Albu (N.), *Istoria învățământului românesc din Transilvania până la 1800*, Bucarest, Éditions Didactiques et Pédagogiques, 1944.

**BÎRSĂNESCU (1962)** : Bîrsănescu (Șt.), *Academia domnească din Iași (1714-1821)*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Pédagogiques, 1962.

**CAMARIANO-CIORAN (1974)** : Camariano-Cioran (A.), « Ecoles grecques dans les Principautés Danubiennes au temps des Phanariotes », *Symposium « L'époque Phanariote », Thessalonique, 21-25 octobre 1970*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1974, pp. 49-56.

**DUȚU (1974)** : Duțu (Al.), « La culture roumaine à l'époque des phanariotes : héritage et nouvelles acquisitions », *Symposium « L'époque Phanariote », Thessalonique, 21-25 octobre 1970*, Institute for Balkan Studies, Thessalonique, 1974, pp. 77-83.

**GIURESCU (1970)** : Giurescu (C. C.), « Acțiune de sprijin ale provinciilor românești pentru învățământul din Peninsula Balcanice și Răsărit », dans *Contribuții la istoria învățământului românesc. Culegere de studii*, Bucarest, Éditions Didactiques et Pédagogiques, 1970, pp. 132-150.

**GRECU (1969)** : Grecu (V. V.), « Unitatea de stat și politică în concepția și activitatea lui Nicolae Bălcescu », *Studii despre N. Bălcescu*, Bucarest, Société des Sciences Philologiques de la République Socialiste Roumaine, 1969, pp. 45-61.

**GUȚU-ROMALO (1969)** : Guțu-Romalo (V.), « Utilizarea izvoarelor istorice în "Românii sub Mihai Voevod Viteazul" », *Studii despre N. Bălcescu*, Bucarest, Société des Sciences Philologiques de la République Socialiste Roumaine, 1969, pp. 101-114.

**MACARIE (1978)** : Macarie (Gh.), *Sentimentul naturii în proza românească a secolului XIX*, Bucarest, Éditions Minerva, 1978.

**MOLIN (1970)** : Molin (V.), « Manuels scolaires imprimés dans les provinces roumaines à l'intention des populations avoisinantes : Serbes, Bulgares et Grecs », *Contribuții la istoria învățământului românesc. Culegere de studii*, Bucarest, Éditions Didactiques et Pédagogiques, 1970, pp. 151-178.

**MUȘLEA (1939)** : Mușlea (I.), « Din istoria tipografiei, editurii și librăriei românești în Ardeal », *Gînd Românesc (Bucarest)*, 10-12 (1939), pp. 415-423.

**NÄGLER (1995)** : Năgler (D.), « Petru Maior și problema învățământul în Transilvania », *Sargeția*, 26/1 (1995-1996), pp. 587-591.

**ROȘU (2006)** : Roșu (T.), « Historical Magazin of Dacia – the Meaning of a Title », *Apulum*, 43/2 (2006), pp. 215-234.

**STAN (1977)** : Stan (V.), *Nicolae Bălcescu (1819-1852)*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1977.

**STOIDE (1969)** : Stoide (C.A.), « O carte de largă circulație din primele decenii ale secolului al XIX-lea și rolul ei în unitatea culturală a românilor », *Apulum*, 7/2 (1969), pp. 109-130.

**VĂTĂȘESCU (1978)** : Vătășescu (C.), « La formation des intellectuels albanais en Roumanie (1821-1912) », *RESEE*, 16/4 (1978), pp. 792-797.

**VELICHI (1970)** : Velichi (C.N.), *La contribution à l'émigration bulgare de la Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762-1850)*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1970.

## 5.5. AUTRES ÉTUDES

**BOLDUR (2000 / 1)** : Boldur (A. V.), *Basarabia și relațiile româno-ruse (Chestiunea Basarabiei și dreptul internațional)*, trad. G. Clima, Bucarest, 2000.

**BOLDUR (2000 / 2)** : Boldur (A. V.), *Imperialismul sovietic și România*, éd. I. Alexandrescu, Bucarest, 2000.

**BRĂTESCU (1928)** : Brătescu (C.), « Populația Dobrogei », *Dobrogea, cincizeci ani de viață românească (1878-1928)*, Bucarest, 1928, pp. 201-258.

**BRUHIȘ (1992)** : Bruhiș (M.), *Rusia, România și Basarabia 1812, 1918, 1924, 1940*, trad. Al. Chiriac, Chișinău, 1992.

**CĂRĂBIȘ (1977)** : Cărăbiș (V.), « Bălciurile și târgurile din Oltenia în secolul al XIX-lea », *Historica (Bucarest-Craiova)*, 2 (1977), pp. 143-152.

**CIOBANU (1993)** : Ciobanu (Șt.), *Unirea Basarabiei. Studii și documente cu privire la mișcarea națională din Basarabia în anii 1917-1918*, Chișinău, 1993.

**DIMA (1982)** : Dima (N.), *Bassarabia and Bukovina. The Soviet-Romanian Territorial Dispute*, New York, 1982.

**DOBRINESCU (1996)** : Dobrinescu (V. F.), *The Diplomatic Struggle over Bessarabia*, Iași, 1996.

**GIURCĂNEANU (1988)** : Giurcăneanu (Cl.), *Populația și așezările din Carpații Românești*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1988.

**IACOBESCU (1993)** : Iacobescu (M.), *Din istoria Bucovinei, I (1774-1862). De la administrația militară la autonomia provincială*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1993.

**JARCUȚCHI, MISCHEVCA (1993)** : Jarcuțchi (I.), Mischevca (V.), *Pacea de la București*, Chișinău, 1993.

**OLARU (2010)** : Olaru (M.), «Bucovina - sfârșitul unui posibil Eden. Ultimul act, 1918-1944. Procese politice și sociale», *Analele Bucovinei*, 17/1 (2010), pp. 261-282.

**PÂNTEA (1943)** : Pântea (G.), *Unirea Basarabiei. Acte și documente cu ocazia împlinirii a 25 ani de la săvârșirea marelui act istoric*, Odessa, 1943.

**PETRENCU (2001)** : Petrencu (A.), *În serviciul zeiței Clio*, Chișinău, 2001.

**SCURTU, HLIHOR (1992)** : Scurtu (I.), Hlihor (C.), *Anul 1940. Drama românilor dintre Prut și Nistru*, Bucarest, 1992.

**VESA (2008)** : Vesa (V.), «Unirea Transilvaniei cu România», in *Istoria Transilvaniei, III (de la 1711 până la 1918)*, sous la coordination de I.-A. Pop, Th. Năgler, A. Magyari, Cluj-Napoca, 2008, pp. 607-625.

## 6. ÉTUDES ETHNOLOGIQUES ET FOLKLORIQUES :

- BLAGA (1936)** : Blaga (L.), *L'espace mioritique*, Bucarest, Librairie du Savoir, 1995.
- BLAGA (1969)** : Blaga (L.), *Trilogia culturii, orizont și stil, spațiul mioritic, geneza metaforei și sensul culturii*, Bucarest, Éditions pour la littérature universelle, 1969.
- BRAÏLOIU (1946)** : Brăiloiu (C.), *Sur une ballade roumaine : La Miorița*, Kundig, Genève, 1946.
- BRAÏLOIU (1978)** : Brăiloiu (C.), Comișel (Em.) et Gălușă-Crișmariu (T.), *Folclor din Dobrogea*, Bucarest, Éditions Minerva, 1978.
- BUTURĂ (1978)** : Butură (V.), *Etnografia poporului român. Cultura materială*, Cluj-Napoca, 1978.
- CHIȚIMIA (1982)** : Chițimia (I. C.), « Argeș, vatră veche de cultură românească (Implicații etnofolclorice) », *REF*, 27/2 (1982), pp. 125-132.
- CUISENIER (1994)** : Cuisenier (J.), *Le feu vivant. La Parenté et ses rituels dans les Carpates*, Paris, PUF, 1994.
- DENSUSIANU (1966)** : Densusianu (O.), *Veșta păstorească în poezia noastră populară*, 3<sup>ème</sup> édition, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1966.
- DRAGOMIR (1938)** : Dragomir (N.), « Oierii mărgineni și transhumanța lor în Dobrogea de sud », *Analele Dobrogei (Constanța)*, 19/2 (1938), pp. 73-82.
- DUNĂRE (1963)** : Dunăre (N.), Belu (S.) et Pataki (I.), *Arta populară din valea Jiului (regiunea Hunedoara)*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1963.
- DUNĂRE (1964)** : Dunăre (N.), « Relații etnografice între ambele versante ale Carpaților R. P. Române », *Steaua (Bucarest)*, 15/7 (1964), pp. 17-28.
- DUNĂRE (1967)** : Dunăre (N.), « Rolul satelor specializate în meșteșuguri în dezvoltarea legăturilor dintre Țările Românești », *Apulum*, 6 (1967), pp. 537-555.
- DUNĂRE (1969)** : Dunăre (N.), « Interdependența ocupațiilor tradiționale la români, factor de stabilitate și continuitate », *Apulum*, 7/2 (1969), pp. 529-550.
- DUNĂRE (1972)** : Dunăre (N.), *Țara Bârsei*, 2 volumes, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1972.
- DUNĂRE (1974)** : Dunăre (N.), « Șura poligonală în Munții Apuseni », *Apulum*, 12 (1974), pp. 497-526.
- DUNĂRE (1975)** : Dunăre (N.), « Probleme ale fondului principal comun în cultura și arta populară românească », *Apulum*, 13 (1975), pp. 541-560.
- DUNĂRE (1978)** : Dunăre (N.), « Comunicări etnoculturale carpato-dobrogene », *Apulum*, 16 (1978), pp. 505-512.
- DUNĂRE (1979)** : Dunăre (N.), « Statutul și rolul păstoritului tradițional, în convergență cu continuitatea și unitatea etnoculturală », *Apulum*, 17 (1979), pp. 671-680.
- DUNĂRE (1980)** : Dunăre (N.), « Fenomene de comunicare etnoculturală în regiunea Curburii Carpatice nordice », *Apulum*, 18 (1980), pp. 577-590.
- DUNĂRE (1982)** : Dunăre (N.), « Fenomene de comunicare etnoculturală în regiunea curburi carpatice nordica (II) », *Apulum*, 20 (1982), pp. 337-348.
- DUNĂRE (1984)** : Dunăre (N.), *Civilizație tradițională românească în Curbura Carpatică nordică*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1984.

- DUNĂRE (1984 / 1)** : Dunăre (N.), « Carpații României, ax etnocultural », *REF*, 29/1 (1984), pp. 21-38.
- DUNĂRE (1984 / 2)** : Dunăre (N.), « Types traditionnels de vie pastorale dans les régions carpatiques de pâturages et de fenaisons (Roumanie, Ukraine, Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie) », *Actes du colloque international « L'élevage et la vie pastorale dans les montagnes de l'Europe au Moyen Âge et à l'époque moderne »*, Clermont-Ferrand, Institut d'Etudes du Massif Central, 1984, pp. 55-68.
- ELIADE (1965)** : Eliade (M.), *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965.
- ELIADE (1970)** : Eliade (M.), *De Zalmoxis à Genghis Khan*, Paris, Payot, 1970.
- ELIADE (1994)** : Eliade (M.), *Commentaires sur la Légende de maître Manole*, traduction de Paruit (M.), Paris, Editions de L'Herne, 1994.
- FOCHI (1964)** : Fochi (A.), *Miorița : Tipologie, circulație, geneză, texte*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1964.
- FOCHI (1984)** : Fochi (A.), *Paralele folclorice. Coordonatele culturii carpatice*, Bucarest, Éditions Minerva, Institut de recherches ethnologiques et dialectologiques, 1984.
- IORGA (1910)** : Iorga (N.), *Balade populară română. Originea și ciclurile ei*, Vălenii de Munte, Tipografia Neamul Românesc, 1910.
- KERNBACH (1978)** : Kernbach (V.), *Miturile esențiale*, Bucarest, Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, 1978.
- METEȘ (1926)** : Meteș (Șt.), *Păstori ardeleni în Principatele Române*, Cluj, Typographie nationale, 1926.
- MIHAI (2002)** : Mihai (C.), *Le proverbe, forme de sagesse populaire ? Images de soi et images d'autrui dans les proverbes roumains aujourd'hui*, Thèse de doctorat sous la direction de Bardy (G.), Aix-en-Provence, Université de Provence, 5 volumes, 2002.
- NIQUEUX (1997)** : Niqueux (M.), « Vieux-Croyants et sectes russes du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours », *Revue des Etudes Slaves (Institut d'Etudes Slaves – Paris)*, 69/1-2 (1997).
- OPREANU (1930)** : Opreanu (S.), *Contribuțiuni la transhumanța din Carpații Orientali*. Cluj, Éditions de l'Institut de Géographie de l'Université de Cluj, 1930.
- PAPAHAGI (1967)** : Papahagi (T.), *Poezia lirică populară*, Bucarest, Éditions pour la littérature, 1967.
- PAPAHAGI (1979)** : Papahagi (T.), *Mic dicționar folcloric*, édition de Rusu (V.), Bucarest, Éditions Minerva, 1979.
- SOMEȘAN (1935)** : Someșan (L.), « La transhumance des bergers transylvains dans les Provinces Roumaines », *Revue de Transylvanie*, 1/4 (1935), pp. 468-475.
- STAHL (1958)** : Stahl (H.H.), *Contribuții la studiul satelor devălmașe românești*, Bucarest, vol. I, 1958 ; vol. II, 1959 ; vol. III, 1965.
- STAHL (1959)** : Stahl (P.H.), « La dendrolatrie dans le folklore et l'art rustique du XIX<sup>e</sup> siècle en Roumanie », *Arhivio internazionale di etnografia e preistoria (Turin)*, volume 2, 1959.
- STAHL (1963)** : Stahl (P.H.), « Case noi țărănești », *SCIA*, 11/1 (1963), pp. 5-22.
- STAHL (1968)** : Stahl (H.H.) et Stahl (P.H.), *Civilizația vechilor sate românești*, Bucarest, Éditions Scientifiques, 1968.
- STAHL (1969)** : Stahl (H.H.), *Les anciennes communautés villageoises roumaines. Asservissement et pénétration capitaliste*, Bucarest-Paris, Éditions de l'Académie-CNRS, 1969.



- STAHL (1994)** : Stahl (P.H.), « Muntenia – țara oamenilor de la munte », *Academica (Bucarest)*, 4/12 (1994), pp. 8 et 19.
- TEODORESCU (1985)** : Teodorescu (G. Dem.), *Poesii populare române*, Edition de Antofi (G.) et Papadima (Ov.), 3 volumes, Bucarest, Éditions Minerva, 1985.
- THOMAS (1986)** : Thomas (P.-L.) et Fontaine (J.), *Parlers russes ou lipovènes dans la Roumanie contemporaine*, s.l., s.n., 1986.
- VERESS (1927)** : Veress (A.), *Păstoritul ardelenilor în Moldova și Țara Românească (până la 1821)*, Bucarest, Éditions Cultura Națională, 1927.
- VUIA (1964)** : Vuia (R.), *Tipuri de păstorit la români (sec. XIX – începutul sec. XX)*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1964.
- VULCĂNESCU (1965)** : Vulcănescu (R.), « L'évolution des abris pastoraux chez les Roumains », *RRH*, 4/4 (1965), pp. 691-737.
- ZINOVIEFF (2000)** : Zinovieff (M.), *La folle et héroïque aventure des Vieux Croyants de Russie*, Paris, Publisud, 2000.

## 7. ÉTUDES LINGUISTIQUES, ONOMASTIQUES ET TOPONYMIQUES :

- BOCĂNEȚU (1926)** : Bocănețu (Al.), *Terminologia agrară în limba română*, Cernăuți, s.e., 1926.
- CARAMAN (2011)** : Caraman (P.), *Conceptul frumuseții umane reflectat în antroponimie la români și în sud-estul Europei. Prolegomene la studiul numelui personal*, éd. S. Ciubotaru, Iași, 2011.
- CONEA (1985)** : Conea (I.) et Donat (I.), « Contribution à l'étude de la toponymie péchénoise-comane de la Plaine Roumaine du Bas-Danube », *Contributions onomastiques publiées à l'occasion du VI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Onomastiques à Munich du 24 au 28 août 1958*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1958, pp. 139-169.
- CONSTANTINESCU (1963)** : Constantinescu (N. A.), *Dicționar onomastic românesc*, București, Éditions de l'Académie, 1963.
- DENSUSIANU (1997)** : Densusianu (Ov.), *Histoire de la langue roumaine*, Edition critique et notes de Rusu (V.), préface de Cazacu (B.), Bucarest, Éditions Grai și Suflet, Cultura Națională, 1997.
- DRĂGANU (1933)** : Drăganu (N.), *Romîni în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*, Bucarest, 1933.
- DURAND (2010)** : Durand (G.), « La toponymie de l'espace carpato-danubie-pontique, témoin des contaminations linguistiques et des interactions historiques du peuple roumain », *Cahiers d'Etudes Romanes. Nouvelle Série*, 21 / 2 (2010), pp. 265-298.
- GEORGIEV (1963)** : Georgiev (Vl.), « ДУНАЙ, ДУНАБ, ДУНАРЕ », *Studia Linguistica in honorem Thaddei vehr Splawinski*, 1963, pp. 87-90.
- IONIȚĂ (1982 / 1)** : Ioniță (V.), *Nume de locuri din Banat*, Timișoara, Éditions Facla, 1982.
- IORDAN (1963)** : Jordan (I.), *Toponimia românească*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1963.
- IVĂNESCU (1980)** : Ivănescu (Gh.), *Istoria limbii române*, Iași, 1980.

- MARTINET (1994)** : Martinet (A.), *Des steppes aux océans. L'indo-européen et les « Indo-Européens »*, 2<sup>ème</sup> édition, Paris, Payot, 1994.
- NĂSTUREL (1956)** : Năsturel (P. Ș.), « *Torna, Torna, Fratre*. O problemă de istorie și de lingvistică », *SCIVA*, 7/1-2 (1956), pp. 179-188.
- PETROVICI (1965)** : Petrovici (E.), « Toponymie et histoire », *RRH*, 4/1 (1965), pp. 3-13.
- PHILIPPIDE (1927)** : Philippide (Al.), *Originea românilor*, volume 2, *Ce spun limba română și albaneză*, Iași, Tipografia « Viața Românească », 1927.
- PHILIPPIDE (2011)** : Philippide (Al.), *Istoria limbii române*, éd. G. Ivănescu, C.-G. Pamfil et L. Botoșineanu, Iași, 2011.
- POGHIRC (1976)** : Poghirc (C.), « Considérations linguistiques sur l'ethnogenèse paléobalkanique », *RESEE*, 14/2 (1976), pp. 207-220 et interventions, pp. 221-239.
- POLÁK (1958)** : Polák (V.), « Quelques idées concernant les rapports lexicaux albanoroumains », dans *Omagiu lui Iorgu Iordan cu prilejul implinirii a 70 de ani*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1958.
- PUȘCARIU (1976)** : Pușcariu (S.), *Limba română*. Vol. I. *Privire generală*, 2<sup>ème</sup> édition, éd. I. Dan, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1976.
- ROSETTI (1962)** : Rosetti (Al.), *Istoria limbii române*, III, 4<sup>ème</sup> éd., Bucarest, 1962.
- ROSETTI (1968)** : Rosetti (Al.), « Despre "torna, torna, fratre" », dans *Histoire de la langue roumaine*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1968, pp. 612-613.
- ROSETTI (1973)** : Rosetti (Al.), « Considérations sur la formation de la langue roumaine », *Dacoromania*, 1 (1973), pp. 177-182.
- ROSETTI (1962)** : Rosetti (Al.), *Istoria limbii române*, III, 4<sup>ème</sup> éd., Bucarest, 1962.
- RUSSU (1965)** : Russu (I. I.), « Le substrat thraco-dace et illyrien dans le processus de l'ethnogenèse des Roumains », *RRH*, 4/5 (1965), pp. 887-900.
- RUSSU (1967)** : Russu (I. I.), *Limba traco-dacilor*, 2<sup>ème</sup> édition, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1967.
- RUSSU (1970)** : Russu (I. I.), *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez*, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1970.
- RUSU (1981)** : Rusu (V.), « A propos de Torna, Torna, Fratre », *Logos semantikos, Studia de linguistica in honorem Eugenio Coseriu*, 5 (1981), pp. 373-374.
- RUSU (1985)** : Rusu (V.), « Torna, torna, fratre, dans la perspective de l'ethnographie balkanique », *Zbornik u čast Petar Skok*, Zagreb, 1985, pp. 437-439.
- SANFELD (1930)** : Sanfeld (Kr.), *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris, Éditions Champion, 1930.
- SARAMANDU (2002)** : Saramandu (N.), « Torna, torna, fratre et la romanité orientale au VI<sup>e</sup> siècle », *RESEE*, 40/1-4 (2002), pp. 41-60.
- SCĂRLĂTOIU (1977)** : Scărlătoiu (E.), « Nouvelles contributions à l'étude des emprunts slaves dans le lexique aroumain », *RESEE*, 15/3 (1977), pp. 535-551.
- ȘTEFĂNESCU-DRĂGĂNEȘTI (1986)** : Ștefănescu-Drăgănești (V.), *Romanian continuity in Roman Dacia. Linguistic evidence*, Miami Beach, Romanian Historical Studies, 1986.
- VRACIU (1980)** : Vraciu (A.), *Limba daco-geților*, Timișoara, Éditions Facla, 1980.
- WALTER (1994)** : Walter (H.), *L'aventure des langues en Occident. Leur origine, leur histoire, leur géographie*, Paris, Robert Laffont, 1994.



# GLOSSAIRE

**Alains** : Peuple cavalier d'origine iranienne et établi dans la région d'Ossétie. Il migre vers l'ouest à la fin du IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.

**Agathyrses** : Peuple probablement d'origine iranienne, très apparenté cependant aux Thraces. Il s'est implanté en Transylvanie et dans le Banat.

**Akinakès (ou acinace)** : Epée courte et recourbée (sorte de cimenterre) scythe.

**Apules** : Tribu dace vivant dans la région d'Alba-Iulia, l'*Apulum* romaine.

**Aroumains** : Roumains (Vlaques) originaires des Balkans, notamment en Petite Valachie (Etolie, Acarnie et sud de l'Épire) et en Grande Valachie (Thessalie et sud de la Macédoine).

**Arpadien** : Dynastie fondatrice du royaume magyar de Hongrie (X<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> siècles).

**Asdinges** : Selon Jordanès (XXII) et Cassius Dion (LXXI, 21, 4), les Asdinges ou Hasdingi sont un peuple vandale.

**Assénide** : Dynastie roumaine fondatrice du second Empire bulgare (Târnovo, XII<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> siècles).

**Avars** : Peuple altaïque établi dans la Plaine hongroise et le bassin transylvain entre 567 et le début du IX<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.

**Ban / Banat** : Province semi-autonome dirigée par un ban (par exemple, le banat de Séverin en Olténie, avec pour centre la ville de Craiova).

**Bassarabe** : Dynastie fondatrice de la Valachie (Curtea-de-Arges, XIV<sup>e</sup> siècle).

**Bastarnes** : Peuplade aux origines mixtes, celtiques, gètes et germaniques, installée en Moldavie à la fin du III<sup>e</sup> siècle.

**Bey / Beylik** : Emir / Emirats turcoman.

**Bessiens** : Tribu thrace établi dans les régions du Bas-Danube aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

**Boïens** : Tribu celte partie de Gaule pour s'installer en Bohême, au nord de l'Italie et dans la vallée du Moyen-Danube au II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

**Boures** : Peuple de Suèves (Germaniques), alliés aux Daces lors des guerres de Trajan.

**Boyards** : Nobles, seigneurs et dignitaires dans les Pays Roumains, en général propriétaires fonciers.

**Cadi / Kadi** : Juge dans l'Empire ottoman.

**Cadiāsker / Kazasker / Kadiasker** : Juge de l'armée dans l'Empire ottoman.

**Campaniforme** : Culture matérielle européenne du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. (Néolithique final et début de l'âge du Bronze) principalement connue pour ses gobelets au profil en S, lui conférant la forme d'une cloche renversée.

**Carpes** : Peuple dace habitant dans les régions moldaves de la Dacie libre.

**Celnic** : Haut dignitaire / fonctionnaire dans les États slaves balkaniques.

**Celtes** : Peuple indo-européen originaire de l'Est de la France et de l'ouest de l'Allemagne

**Cénotaphe** : Monument dressé à la mémoire d'un mort.

**Cimmériens** : Peuple cavalier d'origine méconnue, probablement indo-iranienne. Poussé par les Scythes, une partie d'entre eux arriva jusqu'à l'Europe centrale.

**Come / Comitatus** : En Transylvanie, gouverneur d'une ville et de sa région.

**Coumans** : Peuple altaïque qui occupait une partie de l'Ukraine actuelle vers le XI<sup>e</sup> siècle avant de migrer vers l'ouest aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

**Costoboces / Costoboces** : Tribu dace vivant au nord des Carpates à l'époque de la Dacie romaine.

**Culture archéologique / culture matérielle** : Ensemble récurrent d'assemblages archéologiques (groupe récurrent et homogène d'objets manufacturés représentant l'ensemble des activités humaines : par exemple la céramique, la taille de la pierre, le type de sépulture, le type d'habitation) considérés comme représentatifs d'un ensemble de comportements particuliers à un groupe humain à un temps donné et un lieu donné.

**Daces** : Peuple indo-européen et branche septentrionale de la grande famille thrace, installée dans l'espace de l'actuelle Roumanie.

**Daces libres** : Après la conquête romaine de Trajan, Daces habitant à l'extérieur du limes.

**Dava / Davae (pl.)** : Forteresse et cité de l'époque dace classique, synonyme d'oppidum chez les Celtes.

**Diaconicon** : Dans l'église orthodoxe, pièce située au sud du sanctuaire où les vêtements liturgiques et les Saintes Ecritures étaient entreposés.

**Diète** : Parlement en Transylvanie.

**Église Uniate / Église gréco-romaine** : Confession créée suite au synode d'Alba-Iulia le 4 juin 1728 qui rassemble les rites chrétiens romains et orthodoxes sous la primauté du Pape de Rome.

**Église Unitarienne** : Confession fondée par l'Edit de tolérance de 1571 promulgué par la Diète transylvaine alors que la province passe majoritairement au protestantisme, soit luthérien (adopté par les Saxons), soit calviniste (adopté par les Sicules), soit unitarien (adopté par une partie des Hongrois).

**Gépides** : Peuple german originnaire des régions entre l'Elbe et la Vistule. Ils profitent de la disparition de l'empire d'Attila après 453 pour s'établir en Europe orientale et dans la plaine pannonienne.

**Gètes** : Branche septentrionale du peuple thrace

**Goths** : Peuple german, partagé entre Wisigoths et Ostrogoths, établis au nord de la mer Noire. Ils envahissent l'empire d'Orient à partir de 238 apr. J.-C.

**Haïdouc (ou Haïdouk)** : Terme d'origine inconnue (magyare, serbe ou bulgare), désignant à partir du XV<sup>e</sup> siècle, un brigand, un hors-la-loi s'attaquant à l'ordre établi (ottoman ou austro-hongrois).

**Hésychasme** : D'*hésychia*, quiétude. Terme désignant les pratiques des moines par lesquelles ils atteignent la communion avec Dieu à travers le calme intérieur.

**Hongrois** : Peuple finno-ougrien originnaire de la région de l'Oural et de la moyenne Volga qu'il quitte au début du VIII<sup>e</sup> siècle pour s'installer la plaine pannonienne un siècle plus tard.

**Horde d'Or** : Confédération de tribus turco-mongoles venues d'Asie centrale ayant déferlé sur l'Europe orientale et centrale au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

**Huns** : Peuple altaïque qui s'établit vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. dans le bassin panonien sous la conduite de leur chef, Attila.

**Iazygues** : Puissante tribu sarmate d'origine iranienne qui s'installa entre le Danube et la Tisa vers 10 apr. J.-C.

**Indo-Européen** : Groupe linguistique devenu un ensemble de peuples parlant une langue considérée comme l'ancêtre de la majorité des langues européennes actuelles (à l'exception du basque, du hongrois, du finnois, du lapon et du turc).

**Istro-Roumains** : Roumains (sud-danubiens) habitant la presqu'île d'Istria sur le littoral croate.

**Jupan** : Titre des chefs serbes au XI<sup>e</sup> siècle signifiant à l'origine *maître*. Dans les Pays Roumains, il désigne aux XIV<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles les boyards les plus importants.

**Katholikon** : Eglise principale d'un monastère.

**Khan / Khanat** : Prince / principauté turco-mongole.

**Knèze / Knézat** : Autorité et organisation politique et étatique slave.

**Kourganes** : A l'origine, lieux de sépulture mi-enterrés, avec des parois et une couverture de pierre recouverts de terre (d'où le terme anglais de *Pit-graves*). Les Kourganes, ou peuple des steppes, sont devenus une culture archéologique originaire des régions entre Dniepr et Don au V<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. et qui se sont répandus en Europe orientale et centrale à partir de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

**Laure** : A l'origine, monastère de la Palestine paléochrétienne, consistant en un nombre plus ou moins important de cellules. Au Mont Athos, appellation du monastère élevé par Saint-Athanase, lequel jouit de la primauté honorifique parmi toutes les communautés de la Sainte-Montagne.

**Macédo-Roumains** (ou Aroumains) : Roumains (sud-danubiens) habitant dans tout l'espace balkanique.

**Magyars** : Peuple d'origine finno-ougrienne ayant quitté l'Oural au IX<sup>e</sup> siècle sous la conduite d'Arpad et qui se fixa à la fin du XI<sup>e</sup> siècle en Pannonie et dans la plaine de la Tiza.

**Mégléno-Roumains** : Roumains (sud-danubiens) habitant la plaine de Méglénia (entre la Grèce et la Serbie).

**Métropolit** : Chef d'une province de l'Eglise d'Orient, équivalent aux archevêques de l'Eglise romaine.

**Milliarum** : Chez les Romains, borne militaire placée tous les milles pas (1 600 m).

**Morlaques** : Société pastorale des montagnes de Dalmatie considérés comme de féroces barbares.

**Murus Dacicus** : littéralement « mur dace », méthode de construction défensive employant à la fois le bois et la pierre de taille.

**Neuri** : Peuple à l'origine incertaine placé par Hérodote au nord-est de la Scythie, entre Dniestr et Bug.

**Naos** : Espace principal de l'église orthodoxe où se situe l'autel.

**Opus caementicum** : Appareil de pierres brutes aux masses irrégulières.

**Opus signinum** : Appareil au sol formé de tesselles.

**Ostrogoths** : voir Goths.

**Petchenègues** : Peuple altaïque venu d'Asie centrale et installé dans le bassin carpatodanubien aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles.

**Pronaos** : Dans l'église orthodoxe, anti-chambre précédant le naos, où est généralement représenté le Ménologe (calendrier saint orthodoxe).

**Prothesis** : Dans une église orthodoxe, pièce située au nord du sanctuaire où se trouve le service pour la divine liturgie.

**Protobulgares / Bulgares touraniens** : Peuple altaïque installé dans la région du Bas-Danube au VII<sup>e</sup> siècle.

**Prôtos** : Littéralement *premier*. Supérieur général de la Sainte-Montagne.

**Raïa** : A l'origine, dans l'Empire ottoman, celui qui payait l'impôt. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le terme évolue pour désigner un sujet non musulman.

**Ratis** : A l'origine, radeau formé de planches en assez grand nombre pour pouvoir supporter un chargement. Plus précisément, pont de bateaux soutenant un plancher allant d'une rive à l'autre d'une rivière.

**Romania** : Aire géographique dans laquelle le latin ou ses variantes provinciales étaient parlées.

**Romanité Dace** : Aire de la *Romania* située au nord du Danube dans l'ancienne province romaine de Dacie.

**Romanité Méisienne** : Aire de la *Romania* située au sud du Danube dans les anciennes provinces romaines de Mésie.

**Saxons** : Nom générique donné à la population germanique, originaire de Flandre, de la région du Rhin, de la Moselle et de la Saxe. Ils colonisèrent, à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, la Transylvanie sur la demande des rois de Hongrie.

**Scordisques** : Peuple celtique installé dans la région du confluent du Danube et de la Save, devenu très puissant aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. au nord des Balkans.

**Scythes** : Peuple d'origine iranienne vivant dans les steppes au nord de la mer Noire.

**Sica** : Epée courte dace, évolution probable de l'*akikanès* scythe.

**Sicules / Széklers** : Population mixte turco magyare établie en Transylvanie au cours du XIII<sup>e</sup> siècle.

**Skète / Skite** : Ermitage.

**Slaves** : Peuples établis jusqu'au III<sup>e</sup> siècle dans l'actuelle Ukraine occidentale d'où ils s'étendent de façon progressive vers le nord (Russes), l'ouest (Polonais, Tchèques, Slovaques) et le sud (dont la symbiose avec les protobulgares donnera le peuple bulgare).

**Slavon** : Langue liturgique des peuples slaves de l'Eglise d'Orient, également adoptée par les Roumains.

---

**Suèves / Suèbes** : Puissante tribu germanique établi à l'est de l'Elbe puis entre le Rhin et le Danube.

**Tatars** : Peuple venu d'Asie centrale et de Mongolie, ayant envahie l'Europe centrale et orientale au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

**Taurisques** : Ensembles de populations celtiques et non-celtiques vivant dans les parties occidentales et orientales des Alpes.

**Temenos** : Aire sacrée d'un sanctuaire, délimité par le péribole.

**Terracotta** : littéralement « terre cuite », céramique enduite et étanche de couleur marron-orange.

**Thème byzantin** : Division à la fois administrative et militaire de l'empire Byzantin à partir du VIII<sup>e</sup> siècle et dirigé par un stratège.

**Thraces** : Peuple indo-européen qui habitait la partie orientale de la péninsule balkanique.

**Triballes** : Peuple d'origine thrace établi au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en Serbie orientale et en Bulgarie septentrionale.

**Vallum** : système de défense romain consistant en une levée de terre parfois ajoutée d'une palissade.

**Voévode / Voévodat** : Titre du prince en Moldavie et en Valachie et territoire où s'exerce son autorité.

**Voïvode (Voïévode) / Voïvodie (Voïévodie)** : Gouverneurs et provinces notamment dans les Balkans, en Pologne et en Transylvanie.

**Wisigoths** : voir Goths.





# TABLE DES CARTES ET DES ILLUSTRATIONS<sup>1</sup>

- Carte 1 (p. 18)** : Les régions historiques et les « colonnes vertébrales » de la Roumanie.
- Carte 2 (p. 36)** : La Roumanie : un réseau hydrique important, un relief varié.
- Carte 3 (p. 39)** : Les Carpates orientales.
- Carte 4 (p. 41)** : Les Carpates méridionales.
- Carte 5 (p. 44)** : Les Carpates occidentales.
- Carte 6 (p. 45)** : Le plateau transylvain.
- Carte 7 (p. 49)** : La diversité et la localisation des ressources minérales et salines sur l'actuel territoire de la Roumanie.
- Carte 8 (p. 55)** : La Dobroudja et le delta du Danube.
- Carte 9 (p. 66)** : Les groupes ethniques et les cultures archéologiques sur le territoire actuel de la Roumanie au cours du second âge du Fer.
- Carte 10 (p. 77)** : Les principales cités daces à l'époque de Burébista.
- Carte 11 (p. 88)** : Les citadelles daces des monts d'Orăștie.
- Carte 12 (p. 89)** : Vue satellite (source : GoogleEarth) de la région occidentale des Monts d'Orăștie avec la localisation des citadelles daces du cercle intérieur.
- Carte 13 (p. 96)** : La localisation (source : GoogleEarth) des bergeries daces de Meleia.
- Carte 14 (p. 130)** : Les routes commerciales et les villes marchandes de Dacie.
- Carte 15 (p. 145)** : La première guerre de Trajan contre les Daces (printemps 101 - début de l'année 102 apr. J.-C.).
- Carte 16 (p. 155)** : Les conquêtes de Trajan au nord du Danube à l'issue des guerres daciennes.
- Carte 17 (p. 165)** : L'administration de la Dacie après les réformes engagées par Hadrien en 120 et par Marc Aurèle en 168.
- Carte 18 (p. 188)** : La Dacie à la suite de l'abandon décidée par Aurélien.
- Carte 19 (p. 216)** : L'espace carpato-danubien aux IV<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> siècles : les migrations germaniques et hunniques au regard des découvertes archéologiques.
- Carte 20 (p. 220)** : L'arrivée des Slaves dans l'espace carpato-danubien (VI<sup>e</sup> – VIII<sup>e</sup> siècles).
- Carte 21 (p. 228)** : L'arrivée des Magyars dans l'espace carpato-danubien (IX<sup>e</sup> - XI<sup>e</sup> siècles) : cultures archéologiques et témoignages écrits.
- Carte 22 (p. 230)** : Les découvertes archéologiques datées de l'époque des migrations (IV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles) dans le département de Sibiu.
- Carte 23 (p. 257)** : Les implantations hongroises (XI<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> et début du XIV<sup>e</sup> siècle) d'après les actes de donation.
- Carte 24 (p. 263)** : Les formations politiques mentionnées par le diplôme des Chevaliers de Saint-Jean (1247).
- Carte 25 (p. 297)** : Les principautés roumaines de Valachie et de Moldavie au XIV<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>1</sup> Sauf mention contraire, toutes les illustrations (fonds de carte et réalisation) et les photographies sont de l'auteur. Il doit être mentionné que les textes présents dans les illustrations n'acceptent pas les signes diacritiques.

**Carte 26 (p. 389)** : La répartition des foires en Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle en fonction des unités administratives. D'après les informations fournies dans PENELEA (1973).

**Carte 27 (p. 396)** : Le pays de Bârsa : un centre névralgique pour les communications intercarpatiques. Fond de carte : DUNĂRE (1972).

**Illustration 1 (p. 90)** : La zone sacrée de Sarmizegethusa Regia : le « sanctuaire circulaire » d'andésite.

**Illustration 2 (p. 97)** : Plan du tertre 3 de Rudele. D'après DAICOVICIU (1959).

**Illustration 3 (p. 97)** : Témoignage éventuel d'une bergerie dace (cercle rouge). Détail d'après la copie de la colonne de Trajan : la rive dace du Danube avec la représentation de tourelles fortifiées. Musée d'histoire de Bucarest.

**Illustration 4 (p. 104)** : Frise végétale se terminant en gueule de loup, emblème dace. Trophée de Trajan à Adamclisi. Musée archéologique d'Adamclisi.

**Illustration 5 (p. 104)** : Cavalier danubien. Musée archéologique de Constanța.

**Illustration 6 (p. 104)** : Cavalier danubien. Musée archéologique d'Istria.

**Illustration 7 (p. 143)** : Le passage du Danube par les légions romaines. Détail d'après la copie de la colonne de Trajan. Musée d'histoire de Bucarest.

**Illustration 8 (p. 143)** : Assaut dace sous les yeux de Décébale. Détail d'après la copie de la colonne de Trajan. Musée d'histoire de Bucarest.

**Illustration 9 (p. 152)** : Le suicide du roi Décébale. Détail d'après la copie de la colonne de Trajan. Musée d'histoire de Bucarest.

**Illustration 10 (p. 152)** : Sigillée de la Graufesenque (Aveyron, France) représentant le suicide du roi Décébale. Photographie d'Alain Vernhet reproduite avec son aimable autorisation.

**Illustration 11 (p. 163)** : Reconstitution du trophée de Trajan à Adamclisi, Dobroudja.

**Illustration 12 (p. 163)** : Métopes du trophée d'Adamclisi représentant un duel dans les bois entre un soldat romain (à gauche) et un archer dace (à droite). Musée archéologique d'Adamclisi.

**Illustration 13 (p. 258)** : Vue aérienne de la citadelle saxonne de Prejmer. D'après OPRESCU (1956).

**Illustration 14 (p. 258)** : Les celliers, propriétés des familles saxonnnes, dans la cour de l'église fortifiée de Prejmer.

**Illustration 15 (p. 290)** : Enluminure tirée de la Chronique peinte de Vienne représentant l'embuscade tendue à Posada par les Roumains de Basarab contre les armées de Charles-Robert d'Anjou en 1330. Source : cimec.ro.

**Illustration 16 (p. 301)** : L'église princière de Curtea de Argeș.

**Illustration 17 (p. 311)** : L'église du monastère de Cozia.

**Illustration 18 (p. 332)** : Le col de la Tour Rouge dans le défilé de l'Olt.

**Illustration 19 (p. 332)** : Le défilé de Bicaz.

**Illustration 20 (p. 332)** : Les Carpates orientales depuis la ville de Piatra-Neamț.

**Illustration 21 (p. 362)** : L'église du monastère de Curtea de Argeș.

**Illustration 22 (p. 367)** : L'église du monastère de Sucevița.

**Illustration 23 (p. 367)** : L'église du monastère de Voroneț. Façade ouest : le Jugement Dernier.

**Illustration 24 (p. 368)** : Le siège de Constantinople. Eglise du monastère de Moldovița.

**Illustration 25 (p. 368)** : La capitale byzantine assiégée. Eglise du monastère de Moldovița.

**Illustration 26 (p. 371)** : L'église de Șurdești, Maramureș.

**Illustration 27 (p. 373)** : Le monastère de Hurez, Olténie.

**Illustration 28 (p. 373)** : La peinture du narthex du catholikon de Hurez représentant dans un style réaliste le paysage environnant.

**Tipar: S.C. PAPER PRINT INVEST S.A.**  
**Brăila, Șos. Baldovinești nr. 20**  
**Tel./Fax: 0239 610 210**





nr. sistem: 64852.

10 lei





În colecția *BIBLIOTHECA ARCHAEOLOGICA MOLDAVIAE*  
(Ediderunt Victor Spinei et Virgil Mihailescu-Bîrliba) au apărut următoarele volume:

I. Virgil Mihailescu-Bîrliba (ed.), *The Great Medieval Coin Hoard of Iași (Historical Significance of the Great Medieval Coin Hoard of Iași - 2002)*, Institutul European Press, Iași, 2006, 519 p. + 36 pl.

II. Tiberiu Părpăuță, *Moneda în Dacia preromană (Secolele IV a. Chr. I p. Chr.)*, Edit. Trinitas, Iași, 2006, 501 p. + 45 pl.

III. Oleg Levițchi, *Necropola tumulară hallstattiană târzie Trinca „Drumul Feteștilor”*, vol. îngrijit de Constantin Iconomu, Edit. Trinitas, Iași, 2006, 148 p. + 46 fig.

IV. Cornelia Magda Lazarovici, Gheorghe Lazarovici, *Arhitectura neoliticului și epocii cuprului din România, I, Neoliticul*, Edit. Trinitas, Iași, 2006, 734 p.

V. Valentin Dergačev, Vadim Bočkarev, *Secerile de metal din epoca bronzului târziu din Europa de Est*, vol. îngrijit de Dan Monah și Constantin Preoteasa, Edit. Golia, Iași, 2006, 540 p.

VI. Ilie Borziac, Vasile Chirica, Mădălin-Cornel Văleanu, *Culture et sociétés pendant le Paléolithique supérieur à travers l'espace carpato-dniestréen*, Edit. PIM, Iași, 2006, 440 p.

VII. Gheorghe Postică, *Civilizația medievală timpurie din spațiul pruto-nistrean (secolele V-XIII)*, Edit. Academiei Române, București, 2007, 487 p.

VIII. Cornelia Magda-Lazarovici, Gheorghe Lazarovici, *Arhitectura neoliticului și epocii cuprului din România, II, Epoca cuprului*, Edit. Trinitas, Iași, 2007, 527 p.

IX. Vasile Chirica et Mădălin-Cornel Văleanu (eds.), *Etablissements et habitations préhistoriques. Structure, organisation, symbole*, Edit. PIM, Iași, 2008, 355 p.

X. Lidia Dascălu, *Bronzul mijlociu și târziu în Câmpia Moldovei*, Edit. Trinitas, Iași, 2007, 411 p.

XI. Florina Mureșan, *Biserica și viața religioasă în vremea lui Manuel I Comnenul (1143-1180)*, Edit. Trinitas, Iași, 2008, 231 p.

XII. Dan Aparaschivei, *Orașele romane la Dunărea Inferioară (secolele I-III p. Chr.)*, Edit. Academiei Române, București, 2010, 390 p.

XIII. George Bodi, *Hoisești La Pod. O așezare cucuteniană pe valea Bahluiului*, Edit. PIM, Iași, 2010, 297 p.

XIV. Costin Croitoru, *Roman Discoveries in the East Carpathian Barbaricum (1st Century B.C.-5th Century A.D.)*, Istros Publishing House, Brăila, 2011, 625 p.

XV. Dan Gh. Teodor, *Un centru meșteșugăresc din evul mediu timpuriu. Cercetările arheologice de la Lozna-Botoșani*, Edit. Istros, Brăila, 2011, 200 p.

XVI. Emil Lupu, *Ciitori și ciitorii la Curbura Carpaților în veacurile XIV-XVIII*, Edit. Doxologia, Iași, 2011, 350 p.

XVII. Victor Spinei, *Principii martiri Boris și Gleb. Iconografie și canonizare*, Edit. Istros, Brăila, 2012, 199p.